

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1901, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

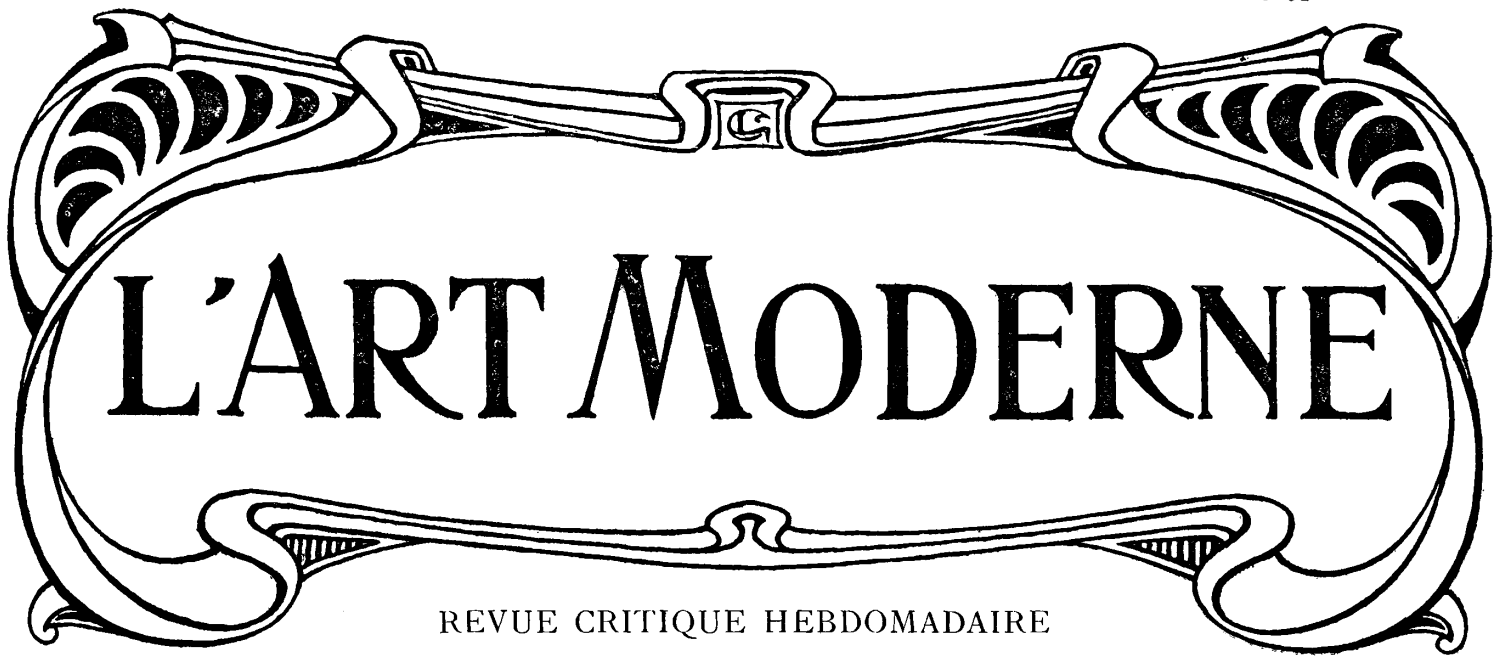
Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

L'ART MODERNE

1901



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

SOMMAIRE

Beaucoup de bruit pour rien (B. ELLION). — Au royaume des lettres (A. GILBERT DE VOISINS). — Le Salon des Aquarellistes (O. M.). — Les Lettres belges à l'étranger. — Don Juan (O. M.). — Expositions : M^{lle} M. Robyns, M. Jacquet. — Le Concert Ysaye (H. L.). — Concours. — Chronique judiciaire des arts : La Statue de Balzac. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

M. Vincent d'Indy paraît s'être complètement mépris sur les termes et le sens de l'article que j'ai publié sous le titre de *Vieilles Musiques* (1). Se croyant bien à tort attaqué, il m'entraîne, à mon grand regret, sur le terrain des personnalités.

La désignation que je désirais primitivement donner à cet article était celle-ci : *Les Formules accomplies devant l'esthétique musicale*. J'ai dû y renoncer pour des raisons toutes matérielles d'impression. Sous ce titre plus net et moins inconsciemment dédaigneux, mes lignes n'auraient peut-être pas incité M. d'Indy à se donner la peine d'enfoncer des portes ouvertes; mais aussi elles auraient privé les lecteurs de l'Art

(1) Voir l'Art moderne du 9 décembre dernier.

moderne d'un délicat régal. L'auteur de *Fervaal* manie, en effet, l'esprit aussi bien que le contrepoint et, ne lui en déplaise, un esprit quelque peu montmartrois. Non content d'exterminer les idées que je n'ai pas, il s'en prend jusqu'à mon nom, à l'égard duquel il exécute un à-peu-près hellénique très xx^e siècle et susceptible d'éjouir l'âme libertaire de M. Leygues. J'ai savouré toute la subtile ironie qui s'insinue sous le vocable d'académicien dont M. d'Indy me pare bien gratuitement, hélas! flèche du Parthe lancée d'une main sûre. Nous nous doutions un peu qu'il n'aimait guère les académiciens; qu'il prenne garde cependant le jour prochain où il ceindra l'épée à poignée de nacre. Bien que, d'après le diagnostic de M. d'Indy, je n'aime pas la musique en général, j'aime en particulier la sienne, car je suis, sans que probablement il s'en doute, un de ses premiers et plus fervents admirateurs.

Ceci dit, j'estime que sa réponse ne s'applique en aucune façon aux observations que je formulais. Puisque l'art est en dehors du temps, il n'y a pas plus de « jeunes » que de « vieilles » musiques, et votre titre, M. d'Indy, ne vaut guère mieux que le mien. Dès l'instant que la Beauté plane éternelle au-dessus des formes caduques, nous ne comprenons pas trop ce que l'on entend pratiquement dire en conseillant de s'inspirer de tel ou tel type de réalisation artistique.

Prêter à son adversaire des opinions qu'il ne défend pas, et cela avec d'autant plus de libéralité qu'elles sont plus absurdes, afin de se donner ensuite la satisfaction de les pourfendre joyeusement, constitue un procédé commode mais peu convaincant. Il n'a jamais été dans



mon esprit d'attaquer le magistral programme de « l'École de musique idéale » inséré ici-même (1). Je n'ai pas davantage plaidé la cause de l'ignorance et de l'orgueil ; mes lignes elles-mêmes, j'en appelle à tout lecteur impartial, suffiront pour me laver de pareille accusation. Assurément il ne viendra à l'idée de personne de prétendre que M. d'Indy compose de « vieille musique » ; mais, c'est précisément parce que je le sais déterminé progressiste, que je me permets de demander comment les intentions directrices de la Schola résumées au n° 7-8 de la *Tribune de Saint-Gervais* comptent concilier les exigences d'une tradition spéciale et, par suite, formaliste, avec le libre essor des jeunes personnalités. J'ai posé la question au point de vue sociologique, sur le terrain bien délimité de la musique religieuse, et non pas au point de vue de l'œuvre d'art en soi.

L'article de M. d'Indy arrive même à démontrer la thèse que je soutiens et qu'il ne contredira pas, à savoir que chaque époque a exprimé par des *formes* musicales appropriées à sa psychologie sa vision particulière de la Beauté. L'œuvre musical du maître français, en sa si vivante et si actuelle originalité, apporte une preuve encore plus péremptoire à ce que j'avance.

Je ne m'explique donc pas l'idée préconçue qui a porté mon éminent contradicteur à s'imaginer que je trouvais les « vieilles musiques » surannées et décrépites, que j'en confondais l'âme et le corps, et que je déclarais « qu'il n'en fallait plus ».

J'aurais lieu, également, de me plaindre quelque peu des procédés de discussion de M. d'Indy. En veut-on un exemple ? Il décide que j'ai pris le mot « restauration » dans le sens de « replâtrage », remise à neuf, et *m'apprend* que l'édifice palestrinien n'a nul besoin de réparations, ce dont je suis fort aise. Si j'ignore Palestrina, je connais trop le respect artistique de l'auteur du *Chant de la cloche* pour le suspecter de tripatonillage, et j'ai la certitude absolue que ses interprétations des textes anciens sont plus fidèles que celle qu'il donne du mien. Quoi qu'il en soit, le mot « restauration » signifie, paraît-il, « exécution » ; encore que le numéro susvisé de la *Tribune* emploie l'expression fort différente de « remise en honneur ». Acceptons toutefois cette interprétation. Pourquoi, alors, M. d'Indy, me l'imposant de vive force, me fait-il dire que notre exécution moderne n'est pas la reproduction exacte de celle du XVI^e siècle ? Le truc me paraît un peu trop simpliste. Décidément, j'aime mieux la musique de M. d'Indy que sa dialectique.

Pour finir, on parle de « petite chapelle ». Certains mots sont bien réjouissants dans certaines bouches. Il est des églises qui ressemblent furieusement à de petites chapelles, par la façon méprisante dont elles

accueillent les objections. Il est aussi des libéralismes trompeurs, et la largeur des vues ne résulte point nécessairement de celle des programmes.

Shakespeare a écrit une comédie qui s'appelle : *Beaucoup de bruit pour rien*. Je crois que ce titre résume très bien la querelle de mots en laquelle se confine la polémique actuelle.

B. ELLION

AU ROYAUME DES LETTRES

Depuis quelques instants je feuillette deux romans jaunes dont, aussi bien, je pourrais entretenir mon lecteur, n'était qu'à leur seule apparence on devine trop ce qu'ils sauront conter... Déjà je m'effraie et les repousse jusqu'à la limite de ma table. A coup sûr, l'un nous parlerait d'adultère, l'autre diluerait un bourbeux symbole ; des soupirs seraient étouffés dans les alcoves de l'un, des sphinx dérangeraient les plates-bandes de l'autre. Tous deux s'orneraient d'un coucher de soleil lavé en teintes différentes et tous deux seraient ennuyeux. Mieux vaut les repousser, le roman de routine comme celui de chapelle, et nous sortir un peu des courants qu'ils marquent.

On ne sait à vrai dire lequel négliger plus, de l'auteur qui brode sa banale arabesque sur une trame usée et se défend en alléguant qu'on la décora jadis de plaisants ornements, ou de celui qui, renfermé dans la cellule humide que lui fait son cerveau, met en phrases sous couleur de *tentative littéraire* des théories difficiles et d'obscurs épanchements. Au moins le routinier garde-t-il parfois le souci de composer un peu, et sait-il agiter ses pantins d'amusante façon ; l'autre n'a même pas ce mérite : plié sur la marqueterie de son style, ou perdu dans une niaise élévation, peu lui chaut que son livre soit bancal et distors, que l'idée faiblisse ou s'absente... il a placé un adjectif imprévu, il a célébré en trente vers liquides et quelques solécismes ce certain arbre nommé « bouleau » dont il a beaucoup entendu parler. Cela lui suffit. Mandarin solitaire jouant au trou madame, il est heureux.

Ces deux espèces ont d'ailleurs un caractère commun : ils ignorent l'humanité, leurs inventions ne correspondent à rien de vrai ni de vivant. Le routinier suit son chemin habituel, portant son baluchon de dénouements brevetés et d'amours à mécanique, mais ne se demande guère si les hommes pleurent et rient comme il les fait rire et pleurer ; peu lui importe, il n'a jamais regardé què les variations de leurs costumes ; et l'autre « se divertissant moult tristement à la mode de sa chapelle », parle, dans le petit coin qu'il fréquente, de la mer, des forêts, des nuages et de Dieu avec qui il entretient commerce, parle encore de diverses autres choses et, quand il veut un peu vérifier ses dires, regarde en lui-même.

Depuis tant d'années déjà que de petites querelles s'agitent dans la province des lettres, que les combattants gesticulent, s'époumonnent, prennent du champ, et que, du heurt de leurs lances, rien ne surgit qu'un cliquetis de ferraille, depuis tant d'années que l'on cause de littérature et que l'on prend en vain les mots de *Génie*, d'*Inspiration*, d'*Art*, et en particulier ce terme d'*Art moderne*, qui cependant devrait nous être cher, se peut-il que la nouvelle école, à part quelques œuvres belles, ne nous ait donné que cette fleur inédite et déjà vigoureuse, le roman *arriviste* ? En notre époque qui offre, il semble bien, tant des

(1) V. *l'Art moderne*, 1900, pp. 349, 357, 365.

caractères spéciaux à une renaissance, ceux qui prennent toute la place sont quelques anciens encore vaillants et, à part de rares exceptions, le troupeau des jeunes gens trop habiles qui travaillent à un roman comme s'ils s'occupaient d'une affaire véreuse, et des faibles d'esprit qui, sans avoir rien compris, ni vu, ni senti, noircissent des pages pour la seule joie de nous renseigner sur leurs faibles rêves

Ils oublient que pour écrire il faut tout de même avoir un peu pensé, qu'ils ne savent pas leur métier et, surtout, que ce métier ne consiste pas seulement à joindre agréablement les parties du discours; ils oublient tout cela et augmentent leur calvitie précoce en s'arrachant les uns aux autres ce qui leur reste de chevelure longue.

Vivons d'abord un peu, sans idées préconçues et sans interpellier la Vie, vivons de la vie de tout le monde, ou plutôt de la vie de ceux qu'on appelait naguère les honnêtes gens; un jour, quand l'un de nous sera bien convaincu que le cours des heures n'est pas communément réglé sur les livres à fr. 3-50, qu'il aura un peu ouvert les yeux, un peu senti, un peu travaillé, et surtout qu'il se sera interdit de crier ses actions par-dessus les toits, qu'en un mot il aura fait son métier comme un bon ouvrier, sans trop le mépriser ni trop l'exalter, alors, mais alors seulement, se produira sous ses doigts un miracle qu'il croyait sans doute avoir asservi: ses personnages de bois ou de glaise s'animeront d'un souffle humain, l'aventure qu'il narrait deviendra une chose réelle en place d'une vaine apparence, et le style qui, dit-on, rend un livre immortel, viendra, pour peu que l'auteur soit doué, barder son œuvre d'un airain triple et splendide.

Et cela me fait souvenir d'un conte qu'Oscar Wilde redisait volontiers dans les derniers temps de sa vie, comme pour indiquer que même les travaux qui semblent ne tenir par aucun lien à l'œuvre qu'on se propose, ne sont pourtant pas une supercherie et donnent des résultats merveilleux.

Il était une fois un homme qui, arrivé à l'âge que l'on nomme âge de raison, avait appris à faire un miracle. Son pouvoir merveilleux, il l'avait démontré à tous les savants du monde et tous les savants du monde avaient déclaré que les lois de la pesanteur étaient soumises à la loi de cet homme. La dernière nuit de l'année, il réunit dans la plus grande ville du monde et dans la plus grande salle de cette ville, les personnages les plus éminents de son temps, et, devant eux, il refit son miracle. Il prit une sphère de cristal trouée en son milieu et la traversa d'une tige d'acier. Alors, ayant fixé la tige de telle sorte qu'elle se maintint rigide, et s'étant reculé de quelques pas, du geste, il ordonna à la sphère de s'élever suivant son axe, et la sphère s'éleva, puis, baissant la main, il lui ordonna de redescendre, et elle redescendit, et à son ordre elle s'éleva encore et à son ordre encore elle redescendit. Le peuple des spectateurs était à la limite de l'émerveillement, mais, tout à coup, un homme qui était caché au fond de la salle, se leva et cria d'une voix forte: « Voilà trois ans que je suis cet homme, partout où ses pas le mènent, cet homme est un imposteur! Dans la sphère de cristal un enfant est caché! »

Poursuivi des huées de la foule, le faiseur de miracles s'enfuit par une porte secrète, mais à l'instant qu'il atteignait la rue, un enfant vint se heurter à ses jambes et lui cria: « O maître, pardonne-moi! ma mère était très malade ce soir et je n'ai pas pu venir (1). »

(1) Il est intéressant de comparer cette version à celle que donna,

Verrons-nous après tant de chapelles prétentieuses, de talents surfaits et de génies ridicules, verrons-nous enfin cette école classique d'art moderne où poètes, romanciers et polygraphes institueront ce beau combat entre la force et la grâce qui marque les époques d'apogée? Le même qui séparerait si noblement Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon? Deux hommes sont morts ces derniers jours qui semblaient tracer dans leurs œuvres la caricature de ces dons qui font l'homme de génie. Oscar Wilde étouffa sous de précieuses broderies et des idées vagues la grâce de son réel talent. Emmanuel Signoret, qui fit tant de vers vigoureux, mit leur force au service de sa seule vanité et de pensées imprécises. Force et grâce furent perdues.

Il est encore à construire le temple élégant et hautain, aimable et magnifique, où sur un fronton sévère, comme le chantait Signoret :

Une colombe folle
Sculptée en marbre vole.

A. GILBERT DE VOISINS

Le Salon des Aquarellistes.

D'année en année s'affirme, chez nos Quarante de la peinture à l'eau, le louable désir de rajeunir le Cénacle et d'en libérer davantage les manifestations. Aux salonnets mercantiles de jadis succèdent des Salons d'art. Le fâcheux italianisme qui avait fait croire, durant longtemps, que l'aquarelle tenait tout entière entre une partie d'échecs sous Louis XIII et une promenade du Pape Pie IX dans les jardins du Vatican, a presque entièrement disparu. M. Coleman est, je crois, tout seul (il y a aussi M. Dell'Acqua, mais celui-ci ne compte pas) à représenter le genre suranné des peintures pour réclames de fabricants de savon et manufactures de cigarettes. Et s'il est parmi les membres effectifs, les membres honoraires et les invités de la « Société royale » pas mal de non-valeurs, il se trouve quelques artistes qui donnent à l'aquarelle une ampleur inattendue et résumant, par le procédé sommaire de la goutte d'eau colorée tombant à point sur le whatman, une saisissante impression d'art.

Tels sont, entre autres, Constantin Meunier dont les *Travailleurs de la mer* ont l'intensité plastique d'un bas-relief; Alfred Delaunois, qui dans son *Recueillement d'église*, l'une des plus belles pages de l'exposition, atteint la maîtrise; Charles-W. Bartlett, dont l'*Enterrement* va bien au delà d'un tableau épisodique et pénètre le caractère et jusqu'à l'âme de la Hollande; Gaston La Touche, virtuose du clair-obscur en sa *Tasse de thé*, composé avec un goût raffiné en des harmonies troublantes.

Voisinant avec ces pages capitales, bon nombre d'œuvres affirmant, en même temps qu'une virtuosité technique incontestable, une vision personnelle séduisante. L'envoi de M. Albert Baertsoen, composé d'études au fusain relevé de légers lavis, a une belle tenue et atteste la probité artistique de ce peintre de talent, toujours en quête d'impressions nouvelles de la nature. Une autre recrue récente de la société, M. Franz Charlet, a rapporté de Volendam et de Sluys de jolies compositions, un peu superficielles en leur coloris papillotant, mais d'un agréable et sympathique aspect.

C'est Volendam aussi qui inspire, on le sait, M. Henry Cassiers, dont la marche ascendante s'affirme d'année en année. L'influence

ici même, il y a quelques semaines, du même conte d'Oscar Wilde, notre collaborateur André Ruyters.

de Ch.-W. Bartlett est peut-être trop sensible dans certaines des œuvres du consciencieux aquarelliste. Il est vrai que, par un phénomène réflexe, celui-ci reflète à son tour, dans son *Marché au beurre*, la manière de son ami Cassiers. Ils finiront par s'interpénétrer si complètement qu'il deviendra malaisé de les distinguer l'un de l'autre!

Emile Claus, à qui le maniement des martres paraît moins familier que les techniques de la brosse, expose des souvenirs d'automne : troncs verdissants, feuilles couleur de rouille étoilant des jardins de mélancolie et des paysages de deuil. On y sent l'âme d'un artiste, mais l'expression manque de relief et d'accent. Ses plans chevauchent l'un sur l'autre. L'excellent peintre a fait — et fera — mieux.

De Fernand Khnopff, la réplique d'une composition connue : *I lock my door upon myself*, conçue dans le style compliqué, raffiné, mystico-symbolique qu'il affectionne; un petit pastel, fin comme une miniature et deux dessins à la sanguine exécutés avec une patience de primitif.

Les paysagistes sont, selon la coutume, nombreux. A côté des œuvres sincères et charmantes du pauvre Binjé, qui manquait à l'ouverture dont il était un des assidus, les pages appréciées de Staquet, d'Uytterschaut, de Marcette, de Themon, de Lynen.

Puis encore, parmi les envois les plus intéressants, de claires évocations de Venise, par M^{me} Montalba, un impressionnant crépuscule tombant sur Monjoie, par M. Pecquereau, le *Dessinateur* de David Oyens, l'*Alcool* et le *Portrait d'Octave Uzanne*, par Gaston la Touche, inférieurs à sa *Tasse de thé*, mais néanmoins séduisants d'expression et de facture, les Soirs de campagne de M. Van Leemputten, la *Mendiant de harengs* de M. Von Bartels, l'*Enfant à la canne* de M. Jacob Smits, les *Philosophes de village* de M. Paul Rink, etc. Enfin quelques illustrations et documentations ethnographiques de MM. Abry et Romberg.

Dans son ensemble, un Salonnet vivant, varié, amusant, dans lequel les enluminures de M^{me} Madeleine Lemaire et les glaciales effigies de MM. Albrecht et Juliaan De Vriendt rappellent à peu près seules (j'oubliais la *Sentinelle* de M. Lybaert) que l'aquarelle est parfois une expression d'art insupportable.

O. M.

Les Lettres belges à l'étranger.

Par la plume de M. Vittorio Pica, l'un des critiques les plus autorisés de l'Italie, la *Fanfulla della Domenica* consacre un « premier-Rome » au mouvement littéraire belge (XXIII^e année, n^o 51, 23 décembre 1900).

C'est à Camille Lemonnier, successeur intellectuel de Charles De Coster et d'Octave Pirmez, que M. Pica fait remonter l'efflorescence de la renaissance actuelle. Il a pour la Belgique littéraire des paroles élogieuses et admiratives, et bien qu'incomplète la revue qu'il passe des principaux écrivains belges instruira les lettrés transalpins de quelques particularités de notre littérature.

A côté des vivants, d'Eekhoud, de Maeterlinck, de Verhaeren, d'Elskamp, de Van Lerberghe, d'Eugène Demolder, de Théo Hannon, d'Edmond Picard, d'Octave Maus, de J. Destrée, de Giraud, de Gilkin, de Van Arenbergh, de Gille, de Séverin, de G. Khnopff, l'auteur de cette étude cite nos morts, auxquels il consacre un souvenir ému : Georges Rodenbach et Francis Nautet.

Ces noms sont, dit M. Pica, presque totalement inconnus en

Italie, à l'exception de celui de M. Maurice Maeterlinck, dont on apprécie les drames suggestifs. — Ils ne le sont pas davantage, cher confrère, dans les parquets de province où Camille Lemonnier et Georges Eekhoud sont assimilés, quand ils publient d'après études psychologiques, aux plus méprisables malfaiteurs.

DON JUAN

S'il faut savoir gré à la direction de la Monnaie d'avoir repris la noble et émouvante partition de *Don Juan* qui, depuis dix ans et plus, sommeillait sur les rayons de la bibliothèque, il faut la louer de lui avoir restitué son caractère en la débarrassant de tous les tripatouillages dont l'avaient, en alluvions successifs, déshonoré de trop ingénieux adaptateurs.

« Pour donner une idée des aberrations qui prévalaient jadis, nous apprend M. Maurice Kufferath, il suffira de dire que dans la version de Henri Blaze et Deschamps, jouée en 1834 à l'Opéra de Paris, les adaptateurs, trouvant sans doute insuffisant l'admirable finale du premier acte, y avaient introduit, on ne sait à quel propos, un chevalier maure qui venait avec une ambassade rendre hommage à Don Juan. Et cette entrée donnait lieu à un cortège et à un long divertissement dont la musique avait été empruntée à diverses partitions de Mozart. La fête chez Don Juan, qui était à l'origine un simple bal de paysans et de paysannes mêlés à quelques seigneurs, avait été transformée en une fête costumée. Dames et cavaliers, masques et déguisements de toute sorte, pierrots et pierrettes, se croisaient dans une vaste salle du château de Don Juan.

Au point de vue scénique, c'était très ingénieusement combiné. Seulement, ce déploiement de personnel ne correspondait pas du tout à la musique de Mozart qui, au rythme lent du célèbre menuet, superpose tout simplement deux petits orchestres de scène (violes et basses) jouant l'un une contredanse en deux temps, l'autre une valse allemande à trois temps. Tout cet appareil était un contresens absolu.

La dernière scène de l'ouvrage avait été l'objet d'outrages plus fâcheux encore. Trouvant sans doute trop mince le magnifique finale où interviennent pour la première fois les trombones, Henri Blaze et Deschamps, aidés par nous ne savons quel malfaiteur musical, avaient fabriqué un grand finale fantastique où apparaissaient des fantômes et des chœurs de damnés, qui se rangeaient autour de la statue du Commandeur et psalmodiaient aux oreilles de Don Juan le *Dies iræ* du *Requiem* de Mozart. Don Juan, à la fin, devenait fou! »

Au lieu de servir de piédestal à un artiste en vedette, comme ce fut le cas pour les représentations fameuses données à la Monnaie par Faure il y a quelque vingt-cinq ans, l'œuvre est exécutée, cette fois, en vue d'une interprétation d'ensemble, respectueuse du texte et aussi artistique que possible.

Le résultat de cet effort a été sinon parfait, du moins très satisfaisant et de nature à réjouir ceux qui suivent avec sympathie les jeunes directeurs de la Monnaie dans leurs intéressantes initiatives.

L'orchestre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, a donné de la partition une interprétation vivante et spirituelle; il a eu, dans les moments tragiques, de la chaleur et de l'accent.

Parmi les interprètes du chant, M. Mondaud a créé un Don Juan

aimable, beau chanteur, comédien intelligent. M^{lle} Paquot, dont c'était le début, a montré de réelles aptitudes théâtrales dans le rôle difficile de dona Anna. Il n'est pas douteux que lorsque l'artiste aura surmonté l'« émotion inséparable », elle marquera, par le charme de sa voix et l'aisance de son jeu, parmi les cantatrices en vue. Zerline est incarnée à merveille par M^{lle} Maubourg, aussi bonne musicienne qu'actrice espiègle et charmante. M. Danelle joue Leporello selon les traditions de l'« opera buffa » et M. D'Assy chante avec autorité le rôle peu agréable du Commandeur.

Le point faible de l'interprétation reside dans les personnages d'Ottavio et de donà Elvire, les « remplissages » de cette œuvre singulière, musicalement si belle, au texte si incohérent. M. Henderson, qui incarne le premier, n'a guère réussi à lui donner le caractère qu'il exige. Le charme de la voix ne supplée pas à la gaucherie de l'acteur. Dans le rôle d'Elvire, M^{lle} Miranda n'a, de même, guère paru à son avantage. La facilité qu'elle possède à égrener des vocalises ne remplace pas le sentiment dramatique, l'expression, le style dont elle est dénuée.

Les chœurs ont chanté avec ensemble et la mise en scène, sans être éblouissante, a témoigné d'un louable souci artistique.

Ceux qu'attire au théâtre l'amour des décors éblouissants et des costumes clinquants iront se délecter les yeux au spectacle de la *Maladetta* où, sur des rythmes variés de valse et de pas redoublés dus à la fertile imagination de M. Paul Vidal, évoluent avec grâce d'accortes danseuses parmi lesquelles les « étoiles » de la troupe, M^{mes} Dethel et Sarcy. La musique étant, en cette affaire, subordonnée à l'agrément des entrechats, nous nous bornons à signaler ce luxueux spectacle, supérieur, somme toute, à cet égard, aux *Farfalla* et autres *Nuits de Noël* qui compensent, pour les abonnés, l'austérité de *Tristan et Isolde* et d'*Orphée*.

L'aimable badinage de Mozart, *Bastien et Bastienne*, traduit par Henri Gauthier-Villars, et qui fit, l'été dernier, les beaux soirs des réceptions offertes à Paris aux Jurés et aux Congressistes étrangers, sert, avec les *Charmeurs*, de lever de rideau à ce panorama pyrénéen. De cette façon, la soirée ne se passe pas sans un peu de musique.

O. M.

EXPOSITIONS

M^{lle} M. Robyns, M. Jacquet.

L'exposition de MM. David Oyens et Halkett au *Cercle artistique* s'est complétée, la semaine dernière, d'une série de pastels, de dessins et de peintures de M^{lle} Robyns et d'une douzaine d'aquarelles de M. C. Jacquet.

Ce qui manque encore à M^{lle} Robyns, c'est la fermeté du trait, la sûreté de la main. Il y a dans ses paysages, intérieurs et vues de villes de l'observation et du goût. On y sent le très louable souci d'exprimer la nature avec sincérité, en tenant compte de l'infinie variété d'aspects qu'elle revêt selon l'éclairage dont elle est illuminée. Le pastel intitulé *Soleil*, qui a pour sujet les caresses de la lumière baignant la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles et les toitures qui l'environnent, révèle de réelles aptitudes à exprimer les transparences de l'atmosphère. Le panorama de Bruxelles vu du Palais de justice atteste, de même, une probité d'art qui permet d'espérer dans le talent de M^{lle} Robyns, quand celui-ci aura acquis plus de solidité et d'égalité. Les deux études peintes sont

d'une facture plus lourde; il semble que les pratiques de la brosse réussissent moins à l'artiste que le maniement des crayons de couleur.

M. Jacquet est un aquarelliste habile, — d'une habileté conventionnelle qui ne décèle guère de personnalité. Les sites de la Hollande et de la Campine qu'il affectionne sont prestement croqués, dans le style habituel et un peu superficiel des professionnels de la peinture à l'eau. C'est aimable, joli, coquet, mais sans pénétration. Pareil art ne paraît guère perfectible : il est, d'emblée, à son apogée. Et dès à présent il convient de classer M. Jacquet parmi les aquarellistes de marque dont s'enorgueillit l'école belge du whatman coloré.

LE CONCERT YSAÏE

Glazounow, dont la Symphonie en *ut* mineur ouvrait le concert de dimanche dernier, est un des jeunes de l'école russe; et son tempérament paraît un peu fantaisiste pour s'accommoder d'un cadre classique. Très inspiré de Tchaïkowsky, surtout dans ses dernières productions, son écriture est beaucoup moins slave qu'occidentale. Si l'harmonie et le rythme conservent l'originalité de sa race, la trame mélodique est proche parente de l'école française. Voyez l'*intermezzo*! — Orchestration habilement traitée et de sonorité bien équilibrée, quoique la fugue finale présente quelques trous. Dans l'ensemble, l'œuvre ne recherche pas la vigueur des tons.

Deux concertos de piano, l'un de Mozart, l'autre de Saint-Saëns, ont permis d'apprécier à nouveau la charmante technique, la sûreté, la netteté sans sécheresse du jeu de M. De Greef. Mais n'y avait-il rien de plus intéressant à jouer que l'œuvre de Mozart, très discrète et gracieuse mais un peu languissante, et surtout que la sonore composition de Saint-Saëns, dont la vulgarité mélodique est à peine sauvée par la science de la facture?

Il existe certains concertos de Bach et de Beethoven que l'on entend trop rarement, ne trouvez-vous pas? pour qu'on leur préfère cet horrible 6/8 de l'*allegro scherzando* de Saint-Saëns.

Le concert était clôturé par un vaste chœur pour voix d'enfants : *Patrie*, d'un de nos compatriotes, M. Agniez.

H. L.

CONCOURS

La *Société des Aquafortistes belges* ouvre son douzième concours annuel. Les œuvres jugées les meilleures seront publiées dans l'Album de la Société. Des primes offertes par le gouvernement et par des particuliers récompenseront, en outre, les ouvrages couronnés.

Nous tenons un exemplaire du règlement, dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

Chronique judiciaire des Arts.

La Statue de Balzac.

On se souvient des démêlés que suscita, entre Rodin et la *Société des gens de lettres*, la fameuse statue de Balzac. La conférence du Jeune Barreau d'Anvers, dont les initiatives sont

toujours originales et intéressantes, a eu l'idée de simuler à sa Barre le procès de l'éminent statuaire contre la société.

Par l'organe d'un de ses membres, M^e Ch. Bernard, elle a fait développer en droit la question de savoir si le client peut refuser l'œuvre de l'artiste sous prétexte que l'image livrée ne répond pas à sa propre conception du modèle.

M^e L. Fierens a défendu la Société des gens de lettres et demandé qu'en raison de la divergence d'opinions sur le mérite de la statue le tribunal, composé du bâtonnier de l'Ordre, M^e Maeterlinck, et de M^e P. Sulzberger, nommât des experts pour décider si le demandeur avait rempli les obligations mises à sa charge.

Intervenant au nom de la ville de Paris, M^e Ch. Dumercy, dans une plaidoirie des plus spirituelles, a conclu à ce que le défendeur fut débouté avec dépens. Et après un assaut d'arguments brillamment exposés de part et d'autre, l'affaire a été communiquée au ministère public, M^e Baelde.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Contes et nouvelles, suivis du *Théâtre*, par RACHUDE Paris, *Mercure de France*. — *En regardant la vie*, par ALICE CANOVA. Préface de MANUEL DEVALDÉS. Paris, Bibliothèque de la *Critique*. — *L'Education et la Liberté*, par MANUEL DEVALDÉS. Paris, Bibliothèque de la *Critique*. — *Frédéric Chopin*, causerie préparatoire à une audition de ses œuvres, par G. DE GOLESCO. Bruxelles, édition de *Durandal*. — *L'Indépendance des Boers et les origines des républiques sud-africaines*, par JULES LECLERCQ. Bruxelles, J. Lebègue et C^o. — *Souvenirs* (premier volume), par PHILIPPE ZILCKEN. Paris, H. Floury. — *Garçon, l'audition!* par l'ŒUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, H. Simonis-Empis. — *La Beauté*, étude d'esthétique, par LÉON WÉRY. Extrait de la *Revue de Belgique*. Bruxelles, P. Weissenbruch.

PETITE CHRONIQUE

La direction du théâtre de la Monnaie a inscrit au programme de sa prochaine saison le beau drame lyrique d'Ernest Chausson, *Le Roi Arthur*, dont la partition vient de paraître chez l'éditeur Choudens, à Paris.

L'œuvre, dont le sujet légendaire est emprunté au cycle de la Table-Ronde, est divisée en trois actes et six tableaux. Voici la nomenclature de ceux-ci : 1. *Une grande salle dans le palais d'Arthur à Garduel*. 2. *Une terrasse du château d'Arthur*. 3. *La lisière d'une forêt de pins*. 4. *Une cour intérieure du château d'Arthur*. 5. *Le sommet d'une éminence qui domine le champ de bataille*. 6. *La plaine au bord de la mer*.

Le Roi Arthur est d'un grand caractère dramatique. Le rôle principal, celui de la Reine Genièvre, conviendra tout à fait à M^{me} Litvinne, qui s'en est montrée enthousiaste à la lecture qui lui en a été faite avant son départ pour la Russie.

Le troisième concert populaire sera donné au théâtre de la Monnaie dimanche prochain, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Arrijo Serato, violoniste. Au programme : Symphonie n^o 4 de Haydn, Concerto de Mendelssohn, *Ouverture dramatique* de P. Gilson (première exécution), *Impressions d'Italie* de G. Charpentier, etc.

M. P.-W. Bartlett, l'auteur du joli monument du marquis de La Fayette érigé dans un des squares du Louvre, à Paris, vient de recevoir la commande d'une fontaine monumentale destinée à

ornier le bassin central des jardins de l'Exposition de Buffalo qui sera inaugurée en mai prochain.

Cette fontaine, dont la partie architecturale a été confiée à M. Carrère, se compose de trois groupes dont l'ensemble ne comprend pas moins de vingt-deux figures, plus six chevaux, des animaux divers, poissons, etc. Le groupe central symbolisera le *Génie de l'homme*. Les deux autres, les *Emotions humaines* et l'*Intellectualité*. L'œuvre, à laquelle l'artiste travaille en ce moment à Paris dans son vaste atelier de la rue Dareau, sera exécutée en staff. Il est probable qu'elle recevra ensuite une exécution définitive en bronze.

A propos du monument La Fayette, on ignore généralement qu'à l'endroit où il est érigé devait s'élever une figure équestre de Napoléon I^{er}. La commande en avait été faite au statuaire Eugène Guillaume, actuellement directeur à l'École française des Beaux-Arts de Rome, un peu avant 1870. La guerre survint, et la débâcle de l'Empire : il ne fut plus question du monument.

Mais M. Guillaume assista, le 4 juin dernier, à l'inauguration de la statue de La Fayette qui remplace celle qu'il avait été chargé de modeler. Et l'on retrouva, en creusant le sol pour établir les fondations de cette figure, les assises du monument à Napoléon.

Les amis du sculpteur Alexandre Charpentier offriront à celui-ci mardi prochain, au restaurant Ledoyen, avenue des Champs-Élysées, un banquet à l'occasion de son entrée dans la Légion d'honneur.

Les convocations sont signées : Constantin Meunier, Desbois, Camille Pissarro, Roger Marx. Les adhésions doivent être adressées à M. René Morot, 19, rue Caumartin, Paris.

On a mis au concours parmi les artistes allemands un monument à élever à Berlin à la mémoire de Richard Wagner. L'Empereur a offert, pour l'ériger, un emplacement au Thiergarten. Le jury est international. Parmi ses membres figurent, pour la France, M. Antonin Mercié; pour la Belgique, M. Charles Van der Stappen; pour l'Autriche, M. Zumbusch.

M. Gustave Doré, l'auteur des jolies mélodies enfantines dont nous avons parlé dernièrement, vient d'achever un drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, *Loijs*, sur un poème de Pierre Quillard. L'auteur a recherché surtout la simplicité et la vérité d'expression en cette œuvre rapide, très humaine, dans laquelle ces personnages : *Le Roi*, *La Reine*, *Le Tyran*, *La Mère* et *Loijs* agissent à une époque légendaire, mais en pleine humanité.

Le *Siècle* a commencé le 30 octobre la publication d'un ouvrage inédit destiné à un grand retentissement en raison même du sujet et du nom de l'auteur. Ce n'est pas un roman, ce n'est pas un feuilleton, ce ne sont pas des mémoires et c'est pourtant tout cela. C'est une histoire tragique écrite en notes hâtives par un homme qui a beaucoup souffert et qui, à l'heure du repos, a fouillé dans sa mémoire pour ne rien oublier de ce qu'il a vu, de ce qu'il a entendu, de ce qu'il a enduré.

Le drame de sa vie a eu un immense écho dans le monde et pourtant peu le connaissent parmi ceux qui en ont entendu parler.

Cette histoire a pour titre : *Huit ans de bague*, par Rorique (Eugène Degraeve).

On connaît peu l'aventure ténébreuse semée de dénonciations calomnieuses qui valut aux frères Rorique d'être condamnés à mort. A peine sait-on qu'au bout de huit années de bague le principal accusateur de ceux qu'il appela des « pirates » se rétracta, ce qui valut aux condamnés une grâce définitive qui malheureusement n'eut d'effet que sur l'un d'eux, l'autre étant mort à la Guyane après des souffrances inouïes.

Sous le titre : *L'Art français*, MM. Émile Molinier, Roger Marx et Frantz Marcou viennent de faire paraître à la Librairie centrale des Beaux-Arts, à Paris, les premières livraisons d'un important ouvrage abondamment illustré d'héliogravures.

Le premier volume, *L'Exposition rétrospective de l'art français, des origines à 1800*, fait connaître les collections réunies dans le Petit Palais des Champs-Élysées. Le moyen-âge, la Renaissance,

le XVII^e et le XVIII^e siècle y seront successivement passés en revue dans des notices qui retraceront l'histoire des principales séries composant l'exposition : bronzes, fers, armes, orfèvrerie, émaillerie, céramique, verrerie, cuirs, manuscrits, meubles, tapisseries, etc.

Le deuxième volume, *L'Exposition centennale de l'Art français*, sera consacré à montrer les variations du génie national en prenant pour texte de cette étude les ouvrages appartenant à la période de 1800 à 1889 exposés au Grand Palais.

Le prix de souscription de chaque volume est de 150 francs.

Il sera tiré de chacun d'eux vingt exemplaires numérotés, dont les planches hors texte seront imprimées sur papier de Chine collé au prix de 500 francs les deux volumes. Chacun de ces exemplaires portera le nom du souscripteur.

La *Revue blanche* a commencé, dans son numéro de 15 décembre, la publication d'un roman inédit de Gustave Flaubert, *Les Mémoires d'un fou*, — qui restera enclous aux pages de ce périodique tant que les œuvres de Flaubert ne seront pas tombées dans le domaine public.

Du fait de son caractère autobiographique, il constitue un document unique sur l'adolescence de Flaubert. Mais surtout on y goûtera la manifestation la plus ancienne du pessimisme du grand écrivain et, dans sa verdeur première, ce style qui devait s'épanouir avec une nette magnificence.

Le *Magazine of Art*, passant en revue les principaux prix atteints dans le courant de l'année par des œuvres d'art, cite parmi ceux-ci la somme de 24,250 livres (c'est-à-dire 606,250 fr.), pour deux portraits de Van Dyck, *Un Sénateur génois et sa femme*, payés 25,000 francs en 1828 par M. David Wilkie.

Paraîtra en janvier : *L'Idée libre*, revue littéraire, artistique et sociale, mensuelle de 64 pages.

Directeur : Paul Germain, rue de la Grosse-Pomme, à Mons. — Secrétaire de la rédaction : Léon Legavre, rue des Cinq-Visages, à Mons. — Administrateur : Fernand Larcier, rue des Minimes, 26-28, à Bruxelles.

Le *Fureteur*, journal gratuit, organe illustré bi-mensuel de la curiosité, est envoyé régulièrement sur simple demande adressée à la direction : 72, cours de Vincennes, Paris.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

Aux sourds — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les tympanons artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les tympanons puissent les avoir gratuitement. — S'adresser à l'Institut Longcott, Gunnersbury, Londres, W.

VIENT DE PARAÎTRE
chez GEORGES BALAT, éditeur.

MONSIEUR LE MONT-BLANC

par EDMOND PICARD
Prix : 2 francs.

LES ILES NORMANDES

(JERSEY, GUERNESEY, SERK)

traduit de l'anglais par S. OLIVIA (M^{me} H. VAN DE VIN).

Prix : Fr. 3-50 (illustré).

PROFILS BLANCS ET FRIMOUSES NOIRES

par Léopold COUROUBLE

Prix : Fr. 3-50 (illustré).

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLES, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-SEUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.

L'ART MODERNE

VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, de **architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9

MAISON PRINCIPALE

10, rue de Ruysbroeck, 10

SUCCURSALE :

1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANTIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-
Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'ar-
moiries belges et étrangères.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLEPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

ALEXANDRE CHARPENTIER

On a joyeusement fêté à Paris, la semaine dernière, en un banquet confraternel qui ne sentait pas plus l'Institut que Montmartre, le ruban rouge du bon sta-



SOMMAIRE

Alexandre Charpentier (OCTAVE MAUS). — Sur l'inconvenance d'outrager les morts (A. GILBERT DE VOISINS). — Le Théâtre à Paris : *les Deux Tourtereaux* (G. BINET-VALMER). — Les Charmettes. — Documents à conserver. — Un concours de musique à Alger. — Memento des expositions. — Petite Chronique.

taire Charpentier. Coutume respectable, en somme, que ces réunions cordiales qui cimentent des amitiés, affirment des sympathies auxquelles manque souvent, dans le hourvari perpétuel de la vie, l'occasion de se manifester. Ils excusent, ou à peu près, la petite vanité qu'éprouve l'artiste à lire dans l'*Officiel*, un matin de

Quatorze-Juillet ou à la clôture d'une grande exposition, son nom parmi les nouveaux décorés. Et les paroles qu'on y prononce, les poignées de mains affectueuses qu'on y échange sont la vraie récompense que légitimement il ambitionne.

Le banquet du 8 janvier, qui groupa autour de Charpentier une centaine d'amis, — parmi lesquels les deux plus illustres statuaires de l'époque, Rodin et Constantin Meunier, — éclairera d'un rayonnement paisible les luttes futures et sourira au labeur acharné de l'atelier.

Plus que tout autre, Charpentier le connaît, l'acharné combat d'où tant d'artistes sortent meurtris, éclopés, affaiblis et diminués. Les heures sombres, il les traversa sans faiblesse. Il affronta avec vaillance le malheur et les déceptions. Et le voici enfin, au moment de l'épanouissement d'un talent viril, arrivé au haut du calvaire que seuls gravissent jusqu'au sommet les hommes de foi et d'action.

M. Clémenceau, se faisant après Roger Marx le porte-parole des convives réunis au restaurant Ledoyen, déclara qu'il admirait au moins autant le caractère d'Alexandre Charpentier que son art. Cet éloge est de ceux auxquels l'artiste a dû être le plus sensible. Le talent est devenu, à notre époque, monnaie courante. Mais les âmes bien trempées, les cœurs droits, les esprits irréductiblement loyaux, on les compte et on se réjouit de les approcher. Ceux qui ont suivi, comme je l'ai fait depuis quinze ans, la vie laborieuse, ferme et probe de Charpentier, applaudiront au discours de M. Clémenceau et apprécieront la justesse de ses paroles.

A travers les vicissitudes de sa carrière, le statuaire resta immuablement fidèle à l'idéal qui le passionna dès ses débuts et aux convictions de sa jeunesse. Qu'il sculpte son extraordinaire bas-relief *Les Boulangers* ou sa véhémence composition *Gommorrhé*, qu'il modèle avec tendresse la *Jeune mère allaitant son enfant*, qu'il fixe dans le bronze tout un peuple d'artistes, d'hommes politiques, de savants, de littérateurs, de musiciens (cinq cents médaillons signés de lui constituent la fidèle et vivante iconographie française de notre époque), c'est toujours l'étude scrupuleuse de la nature qui inspire ses conceptions et qui guide sa main.

Aussi étranger aux formules traditionnelles qu'aux faciles escamotages des modernes prestidigitateurs de la glaise, il perfectionne sans cesse son métier, convaincu que l'artiste ne peut exprimer ce qu'il ressent et le faire comprendre que lorsqu'il possède à fond la technique de son art. On voit sortir de ses mains habiles mille objets usuels auxquels il communique une parcelle de l'éternelle beauté. On le découvre tour à tour potier d'étain, gaufreur, lithographe, ciseleur, médailleur, ébéniste, jugeant avec raison que l'art n'est pas limité aux seules statues destinées à surmonter des socles et qu'il

ennoblit le décor intime de la vie au même titre que le cadre de l'existence publique des nations. Rien de ce qu'il touche et transforme ne demeure indifférent. Mais quelle que soit la destination, fût-elle la plus humble, de l'objet d'art qu'il façonne, c'est à l'harmonie des formes, à la vérité des attitudes et des mouvements qu'il ramène continuellement l'expression plastique de sa pensée. Qu'il recherche le caractère décoratif d'une amphore ou d'un bougeoir, qu'il esquisse avec une prestigieuse légèreté de main le portrait de Réjane ou quelque plaquette destinée à commémorer un événement notable, la même sincérité d'honnête artisan, à la fois prime-sautier et patient, le mène aux réalisations impeccables.

Sa nature paraît être celle des tailleurs d'images de jadis, dont le génie candide s'appuyait sur l'observation la plus attentive de la nature. Mais loin de se replier sur lui-même, Charpentier se mêle constamment aux flots mobiles du boulevard et de la rue. Il y a en lui du badaud et du gavroche que tout amuse, que rien n'étonne, qui happe au vol le potin du jour sans se donner la peine de lui faire la chasse, régulièrement informé de ce qui se passe dans tous les milieux de Paris, et qui se moque des théories esthétiques comme de la cigarette qui vient de s'évanouir entre ses lèvres en nuages de fumée.

Des légendes enveloppent sa vie d'un peu de mystère. A son nom se trouve invariablement accostée, chez ses biographes, l'histoire du paradoxal logis qu'il imagina, aux jours de dèche, dans une péniche amarrée au pont Royal. On raconte qu'il faillit devenir moine, — qu'il le fut. Ces récits l'amusent. L'atome de réalité qu'ils recèlent, démesurément grossi, finit par le convaincre lui-même de leur authenticité. Les fables ne s'accréditent-elles pas avec plus de rapidité et de force que la vérité? Dans la vie des hommes, — dans celle des artistes surtout, — ce qu'on imagine domine souvent la réalité. Mais qu'importe! Laissons aux historiographes le soin de démêler dans cette carrière mouvementée les épisodes illusoire des événements réels. Ce qui seul nous intéresse, c'est l'œuvre considérable, charmant en sa variété et en son perpétuel renouvellement, qui fait d'Alexandre Charpentier l'un des statuaires, des médailleurs et des artisans d'art les plus notoires de notre époque.

OCTAVE MAUS

Sur l'inconvenance d'outrager les morts.

Je voudrais, ce soir, méditer un peu sur ce certain poème de Jules Laforgue intitulé : *Complainte de l'oubli des morts*. Une publication récente et, par ailleurs, la tristesse du ciel d'hiver m'y incitent étrangement. Laforgue, peu imprimé sur papier de Hollande, mais qui nous est d'un aide si précieux aux jours où il pleut trop

continûment, où le brouillard emmitoufle avec insistance, où la bise exagère, reste profondément ignoré de nos bibliophiles, chercheurs, curieux, amateurs, bibliomanes et autres gens superflus. A peine veulent-ils posséder les *Fleurs de bonne volonté*, tirées pourtant à cinquante-sept exemplaires, mais que nulle *lalauxerie* n'illustre. Toutefois, il est, de cet auteur négligé, quelques vers dont ils semblent avoir beaucoup apprécié la portée pratique :

Les morts
C'est discret;
Ça dort
Trop au frais.

... Et voici comment, sûrs de n'être point dérangés dans leur petit commerce, voici comment nos bibliophiles procèdent : Un auteur vient-il à mourir qui brilla quelque peu et fut de bonne vente, les voilà à l'affût du moindre lambeau de papier marqué de son écriture. Les invitations qu'il envoya, les billets que reçut son cordonnier ou sa blanchisseuse, une carte de visite cornée de sa main, forment le fond d'une collection; les lettres à des amis, (celles où le tutoiement est employé sont les plus précieuses), les réclamations aux éditeurs en sont les joyaux. L'heureux bibliophile gardera sans doute ces reliques dans une cassette bien close, loin des yeux de la foule, pour sa seule joie?.. Non pas! il les portera à la revue où il est agréé, les publiera, les illustrera d'une préface et de notes, et ceux qui liront cette feuille sauront que X, le grand poète, « décédé à la fleur de l'âge », portait des cols rabattus, dinait à 8 heures, avait un cor au pied gauche, et, par aventure, qu'il souffrait de douleurs intestinales. Aimables détails!... Mais qu'importe!... l'impunité du bibliophile est assurée :

Les morts
C'est sous terre;
Ça n'en sort
Guère.

... Et quand les parents et les amis du mort l'auront un peu oublié, quand ils en seront venus à surveiller moins strictement ses manuscrits, quand son buste sera un peu orné de poussière sur la cheminée, alors le petit jeu reprendra de plus belle et les bibliophiles se mettront à la recherche des inédits. Le malheureux poète a-t-il un jour écrit deux vers imbéciles sur l'album d'une jeunesse qui l'en priait, a-t-il déroulé un mirliton au bas d'une lettre à sa maîtresse, l'amateur les recueillera dans son carton, puis, un jour, il les publiera tous en volume, réunis par un larroyant commentaire. Telle est la destinée de l'écrivain : souffrir durant sa vie de ses propres mains et celles d'autrui, souffrir après sa mort par les mains de ceux qui prétendent l'aimer...

C'est gai
Cette vie;
Hein, ma mie,
O gué?

... Et voilà pourquoi je reproche à M. Pierre Dauze, directeur de la *Revue biblio-iconographique*, d'avoir fait paraître à la *Revue blanche* les *Mémoires d'un fou* de Gustave Flaubert. N'était-ce donc point assez que, dans le sixième volume de l'édition *ne varietur*, on ait introduit des *Mélanges inédits*, qu'à l'œuvre du grand homme on ait ajouté de petites choses, sans qu'on vienne encore nous faire lire un roman qu'il écrivit en nourrice? M. Pierre Dauze n'aime pas Flaubert d'une âme pieuse. Celui qui a crié toute sa vie qu'on laissât en paix ses manuscrits, qui mourut foudroyé

à sa table de travail avant d'avoir eu le temps de les brûler, qui avait un souci de la perfection tellement grand qu'il s'usa sur ses livres, doit frémir à coup sûr si quelque chose de lui erre encore dans la brise qui parfume son cher Croisset. Mais ce sont là sensibleries puériles...

Importun
Vent qui rage!
Les défunts?
Ça voyage...

Je me plaindrais encore si les *Mémoires d'un fou* étaient publiés dans une édition à petit nombre; il n'y aurait pourtant que demi-mal; elle serait épuisée par des collectionneurs peut-être inoffensifs et par les passionnés. Ceux qui en seraient curieux et n'auraient pu se procurer d'exemplaire l'iraient quérir à la Nationale; mais l'idée de voir ce roman offert à tout passant dans une revue est, pour tous ceux qui ont le culte des morts, vraiment difficile à accepter. Qu'on nous donne les variantes de *Madame Bovary*, ce sera d'un bon enseignement, car l'œuvre a été parfaite par l'auteur; que l'on publie à la rigueur les papiers d'un poète inégal et curieux, d'un prosateur au talent intermittent, ces nouveaux fragments pourront n'être pas plus mauvais que ses moins bonnes productions; mais, pour Dieu! qu'on laisse en paix les inédits de Flaubert!

Je souhaite à M. Pierre Dauze d'échapper au châtement dont le menaça Laforgue, et que Flaubert ne vienne pas, d'une main furieuse,

Le tirer par les pieds
Une nuit de grand' lune.

... Et, ce soir, tandis que ma gouttière pleure en brusques sanglots, et que le vent s'amuse tristement aux cheminées, je songe que bise et pluie sont peut-être la voix des morts qu'on outrage!

A. GILBERT DE VOISINS

« Waterloo iconographique. »

Les journées sanglantes des 15-18 juin 1815 demeurent, malgré les trop nombreuses batailles livrées depuis lors, si vivantes dans les souvenirs, que tout ce qui les évoque a le don de passionner la foule. C'est ce qui explique l'empressement avec lequel celle-ci a répondu à l'invitation que lui adressa, la semaine dernière, la Fédération des officiers de la garde civique belge pour assister au récit détaillé des événements tragiques qui amenèrent la chute de l'Empire. Récit consciencieux et attachant, à la fois historique et poétique, le conférencier, M. Léon Van Neck, ayant pris soin de mêler adroitement aux documents fournis par Henri Houssaye, par le sergent Cotton, par Navez, par Georges Barral, quelques-unes des visions épiques de Victor Hugo.

Cette mosaïque a, deux heures durant, dans le cadre élégant de la Salle des Milices de l'hôtel de ville de Bruxelles, vivement intéressé un très nombreux auditoire.

Le même procédé de marqueterie donna un vif attrait aux projections de ce Waterloo iconographique qui fit défiler sur l'écran, outre les sites célèbres du Caillou, du château d'Hougoumont, de la Belle-Alliance, des plaines de Mont-Saint-Jean, du chemin creux d'Ohain, etc., quantité de documents artistiques empruntés pour la plupart à l'œuvre peinte et gravée de Raffet, d'Horace Vernet,

de Chaperon, de Protais, de Chéca, de Bellangé, de Royer, du major Hubert, d'Henry De Groux et des peintres anglais Woodville, Crofts, lady Buttler, etc. Un fort beau portrait du duc de Wellington, par Lawrence, ouvrait cette séance originale, qui a obtenu un succès complet.

LE THEATRE A PARIS

Les Deux Tourtereaux.

Voici quatre ans passés que MM. Antoine et Ginisty divorcèrent pour incompatibilité d'humeur. Depuis lors, l'un a mis en hière l'Odéon, l'autre a créé le théâtre Antoine, et cependant le grand juge de nos travaux spirituels vient de leur accorder une récompense égale : M. Ginisty monte en grade dans la Légion d'honneur, et, de cet ordre, M. Antoine est enfin chevalier. Ces deux décorations sont d'aimables prétextes pour étudier, au début de cette année, l'œuvre du fondateur du Théâtre Libre depuis son installation sur la scène qui porte son nom, et parallèlement, celle de son rival merveilleux. A vrai dire, chacun sait que Ginisty ne fut pas même la mouche du coche de notre art dramatique, tandis qu'Antoine fit sortir ce coche de l'ornière où il s'embourbait; mais cette opinion reçue gagnera à être motivée, et d'ailleurs, si l'Odéon a dormi d'un long sommeil où ronfla le *Chemineau*, il aurait pu ne pas dormir; c'est ce qu'il s'agit de démontrer.

Au printemps de 96, quand M. Ginisty sollicita le poste de directeur du second Théâtre-Français, le ministre, tout en lui affirmant qu'il l'aimait d'amour tendre, lui fit observer qu'il n'avait aucun titre justifiant cet honneur. Or, jadis, M. Ginisty avait fait représenter au Théâtre-Libre une petite pièce : *Les Deux Tourtereaux*, et se souvenant d'Antoine, il offrit d'obtenir de son ancien interprète une collaboration précieuse. Ainsi le ministre nomma codirecteurs de l'Odéon MM. Antoine et Ginisty. On se rappelle ce qu'il advint de ce ménage : après trois semaines, Ginisty, jaloux de l'intelligence d'Antoine, donna sa démission, ce qui entraîna nécessairement celle de son collègue, et celui-ci, mandé chez le ministre, apprit qu'on lui reprochait : 1° de faire trop bon accueil à ses anciens camarades, de vouloir jouer non seulement *Don Carlos* et les *Perses*, mais encore la *Nouvelle Idole*, des œuvres d'Ancey et de Bricux, de vouloir enfin créer un répertoire moderne à côté du répertoire classique; 2° d'avoir enlevé des rôles à certains acteurs, et mécontenté une partie des pensionnaires par la discipline qu'il leur avait imposée; 3° d'avoir compromis les finances de l'Odéon... Et, poliment, avec mille tendresses, on lui proposa de rester metteur en scène, avec les mêmes appointements, mais sous la haute juridiction du vaudevillesque auteur des *Deux Tourtereaux*. Antoine refusa, bien que sa fortune alors fût négative, rendit son officiel tablier et, dix mois plus tard, naissait le théâtre dont il fut jusques aujourd'hui l'âme ingénieuse, véhémement et terrible.

En deux ans et six mois, Antoine prouva qu'il savait organiser un programme, choisir des manuscrits, former et diriger des acteurs, et surtout mener à bien une entreprise financière. Dans le même laps de temps, M. Ginisty se chargea de prouver que lui, à tout cela, n'entendait rien. Si l'on veut donc établir un parallèle entre ces œuvres inégales, il convient de diviser le travail en trois parties : la première aura pour but d'étudier sommaire-

ment les pièces jouées, la deuxième les acteurs formés, la troisième l'administration et les résultats pécuniaires.

I

Voici, classés par ordre alphabétique, les noms des auteurs français et modernes qui furent joués sur la scène du théâtre Antoine :

MM. Georges Ancey, Henry Becque, Tristan Bernard, Bricux, Bruyère, Paul Charton et Depré, Courteline, François de Curel, Descaves, Donnay, Émile Fabre, Goncourt, Louis de Grammont, Léon Hennique, Abel Hermant, Pierre Loti, Octave Mirbeau, Michel Provins, Jules Renard, Jean Richepin, André Rivoire, Gabriel Trarieux, Maurice Vaucaille, Pierre Veber, Émile Zola... Et certes, j'en oublie. Parmi les auteurs étrangers, il faut citer : Bjørnstjerne Bjørnson, Ibsen, Hauptmann, Strindberg...

Voici les titres d'un certain nombre de pièces qui furent interprétées chez Antoine : *Le Repas du Lion*, *La Nouvelle Idole*, *La Parisienne*, *Sœur Philomène*, *La Fille Elisa*, *La Dupe*, *L'Av'nir*, *Blanchette*, *Résultat des courses*, *En paix*, *La Clairière*, *Père naturel*, *Boubouroche*, *Les Gaités de l'escadron*, *Le Gendarme est sans pitié*, *Rollant*, *Jacques Damour*, *Monsieur le duc d'Enghien*, *Le Marché*, *L'Empreinte*, *Judith Renaudin*, *Le Talion*, *La Peur de souffrir*, *Joseph d'Arimathée*, *Sur la foi des étoiles*, *Poil de carotte*, *Julien n'est pas un ingrat*, *Que Suzanne n'en sache rien*, *Main gauche*, *Les Tisserands*, *Les Revenants*, *Une Faillite* et *Mademoiselle Julie*. Une telle liste se passe de commentaires. On ne saurait prétendre que toutes ces œuvres obtinrent du public un accueil également favorable, mais toutes contiennent un réel effort artistique et leurs titres sont dans notre mémoire.

Il sied d'établir maintenant le même tableau pour l'Odéon. Je laisserai de côté le nom des auteurs d'« à-propos ». Ces petits exercices de rhétorique ne servent à rien. Ils pourraient être utiles aux jeunes gens qui s'y exercent, si ceux-ci étaient soutenus dans leur carrière par le théâtre qui les employa; mais il n'en est point ainsi. Voici donc les auteurs français et modernes qui furent joués sur la scène de l'Odéon depuis septembre 1897 :

MM. Pierre Barbier, Maurice Beaubourg, Henri Becque, Henri de Bornier, Fabrice Carré et Paul Bilhaud, Alphonse Daudet, Georges d'Espèrès, Octave Feuillet, Louis Gallet, Théophile Gautier, M^{me} Judith Gautier, Grenet-Dancourt et Gaston Pollonais, Edmond Haraucourt, Victor Hugo, Ikclmer, Ambroise Janvier, Lefebvre Henri, G. Lenôtre et Gabriel Martin, Catulle Mendès, Georges Mitchel et Maurice Vaucaille, Émile Pouvillon et Edmond d'Artois, Georges de Porto-Riche, Daniel Riche, Saint-Foix, Paul Sébillot, Paul de Sède, Maurice Souillé, etc... Je n'ai pas indiqué dans cette liste le nom de M. Henry Bataille que l'Odéon reçut des mains du Gymnase et bien malgré lui. Cependant l'*Enchantement* fut le seul succès vraiment littéraire qu'un écrivain vraiment jeune ait remporté grâce à l'auteur (ou plutôt en dépit de l'auteur) des *Deux Tourtereaux*.

Voici les titres d'un certain nombre de pièces qui furent interprétées à l'Odéon : *Le Chemineau*, *Le Chien de garde*, *Les Truands*, *La Grand' Mère* (Victor Hugo), *L'Arlésienne* (A. Daudet), *Juan de Manara*, *Le Passé*, *Les Corbeaux*, *Mon Enfant*, *Colinette*, *Déjanire* (dont la mise en scène à l'Odéon fut inénarrable), *Les Contes de la reine de Navarre*, *La Reine Fiammette* (venue du Théâtre-Libre où Antoine l'avait montée), *La Tunique merveilleuse*, *Le Roman d'un jeune homme pauvre* (Octave Feuillet),

Fausse Conversion (Théophile Gautier). *Mu Bru!*, *Visite*, *Chêne cœur*, *France... d'abord!*, *Chaperon rouge*, *La Guerre en dentelles*, *Château historique*. En outre, M. Charles Sanson fit représenter, d'après Bulwer-Litton, *Richelieu*, M. Victor Margueritte, d'après Calderon, *La Double Méprise*, et M. Jules de Marthold, d'après Oehlenschlaeger, *Faux Dieux*.

Si donc, de ces nombreuses pièces interprétées, on enlève les *Corbeaux*, *l'Enchantement*, le *Passé*, la *Reine Flammette*, le *Chemineau*, et peut être aussi la *Guerre en dentelles*, que reste-t-il? .. De mauvais drames historiques, quelques comédies qui auraient mieux réussi si on les avait mieux mises en scène, vaudevilles qui parfois firent de l'argent en rééditant les anciens trucs tant décriés, et maintes vieilleries sans intérêt, mais signées de noms illustres. Nul parmi les rares jeunes gens qui eurent le privilège de plaire à M. Ginisty ne paraît avoir le don du théâtre. En comparant le bilan d'Antoine et celui de l'Odéon, on peut affirmer qu'il y a entre la littérature des deux scènes le rapport qui existe entre le talent de M. François de Curel et celui, par exemple, de M. Haraucourt. Cependant l'Odéon a joué les *Corbeaux* et le théâtre Antoine la *Parisienne*. Voilà donc un point commun, mais si l'on considère que les *Corbeaux*, après quelques représentations exécrables, disparurent définitivement de l'affiche, on ne s'étonnera pas si je prétends qu'en reprenant sans cesse la *Parisienne* (1), et en la jouant comme il la joue, Antoine a servi la cause de Henri Becque tandis que Ginisty lui porta un coup de Jarnac. Et j'arrive à noter une des lacunes de la direction de cet homme éminent : l'Odéon n'a pas de répertoire moderne. Ce répertoire, Antoine l'a créé : le *Repas du Lion*, la *Nouvelle Idole*, les *Revenants* reviennent fréquemment sur scène, se mêlant de la plus heureuse manière aux pièces de date plus récente. Ainsi, non seulement Antoine nous a présenté des œuvres excellentes, mais encore il a pris soin de ne pas laisser oublier celles qui ne doivent pas périr. Par cela même il est éducateur de notre goût dramatique bien mieux que Ginisty dont le répertoire ancien double celui du Théâtre-Français.

La conclusion de ce premier chapitre est donc tout à l'avantage de M. Antoine : il a joué des « jeunes », il a bien choisi ces « jeunes », il les a soutenus dans leur progrès, il a fondé un théâtre qui n'existait pas et créé un répertoire moderne. L'auteur éminent des *Deux Tourtereaux* n'a à son actif que la *Guerre en dentelles* de M. d'Esparbès ; pour le reste, il fut un fossoyeur, menant en terre la scène qui lui avait été confiée, et détarrant de vieux cadavres dont les squelettes vermoulus ont mal tenu sur les planches. — Dans les deux chapitres suivants, je montrerai quelle fut l'influence d'Antoine sur nos acteurs et le résultat financier de son entreprise.

(A suivre.)

G. BINET-VALMER

LES CHARMETTES

On sait que la jolie maison des Charmettes, bien connue des touristes de la Savoie et du Dauphiné qui ont le culte des souvenirs, est à vendre. Une revue française, *Le Sagittaire*, nous apporte ces intéressantes informations :

Le petit ermitage où fut vécu, deux années, un délicieux ou

(1) Au mois de décembre 1900, Antoine donna la 75^e représentation de la *Parisienne*, et la recette atteignit 3,600 francs!...

douloureux roman d'amour, — la maison des Charmettes, pour la nommer de son nom historique, — est à vendre, déjà vendue peut-être. Elle appartenait encore hier à M^{me} Gaspard Dénarié, veuve d'un médecin, que des raisons de famille ont obligée de s'en défaire.

Blottie entre deux coteaux, à quelques minutes de Chambéry, rien n'a été changé dans la disposition de ces lieux célèbres qui furent les témoins silencieux d'une romanesque aventure racontée tout au long dans le seul livre de Jean-Jacques qui soit encore lu, les *Confessions*. Mais c'est à Annecy, et non pas à Chambéry, comme l'indiquent des biographes trop mal informés, que se place la première rencontre de Jean-Jacques et de M^{me} de Warens, le dimanche des Rameaux, 21 mars 1728. Nous précisons cette date, d'après un document exhumé par M. Joseph Serand, archiviste adjoint de la Haute-Savoie.

Quant à l'habitation de M^{me} de Warens, elle a été démolie en 1784. Nous savons seulement qu'elle était située sur le canal du petit Thiou ou canal Notre-Dame (le ruisseau de Jean-Jacques), et contiguë au four du couvent des Cordeliers, ainsi qu'en fait foi la mappe d'Annecy, exécutée en 1730 et conservée aux archives municipales. M. J. Serand a reproduit l'extrait de cette mappe visant la « petite maison » où logeait M^{me} de Warens. Les amateurs de curiosités historiques et littéraires pourront se procurer sa brochure chez les libraires d'Annecy.

DOCUMENTS A CONSERVER

Jaloux des lauriers de M. Sulzberger, un M. François Bournand, qui s'intitule « professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Ecole professionnelle catholique (?) et ancien commissaire général des Beaux-Arts (?) », paraît décidé à battre le record des gaffes. Dans le compte rendu qu'il publie dans la *Revue générale* sur la section belge des Beaux-Arts à l'Exposition de Paris, il cite parmi les œuvres de sculpture qui « attirent tous les regards, la charmante et ravissante statue de marbre *Sous l'Empire* de M. Georges Van der Straeten ».

La statue *Sous l'Empire* eût sans doute attiré le regard du public si elle eût été exposée. Le malheur, c'est qu'elle ne l'est pas, bien qu'elle figure au catalogue...

Ce détail donne une particulière autorité aux jugements de l'ancien commissaire général et rend vraiment savoureuses les appréciations suivantes :

« Dire que le jury a donné une médaille à l'*Aveugle* et à l'*Jurogne* de M. Laermans dont les figures ont des têtes de singes! Le jury a mis ces choses abracadabrantes au même niveau que les *Enfants de la mer* de Luyten ; et cependant quelle différence!

Le fameux triptyque de M. Marie (sic) Frédéric intitulé *Le Ruisseau* obtient près du public un succès de fou rire. Les paysages sont médiocres et que signifie cette débauche, cet amas d'enfants nus? C'est une gageure que cette chose où les défauts de dessin sont nombreux. On peut avoir l'amour de la vie, tout en respectant l'art. Or, l'art doit être compris de tous ; il doit avoir pour but de nous inculquer des idées nobles et élevées. L'art qui dérouté ou est incompréhensible, n'est plus de l'art!

L'Amour des Ames de Jean Delville. Si vous aimez le jaune

vous serez satisfait; on en a mis partout; les deux personnages ont la jaunisse. *Peinture à l'œuf* dit le livret, cela se voit; on aurait pu dire *peinture au jaune d'œuf*. »

Il y en a comme cela pendant six pages.

Un Concours international de musique à Alger.

La municipalité d'Alger nous prie d'annoncer qu'elle organise pour les 7 et 8 avril 1901 un grand concours international de musique auquel toutes les sociétés de France et de l'étranger sont conviées.

Pour engager des sociétés éloignées à y prendre part, la ville d'Alger a voté pour tous les participants de très fortes primes en espèces qui atténueront dans une certaine mesure les frais de voyage.

Ce concours, ouvert aux sociétés chorales, chorales mixtes, harmonies, fanfares, orchestres symphoniques, musique de chambre, etc., comprendra trois épreuves : lecture à vue, exécution et concours d'honneur. Un concours de quatuor vocal et instrumental sera également offert aux sociétés concurrentes.

Les compagnies de chemins de fer et de navigation ont bien voulu consentir une réduction de 50 p. c. sur leurs prix de transport et venir ainsi aider au succès de ces fêtes.

La municipalité, de son côté, se propose de donner à cette solennité un éclat et une magnificence dignes de la capitale algérienne. Rien ne sera négligé pour offrir aux sociétés adhérentes un accueil libéralement hospitalier et un séjour agréable.

Les adhésions sont reçues à la Mairie d'Alger. Le règlement sera immédiatement envoyé à toutes les sociétés qui en manifesteront le désir.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitation). 28 février-31 mars. Délai d'envoi : 15 février. Dépôt à Paris, Londres, La Haye, les 29, 30 et 31 janvier. Renseignements : *Secrétariat, rue du Berger, 27, Bruxelles*.

PARIS. — Salon (Société des artistes français). Grand Palais des Champs-Élysées. 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 15-30 mars (hors concours, 4-5 avril); sculpture, 1^{er}-3 avril (hors concours, 11-12 avril); gravure et lithographie, 1^{er}-2 avril; architecture, 3-4 avril; arts décoratifs, 16-17 avril.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons, dans notre compte rendu du Salon des Aquarellistes, particulièrement loué l'*Enterrement* de Ch.-W. Bartlett et le *Recueillement d'église* du jeune peintre louvaniste Alfred Delaunois. Nous apprenons avec plaisir que ces deux maîtresses pages ont été acquises par l'État belge pour le Musée de Bruxelles. Celui-ci s'enrichira en outre d'une intéressante aquarelle de Frantz Charlet intitulée *La Femme du pêcheur*. Le choix de la direction des Beaux-arts est de tous points excellent.

Le grand concours quinquennal de gravure pour le prix de Rome aura lieu en 1901. Tout artiste belge ou naturalisé peut être admis à y prendre part s'il n'a pas atteint l'âge de trente et un ans le 31 décembre 1901. Le prix est une pension de voyage de 4,000 francs pendant quatre ans.

Le cercle *Pour l'Art* ouvrira sa neuvième exposition annuelle au Musée moderne de Bruxelles samedi prochain, à 2 heures.

Parmi les exposants on cite MM. Baes, P. Braecke, Prosper Colmant, Omer Coppens, L. Dardenne, F. De Haspe, M^{me} De Rudder, Isidore De Rudder, José Dierickx, H. Duhem, Emile Fabry, G. Fichetef, A. Hamesse, P. Hankar, Alex. Hannotiau, René Janssens, M^{me} Cl. Lacroix, Eugène Laermans, Amédée Lynen, H. Ottevaere, V. Rousseau, Fl.-P. Smits, A. Springael, J. Van den Eeckhoudt, Vierin, Ph. Wolfers, etc. L'exposition restera ouverte jusqu'au 18 février.

Le cercle *Vrije Kunst* organisera sa deuxième exposition d'œuvres d'art du 17 au 28 janvier prochain, au *Rubens-Club*, rue Royale, 198, à Bruxelles.

L'Académie royale de Belgique vient de procéder à l'élection de membres nouveaux en remplacement de ceux de ses membres récemment décédés. Elle a nommé dans la section de musique : M. Emile Mathieu, en remplacement de feu Joseph Dupont; dans la section de peinture : M. Charles Hermans, en remplacement de feu Claeys, et Frans Courtens, en remplacement de A. de Vriendt; dans la section de gravure : M. Louis Lenain, en remplacement de J.-B. Meunier.

M. l'architecte Maquet a été élu directeur pour la classe des Beaux-arts.

MM. Frémiet et Georges Lafenestre, de Paris, Colvin, de Londres, et Juste, de Bonn, ont été nommés membres associés.

L'Académie a désigné ensuite les sujets de concours pour cette année; notons, entre autres questions :

Écrire l'histoire des édifices construits Grand'Place de Bruxelles après le bombardement de 1695; exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectonique auquel ils appartiennent.

Écrire l'histoire de l'école de gravure à Anvers jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes.

Un prix a été créé en vue d'un projet de monument commémoratif en l'honneur de l'œuvre du Congo.

Hier s'est ouverte à Paris, dans les galeries Durand-Ruel, une exposition des œuvres récentes de Camille Pissarro, comprenant les toiles exécutées par l'éminent artiste en 1898, 1899 et 1900, au nombre de quarante-deux. La série des Tuileries et du Louvre sera particulièrement remarquée.

Un grand nombre de notabilités du monde des arts, des lettres, de la science, de la politique, avaient répondu à l'appel du comité formé en vue d'organiser, en l'honneur du statuaire Charpentier une manifestation de sympathie. Une centaine de convives prirent place, mardi dernier, dans la grande salle du restaurant Ledoyen, aux Champs-Élysées. Parmi eux, MM. Rodin, Constantin Meunier, Desbois, Lenoir, Camille Lefevre, Saint-Lerche, G. Clémenceau, Emile Verhaeren, Roger Marx, Octave Maus, Gustave Soulier, Gabriel Mourey, H. Fierens-Gevaert, Théo Van Rysselberghe, Le Sidaner, Moreau-Nélaton, F. Aubert, L. Gaussen, H. Duhem, H. Paillard, Frantz Jourdain, Ch. Plumet, T. Selmersheim, H. Sauvage, Jacquet, Albert Carré, Dr Oettinger, Emile Lévy, Jules Rais, Rivaud, Ch. Noulard, C. Cerf, A. Masson, Eugène Veil, Dr Viau, Dr Thiercelin, etc.

MM. Roger Marx et G. Clémenceau précisèrent, en de vibrantes allocutions accueillies par d'unanimes applaudissements, le but de la réunion et félicitèrent le nouveau légionnaire de la distinction qui lui a été accordée.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, au Théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M. A. Serato, violoniste.

Le quatrième concert Ysaye aura lieu à l'Alhambra dimanche prochain, à 2 heures. Il sera dirigé par M. Johan Svendsen, le célèbre compositeur danois, et aura lieu avec le concours de M. Aloïs Burgstaller, ténor du théâtre de Bayreuth.

Une conférence avec projections lumineuses sera faite mardi prochain, à 7 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, par, M. l'in-

génieur Ed. Closson, sur ses voyages en Sibérie et son séjour en Chine pendant la guerre. Cette intéressante séance est organisée par le Photo-Club de Belgique au profit de l'Œuvre des Enfants martyrs.

A l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, notre collaborateur M. Charles Van den Borren fera les jeudis 17, 24 et 31 janvier, à 4 h 1/2 précises, des conférences sur Frédéric Chopin et son œuvre, avec auditions par des professeurs et lauréates, de l'École.

Comme nous l'avons annoncé, c'est aujourd'hui dimanche qu'aura lieu au théâtre Flamand de Gand la première représentation du *Mort (De Dood)*, drame en trois actes de Camille Lemonnier, adaptation néerlandaise de M. Prosper Verbaere, commentaire symphonique de Léon Dubois.

L'interprétation — avec Van Havermaete dans le rôle de Balt, l'assassin — sera superbe; l'orchestre, sous la direction habile de M. Oscar Roels, a été renforcé; c'est la première fois que l'impressionnante musique de Léon Dubois sera exécutée dans d'aussi bonnes conditions. Quant à la mise en scène, avec un directeur de la compétence artistique de M. Wannyn, il est certain que le *Mort* sera monté à la satisfaction des auteurs et du public qui, nous n'en doutons pas, réserve à la dernière œuvre théâtrale de Camille Lemonnier le succès qui accueillit naguère le *Mâle* au même théâtre.

C'est vendredi prochain qu'aura lieu, au théâtre du Parc, la première représentation d'*Éducation de prince*. M. Maurice Donnay a, on le sait, apporté à sa comédie diverses modifications en vue des représentations bruxelloises. La *Robe rouge* passera immédiatement après, puis le *Marché* de M. Bernstein, qui sera joué par M^{me} Le Bargy et par M. Beaulieu, — celui-ci dans le rôle créé à Paris par M. Antoine avec un succès éclatant. MM. Darmand et Reding monteront ensuite *Philippe II* de notre collaborateur Emile Verhaeren.

Jeudi prochain, première représentation du *Berceau*, de Brieux, au théâtre Molière. Cette comédie n'aura que quatorze représentations, M^{me} Ratcliff étant rappelée au Gymnase de Paris.

On répète à l'Opéra populaire de Paris un drame lyrique de M. Alexandre Georges intitulé *Charlotte Corday*, dont le texte est de M. Armand Silvestre. C'est M^{me} Georgette Leblanc qui créera le rôle principal.

C'est au même théâtre que sera représenté le *Tasse* de M. Eugène d'Harcourt, dont nous avons parlé dernièrement.

Le premier acte de l'*Étranger*, le nouveau drame lyrique de M. Vincent d'Indy, est entièrement instrumenté. L'auteur compte terminer dans le courant de l'été l'orchestration du second acte. L'œuvre sera prête à être représentée l'hiver prochain.

On a inauguré dernièrement au Luxembourg le monument de Chopin, œuvre de M. Georges Dubois.

Place du Palais-Royal, on commencera bientôt les travaux pour l'érection du *Balzac* de Falguière, la dernière œuvre de l'artiste.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

Aux sourds. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les tympans artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les tympans puissent les avoir gratuitement. — S'adresser à l'Institut Longcott, Gunnersbury, Londres, W.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DE CORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

MAISON PRINCIPALE

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

POUR PARAITRE LE 25 JANVIER

ÉMILE VERHAEREN

PETITES LÉGENDES

Un volume de vers, in-8°, sur papier de Hollande Van Gelder, avec ornementation en deux tons, par Théo Van Rysselberghe.

PRIX : 5 FRANCS.

Il a été tiré :

20 exemplaires sur grand papier de Hollande . . . Ir. 10 "
 10 " sur papier du Japon 20 "

J. Schavye, relieur, 45, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-
Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'ar-
moiries belges et étrangères.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Une première à Gand : *Le Mort* (CAMILLE LEMONNIER). — Le Calvaire d'un Artiste (OCTAVE MAUS). — Exposition du mobilier (L. O.). — Arnold Böcklin (ANDRÉ RUYTERS). — Théâtre de la Monnaie : *La Navarraise* (HENRY LESBROUSSART). — Maison du Peuple de Bruxelles : *Exposition d'ouvrages manuels et d'art* (M. MALI). — Aux Concerts populaires. — Nécrologie : *Paul Hankar*. — Petite Chronique.

UNE PREMIÈRE A GAND

LE MORT

J'assistais dimanche dernier à la première de *De Dood* au Nederlansch Tooneel de Gand. Prosper Verbaere, ce collaborateur modeste et dévoué, qui déjà adapta à la scène flamande les rodomontades wallones et la tragique histoire du *Mâle*, avait eu l'idée cette fois de tirer trois actes des cinq de mon drame *Les Mains*. A la lecture, j'étais resté frappé de la puissance concentrée de sa version. C'était à peu près intégralement mon texte, dépouillé çà et là d'un certain faste de mots et ramené à une expression d'art plus populaire. Je ne regrettais que mon troisième acte, l'acte de la mort du tailleur, qui m'avait permis d'insister sur un état d'âme criminel, lentement prise à la nécessité de se délivrer par l'aveu. Mais j'ai toujours pensé qu'il est permis à une pièce d'évoluer dans les lignes de sa conception originelle comme elle évolue, selon les circonstances, dans les signes extérieurs de l'interprétation. J'avais donc laissé toute liberté à Verbaere : il en avait profité d'abord pour débaptiser *Les*

Mains et reprendre le titre de la pantomime qui était aussi celui du livre : *Le Mort (De Dood)*.

Eh bien, à présent que sa version m'est apparue vivante et réalisée, je n'hésite pas à déclarer que Verbaere, au point de vue du drame à effets simples et foudroyants, a eu raison dans tout ce qu'il a fait. Je garde le regret qu'il ait cru devoir sacrifier mon troisième ; je le remettrai à la scène quand le drame sera rejoué en français ; mais je ne puis lui donner tort tout de même de l'avoir supprimé puisque, en serrant l'action et condensant la psychologie, il a fait une œuvre de théâtre qui gagne en intensité ce qu'elle perd peut-être en intérêt d'art. Il s'est trouvé que la partition symphonique de Léon Dubois, la tragédie musicale la plus colorée et la plus nourrie qui ait été écrite en Belgique et qu'il écrivit pour la pantomime, a pu, grâce à ces raccourcis, s'adapter à la pièce forte et terrible de l'adaptateur flamand. C'est une expérimentation nouvelle et décisive de la plénitude d'art qui résulte de l'association de la musique et de l'éthopée dans les drames d'humanité simple et passionnelle. L'œuvre de Du Bois n'est pas uniquement, comme on l'a dit, un commentaire orchestral : elle fait corps avec la trouble et furieuse mentalité des personnages, avec la tentation, le meurtre, les effrois qui s'en suivent. Elle marque, en les intensifiant jusqu'à l'aigu de l'angoisse et de l'horreur, les stades de la suggestion criminelle. Elle est, en dehors de la mimique et des voix, l'alternance de l'autre âme du drame, celle en qui se fondent, s'annoncent et s'accomplissent les péripéties. Elle combine à travers le déroulement des actes comme

le thème ininterrompu des fatalités. Il faut vraiment le marchandage d'admiration et de justice qui attend ici toute forte personnalité pour que l'abondance, le souffle, les ressources merveilleuses du tempérament, le don de personnaliser les instruments en sorte qu'ils assument une idiosyncrasie adéquate à la vie des sombres héros du drame, n'aient pas plutôt prévalu sur quelques défaillances qui, d'ailleurs, n'excèdent pas en certains passages un abus des sonorités.

Je vais dire une chose : cette musique de Léon Du Bois, violente, aigre, bourrue, déchirée de dissonances suggestives, avec ses cuivres rugissants et amers et l'expressivité intensive de ses bois et de ses cordes, tient à la fois de la farce et du drame et combine ainsi les deux aspects sous lesquels à moi-même se proposa ce drame de la mort et de la conscience. Elle est paroxyste et tragique et ceux qui n'ont pas saisi les puissances sarcastiques dont s'accompagnent en elle la souffrance et l'effroi, ignoreront toujours la beauté et l'originalité complexe qui en font une page de haute humanité douloreuse.

J'eus cette rare fortune, en allant entendre ma pièce à Gand, de croire l'entendre pour la première fois. J'avais bien la perception d'un jeu différent demeuré dans ma mémoire, soit qu'elle me fût suggérée par le souvenir des mimes Paul et Alfred Martinetti, soit qu'elle me rappelât l'incarnation plus récente de Krauss et de Tressy. Tous les quatre, dans les deux rôles, avaient été, à des degrés différents, d'habiles, sincères et savants artistes. Je crois que le seul nom de Paul Martinetti, écrit à cette place, suffira à évoquer, chez les spectateurs des inoubliables représentations de l'Alcazar, l'une des plus prodigieuses et hallucinantes créations du théâtre moderne. Aucune de ces pathétiques figures ne s'effaça, mais des profondeurs de l'œuvre, du mystère de la nuit de ce drame où la lumière, la surnaturelle lumière de la conscience rendue à elle-même ne vient qu'à la fin, il se leva petit à petit deux émouvants visages nouveaux, non moins poignants que ceux que j'avais connus.

Van Havermaete, avec des cris d'humanité gehennée, avec les affres et les convulsions d'un masque supplicé, s'attesta un grand artiste naturel, comme Cornelis, son partenaire, l'astucieux et félon Bast, à force de naturel aussi, dans un personnage qui chez les autres s'outra d'une pointe de caricature, ne cessa pas d'être une extraordinaire expression de l'esprit du mal dans la créature atavique et impulsive. Leur jeu, dans la tentation commune, les soudait si étroitement l'un à l'autre qu'ils apparurent comme les deux têtes d'une hydre jaillie des bas-fonds de l'élémentaire. A mesure que se précipitait l'inéluctable, la tentation diaboliquement les harcelait. Une frénésie de tics et de gestes désarticulait le maigre et torve Bast à l'égal d'un corps raclé par les

herbes, tandis que, lourd et râblé comme le bœuf, Balt s'écroulait et râlait, d'une douleur d'homme torturé dans son foie.

Et puis c'était la scène abominable, l'homme étranglé dans le lit et porté à la fosse. Le premier matin descendait sur la faute : ils s'apercevaient aux blafardes lueurs de l'aube et ne se reconnaissaient plus. Dès lors ils demeuraient les possédés du mort, avec d'affreux déclics de toute la machine nerveuse, avec des tressauts d'écorché à chaque rumeur insolite autour de la maison. Et à moi l'auteur, à moi le tourmenteur de ces deux êtres vautrés dans le crime et l'inventeur des supplices par lesquels ils demeuraient térébrés, mes interprètes à présent me donnaient, même après les macabres fureurs de ce clown sublime, Paul Martinetti, une sensation de non-vu et de non-éprouvé qui moi-même me rendait fébrile et haletant. Je ne saisissais plus que la différence foncière, totale qui, malgré les similitudes de l'action, ne les faisait plus s'égaliser qu'à leur conception personnelle des rôles.

La simplicité ! J'acquis la certitude que c'était là le don qui, à force d'abnégation et d'oubli de l'effet, les mettait si avant dans la vie et la réalité des personnages. Ils finissaient par jouer au naturel l'avidité, la ruse, les fureurs homicides, les épouvantes, toute la gradation des états d'une conscience hagarde et qui ne se voit criminelle qu'après le meurtre accompli. La voix, le geste, les visages avaient une spontanéité modelée sur l'impulsion, mais sourde, intérieure, prolongée du dehors en dedans, d'une angoisse palpitante et funèbre, avec des bouches mal ouvertes, de muettes grimaces affolées, des accablancements d'attitudes penchées vers la terre gorgée du sang du meurtre. On ne pensait plus, devant le miracle d'une endosmose criante de vérité, à la composition du rôle, bien que ce fût là justement, cette absence de toute pose d'acteur, le signe de la plus haute faculté de composition.

Visiblement le conservatoire, le spittacisme, le truquage, les recettes de coulisse et d'écote n'existaient pas pour ces sincères artistes qui n'avaient écouté que la nature. Quelle leçon pour de jeunes élèves et même pour les critiques si de Bruxelles et d'ailleurs ils étaient venus à cette première « provinciale », si une étrange aberration d'amour-propre ne poussait les grandes villes à méconnaître toute supériorité hors d'elles-mêmes ! Et non seulement c'étaient là des artistes jouant sur une scène gantoise, mais ces artistes étaient des Flamands mimant la ruralité rudanière des contadins de Flandre et s'exprimant dans l'idiome gras, sonore, euphonique, où roule le bruit des marées de l'Escaut paternel. Il y a encore dans notre pays des gens qui tiennent pour grossière et désuète la forte langue qui, par la mer et les plaines, propageait l'âme orageuse et tendre des ancêtres. Même à Gand, au cœur flamand de

la race, il n'est pas de bon ton de se montrer à une première qui ne soit pas française.

Je dirai toute ma pensée : je ne crois pas qu'aucun théâtre bruxellois d'interprétation française ait, à cette heure, des artistes comparables à ces simples et excellents acteurs de Flandre, si éloignés de tout cabotinage et qu'on pressent dans la vie ce qu'ils apparaissent sur les planches, sincères et naturels. Ils ignorent les classifications usuelles, jouent indifféremment la farce, la comédie, le drame, et la plupart avec un égal talent. Ce sont vraiment des types humains que le métier n'a pas dénaturés. Et cette simplicité de leur double vie d'artiste et d'homme aboutissant à n'être qu'une même existence studieuse et modeste s'étend autour d'eux à tout le travail préparatoire de la mise au point et des répétitions.

Je savais par expérience combien généralement celles-ci sont fatigantes, avec la tendance futile des régisseurs à se préoccuper des petits détails plus encore que des grandes lignes, en sorte qu'une table, une chaise, un flambeau sur la cheminée prennent une importance si considérable que, transportés à un plan différent, ils dérangent toute cette symétrie laborieusement combinée et déroutent l'acteur en scène. C'est la tradition de l'interprète machinal, asservi aux contingences, jouant devant le trou du souffleur une façon de partie d'échecs où les pièces se meuvent selon un ordre intransgressible. Rien n'est laissé au hasard, à l'inspiration de l'artiste, au libre jeu des personnalités qui fait précisément le fond et la substance de l'action dramatique. La contradiction est choquante et on peut prévoir qu'une méthode si étroite et qui cristallise le comédien fera place à un sens souple, large et naturel de l'interprétation. J'en fus juge aux répétitions du *Doodle* à Gand ou, pour mieux dire, à l'unique répétition à laquelle j'assistai, car Wannyn, directeur actif, intelligent et avisé, aidé de son remarquable chef d'orchestre Oscar Roels, avait assumé l'entière responsabilité des préparations

Tout s'arrangea simplement et comme de soi-même. Il n'y eut ni conflit ni hésitation ; toute complication parut volontairement écartée. On entra et on sortait selon les besoins de l'action, avec l'instinct naturel de la bonne issue, sans s'occuper de mettre les pieds dans les ronds à la craie qu'ailleurs trace la tyrannie d'un incorruptible metteur en scène. Sans doute un plan avait été préalablement concerté, mais souple, ondoyant, mobile, borné à des repères pour se reconnaître dans la manœuvre scénique. Je vous assure que la pièce n'en alla que mieux à cette première où si puissamment j'eus l'illusion d'une réalité atroce nouée par d'inévitables conjonctures et que le destin, bien mieux que l'artifice du régisseur, sembla mener à son dénouement.

CAMILLE LEMONNIER

LE CALVAIRE D'UN ARTISTE

Elle est vraiment lamentable et tragique, cette mort de Franz Servais qui terrasse brutalement l'artiste au moment où la fortune, qui lui fut hostile durant toute sa vie, allait peut-être enfin lui sourire. A Paris, à Bruxelles, en Allemagne, où la noblesse de son caractère et la probité de son art avaient conquis à Servais des amitiés solides, elle eut le même retentissement douloureux. Il semblait à tous que la renommée dût enfin récompenser ce musicien sincère et fervent, qui plaçait si haut ses rêves ; mais sa destinée s'est accomplie dans une attente perpétuelle et décevante. Et s'il eut, récemment, grâce à Félix Mottl, l'éphémère satisfaction de voir le théâtre de Carlsruhe accueillir la partition qui renferme le testament de sa vie, il meurt sans avoir goûté aux joies auxquelles, depuis vingt-cinq ans, il tendait d'un espoir impatient : entendre, sur une scène française, dans la langue où elles furent écrites, revêtues du somptueux vêtement harmonique dont il les avait parées, les strophes de Leconte de l'Isle déployer leur splendeur antique. Il avait consacré toutes ses années laborieuses à ciseler des phrases musicales qui fussent dignes du fulgurant poème au diapason duquel il avait accordé sa lyre... Et l'œuvre terminé, il attendait, confiné dans la retraite, qu'on donnât la vie aux créations de sa pensée. Ceux qui l'approchèrent durant cette période de désillusions savent combien celles-ci lui furent cruelles.

A deux reprises, l'espérance traversa d'un rayon clair cette morne existence. Il fut sérieusement question, à l'Opéra de Paris, puis à la Monnaie de Bruxelles, de monter l'*Apollonide*. Mais les pourparlers échouèrent devant la volonté formelle de l'auteur de ne confier son œuvre qu'à des interprètes de son choix. Désir respectable, d'ailleurs, et tout à l'honneur d'un artiste qui plaçait le respect de l'art au-dessus de l'accomplissement de ses plus chers désirs.

Quel contraste entre cette fin pitoyable et l'éclat des débuts ! Le prix de Rome remporté à vingt-cinq ans par Franz Servais, l'amitié dont l'honorèrent, à Weimar, Franz Liszt, à Bayreuth, Richard Wagner, les succès que lui valurent ses premières compositions vocales, lui présageaient de brillantes destinées. Il manqua au compositeur, avec l'énergie de se jeter résolument dans la vie et la force d'en supporter sans défaillance les meurtrissures, la confiance en soi-même qui seule permet d'œuvrer efficacement. Mais cette confiance, ce sont souvent les circonstances extérieures qui la provoquent ou l'affermissent, et celles-ci, loin d'encourager l'artiste, lui furent presque toujours contraires. Les tentatives que fit Servais pour surmonter sa répugnance à sortir du domaine purement spéculatif ne furent guère heureuses : ni les Concerts symphoniques qu'il fonda en 1887, qu'il dut interrompre après deux saisons, qu'il reprit en 1895 pour les abandonner bientôt définitivement, ni sa courte direction de l'orchestre au théâtre de la Monnaie ne laissèrent de traces durables. Le peu de satisfaction qu'elles lui valurent ne firent qu'augmenter l'amertume dans laquelle s'effaçaient peu à peu les espérances qui illuminèrent sa jeunesse. L'action n'était guère son fait. Et seuls, à notre époque, les hommes d'action triomphent des obstacles que leur suscite l'indifférence et le mauvais gré.

Le voici couché dans la tombe qui renferme sa chimère, tuée avant d'avoir pu ouvrir ses ailes. Mais le souvenir demeurera du rêveur mélancolique qui traversa la vie en serrant contre son cœur, comme un reliquaire d'amour, la partition dans laquelle il

versa les trésors de son âme sensible et ardente. Et peut-être l'obscurité dans laquelle il s'éteint a-t-elle, dans le mystère de la Vie, une beauté plus émouvante que les glorieux cortèges qui suivent le convoi des artistes acclamés par la foule.

Son père, l'illustre violoncelliste François Servais, connu le délire des salles transportées d'enthousiasme. Il empila dans sa villa Florentine de Hal les couronnes de lauriers, il collectionna les décorations et les bijoux de prix dont le comblèrent les souverains de toutes les nations de l'Europe. Joseph Servais, qui lui succéda dans l'admiration publique, atteignit, lui aussi, bien que fauché prématurément, à une renommée presque universelle. Des trois Servais, Franz accumula seul les déboires, les tristesses et les cruautés d'une carrière ardue entre toutes. Mais sa vie douloureuse de compositeur fidèle à son idéal l'emporte sur celle des deux virtuoses et le classera plus haut qu'eux encore dans le souvenir reconnaissant des artistes.

OCTAVE MAUS

Exposition du mobilier ouvrier.

Le Comité de patronage des habitations ouvrières de Saint-Gilles, qui a fait de fréquentes visites aux logements des travailleurs, a constaté que le plus souvent, si pas toujours, le mobilier de cette classe de la société s'éloigne autant des règles de l'hygiène que du bon goût. Voulant montrer au travailleur qu'il est possible de se procurer à des prix modérés des meubles solides, commodes et d'une forme suffisamment élégante, il a conçu l'idée d'une exposition qui aura lieu au mois d'avril dans deux maisons à logements multiples que la commune vient de faire construire. On y exposera non seulement des mobiliers, mais aussi des dessins de meubles. Les objets y seront disposés de façon rationnelle, de manière à constituer des ameublements complets de cuisines, de chambres à coucher, etc. Le Comité soignera tout particulièrement l'ornementation du logement ouvrier, qui est actuellement chose presque inconnue. En effet, ceux qui ont pénétré dans des chambres de travailleurs n'y ont vu, pour tout ornement, que de mauvaises images, de stupides chromos et autres insanités qui ne peuvent que fausser le goût. Il y a là certes de quoi intéresser nos artistes.

Des efforts ont d'ailleurs déjà été faits dans ce but. On se souvient des mobiliers d'artisan exposés à la *Libre Esthétique* par Henry Van de Velde et par la maison Serrurier-Bovy. Le Comité de l'exposition est présidé par M. Soenens, 34, rue de Florence, auquel l'on peut s'adresser pour tous les renseignements (1).

L. O.

ARNOLD BÖCKLIN

A mi-côte de la colline radieuse d'où l'on découvre Florence, Arnold Böcklin vient de mourir. Ce dénouement, en un tel lieu, d'une vie qui fut simple, laborieuse et féconde, me semble contenir je ne sais quelle saisissante allégorie de tout l'œuvre du pein-

(1) Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme de l'exposition et le plan des douze appartements dans lesquels elle sera installée rue du Fort et rue de la Perche, à Saint-Gilles. Signalons aux artistes que des primes seront spécialement attribuées au fabricant du meilleur fauteuil pratique et à bon marché, ainsi qu'à l'inventeur d'un appareil destiné à prévenir et à éviter les terribles accidents occasionnés par la chute des enfants en bas âge dans les récipients d'eau bouillante.

tre. Semblable aux grands barbares qui jadis, au haut des Alpes, s'arrêtaient étonnés soudain et ravis, en voyant à leurs pieds se dérouler les riches campagnes d'Italie, Böcklin, Germain d'âme, de race et de culture, la première fois qu'il se trouva devant notre art latin, demeura saisi d'une admiration stupéfaite dont la trace jamais plus ne devait s'effacer. Sans doute, dans la conception et la forme, dans l'exécution et la verve, demeure-t-il fidèle à l'instinct héréditaire. Mais désormais on sent en lui l'émoi obscur d'un nibelung, épiant entre les roseaux les nymphes échappées des fontaines de Castalie. Un rayon inattendu et mystérieux éclaire le bois fabuleux que hante la licorne, l'écueil où le triton hirsute embouche sa conque. Au travers de ces visions, de ces rêves désordonnés, quelque chose d'indéfinissable passe, qui semble prêter à leurs personnages le regret et la constante nostalgie d'un ciel bienheureux autrefois entrevu et qu'ils ne savent plus retrouver. Ainsi Böcklin lui-même, barbare enthousiaste et génial, tourmenté d'une incessante ferveur de beauté, a vécu et est mort en sa petite maison de Fiesole, les yeux fixés sur la vision lointaine d'un monde qui l'enchantait, mais où il ne pouvait pénétrer.

ANDRÉ RUYTERS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

LA NAVARRAISE

Les affiches de théâtres nous réservent parfois de grosses surprises. L'une des plus bizarres a été de voir s'étaler un beau jour, au bas du placard jaune qui nous dit, au coin des rues, les futurs spectacles de la Monnaie, l'annonce de la reprise de la *Navarraise*. Il semblait qu'une réapparition de cette chose fut impossible dans une maison dont les goûts et les tendances recommandaient à s'orienter vers une sensible beauté. Pourtant, cela s'est produit; et il nous faut inscrire cette délicate reprise au passif du bilan artistique de l'année.

Ce nom de la *Navarraise* me rappelle certain trajet que nous fîmes un soir de Nuremberg à Bayreuth, avec Joseph Dupont. Nous venions de passer quarante-huit heures dans la cité de Hans Sachs, et nous retournions reprendre au « temple » la série interrompue. Dupont était mélancolique, comme il l'était presque continuellement depuis l'émouvante soirée de ses vingt-cinq ans de Concerts populaires.

La veille au soir, sous les ombres du parc de Maxfeld, où la brise balance au travers des arbres lourds des plaques brutales de lumière électrique sur la foule qui mange, boit et écoute, nous avions entendu des chanteurs *a capella*, un groupe de six hommes aux voix convaincues, parfois dures et souvent exagérées, mais reflétant toujours ce sentiment profond, croyant et respectueux qu'éprouve toute âme allemande devant la musique de sa race. Dupont, comparant le sens musical germanique au sens musical latin, en était venu à prononcer le nom de Massenet. Il en parlait avec beaucoup plus de tristesse que de passion; et je ne sais si cette critique familière, déroulée d'une voix sourde au milieu des cahots du train, n'était pas plus cinglante, ainsi prononcée sans violence, un peu comme à regret :

« Massenet a commencé par écrire avec talent. Il a été très tôt, il est toujours resté technicien habile. Son tempérament musical contenait un côté « sensiblerie cocotte » qu'il aurait pu étouffer, qu'il a exalté au contraire; aussitôt le reste a disparu. Sa mélo-

die trop facile s'est mise à sourire aux vieux messieurs. Sa musique, traînant sur tous les pianos demi-mondains, s'est faite demi-mondaine, désirant trop plaire; il s'est lancé dans la surproduction, voulant garder toujours l'affiche. Et comme les excès d'œuvres avaient rapidement épuisé le pas très important fonds d'idées qu'il eût pu mieux cultiver, sa veine créatrice s'est alimentée au dehors. La *Walkyrie* fait grand bruit : voici naître *Esclarmonde*. Toute l'Allemagne chantonne *Hänsel et Grätel* ; il dote le peuple français d'une *Cendrillon*. — *Cavalleria rusticana* traverse l'univers en un élan si rapide qu'il pourrait l'emporter avec la même hâte qu'il nous l'a jetée : Massenet ne manque pas de commettre une *Navarraise*. Enfin, pour sanctionner la chute, l'étranger ne lui fournissant plus de sève assimilable, c'est son propre enfant qu'il ressert refroidi, découpé, amoindri, fardé d'un sourire de marionnette. Et nous entendons cette remise à neuf du *Portrait de Manon*. Aujourd'hui, oui, la chute est irrémédiable, et même la musique pour l'exportation ne prend plus... »

Pauvre Dupont ! C'est lui que l'artistique reprise de la *Navarraise* eût stupéfait !

Ecoutez, il est concevable qu'une direction doive, pour mener sa barque, abandonner de temps à autre son rôle trop hautain d'éducateur artistique et satisfaire aux goûts d'une partie du public qui se détacherait entièrement d'un art trop continuellement austère. — Mais nous commençons à en avoir beaucoup, de sacrifices ! La frémissante *Maladetta* garnit bi-hebdomadairement la salle de rangs pressés d'habits noirs, de lorgnettes frémissantes et de plastrons pantelants ; M^{me} de Nuovina, en veine de cris violents, non contente des copieuses canonnades de sa *Navarraise*, veut escalader les suprêmes sommets dramatiques de la *Cavalleria*. De grâce, bon public, tu es content, n'est-ce pas ? tu te pâmes à satiété ! Dalmorès t'exhibe une bien dégoûtante blessure, tu as pu frémir tout ton saoul ! Ménage les pauvres directeurs. Ne les force pas à rester dans l'écoeurement où a dû les jeter l'étude ressassée de tous ces flons-flons et laisse les remonter en selle pour de plus hautes victoires ! Ah ! certes qu'il nous en faut, à présent, pour nous rincer l'oreille de tous ces refrains de guinguette, de belles, émouvantes et rayonnantes soirées !

HENRY LESBROUSSART

Maison du peuple de Bruxelles.

Exposition d'ouvrages manuels et d'art.

Qui est allé voir cette touchante exposition et le flamboiement rouge, intense, sévère, positif de ses drapeaux dans la grande salle ?

Quelle trouvaille, ce rouge uni, sans dorures, sans fleurs, sans glaces, sans autre accompagnement, là-haut dans l'air, que les lacis de fer des galeries supérieures et les couleurs des nations de la terre entière ! Ah ! on cherche les symboles, les images, on regarde en arrière vers toutes les charmantes expressions d'un sentiment mort, et pendant ce temps un sentiment nouveau s'exteriorise, s'affirme en des formes et en des harmonies nouvelles, imprévues, spontanément écloses ; et nous sommes lents à les voir.

Peu à peu, en regardant les étalages, encadrés de rouge, qui emplissent la salle, l'impression se fait plus vive d'un commen-

cement, émouvant comme une scène de la crèche légendaire. Ici de petites coopératives courageuses, presque téméraires parfois, commencées, soutenues par quelques désintéressés toujours inconnus et obscurs ; là de petits groupes plus restreints, ou des artisans isolés, montrant timidement quelque travail entrepris aux heures, rares, où l'ouvrier peut œuvrer selon son inspiration personnelle.

Voici des fers forgés de Michel Thonar, un père travaillant avec ses sept fils, solides gars, mais ouvriers d'art s'amusant aux finesses et aux détails des fleurs et des branches. Puis un petit encrier en pierre bleue de Benjamin Peters, tout un poème. L'imagination, la simplicité de la ligne dessinée de façon primitive ne sont pas amoindries par la forme un peu étriquée de l'écritoire ancien. C'est le beau conçu par un cerveau simple et exécuté par des mains patientes, comme les travaux de notre moyen âge ou du moyen âge japonais. A côté de cet encrier, deux petits béliers, symétriques, naïfs, — le petit bélier de droite se gratte l'oreille gauche, celui de gauche se gratte l'oreille droite, — où les côtés



Vignette de M. Gilbert Combaz.

rudes ou polis de la pierre donnent l'effet et la couleur. Plus loin, les travaux de la première école suscitée par l'idée socialiste, l'Institut industriel. Ici, une porte, admirablement travaillée et sobrement ornée, du Syndicat des menuisiers. Là, des dentelles, exposées par une société de dentellières dont un des rêves est de faire surtout de la belle dentelle de ménage, en beau lin luisant et fort, que les ménagères pourront léguer à leur descendance, qu'on pourra laver et user, qui ornera le *home* de ses dessins décoratifs, au lieu de faire la dentelle soumise à la mode qu'on ne peut mettre qu'un soir dans des salons ; — et les travaux des enfants de l'Orphelinat rationaliste ; commencements tout cela, commencements, tâtonnements et naïvetés, efforts si souvent héroïques, à coup sûr presque inconscients de leur vaillance. Une crèche, oui, l'aurore saignante d'une vie patiente, d'une organisation multiple, forte, une crèche où des bœufs et des ânes — intellectuels, bourgeois, spectateurs intéressés et émus — soufflent aussi chaudement qu'ils peuvent sur la petite créature naissante. Bien nous faisons, en notre maigre bonne volonté. Mais c'est, hélas ! presque tout ce que nous pouvons pour le petit géant qui trouvera sa force en lui-même.

M. MALI

AUX CONCERTS POPULAIRES

Commencée par la fine et pimpante Symphonie en ré du père Haydn, la troisième matinée des Concerts populaires a fait connaître au public une ouverture dramatique, écrite par M. Paul Gilson sur les *Rêves morts* de Leconte de Lisle, et les *Impressions d'Italie* de Gustave Charpentier.

L'œuvre nouvelle — ou tout au moins inédite — de l'auteur de *Françoise de Rimini* est, comme tout ce qui sort de sa plume, une page puissante, colorée, d'une incontestable sûreté de main. Musicalement, elle n'a pas l'intérêt de telle ou telle composition connue de M. Gilson, de la *Mer*, par exemple, dont l'inspiration est plus personnelle et plus heureuse que celle de cette ouverture quelque peu délayée, plus séduisante de facture que de conception.

Les *Impressions d'Italie* appartiennent au domaine de la musique pittoresque. Ce sont d'aimables tableaux de voyage dans lesquels, en notes d'aquarelle lumineuses, mais parfois diluées avec trop de complaisance, M. Charpentier évoque la vie des vues et des campagnes, le trotinement des mules empanachées, l'idylle d'une sérénade sous un balcon treillagé, le grouillement de foule du Corso napolitain... Composition facile, d'inspiration banalement agréable, peu révolutionnaire, mais, dans certains passages, d'une facture qui annonce déjà la plus personnelle *Louise*.

Le concert se pavosait, en outre, d'un violoniste habile à figurer les traits, à amenuiser les phrases du concerto de Mendelssohn et à éblouir le public du feu d'artifice de pizzicati, de trilles, d'arpèges diaboliques qui constituent la *Zingaresca* de Sarasate. Compréhension superficielle, style médiocre, mécanisme incontestable semblent être les caractéristiques de M. Arrigo Serato, que le public a chaleureusement applaudi et rappelé à plusieurs reprises avec conviction.

NÉCROLOGIE

Paul Hankar.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec un profond regret la mort d'un des fondateurs de l'école moderne d'architecture belge, M. Paul Hankar, artiste distingué et homme charmant, dont la perte sera douloureusement ressentie. Il a été trop souvent question de M. Hankar dans cette revue pour qu'il soit utile de rappeler la grande part qu'il prit au mouvement qui a libéré l'architecture de l'imitation et du pastiche (1). Il fut, avec Victor Horta, Octave Van Rysselberghe, Ernest Akker, Jules Brunfaut et quelques autres, des premiers à substituer aux édifices de style des bâtisses conçues selon une esthétique neuve, en rapport avec les besoins actuels et les matériaux — fer, verre, céramique, etc. — que l'industrie moderne a mis à la disposition des constructeurs. Il comprenait l'architecture comme la synthèse des manifestations plastiques, embrassant, outre le bâtiment, la décoration et l'ameublement. Aussi son œuvre est-elle non seulement dans les nombreuses constructions qu'il a érigées, mais dans les

(1) Voir notamment l'étude que lui a consacrée M. OCTAVE MAUS dans notre numéro du 22 juillet dernier.

mobiliers, travaux en fer forgé, appareils d'éclairage, vitraux, ornements murales, etc. par lesquels il se plaisait à compléter ses bâtisses et qui témoignent tous d'un goût personnel et original.

M. Hankar n'avait guère plus de quarante ans. Il dirigeait, en ces derniers temps, la revue *L'Émulation*, organe de la Société centrale d'architecture de Belgique. Depuis un an, sa santé ébranlée par un excès de travail l'avait obligé à prendre quelque repos. Un voyage dans le Midi avait donné à ses amis l'espoir d'une guérison prochaine. Mais le mal a eu finalement raison de sa robuste constitution, et M. Hankar a succombé hier à Bruxelles, dans la jolie maison qu'il s'était fait construire rue Defacqz, et qui demeurera l'une de ses œuvres les plus parfaites.

PETITE CHRONIQUE

L'extrême abondance des matières nous oblige, à notre grand regret, à différer la publication des articles de nos collaborateurs parisiens A. GILBERT DE VOISINS, G. BINET-VALMER, HENRY DETOUCHE, le compte rendu des premières représentations de la semaine à Bruxelles, plusieurs correspondances et divers articles d'actualité.

Les tableaux récemment acquis par le Gouvernement sont, depuis hier, exposés sur chevalet dans une des salles du Musée moderne.

M^{lle} Alice Ronner et M. Marcel Jefferys exposent du 19 au 25 janvier, dans la petite salle du *Cercle artistique*, leurs œuvres récentes.

Au Pôle Nord, dans un local nouvellement aménagé et fort bien éclairé, s'est ouvert une exposition à laquelle ont pris part MM. Danse, R. Janssens, F. Gouweloos, L. Titz, H. Meunier, E. Fabry, G. et L. Van Strydonck, F. Baes, G. Bernier, M^{mes} Art et Bernier, MM. P. Du Bois, V. Rousseau, J. Lagae, I. de Rudder, G. Serrurier-Bovy, etc.

Autre exposition, très restreinte, mais choisie, dans une des salles de la Maison du Peuple :

MM. L. Frédéric, Ch. Hermans, E. Smits, E. Laermans, R. Janssens, M. Blicq, A. Van der Straeten, Servais-Detilleux, G. Van Strydonck, J. Smits, G. Combaz, F. Baes, F. Dehaspe, Van den Houten, M^{lle} A. Boch, M^{me} Destrée-Danse, MM. C. Meunier, P. Du Bois, L. Maseré, Grandmoulin, Puttemans, etc.

Très bonne séance de musique de chambre, la deuxième en date, donnée par le Quatuor Zimmer jeudi dernier à la salle Erard. Le Quatuor en *mi* de Vincent d'Indy, encadré par le Trio de Beethoven pour violon, alto et violoncelle et par le Quatuor en *si bémol* majeur de Mozart, a reçu une interprétation finement nuancée, d'un style soutenu, d'une vie intense, supérieure encore à celle que donnèrent, l'an passé, de cette composition magistrale, les excellents artistes qui composent le Quatuor Zimmer.

Le quatrième concert Ysaye, consacré en grande partie aux œuvres de J. Svendsen, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, sous la direction de M. Johan Svendsen, chef d'orchestre du roi de Danemark, avec le concours de M. Burgstaller, du théâtre de Bayreuth. Au programme : Symphonie en *ré* majeur; *Islande*, mélodie pour orchestre à cordes; *Rapsodie norvégienne*; *Zorohayda*, légende symphonique; le *Carnaval à Paris*, poème symphonique; récit de Siegfried (le *Crépuscule des dieux*); lied du Printemps (la *Valkyrie*), etc.

Une très intéressante audition musicale sera donnée à la Salle Erard, le lundi 28 janvier, à 8 h. 1/2, par le violoncelliste Dezsö Kordy, avec le concours de M^{lle} Marie Weiler, cantatrice, et de

M^{lle} M. Schöller, pianiste. M. Dezsö Kordy fera entendre à ce concert la Sonate en *fa* de Richard Strauss, le Concerto en *la* mineur de Davidoff, la Polonaise de De Munck, un nocturne de Chopin et une étude de concert de sa composition. M^{lle} Weiler chantera des mélodies de Schumann, de Brahms et la *Mort d'Isolde*.

Sarasate se fera entendre avec M^{me} B. Marx-Goldschmidt, samedi prochain, à 8 heures, à la Grande-Harmonie.

Une représentation de bienfaisance aura lieu le 1^{er} février, à 8 heures, à l'Alhambra, au profit de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, avec le concours de MM. Leloir, Georges Berr, M^{me} Kolb et M^{lle} Marie Leconte, sociétaires de la Comédie française. Au programme : *L'Avare* et *Faute de s'entendre* (Duvevriér).

La première représentation d'*Iphigénie en Tauride* à la Monnaie, qui devait avoir lieu ces jours-ci, a été retardée par un changement dans la distribution. L'ouvrage est en ce moment en répétitions avec les interprètes ci-après : Iphigénie, M^{me} Georgette Bastien; Pylade, M. Dalmorès; Oreste, M. Seguin. Le drame lyrique de Gluck ne passera vraisemblablement que dans un mois.

Quant à *Louise*, on est « descendu en scène », selon l'expression consacrée, et l'on commencera incessamment les répétitions d'orchestre. La première représentation aura lieu du 1^{er} au 5 février.

Le théâtre du Parc vient de recevoir une comédie nouvelle en trois actes, *L'Aumône*, de M. Gustave Vanzype, qui sera jouée au cours de la saison.

Grasse Matinée, un acte du théâtre Antoine, accompagnera sur l'affiche le *Marché*, de M. Bernstein, qui succédera à *Education de prince* et à la *Robe rouge*.

M. Vanden Borren étant empêché, c'est M. Charles Morice qui prendra, jeudi prochain, la parole aux conférences de l'École de musique d'Ixelles. Il a choisi pour sujet : *Iphigénie chez Euripide*, *Racine* et *Goethe*. Cette séance aura lieu avec le concours de M^{lles} Guillaume et Weiler, professeurs à l'École.

On annonce de Paris la mort de M. Jules Barbier, auteur des livrets d'un grand nombre d'opéras, parmi lesquels *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Mignon*, *Galathée*, *Les Noces de Jeannette*, *Hamlet*, *Les Contes d'Hoffmann*, *Françoise de Rimini*, etc.

Jules Barbier été né à Paris en 1822.

On lit dans le *Figaro* :

On se souvient des fameuses collections Somzée, d'environ quatre-vingt-dix tapisseries anciennes, de faïences anciennes italiennes et de vases grecs qui ont été si admirés à l'Exposition dans le pavillon belge, — ce joyau de l'architecture gothique flamande. Les amateurs d'art apprendront avec intérêt que ces merveilleuses collections seront vendues dans le courant du mois d'avril à Bruxelles, aux enchères publiques.

Ajoutons à ce renseignement que l'éditeur A. Bruckmann, de Munich, qui a publié sur la collection Somzée un important ouvrage, a été chargé du catalogue et qu'il est venu à Bruxelles la semaine dernière pour s'entendre avec le propriétaire.

Aucun tableau ne sera compris dans la vente.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n^o 82

Aux sourds. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les tympan artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les tympan puissent les avoir gratuitement. — S'adresser à l'Institut Longott, Gunnersbury, Londres, W.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
TERIE, MENSE-
RIES DECORATIVES.

LE METAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CVIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CVIR GAUFFRÉ, REPOUSSE ET TENU.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : MAISON PRINCIPALE SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère
BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

POUR PARAITRE LE 25 JANVIER

ÉMILE VERHAEREN

PETITES LÉGENDES

Un volume de vers, in-8°, sur papier de hollande Van Gelder, avec ornementation en deux tons, par Théo Van Rysselberghe.

PRIX : 5 FRANCS

Il a été tiré :

20 exemplaires sur grand papier de hollande . . . Ir. 10 "
10 sur papier du Japon 20 "

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'ouvrages belges et étrangers.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. L'EMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés
On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Johan Svendsen (OCTAVE MAUS). — La Forêt familière (A. GILBERT DE VOISINS). — *Louise*, par Gustave Charpentier (H. L.). — Le Théâtre à Paris : *Les Deux Tourtereaux* (suite) (G. BINET-VALMER). — Le Bulletin de l'Union de la Presse. — Notes théâtrales : *Le Berceau*. *Education de Prince*. — La Semaine musicale : *Aux Concerts populaires*. — Petite Chronique. — Carnet artistique.

JOHAN SVENDSEN

Avec sa carrure militaire, sa moustache grise, son teint boucané, sa redingote quasi administrative et la rondeur de ses gestes, on le prendrait, à première vue, pour quelque riz-pain-sel, si ses yeux couleur de mer et de pervenche — ces yeux nostalgiques des gens du Nord — ne laissaient entrevoir, sous la fruste apparence de l'homme, les horizons de rêve vers lesquels tend la pensée altière de l'artiste.

Tandis que son compatriote et émule Edward Grieg est presque populaire en notre pays, comme il l'est en France et en Allemagne où il a fait de fréquents voyages, Svendsen, retenu à Copenhague par ses fonctions de chef d'orchestre du théâtre Royal et des Concerts symphoniques, n'eut guère l'occasion de se faire connaître à l'étranger. A deux reprises il résida à

Paris, mais ces séjours remontent à une époque déjà lointaine : il y vécut de 1868 à 1870, puis de 1878 à 1880 et y noua parmi les musiciens, spécialement dans le groupe des disciples de Franck, qu'il charma par la sincérité de son art et par la droiture de son caractère, des amitiés solides que le temps et l'espace, si j'en juge par la sympathie dont son nom est resté environné, n'ont point affaiblies. Ce furent pour lui des années d'étude et de recueillement. Son apprentissage terminé, il retourna dans son pays, qu'il n'a plus quitté. A soixante ans, il a, pour la première fois, pris contact avec le public bruxellois ; et celui-ci lui a prouvé d'emblée, par la chaleur et la spontanéité de ses applaudissements, que son œuvre, dans lequel la poésie du folklore scandinave s'unit à une technique sûre, était goûté comme il le mérite.

Johan Svendsen appartient à la catégorie, de plus en plus clairsemée, des artistes qui ignorent ou dédaignent les moyens de forcer la renommée. « L'essentiel, » a coutume de dire Vincent d'Indy, « est de travailler. Peu importe ce qu'il advient de ce qu'on a écrit. » Le musicien norvégien paraît s'inspirer, dans la direction de sa vie, de la maxime de son illustre collègue. Si Joseph Dupont ne nous avait révélé le *Carnaval de Paris*, l'une des pages les plus étincelantes de la littérature symphonique moderne (1), il est probable que seule

(1) Le *Carnaval à Paris*, qui date du premier séjour de Svendsen en France, fut exécuté quatre fois aux Concerts populaires. La première audition eut lieu le 10 novembre 1878. L'œuvre fut reprise en 1880, puis en 1895 et en 1896. Elle figura successivement au programme sous le titre de *Caprice pour orchestre*, de *Scherzo* et

l'aimable Romance inscrite au répertoire de tous les violonistes du monde aurait propagé le nom d'un maître qui a enrichi le patrimoine musical d'une foule de compositions de sérieuse valeur. « Je ne veux plus la jouer, ta romance, » lui disait, en riant, Eugène Ysaye. « Elle a trop longtemps fait obstacle à ta réputation. »

Et de fait, il a fallu toute la modestie du compositeur scandinave pour se contenter jusqu'ici d'être, universellement, l'auteur de la Romance pour violon, alors qu'il possédait dans ses cartons deux symphonies, un concerto, des pièces instrumentales d'une distinction rare, orchestrées avec un réel talent, diverses œuvres de musique de chambre, une exquise légende tirée des contes de Washington Irving, et ce *Carnaval* tumultueux, endiablé, d'une verve irrésistible, traversé par un thème d'une poignante mélancolie qui évoque l'âme errante de l'exilé lui-même, songeuse et triste, parmi les fantoches et les masques rues dans un débordement de joie canaille.

De ses deux symphonies, c'est la première que Svendsen nous fit entendre dimanche dernier, magistralement interprétée par l'orchestre des Concerts Ysaye qui l'a jouée amoureusement, avec une précision, un brio, une netteté de rythmes remarquables. Divisée en quatre parties, elle se développe logiquement suivant un plan classique, le dernier mouvement ramenant, légèrement modifiée, l'idée mère du premier morceau. L'œuvre plait, d'un bout à l'autre, par le caractère et la clarté des thèmes, par la franchise avec laquelle ils sont exposés, par l'ingéniosité qui a présidé à leur mise en œuvre. Si l'*Andante* est un peu languissant, en revanche l'*Allegretto scherzando* fait si délicieusement dialoguer la flûte avec les archets qu'on eût été ravi de l'entendre redire. Des quatre parties de la symphonie, c'est incontestablement la plus parfaite.

L'œuvre ne vise pas à la couleur locale dont Johan Svendsen a revêtu quelques autres de ses compositions. Dans le diptyque intitulé *Islande*, dont l'un des volets, vraisemblablement inspiré d'une mélodie populaire, est traité en forme de choral, dans la *Rhapsodie norvégienne*, dans *Zorohayda*, page délicate entre toutes à laquelle le violon de M. Deru a donné un charme rêveur, l'âme du Nord s'exhale avec son lyrisme grave, sa tendresse passionnée, l'accent élégiaque de ses sensations.

Les musiciens scandinaves, Svendsen, Grieg, Söjgren, Sinding, qui aiment à retremper leur inspiration aux sources patriales, ont nécessairement, par le fond même de leur art, une étroite parenté. La psychologie de leur œuvre est identique. Mais si la plupart d'entre eux se

d'Épisode pour orchestre. Dimanche dernier, on la qualifia Poème symphonique. Joseph Dupont fit exécuter, en outre, de Johan Svendsen, la *Rhapsodie norvégienne* n° 4 en décembre 1879 et la *Romance pour violon et orchestre* (soliste M. Jenö Hubay en janvier 1886.

bornent à exprimer avec spontanéité des impressions que l'on sent directement issues du paysage ambiant, qu'on devine éprouvées sur les rives des fjords glacés de lumière, au pied des monts auréolés de légendes, Svendsen donne à ses conceptions une forme polyphonique plus serrée, plus étudiée, et se rattache davantage, par là, aux maîtres classiques qui ont formé la base de son éducation musicale. Il ne se contente pas d'écouter les voix intérieures et de suivre son instinct. Il a une syntaxe affinée qui rendra plus durables, peut-être, et plus *universelles* les pages instrumentales qu'il trace d'une écriture ferme et consciente. Ce n'est certes pas à lui que s'appliquerait l'épithète lancée par Hans de Bulow à Grieg, qu'il a appelé « le Chopin du Nord ». Son œuvre est plus restreint et de saveur moins intense que celle de l'auteur de *Peer Gynt*. Mais elle l'emporte sur elle par l'architecture musicale, par la statique de la composition, par l'expression synthétique et objective de ses inspirations.

Telle qu'elle nous apparut, dimanche dernier, aux Concerts Ysaye, la musique de Svendsen, pour réfléchir les visions septentrionales qui environnèrent son berceau, rayonne néanmoins de clartés qui n'ont rien de polaire. Imagée et pittoresque, elle s'imprègne d'humanité, elle entre dans l'action et dans la vie, elle atteste, en même temps que la réceptivité de l'artiste, le don d'émouvoir. L'*Allegretto* de la première symphonie et le *Carnaval à Paris* suffiraient, seuls, à classer leur auteur parmi les musiciens qui ont noté avec fidélité les palpitations de l'âme contemporaine.

OCTAVE MAUS

LA FORÊT FAMILIÈRE

Après une journée fâcheuse où se succédèrent des courses dans la boue, d'infructueux efforts à finir un article et quelques visites d'amis que l'on espérait avoir égarés, on en vient parfois à prendre en horreur la vie contemporaine, à désirer aimer les romans de Gustave Aymard, pour enfin s'éloigner, ne fût-ce qu'en pensée, de tout ce qui est trop précisément moderne. Durant ces heures pénibles, la *Revue naturiste*, elle-même, ne parvient pas à nous déridier ni le *Roman d'une Femme de chambre* à nous lever le cœur, et ce sont pourtant là des moyens énergiques de réagir. A cet ennui je ne connais qu'un remède : les vers. En se laissant aller au cours d'un poème, on glisse peu à peu hors du siècle, on n'entend bientôt plus les bruits du dehors, la clabauderie des vendeurs de journaux s'apaise, et le cri périodique cesse du tramway qui s'enrouait dans la rue. Pour peu que l'on sache choisir son livre, la porte du Rêve est grande ouverte, et nous voici dans le bois sacré, cher aux Muses.

De pareilles délices m'attendaient quand j'ouvris, l'autre soir, un recueil factice des poèmes que M. Pierre Louys publia dans diverses revues et qu'un de mes amis s'était complu à réunir. Durant que je lisais ces vers, il me semblait que, dans la fraîcheur d'une nuit de printemps, tournait autour de moi la ronde des

nymphes sylvestres ; au travers des ondes mobiles, celles des fontaines suivaient la danse du regard, et, troublant de leurs bras l'eau féconde, celles des étangs effrayaient une troupe évasive de poissons. Au milieu de la clairière, un satyre au muffle cornu sautait à cloche-pied en jouant de la flûte, puis détalait dans le sous-bois baigné de lune à la poursuite d'une oréade.

Et la vision se prolongeait jusqu'à ces lointains mystérieux où la terre semblait joindre le ciel... Ici, des faunes, à peine nubiles, plongeaient dans une vasque claire, là, des hamadryades souriaient au travers de leur feuillage ; dans l'ombre toujours agitée des roseaux, une naïade se tressait des couronnes, et Pan lui-même, cachant son pied fourchu sous la courbe d'une racine, dormait au pied d'un olivier.

Soit qu'il décrive ce jour d'hiver où les aegipans grelottent, où

La naïade, allongée au creux des ruisseaux froids,
Contre sa bouche bleue assemble ses dix doigts,

soit qu'il fasse passer sur la mer

L'escorte des dauphins et des tritons joufflus,

l'auteur présente toujours ses demi-dieux dans une scène familière : pêche, baignée, chasse, idylle, course, danse nocturne, qui nous les montre bien vivants et naturels. Dans ses évocations antiques, M. Pierre Louys n'essaie jamais de nous étonner ; au cours de ses vers, nous entretenons avec les naïades et les chèvre-pieds un commerce qui nous paraît presque habituel.

Par le soin qu'il met à décrire strictement le paysage, à fixer les détails de geste, le timbre des voix, la mise en scène, nous goûtons un plaisir très spécial, l'émotion de nous sentir vivre dans un monde inconnu, sur une terre ignorée, mais où pourtant nous reconnaissons chaque chose, la vasque où si souvent nous nous baignâmes, ce rocher au profil dur d'où l'on découvre la mer, cette grève où jadis nous voulions réchauffer de nos mains les mains d'une sirène agonisante, et jusqu'à ce vieux satyre, qui, nous le savons bien, se cache dans les joncs de la rivière, pour guetter le passage d'une nymphe imprudente et, le soir venu, si nous l'en prions, tentera sur la syrinx une nouvelle mélodie.

Telle est l'adorable magie de ces vers ; M. Pierre Louys a dépouillé les dieux antiques des bandelettes dont la Sorbonne, l'École normale, les savants allemands et la grave procession des docteurs ès lettres les avaient emmaillottés. Sans trop les individualiser, tout en les laissant à demi mêlés à la nature qu'ils expliquent, se gardant de séparer, fût-ce par une image, la naïade de son onde, comme la sirène de son flot, il leur a rendu la vie, le rire, les larmes,

Et livré la terre ivre à leurs jambes écloses.

Maintenant, les hamadryades agitent de nouveau leurs mains rameuses à toute brise, un satyre cherche à dérober un nid sur la fourche de ce chêne, et, contournant l'orée du bois,

La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Ce ne sont plus ces figures sèches et ennuyeuses qui grimacent entre les feuillets des livres de classe et ne rappellent guère que d'anciens pensums, ce sont des êtres vivaces, au corps harmonieux, et, dans la forêt où ils naissent, crient, dansent, chantent, jouent, se baignent, aiment, rient, se lamentent et meurent, dans cette forêt qui nous paraît toute proche, forêt aimable peuplée de mur-

mures, forêt familière, nous irons errer un jour, vers l'heure où les faunes sortent de leurs tanières, et, charmés de la douceur de l'air et de la vie facile, nous suivrons lentement du regard,

Les quatre étalons bleus descendre les cieus jaunes.

A. GILBERT DE VOISINS

LOUISE

par Gustave Charpentier (1).

Voici un simple résumé du livret ; nous réservons pour plus tard l'analyse critique et la discussion de l'œuvre.

Louise, dit la partition, roman musical en quatre actes et cinq tableaux, paroles et musique de G. Charpentier ; la scène à Paris, de nos jours.

Le rideau du premier acte s'ouvre sur la causerie souriante des deux amoureux, Louise et Julien. Nous sommes dans la chambre mansardée où les parents de Louise prennent le repas de famille. L'embrasement d'un balcon nous fait voir les toits de Paris scintillant sous le soleil et, au sommet de la maison voisine, un atelier précédé d'une terrasse sur laquelle chantonne le bonjour caressant de Julien. — Les deux protagonistes engagent donc l'action : Louise, modeste ouvrière, fille jolie d'artisans honnêtes ; Julien, artiste, poète, jeune, gai, enthousiaste et gamin. Il rappelle à l'aimée sa dernière lettre : « Écrivez à mon père, lui a-t-elle dit ; s'il refuse irrévocablement, je fuis avec vous. » Mais elle hésite à présent : Si j'écoute mes parents, c'est la mort de mon cœur ; si je vous suis, Julien, quel chagrin pour les miens ! — Leur bavardage se fait plus tendre et moins triste ; chacun d'eux rappelle leurs premières rencontres, leurs premiers sourires, le premier aveu, — tandis qu'autour d'eux s'agitait la ville immense.

La mère de Louise, qui a pénétré à l'insu de sa fille, surprend les dernières révélations et interrompt l'entretien. C'est la femme bornée, acariâtre, rude dans son honnêteté fruste. Elle s'irrite, les deux femmes se querellent : Mon amour ! crie Louise, en relevant une injure de sa mère, il ne l'est pas encore, mais on dirait vraiment que vous voulez qu'il le devienne !

L'entrée du père arrête la dispute. C'est un tendre et brave homme. Il a reçu la lettre de Julien, et après que la famille a terminé le repas du soir, il engage la conversation sur la demande du jeune homme, apaise un nouveau conflit entre les deux femmes et met en garde sa chère fille contre les entraînements de l'inexpérience : « Tu es jeune ; les parents veulent choisir celui à qui ils donnent leur enfant. » Or, le prétendant a été antérieurement l'objet des plus détestables renseignements. Le père s'informera de nouveau. « Allons, ma chère petite, sèche tes belles mirettes... » Louise, la gorge gonflée de sanglots, range l'appartement, commence la lecture du journal du soir : « La saison printanière est des plus brillantes ; Paris tout en fête... Paris... » Et le rideau se ferme doucement sur l'extase de cette évocation.

Deuxième acte ; cinq heures du matin, avril. Un carrefour au bas de la butte Montmartre, où se coudoient les quelques petits métiers obscurs et souffrants : chiffonnier, bricoleur, marchande de journaux. « Dire qu'en ce moment y a des femmes qui dor-

(1) A la veille des représentations que prépare le théâtre de la Monnaie, nous pensons que nos lecteurs seront heureux de connaître dès à présent le sujet de l'œuvre de M. Charpentier.

ment dans la soie! » — Mais voici venir un noctambule étrange, enjôleur, qui se démasque bientôt, et apparaît en costume allégorique de Printemps auquel sont piqués des grelots de folie :

Je vais vers les amantes
Que le désir tourmente,
Je vais cherchant les cœurs
Qu'oublia le bonheur.
Là-bas glanant le rire,
Ici semant l'envie,
Préchant partout le droit de tous à la folie :
Je suis le Procureur de la grande cité,
Je suis le Plaisir de Paris!

Les vieux souffrants le reconnaissent : il a volé la fille du chiffonnier ; il a entraîné les trois filles du bricoleur ; et aujourd'hui la petite chiffonnière le regarde fuir en rêvant : « Est-ce que les bons lits et les belles robes, comme le soleil, ne devraient pas être à tout le monde? »

Le soleil levé, les bohèmes amènent Julien, qui leur dit ses intentions d'enlèvement. Ici se place un épisode charmant. Julien resté seul, la brise lui apporte, dans une rumeur lointaine, toute la chanson confuse des cris de Paris : « Mouron pour les petits oiseaux ! Raccommodeur, de chaises ! V'la de la carotte, d'la belle ! A la verduress' ! » C'est un émoi croissant, dont Julien exhale l'ivresse dans un hymne juvénile : « Ah, chanson de Paris, où vibre et palpète mon âme ! »

Louise paraît, entrant après ses compagnes dans la maison de couture qui abrite son labeur quotidien. Julien l'arrête, veut l'entraîner ; elle résiste à la séduction de sa parole et s'arrache à son étreinte.

Second tableau : L'atelier de couture. Le caquet des ouvrières se rythme sur la chanson en tic-tac des machines à coudre. Les petites filles vicieuses causent de leurs amourettes : « Une voix mystérieuse, » conte l'une d'elles, « prometteuse de bonheur, parmi le bruissement de la rue amoureuse, me poursuit et m'enjôle : c'est la voix de Paris ! »

Une sérénade, dont la mélodie monte du dehors, les jette toutes aux fenêtres : c'est Julien qui rappelle à Louise sa promesse de fuite ; Louise est vaincue, quitte son travail et fuit avec celui auquel elle se donnera.

Leur joie amoureuse emplit tout le premier tableau du troisième acte. Au crépuscule, dans un jardinet au faite de la butte, devant le panorama de Paris, les deux amants confondent leur tendresse. Au souvenir des parents de Louise, Julien s'irrite : « L'Expérience ! la Routine ! la Tradition ! toute l'oppression des préjugés stupides ! » Et le voilà qui pose le grand principe : « Tout être a le droit d'être libre ! tout cœur a le devoir d'aimer ! L'amour des parents n'est que de l'égoïsme ! » Dans cette exaltation, il leur semble que Paris participe à la grande fête d'amour ; la ville s'illumine dans la nuit ; des feux d'artifice jaillissent au loin ; les carillons confus sonnent ; les amants s'enlacent et entrent dans la maisonnette après un duo de frénétique désir.

La Ville, jusqu'à présent, était restée lointaine, en toile de fond. Cette fois, elle déborde sur la scène. Des badauds, des rôdeurs et rôdeuses accompagnent le cortège folâtre et joyeux des bohèmes, entourés d'oriflammes, de lumières et de lanternes. La farandole fait plusieurs fois le tour du jardin ; paraît enfin, porté par les filles de joie, le noctambule, costumé en pape des fous. Louise et Julien se montrent sur le perron de la maisonnette ;

la jeune fille est couronnée Muse de Montmartre, aux hurrahs des bohèmes, dans l'apothéose du Plaisir.

Soudain, la foule s'écarte avec stupeur : sur le seuil de l'enclos, la mère de Louise apparaît, comme un fantôme de souffrance : le père se meurt de la perte de sa fille. La mère supplie Julien de la lui rendre pour quelques jours seulement. Louise s'arrache à l'étreinte de l'amant et suit sa mère, tandis que le vieux chiffonnier passe au loin : « La grande ville a besoin de nos filles... »

Le dernier acte ramène la famille dans la chambre mansardée du premier. Le père va mieux ; il a pris l'habitude de la douleur ; mais il se révolte encore et maudit le voleur d'amour, l'enjôleur, le passant qui d'un regard a séduit sa fille pure... Sa fille ! Louise ne l'est plus. La tendresse profonde de son père ne peut éloigner d'elle le souvenir du bonheur d'aimer auquel elle s'abandonne toute : « Vous m'aviez fait revenir en me laissant libre de repartir ; pourquoi me garder prisonnière ? » — Soudain, de loin, de partout, les voix de la ville s'élèvent en un murmure caressant : « O jolie ! »... Echo lointain des refrains enjôleurs de Montmartre, qui revient frôler le rêve de Louise... Le ravissement d'amour, qu'elle connaît aujourd'hui, brûle son âme ; dans son exaltation, elle oublie la chambrette pauvre, ses parents souffrants, et appelle ardemment Julien, dans un vertige de désir. — C'est trop ! Le père ouvre violemment la porte : « Misérable ! va-t'en ! Cours au plaisir ! On n'attend plus que toi pour commencer la danse ! » Louise partie, affolée, il la rappelle en vain : seule lui répond la rumeur enchantée de la Ville tentatrice, — et toute sa rancune souffrante bondit dans l'imprécation finale : « O Paris ! ! »

H. L.

LE THÉÂTRE A PARIS

Les Deux Tourtereaux (1).

II

L'énumération des pièces jouées sur la scène du théâtre Antoine et sur celle de l'Odéon a mis en lumière, me semble-t-il, cette opinion reçue : M. Ginisty n'a rien fait, M. Antoine a tout fait pour notre renaissance dramatique. Il faut aujourd'hui, après avoir regardé le menu des plats qu'on nous a servis, pénétrer dans les cuisines où ils furent préparés. Malheureusement le laboratoire odéonesque reste fermé à qui veut le décrire ; je ne pourrai donc continuer ce parallèle où je trouvais tant de joies... Cependant, à l'odeur des sauces, on devine les gestes en désordre des marmitons et de leur chef, et il suffit de marquer que tout se passe chez M. Antoine à rebours de chez M. Ginisty. Ainsi, quand je dirai : l'un s'occupe énormément de la mise en scène, vous comprendrez que l'autre ne saurait en faire autant, malgré les efforts où il se fatigua, pour apprendre ce métier difficile, pendant les dernières répétitions des *Perses*, lorsqu'il se démenait de si ridicule façon entre MM. Chelles et Lambert qui lui soufflaient son rôle. Ah ! ce fut une époque bien curieuse, et dont M. Génier a gardé sans doute le souvenir...

J'ai montré, à la fin de mon précédent article, que M. Antoine a créé un répertoire moderne, et c'est sur ce point que je tiens à revenir avant de parler des acteurs et de l'organisation du nouvel Odéon. On ne peut en effet créer un répertoire moderne

(1) Suite. Voir *L'Art moderne* du 13 janvier dernier.

que si l'on exige de son personnel un labeur assidu, et ce labeur est exactement la caractéristique du théâtre Antoine. Mais aussi ce labeur permet les tentatives les plus hasardeuses. Antoine peut interpréter des pièces, vouées à un très petit nombre de représentations, parce qu'il les supprimera de l'affiche dès qu'elles auront épuisé leur public. Aujourd'hui, par exemple, le théâtre Antoine prépare les *Remplaçantes* de M. Brieux, mais derrière cette comédie, et de quatre jours en retard seulement sur elle, voici le *Voiturier Henschell*, de M. Hauptmann, le *Capitaine Blomet* de M. Bergerat et les *Petites*, de M. Biolay... Que l'un de ces spectacles ne réussisse pas, dans un délai de quatre jours, il sera remplacé par un autre qui, à ce moment, aura derrière lui trois pièces au travail. Si l'on ajoute à cela le répertoire : *La Parisienne*, *La Nouvelle Idole*, etc., on aura une idée à peu près juste des moyens dont dispose M. Antoine et du travail qu'il réclame de ses artistes. Chaque jour on répète, de midi à 5 h 1/2 et, à l'époque des répétitions générales, de midi à 7 heures ; on répète un peu partout, non seulement sur scène, mais dans les loges, dans les foyers, dans le bureau d'Antoine. A la tête de cette énorme activité, deux hommes seulement : Antoine et M. Paul Edmond, ce dernier aidé d'un seul régisseur : M. Michelez. Une pièce nouvelle doit-elle être mise en scène, voici comment Antoine procède (1) : il assiste à la lecture aux artistes, puis disparaît pendant qu'on collationne les rôles ; le quatrième ou le cinquième jour, il décide de la mise en scène, commande son décor immédiatement, et disparaît de nouveau, laissant à M. Paul Edmond le soin du gros travail. Les auteurs s'irritent parfois de cette absence, mais elle paraît justifiée quand on en connaît les causes : Antoine veut oublier la pièce qu'il va interpréter, il fait ce que nos écrivains modernes négligent trop de faire, il met en cave ses impressions pour que le temps les mûrisse, et ce n'est que plus tard, peu avant les répétitions générales, qu'il revient à la tâche pour ne plus la quitter. C'est alors une lutte prodigieuse pour créer la vie, lutte contre les artistes, contre les auteurs souvent, contre les choses toujours, lutte extraordinaire où Antoine impose à tous sa conception d'art. — Je dirai un jour pourquoi cette conception est parfois un peu grise. — Tout se mêle, s'unit, se fond, les effets ressortent mieux, soutenus par la réalité de l'ensemble qui leur sert de base ; il n'y a pas de grande actrice à ménager, ni de vanité coquelinesque à satisfaire ; il y a un but à atteindre, créer la vie, et ce but est constamment atteint... Voilà comment furent mis en scène les *Tisserands*, les *Gaîtés de l'escadron*, le *Repas du lion*, *En Paix* et *Poils de carotte*, et voilà à quelle école Gémier, Arquillière, Janvier, Suzanne Després, M^{lle} Mellot et tant d'autres ont appris à nous émouvoir non par une déclamation brillante et de belles attitudes, mais par une connaissance parfaite de ces petits détails dont se compose la pantomime de nos joies et de nos douleurs...

G. BINET-VALMER

(La fin prochainement.)

THÉÂTRE ANTOINE : *La Petite Paroisse*, comédie en quatre actes et six tableaux d'Alphonse Daudet et de M. Léon Hennique. — Cette *Petite Paroisse* est une erreur. Ainsi que toutes les pièces tirées de romans (à l'exception de *Jacques Damour*), la comédie que le théâtre Antoine vient de monter a mal supporté l'épreuve des planches, et je crois bien que M. Antoine fit uniquement un acte de pitié pour la mémoire de Daudet en nous don-

(1) Et que cela serve de leçon à M. Ginisty...

nant ce mauvais mélodrame. Ce qui le fait supposer, c'est que le jeu de tous les acteurs fut médiocre, et comme engourdi par la certitude d'une défaite. — Dans un prochain article, je reparlerai de cette pièce et de celles que certains dramaturges tirèrent de romans célèbres.

G. B.-V.

Le Bulletin de l'Union de la Presse.

L'Union de la Presse périodique belge publie, depuis le 1^{er} janvier, un bulletin mensuel. Indépendamment des renseignements spéciaux qui concernent l'Association, cette revue, coquettement imprimée par l'Auxiliaire bibliographique nouvellement fondé à



Vignette de M. Gisbert Combaz.

Bruxelles, contient d'intéressants articles sur la Presse, des auto-graphes d'hommes de lettres, des échos du « monde où l'on imprime », une revue bibliographique, etc. Siège social de l'Union : Hôtel Ravenstein, Bruxelles. Administration et rédaction : 95, rue Stévin.

NOTES THÉÂTRALES

Le Berceau, comédie en trois actes, par M. BRIEUX

« L'avenir d'un enfant vaut bien le bonheur d'une mère ! » Cette phrase, lancée avec véhémence par M^{me} de Girieux, pourrait être la synthèse du *Berceau* si, parallèlement, M. Brieux ne cherchait à démontrer dans sa pièce que, lorsqu'une femme divorcée se remarie, le premier mari, celui qui a eu la fleur de son amour et de ses illusions, demeure toujours et malgré tout cher à son cœur et reste planté dans sa chair. — Les *Revenants*, dirait Ibsen.

Théorique à outrance, sèche dans l'impitoyable exposé d'une situation tendue à l'excès, plus cérébrale qu'humaine, et, somme toute, peu émouvante malgré l'accumulation de douleurs morales qu'elle recèle, la comédie de M. Brieux pêche par la base en ce que l'auteur a été contraint, pour la construire, d'imaginer un cas exceptionnel, rare et peu vraisemblable : celui d'un ménage désuni dont les époux se retrouvent autour du berceau de l'enfant et qui continuent, malgré la séparation, à s'aimer passionnément. Il a fallu, pour étayer cette fable, créer un mari médecin, ou du moins médecin amateur, appelé en consultation pour sauver l'enfant mourant. Il a fallu en outre doter le mari numéro deux de sentiments égoïstes et jaloux qui le poussent à détester le petit être que lui a légué son prédécesseur et à déclarer à sa femme son aversion pour lui. Si bien que celle-ci, prise entre

ses deux maris, ayant cessé d'aimer le second et recommencé d'aimer le premier, mais incapable de trahison, les quitte tous les deux et reste volontairement seule avec son fils. Ce sacrifice, faut-il le dire, fait le malheur de tous et n'arrange rien. Mais la pièce est finie.

Il y a, dans cette laborieuse affabulation, une audace tranquille à ne reculer devant aucune scène à faire, à poser, à développer et à essayer de résoudre les problèmes les plus terribles. Et, malgré son invraisemblance, la pièce tient debout, grâce à la sûreté avec laquelle elle est écrite. Il serait d'ailleurs surprenant qu'il en fût autrement, l'auteur étant M. Brioux. Mais celui-ci nous a habitués, dans *Blanchette* et dans les *Trois Filles de M. Dupont*, à plus de vérité et à moins de rhétorique.

Le *Berceau* est joué avec quelque raideur, avec beaucoup de conventions et généralement trop d'emphase par les artistes du théâtre Molière. M^{lle} Ratcliff, M. Joffre et Etiévant n'en ont pas moins été l'objet des manifestations les plus sympathiques des spectateurs.

Éducation de prince, comédie en quatre actes,
par M. MAURICE DONNAY.

Fâcheuse « éducation », vraiment, que celle que reçoit, pour apprendre à régner sur ses futurs sujets danubiens, le prince Sacha. Le Mentor de ce Télémaque de Silistrie, chargé par la Reine mère, qui chanta jadis les Galli-Marié au théâtre de Prague, de l'initier à la vie sentimentale, le lance dans la haute noce où le coquebin laisse, avec ses illusions, son patrimoine et sa couronne de roitelet exotique.

Ainsi présentée, la synthèse de la nouvelle comédie de M. Donnay paraît offrir une thèse morale. Qu'on ne s'y méprenne pas ! Rien n'est moins moral que cette extravagante histoire, simple prétexte à défilé de jolies femmes et de toilettes luxueuses, tandis que la pièce s'égrène en mots drôles, en nouvelles à la main, en échos à double entente et en calembours.

Il y a de tout dans cette nouvelle édition, revue et corrigée, des *Rois en exil*, — de tout, même un peu de comédie, mais si peu ! Une scène unique, celle où la reine de Silistrie, qu'allument les impeccables élégances de Cercleux, cherche, sans trouver d'écho dans le cœur sceptique du viveur blasé, à lui faire comprendre le délice de rencontrer l'âme sœur. Et le marteau de Joseph lui restant dans les mains, elle se livre, en son langage balkanique, à un débordement d'injures bibliques qui, traduites en langue vulgaire, feraient se hérissier d'horreur le bonnet à poils d'un gendarme.

Faut-il dire que pareille littérature n'a, hélas ! rien de commun avec la *Clairière*, du même Donnay, ni même avec *Amants* et avec la *Douloureuse* qui, sous des dehors superficiels, recélaient du sentiment, de l'observation et quelque philosophie ?

L'ironie d'*Éducation de prince* arrive au paroxysme. Mais il n'y a de gaieté que dans les mots, dans la mousse du dialogue, dans la blague boulevardière, tranchons le mot ; et ce genre d'esprit est trop facile et trop vulgaire pour transformer en comédie de mœurs ce qui n'est qu'une revue de fin d'année dont on aurait supprimé les couplets.

Le cadre donné à *Éducation de prince* par la direction du Parc est d'ailleurs extrêmement coquet, et la troupe de la maison, renforcée par deux artistes de talent, M^{mes} Roybet et Mégard, joue avec un remarquable entrain et un ensemble parfait cette série de tableaux à sensation, — avec ou sans s.

LA SEMAINE MUSICALE

Aux Concerts Ysaye.

Johan Svendsen, à qui nous consacrons un article spécial, a conquis les sympathies du public bruxellois par l'intérêt qu'offrent ses compositions, inconnues pour la plupart en Belgique, et par sa direction ferme, compréhensive et nuancée. Revenu tout exprès de Londres avec MM. Van Hout et Marchot dans la nuit qui précédait le concert, Eugène Ysaye a tenu à jouer, avec ces derniers, sa partie dans l'orchestre. — exemple charmant de modestie et de dévouement auquel le compositeur norvégien s'est montré extrêmement sensible. Il a poussé l'abnégation jusqu'à confier à son ancien disciple, Edouard Deru, l'honneur de jouer, dans la légende pour orchestre qui formait l'un des attrait principaux du programme, le solo de violon, — et, dès le lendemain matin, il s'embarquait de nouveau pour l'Angleterre...

M. Alois Burgstaller, du théâtre de Bayreuth, chargé d'un intermède vocal, n'a pas paru à son avantage dans l'air de *Freischütz*, qu'il a chanté avec quelque lourdeur et dans un style discutable. Il a pris sa revanche en disant avec un grand charme le cycle de Beethoven : *A la bien-aimée absente* et, pour finir, le « lied du Printemps » de la *Valkyrie*, qui convient particulièrement à sa voix et à ses moyens.

Signalons, parmi les nombreux concerts qui sollicitent presque journellement les amateurs de musique, l'heureux début, à la Grande-Harmonie, de M^{lle} Jeanne Blancard, qui a révélé, dans l'exécution de pièces pour piano de Schumann, Chabrier, Moszkowski, Liszt, etc., de sérieuses qualités techniques et musicales. Élève de Raoul Pugno, M^{lle} Blancard atteste déjà une personnalité naissante qui promet une artiste de valeur. Elle était encadrée au programme par deux virtuoses très appréciés : M^{me} Emma Birner, l'une de nos meilleures chanteuses de concerts, et M. Oscar Back, le brillant élève d'Ysaye.

M. A. Betti, un jeune violoniste de beaucoup de talent, a obtenu à la Grande-Harmonie un succès mérité en interprétant entre autres, avec un style très pur, la *Follia* de Corelli. C'est un artiste au jeu sobre, qui a l'air de jouer du violon pour sa satisfaction personnelle, sans s'inquiéter de l'effet produit. Rappelé quatre ou cinq fois par le public enthousiaste, il s'est vu forcé d'ajouter un morceau à son programme.

Le concert qui devait être donné la semaine dernière par le barde breton Théodore Botrel a été ajourné par suite d'une indisposition grave de l'artiste.

PETITE CHRONIQUE

Nous publierons, dans notre prochain numéro, une Chronique artistique de M. OCTAVE MAUS sur les diverses expositions de peinture actuellement ouvertes à Bruxelles.

C'est à la fin de février que s'ouvrira, au Musée moderne de peinture, le Salon de la *Libre Esthétique*, qui groupe chaque année les manifestations récentes de l'art d'avant-garde dans les divers domaines de la peinture, de la sculpture et des industries d'art.

Des ensembles importants d'œuvres de MM. Van Rysselberghe et Emile Claus (Belgique), Camille Pissarro et Maurice Denis (France) promettent, entre autres, de conserver à l'exposition l'allure batailleuse à laquelle elle doit sa célébrité.

M. Alexandre Marcette expose du 26 janvier au 1^{er} février une série de ses œuvres, marines et paysages, au *Cercle artistique* de Bruxelles.

Le deuxième concert du Conservatoire de Bruxelles aura lieu

aujourd'hui dimanche, à 2 heures. On y exécutera l'ouverture et le scherzo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, le Concerto pour violon de Beethoven, par M. César Thomson, et la 3^e Symphonie (*Eroica*) de Beethoven.

La nouvelle revue littéraire belge *L'Idée libre*, dont nous avons annoncé la fondation, vient de paraître en une livraison de 72 pages grand in-8°, aussi intéressante et variée comme texte que soignée au point de vue typographique. Au sommaire, les noms d'Agathon De Potter, Emile Verhaeren, André Fontainas, Ch. Doudelet, Camille Lemonnier, A. Dulaure, Jean Dominique, L. Legavre, A. Mockel, P. Stiévenart, H. Van de Putte, etc., etc.

Nos félicitations à notre excellent confrère montois Paul Germain et à M. Ferdinand Larcier pour cette brillante réussite.

Nous souhaitons à *L'Idée libre* tout le succès qu'elle mérite.

A partir du numéro de janvier, qui est sous presse, la revue *La Lutte* change de titre pour prendre celui de *Revue de Bruxelles*. Ce périodique d'art et de littérature qui groupe tant de collaborateurs distingués paraît tous les mois sur 64 pages au moins. Abonnement, 5 francs l'an. S'adresser 26, rue Faider.

Nous apprenons à regret la mort du peintre anversois Evrard Larock, qui s'était fait avantageusement connaître par ses tableaux de genre. M. Larock est décédé à Capelle-au Bois, âgé de trente-cinq ans.

M. Franz Hens, l'excellent paysagiste et mariniste anversois, expose du 20 janvier au 10 février, dans son atelier, rue Coquilhat, 10, à Anvers, de 11 à 3 heures, quelques-unes de ses œuvres récentes.

Les prochaines matinées littéraires du théâtre Molière, annoncées pour les 24 janvier, 7 et 21 février, 7 et 21 mars, sont fixées aux dates suivantes : 31 janvier, M. HENRY MAUBEL : *La Vie dans les œuvres littéraires* ; 14 février, M. GIRAUD : *Théophile Gautier* ; 28 février, M. SÉVERIN : *Lamartine* ; 14 mars, M. VAN ZYPE : *Émile Zola* ; 28 mars, M. VERHAEREN : *Les Burgraves*, par Victor Hugo.

Le baron Charles de Sprimont fera jeudi prochain, à 4 h. 1/2, à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans) une conférence publique sur *Quelques poètes d'aujourd'hui français et belges*.

CARNET ARTISTIQUE

Du 27 janvier au 2 février.

AU MUSÉE. — Exposition temporaire des tableaux récemment acquis par l'État. — Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

AU CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition Alex. Marcette.

AU RUBENS CLUB. — Exposition du Cercle « Vrije Kunst ».

Dimanche : 2 heures, concert du Conservatoire.

Lundi : Représentation de Coquelin cadet au Parc : *Tartufe* et *l'Anglais ou le Fou raisonnable*.

Mercredi. Reprise de *Carmen* (M^{me} de Nuovina) à la Monnaie.

Jeudi : 2 heures, conférence d'Henry Maubel au théâtre Molière. — 2 h. 1/2, conférence d'Edmond Picard au théâtre du Parc. 4 h. 1/2, conférence du baron Ch. de Sprimont à l'École de musique d'Ixelles. — Reprise de la *Fille du régiment* (M^{me} Thiéry) à la Monnaie.

Samedi : Première de la *Tortue* au Molière.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

Aux sourds. — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les tympans artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les tympans puissent les avoir gratuitement. — S'adresser à l'Institut Loncrott, Gunnersbury, Londres, W.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Cou'eurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :

MAISON PRINCIPALE

SUCCURSALE :

9, galerie du Roi, 9 10, rue de Ruysbroeck, 10 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

ÉMILE VERHAEREN

PETITES LÉGENDES

Un volume de vers, in-8°, sur papier de hollande Van Gelder, avec
ornementation en deux tons, par Théo Van Rysselberghe.

PRIX : 5 FRANCS

Il a été tiré :

20 exemplaires sur grand papier de hollande . . . Ir. 10 "
10 " sur papier du Japon 20 "

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-
Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'a-
moiries belges et étrangères.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Verdi (L. DE LA LAURENCIE). — Les Odeurs suaves (A. GILBERT DE VOISINS). — Almanach du Jeune Barreau de Bruxelles. — Chronique artistique : Alexandre Marcette. « Pour l'Art ». *Vrije Kunst* (OCTAVE MAUS). — Théâtre du Parc. *Deuxième conférence* [de M. Edmond Picard sur Molière. — Notes de musique. — Correspondance (V. S.). — Petite Chronique. — Carnet artistique.

VERDI

Une admirable vie de labeur et de sincérité vient de finir. Le Maître que pleurent l'Italie et le monde musical semblait avoir pris pour règle de conduite la pensée que ciselait naguère un critique français en écrivant qu'il aimait mieux vivre avec la jeunesse de son temps qu'avec le temps de sa jeunesse. Quelle longue route, en effet, que celle qui mena Verdi de *Nabucco* à *Falstaff*, et combien le chemin parcouru témoigne de l'effort loyal et jamais découragé qui entraîna un compositeur déjà glorieux à se perfectionner sans trêve et à conserver toujours jeunes son esprit et son cœur! Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'une persévérance et d'une vigueur aussi constantes dans l'histoire de l'art.

Fils du peuple, Verdi affirme nettement les caractères de la race italienne, la facilité, la passion ardente. « Cette race, » dit Taine, « manie les idées comme la parole, d'ins-

tinct, parfois brillamment, toujours aisément. » Verdi fut un impulsif fécond et laborieux. L'instinct le pousse en avant irrésistiblement; la passion insouciante des obstacles, cette passion véhémement et un peu brutale qu'échauffe le clair soleil italien et que nourrit l'atavisme du *civis romanus*, reste pour lui la grande affaire de la vie.

Dès ses premières œuvres, elle éclate sans ménagements; le compositeur ne se trouve à l'aise que dans des drames sombres, aux situations tendues et d'un tragique un peu gros. Nature abrupte et volontaire, il vibre avec la foule et communique dans ses secrets desirs; le joug détesté du *tedesco* enflamme son patriotisme et le rugissement d'*I Lombardi* traduit la haine de l'oppresser et l'espoir en une patrie libre et fière. Pour une nation qui juge de la profondeur du sentiment par la violence du geste, la musique furieuse et hachée du jeune maestro semblait le miroir où elle pouvait contempler son âme.

Cette musique avait un casque, plaisantait Rossini, résumant ainsi les reproches qui se pouvaient adresser à ses airs de matamore et à ses roulements d'yeux furibonds. Nombre de snobs ne seraient même pas éloignés de croire que ce casque est un casque de pompier. Assurément, la musique de Verdi manque de distinction : elle est peuple et bien souvent pis que cela, car elle n'évite point la banalité. Toute la défroque défraîchie de l'opéra italien ne craint pas de s'y montrer; cantabiles, cabalettes, chœurs à l'unisson, taillés à coups de hache, violents effets de force et contrastes heurtés y foisonnent, quoique, çà et là, à côté de lourds placages ou d'accompagnements de guitare, scintillent des gemmes harmoniques et jaillissent des trouvailles rythmiques.

Mais ne nous arrêtons pas à cet épais badigeon; oublions la gaucherie de l'artisan pour chercher l'artiste; creusons plus avant et nous trouverons ce qui caractérise avant tout Verdi : un tempérament. Ce tempérament de dramaturge se déclare dès le début et persiste sans altérations à travers les changements que subit le talent du maestro. Prenez le *Trovatore*, la *Traviata* ou *Rigoletto* et vous y rencontrerez des scènes où la fibre tragique est violemment et justement secouée, des scènes que Sarcey aurait appelées des « scènes à faire ». Verdi ne généralise pas : il ne s'égare pas en de subtiles ou profondes philosophies; il saisit le fait contingent, le fait tout simple et, le serrant de ses mains robustes, il en laisse jaillir l'émotion que recèlent les contrastes, la misère courante de la vie. — Cela vous prend par l'épiderme, par les nerfs; cela vous secoue, si l'on veut, comme un drame de l'Ambigu, mais cela résume avec certitude la psychologie un peu naïve des foules, le sentiment simple et puissant qui provoque l'apparition des mouchoirs. Que le « Miserere » du *Trovatore* et le « quatuor » de *Rigoletto* soient basés sur l'effet plastique, sur le côté extérieur et comme fatal des situations, nous n'en disconvenons pas, mais ces situations condensent si habilement l'émotion, la musique vient les galvaniser de façon si juste et si précise, qu'on se trouve tout naturellement empoigné.

Les détails laissent à désirer; musicalement parlant, l'œuvre même, à cette période de la vie du maître, ne supporte guère un examen attentif. La mélodie ne brille ni par l'étendue ni par la qualité; tantôt l'orchestre n'existe pas, tantôt il se livre à de grossières enluminures et hurle à pleins cuivres. Qu'importe, si l'ensemble donne une impression de puissance et de solidité. La muse de Verdi est une forte fille de la campagne milanaise, franche, hardie et héroïque. Il y a en elle un peu de l'âme de ces vieux apôtres de la liberté dont le « Giuseppe Forli » des *Tronçons du glaive* retrace si heureusement l'image. « Je suis un paysan, » déclarait l'auteur de *Rigoletto*, et cet aveu révèle le secret de son succès. A l'Italie délicate et maniérée il montre le fruste mais expressif génie populaire : c'est une autre Italie que celle des cours princières et musquées qui se lève et réclame sa place au soleil. Comme l'écrivait jadis Scudo, ses amoureux se font la cour à coups de poings. A quoi bon économiser ses forces et s'occuper de gradations lorsqu'on déborde de vigueur et de jeunesse? L'instinct va droit au but, ignorant des nuances académiques.

Verdi fut donc avant tout un dramaturge instinctif, de race populaire; il fut aussi essentiellement personnel, et cela nous amène à parler des influences étrangères qui suscitérent les étonnantes transformations de sa manière. Ces transformations résultent, en effet, non pas d'un désir inavoué de suivre la mode et de faire recette, mais du rajeunissement que subit sa conception

de l'opéra et sa vision des choses. Le mouvement musical contemporain ne remplit à l'égard de Verdi qu'un rôle d'excitateur, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le maître a vécu sa vie tout entière et ne s'est point confiné dans une époque de maturité. A travers les changements que le temps apportait à la musique, sa personnalité demeura ferme et sincère. Le reproche d'imitation ou d'obéissance directe à une influence tombe à faux quand il s'agit de l'auteur d'*Othello* et de *Falstaff*. Nul conservatoire n'avait pesé sur son instinct; cet instinct s'instruisit et se façonna lui-même, toujours en quête de jeunesse et de renouveau, et a donné au monde le spectacle extraordinaire d'un vieillard plus que septuagénaire apportant à la scène une œuvre éblouissante d'entrain et de vie, à la fois joyeuse et poétique, l'inoubliable *Falstaff*.

On a parlé de l'influence de Meyerbeer à propos de l'emploi de certains motifs typiques rappelés çà et là dans les opéras de Verdi, comme la phrase attribuée au sentiment fatal de Violetta. Verdi était infiniment moins habile, disons moins roublard, que l'auteur des *Huguenots*; il s'est contenté de marcher du même pas que ses contemporains, en se gardant bien d'emprunter à qui que ce fut des procédés techniques quelconques. Chacune de ses compositions forme un tout homogène coulé du même métal et dédaigneux de « l'olla podrida » meyerbeerienne.

L'apparition d'*Aïda* stupéfia la critique; sur le vieux chêne, de nouveaux bourgeons avaient poussé plus cultivés et plus délicats, le détail s'affinait, l'étoffe devenait moins grossière, des notes nouvelles, le pittoresque, la recherche de la couleur locale s'y faisaient jour. Le maître avait l'air de tenir à rester un écolier; il pratiquait maintenant les artifices du contrepoint; d'inattendues et heureuses modulations coloraient la pâte symphonique, l'orchestration s'allégeait et s'organisait, les formules mélodiques, tout en conservant leur air de famille, se dégageaient de leurs premiers cadres. L'ancien Verdi ne rompait pas encore avec l'exagération et la boursouffure, avec le culte des brusques oppositions, mais cette persistance même des défauts constituait un gage de la permanence de la personnalité primitive. Le puissant dramaturge n'a rien perdu à se civiliser et la scène du Jugement du quatrième acte, avec le thème poignant de la descente dans la pierre inexorable, atteint à un effet superbement dramatique.

On a parlé aussi du wagnérisme au moment de l'écllosion des œuvres de la dernière manière du maître. *Othello* et *Falstaff* ne se rattachent cependant pas le moins du monde à la conception lyrique de Wagner. Certes Verdi s'y est appliqué à une plus juste déclama-tion et a renoncé aux pâles récits coupés d'accords plaqués; il use de thèmes caractéristiques, développe les situations et élimine de plus en plus les morceaux séparés qui entravent et alourdissent l'action. Seulement son

procédé ne ressemble en rien à celui du maître de Bayreuth. Il ignore le développement tout germanique qui donne aux motifs conducteurs un rôle si puissamment psychologique. Vivant toujours de contrastes et d'oppositions, sa trame symphonique se tisse de thèmes placés les uns vis-à-vis des autres, tour à tour éclairés ou obscurcis par le jeu des timbres. Verdi jongle avec eux, en véritable virtuose, mais bien plutôt afin d'en faire miroiter les facettes que pour mettre en valeur leur pouvoir intimement expressif.

Vers la fin de son existence artistique Verdi a demandé à Shakespeare son inspiration poétique. Est-ce à dire que sa musique reflète celle du grand Will? Elle s'attache, semble-t-il, bien plus à la fantaisie de l'auteur anglais ou à ce que le drame d'Othello, *Le More de Venise*, contient de tragique italien, qu'à son humanité profonde et à son indéfini symbolisme. Les personnages musicaux de Verdi particularisent les personnages plus généraux de Shakespeare; ils restent confinés dans le domaine spécial de leur silhouette extérieure, du dynamisme de leurs gestes et de leurs actes. Sans doute, le cruel monologue d'Iago et l'admirable quatrième acte d'*Othello* commentent avec autant d'éloquence que de profondeur la tragédie shakespearienne, mais en général Verdi traduit plutôt le fait immédiat, la situation visuelle, le réalisme de la vie. La haute et immanente moralité de l'œuvre lui échappe.

Que si, comme dans *Falstaff*, la fantaisie prime l'enseignement symbolique, alors le vieux maestro, redevenu soudain un enthousiaste et un rêveur, chante avec une voix de vingt ans. Tantôt, comme dans les scènes entre les commères, il est exubérant de vie, d'esprit, pétillant de mouvement endiablé; tantôt, comme dans la mascarade nocturne, il atteint l'enchanteresse féerie de rêve du dramaturge anglais.

L'honnêteté et l'énergie artistiques que montra Verdi durant sa longue carrière le tinrent éloigné à la fois de l'intransigeance aveugle et de la servilité à l'égard des modes du jour. Si le vétéran aimait à marcher avec les conscrits, il le fit en pleine indépendance et sans se mentir à lui-même. L'Italie peut donc s'enorgueillir à juste titre de son « musicien national ». Chez lui le caractère fut l'égal du talent.

L. DE LA LAURENCIE

LES ODEURS SUAVES

La première fois que je le vis, il faisait les cent pas devant son étalage, dans une de ces ruelles bien colorées, poussiéreuses et malodorantes (le *souk* des parfums, je crois) qui font le charme de Tunis. Il m'engagea, par beaucoup de prières et de courbettes, à visiter sa boutique. J'y consentis. Il y avait là, dans des caisses, des corbeilles, de l'ouate, des copaux, du son et de la sciure, tout un assortiment de fioles et de flacons soigneusement bouchés

avec de la cire. Les unes contenaient de l'essence de rose, les autres de la pommade au jasmin, et de petits pots blancs, sur lesquels un palmier était peint, recélaient des confitures pimentées. Je goûtais, m'enduisais, me parfumai, et m'en allai enfin, saisi d'une incroyable migraine et le cœur sur la main. Pourtant, un charme mystérieux me ramena dès le lendemain dans la ruelle coupée d'ombre et de lumière. Du plus loin qu'il m'aperçut, le Tunisien, haussant la voix, se répandit en paroles de bienvenue et, dès l'abord, me traita comme un vieux camarade. Un quart d'heure plus tard, devant une boîte de *rahat lokoums* gluants à souhait, et malgré l'odeur incessante de friture que dispensait la boutique d'à côté, je l'écoutais avec plaisir me raconter des histoires de femmes. Il me nomma ses maîtresses, me les décrivit exactement et sans rien omettre, me les vanta, me les conseilla, me donna leurs adresses, soupirait à leur souvenir, et ses yeux ne montraient plus alors que du blanc. J'eus, au cours de sa conversation nombreuse, entremêlée de mots arabes qu'un geste expliquait, une vision toute nouvelle de la vie. Au fait l'avais-je eue presque pareille, étant tout enfant, quand on me confia que le palais de la fée Grignotte était bâti de la cave au toit en sucreries, et qu'à lécher les murs on encourait d'inoubliables satisfactions. Pour mon ami, les heures coulaient, délicates et mielleuses, la terre n'était qu'une conjuration de divans et d'édredons, et la femme, plus douce que la pâte de narcisse, pulpeuse comme une banane, agréable aux lèvres plus que la confiture faite des roses, participait fort de la nature du bonbon et tout entière figurait assez bien un fondant. Le geste mou, le frémissement des lèvres, les doigts nerveux de mon conférencier accentuaient cette impression, mais une saveur âcre de cantharide relevait ce que ces propos auraient eu de décidément fade. Excité quelque peu par un concours de jolies femmes, ce Tunisien eût fort bien réussi à la Kodinière, tant le cosmétique, le bouc et la rose se mariaient aimablement en ses paroles.

De retour en France, je crus avoir perdu à tout jamais mon ami de Tunis. Je me l'imaginai avec un peu de tristesse, traînant ses babouches et son burnous maculé, et fumant au soleil des cigarettes de kief. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je m'aperçus qu'il était devenu le parrain de tout un genre littéraire.

Certes le livre de M. Batilliat (1) ne m'a pas seulement rappelé l'exemple de cet amateur de sensualités dont le sentiment sur l'amour et les théories esthétiques ne laissent pas d'être assez pauvres, car il y a dans *La Beauté* des pages d'un goût très franc, d'aigres concerts d'insectes dans les prairies provençales, des sanglots de fontaines, des éclats de lumière, des cris vraiment persuasifs; pourtant, au cours de ce livre agréable, toute la chair de femme qu'on nous expose, les paysages toujours complices, la défroque mondaine et cet éternel champ de bataille du lit paraissent vaporisés de trop de senteurs. Le décor artificiel, les détails d'ameublement, les traits de mœurs conspirent à créer cette atmosphère de boudoir *style moderne* où l'on ferait de la confiserie et qui finit par obséder. Les situations tragiques en perdent leur éclat, le drame s'atténue, les couleurs se fondent en teintes, le rire et les pleurs ne semblent plus réels.

Les théories sur la beauté qui forment le fond de ce roman se ressentent des goûts de son héros et de la façon dont il dispense son art, car le peintre mondain dont M. Batilliat nous décrit la joie et les angoisses fait des vitraux comme Grasset, des illustra-

(1) *La Beauté*, par Marcel Batilliat. Paris, Mercure de France.

tions comme Carlos Schwabe et des boucles de ceinture comme Laliq, — voire des chaises d'antichambre et des ottomanes.

Bientôt nous en arrivons à être plus occupés d'ameublement que d'amour, et l'effet amusant des globes électriques nous retient davantage que les larmes proposées par l'auteur. Le style lui-même en souffre qui se tord en arabesques et se courbe en volutes; et les paysages décrits semblent presque copiés sur des décors de théâtre, tant nous avons de peine à nous les imaginer réels. Pour compléter ce tableau et dans un cadre si moderne il nous faut quelque petite curiosité psychologique, une orchidée parmi toutes ces verdure. Un discours sur la volupté dans la dévotion ne serait pas hors de place. Le cas des petites femmes qui font un signe de croix à l'instant de félicité suprême, les saintes Thérèse pâmées de piété amoureuse, les belles évanouies aux yeux humides du Sodoma ont inspiré à M. Barrès quelques-

unes de ses plus merveilleuses pages et nous ont valu le roman curieux de M. Pol Demade. Ces dévotions amoureuses, déjà bien exploitées, sont devenues presque banales. M. Batilliat nous les décrit une fois de plus à l'occasion d'un vitrail d'église.

Tout cela, il est vrai, fait au livre une sorte d'unité... mais, quand je relis dans la *Beauté* les exquises pages où les fontaines du Cours Mirabeau chantent et pleurent parmi leurs mousses et scandent les heures du clapotis de leurs eaux déversées que seule la brise sait émouvoir, j'en viens à regretter tous les ornements que M. Batilliat adapta à son histoire d'amour et qui en diminuèrent le drame, toute l'affectation de modernisme, toutes les confitures, toutes les odeurs suaves, enfin, et jusqu'à leur charme de serre chaude.

A. GILBERT DE VOISINS

ALMANACH DU JEUNE BARREAU DE BRUXELLES.



M. EMILE VERHAEREN. (Spécimen des illustrations.)

Sortira cette semaine des presses de M^{me} V^e Monnom, l'Almanach de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, un beau volume de 150 pages in-4^o, orné d'une couverture par Théo Van Rysselberghe et illustré de cent images, clichés et souvenirs.

Ce joyeux recueil, qui perpétue la tradition basochienne, en grand honneur parmi nous, des *Palais-Noël* et des *Revue de fin d'année*, concentre tous les ingrédients d'une salade juridico-littéraire bien ordonnée : sel et poivre, huile et vinaigre. Des vers, de la prose, des récits d'écoles buissonnières aux jours bénis des vacances, des évocations de la vie judiciaire aux heures moroses des audiences... Des contes, aussi, des nouvelles — même à la main, — des récits facétieux ou graves d'événements récents se raccordant, même par d'invisibles liens, à la vie professionnelle.

On y trouve aussi de curieuses évocations de jadis : des portraits d'Anciens de l'ordre à l'époque reculée de leur stage, ou ceux de poètes qui usèrent leurs premières plumes à rédiger des conclusions d'audience.....

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Alexandre Marcette. — « Pour l'Art. » — *Vrije Kunst*.

C'est Camille Lemonnier, je crois, qui inventa pour M. Marcette ce néologisme typique, « Cielliste ». — Va pour « cielliste ». — Telle revue aux épithètes clichées à l'avance dans les casses typographiques (je ne songe pas à la *Fédération arthritique*) l'appellera « un de nos ciellistes les plus distingués ».

De fait, ce qui frappe avant tout dans les peintures qu'hospitalise actuellement le *Cercle artistique* de Bruxelles, c'est la fluidité avec laquelle sont traités les pans de ciel dans lesquels, au gré des émotions qu'il a ressenties, l'artiste déroule la volute capricieuse des nuages, agrafe le disque falot de la lune ou illumine l'espace de rayons éclatants qui prolongent jusqu'aux plus lointains horizons l'illusion de la lumière diurne. — « Cielliste », on ne

pourrait mieux qualifier le peintre. — De ses nuits sereines ou chargées de l'angoisse des tempêtes, de ses solitudes océaniques que seul trouble le mouvement régulier de la houle, de ses quais déserts baignés d'une clarté d'aquarium s'exhalent des impressions pénétrantes, d'une émotion réelle. C'est, presque toujours, à la transparence, à l'immatérialité des ciels qu'elles sont dues. Et l'on regrette parfois que l'artiste si habile à exprimer cette chose insaisissable, l'atmosphère, témoigne, dans l'interprétation de la nature tangible, — barques évoluant sur la surface des eaux, bâtisses, figures ou bouquets d'arbres, — de quelque maladresse. On souhaiterait, à voir ces toiles où l'observation s'unit au rêve, que la main répondit avec plus de souplesse aux inspirations de l'esprit et du cœur. Il y a, souvent, un disparate entre la volonté dirigeante et la réalisation. Et la souveraine harmonie, l'équilibre parfait des toiles d'Artan, qui semblent servir à M. Marcette de

fanal dans son pèlerinage nocturne, manquent à ces décors dont les détails heureux sont souvent mal raccordés l'un à l'autre.

Quoi qu'il en soit, le progrès est considérable. Le peintre synthétise de plus en plus ses sensations et son coloris s'affine. N'étaient de terribles noirs de fumée qu'on s'étonne de rencontrer, çà et là, dans le ruissellement des nuances les plus délicates, et tels tons lâchés au hasard des triturations pigmentaires, sa palette affranchie apparaîtrait harmonieuse et sonore. Un recueillement de trois ans nous vaut une évolution caractéristique dans la marche ascendante d'un talent qui s'affirme.

Simultanément, la fière bannière « Pour l'Art » groupe au Musée quelques-uns des jeunes artistes belges qui pensent que la peinture n'a pas dit son dernier mot quand elle a écrasé sur des fonds de suie et de nicotine les vermillons et les cinabres, et que la sculpture peut soumettre aux yeux d'autres régals que les chairs plantureuses de femmes colosses, les biceps en boules de loto de lutteurs forains, le grand jeu des violons, des étreintes furieuses et des massacres.

A défaut de surprise, de nouveauté réelle, *Pour l'Art* offre un bon ensemble d'œuvres homogènes, d'une moyenne honorable, parmi lesquelles plusieurs morceaux de choix suffiraient à justifier la sympathie que s'est légitimement acquise l'association.

L'inévitable inconvénient que présentent les « Cercles » fermés est de répéter chaque année, dans leurs salonnets, l'aspect des expositions précédentes. Mais l'intérêt naît d'un effort constant vers le progrès. A cet égard l'exposition actuelle, bien que privée de deux de ses participants habituels les plus en vue, Alfred Verhaeren et Eugène Laermans, mérite la sérieuse attention du public.

A côté des fidèles et artistes documentations de MM. René Janssens et Alexandre Hannotiau, l'un et l'autre soucieux d'exprimer avec intensité — et y réussissant souvent — le caractère suranné des vieilles villes et des bâtisses décrépite, les toiles de M. Omer Coppens, d'une observation moins pénétrante mais non moins consciencieuse, évoquent la vie silencieuse des bourgades flamandes, le recueillement des intérieurs paisibles où le tic-tac monotone de l'horloge marque la chute des heures pareilles l'une à l'autre...

A ces « intimistes » s'opposent quelques paysagistes qui recherchent soit comme M^{me} Lacroix, MM. Hamesse, Viandier et Vierin, l'extériorité du décor rustique, soit, comme MM. De Haspe et Hyacinthe Smits, le style, plus sensibles à la forme qu'à la couleur. Le premier de ceux-ci s'apparente — à son insu sans doute — à un peintre bavarois dont la réputation grandit en Allemagne, M. Karl Haider. Le second paraît, en telle de ses œuvres, influencé par le paysagiste français Pointelin. Les études rapportées du Congo par M. Dardenne valent surtout par leur intérêt documentaire. Mais on y sent une « patte » experte et une décision qui leur confèrent un attrait spécial.

Parmi les peintres de figures, M. Firmin Baes s'affirme en progrès, bien qu'obsédé encore par l'art mystico-réaliste de Léon Frédéric. M. Jean Van den Eeckhoudt, une recrue nouvelle du Cercle, se dégage mieux de l'influence de Verheyden qui pesa longtemps sur lui. Son portrait au pastel et ses études d'animaux attestent un peintre épris de colorations franches, à l'œil sain, à la main preste. Il y a presque trop de facilité dans la façon toute

superficielle dont sont traités, dans les *Veaux à l'étable* et la *Truie*, la litière et la crèche.

Je prise fort les jolis dessins et les aquarelles d'Amédée Lynen, aussi habile à reconstituer un ensemble d'architecture ou de costumes du XVII^e siècle qu'à saisir sur le vif les types de nos jours. Cet illustrateur charmant n'a pas, semble-t-il, conquis dans l'opinion la place qu'il mérite. En France, on le classerait à côté d'Henri Pille, avec lequel son art délicat et évocatif a quelque analogie.

M. Springael donne à de médiocres études de pêcheurs et de chiffonniers des dimensions que ne paraît pas justifier l'intérêt du sujet. J'en dirai autant des « académies » de M. Colmant, peu attirantes en leur plastique exacerbée. Quant aux portraits de M. Fichet, ils sont d'une décevante banalité.

M. Ciamberlani s'étant abstenu d'exposer cette année, M. Fabry représente seul l'art décoratif. Ses deux tapisseries : *La Nature et le Rêve* et *Les Fleurs* ont, l'une et l'autre, — mais la première surtout, — une noble allure, un envol d'idéal, une puissance suggestive qui fait oublier l'aspect quelque peu agressif de la couleur. Le fait d'avoir traité en camaïeu les deux figures, belles d'attitudes et d'expression, de l'une de ces décorations, tandis que le paysage et le ciel se parent des couleurs de la nature, doit avoir sa raison, mais elle m'échappe. Est-ce parce que certaines faïences italiennes offrent cette particularité? Ou M. Fabry a-t-il voulu rappeler les tapisseries anciennes, dont la verdure résiste généralement mieux aux altérations du temps que le coloris des chairs?

Comme l'art de M. Fabry, celui de M. Victor Rousseau s'élève, dominateur, par la pensée et le sentiment, bien au-dessus d'une exacte représentation de la vie; on admire de lui, et avec raison, le joli groupe les *Deux Sœurs*, d'une grâce juvénile exquise, et divers fragments dans lesquels la pureté de l'inspiration s'allie à une technique approfondie. Plus anecdotique et d'exécution moins poussée, les œuvres de M. Braecke plaisent par leur accent de sincérité. Les *Femmes de pêcheurs*, dont le sentiment rappelle les conceptions synthétiques de Georges Minne, l'emportent, par leur caractère expressif, sur le restant de son envoi, comme elles l'emportent sur les portraits, masques, et bas-reliefs de M. De Rudder, dont la *Psyché* seule retient l'attention.

Les arts d'industrie ne font ici qu'une intrusion timide. Un panneau décoratif de M^{me} De Rudder, brodé au passé, d'un travail patient et précieux, montre dans un aimable paysage fleuri de glycines, de lilas, de narcisses et d'iris, sous un pommier en fleurs, une mère jonglant avec un nouveau-né (au mépris des plus élémentaires « conseils aux jeunes mamans »), tandis que s'ébattent autour d'elle un chevreau, un cygne et des enfants. Et en des bijoux très compliqués, très chers, très bien ciselés, M. Wolfers a combiné avec art les pierres rares avec les émaux et l'or pour former un ensemble décoratif conforme au Code du *modern style* le plus *select*. Il y a même, parmi eux, des bijoux simples, dénués de tout reptile, de tout oiseau de basse-cour, de tout crustacé, — et qui sont charmants.

Il me reste à signaler, pour clôturer cette chronique, le « deuxième début », au *Rubens-Club*, d'un cercle nouveau, *Vrije Kunst*, qui n'affirme aucune tendance quelconque, ni bonne ni mauvaise, et qui paraît n'avoir d'autre raison d'être que de permettre à quelques braves garçons qui auront peut-être un jour du

talent d'accrocher à une cimaise précédée d'une retentissante affiche le fruit de leurs études d'atelier et de leur chasse au motif,

M. Halkett, qu'on s'étonne de rencontrer parmi ces débutants, y expose une toile datée de 1885. L'*Eau-forte* de M. Gaillard, bien que vulgaire, amuse par la violence de sa lumière. Parmi les nouveaux venus, deux noms, peut-être à retenir : ceux de M. Ed. Friadt, qui révèle une certaine personnalité dans ses dessins à tendances sociales, et de M. de Valeriola, dont les sculptures, encore fortement imprégnées d'académisme, permettent d'espérer en l'avenir.

OCTAVE MAUS

THÉÂTRE DU PARC

Deuxième conférence de M. Edmond Picard sur Molière.

Avant la représentation du *Médecin malgré lui*, M. Edmond Picard est apparu un peu comme le conférencier malgré lui : contraint à se répéter sur un thème identique, — *bis repetita placent*. Mais sans daigner bénéficier de l'adage, le conférencier a renouvelé ses impressions sur Molière, apportant le neuf et l'inédit de ses réflexions, insistant sur ce point, qui d'abord avait semblé téméraire, la parenté ou le cousinage littéraire de Molière avec Shakespeare. Même il s'est amusé à noter qu'il se trouvait ainsi d'accord avec Coquelin le Grand (celui qui signe Coquelin tout court).

Puis ont défilé dans le lumineux paysage de sa parole M^{me} de Sévigné, Pascal, Montaigne, ce « Rabelais dégraissé », Bouleau, « reprenant le fonds de commerce de Malherbe », la Fontaine (dont le vers s'évade des traditions académiques), Saint-Simon (le Duc!).

A remarquer que tels illustres contemporains de Molière sont nés presque tous avant l'avènement de Louis XIV et non point éclo, quoi qu'on en puisse dire, aux rayons de son soleil symbolique et falot.

Le public, où avaient pris place, — trop de places, les pensionnaires de notre maison Molière (rue de la Loi), encore sous l'impression de ces dires vibrants, savoureux et salés à la fois, a fait sympathique accueil au *Médecin malgré lui* qui n'est pas une farce et à un fragment de l'*École des femmes* qui ne serait, d'après M. Picard, qu'un des multiples avatars de l'*École des maris*.

NOTES DE MUSIQUE

Les violonistes tiennent en ce moment la corde (si l'on peut ainsi parler!) dans les concerts bruxellois. Serato, Sarasate, Thomson et ses élèves Betti et Back (celui-ci n'est pas disciple d'Ysaye, comme on nous l'a fait dire par erreur) se sont successivement disputé l'attention du public. Et l'on se chamaille ferme autour de ces astres de première et de deuxième grandeur. On discute avec ardeur coup d'archet, compréhension, expression, sonorité, pureté, style. Comme dans l'« Affaire », il faut être « pour » ou « contre », et rien n'est plus amusant que d'assister aux querelles qui divisent soudainement les amitiés éprouvées, les ménages les plus unis...

A ajouter à la liste des virtuoses autour desquels on mène la bataille le nom d'une jeune fille, M^{lle} Rosa Samuels, qui a débuté avec succès au Cercle artistique mardi dernier.

M^{lle} Samuels est élève d'Ysaye, et cela se devine à l'ampleur du son, à la souplesse de la main droite, à l'allure décidée et crâne de l'artiste. Le *Concertstück* de Saint-Saëns, le premier mouvement de la *Symphonie espagnole* de Lalo et la *Romance en sol* de Beethoven, joués avec un talent précoce qui semble annoncer un brillant avenir, ont valu à M^{lle} Samuels un beau succès.

Dans l'exécution de la Sonate de Franck, elle avait pour partenaire l'excellent pianiste Cortot, qui a montré toute la variété de son jeu en interprétant successivement, avec une égale ferveur, les *Scènes d'enfants* de Schumann et l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*.

CORRESPONDANCE

Le 31 janvier 1901.

CHER MONSIEUR MAUS,

En recevant la circulaire que la *Libre Esthétique* adresse à ses membres, j'y lis la liste des acquisitions que sa dernière exposition inspira au gouvernement. Dernièrement, la Triennale obtint le même honneur et depuis quelque temps on applaudit à l'initiative intelligemment bienveillante de l'État envers nos artistes. Il n'est plus un peintre, si aléatoire fût son talent, qui ne rêve, à l'heure actuelle, immortalité et Musée.

Cependant un de nos plus sincères, un de nos plus artistes : je veux parler de XAVIER MELLERY, n'y est représenté que par une très petite œuvre, insuffisante à exprimer la hauteur et l'émotion de son art.

Il y a là, et l'*Art moderne* le pensera avec moi, mieux qu'un oubli à réparer, mieux qu'une justice à rendre, car un pays s'honore lui-même en honorant une aussi noble vie.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

V. S.

PETITE CHRONIQUE

Nous publierons dans notre prochain numéro une *Chronique* de M. H. FIÉRENS-GEVAERT sur « les Restaurateurs de monuments en Belgique ».

L'abondance des matières nous oblige à ajourner l'article de M. H. LESBROUSSART sur le Concert du Conservatoire, la fin de l'étude de M. G. BINET-VALMER sur le théâtre Antoine, etc.

La *Libre Esthétique* organise à au cours de son prochain Salon une série de conférences littéraires. Les conférenciers seront MM. Henri Ghéon, rédacteur de l'*Ermitage*, Maurice Beaubourg, Saint-Georges de Bouhéliet, directeur du Collège d'esthétique moderne, et Edmond Joly, critique d'art au *Journal de Bruxelles*.

M. L. Van Dam donnera le lundi 11 courant, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre (classe préparatoire du Conservatoire), dans lequel se feront entendre M^{lle} Collet, cantatrice, et M. Janssens, pianiste. Au programme : des œuvres d'É. Agnez, L. Soubre, A. De Boeck, A. De Greef, P. Gilson, Samuel et L. Van Dam.

Rusoni se fera entendre le jeudi 14, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Le troisième concert du *Quatuor vocal et instrumental*, annoncé pour le jeudi 14 février, présente un intérêt tout particulier, le programme en étant consacré entièrement aux œuvres de Schumann et de Brahms. Du premier, on entendra les *Contes de frère*, suite pour piano, violon et alto, ainsi que le *Minnespiel* pour quatuor vocal; de Brahms, le quatuor à cordes en *si bémol* et les *Poèmes d'amour*, valse chantée avec accompagnement de piano à quatre mains.

MM. F. Schörg et É. Bosquet donneront trois séances de sonates les vendredis 15, 22 février et 1^{er} mars 1901, à 8 h. 1/2, en la salle Ravenstein.

En province, on tend de plus en plus à substituer aux auditions quelconques de jadis des interprétations consciencieuses et sérieuses d'œuvres capitales. Ainsi M. Léon Du Bois n'a pas craint de monter à Louvain, avec les moyens relativement restreints de l'école de musique, le *Requiem* de Brahms.

La semaine dernière, à Tournai, la Société de musique fit entendre dans d'excellentes conditions *Orphée*, dans lequel M^{me} Armand a retrouvé le grand et légitime succès qui l'accueillit à Bruxelles.

Deux de ses meilleurs élèves, M^{lles} de Perre et Chevalier, contribuèrent à donner à l'œuvre l'interprétation qu'elle exige, et ce fut par une véritable ovation aux artistes que fut clôturée la séance.

On nous raconte une bien bonne histoire. Le *Mort* de Camille Lemonnier, adapté à la scène néerlandaise par M. Prosper Verbaere, ayant eu à Gand un énorme succès, le directeur du théâtre a offert d'en donner à Bruges quelques représentations. Mais il paraît que dans la ville dont W. Janssens de Bisthoven fait le plus bel ornement, on s'est ému à la pensée qu'une œuvre de Camille Lemonnier pourrait être jouée en public... Et l'on suscite mille obstacles à ce projet! Bruges se met, comme dirait le *Journal des Tribunaux*, en état de légitime décence. Quand on connaît le drame austère et poignant de Lemonnier, cet accès de pudibonderie est tout à fait divertissant.

La *Dame de chez Maxim*, qui paraissait le dernier mot de l'extravagance, trouvera, paraît-il, dans la *Demoiselle de chez Maxim*, une parodie dont le théâtre des Variétés annonce pour le milieu de la semaine l'exhilarante représentation.

M. César Thomson est parti la semaine dernière pour une tournée de concerts en Autriche et en Russie. Son absence sera de deux mois. Il a emmené comme accompagnateur M. Delune, pianiste et compositeur, qui, à son retour, compte prendre part au Concours de Rome.

Un de nos confrères fait cette remarque judicieuse: « Pourquoi ce siècle ne portera pas le nom de Victoria? Il me semble que c'est parce que l'ère victorienne ne fut point féconde en artistes. La suprématie esthétique de l'Angleterre n'a point concouru avec sa suprématie politique; il en fut autrement pour l'Italie, la France aux temps de Louis XIV et de Léon X. »

Réflexion analogue à celle que fit un de nous dans une conférence récente: « Les grands siècles sont les siècles d'art, et toutes les victoires de la Grèce pèsent moins, dans la balance du Temps, que les cavaliers de la frise du Parthénon et — bien qu'elle demeure amputée de ses bras — la Vénus de Milo. »

CARNET ARTISTIQUE

Du 3 au 9 février.

AU MUSÉE: Exposition temporaire des tableaux récemment acquis par l'État (salles II et X). Exposition du Cercle « Pour l'Art » (10-11 h.)

AU CERCLE ARTISTIQUE: Exposition de M^{lles} Bernier-Hoppe, M^{lles} Ed. Elle et G. Bernier.

AU RUBENS CLUB: Exposition Oscar Halle.

AU PÔLE NORD: Deuxième exposition de Beaux-arts.

Dimanche: Salle Kevers, 8 h. 1/2, musique de chambre (Société des V. géneriens).

Mardi: Première de la *Robe rouge* au Parc. — Représentation d'adieu de M^{lles} Ratcliff, au théâtre Molière (*Le Hercau*).

Jeu: 4 h. 1/2, conférence d'Ed. Ned sur André Van Hasselt à l'École de musique d'Ixelles. — Première de la *Tortue* au théâtre Molière.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

Aux sourds — Une lame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les tympans artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les tympans puissent le avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut Longgott Gunnersbury, Londres, W.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLES, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE, TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ÉCONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes,

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. L'EMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Restaurateurs belges (H. FIÉRENS-GEVAERT). — Belles images (A. ALBERT DE VOISINS). — *La Robe rouge* (O. MAUS). — Expositions. — Le Théâtre à Paris. *Les Deux Tourtereaux* (suite et fin). Théâtre Sarah-Bernhardt. *La Cavalière*. — Notes de musique. — Accusés de réception. — Petite Chronique. — Carnet artistique.

LES RESTAURATEURS BELGES

Je me suis attiré la colère des restaurateurs belges et je m'en réjouis. J'ai vu cet été presque tous leurs travaux; je les a signalés en détail dans une revue spéciale, *La Chronique des arts* (1). J'ai dit avec une entière franchise que ces réfections, consolidations, restaurations me paraissaient presque toujours inutiles. Ces messieurs ont riposté. C'est la guerre. Tant mieux. Je l'accepte avec toutes ses conséquences. Les architectes, sculpteurs et peintres retapeurs sont innombrables dans notre pays. Ils sont puissants. Ils font partie des commissions; il leur est facile de se faire accorder tous les travaux imaginables; leurs doctrines spécieuses font

(1) Supplément de la *Gazette des Beaux-Arts*, Paris. Voir les nos des 17 novembre et 1^{er} décembre 1900.

encore loi. On croit d'une façon trop générale en Belgique que les reconstructions des édifices, les badigeonnages des églises, les raclages des statues, les vernissages fréquents des tableaux sont indispensables. Nos restaurateurs s'appuient sur l'opinion publique. Nous aurons donc affaire à forte partie. La lutte sera chaude. Tant mieux encore. Pour ma part, je ne lâcherai plus prise. J'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. Un groupe de nos compatriotes s'est ému à la pensée que la physiologie artistique de Venise était menacée. C'est fort bien. Mais nous avons à défendre chez nous, dans presque toutes nos villes, un patrimoine admirable que l'on dévaste avec un cynisme tranquille sous prétexte de le mieux conserver. Et c'est pour le vieil art flamand et wallon que j'élève la voix, c'est au nom de notre passé que je m'en prends à la bande de pasticheurs et de copistes abattue sur nos monuments et nos merveilles anciennes. Il est temps de mettre ces fossoyeurs de la beauté en fuite. Il y a, Dieu merci! assez de vrais artistes en Belgique pour que je sois certain de ne pas être abandonné à mes seules forces.

J'accorde naturellement aux architectes que les monuments encore en usage : les hôtels de ville où se logent des administrations, les églises affectées au culte, doivent être entretenus. Si une pierre s'effrite, remplacez-la; si quelque partie chancelle, étayez-la. Mais par malheur, dès qu'un architecte s'est emparé d'un édifice, il s'y accroche, il le considère comme sa propriété. *Jamais* il ne se contente d'exécuter les travaux décidés primiti-

vement. Il refait les façades, les murailles ; presque toujours il rebâtit le monument de fond en comble. La plupart de nos édifices célèbres ont souffert de cette odieuse manie. Je me contente de citer l'église du Sablon pour laquelle, après l'achèvement des deux tiers de la restauration, on vient encore de voter 1,800,000 francs (!!!), l'Hôtel de ville de Louvain, dont on refait tout une façade, la tour de Saint-Rombaut, dont on s'applique à affiner la magnifique silhouette... Ces exemples suffisent pour prouver que le zèle des architectes est aussi ardent qu'à l'époque où les doctrines « réparatrices » de Viollet-le-Duc venaient de naître et où l'on écorchait et martyrisait toutes les vieilles constructions pour en renouveler la pierre ou la statuaire ornementale...

Or, je le demande? Quelle jouissance esthétique éprouve-t-on à contempler ces copies de M. X. ou de M. Z.? Croit-on par hasard que dans cinquante ans l'ingénieur truquage des restaurateurs se confondra avec la partie originale de l'édifice? C'est une erreur absolue. Sur les façades des hôtels de ville de Bruges et de Louvain on distingue très nettement les réfections accomplies vers 1850. Et soyez certain que le *Steen* de Gérard le Diable est condamné à la laideur éternelle.

Le remède? Diminuez le crédit des architectes et vous verrez leur ardeur néfaste s'évanouir.

On restaure aussi les ruines! Songez à la barbarie d'un tel méfait : *restaurer des ruines!* A Villers, à Aulne on redresse les meneaux des ogives, on égalise les corniches, on range les tambours des vieux fûts de colonnes, on transforme ces émouvants vestiges abbatiaux en chantiers de construction, en petites ruines bien sages, bien fardées, bien maquillées, devant lesquelles se pâment les pédants de l'archéologie. Je m'étonne que depuis longtemps déjà on n'ait pas dénoncé ces criminels attentats. « Nous ne voulons pas que ces ruines disparaissent complètement », disent les architectes. Fort bien; contentez vous alors de mettre ici, là, une tige de fer bien dissimulée, remplacez discrètement quelques pierres menaçantes, travaillez en sourdine; mais ne dressez pas d'énormes échafaudages, ne tendez pas des câbles qui ne doivent plus disparaître, ne renouvelez pas des voûtes entières, ne rangez pas ce que le temps, les désastres de tous genres avaient si harmonieusement dérangé, ne tuez pas la beauté des ruines en dissimulant leur vétusté, ne gênez pas la poésie du paysage en lui enlevant ce qui précisément fait son charme inexprimable. Considérez ce que vous avez fait des abbayes de Villers, d'Aulne et des débris héroïques du *s Gravensteen* de Gand!...

Mais, puisque les architectes restaurateurs ne se résoudront jamais à un rôle effacé, que faut-il faire?

Ne plus toucher aux ruines.

Je passe aux restaurations intérieures des églises. Partout dans les villages comme dans les villes c'est une invasion, sans cesse grandissante, de copistes et d'ingénieurs fabriquant de vieux-neuf sortis de Saint-Luc ou de quelque autre usine de ce genre. On n'a pas idée du prestige que ces gens ont fini par conquérir. Ils règnent en maître dans l'art religieux. Et qu'ont-ils produit? Rien. Leur pensée est nulle, leurs œuvres sont mortes. Ils sont les derniers des artistes puisqu'ils vivent — hélas grassement! — des génies défunts. Ils dépouillent les siècles passés. Il y a là quelque chose de déloyal, qui fleure le cimetière, et qui répugne à toute conscience ayant une notion sincère de la beauté. Cette passion du pastiche atteint dans notre pays un degré qui confine à l'hystérie. Voyez Maredsous. Toutes nos églises sont infectées par des sculpteurs, fresquistes, cuivriers, vitriers, etc. plus ou moins habiles qui essayent de refaire — les malheureux — l'art roman ou gothique. J'ai cité et discuté dans la *Chronique des arts* des travaux caractéristiques que l'on s'est bien gardé de défendre. Je dis qu'il faut chasser tous ces techniciens si richement payés et si pauvrement doués de nos temples, et introduire à leur place les vrais, les grands artistes, bien vivants ceux-là, que la Belgique possède en ce moment et à qui l'on mesure les commandes avec une parcimonie excessive.

* * *

Cette idée ne peut paraître paradoxale qu'aux sots et aux restaurateurs eux-mêmes. Elle nous est enseignée comme la pure vérité par toute l'histoire de l'art. Le sens critique de notre XIX^e siècle a engendré l'amour des reconstitutions et par là-même la stérilité. Demandait-on à Rubens, en lui commandant des œuvres pour Notre-Dame d'Anvers ou pour Saint-Bavon de Gand, de travailler dans le goût de Van Orley, par exemple, pour rester en accord avec le style architectural de ces églises? Cela n'eût-il pas été absurde? Et n'eût-il pas été bien plus absurde encore de ne pas faire de commande au peintre de la *Descente de Croix* sous prétexte que son style plantureux, sa verve abondante et son coloris éclatant ne s'harmonisaient pas avec la sveltesse des colonnes et la gravité des atmosphères ecclésiastiques? Pourquoi alors éloigne-t-on de nos églises des maîtres comme Meunier, Vanderstappen, Struys, Frédéric, Claus et bien d'autres? Pense-t-on qu'ils ne seraient pas assez *intelligents*, qu'ils n'auraient pas assez de tact et de goût pour sculpter des figures saintes ou peindre des scènes mystiques s'accordant avec le cadre ancien, tout en restant des œuvres vivantes? Celui qui en douterait serait un niais et méconnaîtrait l'enseignement de tout l'art chrétien. Il faut remplacer les

copistes par des créateurs. Au lieu de se refroidir, de se figer dans une décoration morte, nos édifices s'embelliront et continueront de vivre. La vie d'aujourd'hui doit se greffer sur la vie d'autrefois. Un simple curé de village, aux environs de Gand, a donné une leçon retentissante à notre époque en commandant un Chemin de la Croix à Georges Minne. Son église est de style romano-gothique. L'œuvre de Minne en soulignera l'austère beauté et dans quelques années cette bourgade perdue sera un lieu de pèlerinage pour les artistes..

Pourquoi faut-il que cet exemple soit unique? Mais patience. Si nous ne sommes pas le nombre, nous avons du moins conscience d'être dans le vrai. Nous chanterons notre antienne sans relâche. Tous ceux qui s'intéressent au passé glorieux de notre pays et qui ne doutent point de son avenir artistique, seront des nôtres. Un jour, nous en avons la conviction, nous serons les plus forts, nous triompherons des restaurateurs. Et quand l'un d'eux s'approchera d'un de nos monuments, nous pourrons lui dire avec la certitude d'être obéi :

« Votre règne est fini. Bas les pattes! »

H. FIÉRENS-GEVAERT

BELLES IMAGES (1)

Dès la première page on sait à quoi s'en tenir. Le papier à filigrane, un peu trop blanc peut être, mais agréable aux doigts, l'impression nette et bien espacée, l'habile mise en page, le format commode et, surtout, le choix vraiment judicieux de l'illustrateur, font du livre que viennent de publier les *Cent Bibliophiles* un objet d'art délicieux et rappellent une fois de plus que M. Rodrigues, président de ce concile d'amateurs, est un homme de goût, ce que d'ailleurs il était interdit d'ignorer depuis qu'il rendit à Félicien Rops le délicat et patient hommage d'édifier jusqu'à trois catalogues de son œuvre.

Puisqu'aussi bien cette nouvelle édition des *Fleurs du mal* est une très belle chose, on peut, sans désobliger, tenter quelques critiques. Et d'abord, pour quels motifs a-t-on suivi le texte tripatouillé, incorrect et, à tout prendre, inconvenant de Michel Lévy? Je vois bien qu'on a pris soin d'en corriger les erreurs trop grossières, les coquilles et les balourdises relevées par le prince Ourousoff, mais l'arrangement des pièces subsiste, arbitraire et sans excuse, et que viennent faire dans les *Fleurs du Mal* des poèmes tels que le *Calumet de paix* ou les *Vers pour le portrait de Daumier*? La seule disposition raisonnable semble bien être celle de l'édition de 1861 dont il faut toujours suivre le texte, et dans laquelle on intercalerait à leurs places les pièces condamnées.

D'autre part, un supplément réunirait : 1° *Les Nouvelles Fleurs du mal* (Parnasse contemporain, 1866); 2° *Les Epaves*, où seraient groupés divers poèmes retrouvés, et, si l'on y tenait absolument, les broutilles (Epilogue à la ville de Paris, poèmes de jeunesse, *Amaenitates belgicae*, etc.). Enfin on restituerait en

(1) *Les Fleurs du mal* de Baudelaire. Illustrations d'A. Rassenfosse. Édition des Cent Bibliophiles.

note à la pièce : *A une Malabaraise* les six vers qui lui font défaut depuis 1846 (*Lundis d'un Chercheur*, p. 270) et l'on remplacerait l'encombrant morceau littéraire de Gautier, qui d'ailleurs manque à l'édition des Bibliophiles, par la préface que Baudelaire lui-même esquissa pour son livre (Eugène Crépet, p. 3).

Il reste à établir une édition classique des *Fleurs du mal*, avec l'indication de l'origine des pièces et le relevé des variantes. A l'époque où l'œuvre tombera dans le domaine public, quelque éditeur consciencieux pourra entreprendre ce travail. Pour l'instant, les *Cent Bibliophiles* possèdent un texte à peu près correct qu'ils liront peut être, et une série d'admirables, d'inattendues, de somptueuses eaux-fortes.

Je ne sais trop quel âge peut avoir M. Rassenfosse; toujours est-il que la sûreté d'un maître et la fougue d'un jeune homme se manifestent de façon constante au cours de ces cent soixante-cinq gravures à plaques repérées, de ces cent cinquante-huit ornements en cul-de-lampe. Pas une fois on ne saisit une trace de fatigue, pas une fois le dessin ne se relâche, et c'est, jusqu'à la dernière page du volume, une théorie de compositions impeccables, d'idées neuves, de recherches curieuses de couleurs... et, le volume clos, on reste les yeux et l'esprit enchantés.

La veine d'un artiste est aisément tentée par une illustration des *Fleurs du mal*; un jour, enthousiasmé par cette cohorte d'images, grisé du parfum puissant que cette gerbe d'orchidées distille, peut-être quelque peintre s'est-il essayé à interpréter leur charme par son art... L'imprudent! Baudelaire se charge de punir qui s'attaque à ses vers, il l'éteint et de ses bras redoutés le brise. Pour parer l'œuvre d'un poète de belles images, il suffit souvent de laisser chanter en soi le motif qu'il décrit, et l'eau-forte se revête alors du sonnet. Avec Baudelaire le travail est plus ardu. Si l'on tente de transporter une de ses idées, c'est un combat qu'il faut soutenir, une lutte esprit à esprit, où d'ordinaire le peintre tombe exténué, se souvenant des *Plaintes d'un Icare*.

Pour affronter cette aventure, il est besoin de bras solides, d'une main ferme, d'une âme diligente. Cent fois, il faut édifier devant le rêve du poète un rêve parallèle, et trouver en son cœur assez d'audace et d'humilité pour persévérer lorsqu'il s'écroule... et je ne sais, en regardant les flamboyantes, sombres ou claires gravures, sur quoi se pencha le talent fougueux et patient de M. Rassenfosse, ce qu'il faut admirer plus, de leur beauté ou des heures de méditation qu'elles impliquent.

Voici la *Bénédictio* de Baudelaire, et voici l'eau-forte qui lui est attachée : Un buste d'adolescent, son regard à moitié ravi, à moitié effaré, son bras tendu dont le geste est d'accueil autant que de frayeur... point de paysage, ni d'autre indication, et pourtant, on sait bien que le poète échappé aux bras furieux de sa mère, vient d'être livré à lui-même, que

l'enfant déshérité s'enivre de soleil.

Voici la *Cloche fêlée* : c'est une femme qui sonne, qui sonne comme une cloche, mais ses traits sont émus d'angoisse, car des liens l'étouffent et cette écharpe qui la lie est d'un blanc affreux, d'un blanc douloureux, faux comme un son meurtri. Et c'est encore l'admirable série des *Spleen* : un paysage banal jusqu'à la nausée, un prince couronné dont les pieds mêmes se replient d'ennui, une femme accoudée à sa chaise et dont le visage semblait pourtant impossible à rendre triste.

Une des plus belles eaux-fortes du volume est à coup sûr celle qui accompagne le *Voyage* : Sur la plaine liquide et aérée, un

vaisseau vogue. La face jeune qui se penche à la proue est toute tendue vers l'horizon, attentive aux voix qui l'appellent. Dans ses yeux la fièvre brille et voudrait doubler le vent joyeux qui remplit la voile; mais, à l'arrière, la Mort tient la barre; elle raille, sachant

... que le but se déplace
et, n'étant nulle part, peut être n'importe où.

Voici d'autres dessins et d'autres encore : une femme habillée, on dirait, d'un flot vert, et qui s'avance comme le *Beau Navire*, vingt paysages, des corolles, deux bras désespérés qui figurent vraiment un cri, une femme, dansant, et qui, toute entière, n'est qu'un mouvement; une charogne, aimablement fleurie de pourriture, enfin, le *Vin*, forme harmonieuse et dressée qui participe encore à la terre, et dont le pied s'enracine, et dont la main savoureuse est une grappe! D'autres gravures suivent et l'enchantement se prolonge...

Il fut de bon goût à une certaine époque de dire que M. Rasenfosse subissait l'influence de son maître Félicien Rops. — Rien n'était plus vrai. — On ajoutait aussi qu'il l'imitait. Je tiens rappeler ce reproche, car il est parfois élégant de finir un article sur une plaisanterie. Je prie qu'on ne me chicane point trop sur la qualité de celle-ci.

A. GILBERT DE VOISINS

LA ROBE ROUGE

Comédie en quatre actes, par M. BRIEUX.

Si la France possède à Château-Thierry un « bon juge » en la personne du président Magnaud, elle en a, dans d'autres ressorts, au dire de M. Brieux, de moins recommandables : et ceux du tribunal de Mauléon se distinguent entre tous par leurs basses ambitions, par leur frénésie d'avancement, par leur absence de scrupule et de moralité. Pour arriver à revêtir la robe rouge, tous les moyens leur paraissent bons. Ainsi Mouzon, le juge chargé de l'instruction d'une grave affaire criminelle, s'obstine à trouver dans un paysan basque, malgré la fragilité des témoignages et l'absence de preuves, le coupable dont la condamnation retentissante le fera désigner, lui, aux faveurs du garde des sceaux. Et dans un deuxième acte qui est l'acte capital de cette comédie âpre et violente, il révèle des procédés d'inquisiteur qui feraient frémir d'horreur et de dégoût si l'on n'était convaincu que l'auteur, pour donner plus de mordant à la satire, a volontairement exagéré, noirci le tableau des couleurs les plus sombres....

Dans une ville de province où fut jouée le mois dernier la *Robe rouge*, des magistrats, nous dit-on, ont protesté avec véhémence contre ce qu'ils qualifiaient « une attaque contre la magistrature ». C'est, semble-t-il, admettre que la pièce de M. Brieux ne vise pas un cas particulier et que les abus qu'il signale sont à craindre ailleurs que dans la sous-préfecture imaginaire où se déroule l'action. S'il en est ainsi, il faut féliciter l'auteur de la *Robe rouge* d'avoir courageusement appelé l'attention sur le danger que peuvent courir d'honnêtes gens en proie aux cupidités de magistrats dont le désir de parvenir étouffe la conscience. Le droit d'un écrivain est de promener le scalpel dans toutes les plaies. Et pas plus que tout autre organisme social, la magistrature n'échappe à son contrôle. Souhaitons qu'il s'agisse d'une fiction : encore la pièce de M. Brieux a-t-elle une haute moralité en ce qu'elle montre aux hommes investis des

redoutables fonctions de la Justice répressive combien il importe, pour les exercer, de maîtriser toute passion...

Envisagée au seul point de vue dramatique, l'œuvre vaut par des qualités d'observation, de mouvement et de vie qui placent la *Robe rouge* parmi les meilleures productions de M. Brieux. Bien que le dénouement mélodramatique qui clôture cette comédie d'analyse et d'étude psychologique ne soit guère justifié par le caractère de l'œuvre, la pièce a, dans son ensemble, de l'unité, de la force, de la logique. Aux âmes cauteleuses des mauvais juges qu'il ose mettre en scène, M. Brieux oppose les natures frustes des malheureux que torturent et ruinent et désespèrent les intrigues dont ils sont les victimes innocentes. Il oppose aussi la probité du vieux magistrat qui, n'ayant plus d'ambition à satisfaire, juge désormais selon sa conscience.... Ces effets de contraste sont peut-être un peu gros, mais ils sont présentés avec habileté et s'imposent impérieusement.

Ce qui est d'un art plus raffiné et plus neuf, c'est le revirement qui se fait, aux assises, dans le cœur du procureur Vagret, chargé de soutenir l'accusation. S'apercevant, au moment où il « tient » la condamnation, que le faisceau de présomptions qu'il a assemblé n'est retenu que par un fil facile à rompre, le doute l'obsède tout à coup. N'a-t-il pas été emporté dans son réquisitoire par l'excitation que donne la lutte oratoire? Et sa parole a-t-elle été suffisamment combattue par la défense? Alors, très simplement et très loyalement, il fait son devoir. Et bien que désavoué par ses pairs et par le procureur général, bien que sa conduite éloigne à jamais de lui la robe rouge objet de toutes les convoitises, il requiert l'acquiescement! Cette scène, très bien traitée, est d'une grandeur émouvante.

La *Robe rouge* a trouvé au Parc une interprétation remarquable dans laquelle il faut mettre hors pair, pour le souci de vérité avec lequel ils ont créé leur personnage, M^{mes} Sylviac et Canti, M^l. Paulet, Beaulieu, Rouyer, Jahan, Vial et Dervaud. M^{lle} Sylviac surtout apporte à son rôle une violence farouche et contenue, un accent tragique, une sobriété de gestes et d'attitudes qui lui ont valu un succès unanime.

OCTAVE MAUS

Le théâtre Molière a repris la *Tortue*, qui valut il y a trois ou quatre ans, au Parc, un succès de jolie femme à M^{lle} Fériel. C'est, on le sait, une de ces pièces enchevêtrées où l'agitation, les situations compliquées, les poursuites dans l'escalier, les portes qu'on ouvre et qu'on referme tiennent lieu d'esprit et de gaieté.

L'auteur avait en M. Sarcey un spectateur bienveillant et un panégyriste obstiné. Sa mort a dû lui être doublement cruelle.

O. M.

EXPOSITIONS

La peinture a ses fiefs. Alfred Verwée mort, le franc-alleu du Furnes-Ambacht, en West-Flandre, paraît dévolu à M. Georges Bernier. Bien qu'aucune loi salique ne le lui ait conféré, il en prend possession, il s'y installe de droit ou de force, et déjà l'on commence à lui en reconnaître la suzeraineté.

Il y a de jolies qualités de lumière et de coloris dans les toiles limpides par lesquelles l'artiste s'efforce d'exprimer la poésie des horizons du littoral, l'austérité des dunes qui ourlent la mer du Nord, l'émouvante étendue des pâturages de Knocke et de Westkapelle, de Ghisteltes et d'Oudenbourg, de La Panne et d'Adin-

kerke. En sérieux progrès, M. Bernier synthétise de plus en plus ses impressions, — soirs sanglants, aubes argentines, midis enflammés, — soucieux de vérité, pénétré de la beauté de la nature, habile à en rendre les aspects infiniment variés. Si le dessin manque, çà et là, de fermeté, si la technique paraît un peu lourde, la pâte inutilement massive, la vision est sincère et révèle un tempérament de peintre.

Des portraits, des études de fleurs brossées d'une main virile par M^{me} Bernier-Hoppe, un choix d'aquarelles dans lesquelles M. Edouard Elle trouve moyen, dans ses sites de la Zélande et des bords de la mer du Nord, de ne pas ressembler à M. Staquet, non plus qu'à M. Uytterschaut ou à M. Cassiers, complètent le salonnet actuel du Cercle.

Ce que recherche M. Oscar Halle, qui réunit plus de soixante tableaux et études au *Rubens Club*, c'est l'expression sincère de la réalité. Ses figures en plein air — qu'il les étudie à contre-jour, éclairées de face ou de côté — se meuvent dans l'atmosphère, participent à la vie ambiante. Le peintre note avec précision les subtilités des jeux de lumière, plus sensible aux nuances dont se pare la nature qu'au caractère qu'elle revêt. Séduit par le charme rustique des paysages des Flandres, c'est au revers des dunes de Coxyde, aux aunaies et aux oseraies de Lombartzyde, aux rives solitaires du canal de Nieupoort qu'il demande ses inspirations. Mais le site n'a, pour lui, guère d'importance objective et ne lui sert que de sujet d'étude pour s'initier à la science des reflets, aux combinaisons infiniment variées des ombres et des clartés.

La voie est bonne, encore que l'expérience fasse défaut. Quelques portraits et études d'intérieur complètent cette exposition, qui témoigne d'un talent consciencieux et de progrès sensibles.

LE THÉÂTRE A PARIS

Les Deux Tourtereaux (1).

Si j'ai souligné à la fin de ma dernière chronique le terme *grande actrice*, ce n'est pas que je veuille railler l'une ou l'autre de nos gloires nationales, mais je sais le mal qu'elles ont involontairement fait à notre théâtre. Les pièces où il y a uniquement un beau rôle pour M^{me} X. sont à coup sûr mauvaises, et autant j'aime M^{me} X, autant je déteste les comédies faites à sa taille. M. Antoine aurait pu imiter ces nobles et néfastes exemples, il aurait pu devenir un spécialiste, nous montrer sa manière à lui de mourir, d'aimer, de se déshabiller, et bien que ses *dessous* soient certainement moins suggestifs que ceux de ces dames, il aurait trouvé des auteurs pour lui fournir des rôles, un public pour l'applaudir. Il a résisté à la tentation, nous devons lui en savoir gré, et peut-être même, quel que soit son talent d'acteur, a-t-il raison de souhaiter quitter les planches pour se vouer uniquement à la direction de son théâtre, à la lecture des manuscrits et à la mise en scène. L'influence d'une « étoile » sur une troupe de comédiens est toujours néfaste; les compagnons du fondateur du théâtre Libre n'ont pas entièrement échappé à l'instinct simiesque qui a produit tant de Sarah et tant de Réjane de second ordre. Le jour où Antoine ne sera plus que le directeur de son théâtre, il verra les défauts de son ancien jeu, et il enseignera à ses élèves les qualités qui firent de lui un artiste éminent, sans leur montrer les petites grimaces et les gestes hachés qui parfois gâtèrent son attitude. Alors je souhaite que les élèves du Conservatoire soient

(1) Suite et fin. Voir *l'Art moderne* des 13 et 27 janvier derniers.

tenus de faire un stage sous sa férule... Et, puisqu'il faut revenir à mon parallèle, je terminerai ce chapitre en deux mots : Si M. Ginisty veut apprendre son métier, qu'il donne sa démission et aille solliciter de M. Antoine un poste de régisseur que la bienveillance de son ancien collègue lui accordera, peut-être.

III

Et les résultats financiers?... Par bonté d'âme, je ne dirai rien du budget de l'Odéon, si ce n'est que M. Ginisty, grâce à sa subvention (100,000 francs par an), grâce aux charges du Conservatoire vis-à-vis de lui, se trouvait dans une situation privilégiée, et qu'il n'a certainement pas servi à ses commanditaires des dividendes merveilleux. Les actions du théâtre Antoine ont rapporté la première année 18 p. c., la deuxième 25 p. c., la troisième 19 p. c. Ces chiffres ont une éloquence suffisante.

Il faut conclure. M. Ginisty a mis en bière l'Odéon, il n'a pas servi la cause des « jeunes », il n'a pas servi l'art dramatique, il n'a pas créé de répertoire moderne, il n'a pas créé d'acteurs, il n'a pas gagné d'argent, il n'a rien fait, rien... On vient de le nommer officier de la Légion d'honneur. Pourquoi?... M. Antoine a fondé un théâtre nouveau, il a bien servi la cause des « jeunes », il a bien servi l'art dramatique, il a créé un répertoire moderne qui vaut celui de la Comédie française, il a formé toute une pléiade d'acteurs, il a fait gagner de l'argent à ses actionnaires, et son influence s'est fait sentir sur tous nos théâtres. Grâce à lui, on s'occupe un peu de l'ensemble, on s'occupe un peu de la vie, on s'occupe un peu de l'art... On vient de le nommer chevalier de la Légion d'honneur. Nous savons pourquoi.

Et maintenant, que M. Ginisty se rendorme, et pardonnez-moi de vous avoir tant parlé de cette « Belle au bois dormant » qui attend toujours le *Chemineau* qu'elle rencontra, jadis, par hasard, et dont elle rêve encore.

G. BINET-VALMER

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

La Cavalière, pièce en cinq actes, en vers, de M. JACQUES RICHEPIN.

Victor Hugo mourut, et quand ses cendres furent froides, M. Edmond Rostand écrivit *Cyrano de Bergerac*. Avant même que M. Rostand soit mort, M. Jacques Richepin aspire à lui succéder. Il ne faut point s'en ébahir. Les gros succès d'argent sont comme les lanternes qui attirent les moucheron pendant les nuits d'été; un grand nombre de ces imprudentes petites bêtes se brûlent les ailes au feu qui les charme. Attiré par la gloire du drame à panache, du drame de cape et d'épée, M. Jacques Richepin risquait de se brûler à cette grosse lanterne; il ne s'y brûla pas. Cela prouve, certes, qu'il a du talent, et je voudrais que ce talent s'employât mieux, c'est pourquoi je lui cherche une sottise querelle : avant d'être soi-même, on est toujours le fils de quelqu'un... *La Cavalière* n'est autre qu'une féministe espagnole qui vivait vers 1610, à Valladolid, et qui, méprisant son sexe, enviait aux hommes leurs pourpoints, leur courage et leurs libres plaisirs. Mais l'amour l'effleura, elle voulut être chérie plus que respectée, elle eut un amant, fut insupportable parce que pas assez femme, abandonnée pour la même raison, et redevint femme pour mourir en sauvant celui que, par vengeance, elle allait faire tuer et que cependant elle aimait. Voici — je me l'imagine tout au moins — l'essentiel de ce drame. Le féminisme ne date pas d'aujourd'hui, — toujours des filles souhaitèrent porter culotte, — les causes profondes qui rendent irréalisable le rêve actuel de quelques institutrices slaves ou anglo-saxonnes ont toujours existé elles aussi, existeront toujours. Mettre en face de l'éternelle nature les revendications féminines de l'heure présente fut sans doute le but que se proposa M. Jacques Richepin, et ce sujet est d'un ordre plus élevé que le drame romantique grâce auquel M. Rostand acquit tant de couronnes et de napoleons. Malheureusement la grosse lanterne a fasciné le moucheron joli, et les couplets cyranesques (que la salle d'ailleurs n'a point applaudis parce qu'elle les avait déjà entendus) ont alourdi un scénario qui aurait dû être simple

et rapide comme un drame classique. Sous prétexte de couleur locale, on nous a montré des bandits éloquentes, des bals masqués, des chasses et des couchers de soleil. Le fâcheux couplet a tout envahi, et nous avons pu craindre un instant que, pendant le nécessaire duel, la Cavalière ne proférât une ballade. M^{lle} Laparcerie, qui jouait ce rôle difficile de femme virile, a montré certaines qualités plaisantes, mais son jeu est trop dépourvu de nuances. Pourquoi cette excellente actrice n'abandonne-t-elle pas — ne fût-ce que momentanément — la tragédie et le drame?... Elle a mal joué *Sur la foi des étoiles* au théâtre Antoine, mais la comédie lui donnera une science de la vie qu'elle ne possède pas assez. M^{lle} Valentine Page nous a charmés par sa beauté autant que par son jeu infiniment souple et gracieux. Je regrette toutefois que la voix (qui fut jadis la voix d'or) de Sarah Bernhardt ait inspiré la gorge aimable de ces deux jolies femmes. Elles ont imité la Dame aux camélias comme M. Jacques Richepin a imité l'*Aiglon*. De cela je les blâme, et leur affirme à tous qu'ils peuvent en étant eux-mêmes égarer les modèles qu'ils copient.

— A huitain le compte rendu d'*En fête* que vient de monter avec succès l'Athénée. G. B.-V.

NOTES DE MUSIQUE

Ce sont encore les violonistes qui, la semaine dernière, ont accaparé l'attention des dilettanti bruxellois. Un ancien élève de M. Cornélis, M. Georges Sadler, a, dans une séance de musique ancienne agréablement composée et d'un réel attrait, fait apprécier les qualités d'un jeu distingué, fin, d'une irréprochable justesse. Quand l'artiste aura conquis la personnalité qui lui manque et perfectionné son interprétation au point de vue du sentiment et de l'expression, il prendra rang parmi les violonistes en vue. Le nombreux auditoire réuni à la salle Erard lui a fait, ainsi qu'au violoncelliste Loewensohn et au pianiste Janssens, le plus sympathique accueil.

Une virtuose de l'archet douée d'un tempérament exceptionnel, M^{me} Hélène Schmidt, s'est fait entendre dimanche dernier, dans une soirée intime organisée par la Société Végétarienne. Vraie nature d'artiste, celle-là. M^{me} Schmidt, qui étudia le violon sous la direction de Jenő Hubay, puis d'Eugène Ysaÿe, nous paraît réunir les qualités les plus hautes : la puissance du son, une compréhension musicale supérieure, un sentiment pénétrant, un style large et soutenu. La Chaconne de Vitali, le Triple concerto de Vivaldi exécuté par M^{me} Schmidt avec deux de ses élèves, M^{me} Doehaerd et M^{lle} Scheffer, le Trio en ré de Beethoven (avec M^{lle} Vuillemet et M. Doehaerd) ont valu à l'artiste un succès décisif que ne peut manquer de ratifier le grand public lorsqu'elle prendra contact avec lui. On a vivement applaudi, à cette même séance, le violoncelliste Doehaerd, qui a interprété avec goût l'*Élégie* de Fauré. Dans un intermède, la présidente de la Société, M^{me} de Paepe, a lu des pages charmantes de Michlet, d'Edwin Arnold et d'Armand Silvestre sur le traitement que méritent nos « frères inférieurs », les animaux...

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Instinct, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, G. Balat. — *La Littérature moderne et ses tendances sociales*, conférence faite à l'Union artistique de Charleroi par MARIUS RENARD. Charleroi, imprimerie Miché Hubert. — *Vlaamscheen Europeesche Beweging*, door AUG. VERMEYLEN. — *Les Stances*, par JEAN MORÉAS (III^e, IV^e, V^e et VI^e livres). Paris, Ed. de la Plume. — *Les patins de la reine de Hollande*, roman, par EUGÈNE DEMOLDER. Paris, *Mercur de France*. — *Messaline*, roman de l'ancienne Rome, par ALFRED JARRY. Paris, ed. de la Revue blanche. — *Petites Légendes*, par EMILE VERHAÏREN. Bruxelles, éd. Deman. — *Les Oiseaux du pays*, par HENRI PLON. Bruxelles, G. Balat. — *L'Homme qui voulut être roi*, par RUDYARD KIPLING. Traduit de l'anglais par L. Fabulet et R. d'Humères. Paris, *Mercur de France*. — *Trois semaines d'amour*, roman par PAUL HEON; préface de WILLY. Paris, H. Simonis-Empis.

PETITE CHRONIQUE

Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique littéraire de M. HUBERT KRAINS.

Indépendamment des expositions collectives de MM. Van Rysselberghe, Émile Claus et Maurice Denis, le Salon de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira à la fin du mois, réunira un choix d'œuvres de MM. A. Baertsoen, G. Combaz, A. Delaunois, Ch. Doudelet, A. Donnay, P. Du Bois, H. Huklenbrok, G. Lemmen, Ch. Mertens, C. Meunier, Ch. Michel, G. Minne, V. Rousseau, Ch. Van der Stappen, E. Van Mieghem, M^{les} A. Boch, L. Danse, J. Lorrain, etc. (Belgique); MM. P. Cézanne, A. Charpentier, H.-E. Cross, G. d'Espagnat, H. Detouche, Fantin-Latour, A. Guillaumin, Hermann Paul, A. Lebourg, Camille Lefèvre, M. Maufra, Claude Monet, Camille Pissarro, A. Renoir, S. Rusier, E. Vuillard, A. Wilder, etc. (France); M. Breiter, M^{me} Caba Ewings (Pays-Bas); MM. Grubicy de Dragon et G. Kienerk (Italie); F. Hodler (Suisse); J.-M. Sert et D. de Regoyos (Espagne); J. Humphreys-Johnston et Ch. Pepper (États-Unis). L'exposition groupera, on le voit, une partie de l'avant-garde de l'art et offrira un ensemble d'une attrayante variété.

Une exposition de tableaux et d'aquarelles du regretté Franz Binjé aura lieu dans le courant d'avril, dans les galeries du Cercle artistique de Bruxelles.

A l'occasion du XV^e anniversaire de sa fondation, la Société des Aquafortistes belges organisera dans le courant d'avril-mai, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, une exposition d'aquarelles et de pointes sèches. Les adhésions doivent être adressées avant le 15 février au secrétariat, 185, rue Joseph II, à Bruxelles.

Indépendamment des *Patins de la Reine de Hollande*, que vient d'édition le *Mercur de France*, notre collaborateur Eugène Demolder vient d'achever un volume de contes pour enfants intitulé *Le Cœur des pauvres* et qui paraîtra vers Pâques avec des illustrations de Cousturier.

Le Quatuor Zimmer se fera entendre mercredi prochain à Paris, à la *Schola cantorum*. Il interprétera un quatuor de Haydn, un quatuor de Mozart et le deuxième quatuor de Vincent d'Indy.

La veille, à 3 heures, il donnera par invitations une matinée à la salle Erard.

MM. Jaspar, pianiste, professeur au Conservatoire, et Zimmer, violoniste, donneront vendredi prochain à Liège la première des séances qu'ils consacreront à l'histoire de la sonate pour piano et violon, depuis les origines jusqu'à nos jours. Cette audition sera précédée d'une causerie par M. Henry Maubel.

M. Édouard Risler, qui vient de remporter à Berlin un grand succès en interprétant à la *Société philharmonique*, en présence de l'autour auquel le public fit une chaleureuse ovation, la Symphonie de Vincent d'Indy sur un thème montagnard français, a donné à cette ville cinq récitals qui résument en quelque sorte toute l'histoire du piano depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Déjà ces cinq séances avaient été très goûtées à Amsterdam et à Vienne. M. Risler compte les rééditer à Paris en avril-mai.

La première soirée est consacrée aux vieux maîtres français : Couperin, Diquein, Rameau; à J.-S. Bach; à Händel, Scarlatti, Ph. Emm. Bach, Haydn et Mozart. Beethoven remplit seul le programme de la deuxième séance avec quatre de ses sonates (op. 26, 53, 106 et 111). La troisième soirée réunit les noms de Schubert, Weber et Mendelssohn. Puis viennent, à la quatrième, Schumann et Chopin; à la cinquième, Liszt.

Nous signalons à l'administration du *Cercle artistique* cette attrayante série d'auditions, analogue à celle — à jamais mémorable — que donna jadis Rubinstein à la Grande-Harmonie.

Réflexion un peu amère, mais juste, d'Henri Maubel :
« De us que la France nous a pris César Franck, nous attendons impatiemment l'artiste dont le génie auréolera notre goût tant réputé d'amateurs de musique et de mangeurs de sonorités. Peter Benoit, c'est le Mistral d'Anvers; mais pourquoi, je me le suis souvent demandé, nous qui avons tant de sang germain dans les veines, n'avon-nous pas aussi dans le pays un musicien à imposer au monde? »

Un dessin d'Ingres, le *Portrait de Paganini*, dessin à la mine de plomb, daté : *Rome 1819*, a été adjugé à l'hôtel Drouot pour la somme de 5,600 francs à M. Bonnat.

Celui-ci vient de faire don au Musée de Bayonne, sa ville natale, de la plus grande partie des collections artistiques qu'il a réunies : bronze de Barye, figurines de Tanagra, tableaux et dessins de maîtres (Rembrandt, Van Dyck, Tintoret, Poussin, Lawrence, Ingres, Tassaert, etc.), plus diverses sculptures.

Cette généreuse donation sera placée dans le nouveau musée de la ville, qui s'appellera désormais le Musée Bonnat.

CARNET ARTISTIQUE

Du 10 au 16 février.

AU MUSÉE : Exposition temporaire des tableaux récemment acquis par l'État (salles II et X). — Exposition du Cercle « Pour l'Art » (clôture le 16).

AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition Stacquet-Uyterschaut-De Rudder.

AU RUBENS-CLUB : Exposition O. Halle (clôture le 13).

ATELIER J. LEMPOELS, 3, rue Kindermans. Exposition (1 1/2-4 h.).

Lundi : 8 h. 1/2. Concert Van Dam (Grande-Harmonie).

Mardi : 8 heures. Récital Maurage (salle Erard)

Jeudi : 2 h. 1/2. Conférence de M. Piérens-Gevaert (théâtre du Parc). — 5 h. Conférence de M. H. Carton de Wiart (l'École de musique d'Ixelles) — 8 h. 1/2. Récital Busoni (Grande-Harmonie). — Quatuor Wilford (salle Erard).

Vendredi : 8 h. 1/2. Séance Schörg-Bosquet (Ravenstein).

Aux sourds — Une dame riche, qui a été guérie de sa surdit et de bourdonnements d'oreille par les tympanes artificiels de l'**Institut Nicholson**, a remis à cet institut la somme de 25,000 francs afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de procurer les tympanes puissent les avoir gratuitement. S'adresse à l'**Institut Longcott, Gunnersbury, Londres, W.**

Étude de M^r CRICK, notaire à Bruxelles,
6-8, rue de la Chapelle.

Le notaire CRICK vendra publiquement le samedi 14 février, à 2 heures précises de relevée en la salle Sainte-Gudule, rue du Gethilhomme, 3, à Bruxelles, une collection de

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Aquarelles, Dessins, Gravures.

Ouvres importantes de DE GROUX (Charles), ROBIE (Jean), SCHAEFELS (Henri), STEVENS (Alfred), VERWÉE (Alfred), etc.

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12, à Bruxelles.

Exposition particulière : Jeudi 14 février
Exposition publique : Vendredi 15 février

de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude et chez les experts.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLES, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔSE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Cou'eurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ÉCONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROPS** et **Odilon REDON**

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Louise (OCTAVE MAUS). — *La Faneuse d'amour* (EUGÈNE DEMOLDER). — Paul De Vigne. — Expositions. — Le Cadre des œuvres d'art (JOSEPH LECOMTE). — Le Théâtre à Paris. Théâtre de l'Athénée. *En fête!* (G. BINET-VALMER). — Le Collège d'esthétique moderne. — Beaumarchais. — Memento des Expositions. — Petite Chronique. — Carnet artistique.

LOUISE

Roman musical en quatre actes

M. Gustave Charpentier nous offre un curieux exemple d'indiscipline. Au moment où, lassé de l'opéra pseudo-historique de Meyerbeer et des récits spécieusement sentimentaux de Gounod, le public commence à s'accoutumer aux drames légendaires inaugurés par Wagner, à se familiariser avec les héros et les dieux fraternellement unis en de pompeuses épopées, ce musicien à ses débuts se permet de bousculer effrontément les habitudes nouvelles en élevant à la dignité de personnages symboliques, d'entités psychiques reflétant les passions éternelles de l'humanité, des êtres obscurs anonymes, n'ayant pour les distinguer, dans la foule grouillante du

prolétariat, ni l'éclat de vertus transcendantes, ni la splendeur barbare du vice. Un père ouvrier, dont la bonté a pour limites les préjugés de sa caste, une mère rivée à d'inflexibles routines, une fillette que fascine l'attrait du plaisir, un voisin dont la vingtième année allume les sens lui paraissent, dans l'humble existence qui les enclot, receler au même titre que d'exceptionnels héros une parcelle de la vie universelle. Et ces quatre personnages, pris au hasard dans la lutte quotidienne des instincts, deviennent, en son roman musical, figures tragiques, émouvantes par le caractère synthétique qu'elles revêtent.

Comme fond de décor, au lieu des tapisseries fleuries, aux tons harmonieusement fanés, évoquant quelque légende scandinave ou l'un ou l'autre récit mérovingien, le lumineux panorama de Paris, — du Paris d'aujourd'hui, tour à tour déployé dans la gloire de ses heures claires et dans ses prestigieuses féeries nocturnes. Par un artifice analogue à celui dont usa maintes fois Émile Zola, spécialement dans *Une Page d'amour*, l'auteur de *Louise* fond si étroitement l'action avec le milieu dans lequel elle se déroule que le décor fait partie intégrante du drame. Il ne se borne pas à en fixer l'atmosphère. C'est un personnage essentiel, dont le rôle muet grandit peu à peu jusqu'à absorber tous les autres et qui domine, comme le Destin, la marche des événements.

On devine ce que cette conception du drame lyrique, dans laquelle un panthéisme fervent s'allie à d'irrévérencieux propos contre des institutions qu'il n'est pas jugé décent de combattre, a dû causer de surprise, soulever de colères, provoquer de polémiques.

L'esthétique de M. Charpentier peut déplaire. Il est permis de préférer à son art peuple, d'un naturisme poussé à l'extrême, des œuvres animées d'héroïsme, pénétrées d'une intellectualité plus haute, traversées de passions plus profondes et plus pathétiques que les amours à fleur de peau de Julien et de Louise, — car l'attraction du plaisir et l'attrait de la « fête » l'emportent, en ce « fait-divers », sur le sentiment, l'auteur nous le fait clairement comprendre. Ce qu'on ne peut nier, c'est que M. Charpentier a, dans les données où il s'est volontairement confiné, exprimé avec une singulière intensité, dans une langue personnelle d'une éloquence persuasive, avec une autorité et une sûreté remarquables, son rêve de poète et de musicien.

Ce rêve, Catulle Mendès l'a résumé en ces quelques lignes essentielles : « Richard Wagner préféra les apparences de la Chimère à celles de la Réalité, les dieux, les héros, ces passants du songe, aux passants de la rue ; et, sans doute, mon instinct m'incline à l'approuver ; mais ce que l'auteur de *Lohengrin* et de *l'Anneau du Nibelung* exprime par l'Idéal, n'est-ce pas la Vie qui, bien que sublimisée, demeure humaine, nous émeut, nous charme ou nous tenaille par cela même ? Et la Vie — c'est-à-dire le drame même — qu'il exprime par les Divins, par les Enormes, n'est-il pas permis, et plus proche, de la trouver dans les misérables et les petits ? Elle peut y être aussi intense, aussi poignante, aussi belle ; et même le symbole que doit dégager — sans que la volonté du poète semble y être pour rien — toute œuvre aux hautes visées, émane aussi bien du sort des humbles que du destin des dieux, — du Guignon que de la Fatalité. »

Sans doute M. Charpentier n'est-il pas le premier qui ait songé à mettre en scène, dans un ouvrage lyrique, des hommes du peuple pris dans la vie contemporaine. Pour ne citer que les exemples les plus récents, M. Bruneau dans *le Rêve*, M. Mascagni dans *Cavalleria rusticana*, M. Massenet dans *la Navarraise* l'ont précédé dans cette voie. Mais comparez aux personnages purement anecdotiques de ces drames les figurés symboliques de M. Charpentier : vous serez frappé de la nouveauté et de l'ampleur de sa conception. Le rôle de Louise n'est même pas limité à celui de l'aimable grisette que personnifie avec un talent très souple M^{lle} Claire Friché. Elles sont toutes, très nettement, « Louise », les figures féminines qui traversent l'action en silhouettes frivoles ou tragiques : trottins et piqueuses à l'aiguille, elles en expriment les appétits, les rêves et les illusions ; chiffonnières et marchandes des quatre saisons, elles en évoquent la déchéance et la ruine. Entre ces deux avatars, il y a le contact de Paris qui les grise et les perd, — Paris dont le pouvoir magnétique est assez apparent pour faire naître le regret de ce que l'auteur ait jugé nécessaire de l'incarner dans un personnage de

féerie qui rompt, par son caractère fantastique, l'unité de ce drame de vie et de vérité et qui le dépare sans y ajouter aucun élément d'intérêt.

Musicalement, *Louise* révèle, en même temps qu'une incontestable adresse d'écriture, un véritable tempérament dramatique. Poème et partition s'enchaînent d'une façon presque hermétique. Imaginez la musique détachée de son cadre et jouée isolément : elle n'aura aucun sens appréciable. Songez, d'autre part, au dénuelement du drame dépouillé de la magie mélodique qui l'enveloppe de sonorités évocatrices. Jamais, peut-être, on n'a poussé plus loin la fusion des éléments qui constituent le drame lyrique — action, musique, mimique, décor — et qui, réunis, provoquent l'émotion des sens en même temps qu'ils agissent sur la mentalité des spectateurs.

Sans être d'essence supérieure, la partition de *Louise* est le commentaire le plus fidèle qui se puisse imaginer de l'action qu'elle traduit. Dans les deux actes où le cœur parle, où le conflit des sentiments détermine le drame humain, — le premier et le quatrième, — elle a de la chaleur, de l'accent, une ligne expressive réellement séduisante. Je prise moins les parties pittoresques et épisodiques de l'œuvre, le tableau du réveil de Montmartre et la symphonie des cris de la rue, l'entrée bruyante des rapins, la scène du Couronnement de la Muse, dont la vulgarité détonne.

Entendons-nous : on me dira que pour décrire le cortège carnavalesque de la « Vachalcade » montmartroise, il serait illogique que le musicien se haussât aux splendeurs harmoniques qui accompagnent l'entrée des dieux au Walhall, et j'en tombe d'accord. Toutefois, la musique peut suggérer une impression sans instantanéiser, comme un cliché photographique, la scène qu'elle entend évoquer. C'est au cerveau créateur de l'artiste à en traduire l'aspect comique et bouffon, ou noble et glorieux.

La sérénade de Beckmesser et la mêlée qu'elle provoque dans les rues de Nuremberg, le Carnaval à Rome et à Paris, le cortège des métiers du *Chant de la cloche*, la burlesque aventure de l'Apprenti sorcier n'ont, je pense, aucun caractère héroïque et peuvent être, par leur caractère, rapprochés du divertissant épisode décrit par M. Charpentier. Mais ni Wagner, ni Berlioz, ni Svendsen, ni Vincent d'Indy, ni Paul Dukas n'ont, pour susciter l'illusion d'une scène populaire, commis l'erreur de composer de la musique triviale et canaille. La langue musicale est, comme la littérature, un véhicule de la sensation ; elle n'est pas la sensation elle-même. La transposition de l'impression reçue en formes euphoniques et rythmiques, c'est l'œuvre d'art. « Ce qu'il faut peindre, » a dit W. M. Hunt, « ce n'est pas la réalité, mais l'apparence de la réalité. » Et de même qu'on ne fait pas un paysage en collant des brins d'herbe

et des feuilles d'arbres sur une toile, on ne peut transporter sur la scène, qui a son optique particulière, sa perspective spéciale, le carnaval musical des rues. Dans une opérette, dans une revue de fin d'année, on s'explique l'entrée de la fanfare de Fouilly-les-Oies ou de Trépigny-la-Chaussette. Le drame lyrique a d'autres exigences. Et c'est ce qui fait, sans doute, que *Louise* déplaît à bon nombre d'auditeurs, en dehors des myso-néistes invétérés.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement la Vachalcade qui choque par sa vulgarité. En maints passages, l'auteur prête une oreille trop attentive aux suggestions de la muse de Montmartre qui inspira M. Paul Delmet, M. Fragerolles et autres célébrités locales. Il a beau gonfler aux proportions épiques de frêles thèmes représentatifs, le fond demeure plus proche du *Chat noir* que du Cirque d'été, — je voudrais pouvoir dire de l'Opéra. Et le rythme à trois temps de la valse viennoise par laquelle il allégorise le Plaisir domine peut-être plus que de raison une partition qui prétend s'élever, dans la scène de l'invocation à Paris entre autres, aux plus hauts sommets du lyrisme. Mais la forme demeure, par sa flexibilité, par la variété et l'imprévu de ses aspects et de sa coloration, d'un intérêt constant. Et tels fragments : la symphonie du repas de famille, au premier acte, le chœur de l'atelier de couture, au deuxième, le monologue désespéré du père, au quatrième, constituent des pages qui marquent dans la production musicale contemporaine.

La direction de la Monnaie a réalisé, en montant cette œuvre déconcertante et malaisée à mettre au point en raison de la complication des décors et du nombre inusité des interprètes (il n'y a pas moins de trente-deux rôles !) un effort artistique qui mérite de chaleureux éloges. Orchestre et chœurs sont impeccables sous la ferme direction de M. Sylvain Dupuis. Les quatre décors neufs, signés Duboscq et Devis et Lynen, sont la reproduction fidèle, en des dimensions plus grandes, des merveilleuses créations de Jusseaume qui firent sensation à l'Opéra-Comique. Il n'y a qu'un regret à formuler : c'est que la Ville n'ait pas cru devoir jusqu'ici procéder aux installations nécessaires à l'établissement d'une toile panoramique.

L'interprétation vocale est, de même, absolument remarquable. La jolie voix de M^{lle} Friché, la simplicité et le naturel de son jeu donnent au personnage de Louise beaucoup de charme, et l'artiste a, d'emblée, conquis toutes les sympathies. M. Seguin a trouvé dans le rôle du père l'occasion de faire valoir, une fois de plus, ses exceptionnelles qualités de musicien, de chanteur et de comédien : c'est une nouvelle incarnation de Hans Sachs qu'il nous donne, d'un Hans Sachs modernisé, mais de bonté et d'humanité égales à celles du savetier-poète dont le souvenir plane en maint endroit sur l'œuvre de

M. Charpentier. M^{me} Dhasty, acariâtre à souhait, compose son personnage avec un réalisme saisissant. M. Dalmorès se plie avec une rare aisance aux exigences de son nouvel avatar et exprime d'une voix claire et fraîche les émois de sa passionnète. Il n'y a, vraiment, que des éloges à décerner à tous les protagonistes de l'ouvrage. Et parmi eux M^{lle} Maubourg, M. Forgeur et M^{lle} Montmain, chargés de rôles purement épisodiques, ont trouvé moyen de se mettre en vedette et de se faire unanimement applaudir.

OCTAVE MAUS

LA FANEUSE D'AMOUR

PAR GEORGES EEKHOU

Édition du *Mercur de France*, Paris.

Un roman passionnel, celui-là. D'une passion qui brûle et torture. Rien à fleur de peau : l'art descend jusqu'au cœur, de l'art qui embrase les moelles. Pas de rhétorique, pas de phrases : des âmes qui sont ardentes comme le fer rouge, des mots vomis par le cratère d'un âpre amour. Au lendemain du procès de Bruges, où triompha Eekhoud, où fut proclamé son droit de se pencher, en analyste et en compatissant, vers tous les sentiments humains, fussent-ils réprouvés (et puis qui a le droit, en somme, de réprover les élans dont d'autres souffrent?), voilà un roman où la jacquerie campinoise est exaltée dans sa rusticité et son fanatisme. Œuvre patriale et fervente, livre d'où fume une sueur de peuple et un relent de religiosité farouche, missel sauvage où se mêlent la chair et l'encens. L'héroïne, la comtesse Clara d'Adembrode, est née de la plèbe ; malgré sa fortune, son mariage aristocratique, elle conserve les instincts de sa race dans ses fibres. Clara est torturée par la nostalgie des pauvres, des prolétaires, des beaux gas campagnards ; son sang la torture ; les lèvres brutales des matelots d'Anvers ou des moissonneurs des polders sont les coupes où pétillent le vin qui doit rafraîchir ses étranges fièvres ; elle s'y enivre, par une nuit de somnambulisme et de délire. Son sang triomphe, la fatalité de sa race la jette dans les bras d'un manant : scène d'amour superbe, duo à la fois douloureux et éperdu, râle angoissé, rêve damné, cauchemar béni ! Celui qui a fauté avec elle dans un accès de somnambulisme, le rustre vers lequel elle se traîne, assoiffée par un éréthisme jaloux qui l'étrangle, lorsqu'il sait le péché qu'ils ont commis le réprovoque et repousse avec mépris la maîtresse d'une nuit inconsciente et tragique. Mais remonte, au cœur d'elle et de lui, la religiosité qui couve au fond des âmes flamandes. Et le livre finit par un *Ave Maria*. C'est vraiment très touchant et très beau. Clara d'Adembrode, la *Faneuse d'amour*, aime et souffre autrement qu'aime et souffre le comte de Kehlmark dans *Escal Vigor*. Mais la comtesse d'Adembrode et le « Dijkgraaf » sont des êtres destinés aux flammes et aux tortures de la passion. Ils se trouvent tous les deux voués aux enfers terrestres des indomptables instincts, des dramatiques existences, où l'on cueille des roses de sang et de l'amour en flamme. On ne poursuivra pas la *Faneuse d'amour* devant les tribunaux : parler de l'adultère, est-ce « contraire aux mœurs » ? Eekhoud le fait d'une façon tragique, où l'on sent les êtres plier sous la fatalité.

Beaucoup d'autres en dissertent d'une manière aimable : et même ceux-ci, vraiment, sont très goûtés dans le public lettré où l'on savoure les livres à la mode. Qu'on lise plutôt la *Faneuse d'amour* : c'est de l'humanité palpitante. Et le roman, pathétique et emporté, est encadré de descriptions fougueusement écrites, de paysages vibrants.

Le paysage suivant n'a-t-il pas la sombre et angoissante splendeur d'un pastel de Constantin Meunier :

« Des chalands chargeaient au pied des bernes où s'entassaient des blocs de briques et de tuiles. L'enfant amorcée assistait à la manœuvre, admirant ces ouvriers poudreux ou gâcheux suivant le temps. Qu'elle se désagrégât en boue ou en poussière, la marchandise de ces tâcherons les passait toujours à la même teinte rougeâtre. Les talus et les hangars au fil de l'eau en contrebas de la digue, rouges encore les cheminées cylindriques dépassant les bâtiments qui s'agglomèrent alentour. Des façons de vallées creusées par le travail des hommes pour l'extraction de l'argile s'élargissaient, pénétrant toujours plus avant dans l'intérieur des terres et disputant la glèbe aux cultures. La végétation était reléguée aux confins, constamment reculés, de cette zone industrielle. Briqueteries et tuileries brunâtres par les temps gris, rutilaient sous le ciel bleu. Une chaleur délétère; des vapeurs azotées, âpres, lourdes et violâtres, montaient des fournaies, répandant une fade odeur de terre cuite et renchérisaient sur la radiation d'un implacable soleil. Dans cette gehenne les hommes travaillaient nus jusqu'à la ceinture. Et l'on ne savait, par moments, ce qui fumait et grésillait le plus, de leur encolure tannée ou de leurs pains de briques. »

La *Faneuse d'amour* est l'édition définitive, revue et maintenant ne varietur, des *Milices de Saint-François*, un livre que publia jadis Georges Eekhoud à un nombre restreint d'exemplaires.

EUGÈNE DEMOLDER

PAUL DE VIGNE

Une triste nouvelle nous arrive : le sculpteur Paul De Vigne vient de succomber à la maladie cruelle qui l'avait, depuis des années, éloigné de son atelier.

Né à Gand en 1843, il fut, avec Van der Stappen et Vinçotte, l'un des auteurs de la renaissance de l'art statuaire en Belgique. Il substitua aux abstractions et aux mythologies en honneur à l'époque de ses débuts un art plus proche de la nature et de la vie. Sa plastique élégante et noble, le sentiment délicat dont ses figures sont pénétrées, la souplesse qu'il savait donner aux lignes sculpturales de ses conceptions le classent parmi les artistes les plus distingués dont s'honore notre pays.

Dès 1866, il exposa au Salon de Bruxelles une figure en plâtre, *Fra Angelico da Fiosole*, qui attirera l'attention. Mais c'est en 1875 et en 1878 que s'affirma sa maîtrise naissante. *Domenica*, un nu d'une grâce et d'une chasteté exquises, puis sa figure de chanteuse de rue endormie, *Poverella*, fixèrent sa jeune renommée. En 1884, *L'Immortalité* (1), composée pour la tombe de Liévin De Winne et qui figura à la première exposition des XX, puis des bustes, des ivoires, parmi lesquels la jolie *Psyché* admirée, l'an passé, à l'exposition universelle

(1) Au Musée de Bruxelles.

de Paris avec une tête de Christ en bronze et un bas-relief en marbre, *L'Espérance*, le mirent définitivement au premier plan.

Mais De Vigne se consacra surtout à l'art monumental, qu'il régénéra par une esthétique nouvelle à laquelle ne fut pas étranger le séjour qu'il fit dans sa jeunesse en Italie. On lui doit notamment le monument Van Artevelde, composé d'une statue colossale, de bas-reliefs, de lions héraldiques, etc., et érigée sur la place du Vendredi, à Gand; le monument Van Houtte, également à Gand; la *Constance*, statue en pierre ornant la gare du chemin de fer; la *Liberté des Cultes*, au Palais de la Nation, à Bruxelles; le groupe en bronze de *Breydel et De Coninck*, à Bruges; le monument du *Chanoine De Haerne*, à Courtrai; celui de M^{me} Gevaert, au cimetière d'Evere; la figure allégorique de la *Senne* (fontaine Anspach), à Bruxelles, et le beau groupe en bronze, *Le Génie prenant son vol*, placé devant le Musée de peinture, rue de la Régence.

Paul De Vigne était membre de l'Académie de Belgique, de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers et de celle de Berlin, correspondant de l'Institut de France, etc. En lui s'éteint une des plus hautes personnalités de l'Art belge.

EXPOSITIONS

MM. Stacquet et Uytterschaut, les frères jumeaux de la peinture moite, les aînés de la brillante pléiade d'aquarellistes qui dispersent, à chaque saison nouvelle, dans les Salons et Salonnets, de jolies images papillonnantes, ont occupé, la semaine dernière, la cimaise du Cercle artistique.

On connaît de longue date leur habileté de main, et comme ils peuvent tous deux, l'un avec une pointe de sentiment, l'autre avec un grain de malice, laisser choir à point nommé la goutte chargée de pigments colorés qui va donner ici l'illusion d'un ciel limpide et soyeux, là d'une mare sommeillant dans l'herbe, plus loin d'un tronc bronzé par la mousse, ou d'un toit de tuiles éclaboussé de soleil, d'une haie d'aubépines, d'un verger criblé de lumière.

Les martres de M. Stacquet chantent parfois une mélodie un peu plus grave. La mélancolie de la Campine, le rude hiver de la Hollande septentrionale le sollicitent. Et de ses pèlerinages d'art il rapporte des intérieurs rustiques austères, des coins de bourgades ensevelies dans un linceil glacé, des plages que battent les vagues déferlées sous un ciel de tempête.

M. Uytterschaut tire parti de tout ce qu'il rencontre, d'une pompe, d'une porte de jardin, d'une vanne, d'une flaque d'eau, d'une barque échouée sur le sable, pour chanter un hymne d'allégresse à la nature. Sa jeunesse, sa fougue, sa gaieté sont déroulantes. Il semble, chaque année, qu'il soit mieux en verve que la saison passée. Si son godet n'est pas grand, c'est bien dans son propre godet qu'il trempe ses pinceaux....

Des masques en grès, dont l'auteur répète à satiété la formule, et un médiocre buste de feu Oscar Stoumon, le tout signé De Rudder, complètent cet aimable Salonnet.

LE CADRE DES ŒUVRES D'ART

On nous écrit :

On ne s'inquiète pas assez du cadre, de l'entourage, du piédestal des œuvres d'art.

Au *Cinquantenaire*, le temple des *Passions humaines*, qui pouvait être isolé dans le recueillement de la verdure, est diminué, vulgarisé par le voisinage d'un monstrueux panorama.

À Anvers, le *Débardeur* de Meunier — au lieu d'être le centre vers lequel convergeraient, comme une cour, d'environnantes beautés — le *Deburdeur* est relégué à l'angle d'une façade du Musée, comme un accessoire sans plus d'importance que les croûtes voisines. Il est posé sur un piédestal à la bonne fran-

quette, médiocre, mal compris, sans rapport avec la statue. Les Anversois semblent ne pas se douter qu'ils possèdent là une œuvre sublime — la plus grandiose qu'ait produite l'école belge. Aussi je voudrais qu'on dressât près du port, à Bruxelles, un double de ce *Débardeur*, mais sur un piédestal « en vague », soulevant la statue, commençant dès le sol son jaillissement.

Ces malheureuses leçons seront-elles efficaces?

M. Van der Stappen a-t-il choisi la place où s'élèvera son *Monument à l'Infinie Bonté* et s'est-il entendu à cet égard avec la ville? Cela est indispensable en tout cas pour que l'œuvre soit dans les proportions et le caractère voulus.

Et le *Monument au Travail*? Meunier songe-t-il à son architecture? Il a dit un jour au peintre Delsaux qu'il voulait « un bloc, une masse à base de colonnes ». Ces colonnes et l'encadrement de ses œuvres les abandonnera-t-il au premier médiocre venu? Ne serait-il pas déplorable qu'un artiste insipide et embourbé fût chargé plus tard, par l'État, de la construction du monument enchâssant des œuvres telles — aussi originales, aussi grandioses — que le *Creuset brisé* et le bas-relief des *Débardeurs*?

Horta seul mérite cet honneur. Combien je voudrais que Meunier se l'adjoignît! Horta soulèverait le « bloc » à l'aide de ses colonnes si simples, si logiques, si poétiques, dont le chapiteau isse du fût aussi naturellement que le panache d'eaux retombantes d'un jet d'eau.

Je souhaite donc — et j'espère ardemment — qu'aussitôt que le couronnement du *Monument au Travail* sera trouvé, aussitôt que le volume total de l'œuvre sera déterminé, Meunier appellera Horta et lui confiera l'enveloppement et la liaison de ses bas-reliefs. A eux deux ils créeront le plus beau monument moderne qui soit en Belgique et, qui sait, peut-être au monde.

JOSEPH LECOMTE

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE

En fête! comédie en cinq actes de M. AUGUSTE GERMAIN.

Les exigences de la mise en page ont parfois de curieux résultats : je dois vous parler aujourd'hui d'une pièce qui déjà agonise sur la scène où elle fut interprétée. Aussi m'occuperai-je peu du scénario. A propos d'*En fête!* on peut étudier brièvement deux ou trois idées générales sur l'art dramatique. Et d'abord cette comédie est tirée d'un roman. On s'en aperçoit en l'écoutant : voilà bien ces caractères incomplets, ces épisodes se succédant sans qu'une logique apparente les conduise, ces détails jolis et cette obscurité aussi, défauts inhérents aux œuvres théâtrales qui prennent leur source dans le roman. L'autre semaine, je vous ai signalé la chute de cette *Petite Paroisse* que de semblables qualités condamneront à une mort rapide. Il y a de très vieilles maximes que nul ne respecte. Chacun sait que le roman n'a pas besoin d'une intrigue originale, que sa valeur réside dans les pensées, la psychologie, les détails, le paysage, et que le théâtre, lui, ne vaut que par l'intrigue. Il faut que celle-ci soit neuve ou tout au moins renouvelée, simple, nettement définie, se développant harmonieusement. Je n'ai pas à examiner si l'art du roman est d'essence supérieure à l'art dramatique, mais on peut affirmer que ces deux genres sont essentiellement différents, sinon opposés l'un à l'autre. Je sais bien que certains auteurs ont réussi à créer un genre hermaphrodite, et qu'il existe aujourd'hui des romans construits sur des scénarios de pièces et des pièces bâties sur des plans de romans. Hélas! les auteurs dramatiques sont des hommes heureux : ils gagnent beaucoup d'argent, chacun les envie, souhaite leur ressembler... Un roman paie mal la peine qu'on prend à le faire, mais d'un roman on peut tirer une pièce. Ainsi naquit un métier très lucratif, semble-t-il; en vérité, il n'en est pas de plus ingrat... Si votre roman a réussi, s'il a capté un nombreux public, parmi les spectateurs de votre pièce quelques-uns auront lu votre livre, et ne retrouvant plus dans votre scénario certains détails qui les charmèrent, ils proclameront que le

roman valait mieux que la pièce. Ceux qui n'auront pas lu votre roman trouveront votre comédie obscure, illogique, parce que la logique secrète de votre œuvre leur échappe, tandis qu'elle est trop présente à votre esprit. Et tous s'en iront, mécontents...

Cependant, malgré que la pièce de M. Auguste Germain ne soit pas une œuvre d'art, elle obtient à l'Athénée une apparence de succès, et c'est là le second théorème qu'on peut se proposer de résoudre. Chaque spectateur en quittant la salle murmure : « Cette pièce est absurde!... » Une heure plus tard, il dira à quelque ami rencontré au coin d'une rue : « Allez donc voir la pièce de Germain à l'Athénée; c'est absurde, mais il y a de très jolies femmes! » Et le lendemain, la phrase sera : « A l'Athénée, chère Madame, on joue une pièce bien amusante, les toilettes sont superbes et les femmes jolies... » Ainsi, en dépit de la critique officielle, qui fut sévère, *En fête!* a vécu quinze jours sur les planches. Il ne faut pas s'en étonner : le goût dramatique en France a subi une double évolution.

L'élite de notre public (clientèle ordinaire du théâtre Antoine) est devenue extrêmement sensible à la beauté tandis que la foule n'est plus même digne d'applaudir les pièces d'Alexandre Dumas fils. Ils vont au théâtre, les gens du monde, la panse pleine du repas qu'ils firent jusque vers 10 heures dans quelque cabaret à la mode, le cerveau engourdi par trop de vins merveilleux ou préoccupé par la chute de quelques titres à la Bourse, cette après-midi. Ils sont accompagnés de femmes à conquérir, que la pièce ennue, toujours! et qui bavardent... Ils cherchent uniquement le plaisir des yeux et si les tréteaux sont peuplés d'élégance, ils s'amuse : les femmes discutent l'art du couturier, les hommes admirent celui de la nature qui fit tant de belles gorges offertes aux mains qui s'ouvrent pour les prendre et qui se referment pour applaudir. De l'art dramatique, ce public ne s'occupe point, il digère et désire, et c'est tant mieux pour les auteurs des pièces qu'on nous présente cet hiver. Jamais saison ne fut plus médiocre : le Théâtre-Français, malgré l'activité provinciale de son directeur, ne parvient pas à loger dans ses couloirs tous les costumes de *Patrie*, et tant que les costumes ne seront pas logés, le drame de M. V. Sardou ne sera pas joué, et quand il sera joué, on s'apercevra, « mais un peu tard », qu'il n'était pas besoin de tant de costumes. Le Gymnase, le Vaudeville, l'Odéon ne nous ont donné que des spectacles de second ordre. Le théâtre Antoine a interprété son répertoire avec un succès croissant (la *Nouvelle Idole* marche vers la centième), mais ce n'est que vendredi que nous aurons une *grande première* : Antoine va nous donner les *Remplacantes* de M. Brieux que Porel refusa parce que, dans cette comédie, il n'y avait pas un rôle suffisant pour M^{me} Réjane. Je crois bien que M. Porel doit regretter aujourd'hui ce qu'il fit au mois de décembre car voici que M. Roujon vient d'interrompre, par mesure d'ordre public, les répétitions de *Décadence*, cette pièce de M. Albert Guinou que le Vaudeville tenait en réserve, et voici les dernières cartouches brûlées de ce théâtre qui meurt et ne se rend pas...

G. BINET-VALMER

Le Collège d'esthétique moderne.

L'inauguration du Collège d'esthétique moderne, la nouvelle société récemment fondée à Paris pour la propagande des idées de beauté, vient d'avoir lieu avec éclat. Cette séance, que l'illustre dramaturge norvégien Bjørnstjerne Bjørnson est venu présider, avait attiré une grande affluente de littérateurs et d'artistes. Tout une jeunesse enthousiaste et fervente salua de ses acclamations le noble et grand vieillard lorsqu'il parut sur l'estrade environné de M. Saint-Georges de Bouhélier, directeur du Collège d'esthétique, et des membres du Comité.

Dans un discours grave et charmant, M. Saint-Georges de Bouhélier a expliqué sur quelles pensées se fondait l'œuvre nouvelle : culture de la beauté, glorification de la vie, les métiers changés en arts et exercés comme des parties de l'esthétique, ennoblissement de tous les états et de toutes les destinées. L'exposé de ce

programme vaste et large a été accueilli par des applaudissements nombreux.

Ensuite, M. Henry Bauer a pris la parole et dans une belle allocution indiquant ce que serait le Collège d'esthétique moderne, il en a montré l'intérêt, l'importance et l'utilité.

M. Léopold Lacour lui a succédé et son abondante éloquence a trouvé des accents chaleureux et précis pour féliciter les initiateurs de la société nouvelle, pour rappeler que dans la société future l'art ne doit plus être un luxe pour des privilégiés, mais un bonheur destiné à tous.

Cette soirée a été terminée par M. Maurice Le Blond, le secrétaire général de l'œuvre, qui a exposé en termes très clairs l'utilité publique du nouveau Collège. Voici sa conclusion :

« Il est admirable de voir s'instituer de semblables groupements, car si l'avenir réserve à notre génération d'édifier enfin les vrais Palais du peuple, les Basiliques humaines, de pareils foyers d'enthousiasme n'auront pas été inutiles pour nous créer cet idéal commun et cette foi collective qui sont si nécessaires à l'édification de si grandes œuvres. »

Telle fut cette séance d'inauguration empreinte d'un caractère à la fois solennel et charmant. Depuis, les plus précieux concours ne cessent de parvenir au Collège d'esthétique et à la liste des membres du Comité d'honneur que l'*Art moderne* a déjà publiée il convient d'ajouter les noms de Paul Adam, Emile Gallé, le maître verrier de Nancy, Léon Hennique, Léopold Lacour, Octave Maus, Laurent Tailhade, Octave Uzanne, etc. Les cours et conférences, qui ont commencé, ont lieu deux fois par semaine, et ne cessent d'attirer dans la salle de la rue de la Rochefoucauld un public recueilli et nombreux de jeunes artistes.

BEAUMARCHAIS

Comme préface à l'interprétation du *Mariage de Figaro*, joué en matinée au théâtre du Parc, notre collaborateur H. Fiérens-Gevaert a, dans une conférence substantielle, sérieusement documentée et très bien dite, évoqué la curieuse et multiple physionomie de Beaumarchais, qu'une étonnante fortune mena des emplois subalternes aux honneurs les plus enviés. Arriviste à outrance, dénué de scrupules, d'une moralité problématique, il sut, à coups de plume et d'épée, se faire respecter, — et même se faire juger avec bienveillance par la critique, que ses œuvres spirituelles et charmantes, si humaines et si universelles dans l'exposé des sentiments qu'elles expriment, ont unanimement conquis.

M. Fiérens a ouvert une parenthèse sur les aptitudes musicales de Beaumarchais et sur son drame lyrique *Tarare* dont Saliéri, l'un des disciples de Gluck, écrivit la musique. Le conférencier compte développer plus amplement ses révélations et nous initier un jour à l'un des avatars les moins connus de ce diable d'homme, dont le « prothéisme » fut vraiment prodigieux.

Inutile d'ajouter que le nombreux auditoire que l'attrait de cette causerie avait réuni fit à l'orateur un succès du meilleur aloi.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitation). 1^{er}-31 mars (vernissage réservé aux membres protecteurs : 28 février). Renseignements : *Direction, rue du Berger, 27, Bruxelles.*

LEIPZIG. — Exposition internationale de lithographie artistique. 20 février-20 avril. Renseignements : *Buchgewerbe Museum, Leipzig, Dolzstrasse, 1.*

PARIS. — Salon de 1901 (Grand Palais): 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : Peinture, 15-20 mars; H. C., 3-5 avril; sculpture, 1^{er}, 2, 3, 11, 12 et 24 avril; architecture, 4 avril; gravure et lithographie, 1^{er}-2 avril; arts décoratifs, 11-17 avril.

Id. — Société nationale des Beaux-Arts (Grand Palais). 20 avril-30 juin. Délais d'envoi : *Non sociétaires*, peinture et gravure,

15-17 mars; sculpture, architecture et objets d'art, 25-27 mars. *Sociétaires et associés*, peinture et gravure, 1^{er}-3 avril; sculpture, architecture et objets d'art, 4-5 avril.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à dimanche prochain la Chronique littéraire de M. HUBERT KRAINS, un article de M. GILBERT DE VOISINS sur « le Pittoresque » et divers comptes rendus sur les livres récents.

PETITE CHRONIQUE

La section des Industries d'art du Salon de la *Libre Esthétique* promet d'offrir cette année un intérêt particulier. Elle réunira notamment des céramiques de Bing et Gröndahl (Copenhague), de Grueby (Boston), de Rockwood (Cincinnati), des grès de Jeanne (Saint-Amand), des verreries de Kolo Moser (Vienne), des émaux de Rapoport (Budapest), des tapisseries de M^{me} Frida Hansen (Christiania), des reliures de Miss Ashbee (Londres), des poteries et argenteries de l'Amstelhoeck (Amsterdam), des bijoux de nos compatriotes L. Van Stydonck et Aug. Feys, des étains de M^{lle} J. Lorrain, des cuirs incisés de M^{me} C. Voortman, des verres et cristaux d'art du Val-Saint-Lambert, des bas-reliefs en pâte de verre exécutés, d'après un procédé nouveau, par M. Georges Despret à Jeumont, etc.

Outre l'*Almanach* dont nous avons parlé, la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles vient de publier, en une très coquette édition tirée à 75 exemplaires seulement, la revue *Quo Vadis?*... qu'elle a fait représenter le jour de la séance de rentrée.

Cette joyeuse fantaisie continue la série des œuvres satiriques de la Piasche bruxelloise : *Omnia fraternelle*, *Caveant consules et Gnóthi Seanton*.

Les théâtres :

La direction du théâtre de la Monnaie distribuera le mois prochain les rôles du *Roi Arthur*, le drame lyrique posthume d'Ernest Chausson, qui entrera en répétitions dès le début de la prochaine saison.

L'œuvre comporte, notamment, un rôle de baryton très développé, un rôle pathétique de femme qui conviendra à merveille à M^{me} Litvinne et un rôle de ténor pour lequel M. Dalmorez est tout indiqué.

On compte reprendre la *Valkyrie* dès le retour de M^{lle} Litvinne. M^{lle} Paquot chantera Sieglinde, M. Dalmorez et Seguin respectivement Siegmund et Wotan.

Nous aurons ensuite *Iphigénie en Tauride*, pour les débuts de M^{me} Bastien.

La direction est en pourparlers avec M. Imbart de la Tour, actuellement en Amérique, et qui vraisemblablement nous reviendra à la fin de la saison.

— Au Parc, dès que le succès de la *Robe rouge* le permettra, MM. Darmand et Reding feront jouer l'*Aumône*, la pièce nouvelle de M. Van Zype. M. Emile Verhaeren vient d'arriver à Bruxelles pour s'entendre avec eux au sujet de la mise en scène de *Philippe II*, qui entrera prochainement en répétitions.

— Le *Voyage en Chine*, le charmant opéra comique de Bazin obtient un réel succès au théâtre des Galeries.

L'association des chanteurs de Saint-Boniface interprétera mardi prochain, à l'occasion de la fête de Saint-Boniface, à 10 heures, *Missa festiva in honorem SS Apostolorum Petri et Pauli*, à huit voix et orgue, de P.-H. Thiclen, dans laquelle seront intercalés *Sacerdos et pontifex*, chœurs pour enfants et hommes, de L. Porosi, l'*Andante* et le *Finale* pour orgue de César Franck.

Les chanteurs de Saint Gervais, qui ne se sont plus fait entendre à Bruxelles depuis plusieurs années, donneront un concert à la Grande-Harmonie le lundi 25 février, à 8 h. 1/2. Ils inter-

préferont, sous la direction de Charles Bordes, des motets de Palestrina, Vittoria, Nanini, Lassus, Josquin des Prés, un cycle de chansons françaises du XVI^e siècle, une série de chants populaires, la *Bataille de Marignan* de Jannequin. Et l'on entendra deux des chanteurs formés par la Schola, MM. David et Grébelin, dans un dialogue spirituel de Dumont et des airs classiques.

Billets chez les principaux éditeurs de musique.

Le prochain concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, sous la direction de M. Félix Mottl. Au programme : VIII^e *Symphonie* de Beethoven, *Concerto* pour violon de Mozart, par M. Zimmer, ouverture de *Benvenuto Cellini* (Berlioz), prélude de *Parsifal*, marche funèbre de Siegfried, ouverture du *Vaisseau-Fantôme* et *Huldigungsmarsch* (Wagner). Répétition générale, samedi à 2 h. 1/2.

M. Frédéric Lamond, le remarquable pianiste écossais dont nous avons apprécié en 1899 l'exceptionnel mérite, donnera le samedi 2 mars, à 8 h. 1/2, un piano-récital à la Grande-Harmonie.

Le Musée de Tirlemont vient d'acquérir un fort beau portrait de Léopold I^{er}, qui, outre l'intérêt historique qu'il présente, constitue une œuvre d'art de valeur. Il est difficile d'en fixer l'attribution. Il paraît avoir été peint à l'époque où Liévin De Winne exécuta le portrait en pied du Roi qui figure au Musée de Bruxelles. Serait-ce une étude pour ce portrait? Le souverain est représenté de trois quarts, coiffé d'un chapeau haut de forme gris, aperçu sur la digue d'Ostende et se détachant sur la mer.

CARNET ARTISTIQUE

du 17 au 23 février.

AU MUSÉE : Exposition temporaire des tableaux récemment acquis par l'État.

ATELIER J. LEMPOELS, rue Kindermans, 3. Exposition (1 1/2-4 h.).

AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition L. Speekaert.

Dimanche : Clôture de l'exposition « Pour l'Art ».

*Jeu*di : 4 h. 1/2. Conférence E. Vossaert (Ecole de musique d'Ixelles).

— 8 h. 1/2. Première séance Wieniawski (Grande-Harmonie). —

8 h. 1/2. Quatuor Zimmer (Erard). — 8 h. 1/2. Audition de M^{lle} G.

Britt. Harpe chromatique (Ravenstein).

*Vend*redi : 8 h. 1/2. Deuxième séance Schörg-Bosquet (Ravenstein).

*Sam*edi : 2 h. 1/2. Répétition générale du concert Ysaye.

CONCOURS

Premier prix : 100 francs ; second prix : 75 francs.

The Artist (Londres, 9, Red Lion Court, Fleet Street, E. C., Paris, 1, boulevard des Capucines) ouvre un concours pour un dessin de couverture. La livraison de mars de cette revue (directeur M. A. Trevor-Batjye) en publiera le programme.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser au n° 82.

VIENT DE PARAÎTRE chez MM. E. BAUDOUX & C^{ie},
37, boulevard Haussmann, Paris.

SYMPHONIE en ut majeur

PAR PAUL DUKAS

Transcription pour piano à quatre mains, par ALFRED BACHELET.

Prix net : 10 francs.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS,
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE, TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
PAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ÉCONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

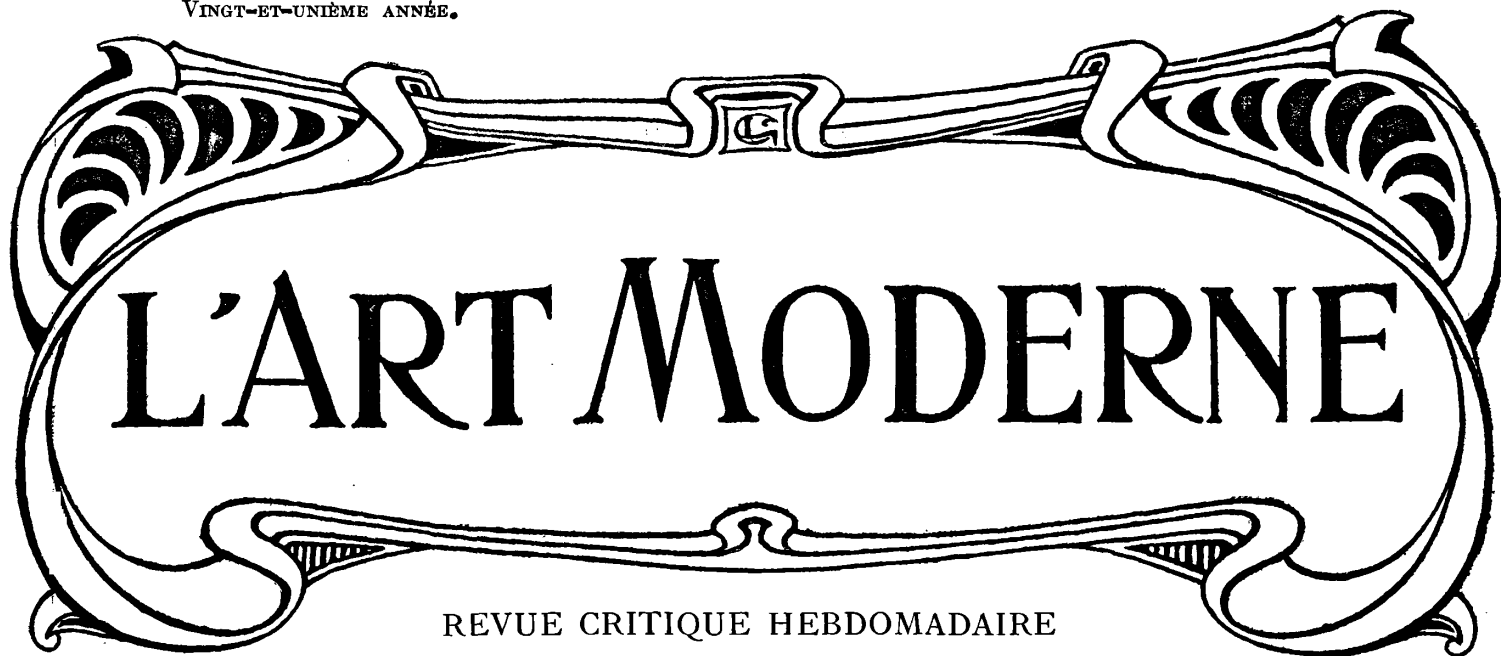
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Eugène Demolder. *Les Patins de la Reine de Hollande* (HUBERT KRAINS). — Contre le pittoresque (A. GILBERT DE VOISINS). — La Musique dramatique au concert. — Publications Hachette. *Florence et la Toscane. Récits de voyages* (C.). — Tableaux des matres impressionnistes. — La Musique à Liège (X. N.). — A Verviers (J. S.). — Petite Chronique. — Carnet artistique.

EUGÈNE DEMOLDER

Les Patins de la Reine de Hollande (1).

« Bâti au bords du fleuve où ses trois tours plongeaient leurs bases, le château où Walburge naquit semblait se mettre en marche pour traverser l'Escaut chaque fois que les cygnes, lentement, gagnaient la rive opposée : Walburge s'imaginait toujours qu'ils entraînaient le géant de pierre dans leur sillage moiré. Mais depuis des siècles, le castel était immobile et de blanches générations d'oiseaux s'évertuaient à le tirer au fil de l'onde sans l'ébranler jamais. »

Walburge était une petite fille aux yeux ténébreux, au cœur ardent, à l'âme inquiète. Elle habitait le vieux château avec sa nourrice Bertrane. L'enfant était née

(1) Paris, *Mercur de France*.

des amours tragiques de la dernière comtesse de Rupelmonde avec un seigneur espagnol et le diable, qui paraissait avoir conduit ces amours, avait étendu son maléfice à la petite fille. « Le jour où Walburge quittera le château, ce sera pour n'y plus revenir », avait déclaré la comtesse Haban ; « et toi, nourrice, tu vieilliras d'un siècle en quelques heures et puis tu mourras... Si tu ne veux pas que tout cela arrive, ne conte jamais à ma fille la légende du chevalier aux yeux noirs. »

Bertrane aimait Walburge et elle ne se souciait pas de mourir ; car elle n'avait elle-même que trente-cinq ans, et le vieux juif de Lubeck, qui vendait des horloges à nolette, lui trouvait la poitrine bien fournie.

Assistée du prier de l'abbaye de Willebroeck, Bertrane imagina mille stratagèmes pour retenir sa petite protégée au château ; mais le diable est toujours le plus fort et il insista tant et tant par la bouche de Walburge, que la nourrice, après avoir beaucoup soupiré, conta un soir la légende du chevalier aux yeux noirs.

Ce qui devait arriver, arriva. Walburge chaussa des patins merveilleux qui semblaient taillés dans du cristal et qui avaient appartenu autrefois à une reine de Hollande ; elle enfla l'Escaut et partit, joyeuse, droit devant elle, comme un oiselet qui sort du nid et qui veut essayer ses ailes. Bertrane voulut l'accompagner, mais elle ne put aller bien loin ; elle avait vieilli de cent ans, elle était devenue une petite vieille femme cassée ; ses os craquaient et elle clopinait sur ses patins. Quand elle fut à bout de forces, elle tira de sa poche la quenouille sur laquelle Walburge avait filé les brumes ; elle lui fit prendre le bout du fil, puis elle s'en revint au château avec la

quenouille en main, soutenue par la mort compatissante, qui avait mis pour sortir une couronne verte sur son crâne jaune.

Aussi longtemps qu'elle sentit que le fil restait dans la main de Walburge, elle vécut, soutenue par son amour pour la jeune fille ; mais un jour le fil se détendit et se mit à flotter ; Bertrane tourna la quenouille et ramena un petit bouquet de fleurs. C'était le dernier souvenir de Walburge. Elle le plaça entre ses côtes, à l'endroit où, jadis, avait battu son cœur et elle se prépara à mourir. Avant de s'éteindre, elle fit toutefois un effort désespéré pour revoir Walburge. Les yeux des mourants sont tout-puissants ; ils peuvent voir en un instant le monde entier mieux que Mercator penché sur son globe. Bertrane vit sur un roc, éclairé par le ciel bleu et la mer bleue, sa petite amie qui montait triomphalement les escaliers d'un château magnifique au bras du chevalier Alfonso de Gibraltar. Bien que cette vision fût terrible pour un cœur flamand, Bertrane voulut la faire revivre lorsqu'elle eut disparu. Comme ses forces n'y suffisaient plus, le vieux juif de Lubeck, qui vendait des horloges à nolette et achetait des âmes, — car c'était le diable, — vint la trouver. Bertrane ébaucha un trait couleur de sang sur un grimoire que le sombre maquignon tenait « dans la fente de ses fesses comme en une gibecière de procureur ». Elle vit alors une seconde fois Walburge. Celle-ci était maintenant assise sur un trône resplendissant à côté du beau chevalier Alfonso. Des almées dansaient devant eux. Comme on leur lançait des ducats, Walburge jeta à l'une d'elles une médaille qui représentait Marguerite de Flandre.

La bonne nourrice poussa un cri en voyant ce sacrilège et tomba foudroyée. Alors le diable, qui ne perd pas son temps, sauta sur elle et lui ouvrit la bouche « pour en tirer une petite chose qui semblait faite de larmes et de contrition ».

Telle est, débarrassée de ses ornements, — c'est-à-dire privée de son âme et de sa merveilleuse poésie, — l'histoire qu'une vieille femme, de mœurs un peu louches, a racontée à M. Eugène Demolder, un jour qu'ils s'entretenaient ensemble, au bord de l'Escaut, sous le toit bronzé d'une hutte de vanier.

M. Demolder en a fait les *Patins de la Reine de Hollande*, en s'excusant de n'avoir pu reproduire textuellement les paroles de la vieille, laquelle ayant vécu avec les bateliers, francs ribauds et joyeux paillard, parlait un langage cru, haut en couleur et salé comme les ondes bleues de la mer.

A notre époque sceptique, on réussit généralement mal les légendes. La plupart de ceux qui se sont essayés dans ce genre n'ont réussi qu'à fabriquer des mannequins couverts d'oripeaux pillés çà et là dans les musées. Les personnages grincent, se disloquent, font des gestes fous. Ces œuvres sentent la boutique d'antiquaire. Cela pue le

moisi et le bric-à-brac. Pour insuffler la vie à une légende, il faut avoir la foi, du moins une certaine foi. Il faut au moins croire au diable. Or, M. Demolder croit au diable. Je ne sais pas s'il croit au sombre diable de la Bible, mais il croit aux diabolins futés de Jérôme Bosch.

M. Demolder croit aux diabolins de Jérôme Bosch parce que Jérôme Bosch est un bon peintre flamand. Il croit de même aux personnages mystiques du divin Memling et aux femmes plantureuses de Rubens, en passant par les personnages énigmatiques du grand Rembrandt. Tout ce monde flamand et néerlandais, étagé sur plusieurs siècles, représente pour lui moins des ancêtres que des contemporains. Il a vécu avec eux ; il a été leur intime ; il est entré dans les mêmes églises qu'eux et il s'est agenouillé devant les mêmes saints ; il a fréquenté les mêmes chambres de rhétorique et les mêmes tavernes enfumées où les marins apportent dans leurs vêtements une vivifiante odeur de goudron et d'air salin. Dans des cabarets écartés où la lampe brûle toute la nuit, du côté où les moulins font tourner leurs ailes et claquer leurs voiles, il a lutiné les femmes de Jordaens, de Teniers, de Jan Steen et de Van Ostade et il leur a fait des offres galantes — oh ! en tout bien tout honneur — simplement pour le plaisir de les voir rire en faisant pétiller leurs yeux polissons.

J'ignore si, comme certains le prétendent, nous allons, après notre mort, continuer dans une autre planète la vie que nous avons commencée ici-bas ; mais en observant M. Demolder, je suis quelquefois tenté de croire que l'homme peut revenir sur cette terre. J'en serais même convaincu si je ne savais que l'amour est tout-puissant. Beaucoup de gens ont la curiosité de l'art ; très peu en ont réellement l'amour. L'auteur des *Patins de la Reine de Hollande* appartient au petit nombre de ces derniers. Il aime l'art et par-dessus tout il aime d'amour l'art des vieux peintres de sa patrie. Devant les étrangers, si grands qu'ils soient, — devant les superbes Italiens, par exemple, — il hasarde quelquefois une petite critique, mais personne ne l'a jamais entendu blasphémer aucun des maîtres flamands ou hollandais. Celui qui n'a pas parcouru les musées avec lui ne peut s'imaginer à quel point il les adore. Devant leurs tableaux ses yeux pétillent et ses joues s'enflamment, tandis qu'il caresse d'un geste sensuel sa barbe de bouc. On a quelquefois l'illusion qu'il va entrer dans le cadre comme un saint qu'une vision ravit, et on est tenté de le prendre par le pan de son habit pour le retenir.

L'esprit peut interviewer le passé, mais il n'y a que le cœur qui le comprenne ; et c'est parce que M. Demolder les interroge avec son cœur que tous les personnages de la grande époque flamande sortent de leurs tombeaux pour revivre leur existence dans ses livres. Ces gens croyaient aux fées, aux lutins, aux diables traçassiers, aux âmes des morts qui planaient sur les bords des eaux ; M. Demolder y croit comme eux et en

récompense de sa foi les fées, les lutins, les âmes des morts et les diables tracassiers viennent gambader dans ses œuvres.

Les personnages des *Patins de la Reine de Hollande* ont à peine un soupçon de vie hiératique. Ce ne sont pas des marionnettes colorées, mais des êtres de chair et d'os, qui disent bonjour et bonsoir comme vous et moi et qui sont si sincèrement crédules qu'on ne doute pas qu'il leur soit arrivé des aventures extraordinaires.

L'auteur possède d'ailleurs un philtre merveilleux qui suffirait à lui seul pour nous éblouir et pour nous faire croire à la réalité des histoires les plus chimériques. Ce philtre, c'est son style. Avant lui il y a eu des écrivains coloristes. Ne vous avisez pas d'ouvrir leurs œuvres après avoir lu un ouvrage de M. Demolder, car vous ne trouveriez plus en eux que de froids rhétoriciens. Vous vous apercevriez que leur style est gauchement décoré; qu'ils y ont cousu de belles images avec une certaine habileté, mais sans parvenir cependant à dissimuler tout à fait les coutures. Le style de M. Demolder, au contraire, a ses couleurs dans sa pâte même. Avec l'encre, les couleurs ruissellent tout naturellement de sa plume; ses phrases pétillent et chantent dès qu'elles sont sur le papier; un livre comme les *Patins de la Reine de Hollande* charme à la fois comme une belle histoire, comme un feu d'artifice resplendissant et comme une musique divine.

Les critiques qui cherchent les petites choses dans les grandes, qui tueraient un lion parce qu'il a une puce et qui médisent de la lumière du jour sous prétexte que le soleil a des taches — ceux que Philarète Chasles appelait les sergents de ville de la voie littéraire — reprocheront peut-être à M. Demolder de n'avoir pas toujours fait parler Walburge et Bertrane avec une suffisante simplicité; à cela, il pourra répondre que Walburge filait de la brume et que Bertrane discutait avec le diable et qu'il leur était par conséquent permis de parler avec un peu plus de recherche que les jeunes filles qui n'ont jamais filé que de la laine de mouton et les maritornes qui n'ont jamais bavardé qu'avec leur marchand de légumes. Il pourra en outre mettre son doigt sur une quantité de mots prononcés par ses personnages, qui sont, ceux-là, d'une simplicité grandiose et qui ouvrent, comme de rapides éclairs, des chemins de feu dans les insondables ténèbres de la vie humaine.

J'ai dit que M. Demolder a dessalé le langage de la vieille conteuse dont il s'est fait l'interprète. Du moins, il prétend l'avoir fait — par politesse, dit-il, pour les philistins. Ceux-ci, touchés de l'attention, répondront sans doute qu'il fut bien honnête, mais je pense qu'ils se diront entre eux que la politesse flamande est plutôt hautaine. Flaubert conseillait à Guy de Maupassant de rentrer un peu le ventre de Boule-de-suif. M. Demolder ne rentre jamais rien, au contraire.

N'allez pas, au moins, conclure de ce que je dis là que nous avons affaire à un satyre à la figure grimaçante et vicieuse, au cerveau bourré de mauvaises pensées. Non, le cerveau de M. Demolder est pur comme l'onde et c'est pourquoi il croit avoir, comme l'onde, le droit de refléter toutes les belles choses de la création. C'est un faune joyeux — un peu egrillard, si vous voulez — qui exécute toute la journée des culbutes pour remercier les dieux de faire pousser le houblon et le raisin doré, et qui, le soir, à l'heure où les dryades se baignent, se glisse en tapinois dans les bocages voisins des sources; écartant doucement les roseaux, il admire des pieds à la tête les corps divins que la lune argente, tantôt clignant malicieusement de l'œil, tantôt se passant la langue sur les lèvres, tantôt fourrant ses deux poings dans sa bouche pour ne pas rire à pleine gueule.

Les licences que M. Demolder se permet sont les licences saines et joyeuses consacrées par François Rabelais, Jean de la Fontaine et quelques autres écrivains de haut parage. Comme l'auteur de *Gargantua* — onques ne craint de dénommer les choses par appellation propre, lesquelles Nature ne craint point de faire et produire, au grand scandale des caphardz et papelardz, engiponnez ou non, qui toujours mettent la saigesse en ung ton chagrin et malplaisant ».

En cela encore, il reste fidèle à sa race. Il ne veut pas renier les Jordaens, les Jan Steen, les Teniers et les Van Ostade. A une époque où l'on publie tant de livres ennuyeux, plats, sots de prétentions ou jaunes de bile, il écrit des œuvres savoureuses, poétiques et de haute graisse. Lisez-les, Flamands! Lisez les *Patins de la Reine de Hollande*! Vous rirez — encore que l'histoire soit tragique — et c'est déjà quelque chose par nos temps maussades, mais vous sentirez aussi battre dans cet ouvrage le cœur de vos grands ancêtres. Vous apprendrez que la patrie est autre chose qu'une arène de politiciens, vous reconnaîtrez dans Walburge l'âme de votre race sucée par le vampire étranger, et vous admirerez le livre entier comme une fleur superbe — fleur de feu, fleur de vie — jaillie des entrailles mêmes de votre sol.

HUBERT KRAINS

CONTRE LE PITTORESQUE

Si quelques personnes ont pris la Suisse en horreur et se sentent toutes soulevées lorsqu'un orgue de barbarie se prend à détailler *Guillaume Tell*, c'est que dès l'abord elles se sont choquées du caractère essentiel de ces paysages, du trait même qui séduit l'insatiable cohorte des touristes. Plongés dans la neige jusqu'aux oreilles, haussés sur un pic, atablés devant un point de vue, accrochés à une dent, penchés sur un gouffre, ceux-ci trouvent à tout instant ce qui fait leur fièvre et leur joie : le pittoresque; et c'est précisément la vertu que d'autres jugent excé-

dante. Pour moi, je sais des paysages tout unis, calmes et prévus, où l'herbe verdoie avec tranquillité et le soleil poudroie avec bienséance, qui me sont d'un meilleur agrément que tel assemblage, même inédit et difficilement accessible, de rochers, de cascades et de sentiers en tire-bouchon. Ces tableaux, où tout est réduit à la portion congrue, éveillent en moi une complaisance qui se prolonge. Dans ces décors naturels, nul objet n'accroche despotiquement le regard, les champs, les coteaux, les bosquets, le ciel et les ruisseaux jouent honnêtement leur partie dans un concert tranquille et mon admiration plus répandue n'en est que mieux satisfaite.

J'éprouve un goût de pareille qualité pour les récents poèmes de M. Moréas (1). Ces harmonieux développements, sobres d'images, et dont l'expression est comme retenue, fixent d'ordinaire un lieu commun ou figurent une élévation poétique. Leur lyrisme est plein de mesure et leurs accents, pour émus qu'ils soient, ne se forcent point. A vrai dire, les *Stances* paraissent participer assez peu de l'art auquel les poètes nous accoutumèrent durant ces dernières années. A une époque où l'on tâche de faire dire aux mots plus qu'il n'y a dans eux, où l'on plie la langue à des exercices inusités, où l'expression est contournée, disloquée et parfois même rompue en d'insolites gymnastiques, M. Moréas va s'abreuver à des sources plus claires. Parfois ses vers en paraissent presque fades; habitués que nous sommes aux émotions violentes, nous cessons de percevoir le charme liquide de son inspiration. La faute n'en est pas au poète, et c'est d'un regrettable exemple de voir des critiques trop amateurs d'orchidées n'apprécier qui difficilement les parfums d'un bouquet champêtre et la ligne gracieuse d'une gerbe liée.

Seules les impressions rares semblent valoir d'être retenues, et ce n'est pas pour en tirer une loi générale que l'on se penche sur ces monstruosité particulières, mais bien pour la seule joie de les décrire. Afin que la forme puisse concourir honorablement avec l'idée, on y fourre tout ce qu'on trouve. C'est compact comme du mastic. Les trouvailles sont parfois heureuses, mais le livre construit suivant cette méthode nous fait plus l'effet d'un mont-de-piété que d'une œuvre d'art, et le dictionnaire dont l'auteur se sert présente vraiment l'aspect d'une *Histoire des Martyrs*.

Je sais gré à M. Moréas d'avoir écrit un livre de poèmes lyriques auquel l'exactitude et la prudence de l'expression donnent une espèce de force tranquille. De cette qualité nous étions tout à fait déshabitués, après tant d'ouvrages où des poètes nous grisèrent de si nombreuses liqueurs que nous en venions au vomissement final, si j'ose m'exprimer ainsi.

A. GILBERT DE VOISINS

La Musique dramatique au concert.

Nous avons, à maintes reprises, critiqué le fait d'exécuter au concert des œuvres lyriques écrites en vue de la scène et qui exigent, pour produire l'effet voulu par leur auteur, la mimique, le décor, les costumes, etc.

On conçoit à la rigueur qu'il ne fut pas inutile, il y a vingt-cinq ans, d'initier le public aux œuvres de Wagner par l'exécution symphonique de certains fragments de ses ouvrages. Aujourd'hui,

ces transpositions du théâtre au concert ne sont plus justifiées. Nous l'avons fait remarquer à propos des auditions, au Conservatoire de Bruxelles, de l'*Or du Rhin*. Et nos protestations se sont élevées, de même, contre l'exécution d'*Iphigénie en Aulide* et d'*Armide* qui perdent, à être soustraites à leur cadre, l'essentiel de leur valeur et de leur attrait.

Les auditions de l'*Or du Rhin* organisées à Paris par M. Chevillard provoquent les mêmes critiques. On lira avec intérêt ce qu'en dit notamment M. Alfred Bruneau, avec lequel nous nous trouvons, cette fois, entièrement d'accord :

« Je ne vois pas sans chagrin la musique de théâtre envahir chaque jour davantage le répertoire de nos sociétés instrumentales. Jadis, chez Padeloup, chez Lamoureux, chez Colonne, c'était, par exception, que des fragments dramatiques prenaient place aux programmes et nous entendions souvent des œuvres nouvelles considérables écrites spécialement pour le concert. Aije besoin de rappeler les *Béatitudes*, *Rédemption*, *Psyché*, les symphonies de César Franck; le *Déluge*, la *Lyre et la Harpe*, la Symphonie de M. Camille Saint-Saëns; les symphonies d'Edouard Lalo; *Marie-Magdeleine*, *Eve*, les suites d'orchestre de M. Massenet! Maintenant, quand un jeune compositeur aborde le public, ce n'est point avec un vaste oratorio ou une ample symphonie qu'on lui permet de le faire. Tout au plus l'autorise-t-on à risquer un petit morceau, deux courtes pièces, la part du lion étant laissée à Richard Wagner. C'est, chaque fois que cela se produit, violer fâcheusement la loi d'activité et de progrès qui régit l'art comme le reste, et c'est aussi enlever arbitrairement un ouvrage du cadre dans lequel il devrait être vu. Voici, par exemple, l'*Or du Rhin*, que nous connaissons depuis vingt-cinq ans et qui est une féerie pour laquelle l'auteur a rêvé les merveilles d'une mise en scène prodigieuse. Certes, M. Chevillard vient de l'interpréter de magnifique façon et je crois bien qu'il s'est hier surpassé lui-même, tant il a apporté d'intelligence, d'ardeur, de sûreté et d'enthousiasme à traduire la pensée sublime du maître. Mais le plaisir que je lui dois n'est qu'un plaisir de réalisation où n'entre point la surprise joyeuse que l'on a quand s'élève victorieusement un chant nouveau et j'avoue que souvent, trop souvent, le décor m'a manqué. Un drame lyrique joué au concert aura toujours quelque chose d'incomplet, puisqu'il sera privé d'un de ses éléments essentiels : le spectacle. Là, je lui préfère donc la symphonie ou l'oratorio, que la musique suffit à faire vivre, et, comme partout je préfère l'invention à la tradition, le non encore ressenti au déjà éprouvé. »

La *Chronique des arts* fait, à propos de ces auditions, les mêmes réserves :

« Il est évident que Richard Wagner n'eût pas approuvé la magnifique exécution orchestrale que M. Chevillard vient de nous donner de l'*Or du Rhin*. Le maître tenait trop à ses principes, d'abord, pour admettre qu'on transformât en simples auditions musicales des œuvres dans lesquelles il prétendait qu'on vit une synthèse de drame et de symphonie et non une juxtaposition de paroles et de musique. Ensuite, le décor et le geste lui semblaient indispensables à l'intelligence complète de sa pensée. Aussi n'autorisa-t-il jamais que des exécutions des fragments purement lyriques de ses œuvres et protesta-t-il, chaque fois que l'occasion s'en présentait, contre l'audition d'actes entiers. Quand Padeloup risqua, voici bien longtemps, le premier acte de

(1) *Les Stances*, par JEAN MORÉAS. Éd. du *Mercur de France*.

Lohengrin, Wagner lui fit tenir l'expression de son absolu désaveu. Encore ne s'agissait-il que d'un acte!

Depuis, nous avons fait des progrès, puisque voici l'*Or du Rhin* transformé, d'un bout à l'autre, en oratorio. M. Chevillard n'est d'ailleurs pas le premier qui se rende coupable de ce respectueux sacrilège. M. Gevaert, pour citer un précédent qui me revient en mémoire, fit aussi entendre l'*Or du Rhin* aux concerts du Conservatoire de Bruxelles... »

PUBLICATIONS HACHETTE

Florence et la Toscane, par EUGÈNE MUNTZ.
Récits de voyages.

Une mémoire heureuse, une large érudition, l'admiration presque religieuse pour les monuments d'art de l'Italie, devaient amener M. Eugène Muntz à réunir tant de souvenirs et l'inépuisable trésor de ses carnets dans une description à la fois rétrospective et moderne des cités vers lesquelles le mena sa passion des maîtres. L'œuvre du savant historien est considérable; il a retourné en tous sens la grande terre de la Renaissance. S'il n'a pas eu les dons magnifiques d'un Taine pour susciter la vie, il a mérité, par la probité et la clarté de ses méthodes d'investigation, d'être considéré comme un des meilleurs vulgarisateurs de l'histoire de l'art en Italie.

Le livre *Florence et la Toscane*, dont la librairie Hachette publie une édition refondue, est le complément de tous ses autres travaux. M. Muntz y établit le décor où s'éveille et s'épanouit le génie des écoles. C'est, comme l'indique le sous-titre, une suite de paysages et de monuments, de souvenirs historiques et de notations de mœurs. On a le contraste de la vie des petites cités, aujourd'hui retombées à la léthargie, avec le passé énorme qui fit leur gloire. Partout des noms illustres soulèvent la dalle sous laquelle ils reposent. C'est Montelupo, Lucques, Empoli, Osciano, Pienza, Montepulciano, Sienne. Des vieilles pierres effritées au bord des rues, de la poussière des routes par-delà la porte des villes se lèvent de mélancoliques et charmants fantômes, la beauté des femmes, les légendes d'amour et de génie, la vie éternisée des marbres et des fresques dans les palais et les églises. Vision lucide que celle qui s'évoque de la précision du détail et de l'abondance de la documentation sous la conduite du sûr et précieux guide qu'est ici l'écrivain.

Florence, il est vrai, semble être le centre de l'ouvrage : c'est, après avoir passé par Pise, Lucques et Sienne, que l'auteur nous y fait pénétrer. Il semble qu'on ait ainsi les étapes mêmes de l'art, roman à Pise, gothique à Sienne, naturaliste et païen avec la Renaissance à Florence. La chaîne des âges se renoue à travers la dynastie des esprits. Dante et Pétrarque, ombres hautaines et tendres, passent sous des ciels délicieux. Nous redevenons les contemporains et les confidents de Giotto et d'Orcagna, de Brunellesci et Ghiberti, de Michel-Ange et de Vinci. C'est, au fil des places et des souvenirs, le prodige du baptistère et des portes de bronze, le campanile de Giotto et la cathédrale, la basilique de Saint-Laurent, Sainte-Marie-Nouvelle, le palais et le Musée des Offices, le couvent de Saint-Marc, le palais Pitti, etc. Chaque pas qu'on fait dans la grande cité retentit à travers les siècles. On croit n'y trouver que la mort, et c'est la vie qui vous accueille, le miracle réalisé de l'art vainqueur des ombres et du temps. La haute

vie des sociétés s'y immobilise dans une de ses heures les plus émouvantes et les plus belles. L'humanité, maîtresse de ses destinées, vit là un large rêve de grâce et de force.

Les grandes images sont inséparables de la lecture du livre de M. Eug. Muntz : elles le font vivre lui-même à l'égal du temps qu'il évoque et des mémoires qu'il ressuscite.

La maison Hachette, parmi les grandes librairies de ce siècle, se sera surtout signalée par la contribution admirable qu'elle apporta à l'histoire de l'art. Même dans ce recueil spécial qui compte aujourd'hui plus de cinquante années d'existence et qui, à l'origine, ne sembla départi qu'aux découvertes géographiques, elle fait actuellement une large part aux impressions artistiques. A côté du dramatique voyage de M. Eysseric à la Côte d'Ivoire et les pittoresques récits du général Gallieni (*Madagascar*), du comte de la Vaulx (*Voyage en Patagonie*), de M. Verschuere (*L'Île de Ceylan*) et de M. Edm. Viellard (*La Corinthie et la Carniole*), le dernier tome publie les curieuses observations que M^{me} Dieulafoi rapporta d'Aragon et de Valence.

La vie, la nature et l'art s'y mêlent, étudiés aux sources claires de la race et du pays. Et ce sont les couvents, les églises, les palais, les musées avec les images voluptueuses et familières des règnes abolis, la sombre, farouche et fastueuse tradition des cours passées aux portraits hautains du seigneur Vélasquez, c'est aussi la rue avec ses édifices trapus et historiés, ses mœurs grouillantes et pittoresques, ses types, ses perspectives, ses processions, ses quadrilles défilant pour les tauromachies, toute l'animation de la vie d'un peuple prise sur le fait.

Et cette tendance à remuer l'intérêt et la curiosité autour des grands spectacles de l'art et de la vie se rencontre également dans ce *Journal de la Jeunesse* dont l'ancien cadre, graduellement élargi, a fini par former une sorte de musée des images multiple, renseignant et varié.

Tableaux des maîtres impressionnistes.

A la vente de la collection Georges Feydeau, qui a eu lieu à Paris, à l'hôtel Drouot, le 11 courant, les tableaux des peintres impressionnistes ont atteint, comme de coutume, des prix élevés. A noter entre autres : CLAUDE MONET, *Giure (temps gris)*, 11,000 francs; *Le Champ de coquelicots*, 9,000 francs; *La Roche d'Étretat (matin)*, 7,200 francs; *La Roche d'Étretat (soir)*, 6,900 francs; *La Prairie*, 6,700 francs; *Les Roches de Belle-Isle*, 5,500 francs. — CAMILLE PISSARRO, *Rouen, la Côte Sainte-Catherine (brouillard)*, 10,000 francs. — RENOIR, *Le Jardin à Fontenay*, 7,000 francs; *La Vasque aux pivoines*, 3,800 francs. — SISLEY, *Le Pont de Moret*, 28,000 francs; *Un Jardin à Louveciennes*, 11,100 francs; *Le Pont d'Argenteuil*, 10,000 francs; *Le Chemin de halage*, 7,350 francs; *Les Bords du Loing*, 5,600 francs; *Trembles et Acacias*, 5,300 francs; *Le Vieux pont à Moret*, 4,100 francs. — LEBOURG, *La Rivière sous bois*, 5,450 francs; *Boulogne, la Douane*, 2,550 francs; *Bord de l'eau*, 1,500 francs. — GUILLAUMIN, *La Pointe de la Male-Raigue*, 1,800 francs; *Grlée blanche; écluse du pont Charrault (Crozan)*, 1,600 francs; *Route de Crozan*, 1,580 francs; *Prairie à Saint-Chéron*, 1,300 francs; *Les Bessons vus de la Beaumette*, 1,220 francs.

L'ensemble de la vente, qui comprenait en outre deux Corot, deux Daumier, un Diaz, trois Jongkind, etc., et une vingtaine de Boudin, a produit 513,220 francs. Les Boudin ont été poussés à des prix variant de 2,500 à 14,000 francs.

Quelques jours avant, à la vente L. Schœngrun, un PISSARRO, *L'Écluse*, a été adjugé 5,950 francs, un GUILLAUMIN, *Moulin du*

pont Charrault (Crozan), 4,330 francs, un SISLEY, *L'Inondation à Port-Marly*, 15,500 francs; un SISLEY moins important, *La Réserve aux bécasses*, 4,600 francs.

Le *Journal des Artistes* lui-même finira par reconnaître que Caillebotte a fait au Luxembourg un joli cadeau.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Un peu de musique intéressante à noter; cette année il ne nous en est pas servi à profusion.

C'est d'abord un concert du Conservatoire où nous entendîmes la Cinquième Symphonie de Beethoven, la Marche funèbre pour la mort de Siegfried, l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. La Cinquième Symphonie est l'œuvre de prédilection de M. Radoux qui — nous sommes loin de nous en plaindre — l'a plusieurs fois portée à son programme. Cette fois il l'a dirigée sans partition et j'incline à croire que l'exécution y a gagné; elle avait de l'ensemble et de l'allure. Quelques heurts encore à éviter: notamment dans l'*Allegro presto*, que l'orchestre traîne un peu confus et dépourvu de rythme, se garder d'affadir dans une mesure molle l'*andante* indiqué *con moto*... et ce sera bien. Trouble et sans ampleur était l'exécution de la Marche funèbre de Siegfried, animée et colorée celle de l'ouverture du *Carnaval romain*.

Un jeune pianiste de vingt et un ans, M. Wark-Hamberg, transporta la salle d'enthousiasme. C'est un des virtuoses les plus étonnants que nous ayons entendus. L'agilité, la nerveuse souplesse de ses doigts, sa vigueur du poignet tiennent du prodige. Des cascades de notes perlées, ruisselantes de clarté, succèdent à des accords d'une incisive netteté et d'une puissance de sonorité émerveillantes. La phrase chante en mélodie moelleuse et caressante, tandis que sonnent avec éclat les accompagnements harmoniques; sa virtuosité insurpassable l'a merveilleusement servi dans la Valse de Tchaïkowsky et aussi dans le Concerto n° 4 de Saint-Saëns qu'il joue en maître. Il a trouvé pour chanter la mélodie tirée de l'*Orphée* de Gluck par Sgambati des accents pénétrés d'une émotion contenue et persuasive.

* * *

MM. Maurice Jaspas, professeur de piano au Conservatoire de Liège, et Albert Zimmer, violoniste à Bruxelles, ont entrepris de faire dans le cours de deux années l'histoire de la sonate pour piano et violon. Cette année ils consacrent trois séances aux sonates classiques; l'an prochain ils en feront autant pour des sonates modernes.

L'idée est heureuse; nul doute qu'elle soit féconde en observations intéressantes, en impressions variées. Le talent sobre et distingué de M. Jaspas, la technique sûre, l'élégance du phrasé, la qualité fine et pure du son de M. Zimmer nous étaient garants d'interprétations soignées. Il fallait davantage pour atteindre le but « historique » poursuivi: des connaissances musicales approfondies, la pénétration et l'appropriation du style particulier à chacun des maîtres présentés, le respect de l'œuvre entraînant une sévère abdication de l'interprète. L'audition de vendredi, dans laquelle MM. Jaspas et Zimmer jouèrent des sonates de Hændel, Bach et Haydn, nous permet d'affirmer que le but sera rempli. Ce fut une parfaite restitution du style de ces trois maîtres. MM. Jaspas et Zimmer ont manifesté de spéciales facultés de compréhension et d'assimilation qui les classent dans l'élite des interprètes, parmi ceux qui savent s'effacer, respectueux de l'œuvre, pour en reproduire scrupuleusement le texte et en dégager l'esprit.

Une causerie de M. Henry Maubel, en guise d'introduction, précédait cette première audition. Rapidement, dans une langue claire, incisive, pittoresque, M. Maubel exposa les origines de la sonate, caractérisa son esthétique, nota son évolution, montra comment, parallèlement à la symphonie ou à la musique vocale, elle s'est développée tantôt en harmonie, tantôt en opposition avec elles. M. Maubel est un causeur séduisant, très avisé, dont

la parole brève et nette, la phrase élégante et évocatrice soustiennent les attentions.

Nous devons à l'initiative de M. Paul Donckier, le secrétaire du comité de musique de la Société d'Émulation, cette tentative artistique; il importe de le remercier au passage.

X. N.

A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Secondé par de hautes et généreuses amitiés, Louis Kefer continue à soutenir le bon combat pour l'Art, et grâce à sa constante énergie, parfois nous est-il donné de goûter les plus pures jouissances. Ainsi mercredi dernier, sous sa très vibrante direction, un orchestre de soixante exécutants nous fit réentendre la symphonie n° 1 de Schumann, la très poétique ouverture de *Loreley* de Max Bruch et la *Fête bohème* où Massenet s'affirme meilleur polyphoniste qu'en aucune de ses œuvres.

Au programme, comme solistes, M^{lle} Marie Garnier, de l'Opéra-Comique, et M. Van Waefelghem, professeur au Conservatoire de Paris.... Encore un Belge! et l'un de ces Belges dont le talent de virtuose et de musicien sème si à l'aise sur l'instrument délicat et charmant, la viole d'amour, dont il a pénétré les secrets. D'un incomparable velouté de sonorités, d'une exquise douceur sollicitant les échos fuyants, cette viole apparaît aux mains de Van Waefelghem comme l'interprète adéquatement archaïque des pages de Marais, de Rameau, de Bach dont nous goûtâmes l'éternelle fraîcheur.

M^{lle} Garnier a un organe cristallin et pur devant la flexibilité et la sûreté duquel toute difficulté disparaît. On lui a fait grande fête, non moins qu'à Van Waefelghem.

A bientôt le deuxième concert avec M^{me} Roger-Miclos et M. Caze-neuve.

J. S.

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira dans les galeries du Musée moderne, à Bruxelles, le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs, aux exposants, aux artistes invités et à la Presse.

A partir du lendemain, 1^{er} mars, le public aura accès à l'exposition de 10 à 5 heures.

Une exposition internationale des Beaux-Arts s'ouvrira en juin à Munich. La Belgique y participera officiellement. Le comité chargé de l'admission et du placement des œuvres est composé comme suit: MM. Ch. Van der Stappen, statuaire (Bruxelles); F. Courtens, peintre (id.); F. Khnopff, peintre (id.); P. Verhaert, peintre (Anvers); A. Baertsoen, peintre (Gand) Commissaire: M. Steub, consul de Belgique à Munich.

Le Musée des Arts du livre, à Leipzig, ouvrira dans quelques jours une exposition internationale de lithographie artistique. Celle-ci comprendra deux sections: l'une, rétrospective, donnera un aperçu du développement de l'art du lithographe depuis le commencement du siècle; l'autre réunira les principaux chefs-d'œuvre des artistes modernes qui ont le plus contribué à l'essor de la lithographie, et spécialement de la lithographie originale.

Les funérailles du statuaire Paul de Vigne ont été célébrées à Bruxelles lundi dernier. Un grand nombre d'artistes suivaient le convoi. Parmi eux, les sculpteurs Van der Stappen, Vinçotte, Dillens, Lambeaux, De Groot, De Rudder, Desenfans, De Vreese, Samuel, Braecke, les peintres Bourson, Mellery, Philippet, Courtens, Hermans, De Vriendt, Khnopff, Gilsoul, MM. Verlant, directeur des Beaux-Arts; P. Lambotte, Octave Maus, Van Brée, De Meurisse, Ch.-L. Cardon, G. Hubert, etc. M. le chevalier Marchal, secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, et

M. Fernand Khnopff, au nom du *Cercle artistique*, ont prononcé les paroles d'adieu.

On organise à Bruges, à l'occasion de la visite prochaine du prince Albert et de la princesse Elisabeth, une exposition qui réunira les œuvres d'art, disséminés dans la ville, de tous les vieux maîtres flamands : art pictural, ferronnerie, dentelles, etc.

Cette exposition aura lieu dans le palais des seigneurs de Gruuthuise, récemment restauré.

Le Cercle artistique de Tournai ouvrira le 5 avril une Exposition d'Art féminin qui comprendra les travaux et ouvrages de tous genres revêtant un caractère original, artistique et moderne. En particulier : les dentelles, broderies, tableaux et dessins, photographies, sculptures, porcelaines, reliures, bijoux, objets d'art, etc. Cette intéressante initiative se double d'une bonne œuvre : le produit de l'exposition sera remis au Patronage des enfants moralement abandonnés de Tournai.

Envoyer les adhésions, avant le 15 mars, au secrétaire du Cercle, M. J. Semet, 10, rue des Carliers. Programme à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

M^{lle} Berthe Art et M. René Janssens ouvriront samedi prochain, à 2 heures, au Cercle artistique, une exposition de leurs œuvres qui restera ouverte jusqu'au vendredi 8 mars inclus.

Le Cercle artistique de Namur ouvrira le 23 juin sa 11^e exposition triennale (internationale) des Beaux-Arts. S'adresser pour tous renseignements à M. Trepagne, secrétaire des Expositions des Beaux-Arts, à Namur.

M. Ph. Mousset donnera mercredi prochain, à la Grande-Harmonie, un piano-récital avec intermèdes de chant par M^{me} E. Armand.

CARNET ARTISTIQUE

Du 24 février au 2 mars.

Au Musée : Exposition temporaire des tableaux récemment acquis par l'Etat.

Au CERCLE ARTISTIQUE : Exposition H. Bellis, J. François, E. Van der Meulen.

Dimanche : 2 heures. Concert Y-aye (F. Mottl; A. Zimmer).

Lundi : 8 h. 1/2. Concert de la *Schola Cantorum* (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Quatuor Schörg (Riesenburg).

Mercredi : 8 h. 1/2. Concert Mousset-Armand (Grande-Harmonie) — Première de *L'Aumône* (théâtre du Parc). — Reprise de *Manon* (théâtre de la Monnaie).

Jeudi : 2 heures. Ouverture de la *Libre Esthétique* (Musée). — 4 h. 1/2. Conférence G. Heux (Ecole de musique d'Ixelles) — 8 h. 1/2. Quatuor Zimmer (Erard). — Première de *Le Bon Juge* (théâtre Molière).

Vendredi : 8 h. 1/2. Troisième séance Schörg-Bosquet.

Samedi : 2 heures. Exposition B. Art-R. Janssens (Cercle artistique).

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

EN VENTE

chez HEUGEL & C^{ie}, au *Ménestrel*, 2bis, rue Vivienne, Paris.

LOUISE

roman musical en quatre actes et cinq tableaux
de GUSTAVE CHARPENTIER.

Partition, piano et chant. Prix net : 20 francs.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAİN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CAGES AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique. Un décorateur belge : Théo Van Rysselberghe (GILBERT COMBAZ). — Le Bouddha d'or (GILBERT DE VOISINS). — Interprétation et Tradition. — Le Vernissage de la Libre Esthétique. — Notes de musique. *Le Cinquième concert Ysaye. Les Chanteurs de Saint-Gervais. MM. Schörg et Bosquet (O. M.).* — Le Théâtre à Paris. *Les Remplaçantes (G. BINET-VALMER).* — Pour le petit Villiers. — Petite Chronique. — Carnet artistique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

UN DÉCORATEUR BELGE : THÉO VAN RYSSELBERGHE.

Théo Van Rysselberghe, un décorateur? Certes, oui, et non des moindres.

Pendant toute une partie du XIX^e siècle il fut de mode de concevoir la décoration des maisons et des édifices publics en des tonalités discrètes de tableaux à demi effacés. Au lieu d'employer le véritable procédé à la fresque, on en imitait puérilement les gammes harmonieusement fondues, les colorations atténuées, les patines savoureuses lentement amenées par le temps. La peinture décorative n'était plus d'ailleurs qu'un pâle reflet des splendeurs anciennes depuis le jour, déjà lointain, où elle avait été supplantée par la peinture dite « de

chevalet », qui poursuit un but différent et s'oriente vers un idéal particulier. Le souci du « morceau » n'était pas fait, du reste, pour développer la composition décorative; la plupart de nos ornements murales ne sont que des *tableaux* qui gagneraient infiniment à être isolés du milieu architectural où ils se trouvent et auquel ils font presque toujours le plus grand tort. Voici un peintre que la recherche des vibrations lumineuses poussée aussi loin que possible ramène à la décoration dans des modes aussi nouveaux qu'inattendus.

La peinture appliquée à l'architecture doit être, presque sans exceptions, vue à distance. Cette distance varie suivant les circonstances, mais elle dépasse généralement celle à laquelle il faut se placer pour considérer un *tableau de chevalet*. Or, le procédé qu'emploie M. Van Rysselberghe, basé sur la division du ton et sa reconstitution dans l'œil du spectateur par l'éloignement, est celui qui répond le plus complètement aux conditions exigées par le décor. Il permet, mieux que tout autre, à l'artiste de calculer ses effets en raison de la situation des surfaces qu'il aura à couvrir. Et selon le rapprochement ou l'éloignement du spectateur, la dimension des panneaux à décorer, leur éclairage spécial, la perspective des locaux, etc., le peintre variera, par une stricte observation des lois optiques, les ressources de sa technique spéciale, la grandeur de la touche divisée étant proportionnée à la dimension de l'œuvre.

Il serait superflu de refaire ici la démonstration scientifique du procédé de la division, puisque sa démonstration pratique est visible pour tous dans les toiles exposées à la *Libre Esthétique*. Ces taches si savamment

disposées produisent avec un recul suffisant des colorations plus subtiles, plus déliées, plus vibrantes que ne le feraient les mélanges de même couleur; cela se conçoit aisément si l'on songe que la lumière produite par les taches colorées, se recompose dans l'œil du spectateur exactement de la même manière que lorsque celui-ci regarde la nature elle-même.

Comparez la série des toiles de M. Van Rysselberghe — portraits et paysages — à n'importe quelle peinture décorant nos édifices, et voyez la luminosité, la délicatesse, la fluidité des colorations des unes, la tonalité sombre, morne, grise des autres. En vérité la comparaison est tout à l'avantage des premières. Il est impossible d'atteindre à plus de fraîcheur, et la ténuité, la légèreté, la transparence de l'atmosphère y sont rendues à un degré incomparable.

Imaginez maintenant, au lieu de ces toiles isolées, toutes vibrantes de lumière, un grand ensemble, une frise, avec une série de figures dans ces paysages où la réalité et la féerie semblent se confondre, et dites si l'on peut rêver plus belle parure pour un édifice !

Dans l'intéressante étude qu'il a publiée récemment sur le néo-impressionnisme et dans laquelle est exposée d'une façon complète la théorie, si vivement discutée, de la division du ton (1), M. Paul Signac a fait excellemment valoir les avantages de cette technique pour la décoration murale. « L'effet recherché par les néo-impressionnistes et assuré par la *division*, dit-il, c'est un maximum de lumière, de coloration et d'harmonie. Leur technique semble donc convenir fort bien aux compositions décoratives, à quoi, d'ailleurs, certains d'entre eux l'ont quelquefois appliquée. Mais, exclus des commandes officielles, n'ayant pas de murailles à décorer, ils attendent des temps où il leur sera permis de réaliser les grandes entreprises dont ils rêvent.

A la distance que supposent les dimensions habituelles des œuvres de ce genre, la facture, convenablement appropriée, disparaîtra, et les éléments séparés se reconstitueront en lumières colorées éclatantes. Quant aux *touches divisées*, elles seront aussi invisibles que les hachures de Delacroix dans ses décorations de la galerie d'Apollon ou de la bibliothèque du Sénat. »

Car Delacroix, qu'on ne l'oublie pas, pressentit les avantages qu'assure au coloriste l'emploi du mélange optique et du contraste. Il en fit même, en certaines toiles, uniquement guidé par son instinct, une timide application. « Si un peu plus de clarté dans la galerie d'Apollon ou un peu moins de prudence craintive au Sénat et à la Chambre permettaient d'étudier de près les décorations de Delacroix, on pourrait facilement constater, dit M. Signac, que les teintes les plus fraîches

et les plus délicates des chairs sont produites par de grosses hachures vertes et roses juxtaposées et que l'éclat lumineux des ciels est obtenu par un travail analogue. Au recul, ces hachures disparaissent, mais la couleur qui résulte de leur mélange optique se révèle puissante, tandis que, vue à cette distance, une teinte plate s'effacerait ou s'éteindrait. »

Quels résultats admirables n'eût-il pas obtenus en poussant plus loin ses recherches, en généralisant ce qui, dans ses travaux, demeure accidentel! « Si Delacroix avait pu connaître toutes les ressources de la division, fait judicieusement observer M. Signac, il aurait vaincu toutes difficultés dans ses décorations du Salon de la Paix, à l'hôtel de ville. Les panneaux qu'il devait couvrir étaient obscurs, et il ne parvint jamais à les rendre lumineux. Il se plaint dans son *Journal* de n'avoir pu, bien que s'y étant repris à plusieurs fois, retrouver sur cet emplacement l'éclat de ses esquisses.

A Amiens, quatre admirables compositions de Puvis de Chavannes : *Le Porte-Étendard*, *Femme pleurant sur les ruines de sa maison*, *La Fileuse*, *Le Moissonneur*, placées sur les entrecroisées, face à *La Guerre* et à *La Paix*, sont rendues invisibles par le jour éblouissant des fenêtres qui les encadrent.

On peut affirmer qu'en ces circonstances une décoration *divisée* créerait, sur ces panneaux, des teintes colorées qui triompheraient du voisinage trop lumineux des fenêtres.

Même, les toiles de petites dimensions des néo-impressionnistes peuvent être présentées comme décoratives. Ce ne sont ni des études ni des tableaux de chevalet, mais d'« exemplaires spécimens d'un art à grand développement décoratif, qui sacrifie l'anecdote à l'arabesque, la nomenclature à la synthèse, le fugace au permanent, et confère à la nature, que lassait à la fin sa réalité précaire, une authentique réalité », écrit M. Félix Fénéon. Ces toiles qui restituent de la lumière aux murs de nos appartements modernes, qui enchâssent de pures couleurs dans les lignes rythmiques, qui participent du charme des tapis d'Orient, des mosaïques et des tapisseries, ne sont-elles pas des décorations aussi? »

M. Van Rysselberghe est aujourd'hui tout à fait maître de sa technique et ce qui le prouve c'est que son procédé, en tant que procédé, ne transparait plus dans ses œuvres. On sent que, pour lui, traduire de cette manière ses sensations de la couleur est aussi aisé que, pour d'autres, la méthode habituelle.

L'incompréhension du public peut être, en partie, attribuée à l'effort que trahissait autrefois le procédé. Dans un grand nombre de peintures antérieures du même artiste, il y avait, à côté de morceaux très réussis, des parties qui ne semblaient pas à leur plan, qui demeuraient solides au milieu d'un ensemble immatériel; et la distance à laquelle il fallait se placer pour

(1) *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme*, par PAUL SIGNAC. Paris, 1899. Editions de la *Revue blanche*.

recomposer la couleur variait suivant les portions du tableau sur lesquelles tombait le regard.

On ne peut opposer les mêmes critiques aux œuvres qu'expose aujourd'hui M. Van Rysselberghe et qui le classent définitivement parmi ceux qui sont allés le plus loin dans la recherche des vibrations lumineuses. Examinez chacune de ses toiles en détail, qu'il s'agisse de figure ou de paysage ; aucune d'elles ne recèle de parties opaques : à la distance voulue, l'impression reçue est d'une homogénéité parfaite.

Avec ce métier assoupli, avec ce sens de la distance, cette science du recul, ce goût parfait dans l'harmonie chronique qui font défaut à tant d'artistes modernes, peintres ou sculpteurs, on peut affirmer que Théo Van Rysselberghe est un merveilleux décorateur dont les œuvres pourraient renouveler de fond en comble la grande peinture décorative, la peinture appliquée à l'architecture.

Qu'on lui confie la décoration d'une salle du palais de Justice, de l'hôtel de ville, de la Maison du Peuple, une salle de fêtes, que sais-je ? Son talent y sera tout à fait à l'aise et tout ce qu'il y a de logique dans son art pourra y être mis en relief. Nulle part, sans doute, on ne verrait de décoration plus joyeusement belle et de plus fraîche et vibrante lumière.

GISBERT COMBAZ

LE BOUDDHA D'OR

En feuilletant le *Voyage d'un naturaliste* de Darwin, je me suis arrêté au passage suivant :

« Après une course assez longue sur des laves récentes et fort rugueuses, nous atteignons le lac où les Espagnols que j'accompagne vont faire leur provision de sel. Ce lac est absolument rond et bordé de magnifiques plantes qui miroitent. Il y a quelques années, les matelots d'un baleinier assassinèrent leur capitaine dans cet endroit retiré. J'ai vu son crâne au milieu d'un buisson. »

Comment peut-on exiger du lecteur de ces lignes qu'il se penche ensuite sur une couverture jaune à fr. 3 50 et tâche de rendre compte des émotions qu'elle réunit ? Pour ma part, je me sens incapable de penser à autre chose qu'à ce fragment. Cette saline, ces Espagnols, ces plantes qui miroitent, et ce crâne dans un buisson me passionnent autrement que tel ou tel récit de mœurs contemporaines. Pourtant, il ne faut point trop prolonger cette lecture. Darwin, après avoir superbement décrit, dans le décor de ces parages difficiles, les mœurs des tortues et les divertissements auxquels se livrent de délicieux petits alligators, s'étend durant trop de pages sur les variations de son thermomètre, et cette discussion traîne quelque peu.

Vraiment, les savants en voyage devraient, entre deux coups de sonde et parmi leurs observations météorologiques, s'attarder plus souvent à la description des horizons qui les confondent. Quand, par hasard, ils y consentent, leur regard clair et l'absence de souvenirs livresques donnent lieu à des pages d'un relief étonnant.

Pour l'instant, je n'ai que faire d'une œuvre de M. Saint-Georges de Bouhélier, voire d'un recueil de vers désossés. Devant ma fenêtre, de l'autre côté de la rue, le consul du Chili vient de hausser son drapeau, et je songe que le Chili doit être un pays fortuné, au moins tel que je me l'imagine avec sa longue rive grise où se dresse parfois un arbre qui semble un squelette verdoyant et verni. Un homme de lettres égaré dans cette contrée aurait l'indélicatesse de noter qu'un tel paysage aurait plu à Baudelaire. Je le sais bien parbleu ! mais c'est d'un goût détestable de m'en avertir.

De telles remarques dans un récit de voyages donnent envie de rester chez soi, tandis qu'il est des volumes ne traitant guère que de fauteuils et d'abat-jour qui font rêver de selles arabes et de cascades polynésiennes...

Le cœur mécontent, je me dirige vers un rayon de ma bibliothèque et promène mon regard sur la rangée des titres qui m'est offerte...

On devrait classer ses livres suivant un autre ordre que celui des noms d'auteurs. Sur une même planche ou réunirait les seuls ouvrages qui conspirent à créer une même impression. Il y aurait par exemple le rayon de la *Douceur du foyer*, celui du *Regard intérieur*, celui des *Agréments et inconvénients d'une maîtresse* ; enfin, dans un réduit secret, on réunirait certains livres sous l'étiquette : *Parfums exotiques et autres*.

C'est la seule collection que j'ai tâché de me former. Sur ce rayon j'ai réuni les *Reliques* de Jules Tellier, ou plutôt, de ce livre, juste ce qu'il faut pour qu'il soit parfait suivant mon goût, les *Moralités légendaires*, le *Centaure* de Maurice de Guérin, la *Léda*, de Pierre Louÿs, quelques vers et quelques proses de Rimbaud, recopiées dans un cahier, la *Mort de Venise* de Maurice Barrès et ses *Aventures d'Astiné Arairan*, les *Petits Poèmes* de Baudelaire, arrachés au mépris de toute bibliophilie à l'exemplaire courant et reliés avec ce titre que j'aime et dont le poète nommait parfois son ouvrage : *Le Spleen de Paris* ; enfin la prodigieuse *Histoire des boucaniers d'Amérique* d'Esquemeling.

Une visite à ce rayon me consolera de ne pas être sur les flancs d'un volcan des Andes ou dans le cercle calme d'un récif de corail... Et me voici presque content, car je viens de prendre le dernier venu de ces livres, celui que je chéris entre tous d'une très spéciale ferveur. Il me charme en tous points ; le *Mercur de France* l'édita avec soin ; la couleur de sa couverture tient le milieu entre celle d'une sauce végétale et celle d'une eau stagnante ; il n'est point paginé, est veuf de table des matières et contient tout un collier de poèmes en prose. On s'y perd comme dans un labyrinthe d'idoles. Même son titre m'est cher : *Connaissance de l'Est*. On dirait d'abord d'un traité de stratégie ou d'un pamphlet sur le démantèlement des forteresses. Point du tout ; il nous parle de la Chine. M. Paul Claudel l'écrivit à Fouchéou, sur le bord d'un fleuve, au sommet d'une montagne, dans le temple de la Conscience, ou, simplement, chez lui tandis qu'au milieu de la fenêtre « une noire araignée s'arrête, la tête en bas et suspendue par le derrière ». Il nous parle de mille belles choses, de pluies, de navigations nocturnes, de vérandas, de banyans, de maisons suspendues, d'une arche d'or dans la forêt, de sources et de flots et de tant d'autres merveilles ! C'est là qu'on trouve ce parfum puissant qui transporte vers d'autres rives... Et ne me reprochez pas de préférer ce livre à maint autre ouvrage, fût-il signé d'un naturaliste, même modeste, ou d'un naturaliste, même délicat, puisqu'en l'ouvrant au hasard je puis

vivre dans un temple où résonnent des gongs, où tintent des clochettes tandis qu'au dehors, se mêlant au murmure prolongé du fleuve, la pluie impose sa plainte continue, et qu'un magicien, borgne, cassé de vieillesse, et, par ailleurs, fort louche d'allures promène ses maléfices sur le sentier qui scinde la rizière.

Les défauts mêmes du livre sont agréables. Ils se montrent tellement flagrants, — certains détails, certaines descriptions sont si clairement hors de place, et certains mots, de temps en temps, si mal choisis, qu'on peut les écarter, simplement. Les quelques taches de cette prose sont en pleine lumière; bientôt le regard les évite, les passe, n'y revient plus.

... Et je continue à fréquenter cette pagode étrange qui pointe au loin dans la forêt des bambous. Les bonzes y passent d'une démarche lente en marmottant leurs prières, d'autres méditent, juchés sur des escabeaux, un autre enfin, « debout devant une cloche à forme de tonne, mène le train scandé de batteries de tambours et de coups de sonnette; il choque à chaque verset la jarre, tirant de sa panse d'airain un son volumineux ».

Puis, quand les prêtres seront partis, je m'avancerai, ayant détruit en moi l'horreur sacrée, vers la grande idole, le somptueux Bouddha d'or qui remplit tout le fond du temple. Je grimperai le long de ses pieds obscurs, j'escaladerai les colonnes de ses jambes et me dresserai enfin sur le piédestal de sa main toujours ouverte. Compris tout entier dans la paume du dieu, peut-être entendrai-je alors tomber de ses lèvres précieuses des paroles de sagesse, ou peut-être me contera-t-il des récits plus beaux encore que ceux auxquels se complut le talent fiévreux et géométrique de M. Claudel, récits de fleuves, de cieux, de vents, de flammes et de gouffres, récits d'un parfum si puissant qu'à eux je voudrai me mélanger.

A. GILBERT DE VOISINS

Interprétation et Tradition.

M. Maurice Kufferath a publié sous ce titre une remarquable étude qu'on devrait distribuer à tous les apprentis musiciens, et aussi à ceux qui pensent avoir atteint la maîtrise...

Parmi les nombreuses réflexions que lui inspire son sujet, il en est une qu'il nous paraît particulièrement utile de méditer parce qu'il serait facile de remédier à la situation qu'elle révèle. « Le malheur, » dit M. Kufferath, « est qu'à l'égard des évolutions de la musique et du rôle que chacun des maîtres a joué, notre enseignement musical est encore très imparfait. L'histoire de la musique n'y est guère représentée; et par *histoire*, je n'entends pas l'assemblage de quelques dates, de quelques notes biographiques mêlées à des anecdotes plus ou moins authentiques sur les artistes fameux du temps passé; j'entends par là la notion clairement exposée des évolutions de la musique, la synthèse caractéristique des développements que chaque grand maître y a apportés, la comparaison des différents styles, et surtout des différents procédés qui correspondent, chez chacun d'eux, à leur tendance esthétique particulière. »

Nous entendimes un jour le directeur d'une école de musique de province répondre à quelqu'un qui prônait devant lui l'utilité d'un enseignement de ce genre : « Allons donc ! Apprenez aux élèves à jouer une sonate. C'est la meilleure leçon d'histoire de la musique que vous puissiez leur donner. »

L'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles ne peut évidemment partager cette opinion. On s'étonne donc de ne pas voir figurer à son programme des cours d'histoire de l'art et d'esthétique musicale que, mieux que personne, il serait à même de donner.

M. Kufferath conseille avec raison aux musiciens de repousser la tradition qui exige, dans l'interprétation des maîtres d'autrefois, une exécution strictement métronomique, dénuée de nuances et de sentiment.

« Il y a deux siècles, » dit-il, « j'en suis bien sûr, on ne chantait pas autrement qu'aujourd'hui la joie ou la tristesse; le cri d'allégresse ou de souffrance n'avait pas un autre accent que sur nos lèvres, les larmes avaient même amertume, le baiser même doux que pour nous. Pourquoi la musique de ce temps serait-elle figée et inexpressive ? »

Et voici sa conclusion :

« Tour à tour grave et pénétrée d'onction et de sérénité joyeusement virile avec Bach, enjouée et spirituelle avec Haydn, tendrement passionnée et malicieuse avec Mozart, elle s'élèvera à l'exubérance de tous les sentiments avec Beethoven et elle s'assouplira ensuite au lyrisme teinté de mélancolie ou d'humour de Schumann, à la fièvre élégiaque de Chopin, à la tristesse tragique de Berlioz, pour exulter de nouveau de passion avec Richard Wagner. C'est en se modelant sur l'individualité de chaque maître, en s'inspirant de sa vie, de ses rêves, de ses inspirations, qu'elle nous rendra l'image de sa personnalité, qu'elle fera palpiter l'œuvre de la vie même dont elle a vécu dans l'âme de celui qui la créa.

Oui, la vie, et encore la vie, la vie toujours, la faire circuler dans l'œuvre, la faire palpiter partout dans cet organisme délicat et subtil, la communiquer à ceux qui écoutent, c'est là l'idéal des grands interprètes, créateurs à leur manière, puisqu'ils évoquent devant nous, sous une forme animée, les pensées et les sentiments qui firent battre le cœur des maîtres du passé ou du présent ! »

Le Vernissage de la Libre Esthétique.

Outre la plupart des membres protecteurs de la *Libre Esthétique*, auxquels était offert le « private view » du Salon, un grand nombre d'artistes : peintres, sculpteurs, musiciens et hommes de lettres, invités par la direction, se pressaient jeudi dernier dans les salles du Musée vouées pour un mois aux diverses expressions de l'art d'avant-garde.

Étaient présents, entre autres, MM. E. Verlant, directeur des Beaux-Arts; A. Charpentier, C. Meunier, P. Du Bois, E. Claus, T. Van Rysselberghe, F. Khnopff, G. Lemmen, G. Combaz, G. et L. Van Strydonck, L. Abry, V. Gilsoul, P. Stacquet, D. Oyens, A. Le Mayeur de Merprès, A. Verhaeren, V. Rousseau, O. Coppens, G.-M. Stevens, Fabry, Mascré, Ch. Samuel, M^{mes} Voortman, De Weert, L. Héger, A. Boch, K. Gilsoul, J. Wytzman, Van der Weyde, Van der Maarel, J. Lorrain, L. Danse, M. Destrée, etc.; MM. J. Gilkin, M. des Ombiaux, G. Virrès, H. Carton de Wiart, G. Van Zype, L. Solvay, Ramaekers, Ch. de Sprimont, G. de Goleseo, Emile Léon, directeur d'*Art et Décoration*; Henry Gérard, A.-J. Wauters et Ch. Cardon, membres de la Commission des musées, etc., etc.

Le salon, très touffu, très varié, qui réunit un grand nombre de toiles et de dessins d'artistes belges et étrangers d'avant-garde, ainsi qu'un important contingent d'objets d'art : céramiques, verreries, émaux, orfèvreries, joailleries, reliures, etc.,

a paru intéresser vivement ce public *select*, dont les curiosités ont été principalement sollicitées, en ce jour un peu fiévreux d'inauguration, par les envois de MM. Van Rysselberghe et Claus, par le groupe des impressionnistes français : Claude Monet, Renoir, Pissarro, Cézanne, Guillaumin, par les grandes toiles de MM. Baertsoen, Delaunois, Maurice Denis et par les quatre intérieurs, d'une coloration vraiment exquise, de Vuillard.

Parmi les sculptures, on a unanimement admiré l'admirable bas-relief de Constantin Meunier, *Dans la mine*, troisième face de son Monument au travail, le buste en marbre de M. Paul Du Bois (peut-être son œuvre maîtresse), les œuvres de Victor Rousseau, les médaillons en bronze d'Alexandre Charpentier, etc.

NOTES DE MUSIQUE

Le Cinquième concert Ysaye. — Les Chanteurs de Saint-Gervais. — MM. Schörg et Bosquet.

La symphonie en *fa* de Beethoven est si connue que pour en raviver l'intérêt, pour renouveler la curiosité qui s'y attache, les chefs d'orchestre qui la dirigent s'efforcent, tout en gardant intactes les lignes pures de son architecture, d'y découvrir une expression particulière, un sens spécial : ils signent de leur paraphe l'interprétation qu'ils en donnent. Sous le bâton directorial d'Herman Lévy, la grâce pimpante et la légèreté « mozartienne » l'emportaient. M. Gevaert l'enferme dans un moule strictement classique et en déploie avec lenteur, comme pour en faire davantage savourer le charme, les quatre volets. Pour Félix Mottl, qui l'inscrit en tête du cinquième programme des Concerts Ysaye, c'est l'aspect rustique, le côté descriptif et « paysage » qui paraît dominer. Il souligne avec force les accents, rythme les phrases avec décision, fait valoir intensément les oppositions d'ombre et de lumière. Son bras souple a des ralentissements à peine perceptibles qui élargissent l'idée musicale et reculent les horizons où s'enfonce la pensée. Le dessin est net, coloré ; il suit avec une extrême flexibilité les contours des sites révélés. Comme M. Gevaert, il aime à prolonger la sensation musicale en donnant à l'œuvre une allure mesurée et calme. Mais il arrive à lui inculquer une vie évocative et un sens expressif que ne nous donnèrent point au même degré les auditions du Conservatoire, — bien qu'il faille, aux Concerts symphoniques, réduite à un minimum souvent inquiétant le nombre des répétitions.

L'interprétation de Félix Mottl peut être discutée. Elle est, dans tous les cas, d'un réel intérêt, car on la sent fermement voulue et motivée par une étude attentive.

Où la discussion n'est plus possible, c'est dans l'exécution fougueuse, admirable de relief et de puissance, des grandes pages de Wagner que l'éminent capellmeister possède mieux que qui que ce soit. Seul, Hans Richter pourrait diriger avec autant d'autorité et d'ampleur le Prélude de *Parsifal*, le Cortège funèbre de *Siegfried*, l'Ouverture du *Vaisseau fantôme*, la *Huldigungs-Marsch* qui formaient la seconde moitié du programme.

Fervent admirateur de Berlioz, dont il a fait représenter à Carlsruhe les *Troyens*, M. Mottl a tenu à ressusciter l'ouverture, un peu oubliée ici, de *Benvenuto Cellini*, l'œuvre dans laquelle le maître de la Côte-Saint-André a en quelque sorte écrit sa propre histoire, — on sait qu'elle fut passionnément mouvementée ! Cette musique à panache paraît actuellement quelque peu démodée ; mais elle garde un souffle dramatique impressionnant.

M. Albert Zimmer a complété cette attrayante séance en jouant avec une correction toute classique le Concerto en *la* pour violon et orchestre de Mozart. Jeu distingué, fin, très pur et très artiste, qui a montré que l'excellent quartettiste était en même temps un soliste remarquable.

Le lendemain, les Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de leur chef, M. Charles Bordes, fondateur de la *Schola Cantorum*, se sont fait entendre à la Grande-Harmonie en une audition de musique ancienne, sacrée et profane, qui marque parmi les solennités musicales de la saison. Les chœurs ont donné de diverses pages de Roland de Lassus, de Vittoria, de Nanini, de Josquin des Prés, de J.-S. Bach, de Jannequin et de Costeley une interprétation bien nuancée dans laquelle le sentiment expressif s'unissait à la justesse des intonations. La célèbre *Bataille de Marignan*, de Jannequin, qui clôturait la première partie, a, en particulier, été bruyamment applaudie par l'auditoire exceptionnellement *select* qui remplissait la salle. Et les jolies voix, bien posées et bien conduites, de M^{lle} Ediat, de MM. David et Gébelin ont démontré qu'à la Schola l'enseignement du chant individuel est à la hauteur des classes d'ensemble vocal.

MM. Janssens, Somers et Goffin ont, entre les deux parties, fait un intermède instrumental qui a eu le tort d'allonger la séance au delà des limites habituelles mais qui n'en a pas moins été applaudi.

Mentionnons enfin, parmi les concerts les plus intéressants de ces derniers temps, et indépendamment des artistiques séances que donnent, à tour de rôle, les Quatuors Schörg et Zimmer, trois séances consacrées par MM. Schörg et Bosquet à la sonate classique et moderne, analogues à celles que donnent chaque année à Paris, avec un si retentissant succès, MM. Ysaye et Pugno. On a vivement apprécié, aux trois vendredis des jeunes artistes, une interprétation toute désintéressée et compréhensive, les deux exécutants s'effaçant, dans un noble souci d'art, pour laisser la parole aux maîtres qu'ils interprétaient, au lieu d'attirer à soi, comme c'est fréquemment le cas, par un vain étalage de virtuosité, les applaudissements banals du public. La sonorité harmonieuse et la légèreté d'archet de M. Schörg, la remarquable technique, les qualités de rythme et de sentiment de M. Bosquet ont conféré à ces auditions un réel intérêt d'art.

O. N.

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE ANTOINE

Les Remplaçantes, comédie en trois actes de M. BRIEUX.

La grippe, l'infâme, nauséabonde et burlesque grippe règne sur Paris. J'en fus victime, et c'est pourquoi je n'ai pu me rendre au théâtre de l'Œuvre, et ne pourrai que vous signaler la chute bruyante des *Médecins* de M. Lavedan aux Variétés, et le triste succès de médiocre estime du *Domaine* de M. Besnard au Gymnase. Heureusement, avant d'être frappé par le fléau, j'ai pu voir les *Remplaçantes*. Ce titre est peut-être ce que je préfère dans une tentative qui, à mon sens, n'a rien d'artistique. Car enfin, si le théâtre peut corriger les mœurs, l'art ne saurait être opportuniste, et pas plus qu'*En paix*, cette comédie si véhémement de M. Bruyère, la comédie de M. Brieux n'a droit au titre d'œuvre d'art ; ce genre

de productions relève de la polémique, de la tribune des parlements ou de celle des congrès. On sait que les Remplaçantes sont les nourrices que paient les bourgeoises parisiennes comme autrefois les fils de famille payaient des jeunes gens afin d'éviter le service militaire. M. Brioux, partisan du service obligatoire, prêche l'allaitement forcé. Peut-être a-t-il raison, mais peu importe : son devoir était de nous donner un beau drame (il en est capable); je crois qu'il n'y a point réussi. Le premier acte est excellent, où sont peintes, avec cette netteté, cette précision qui caractérise les œuvres de l'auteur de *Blanchette*, les mœurs d'un village de la banlieue et les ravages qu'exercent, dans une population de paysans, l'habitude prise depuis si longtemps d'envoyer les mères à Paris pour y servir de nourrices et d'élever les enfants au hibernon. L'intrigue nous montre une femme qui part, à regret, poussée par son mari et son beau-père, abandonnant un bébé qu'elle aime d'autant plus que son premier-né est mort. Cet acte, je le répète, est excellent.

M. Brioux connaît les paysans, il sait les faire parler et met en relief les rouages de leurs consciences... Mais le second acte... Nous sommes à Paris chez les maîtres de la nourrice. (Combien déplaisante fut M^{lle} Bellanger dans le rôle d'une mondaine qu'affolent les toilettes, les visites et les potins ! Ce qu'elle avait à dire était sans intérêt, elle l'a mal dit... M^{lle} Suzanne Després (la nourrice) fut au contraire merveilleuse d'avachissement et d'obésité.) L'intrigue est maigre au début; naturellement l'enfant des riches se porte bien et l'enfant laissé au village va mal. Les maîtres détournent une dépêche adressée à « nounou » et lui annonçant que son fils est malade. Et puis voici que madame reçoit, c'est son jour, et des pimbêches causent dans le salon, piaillent et se gargarisent de littérature, quand arrive un médecin de campagne qui vient voir la nourrice. On le fait entrer au salon, les pimbêches veulent se moquer de lui, et voici qu'il leur fait une conférence, une longue, énorme, éloquente conférence sur les dangers de l'allaitement confié à des mercenaires. A la répétition générale, quelqu'un crie : « L'affichage !... » tandis qu'Antoine, avec une mémoire défaillante, récitait ce discours que put seul interrompre le rideau qui se baissa. Et le troisième acte... Nous voici revenus aux champs; la nourrice est là, elle aussi; elle a découvert que son enfant avait été malade, qu'on le lui avait caché, et elle est partie, bien décidée à ne plus abandonner son petit. Elle le retrouve en bonne santé, mais c'est son mari qui est malade; il a pris en son absence l'habitude de boire, de courir, de conter fleurette aux filles, et cet acte n'a d'autre but que de nous montrer comment sa femme le ramène au devoir. Elle l'y ramène un peu vite, pas assez vite pourtant, car la pièce s'en va à la dérive. Nous avons essayé de nous intéresser à cette femme, à son enfant, mais ses malheurs conjugaux ne nous préoccupent nullement. M. Brioux n'a pas su faire une comédie à thèse; il a fait une médiocre comédie de mœurs, parce que le plaidoyer qu'il y a inséré l'a empêché de déployer, au second acte, ses qualités d'observation. S'il les avait déployées, il aurait été conduit tout naturellement à un bon dénouement qui n'aurait rien prouvé peut-être, mais il vaut mieux faire de la beauté que prêcher... au théâtre tout au moins. Et pourtant les *Remplaçantes* sont une des meilleures pièces qu'on nous ait données cet hiver. Les autres... ah! les autres...

G. BINET-VALMER

POUR LE PETIT VILLIERS

Le *Thyrse* (1) nous adresse la communication suivante, sur laquelle nous attirons la bienveillante attention de nos lecteurs :
Voici plus de onze ans qu'est mort un des plus purs écrivains de la langue française, Villiers de l'Isle-Adam. Ses œuvres, *L'Ève future*, *Akédysseuil*, *Le Nouveau Monde*, les *Contes cruels*, sont restés pour tous les lettrés des livres de chevet, et les jeunes poètes de la génération montante ont consacré à ce prince des lettres françaises un culte profond.

Or, Villiers de l'Isle-Adam a laissé une veuve et un fils qui, bambin quand mourut le père, est en ce moment, et depuis plus d'une année, gravement malade. Le médecin qui le soigne avec dévouement, le D^r Paul Raley, a prescrit le départ de l'enfant vers un climat meilleur, l'Algérie par exemple. Et, pour cela, il faut plus que les « cinquante francs » de rente mensuelle que l'Etat alloue à la veuve et au fils du poète. Cinquante francs ! C'est avec cela et quelques maigres droits de reproduction que, depuis onze ans, vivent une femme et un enfant ! Mais la maladie coûte cher, très cher.

En présence du dénûment de M^{me} veuve Villiers de l'Isle-Adam et de son fils, en attendant que la Société des Gens de lettres, en attendant que le ministre de l'instruction publique, prévenus, fassent ce qui est leur devoir, le *Journal*, de Paris, recueille pour les transmettre à la veuve de l'artiste, afin de lui permettre de partir avec son fils vers le soleil qui peut guérir l'enfant, les sommes qu'on voudra bien lui faire parvenir.

Le *Thyrse* s'associe de tout cœur à cette œuvre généreuse et fait appel à ses amis pour qu'ils y coopèrent dans la mesure de leurs ressources. Persuadé que cet appel recevra un accueil favorable auprès de vous, il vous remercie anticipativement.

Il transmettra à la rédaction du *Journal*, aux fins de remise à la destinataire, les dons qu'on voudra bien lui adresser.

A huitaine le compte rendu des deux « premières » de la semaine : *L'Aumône*, de M. A. Van Zype, au théâtre du Parc, le *Bon Juge*, de M. Bisson, au théâtre Molière.

PETITE CHRONIQUE

La première conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu, dans une des salles du Salon, mercredi prochain, à 2 h. 1/2.

Elle sera faite par M. Henry Ghéon, homme de lettres à Paris, qui a pris pour sujet : *La Poésie et l'Empirisme*.

Le cours professé depuis le commencement de cette année à l'Extension universitaire de Saint-Gilles par M. Jules Destrée sur les *Écrivains belges contemporains* constitue un important hommage à notre littérature nationale. Les leçons ont été suivies par un public nombreux et attentif.

Le dernier entretien sera exclusivement consacré à M. Maurice Maeterlinck, poète, dramaturge et moraliste. Il aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, au local de l'Extension, rue d'Espagne (école moyenne), à Saint-Gilles.

La Société symphonique des Concerts Ysaye organise deux concerts extraordinaires dont le premier aura lieu dimanche prochain et le second le 28 avril.

Le concert du 10 mars sera dirigé par M. Félix Mottl et aura lieu avec le concours de M^{me} Félix Mottl et de M. E. Schmedes, ténor de l'Opéra impérial et royal de Vienne et du théâtre de Bayreuth. Au programme : le prélude et la prière du cinquième acte de *Rienzi*, chantés par M. E. Schmedes; le premier acte de la *Walkyrie* et la scène finale du troisième acte de *Siegfried*.

Le concert du 28 avril sera donné par M. Eugène Ysaye, avec le concours de l'orchestre de la Société symphonique, sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

(1) Bureaux, rue du Fort, 16, Saint-Gilles, Bruxelles.

Notre collaborateur Emile Verhaeren est parti jeudi dernier pour l'Angleterre, où il a été invité à faire, à Oxford, deux conférences sur la Poésie contemporaine.

Il sera de retour à Bruxelles la semaine prochaine et s'occupera aussitôt des répétitions de son drame *Philippe II*, dont les rôles ont été distribués aux artistes du théâtre du Parc.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu à la Maison du Peuple une séance de musique de chambre organisée sous les auspices de la Section d'art par M. Guillaume Frank, violoniste, avec le concours de M^{lle} E. Bousman, cantatrice, et M. Ch. Delgouffre, pianiste.

MM. J. Horenbant, Hipp. Le Roy, F. Metdepenninghen, C. Tremerie, L. Tijdgadt, H. Van Melle et Ferd. Willaert exposent à Gand, au Cercle artistique et littéraire, du 3 au 17 mars.

M. Franz Courtens expose à la salle Verlat, à Anvers, une quarantaine de ses toiles.

Le Quatuor Ysaye, qui obtient en ce moment à Londres, aux Concerts populaires du samedi et du lundi, un très grand succès est engagé, à partir du 9 avril, pour six concerts dans le midi de la France : Nice, Monte-Carlo, Cannes, etc.

Indépendamment de ces séances de musique de chambre, M. Eugène Ysaye donnera en mars des concerts dans la plupart des grandes villes de l'Angleterre. Il se fera entendre le 5 avril (Vendredi-Saint) à Paris, aux Concerts Colonne, et du 20 au 30 à la salle Pleyel, où il exécutera avec M. Raoul Pugno, un cycle de sonates pour piano et violon.

M^{me} Marie Mockel a inauguré à Paris une série de séances qui embrassent le lied ancien (chansons françaises du moyen-âge, pastourelles italiennes du XVII^e siècle, etc.), le lied classique, romantique et néo-romantique, le lied néo-romantique français, le lied moderniste français, germanique et slave.

Ce cycle, analogue à celui que donna avec grand succès M^{me} Mockel l'an passé, comprendra sept soirées.

CARNET ARTISTIQUE

Du 3 au 9 mars.

AU MUSÉE : Salon de la *Libre Esthétique* (10-5 heures)
AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition R. Janssens-B. Art.
AU RUBENS-CLUB : Exposition Z. Klerx.

Dimanche : 2 heures. Concert du Conservatoire.

Lundi : 8 heures. Représentation de M. Georges Berr (théâtre du Parc).

Mardi : 8 h. 1/2. Concert Mottl (Grande-Harmonie). — Concert G. Frank (Maison du Peuple).

Mercredi : 2 h. 1/2. Conférence H. Ghéon (*Libre Esthétique*). — 8 h. 1/2. Concert Ondricek-Van Dooren (Grande-Harmonie). — Représentation de M. Lugne-Poe, au Parc : *Au-dessus des forces humaines* (1^{re} partie).

Jeudi : 8 h. 1/2. Récital Wieniawski Grande-Harmonie. 8 h. 1/2. Concert Hennebert (Salle Erard). — Représentation de M. Lugné-Poe, au Parc : *Au-dessus des forces humaines* 2^e partie.

Samedi : 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye (Alhambra)

CONCOURS

Premier prix : 100 francs ; second prix : 75 francs.

The Artist (Londres, 9, Red Lion Court, Fleet Street, E. C., Paris, 1, boulevard des Capucines) ouvre un concours pour un dessin de couverture. La livraison de mars de cette revue (directeur M. A. Trevor-Battye) en publiera le programme.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux,

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFRÉ, REPOUSSÉ ET TENDU.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

SAINTE-BEUVE INCONNU

par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

(Edition PLON-NOURRIT et C^{ie}.)

Tirage à 55 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande (format in-8°, texte réimposé) fait à nos frais et pour notre compte.

PRIX : 15 FRANCS

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
 BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE N° 10, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Björnstjerne Björnson. *Au-dessus des Forces humaines* (L. DE LA LAURENCIE). — Peter Benoit (OCTAVE MAUS). — La Poésie et l'Empirisme (HENRI GHÉON). — Notes de musique. *Frédéric Lamond. Concert du Conservatoire. Mme Mottl et M. Schmedes au Cercle artistique.* — Maurice Beaubourg. (ANDRÉ RUYTERS). — Théâtre du Parc. *L'Aumône* (P. M.) — Le Théâtre à Paris. Théâtre de l'Athénée. *Pour être aimée* (G. BINET-VALMER). — Petite Chronique. — Carnet artistique.

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON

Au-dessus des Forces humaines.

L'humanité poursuivant la chimère, telle paraît être l'idée directrice du drame de Björnson que la troupe de M. Lugné-Poe vient de jouer au théâtre du Parc. Le thème n'est assurément pas neuf, mais jamais mise en œuvre n'en fut plus tragiquement cruelle. Dans l'éloquente conférence dont il préfaça de façon peut-être trop déclamatoire la pièce de l'auteur norvégien, M. Henri de Jouvenel a affirmé qu'*Au-dessus des forces* a tracé, partout où elle passa, un long sillage d'émotion. Ce ne sont certes pas les spectateurs des deux soirées du Parc qui s'inscriront en faux contre cette opinion. Avec une intensité de domination vrai-

ment incroyable, le dramaturge se cramponne à l'esprit et aux nerfs du public et les supplicie jusqu'à la souffrance physique. L'armature de son théâtre est d'acier; nul mieux que lui ne sait extraire d'une situation tout ce qu'elle peut donner, et pour aller droit au but, il ne regarde ni aux moyens mélodramatiques ni au réalisme violent et brutal. Si Björnson met toute son énergie à nous montrer ce qui est au-dessus des forces, il néglige un peu de dire ce qui est à leur mesure, et de la sorte, croyant semer le courage, il récolte chez beaucoup le découragement. On souhaiterait qu'une révélation plus nette et plus précise de la pensée secrète de l'auteur vint éclairer la conclusion des deux parties du drame.

Quoi qu'il en soit, les deux premiers actes, érigés en manière de prologue, font assister à la faillite du miracle, à laquelle, par un raisonnement plus captieux que scientifique, Björnson identifie celle de la religion. Malgré sa foi ardente, malgré la prodigieuse tension de tout son être dans un effort surhumain, Sang, le « Pasteur aux miracles », ne peut guérir sa femme paralysée. En vain le mysticisme de cet homme, bon et doux à la façon de saint François d'Assise, s'exaspère et s'abîme en supplications, en vain Sang forme autour de l'église et de sa maison une chaîne serrée de prières au moyen des volontés haletantes de centaines de paysans accourus à sa voix. Des prêtres, qui dissimulent leur anxiété profonde sous le scepticisme extérieur de médiocres fonctionnaires spirituels, sont venus et attendent. Bratt symbolise, et avec quelle puissance, l'homme qu'ils sont tous, l'homme avide de croire, enfiévré d'idéal; en des apostrophes enflammées il crie à Dieu sa détresse; il a

faim et soif de miracle. Nous sommes emportés au delà de ce tréfond mystérieux des régions de la conscience où la pensée se dissout dans l'Infini, attirée par la lumière à peine entrevue.

Ah! comme tout le problème de la vie se simplifierait si réellement le miracle avait lieu. Mais non. Cela est « au-dessus des forces humaines » et Sang s'effondre devant le cadavre de sa femme et la ruine de sa foi. Ainsi, la croyance emmagasinée depuis dix-neuf siècles au fond du cœur des hommes est impuissante à produire le miracle qui ne relève que de la suggestion et de l'hystérie. Créanciers impérieux, et impatientes, les hommes ont exigé de Dieu des preuves immédiates et tangibles. Ne l'ont-ils pas tenté, ainsi que le dit un des personnages?

Puisque le ciel ne tient pas ses promesses, la conclusion s'impose avec une logique inflexible. Le bonheur et la justice, qu'il est inutile de chercher dans les dédommagements et les réparations d'une vie future, les hommes, guéris de la crise religieuse, les chercheront dès la vie présente, et le drame social commence. Par un atavisme nécessaire, Elie, le fils du pasteur mystique, est possédé lui aussi par un mysticisme nouveau, par la soif du sacrifice. Apôtre de l'anarchie, il croit fermement que sa mort contribuera à répandre un peu de joie et de bonté dans l'enfer où les ouvriers gémissent sous le dédain égoïste des patrons. Ici l'auteur, ramassant et entrechoquant les sentiments de toute nature et de toute intensité, nous montre avec une étonnante lucidité de combien d'usure humaine, de souffrances et de désillusions accumulées sont formés les courants d'opinion, ces idées générales dont la forme abstraite et dogmatique masque le travail douloureux qui les enfanta.

Elie fait sauter le château où les patrons réunis discutent sur les moyens les plus efficaces pour résister à leurs victimes. La scène est conduite avec une maîtrise souveraine; cet effroi à peine esquissé d'abord et fou ensuite qui s'empare des patrons et aboutit à la catastrophe finale produit un effet d'une telle violence qu'on en arrive à la limite extrême de la tension des nerfs.

Mais, elle aussi, la religion humanitaire manque à ses engagements. La tentative d'Elie, imprudente et vaine, attire sur ceux qu'elle devait libérer l'inévitable répression suivie des réactions coutumières. En une scène de sereine mansuétude, au milieu de la nature fleurie et toujours chantante, la moralité de l'œuvre s'indique plutôt qu'elle ne s'affirme. Trop brièvement à notre gré le dévouement se déroule fort analogue à celui de la *Clairière*. Mais combien moins précis! Il faut pardonner aux pionniers qui crurent naïvement mettre la main sur le bonheur. Ce à quoi doivent s'employer les forces humaines, c'est à l'effort persévérant qui seul donne la satisfaction du devoir accompli. Qu'importe que, comme le croit Björnson, le christianisme s'écroule

si son esprit demeure et si l'Humanité doit sans cesse redire des actes de foi, d'espérance et de charité!

Interprétation consciencieuse dans l'ensemble. Mais que le débit « atteint de *delirium tremens* » de M. de Max est donc désagréable!

L. DE LA LAURENCIE

PETER BENOIT

Peter Benoit a suivi de près Verdi dans la mort. L'un et l'autre ont traduit et exalté l'âme patriale. Leur art est une synthèse de la pensée ethnique et fixe, au Midi et au Nord, la conception musicale distincte qu'engendre la diversité des races et des milieux.

Ce que Verdi fut pour l'Italie : le créateur d'une forme ex-tériorisant les sensations d'un peuple et d'une époque, Benoit s'efforça de le devenir pour la patrie flamande, dont il voulut ressusciter, dans ses odes enflammées et ses fresques sonores, le passé d'héroïsme et de gloire. Il avait coutume de dire que depuis le xvi^e siècle les Italiens avaient, les premiers, forgé la langue musicale propre à traduire exactement le génie de la nation. Profondément attaché aux régions septentrionales, — au point qu'il préféra, son prix de Rome conquis à vingt-trois ans, au ciel bleu de la Péninsule les horizons brumeux de Leipzig, de Prague et de Berlin, — il tenta d'affranchir l'art des Flandres de toute contribution étrangère en dégagant du fond populaire le caractère essentiel du *melos* qui donne à chaque pays, comme sa faune et sa flore, son individualité. Imprégné du puissant coloris des maîtres, cherchant dans la réalisation de sa pensée un équivalent aux pompeux décors légués par des siècles d'art dont le rayonnement éclaire l'Univers, il orienta son inspiration vers les conceptions de large envolée, de souffle puissant, dont l'interprétation exige l'emploi simultané de masses chorales imposantes et d'instrumentistes nombreux.

Le théâtre, qui est le véhicule le plus favorable à la célébrité, le tenta moins que les compositions allégoriques et symboliques : *Lucifer*, *L'Escaut*, *La Guerre*, *Le Rhin*, dans lesquelles il pouvait donner un plus libre essor à son concept philosophique et humanitaire. C'est ce qui empêcha, sans doute, la musique de Peter Benoit de se répandre hors des frontières du pays et de porter au loin le nom du maître anversois. Ses funérailles de Verdi furent suivies par l'Europe entière. Les obsèques de Peter Benoit, qu'on célébrera demain, seront simplement nationales. Mais la haute intelligence qui vient de s'éteindre, le grand cœur qui a cessé de battre n'en méritent pas moins d'admiration et de reconnaissance. Par le prestige d'un art déduit des aspirations et des énergies latentes du peuple flamand, il donna à ce peuple la conscience de sa personnalité et de sa force.

L'atmosphère musicale dont il l'enveloppa vivifia en quelque sorte son existence collective. Il faut avoir assisté à l'explosion d'enthousiasme que provoquèrent, dans la Métropole, les exécutions de ses œuvres destinées au plein air : le *Vlaanderen Kunst-roem* écrit à la mémoire de Rubens, la *Kinder Cantate*, etc., pour se rendre un compte exact de l'action qu'il exerçait sur les masses. Tous ses refrains sont populaires. Ils ont fait, anoblis et

transformés, retour au patrimoine national dans lequel il les a puisés.

C'est — plus que par la qualité de son art dont l'essence musicale se dilue dans de trop copieuses redondances mélodramatiques — par l'ascendant magnétique qu'il exerça sur ceux de son pays et de son temps que Peter Benoit, l'athlète au masque assyrien, demeurera dans la mémoire de ses compatriotes. S'il fut, dans certaines pages de son *Requiem*, dans ses *Mottets*, dans telles scènes de *Charlotte Corday* et de la *Pacification de Gand* (auxquels ne manquèrent que des livrets acceptables pour forcer la renommée que méritent ces deux partitions), tout uniment un musicien d'inspiration élevée, en pleine possession de sa technique, son rôle principal fut de diriger les foules, par le déploiement de vastes tableaux lyriques dont les poètes flamands Emmanuel Hiel, Jules De Geytere, Jan Van Beers lui fournirent le sujet, à la conquête de leur idiocrasie. Homme d'action, homme de parti, descendant direct de ces gueux de mer et de terre que le patriotisme mena aux sacrifices surhumains, il semble n'avoir envisagé l'art que comme un moyen d'atteindre le but social qu'il poursuivit obstinément jusqu'à ce que la mort lui ferma les yeux.

On sait les résultats de cette opiniâtreté, l'importance que prit la cause ardemment défendue par le musicien-patriote, les forces qu'elle groupa, l'autorité qu'elle acquit peu à peu. Si le rêve de Peter Benoit paraît utopique, du moins le maître a-t-il eu la joie — ou l'illusion — de le croire réalisé lors de la constitution officielle de ce *Conservatoire flamand* enfin accordé en 1897 à ses efforts tenaces et persévérants. Il a dû s'endormir paisiblement dans la paix de la mort, avec la conscience de la tâche accomplie sans défaillance jusqu'à sa conclusion définitive (1).

OCTAVE MAUS

LA POÉSIE ET L'EMPIRISME (1)

Le siècle qui n'est plus nous laisse un confus héritage. On a pu croire qu'en ces dix dernières années la frénésie de lettres eût atteint à son paroxysme suprême et qu'elle ne dût désormais que décroître, pour la paix, la joie, le salut des véritables écrivains qui font leur œuvre sciemment, légitimement, en silence. Mais on a cru parce qu'on espérait. La politique nous valut une trêve qu'on rêva bienfaisante et qui ne fit en somme qu'aggraver la confusion. Ah! le triste empire des lettres, pour manquer d'empereur reconnu et de princes, n'en est point davantage une république! Plus y *chardonne* l'anarchie que la liberté n'y verdoie : car tous ont le droit de parler, quoi qu'ils disent, — et ceux qui disent quelque chose n'ont pas le droit de se faire entendre, — car en même temps qu'eux parlent ceux qui ne disent rien.

Il y a pire. Ceux-là mêmes qui devraient se rejoindre, se retrouver, s'unir dans l'immense foule médiocre, ceux-là ne se peuvent point reconnaître, ne se connaissant pas et puis chacun d'eux a sa langue.

(1) Pour les détails de la vie et de l'œuvre de Peter Benoit, on consultera avec fruit l'intéressante conférence que fit, à Anvers et à Bruxelles, Georges Eekhoud sur l'artiste défunt. Bruxelles. Imp. Veuve Monnom, 1897.

(1) Fragment de la conférence faite mercredi dernier par M. Henri Ghéon au Salon de la *Libre Esthétique*.

Nous assistons à ce spectacle curieux, aussi curieux que lamentable, d'une élite intellectuelle dispersée, contradictoire, comme étrangère à elle-même.

L'individualisation, la spécialisation ont eu pour résultat premier le divorce complet, qui semble à l'heure actuelle officiellement proclamé, non seulement entre des esprits de haute valeur littéraire, mais entre les genres littéraires eux-mêmes, qu'on voyait aux grandes époques se développer de concert.

Car voici que les dramaturges (et je parle ici des meilleurs) n'entendent plus les romanciers, qui eux ignorent tout à fait les poètes.

Balzac pouvait sentir Hugo, Racine, Bossuet. Mais quel point de contact entre un Curel, un Rosny et un Moréas, quel point de contact *artistique*? (car sur telle vérité scientifique, sociale, humaine dont ils alimentent leurs productions ils peuvent s'accorder ou différer : cela n'importe); la question est celle-ci :

« *Ont-ils un souci d'art commun?* »

Dans un sermon de Bossuet, Racine, assurément, ne retrouvait rien moins que ses fines préoccupations psychologiques, — mais soyez sûrs qu'il y admirait en tout cas la même volonté de nombre, d'équilibre et d'harmonie! — comme d'ailleurs Balzac, en dépit de sa hâte à créer, saluait un peu de son idéal personnel dans les plus achevés et les plus lointains poèmes d'Hugo.

Allez! ces grands hommes savaient que poème ou roman, discours ou tragédie, *cela était de l'art et du même art*, le seul, celui que tous ils pratiquaient, librement, mais également; — et nos contemporains l'ignorent... ou du moins semblent l'ignorer; ils savent qu'ils sont romanciers, ou poètes, ou dramaturges, — mais que ce sont trois métiers différents. Et ils oublient qu'avant le drame, et le roman, et le poème, il y a l'art, je le répète, l'art qui est unique; et que si le même souci d'art ne les dirige pas, tous tant qu'ils sont, c'est que certains *d'entre eux se trompent*.

Ah! discernar l'erreur et la comprendre! — rétablir de l'art littéraire une notion plus universelle et plus juste! y subordonner chaque genre en le faisant frère de tous les autres! rétablir l'harmonieux règne des concordantes libertés!...

Tel est, Mesdames et Messieurs, le problème vital qui aujourd'hui se pose. Je n'ai pas la prétention de le résoudre devant vous. J'en voudrais complètement examiner les termes, étudiant parallèlement les conditions esthétiques du drame, du roman et de la poésie, fixant leur réciproque position au seuil du nouveau siècle et découvrant ainsi, peut-être, les raisons, il faut l'espérer passagères, de leur éloignement présent.

Je dirai, et sans paradoxe :

Un poème est une œuvre d'art ou n'est pas : un drame, un roman, une comédie peuvent n'être pas des œuvres d'art et pourtant être.

Si l'on en croit les Grecs, le poète est celui qui fait, celui qui crée : il faut les croire. ΠΟΙΗΤΗΣ — dans ce simple mot tient tout son art et toute sa fonction.

C'est en vain qu'on altérera la figure, que l'on exigera de lui un rôle national, social et humain. Il n'en acceptera point d'autre que celui d'ailleurs du moindre artisan : *S'employer à son œuvre*, pour en doter un jour sa patrie, son temps et les hommes. S'il doit quelque chose au monde, ce n'est que de la beauté.

Que son chant élève les âmes ou ébranle les cœurs, contribue à la paix ou gagne des batailles, c'est par-delà sa volonté. L'acte

du poète est intérieur à son chant; le but de son chant n'est pas l'acte, mais son chant même.

Il représente l'art dans sa conception la plus haute, la plus pure, la plus affranchie de toutes conditions temporelles. On peut à la rigueur se l'imaginer seul au monde, constituant à lui tout seul le monde et continuant à créer. Car — et j'exagère à dessein — par définition il crée son œuvre de toutes pièces, de rien; ainsi que Dieu créa le monde, il tire de lui-même son monde : à ce point qu'on peut dire que « à la poésie il n'est qu'une seule condition, le poète ».

Aussi bien — et c'est la réciprocité fatale — aussi bien il ne vaudra qu'autant qu'il aura créé — non pas indiqué, ébauché : créé.

Si hautes que semblent ses idées, si purs ses sentiments, si jeune sa vision et si nouveaux ses rêves, ils ne compteront pour rien, s'il n'en a fait de la beauté, c'est-à-dire quelque chose qu'il appelle poème et qui est un monde en ce monde, un corps entre les corps et parmi les êtres un être.

Non plus que s'il s'agissait d'un être de chair, on ne saura d'où vient, à cet être de mots, la vie. Mais on pourra déterminer ses conditions d'existence, découvrir la merveille intime d'une organisation où les parties se correspondent, se soutiennent et se renforcent, et se subordonnent enfin à une conception première, une préconception de beauté.

Alors, mais alors seulement, on jugera s'il fut sincère et s'il pensa, on discutera, on disputera de ses vertus philosophiques ou humanitaires, mais il aura créé.

Il faut se souvenir que le cerveau le moins humain et le plus faux de ce siècle aura été le cerveau d'un poète, et du plus grand.

Et certes, nous préférons ceux qui ont compris les hommes qui ont trouvé dans le monde la matière à repêcher : mais il faut dire et redire que la seule matière indispensable à un poète, c'est la langue.

Plus complexe apparaît le cas du romancier, comme aussi le cas de l'homme de théâtre, car il vaut mieux pour l'instant les confondre et les opposer ensemble au poète.

Que ce soit dans un livre ou bien sur une scène, ils sont nés pour représenter.

Mais quoi? Leurs imaginations? leurs rêves? rien que pure fiction? Leurs drames, leurs romans ne seront-ils encore que des poèmes?

Ils ont en face d'eux l'univers qui les tente.

Eux aussi vont créer. Mais non plus seulement une œuvre; dans cette œuvre des hommes : et non plus selon l'art alors, selon la vie.

Dès l'origine, entre le poète et ceux-ci, la vie se dresse ainsi qu'une formidable barrière. Le poète a le droit de n'en pas tenir compte, en tous cas c'est pour lui une secondaire pensée. Le romancier, le dramaturge en elle à jamais chériront la matière même de leurs créations, sinon le modèle et l'exemple, hélas!

Car tous les instincts et tous les vouloirs, tous les sentiments, toutes les pensées dont sont formés les hommes, ils auront à les découvrir, à les manier, à les joindre. Ils donneront à leurs personnages fictifs un corps, des gestes, un visage : ils les mêleront ainsi que se mêleront les habitants d'une même cité.

Ne seront-ils un jour tentés de constater sur la nature la vérité de leurs créations? Ne seront-ils amenés peu à peu à ne désirer

plus que tout simplement reproduire? Le danger permanent de leur art est là; qu'ils préfèrent la vivante matière de cet art à cet art lui-même...

HENRI GHÉON

MAURICE BEAUBOURG

Il est difficile d'enfermer en quelques traits la figure morale de l'écrivain complexe, délicat et passionné qui doit parler mercredi à la *Libre Esthétique*. Maurice Beaubourg, en effet, ne se contente pas d'être l'auteur de maints drames remarquables, c'est un romancier encore et entre ces deux formes de son activité, le lien, la coordination intime se distinguent malaisément au premier coup d'œil.

On connaît son théâtre à Bruxelles : le souvenir même des représentations que donna l'Œuvre, il y a quelques années, de la *Vie muette* et de l'*Image* est toujours assez vivant pour qu'il soit inutile d'y revenir. Dès l'abord ces pièces vigoureuses saisirent l'attention. On y devait reconnaître plus tard les premières manifestations de cette poussée d'art idéaliste qui, à l'heure actuelle, est en train de transformer peu à peu la scène littéraire française.

Cette préoccupation de substituer, comme ressort d'intérêt, au simple conflit des circonstances, le développement des idées et des sentiments qu'elles régissent, apparaît moins directement dans les romans et les nouvelles de notre auteur. Il semblerait même qu'il y eût solution de continuité. La frénésie d'une inquiétude sensibilité que rien ne peut satisfaire, se déchaîne dans les *Nouvelles passionnées*, la *Saison au Bois de Boulogne*. La pensée est étrangère désormais au sujet de ces aventures véhémentes : ce n'est plus que le débridement d'âme et de nerfs d'un être primitif qui, contrarié par les mille restrictions de la morale courante, s'épanche et déborde en des imaginations désordonnées et brûlantes comme la braise.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il existât antinomie complète. J'avoue que pour pouvoir aborder tout mon sujet dans les limites étroites de cet article, j'ai un peu forcé la note. Différemment, j'aurais pu indiquer entre les deux faces du talent de l'écrivain maints points de contacts.

Les derniers livres qu'il a publiés d'ailleurs précisent singulièrement la signification de son œuvre. Ne retrouve-t-on pas dans les *Joueurs de boule de Saint-Mandé* et surtout dans la *Rue amoureuse*, l'ironie voilée et pénétrante, le tour satirique, la flamme fervente qui prétent ailleurs, à tel personnage des *Menottes*, de si pathétiques accents d'indignation et de révolte?

Bien plus, si à toute force on me demandait de caractériser d'un mot Maurice Beaubourg, je dirais volontiers que c'est un révolté. Toute sa vie, il s'est élevé contre tout ce qui, dans les conditions contemporaines de l'existence, entrave, déprime et déforme le développement de l'être, de ses sentiments ou de sa personnalité. Par la pièce et par le livre il a défendu toutes les libertés et l'excès le plus voluptueux chez lui n'est que réaction. Dans ce prosélytisme qui couvrira bientôt quinze ans de littérature, il n'a jamais faibli et c'est là qu'il importe de trouver sa véritable unité, la raison d'être même de son art. Aussi bien n'admire-je pas seulement Beaubourg parce qu'en des contes, comme les *Ames de verre*, il inventa une sorte de frisson nouveau, d'un lyrisme inattendu et merveilleux, mais encore parce que c'est un caractère.

ANDRÉ RUYTERS

NOTES DE MUSIQUE

Frédéric Lamond. — Concert du Conservatoire.
M^{me} Mottl et M. Schmedes. — Au Cercle artistique.

Frédéric Lamond, qui nous avait charmés il y a dix-huit mois par sa haute et respectueuse compréhension de Beethoven, s'est fait applaudir, la semaine dernière, à la Grande-Harmonie, en un récital qui lui a permis de faire valoir à nouveau d'éminentes qualités de virtuose et de musicien : la puissance du son, la sûreté de la technique, le rythme et le sentiment. Une sonate (*ut majeur*, op. 53) et un *Andante* de Beethoven, diverses pièces de Chopin, parmi lesquelles la sonate en *si bémol majeur*, des œuvres de Tausig, de Rubinstein et de Liszt, l'ont montré tour à tour en possession d'un mécanisme approfondi mis au service d'une intelligence musicale sympathique et séduisante. Le souci du détail le porte peut-être à rapetisser quelque peu le caractère des œuvres qu'il exécute. On souhaiterait, dans certaines pages, — celles de Chopin en particulier, — un style plus large et plus soutenu. Si le pianiste avait, à son dernier voyage en Belgique, même virtuosité, le musicien semblait s'élever plus haut dans la pensée des maîtres dont il est le respectueux interprète. Ce qui n'empêche pas Frédéric Lamond d'être classé parmi les meilleurs pianistes de l'époque.

La deuxième matinée du Conservatoire a offert aux fidèles du temple de la rue de la Régence le régal d'une cantate d'église peu connue de J. S. Bach : *Ich hatte viel Bekümmerniss*, dans laquelle le cantor de Saint-Thomas a exprimé, avec cette surprenante sobriété de moyens par laquelle il réalisait un maximum d'intensité émotive, les angoisses d'une âme livrée au doute et peu à peu ramenée à la sérénité de la foi. Cette cantate, où le drame mystique qui se déroule dans le cœur du croyant atteint par instants aux plus hauts sommets du lyrisme, a eu pour interprètes les éléments dont dispose le Conservatoire, sans qu'on eût fait appel à aucun chanteur de marque. C'est dire que si l'orchestre en a exprimé avec sa confection habituelle toutes les nuances, les solistes n'ont pas dépassé une moyenne honorable. Mesdemoiselles et Messieurs les choristes, préoccupés surtout de la mesure et de l'intonation, semblent, au surplus, ne pas se douter que les œuvres de Bach peuvent — et doivent — être chantées selon le sens expressif du texte, et de façon que les paroles en parviennent, avec le dessin mélodique, aux auditeurs. Il est vrai que les traductions dont on fait généralement usage ne sont guère de nature à permettre aux chanteurs de faire preuve d'intelligence artistique. Le choral figuré, le chœur dialogué, selon une version que nous croyons nouvelle, et le dessin final ont fait le plus grand effet. Ce final : « Gloire au Père, au Fils Jésus-Christ et gloire au Saint-Esprit dans tous les siècles », est l'une des conceptions les plus formidables de l'œuvre de Bach.

L'exécution de cette cantate avait été précédée d'un petit concert profane dont le programme se composait d'une ouverture en trois parties de Gluck, qualifiée « Symphonie » bien qu'elle n'en eût ni le style ni les proportions, et d'une série de petites pièces de Händel et de Bach qui ont donné aux professeurs de l'établissement l'occasion de se faire applaudir. On a particulièrement goûté le hautbois de M. Guidé, auquel les devoirs nouveaux et absorbants de son possesseur n'ont rien enlevé de sa délicatesse et de son charme, la viole de gambe de M. Jacobs, la flûte de M. Anthoni et l'orgue de M. Mailly.

Vendredi soir, au Cercle Artistique, *lieder-abend* de M^{me} Mottl et d'Erik Schmedes. C'est le début devant le public bruxellois du ténor danois ; accueil d'abord réservé ; mais une voix généreuse, sonnante clair, une diction nette et intelligente ont bientôt raison de cette froideur. Cependant Schmedes ne possède ni la souplesse ni la compréhension poétique nécessaires au parfait chanteur de *lieder* ; son choix de morceaux, où du Niels Gade et

du Jensen médiocres alternaient avec Schumann et Schubert, n'indiquait pas un goût bien sévère. Et c'est au théâtre seulement qu'il donne la vraie mesure de ses mérites spéciaux.

M^{me} Mottl, très en voix malgré son indisposition récente, avait un programme exquis, composé avec l'art des gradations et des oppositions que son mari possède en cette matière délicate : Beethoven, Schubert — dont elle a dit le *Gretchen am Spinnrad* avec une intimité d'émotion tout à fait pénétrante ; — le cycle des *Weinachtslieder* de Pierre Cornelius, de couleur délicate et d'écriture distinguée ; et quelques Brahms, dont l'admirable et profond *Immer leiser wird mein Schlummer*.

Le concert que M^{me} Mottl devait donner mardi dernier à la Grande-Harmonie est remis au 23 avril.

THÉÂTRE DU PARC

L'Aumône, quatre actes, de M. G. VAN ZYPE.

M. Van Zype est un probe et courageux dramaturge dont l'incessable et tenace effort a doté notre répertoire de quelques pièces originales et intéressantes. Attiré vers le théâtre d'idées, il l'aborde en moraliste austère et convaincu.

Cette fois il met en scène un monde de misérables et de gens cruels pour nous démontrer que « l'aumône faite sans charité est nulle » et que, loin de soulager la misère du mendiant qui l'implore, elle peut au contraire l'aigrir et l'exaspérer. Cette thèse est évidente et la vérité en apparaît même trop immédiate pour qu'il soit nécessaire de la prouver en quatre actes. C'est ce qui explique peut-être l'insuccès de la pièce, déjà disparue de l'affiche, devant laquelle le public a paru, le soir de la première, hésiter.

Fortier, un déclassé, s'acoquine à Ratieux, un mendigot professionnel, et se familiarise, sans y consentir, aux hontes de l'aumône. La charité n'existe pas, on donne par peur, par vanité, par intérêt, par égoïsme ; on ne donne jamais mû par un sentiment de solidarité et de sympathie pour le pauvre, et les chrétiens eux-mêmes vident rarement leur aumônière sans songer à la récompense céleste. Fortier descend le funèbre escalier des Gémonies avec son compagnon de misère et connaît toutes les turpitudes et toutes les déchéances de l'organisation sociale ; qu'il soit au bord de la route, dans le hall de son ancien ami Tassin, qui fut brutalement généreux, ou dans le réfectoire de l'Assiette de soupe, partout il s'exaspère et s'aigrir le cœur et pourtant lorsque affolé et prêt au crime, il va frapper un représentant de cette classe riche, dure et abhorrée dont il est la victime, il cède devant le premier appel confiant et éperdu qu'on lui jette, et ce bras armé pour un assassinat retombe plein d'indulgence et de pitié.

La scène finale de cette pièce, par ailleurs âpre et éloquente, manque de vraisemblance et il paraît difficile d'admettre qu'un homme quel qu'il soit, découvrant des maraudeurs prêts à le tuer, consente à discuter avec eux sur la valeur morale de l'aumône et de la charité. C'est là peut-être que cloche le plus le drame. MM. Beaulieu, Rouyer et M^{lle} Lion avaient composé leur rôle avec beaucoup de conscience.

P. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE

Pour être aimée, comédie fantaisiste en trois actes
de MM. LÉON XANROF et MICHEL CARRÉ.

Voici une comédie charmante, légère, burlesque et fine. Le rire qu'elle fait naître est tout près de la tendresse, il ne fatigue pas, n'agace point et la soirée passe ; puis, quand elle est terminée, le spectateur s'aperçoit qu'il n'écoula rien de nouveau, qu'aucune impression ne lui reste des trois heures vécues dans le plus coquet des théâtres parisiens. MM. Xanrof et Carré ont appelé leur

œuvre comédie fantaisiste; ainsi ils désarmèrent la critique et celle-ci doit leur savoir gré du temps qu'elle perdit si doucement à les entendre. Une petite reine et un petit roi de ce royaume inconnu de Stamanie s'aiment d'amour tendre, mais lui est ignorant et par cela même un peu brutal, mais elle est naïve, et par cela même un peu froide. Ce couple a quitté une cour austère pour venir chercher à Paris l'ambiance de passion qui dissipera, croient-ils, le malentendu fâcheux où s'égare leur lune de miel. L'ambiance prend forme sous le nom de M^{me} de Babylone, ancienne manicure, tireuse de cartes aujourd'hui, se disant *occultiste hermétique*. Cette charmante femme conduira la petite reine chez une des grandes professionnelles de l'amour parisien, et dans ce temple du demi-monde, où l'on nous montre un académicien, un médecin, un financier, un peintre, quelques gens de lettres et quelques filles, la jeune mariée apprendra les préliminaires qu'elle ignore. Mais — le vaudeville ne perd jamais ses droits — la grande professionnelle de l'amour parisien a connu le petit roi quand il n'était encore qu'un « rasta », et le petit roi en rupture de fidélité conjugale vient lui aussi chez la demi-mondaine, non pour y chercher une leçon qu'il ne croit pas nécessaire à son ardeur, mais pour retrouver des caresses dont il a aux lèvres la nostalgie. Pourtant c'est une leçon qu'il reçoit; on lui démontre qu'il ne sait rien de l'art suprême, qu'il est grossier, brusque et inhabile. Dans ce second acte trop encombré de personnages inutiles, M^{me} de Babylone a joué son rôle en empêchant les époux de se rencontrer chez leur docte professeur. Ils se retrouvent au troisième acte et veulent mettre à profit leur jeune science. Après quelques étonnements que suggèrent au mari devenu timide les gestes cascadeurs de sa femme devenue un peu cocotte, tout se découvre; n'attendez pas que je vous dise comment. Sergius de Stamanie est ému de ce que fit pour lui plaire celle qu'il accusait de ne pas l'aimer, et quand on a marié, ainsi qu'il convient, le chambellan à la dame d'atours, fantoches burlesques et drôles dont s'encombrent joliment d'ailleurs l'intrigue, le rideau se baisse sur le bonheur du petit roi et de la petite reine qu'ont guéri l'ambiance parisienne et M^{me} de Babylone. Je ne conseille pas aux jeunes époux d'essayer ce remède, mais enfin cette comédie est fantaisiste, elle est fort bien jouée, charmante, légère, burlesque et fine.

G. BINET-VALMER

PETITE CHRONIQUE

La deuxième conférence de la *Libre Esthétique* sera faite mercredi prochain, 13 mars, à 2 h. 1/2, par M. MAURICE BEAUBOURG, qui traitera « Du Grotesque et du Tragique à notre époque ».

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Première liste d'acquisitions : MAURICE DENIS, *Les Parisiens au bord de la mer*. — G. d'ESPAGNAT. *Le Café au jardin*; *Le Jeu de guides*; *Enfants au jardin*; *Paysage*; *Nature morte*. — CH. MICHEL. *La Brodeuse aux papillons*; *La Lecture*. E. VAN MIEGHEM. *Trois types*. — TH. VAN RYSELBERGHE. *Le Port de Trieste*; *Le Port de Fiume*; *Entrée de barques de pêche*; *Barque échouée* (eaux-fortes). — H. DETOUCHE, *L'Envie*; *La Paresse*; *Impression d'Espagne* (eaux-fortes).

Industries d'art : AMSTELHOEK. Corbeille à fruits (argent); Quatre poteries. — BING et GRÖNDAHL. Chouette (céramique); Vases (id.) n^{os} 84 et 92. — M^{lle} J. LORRAIN. Vases (bronze) n^{os} 317 et 319. — M^{me} VOORTMAN. Coffret; Portefeuille (cuirs incisés).

Le Roi vient de commander à M. Victor Gilsoul quinze panneaux destinés à décorer son yacht l'*Alberta*.

La Société de musique de Tournai donnera aujourd'hui la première exécution d'une œuvre de Massenet, *Terre promise*, oratorio en trois parties.

Le programme comprendra en outre le final du premier acte et le troisième acte en entier du *Roi de Lahore*.

Les journaux français annoncent la fondation d'une association d'artistes et d'hommes de lettres destinée à organiser dans tous les

centres de province des expositions, des conférences et des concerts. MM. Gabriel Mourey, Hellen, Jeannot, Bracquemond, etc., sont au nombre des premiers adhérents. Le titre adopté est *L'Esthétique*.

Il est à présumer qu'un jour quelque journal du Boulevard, découvrant à Bruxelles la *Libre Esthétique*, nous taxera, une fois de plus, de contrefacteurs...

Simple question :

Pourquoi, lorsqu'en Belgique une administration rédige un avis quelconque, le fait-elle en un charabia qui défie à la fois la syntaxe et le bon sens? Ne pourrait-elle s'exprimer de façon à se faire comprendre? Que signifie, par exemple, cette phrase, découpée dans un communiqué adressé hier par l'administration des chemins de fer aux journaux :

« Dans les stations pourvues d'un guichet intérieur, les « distributeurs » desservant ce guichet sont autorisés à régulariser, d'office, les voyageurs qui se présentent spontanément pour acquitter les taxes dues et qui sont munis de billets insuffisants pour le parcours ou pour la classe de voiture. »

Les théâtres bruxellois :

La Monnaie reprendra demain *Rigoletto* pour les représentations de M. Albers, de l'Opéra-Comique de Paris.

— Au Parc, irrévocablement dernières représentations de la *Robe rouge*, avec M^{lle} Sylviac, qui donne, on le sait, un caractère saisissant au rôle de M^{me} Etcheparre. Mardi prochain, première représentation de la *Bourse ou la vie*, comédie nouvelle de M. Alfred Capus.

— Le théâtre des Galeries a repris jeudi *Mam'zelle Nitouche*, l'amusante opérette d'Hervé, dans laquelle M^{lle} Angèle Van Loo joue le rôle de Denise qu'a illustré Judic.

— Aux Variétés, mercredi prochain, première représentation de la *Poupée américaine*, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux, de MM. V. de Cottens et A. Vély.

Dans le numéro de mars d'*Art et Décoration*, M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, consacre un élogieux article à notre compatriote M. Georges Hobé.

La ville de Venise organise sa quatrième exposition internationale des Beaux-Arts. Celle-ci s'ouvrira le 22 avril et sera clôturée le 31 octobre. On sait l'importance qu'ont prise dans le mouvement artistique européen, tant par le nombre des œuvres exposées que par le chiffre élevé des acquisitions qu'on y a faites jusqu'ici et dont nous avons publié la liste, les Salons de la municipalité vénitienne.

Les artistes personnellement inscrits jouiront de la gratuité de transport par petite vitesse. Un rabais de 50 p. c. sur le parcours italien sera accordé aux autres. Toutes les œuvres doivent parvenir au palais de l'Exposition (Jardin public) du 15 au 31 mars, délai de rigueur. S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général. Nous tenons, dans nos bureaux, un exemplaire du règlement à la disposition des intéressés.

Armand Silvestre vient de mourir à Toulouse, sa ville natale, âgé de soixante-quatre ans.

Si certains regrettent les contes badins, érotiques et gaulois dont il régala, jusqu'à la satiété, les lecteurs du *Gil Blas* et de l'*Echo de Paris*, les hommes de lettres se rappelleront qu'Armand Silvestre fut, à ses débuts, un poète, qu'il signa la *Chanson des heures*, la *Gloire du souvenir* et les *Ailes d'or*. Dramaturge, Armand Silvestre écrivit quelques œuvres non dépourvues de mérite, parmi lesquelles *Grisélidis*, qui fut représentée à Bruxelles, et *Iséyl*, jouée à Bruxelles également par Sarah Bernhardt.

Mais combien ce nom paraît déjà s'enfoncer dans les brumes du souvenir! Il a fallu qu'Armand Silvestre mourût pour qu'on se rappelât ce survivant oublié du Parnasse, ce conteur que, depuis longtemps, on avait cessé de lire...

Les estampes anglaises sont en ce moment fort en vogue et atteignent, dans les ventes publiques, les prix les plus élevés.

Qu'on en juge par quelques-unes des enchères d'une vente qui a eu lieu à Londres il y a quinze jours :

Gravures de J. Watson : *Mrs Abington*, d'après Reynolds, 4,975 francs; *La comtesse de Carlisle*, d'après Reynolds, 1,200 francs.

Gravures de J. M. Smith : *Miss Cumberland*, d'après Romney, 6,550 francs; *Histoire de Lætitia*, d'après Morland, 3,000 francs; *Mrs Cawardine et son enfant*, d'après Romney, 4,950 francs.

Gravure de W. Barney : *La duchesse de Devonshire*, d'après Gainsborough, 7,600 francs.

Gravure de W. Dickinson : *Benedetta Ramus*, d'après Romney, 1,250 francs.

Gravures de S. Cousins : *Mme Braddyll*, d'après Reynolds, 2,450 francs; *La comtesse de Grosvenor*, d'après Lawrence, 1,150 francs.

Gravure de V. Green : *Mrs Cosway*, d'après Maria Cosway, 4,825 francs.

Gravure de Schiavonetti : *Mrs Cosway*, d'après Cosway, 2,085 francs.

N'est-elle pas jolie cette phrase par laquelle débute une chronique parue la semaine dernière dans une revue nouvelle : « Il était bien chez lui, solitaire, heureux de l'être, TISONNANT AU Foyer AU GAZ... »

Textuel.

On lira avec intérêt dans la livraison de février de *The Artist*, l'élégante revue anglaise, une étude sur notre compatriote H. Van de Velde, illustrée d'une douzaine de reproductions de ses œuvres. La même livraison reproduit la Fontaine de Minne (érronément appelé Mirme dans la revue), qui fut exposée il y a deux ans à la *Libre Esthétique* et dont les admirateurs du sculpteur gantois attendent toujours l'exécution. Enfin, deux « Intérieurs » de Paul Verdussen rappellent la récente exposition du *Sillon* à Bruxelles.

Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs la revue littéraire mexicaine *Revista moderna, arte et ciencia*, publiée sous la direction de M. Jésus E. Valenzuela, qui entre dans sa quatrième année et publie deux fois par mois d'intéressantes études de littérature, d'art et de science. Bureaux à Mexico, calle del Coliseo Nuovo, n° 408. La livraison de décembre 1900 contient, entre autres, une curieuse chronique japonaise de M. J.-J. Tablada.

M. Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, vient d'accepter, pour le musée du Louvre, le tableau du peintre dijonnais Félix Trutat, *La Femme nue*. Cette toile, si remarquée à l'exposition centennale, a été offerte à l'État par M. Gaston Joliet, préfet de la Vienne.

CARNET ARTISTIQUE

Du 10 au 16 mars.

AU MUSÉE : Salon de la *Libre Esthétique* (10-5 heures).

AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition De Bièvre-Fichefet.

Dimanche : 2 heures. Concert Mottl (Alhambra).

Lundi : 8 heures. Reprise de *Rigoletto* (Monnaie).

Mardi : 8 h. Première de la *Bourse ou la Vie* (Parc). — 8 h. 1/2. Concert Clara Simar (salle Erard).

Mercredi : 2 h. 1/2. Conférence Maurice Beaubourg (*Libre Esthétique*). — 8 heures. Première de la *Poupée américaine* (Variétés).

Jeudi : 8 h. 1/2. Conférence E. Verlant (Parc). — 4 heures. Conférence de M^{lle} de Rothmaler (Molière).

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTŪ ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDŪ, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BÈC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

SAINTE-BEUVE INCONNU

par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

(Edition PLON-Nourrit et Cie.)

Tirage à 55 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande (format in-8°, texte réimposé) fait à nos frais et pour notre compte.

PRIX : 15 FRANCS

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne. 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
 BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique (EMILE VERHAEREN). — Discours à Claudine (A. GILBERT DE VOISINS). — M. Saint-Georges de Bouhélier (MAURICE DES OMBIAUX). — La Schola Cantorum. — Charlotte Corday à l'Opéra populaire (L.). — Notes de musique. *Le Concert Moutt.* — Verviers. *Nouveaux Concerts* (M. M.). — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Vraiment faut-il qu'elle ait la vie forte et contradictoire pour intéresser et passionner encore depuis tant d'années! Qu'il eût été facile, après quelques gourmes jetées, de s'assagir, de rentrer dans l'ordre honorable et plat, de faire bon ménage avec la critique, le public et le succès. Somme toute, on demande si peu de chose à des peintres de talent et aux cercles où ils exposent. Il ne faut qu'arrondir, ci et là, certains angles, ne pas se compromettre avec des artistes décidément aberrés, ne pas crier trop à l'émeute et l'intransigeance. Un petit bout de prostitution suffit. C'est rien — mais c'est tout.

Il n'eût tenu qu'aux XX et à la *Libre Esthétique* d'être à cette heure des Salons d'art universellement loués et célébrés. Ils avaient servi de modèles, en Belgique et même à l'étranger, à des institutions similaires;

quelques-uns des maîtres qu'ils avaient les premiers exaltés avaient passé au rang de « rois » de la peinture en Amérique; les amateurs, tournant le dos aux exhibitions officielles, s'approvisionnaient chez l'ennemi et prenaient goût à ce que l'école qualifiait « d'art ivre et fou ». Fatalement un tel revirement en imposait à quiconque. Les vieilles palettes en tremblèrent de colère, mais l'élan était donné et rien ne l'eût barré si l'audace ne s'était superposée à l'audace.

La *Libre Esthétique* a préféré vivre dans l'angoisse et la discussion que de moisir dans la réussite. On entend encore, en s'attardant en ses Salons, les mêmes objections que jadis; seulement, ces objections s'adressent à d'autres peintres. Bien plus, on se sert des révolutionnaires de jadis que l'on accepte, pour accabler ceux d'aujourd'hui que l'on n'acceptera, dit-on, jamais. Et les grains du rosaire de la bêtise tournent, comme toujours, invisibles entre les doigts gantés des visiteurs sans que les monogrammes, appendus aux murailles, ne crispent le moindre entrelacs de leurs lettres. Ils connaissent l'antienne; ils la connaissent depuis des ans. Or, c'est de ces peintres, aujourd'hui si lamentablement honnis, qu'il faut spécialement parler.

M. Gisbert Combaz insista, voici quinze jours, sur l'envoi de Théo Van Rysselberghe; il en pénétra l'élégante et savante ordonnance, l'aspect clair, sain, vivant et décoratif. Que M. Henri Cross reçoive de ma part les mêmes éloges. *Nocturne* me fait rêver d'une toile élargie aux proportions d'une fresque dont les silhouettes des promeneuses et des arbres fixeraient les lignes sveltes et harmonieuses. La couleur tranquille, la paix bleuâtre

qui flotte dans l'atmosphère, le geste de l'une des femmes incitent à l'apaisement doux et voilé, si bien que l'on croit voir en ces passantes les heures elles-mêmes qui s'appellent, s'arrêtent et s'éloignent dans la nuit.

M. Maurice Denis voit les choses par masses, non point pittoresques ou mouvementées, mais statiques et simples. Sa couleur s'acidule ou se glace parfois. Le *Christ aux enfants* apparaît plein de crudités crayeuses dont la teinte exquise des figures à l'ombre ne fait point oublier le grinçant effet. Il ne faudrait toutefois en conclure que l'harmonie des tons manque à l'œuvre entier du peintre.

Il est, quand il le veut, un sculpteur de couleurs rares et délicates dont le *Bac* profère une significative indication.

Les recherches de M. Denis sont pour l'instant orientées ailleurs. Il incline vers une peinture de pénétrant respect, de vie simple et comme religieuse, je dirais presque d'adoration. Son hommage à Cézanne en est une preuve plus explicite encore que le *Sinite parvulos ad me venire*. Aucune solennité : les personnages sont d'intimité charmante ; l'un d'eux fume sa pipe. Et pourtant quelle vénération se dégage de ce groupement sans apprêt, de l'attitude humble et presque tendre, des gestes presque lucides et en tous cas retenus, de l'allure familiale et de claire bonne entente qui règne. La peinture est mate, sans nul éclat extérieur, sans beauté dans le sens banal du mot. La scène est néanmoins très haute ; elle tire sa force de sa sincérité et de sa foi. Et à cette impression tout l'art de M. Denis — lignes et couleurs — concourt. Une pureté, une vérité, une piété s'en dégage.

C'est à l'art primitif des calvaires bretons, à l'art des statues populaires et frustes que les toiles de M. Sérusier font songer. Art de village, pareil à celui que les tailleurs de pierre du Morbihan popularisèrent durant des siècles, art plein de saveur et de gaucherie, art puissant après tout, bien autochtone et bien vivant qui repousse toute recette, tout artifice et ne trouve son charme que dans sa rudesse même et sa sincérité nue. Le *Conciliabule* et les *Bretonnes à l'église* sont des imageries plutôt que des tableaux, mais ces imageries là donnent plus vivement la sensation des mœurs et des gens du Finistère que toutes les fadeurs correctement décrites par le pinceau des Dagnan-Bouveret. Le pays où les femmes et les hommes semblent taillés à coups de hache dans le bois ou sculptés à coups de marteau dans le granit revit avec une authenticité profonde en cette série de pages aux contours durs et forts, à la couleur lourde et quasi grossière.

Me détournant de l'envoi de M. Sérusier, je regarde longtemps et j'admire violemment la *Nature morte* de Cézanne. Oh ! le solide, étrange et puissant morceau de

peinture ! Oh ! l'éclat des rouges et des jaunes et les cerneures hardies en cette harmonie audacieuse de lilas et de violets ! Je connais des natures-mortes du maître dont l'arrangement et le goût calme et discret font songer à des Chardin. Ici l'exaltation des tons, la rude délimitation des formes, l'entassement compact des fruits glorieux, pulpeux et rayonnants me donnent une sensation neuve que jamais ni les Flamands abondants et épiques, ni les Français ordonnés et charmants ne m'ont décoché. Cet art possède une saveur toute nouvelle, il ouvre des avenues larges vers l'avenir : on comprend que de jeunes peintres le défendent avec passion contre l'incompréhension unanime.

Pourtant le plus parfait des « apporteurs d'inédit » ne serait-il pas M. Vuillard ? L'an dernier, chez Bernheim, un groupement plus important de toiles permettait de le juger très nettement. Il n'y eut alors, parmi les esthètes, qu'une voix pour lui assigner la première place parmi ses pairs. Nul ne doutait qu'un grand peintre ou plutôt un grand décorateur ne se levât et l'on joignait son nom à celui de Maurice Denis.

Les quelques toiles rassemblées ici permettent de surprendre des qualités très fines et très rares. C'est dans le mariage de tons presque inconnus, dans le choix de roses spéciaux, d'orangés merveilleux, de bleus et de violets inusités ; c'est dans une facture comme renouvelée, une facture à première vue quasi enfantine ; c'est dans une mise en page étrange et néanmoins non recherchée que tous les dons d'instinct de M. Vuillard s'affirment. Son goût est d'une sûreté impeccable. Il semble broder ses toiles avec des laines surannées et merveilleuses. Son dessin est savant et fin, nullement appuyé. Il flotte en ses atmosphères de chambres closes, intimes, familiales. Il fait songer aux maîtres du siècle dernier ; il a leur liberté et leur intimité. Les *benedicite* et les cuisines de Chardin n'écraseraient nullement ses œuvres si on les mêlait aux siennes. M. Vuillard est aisément parfait. Il connaît la mesure, qui n'exclut ni la nouveauté ni la vie. Certes, il doit beaucoup aux Japonais. Ils lui ont appris à placer les objets, à ménager avantageusement, pour la surprise des yeux, les vides et les pleins d'une scène calme et reposante. Son art, toutefois, n'est nullement exotique ; il se greffe, grâce à des transformations heureuses, en plein sur le vieux tronc français.

M. Georges Lemmen, en certaines de ses lithographies, affirme les mêmes qualités que M. Vuillard. Il n'y a point influence ; les deux artistes ne se connaissant pas. Dans le *Jardin*, dans le *Garçonnet jouant*, dans la *Fillette et sa poupée* on surprend des arrangements charmants et nullement cherchés, une distribution heureuse d'ombres et de clartés, de pleins et de vides et la facture est également légère et comme tricotée. Un *Nu* profère des lignes souples et belles. Parmi les peintures,

les *Jeunes filles au bord de la mer* et *Dans les dunes* sollicitent par la vivacité heureuse des tons et la sûreté du trait.

Après avoir parlé des chercheurs qu'on discute, j'aimerais à louer ceux qu'on ne discute plus. Et je désignerais telle page d'Emile Claus, les *Nuages* ou la *Claire journée d'automne*, dont l'art sûr, clair et sans cesse en recherche d'air, de lumière et de vie, s'impose en ce pays comme un art de maître.

J'insiste aussi sur la *Balayeuse* de Renoir, sur le *Rouen des docks* et *Eragny* du peintre inlassable et toujours sincère qu'est Camille Pissarro, sur les frustes morceaux de nature que colore Guillaumin et dont il dégage la puissance tellurique, enfin sur ce chef-d'œuvre, certes le plus incontestable que la *Libre Esthétique* aligne, je veux dire l'*Inondation* de Claude Monet.

Ceci est merveille ! L'effet est produit tout simplement, sans étalage forcé. Mais la teinte plombée du ciel, le gris et comme malade débordement des eaux, le calme et l'immobilité torpide des arbres émergeant, la tranquillité sournoise et sinistre de toute cette nature impressionnent plus que n'importe quelle violence de ciel ou d'eaux. L'ensemble reste, et ceci est miraculeux, d'une harmonie de tons parfaite. Sous prétexte d'impression saisissante et violente à produire, aucune déchirure ne se fait dans l'accord profond des couleurs. Et néanmoins la crainte et la détresse et la peur s'en dégagent. Oui, cette toile-là est un chef-d'œuvre, grâce à la simplicité des moyens qu'elle profère pour aboutir à un summum d'effet.

EMILE VERHAEREN

DISCOURS A CLAUDINE (1)

Venez ici, savoureuse Claudine, roulez votre petit corps dans un fauteuil, tournez de ce côté votre tête de pâtre, et dites-moi comment vous vécûtes, quelles furent vos joies et les traverses qui vous aralèrent après que le grand Renaud vous eût prise tout de bon pour femme. Déjà, quand vous fréquentiez l'école un peu trop laïque de Montigny, et que vous nous entreteniez des variations amoureuses de M^{lle} Sergent, j'appréciai fort l'amitié qui vous poussa à entr'ouvrir pour moi le journal de vos émotions. Dès ce jour, vos petites camarades me devinrent très chères, et, plus d'une fois, je faillis prendre un billet pour ce village où l'on parle une langue si pittoresque, afin de m'enquérir exactement de votre sort et de celui de tant d'autres *gobettes*, Marie Belhomme, Luce, caline, Anaïs à la peau jaune, la petite Claire, enfin.

C'est alors que je sus votre arrivée à Paris, et la regrettable fièvre urbaine qui vous assaillit, vous fit délirer et imaginer de folles fleurs sur les murs de votre chambre, durant que se lamentait Mélie, et qu'autour du lit-bateau se démenait notre distingué malacologue. Un instant, je tremblai qu'en cette maladie votre

esprit ne laissât un peu de son charme rustique, de cette verveur de groseille pas mûre qui me fut naguère d'un goût si plaisant, et que vous seriez moins experte à décrire un pavé poisseux que les verdure des lieux où vous fleurites.

Votre second cahier vient d'éloigner ces craintes.

Maintenant que vous êtes mariée, je puis aussi bien vous faire un aveu. Je n'aimais guère le monde que vous fréquentiez là-bas, à Montigny. Certes, Aimée me ravissait, et j'assistais avec délices aux inspections et frôlements où se prodiguait M. Dutertre, mais, à tout moment, je tremblais que votre candeur, réelle, bien que si avertie, ne pâtît enfin de tant d'exemples, et que votre sentiment ne vînt à changer touchant cette petite amie qui vous caressait trop tendrement, malgré les gifles dont vous l'accabliez. Poussées à certaines limites, les leçons de choses peuvent être dangereuses, et, dans un subit et fâcheux entraînement, on peut oublier que « les fruits de l'inconduite laissent dans la bouche un goût de cendre ». Pourtant, ce fut le triomphe de la vertu, et mon cœur amical s'en réjouissait déjà, lorsque j'appris avec horreur que le monde, pour nouveau qu'il fût, que vous fréquentiez à Paris ne vous faisait pas perdre au change. Cependant vous traitâtes cette petite amie de Marcel avec une désinvolture qui me rassura, et, même, je vous pardonnai l'indiscrétion du portefeuille dérobé et l'audace des lettres lues, en considération de l'agrément que vos remarques à leur endroit me valurent.

Combien aussi Luce fut bien inspirée de vous croiser durant l'une de vos fugues solitaires ! Vous vous montrâtes d'ailleurs tout spécialement heureuse en rédigeant le compte rendu de votre visite, et, par la description de l'appartement, du lit, des meubles de votre malheureuse amie, comme par le détail d'une inoubliable collection de pantalons *empire*, vous écrivîtes l'une de vos meilleures pages. Et je ne parle point de Fanchette, votre chatte, que l'audacieuse Mélie poussait à se « livrer aux bêtes » et dont vous surveilliez si attentivement les moindres habitudes pour en tenir gazette.

Mais surtout, chère Claudine, votre histoire m'agréa quand le grand Renaud vous occupa ; délaissiez pour un instant les jeux d'esprit où se complait votre ami Maugis, nous pouvons les lire dans toutes les feuilles, et ailleurs ; laissez-lui le soin de nous renseigner sur les habitués du concert Colonne, nous n'ignorons pas qui est M. Bavielle, et les noms de MM. Bréda et della Sugès ne cachent plus rien ; quant au calembour dont vous gratifia ce wagnérien folâtre, il avait cessé d'être une primeur il y a quelques années. Non, laissez tout cela, Claudine, comme aussi les divertissements de Charlie. Ils n'amusent même pas, et contez-nous plutôt quelle sorte de mari le grand Renaud sut figurer. Le rôle d'amoureuse vous sied parfaitement. Délicieuse épouse, vous nous direz comment et combien de temps vous fûtes heureuse, de quelle façon Luce parvint à tromper son vieil oncle et si Mélie continue à décréter des « prises de corps ».

A. GIBBERT DE VOISINS

Mon dernier article, à cause, sans doute, de ma calligraphie, fut orné d'une fâcheuse coquille : Ligne 24, première colonne, au lieu de : *confondent*, lisez : *confrontent*.

A. G. V.

(1) *Claudine à Paris*. Ollendorff, éditeur.

M. Saint-Georges de Bouhéliér.

M. Saint-Georges de Bouhéliér est d'une fécondité prodigieuse dans la jeune littérature contemporaine. Déjà l'on compte de lui une douzaine de volumes, tout au moins. Mais ce n'est point uniquement par là qu'il est un curieux phénomène de précocité. Je m'émerveille de ce que, âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, il n'ait pas encore dévié de la voie qu'il s'était tracée, il y a sept ou huit ans, lors de ses débuts.

Ce sont là des preuves de force, d'abondance et de volonté que l'on doit admirer hautement.

A peine sorti de l'adolescence, dès qu'il se révèle aux lettres, M. Saint-Georges de Bouhéliér est en possession de tout son système et il en développe la théorie avec une éloquence juvénile, pondérée et ardente tour à tour. Il apparaît avec toute la sagesse des vieux rhéteurs et, à la fois, avec la chaleur d'un apôtre. Ainsi il expose son éthique à quelques amis éblouis et un air de renouveau passe sur la jeune littérature.

Cependant le naturisme qui balbutie son idéal n'est pas sans inquiéter nos poètes byzantins occupés seulement à décrire des sensations très rares et très subtiles, mais indifférents aux grands gestes de vie qui entraînent les âmes.

Aussi le groupe de M. Saint-Georges de Bouhéliér est-il, encore et toujours, en butte à des attaques vives et passionnées. On n'a point pardonné à ces jeunes gens d'avoir combattu l'artificialisme dans lequel ont croupi deux générations et d'avoir conçu de grands desseins, et on leur reproche de n'avoir pas encore, au début de leur carrière, peuplé leur vie de chefs-d'œuvre.

Nous n'entrerons pas plus avant dans ce débat. Nous en retiendrons seulement que pour faire l'objet de discussions aussi constantes et parfois aussi violentes, le naturisme doit porter en soi une indéniabilité de vertu de vie. Par là s'atteste une vitalité qu'on ne trouve plus dans aucun autre groupe à l'heure actuelle.

C'est qu'outre de magnifiques dons de littérature, M. Saint-Georges de Bouhéliér et ses amis ont quelque chose de plus précieux encore à notre époque d'égoïsme, de scepticisme et surtout de faiblesse morale. Ils ont l'enthousiasme, ils ont la foi ; ils apportent réellement dans leurs livres les vertus parfumées et chantantes de la jeunesse. Ils ramènent la santé triomphante. De plus ils n'isolent pas l'art de la vie, au contraire, ils cherchent à les unir indissolublement pour le bien et la joie de tous les hommes. L'art, avec eux, ne sera pas le produit monstrueux d'une décadence faisandée, le rêve stérile de quelques ingénieux sybarites, le narcissisme de quelques âmes étroites, mais le resplendissement de toutes les faces de la nature.

Le saint Jean du naturisme, M. Maurice Le Blond, commentant l'éthique de M. Saint-Georges de Bouhéliér, nous présente ainsi sa doctrine :

« Doit-on conclure avec Emerson que la sublimité de la nature détermine l'infériorité de l'œuvre d'art, qu'une fleur surpasse une idylle et la moisson une églogue, ou bien avec Herbert Spencer que le poète est un être contingent, nullement indispensable, et correspondant à nos besoins de luxe et de frivolité ?

« Cette question est inquiétante pour tout autre qu'un écrivain naturaliste. Celui-ci, en effet, a une fonction humaine. C'est un savant qui contemple et qui ausculte la nature, qui assiste à ses

vibrations et à son spectacle, comme un expérimentateur devant ses cornues. Mais le naturiste s'oppose au naturaliste, en ce qu'à l'observation il préfère l'émotion. Sacrifiant la documentation exacte, il estime davantage les sites éternels. Il est moins pittoresque, mais plus sublime et néglige les individus pour les archétypes. Ainsi il peut créer des héros véridiques et atteindre, en même temps, à l'épopée.

« La théorie du poète que présente Saint-Georges de Bouhéliér est donc héroïque et enthousiaste.

« — Le poète, proclame-t-il, est semblable à l'Amour. Et sa mission est d'éclairer les routes ! Il mène chaque âme parmi les lieux de son destin et il lui révèle d'angéliques trésors. — Tous les hommes ne possèdent point d'âme. Et certains ont perdu la leur. Et ce sont celles-ci qui créent les poètes. Ames de pirates, de rois et de laboureurs. Voilà où ils puisent leurs splendeurs. Et les poètes vers ces héros se mettent en marche, afin de les leur restituer. Et c'est le gage de leurs destinées. — Ces pensées sont belles d'une forte intuition cosmique et d'une lumineuse évidence. La mission des poètes est donc de chanter, comme à d'autres sont dévolues des fonctions aussi belles, mais différentes.

— « Ils se mêlent à la multitude, ils accomplissent les actions où elle participe. Et les uns pourraient être en effet des bouviers, des forgerons, des conquérants, selon qu'ils glorifient les houilles et les épées. Et les autres, que repoussent les peuples, passent au milieu comme des voyageurs... « A l'instar des autres hommes, les poètes qui expriment les merveilles ignorées de notre propre beauté, sont soumis aux universels destins ; ils ne peuvent exprimer que certains sites, que des objets déterminés. Voilà pourquoi ils se différencient en bucoliques et en lyriques, en psychologues et en épiques. Ils ne perçoivent qu'une parcelle du monde et c'est cette parcelle qu'ils transverbent, frémissante. » Ils interprètent, tels des sens, la Nature. Les uns reluisent, ainsi que des Yeux-Dieux. Et certains qui entendent des rythmes constituent de naïves oreilles. Chargées d'odeurs, enivrées de verveines et d'eaux, chuchotent et chantent les Archange-Lèvres. »

La dernière œuvre de M. Saint-Georges de Bouhéliér, *La Tragédie du Nouveau Christ*, est conçue dans cet ordre d'idées. Il a rajeuni le mythe et l'a pénétré d'un souffle dionysiaque. Il a fait de l'humanité héroïque.

Mais ce n'est pas, dit-il dans sa préface, « afin d'appliquer un système que j'ai composé ce drame. C'est excité par la passion que m'inspirent les hommes misérables et douloureux, c'est exalté par le désir de répondre à ma propre envie et à la leur, à notre volonté de beauté dans l'univers. Dieu me garde d'obéir jamais à un système dont je n'aie tiré de moi-même tous les principes ? En vérité, pour constituer, organiser, écrire ce drame, il m'a moins été nécessaire de posséder une méthode d'art que de ressentir cruellement, profondément toute la lamentable inquiétude de mon esprit et la mélancolie affreuse des autres hommes. »

Belle parole, digne d'une telle œuvre !

Rappelons en terminant ce trop court aperçu que M. Saint-Georges de Bouhéliér poursuit dans l'action son rêve de beauté. Il est l'un des fondateurs du Collège d'esthétique contemporaine dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

MAURICE DES OMBIAUX

LA SCHOLA CANTORUM

La Schola cantorum de Paris — qui, on le sait, poursuit parallèlement deux buts artistiques des plus intéressants : la rénovation des œuvres des vieux maîtres religieux et profanes de la Renaissance et des XVII^e et XVIII^e siècles, dont tout l'art, si l'on remonte même aux origines du chant grégorien, repose sur le *mot* et la création d'un art moderne conforme à ces doctrines esthétiques, tout de déclamation vraie et sentie, — donnera à Bruxelles une *journée de musique* pleine d'intérêt qui, nous le croyons, est appelée à avoir un grand succès. Tandis que dans le cadre artistique de la *Libre Esthétique*, favorable à souhait, seront données le 26 courant les œuvres de jeunes élèves de la classe de composition de la *Schola* dirigée avec tant d'ardeur et de dévouement par M. Vincent d'Indy, le soir du même jour chanteront à la Grande-Harmonie les solistes préférés de l'œuvre. Ils interpréteront les productions des maîtres de la Basse continue du XVII^e siècle, tant allemands qu'italiens, français et belges, et des productions modernes de l'École de César Franck, le père spirituel de la *Schola*, qui, représentée par Vincent d'Indy, assisté de Ch. Bordes, Pierre de Bréville, Louis de Serres, etc. conserve jalousement les traditions du maître, toutes de désintéressement et d'amour, et prétendent, érigées en principe, les opposer aux traditions de professionnalisme à outrance et de *vérisme musical* qui semblent accaparer l'esprit de beaucoup de nos conservatoires.

Pour se bien pénétrer de l'esprit qui règne à la *Schola*, on ne saurait trop relire le discours d'inauguration que prononça au début de l'année scolaire M. Vincent d'Indy et qu'a publié intégralement *l'Art moderne* (1). Quant à l'application, on pourra s'en rendre compte le mardi 26 courant à la *Libre Esthétique* dans l'après-midi et à la Grande-Harmonie le soir. On jugera les résultats acquis par quelques-uns des élèves de composition de M. d'Indy, au nombre desquels se comptent deux Belges. MM. Victor Vreuls et Albert Dupuis, ce dernier second prix de Rome de l'an passé, tandis que chanteront le soir des élèves de M. Ch. Bordes, parmi lesquels se distingue un jeune ténor verviétois, M. Jean David, forgeron il y a quelques mois, et dont plus de trente villes françaises ont déjà applaudi la jolie voix. Nous ne saurions être trop reconnaissants à la *Schola* d'être si hospitalière à nos compatriotes. Il est vrai que l'art français et belge est si intimement lié aux époques primitives, qui sont les époques modèles pour la *Schola*, que César Franck en était le chef moderne, il ne saurait, pour la vaillante école, exister de frontière. C'est ce qu'a si bien compris M. Gevaert qui, remerciant Ch. Bordes de lui avoir fait entendre en audition privée par ses jeunes élèves quelques magnifiques mélodies grégoriennes et palestriniennes, lui disait : « Que nos écoles s'échangent leurs œuvres préférées et leurs interprètes, nourris de leur moelle et désaltérés aux mêmes sources. » C'est le plus beau souhait de bienvenue qui pouvait être fait à la *Schola*.

CHARLOTTE CORDAY à l'Opéra populaire.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Livret d'Armand Silvestre banal, veule, inexistant; poème de bazar et lyrisme de *sleeping*. Musique d'Alexandre Georges peut-être un peu grosse mais sincère, abondante et très vivante. Pour les artistes, l'intérêt de la soirée était dans la rentrée de M^{me} Georgette Leblanc, qui n'avait plus reparu sur une scène parisienne depuis sa création de *Carmen*, puissante et farouche comme un Goya, mais naturellement incomprise dans la pâle maison de la *Dame blanche*.

(1) Voir l'année 1900, nos 44, 45 et 46.

Les grands quotidiens, selon leur habitude, n'ont pas exactement reflété la physionomie et l'attitude du public de la répétition générale et de la première. Ils ont constaté que l'artiste a remporté un succès considérable. La vérité est que ce fut un véritable triomphe et que l'instinct de la foule, par des acclamations infatigables, salua en elle la grande tragédienne lyrique de demain. Je ne parlerai pas de la chanteuse. Elle est aujourd'hui en possession de tous ses moyens, et des justes reproches qu'on pouvait lui faire autrefois il ne reste rien. Elle a même, au point de vue vocal, réalisé dans ce rôle un tour de force que peu de chanteuses, j'en suis persuadé, tenteront après elle. Mais l'étendue et le charme très particuliers de cette voix viennent se fondre dans l'admirable et pure impression tragique qui envahit la salle. En dépit du poème absurde, en dépit des décors et de l'entourage misérable, au-dessus des paroles et de la musique, une figure admirable sort de l'ombre, s'ébauche, se dessine, se sculpte, se purifie, s'élève, et toutes les transformations intimes et mystérieuses d'une destinée de beauté qui dans la vie réelle demandent des années, s'accomplissent en quelques heures sous l'œil du spectateur.

A peine l'idée libératrice est-elle entrée dans l'âme de Charlotte Corday que tout change, on ne la reconnaît matériellement plus et le masque merveilleux d'un devoir héroïque recouvre peu à peu le visage de la femme. Il y a dans ce phénomène quelque chose d'unique que je n'ai rencontré chez aucune tragédienne de ce temps et dont l'analyse demanderait une longue étude. Il faudrait intituler cette étude « Le Masque tragique et le corps scénique », et l'élaborer en suivant attentivement chacune des créations de cette incomparable artiste qu'est M^{me} Georgette Leblanc.

L.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Mottl.

Dirigé par Félix Mottl avec sa merveilleuse compréhension des œuvres de Wagner, la fermeté et la souplesse de rythmes qu'il possède mieux que personne, le concert de dimanche dernier a eu un succès qui s'est manifesté par une explosion d'enthousiasme telle que la vieille salle de l'Alhambra en entendit rarement.

Deux œuvres seulement au programme, mais quelles œuvres ! Tout le premier acte de la *Valkyrie*, cette admirable exposition du drame humain qui ouvre la Tétralogie, et la scène finale de *Siegfried*, l'une des pages les plus passionnées et les plus colorées qu'ait signées le maître.

M^{me} Mottl, tour à tour Sieglinde et Brunehilde, et M. Schmedes, Siegfried après Siegmund, ont donné à ces figures épiques un relief puissant, chantant généreusement, avec une foi, une ardeur, une vaillance superbes, et faisant passer dans l'âme des auditeurs la flamme claire de leur ferveur artistique.

Nous sommes peu enclins à approuver l'exécution au concert de fragments destinés à la scène. Ce qui était admirable il y a vingt-cinq ans, à l'époque de l'initiation et de la divulgation wagnériennes, n'a vraiment plus de raison d'être aujourd'hui et c'est aller à l'encontre des intentions du maître que de transformer en « morceaux de concert » des pages qui exigent impérieusement la mimique, le décor, le costume, en un mot l'exécution scénique. Le répertoire symphonique et lyrique des concerts est assez riche pour qu'on puisse condamner ces empiètements. Cette réserve faite, il n'y a que des éloges à adresser à l'interprétation orchestrale et vocale des deux grandes œuvres qui ont réveillé dimanche dernier, parmi les pèlerins de Bayreuth, l'écho d'inoubliables fêtes d'art.

O. W.

VERVIERS

Nouveaux concerts, sous la direction de L. KÉFER.

La Chaconne de Bach transcrite pour orchestre par Raff (Raff servant d'interprète auprès des foules, qui ne comprennent le vieux maître que sensationnalisé et coloré), et les airs du ballet d'*Étienne Marcel* de Saint-Saëns. Vraie et combien rare jouissance d'entendre un orchestre qui n'amollit, ni n'attiédit, ni ne brutalise, ni ne sénilise ce qu'il joue. Un jeune ténor de l'Opéra-Comique, M. Carbonne, pourvu d'un répertoire qui ne l'oblige pas à forcer son talent, ce qui, avec une jolie voix, est qualité louable. M^{me} Roger-Miclos n'interprétant, avec quelle fine maestria, avec quel charme absolu d'exécution! que l'art qu'elle sent et comprend, — Beethoven, première manière, Haydn, Chopin (*Scherzo*), Liszt, — c'était plus qu'il ne fallait pour constituer une excellente soirée d'art nerveux, clair, vivant, alerte et fin, selon le goût de notre petit pays.

M. M.

Nous ajournons à de prochains numéros, faute de place, une Lettre de Naples et diverses chroniques littéraires de M. EUGÈNE DEMOLDER, une étude de M. DE LA LAURENCIE sur l'évolution de l'opéra (à propos de *Louise*), etc.

Nous remettons également à huitaine le compte rendu des expositions du *Cercle artistique* et de la pièce nouvelle du Parc, *La Bourse ou la vie*, dont nous nous bornons à constater le succès.

PETITE CHRONIQUE

La grande toile d'Émile Claus, *Le Passage des vaches*, qui fut un des « clous » de la section belge des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Paris, vient de revenir de Saint-Pétersbourg. Elle est exposée depuis quelques jours au Salon de la *Libre Esthétique*, où elle complète le magnifique envoi de l'artiste.

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu mercredi prochain, 20 mars, à 2 h. 1/2 précises. Elle sera faite par M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, directeur du Collège d'esthétique moderne, à Paris, qui a choisi pour sujet : *La Rédemption par l'Art*.

La *Libre Esthétique* offrira à ses membres et au public, les lundi 25 et mardi 26 courant, à 2 h. 1/2, deux auditions de musique nouvelle et inédite dont les interprètes seront MM. Vincent d'Indy, Ch. Bordes, P. de Bréville, Maurice Bagès (des Concerts Lamoureux), M^{lles} Joly de la Mare et Marie de la Rouvière, M. Jean David (de la *Schola Cantorum*), MM. Zimmer, Chaumont, Lejeune et Doehaerd, etc.

La première séance sera spécialement consacrée aux œuvres vocales de M. de Bréville. On y exécutera en outre le Quatuor à cordes en *mi majeur* de Vincent d'Indy et des pièces inédites de G. Fauré et J. Guy-Ropartz.

La seconde fera connaître un choix d'œuvres des élèves de la *Schola Cantorum* (classe de composition de M. Vincent d'Indy) : MM. Alquier, G. Bret, R. de Castéra, P. Coindreau, Albert Dupuis, Estienne, Marcel Labey, Serieux, Déodat de Séverac, Victor Vreuls, etc.

Le prix d'entrée à chacun de ces concerts est de 3 francs, y compris l'entrée à l'Exposition à partir de midi.

Les billets sont en vente chez MM. Breitkopf et Härtel et Schott frères, éditeurs de musique, et au contrôle du Salon de la *Libre Esthétique*.

Le mardi 26 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, la *Schola cantorum* de Paris donnera, sous la direction de Vincent d'Indy et de Charles Bordes, un concert de musique vocale ancienne et moderne. La première partie sera consacrée à l'art de la Basse

continue des Maîtres des XVII^e et XVIII^e siècles (M. A. Charpentier, H. Schutz, H. du Mont, J.-Ph. Rameau, J.-S. Bach, Carissimi, etc.). La seconde comprendra des cycles de mélodies de Ch. Bordes et A. Castillon et le deuxième tableau du *Chant de la cloche* de Vincent d'Indy accompagné par l'auteur.

La séance sera précédée d'une causerie par M. Vincent d'Indy. Billets à 5 et à 3 francs chez tous les éditeurs de musique.

M^{lles} Fernande Kufferath, violoncelliste, et Jeanne Kufferath, harpiste, donneront à la salle Erard, demain lundi, à 8 h. 1/2, une séance de sonates (Marcello, Boccherini et Haendel).

M. A. Barthélemy, violoniste, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, en la salle Ravenstein, une séance musicale avec M^{lles} C. Simar, harpiste, et H. Eggermont, pianiste.

Le quatuor Zimmer donnera sa quatrième séance jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, rue Latérale. M. A. Gietzen, altiste, prêtera son concours à cette séance.

Au programme : Quintette en *mi bémol* de Mozart, trio en *sol majeur* de Beethoven, quatuor *Aus meinem Leben* de B. Smetana.

Le succès obtenu par M. J. Wieniawski à ses deux premières séances est de bon augure pour la troisième et dernière qui aura lieu jeudi soir 21 mars. Le programme de cette séance, tout aussi important et éclectique que les précédents, est particulièrement destiné à faire valoir la virtuosité de M. Wieniawski et son talent de compositeur.

Les membres du cercle d'art « Revival », fondé en 1899, à Louvain, sous le patronage des autorités académiques, se proposent d'organiser une série de conférences publiques et d'inviter à cet effet des personnalités littéraires de France et de Belgique.

La première conférence sera faite, mardi prochain, par notre collaborateur Emile Verhaeren, qui parlera de Racine.

Nous devons beaucoup déjà à M. Mouru de Lacotte, l'ancien directeur du Théâtre d'art et le créateur du Nouveau-Théâtre : il fut toujours le réalisateur d'idées de beauté. M. Mouru vient de nous en donner une preuve nouvelle en organisant à Bruxelles le jubilé Björnson. C'est lui, en effet, qui, au lendemain des représentations de Paris, eut la pensée de faire venir au théâtre du Parc M. Lugné-Poe et ses camarades. Ainsi nous fut révélée, en deux inoubliables soirs, l'œuvre grandiose du maître de Norwège.

Notre collaborateur Jules Destrée a lu mardi dernier sa nouvelle œuvre : *Le Secret de Frédéric Marcinel*, aux membres de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.

Cette nouvelle judiciaire, présentée sous une forme littéraire très châtiée, a produit grande impression.

MM. Henri Ottevaere et Victor Rousseau ouvriront une exposition de quelques-unes de leur œuvres, dans la salle du Cercle artistique et littéraire, du 23 au 29 mars.

M^{me} Carrie Gräffe exposera du 19 au 22 courant ses œuvres récentes (peintures et aquarelles) dans son atelier, avenue Brugman, 83, Bruxelles.

M. Jean Delvin expose du 14 au 18 mars ses œuvres récentes dans son atelier, rue de la Couronne, 7, à Gand de 11 à 4 heures.

Une exposition d'art et d'art décoratif s'ouvrira le 23 mars à Verviers, au profit de l'Œuvre des enfants tuberculeux. Elle sera installée dans un vaste local, bien aménagé, mis à la disposition du comité par M^{me} Peltzer de Clermont. C'est à l'initiative de M. Léon Bochoms qu'est due cette intéressante tentative de décentralisation.

M. Bochoms a, en outre, créé une école d'art décoratif pour les artisans. Des expositions semestrielles permettront au public d'apprécier les efforts réalisés.

Les dates de dépôt viennent d'être, pour les ouvrages destinés au Salon de Paris (Société des artistes français), modifiées ainsi qu'il suit :

Peintures, aquarelles et dessins, 20 mars; sculptures, 10-12 avril; gravure et architecture, 1-3 avril; art décoratif, 16-17 avril.

Il ne pourra être reçu que quinze cents tableaux et cinq cents dessins et aquarelles.

L'État français a, on le sait, acquis depuis quelque temps un choix d'œuvres d'artistes belges. MM. Alfred et Joseph Stevens, H. de Braekeleer, F. Willems, G. Denduyts, F. Rops, H. Evenepoel, Émile Claus, Émile Motte, Léon Frédéric, Eugène Laermans, Victor Gilsoul, Albert Baertsoen, F. Willaert, Henry Stacquet, Constantin Meunier, Ch. Samuel, G. Devreese sont, entre autres, représentés au Musée du Luxembourg.

M. Bénédite, conservateur de ce Musée, réunit en ce moment dans une salle les diverses œuvres de nos artistes et en ouvrira à la fin du mois une exposition spéciale qui durera environ quatre mois.

La Société des « Amis des monuments parisiens » vient de décider que des primes seront accordées aux propriétaires qui veillent à la conservation des immeubles originaux et historiques, tout comme on en donne à ceux qui font édifier les plus belles constructions modernes.

Pareille mesure ne serait-elle pas utile à adopter en Belgique?

On annonce une exposition complète de l'œuvre de Daumier, à Paris, à l'École des Beaux-Arts, à partir du 2 mai prochain.

Le comité fait appel à tous les possesseurs de toiles, dessins et estampes de Daumier. Les adhésions peuvent être adressées à MM. Jules Comte, président; Louis de Fourcaud et Gustave Gefroy, vice-présidents du syndicat, ou à M. Frantz Jourdain, président de la Commission d'organisation, 40, boulevard Haussmann, Paris.

Art et Décoration publie, dans la livraison de février, une belle étude de Camille Lemonnier sur Constantin Meunier, avec quatorze reproductions dont une planche hors texte: *L'Industrie*.

La même revue consacra prochainement, par la plume de notre collaborateur H. Fiérens-Gevaert, un article au sculpteur gantois Georges Minne.

Le notaire HEREMANS, à Bruxelles, rue de la Chancellerie, 10, vendra publiquement au château de Lembeq, les mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22, samedi 23 et lundi 25 mars 1901, chaque fois à 1 heure, les

MEUBLES ANCIENS ET ARTISTIQUES

Bronzes, cuivres, porcelaines, faïences, argenteries, marbres, tableaux, aquarelles, gravures, éventails, objets d'art,

Dépendant de la succession de M^{me} CLAES.

Experts: MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

Exposition particulière: 16 et 17 mars
Exposition publique: 18 mars

de 10 à 4 heures.

Les argenteries seront exposées en outre les 21, 22 et 23 mars, de 10 heures à midi.

Le catalogue se délivre chez les dits notaire et experts.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderacy, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLES, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNI-
-TERIE, MENISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TENU.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^e** Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

SAINTE-BEUVE INCONNU

par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOU

(Edition PLON-NOURRIT et C^{ie}.)

Tirage à 55 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande
(format in-8°, texte réimposé) fait à nos frais et pour notre compte.

PRIX : 15 FRANCS

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Du Grottesque et du Tragique à notre Époque⁽¹⁾.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je voudrais essayer de vous soumettre dans cette conférence, autant du moins que j'en serai capable sans fatiguer votre attention, quelques idées éparses qui me sont venues au sujet du grotesque et du tragique à notre époque. Considérant ces deux éléments essentiels de tout paroxysme de vie, le reste étant abandonné au train-train quotidien et à l'habitude, il m'est arrivé de penser que mieux qu'à aucun autre moment, ils tentaient de se réunir intimement l'un à l'autre, à faire comme partie intégrante l'un de l'autre, nous rendant bien difficiles désormais les anciennes délimitations qu'on avait établies entre eux.

Nous ne sommes plus, hélas ! aux temps héroïques où l'homme se dressait droit en face du ciel, se figeant sous la fatalité qui le menaçait. Thésée, Persée, Hercule, Pirithoüs et les Argonautes sont loin ; même Agamemnon et Achille les ont suivis avec la belle Hélène ; et si d'autres héros, ceux de la Table-Ronde, revivent en Allemagne dans les drames de Wagner, et en Angleterre dans les poèmes de Tennyson, W. Morris et Swinburne, il est un fait cependant, c'est que Roland, Lancelot et Merlin, — à moins que ce ne soit comme termes de comparaison, ou peut-être encore pour faire la rime — n'ont guère fourni aux poètes français d'aujourd'hui !

Le héros, le monsieur uniquement noble ne court plus les rues et les places publiques de notre époque ; le monsieur uniquement grotesque, par contre, arrive vite à nous laisser entrevoir, si nous nous y arrêtons un instant, quelque déclenchement lamentable de son individu !... Celui qui voudrait encore faire le matamore, attisant la colère du ciel et lui montrant le poing, nous semble retarder de plusieurs siècles et nous laisse penser que ce genre de tragique ne convient plus à son faux col ni à sa redingote. Ses attitudes olympiennes s'usent d'elles-mêmes ; ses prétentions à se croire supérieur aux événements lui attirent l'épithète de « poseur » ! De même celui qui s'ingénie à faire le perpétuel bouffon de salon ou de café ! Y a-t-il rien de plus obsédant que ce loustic qui vous assassine sans cesse de ses bons mots et de ses plaisanteries ! N'arrive-t-il pas à vous crispier ? — Mais il n'y a d'ailleurs plus que quelques rares commis-voyageurs qui s'adonnent encore à ce genre de sport suranné, depuis que la plupart des spirituels chroniqueurs du second empire sont allés chroniquer plus haut !

Pouvons-nous penser d'ailleurs, si nous y réfléchissons, que ces deux catégories nettement tranchées d'individus, les héros et les bouffons, puissent demeurer humaines à l'avenir ? Sont-elles encore possibles au temps d'investigation et d'analyse où nous vivons ? Au milieu de la foule, où nous évoluons ? Le rire n'accompagne-t-il pas de plus en plus les larmes, et les larmes le rire, le sentiment l'ironie et l'ironie le sentiment ? N'est-ce pas au fond la vie même de passer successivement par des crises de désespoir et de joie intenses ?... de deuils et de fêtes ?... de naissance et de mort ?... de pluie et de soleil ?... de chercher toujours le meilleur

parmi les retours incessants du pire ?... de chercher, de chercher, ... de vivre !... sans se laisser aller à toutes sortes de façons de voir préméditées ? Puisqu'on ne peut plus, hélas ! magnifier l'homme ainsi qu'aux temps héroïques, que la science contemporaine qui nous donne sa place exacte dans l'échelle des êtres ne nous le permet plus ; puisqu'on ne peut plus, de même qu'à l'époque précédente, le ravalier à une valeur moindre, sous prétexte qu'il ne trouvera sa grandeur vraie que dans le domaine de l'au-delà ; il faut bien qu'il vive son existence complète, en laideur comme en beauté, en douceur comme en cruauté, en peine comme en joie ! Pourquoi prétendre l'existence trop belle comme le paganisme ? Trop dénuée comme le christianisme ? Pourquoi pas à la fois belle et dénuée ? Absurde et souhaitable ? Admirable et ridicule ? Et chaque jour de plus en plus ? Et au même instant ?...

Persuadé que ces deux façons d'être de l'âme humaine, l'enthousiasme et l'affaissement, l'exaltation et le terre-à-terre, le tragique et le grotesque, sont de plus en plus intimement liées à l'époque où nous vivons, et deviennent comme le complément naturel, indispensable, logique l'un de l'autre, je vais m'efforcer de vous montrer leur rôle dans la vie, dans l'art et dans la littérature d'aujourd'hui !

Je pense, Mesdames et Messieurs, que dans la vie actuelle, la plupart des drames qui se produisent comportent une portion de grotesque de plus en plus notable, en formant de plus en plus partie inhérente, et que la plupart des joies de ce jour tiennent incluses en elles le drame qui va en découler bientôt. Ces deux éléments se trouvent même si souvent à tel point mêlés, d'une façon si enchevêtrée et confuse, apparaissant dans une lumière si intense et aiguë, que j'avais d'abord l'intention, au lieu d'intituler cette conférence : « Du grotesque et du tragique à notre époque ! », de dire « Du sinistre et du cocasse ! » par exemple, ce qui eût plus justement rendu le côté polichinelle et macabre de presque tous les événements que nous traversons !

Je me rappelle, tenez, l'histoire lamentable de cette malheureuse vendeuse de journaux, qui gagnait péniblement sa petite vie en chauffant ses pieds sur sa chaufferette, en faisant mijoter de maigres ratas sur sa pauvre lampe à alcool, et à qui tout d'un coup, par une malechance incroyable, ... je ne fais pourtant que dire la vérité, ... je n'exagère rien, ... une locomotive tomba sur la tête ! Elle tenait un kiosque de journaux sur la place de Rennes à Paris, au-dessous même de la gare Montparnasse, et la locomotive en question, que le mécanicien n'avait pu maîtriser, démolissant butoir, trottoir, toute une partie du mur et de la vitrine de la gare, se précipitant de la hauteur d'un premier étage sur la place, allait écraser la malheureuse ! — Voilà la fatalité nouveau modèle ! Ce n'est plus la tortue d'Eschyle ! — C'est une locomotive qui se trouve, par hasard, en contact avec votre boîte crânienne, tandis que vous étiez en train de mettre un peu de beurre et de laurier-sauce dans votre ragoût, pour lui ajouter de la saveur et du fond ! Quelle est la M^{me} de Thèbes, la devineresse qui eût vu dans les lignes de la main de feu cette pauvre dame au châle vert, au caloquet vieillot, avec un gros minet probablement sur son épaule (défunt aussi le pauvre angora), la locomotive

(1) Conférence faite le 13 mars 1901 à la *Libre Esthétique* par M. MAURICE BEAUBOURG.

qui devait un jour lui choir sur le chef? — Cela est autrement difficile que de découvrir le fer ou le poison, ainsi qu'on le fit récemment, dans la ligne de vie de l'un des hommes politiques parisiens les plus en vue, l'*arbitrer elegantiarum*, le lanceur de la redingote pour noces et contrats, M. Paul Deschanel!

Et je me rappelle aussi, à peu près à la même époque, cette fête de famille qui, comme tant d'autres, hélas! eut un si déplorable épilogue! C'était à Montrouge ou aux Batignolles, — et pas de François Coppée, quoiqu'en somme ça eût parfaitement pu en être, ... si depuis quelque temps le poète des Humbles n'était point par la politique si occupé! — la fête du grand-père! Le gendre et la fille, le fils et la belle-fille, et puis aussi les petits chéris étaient tous arrivés avec de beaux paquets sous le bras... On avait offert à grand-papa des boîtes de cigares entourées de faveurs multicolores et dont on avait au préalable gratté les prix, trabucos, colorados, une canne d'ébène à tête de canard en ivoire pour guider sa marche chancelante, une calotte à gland afin de lui éviter les névralgies, et la petite Nenette, sa préférée, avait apporté un beau calepin avec un crayon rouge, pour qu'il pût y noter ses impressions de voyage! — De son côté lui-même avait spécialement soigné le menu! La timbale milanaise se mariait, ainsi que cela ce doit, au Saint-Honoré, les huitres alternaient avec les truffes, et l'on avait été déterrer à la cave quelques bouteilles de ce vieux Jurançon, qu'on prétend que le roi Henri IV tétait au berceau à la place de lait!... A la fin le champagne coula... Mais tout à coup le gendre ayant suscité une discussion imprévue d'intérêt, il envoya incontinent son assiette à la tête du grand-père qui riposta par une bouteille pleine; la fille coiffa de la timbale milanaise la bru qui n'en pouvait mais, les petits chéris se mitraillèrent de croquignoles; ce fut bientôt une bataille, un pillage affreux, et d'un coup malheureux de la suspension de la salle à manger le grand-père étant tombé soudain, il demeura sans mouvement, on dut le porter à la Morgue aux fins d'autopsie, avec le calepin de la petite Nenette, sa préférée, et le crayon rouge pour noter ses impressions de voyage.

Voilà deux cas assez caractéristiques du mélange presque continu des deux éléments de la vie contemporaine. J'en aurais bien d'autres encore à noter, mais ce serait peut-être inutile, car je ne tiens pas à ressembler davantage au poète des Humbles susdit ou à un concierge!

Je préfère même remarquer tout de suite, puisqu'il est question de concierges, que ceux-ci constituent — à Paris du moins — une des raisons principales pour lesquelles ce tragique et ce grotesque dont je parle se trouvent si intimement liés.

Comment voulez-vous qu'avec ces excellents élèves de M. Taine, ces étonnants rois de l'analyse contemporaine, dont les journalistes et les reporters de faits-divers ne font qu'étendre le champ d'action, un événement de quelque nature qu'il soit ne finisse par être retourné sur toutes les coutures, qu'on ne parvienne à en dé ouvrir avec rapidité tous les petits mobiles, tous les petits côtés!... Comment pourrait-il conserver longtemps sa grandeur, dans cette loge de la M^{me} Floquet d'Henry Monnier qui vient de s'asseoir « sur son océan », pour le commenter avec les dames du « cintième ». Et s'il est vraiment joyeux et gai, est-ce que la même M^{me} Floquet, pour obéir à ce que l'on appelle aujourd'hui son atavisme, n'y mêlera pas quelques-unes de ses noires perfidies coutumières?

Comment, en tout cas, avec les infatigables investigateurs que sont toujours les préposés aux loges modernes, qui poussent, je le redis — et ceci n'est pas un paradoxe, mais bien plus une vérité qu'on ne croit. — la science des Pasteur et des Claude Bernard jusqu'à ses dernières limites, à ses ultimes raffinements, avec ces perpétuels chercheurs de microbes dans la vie privée des gens, qui font mille bouillons de culture avec la calomnie, la médisance, le scandale, l'adultère etc., comment un locataire qui aurait vraiment une allure, parviendrait-il à la conserver? Est-ce que dans une de nos maisons à cinq étages, le roi Louis XIV resterait longtemps Louis XIV, avec sa légende, sa perruque et son soleil? — N'apprendrait-on pas dès le lendemain qu'il est chauve et qu'à cause de certaine maladie intestinale, ce grand monarque est contraint de passer la majeure partie de son existence sur cette manière de trône qu'on appelle une chaise percée? — N'en

serait-il pas exactement de même pour Napoléon? — Et les affections du cuir chevelu dont souffrit au début de sa carrière ce grand conquérant, ne deviendraient-elles pas des tares fatales et des obstacles arrêtant à jamais son avancement d'officier d'artillerie?

Surtout qu'ainsi que je le dis, les journalistes prétent de plus en plus la main à tous ces racontars des loges, les ressassent, les amplifient, les dénaturent et que tout l'envers de l'histoire contemporaine apparaît chaque jour davantage dans une lumière crue, sans qu'on en aperçoive l'endroit?... Que tout est rapetissé, ramené à des proportions infimes, dérisoires, dépouillé de son cachet, de son lustre, remis au point, ridiculisé, moqué et que non seulement les journalistes, mais les caricaturistes attachés aux feuilles quotidiennes, s'efforcent d'enlever à nos contemporains le peu de majesté qui leur restait.

Je n'ignore pas qu'un certain nombre de personnes se révoltent contre cet état de choses et s'efforcent de retrouver la dignité qui chaque jour les quitte et s'effondre par morceaux. Plusieurs ont même pensé la conquérir par leur façon de s'habiller. Ne portant que des vêtements de chez le tailleur à la mode, d'une impeccable correction!... Ne risquant que de rares gestes, mesurés, compassés, figés! — N'émettant pour toutes paroles que le vocabulaire des parlementaires les plus distingués : Commission, résolution, constitution, solution, dissolution, exportation! Lisant le journal *Le Temps*!

D'autres se sont figurés qu'en passant très vite devant leurs contemporains, l'on n'aurait point le loisir de les disséquer et de les analyser, et qu'ils éviteraient ainsi le ridicule! — Il se sont efforcés, eux, de reconstituer leur dignité par la vitesse! — Mais, hélas! c'est à qui de leurs véhicules sera le plus informe et le plus dangereux! — Qu'y a-t-il de plus atroce que la bicyclette et de plus fragile en même temps? — Il est déjà inouï de voir de gros messieurs et de grosses dames écrasant de leurs 200 kilos ces maigres squelettes d'acier! — Et quand on se dit que la moindre des choses, un écrou dévissé, une roue voilée, une rupture de fourche, peuvent occasionner les pires accidents, cela devient à la fois hilarant et farouche! — Du reste, lorsqu'on assiste à n'importe quelle chute de bicyclette, la première idée n'est-elle pas d'en rire, et ne constate-t-on quelques moments après seulement que le bicycliste s'est ouvert la tête sur le pavé?

Les automobiles, elles, plus tragiques encore si possible, sont d'une joie bien plus inénarrable aussi, à cause de leur forme d'une lourdeur massive de grosses pierres de taille prises d'hystérie locomotrice, et surtout des nobles casquettes d'amiraux russes et des magnifiques lunettes noires des maîtres du 100 à l'heure qui les conduisent! — Tueuses de canards, renverseuses de croquants et pourfendeuses de veaux, elles sèment, ainsi que les chevauchées de certains seigneurs-bandits du moyen-âge, la terreur et la mort dans les campagnes! — La ressemblance s'arrête d'ailleurs là, car la conclusion ordinaire étant, si j'ose le dire, les quatre fers en l'air ou la panne irrémédiable à quelque carrefour, les nobles casquettes d'amiraux russes ne recouvrent bientôt plus que des têtes de gros bourgeois très vexés.

Une première raison du perpétuel mélange de grotesque et de tragique de l'époque contemporaine, semble donc être, n'est-ce pas, cet esprit d'analyse sans cesse grandissant, disséquant jusqu'aux bicyclistes et aux chauffeurs, cherchant les revers de toutes les médailles, déshabillant chaque grand homme pour le surprendre en négligé, en robe de chambre, et que j'ai baptisé un peu paradoxalement du nom d'esprit journalistique ou concierge (le journalisme étant un conciergeat écrit, et le conciergeat un journalisme parlé).

Je vais en noter une seconde plus importante, qui est l'agglomération même de la masse humaine, dans ces villes-pieuvres, ces villes-tentacules, dont parle l'un des plus grands poètes actuels, M. Emile Verhaeren, agglomération destructive non seulement de toute énergie et de toute sève, mais aussi de tout geste ayant du recul et de la noblesse, perdu désormais dans le même et perpétuel encombrement!

Ainsi, pour continuer la série des moyens de transport, n'est-il pas effrayant de penser aux tassements ridicules des omnibus, tramways, chemins de fer, et en même temps à tous les accidents

terribles, déraillements, tamponnements, renversements, suspendus à tout moment au-dessus de la tête du public (qui y voyage ?

On est là, possédant juste son petit quantum de place, pas un pouce de plus, dans des voitures ou des wagons clos, au milieu d'un vacarme assourdissant de ferrailles, ayant, par un excès de confiance admirable, complètement remis sa vie à quelqu'un qu'on n'a jamais vu et que l'on ne verra jamais, mécanicien, wattmann, cocher !

Dans l'avenue de genoux à angles droits qui s'alignent implacables le long du compartiment, pointant durement lorsqu'on les frôle au passage, l'on s'est, au prix de combien de peines, glissé vers les vingt cinq centimètres carrés accordés à son séant, s'y infiltrant avec tout le doigté et la délicatesse imaginables ! A gauche débordé un gros monsieur trop aimable ; à droite se rencoigne une vieille dame à cabas, très désagréable elle, il suffit de la regarder ! Et comme votre gracieux voisin ne cesse par le fait même de sa corpulence de vous faire mille avances, vous êtes bien forcé de vous réfugier vers votre voisine, qui ne discontinue pas de vous accabler de ses regards courroucés ! Puis, vous observez les choses les plus cocasses : des voyageurs ont d'étonnantes quintes de toux, bâillent à se décrocher la mâchoire, ronflent avec des organes d'une fantaisie absurde, échevelée. Quelques-uns cèdent à des attaques de danse de Saint-Guy, à des impatiences communicatives dans les muscles extenseurs des jarrets ou des mollets, qui font tressauter les banquettes ! Vite, vous vous sentez gagné par elles ! Vous vous surprenez à lancer des coups de pied à un vieillard podagre assis vis-à-vis de vous, qui se met à gémir comme un instrument de musique, ou à une jeune personne de quarante cinq printemps, rougissant effroyablement, et ayant l'air de croire qu'en lui appuyant ainsi sur l'orteil, vous en vouliez à sa vertu. Si vous souffrez d'un gros rhume, tout le monde vous imposera le courant d'air et les fenêtres ouvertes ! Si vous n'en souffrez pas, soyez persuadé que vous rencontrerez un honorable enrhumé qui s'entêtera à les tenir fermées ! Vous serez assourdi par de petits enfants qui crieront à tue-tête dans les bras de leurs nourrices. Des relents de toute sorte vous écœureront. Même en première classe vous constaterez que souvent des gens dissimulent des fromages dans leurs nécessaires de voyage ! Et d'autres des boucs dans leurs valises, ça ne fera vite aucun doute pour vous ! Plusieurs cracheront ! Renifleront ! Éternueront ! Tiendront à vous narrer leur vie entière depuis leur naissance, y compris leur mariage et leur divorce, sans que vous les ayez priés ! Ou bien, resteront cois dans leur morgue et dans leur barbe, sans consentir à vous révéler le nom de la station où vous allez arriver ! Tout le temps, vous serez vous-même forcé de garder une attitude, comment dirai-je ? de console, de console de cérémonie, dont vos pieds seraient les bases, vos genoux les tablettes, votre poitrine et votre tête les sculptures et l'écusson. Si le voyage est au long cours et que vous souhaitiez dormir, vous aurez beau vous coucher sur un côté en chien de fusil très ramassé, sur l'autre en boule très diminuée, vous pencher en avant en saule-pleureur, vous agenouiller et poser votre tête sur la banquette, ainsi que si vous alliez dire votre prière toute la nuit, le sommeil vous fuira, et pourtant vos compagnons dormiront, abrités par des bérêts, des châles, des foulards, des abat-jour en papier, vous imposant qui son torse, qui ses jambes, qui sa tête congestionnée et ronflante !

Et tout d'un coup, au moment juste où vous alliez malgré tout les imiter enfin, retentira un choc effroyable, fatal, désastreux ! Les banquettes se rapprocheront ! Les portières se fendront ! Toutes les valises tomberont des filets comme autant de projectiles ! Pris d'un affolement épouvantable vous vous sentirez de plus en plus emprisonné, engoncé, sous des cloisons qui se briseront, s'émietteront, sous des plafonds qui vous tennailleront, vous écraseront, vous étoufferont ! De toutes parts des cris, des râles, des hurlements ! Puis plus rien ; on agonisera ! On mourra par compression, sans avoir pu faire un geste, sans avoir pu se relever, se détendre, conservant la position ridicule, rapetissée, ratatinée, que l'on possédait lorsque l'accident se produisit ! L'on se sentira aplati, muré vivant dans des boîtes informes, tels des cercueils pour gens assis que l'affreux tamponnement aura assis encore davantage, jusqu'à les faire rentrer dans leurs sièges !

Le grotesque régnait là tout à l'heure, il y a une seconde à peine, et voici que l'horreur et le tragique surviennent en coup de tonnerre à sa place !

Et dans les autres agglomérations, les choses ne se passent-elles pas de même, de la façon la plus ridicule d'abord, puis tout d'un coup tragiquement et lamentablement.

Dans les foules avec leurs lazzi, leur exubérance, leurs joies, puis leurs brutalités, leurs remous terribles ?

Dans les fêtes publiques avec leurs feux d'artifice excitant l'enthousiasme et les cris, puis leurs estrades et leurs échelles qui se brisent ?

Dans les expositions avec leurs palais illuminés, historiés, dorés, tout leur luxe et leur clinquant, puis la fragilité de leurs matériaux soudain rompus sous le poids des promeneurs ?

Dans les grands incendies se développant au milieu de galas et de spectacles ?

Dans les grands enterrements qui ne sont au début qu'une récréation pour les amateurs de cortèges ou de couronnes, et qui tournent parfois en révolution ?

Une troisième cause, et, je dois le dire, la plus fréquente celle-là de ce mélange inouï du terrible et du grotesque à cette curieuse époque où nous vivons, se trouve dans la nature même de l'esprit des gens, dans leur désir croissant de sortir de l'agglomération dont je parlais tout à l'heure, et dans la marche concomitante, parallèle, d'un sort profondément ironique, qui tend à les y rejeter aussitôt qu'ils cherchent à s'en dégager !

Si vous préférez, nous pourrions dire d'un côté dans la vanité des gens, de l'autre dans le hasard qui semble particulièrement tenir à les remettre à leur place !

Je viens de parler des incendies ! Avez-vous remarqué le nombre incalculable de héros rétrospectifs qui prétendent avoir pénétré dans la salle en flammes, avoir sauvé une foule de femmes et de jeunes filles qu'il leur serait d'ailleurs fort difficile de retrouver ? Et ceux plus incalculables encore qui, désirant coûte que coûte avoir fait partie d'une catastrophe, par ce désir inhérent à chaque être de jouer un rôle dans quelque chose d'important, vous racontent comme quoi ils allaient entrer sur le lieu du sinistre ou venaient d'en sortir, précisément à la minute où celui-ci se produisit ? Que diraient-ils s'il se reproduisait au moment même où ils racontent leurs exploits, et qu'ils soient réellement forcés d'en faire partie cette fois ?...

D'autres héros plus actuels, trop actuels même, sont également ridicules. Prenez une promotion des nouveaux décorés. Voilà une série de gens qui à peine ont-ils un petit ruban attaché à la boutonnière, descendent sur les boulevards de leur cité, levant fièrement la tête, bombant la poitrine, arrondissant noblement la jambe, selon la coutume des chevaux de cirque ou de grande maison, persuadés en leur for intérieur qu'ils sont un peu Achille, Agamemnon, le roi Salomon, le fameux Alexandre ou Iskandar à Deux-Cornes, sans vouloir se rappeler qu'il vient de paraître un millier d'autres Achilles ou Agamemmons en même temps qu'eux, qu'il en parut autant six mois avant, autant un an avant et de même encore avant ! S'ils ne peuvent, en dépit de tous leurs efforts, attacher cette décoration officielle à leur jaquette ou à leur redingote, vous savez qu'ils se rabattront sur celles moins importantes mais agréables encore à considérer, que confèrent le Pape, la République Dominicaine et les Sociétés de Gymnastique !

Aussi, quand on pense qu'ainsi paré, avec ce dernier coup de fion qu'est pour un homme une rosette, le moindre tuyau de cheminée tombant sur leurs têtes du haut d'une maison quelconque, peut interrompre subitement leurs rêves de gloire et leurs promenades de victoire, cela ne devient-il pas profondément douloureux, et cependant extrêmement réjouissant en même temps. N'est-ce pas d'ailleurs l'histoire des fameux ténors qui font tout d'un coup des couacs au milieu de leurs morceaux, des pianistes qui manquent leurs traits. Quelle mine ces chanteurs et ces exécutants qui prétendent nous apporter l'idéal et qu'un sort ennemi force à ne nous servir qu'un idéal raté.

Et le chapeau haute-forme, cet ajuteur de majesté pour gens qui rêvent d'en avoir et n'en ont pas, est-il assez caractéristique de cette époque, où chacun cherche à se distinguer des autres et arrive à être exactement comme les autres ? Y a-t-il rien de plus

typique que ce couvre-chef, principal ornement d'un siècle qui désire avant tout être pris en noblesse, et arrive uniquement à reculer les limites d'un grotesque et d'un sinistre qui n'eurent guère d'équivalents jusque-là ?

Nous ne vivons plus, hélas ! que pour la pose, pour la galerie, et de moins en moins pour nous-mêmes !

Dès l'âge de quinze ans nous ne fréquentons que toutes sortes de célébrités de tout accabit, des champions athlétiques ou vélocipédiques ; et nous serons bientôt champions nous-mêmes, *recordmen* de ceci ou de cela, de l'heure, de la minute ou du quart d'heure !

A vingt-cinq ans, ce seront les jockeys des champs de courses qui deviendront nos amis, nous confiant leurs renseignements et leurs tuyaux ; puis les comédiens des petits théâtres et des concerts que nous nous efforcerons d'imiter dans les salons !

A trente ans, nous passerons aux hommes politiques, qui sont un peu les Bons Dieux modernes, puisqu'ils se révèlent aux fidèles sous la forme de toutes sortes de faveurs et de bureaux de tabac, et nous serons même au tu et à toi avec quelques ministres des postes et télégraphies que nous appellerons par leur prénom.

A propos d'hommes politiques, je parlais tout à l'heure du très à la mode M. Paul Deschanel !

Eh bien, je certifie ceci, c'est que tout le monde à Paris tient à le connaître et le connaît. Il suffit, pour en être persuadé, d'avoir vu la cohue qui se produisit lors du mariage de ce nouveau dauphin de France !

Des généraux, des ministres, des sénateurs, des gouverneurs d'importantes maisons de crédit acceptèrent de rester durant des heures en plein air sur une place, afin de pouvoir, à la fin, lui serrer la main et lui affirmer toute l'estime qu'il leur inspirait !... Ils sentaient qu'il importait absolument d'assister à ses noces ! Que c'était une question capitale d'élégance et de chic, d'être ou de ne pas être, comme on dit dans *Hamlet*, que de s'y trouver ! Qu'il fallait, si l'on voulait rester du Tout-Paris des premières sensationnelles, aller présenter ses respects à la redingote de l'illustre homme d'Etat qui, on se le rappelle, par une merveilleuse intuition des révolutions à faire, j'entends de celles qui éveillent et suscitent la popularité, avait arboré avec un courage et une audace mémorables la cravate de couleur et la redingote à la place de la cravate blanche et de l'habit.

Et de même que par affectation de snobisme, afin de bien se prouver à soi-même à quel point l'on était répandu, l'on tient ainsi à avoir l'air d'être au mieux avec ce héros du *high-life* parlementaire, et à se sentir un peu un sous-héros en le connaissant ; de même on ne voulait à aucun prix avoir fréquenté une autre célébrité d'un genre tout différent, quoique très remarquable aussi, le sympathique jeune homme coupé en morceaux qui est exposé à la Morgue depuis quatre mois, attendant toujours une visite et n'en recevant point, car, il faut bien le dire, il est vraiment peu flatteur pour la respectabilité de ses amis et connaissances de compter au nombre de leurs relations un adolescent ayant aussi mal tourné !

Il semble même, en y réfléchissant, que ce malheureux assassiné ne fut jamais connu de personne, puisqu'il figure toujours dans son tiroir frigorifique, et que qui que ce soit ne le réclame jamais !... Qu'il n'appartint à aucune famille, puisque nulle n'en voulait ! Qu'il n'eût ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni cousin ni cousine, ni camarade ni maîtresse, ni quoi que ce soit.

Et cela me rappelle le mot de cette hôtelière, à laquelle un de ses clients, montrant un jour une photographie de l'infortuné, et que par un procédé ingénieux il venait de doter de cheveux et d'un nez : « Mais c'est l'ancien garçon que j'ai renvoyé ! C'est Jules ! » s'écria aussitôt la bonne dame. — « Allez donc en prévenir la Sûreté, car c'est le jeune homme coupé en morceaux ! » riposta le client. — « Si c'est lui, » riposta son interlocutrice d'un ton sec, « vous pensez bien que je n'irai pas déconsidérer ma maison, en disant que j'employais un garçon qui s'amusa à se faire découper ainsi ! »

Eh bien, je mets en fait que si le malheureux en question avait été le dauphin de France dont je parlais tout à l'heure, au lieu d'être l'individu quelconque qu'il est désormais avéré que

qui que ce soit n'a jamais connu, non seulement cette hôtelière, mais la plupart des Parisiens auraient été extrêmement flattés d'aller témoigner de son identité à la Morgue et qu'ils se fussent disputés à prix d'or les suprêmes morceaux de sa précieuse redingote, de même que s'ils eussent été des morceaux de la vraie croix !

Vous le voyez, le grotesque permanent, ainsi que le tragique, se trouvent à chaque instant unis, mêlés, confondus, se donnent continuellement la main dans cette existence contemporaine qui nous entoure. Que la cause en soit l'esprit d'analyse ou l'agglomération, la vanité personnelle ou un hasard accentuant la folie des ambitions et la cruauté des événements, ils se hâtent de se rejoindre et ne se quittent plus !

Je tenterai donc de les observer maintenant non plus en eux-mêmes, en nous ou autour de nous comme je viens de le faire, mais dans l'art et la littérature qu'ils sont en train de modifier infiniment, et ce sera là la seconde partie de cette conférence, si vous le permettez.

Je ne comprends pas d'abord pourquoi les vrais artistes, dont l'idéal doit être avant tout une exaltation profonde, une adoration extatique et un agenouillement devant la vie et ses manifestations, se priveraient de gaieté de cœur de la moitié même de cette vie, ne la voyant soit qu'en tragique, soit qu'en grotesque, sans vouloir la laisser complètement être ce qu'elle est. Il me semble que s'ils agissent de la sorte, et ne consentent à considérer qu'une partie seulement de ce qui se passe autour d'eux, leur art ne sera bientôt plus doué d'une vitalité et d'un intérêt suffisants, ne trouvera plus de nouveaux matériaux lui permettant de se renouveler, et aboutira à une impasse.

Qu'est par exemple devenu ce « Parnasse », qui se refusait à connaître le monde autrement qu'en noblesse ? Qui s'efforçait de le représenter comme un éternel marbre afin de lui ajouter encore plus de majesté ! Tout son effort ne consista-t-il en somme à ériger un magnifique piédestal pour une statue qui n'exista pas ? Ne mourut-il point, parce que, de parti pris, il affectait de ne point tenir compte de tout un côté de la réalité, qui cependant existait à côté de cette raideur figée, marmoréenne !...

Et s'il s'agit de prose ! Est-ce que les écrivains qui ne virent que le comique et le grotesque, en fermant les yeux à toute grandeur héroïque ou tragique, comptent seulement aujourd'hui comme écrivains ? Qu'est devenu ce Paul de Kock qui jadis enchantait nos pères ? Et même feu Eugène Labiche, dont il y a quelques années on voulut faire un génie, et qui n'est simplement qu'un vaudevilliste, c'est-à-dire un homme considérant ce qui se passe sous un angle de convention pure, et non pas dans sa vérité vraie ?

Est-ce que le peuple, qui parce qu'il est simple est dans la raison toujours, aura du goût pour les vaudevilles et les opérettes de ces messieurs, écrits surtout en vue des gens qui viennent de bien diner, et auxquels convient un genre de spectacles approprié ? En aura-t-il davantage pour ces tragédies du vieux répertoire, où les pères qui assistent aux pièces croustillantes des petits théâtres, délèguent leurs fils pour les inciter à la belle littérature et à la vertu ? Le seul genre d'œuvres qu'il écouterait avec plaisir, ne sera-t-il pas le drame, malheureusement descendu aujourd'hui au sous-genre du mélodrame, mais contenant toujours et quand même du rire et des larmes, de la joie et de la douleur, du tragique et du grotesque, comme la vie ?

Les lectures de ce même peuple seront-elles les romans tristes et distingués pour personnes du meilleur monde de MM. Feuillet et Bourget, ou les gaudrioles pour fonctionnaires en goguette de MM. Silvestre ou Chavette ?

Non ! Ce seront les grands romans si profondément passionnants parce qu'ils contiennent l'existence entière, dont les types immortels sont *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables* de Victor Hugo, malheureusement tombés depuis à la forme presque dégradante du roman-feuilleton !

A bien réfléchir pourtant, sont-ce les romanciers-feuilletonistes souvent sans talent, mais qui du moins respectèrent le goût inné du peuple pour toutes les intensités joyeuses ou douloureuses de l'existence, que nous devons détester le plus, ou plutôt cette école de littérateurs qui, lors du siècle intitulé par M. Brunetière

et les professeurs de l'Université grand siècle, rejetèrent sans le comprendre l'art populaire du moyen-âge, décrétant qu'on pleurerait tout le temps à certains spectacles sans y rire, qu'on rirait tout le temps à d'autres sans y pleurer! Pourquoi cette séparation tranchée entre le tragique et le comique, puisqu'il ne se trouvait plus dans l'existence que des hommes très simples, capables indifféremment de comique et de tragique, ne faisant le moins du monde figure de héros ou de bouffons? — A quoi servit cette gageure de la part des contemporains de Boileau, de se soumettre à toutes les digestions des spectateurs, leur disant : « Nous vous donnerons des pièces pour pleurer, quand vous serez en disposition de pleurer! — Des pièces pour rire quand vous serez en disposition de rire! » — Pourquoi pas alors des pièces avec d'autres piments spéciaux, quand ils seraient en disposition d'autre chose? Comme d'ailleurs on n'a pas manqué de le faire depuis?

La faute littéraire de ce pseudo-grand siècle a été, selon la méthode très prônée à la cour de Louis XIV, de trop distinguer, de trop codifier, de trop créer de genres, de sous-genres, de divisions, de subdivisions, ayant de moins en moins de rapport avec l'existence, d'établir trop de lois, de règles, de sous-règles, telle celle des trois unités tragiques, devenue tout à fait incompréhensible maintenant! D'embourgeoiser l'art, et de le réduire au lieu de le laisser ce qu'il devait être, — une sorte de levain capable à certains moments de soulever et de faire vibrer les masses — à une manière de passe-temps pour beaux esprits et de délassément pour rentiers!

N'est-ce pas de lui d'ailleurs que datent cet hôtel de Rambouillet, et ces Précieuses qu'avec tant de justice fustigea Molière!

N'eût-il pas dû, ce faux grand siècle, comme aux vraies grandes époques, aux époques d'union entre les hommes, et non pas de séparation entre eux, écrire pour les bourgeois comme pour le peuple, pour les nobles comme pour les bourgeois? — N'eût-il pas dû, se rappelant que la vie est toujours l'unique règle, chanter la vie tout entière avec ses naissances et ses deuils, ses soirs d'orage et ses jours radieux, à tous les vivants qui étaient là pour le comprendre, et auxquels il suffisait d'avoir simplement une âme humaine pour cela? — N'eût-il pas dû se souvenir d'un autre siècle, celui du vieil Homère? — D'un autre, celui du grand Shakespeare? Et tenter, comme le tenta depuis Victor Hugo, et cela restera son éternel honneur, de réconcilier entre elles toutes les fractions ennemies d'un même monde, pour qu'elles puissent écouter enfin la parole d'un poète, pour entendre la parole de Dieu?

Il est évident maintenant que dans les arts plastiques, peinture et sculpture par exemple, les tableaux et les statues ne représentant seulement qu'un instant d'une scène, ou un geste d'un individu, cette scène et ce geste pourront être, selon les cas, comique ou tragique, et que l'alliance de ces deux éléments deviendra d'autant plus difficile, qu'au lieu des fresques, des décorations et des grands groupes sculpturaux de jadis, en se contente à peu près aujourd'hui de moulages ou de photographies.

Ce n'était pourtant guère là la tradition de vos grands artistes bataves ou flamands, Rembrandt, Rubens, Jordaens et ce merveilleux Quentin Metsys, qui surent si admirablement profiter de toute la vie d'autour d'eux pour la reproduire sur leurs toiles, trouvant le moyen de mêler toutes les comédies et toutes les tragédies dans leurs tableaux! Qui, représentant des scènes historiques, prirent leurs modèles non point parmi ces individus à casques de pompiers qu'on semble élever en pépinière dans toutes les écoles de beaux-arts de l'univers, mais parmi les gens mêmes de leur époque, avec leur simplicité, leur naturel, leur ruse, leur franchise, leur gaieté, leur tristesse, leur méchanceté, leur tendresse, toutes la plupart du temps vivantes et saillantes en même temps! Vous connaissez ces tableaux de donateurs, où, sous un prétexte religieux quelconque, Annonciation, Adoration des Mages, des Bergers, les différents membres d'une famille, avec leurs psychologies caractéristiques, se trouvent groupés?

Vous citerai-je d'autres œuvres, où l'alliance entre les divers modes de la vie est encore plus flagrante? La Salomé, du Triptyque de Quentin Metsys à Anvers, où la figure ignoble et bestiale d'Hérode, jointe à celle si perfide d'Hérodiade et à l'inconscience

absolue de l'inouïe petite danseuse qui vient leur apporter la tête de saint Jean, où cet odieux, ce joli, ce grotesque font surgir le drame le plus tragique et le plus empoignant qui soit? Ou bien cet étonnant Breughel du Musée du Louvre, les aveugles qui se tiennent par la main et aboutissent à un fossé, dont tout l'art semble être de suggérer par des moyens presque comiques une tristesse et une horreur qui vous étirent? Ou bien le *Triomphe de la Mort* du même Breughel? N'y a-t-il pas un certain rapport entre l'art du vieux maître flamand et celui de votre grand Maurice Maeterlinck? Ou bien encore Jérôme Bosch?

Est-ce que la peinture allemande, avec ses inventions lugubres, ses danses macabres, ne sembla pas colliger tout le funambulesque et tout l'absurde de l'existence, pour le reporter tragiquement sur la tête de ses morts?

Même dans la peinture italienne, chez les énigmatiques têtes du Vinci par exemple, sait-on si les étranges yeux qui les éclairent et qui sont presque tout en elles, — car Vinci a été le peintre immortel des yeux et des âmes, — se préparent à des tendresses éalines, chattes, forcées, ou à l'assassinat? Regardez quelque temps la *Mona Lisa*, la *Joconde*, et dites si c'est une amante, et quelle amante mystérieuse et prudente alors, ou une empoisonneuse simplement? Pour qui se lèvent ces paupières en rideaux de théâtre, ces paupières lourdes, chargées de mensonges, de pureté, — de promesses, on ne sait? Pour quelle raison, d'où que vous la contempiez maintenant, vous poursuit-elle de ses lancinants regards qui s'attachent à vous, à travers les groupes de visiteurs, jusqu'au fond de la galerie, jusqu'aux portes de la salle, vous murmurant insidieusement aux oreilles : « Si tu as trouvé mon secret, garde-le au fond de ton cœur et ne le révèle... ne le révèle jamais! » Et le *Saint Jean-Baptiste* du même Vinci?

Dans la peinture espagnole, est-il besoin de citer Ribera, le grand Velasquez, qui prit ses sujets partout où il les trouvait, parmi les rois, les infants, les nains, les fous; et ce prodigieux Goya surtout, qui semble être l'un des champions de ce mélange d'autant plus nécessaire que nous avançons dans la vie, du tragique et du grotesque mêlés?

Est-ce qu'en France, Edouard Manet, le peintre de l'*Olympia*, ne tenta pas de continuer pour nous cette œuvre admirable et quasi prophétique du peintre espagnol? Est-ce que Daumier, puis Degas ne partirent pas de principes identiques, comprenant que le tragique des personnages se trouve parfois dans leur déformation?

Le grand sculpteur Rodin, voulut-il dire autre chose, avec ses *Bourgeois de Calais*, sa statue de Balzac, et tous les petits groupes navrés, torturés d'amour, entre les bouches desquels passe le souffle divin!

Ici même, Mesdames, Messieurs, en Belgique, ne possédez-vous en ce moment un maître, un très grand maître du terrible et du grotesque? M. James Ensor! Son *Hop-Frog*, sa *Luxure*, son *Entrée du Christ un jour de Mardi-gras à Bruxelles*, et toute cette suite eaux-fortes teintées qu'il nous donne, ne comptent-elles pas parmi les plus étonnants chefs-d'œuvre d'admirables d'aujourd'hui?

En littérature, plus encore qu'en peinture et en sculpture s'il est possible, un mouvement définitif s'est produit dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique depuis la seconde moitié de ce siècle (du précédent siècle plutôt, puisque nous voici au vingtième), tentant de remettre en valeur toutes les parties de l'âme humaine laissées en jachère par des écoles qui voulurent codifier l'art, l'assujettir à des lois, et prétendirent le reléguer dans des jardins réservés, au lieu de lui laisser la grande nature, ouverte et libre devant lui!

Edgar Poe, l'auteur de la *Chute de la Maison Usher* et d'*Eurêka*, dont l'influence sur tous les écrivains de ce temps a été capitale, est parti, dans ses admirables *Histoires extraordinaires* et dans celles qu'il intitula ensuite *Grotesques et sérieuses*, d'une foule de faits extérieurs la plupart du temps intrigants, déroutants, ridicules, pour monter peu à peu dans l'intérieur de l'âme humaine, où il les transforma en désirs inouïs de science, en appétits et en soifs de bonheur et d'amour éperdus!

Une légion de littérateurs et d'artistes le suivirent dans cette

voie, constatant en effet comme lui que tout le comique est autour de nous, et que le drame débute seulement quand cette extériorité commence à rentrer à nous-mêmes, et que nous nous prenons à nous demander la raison de ce monde immense, prodigieux et fou qui nous entoure ! Que nous sentons nous perdre dans ses tourbillons et dans ses méandres, de même que ceux qui se noient dans une rivière.

En Angleterre Wells et Kipling, en France Villiers de l'Isle-Adam et toute une école de prosateurs et de poètes, à commencer par Rollinat et Baudelaire, le suivirent.

Est-ce que ce dernier, dans une pièce à jamais mémorable, et qui devint presque le manifeste de la nouvelle école, ne déclara pas que presque rien ne doit être négligé de la vie, même de sa hideur et de son abomination, car tout sujet, même le plus ignoble, recèle une flamme qui le rend à jamais immortel et glorieux !

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux.

Et après avoir dépeint cet abominable chef-d'œuvre de pourriture et de putréfaction, et les mouches qui bourdonnaient sur son ventre putride, et la chienne inquiète qui voulait en reprendre un morceau, le poète ne dégage-t-il pas en trois strophes éternelles comme la beauté, toute la grandeur et le tragique qui y est contenu ?

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous mon ange et ma passion.

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

L'influence de Charles Dickens et de ses succédanés Thackeray, Elliott, qui vinrent à leur tour prôner le mélange du comique et du sentiment, de l'ironie et de la tendresse, fut également définitive et capitale sur les écrivains de notre temps.

La conception du grand romancier anglais, quoique n'allant pas aux deux extrêmes comme celle de Poe, et n'ayant pas cette apparence d'un immense appareil masticateur qui broierait tout le grotesque autour de lui pour le transformer en idéal, est cependant assez identique à celle-ci, suit une voie pour ainsi dire parallèle, et mélange dans la même proportion presque tous les éléments gais ou tristes de cette existence-ci ! Elle semble cueillir autour d'elle toutes les petites douleurs, toutes les petites joies, tous les pauvres ridicules de la pauvre humanité, pour en composer un bouquet bigarré et charmant, que nous n'oublierions plus une fois que nous en aurons respiré l'odeur, parce que nous y aurons retrouvé toutes les chères fleurs qui émaillèrent le sentier de notre vie.

On sait qu'Alphonse Daudet procéda directement de Dickens, et que le *Petit Chose* n'est pas bien éloigné de la *Petite Dorrit* ! Si l'un immortalisa M. Pickwick, l'autre immortalisa également ce fameux *Tartarin de Tarascon* qui s'en va pérégriner sur les Alpes.

Actuellement encore, toute une école de jeunes auteurs, — dite je ne sais trop pourquoi des Humoristes, car elle est beaucoup plus sentimentale qu'humoriste, ou du moins elle mêle à des doses assez fortes le sentiment à l'humour — et dont les représentants les plus marquants seraient par exemple MM. Jules Renard, Pierre Veber et Capus, procède également et directement de Dickens.

M. François Coppée lui-même, qui débutait jadis avec Daudet, subit comme lui l'influence du grand romancier anglais !

Mais combien il la subit mal, Mesdames et Messieurs, et combien, sous prétexte de nous apitoyer sur les misères des Humbles, il augmenta simplement le grotesque de ces misères, sans jamais nous faire entrevoir l'adorable fleur éclore à côté.

Un grand poète, décédé depuis une vingtaine d'années, Charles Cros, dont vous trouverez d'ailleurs également le nom dans tous les traités de physique, car, par une bizarrerie étonnante, il fut aussi l'inventeur du téléphone avant Graham Bell, nous laissa de cette manière que j'appellerai « pitoyable » du poète des Humbles, à côté de sa manière « à panaches » pour drames à l'Odéon, des pastiches vraiment réussis.

En voici quelques-uns

VUE SUR LA COUR

La cuisine est très propre et le pot-au-feu bout
Sur le fourneau. La bonne attendant son trouble
Épluche en bougonnant légumes et salade.
Ses doigts rouges et gras avec du noir au bout,
Trouvent les vers de terre entre les feuilles vertes.
On bat des traversins aux fenêtres ouvertes.
Mais voici le pays. Après un gros bonjour,
On lui donne la fleur du bouillon ; leur amour
S'abrite à la vapeur du pot, chaud crépuscule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

Un autre :

TABLEAU

Enclavé dans les rails, engraisé de scories,
Leur petit potager plaît à mes rêveries,
Le père est aiguilleur à la gare de Lyon.
Il fait honnêtement et sans rébellion
Son dur métier. Sa femme, hélas ! qui serait blonde,
Sans le sombre glacis du charbon, le seconde.
Leur enfant, ange rose éclos dans cet enfer,
Fait de petits châteaux avec du mâchefer.
A quinze ans il vendra des journaux, des cigares :
Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares !

Un dernier :

CŒUR SIMPLE

Dans les douces tiédeurs des chambres d'accouchées,
Quand à peine à travers les fenêtres bouchées
Entre un filet de jour, j'aime, humble visiteur,
Le bruit de l'eau qu'on verse en un irrigateur
Et les cuvettes à l'odeur de cataplasme.
Puis la garde-malade avec son accès d'asthme,
Les couches où s'étend l'or des déjections,
Qui séchent en fumant devant les clairs tisons,
Me rappelant ma mère aux jours de mon enfance ;
Et je bénis ma mère, et le ciel, et la France !

Vous voyez que d'après Charles Cros M. Coppée était déjà nationaliste...

L'influence la plus considérable sur la littérature et le roman contemporains, fut celle de Zola et de son école, et j'entends par là de ceux qui, fervents adeptes du progrès moderne, soumièrent, sous le nom de réalisme, de naturalisme, leur imagination et leurs facultés d'artistes à des méthodes scientifiques et rationnelles d'investigation.

Déjà dans sa *Comédie humaine* Honoré de Balzac n'avait pas craint de mêler tous les hauts et les bas, tout le terre-à-terre et le grandiose de la vie contemporaine. César Birotteau, Camusot et l'illustre Gaudissart y frayaient avec le père Goriot, ce nouveau

roi Lear, et Modeste Mignon ; M^{me} Graslin continuait à porter éperdument son cilice tandis que Grandet moribond tentait de voler la croix d'argent que lui donnait le prêtre à baiser ; et un homme capable de toutes les bassesses et de toutes les grandeurs, de tous les héroïsmes et de toutes les vilénies, Vautrin, dépassait de toute la puissance de son criminel génie la foule des comparses autour de lui.

Chez Zola le même mélange de grandes figures de révolte et d'une tourbe humaine conduite par les sens et par l'instinct apparaîtrait. On a reproché souvent à ce maître, d'une puissance étonnante et d'un labeur infatigable, sa hantise du stupre et de la luxure, et l'on a dit qu'il n'apercevait l'humanité qu'à travers ses plus bas côtés. Je ne le crois pas, et faisant d'ailleurs mes réserves sur le sens et le but de son œuvre, je le louerai au contraire de n'avoir pas craint de conserver son tempérament intégral au cours de ses œuvres, et d'avoir persisté à voir le monde à travers ce tempérament ! Je le louerai d'avoir écrit *Pot-Bouille* aussi bien que *Germinal*, le *Rêve* comme le *Ventre de Paris*, montrant par là qu'aucune manifestation de la vie contemporaine, aussi grotesque ou d'ailleurs aussi tragique fût-elle, ne devait laisser indifférent un vrai romancier.

Vous savez la foule d'auteurs, qui d'ailleurs avec une technique fort diverse, et des moyens d'exécution souvent opposés la plupart du temps, se recommandent en France d'Emile Zola. Je n'insisterai pas sur leur compte.

Mais je tiens à signaler ici deux grands romanciers dont la conception, sans avoir rien de commun avec celle de l'auteur des *Rougon-Macquart*, est pourtant parallèle à la sienne, mais qui sont encore bien davantage, Mesdames, Messieurs, des fils de vos grands peintres flamands, de votre merveilleux Rubens, de votre grande et forte race d'artistes épris follement de toute la vie quelle qu'elle soit, où qu'elle se trouve, révoltés furieusement contre tout ce qui n'est pas cette vie, débordants de sève, d'énergie et de sang, j'ai nommé Georges Eekhoud et Camille Lemonnier.

Et surtout je m'incline profondément devant un de vos très grands poètes, dont j'ai déjà parlé tout à l'heure, peut-être le plus grand poète français contemporain, l'auteur des *Villages illusoires* et des *Campagnes hallucinées*, Emile Verhaeren.

J'entends encore son *Passeur d'eau*, cherchant à aller retrouver celle qui le hèle là-bas sur la rive, celle qui sans doute lui révélera le rêve, l'idéal, la beauté, son *Passeur d'eau* dont les rames éclatent et cassent, tandis que tout son corps craque d'efforts et que son cœur tremble de fièvre et d'épouvante :

Le passeur d'eau comme quelqu'un d'airain
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains
Batait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards hallucinés
Voyaient les loins illuminés
D'où lui venaient toujours la voix
Lamentable, sous les cieus froids.

La rame dernière cassa
Que le courant chassa
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants
S'affaissa morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive.
Il regarda derrière lui la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec les yeux béats et grands
Constatèrent sa ruine d'ardeur,
Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le rameau vert entre ses dents.

Nous aussi, gardons un rameau vert, nageons toujours vers l'idéal et la beauté, mais sachons, comme l'admirable passeur d'Emile Verhaeren que toute la vie consiste à se débattre au milieu des remous sinistres et grotesques de la rivière !

D'autres poètes, Verlaine par exemple, ont mêlé dans leurs œuvres la tendresse la plus active à l'ironie, et malgré son expresse recommandation de fuir du plus loin « la pointe assassine. » que d'ailleurs il n'observa jamais, la caresse à l'esprit et à la raillerie.

Y a-t-il rien de plus grotesque et de plus sinistre à la fois que ces fameux vers représentant l'intérieur d'une geôle où tournent en rond des prisonniers.

La cour se fleurit de souci
Comme le front
De tous ceux-ci
Qui vont en rond,
En flageolant sur leur fémur
Débilité,
Le long du mur
Fou de clarté !

Tournez, Samsons sans Dalila,
Sans Philistin,
Tournez bien la
Meule au destin !
Vaincu risible de la loi
Mords tour à tour
Ton cœur, ta foi
Et ton amour !

Ils vont ! et leurs pauvres souliers
Font un bruit sec,
Humiliés,
La pipe au bec !
Pas un mot, ou bien le cachot,
Pas un soupir ;
Il fait si chaud,
Qu'on croit mourir !

J'en suis de ce cirque effaré
Soumis d'ailleurs
Et préparé
A tous malheurs !
Et pourquoi, si j'ai contristé
Ton vœu têtue,
Société.
Me choierais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleurs,
Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement.
Promenons-nous
Paisiblement :
Rien faire est doux.

A côté de l'école des humoristes dont je parlais tout à l'heure, je dois aussi noter une école de moralistes qui ne négligent pas non plus le mélange des deux éléments dont je parle.

Vous n'ignorez pas par exemple toute la drôlerie et le sérieux que comporte le *Prométhée mal enchaîné* de M. André Gide, qui déclare que, pour atteindre au bonheur, nous devons complètement nous débarrasser de ce qui constitue notre raison d'être, notre légende, notre marotte ; et la toute récente *Ariane à Naxos*, également si profonde et gaie, de M. André Ruyters, qui prétend au contraire que nous devons rester fidèles à cette raison d'être et à cette légende ?

D'ailleurs, où est le bonheur, est-ce dans l'abandon des rêves et le retour à la religion de la vie comme le prétend noblement M. Camille Mauclair ? Ou dans l'agenouillement forcené devant ce que cette vie a de moins engageant, comme l'affirme avec bien du talent aussi M. Charles-Louis Philippe dans un livre qui vient de paraître et qui a un bien joli titre, *Bubu de Montparnasse* !

Je ne veux pas décider, car je tiens beaucoup, avant de terminer cette conférence, à vous dire en quelques mots combien cette révolution du grotesque et du terrible, du sinistre et de la joie, du rire et des larmes que je prône, a surtout eu d'influence sur le théâtre contemporain.

Vous savez le grand mouvement dont M. Antoine fut ces derniers temps le promoteur, M. Gémier et d'autres, les continuateurs, et qui brisa irrésistiblement tous les anciens moules dramatiques ? Eh bien, il est à constater qu'il reposa précisément sur ce principe de ne représenter que des pièces montrant l'existence sous ces deux aspects concomitants dont je parle, sans donner la prééminence à l'un ou à l'autre.

Pour ce qui est du jeu des acteurs, il déclara que les classifications habituelles entre comédiens et tragédiens étaient périmées, n'avaient plus de raison d'être, et qu'il ne fallait plus que des artistes capables, comme la vie elle-même, de nous faire frissonner ou de nous mettre en joie, indifféremment.

Aussi vraiment se demande-t-on, puisqu'il ne se trouve plus dans l'existence d'autour de nous d'hommes jouant seulement la tragédie ou seulement la comédie ou le vaudeville, pourquoi la différence entre ces deux genres surannés persiste encore dans les conservatoires de déclamation, et pourquoi l'on n'y avertit point les élèves qu'il n'y a qu'une chose à apprendre pour eux, l'étude sans parti pris de tout ce qui existe autour d'eux.

En somme et pour conclure, Mesdames et Messieurs, en vous parlant si longuement de ce mélange du comique et du tragique, du sinistre et du grotesque s'accroissant ainsi que vous le voyez chaque jour un peu plus, j'ai voulu vous montrer qu'une évolution analogue à celle qui se produit en politique il y a un siècle, vers une plus grande justice par l'abolition des castes et des privilèges, se produit aujourd'hui en littérature et en art vers une plus grande vérité par l'abolition des genres et des catégories !

En insistant, comme je l'ai fait, sur les côtés même les plus absurdes et les plus déroutants de la réalité extérieure, j'ai tenu à vous prouver que rien désormais ne saurait laisser l'artiste ou le littérateur indifférent ; que la grandeur tragique sort souvent du comique même et non d'un genre dit grand et intitulé *tragique*, et que le comique se dégage des plus terribles aventures, sans avoir besoin non plus d'un genre dit *comique*, pour apparaître.


Enfin j'ai désiré mettre en lumière cette vérité, que puisqu'il n'y a plus de raisons depuis 89, de refuser l'entrée de l'existence à qui que ce soit, puisque tout homme possède le droit imprescriptible d'y avoir accès, il n'y a plus de raison non plus de refuser à qui que ce soit l'entrée de l'art et de la littérature, de les tenir fermés, puisque cet art et cette littérature se rapprochant chaque jour davantage de l'existence !

Mesdames et Messieurs,

J'ai souhaité déclarer ceci : Que puisqu'on va de plus en plus vers la vie toute entière, on doit également aller de plus en plus vers l'âme humaine toute entière, qui est son miroir, comme vous le savez.

MAURICE BEAUBOURG





L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

De la Rédemption par l'Art (SAINT-GEORGES DE BOUHELIER). — Petits Labyrinthes (A. GILBERT DE VOISINS). — Expositions. — Chantemerle. *On jouera la Comédie* (H. C. W.). — Théâtre du Parc. *La Bourse ou la Vie* (O. M.). — Lettre à M. Maurice Beaubourg (G. BINET-VALMER; A. GILBERT DE VOISINS). — Le Théâtre à Paris. Théâtre du Vaudeville. *La Pente douce* (G. BINET-VALMER). — Accusés de réception. — Petite Chronique. — Carnet artistique.

DE LA RÉDEMPTION PAR L'ART⁽¹⁾

« Chaque nouvelle période du monde demande une confession neuve », a dit quelque part Emerson. Et en cela il a raison comme en une multitude de choses dont ce grand homme a éclairci la connaissance. Il est véritable en effet que nous tous, qui sommes réunis à cet instant, nous éprouvons quelque désir, quelques appétits, quelques émotions dont nous cherchons un traducteur et [qu'aucun ancien n'a pu exprimer. Au point de la vie où nous sommes, il nous faut sans cesse reconnaître que nous manquons de confidents. Et comment en aurions-nous? De quelle façon pourrions-nous jamais retrouver

(1) Fragment de la conférence faite mercredi dernier à la *Libre Esthétique* par M. SAINT-GEORGES DE BOUHELIER.

un écho certain de notre âme, dans les chants même les plus sublimes que nous ont laissés les plus grands poètes? Ne nous est-il pas défendu de nous plaire complètement à leurs livres surannés? C'est que les conditions dans lesquelles nous vivons, la série des raisons que nous formons chaque jour, les pensées dont nous sommes troublés, tout cela est fort différent de l'état et des sentiments d'un Héraclite, d'un Bion, d'un Virgile ou d'un Goethe!

Il faut affirmer cette forte et dure loi : Toute chose antérieure à nous ne peut remplacer, pour nous, les vivants.

Qu'est-ce qu'un Sophocle, un Hésiode, un Isaïe, un Socrate, tous les sages et tous les poètes des temps passés, auprès du simple homme de notre âge qui nous entretient d'une voix fraternelle, avec lequel nos goûts sont à peu près communs, dont l'être est analogue au nôtre et qui vit sur la même planète, au même instant? Voilà quelqu'un de clair pour nous, un parent véritable, un voisin spirituel. Le fait de sa respiration, de son pas et de sa marche, de la santé de ses cinq sens, c'est une chose qui, à elle toute seule, tient lieu des plus hautes facultés et des capacités les plus parfaites. Est-ce que les descriptions d'Eschyle avec leur chaos, leurs rochers, leurs aridités surplombantes et leurs affreux escarpements, est-ce que les odes rauques de David, est-ce que les épopées d'Homère dans lesquelles se heurtent les tempêtes et les grandes nuées, sont susceptibles de nous toucher au même point que les quelques phrases que le moins éloquent d'entre nous peut nous dire? Est-ce que tous les chants d'Ezéchiel, les invoca-

tions de Moïse, les strophes du Dante et les noirs dithyrambes d'Orphée, est-ce que les Bibles remplies d'un effarement sauvage, est-ce que tous ces magnifiques drames correspondent complètement à ce que nous sentons, à ce que nous pensons, à ce que nous souhaitons?

Il est évident que non.

Tous ces prophètes disparus, ces poètes, ces grands connaisseurs ne nous apprennent plus sur nous-mêmes que peu de chose. Nous ne vivons pas dans leur temps, c'est pourquoi aucun d'eux ne peut plus nous convenir. Les plus suaves et les plus profonds sont nécessairement loin de nous par quelque côté capital de leur esprit. Et il nous arrive même parfois de ne plus pouvoir les comprendre en leur entier. Bien des pages de leurs créations nous échappent constamment, nous paraissent vides de sens. Tout ce qui semblait pathétique dans leurs ouvrages nous le trouvons odieux ou dénué de grandeur. Par suite, tous ces grands hommes n'éveillent plus rien en nous, si ce n'est l'idée d'une beauté anéantie. Ils ne sont plus d'accord avec nos sentiments; ils ne peuvent satisfaire aucun de nos espoirs; ils ne sont plus pour nous des confidentes intimes. Et tandis que toute leur noblesse ne réussit plus aujourd'hui à nous toucher au plus profond de notre cœur, le moins digne et le moins fervent de nos amis est capable de nous émouvoir, à tout moment, par les quelques paroles maladroites qu'il prononce, qui ne sont pas formées avec un art parfait, mais qui évoquent notre atmosphère, notre existence et ses soucis, les paysages de nos régions, notre invisible amour et nos passions banales!

Que serait-ce donc, en vérité, si au lieu d'un homme humble, inquiet et sans esprit, c'était un héros véritable qui venait aujourd'hui s'entretenir avec nous! Combien il provoquerait d'exaltation en nous! Quels secrets il nous confierait sur son âme et sur la nôtre! A quel degré d'ardeur il élèverait nos passions! Qu'il ajouterait d'attraits à ce ciel, à cette terre, à ces eaux, à ces prés et à toutes ces images! Quel nom de communion nous deviendrait le sien! Il nous sauverait de la tristesse, il nous désignerait l'éternel, il nous remplirait de béatitude! Et quels bénéfices émouvants ne tirerions-nous pas encore de sa présence!

Ainsi, à notre insu ou non, il nous faut bien le reconnaître, en toute sincérité et sans opposition: nous sommes tous intéressés à l'avènement d'un poète. Il n'est pas un seul d'entre nous qui ne se sente réconforté, enrichi et raffermi par cette présence attendue. Car le poète est celui qui distingue la vérité. Et tandis que nous demandons à la découvrir, nous aussi, il la possède déjà dans sa totalité et il nous fait profiter de ses lumières.

Il ne se laisse jamais illusionner par rien. Il recherche en tout le verbe essentiel.

C'est là le trait saillant de sa nature intime. Il dévoile ce qui nous échappe, il voit ce qui nous semble obscur, il touche ce qui pour nous est toujours impalpable. Il nous avertit des miracles qui ont lieu devant nous sans cesse, et dont nous demeurons les spectateurs aveugles. Il fait ce qu'avait fait Moïse. Il tire les eaux hors du rocher, alors que nous étions tout prêt à affirmer qu'il n'y en avait point dans le creux de la pierre. Il est donc le révélateur. Il ne se trouble en aucune sorte à cause de notre opposition à le comprendre. Il se manifeste à sa clairvoyance, et il atteste, à toute minute, la force des certitudes dont il est détenteur. Il possède encore ce grand don: ce qu'il conçoit est exact et la façon dont il s'exprime est véridique. Il nous apporte sur toutes les choses des définitions nouvelles, et qui finissent toujours par nous paraître plus vraies, plus précises que les nôtres. C'est qu'elles le sont en effet. Car, nous nous contentons en tout de simulacres, tandis que le poète aime la réalité. Nous vivons en dehors des choses, mais lui il arrive dans leur cercle et il se loge en elles-mêmes.

Il est certain qu'aucun de nous ne saurait se passer de l'appui du poète. Et jamais, néanmoins, nous ne voudrions admettre à quel point son aide nous peut être indispensable. Il nous est nécessaire à tous parce qu'il ne vient pas nous parler de petits événements spéciaux à quelques-uns, mais de la destinée commune et de tout ce qui semble éternel dans le monde!

* * *

Le poète se reconnaît à ceci: qu'il n'éprouve de dédain pour aucun objet. Au contraire, tout lui est bon. Et ce qui fait qu'il est ainsi, c'est son goût profond des réalités. Nous autres, nous ne considérons que les aspects de la vie, et par suite il nous est possible de croire l'un moins noble et moins beau que l'autre. Mais le poète qui considère le fondement même de chaque chose découvre ainsi à chacune une valeur exceptionnelle. Il n'admet point les faux spectacles dont nous acceptons quant à nous d'être les témoins. Il recherche la source de tout, l'essence de tout. Il aspire à considérer le monde, qui à nos yeux est ondoyant et vide, dans son état transcendantal, plein et complet. C'est pourquoi entre toutes les choses qu'il aperçoit il établit toujours des rapports merveilleux.

Les figures que nous contemplons dans l'univers, le poète les regarde d'un tout autre œil que nous. Il leur découvre des lignes uniquement spirituelles et tandis qu'elles nous frappent par leur aspect physique, lui se sent simplement touché par ce qu'elles représentent d'invisible et de pur. Tout lui est bon parce que tout ne lui paraît être que le signe matériel d'une idée mystérieuse. Et quand nous ne voyons en tous les lieux du monde que des formes corporelles, éphémères et changeantes,

le poète retrouve, à travers, quelque chose d'éternel, de plausible et de saint.

C'est ainsi qu'il nous parle quelquefois sans grandeur d'événements quotidiens ou d'objets ordinaires. Et nous croyons immédiatement qu'il devient soudain moins sublime et moins pompeux. Mais nous ne savons pas comprendre ce qu'il nous dit, car lorsqu'il nomme une table, une balance ou une rose, nous nous imaginons à tort qu'il s'agit en effet de ces figures communes. Il s'agit à la vérité de choses tout autres. Il s'agit, dans l'esprit du poète qui nous parle, de l'ardente communion, de la divine justice ou du printemps sacré. Mais comme les mots pour nous ont des sens plus vulgaires et n'évoquent dans notre âme que des images triviales, nous sommes amenés par la suite à multiplier sur toutes choses les confusions les pires et les plus déplorables. Cependant au poète les ustensiles usuels, les circonstances du jour, les forêts, les maisons, les faïences, les poteries, le sel et les oiseaux, tout rappelle constamment les secrets les plus graves.

Nous ne distinguons que l'aspect, et ce n'est qu'un travestissement, un masque, une parodie, un vêtement passerager. Le poète discerne l'âme centrale, c'est-à-dire la réalité impérissable. Voilà pourquoi nous sommes sans cesse choqués et offensés par ce que nous voyons. Et lui au contraire n'est jamais qu'émerveillé. Il dépouille les choses de leur forme et il jette au fond d'elles un regard transperçant, il les examine dans leur vie intime, et il est ébloui aussitôt par la vue du trésor que chacun porte en soi.

C'est donc grâce à son goût de la réalité que le poète finit toujours par découvrir qu'au bout du compte l'existence est divine, opportune et plausible, car comment ferait-il pour ne point l'accepter s'il lui arrivait par hasard de la trouver triviale, inutile et sans but. Il lui est impossible de vivre hors de ce monde. Il est conduit par sa passion de la vérité absolue à détruire les mensonges qui nous enveloppent sans cesse, il a besoin de prendre conscience de la nature intime et du monde véritable. Il est donc nécessaire qu'il lui découvre un sens, s'il veut vivre en repos et avec harmonie. Il est probablement bien des heures douloureuses pendant lesquelles il cherche, examine et s'inquiète. Mais il arrive toujours au centre obscur des choses. Et c'est alors seulement qu'il s'apaise quelque peu. Il parvient dans la zone de la raison divine. Il contemple alors l'univers dans toute la splendeur immanente que dissimulent pour nous ses constants simulacres. Et c'est à ce moment seulement qu'en pleine possession de la vérité il lui est permis de chanter avec ferveur!

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

PETITS LABYRINTHES

J'aime bien les petits livres compliqués. On éprouve à les parcourir des joies délicates. Volontiers nous nous imaginons que notre esprit a autant de détours, de recoins et de chambres fermées que celui du héros dont l'histoire tragique ou tendre nous est contée. De ce fait notre vanité reçoit une caresse. D'autre part notre amour de la paix et du bien-être est satisfait lui aussi, car nous nous plaisons à considérer que la maîtresse tranquille et de tout repos qui charme nos loisirs et subit notre mauvaise humeur ne ressemble guère à celle décrite par le romancier. Bien balancées, ces deux émotions créent de l'agrément. Pour que notre joie soit complète, encore faut-il que l'auteur écrive suivant un mode qui sache plaire, mais c'est alors, aux jours de nonchalance, une distraction savoureuse et de prix que celle de suivre avec un sourire les divagations verbales de deux personnes pubères qui tâchent de se dire « *Je vous aime beaucoup* » d'une façon aussi neuve, mécontente et malaisée que possible.

Le livre de M. Coulangheon (1) rentre bien dans cette catégorie. Ils sont charmants, ces deux petits romans réunis sous une même couverture!

Dans *l'Inversion sentimentale* il y a de jolis paysages, de jolies conversations, de jolies lettres d'amour. Une grosse épigraphe, où le nom de Krafft Ebing (*Psychopathia sexualis*), est invoqué vient bien nous inspirer un peu d'effroi, mais sa conclusion nous rassure et ce n'est d'ailleurs là qu'un épouvantail pour les petits oiseaux. Oui, je garderai ce volume afin de le relire aux mois où il fera chaud; couché sous un platane, les pieds dans l'herbe grillée, je goûterai mieux ces charmants récits. A des instants où l'on pourrait aussi bien se complaire à une sieste, où les tracasseries quotidiennes sont éloignées pour un temps, on se rend mieux compte que tout cela figure une littérature inutile comme un bilboquet et plaisante de la même façon. Surtout, je relirai la *Sagesse pathétique*. L'auteur y fait preuve d'une pudeur vraiment délicate quand, dès le second feuillet, il nous avertit, à l'aide d'une note, que « l'intrigue sentimentale ne commence que sous le titre : *Le Parfum d'Atalante* ». Cela fait douze pages de petites dissertations pas désagréables où l'on cite Nietzsche et Darwin, et c'est comme si l'on repassait par une méthode récréative son cours de philosophie, car les chapitres ont des titres dans le goût de *Protégomères sensibles*, *L'Impératif sentimental*, *Propositions sur le bonheur*, etc. C'est, au juste, un bréviaire pour les gens paresseux qu'un tome à fr. 7-50 effraye, bréviaire où le mot « vie » est enfin écrit sans majuscule, bréviaire d'un style curieux, avec des mièvreries et de petites audaces qui ne laissent pas de plaire. Certains paysages sont précisés à merveille et j'aime les périodes de M. Coulangheon quand elles traitent de vagues. Goûtez cette phrase que vraiment je cueille au hasard :

« La mer, refluee, se gonfla puissamment, surgit d'une charge haute, et débâcla ses ruées. Un galop écumant courut du môle jusqu'à la falaise, qui retentit de chocs lourds. »

Lorsque Ariane se trouvait encore au palais du roi son père, elle devait, pour charmer ses heures d'ennui, se promener parfois, insoucieuse du Minotaure, dans le labyrinthe plein d'ombres. Sans vouloir me comparer autrement à cette princesse, je

(1) *L'Inversion sentimentale*. Paris, éd. du Mercure de France.

ferai de même durant l'été et me perdrai un peu dans le livre de M. Coulangheon. Avec un titre déplaisant et quelques longueurs, ces romans jumeaux n'en sont pas moins délicieux.

A. GILBERT DE VOISINS

EXPOSITIONS

Parmi les petites expositions qui se succèdent au *Cercle artistique* avec une rapidité vertigineuse, apportant rarement un élément de nouveauté et d'inédit, signalons celle des intérieurs, vieilles bâtisses, coins urbains pittoresques de M. René Janssens, l'une des plus intéressantes de la saison. Nous avons eu maintes fois l'occasion de vanter la sincérité et le sentiment délicat du jeune artiste, qui semble continuer dans l'école belge la lignée des Leys, des De Braekeleer et des Mellery. On a revu avec plaisir, réuni, l'ensemble de ses productions dernières, aperçues pour la plupart, isolément, au Salon de Bruxelles, aux expositions de la *Société des Beaux-Arts* et du *Cercle Pour l'Art*. M. Janssens y révèle la poésie des escaliers antiques, le charme mélancolique des cours, la séduction des murailles délabrées envahies par les pariétales. Il excelle à exprimer l'âme des choses mortes, en une langue correcte et châtiée qui, à défaut de puissance et d'éclat, possède la clarté, la souplesse d'inflexions et la distinction.

Des fleurs, des études d'accessoires joliment peintes par M^{lle} Berthe Art, l'une des femmes peintres les plus habiles et les mieux douées de la Belgique, encadraient ces vestiges du passé d'une floraison de vie moderne qui en faisait ressortir la saveur surannée.

M^{lle} de Bièvre s'affirma, la semaine suivante, par une série de tableaux de genre, d'études de fleurs et de natures mortes, artiste consciencieuse et probe, en même temps que M. Fichet se montrait, en une série de portraits, peintre appliqué mais de tempérament froid.

Et voici Isidore Verheyden, l'un de nos peintres les plus fervents de la nature rustique, des pâturages où le bétail s'enfonce jusqu'à mi-corps, des féeries de la forêt empourprée, de l'éblouissement des vergers poudrés par le soleil d'avril. Il chante avec une joie exubérante la chanson des automnes et des printemps, des aubes et des crépuscules. Les quelque vingt toiles — paysages et portraits — qui constituent la dernière moisson engrangée ne nous apprennent rien de neuf sur le peintre ni sur les sites d'élection qui alimentent son inspiration. Mais on aime à retrouver, en ces œuvres enlevées avec une virtuosité de brosse toujours égale, la belle ardeur au travail et l'énergique tempérament qui ont classé Isidore Verheyden parmi les premiers paysagistes belges.

CHANTEMERLE

On jouera la comédie... Un vol. in-12, de 285 pages
Bruxelles et Paris. Alfred Vromant et C^{ie}, éditeurs.

Voici, présentées en un élégant volume, cinq piécettes du type « comédies de salon ».

On connaît l'habituelle recette de ces comédies mondaines, — où excellent les Feuillet et les Pailleron, — faites pour être « exécutées » entre deux paravents, sur des tréteaux improvisés, par des acteurs et des actrices non moins improvisés, que le trac guette à chaque réplique tandis que les guette aussi... la critique un peu vipérine des bons amis et des « chères madames ». Recette : Une petite intrigue pas trop passionnante, infusée dans

beaucoup d'esprit; — un doigt de fantaisie; — du sucre à discrétion... Servez chaud.

Pour être d'une littérature très accessible, ce genre n'est cependant pas encore tout à fait acclimaté en Belgique, où il est loin d'être « le genre éminemment national ». Nos maîtresses de maison organisent plus volontiers des soirées de bouillotte que des soirées de comédie, et les comités de charité, en quête d'attractions, trouvent plus facilement de jolies femmes pour « jouer tableaux vivants » que des femmes à la fois jolies et bien disantes pour jouer la comédie...

Toutefois on espère qu'un léger progrès se manifeste... Tant mieux ! Et si des auteurs mondains du crû, tels que le comte Maxime de Bousies et aujourd'hui Chantemerle (respectons cet incognito) accentuent ce progrès par leurs efforts, — félicitons-les et félicitons-nous en...

D'autant plus que si les comédies de M. de Bousies ont un incontestable charme de distinction, celles de Chantemerle plaisent dès l'abord par leur bonne humeur, parfois muée en malice.

Que l'inexpérience scénique de l'auteur se traduise, de-ci de-là, par quelque gaucherie dans l'exposition, par quelque mollesse ou quelque maniérisme dans le dialogue, ce sont défauts faciles à raboter, et le bois est de bonne qualité, — de qualité littéraire et comique; — dont Chantemerle taille ses réparties.

A ces mérites, le recueil joint celui d'une plaisante variété. *Ce que femme veut* met en scène une silhouette d'étudiante « yankee » ultra-pratique. *Trois valses* et la *Dernière des d'Hermengard*, c'est la bonne province. Avec *Bas-bleu* nous voilà en pleine psychologie romanesque. Avec *Fraulein*, nous voici dans un sentimentalisme tout jeune, plus vrai et plus alerte...

A l'auteur, qui débute, il convient de souhaiter la bienvenue, — et à ses comédies de s'en aller triomphantes par les salons, éveillant le rire perlé des demoiselles ingénues et l'émotion discrète de leurs mamans.

H. C. W.

THÉÂTRE DU PARC

La Bourse ou la Vie, par ALFRED CAPUS.

Essentiellement gaie, superficielle et frivole, la comédie de M. Alfred Capus ne répond nullement au titre, gros de menaces, que lui a donné l'auteur. L'idée mère de cette fantaisie pourrait être, à la vérité, d'établir que ce n'est pas uniquement au cœur des forêts, dans le maquis corse ou dans les défilés de la Sicile qu'on est exposé à rencontrer le bandit classique dont l'impérative injonction « la Bourse ou la Vie ! » constitue le répertoire habituel. Il se trouve, dans le dédale de la société parisienne, d'aimables brigands non moins redoutables qui opèrent avec moins de brutalité mais tout autant d'adresse. Le résultat est le même, que la victime s'appelle « voyageur détrossé » ou « gogo ».

Dans la pièce nouvelle de M. Capus, la victime est un excellent garçon que sa femme, d'ailleurs exquise et sage mais grisée par l'amour du plaisir plus encore que par son amour conjugal, entraîne à s'associer avec un Mercadet du plus *modern style* qui a vite fait, en quelques spéculations téméraires, de ruiner à blanc étoc son associé, et lui-même. Plainte au parquet, arrestation, geôle, où tout le monde se retrouve. Ah ! la charmante prison que cette Douillette dont précisément un ami commun, clubman sur le retour, vient d'être nommé directeur. La cuisine y est faite par l'ancien chef du prince de Galles !

Pour en sortir, il faudrait 300,000 francs. M^{me} Herbaut les demande ingénument à un commensal que ce prêt ne gênera

guère. Mais l'ami met à sa générosité une condition qui indigné la jeune femme. Fine mouche, elle arrive — et c'est là la plus jolie scène de la pièce — à obtenir sans condition, libéralement, pour le seul plaisir de rendre service, le chèque convoité, et tout s'arrange. Car de son côté Brassac, le banquier qui a précipité le ménage Herbaut dans cette fâcheuse aventure, tombe dans les bras d'une Chilienne millionnaire qui lui ouvre à la fois son cœur et son coffre-fort.

Il ne faut voir dans cette pièce légère qu'un délassement aimable et non une étude de caractères ou de mœurs. Les mots d'auteur abondent, substitués à l'observation, et l'ironie remplace la satire. Très bien jouée par M^{me} Lucy Gérard, MM. Dubosc, Rouyer, etc., la *Bourse ou la Vie* a été très favorablement accueillie.

O. M.

Lettre à M. Maurice Beaubourg.

MONSIEUR,

Dans son supplément du 17 mars, l'*Art moderne* a reproduit la conférence que vous fîtes à la *Libre Esthétique* sur ce sujet vraiment considérable : *Du grotesque et du tragique à notre époque*. Parmi beaucoup de noms divins, mythologiques, héroïques, historiques, littéraires et autres, nous lisons cette phrase :

« L'influence la plus considérable sur la littérature et le roman contemporains fut celle de Zola et de son école. »

Que cette affirmation est donc merveilleuse ! De grâce, dites-nous, Monsieur, où se sont cachés les disciples du maître ? Nous voyons bien M. Paul Alexis, mais un homme tout seul ne fait pas une cohorte... et enseignez-nous aussi de quelle façon l'influence de M. Zola pèse sur le talent de MM. Adam, Barrès, Boylesve, Estaunié, Gide, Louys, Maeterlinck, Régnier, Renard et Rodenbach. — Maupassant, Daudet et les Goncourt auraient donc étudié à l'école du *Parfait Naturaliste*, comme aussi MM. Bourget, Curel, France, Hervieu, Lemaitre, Moréas et Verlaine ? Nul n'admire plus que nous certaines pages d'Émile Zola, mais on peut être charmé par une anomalie, rester ébahi devant un monstre et ne point du tout songer à les imiter. — Nous nous trompions, Monsieur, en tenant votre affirmation pour merveilleuse, nous voyons bien qu'elle n'est que plaisante.

Si fort que nous ayons goûté l'énumération de noms propres que présente votre conférence, notre étonnement n'en fut pas moins très grand quand nous vîmes l'oubli dont vous vous étiez rendu coupable. Quoi ! Monsieur, vous parlez du grotesque et du tragique à notre époque, vous citez les noms de tous les littérateurs qui ont vécu, vivent ou vivront, et celui de Flaubert vous échappe ! Ne savez-vous pas que la plupart des écrivains modernes ont voué un culte à l'auteur de la *Tentation* ? Au fait, peut-être l'ignorez-vous... En ce cas, nous avons plaisir à vous l'apprendre. Lisez *Madame Bovary* avec soin. C'est un bon livre. Si l'étude vous est profitable, vous n'écrirez plus cette phrase malheureuse que nous rencontrons vers la fin de votre conférence :

« ... puisqu'il ne se trouve plus dans l'existence d'autour de nous d'hommes jouant seulement la comédie ou le vaudeville... »

Enfin, le jour où vous reparlerez du grotesque et du tragique, vous aurez soin de vous souvenir que Gustave Flaubert fut avec Shakespeare un peintre très averti de ces deux manières d'être,

et qu'en 1884 un roman parut qui s'appelait *Bouvard et Pécuchet*.

Veillez croire, Monsieur, que nos critiques sont uniquement la preuve de l'estime dans laquelle nous tenons votre talent de conteur et d'écrivain.

G. BINET-VALMER

A. GILBERT DE VOISINS

LE THEATRE A PARIS

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

La Pente douce, comédie en quatre actes de M. FERN. VANDÉREM

M. Vandérem ne croit pas que le devoir puisse vaincre l'amour. Quatre actes nous l'expliquent suffisamment. M. Vandérem a du talent. Son œuvre est remplie de couplets délicieux. Ils sauvent la mise et nous font oublier — presque — les innombrables comédies auxquelles cette *Pente douce* ressemble. Une honnête femme, épouse d'un architecte, est sur le point d'aimer un diplomate honnête qui est l'ami intime de son mari. Voilà le thème. Après que fut expliqué le titre de la pièce par un Desgenais de l'ancien répertoire, dans un coup de folie, Pierre Clarence, le diplomate, prend un baiser à la nuque de Geneviève Bresson, puis dans un autre coup de folie — héroïque celle-là ! — décide qu'il ne doit pas tromper son ami et que mieux vaut pour lui partir avec l'explorateur Durrieu et s'en aller mourir de la fièvre en Afrique. Ce revirement a paru un peu brusque. Mordre une nuque qui appartient à la femme de votre ami le plus cher, voilà un geste presque normal dans le monde des goujats, mais vouloir mourir ensuite n'est-ce point le fait de quelque héros légendaire ? Il manque à cette scène une introduction nous expliquant (si cela est possible) le caractère de Pierre Clarence. Nous connaissions à peine ce monsieur avant qu'il ne se livrât devant nous à la singerie des girouettes qui tournent en tous sens, on ne sait pourquoi. C'est la thèse, je le veux bien, mais ce n'est pas l'illusion de la vie, et quand cette illusion fait défaut, la thèse nous importe peu. D'ailleurs Pierre Clarence ne saurait partir. Geneviève adore maintenant celui qui l'a insultée, elle ne veut pas perdre celui qu'elle sut involontairement conquérir et, pour le garder, se rendra chez lui dans une robe si dégraffée et qu'elle dût prendre tant de peine à choisir, que son honnêteté nous semble — à l'instant — quelque peu faisandée. La *Pente douce* aboutit à un divan, ou plutôt y passe, car les vertueux dépravés n'y séjournent pas. Ils s'aimeront entre le *trois* et le *quatre*. Geneviève a obtenu que son amant restât auprès d'elle, mais voici que Clarence lui conseille de prendre l'allure d'une petite grue afin de détourner les soupçons de son mari. Ce stratagème enfantin éveille au contraire le doute dans l'âme de l'architecte Bresson. Il veut sauver sa femme du monde où elle s'est jetée, et comme elle refuse de le suivre en quelque voyage, l'accuse d'avoir un amant. Or, entre Geneviève et Clarence, c'est chose convenue qu'on finira par tout dire et par gagner les chemins charmants de l'amour libre. Devant la colère de Bresson, Geneviève est prête à avouer sa faute. Cependant — et c'est une scène très belle — Bresson se plaint, pleure, raconte sa souffrance, et Geneviève ne veut pas qu'il souffre ; elle partira avec lui, elle sacrifiera Clarence au repos de son compagnon de route. A ce moment, le diplomate arrive. Il apprend la résolution prise, se révolte, affirme que lui aura le courage dont Geneviève a manqué, mais la même scène se reproduit : devant l'attendrissement de l'époux trompé, Clarence se tait. Le ménage va s'en aller loin de l'adultère. Tenez pour certain qu'au retour Geneviève, Clarence et Bresson seront unis par les liens du ménage à trois où la *Pente douce* conduit.

Ainsi la comédie de M. Vandérem, pièce à thèse qu'il en fût, prouverait que l'adultère est une nécessité de la vie moderne et que l'honnêteté lui donne uniquement un parfum précieux, sadique vraiment, qui rehausse la saveur de trop banales aventures.

G. BINET-VALMER

ACCUSES DE RECEPTION

La Bequée, roman, par RENÉ BOYLESVE. Paris, éd. de la *Revue blanche* — *Notre Dame de Val-Joyeux*, par ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON. Paris, H. Floury. — *Une voix désolée*, vers, par EUGÈNE BILSTEIN. Couverture d'A. Donnay. Verviers, M. Xhoffer. — *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*. Traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J. C. MARDRUS. Tome VII. Paris, éd. de la *Revue blanche* — *La Tragédie du Nouveau Christ*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. Paris, bibliothèque Charpentier. — *Napoléon Prisonnier*, mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène (avec un portrait du Dr Stokoe), par PAUL FRÉMEAUX. Paris, E. Flammarion. — *Claudine à Paris*, par WILLY. Couverture en couleurs d'A. Rassenfosse. Paris, Ollendorff. — *Méprise tragique*, par HENRI VIGNEMAL. Paris, A. Lemerre. — *Roger Van der Weyden et les « Ymugiens » de Tournai*, par L. MAETERLINCK. Extrait des Mémoires de l'Académie. Bruxelles, Hayez. — *Les Cartons verts*, roman contemporain, par GEORGES LECOMTE. Paris, Bibliothèque Charpentier. — *Méprise tragique*, par HENRI VIGNEMAL. Paris, A. Lemerre. — *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, par THOMAS DE QUINCEY. Traduit par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, *Mercur de France*. — *Fille de lettres*, par MICHEL MAGALI. Paris, L. Vanier. — *La Dernière Journée de Sappho*, roman, par GABRIEL FAURE. Paris, *Mercur de France*. — *Barbara (Far from the madding crowd)*, roman, par THOMAS HARDY; traduit de l'anglais par MATHILDE ZEYS. Paris, *Mercur de France*.

PETITE CHRONIQUE

M. Léonce Bénédict, conservateur du Musée du Luxembourg, s'est rendu à Bruxelles la semaine dernière pour visiter le Salon de la *Libre Esthétique* et quelques ateliers d'artistes.

Il a fait l'acquisition, pour le Musée, d'une belle nature morte d'Alfred Verhaeren qui prendra rang, en bonne place, parmi les toiles de l'École belge qui seront exposées collectivement, ainsi que nous l'avons annoncé, à la fin du mois. L'inauguration de cette exposition particulière aura lieu dès le retour de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, actuellement en congé dans le Midi.

Pour rappel, deux auditions de musique nouvelle auront lieu au Salon de la *Libre Esthétique*, demain lundi et après-demain mardi, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de MM. Vincent d'Indy, P. de Bréville, Ch. Bordes, D. Demest, J. David, M. Labey, M. Jaspar, Theo Ysaye, Vandenberghe; de M^{mes} E. Birner, Braun, Joly de la Mare, M. de la Rouvière, Esther Cladel, J. Kufferath; du Quatuor Zimmer et de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles. Nous en publions d'autre part les programmes complets.

Des billets à 3 francs pour chacune des deux séances sont en vente chez MM. Breitkopf et Härtel, chez MM. Schott, frères et au contrôle du Salon.

Entrée libre pour les membres protecteurs de la Société.

La quatrième et dernière conférence de la *Libre Esthétique* est fixée à mercredi prochain, 27 mars, à 2 h. 1/2. Elle sera faite par M. Edmond Joly, critique d'art au *Journal de Bruxelles*, qui a choisi pour sujet : *L'Art, l'Amour, la Mystique*.

La clôture du Salon aura irrévocablement lieu le dimanche 31 courant, à 5 heures.

C'est mardi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu à la Grande-Harmonie le concert historique de musique vocale organisé par Vincent d'Indy et Charles Bordes, avec le concours du remarquable quatuor solo de la *Schola Cantorum* de Paris. La première partie du programme est consacrée aux maîtres de la « Basse continue » des XVII^e et XVIII^e siècles : J.-S. Bach, Carissimi, Schütz. La seconde partie est réservée à la musique moderne : deuxième tableau du *Chant de la cloche*, accompagné par Vincent d'Indy; cycles de mélodies de Bordes et de Castillon.

En outre M. Crickboom, directeur du Conservatoire de Barcelone, qui ne s'est plus fait entendre depuis longtemps à Bruxelles, interprétera un Concerto, un Prélude et une Fugue de Bach.

On trouve des billets à 5 et à 3 francs chez les éditeurs de musique.

Le deuxième concert classique dirigé par M. L. Van Dam aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M^{lle} Loriaux, de MM. Sadler et Lauweryns.

M. Émile Verhaeren est revenu la semaine dernière d'Oxford où il a fait, comme nous l'avons annoncé, une conférence sur les Poètes contemporains, s'attachant principalement à analyser le mouvement du Vers libre et du Symbolisme.

C'est au Taylorian Institute (fondation du baron Taylor) que notre collaborateur a été invité à se faire entendre. Aux termes des dispositions testamentaires du fondateur, trois conférenciers sont chaque année priés de traiter à l'Institut d'Oxford un sujet littéraire : un Anglais, un Français ou Belge, un Allemand ou Italien. Parmi les orateurs invités jusqu'ici, citons Stéphane Mallarmé, Micaël Rossetti, Paul Bourget, Walter Peter.

La conférence de M. Émile Verhaeren paraîtra, en anglais, dans la *Fortnightly review*. Nous en publierons prochainement un fragment.

Le Conservatoire de Bruxelles donnera dimanche prochain, son quatrième concert. Au programme : nouvelle audition d'*Armide*.

Voici le programme du 78^e festival rhénan qui a lieu à Cologne, les 26, 27 et 28 mai (fêtes de Pentecôte).

Premier jour consacré à BEETHOVEN. Ouverture *Zur Weihe des Hauses*; *Missa solennis* et 9^e symphonie.

Deuxième jour. BACH : *Cantate Gott der Herr ist Sonn und Schirm*. — GLUCK : *Iphigénie en Tauride* (Klage um Orest). — LISZT : *Le Tasse*. — BERLIOZ : *Te Deum*. — SCHUBERT : Symphonie en ut majeur.

Troisième jour. BRAHMS : Symphonie en ut mineur. — MOZART : Concerto en mi majeur (Raoul Pugno). — SCHUMANN : *Le Paradis et la Péri* (2^e partie). — WAGNER : Scène finale de la *Walküre*. — Richard Strauss : *Don Juan*. — BEETHOVEN : Fantaisie pour piano, chœur et orchestre.

Solistes : M^{me} Noordewier-Redingius, soprano (Amsterdam); M^{lle} Tilly Koenen, contralto (Amsterdam); MM. Baptiste Hoffmann, basse (Berlin) et Klopfer, basse (Munich) et M^{lle} Willich, (Dresde). Le ténor n'est pas encore désigné.

Directeur : M. Wüllner.

L'Académie de musique de Tournai annonce pour dimanche prochain, à 4 heures, son second concert. Au programme : œuvres de Haydn, Grétry, Massenet, Max Bruch et Wagner. Solistes : M^{lle} Duchatelet, MM. David et Wauquier.

Le quatrième concert populaire aura lieu les 13 et 14 avril et sera consacré à l'exécution de la *Messe de Requiem*, de Verdi, pour soli, chœurs et orchestre. M. Dupuis s'occupe en ce moment de recruter le quatuor solo, qui sera de tout premier choix.

C'est samedi prochain que s'ouvrira à Verviers l'Exposition d'art et d'art décoratif organisée par M. Léon Bochoms et que nous avons annoncée.

La part faite aux artistes belges dans la distribution traditionnelle des rubans d'Ordre qui a suivi l'Exposition universelle de Paris a été un peu chichement mesurée. Alors que des fonctionnaires et des messieurs quelconques n'ayant eu avec la manifestation internationale de 1900 que des rapports lointains se voient bombardés commandeurs, officiers ou chevaliers de la Légion d'honneur, la liste des « crucifiés » ne porte que deux peintres, deux sculpteurs et deux architectes.

M. C. Weunier est promu officier; MM. Acker et Maukels, les architectes délégués par l'État, M. Julien Dillens, les peintres A. J. Heymans et J. Stobbaerts sont nommés chevaliers, — ces deux derniers pour les dédommager, sans doute, de n'avoir

pas été médaillés, ainsi qu'ils auraient évidemment dû l'être (les jurys ont des raisons que la Raison condamne!)

Parmi les nominations de fonctionnaires, notons celle de M. Ernest Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui reçoit la rosette d'officier. C'est un choix auquel applaudiront tous les artistes, dont M. Verlant a conquis toutes les sympathies, par son impartialité, sa compétence et son dévouement aux intérêts artistiques,

Notons aussi la nomination au grade de chevalier de M. Arthur Boitte, l'éditeur de l'*Art flamand*.

M. Vincent d'Indy adresse au *Guide musical* cette amusante épître :

Cher Monsieur,

Voulez-vous un drôle de fait-divers pour le *Guide*? Ça pourrait s'intituler : « Comment on écrit l'histoire... musicale en Angleterre. »

On me fait parvenir un article du critique musical du *Daily Telegraph*, un journal sérieux, dit-on. En cet article, considérable au point de vue de la place occupée (95 lignes de petit texte), l'aristarque d'outre-Manche se livre à un vigoureux éreintement d'un *Quintette en fa mineur* de ma composition, exécuté à Londres par le quatuor Ysaye.

Je n'ai point pour habitude de protester contre les opinions des critiques d'art, opinions que je respecte, tout en gardant les miennes; aussi me serais-je bien gardé de contester les arguments du *Daily Telegraph* contre mon *Quintette en fa mineur*, si un léger détail ne venait infirmer quelque peu la valeur des dits arguments.

Je n'ai jamais composé de quintette, et aucune de mes œuvres de musique de chambre n'est écrite dans la tonalité de fa mineur.

Est-ce que la manie anglaise d'inventer des victoires sur les Boers aurait déteint sur les critiques au point de leur faire juger *ex professo* des œuvres qui n'existent pas?

Mille excellents souvenirs.

VINCENT D'INDY

Le Musée communal d'Ostende vient d'acquérir la toile de M. Félix Buelens, *Mollusques et crustacés*, qui figura au dernier Salon triennal des Beaux-Arts.

CARNET ARTISTIQUE

Du 24 au 30 mars 1901.

AU MUSÉE : Salon de la *Libre Esthétique* (de 10 à 5 h.). Clôture irrévocable le dimanche 31 mars.

AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition Ottevaere-Rousseau.

AU RUBENS-CLUB : Exposition F. Van Damme.

Lundi : 2 h. 1/2. Première audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique*. — 8 heures. Première de *Philippe II* (Parc).

Mardi : 2 h. 1/2. Deuxième audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique*. — 8 h. 1/2. Concert de la *Schola cantorum* (Grande-Harmonie).

Mercredi : 2 h. 1/2. Conférence E. Joly (*Libre Esthétique*). — 8 h. 1/2. Deuxième concert classique (Grande-Harmonie).

Judi : 2 heures. Matinée Ibsen au Parc. Conférence G. Dwelshauwers. *Hedda Gabler*. — 4 heures. Conférence E. Verhaeren. *Les Burgraves*, de Victor Hugo (théâtre Molière) — 4 heures. Conférence E. Sigogne : De la diction oratoire; Racine, Hugo, Mirabeau (École de musique et de déclamation d'Ixelles).

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderacy, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
-SE ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
-MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
-CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
-ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, - RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS, — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique et le Musée de Bruxelles (OCTAVE MAUS). — Philippe II. — A M. Gilbert de Voisins et Binet-Valmer (MAURICE BEAUBOURG). — L'Art, l'Amour, la Mystique (EDMOND JOLY). — La Musique à la Libre Esthétique (L. DE LA LAURENCIE). — Jean-Charles Cazin. — Expositions (O. M.) — Conférence de M. E. Verhaeren (JEAN DOMINIQUE). — Carnet artistique. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ET LE MUSÉE DE BRUXELLES

Il faut que les mysonéistes en prennent leur parti : voici le néo-impressionnisme au Musée de Bruxelles ! Il y est entré fièrement, par la grande porte largement ouverte à l'un de ses adeptes les plus fervents, à Théo Van Rysselberghe dont l'art altier ne s'est jamais plié aux compromissions et vers lequel se sont élevés peu à peu, d'un mouvement unanime, les esprits clairvoyants, sans qu'aucune concession eût été faite de la part du peintre pour se concilier les faveurs publiques.

Si l'attitude de l'artiste fut digne, la résolution du département des Beaux-Arts, qui proposa l'achat, et la

décision de la Commission du Musée, qui l'approuva, sont hautement louables. Divers incidents récents dont il fut question ici-même pouvaient faire craindre que le projet de M. Verlant, jugé par certains téméraire ou tout au moins audacieux, échouât devant un vote hostile de la Commission. Celle-ci a prouvé, et nous l'en félicitons, qu'elle savait se placer au-dessus des querelles d'écoles et saluer le talent quelle que fût la forme extérieure qu'il revêtit, dût il même, par la nouveauté et l'intransigeance du procédé par lequel il se manifestait, violer les principes consacrés par des traditions universellement respectées.

C'est pour l'art neuf, pour celui qui ne relève que du tempérament personnel et de la conscience de l'artiste, une victoire et une date. Lorsqu'en 1875 l'État consacra, par l'acquisition de l'*Aube* de Charles Hermans, la maîtrise d'un peintre en révolte contre les doctrines surannées d'un enseignement académique qui pesait lourdement depuis un demi-siècle sur notre école nationale, — car l'*Aube*, qui nous paraît aujourd'hui, en son coloris argenté et en sa conception romantique, si sage et si tempérée, fut un tableau de combat qui rallia tous les « plein-airistes » d'alors, ces précurseurs des « luministes » d'aujourd'hui, — une brèche fut ouverte par où passèrent bientôt tous ceux qui entendaient affranchir la peinture des routines et des dogmes. L'*Art libre* avait vaincu (après quels homériques exploits !) les sectaires de l'*Observatoire*, — on désignait par ce terme l'assemblée des Beckmesser de l'époque.

L'achat du *Portrait d'une jeune femme et de sa*

filles a, dans l'évolution historique de l'art belge, une importance égale. Il marque la fin des résistances imbéciles contre une expression picturale dont la beauté harmonieuse n'est plus contestée que par les aveugles. Il ouvre à l'espoir d'une rénovation des avenues nouvelles. Il montre qu'à côté des chefs-d'œuvre d'hier, il y a place pour l'art de demain. Il enseigne aux artistes qu'au lieu de se perdre dans les réminiscences du passé, dans le recommencement des formules qu'ont épuisées nos pères et nos aînés, c'est à la conquête d'une esthétique renouvelée, dégagée des procédés vieillissés, qu'il faut résolument marcher.

Sans doute les autres acquisitions, qui clôturent le Salon de la *Libre Esthétique* par un retentissant épilogue, apportent-elles aux efforts de l'art nouveau un encouragement et un joyeux réconfort. Il y a peu d'années, les *Chalandes sous la neige* d'Albert Baertsoen n'eussent peut-être pas trouvé grâce devant les aristarques du Musée. Le *Passage des vaches* d'Emile Claus, avec la témérité de son coloris violent et acide, avec la hardiesse de sa lumière crue et prismatique, eût été jugé un défi aux sacro-saintes traditions de l'art flamand auxquelles se cramponnent, comme des naufragés à une bouée, les ignorants qui ne se doutent pas que l'art doit, sous peine de disparaître, subir l'évolution des idées nouvelles que fait germer chaque génération. Et certes la liberté de contours, le dessin synthétique, la conception simpliste des peintures de Georges Lemmen eussent été repoussées des cimaises officielles. Les préjugés s'effacent peu à peu et les artistes qui s'abandonnent à leur tempérament sans se soucier des doctrines, ces béquilles des faibles, font tout doucement leur trouée.

Mais dans ce bouquet d'œuvres libérées de souvenirs, le tableau de Van Rysselberghe apparaît comme la fleur la plus éclatante. Il se pare d'imprévu, d'audace sereine, de résurrection et de vie nouvelle. C'est la synthèse de toute une période d'art, de tout un mouvement dirigé vers la lumière et la joie. Inauguré en 1880 par Georges Seurat, le néo-impressionnisme aboutit à une expression définitive désormais consacrée et que la *Libre Esthétique* se fait gloire d'avoir obstinément défendue contre la raillerie et la sottise.

Ce qui donne à l'événement sa signification, c'est qu'en ouvrant à une peinture exécutée par le procédé de la division du ton les portes du Musée, la Commission a expressément entendu reconnaître, en même temps que le talent d'un artiste qui fait honneur à l'Ecole belge, l'existence officielle d'un groupe de peintres qu'on s'est vainement efforcé jusqu'ici de représenter, dans l'armée artistique, comme des tirailleurs excentriques et hors cadre, dignes tout au plus de commiseration. C'est ce qui ressort de l'avis formulé avec cranerie par le président de l'assemblée, M. Edouard Fétis. Je ne crois pas trahir

le secret de la délibération en rapportant ses paroles, qu'il a tenu à me répéter personnellement : « Toute expression qui révèle une évolution dans l'histoire de l'art doit être représentée au Musée. Celle du groupe à laquelle appartient M. Van Rysselberghe a réuni trop d'adeptes pour être négligée. Il ne s'agit pas de la fantaisie d'un artiste isolé, mais d'une manifestation collective qui marque un changement de direction, une tendance nouvelle, et dont l'influence ne peut être niée. Quelles que soient les préférences individuelles des membres de la Commission, leur devoir est d'assurer la représentation, dans les collections de l'Etat, de l'Ecole dont M. Van Rysselberghe assume les énergies, les aspirations et les mérites esthétiques. »

Que reste-t-il des plaisanteries faciles, sénilement répétées chaque année depuis vingt ans par les malheureux chroniqueurs qui traînent lamentablement le boulet des clichés usés et des formules ressassées : les « poignées de confetti », les « souvenirs du carnaval », les « épidémies de petite vérole » et autres facéties que se permettrait à peine un Gaudissart à la table d'hôte de Dixmude ? Le vent a balayé ces éructations comme il a dissipé les aménités analogues dont furent gratifiés — et ce fut leur honneur ! — Delacroix, Corot, Manet, Claude Monet, qui constituent pour Van Rysselberghe une hérédité digne de quelque considération.

Les Croisés sont au Louvre, malgré Bouington et ceux qui s'inspirèrent de sa haute compréhension artistique. *Olympia* est au Luxembourg. Corot et Monet sont la gloire du paysage français. Il était logique, et nous attendions patiemment l'événement, que Van Rysselberghe prit place au Musée de Bruxelles, à côté d'Henri de Braekeleer, d'Artan, de Louis Dubois, d'Hippolyte Boulenger, d'Agneessens, de Smits, d'Heymans et des Stevens. Si le procédé qu'il emploie est différent de celui dont usèrent ces maîtres, son idéal est le même puisqu'il proclame, comme eux, la beauté de la vie et qu'il chante d'une voix claire l'éternelle harmonie des couleurs et des lignes. Avec Claus, Baertsoen et Lemmen, avec Frédéric, Ensor, Laermans, Khnopff, Verhaeren, Gilsoul, Verheyden, Delaunois, Levêque et quelques autres, il personnifie la lutte des peintres de la génération actuelle pour l'émancipation de la pensée et l'affirmation d'un art original, personnel, sincère, qui n'emprunte rien aux recettes d'école et aux conventions reçues.

Le Musée se pare ainsi de jeunesse et de lumière. Et croyez bien que tel autre peintre encore méconnu qui, en ce Salon expirant, voisine avec Van Rysselberghe : Cézanne, par exemple, ou Vuillard, l'un des coloristes les plus exquis de ce temps, ou Maurice Denis, le plus beau décorateur de l'époque depuis que Puvis de Chavannes est allé rejoindre en quelques champs Elyséens le mystique cortège des Muses et des ombres heureuses,

n'attendra pas longtemps le jour où la bêtise des foules fera place au respect et à l'admiration. Mais la leçon ne sera sans doute pas, alors, mieux comprise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il faut se résigner à l'inévitable — et sourire.

OCTAVE MAUS

PHILIPPE II

Tragédie en trois actes par ÉMILE VERHAEREN

Le nouveau drame de notre collaborateur Emile Verhaeren a été représenté la semaine dernière au théâtre du Parc, dont la direction et les artistes ont apporté à son interprétation les soins les plus attentifs. M. Henri Monteux, engagé spécialement pour créer le rôle de Don Carlos, et M. Beaulieu ont, en particulier, droit aux éloges pour la conscience artistique et le talent avec lequel ils ont rempli leur tâche. Un décor neuf, exécuté d'après une esquisse de M. Van Rysselberghe, a, en évoquant le sombre palais de l'Escorial, donné au premier acte un cadre digne de l'œuvre. Nous publions ci-après la scène du deuxième acte entre Philippe II et Don Carlos. Elle permettra, mieux que toute analyse, d'apprécier la grande allure lyrique du drame.

DON CARLOS

J'aime la comtesse de Clermont. Je m'en fais gloire. Tout à l'heure, le duc de Féria s'en est venu l'arracher de chez moi, tandis que je priais à l'oratoire. Il la mena par force ici; pourquoi?

PHILIPPE II

Je ne suis pas de ceux qu'on interroge.

DON CARLOS

Mon cœur est plein de trouble et dévoré d'ennuis. Je veux savoir par vous quels droits un duc s'arroge.

PHILIPPE II

Il faut quitter ce ton, et songer qui je suis, Et m'écouter plus calmement, comme naguère, Mon fils. Rien ne s'est fait pour vous déplaire Et vous me comprendrez; voici:

Les princes de Lorraine vous recherchent, vous, infant d'Espagne, pour leur nièce Marie, qui fut reine de France. Déjà, votre choix aurait pu s'arrêter sur l'archiduchesse Anne d'Autriche, ou Marguerite, princesse de Valois. Je ne forme jusqu'aujourd'hui aucun dessein qui troublerait une préférence. Je ne redoute qu'une chose: le dépit de la comtesse de Clermont. Voilà pourquoi je l'ai interrogée.

DON CARLOS

Un prince de mon sang aime les comtesses mais épouse les reines, La comtesse m'approuvera le jour que je me marierai. Mais je suis jeune et ma tendresse veut rester libre encore.

PHILIPPE II

Songez qu'à votre âge j'avais choisi la reine.

DON CARLOS

Ni Marguerite de Valois, ni cette Marie d'Écosse qu'on dit aventurière et belle, ne m'attirent autant que cette naïve princesse d'Allemagne.

PHILIPPE II

Ce choix me plaît plus encore que les autres. Assez de liens nous unissent aux Valois. C'est à l'Empire qu'il faut songer; *bienveillant*, dites, si votre union remettait en nos mains la couronne de Charles-Quint!

DON CARLOS

Oh! si jamais un tel rêve se réalise, J'étonnerai le monde autant que mon aieul. Je serai l'empereur sacré qui symbolise La force humaine entière et parle à Dieu, tout seul. Je marcherai armé de merveille en merveille; L'Europe aurait enfin, après mille ans d'efforts, Trouvé quelqu'un pour conquérir la tombe où dort Le souvenir du Christ, sans qu'un chrétien le veille.

PHILIPPE II

Vous êtes bien du sang de Charles V, mon fils, Folie, amour, conquête et gloire — et leurs périls! Mais nous sommes d'accord, mon âme en est heureuse. Dites, s'ils nous voyaient, ceux dont l'esprit se creuse A désunir en nous les liens serrés par Dieu! Je te veux fier et grand. Voici ma main.

DON CARLOS (*hésitant*)

Mon père!

PHILIPPE II

Non pas celle qui frappe et incarcère, Mais celle qui caressait ton front de feu Et de fièvre, quand tu étais mon enfant triste.

DON CARLOS (*retenu*)

Nous qui sommes si loin l'un de l'autre!

PHILIPPE II

J'insiste.

Don Carlos lui donne la main.

L'archiduchesse apportera ses vertus graves en notre cour. Elle parle de vous et vous admire; elle vous aime déjà. Notre ambassadeur me renseigne.

DON CARLOS

Il faut si peu de chose pour me séduire. J'attends cette enfant douce, comme une amie. Elle comprendra mes humeurs et mes colères, et j'en serai touché, discrètement, sans le lui dire.

PHILIPPE II

Heureuse princesse!

DON CARLOS

Et puis, elle sera, après la reine, la plus haute d'entre les femmes. On l'entourera d'hommages magnifiques. Sa présence rajeunira la cour. Je serai fier d'être une majesté pour elle; nous gouvernerons ensemble une province de nos royaumes; nous...

PHILIPPE II (*interrompant*)

La comtesse de Clermont l'étonnera peut-être, mais les reines d'Espagne doivent être indulgentes. Elles l'ont été toujours. Au reste, la comtesse séduit ceux mêmes qui d'abord lui sont hostiles. Tout à l'heure, nous causions ensemble de ses amis, de la France. Nous avons même parlé de vous.

Pendant ce temps, Don Carlos se promène dans la chambre et s'arrête d'abord, sans y prendre garde, devant le pupitre ou Fray Bernardo, dans sa fuite, a laissé à découvert l'interrogatoire de la comtesse.

DON CARLOS (*confiant*)

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez, mon père.
Elle m'exalte ou me contient, à volonté.
Je sens qu'elle m'est sûre, et fière et nécessaire
Pour l'œuvre que je rêve et dont je veux doter
Un jour, par ma bravoure et ma ferveur, l'Espagne.
Elle m'est la santé claire et vive Elle accompagne,
Sur des chemins nouveaux, mes pas encor tremblants.
Même, si je l'osais, je vous parlerais d'elle
Avec des mots profonds, tendres et violents...

PHILIPPE II

Mais pourquoi craindre, à cette heure si belle,
Où nous sommes l'un pour l'autre, comme jadis,
Un père émerveillé de voir vivre son fils,
De l'entendre rêver son destin sur la terre,
De préparer pour lui l'avenir...

Don Carlos, depuis un instant, regarde fixement l'interrogatoire qu'il a sous les yeux. Tout à coup, le laotrant d'une main crispée.

DON CARLOS

Ah! mon père
C'est à douter de la foudre des cieux!
Comment, tandis qu'avec des mots astucieux
Et tortueux, ici, dans cette chambre même,
Vous appelez la femme admirable que j'aime,
Des pourvoyeurs du Saint-Office enregistraient,
Sous les yeux que voilà (*il désigne le roi*), sa perte et son arrêt.

PHILIPPE II

Carlos!

DON CARLOS

Et vous osiez parler de cette femme!
Vous osiez la nommer en même temps que moi!
Son nom ne glaçait point votre bouche d'effroi,
Et vous ne trembliez pas d'être à tel point infâme!

PHILIPPE II (*se levant*)

Silence, enfant. Vous outragez en moi...

DON CARLOS (*exaspéré*)

Tant mieux!

Depuis toujours vous m'entendez d'intrigues,
Vos paroles me sont un trousseau véneneux
Et enlaçant de serpents noirs. Toutes se liguent
Pour fasciner d'abord et pour broyer après.
Le mal atteint en vous je ne sais quel excès.
Lorsque je songe à lui, je songe à vous, mon père;
Que je gouverne un jour, j'oublierai tout, hormis
L'honneur que j'ai de vous, et la colère
D'être quelqu'un de votre sang.

PHILIPPE II (*ébranlé*)

Mon fils, mon fils.

Il va, comme chancelant, s'abattre sur le prie-dieu.

DON CARLOS (*le rejoignant*)

Non pas, je vous rejette, et je ne veux plus l'être;
Vous n'êtes plus qu'un roi fourbe qu'il faut punir,
Qui déshonore en lui son fils et ses ancêtres.
Votre règne sera l'effroi de l'avenir;

On vous hait en Espagne, on vous maudit en Flandre,
Votre pouvoir honteux et bas — il est à prendre.
Je sens un projet sombre en mon âme germer;
Le chrème est effacé dont vos tempes sont ointes
Et vous pouvez remercier à deux mains jointes
Le ciel, qu'en cet instant, je me sois désarmé.
Il sort à reculons et cherchant des yeux son épée.

PHILIPPE II (*douloureux*)

Le malheureux, le malheureux. L'idée
Du meurtre a traversé sa tête; ô Dieu!
Et c'est ma perte, c'est ma mort qu'il veut!
Sur quel crime sa vie était échafaudée!
Sur quel espoir épouvantable et fou!
Enfôt, si je pouvais, en son esprit qui bout,
Trouver à son erreur une excuse suprême;
Mais il vient d'attenter à l'Espagne, à lui-même,
A ce qui les résume, à mon pouvoir, à moi!
O Dieu qui dispensez la force aux rois,
Contre leur cœur qui pleure et redoute sa haine,
Abolissez en moi toute faiblesse humaine,
Pour maintenir mes droits, fût-ce en perdant mon fils.

A MM. Gilbert de Voisins et Binet-Valmer⁽¹⁾.

MESSIEURS,

Je suis un peu étonné de vos critiques.
Vous prétendez que, dans ma dernière conférence de la *Libre Esthétique*, j'aurais péché :

- 1° Par affirmation *merveilleuse* ou *plaisante*;
- 2° Par omission *coupable*;
- 3° Par phrase *malheureuse*.

Quoique cela soit beaucoup pour un conférencier seul, et que tout homme qui exprime une opinion dans un sens, pêche vis-à-vis de ceux qui en ont une de sens différent, je m'efforcerais quand même de vous répondre.

Or, il m'apparaît à la réflexion ceci :

1° Que j'ai le droit de trouver que, dans la vie d'autour de nous, n'existent plus d'hommes jouant seulement la comédie ou le vaudeville; et que le climat, la mort de personnes chères, les accidents, la cherté des loyers et des légumes, une foule d'autres causes, apportent bien de la difficulté à ceux qui veulent réussir dans ce pur vaudeville.

2° Que pour ce qui est de Zola, c'est encore mon droit de constater qu'en même temps que Balzac, comme je l'ai dit dans ma conférence, et après Poe et Dickens, comme je l'ai dit également, il a eu l'influence la plus considérable sur la littérature et le roman contemporains. Réduire son action au seul M. Alexis, serait réduire l'action de M. Déroulède au seul M. Marcel Habert!... Je crois que la forte influence de Balzac et de Zola est parfaitement évidente dans les romans de M. Paul Adam, par exemple, et que la série *L'Époque* n'est pas très loin, comme concept, des précédentes séries *Rougon-Macquart* ou *Comédie humaine*. Je pense que l'on pourrait également en retrouver des traces chez MM. Boylesve,

(1) Réponse à la « Lettre à M. Maurice Beaubourg » parue dans notre dernier numéro.

Estaunié, Renard que vous citez, et même chez M. Barrès mêlée à celle de Dostoïewsky dans un grand nombre de pages des *Déracinés*. Quant à son influence sur les poètes, Louys, Maeterlinck ou de Régnier, je ne me rappelle pas y avoir en aucune façon fait allusion !

3^o Reste votre troisième grief, l'omission « si coupable » de Gustave Flaubert ! Or, je vous avouerai que le nom de cet artiste ne me semble pas absolument nécessaire dans une conférence sur « le Grottesque et le Tragique », mais me paraît indispensable au contraire dans une autre qui traiterait de « la Folie de l'esprit d'analyse à notre époque ! », esprit dont sont si fâcheusement imbus Bouvard et Pécuchet, et tous les gens qui, à leur exemple c'est à cela seul que se borna, hélas ! l'influence de Flaubert sur la plupart des écrivains modernes, passent, au lieu de vivre, la majeure partie de leur existence à se contempler le nombril !

Comme beaucoup de gens souffrirent infiniment de cette sorte de manie notatoire, patronnée par Flaubert et Goncourt, qui change le créateur, que tout véritable artiste devrait être, en simple appareil enregistreur, et détraque tant de débutants, je me permettrai de ne pas profiter de vos aimables indications sur les œuvres du susdit Flaubert, que d'ailleurs, je vous l'avoue, je connaissais !

Veuillez croire, Messieurs, à la parfaite estime en laquelle je tiens vos personnalités et vos talents.

MAURICE BEAUBOURG

L'Art, l'Amour, la Mystique ⁽¹⁾

MESDAMES. MESSIEURS,

Mariage de nos ignorances avec notre savoir, de la nuit avec le jour dans l'âme ou dans l'univers, le mystère s'atteste vraiment le nom de ce qui existe comme de la connaissance. En réalité, le mystère c'est le total universel selon nous-même.

De ce point de vue s'éclairera très rapidement un mot dérivé fatigué d'acceptions à la fois multiples et vagues ; nous voulons dire le mysticisme.

On confond d'ordinaire celui-ci avec le sentiment religieux, ce qui est simple erreur d'acception.

Nous laisserons au terme de mysticisme le sens le plus simple et le plus général ; celui que vient de nous indiquer le mot primitif. Le mysticisme sera donc alors le mode de connaître qui résulte le plus immédiatement de cette notion du mystère.

Quand nous nous émouvons de connaissance, celle-ci se partage universellement en deux grandes catégories. Dans la première, nous restons en communion intime avec le choc, l'émotion qui nous est venue ; nous continuons d'être dominés par elle et l'intelligence s'applique à suivre l'intuition directement subie. Dans la seconde catégorie, l'intelligence s'empare de ce choc premier, le cristallise en idée, le réduit en deduction, le systématise ; enfin l'intelligence et l'idée dominant entièrement l'intuition première. Ce grand partage du mode de connaître se manifeste dès les premières impressions d'enfance comme il apparaît aux origines des civilisations. Lorsque le tout petit se chauffe et rit au soleil, il agit selon le premier mode. Lorsqu'il gazouille un conte

dont s'amuse son esprit déformant ses premières visions, il agit selon le second. Les cultes orgiaques, recherchant les paroxysmes inférieurs du mouvement, de l'ivresse alcooliques, des exhalants le chanvre, le soma, qui est le suc de l'*Asclepias gigar tea*, du bruit, de la musique, appartiennent également à la première catégorie. Les signes de convention verbale, les premières lois appartiennent à la seconde, à l'effort dominant de l'esprit. Mais que l'on ne s'y trompe pas ; chacune de ses activités comporte cependant tout l'être psychique. L'intelligence garde son rôle dans l'une comme dans l'autre. Mais dans l'une, ce rôle est dominateur ; dans l'autre, ce rôle est de contrôle comme de direction. Toutes les activités qui appartiennent au premier ordre forment le mysticisme ; celles qui appartiennent au second devraient être rassemblées dans une épithète qui malheureusement ne se trouve pas.

Ce partage de nos perceptions est curieusement signifié par le partage de la nuit et du jour, lesquels du reste sont en réalité le mysticisme et le non-mysticisme du monde. Aussi n'est-il rien de plus grand que le crépuscule, drame du soleil et de la nuit.

Le paysage qui éclatait dans le jour se ternit. Sous la voute bleue d'où est tombé le dieu splendide, l'univers entier sombre dans l'obscurcissement noir. Mais voici que des points d'or fluide étoilent la ville ; ce que le jour faisait clair, devient transparent. Je ne vois plus le contour des temples et des maisons ; mais autour de la lampe eucharistique j'aperçois les anges et autour de la lampe familiale je vois les hommes. Au ciel, les points d'or aussi, apparaissent ; ils deviennent innombrables. C'est la phosphorescence des flots de la nuit ; c'est une onde de feu qui fait le soleil présent partout, envahit la substance identique du temps et de l'espace. Ce n'est plus la simple lumière ; c'est l'ardeur de feu, étreinte et clarté. Tout entre en moi ; moi aussi je me sens devenu translucide ; mon âme aussi est un temple éclairé en dedans ; un soleil universel est en moi.

Voilà l'ordre inverse du jour et de la nuit ; de la vue commune et de la vue mystique. La vue commune, c'est le jour qui éclaire du dehors, montre la forme et indique la situation ; la vue mystique c'est la lumière qui transparait du dedans, qui livre l'essence ; c'est le prodige de la lumineuse nuit d'amour.

Ainsi donc, le mysticisme en général se révèle une façon de percevoir et d'exprimer qui est vraiment la première et la seule véritable. L'homme vit de connaître, de se connaître et tout en lui. Nous avons vu deux formes générales se partageant la connaissance humaine. Les unes émeuvent l'homme tout entier ; les autres procèdent presque entièrement de son esprit. Et nous appelons les premières mystiques, parce que, selon ce mode, nous ne prétendons pas tout comprendre. Nous laissons la vérité entière ; nous n'arrachons pas un lambeau de pourpre, mais nous suivons la volute de la draperie. Nous laissons la vérité vivante et en foule. Nous cherchons à nous mettre tout entier, cœur et esprit, en contact avec la nature. De n'avoir pas voulu comprendre entièrement d'abord ; de n'avoir pas voulu posséder aussitôt la réduction en idée ; d'avoir conçu l'objet de ma connaissance comme mystère et de m'être jeté dans cet abîme, les profondeurs s'en découvrent à mes yeux extasiés. Si, au contraire, j'avais conçu d'abord l'objet de ma connaissance selon l'esprit, j'aurais une formule, je ne toucherais pas le cœur rouge de la vie. Toute expression mystique est le langage infaillible, tacite, essentiel. Les mots ici, comme il arrive souvent, sont intervertis. Le mysticisme connaît plus intimement, alors que son nom semble un aveu d'ignorance.

1) Conférence faite le 27 mars 1901 à la *Libre Esthétique* par M. EDMOND JOLY.

En exemple, prenons les relations de notre vie. Si j'ai de l'amitié pour quelqu'un, je pourrai connaître son esprit, son cœur ; une grande partie de son âme pourra m'échapper toujours. Si, au contraire, c'est l'amour qui rapproche, nos deux âmes ne se cachent plus rien, malgré l'éloignement, malgré, souvent, l'ignorance de tout l'extérieur. Les mystiques sont les amants de la vérité.

Unique dans son essence, le mysticisme ne se différencie que selon le développement du sujet où il subsiste ; c'est l'essence unique du feu pénétrant l'argile, puis l'airain, puis l'or ; toute la substance de l'humaine statue, ses différents « plans ». Il anime, nous l'avons vu, le simple délire orgiaque, la sensualité pure, tandis que la recherche de débauche appartient à l'ordre opposé. Il dirige tous les appétits, toutes les expérimentations, ces appétits artificiels. La science expérimentale, celle qui, au lieu de conjecturer selon Aristote, expérimente comme il faisait, est un mysticisme encore. Mystique aussi une bonne part, la plus sublime, des mathématiques, cette sorte d'expérimentation rationnelle qui arrive à écrire l'infini et projette la raison, rationnellement, au-dessus d'elle-même.

Mais parmi l'innombrable foisonnement des activités mystiques, trois formes présentent vraiment les sommets de l'âme humaine et c'est elles que nous voulons considérer mieux un instant. Il s'agit de l'art, de l'amour et du plus complet des mysticismes religieux : le mysticisme catholique ou, selon le mot consacré, la Mystique.

En les étudiant d'une façon très sommaire et très spéciale, nous voudrions surtout montrer leur essence commune, leurs mécanismes parallèles, et comment elles constituent dans la vie une forme omniprésente et perpétuelle de l'être ; comment elles présentent dans le relatif une forme adaptée d'absolu. Enfin, nous entrevoyons l'unité d'une force merveilleuse encore peu soupçonnée et pouvant transformer la vie.

Le rapport de ces trois formes, leur façon de se partager les modalités de l'être, furent souvent soupçonnés, exposés. Dante doit être surtout noté parmi ceux de jadis et, parmi ceux d'aujourd'hui, Edmond Picard, qui le fit ici-même. Notre point de vue très spécial ne pouvait nous dispenser de cette nécessaire justice.

Pour toute activité mystique, reste posée la question de son existence ; celle-ci est forcément méconnue par l'activité inverse de l'esprit, qui n'en saisit que les résultats, sans pouvoir apprécier l'essence différente. L'art évidemment est le moins méconnu, à cause de l'œuvre d'art. Mais, en elle, que de fois on méconnaît l'art lui-même !

Ne le voyons-nous pas, lorsqu'on édicte pour celui-ci des règles prises en dehors de lui ; lorsqu'on lui assigne d'autre but premier que lui-même ? Enfin lorsqu'on imagine que l'art est une science, au lieu d'être une vie ; un travail de réflexion de l'esprit au lieu d'un contact, d'une vue mystique mettant l'expression du monde en nous.

Lorsque l'on a exactement copié un aspect de nature ; lorsqu'on a défini selon les plus strictes conventions l'un ou l'autre objet, (ce qui est des activités non mystiques), l'on n'a encore rien fait au point de vue de l'art. Celui-ci évidemment n'est pas constitué par la simple reproduction (sinon la photographie ; sinon encore, pour une expérience inverse, ces merveilles d'art qui ne reproduisent plus du tout leur motif), mais par une vertu expressive que la reproduction du vrai atteint, du reste, le plus facilement. L'art, c'est l'efficacité universelle, *le monde en tant qu'expression.*

L'œuvre d'art existe quand elle enferme une part de cette vertu expressive, soit jointe à la reproduction stricte du réel, supportée par elle ; soit isolée de ce réel, constituée seulement en ce qui lui est propre : harmonie d'émois, de mots, de sons, de lignes, de couleurs... L'exemple d'un de ces cas d'harmonie nous est donné par la physionomie humaine, où continuellement s'exprime de l'art, de la beauté. La colère, la douleur, la joie, l'extase s'y traduisent en lignes, en nuances, où nous voyons toute l'âme et tout l'univers expressif, toute la beauté. *Le lien de ces lignes à leur expression, pour notre émoi,* constitue le mode premier, seul spontané, de l'expression universelle. On l'appelle le symbole. Ce symbole, *mesure d'émoi, fixant celui-ci d'un rapport ; ce symbole, expression naturelle d'un émoi par sa correspondance en un ordre différent, se trouvera le langage, l'expression de toute vie mystique.* Nous le verrons présider à l'amour et à l'extase religieuse comme nous le découvrons essence de l'art.

Ce mécanisme des évocations symboliques formant la naturelle matière d'art semble pouvoir faire définir celui-ci de la sorte : *L'Unité harmonique de plus en plus parfaite dans une variété caractéristique multipliée davantage ; multipliée par une manifestation grandissante des rapports de chaque terme expressif à chacun et au tout.* Symphonie de Wagner, drame d'Ibsen ou de Maeterlinck, architecture de cathédrale ou d'humanité michel-angesque, chaque terme expressif : ligne, mouvement, note, nuance, est une puissance symbolique. L'ébranlement (par cette ligne, ce mot, cette nuance) d'un émoi qu'elle seule pouvait susciter. Ces perceptions de mesures d'émoi sont analogues à celles qui font vibrer les tons, qui constituent leurs rapports dans les mesures de la corde harmonique. Ici, par ces correspondances qui seules constituent l'univers en état d'expression vis-à-vis de l'âme, *l'univers entier forme la corde vibrante.*

Dans la nature il n'y a pas de double. L'art ne reproduit pas ; il synthétise la valeur d'expression d'un objet. De même, il n'y a point de double dans ces traductions en symboles qui forment l'œuvre d'art. Chaque émoi avec ses correspondances se trouve *unique par rapport à nous.* Ainsi d'un nombre que forme le rapport à l'unité.

L'émoi symbole, l'émoi d'art se trouve donc avoir un peu de cet absolu, de ce privilège d'unité constituant la personnalité, état suprême d'existence. Et pouvons-nous en être surpris lorsque l'art a précisément pour effet de douer le monde de sa totale puissance expressive ? Ainsi l'homme ne vit vraiment que dans le paroxysme d'amour. L'art c'est le paroxysme amoureux de l'univers. Un immense partage d'harmonie, d'opposition, de rapports *y sépare innombrablement toutes choses pour qu'elles se connaissent de se réunir.*

Ici nous saisissons, comme d'un toucher, le lien expressif de l'univers ; au delà du vêtement des recherches d'esprit, nous mettons la main dans la blessure radieuse et l'émoi nous jaillit à la face de l'âme comme un sang de flamme.

L'instrument expressif va du centre des choses au centre de nous-même ; c'est l'ébranlement de l'entière psychique ; tout l'homme pour tout l'art. L'essence des choses est dans le symbole comme l'âme dans la physionomie.

Le monde y devient nous-même, il nous réfléchit, nous doublant comme une âme aimante. C'est la voix des choses s'éveillant pour nous dire le mot d'amour auquel aspire tout être.

Il est extrêmement remarquable que l'état de personnalité se trouve toujours, soit subjectivement soit objectivement, au som-

met des activités mystiques. La chose est, du reste, logique; les plus hautes formes de connaissance devant rencontrer la plus haute modalité de l'être.

Cette force expressive du monde qu'il formule dans le symbole et qui constitue le langage de tous les arts reçoit souvent le nom de beauté.

Bien des perceptions s'abritent derrière ce mot. Et la principale, l'idée du beau, plus ou moins précisée par les philosophies, subit encore des transformations qui occupent une bonne part de la chicane métaphysique, si l'on peut s'exprimer ainsi... Le mieux sera d'aborder le point de vue très spécial qui nous y occupe selon l'expérience pure, selon la méthode mystique.

Quand on entend chacun appeler un bel enfant le simple paquet de chair informe, quand la plupart ne sentent pas Botticelli et s'enthousiasment de Raphaël; quand il faut comprendre, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire faire entrer dans sa théorie, la beauté exotique, non seulement japonaise mais laponne et africaine, une grande circonspection s'impose. Pour une bonne partie de la vue commune le côté utile s'interpose, masque le côté expressif. C'est ainsi seulement que l'enfant amorphe est déclaré beau; souvent une erreur analogue intervient dans la beauté féminine par le fait du désir peu affiné.

Après ces exemples de « glissement », nous constatons que la propriété symbolique rend certaines formes, certains aspects, épanouissants ou angoissants. Et cet émoi étant soustrait à la menace ou à la promesse que comporte le point de vue utile, le côté vie, nous donne une activité spéciale correspondant au côté expressif de l'univers; une activité passive en un certain sens; une contemplation, un état d'union avec ce rayonnement du monde, où l'émoi désagréable comme l'émoi agréable nous donne le même plaisir, la même *beauté* d'art. Cette beauté cesse seulement si la correspondance, le rapport expressif, vient à se rompre. Alors, comme cesse la vie quand se séparent les éléments vitaux, la beauté véritable cesse quand se rompent les correspondances, les rapports symboliques d'une expression. Et comme des maladies préparent la mort, il y a des formes qui préparent cette rupture, qui sont la maladie de la beauté ou de l'expression. Ce sont les formes d'équivoque, de confusion, de parasitisme, dont l'horricification est un des plus précieux symptômes dans la question du beau. Rappelez-vous Bearsley, l'horreur naturelle des champignons, des rampements, des choses amorphes, gélatineuses. Cherchons un mécanisme analogue dans le rapport rompu du rire et du comique... La vie, la santé de beauté est, au contraire, la *caractérisation*.

Nous disions tout à l'heure qu'un immense partage d'harmonie *sépares innombrablement toutes choses pour qu'elles se connaissent de se réunir*. Ce partage est la marque de suprême vie en l'humanité. En effet, l'amour, comme le génie, vit selon ce signe. L'opposé des formes mourantes du parasitisme ce sont les formes complémentaires. La vie d'accord, de symbole, d'art (dont il faut se rappeler ici la définition, les termes, « en crochets ».) *Le génie c'est l'âme complémentaire à la nature; l'amour c'est l'âme et le signe de cette âme dans la vie, complémentaires à soi.*

L'amour est le grand mot humain. *Il est aussi le nom divin*. Sa cupidité attire les simples comme les plus grands. Malgré que l'univers trouve en lui, de la sorte, son soleil d'ostensoir, il est ignoré comme notion formelle. Tout ainsi que les peuples ont vécu de l'émotion artiste assaisonnant la vie et l'ignoraient cependant, par la séparation entre les deux modes psychiques,

nous trouvons que la notion de l'amour est incertaine; que son existence, partout attestée, reste latente. Nous y chercherons, comme dans la plus évidente et la plus nombreuse des vies mystiques, la révélation de leurs lois communes et de leur essence unique. Nous y voulons le secret pour lequel Dante et les mystiques sont gouvernés par la femme tenant une fleur.

Quand l'homme s'est lentement développé selon les appétits successifs qui l'éveillèrent; quand il a ressenti la cupidité des faims et des soifs, des richesses de ses forces tendues; quand il a désiré l'univers, il désire sa chair dans la chair nuptiale et c'est l'achèvement des appétits inférieurs, lesquels sont, nous l'avons vu, des mysticismes. Alors chez quelques-uns, choisis selon des prédispositions incompréhensibles, surgit une cupidité nouvelle. Ce n'est plus seulement l'appétit de sa chair à laquelle correspond toute chair; c'est l'appétit de lui-même, de son moi le plus intime, de ce par quoi il est: sa personnalité réfléchie dans une personnalité. *L'amour c'est l'appétit de la personnalité.*

Ainsi nous admirons encore une fois ce merveilleux mécanisme universel qui accomplit tout destin en rachetant son inconscience par le paroxysme de significations. Tous les calculs de la vie, tous les marchandages de l'esprit sont remplacés par l'élan d'ivresse où chaque geste enferme l'infini parce qu'il prend la totalité de nous-même en accord avec l'univers. Et alors l'homme, arrivé à son épanouissement total, voit son cœur fondre et bouillonner comme la cire afin d'être à jamais empreint du signe de sa vérité et de son bonheur.

Que cela existe, se prouverait d'abord par la nécessité de cet épanouissement dont l'absence rendrait l'échelle des puissances, la vie, incomplète. Mais une foule de preuves secondaires viennent attester l'amour. Il n'est pas la combinaison de l'ivresse sensuelle avec les différentes formes d'amitiés, d'attachement, de plaisir de cœur ou d'esprit. Nous observons sa nature exclusive dans les cas les plus significatifs hors du plaisir de chair, hors du plaisir d'esprit, parmi les indignités contraires du vice, comme parmi les puretés auxquelles il se plait.

L'amour c'est quand le choix devient individuel; c'est quand il ne va pas à plus de plaisir, mais à une présence, à une seule, à l'unité essentielle d'une personnalité. Et le désir, qui est d'ordre universel, ayant manifesté le vouloir cosmique; l'amour, qui est d'ordre personnel, manifeste l'existence individuelle avec la conscience de ce qui se sait et l'achèvement merveilleux d'être sa propre fin. L'un universalise en mort; l'autre personnalise en vie. De là ce droit suprême de l'amour dont la reconnaissance surgit obscurément dans les poèmes légendaires. Toute la grandeur, tout le vertigineux mystère de l'amour est là.

Une personnalité est quelque chose d'essentiellement unique ainsi qu'un nombre, ainsi que l'accord d'un symbole; c'est le quelque chose qu'on pleure irrémédiablement et qui dans l'immensité des possibles ne reparaitra jamais. L'amour de cela devient donc aussi unique, irremédiable, incomparable, investi d'une sorte de divin relatif.

De là cette magie qui rend l'aimée unique, fait incomparables toutes ses actions, ses moindres gestes, fait qu'elle anime votre âme entière, comme un bain de rêve. Cette fraîcheur brûlante de l'âme qui aime! La saveur propre de la personnalité est comme les fontaines où sourd l'impénétrable infini.

De là encore la coutumière joie de pleurer. Comme celle du souvenir, n'est-elle pas uniquement de se retrouver soi-même, en douleur comme en joie? A part certains rires extasiés, il est rare que

la gaité nous donne à nous-mêmes. Ne dit-on pas se distraire? On se retrouve mieux dans la tristesse, et de là le bonheur de ces tristesses vibrantes et le mal de ces mornes gaités.

Oh! étreindre une fois tout son cœur!

L'existence et l'expression de l'amour comme celle de l'art sont constituées par le symbole. Ce symbole est l'amour matériel signifiant de rite l'amour essentiel. Nous retrouvons ici cette unité admirable qui déjà fait de notre corps l'expression des activités psychiques. Ceci fut connu dès les origines. Surtout il faut noter en preuve ce Cantique des cantiques et ses analogues persans où, sans conteste, un sens mystique transfigure toute image matérielle. La loi d'art, de symbole, de correspondance, d'expressivité, trouve ici une de ses plus merveilleuses confirmations, le témoignage de tout notre être au plus haut de lui-même. Le rite requiert le silence. Il le requiert par de nombreuses et mystérieuses raisons. C'est d'abord parce qu'il est un langage, langage ineffable dépassant toute parole. Non plus l'artificiel des mots; mais la vérité des lèvres. Il le requiert selon cette loi de honte qui, bien loin d'être un produit des civilisations, se trouve inscrite au plus intime de la nature et de nous-même. Loi de relations, encore; relation de la nuit et du jour. C'est dans la nuit seulement qu'apparaissent les feux célestes et le mystère de cette nuit veut apparaître dans le voile de ses éblouissements. Au sacrilège, les anges vengeurs qui sont dans les causes ont opposé le châtement traditionnel. Le jour, *la vue de l'esprit là où il faut le tremblement du cœur*, n'amène que la disparition des clartés saintes.

La prohibition de l'obscène est de rendre commun ce qui est particulier, universel ce qui est personnel. Remarquons-le, c'est le rite de la déchéance. Toutes les abnégations d'humanité eurent recours à cette suprême expression du reniement de l'âme; le sabbat s'accorde aux peintures des gothiques et à la brutalité du Dante.

L'amour, à toute évidence, subsiste indépendamment de son rite. Il subsiste d'une façon souffrante et obscure, comme un dieu irrévélé, comme une religion sans culte. Mais si le rite magnifie l'amour, combien l'amour apparaît plus nécessaire encore au rite dont la puissance et la vérité n'apparaissent qu'en cette nuit révélatrice de foudres! On n'a pas vu le monde si on n'est point doué d'art; on ne connaît point le rite si on n'est pas arrivé à l'amour. Abandonné de son âme, le rite devient un des plus magnifiques et terribles exemples de symbole dégénéré par la disparition de son émoi. L'horreur du cadavre est ici. La sensualité reste mystique et vivante; la dépravation est une fleur morte que les enfants déchirent dans la poussière de route. L'émoi direct, la perception mystique, ont été frustrés de leur rôle; et l'esprit, l'idée, l'instinct de recherche, en un mot les facultés opposées se sont mises à vouloir conquérir ce qui n'est pas en elles. Ne pouvant trouver, comme les facultés d'extase, l'infini dans une correspondance d'émoi, elles le cherchent dans l'accumulation, le choix, le nombre des plaisirs et leurs motifs. Le don-juanisme, cette admirable maladie romantique, se révèle ainsi le mal de chercher avec l'esprit ce qu'on ne peut éprouver avec le cœur. Pour le mystique, l'être doué d'amour, le bonheur, l'absolu créé, c'est le reflet de son âme en une âme correspondante, selon la plus haute application qui puisse être du mécanisme du symbole, seule expression, seule communion naturelle avec la nature, nous-même et Dieu. Pour Don Juan, l'être en appétit d'esprit, le bonheur ne serait pas même toutes les femmes, ni la plus désirable

des femmes, parce que l'infini possible leurrera sans cesse son esprit. L'idéal le décevra toujours. L'idée n'est qu'un choix, pas une étreinte; et il fait comme celui qui voudrait boire avec les yeux.

Deux marques le stigmatisent: l'insatiabilité et le dégoût, cette double forme d'un mal identique. Ne rencontrant pas l'eau souterraine, il parcourt anxieusement la terre. En art une impression analogue se trouve dans la fable sans art que l'amusement d'esprit fait lire mais avec une avidité agacée, cherchant le repos illusoire de connaître le dénouement. C'est la vue non mystique, l'action d'esprit. Au lieu que le poème donne tout le délice dans chaque mot de beauté, extase des mysticismes. La luxure est une intelligence qui s'égare; l'amour une conscience qui se trouve. Aussi la luxure distrait, l'amour absorbe.

En face de cette damnation, une rédemption surgit qu'il faut noter. Et il est peut-être permis de se demander pourquoi cette idée de rédemption hante avec Wagner tout l'art récent. L'amour nous montre le mécanisme humain de cette rédemption que la foi chrétienne présente dans l'achèvement de la forme personnelle, humaine et divine. L'amour, nous le voyons, rachète le rite par l'accomplissement dans la vérité des sublinités totales d'une vivante expression, inachevée d'être inférieure. Ainsi la science divine racheta l'universalité inférieure de se mettre en rapport avec elle, de l'accomplir en sa sublinité d'absolu.

L'amour est le rachat de la sensualité, comme l'art celui de la vie.

Si l'amour n'a toute sa splendeur naturelle que par la liturgie dont il est le dieu, pourtant il se cristallise pour certains gestes qui le signifient davantage. Dans nos églises, le baiser descend, en symbole de bonheur, de l'autel où le prêtre le demande à l'Hostie, vers le cœur, jusqu'aux nefs. Le baiser semble le rite spécial de l'amour d'âme comme il faut trouver son but dans la présence.

Tous les bonheurs d'amour ne sont-ils pas, du reste, l'exaspération de la présence? La présence n'est-elle pas la réalisation de la formule même d'amour: l'appétit de la personnalité? Voici le mystère du miroir. C'est l'incomparable définition de la genèse.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Et le remède divin: « Une aide semblable à lui. » C'est une chose fort merveilleuse que ces paroles millénaires comportent nos plus subtiles recherches. Le mal mystérieux de solitude; la nécessaire correspondance, l'extension en la plus haute vie, en la vie consciente, de cette correspondance qui constitue le monde en réalité par rapport à lui-même dans le symbole universel. Puis le mode merveilleux de cette réalité de la nature en l'homme conscient: Une aide semblable à lui. Une aide, une alliée, un bien. L'utilité, première loi du monde; mais semblable à lui. Son bien équivalent à lui-même, la conscience de son reflet, l'achèvement de l'harmonique étreinte. Quelle admirable leçon d'amour, de mystère, de vérité, mire le miroir rond des temples d'Orient! C'est elle qui coule dans l'eau, regard extasié de la terre au ciel, c'est elle qui fait l'eau du paysage troublante comme une présence et un regard d'être double, d'être mirante, aimante.

Dans sa richesse de vie essentielle, l'amour réalise en nous, par une virtualité s'accomplissant, le but qu'il poursuit à l'extérieur. S'il veut la présence de l'être correspondant, cet être il le porte toujours en lui par une incroyable hantise. C'est un des moments les plus étranges de l'amour et de la vie que cette entrée en nous d'un autre devenant notre vrai moi, le véritable

nous-même. La saveur en est indéfinissable; elle participe de la vie et de la mort. Peut-être que c'est l'émoi de cette inauguration de la vie que les lois naturelles nous dérobent. Ainsi l'amour, dont les merveilles nous donnent la saveur de mourir, nous donnerait aussi l'ivresse de naître ou de s'éveiller. C'est tout le miracle édénique. Parmi le jardin d'un monde renouvelé d'ivresse, Ève apparaît devant nous, nous-même, notre substance et notre image. Et aussi Ève domine, habite en nous. Dans les premiers temps on se débat, on s'épouvante; on ne comprend pas, on ne se comprend pas. Il faut tout un apprentissage, parfois, pour savoir que la vie est venue; jamais on n'eût été soi sans un autre en nous d'amour. Jamais il ne nous quitte; parfois sa présence n'est plus sentie; c'est un voile derrière lequel il respire. Ici est le plus grand témoignage humain au mystère des présences divines comme à la perpétuelle vie extasiée de l'art.

Puisque le bonheur d'aimer est la perpétuelle présence, l'absence est le grand mal d'amour, l'agonie insupportable. Elle y donne le mal de vivre à vide, de vivre le néant. Aussi la séparation est-elle le suprême sacrilège contre l'amour et contre la vie. Inversement l'humanité ne se lasse pas de voir le drame des amants séparés où elle comprend notre effort vers notre accomplissement.

On peut se demander quelle est la saveur de l'amour, le goût de son ivresse. Evidemment son calice d'or enferme la saveur même de vivre et de mourir, la saveur de notre âme formulée en fruits et en fleurs; totale, l'immense et unique ivresse d'être.

Autour de nous-mêmes, notre suprême conscience d'être, l'amour attire les modalités de l'être pour les fondre inexprimablement au divin feu. Le nombre, l'espace, le temps tombent comme un vêtement importun dérobant la réalité d'existence. L'amour a triomphé du nombre; ils sont un avec l'univers en eux. L'espace n'existe pas davantage; ils se sont unifiés et dans cet univers ils sont universellement seuls. Le temps se crispe, se contracte comme en un total magique, dans l'ivresse où ils boivent la saveur d'éternité. Il ne faut mesurer la succession ni la durée du temps à sa marche, mais à la vérité de l'émoi qui le manifeste, le réalise.

L'instant d'après n'est pas le plus efficace, mais celui qui vécut davantage. Tandis que se déroulent les inutiles complications de la vie, avec leurs dénouements, les mysticismes réalisent en des formes vivantes des images d'absolu.

Ainsi l'éternité les entoure et les mire comme l'abîme sous les courants de surface, eau à la fois effervescente et profonde. Il est, enfin, des moments réels! C'est l'intensité de la vie qui seule accomplit le temps. Et n'est-ce pas cette heure d'amour, d'éternité, que marquent les cadrans des prunelles à l'unique point noir?

En tout l'amour dompte le temps; il ne veut pas attendre: il ne sait pas s'user. Cette puissance de totalisation est une de ses plus grandes merveilles; il la manifeste partout. Toute notre vie, tous nos efforts se sentent épanouis dans l'amour triomphant. De même, dans la défaite, c'est notre vie entière qui s'annihile; chaque désir de l'enfant, chaque pensée de l'homme s'y trouve exaucée ou damnée. Comme au sacre des rois, à Reims, se mettait en la main souveraine le globe d'univers, l'amour nous livre la somme universelle. Il touche encore à l'absolu par le consentement des contraires.

Aussi l'amour ôte-t-il la peur de cette mort avec laquelle il

a de si prodigieux rapports, ainsi, du reste, que la virginité, dont il est la forme consciente. Moïse s'endormit doucement du lourd sommeil quand il eut vu la terre de promesse et de bonheur. L'homme meurt plus facilement quand il s'est vu ainsi marqué du signe de se connaître, quand dans le miroir d'âme il a su toute joie.

On imagine des causes comme des fins extérieures pour l'amour. La beauté, toujours elle! Nous la retrouverons toujours comme la face mystérieusement révélatrice du mystère; La beauté intervient ici avec les mêmes équivoques et la même vérité que dans l'art. Les calculs inutiles de l'esprit avide; les préjugés d'une sorte de tradition pareille aux traditions de courtoisie ont formé une beauté conventionnelle tout comme dans l'art les préjugés traditionnels aux souvenirs gréco-romains. Aussi comme sans cesse la vérité de la vie vient démentir le mensonge traditionnel, ajoute-t-on que l'amour dédaigne parfois la beauté.

Erreur profonde, il est sa résultante comme son but. Seulement il vit de la beauté véritable, qui comme pour l'art, est l'expressivité.

Expressivité du monde pour l'art; expressivité de l'être conscient pour l'amour. Au-dessus des soi-disant beautés conventionnelles; grandeur des yeux, éclat du teint, richesse de la chair, il fait luire de l'agencement de tout l'être un caractère mystérieux qui attire ceux qu'il faut, repousse les autres, attestant la plus secrète essence d'une vie. C'est l'héroglyphe de ce mot qu'ont lue ceux qui furent à jamais blessés par un regard. Souvent ils ignoraient encore tout du visage aimé; son expressivité d'art, sa correspondance symbolique les avaient liés uniquement. Là est la cause de l'amour, là aussi son inéluctabilité (rien ne peut garantir de cette correspondance), son indestructibilité, tous ses attributs renfermés dans la merveille primordiale: la personnalité. Cette beauté-là peut se trouver partout; cette beauté-là ne peut s'acquérir. De là il est impossible de plaire à ceux qui sont trop disgraciés de la nature; il n'est jamais impossible d'être aimé.

Ce signe, cette expression qui peut prendre une vie, révèle évidemment l'intimité de l'âme, la marque personnelle. Concluons que dans la beauté c'est une qualité intime de l'être située au delà de ses apparences accidentelles, un peu la pâte même de l'âme, la qualité de sa chair spirituelle, de son immatérielle matière qui forme l'inconnaissable cause de l'amour.

De même les mystiques rêvent d'aimer Dieu par delà ses attributs.

D'ordinaire, les amants, infallibles dans leurs intuitions mystiques, très aveugles souvent pour ce qui regarde la compréhension de l'esprit, n'ont aucune idée de cela. Ils cherchent alors la cause de l'amour dans une beauté que les autres ne comprennent pas, dont la vérité n'est visible que pour eux. Du reste, le langage des amants selon les lois mêmes de tout mysticisme, est absolument secondaire d'importance. Une seule phrase y existe, grande comme l'amour même, simple lieu commun: *Je vous aime*. Ces trois mots ne sont pas du langage, mais de la puissance de vérité dans la forme d'une phrase.

Ce sont des paroles sacrées attestant la *présence des âmes dans la vérité de la chair*.

Tout ce qui vient d'être dit permet de répondre à une des plus constantes questions de la vie. Aime-t-on plusieurs fois? *Essentiellement* l'amour est unique. Aux psychologues de s'enquérir des cas exceptionnels dont se confirmeraient la règle, tels que la greffe d'un amour sur un autre, le glissement, analogue aux

transports d'un édifice entier. Ces transformations attestent la plasticité de l'âme humaine; elles ne sauraient démentir la nature même de l'amour et de ses merveilles. Il faut citer encore l'admirable mot d'une femme: Si l'on aime une seconde fois, c'est qu'on n'avait pas aimé vraiment la première. Rappelons-nous la définition de l'amour: l'appétit de la personnalité. L'amour est donc une faculté nouvelle dans l'âme comme il est une fonction ajoutée au corps. Mais cette faculté, prodige incroyable, rassemblement inouï de termes contradictoirement splendides, cette faculté est *personnelle*. Ce n'est plus moi, c'est elle. La faculté qui s'éveilla en mon âme est marquée par la merveille du nom propre. Nom propre absolu de mot qui met Dieu dans l'univers divin. Irrémisiblement un autre, qu'il vive ou qu'il meure, existe en nous, selon nous, ne devant mourir qu'avec nous... Peut-être! Cette faculté, avec son merveilleux signe du mariage chrétien, est le plus notre de nous-même.

Mais ce sont là merveilles rares, merveilles de la foudre frappant la vie au sommet. Les premières amours ne sont, d'ordinaire, que des amalgames d'affection et de sensualité; le dieu vient ensuite.

L'amour, le merveilleux amour, n'est pas toujours heureux. Sa souffrance est à la fois la plus complète des tortures et quelque chose pourtant de meilleur que tout autre plaisir. On se rappelle le vieux mot du joueur: Le premier bonheur est de jouer et de gagner; le second, de jouer et de perdre. Ainsi, après le bonheur de l'amour heureux vient le bonheur de l'amour souffrant! Et nous retrouvons une profonde leçon d'art que la mystique complétera. L'art nous a appris à jouir également du pénible et de l'agréable pour l'ivresse suprême de *sentir l'exprimé*. L'amour nous apprend plutôt l'équivalence de jouir ou de souffrir pour le bonheur d'aimer. Toujours le bonheur est dans l'accomplissement de se connaître, en amour, en art, en mystique; dans la nature, dans soi-même, en Dieu. Ainsi nous trouvons l'ultime leçon humaine: Que le plaisir ni la peine ne sauraient être le prix non plus que la direction de vivre; que le bonheur seul oriente en transformant tout.

Le mot que nous avons employé pour désigner le troisième terme de cette confrontation: la mystique, est le terme consacré par la théologie pour désigner le mysticisme catholique. Nous ne regarderons le mysticisme religieux que dans cette forme unanimement avouée suprême, et au seul point de vue artiste, tenant à réserver l'attention entière à la confrontation esthétique et à ses résultats. Un respect nouveau seulement nous guidera; car ici la ténacité est un rideau de temple frémissant de gestes divins. De la sorte, nous n'aurons pas à étudier, à classer la foule des formes primitives, notamment ces excitations orgiaques des facultés psychiques livrées aux plus diverses influences inférieures, mais toujours selon le procédé d'un appétit, d'une intuition, que l'intelligence suit mais sans pouvoir en restreindre les ébahissantes surprises.

Nous avons vu l'intelligence méconnaître l'essence de l'art et de l'amour. Inutile de dire que la mystique est mieux méconnue encore. C'est ici le pays de rêve (rêve ou réveil?) que raconte seulement l'ivresse de récits extasiés. Pourtant le témoignage irrécusable du fait psychique apparaît aussi clair dans le cas présent que dans l'art ou l'amour. Il a le seul défaut d'être étrange et rare, inexprimablement. Rien de plus simple que de le formuler, ce fait psychique, en dehors de toutes les magnificences humaines et divines qu'il peut enfermer. Dieu, l'Être absolu et personnel,

peut être recherché par l'esprit, inféré par la foi; la mystique crée l'appétit du divin; elle recherche, dès cette vie, le bonheur dans l'*union sentie* avec Dieu. Pour cela, elle va jusqu'à créer dans l'âme et l'organisme, des facultés, des adaptations, souvent par une sorte d'entraînement qui agit comme l'instinct naturel dans l'art et l'amour.

Le mysticisme est lié au mouvement de la civilisation et du développement humain comme la dispersion des fleurs dans une prairie. Il fleurit selon que l'âme n'est pas écrasée par le pas du bétail et des chevaux de guerre.

Une très intéressante étude serait celle de sa dispersion dans le temps et l'espace, comme des réactions, sur lui, de la vie et de l'idée. Nous ne pouvons y songer cette fois. Son premier code fut, on le sait, le faux Denys l'Aréopagite, action chrétienne dans l'épanouissement d'Alexandrie; réaction chrétienne contre le néo-platonisme apportant les reliques du mysticisme ancien: les souvenirs orphiques, pythagoriciens, platoniciens. Le pseudo-Aréopagite est traduit par Scot Erigène; il favorise alors les premières floraisons animiques de l'Irlande. Cassien, ce premier reporter, donne l'exemple après la théorie en allant « interviewer » les ascètes (qui ne sont pas toujours des mystiques) des Thébâides, des déserts chrétiens. Il faut noter ici surtout le mouvement littéraire, amoureux et contemplatif que synthétisa Dante, une des grandes dates d'âmes. Puis ce foisonnement plus ignoré en nos pays, aux bords du Rhin, dans le nord, qui fut couronné par Ruysbroeck l'Admirable, inimitable fleur de feu.

Toute la mystique est à base d'amour. Jamais peut-être la puissance d'aimer n'apparut comme dans cette vie où elle crée des âmes et, un peu, des corps nouveaux; où elle refait l'humanité à l'image divine pour la divine union. Il y a là une série d'anecdotes merveilleuses, incroyables et surtout invraisemblables, curieusement inconnues (d'en avoir donné quelques-unes, Huysmans fut célèbre), dont le récit aurait une toute autre saveur que notre aride essai de théorie. Nous n'y pouvons prendre que ce qui doit éclairer celle-ci. Il s'est formé un trésor innombrable d'expérimentations d'âmes par les plus terribles « réactifs » psychiques: la solitude, la méditation, la brûlure de l'âme sur elle-même, les forces secrètes éparses dans l'univers et au-dessus de lui. Selon une irréprochable méthode expérimentale, il en résulta une sorte de code donnant la marche ordinaire et les étrangetés d'exception de cette entrée de l'extase dans l'homme.

Une terminologie aussi spéciale que barbare achève la désorientation du premier abord. Un des phénomènes les plus instructifs pour nous est la *ligature*: Une suspension des activités ordinaires de l'organisme au profit de la faculté nouvelle appelée. Il est curieux de retrouver là ce même principe qui fait la timidité caractéristique de l'amour, cette annihilation de l'être par le feu proche faisant parler de politique ou de mode, de la guerre des Boers ou du *Philippe II* de Verhaeren, si d'aventure on se trouve près de l'aimée. Cet état se dégage tout en s'accomplissant vers un détachement des perceptions ordinaires et l'installation d'une sorte de perpétuelle extase donnant l'émoi, le bonheur de la divine présence aimée. Les modes de cette ultime activité d'âme apparaissent merveilleusement parallèles à ceux que nous avons surpris dans l'art et l'amour. Qu'il nous soit permis de dire ici combien pour le croyant cette conformité de l'expression religieuse avec les suprêmes activités naturelles pourrait être utile à l'évidence de sa foi. De nouveau, point d'autre mode d'expression que le langage constitutif du monde, le symbole.

C'est lui qui inspire toutes les images des éblouissantes visions et des récits émerveillés; c'est lui qui permet, *seul*, par le rapport naturel entre ordres de perception différents, de nous faire sentir quelque chose d'une vie sans lien avec la nôtre, sans point de comparaison aux mots ordinaire. Le symbole anime la montagne du purgatoire de Dante, ascension; l'entonnoir, déchéance, de son enfer concentrique. C'est là un souvenir affaibli des inexprimables splendeurs d'aventures que le symbole fait éclore dans l'atmosphère surhumainement ardente des mystiques pour nous dire cette saveur divine qui *n'est rien de ce en quoi elle est*.

Un moine allemand était accoutumé de fixer le soleil comme l'aigle symbolique de Jean, parce que le soleil marque l'évidence divine.

L'art les envahit d'une façon spontanée; comme chantent les oiseaux par amour, par amour ils expriment en art symbolique immédiat, cette expressivité universelle, cette vertu d'harmonie qui les enivre dans ce monde de l'émoi divin. Herman-Joseph de Steinfeld — un nom exquis! — chante, sans savoir la musique, des mélodies populaires, ensuite, dans toute l'Allemagne. Les onze mille vierges, voletant sous le symbole de colombes, les lui ont apprises. Elisabeth de Thuringe, étant en agonie, chante également un chant confus et délicieux, involontaire comme le rôle qu'il remplace. Il faudrait démêler dans les œuvres de ces symbolistes véritable la note qui est peut-être en peinture l'inimitable caractère de l'Angelico. Si l'art pur a montré par le symbole la possibilité, le naturel d'une génialité littéraire spontanée; dans la mystique, elle s'atteste unanimement.

Le cuisinier de Ruysbroeck écrit mieux que lui, au témoignage des contemporains. Gertrude la Grande, Mechthilde, sainte Thérèse, Grignon de Monfort témoignent de diverses génialités subites. Comme le rite nuptial est symbole de l'amour d'âme et, ainsi, symbole central du monde, il devient, en la mystique, symbole de la vie absolue.

La continuelle présence y est le bonheur, ce que nous avons vu en amour. Elle l'éternise de permanence; ce primordial symbole de rite, la communion, l'inscrit dans les fêtes des jours. Et songeant à cette magnificence symbolique, à celle de l'élévation, moment unique où il semble que se crispe le temps, le lieu et le nombre, toutes les modalités de l'être autour de l'Être essentiel en symbole d'unité, nous oserons proclamer ceci: Les mysticismes sont les temples où se célèbre l'identique messe d'un perpétuel minuit. Tous aboutissent à la révélation d'un temple noir pour l'éclair rond en hostie. La nuit, la ténèbre nuptiale, les mystiques l'adorent plus que Tristan ne le pourra jamais. Il en meurt; eux en vivent. Et la face de la ténèbre, dit Ruysbroeck, c'est l'éclair. Foudres mettant Dieu en l'âme selon l'éternel symbole de la blessure, éternel symbole et métaphore d'amour.

Prendre; prendre en soi. On ne peut posséder rien que d'aimer. Si un seul point donne la mort, il faut qu'une semblable merveille ait lieu en vie.

Toute prise par l'esprit, les sens, reste irréaliste. L'amour seul sait unir à sa substance dans la vibration d'une même flamme. Au-si les mystiques autant que les amants parlent-ils de cœur blessé. Ils adorent le cœur ouvert d'un Dieu. Et en imitation le leur s'ouvre pour prendre tout en lui, aboutissement de l'art, de l'amour, de l'extase. Oh grands cœurs voraces dévorant un univers!

Le symbole ayant ainsi constitué leur vie, l'achève par le baiser

qu'ils cherchent jusqu'en Dieu. Ce rapport de la vérité des lèvres et des âmes est au fond simplement la dernière possibilité, la forme vivante et consciente du symbole. Il se révèle rythme universel de l'être en la vie par ce baiser mystique unissant le Fils, Pensée, Verbe, au Père, dans les ailes de feu de l'Esprit.

Que pourrait-on obtenir par la synthèse essayée si on la réussissait bien? Quelques définitions; la confirmation de nos plus chères opinions artistiques; un sentiment plus aigu du sens de la vie

N'est ce pas ce qui, sous des formes latentes, apparaît déjà par tout l'art nouveau de désir?

C'est ici le mystère des fleurs comme du soleil, cette corolle unique mirée par toutes les autres.

Je n'ai pas à le redire, son rôle dans la vie vous est présent. Les fleurs s'accordent naturellement à nos joies, à nos douleurs, à nos espoirs, parce qu'elles sont l'épanouissement même. Elles parent le temple, la chambre d'amour, le lit funéraire et l'escult les a vues tourner dans l'abîme où elle glisse par le sang répandu en piège. Elles sont aimées des femmes, elles sont des femmes. C'est qu'elles ne sont pas les tiges ni les feuilles en marches, toujours renouvelées, et qui seulement préparent leur triomphe. Elles s'épanouissent, meurent, ne se transforment pas. Elles sont la stabilité active, l'accomplissement; l'art, l'amour, l'extase divine. La personnalité enseigne la totale vie d'individualisme que la mystique enseigne, que l'art veut aujourd'hui

Nous avons vu deux modes de percevoir, l'un mystique, l'autre inverse. Ils répondent, nous l'avons vérifié constamment, à deux buts, deux résultats différents, deux modes de la vie: D'une part la croissance, de l'autre l'épanouissement.

Les tiges, les feuilles sont un effort *vers autrement*. La fleur est l'effort victorieux se possédant enfin. L'accomplissement est donc la leçon que donnent les mysticismes avec leur bonheur immédiat, leurs absolus relatifs, si on peut dire, leurs secrets paradis sur terre. L'accomplissement pourrait bien être le bonheur même et celui-ci devient beaucoup plus clair, plus impérieux lorsqu'on l'étudie sous ce nom d'emprunt. Et si l'on veut s'instruire par les mots, ne dit-on pas: Une beauté accomplie?

La beauté, c'est un accomplissement total manifesté et voilà sa source de bonheur et sa leçon. Les faims du beau, de l'expressif, de l'aimant, du divin, nous enseignent le bonheur et c'est ce mot de vie qui forme l'essence, la saveur unique du mystère comme une seule ivresse dans trois différents calices d'autel.

EDMOND JOLY.

La Musique à la Libre Esthétique.

La première audition de musique nouvelle donnée lundi à la *Libre Esthétique* a été une manifestation d'art des plus intéressantes. Au programme, des œuvres de Vincent d'Indy, Pierre de Bréville, Gabriel Fauré, Guy-Ropartz et Alexis de Castillon.

Le jeune quatuor Zimmer nous a fait entendre le deuxième quatuor de Vincent d'Indy pour instruments à cordes; l'exécution qu'il en donna fut d'une belle ardeur et d'une attachante sincérité.

Le cadre restreint de ce compte rendu ne nous permet pas d'entrer dans de longs développements au sujet de cette page maîtresse, une des plus hautes sans contredit qu'ait produites l'école française contemporaine. Nous voulons seulement dire quelques réflexions qu'elle nous suggère.

Construit tout entier sur un thème de quatre notes (*sol, la, ut, si*),

ce quatuor appartient au genre dit « cyclique »... Qu'on se rappelle à ce sujet le quatuor *B La F*, dû à la collaboration de quatre compositeurs russes, et plaisamment dédié à l'éditeur Belaïeff, de Leipzig. Par d'ingénieuses métamorphoses, le thème générateur soutient à lui seul l'architecture de quatre mouvements auxquels l'auteur a imprimé un caractère différent tout en soulignant de façon énergique leur lien de parenté. Qu'il nous suffise de citer comme exemples le deuxième mouvement (*très animé*) traité en forme de danse populaire, et le profond et troublant *adagio* (*très lent*) qui atteint par endroit à une plénitude de sonorité et à une ferveur d'accent où il passe du Beethoven.

A quoi donc attribuer l'indécision et même la résistance de certain public en présence de pareille musique? D'où provient cette confusion dont se plaignent les mélomanes des Conservatoires? Nous pensons qu'il faut la mettre sur le compte de l'extrême souplesse rythmique et de la complète indépendance des parties qui tissent la trame instrumentale. Depuis de longues années, la culture musicale s'appuie sur la carrure, sur les dépendances rythmiques, et érige en dogme la servitude des parties dites d'accompagnement. La perception des rythmes s'est ainsi rétrécie et comme canalisée dans la seule perception de la partie chantante; le reste ne se considère que comme vague remplissage, harmonie succulente, bonne tout au plus à arrondir la sonorité.

Vincent d'Indy s'affirme avant tout comme un rythmicien. Pénétré de la nécessité, évidente dans tous les arts, d'émanciper les rythmes et de réaliser des formes nouvelles, il réagit contre l'inertie rythmique. En fervent traditionaliste, il s'inspire des procédés de l'école du contrepoint vocal, et son quatuor nous semble une sorte de motet instrumental. Comme dans les motets du XVI^e siècle, les parties y évoluent en toute indépendance; les entrées des voix, le lacis mélodique, et même les détails du développement, de la fragmentation thématique, des imitations, tout respire l'*ars mensurabilis*. Il reprend les vieilles mesures 3, 3/2, superpose une partie en 3/2 à des parties en 2/4, puis les intervertit, enchevêtrant les rythmes de la façon la plus piquante et la plus expressive. Et quelle souplesse dans ces 3/4, 1/4, 5/4 qui se suivent, s'amalgament et se quittent pour se reprendre avec une variété dynamique incroyable!

Une autre marque bien personnelle de l'auteur consiste dans la saveur agreste de ses thèmes. Par son contour, par ce crochet ascendant : *la, ut, si*, le thème générateur témoigne de son allure populaire et campagnarde. Vincent d'Indy possède la poésie des sonorités; nul plus que lui n'écoute de manière plus respectueuse les voix sans nombre de la nature. On sent que, chez lui, thèmes et harmonies sont nés d'une communion avide et profonde avec les grands horizons tour à tour clairs et embrumés. C'est un « plein-airiste » musical.

Pierre de Bréville présentait une série de mélodies d'une élégance svelte et d'un art délicat. D'ingénieuses subtilités y coudoient des candeurs très averties, et avec cela, une émotion contenue, esquissée plutôt que soulignée. Le *lied* tend d'ailleurs à agrandir son cadre et à se transformer en petit drame. Duparc, Chausson, les frères Hillemacher nous ont donné des chefs-d'œuvre à cet égard. Pierre de Bréville appartient à la même école. Ici, l'enfantine chanson s'ouvre sur la vie et pleure le soir après avoir ri le matin : *La Belle au bois*, *Il ne pleut plus*, *Le Furet du bois joli* et *Sur le pont* sont de charmantes pages d'ingénuité émue. La *Petite Ilse*, d'une si pénétrante mélancolie,

et la fresque printanière intitulée : *Les Fées*, furent délicieusement détaillées par M. Maurice Bagès; la *Mort des Lys*, les *Lauriers sont coupés* et *Aimons-nous* nous permirent de goûter la voix expressive de M^{me} Braun, et le talent solide de M. Demest. Enfin, dans le *Chœur des Divinités de la forêt de Çakountala*, musique de scène écrite pour le drame de Ferdinand Hérold, M^{me} Miry a finement interprété la teinte mystérieuse de l'œuvre, teinte qu'éclaircissent de gracieuses arabesques de flûte.

Fauré était représenté par une fantaisie pour piano et flûte où M. Vandenkerve fit merveille.

Quant à la belle pièce en *si mineur*, pour deux pianos, de Guy-Ropartz, elle fut jouée avec une puissance simple par MM Octave Maus et Lesbroussart.

Pour finir, l'*Andante* et le *Scherzo* de la sonate de violon et piano du précurseur A. De Castillon. M^{me} Schmidt a mis dans le mouvement lent la grave mélancolie qu'il comporte, et dans le *Scherzo* ce caractère chevaleresque qui perce jusque dans les badinages et qui constitue la marque du regretté musicien. M. Octave Maus tenait le piano avec autorité.

L. DE LA LAURENCIE

Le lendemain, une seconde séance fut consacrée aux compositions de quelques élèves de M. Vincent d'Indy, à la *Schola cantorum*: MM. Victor Vreuls, G. Bret, A. Dupuis, D. de Sévérac, Alquier, R. de Castéra, Sérieyx, P. Coindeau, Marcel Labey.

L'abondance des matières nous oblige à en ajourner le compte rendu, ainsi que celui de la très intéressante audition que donnèrent le soir, à la Grande-Harmonie, MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes avec le concours des solistes de la *Schola* et de M. Crickboom.

JEAN-CHARLES CAZIN

Une des personnalités éminentes de l'art français, le peintre Jean-Charles Cazin, vient de mourir subitement dans le Var, où il était allé se reposer des fatigues d'un labeur assidu. Il était né à Samer, dans le Pas-de-Calais, en 1841.

Cazin prit part régulièrement, depuis vingt-cinq ans, aux Salons de Paris, où ses toiles harmonieuses, d'une grande sincérité d'impression, étaient unanimement admirées. Ses débuts furent néanmoins discutés, car ils apportaient dans la peinture, comme c'est le cas pour tous les artistes originaux, une note nouvelle qui heurtait les idées reçues. Il fut choisi en 1865 comme professeur de dessin à l'école d'architecture fondée par Emile Trélat, occupa pendant quelque temps les fonctions de directeur de l'École des Beaux-Arts de Tours, passa ensuite à Londres où il remplaça Alphonse Legros comme professeur de dessin au South-Kensington et rentra en 1875 en France qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.

Bien qu'il ait composé quelques tableaux de figures (le *Chantier*, la *Fuite en Égypte*, le *Voyage de Tobie*, le *Départ*, *Agar et Ismaël*, *Judith à Béthulie*) — dans lesquels le décor avait d'ailleurs un rôle prépondérant, — c'est surtout dans le paysage que brilla Cazin. Il s'inspirait de préférence des sites des environs de Boulogne, ces pittoresques villages d'Outereau, d'Equihen et du Portel, où il s'installait pendant l'été. Il s'était fait construire à Outereau, non loin de la mer, un vaste atelier qui était en même temps pour cette famille d'artistes — on sait que M^{me} Cazin est un statuaire de talent et que Michel Cazin, leur fils, se distingue

à la fois comme graveur, comme peintre et comme médailleur, — un centre de réunions charmantes et un foyer d'art qu'avait l'esprit cultivé et la haute intelligence de Charles Cazin.

Indépendamment de ses toiles, actuellement très cotées, bien que les dernières marquent un fléchissement vers la convention et les redites, Cazin laisse les plus beaux grès qu'ait produits la renaissance de l'art céramique en France, et il eut l'honneur d'ouvrir le chemin à la pléiade d'artisans qui compte actuellement, parmi les plus réputés, les Chapelet, les Delaherche, les Delpayrat les Bigot, les Dammouse, les Lachenal les Jeanneney. C'est lui aussi à qui, sur le désir de Puvis de Chavannes, fut confié le soin d'achever les frises composées par le maître pour couronner sa décoration du Panthéon.

EXPOSITIONS

La galerie du Cercle artistique s'est ouverte, la semaine dernière, à un peintre, M. Henri Ottevaere, et à un sculpteur, M. Victor Rousseau, qui tous deux s'efforcent de réaliser un art de pensée et de symbole où la spiritualité se marie à l'expression de la nature.

L'envoi du statuaire, qui comprend une vingtaine d'œuvres diverses : marbre, bronzes, terres vernies, est particulièrement remarquable.

On sait la place que M. Rousseau a, par un travail persévérant inspiré par une admirable conscience d'artiste, conquise parmi les sculpteurs belges.

Le projet de tombe pour un enfant, le *Drame humain*, et la figurine qu'il expose en ce moment au Salon de la *Libre Esthétique* suffiraient à le classer parmi les ouvriers d'art, peu nombreux, qui unissent la perfection du métier au sentiment et à l'harmonie des formes. Ses compositions récentes : *Curieuses*, un adorable groupe en bronze, *Danse antique*, qui évoque l'élégance gracile des Tanagra, *Idylle*, *Homme au repos*, marquent, au même titre que les œuvres antérieures réunies par l'artiste, un talent mûri, sûr de lui-même, à la fois puissant et délicat. Encore qu'il dérive — trop visiblement parfois — des maîtres de la Renaissance italienne, l'art de M. Rousseau a, dans l'expression de la beauté humaine, un accent particulier qui fait, du premier coup d'œil, reconnaître ses créations entre toutes. Il s'attache, semble-t-il, plus au caractère des attitudes qu'à celui des physiologies. Ses figures ont des gestes souples, des mouvements onduleux, d'un charme souvent inédit. Il fixe la vie non dans l'instantanéisation d'une action passagère mais dans la mimique, synthétiquement notée, qui extériorise nos sentiments et nos pensées. De là un art concentré, eurythmique, de lignes cadencées, d'allures nobles et aisées, dont l'aspect parfois un peu froid est corrigé par des joliesse de modelé qui font de toutes les figures de M. Rousseau des bibelots précieux. Il en est qu'on voudrait voir, comme tels morceaux charmants de Clodion ou de Falconnet, montés en vases, en pendules, en fontaines d'appartement. La *Coupe d'oluptés* semble donner raison à cette impression. Mais il est des œuvres plus importantes, *Le Cantique des Amants*, *La Femme d'trente ans*, qui révèlent un artiste de plus large envergure, et tel buste d'enfant en marbre le montre apte à exprimer avec une saisissante vérité et une rare intensité de vie le « document humain ».

M. Ottevaere a, dans ses féeries nocturnes, — cathédrales enveloppées de ténèbres, parcs baignés de lune, — d'heureuses trouvailles, des inventions poétiques plus littéraires peut-être que picturales, mais qui attestent une nature sensible à la beauté et un esprit peuplé de visions épiques. Au demeurant, une intellectualité plutôt qu'une palette, ainsi que le prouvent les maladresses du peintre lorsqu'il cherche à exprimer un site qui ne parle qu'aux yeux ou à accorder avec un fond de paysage quelque portrait exécuté d'après nature.

Quand il peint de mémoire, M. Ottevaere reconstitue d'agréables impressions dans lesquelles la réalité objective s'allie au rêve : tels ses parcs silencieux sous les ombrages desquels

La gerbe d'eau qui bérce
 Ses mille fleurs,
 Que la lune traverse
 De sa pâleur,
 Tombe comme un averse
 De larges pleurs.

Moins heureux quand il sort du domaine des sensations irréelles, il donne néanmoins parfois l'impression fidèle de l'atmosphère lourde et ambrée de Londres (*Un dimanche matin sur la Tamise*) ou de la fluidité des horizons parisiens (*Notre-Dame*). Au demeurant, un artiste sincère, consciencieux, fermement épris de son art, curieux de sensations et d'émotions, et qui échappe heureusement aux banalités d'un art mercantile à la portée de quiconque a usé quelques fonds de culotte sur les bancs d'une académie.

O M.

Conférence de M. E. Verhaeren.

Les Burgraves.

La conférence que fit M. Emile Verhaeren jeudi dernier, au théâtre Molière, raviva, pour l'exalter mieux encore, le souvenir obscur et grand que nous avons gardé de l'admirable trilogie hugonienne, de cette œuvre d'immense et tragique envergure dont un poète seul, après tant d'années de silence, peut évoquer soulain les étranges figures et faire qu'elles paraissent renouvelées et plus fécondes, et plus vivantes et plus simples.

Que ce drame soit non fantastique — ou, donc, invraisemblable — mais *legendaire* et par là-même se réclamant d'une réalité plus véritable que celle appelée historique, voilà ce que M. Verhaeren inféra tout d'abord de l'inspiration même de cette merveilleuse histoire de l'Empereur fantôme et du Burgrave centenaire. Et, la légende une fois instaurée en dehors des lois rigoureuses de l'espace et du temps, le poème humain s'amplifie et se magnifie en symboles dont Wagner seul, après Hugo, sut remplir la double formule.

Ainsi, par la puissante et profonde compréhension d'une œuvre dont on a trop oublié sans doute la valeur et la beauté vraie pour ne se souvenir un peu que de sa véhémence chevaleresque, M. Verhaeren nous a donné une fois encore la joie d'entendre interpréter très hautement l'art d'un grand poète par un grand poète.

JEAN DOMINIQUE

CARNET ARTISTIQUE

Du 31 mars au 6 avril 1901.

AU MUSÉE : Salon de la *Libre Esthétique*. — Clôture aujourd'hui dimanche, à 5 h.

AU CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. Binjé.

ATELIER TH. VINÇOTTE : Exposition particulière (de 2 à 6 h.). Clôture le 3 avril.

Dimanche : 2 h. *Armide* au Conservatoire. — 2 h. *L'Arlésienne* à la Monnaie.

Lundi : 8 h. 1/2, première séance Delgouffre. Œuvres de Mozart (Erard).

Mardi : 8 h. 1/2. *Philippe II* au Parc.

Mercredi et jeudi : 8 h. *L'Arlésienne* à la Monnaie.

Samedi : 8 h. 1/2. Concert Chiaffitelli-Wolff (Erard).

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement vient d'acquérir au Salon de la *Libre Esthétique*, pour le Musée de Bruxelles, les œuvres suivantes : ALBERT BAERTSOEN : *Les Chalands sous la neige* (n° 71); ÉMILE CLAUS : *Passage des vaches* (n° 121); GEORGES LEMMEN : *Lecture* (n° 289); Couture (n° 290); *La Chambre des enfants* (n° 295); THÉO VAN RYSELBERGHE : *Jeune femme et enfant* (n° 477).

Il a en outre fait choix, pour le Musée des Arts décoratifs et industriels, d'un certain nombre d'objets d'art dont nous donnerons ultérieurement le détail.

Le Musée du Luxembourg a acquis la *Petite cour, le soir, au bord de l'eau* (n° 70) d'ALBERT BAERTSOEN.

Le Salon de la *Libre Esthétique* sera irrévocablement clôturé aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Parmi les dernières acquisitions d'œuvres d'artistes belges faites par le gouvernement français pour le Musée du Luxembourg citons le *Monument à Jean Volders*, qui valut au sculpteur Jules Van Biesbroeck, de Gand, la médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

MM. A. Apol, E. Godfrinon, P. Grislain et C. Hastrate exposeront, du 2 au 8 avril, quelques-unes de leurs œuvres à la Grande-Harmonie.

Le théâtre de la Monnaie et le théâtre du Parc réunis ont donné hier et donneront aujourd'hui, en matinée, une représentation de *L'Arlésienne* qui ouvre aux spectacles bruxellois une ère nouvelle.

L'idée d'associer la troupe de notre première scène de comédie avec les éléments musicaux de premier ordre qu'offre le théâtre de la Monnaie est vraiment heureuse et pourra amener, si le public s'y intéresse, ce qui n'est guère douteux, toute une série de réalisations intéressantes.

Parmi les pièces qui exigent le double concours des comédiens et des musiciens, citons entre autres *Egmont* de Beethoven, *Manfred* de Schumann, *Athalie* et *le Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, *les Erynnies* de Massenet, *Caligula* de G. Fauré, *Prométhée* (texte de J. Lorrain et A.-F. Hérolde) et *Pelléas et Mélisande* (Maeterlinck), du même compositeur. Les directeurs du Parc et de la Monnaie auront donc, pour l'avenir, un répertoire attrayant s'ils persévèrent, ainsi que nos l'espérons, dans la voie qu'ils inaugurent aujourd'hui.

En ce qui concerne les œuvres de Fauré, les dernières venues dans ce genre mixte de drame et de musique, *Caligula* fut joué naguère à l'Odéon avec les chœurs et l'orchestre d'E. Colonne, *Prométhée* à Béziers, l'an passé, et *Pelléas et Mélisande* à Londres, il y a deux ans.

C'est, selon toutes probabilités, le 10 avril que passera à la Monnaie la *Walkyrie*, qu'on répète activement en ce moment

avec la distribution suivante : Siegmund, M. Dalmorès; Wotan, M. Seguin; Hunding, M. Vallier; Brunnhilde, M^{me} Litvinne; Sieglinde, M^{lle} Paquot; Fricka, M^{me} Bastien. Les Walkyries seront chantées par M^{mes} Maubourg, Doria, Gottrand, Montmain, Ernaldy, etc.

Aujourd'hui, dimanche, le théâtre Flamand de Gand donne la huitième représentation du *Mort*, de Camille Lemonnier. Aucune autre œuvre n'ayant obtenu cet hiver autant de succès, c'est le drame de notre collaborateur qui a été choisi par les artistes de la troupe dramatique du théâtre pour faire leurs adieux au public.

M^{me} E. Armand, du théâtre de la Monnaie, qui s'est consacrée exclusivement à l'enseignement, donnera le 16 avril, à 2 heures, au théâtre du Parc, par invitations, une audition des élèves de son cours de déclamation lyrique.

Des scènes de *Roméo*, des *Dragons*, de *Mignon*, de *Sigurd*, d'*Hamlet*, de *Carmen*, d'*Aïda*, de *l'Africaine* et de *Rigoletto* seront jouées en costumes.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le vendredi-saint, à 7 h. 1/2 du soir, *Lamentatio*, chœur à quatre et cinq voix, de Gregor Allegri (1590-1632), *Popule meus*, double chœur, de J. Modlmayr, et *Recordare Domine*, chœur à cinq voix, de Gaetano Capocci.

Le dimanche de Pâques, à 10 heures du matin, la *Messe solennelle de Saint-Remi*, soli, chœurs et orgue, de Théodore Dubois; au graduelle : *Aleluia* et *Victime Paschali*, en chant grégorien; à l'offertoire : Prélude pour orgue, de J.-S. Bach, et *Tantum ergo*, chœur et orgue, d'Aug. De Boeck.

Au salut de 4 heures, des œuvres de Mendelssohn, André Heidet, Joseph Ryelandt et Théodore Dubois.

MM. F. Chiaffitelli et A. Wolff donneront le 6 avril, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, une séance de musique avec le concours de M^{lle} A. Tourjean et M. G. Lauweryns.

M. Ch. Delgouffre organise, avec le concours de M^{lle} Bousman, cantatrice, et de M. A. Barthélemy, violoniste, trois séances respectivement consacrées à Mozart, à Beethoven et à Schumann.

Ces auditions, dont chacune sera précédée d'une conférence sur les œuvres interprétées, auront lieu à la salle Erard, les 1^{er}, 16 et 29 avril.

Le Comité du Monument à Arthur Rimbaud fait appel aux admirateurs du poète en vue de parfaire la somme de 1,800 fr. nécessaire à la réalisation du projet dont nous avons parlé. La moitié de cette somme a été souscrite, ce qui a permis d'envoyer à la fonte le buste exécuté à titre gracieux par M. Patern Berrichon. On est prié d'adresser les souscriptions aux bureaux de *l'Art moderne*, qui les transmettra au Comité.

Dans sa livraison d'avril, le *Magazine of Art* publie une étude de M. Octave Maus sur l'évolution de l'art décoratif en Belgique. Parmi les œuvres reproduites, citons la *Façade de l'hôtel Chamberlani* et un intérieur par le regretté Paul Hankar, la *Salle des fêtes de la Maison du Peuple* par Victor Horta, le *Monument à Charles Buls* de Victor Rousseau, le *Monument de Mérode* par Paul Du Bois, etc.

Nous avons appris à regret la mort de l'architecte J.-J. Van Ysendyck, membre de l'Académie royale de Belgique, membre de la Commission des monuments, membre correspondant honoraire de l'Institut des architectes britanniques, officier de l'ordre de Léopold, etc.

M. Van Ysendyck était né à Paris en 1836. On lui doit nombre de travaux intéressants, notamment de jolies constructions dans le style de la Renaissance flamande pour lequel il avait une prédilection et qu'il s'était particulièrement assimilé, entre autres les hôtels de ville de Schaerbeek, d'Anderlecht et de Ternath. Il fut chargé aussi d'importantes restaurations, notamment de celle de l'Eglise du Sablon, des Halles d'Ypres, etc.

Un bon exemple à suivre : le Conseil de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation de France vient de commander au graveur L. Bottée (qui exécuta l'insigne des Jurés de l'Exposition universelle) une plaquette destinée à remplacer l'ancien jeton portant l'effigie de Louis XVIII.

En Belgique, le Barreau ne possède aucun insigne, alors que les membres du Sénat et de la Chambre des représentants, les membres de la Députation permanente et du Conseil provincial, les conseillers communaux, etc en portent. On pourrait en doter tout au moins les Bâtonniers et membres des conseils de discipline, ou autoriser ceux-ci à porter l'insigne en or tandis que les avocats non investis de fonctions disciplinaires le porteraient en argent. Dans bien des cas — celui, par exemple, d'un procès d'assises sensationnel, d'un huis clos, etc., la présentation de l'insigne professionnel pourrait avantageusement remplacer le port de la robe exigé pour avoir accès dans les salles d'audience.

Enfin, la plaquette adoptée pourrait, exécutée dans des dimensions plus grandes, servir à commémorer quelque événement de la vie judiciaire : jubilé professionnel, manifestation de sympathie, etc

Nous ne manquons pas d'artistes qui exécuteraient avec art ce bijou.

A la vente de la collection Ch. de Bériot, qui a eu lieu à Paris (hôtel Drouot) le 11 mars, les tableaux d'Eugène Boudin, dont se composait principalement la collection, ont atteint des prix assez élevés. Citons entre autres : *Anvers, vue prise de la citadelle nord*, 12,950 francs; *Anvers*, 8,000 francs; *Vue d'Anvers par un matin d'été*, 6,500 francs; le *Port d'Anvers en 1871*, 5,000 francs; le *Casino de Trouville*, 7,200 francs; la *Baie de Portrieux*, 5,800 francs; le *Marché aux poissons à Bruxelles*, 4,000 francs; la *Poissonnerie à Bruxelles*, 3,750 francs, etc.

Il y avait, en tout, vingt et une toiles de Boudin, qui ont atteint ensemble la somme de 115,620 francs.

Un Claude Monet, *Le Panthéon vu de la colonnade du Louvre*, a été adjugé 10,300 francs.

Les Jongkind se sont particulièrement bien vendus : *Vue de Maassluis*, 31,100 francs; *Patineurs en Hollande*, 19,100 fr.; *Canal à Dordrecht*, 16,600 fr.; *Rotterdam la nuit*, 12,700 fr.; les *Patineurs à Overchie*, 9,000 francs; *Cloir de lune*, 9,000 fr.; *Nevers*, 8,000 francs; *Honfleur*, 7,900 francs; *Notre-Dame*, 7,000 francs, etc.

Citons encore : Alfred Stevens, le *Jour de fête*, 7,000 francs; Harpignies, les *Chênes de Château-Renard*, 14,800 francs; id., la *Maison reflétée*, 10,950 francs; id., *En Bourbonnais, les Laveuses*, 9,700 francs; id., les *Sangliers*, 7,000 francs; Courbet, les *Rochers d'Ornans*, 4,200 francs.

Le total de la vente a été de 388,950 francs.

VACANCES DE PAQUES

VILLA BEAU-SEJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSION

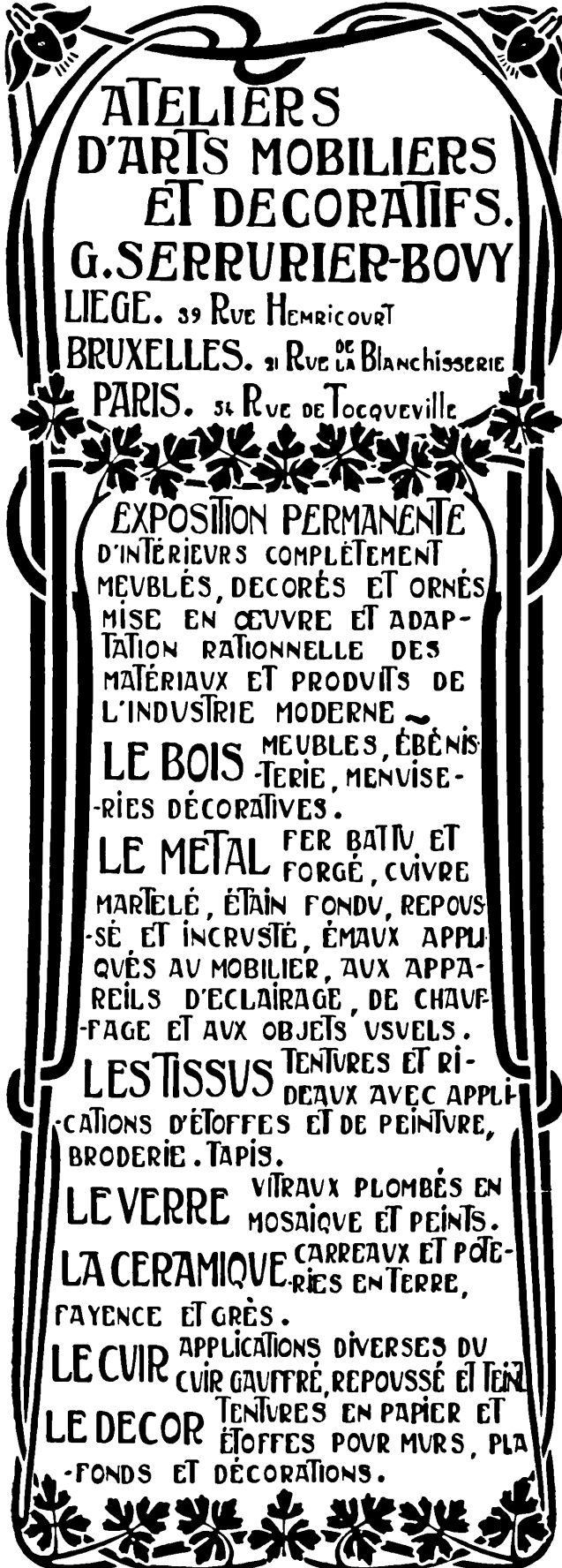
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

HOTEL RAVENSTEIN. La salle n° 7 est disponible, certains jours de la semaine, pour réunions de comités, délibérations, etc. S'adresser pour renseignements au concierge.

Par suite du départ de M. Henry Van de Velde pour Berlin, la maison de campagne qu'il habitait à Uccle, 80, avenue Vanderaey, est à louer.

Pour les conditions, s'adresser même avenue, n° 82.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

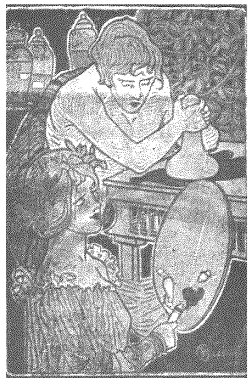
LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TÊTÉ

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Cou'eurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE.

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

Œuvres de : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DESIRE ACQUERIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PI-SARRO, DEGAS et CLAUDE MONI

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384. **N. LEMBREE**
 BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

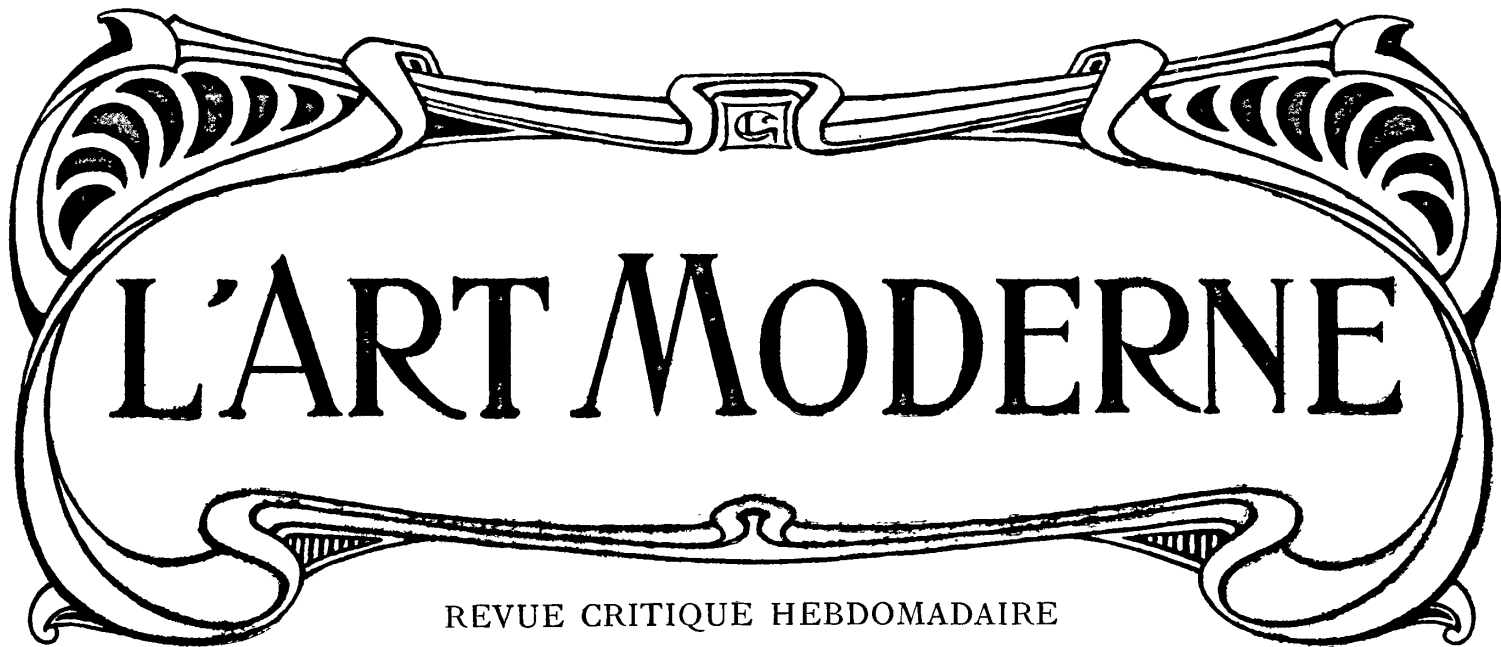
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Noblesse d'opéra (L. DE LA LAURENCIE). — Frantz Binjé (CAMILLE LEMONNIER). — La Musique à la Libre Esthétique (OCTAVE MAUS) — L'École belge au Musée du Luxembourg. — Exposition internationale des Arts décoratifs à Turin. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

NOBLESSE D'OPÉRA

Les représentations de *Louise* à l'Opéra-Comique et à la Monnaie ont excité chez une partie du public un certain étonnement, voire une certaine hostilité, que provoquèrent la condition sociale et le costume des personnages du « roman musical » de M. Gustave Charpentier. D'aucuns trouvèrent singulièrement audacieux que des gens de si peu osassent fouler les planches sur lesquelles tant de nobles seigneurs tendirent le jarret en poitrinant. Le « salon où l'on chante et où l'on cause » qu'est l'Opéra s'effaroucha de l'invasion du prolétaire et le mot de révolution fut prononcé.

A vrai dire la tentative du jeune maître montmartrois choque délibérément des habitudes acquises et invétérées; elle s'attaque à la tradition qui exige du héros d'opéra des lettres de noblesse ou, tout au moins, une

sorte de distinction incompatible, semble-t-il, avec certaines professions. Devant le veston de travail et la cote de la ménagère, peplums et pourpoints vont-ils battre en retraite solennellement, avec une dignité blessée? Va-t-on renier la ferblanterie classique et renvoyer à Odin ses casques à ailes de corbeau? Sommes-nous seulement en présence d'une gageure de « jeune » pour qui la stupéfaction du bourgeois est le commencement de la sagesse, ou bien d'une transformation possible du drame lyrique dans le sens d'une action plus actuelle et d'un symbolisme plus prochain?

Un caractère commun relie les diverses formes qu'a revêtues jusqu'à présent l'opéra. Ce caractère réside dans l'adjonction aux divers personnages du drame d'un élément dominateur et mystérieux qui pénètre leur substance, imbibe leur âme et dirige leurs gestes. Qu'il s'appelle fatalité, mysticisme ou merveilleux, cet élément joue un rôle essentiel, car il supporte l'action et l'agrandit au delà de ses limites contingentes.

Dès le théâtre médiéval, les mystères, en figurant le paradis et l'enfer, en exhibant les diables « tout caparçonnés de peaux de bestes », font jouer ce ressort tout puissant qu'est à l'égard du public le merveilleux. Véritables vitraux vivants, ils animent, en quelque sorte, les portails des cathédrales et auréolent leur enseignement pratique d'un nimbe de mysticisme. Le personnage théâtral puise sa noblesse dans son caractère sacré; apôtre ou archange, il domine le spectateur de sa perfection spirituelle.

Lorsque l'opéra aristocratique germe au sein des cours italiennes, il leur emprunte le raffinement des

manières et l'humanisme élégant alors à la mode dans ces Salentes intellectuelles. Dieux grecs, déesses de l'Olympe et héros antiques ne sont que de grands seigneurs florentins ou vénitiens du plus pur XVI^e siècle. En France, le cadre somptueux des ballets de cour permet aux grands d'évoluer en parfaite camaraderie avec Mars, Hercule ou Vénus. Les « deux noblesses » entretiennent des relations de bon voisinage. Circé n'hésite pas à faire à Jupiter une déclaration formelle de loyauté à l'égard du roi de France et Louis XIV est encensé dans tous les prologues des opéras de Lully. Bellérophon, Alceste, Armide et Isis parlent et agissent en personnages versaillais et il n'y a point d'anachronisme à rapprocher Alexandre du Roi-Soleil. Le décor lui-même, qui nous fut précieusement conservé par les belles estampes des « Frontispices », affirme l'influence prépondérante du style noble et dispose un cadre de vastes parterres ponctués de statues, entourés de colonnades et de balustres, égayés d'eaux « tant plates que jaillissantes ». Avant Voltaire, personne ne s'étonnait de voir Armide vêtue de brocart et Roland habillé comme l'homme aux rubans verts. Merveilleux et personnages reflètent le luxe et le genre de la cour.

Avec le romantisme se décide la phase « historique » ; la noblesse d'opéra se pique alors de sentimentalisme ; elle devient romanesque et un peu bourgeoise. Charpenté par Scribe, le drame se brode d'intrigues, se hache de coups de théâtre, recherche la couleur locale et prend souci du pittoresque. C'est l'époque des « rendez-vous de noble compagnie », des effets de clair de lune et des antiques manoirs enlerrés. Il y a des traîtres, de vieux serviteurs fidèles, des lieutenants pauvres et des jeunes filles languissamment mélancoliques. Il y a de la cape et de l'épée. Walter Scott et Dumas père font fonctions de régisseurs. Le besoin de merveilleux qui domine toute l'esthétique de l'opéra se traduit en brillants déploiements de figuration et en reconstitutions pseudo-archéologiques.

En réaction violente contre l'opéra historique, la conception wagnérienne emprunte au romantisme son goût pour la légende et recule le drame jusqu'aux époques mythiques. Wagner fait appel à une aristocratie plus ancienne et utilise l'héroïsme préhistorique. Ses raisons, tout le monde les connaît à présent. D'innombrables littérateurs, souvent atteints de psittacisme, ont répété, après l'auteur d'*Opéra et Drame*, les griefs dirigés contre le genre historique : inutilité du fait contingent, du détail épisodique, embarras résultant de la trop grande complexité des intrigues. La vérité archéologique entraîne le compositeur au pastiche ; son originalité s'enchaîne par le fait des exigences de temps et d'époque. Donc, point de Jules César, encore moins d'Henri VIII ou de Charles IX. L'Olympe, caricaturé par Offenbach, est bien démodé ; d'ailleurs, cher aux

racés latines, il ne saurait convenir au chauvinisme germanique qui préfère Wotan à Jupiter.

En dernière analyse le drame wagnérien, utilisant la légende comme support à une thèse philosophique, emploie l'homme un peu à la manière du théâtre abstrait du XVII^e siècle. Son idéal se rapproche de la comédie de caractères, car il donne à ses héros une existence psychique fautive, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'extrait d'humanité, de cette essence, distillée au fond des consciences, qui demeure à travers les fluctuations du geste extérieur. Le personnage, réduit à l'état de schéma individuel, n'en défend pas moins des doctrines sociales à longue portée ; Schopenhauer ne craint pas de collaborer avec Parsifal et la thèse de la pitié triomphatrice, celle de l'amour vainqueur du dogme, formulées d'une façon toute moderne, se trouvent proclamées par des protagonistes cantonnés dans une époque dont la psychologie ignorait totalement les tendances qu'on lui impose. Nées du lent travail des siècles, fécondées par le frottement continu des générations successives, ces doctrines sont arbitrairement projetées tout au fond des races humaines, que dis-je, au-dessus des races humaines. Les wagnériens n'ont peut-être pas assez remarqué la contradiction qui consiste à attribuer des caractères de « totale humanité » à des fantômes de féerie dénommés Wotan, Brünnhilde et Siegfried. On serait tenté de les prendre pour des cousins des entités métaphysiques du *Roman de la Rose*. Ils arrivent, en effet, tout formés dans leur être ; le milieu qui les entoure n'est qu'un panneau décoratif, dépourvu d'action directe sur eux et qui, de l'aveu même de Wagner, collabore par une manière de transposition visuelle au drame auquel il n'est lié que par son parallélisme et non par des relations de cause à effet. On répond que cette noblesse de « surhommes », pour parler comme Nietzsche, revêt un facies purement symbolique et que son pouvoir émotionnel s'agrandit de toute sa généralité. Assurément, mais ce symbolisme mythique n'apparaît point comme indispensable, car le symbole se dessine tous les jours autour de nous. La peinture et la sculpture n'ont garde de l'oublier et nous émeuvent davantage en nous montrant l'immortelle Douleur qui rôde à nos côtés qu'en nous la retraçant dans ses victimes éteintes.

Du reste, par les progrès incessants des sciences psychologiques et sociales, nous nous intéressons plus à la genèse des passions qu'aux passions elles-mêmes. Nous savons que l'individu, à lui tout seul, ne suffit pas pour développer son propre moi, et que sans l'action passée et présente du milieu, son organisme passionnel demeurerait stérile ; nous renonçons aussi aux exagérations mélodramatiques, et le théâtre contemporain constate l'inutilité et l'inexactitude de l'extraordinaire pour soutenir l'intérêt de l'action scénique ; d'où le système des « tranches de vie » et l'érection du milieu social en per-

sonnage de fond, en personnage principal, Fatum du temps présent.

Le drame lyrique ne pouvait échapper à ce mouvement; il lui est loisible de le suivre sans cesser de demeurer fidèle à ses principes, car l'instrument de généralisation réside avant tout et pour ainsi dire exclusivement dans la musique, et le symbolisme moderne lui prêtera un terrain aussi fertile que le symbolisme légendaire, pourvu qu'il ne se restreigne pas aux conflits passagers du moment, mais qu'il s'édifie de l'immanente poésie des choses et de ce qu'il y a de créateur et de viable dans la lutte des idées.

Que l'on ajoute à cela l'influence démocratique toujours grandissante, l'apparition de « l'ère des foules », ainsi que l'a écrit M. Lebon, et l'on comprendra que le symbole tende à se localiser dans des moyennes, et qu'il emprunte sa noblesse non plus à des faits exceptionnels, mais à des situations très simples, presque banales, dont l'ampleur et la multiplicité font la puissance d'émotion. Et même ne pourrait-on pas envisager l'emploi des thèmes populaires dans la trame symphonique comme le mouvement avant-coureur de la substitution aux anciens personnages de héros plus modestes mais aussi vibrants?

Cela ne veut pas dire qu'il faille chercher le réalisme, ce vérisme brutal de fait-divers, que certaine école défend sans grande philosophie. Le symbole peut, sans doute, se cacher sous le fait divers, mais il appartient à l'artiste de le dégager et de le prolonger en un enseignement fécond et humain.

Nous nous habituerons ainsi à ne plus considérer la noblesse du personnage lyrique dans sa condition extérieure ou dans un vain étalage de beaux sentiments, mais bien dans la grandeur du symbole qu'il incarne. Transportée à l'opéra, magnifiée par la musique, la plainte qui monte du cœur du malheureux nous paraîtra encore plus poignante et peut-être la vie de chaque jour en recueillera-t-elle plus d'indulgence et de bonté.

L. DE LA LAURENCIE

FRANTZ BINJÉ

Un an déjà! — Je le revois, fin, doux, cordial, m'abordant un matin de son tutoiement amical: « Tu sais, à bientôt ma petite exposition! »

Et quelques jours après, c'était l'affreuse nouvelle, les battements de ce cœur arrêtés en pleine vie heureuse, la mort qui tout à coup descendait l'escalier que la veille il montait, les tempes chaudes de claires visions et d'ardents paysages. Il venait de signer dans l'huile fraîche ses deux dernières toiles; il était content comme après une tâche accomplie. Il sembla qu'un pressentiment l'eût averti que sa journée allait finir...

Tout un an! et la maison s'enveloppa de deuil et de silence;

on n'entendit plus glisser que les pas pieux d'une épouse, d'un fils qui là-haut, dans l'atelier vide, s'en allaient chercher, parmi les chevalets, l'illusion d'une présence chère.

Voici que la vie s'est refaite, l'atelier s'est rouvert. Dans l'or des cadres, sous l'émail des vernis et la patine légère du temps, l'âme de Binjé, ses joies, son art, nous sont rendus. Jamais il ne nous apparut plus vivant, plus souriant, dans son rêve de ciels, d'eaux, de dunes et de bois. Je crois entendre une voix nerveuse, un peu voilée: « Mais oui, c'est moi! » — N'est-ce là qu'un songe, n'est-ce qu'une ombre? Je ne cesse pas de le voir, mélancolique et rieur, me disant d'un œil brumeux ses sites, son délice de peindre, et les bonds sourds de la mer derrière la paix ensoleillée d'un hameau de pêcheurs.

C'est ici, en ses étapes, dans l'éclaircissement graduelle de la vision, toute la vie d'un bon peintre passionné de son art. Un zèle tendre a réuni aux œuvres d'un métier sûr jusqu'aux patients, volontaires, timides et sincères essais de l'apprentissage. C'était vers 1855: un jeune homme s'en allait peindre, près de Namur, les Fonds d'Arquet. Il avait vingt ans et s'ignorait: il eût rêvé peindre comme M. Quinaux. Sa vocation, toutefois, semblait molle, lente, indécise: un long temps passa. Binjé ne se remettait à peindre qu'à l'époque de son mariage et cette fois ce fut pour toujours. L'art ainsi coïncida avec la date du bonheur. Il fut comme l'émanation spirituelle des plénitudes de la vie égalisée.

Les frais et légers lavis d'abord l'attirent et le charment. Ses premières aquarelles datent de 1880; il y révèle une main déjà souple. Le voilà signalé à l'attention; on apprécie ses notations de nature finement mouillées, ses paysages trempés de claires atmosphères. Les lisières de bois, les villages dans la neige, les champs lustrés de lumière blonde, les ciels rosés d'aurore ou enflammés de couchant, le floconnement des brumeux crépuscules lui sont matière à sensations délicées. Il s'aventure vers les banlieues. Il est requis par l'approche poignante des villes. Bruxelles, sous ses fenêtres, comme une mer, comme un songe trouble, se déploie. Il écoute ses rumeurs: il aspire ses effluves véhéments et fraternels. Ce sont là ses dilections et elles se reflètent dans les huiles qu'il fait vers ce temps, précises et délicates. Il ne déploie pas encore les larges vibrations qu'il aura plus tard, il se restreint à des recherches de demi-caractère. Il sait composer un site; ses mises en pages ont de la saveur et de l'adresse; sa production est celle d'une personnalité tranquille et harmonieuse, qui veut se découvrir.

Entre 1880 et 1890, s'espace une floraison abondante, à mesure plus riche et plus sûre, toute une série de toiles et d'études qui sont la préparation à sa manière définitive. Le ton plein et fort, la touche grasse sont ses dons de peintre; il excelle dans les manœuvres expressives; elles se combinent chez lui avec l'émotion et le sens de la poésie. Et c'est la *Mer agitée* aux écumes laineuses; c'est le *Soir pluvieux d'hiver* aux estompes suggestives; c'est la vue des *Toits de Bruxelles* se déroulant en une vapeur violette de couchant sous un grand ciel ardoisé, à retroussis d'un blanc gras et lumineux; c'est encore, en des grisailles ardoisées, des atmosphères vespérales et mystiques, le *Dôme de Sainte-Marie* comme une pensée spirituelle par-dessus les dernières rumeurs de la ville; c'est aussi le *Cabaret flamand* où résolument claironne la fanfare rouge des tuiles, ce rouge recuit et pourpré qui fera la fortune de maintes de ses toiles.

Le *Cabaret* se place vers 1889 et semble le point de départ de

la facture mordante, estampée, truellée en pleine pâte qui est pour le peintre arrive à la maturité le signe de sa vitalité intense.

Les *Fonds d'Arquet*, en 1890, tout à coup le révèlent en possession de la plus belle, de la plus solide technique. Sa roche aux calcaires rugueux et pelés, darde sur le frisson bleu des hautes couches aériennes, écaillée d'une chaleur d'automne et gratinée d'or roux. Trente ans de travail ont passé sur l'humble et timide étude où s'essayait son ardeur de néophyte. C'est le même site, et tout a changé : un peintre triomphe là où s'exerça un débutant.

La plaine, la montagne, la dune, dès ce moment, l'induisent en des modes alternés, violents ou apaisés. Voici d'ardentes roches, coruscantes d'éclat métallique; voici de tranquilles campagnes. Je goûte ce *Chemin à Profondsart*, avec la pente blonde de son champ et sa maison à crépi gras, d'un blanc crémeux. Le *Matin* me donne la sensation d'un frisson d'argent dans un site d'eau aux ombres moelleuses. Il aime l'humble poésie des hameaux, sous la tombée silencieuse du soir. Il a le goût d'une nature simple et forte. Ses coins de *Knocke* sont délicieux. Chaque fois qu'il peint le *Zoute* avec ses toits bas aux replis des sables, il semble exprimer une poésie nouvelle : toute l'âme de ce pays voisin de la mer se communique. Son émotion est jeune, fraîche, grave; à chaque toile il la manifeste plus librement; il semble plus près du sens sacré de la peinture. Surtout vers la fin, une ivresse le gagne : il porte entre ses tempes un songe nerveux. Il voudrait exprimer les forces telluriques en de larges synthèses. C'est alors qu'il fait l'*Étang*, aux grandes ombres dormantes par-dessus le mystère des eaux, et ces *Rochers en Ardenne*, tout crépitants des flammes de l'été. Son ardeur, ses fougues de paysagiste, son héroïsme éclatent en ces deux toiles : elles enclosent les suprêmes joies de son art, et ce sont les dernières qu'il signe. L'une, avec ses ondes taciturnes, touche au crépuscule où lui-même entrait déjà; l'autre encore s'enveloppe d'or et de soleil, dans une fête de lumière, comme si la nuit jamais ne devait venir.

On revoit avec émotion au *Cercle artistique de Bruxelles* les fruits de cette carrière heureuse et mélancolique. Elle fut belle, touchante : elle connut le succès et ne put s'achever. Binjé ne vit pas se lever en lui l'automne de tous les étés que si joyeusement il peignit; il suffit qu'il ait exprimé un songe ardent et doux. Ce fut là son heure de vie, et elle demeurera après lui.

CAMILLE LEMONNIER

La Musique à la Libre Esthétique.

Renouant une tradition par laquelle il fut donné naguère au public de s'initier aux formes nouvelles que revêt à notre époque la pensée musicale (on se souvient des hautes sensations d'art que provoqua notamment l'archet magique d'Ysaye dans l'interprétation des œuvres de César Franck et de ses disciples), la *Libre Esthétique* a offert à ses membres, pour clôturer le Salon, un diptyque musical dont le premier volet évoqua, par les noms qu'il remit en lumière, les séances de jadis, tandis que le second empiétait sur l'avenir en hospitalisant les débuts du groupe d'élèves qui reçoivent, à la *Schola cantorum*, le précieux enseignement de Vincent d'Indy.

Notre collaborateur L. de la Laurencie a rendu compte, avec sa

compétence reconnue, de la première audition (1). J'attache à la seconde une importance au moins égale. Certes le programme ne pouvait-il présenter la même valeur artistique que celui qui réunit le 25 mars les noms de Vincent d'Indy, de Pierre de Brécille, de Gabriel Fauré, d'Alexis de Castillon et de J. Guy-Ropartz. Mais par l'inédit des œuvres dont il se composait, par le sympathique intérêt que concentre cet admirable organisme nouveau, la *Schola cantorum*, auquel le dévouement désintéressé de Vincent d'Indy, de Charles Bordes, d'Alexandre Guilmant et de leurs collaborateurs confère une si haute portée artistique et morale, il excitait, parmi ceux qu'animent les désirs esthétiques, une légitime curiosité. Et mieux que partout ailleurs, cette floraison musicale nouvelle était-elle à la *Libre Esthétique*, qui toujours s'est efforcée de développer les expressions parallèles de la peinture, de la musique et des lettres, placée dans un milieu favorable à son épanouissement.

Ce qui ressort de l'audition qui nous fut donnée par les jeunes auteurs avec le concours de solistes de choix (M^{lles} Joly de la Mare et Marie de Larouvière, MM. Jean David, Zimmer, Jaspar et Bastin), c'est que le culte de la musique sérieuse, appuyée sur l'étude des rythmes et des formes classiques, a trouvé dans la jeune génération des adeptes fervents, ce dont il faut la louer. C'est à Richard Wagner qu'un professeur de contrepoint disait, je crois, à propos du bagage scolastique qu'il lui enseignait : « Vous n'utiliserez probablement jamais tout ce que je vous apprends, mais vous serez bien heureux d'en avoir été instruit. » On sent, à entendre les compositions des élèves de M. Vincent d'Indy, et en particulier celles de MM. Victor Vreuls, Déodat de Sévérac et Marcel Labey, que l'enseignement professé par l'auteur de *Fervaal* est inspiré par une pensée analogue. A la musique purement *instinctive* que prônent certains artistes et qui ne repose que sur des hasards heureux s'oppose la musique *formelle* basée sur des combinaisons rythmiques, mélodiques et harmoniques rationnelles. Celle-ci me paraît avoir, seule, un avenir certain. Elle se rattache, bien que son aspect extérieur diffère des œuvres du passé, aux traditions d'un art qui a, comme l'architecture, la peinture, la sculpture, et malgré l'infinie diversité d'expressions qu'il fait naître en raison de la variété des tempéraments, des exigences de « structure » qu'on ne peut méconnaître si l'on veut faire œuvre durable.

Le Sonate de M. Vreuls pour piano et violon, bien que le troisième mouvement (*Animé*) se perde dans des développements qui, à première audition, m'ont paru exagérés, marque bien la volonté de construire solidement, sur des bases classiques, une composition pleine de souffle, d'inspiration élevée et d'élan, et sur laquelle semble planer, par moments, le souvenir attendri de Guillaume Lekeu.

Il en est de même du fragment de Sonate pour piano de M. de Sévérac, un *allegro* un peu long (c'est le défaut habituel des débutants, même lorsqu'ils arrivent des bords de la Garonne), mais écrit avec une très étonnante intuition des rythmes dans une forme châtiée, aux périodes claires, aux accents virils. M. de Sévérac paraît s'être approprié la parole de Nietzsche : « Il faut méditerraniser la musique. » Seulement il ne la laisse pas descendre jusqu'aux Alpes maritimes et l'arrête à Toulouse. Qu'on veuille bien retenir ce nom, qui marquera dans l'art musical.

C'est également une Sonate pour piano que nous fit entendre M. Marcel Labey, dont la *Société nationale de musique* exécute

(1) Voir notre dernier numéro.

dernièrement la première œuvre symphonique. Comme celle de M. de Sévérac, cette sonate, très classique dans son apparente complexité, révèle un musicien personnel, plus orienté vers les recherches rythmiques que vers les grâces mélodiques, et qui deviendra tout à fait intéressant quand l'essor de sa pensée s'élèvera plus librement au-dessus des questions de métier qui l'absorbent (1). Le troisième morceau (*Expressif et pas lent*), dans lequel le chant est développé avec beaucoup de goût, atteste, en particulier, des dons pleins de promesses.

Diverses mélodies de MM. Sérieyx, Albert Dupuis, Gustave Bret et René de Castéra, — parmi lesquelles ces dernières, qui commentent avec une expression poignante des poèmes de Verlaine et de R. Scheffer, méritent une mention spéciale, — un *Intermezzo* de M. Alquier pour violon et piano, d'une forme un peu indécise, et une émouvante poésie de M. P. Coindreau (avec adaptation musicale) fort intelligemment déclamée par M^{lle} Esther Cladel complétaient ce programme, neuf dans toutes ses parties.

On eût pu le souhaiter plus varié, la génération nouvelle s'inclinant presque universellement vers la tristesse. Mais ce début d'un groupe uni, homogène, imbu de principes excellents, n'en a pas moins été très remarqué. C'est peut-être la première fois qu'une manifestation de ce genre se produit : il n'est pas banal, en effet, de voir une dizaine de compositeurs débiter à la fois. La présence de MM. d'Indy et Bordes donnait d'ailleurs à l'audition sa signification et en soulignait l'intérêt.

* * *

Je voudrais signaler aussi l'attrait qu'offrit, le soir du même jour, la belle séance de musique vocale donnée, avec les mêmes solistes auxquels s'adjoignit l'excellent violoniste Crickboom, par MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes. Si la matinée de la *Libre Esthétique* avait permis d'apprécier les résultats de l'enseignement des classes supérieures de composition de la *Schola*, la soirée à la Grande-Harmonie montra combien l'interprétation des œuvres est, sous la direction de M. Charles Bordes, consciencieuse, compréhensive et fidèle. On goûta par-dessus tout, dans la première partie, avec l'*Alleluia* de Schütz, l'admirable *O Vulnera Doloris*, de Carissimi, chanté avec un sentiment poignant par M. Gébelin, le *Dialogue spirituel* d'Henri du Mont, le *Dialogue per la Pasqua* de Schütz, dans lequel s'unirent en un ensemble délicieux les quatre solistes de la *Schola* : M^{lles} de Larouvière et Joly de la Mare, MM. David et Gébelin; puis, dans la seconde partie, le cycle de mélodies de Ch. Bordes et cette scène d'amour du *Chant de la cloche*, si sereine et si suave, que chaque audition nouvelle fait paraître plus belle.

Entre ces deux parties, M. Crickboom exécuta dans un style large et soutenu, avec expression et finesse, le Concerto en *la mineur* de Bach et le Prélude et la Fugue de la Sonate en *sol mineur* pour violon seul du même maître. Ce fut pour l'auditoire un régal de haut goût.

OCTAVE MAUS

(1) Un critique bien informé nous a révélé, à notre grand étonnement, que les compositions de la jeune école française étaient totalement dénuées de rythme ! Il est vrai que ce même critique, de mieux en mieux renseigné, a pris la *Pièce en si mineur* de Ropartz pour une *Fantaisie en ré majeur* exécutée il y a deux ans au Jeune Barreau de Bruxelles ! Faut-il ajouter qu'il appartient à la rédaction de la *Fédération artistique* ?

L'École belge

au Musée du Luxembourg

C'est demain, lundi, que le ministre des Beaux-arts inaugurera au Musée du Luxembourg la salle affectée aux artistes belges, hollandais, danois et suisses et qui sera, à partir de mardi, ouverte au public.

Les œuvres belges récemment acquises par l'Etat français sur les propositions de M. Léonce Bénédict sont, on le sait, particulièrement nombreuses et, groupées, forment un ensemble des plus importants et des plus intéressants. Le gouvernement de la République professe, on le voit, sur le nationalisme dans l'art, une opinion qui contraste heureusement avec l'étroitesse d'idées des imbéciles qui, chez nous, voudraient élever autour de nos Expositions et de nos Musées une muraille chinoise.

Voici la nomenclature complète des toiles et sculptures belges que possède le Musée du Luxembourg :

PEINTURES ET DESSINS :

H. DE BRAEKELEER. *Vieux bibelots* — A. BAERTSOEN. *Petite cour au bord de l'eau et Vieux canal flamand*. — E. CLAUS. *Zonneschijn* (Naison de l'ariste à Astene). — G. DEN DUYTS. *Les Bûcherons*. — EVENEPOEL. *Portrait du peintre Ch. Milandeu*. — L. FRÉDÉRIC. *Les Ages de l'ouvrier*, triptyque; *La Vieille Servante et Fillettes dans la campagne* (dessin). — HAMMAN. *L'Enfance de Charles-Quint*. — V. GILSOUL. *Le Soir*. — E. LAERMANS. *Soir d'automne*. — CONSTANTIN MEUNIER. *Au pays noir*. — E. MOTTE. *Etude autopsychique*. — F. ROPS. *Frontispices de Curieuse et des Diaboliques*; *Vengeance de femme*; *Les Dessous de cartes d'une partie de whist* (dessins, don de Ch. Hayem). — STACQUET. *Intérieur en Hollande* (aquarelle). — ALFRED STEVENS. *Retour du bal et Chant passionné*. — JOSEPH STEVENS. *Le Supplice de Tantale*. — A. VERHAEREN. *Deux natures mortes : Canard, raisins et légumes et Tabouret, livres et dessins*. — WILLEMS. *Souvenir*. — F. WILLAERT. *Entrée du béguinage à Gand*. — FRÉD. VAN ELYEN. *Venise, effet de pluie*. — L. FRANCK. *Place du Marché à Furnes et Un coin de jardin à La Panne*.

SCULPTURES :

CONSTANTIN MEUNIER. *L'Industrie*, haut-relief bronze; *La Glèbe*, petit bas-relief bronze; *Puddeurs*, petit bas-relief bronze; *Marteleur*, figurine bronze; *Débardeur*, figurine bronze. — CH. SAMUEL. *Buste de Ch. Hayem*, bronze. — G. DEVRESE. *Pêcheur de la Panne*, figurine bronze; médailles : *Dentellière* (or), *Maternité* (or), *Dentellière*, grand module (galvano-argent), *Fêtes communales de jeux et tirs populaires*. — CH. VAN DER STAPPEN. *Plaquette d'Alexandre Henne*, bronze. — CH. VAN DER STAPPEN et J. DILLENS. *Médaille commémorative du centenaire de l'Académie royale*.

Pour compléter cette énumération, voici le relevé des œuvres acquises aux artistes d'autres nationalités :

HOLLANDAIS.

MESDAG. *Soleil couchant*. — BRIET. *Intérieur en Gueldre*. — VAN SOEST. *Paysage d'hiver*. — ZILCKEN. *Vue du pont Neuf à Paris*. — JONGKIND. Cinq aquarelles.

DANOIS.

KRÖYER. *Barques de pêche et Intérieur* (aquarelles). — ILSTED. *Intérieur*. — PAULSEN. *La Chambre à coucher*.

SUISSES.

BAUD-BOVY. *Sérénité*. — BURNAND. *Les Disciples*. — BRESLAU (M^{lle}). *Jeunes Filles* (pastel). — CARLOS SCHWABE. Aquarelles pour le *Rêve*.

Exposition internationale des Arts décoratifs à Turin.

La jeune génération artistique se passionne en Italie comme ailleurs pour la belle rénovation des « arts mineurs » qui s'est manifestée avec tant d'éclat en Angleterre et en Belgique. Une exposition internationale des arts décoratifs modernes aura lieu à Turin l'année prochaine. Remarquons que c'est sur la terre classique de la beauté que l'on prend l'initiative de grouper pour la première fois les produits internationaux de l'art appliqué. Il va sans dire qu'on ne recevra à cette exposition que les œuvres dénotant un effort vers un renouvellement esthétique de la forme, qu'on refusera les objets reproduisant les styles anciens et les produits industriels non inspirés par un sentiment artistique. Nos compatriotes répondront sans nul doute en grand nombre à l'appel des organisateurs. Le programme de l'exposition est vaste. En voici un aperçu sommaire :

CLASSE I. *La maison moderne et ses éléments décoratifs* — Décorations picturales, figures et ornements à fresques, à l'huile, panneaux décoratifs, frises, etc. Décoration sculpturale. Céramique. Mosaïque. Tentures. Tapis, etc. Appareils de chauffage et d'éclairage. Mobiliers. Argenterie, orfèvrerie. Médailles. Estampes, reliures, illustrations, etc.

CLASSE II. *La chambre moderne*. — Chambres et appartements complets.

CLASSE III. *La maison et la rue*. — Projets d'édifices et de parties d'édifices. Jardins, portiques, passerelles. Fontaines, candélabres, kiosques, abreuvoirs, horloges, etc.

L'exposition s'ouvrira au printemps de l'année prochaine et ne se fermera qu'à l'automne. Nous donnerons prochainement des détails plus complets à nos lecteurs.

CARNET ARTISTIQUE

Du 7 au 15 avril 1901.

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. Binjé.

RUBENS-CLUB : Exposition J. Middeléeer (clôture le 10).

GRANDE-HARMONIE : Exposition A. Apol, E. Godfrinon, P. Grislain et G. H. Loth.

Dimanche et lundi : 2 h. L'Arlesienne à la Monnaie.

Mardi : 8 h. 1/2. Conférence de M^{lle} Biermé sur J.-S. Bach (rue du Parchemin, 12) — 8 h. 1/2. Conférence G. Sévrette sur l'Art dans la vie, avec projections (Maison du Peuple).

Jeudi : 2 h. Ouverture de l'exposition de la Société des Beaux-Arts. — 4 h. 1/2. Conférence L. Wallner (École de musique d'Ixelles). — 8 h. Soirée artistique de bienfaisance donnée par la Presse bruxelloise (Brasserie flamande) — 8 h. 1/2. Concert Boulvin-Lepage (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Conférence Ch. Tytgat sur la Sibérie et la Chine (Société de Géographie).

Samedi : 2 h. et 8 h. Fête de charité des Sociétés de bienfaisance françaises (Palais d'Été).

PETITE CHRONIQUE

L'État, dont les acquisitions pour le Musée sont décidément des plus heureuses, vient d'enrichir ses collections de deux superbes pages de Félicien Rops : *Une attrapade*, aquarelle, et *La Digue de Heyst*, peinture à l'huile. Ces deux œuvres, et le beau dessin intitulé *Parisine* ou *la Femme aux gants noirs*, exécuté pour Edmond et Jules de Goncourt en 1867 et acquis par l'État il y a deux ans, représenteront dignement, sous ses trois aspects de peintre, d'aquarelliste et de dessinateur, le maître au Musée de Bruxelles.

Une attrapade figura, ainsi que *Parisine*, à l'exposition rétrospective de Félicien Rops organisée en 1899 par la *Libre Esthétique*.

Outre les œuvres acquises par le Musée de Bruxelles et celles dont nous avons publié la liste (1), ont été vendues à la *Libre Esthétique* :

PAUL SÉRUSIER, *Brume du matin* (peinture); THÉO VAN RYSELBERGHE, *Plage à marée basse; matin*. — *Marée d'équinoxe; Boulogne* (peintures). — *Etude de femme nue* (eau-forte) 4 ex.; ANDRÉ WILDER, *Place à Saint-Jean-du-Doigt*. — *Cimetière de Saint-Jean-du-Doigt* (aquarelles); G. LEMMEN, *Village de Westende*. — *Garçonnet jouant* (lithographies).

L'AMSTELHOEK, cinq poteries; BING et GRONDAHL, Hibou, Éléphant (céramiques); KOLO MOSER, Porte-bouquet (verre irisé); RAPOPORT, Vase (émaux flammés); M^{me} VOORTMAN, Liseuse (cuir incisé); LE VAL SAINT-LAMBERT, Vase (cristal).

Enfin, le Musée des arts décoratifs a fait choix, pour sa section d'industries d'art moderne, des objets ci-après :

L'AMSTELHOEK, quatre pièces céramiques (nos 5, 11, 14 et 17); BING et GRONDAHL, deux vases (nos 75 et 89); GRUEBY POTTERY, deux vases décor vert (nos 233 et 240); P. JEANNENEY, Bol (grès), n° 261 et Bouteille (id.) n° 267; G. LEMMEN, onze dessins de carreaux céramiques.

Promenant, selon sa coutume, des pieds d'éléphant dans les parterres artistiques, le *Soir* essaie d'amoindrir la signification nette de l'achat fait par l'État du tableau de M. Van Rysselberghe exposé au Salon de la *Libre Esthétique* en s'efforçant de soutenir que le gouvernement a choisi « la toile où le procédé apparaît le moins ». Il s'est gardé, au dire du *Soir*, d'acquiescer « une de celles où le pointillé a été employé par M. Van Rysselberghe avec beaucoup plus d'intransigeance et d'obstination, sa *Marine*, par exemple ».

Nous ne savons à quelle marine le chroniqueur du *Soir* fait allusion, attendu que l'envoi de l'artiste en comprenait huit. Mais il n'est peut-être pas inutile de lui apprendre qu'aucune des toiles de M. Van Rysselberghe ne révèle « plus » ou « moins » d'intransigeance. Elles sont toutes peintes par le procédé de la division du ton, comme d'autres sont exécutées par tons plats, ou par le mélange des colorations. La technique est identique dans les portraits, les marines et les paysages du peintre, et cette technique ne comporte pas de « degrés » dans son application. On l'adopte ou on la rejette, sans plus.

Le *Soir* paraît ignorer aussi qu'outre les tableaux qu'il mentionne, l'État a acquis pour le Musée le *Passage des vaches* d'Emile Claus, et que les trois œuvres de M. Lemmen acquises ne sont pas des dessins mais des peintures à l'huile. Nous nous faisons un plaisir de le lui apprendre.

La Société des Beaux-Arts, qui ouvrira jeudi prochain son huitième Salon annuel, incline volontiers vers le passé, au rebours de la *Libre Esthétique* qui s'ouvre surtout aux espoirs de l'avenir. Ainsi les choses se classent, chacune des deux institutions, si diverses dans leurs tendances et leurs visées, apportant son enseignement et son intérêt.

Cette année, l'attention se fixera particulièrement sur l'exposition rétrospective de Charles De Groux, dont la Société a réunie une quarantaine d'œuvres, peintures et aquarelles, sur quelques belles toiles de Jongkind, qui ouvrit les voies à l'impressionnisme, de Chintreuil, l'un des maîtres du paysage français, et d'Alfred Stevens.

Quant aux peintres et sculpteurs de la génération actuelle, citons, parmi les exposants belges, MM. Courtens, Delvin, Frédéric, Mellery, Motte, Verheyden, Verhaeren, Meunier, Lambeaux, Rousseau, Samuel, Vinçotte, Lagae; parmi les étrangers, MM. Boldini, Sargent, Lauth, Legout-Gérard, Haverman, etc.

Les Théâtres :

La Monnaie et le Parc réuniront aujourd'hui et demain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deux dernières représentations de l'Arlesienne, dont l'interprétation dramatique et musicale est irréprochable.

Surcouf est un succès de bon aloi. La musique de Planquette et l'intérêt d'un livret mouvementé, que la guerre sud-africaine

(1) Voir nos numéros des 10 et 31 mars derniers.

fait presque d'actualité, égaient tous les soirs le public empressé à remplir la salle des Galeries, qui a retrouvé sa vogue d'autrefois.

Le théâtre du Parc a donné hier la première de *M'amour*, l'une des plus récentes comédies parisiennes.

C'est hier aussi que s'est ouvert, un peu prématurément peut-être, la « saison d'été » au théâtre Molière. M. Munié y fait représenter un grand drame, *Papa la Vertu*, dont le « clou » (car tous les drames *up to date* ont leur « clou », pont vivant, explosion, déraillement d'un train de chemin de fer ou autre) est une scène de ménagerie avec cinq lions et leur dompteur. Ceux qui n'ont pas vu au Cirque royal les vingt-huit fauves de Ménélick auront du moins une petite compensation.

Littérature et commerce.

Lu sur un kiosque où l'on débite des rafraichissements :

« Ici l'on fait ESCALE

Pour déguster le bouillon VIGOR. »

M. Janssens de Bisthoven en fera une maladie.

Les beaux jours du Salon des Indépendants vont revenir. C'est là que, jadis, de 1882 à 1890, Seurat, Signac, Lautrec, Van Ryselberghe, Maurice Denis, Anquetin, Luce, Cross, Dubois-Pillet, Angrand, ouvrirent la brèche. Puis il y eut un arrêt, une dispersion des forces. On tenta vainement de reconstituer le noyau dans les salles du Palais des Arts libéraux où le groupe d'avant-garde, auquel se joignirent d'Espagnat, Albert André, Roussel, Vallotton, Bonnard, Ranson, Vuillard, fut débordé par la cohue des médiocrités envahissantes. Il retrouva, l'an passé, dans les galeries Durand-Ruel, en une manifestation collective qui comprenait, outre les artistes cités, MM. Odilon Redon, Sérusier, Valtat, Charpentier, Minne, Lacombe, sa cohésion et sa vitalité.

La prochaine exposition des Indépendants, qui s'ouvrira le 20 courant dans les serres de la Ville de Paris, au Cours-la-Reine, verra rassemblés ces artistes qu'unissent dans les tendances les plus diverses un même dédain des formules et la même foi esthétique. A côté de la Société des Artistes français et de la Société nationale des Beaux-Arts, la Société des Indépendants s'affirmera avec éclat. Et certes son Salon ne sera-t-il pas le moins intéressant des trois pour ceux que n'aveuglent pas les partis pris et les préjugés. Parmi les artistes belges, MM. J. Ensor et G. Lemmen y prendront part.

Verviers a voulu avoir son Salon d'art nouveau et notre bonne petite ville frontière rend hommage aux initiatives de la capitale, en prouvant qu'elle aussi veut « décentraliser » les mouvements d'art. Affiche par Léo Jo, petit bronze de Meunier, aquarelles de Donnay, peintures de Laermans, de Khnopff, de Marcette, d'Hannotiau et d'autres; deux Verviétois vus à la *Libre Esthétique* de 1900, G. Lebrun, études très personnelles, et Pirenne, une étude d'intérieur d'une sincérité et d'un sentiment pénétrants.

Puis des reliures de Claessens, des cuirs d'Henri Gérard, des tapis de Lemmen, des meubles et des vitraux de Bochoms, des affiches, des dentelles, de la passementerie, des bijoux, des étains, du fer forgé, du cuivre, de très intéressantes têtes d'études modelées par M^{lle} B. Centner, des dessins d'architecture, de la poterie. Le pays du vieux sculpteur sur bois Ruthiel, qui fit, voilà plus de cent ans, de si beaux cadres, des pommeaux de cannes si curieusement artistiques, semble se réveiller joyeusement à l'art expressif de notre temps.

Tenez pour certain qu'un jour l'art de la Wallonie, fait de ligne plus que de couleur et de caractère plus que de lumière, aura un foyer vif et singulièrement indépendant dans ce nid industriel et actif.

VACANCES DE PAQUES

VILLA BEAU-SEJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSION

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.

Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE METAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAIN FONDV, REPOVS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17 AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Assis (A. GILBERT DE VOISINS¹). — Lettre de Naples (EUGÈNE DEMOLDER). — La Collection de Somzée. — La Libre Esthétique et la Presse. — Le Théâtre à Paris. Aux Variétés (G. BINET-VALMER). — Notes de Musique. — Les Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Carnet artistique. — Petite Chronique.

LES ASSIS

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges.

A. R.

C'est vraiment une étrange gageure que M. Georges Lecomte a tenue et bien tenue en écrivant les *Cartons verts* (1). — Écartier de parti pris toute aventure, toute passion haute en couleur, — tenir chaque fait dans la même tonalité grise, — présenter un héros dont les qualités, ne pouvant s'exercer en plein vent, se sont ternies dans des chambres mal aérées, — grouper autour de lui cinquante personnages que la réclusion administrative, la routine, le déclin des petites habitudes ont rendus plus ou moins falots, — marquer d'un trait vif, net

(1) *Les Cartons verts*, par GEORGES LECOMTE. Paris, Bibliothèque Charpentier.

et sec chacun de leurs travers et le répéter à satiété pour que, dans le défaut, tout l'individu s'absorbe, — rappeler qu'il y a, autour de cette prison, par delà les barreaux, beaucoup d'espace libre, de lumière, de fleurs, paradis dont ces hommes se sont tellement éloignés qu'ils ne le désirent presque plus, — composer la chronique des actes d'une ruche mal organisée et d'où la reine est absente, — écrire, en un mot, non pas le roman d'un être, mais le roman d'une manière d'être, voilà qui figure une tâche plus malaisée à réussir que le récit en phrases nombreuses, voire symboliques, des amours traversées d'un adolescent et d'une adolescente que les mouvements de leurs petites personnes occupent beaucoup.

A vrai dire, ce livre est d'une tristesse abominable. La promenade dans les longs corridors verts, les visites que l'on se fait de bureau à bureau, les salons administratifs où sont tapies, maigres et jaunes, des demoiselles depuis trop longtemps pubères, tout ce ministère, enfin, des *Voies et Communications*, avec ses dépendances, propage une puissante odeur de papier moisi, d'encre décomposée, de mauvais ragoût et de pâtisserie rance. C'est là tout le drame de ce livre et c'en est assez pour que l'on frémissse ; — nul accident violent ne vient nous émouvoir, l'« intrigue » tiendrait en peu de lignes, mais de se savoir enfermé ainsi, *bouclé*, en compagnie de tant de vilains fantoches que l'on sent vivre furieusement malgré leurs réactions de pantins, voilà qui vaut plus d'un meurtre et passe en horreur les plus cruelles chirurgies psychologiques. Quant au vaudeville que M. Georges Lecomte s'est plu à présenter dans ce musée

de gens assis, il est d'une gaieté très spéciale. Sa joie nous pince, nous tord, nous supplicie avec des sourires de Canaque, et nous mène enfin jusqu'aux larmes.

C'est dans une bien étrange assemblée que Loriol, jeune homme peu averti des délices que recèle un ministère, se voit réduit à couler ses jours ! Exactement, le spectacle qui le confronte est semblable à celui que présente la salle commune d'un hospice d'aliénés.

Dans la vie libre, chacun tâche de ressembler plus ou moins à son prochain. Pour que l'existence soit possible, on refoule par crainte ou pudeur la manie particulière qui nous marque et fait l'originalité grotesque, aimable, mélancolique ou sinistre de notre individu. Au sein de ce ministère, le commerce habituel que l'on tient avec des gens dont on connaît bien la nature, abolit toute réserve. Là sont rassemblés les inconvénients, les ennuis et les vices de la vie de famille, sans qu'on en puisse goûter les douceurs. Au point de vue moral, tous ces hommes sont en robe de chambre, et la tare que nul masque ne couvre plus s'étend, grandit, se fait envahissante et prend des allures d'épithète homérique. Cette moyenne de santé que l'on croit voir chez la plupart des gens, on la chercherait en vain dans le purgatoire des *Voies et Communications*. Le long de ces corridors, sur ces bureaux, sur ces chaises, un vent de manie a soufflé... et Ramonat dessine des nymphes, Flagecollet pense à mille versifications, des Granges rêve à des soirées mondaines tout en larmoyant sous son monocle, Numa Veyrac parle de politique à Raphael Beaujeu pour qui Cypris fut inclémente et dont jamais on ne vit le crâne, Merville songe à de longues tresses et de courtes jupes, et Loriol, étouffé par une telle atmosphère, s'abêtit lentement. La folie des grandeurs, la folie de la persécution, la folie érotique troublent toutes ces cervelles, tandis que sur de petits réchauds le café bouillonne, et que, dans toutes les salles, s'étend un parfum de sandwiches ; puis, rassasié, chacun reprend sa besogne, non pas celle du bureau, mais celle dont chacun se grise en son particulier.

Tout cela fait, par son ensemble, un prêche violent pour la liberté, les champs, la campagne et toutes les bonnes choses saines que les bureaucrates ne distinguent pas bien.

De toutes les méthodes que l'on pouvait élire pour traiter un tel sujet, M. Georges Lecomte a certainement choisi la plus ingrate. Avec un personnage central dont la volonté eût été forte, les passions aiguës, la tonalité indifférente des fonds se serait plus aisément manifestée, et, peut-être, l'histoire romanesque, les débats amoureux eussent-ils été mieux mis en lumière. On pouvait aussi présenter, comme héros du roman, une loi ; la montrer s'élaborant dans la cervelle d'un député, débattue devant les chambres et pourrissant enfin dans les ministères. L'auteur a préféré peindre à fresque et

nous introduire dès l'abord au cœur même de la prison. De sa description, et c'en est un des points les plus curieux, pas un personnage ne ressort en franches couleurs, tous portent le même uniforme d'« enfermés », et quand M. Lecomte se complait un instant à décrire avec émotion M. de Merville, ce fonctionnaire charmant d'une époque passée qui supplée à son ignorance des affaires par une connaissance sérieuse du cœur humain, quand il nous fait aimer quelque temps, Naby, serviable et probe, aussitôt, et comme pour se repentir de sa partialité passagère, il nous dit avec trop d'éloquence combien de tels caractères sont inutiles dans un bureau et nous montre en traits narquois que le mieux dirigé des ministères de la République peut aussi bien s'en passer.

Pour finir je chicanerai M. Lecomte sur un point de détail. Dans maint chapitre de son roman on rencontre de courts passages qui forment en quelque sorte des couplets. Il semble vraiment inutile, après avoir décrit par l'accumulation des faits, des conversations, des traits de mœurs le malaise causé par la bureaucratie, de résumer ces griefs en quelques lignes où l'auteur prend la parole. M. Lecomte est un excellent disciple de Gustave Flaubert ; je gage que le maître eût réprouvé ces détails de composition ; mais une œuvre d'art n'est point déparée parce qu'un pli malheureux se rencontre dans une draperie.

A. GILBERT DE VOISINS

LETTRE DE NAPLES

Il y a un mois que je suis à Naples, et au lieu d'écrire j'ai passé bien des heures, au Pausilippe et à Capodimonte, à écouter de noirs mandolinistes, à boire le vin rouge du Vésuve ou le vin blanc d'Ischia et de Capri. Heures de paresse délicate ! La plume, aujourd'hui, me paraît aussi lourde que la massue de l'Hercule Farnèse qui exhibe ses muscles de marbre au musée. Mais je tiens à raconter la journée étrange que j'ai passée hier.

J'étais sorti le matin vers 9 heures : au ciel traînaient de longues flammes, qui paraissaient avoir été laissées par l'aurore et qui étaient d'un ton de corail apâli. L'horizon était voilé : on ne voyait ni le Vésuve, ni Capree, ni les monts qui abritent So rente. La lumière était jaune.

Je flânai, comme je le fais chaque jour, dans le vieux Naples, au milieu de l'odeur de fritures, de cuisines en plein vent, devant les étals d'oranges, de tomates, de courges et de blanc « mozzarella » : ceci est un fromage blanc fait de lait de buffle. Les gens s'épuçaient au coin des ponts ; le peuple se grattait comme d'habitude ; on comprend que pour instrument de musique il ait choisi la mandoline, un instrument qui se gratte aussi. Dans le brouhaha loqueteux, criard, d'un pittoresque émouvant, des rues (douleur, pauvreté et grimace !), à travers le va-et-vient endiablé du dimanche, j'arrivai à la cathédrale et entrai. L'église de Saint-Janvier était pleine de monde. Au milieu, sous la chaire de marbre, des groupes de gens assis ou agenouillés. Au fond, en un décor théâtral que magnifient, de chaque côté du vaste autel mar-

moreen surchargé d'or, deux colonnes rapportées du temple de Jérusalem, des prêtres officiaient, avec de beaux gestes et des grâces toutes païennes, comme s'ils avaient conscience que la cathédrale de Saint-Janvier a été construite avec les débris du temple d'Apollon. Puis, le long des hautes murailles où se flanquent de pompeux tombeaux d'évêques, de papes ou de princes féodaux, sous le plafond élevé comme un ciel et où paraissent les peintures de Santalède et de Vincenzo da Forti, processionnaient, derrière des croix noires, de marnotantes confréries. De nombreux prêtres, chanoines violets à dentelles, vicaires noirs, séminaristes, et des enfants de chœur en soutanelle circulaient, se hâtaient, se pavanaient. Quelques-uns avaient des têtes fines : ils écoutaient en se dandinant, avec une expression subtile aux lèvres, les gens qui, après avoir baisé leur bague, demandaient conseil à ces diplomates de l'église. Ainsi l'allure de la cathédrale était celle à la fois d'un théâtre et d'une grande salle de conversation : des pontifes souriaient aux femmes et les nefs avaient l'air de promenoirs.

En sortant de Saint-Janvier je vis la rue du Dôme toute jaune, d'un jaune bizarre de vieux vitrail. Le ciel était lourd. Je fus étonné de rencontrer ici un effet analogue à celui que j'ai souvent remarqué à Londres, lorsque des brouillards couleur d'absinthe glissent sur la cité. Mais je retraversai la vieille ville, avide toujours de ses belles couleurs ; ce dimanche elles éclataient, au cœur des rues étroites, comme si elles avaient vibré au fond d'une citerne livide.

Je retrouvai à midi Vittorio Pica. Vittorio Pica est un vieil ami des Belges. Qui, parmi nos litterateurs, n'a été par lui « propagé » en Italie ? Ses livres sont d'ailleurs de belle critique compréhensive et très artiste. Il publie actuellement une série de fascicules, dont le premier a paru : *Attraverso gli Albi e le Cartelle*. Élégantes sensations d'art, avec des reproductions d'œuvres intéressantes. Dans ce premier album nous trouvons, outre Redon, Goya, Caldecott, Crane, Hokusai, Kiosai, Utamaro et d'autres, deux artistes belges étudiés à fond et fervemment exaltés, aux meilleures pages du livre : Félicien Rops et Henry De Groux. D'autres suivront, aux prochains fascicules : Armand Rassenfosse, Donnay, Maréchal, Berchmans, et aussi notre fantaisiste James Ensor. Les peintres belges savent d'ailleurs comme Vittorio Pica sait désigner les meilleurs d'entre eux pour les expositions italiennes et quel soin il prend pour qu'on comprenne et achète leurs œuvres en son pays. En dehors de cela, Pica est un garçon charmant, modeste et joyeux, avec lequel j'ai grand plaisir à vivre.

Nous escaladâmes de compagnie, par le funiculaire, les hauteurs du château de Saint-Elme et de la chartreuse de Saint-Martin. Puis nous gagnâmes le Vomero et le restaurant du célèbre Pallino. Pallino est le cuisinier des artistes, et il mérite de l'être ! O ! la soupe aux coquillages, qui surpasse par son arôme marin et ses parfums les meilleures bouillabaises que j'ai dégustées avec des pêcheurs provençaux, sur les côtes de Porquerolles et d'Hyères ! Et la friture de sèches, de crevettes, de rougets et de soles, avec ses tons brun doux de vieux tableaux flamands ! Et les « truffes de mer » à côté des citrons ! Et le chevreau aux tomates ! Tous ces plats d'ailleurs sont préparés aux tomates : cela fait une cuisine sur fond d'or ! En 1893, avec Edmond Picard et Vittorio Pica, nous avons déjà dégusté ici, par une journée bellement lumineuse, un de ces repas éclairés par des vins pourpres. Le passage du grand maître du barreau belge

au restaurant napolitain est d'ailleurs consigné dans un livre italien : *Napoli d'oggi*. Ce livre est illustré et écrit par les meilleurs écrivains locaux et donne une complète et artiste idée de Naples d'aujourd'hui. J'en recommande la lecture à ceux qui visitent cette ville. J'y ai lu qu'en 1894 Pallino, le divin cuisinier, s'était « retiré des affaires » après « fortune faite ». Mais comme l'acteur pensionné qui a la nostalgie des planches, il eut celle des fourneaux. En 1896 il se rétablit. Et franchement je comprends que les lettrés napolitains remercient le ciel de cette résolution. Car si la cuisine de Pallino est merveilleuse et colorée, ce qu'on voit de son restaurant est un des plus beaux paysages du monde : le golfe bleu, la ville blanche qui va et s'éparpille aux pieds du Vésuve, Sorrente, Caprée.

Pourtant hier un voile terrible était tombé sur cette étincelante vision. Naples plongeait dans une buée brunâtre et lourde, la mer paraissait d'ambre et on n'en voyait que le bord, frangé d'une écume furieuse. Sur les terrasses du Vomero les amandiers en fleurs mettaient une joie rose sur le vert-de-gris des vergers : mais cette joie printanière était un peu mélancolisée par la tristesse étrange du temps. Seuls les orangers couverts de fruits gardaient du soleil et s'éteignaient comme des lampadaires au long des routes.

Nous redescendîmes dans la ville. L'air était étouffant, les gens paraissaient inquiets. Dans les rues, on se fût dit au milieu de paysages de Rembrandt, au clair-obscur jaunâtre. La mer s'agitait : la buée recelait sans doute un orage terrible. Des femmes pleuraient et j'entendis des passants qui parlaient de la fin du monde. Exagération italienne, sans doute !

J'avais quitté mes compagnons de table et m'étais installé seul dans un café de la galerie Umberto, redoutant une averse. J'écrivais une lettre, quand tout à coup le jour baissa et une lueur bizarre se glissa dans l'établissement. Je levai les yeux et vis que la toiture de la galerie était d'un rouge de flamme.

— *Vesuvio!* me dit le garçon effaré.

Je me précipitai vers la rue. Le ciel charriait du feu. C'était terrible. On eût dit Naples incendié. C'était la fin de Sodome, les derniers jours de Pompéi. Le théâtre de San-Carlo, vis-à-vis de moi, vibrant de reflets, élevait dans un firmament infernal ses statues de marbre qui semblaient attendre les coups de grands éclairs. La foule avait l'air d'être peinte en orange : affolée elle se précipitait dans les maisons. J'allai jusqu'à la place du Plébisците : le palais royal rougeoyait, avait l'aspect d'un grand château maudit et c'est la seule fois que je le trouvai beau. L'église Saint-François-de-Paule ouvrait sa colonnade au fond de la place déserte. J'eusse voulu aller au quartier populaire, mais je fus obligé de regagner au galop la galerie Umberto : des bouffées m'étouffaient (c'était comme si on avait sans cesse ouvert des fours brûlants devant moi !) et il pleuvait de la cendre !

Cela dura une demi-heure. Puis le ciel devint jaune, puis gris et il plut — de l'eau, cette fois.

Aujourd'hui, j'ai là devant moi mon chapeau et mon paletot tachetés de petits points bruns et gris. Il paraît que ce n'est pas absolument de la cendre. A ce que disent les journaux, un tourbillon de sable, venu des déserts d'Afrique, a passé au-dessus de la Sicile et s'est abattu sur la Campanie. A Naples il s'est enflammé au Vésuve.

Ce phénomène a épouvanté la ville. Le saint sacrement fut exposé dans toutes les églises et on implora tous les saints indigènes. Voici d'ailleurs une phrase du *Mattino*, que tous les lecteurs

de l'Art moderne comprendront : « *San Gennaro fu invocato, Santa Barbara fu apostrofata, San Procolo fu implorato, San Rocco fu interpellato, la Madona di Monserrato fu supplicata, San Giovanni a Mare fu tormentato, e il Diavolo fu fischiato* » Grâce à cette litanie nous avons tous échappé à la dévastation et me voilà devenu, comme dirait mon ami Alphonse Allais, « un type dans le genre » de Dion Cassius ou de Pline le Jeune, qui décrivent l'éruption fameuse de 79 après Jésus-Christ. J'espère bien qu'à Bruxelles quelques âmes charitables m'enverront leur carte pour me féliciter d'être encore en vie.

EUGÈNE DEMOLDER

La Collection de Somzée.

La collection de Somzée est trop universellement réputée pour qu'il soit nécessaire de signaler, si ce n'est par une brève mention, l'exceptionnel intérêt qu'offrirait la vente qui en dispersera, du 20 au 25 mai prochain, au palais du Cinquantenaire de Bruxelles, les tapisseries, les antiquités grecques et les faïences italiennes.

Commencée il y a quarante ans, en Italie où M. de Somzée fit ses débuts d'ingénieur, cette collection était déjà considérable lors de la vente de la galerie San Donato dont les pièces les plus belles : marbres antiques, tableaux, meubles, bronzes, verreries, étoffes, furent acquises par le Mécène belge. Depuis cette époque, elle n'a cessé de s'accroître. Les expositions rétrospectives qui eurent lieu à Florence, à Paris, à Bruxelles, permirent au public de juger de son importance. L'an dernier, on en admira une partie au Pavillon belge de l'Exposition universelle. Avec sa bonne grâce habituelle, M. de Somzée acquiesça avec empressement à la demande que lui fit l'Etat d'orner de quelques-uns de ses bijoux — tapisseries, peintures, sculptures — les salles vides du joli « Hôtel de ville d'Audenarde » qui nous représenta sur les rives de la Seine. On sait d'ailleurs avec quelle obligeance le collectionneur mettait, chaque fois qu'il en était sollicité, ses tapisseries les plus rares à la disposition des comités qui avaient à organiser quelque fête d'art ou de bienfaisance.

Ces tapisseries, au nombre de quatre-vingts, tissées à Bruxelles, à Tournai, à Audenarde, à Delft aux ^{xv^e}, ^{xvi^e}, ^{xvii^e} et ^{xviii^e} siècles, forment très probablement la série la plus riche qu'un particulier ait réunie. Citons, parmi les plus remarquables, celle qui représente les derniers exploits de Roland et sa mort héroïque, exécutée sous le règne de Philippe le Bon ou de Charles le Téméraire, l'*Enfance et la jeunesse d'Hercule*, la *Passion*, l'*Adoration des Mages*, le *Triomphe de Jésus-Christ*, etc., et cette merveilleuse *Bethsabée à la fontaine*, dont notre planche hors texte donne la reproduction.

Les suites de terres cuites et de vases grecs, qui constituent un ensemble de plus de deux cents pièces, les faïences italiennes de la Renaissance (Faenza, Gubbio, Pesaro, Urbino, Castel Durante, Deruta, Caflagiulo, etc.), au nombre de trois cents, présentent de même, un intérêt de premier ordre.

La dispersion de la collection de Somzée sera l'un des événements artistiques de l'année.

La Libre Esthétique et la Presse.

On nous demande quels sont les journaux qui ont publié des comptes rendus du Salon de la *Libre Esthétique*. Voici la nomenclature, bien incomplète sans doute, de ceux que nous avons pu réunir :

EXPOSITION. *L'Indépendance belge*, 4 mars; *le Petit Bleu*, 1^{er} et 10 mars; *l'Étoile belge*, 1^{er} et 20 mars; *la Gazette*, 28 février et 4 mars; *la Chronique*, 1^{er} et 13 mars; *le Journal de Bruxelles*, 11 mars et 15 avril; *le Messager de Bruxelles*, 1^{er} et 9 mars; *la Sour*, 6 et 28 mars; *le Patriote et le National*, 2 mars; *la Réforme*, 1^{er} mars; *le XX^e Siècle*, 20 mars; *l'Éventail*, 31 mars; *la Libre Critique*, 10, 17 et 31 mars; *la Ligue artistique*, 16 mars; *la Fédération artistique*, 10 et 17 mars; *le Thyrsé*, 1^{er} mars et 1^{er} avril; *la Tribune de Bruxelles*, 2 mars; *la Meuse* (Liège), 8 mars; *la Flandre libérale* (Gand), 1^{er} mars; *la Verveine* (Nons), 3, 10, 17, 24 et 31 mars; *le Mercure de France*, livraison d'avril; *le Bulletin de l'art ancien et moderne* (Paris), 30 mars; *Frankfurter Zeitung*, 23 mars; *Continental Society*, 14 mars; *Revue des gens de lettres*, livraison d'avril; *la Chronique des Beaux-Arts* (Paris), 7 avril; *l'Ermitage* (Paris), livraison d'avril; *Bruxelles-Artiste*, 6 avril; *l'Art moderne*, 3 et 17 mars.

CONFÉRENCES. *La Libre Critique*, 24 et 31 mars; *la Ligue artistique*, 31 mars; *la Fédération artistique*, 17, 31 mars et 7 avril; *la Verveine*, 24, 31 mars et 7 avril; *l'Art moderne*, 10, 17, 24 et 31 mars.

CONCERTS. *La Réforme*, 29 mars; *le XX^e Siècle*, 2 avril; *le Guide musical*, 31 mars; *l'Éventail*, 31 mars; *la Libre Critique*, 31 mars; *la Fédération artistique*, 31 mars; *le Journal indépendant*, 28 mars; *la Verveine*, 31 mars; *l'Écho mondain*, 31 mars; *l'Art moderne*, 31 mars et 7 avril.

Parmi ces comptes rendus, les exposants trouveront quelques études sérieuses et bien écrites. Mais la plupart décèlent, il faut le reconnaître, une ignorance, une étroitesse de vues et une grossièreté d'appréciations peu faites pour rehausser à l'étranger le prestige de la « critique d'art » belge. Presque tous ces articles ont l'air d'avoir été rédigés au « Café de la place » de Wolvringhem (Flandre occidentale). Qu'on en juge par ces quelques extraits :

« La couleur de de M. Sérusier me semble annoncer d'excellentes dispositions à faire de la cordonnerie ou du pain d'épices. »

(*Le Soir*.)

« Quand M. Maurice Denis saura peindre, s'il n'est pas déjà très vieux, il fera, je pense, quelque chose. »

(*Id.*)

« La *Balayeuse* d'Auguste Renoir est cotée 7,000 francs. Mince de chiffons bleus! »

(*Bruxelles-Artiste*.)

« Camille Pissarro, une réputation solide et sonore, surtout quand on fait rouler les deux s et les deux r. » (?)

(*Id.*)

« Le pointillisme et ses confetti malades (?) obsèdent les tableaux de M. Van Rysselberghe. »

(*Id.*)

« M. H. E. Cross est amoureux des *Chênes* (?) et des *Euphorbes*. »

(*Id.*)

« Les envois de M. Pissarro sont timides (?). Ceux de M. Renoir sont des râclures de palettes indignes de son auteur. »

(*Id.*)

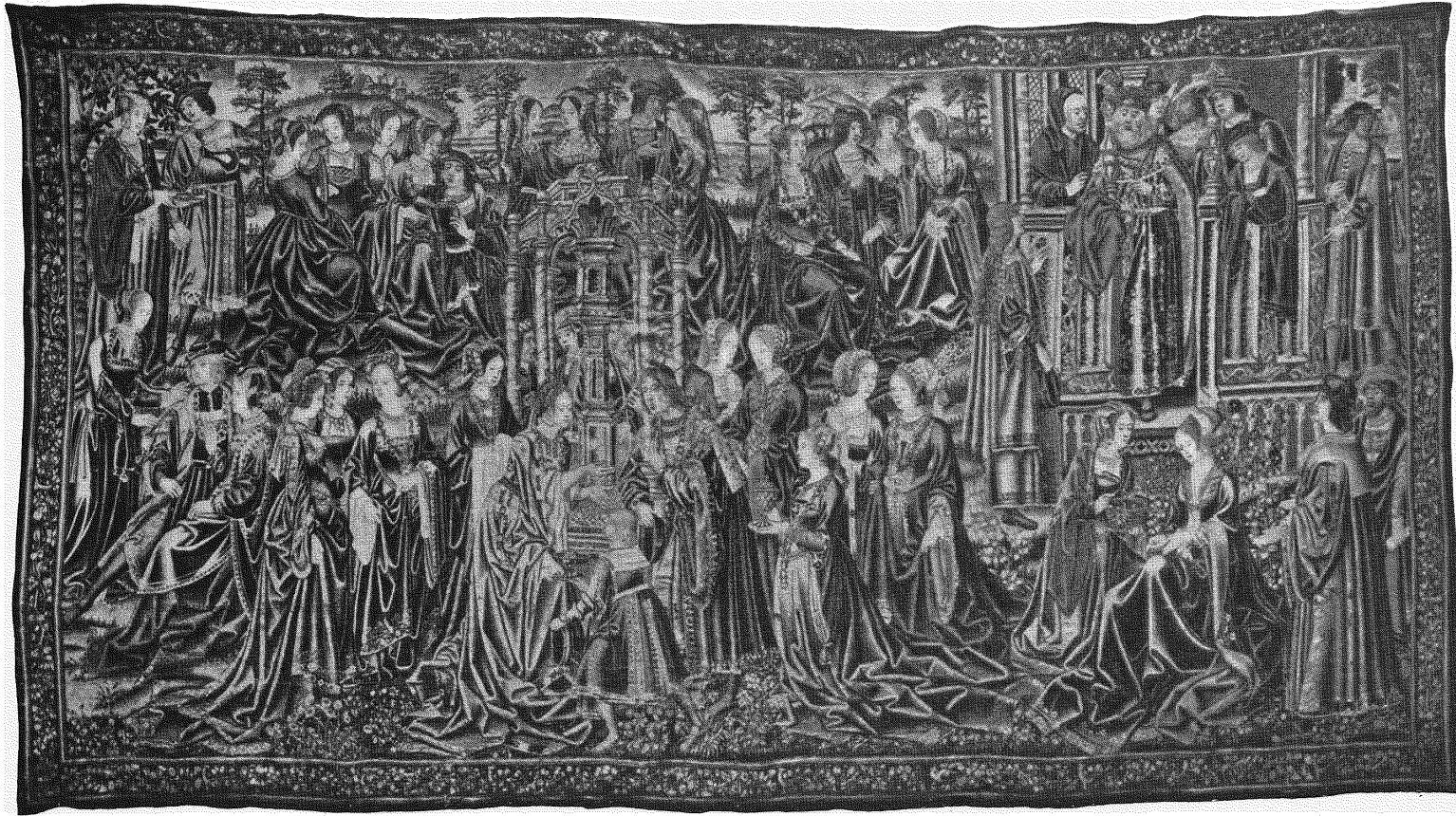
« Le nom retentissant de M. Grubicy de Dragon ressemble à une déclaration de principes; il n'est point permis de manier la palette à la façon du commun des mortels quand on se nomme Grubicy de Dragon. »

(*Id.*)

« Cézanne : C'est franchement et souverainement laid! »

(*La Verveine*.)

COLLECTION DE SOMZÉE



BETHSABÉE A LA FONTAINE

Tapiserie de Bruxelles (XV^e siècle).

« Les quatre peintures de Wilder, placées en carré (1), faisaient ce qu'ils avaient de mieux à faire : elles se mangeaient entre elles. Nous pourrions en dire autant (?) de Dario de Regoyos qui a appris la guitare en jouant et qui se figure, encore maintenant, que c'est la même chose pour la peinture. » (La Ligue artistique.)

« M. Georges d'Espagnat est le malin des malins. Il sait que pour engluier les badauds, un peintre n'a souvent qu'à violer les règles du dessin, de la couleur et du bon sens. Il n'a pas manqué à ce programme et le résultat n'a point déçu son espoir : vendu, le *Café au jardin* ; vendu le *Paysage* ; vendu, les *Enfants au jardin* ; vendu, la *Nature morte*. La jobardise s'est jetée sur les toiles de M. d'Espagnat comme les mouches sur les papiers sucrés où elles trouvent simultanément le plaisir et la mort. » (Bruxelles-Artiste.)

« Ah ! il fait bon nous rabâcher aux oreilles le nom de Pissarro, de nous montrer comme un astre levant, il y a longtemps déjà, cet admirable impressionniste ! Dans les sept cadres envoyés nous l'avons étudié, ainsi que nous fimes à Paris, il y quelques années, à l'exposition de ses œuvres ; nous en étions revenus alors consternés et, maintenant, c'est bien pis. » (La Ligue artistique.)

« A pleins verres les confetti, tant que vous voudrez ! Lendemain de carnaval. » (La Chronique.)

« Au travers des confetti jetés à pleins poings par les attardés de ce coup de folie carnavalesque, M. H. E. Cross menant la ronde suprême de ces épateurs finis.... » (Id.)

« Peut-être les artistes français se sont-ils dit que les petits Belges ne sont pas difficiles, qu'ils admireraient ces déchets à l'égal de chefs-d'œuvre, et qu'ils les achèteraient quand même avec orgueil. En quoi je souhaite qu'ils se soient trompés » (Le Messager de Bruxelles.)

« Quant aux toiles de M. Maurice Denis, de M. Sérurier, de M. Cézanne, de M. Vuillard et de quelques autres, elles nous apportent des éléments précieux dont se réjouira la vieille zwanze bruxelloise. » (Id.)
(A suivre.)

LE THÉÂTRE A PARIS

AUX VARIÉTÉS

La Veine, comédie en quatre actes, de M. ALFRED CAPUS.

On nous avait annoncé un chef-d'œuvre... Nous étions sceptiques — et à bon droit après une si piteuse saison... Ce fut une pièce exquise que jouèrent, l'autre soir, que joueront cent fois MM. Guitry, Brasseur et Prince, MM^{mes} Granier, Lavalière et Lender, et mieux, ces acteurs excellents jouèrent au naturel des rôles qui semblaient écrits pour eux, où ils n'eurent qu'à se laisser vivre, à nous montrer les gestes, les sentiments et les nuances qui leur sont propres, pour nous donner l'illusion de la vérité : Guitry est le plus amant des amants qu'on aime, Granier la plus amoureuse des amoureuses qu'on abandonne, Brasseur, le meilleur garçon d'entre ceux qui font la fête... Une ingénue qui a mal tourné et ne s'en doute, c'est Lavalière, et la courtisane moderne aurait bien tort de ne pas imiter les toilettes de M^{me} Lender, à défaut de sa beauté. *La Veine* eut celle d'être jouée aux Variétés, après avoir été destinée au Théâtre-Français — sa joliesse pimpante se fût mal accordée avec la diction des sociétaires — et l'esprit de M. Capus, si fin, insaisissable et d'une émotion trop retenue peut-être, a rencontré des interprètes, les uniques interprètes qui pouvaient nous le faire entièrement goûter, en exprimer toute la saveur, en se laissant vivre, je le répète, et j'imagine que l'auteur, les comédiens et les comédiennes de la *Veine* appartiennent à une même famille intellectuelle et sentimentale, à celle, au fait, qui nous a donné ceux qu'on nomme les auteurs gais, les Tristan Bernard, les Veber, les Courteline, artistes déli-

(1) Il eût été peut-être difficile de les disposer en rond, vu le format des cadres.

cats qui ne pleurent, n'aiment et ne souffrent que pour mieux sourire, ou sourient pour oublier qu'ils pleurent, aiment et souffrent. Par définition, ils sont optimistes ; c'est leur manière de voir la vie, et on doit les en féliciter, bien que nous paraissent souvent factices les procédés qu'ils emploient pour démontrer que tout s'arrange en ce monde, que tout finit bien, et que les hommes sont bons. A la veine ils offrent un culte, et la Veine les en récompense : le public les applaudit. Leur bonne humeur avertie des pires souffrances et les escamotant, telle est la douce philosophie que nous expose la pièce de M. Capus. Elle prétend que chaque individu rencontre, a rencontré ou rencontrera une heure de chance, et que, s'il sait en profiter, il sera heureux malgré tout. Elle nie l'utilité de l'effort. Elle affirme que la fortune vient à ceux qui dorment, et qu'il est au carrefour des routes de bonnes fées qui protègent les bons garçons... Un avocat sans cause devient-il l'amant d'une fleuriste sans clientèle, tenez pour certain qu'au moment où la misère guette, la bonne fée ouvrira la porte de cette mansarde où Guitry et Granier échangent des baisers, et cette bonnè fée — c'est Lavalière qui fut, au premier acte, employée dans le magasin de la fleuriste, et qui est maintenant la maîtresse de Brasseur, le plus riche des fils du commerce, et voici Brasseur lui-même qui cherche un avocat pour défendre la mémoire paternelle, le trouve en la personne de Guitry et l'enrichit entre le *deux* et le *trois*. Que si l'amant d'une fleuriste, ayant atteint la gloire, se laisse tenter par le charme d'une grande courtisane et souhaite se débarrasser sans larmes d'une ancienne maîtresse, ne craignez rien, bonnes gens ! la grande courtisane voudra se faire épouser, n'y réussira pas, et l'avocat, pressé par la bonne fée, épousera la fleuriste avant que le rideau se baisse, et qu'applaudissent, enthousiasmés, les spectateurs qui viennent de voir la vie comme elle devrait être, comme je crois bien qu'elle n'est pas. La vie?... Oui, malgré les postulats innombrables que M. Capus est contraint d'employer pour mener au bonheur ses fantoches, nous sommes en face d'une comédie où la vie palpait à chaque mot du dialogue, où chaque épisode est un chef-d'œuvre, chaque geste celui que nous avons observé, chaque caractère un caractère vrai ; et c'est par ce réalisme du détail que M. Capus se rapproche des grands maîtres, de Molière vraiment — un Molière joyeux qui aimerait les contes de fée.

G. BINET-VALMER

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer a donné jeudi dernier, à la salle Erard, sa dernière séance. Au programme : deux œuvres de Beethoven, la jolie et naïve sérénade (op. 8) pour violon, alto et violoncelle, et un quatuor de l'op. 59 (un des Rasoumoffski) en *mi mineur*.

Zimmer — qui par sa finesse avait paru un instant devoir être surtout un interprète de Mozart — a joué ces deux œuvres si différentes avec une ampleur, un entraînement et une vigueur absolument en harmonie avec l'impétuosité virile de Beethoven.

Excellente soirée d'art.

* * *

Le concert annuel organisé par l'Harmonie de la Maison du Peuple a été une réelle manifestation d'art. Sous la direction de M. Dubin, l'Harmonie, qui comprend une centaine d'exécutants, a interprété avec un ensemble remarquable deux œuvres de Paul Gilson, *Richard III* et la *Marche-cortège*. Un programme bien ordonné nous a permis d'apprécier le beau son du violoncelle de M. Bouserez, qui nous fit entendre quelques-unes de ses compositions, et la virtuosité de M. C. Fontaine qui joua la *Rhapsodie espagnole* de Liszt. Les chanteurs : MM. Schoepen, baryton, et Liszt, ténor, se sont fait entendre dans des fragments d'opéra et M^{me} Ernaldy a chanté avec grâce et sentiment quelques mélodies. Deux beaux chœurs, exécutés par un groupe de jeunes filles sous la direction de M. Schoepen, complétaient cette attrayante séance.

Les Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

La série de cette année s'est clôturée le 27 mars par une adorable soirée dont voici le copieux et très éclectique programme : Orchestre : *Le Carnaval romain* (Berlioz); *Träumerei* (Schumann); *Espana* (Chabrier). — Chœurs *a capella*, harmonisés par Gevaert : *O Filia*; *Brunette*; *Chanson joyeuse de Noël*. — Solistes : M^{lle} Éléonore Blanc (des Concerts Colonne et Lamoureux), air de *Fidelio* (Beethoven); *La Mort d'Isolde* (Wagner); *Par le sentier* (Th. Dubois); *Ouvre tes yeux bleus* (Massenet). — M. M. Crickboom, Concerto de Mendelssohn; Romance de Grieg; Ballade et Polonaise de Vieuxtemps.

Le grand succès du concert a été pour l'orchestre, incomparable de brio, de verve et de sûreté dans *Espana*; et que son interprétation de la *Träumerei* a fait hisser frénetiquement.

Les chœurs *a capella*, dirigés par M. Duyzings, ont été très applaudis : la masse est très disciplinée, fort assouplie et les voix se fondent admirablement.

Sans posséder une de ces grandes voix qui semblent être l'apanage des chanteuses de Bayreuth, M^{lle} Blanc s'affirme par de superbes qualités de style et de diction qui furent spécialement goûtées dans l'air de *Fidelio*.

M. M. Crickboom est un des meilleurs élèves qui soient sortis de l'École de musique de Verviers. C'est un archet vibrant, une nature fine, un musicien de grande envergure. Le public lui a fait grand accueil et a été heureux de l'entendre à nouveau après tant d'années.

Une ovation chaleureuse à Louis Kéfer, lorsqu'il est monté au pupitre de la direction, lui a prouvé la haute estime que lui valent ses énergiques et talentueux efforts pour l'art.

J. S.

CARNET ARTISTIQUE

Du 14 au 20 avril 1901.

MUSÉE : Exposition de la Société des Beaux-Arts (10 à 5 heures).
CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. Binje. (Clôture le 14.)
RUBENS-CLUB : Exposition P. Stobbaert.

Lundi : 7 h. 1/2 Première représentation de la *Valkyrie* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Cinquième séance du quatuor Schorg (Riesenburg).

Mardi : 2 h. Audition des élèves de M^{me} Armand (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2 Deuxième séance Delgouffre : *Beethoven* (Erard).

Mercredi : Rentrée de M. Imbart de la Tour : *Aida* (théâtre de la Monnaie).

Jeudi : 4 h. 1/2. Conférence G. Williams : *Dante Alighieri* (École de musique d'Ixelles).

Vendredi : 8 h. 1/2. Audition Engel-Bathori (Erard).

Samedi : 2 h. Répétition générale du Concert populaire (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Concert de l'école de Musique de Saint-Josse-ten-Noode (Ecole communale, rue Gallait, 131).

PETITE CHRONIQUE

Le concours de Rome de cette année est, on le sait, dévolu à la gravure. A la suite du concours préparatoire qui vient d'avoir lieu à Anvers, ont été admis à entrer en loge : M. M. Hubert Mauquoy (Anvers), Louis Peeters (Anvers), Jules Fontayne (Bruges), Albert Van Holsbeek (Bruxelles), Victor Dieu (Quaregnon), et Henri Van Haelen (Vilveod).

La semaine dernière s'est ouverte à Mons la sixième exposition annuelle du *Bon Voulour*, qui groupe les principaux peintres du Hainaut, parmi lesquels M^{lle} Putsage, M. M. Marius Renard, J. et O. Postel, etc

Vraiment, il nous faudra bientôt créer une rubrique spéciale pour compléter certaines informations, par trop sommaires, du *Soir*.

Le chroniqueur artistique de ce journal révèle à ses 125,000 lecteurs que le directeur de la *Libre Esthétique* « prélève des tantièmes sur les ventes faites aux expositions qu'il organise ».

Il oublie l'essentiel : c'est qu'il les prélève à son profit personnel, et que les sommes encaissées de la sorte lui permettent de faire face aux exigences de sa fastueuse existence.

Sans les « tantièmes » qu'il s'attribue, le pauvre garçon serait depuis longtemps sur la paille, car on ne lui connaît pas d'autres ressources avouables.

C'est, sans doute, par discrétion, et pour remercier notre collaborateur d'avoir, sur ses instances réitérées, invité l'un de ses protégés à prendre part au Salon, que l'aimable chroniqueur a négligé d'instruire le public de la destination des fonds. Au lieu de débiter le truc qui fait vivre un honnête homme, il a préféré laisser supposer que les sommes recueillies sont peut-être versées dans la caisse de la Société et servent à payer, avec le produit des entrées, les frais des expositions : transport, emballage des œuvres, assurance, manutention, etc. Sachons lui gre du doute qu'il a gracieusement laissé planer à cet égard. On le prend généralement pour un petit bonhomme envious, sournois et mesquin. Il a prouvé, cette fois, qu'il est capable, à l'occasion, d'un sentiment délicat.

C'est demain Inudi qu'aura lieu, au théâtre de la Monnaie, la première représentation de la *Valkyrie*.

Les 6 et 9 mai, deux représentations extraordinaires de *Tristan und Isolde*, dans le texte original, avec la distribution suivante : Isolde, M^{lle} Litvinne; Brangaene, M^{me} Brema; Tristan, M. E. Van Dyck; Kurwenal, M. A. Van Rooy; Marke, M. G. Schwegler. Chef d'orchestre : M. Félix Mottl.

Ces représentations sensationnelles clôtureront avec éclat la saison théâtrale.

Le quatrième Concert populaire est définitivement fixé à dimanche prochain, à 2 heures. Au programme, le *Requiem* de Verdi chanté par M^{lle} Friché, M^{me} Soetens-Flament, M. M. Imbart de la Tour, d'Assy, le Choral mixte (directeur M. Soubre) et les chœurs du théâtre de la Monnaie. Au total : trois cents exécutants.

Le dimanche suivant, 28, M. Eugène Ysaye donnera à l'Alhambra, avec le concours de l'orchestre de la Société des Concerts symphoniques sous la direction de M. S. Dupuis, un concert extraordinaire dans lequel il interprétera, notamment, le Concerto en sol de J.-S. Bach pour violon et deux flûtes, et le *Poème* pour violon et orchestre d'Ernest Chausson.

Au programme symphonique : Symphonie n° 1 de Beethoven, *Viviane*, poème symphonique d'Ernest Chausson, et *Joyeuse marche* de Chabrier.

Le ténor Engel, qui a créé dernièrement à Paris, avec grand succès, les auditions connues sous le nom de « Une heure de musique », donnera vendredi 19 et jeudi 25 avril prochains, à la salle Erard, rue Latérale, deux séances musicales, avec le concours de M^{me} Jeanne Bathori, des Concerts Colonne et du Conservatoire de Paris.

La première de ces auditions, qui seront un vrai régal artistique, sera consacrée à Schubert et Schumann, la seconde à l'École moderne.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode donnera samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle des fêtes de l'École, un concert extraordinaire avec le concours de M^{lles} Paquot et Latins, de M. M. Demest, Mercier, Swolfs et Dauby, et de l'orchestre des concerts Ysaye sous la direction de M. Huberti.

Au programme, des œuvres de Haydn, Gluck, Wagner (chœur des Fileuses, fragments du troisième acte des *Maîtres chanteurs*), Jacques-Dalcroze et G. Huberti (cantate inaugurale). Quatre cents exécutants.

On a vendu le 13 mars à l'hôtel Drouot, à Paris, une série d'aquarelles de Jongkind, l'un des artistes devant lesquels les critiques du temps demeurèrent aussi incompréhensifs qu'ils le sont aujourd'hui devant Pissarro, Cézanne ou Guillaumin.

Il est intéressant de constater, une fois de plus, la faillite de cette incurable doctrine, immuablement ignorante et bête malgré tous les camouflets que le temps ne cesse de lui infliger. Les *Bords de l'Isère à Grenoble* ont atteint 18,000 francs; *Overschie (Hollande)*, 9,000; la *Rade de Toulon*, 4,350; *Rotterdam*, 4,100; *l'Isère à Grenoble*, 4,100; *environs de Grenoble, neige sur les cumes*, 4,000; *Pécrol, près la Côte Saint-André*, 3,050; *Bord d'un canal à Dordrecht*, 3,100; le *Faubourg Saint-Jacques à Paris*, 2,350; *Joueurs de boules à Grenoble*, 2,050; *l'Escout à Anvers*, 2,050; la *Côte Saint-André*, 2,020; *Dordrecht*, 2,000, etc. — Au total, pour vingt numéros, 68,300 francs.

M^{me} Henriette Schmidt s'est fait entendre à La Haye, au concert de la *Diligentia*, où elle a remporté un très grand succès dans l'interprétation d'une sonate de Beethoven, des *Folies d'Espagne* de Corelli et du « Preislid » des *Maîtres chanteurs*. Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, le *Vaderland*, le *Nieuwe Courant* vantent à l'envi la sonorité, l'expression, l'intelligence artistique et le mécanisme développé de la violoniste, qui toute jeune, avait joué dans cette même salle où elle vient de se classer parmi les virtuoses de l'archet.

VACANCES DE PAQUES

VILLA BEAU-SEJOUR, à ANSEREMME, pres DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSION
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

COLLECTION DE SOMZÉE

Vente des Tapisseries

Antiquités grecques et Faïences italiennes

DANS LA

Salle des Fêtes du Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles
DU LUNDI 20 AU SAMEDI 25 MAI 1901

Chaque jour à 2 heures de relevée.

Expert : J. FIÉVEZ, 3, rue du Gentilhomme, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : Les mercredi 15 et jeudi 16 mai 1901.

Publique : Les vendredi 17 et samedi 18 mai 1901.

au local susmentionné, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

ORDRE DES VACATIONS : 20 et 21 mai, *Antiquités grecques*; 22, 23, *Faïences italiennes*; 24, *Tapisseries des xv^e et xvi^e siècles*; 25, *Tapisseries des xvii^e et xviii^e siècles*.

Hôtel de premier ordre.
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison Keym: rue aux Choux.

ATELIERS D'ARTS MOBILIERS ET DECORATIFS.

G. SERRURIER-BOVY

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT

BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE

PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE

D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.

MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DECORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CVIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CVIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DECORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Jubilé. Constantin Meunier (CAMILLE LEMONNIER). — La Walkyrie (OCTAVE MAUS). — L'Esprit Juif (H. FIERENS-GEVAERT). — Notes de Musique (O. M.). — Carnet artistique. — Petite Chronique.

UN JUBILÉ

CONSTANTIN MEUNIER

Une date vient de s'ajouter aux dates dignes de mémoire. Elle fut célébrée des pays voisins : elle valut à celui qu'elle illustre d'un signe glorieux de longévité, la vénération attendrie des artistes étrangers. A peine pourtant elle fut remarquée chez nous... Constantin Meunier, il y a quelques jours, entrant dans sa soixante-dixième année... L'âge qui pour la plupart marque les destinées accomplies, n'a fait que prolonger pour cet ouvrier admirable la jeunesse indéfectible de son œuvre.

Je le dis avec une émotion infinie : il n'y aura jamais assez d'hommages pour remercier un tel homme d'avoir vécu jusqu'à nous. Chaque heure de la vie d'un grand

artiste est un bienfait pour le monde et il ne faudrait pas se lasser d'en témoigner de la gratitude.

Constantin Meunier, à soixante-dix ans, renouvelant encore le prodige d'être chaque jour un des plus parfaits sculpteurs de cette époque, est une chose haute et somptueuse : elle ajoute une grandeur à notre humanité. Il arrivera un temps où des fêtes publiques magnifieront l'artiste, le poète, le savant dans la mesure qui autrefois fut attribuée aux princes et aux conquérants.

J'écrivais récemment dans *Art et Décoration* :

« L'œuvre de Constantin Meunier, par sa plénitude simpliste et pittoresque, a une prédestination toute monumentale. Ses lignes synoptiques, en concentrant le regard sur une masse dense et centrale, appellent la large coulée des métaux et les hauts emplacements dans un cadre architectonique ou les horizons profonds des paysages. Il semble extraordinaire que la Belgique ait si peu utilisé de tels éléments de beauté ornementale. Les ports, les gares de chemin de fer, les palais publics, les grandes voiries auraient assorti un décor naturel à ces spectacles de vie et ces représentations des multiples activités générales. Je songe au suggestif relief qui darderait d'un pan de mur les deux *Têtes de puddleurs* géminées, taillées dans un granit bleu des Écaussines; à la vision forte du bas-relief de l'*Œuvre* incrusté en bronze clair au soubassement d'un édifice national. Je songe encore aux mansuétudes humiliées et à l'infinie douleur de cette grande figure de l'outrage et du pardon, l'*Ecce homo* saignant sous la couronne d'épines. Ce sont là d'émotives et populaires figures qui s'accommoderaient des simples emplacements de la rue, si aptes à faire entrer

la vie de l'œuvre dans la vie des masses. Les anciens maîtres ne s'en faisaient pas faute. Il y a à Nuremberg un chemin de croix d'Adam Kraft, rongé par les intempéries et qui, dans la campagne, au bord des routes poudreuses foulées par les pèlerins, développe les stations lamentables de la Passion. La Flandre non plus ne manque pas de calvaires au pied de ses églises, humbles monuments de piété et de souffrance devant lesquels s'agenouille la dévotion publique. Toute l'âme religieuse du pays flamand, sa mysticité matérielle et qui aime les apparences réalistes du supplice, souffre en l'Homme-Dieu de Meunier. Pourtant, je ne sache pas que personne jamais ait pensé à lui trouver une place derrière un massif de cyprès, entre les contreforts moussus d'une vieille cathédrale.

« Nous sommes ici dans un autre aspect de la pensée de ce grand artiste. L'humanité plastique qu'il modela selon un antique rythme de force et d'héroïsme, l'indemne brute humaine brandie dans son geste souple et machinal, fait place à une humanité pitoyable, trempée aux eaux vives de la sensibilité chrétienne. Au rituel physique exaltant les puissances du travail se substitue une charité évangélique qui se penche sur les défaillances et les afflictions de la créature.

« D'intimes effusions jaillissent de cette communion d'un génie simple avec les élémentaires, broyés par les meules de l'existence et qui coulent à la mort des charniers et des morgues sans desceller la bouche.

Le monde obscur des âmes muettes alors s'entre-bâille : à peine on croit entendre, aux racines de la vie, comme une morne mer sans houles, le bruit des larmes qui ne peuvent déborder. La mère, debout devant le torse écartelé de son fils (le *Grisou*), tord l'imploration et l'agonie de ses mains. Toute sa détresse se casse en une tourmente sèche, intérieure, qui meurt sans grimace aux longues lignes rigides de son visage. La maison vide hurle au dedans de ses silences. La fosse homicide, l'ogre regoulé d'entrailles humaines lui demeure coagulé aux doigts dont elle toucha les sanies glacées. Et elle est sans révolte, on n'entend pas ses sanglots. Sous le couvercle de dalle qui la mure vivante, elle apparaît la sœur de cette autre muette, de cette *Femme du peuple* aux yeux rongés par tous les acides de la douleur, et qui, avec le globe débordé des cornées, intarissablement ruissellent sur le trou funèbre des joues et ne pleurent pas. Celle-là aussi dédie l'holocauste de son cœur martyrisé aux normes funestes. Toutes deux sont consentantes à la vie à l'égal du *Vieux cheval de mine*, de la bête aveugle et squalide nourrie de l'haleine en feu des ténèbres, aux côtes en cercles de douve défoncée, à l'échine rouvieuse et déchiquetée, comme dépecée déjà par le couteau de l'équarisseur.

« Ce jour-là, l'artiste humain étendit sa pitié à l'animal, à ce frère victimé de l'homme. L'un et l'autre, il

les confondit dans une camaraderie d'affection taciturne, épaves égales et anonymes d'une même destinée. Et avec la carne macabre, il recommence le chef-d'œuvre du pardon des outrages que déjà il avait fait avec *l'Ecce Homo*. Bien plus que la révolte qu'on y voulut voir, c'est le sens ultime de son œuvre, le grand pardon éployé qui de la créature s'étend à la bête et sur leur embrassement referme le monde. »

Constantin Meunier, par un labeur sans trêve, avec les puissances presque surhumaines d'une volonté tranquille, s'est acheminé lucidement vers l'expression multiple de sa pensée. On sait qu'il vit dans le silence de l'atelier comme un patriarche. Le soir le retrouve devant ses terres, dans l'attitude où le vit la clarté matinale passant par la haute verrière. Il ne se plaint que de la brièveté des jours et de la fuite des ans en considérant ce qu'il lui reste à accomplir.

Quatre hauts-reliefs, de véhémentes ébauches, des cahiers emplies d'indications au fusain avec ce trait large et appuyé qui fait de lui un rare et substantiel dessinateur, sont là, à la portée de sa main, dans le cercle de sa méditation. C'est l'œuvre sur laquelle l'ouvrier infatigable rêve de concentrer les suprêmes énergies de sa création. Elle résume les étapes de sa carrière, elle évoque ses rythmes héroïques, elle groupe dans une ordonnance majestueuse les émouvantes manœuvres d'un peuple. Comme pour affirmer par un témoignage testimonial ses constantes visées d'art monumental, elle se propose, dans son ensemble, un monument élevé à la gloire du Travail.

Quatre amples dalles perpendiculaires, aux quatre pans d'un soubassement, déroulent, sous des formes d'allégories réelles, les forces élémentaires.

Voici, extrayant du four le creuset aux matières en fusion, l'équipe ardente des hommes du Feu. Voici, sous les chaleurs d'août, dans le champ à mesure tranché par les sonores faucilles, les fructifications accomplies de la Terre. Voici, ouvert comme un porche aux quatre vents du monde avec ses transatlantiques, ses théories de débardeurs, ses grondants attelages, un port maritime, c'est-à-dire l'Eau. Voici enfin, rués aux schistes et aux anthracites du monde primitif, fouissant les noires matrices de la bure, les hommes de la houille; et cette fois, c'est l'air, le feu, l'eau s'ajoutant aux puissances telluriques.

Les quatre motifs ensemble concertent un schéma des activités industrielles en corrélation avec les forces du monde; il est admirable que, divers par l'agencement et l'expression, ils se coordonnent dans l'unité du concept et de l'effet. Le symbole du travail, loi des races, s'en déduit, subtil, pathétique et harmonieux. Chaque élément s'y rapporte à une forme de l'industrie humaine: celle-ci se série en types, en gymniques, en arabesques qui varient d'un sujet à l'autre. C'est bien là le signe

d'un cerveau qui pense en décor et réalise monumentalement.

La masse entière palpité comme un bloc d'humanité. Un agile et furieux semeur en couronnera la cime d'un geste symbolique et essentiel. Mais le semeur lui-même fut semé aux champs de la vie par l'amour : une femme, une mère allaitant son nourrisson, se placera à l'un des angles du soubassement, énorme et tendre comme l'inépuisable genèse, comme le principe même de la durée. Les races ainsi, dans cette grande œuvre, demeureront associés au travail et aux forces éternelles.

On souhaiterait voir érigé aux abords d'une grande ville, dans le brouillard des sueurs et des fumées monté des denses agglomérations, un tel édifice spirituel, comme d'héroïques propylées magnifiant l'homme vainqueur des résistances de la matière, comme un monument expiatoire à la mémoire des innombrables générations de travailleurs englouties sous la pompe des civilisations.

Un écrivain ici fait appel aux pouvoirs pour que Bruxelles soit cette ville et qu'à travers les âges, elle s'honore de posséder l'âme vivante et réalisée de Constantin Meunier. Que le bronze et le granit nécessaires à l'exécution de cette vaste pensée lui soient octroyés comme un hommage national afin de lui permettre d'en faire à son tour une filiale et solennelle dédicace à la patrie ! Que ce soit là le cadeau de Jubilé de ce grand artiste au seuil de son énergique et grandiose vieillesse !

CAMILLE LEMONNIER

LA WALKYRIE

La *Walkyrie* (M. Ernst lui a restitué le W dont l'avait dépouillé M. Wilder, qui entendait peut-être se réserver le monopole de cette double lettre) est, de tous les drames de Wagner, le plus propre à émouvoir et à enthousiasmer la foule. D'un symbolisme moins abstrait que *Tristan et Isolde*, d'un élan lyrique plus passionné que les *Maitres*, d'une beauté tragique plus haute que *Tannhäuser* et *Lohengrin*, elle est si pénétrée d'humanité que son action sur l'auditoire est directe et immédiate. Et le commentaire musical qui la magnifie est, plus que tout autre, par les merveilles qu'il recèle, de nature à élever les âmes et à enflammer les cœurs.

On discuta, jadis, sur ce que la partition renferme encore de formules italiennes, sur le développement de certaines scènes, — en particulier les deux dialogues successifs du début du deuxième acte, — sur la contradiction qu'offrent avec les principes de l'esthétique wagnérienne tels passages amoureux traités « en morceaux détachés » par le Maître, le *lied* du Printemps par exemple. Ces critiques paraissent vaines aujourd'hui. Les vingt-cinq ans écoulés depuis la première représentation, à Bayreuth, de cet extraordinaire chef-d'œuvre (les représentations de Munich en 1870

(1) En 1887, sous la direction de Joseph Dupont, la *Walkyrie* avait été jouée en 1883, en allemand, par une troupe amenée à Bruxelles, avec les décors et les costumes qu'il avait rachetés à Bayreuth, par l'impresario Angelo Neuman.

ne doivent être considérées que comme un essai et une étude préparatoire) nous permettent de juger la *Walkyrie* avec le recul nécessaire. Toute discussion serait désormais oiseuse. Il semble que l'œuvre, à mesure que nous nous éloignons de l'époque qui l'a vu naître, grandit et acquiert une beauté plus sereine, une harmonie plus complète.

Le premier acte est, à lui seul, un drame complet, si humain et si émouvant qu'il est impossible de l'écouter sans être profondément troublé. Quand le rideau se lève ensuite sur le site sauvage où le conflit des passions qui agitent les dieux va décider du sort des amants en détresse, un élément nouveau, d'un intérêt puissant, emporte l'action vers un dénouement inattendu. Et les amours terrestres de Siegmund et de Sieglinde s'effaceront pour faire place à de poignants débats dont les péripéties se déroulent exclusivement dans le cœur des personnages. La conception est de celles qui élèvent une œuvre au-dessus de toute contingence d'époque et de nationalité. Elle puise sa force émotive dans les sentiments éternels qui passionnent les hommes et, par là, échappe aux fluctuations du goût et des idées. Jamais peut-être, à aucune des reprises qu'en donna le théâtre de la Monnaie depuis sa création (1), la *Walkyrie* n'apparut plus rayonnante de jeunesse et d'éclat qu'en cette belle soirée de la semaine dernière, où le public, subjugué et attendri, rappela, à l'issue de chaque acte, jusqu'à trois et quatre fois les interprètes.

Une exécution remarquable mit d'ailleurs en pleine lumière toutes les pages de cette admirable partition. M. Sylvain Dupuis, dont la maîtrise s'affirme de plus en plus, dirige son orchestre avec une fermeté de rythmes, une délicatesse de nuances et une précision dans les plus minutieux détails dignes de tout éloge. Et puisque l'occasion s'en présente, je suis heureux de signaler ici le scrupule d'art qui préside à toutes les auditions qu'il conduit. A sa vingt-et-unième représentation, *Louise*, à sa treizième, *Tristan*, à sa vingt-neuvième, la *Bohème*, ne paraissaient nullement se ressentir de la longue carrière que ces ouvrages venaient de parcourir. Et je ne pouvais, en me réjouissant de la pureté de ces exécutions, me défendre de songer au relâchement que la critique eut, jadis, en ce même théâtre, trop souvent à déplorer quand il ne s'agissait pas d'une « première », vers quoi se concentraient généralement les seuls efforts artistiques de la direction. Les heureux symptômes de rénovation constatés, au début de la campagne, par notre collaborateur Henry Lesbroussart, ont, malgré des difficultés nombreuses provenant de la formation d'une troupe nouvelle et d'un hiver exceptionnellement rigoureux qui multiplia à l'excès les indispositions dans le personnel, amené des résultats artistiques dont il convient de féliciter les consciencieux *managers* de la Monnaie. Ceux-ci en ont d'ailleurs été récompensés par l'affluence de spectateurs qui n'a cessé de leur témoigner le plus sympathique intérêt. Jamais, paraît-il, les recettes n'ont atteint le chiffre réalisé cette année.

Je ferme cette parenthèse et reviens à l'interprétation de la *Walkyrie*, dont la reprise clôtura brillamment une saison qui, malgré d'inévitables accrocs, a été, dans son ensemble, des plus satisfaisantes. M^{me} Litvinne et M. Seguin ont retrouvé, dans les rôles de Brunnhilde et de Wotan qu'ils ont créés à Bruxelles, le grand succès qui les accueillit autrefois. L'admirable voix, si puissante et si pure, de l'une, la noblesse d'attitudes et de gestes, la haute compréhension artistique, l'art émouvant et pénétrant de l'autre sont au-dessus de tout éloge. Ces deux artistes d'élite, auxquels il convient d'associer M. Vallier, le meilleur Hundling

que nous ayons entendu, suffiraient à donner à l'œuvre une grandeur épique même si les autres rôles n'étaient chantés comme ils le sont. Mais eux aussi ont trouvé des titulaires excellents. Bien que la voix de M. Dalmorès ne paraisse guère convenir au « ténor héroïque » qu'est Siegmund, l'artiste s'acquitte fort bien de sa tâche : il chante en excellent musicien et compose avec beaucoup de vérité, sans nul cabotinage, son personnage. L'intérêt se portait principalement sur les deux débutantes, M^{lle} Paquot et M^{me} Georgette Bastien, respectivement chargées des rôles de Sieglinde et de Fricka. Car — le détail a son importance — la direction actuelle s'efforce de recruter en Belgique son personnel de chanteurs : après M^{lle} Friché, que *Louise* a mise au premier plan, voici M^{lle} Paquot qui, à son tour, passe d'emblée de l'estrade du Conservatoire sur la scène de la Monnaie, où elle se fait un nom. (Parmi les hommes, MM. Forgeur, Danlée, D'Assy, Danse, Massart, Colsaux sont Belges, — ce qui réjouira nos nationalistes à outrance). Bien que fort émue, M^{lle} Paquot s'est tirée de l'épreuve à son honneur. Elle possède une fort belle voix, étendue et timbrée, et quand elle aura plus d'expérience de la scène et surtout une diction plus nette, elle prendra rang parmi les « étoiles » du chant. La façon dont elle a, au deuxième acte, lancé la phrase qui domine le finale du *Crépuscule des dieux* a prouvé, plus que toute autre, qu'il y avait en elle l'étoffe d'une tragédienne lyrique.

Quand à M^{me} Bastien, elle a, de sa belle voix pathétique et « prenante », en articulant à merveille le français nègre que M. Ernst, déjà nommé, a substitué à la traduction bonhomme mais compréhensible de l'excellent Wilder, adressé à Wotan les reproches congrus. Et si bien, malgré la gaucherie du geste, avec un style si soutenu et des accents si dramatiques, que la scène à laquelle elle prend part (et qu'elle fait à son pitoyable époux), loin de paraître longue, a paru raccourcie, quoique aucune coupure (que notre ami Jules Destrée se rassure!) n'y eût été pratiquée. Rendue à son tempérament, M^{me} Bastien ne peut manquer de faire une belle carrière. On la pressent déjà, altière et tragique, dans le rôle d'Ortrude auquel le costume qu'elle portait dans la *Walkyrie* semble la prédestiner...

N'oublions pas, dans ce bulletin de victoire, les huit Walkyries qui ont donné à la célèbre « chevauchée » beaucoup de mouvement, d'animation et de grandeur farouche. Mais aussi les premiers sujets de la troupe : M^{lles} Friché, Maubourg, Gottrand, etc., ont, cette fois, revêtu la cuirasse et coiffé le heaume aux ailes blanches pour lancer avec une ardeur guerrière de stridents « hojotohos ».

OCTAVE MAUS

L'ESPRIT JUIF

Il y a une race juive, un esprit juif, un type juif. M. Maurice Muret, un jeune écrivain suisse fixé à Paris, collaborateur actif du *Journal des Débats*, s'est donné pour tâche de le prouver (1). Tâche aisée, semble-t-il, le simple bon sens admettant sans objection la légitimité d'une telle entreprise. Tâche ingrate et délicate, au contraire. A leur insu les israélites ont adopté les préjugés chrétiens à l'égard de leur race. Les caractères ethnographiques de l'Hébreu ayant été considérés comme des tares par les populations aryennes depuis l'avènement du christianisme, (l'antisémitisme, si je puis dire, florissait d'ailleurs dans la Rome païenne), le juif moderne a contesté la survivance de ces particu-

(1) *L'Esprit juif*. Paris. Librairie académique Perrin.

larités, il a nié son originalité même. Il avait bien tort. N'y a-t-il pas un esprit chrétien, un esprit protestant? L'action de l'esprit juif sur les grandes pensées et aspirations humaines fut considérable. Nous sommes aussi pénétrés de morale juive que de philosophie grec. Pourquoi les israélites n'éprouveraient-ils pas un légitime orgueil à s'affirmer les héritiers d'une tradition millénaire, à constater en eux la pérennité de certains traits moraux et physiques?

L'actualité aiguë de ces questions justifiait l'opportunité du travail de M. Muret; elle en augmentait, d'autre part, la difficulté. Comment garder une entière sérénité scientifique en présence de ces problèmes que l'on discute avec une âpre passion dans les feuilles quotidiennes? Et de quel intérêt au surplus serait un livre de pure exposition documentaire, où n'apparaîtrait point le tempérament de l'auteur? M. Muret n'a pas caché ses préférences. On ne lui reprochera point son philosémitisme. Son travail toutefois n'a rien d'un pamphlet. Les juifs eux-mêmes devront en louer la conscience et l'irréprochable tenue littéraire. Sans être une œuvre d'érudition approfondie, l'*Esprit juif* s'appuie sur des recherches sérieuses. La conception fondamentale en est d'ailleurs très indépendante et ne se rapproche que rarement de celle que professent les religions catholique et protestante.

M. Muret, adoptant l'opinion des savants modernes, explique le tempérament réaliste et pratique des israélites par l'absence complète d'une croyance à l'immortalité de l'âme. Les théologiens de l'Église catholique pensent au contraire que cette croyance est ou fut l'un des points d'appui de la morale juive. Les tribus primitives d'Israël, en contact avec les Égyptiens, ont pu en effet s'inspirer des doctrines en honneur à Memphis et à Thèbes, où l'on croyait à la survivance des morts et où l'on évoquait les défunts. Mais l'hébreu ne jugeant pas son peuple suffisamment préparé à l'« idéal absolu » — ainsi disent les théologiens et les prédicateurs catholiques — promit des jouissances terrestres, dont Israël se montra avide. Cet empressement à s'assurer la possession des bienfaits matériels a fait croire souvent — et M. Muret, comme Renan, me paraît un peu dupe de cette illusion — que les juifs n'ont jamais conçu la possibilité de la survie psychique.

Cet « idéal absolu », Jésus-Christ l'enseigna. Israël n'écoula point le Sauveur. Une malédiction sembla peser dès ce jour sur la race juive. L'incendie du temple de Jérusalem par les soldats de Titus, — l'exode de tout un peuple à travers le monde, — les quarantaines dans les ghettos infects, — les persécutions du moyen-âge : autant de misères, de tortures, de hontes infligées à la race admirable dont les ancêtres avaient révélé au monde la splendeur encore vivante et sans doute inébranlable du *Décatalogue*. On sait avec quelle énergie le juif à résisté. Toutefois sa morale écrite ne progressa point depuis l'instauration de la foi chrétienne. Quels singuliers préceptes ne lisons-nous pas dans le Talmud! On permet jusqu'à dix-huit épouses au croyant. Mais la polygamie peut paraître un hommage légitime aux instincts indéracinables de notre espèce. Il y a mieux : « Fais-le mal en cachette, en habit noir, y lit-on, pour ne point offenser Dieu. »

Ebranlée déjà par les vagues de la « mer talmudique » sur laquelle Spinoza, adversaire implacable des rabbins, berça sa pensée hardie, la doctrine juive s'éparpille, s'effrite aujourd'hui de plus en plus. L'autorité dogmatique lui échappe. Le libéralisme l'envahit, tend à supprimer les prescriptions rabbiniques, cherche à remplacer l'hébreu par les langues courantes. Les juifs des grandes villes n'attendent certes pas la venue du Messie. Quant aux Sionistes inspirés par M. Max Nordau, ils savent bien que leur rêve n'est qu'un rêve et que les mahométans de la Terre Sainte n'abandonneront point sans résistance l'ombre des blanches mosquées.

Le judaïsme ne s'affirme donc plus aujourd'hui que par la race. M. Muret a étudié cette race et son esprit dans une série d'hommes représentatifs : Spinoza, le grand lyrique de la philosophie contemporaine, de son métier polisseur de verres optiques et qui fut à travers Jean-Jacques un précurseur de la Révolution, — Disraëli, l'ami du peuple anglais, — Henri Heine, le déplorable inventeur de l'ironie moderne, — Karl Marx, économiste, fataliste et déterministe, — Georges Brandès et Max Nordau, « citoyens du

monde » et savants à des degrés divers. On a reproché à M. Muret d'avoir choisi des personnalités qui, à l'âge d'homme, se sont détachées de la religion ancestrale et l'ont combattue. Mais si M. Muret découvre chez ces insurgés des traits ethnographiques communs, sa thèse ne s'en trouvera-t-elle pas fortifiée?

Quelles sont, d'après M. Muret, les arêtes saillantes de cet esprit juif? Volonté de faire régner ici-bas le bonheur, laquelle volonté crée suivant le tempérament et les aptitudes des Mayer-Amschel Rothschild ou des Karl Marx; désir irrépressible de déchristianiser le monde et de remplacer la foi chrétienne par je ne sais quelle folle croyance à la science souveraine; aspirations internationalistes s'alliant du reste fort bien avec l'idolâtrie scientifique. On voit que le juif-type a tout ce qu'il faut pour être un *intellectuel* parfait.

Il suffit, n'est-ce pas, d'énumérer ces conclusions pour faire sentir que, malgré toute sa bonne volonté, M. Muret n'a pu se soustraire au parti pris. Les exceptions aux règles qu'il établit sont innombrables. Nous connaissons tous des Israélites qui échappent d'une façon ou d'une autre à ces théories. Spinoza, quoi qu'en pense l'auteur de *l'Esprit juif*, fut un être d'une incomparable hauteur morale, une « pure flamme » dont l'ample perception divine égale, dans un sens, celle des grands mystiques chrétiens. D'ailleurs toute généralisation ne contient-elle pas une part d'erreur? L'esprit juif existe. Constatons qu'il n'est peut-être pas tout à fait tel que nous le peint M. Muret dans un livre qu'il faut lire toutefois pour sa sincérité et son fond d'excellente observation psychologique. Et reconnaissons, hélas! que bien des chrétiens, par leur « volonté de faire régner ici-bas le bonheur », ne diffèrent souvent du juif que par la couleur des cheveux et l'absence de toute cicatrice ritualiste.

H. FIERENS-GEVAERT

NOTES DE MUSIQUE

M^{me} E. Armand, dont on n'a pas oublié les belles créations au théâtre de la Monnaie, surtout le rôle d'*Orphée* qu'elle chanta avec une rare autorité, s'est exclusivement consacrée depuis quelques années au professorat. Jeudi dernier, au Parc, en une audition d'autant plus attrayante qu'elle constituait, grâce à une mise en scène rudimentaire mais suffisante pour donner l'illusion nécessaire, une véritable représentation théâtrale, l'artiste a produit quelques-unes de ses élèves. L'épreuve a été favorable, à des degrés divers, à la plupart d'entre elles. On a surtout apprécié M^{lle} Copersmet qui, dans des scènes de *Mignon* et de *Carmen*, a révélé un véritable tempérament dramatique. Si la débutante n'avait parfois des intonations douteuses, elle se classerait rapidement parmi les « galli marié » en vue.

Le public a fait aussi un accueil sympathique à M^{lle} Jane Becker, une jolie fille et un joli organe; les notes de poitrine manquent malheureusement de timbre, et peut-être trouverait-on mieux que dans les emplois de falcon (*Sigurd*, *Aïda*, *l'Africaine*) l'utilisation d'un talent prometteur.

M^{lle} Léa de Perre dans *Roméo*, dans *Hamlet*, dans le quatuor de *Rigoletto*, où elle eut pour partenaires M^{lle} Copersmet, M^m de Sadeleer et Raes; M^{lle} Denise Chevalier, avenante sous les traits de Rose Friquet et de Micaëla, firent valoir des qualités de diction, d'émission vocale et de mimique. Dans un répertoire bien usé, M^{me} Armand s'ingénia à inculquer à ses élèves les principes essentiels de l'art lyrique. Il faut lui savoir gré de ses consciencieux efforts, tout en souhaitant qu'elle dirige ceux-ci vers un idéal plus digne de son artistique initiative. Les belles œuvres, classiques et modernes, ne manquent pas, et l'on souhaiterait voir les études artistiques des jeunes cantatrices avoir pour base d'autres œuvres que celles d'Ambroise Thomas, de Meyerbeer, de Verdi, de Maillart, etc. Il est vrai que les théâtres, en province surtout, sont encore pleins de la renommée de ces ouvrages démodés, ce qui peut justifier le programme de l'audition à laquelle nous convia l'excellent professeur.

M. Deru, dont les qualités de musicien s'affirment de plus en plus, s'est fait entendre mercredi dernier à la salle Erard.

Il a, entre autres, « chanté » avec une intensité d'expression tout à fait personnelle *l'Andante* et *l'Adagio* d'une sonate de Haendel et *l'Adagio* de la sonate en *ut mineur* de Beethoven. On eût pu souhaiter, par contre, plus de simplicité dans *l'Allegretto* de la sonate de Franck et plus de clarté dans les traits que l'archet, trop nerveux, « brûle » souvent, au point d'altérer la sonorité.

Le piano était tenu avec autorité par M^{me} Pardon. On a eu, en outre, l'agrément d'entendre M^{me} Feltesse-Ocsombre, la nouvelle pensionnaire de la Monnaie, qui a, entre autres, chanté avec beaucoup de goût et de style un air de J.-S. Bach avec accompagnement de violon et d'orgue.

* * *

Délicieuse soirée de *lieder*, vendredi, à la salle Erard, devant une assistance choisie que le programme : Schubert et Schumann, et son interprétation irréprochable ont enthousiasmée. M. Engel et M^{me} J. Bathori ont rivalisé de talent, de goût, d'expression et de sentiment artistique dans l'exécution de quelques-unes des plus belles compositions vocales des deux maîtres du *lied*. *Le Roi des Aulnes*, le Cycle des *Amours du Poète*, les *Deux Grenadiers* ont notamment valu à M. Engel le plus vif succès, tandis que M^{me} Bathori détaillait à ravir la *Barcarolle* et *Marguerite au rouet*, le *Noyer*, *l'Heure du mystère*, etc. Pour clôturer cette série de sensations délicates, les deux charmants duos : *Tableau de famille* et *Sous la fenêtre*, ce dernier bissé.

M^{me} Bathori, qu'on entendait pour la première fois à Bruxelles, s'accompagne au piano — et accompagne son partenaire — en pianiste accomplie. Si bien qu'il est difficile de décider qui, de la cantatrice, de la musicienne ou de la jolie femme l'emporte en charme et en séduction.

O. M.

Nous publierons dimanche prochain une Chronique artistique de M. OCTAVE MAUS que l'abondance des matières nous oblige à ajourner.

Nous remettons à huitaine, pour le même motif, des études littéraires de MM. EUGÈNE DEMOLDER, JULES DESTREE, A. GILBERT DE VOISINS, H. DETOUCHE, etc. et la fin des curieux extraits fournis par la critique du Salon de la Libre Esthétique.

CARNET ARTISTIQUE

Du 21 au 27 avril 1901.

MUSÉE : Exposition de la Société des Beaux-Arts (10 à 5 heures).
CERCLE ARTISTIQUE : Exposition de la Société des Aquafortistes.

Dimanche : 2 h. *Requiem* de Verdi (théâtre de la Monnaie).
Lundi : 8 h. 1/2. Deuxième séance Delgouffre : *Beethoven* (Erard).
Mercredi : Première de *la Veine*, d'A. Capus (théâtre des Galeries).

Jeudi : 4 h. 1/2. Conférence G. William : *Dante Alighieri* (École de musique d'Ixelles). — 8 h. 1/4. *La Porteuse de Pain* (reprise) au théâtre Molière. — 8 h. 1/2. Seconde séance Engel-Bathori : le *Lied moderne* (Erard).

Vendredi : 8 h. 1/2. Concert Mottl (Grande-Harmonie).
Samedi : 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye (Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

Hier s'est ouverte au Cercle artistique l'Exposition organisée par la Société des aquafortistes belges à l'occasion du quinzième anniversaire de sa fondation.

Citons parmi les exposants belges : MM. Baertsoen, Ensor, Khnopff, Bernier, Van Rysselberghe, Titz, Meunier, Danse et

M^{lle} Danse, Donnay, Rassenfosse, Maréchal, Delaunois, Coppens, Heins, Wytzman, Romberg, Laermans, Gaillard, etc. De France, des envois de MM. Jeannot, Legrand, Bernard, Carjin, Houdard, Maurin, Boutet de Monvel, Rafaëlli, Bejot, etc. Parmi les artistes anglais, MM. Pannel, East, Herkomer, Laing, Cameron. D'Amérique : Miss Cassatt. De Hollande : MM. Zilcken, Bosch, Bauer, Nieuwenkamp, Reicher, Storm de 's Gravesande, M^{lle} Van Hauten, etc. D'Allemagne : MM. Klinger, Vogeler, etc. D'Autriche : M. Orlik. D'Espagne : MM. de Eguisquiza, de Ochoa, etc. De Portugal : M. Quintella de Sampajo.

L'Exposition sera close le 9 mai.

Un banquet sera offert prochainement à Bruxelles en l'honneur des artistes qui ont été, à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, nommés ou promus dans l'ordre de la Légion d'honneur : MM. C. Meunier, J. Dillens, A.-J. Heymans, J. Stobbaerts, Acker et Maukels.

Une querelle vidée :

Le critique artistique du *Soir* ayant spontanément déclaré au directeur de l'*Art moderne* qu'il n'avait eu aucune intention malveillante à son égard en rédigeant un écho qui pouvait prêter à équivoque, M. Maus ne met pas en doute la sincérité de M. Solvay et assure celui-ci de la cordialité de ses sentiments.

Le concert Ysaye du 28 avril (deuxième concert extraordinaire) présentera le plus haut intérêt artistique et permettra au public d'entendre le célèbre artiste dans l'interprétation du concerto pour violon et deux flûtes de Bach, le *Poème* de Chausson, la *Fantaisie russe* de Rimski-Korsakoff et la *Valse caprice* de Saint-Saëns transcrite pour violon par M. E. Ysaye. M. Sylvain Dupuis dirigera l'orchestre.

Salle Ravenstein, lundi 29 avril, à 8 h. 1/2 du soir : *La harpe à travers les âges*. Audition de harpe irlandaise, harpes à pédales, simple et double mouvement et harpe chromatique, donnée par M^{lle} Gaëlane Britt ; chant par M^{me} Raquet-Delmée ; conférence par M. Edmond Cattier.

On exécutera le 13 juin, à Louvain, la *Sainte-Godelive* d'Edgar Tinel (texte flamand d'Hilda Ram) avec l'orchestre des Concerts populaires, le Choral mixte bruxellois et des solistes de premier ordre : M^{me} Noordevier-Reddingius, qui a fait sensation dans l'exécution à Bruxelles de la *Missa solemnis* de Beethoven, M. Orélio, premier baryton de l'Opéra d'Amsterdam, M^{me} Feltesse-Ocsombre, M^{lle} Tilly Koenen (contralto), qui vient d'être invitée par M^{me} Cosima Wagner à se produire à Bayreuth, M. L. Biquet (basse), du Conservatoire de Bruxelles, etc.

L'œuvre de Tinel fut exécutée en 1897 à l'exposition de Bruxelles dans des conditions si défectueuses au point de vue de l'acoustique qu'elle ne put guère être appréciée.

Cette intéressante audition aura lieu à la salle de Bériot.

M. Raphaël Petrucci vient de publier chez Balat un nouveau volume de poèmes intitulé *Le Livre de la Vie, de la Mort et de la Nuit*. Ce volume, accompagné d'un dessin original de Constantin Meunier, est en vente au prix de 3 francs.

Une violoniste formée à l'école d'Ysaye, M^{me} Irma Sânger-Sêthe, vient d'être triomphalement accueillie à Berlin où elle a interprété, à la même séance, avec l'orchestre de la *Société philharmonique*, trois concertos : Mozart (*mi bémol*), Tchaïkowsky (*ré majeur*) et Vieuxtemps (*la mineur*). La sûreté de son jeu, sa puissance d'expression, son aisance à triompher des difficultés les plus ardues, sont, ainsi que ses qualités de style, unanimement appréciées par la critique allemande et notamment par le *Berliner Lokalanzeiger*, le *Börsen Courier*, le *Volkszeitung*, *Der Morgen*, *Die Post*, *Der Tag*, *Kleines Journal*, *Kreuzzeitung*, *Allgemeine Musik-Zeitung*, etc., qui considèrent la jeune artiste comme une des violonistes les plus accomplies de notre époque.

La *Ligue littéraire pour qu'on lise les livres belges* va prochainement

publier une seconde édition du catalogue des œuvres d'auteurs belges.

Les auteurs désireux de s'assurer de l'exactitude des renseignements qui les concernent recevront, sur demande, un exemplaire de la première édition. Les modifications et les additions seront reçues jusqu'au 15 avril à l'administration de la Ligue, 57, rue Potagère.

Un concours international d'affiches est ouvert par une maison de commerce de Buenos-Ayres. Il sera décerné quinze primes, d'un montant total de 22,000 francs, dont 10,000 francs pour l'affiche classée première ; 5,000 francs pour la deuxième ; 2,000 francs pour la troisième ; 1,000 francs pour la quatrième ; 750 francs pour la cinquième et 500 francs pour chacune des trois suivantes, plus sept accessits de 250 francs chacun.

Un exemplaire en français du programme de ce concours est à la disposition des intéressés au *Musée commercial*, rue des Augustins.

Prochainement s'ouvrira rue d'Assas, à Paris, un Musée Falguière qui réunira les premières maquettes des œuvres les plus remarquables du statuaire, quelques-unes de ces œuvres elles-mêmes exécutées en marbre, un certain nombre de ses tableaux, etc.

D'autre part, une exposition complète de l'œuvre de Falguière sera ouverte au printemps prochain à l'École des Beaux-Arts.

M. Maurice Beaubourg vient d'achever, en collaboration avec M. Gustave Coquiot, un drame dont le sujet est emprunté à la vie et aux aventures du peintre Goya y Lucientes. L'œuvre sera représentée à Paris la saison prochaine.

En souscription à la *Plume*, 31, rue Bonaparte, Paris :

Lumières tranquilles, poésies par ADOLPHE RERTÉ. Tirage strictement restreint à 375 exemplaires numérotés, dont 5 sur japon à 20 francs, 20 sur hollande à 10 francs, 350 à 3 francs.

Le Courrier Musical, 17, rue de Bruxelles, Paris. — Principaux articles de critique publiés durant le premier trimestre de l'année 1904 (4^e année) : *Essai sur l'Inspiration*, Jean d'Udine. — *Le Goût musical au XVIII^e siècle*, L. de la Laurencie. — *Verdi*, Victor Debay — *L'Audition colorée*, M. Daubresse. — *La Symphonie de César Franck*, J. Marnold. — *Franz Servais*, Octave Maus. — Portraits d'artistes (M^{me} Jeanne Raunay ; M^{me} Georgette Leblanc), M. Boulestin, etc. — Portraits, suppléments musicaux, etc. — Abonnement annuel : 8 francs.

La Russie, tel est le titre d'un important ouvrage de M. le docteur Bonmariage dont l'éditeur Balat commencera l'impression dès qu'auront paru les *Croquis siamois* de M. Ch. Buls.

La Russie, continuant la série d'ouvrages de voyages commencée par les *Croquis congolais* de Ch. Buls, les *Heures africaines* de James Vandrunen, les *Iles normandes* de S. Olivia, *Monseigneur le mont Blanc* d'Edmond Picard, et les *Croquis siamois* de Ch. Buls, formera un volume illustré de trois à quatre cents pages.

En créant les *Maîtres du Dessin*, la maison Chaix s'est proposé de donner un complément et une suite aux *Maîtres de l'Affiche*. Afin d'établir une transition entre les deux recueils, l'art contemporain a fourni la matière du premier tome de la publication nouvelle ; puis la section centennale de l'Exposition universelle de 1900 a permis de reproduire les plus beaux dessins produits au cours des cent dernières années. Le troisième volume offrira une sélection des ouvrages du XVIII^e siècle « l'âge d'or du dessin par l'École française », ainsi qu'en témoigne la faveur toujours grandissante qui s'attache aux sanguines de Watteau, aux crayons de Boucher, aux pastels de La tour et aux sépias de Fragonard.

Dans sa livraison de mars, l'*Art décoratif* consacre, par la plume de M. Albert Thomas, une étude illustrée de dix reproductions à M. Georges d'Espagnat, qui prend dans l'art français de nos jours une place de plus en plus considérable.

VACANCES DE PAQUES

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSION

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

COLLECTION DE SOMZÉE**Vente des Tapisseries**

Antiquités grecques et Faïences italiennes

DANS LA

Salle des Fêtes du Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles
DU LUNDI 20 AU SAMEDI 25 MAI 1901

Chaque jour à 2 heures de relevée.

Expert : J. FIÉVEZ, 3, rue du Gentilhomme, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : Les mercredi 15 et jeudi 16 mai 1901.

Publique : Les vendredi 17 et samedi 18 mai 1901.

au local susmentionné, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

ORDRE DES VACATIONS : 20 et 21 mai, *Antiquités grecques*; 22, 23, *Faïences italiennes*; 24, *Tapisseries des xv^e et xvi^e siècles*; 25, *Tapisseries des xvii^e et xviii^e siècles*.

VILLE D'ANVERS

Les notaires LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, et AUGUSTE CEULEMANS, rue de la Justice, 35, à Anvers, vendront publiquement en la *Salle Verlat*, rue des Douze-Mois, à Anvers, les **lundi 6 et mardi 7 mai 1901**, à 3 heures précises de relevée :

L'IMPORTANTE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

Statue en marbre blanc : **LA MADELEINE**, par GEORGES VERO

Dépendant de la succession de feu M. GUILLAUME KONINCKX.

Œuvres importantes de : L. Backhuisen, J. Beuckelaer, P. Boel, A. Brauwer, P. Breughel, A. Guyp, C. De Vos, G.-B. De Vries, F. Franck, A. Grief, C. Huysmans, G. Janssen, G. Looten, Q. Metsys, P. Neefs, G. Neyts, A. Peymacker, G. Routbouts, P.-P. Rubens, F. Schooff, G. Steen, Ant. Stevens, D. Teniers, A. Vander Croos, D. Vinckeboons, J. Wynants, etc., etc.

Experts : MM. FR. DELEHAYE, rue des Récollets, 5, Anvers;
J. et A. LEROY, place du Musée, 12, Bruxelles;
L. DELEHAYE, Longue rue Neuve, 41, Anvers.

Expositions :

Particulière, samedi 4 mai 1901 ; publique, dimanche 5 mai 1901,
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée

*Le catalogue se distribue en l'étude des notaires et chez les experts
prénommés.

Entre Ostende et Nieuport.

Hôtel de premier ordre.
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DECORATIVES.

LE METAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
 BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE. 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La « Messaline » d'Alfred Jarry (Eugène Demolder). — Les Peintres d'Ombrie (JULES DESTREE). — La Libre Esthétique et la Presse (suite). — Notes de Musique (OCTAVE MAUS). — Le Théâtre à Paris Théâtre du Vaudeville : *La Course du Flambeau* (G. BINET-VALMER. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

La « Messaline » d'Alfred Jarry.

Naples, mars 1901.

Je viens de traverser Rome et me voici à Naples, installé près du golfe, au bord des ondes qui viennent de Capri et font à la vieille cité grecque qu'est Naples et à ses voisines : Portici, Herculanium, Torre del Greco, Sorrente, un vaste miroir, un immense bouclier d'azur ou d'argent. J'ai vu les forums dévastés, les thermes en ruines, les Colysées détruits, les arcs de triomphe mangés par le temps, les cirques déserts et les arènes où les gladiateurs ne viennent plus faire jaillir le feu de leur glaive et le sang de leur gorge. Là-bas Pompéi dort : on dirait qu'aujourd'hui le Vésuve le protège, car le Vésuve est couvert de neige et prend l'air d'un grand prêtre vêtu d'un manteau blanc et qui lève vers le ciel

une cassolette fumante. Dans le décor harmonieux de ces régions, le monde antique a jeté au hasard ses débris, comme des dés lancés par les mains des vieux dieux : piédestaux, fûts de colonnes, portiques, marbres aux tons d'ambre, bronzes verts, bronzes noirs, amphores où des bergers rouges dansent sur fond sombre. Ces ruines, aux heures de songe, on les souhaite en leur splendeur première, vêtues de l'éclat des draperies pourpres, vibrantes d'or, animées par le son des flûtes et les apparats patriciens, emplies d'esclaves, de consuls, de marchands, de courtisanes, de philosophes et de poètes. Pour réveiller les époques mortes, nous gardons ces lumières : Tacite, Pétrone, Tite-Live, Suétone, Juvénal, Plin, Horace. Mais tant est avide le désir de faire revivre les anciens temps, de donner corps à ces rêves qui tatonnent en nous à la vue des colonnes de marbre, des chapiteaux, des murailles et des aqueducs, des atriums, des temples, que nous avons même reconnaissance aux écrivains de notre littérature contemporaine qui nous promènent à travers le monde antique et y font évoluer les sujets d'un roman.

Reconnaissance? Il faut évidemment que l'œuvre soit de science profonde et d'art. L'insipide *Quo Vadis* de ce banal M. Sienkiewicz ne suffit point. Nous ne comprenons pas que des revues catholiques « d'art » aient exalté cette sirupeuse histoire, qui ne vaut pas le plus détestable des romans de Georges Ohnet. C'est, en son genre, aussi plat que des vers de M. Edmond Rostand. La traduction française de *Quo Vadis* a été tirée à plus de cent mille exemplaires et il est peu d'écrivains ou de lanceurs de livres, à Paris, qui

ne s'extasiaient devant ce retentissant succès de librairie. La *Revue blanche*, désireuse sans doute (et pourquoi l'en blâmer?) de faire une excellente opération commerciale, avait deviné chez M. Sienkiewicz la médiocrité qu'il faut à la foule, la médiocrité qui a valu à M. Rostand ses abondants tirages et ses nombreuses représentations. Elle a publié *Quo Vadis*. Mais il faut dire que pour se faire pardonner par les lettrés la diffusion de cette pâte de guimauve, elle nous donne aussitôt après la très artiste *Messaline* de M. Alfred Jarry (1). Alfred Jarry? Nom connu, déjà célèbre. Qui n'a lu le *Roi Ubu*, une comédie de caricaturales marionnettes : du Daumier extravagant pour guignol. On peut y voir la personification grotesque du « pignouf » bourgeois : elle restera comme la plus cinglante bouffonnerie de nos jours. Le roi Ubu possède désormais son trône vis-à-vis de la statue de M. Prudhomme.

M. Alfred Jarry a publié d'autres livres encore : *César Antéchrist*, *Les Minutes de sable mémorial*, puis deux romans : *Les Jours et les nuits* et *L'Amour absolu*. Livres étranges, d'une langue érudite et salée, d'un hermétisme compliqué : savantes curiosités pour les friands de littérature rare. Ces œuvres annonçaient un styliste remarquable, un des plus subtils forgers de phrases, parmi les jeunes écrivains, et dénotaient une cérébralité puissante et documentée, ironique et macabre, rabelaisienne et parfois d'une poésie ardente et hautaine. A côté d'elles le *Roi Ubu* jeta ses cris stridents de polichinelle cocasse et ses jurons fous. Et voilà *Messaline* qui nous révèle un pénétrant latiniste et un pittoresque écrivain. M. Jarry, très jeune encore, a déjà usé ainsi de plusieurs manières, et c'est avec une désinvolture de riche qu'il remise ou donne aux pauvres le manteau d'art dont il s'est servi une fois.

J'ai eu la joie de lire *Messaline* à Rome. Pour ranimer les ruines de la vieille cité, quelle chaude vision! Le sujet? Sortant un matin d'un bouge de Suburre, Messaline « *lassata viris nec dum satiata* », après s'être livrée à un soldat vêtu de cuir, à un athlète poli à la pierre ponce, à un cocher de la faction grenouille et à beaucoup d'autres hommes, dans la cellule obscène, sur le matelas rouge des prostituées professionnelles, regagne le palais impérial, ses joues sales de toutes les puantes fumées du lupanar. Mais hallucinée, elle croit voir l'enseigne du bouge, l'image en bois de figuier du dieu raide des priapées, dont la tête est « fardée de vermillon comme la propre face de Jupiter Capitolin », s'envoler dans un strident bruit d'ailes éployées.

« Là où il redescendrait était assurément le séjour perpétuel du Bonheur. » Messaline le cherche. Où est tombé le Dieu? Aux jardins? Dans l'hippodrome de Lucullus? Messaline croit le trouver dans le mime

Mnester. Mais l'impératrice épouse, en des noces adultères, Silius Silanus. Alors Claude la fait mourir, et, folle, elle croit rencontrer enfin Phallès; c'est le glaive du soldat qui l'éventre!

On avait souvent parlé de Messaline. Et le sujet, que la clientèle des bouges de Rome n'avait pu épuiser, semblait l'avoir été, dans la suite des temps, par les poètes et les romanciers.

Mais voici l'impératrice fameuse par ses luxures repeinte à couleurs plus vives, ressuscités par une magie nouvelle, épicée aux feux d'un âtre savant et hardi. La Messaline de M. Jarry est élégante; d'une féminité exquise la scène matinale où l'impératrice, entourée de ses femmes, procède à sa toilette. Lisez : « Le dos à la glace et à la fenêtre, dont la baie vaste comprend tout un des espaces entre les colonnes de stuc, elle surveille le fer de la coiffeuse, par le jeu combiné de deux miroirs, et revoit encore, au fond du petit disque d'or poli, qu'elle tient par les serpents accouplés en caducée qui l'encerclent, les boucles de sa chevelure derrière sa nuque, et, rapetissées dans le cadre de la fenêtre, les terrasses de Lucullus, au versant ouest de la Colline des jardins. » Et ce morceau, où au clair de lune, dans l'hippodrome de Lucullus, Messaline, croyant apercevoir Phallès, se précipite à travers les gradins que l'Asiatique, actuel propriétaire du cirque, a peuplé de murrhins, vases précieux, pourpres et blancs, qui viennent de Carmarie : « Alors Messaline, à qui la halte de sa stupeur fut un élan vers la course terrible, bondit du haut des gradins comme une bête à travers les formes sans prix, accrochant le vol de son manteau aux griffes d'or, culbutant ces autres bêtes qui étaient des gemmes, et celles qui roulèrent l'accompagnèrent de marche en marche, gémissant joyeusement de leur fêlure et d'arriver, comme l'impératrice, avec un sexe de femme en présence du dieu! »

Mais à ces scènes, très curieuses pourtant, comme à celles aussi de la mort de l'Asiatique, brûlé sur un bûcher, de la mort de Messaline, « affreusement jolie », a écrit Rachilde, de la danse du Cirque interrompue par l'éclipse, je préfère le premier chapitre. Jamais écrivain, sauf les antiques, ne m'a donné aussi brûlante impression de la Rome des empereurs.

La Messaline de M. Jarry est simple de lignes : une louve impératrice. L'empereur Claude paraît un ancêtre d'Ubu : « Personnage falot et si incompréhensible qu'on n'a jamais su si ce fut un homme de génie ou un idiot. » Mais M. Jarry insiste avec moquerie sur le gâtisme de l'auguste personnage et en fait un bouffon héroïque.

Quant à la vérité du livre? Il sent le vieil empire, il exhale un prodigieux fumet d'ancienne Rome. C'est comme une nouvelle statue de Messaline qu'on aurait retrouvée dans de la lave. Des phrases font songer à de beaux camées aux transparences d'ambre et de jade, où

(1) Paris, édition de la *Revue blanche*.

elles évoquent des effigies de bronze. Le style lui-même est cuisiné à la façon latine : le verbe est romain jusqu'en certaines de ses obscurités qui sont comme les ombres d'un bas-relief : elles font valoir le geste des statues.

Mais au fond, *Messaline* est le rêve savant d'un subtil artiste. Ce n'est pas la Rome qu'un archeologue voudrait ressusciter. C'est mieux : car voilà la Rome obscène, hallucinée et magnifique telle qu'elle put passer dans les visions de cette grande prostituée, qui se crut sœur de Rome : Messaline !

EUGÈNE DEMOLDER

LES PEINTRES D'OMBRIE

La Jeunesse du Pérugin et les Origines de l'École ombrienne, par l'abbé BROUSSOLLE. Paris, H. Oudin, 1901. Un volume de 550 pages, avec 130 illustrations. Préface de J.-K. HUYSMANS. — **Sur quelques peintres des Marches et de l'Ombrie**, par J. DESTRÉE. Bruxelles (Dietrich) et Florence (Aliari), 1900. Avec 7 eaux-fortes.

Ces deux volumes ont paru presque en même temps, au moment où se publiait, d'autre part, en Angleterre, dans la collection des « Great Masters » de l'éditeur Bell, le *Perugino* de Williamson. Il est assez singulier de constater cette simultanéité de travaux importants sur l'École ombrienne, qui jusqu'ici n'avait guère été l'objet d'une bien grande sollicitude et de constater encore que les trois auteurs ont pu explorer le même champ sans se rencontrer ni se connaître.

Le livre de M. l'abbé Broussolle est considérable. Je me fais un devoir de le signaler à ceux qui ont bien voulu suivre les notes que j'ai publiées ici même. Il est le développement inattendu, le commentaire et le couronnement de ses *Pèlerinages ombriens*, parus il y a quelques années.

L'idée qui semble l'avoir inspirée est assurément ingénieuse. Lorsque Pérugin fut appelé à Rome pour travailler à la décoration de la chapelle Sixtine, cet honneur et son âge (plus de trente ans) doivent faire raisonnablement supposer qu'il s'était déjà distingué comme peintre. Cependant, presque toutes ses œuvres connues sont postérieures à cette époque. Où sont donc celles de sa jeunesse et quels en sont les caractères ?

Ce point d'interrogation logiquement posé, M. Broussolle s'est attaché avec patience à dégager la solution du problème. Il examine spécialement le *Saint Sébastien* de Cerqueto, le *Saint Jérôme* de la Villa Borghèse, l'*Adoration des Mages* de la Pinacothèque de Pérouse et les œuvres exécutées pour les Jésuites de Florence et, avec infiniment d'érudition et d'habileté, il s'efforce de démontrer que la jeunesse du Pérugin fut absolument différente de sa maturité et de son déclin, et que l'artiste mystique par excellence, mystique jusqu'à la fadeur langoureuse, commença par être un naturaliste âpre et expressif. Et par une réaction assez imprévue contre les admirations plus pieuses que sagaces de Rio et de ses continuateurs, M. l'abbé Broussolle ne déguise pas sa sympathie pour le premier Pérugin et il écrit à ce sujet quelques pages excellentes sur l'absurdité qu'il y a pour un peintre à songer à exprimer des âmes sans savoir au préalable exprimer les corps qui les figurent. L'auteur a dû, en ceci, heurter assez fortement des

préjugés habituels aux lecteurs catholiques et peut-être ceux-ci le trouveront-ils par trop indépendant.

Sa thèse, pour être curieuse, intéressante et subtilement présentée n'est, au reste, pas absolument convaincante. Le chapitre sur le *Saint Sébastien* de Cerqueto en est une brillante exposition littéraire, mais l'œuvre de Cerqueto est si isolée qu'à elle seule elle n'est que l'indication d'une possibilité, rien de plus. Quant au *Saint Jérôme* et à l'*Adoration des Mages*, la critique récente les attribue à Fiorenzo di Lorenzo. Enfin le *Christ en croix* des Jésuites atteste l'influence, sinon la collaboration, de Signorelli. Ce sont là d'assez faibles éléments pour affirmer l'existence d'un Pérugin différent de tout ce que nous connaissons. Sans doute, le *Christ* de la Calza ne ressemble guère à celui — le chef-d'œuvre — de Sainte-Madeleine dei Pazzi, mais il ne ressemble pas non plus au *Saint Sébastien* de Cerqueto et les deux œuvres, à leur tour, ont des caractères bien distincts de l'*Adoration des Mages* de Pérouse. Ce qui reste probable, malgré la verve de M. Broussolle, c'est que ce sont là des accidents dans le développement du talent de l'artiste. C'est une erreur fréquente de croire qu'une vie esthétique soit une courbe harmonieuse et régulière; la plupart du temps, au contraire, elle offre des variations déconcertantes et la vieillesse même du Pérugin, pour qui l'abbé Broussolle est si justement sévère, cette vieillesse épuisée, radoteuse, maniérée, ne nous a-t-elle pas donné cette fresque exquise de sentiment, d'élégance, de fraîcheur et de vie : *L'Adoration des Mages* de Citta della Pieve, que M. Broussolle admire autant que moi ?

J'estime donc que les classifications tirées de l'aspect des œuvres restent, en l'absence de documents précis et péremptoirs, toujours arbitraires et discutables. La passion que leurs inventeurs mettent à les défendre a ses avantages et ses inconvénients. Dans le cas présent, les avantages sont qu'en cherchant les premières œuvres du Pérugin, l'abbé Broussolle en a trouvé beaucoup d'autres artistes et a mis ainsi en lumière Ottaviano Nelli, Alunno, Boccati, Bonfigli, Gentile da Fabriano, pour ne citer que les plus considérables. Les inconvénients, c'est que sa préoccupation l'a rendu injuste pour ce délicieux artiste qu'est Fiorenzo di Lorenzo. Celui-ci gêne la thèse et M. Broussolle est bien près de s'en débarrasser en le niant. Pour lui, Fiorenzo est une création de la critique contemporaine; on n'en connaît pas ou presque pas d'œuvre authentique et voilà les charmants *Miracles de saint Bernardin*, ce joyau entre tous les joyaux de la peinture d'Ombrie, dédaigneusement jugés en quelques lignes ! Comme l'abbé Broussolle les aurait trouvés ravissants s'il avait pu, avec quelque vraisemblance, les attribuer à la jeunesse du Pérugin !

Toutes ces dissertations ne démontrent, en somme, qu'une chose, c'est l'extrême parenté de tous les artistes de cette époque. Ils n'ont donné un accent vraiment personnel que dans quelques œuvres maîtresses; dans un grand nombre d'autres, Bonfigli, Boccati, Fiorenzo, Pinturicchio, Perugino se rapprochent et se ressemblent. Ils ont vécu côte à côte, et dans un temps où la fièvre de l'originalité et la prétention à la propriété esthétique n'existaient pas comme aujourd'hui. Aussi, pendant longtemps encore, on discutera les attributions proposées. Qu'importe ! Si ces discussions sont faites avec la science et la conscience qu'y a apportées M. Broussolle en son livre, elles seront toujours suivies avec attention et sympathie par tous ceux qui se sont passionnés pour cette merveilleuse Italie du xv^e siècle.

JULES DESTRÉE

La Libre Esthétique et la Presse⁽¹⁾.

A la nomenclature des articles parus sur le Salon de la *Libre Esthétique*, il faut ajouter la liste suivante, que veut bien nous communiquer un de nos abonnés : *Le Petit Bleu*, 24 mars ; *la Gazette*, 25 mars ; *la Métropole* (Anvers), 6 mars ; *Nieuwe Rotterdamse Courant*, 30 mars ; *Durendal*, livraison d'avril.

Ceci dit, reprenons nos citations.

L'*Hommage à Cézanne* a le don d'exciter particulièrement la verve des critiques. L'un d'eux s'écrit :

« Quelle lugubre assemblée de cadavres, figures verdies, regards figés dans des crânes de bois aux barbes et cheveux postiches, raideur dans les attitudes volontairement maladroitement ! Aucun élément de beauté, dans cette œuvre tristement grotesque de pantins rassemblés dans un atelier autour d'une rudimentaire étude de nature morte, ne nous inspire cette sensation pénétrante qui nous transporte au-delà des banales visions et qui est le propre de l'œuvre d'art. »

(*La Verveine.*)

Le *Bien public* compare, paraît-il (nous n'avons pas eu l'article sous les yeux et nous le regrettons), cette toile à un décor de baraque foraine figurant la consultation de célébrités médicales.

Le *Christ aux enfants* n'est pas moins gracieusement jugé :

« Un Christ sans beauté aucune, dans un cimetière affreusement fantaisiste (*sic*) et entouré d'une famille terriblement banale (!), embrasse une fillette qui, certes, ne doit pas être l'orgueil de ses lamentables parents. »

(*La Verveine.*)

Mais si, rassurez-vous, cher Monsieur. Maurice Denis, qui s'est représenté lui-même, avec sa femme, dans cette toile, est, je crois, très fier de ses enfants, dont il a également reproduit les traits.

En général, le nationalisme domine (*In Vlaanderen vlaamsch*) :

« Corbleu, Messieurs les Français, si vous n'aviez pas eu avec vous votre génial et merveilleux Claude Monet (2), c'était fini de vous, en tant que réputation de peintres (3). Paul Cézanne, Maurice Denis, Georges d'Espagnat, Grubicy de Dragon, Maxime Maufra, Paul Sérusier, et pour la fin Edouard Vuillard, exposent à la cimaise des panneaux qui, s'ils ne sont pas la négation de tout sentiment de la couleur et du dessin, ne peuvent être que des fumisteries voulues. »

(*La Ligue artistique.*)

« Il faut voir le *Marché aux fromages* et le *Damrak* de Ch. H. Popper (4) pour connaître ce que le nouveau continent menace de nous faire subir. Ils (*sic*) ont déjà les droits protecteurs pour leur peinture, ils auront bientôt des « trusts » de peintres, et, alors, gare à l'Europe ! »

(*Id.*)

« Je crois aussi au tempérament exotique (?) de H. E. Cross dont les pointillés remplissent les contours d'une forme, au petit bonheur, dans ses *Cheerres* et ses autres toiles confettisées, il n'a observé aucune des lois, des caractères et des influences des théories de la décomposition des couleurs, le violet et le bleu n'occasionnent pas la vibration des ombres (!) et les rouges de lumière (!!) se trouvent dans les parties où elles ne peuvent exister, tel point détruit toute la valeur d'un plan et, résultat final : des points, des points, et puis c'est tout »

(*Id.*)

(1) Suite. Voir notre dernier numéro

(2) Monet fut, il y a quinze ans, conspué comme le sont aujourd'hui les artistes de la génération nouvelle. Mais on a appris (depuis peu) qu'il avait du talent.

(3) Pauvre France!

(4) Lisez : Popper.

« Nous n'allons pas perdre notre temps à dire une fois de plus pourquoi certaines réputations parisiennes, comme celle de M. Pissarro ou de M. Cézanne, par exemple, nous paraissent absurdemment surtaillées. Pourquoi faire cette démonstration ? Chez nous, où l'on voit des natures mortes d'Alfred Verhaeren et des paysages de Courtens, de Gilsoul, de Baertsoen, de Claus et de Verheyden, je ne crois pas que jamais, en dehors d'un très petit nombre, on puisse admirer les œuvres de plastique indigente et de facture simpliste de ces prétendus maîtres, non plus que celles de M. Vuillard ou les fantoches niais de M. Denis. »

(*La Gazette.*)

« Claude Monet expose trois œuvres qui valent 21,500 francs, Auguste Renoir n'en a que deux, mais elles représentent 9,500 francs. Ce sont là, il est vrai, les phénix à côté des exotiques et à côté d'eux les Sérusier, les Cross et les Cézanne ne sont que de vulgaires oisillons qui prennent leur maigre duvet pour de brillantes plumes, leurs rudimentaires ébauches pour de merveilleuses œuvres et dont le moindre défaut est de s'être brûlés totalement à la flamme dangereuse de la névrose moderne outrée. (*Sic!*) » (*La Fédération artistique.*)

A côté du critique nationaliste, une autre variété, le gaffiste :

« Alexandre Charpentier nous a réservé comme auparavant d'exquis médaillons d'Octave Maus, de Jeanne Raunay, modelés suffisamment sans précision (*sic*). »

(*La Libre Critique.*)

Domage que le médaillon de M^{me} Raunay, qui figure au catalogue, soit resté à Paris...

« D'Alexandre Charpentier, remarqué le médaillon de Jeanne Raunay (1). »

(*La Ligue artistique.*)

Et celui qui s'apitoie sur un talent gâché :

« Le beau talent prometteur de choses neuves et puissantes de Georges Lemmen s'est abâtardi dans on ne sait quelles préoccupations d'art appliqué, de petits vermicelles roses sur fond gris ; de virgulations rouges sur fond bleu, de ténias livides sur fond bouteille verte, pour papiers peints ! en collaboration avec une demoiselle ! Hélas, trois fois hélas ! les pauvres dessins, *Lecture, Couture, Endormie*, etc. etc. ne sont pas faits en collaboration, c'est bien fâcheux : nous aurions pu croire que Georges Lemmen, un artiste, n'y était pour rien (2). »

(*Id.*)

Pour finir, deux échantillons de « vues d'ensemble » qui ne sont pas dans un havre-sac :

« Le Salon de la *Libre-Esthétique* est comme une voiture publique ou auraient pris place des gens de couleur et de races différentes : des Chinois et des Congolais, des Anglais et des Boers, des Cafres et des habitants d'Helmet ou de Wolverthem » (*Le Soir.*)

« Vraiment, si plus de sincérité était de mode, si le snobisme outrancier de notre époque veule, où chacun semble craindre d'avouer et de défendre son intime sentiment, se sentant trop faible, trop isolé, redoutant la lutte et la stupide raillerie des incolores (*sic*) qui se bousculent dans le sillage d'un audacieux surfaiseur de réputation (*re-sic*) ou hurlent à l'unisson d'un clan de médiocrités bruyantes disparaissait, combien d'utilités et soi-disant lumières de l'art, lamentablement vascilleraient (*sic*) et s'éteindraient dans les ténèbres de l'oubli ! »

(*La Verveine.*)

Allons, il y a du bon ! comme a coutume de dire l'ami Bouta, qui raffole de Courteline.

(1) Un autre critique a aperçu au Salon un Caillebotte, ce qui indique une faculté de seconde vue encore plus pénétrante.

(2) Le critique fait allusion aux trois peintures que l'État vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles.

NOTES DE MUSIQUE

La seconde séance de *lieder* donnée par M^{me} Jane Bathori et M. Emile Engel a valu, comme la première, un éclatant succès aux deux excellents interprètes, dont le talent vocal, le goût, l'intelligence musicale et la diction irréprochable ont mis en pleine lumière les œuvres d'un programme panache qui unissait aux inspirations puissantes ou gracieuses de Berlioz, de Saint-Saëns, de César Franck, de Chabrier et de Fauré, ainsi qu'à deux des *Chansons de France* de Bruneau, de médiocres mélodies de Rinaldo Hahn (l'une d'elles fut, il est vrai, bissée, ce qui prouve que le public n'est pas toujours d'accord avec la critique), et de pires compositions de Louis Aubert, de Charles Koechlin et d'Erlanger.

Pour finir, les *Deux Grenadiers* de Wagner, qui ne valent décidément pas les *Deux Grenadiers* de Schumann chantés à l'audition précédente, et un fragment de *Tristan et Isolde* (deuxième acte) dit avec une précipitation que ne justifiait pas assez l'expiration de « l'heure de musique » annoncée et la séance ayant d'ailleurs déjà, à ce moment, duré deux heures.

A retenir surtout, dans ce copieux programme, le *Nocturne* et la *Procession* de Franck, le *Clair de lune*, le *Parfum impérisable* et les *Roses d'Ispahan* de Fauré, les *Cigales* de Chabrier et, du même auteur, l'exquis duo du *Roi malgré lui*, d'un esprit pétillant et d'une forme adorable, qui a inspiré à plus d'un auditeur le désir d'entendre à la scène ce charmant opéra comique. MM. Kufferath et Guidé, qui assistaient à la séance, ne seraient-ils pas disposés à réaliser ce désir?

Le concert extraordinaire donné la semaine dernière par l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode, sous la direction de M. Gustave Huberti, a offert un sérieux intérêt artistique. Un fragment des *Saisons* de Haydn (l'Été), l'air de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*, les *Rondes enfantines* de Jacques-Dalcroze, la scène des Fileuses du *Vaisseau fantôme* et tout le finale des *Maîtres chanteurs* formaient, avec une cantate fort bien écrite par M. Huberti, un programme varié et attrayant dont l'exécution a été de tous points remarquable. Les chœurs ont chanté avec un ensemble et un sentiment des nuances très appréciés. L'orchestre des Concerts Ysaye, qui prêtait son concours à la fête, a été irréprochable.

Parmi les solistes on a particulièrement applaudi M. Demest, dont la jolie voix et le style ont été appréciés comme ils le méritent, et M^{lle} Paquot, charmante dans le rôle d'Eva que nous espérons lui entendre chanter à la Monnaie. M^{lle} Latinis, MM. Mercier, Swolf et Dauby ont également reçu du nombreux auditoire qui assistait au concert un sympathique accueil.

M. Sylvain Dupuis a consacré le quatrième concert populaire à la *Messe de Requiem* de Verdi, dont il a, avec des solistes de choix : M^{mes} Friche et Soetens, MM. Imbart de la Tour et Danlée, avec des chœurs bien disciplinés et un orchestre homogène, parfaitement équilibré, donné une interprétation remarquable, à la fois très large de lignes et très consciencieuse dans les détails.

Ce *Requiem* est une œuvre plus dramatique que religieuse. Elle ne rappelle en rien l'austérité du texte liturgique, bien qu'au *Dies Irae* le compositeur déchaîne toutes les puissances infernales de l'orchestre pour arriver à « corder » avec les prédictions de David et de la Sybille.

Le *Domine Jesu*, pour quatuor de voix, le *Sanctus*, pour chœurs, l'*Agnus Dei*, dans lequel le soprano et le contralto chantent à l'octave, ont été particulièrement applaudis, avec le *Lux aeterna*, qui offre au contralto, au ténor et au baryton l'occasion d'un aimable dialogue.

Tout cela s'oriente vers *Aida*. Tel passage du *Dies Irae*, « *oro, suplex et acclinis, cor contritum quasi cinis* », s'en rapproche plus particulièrement par l'écriture, appuyée sur une succession de quintes.

L'œuvre ne manque ni de force, ni d'élégance. Elle offre pour

les voix des ressources variées et témoigne, en ce qui concerne le maniement des masses chorales, d'une réelle maîtrise. Mais elle ne paraît pas devoir survivre longtemps à son auteur. Elle était, cette fois encore, d'actualité. Mais il est peu probable qu'on songe jamais à la reprendre, la littérature musicale nous fournissant, dans ce domaine, des compositions d'une plus haute valeur et d'un caractère plus net. Sachons gré à M. Dupuis de nous avoir fait connaître cette *Messe* avant qu'elle tombe définitivement dans l'oubli et remercions les solistes de la belle vaillance, du talent et de la conscience artistiques avec lesquels ils l'ont défendue. Parmi eux, M. Imbart de la Tour mérite, pour le charme de la voix et la clarté de la diction, une mention particulière. On a été heureux, en applaudissant l'artiste, de lui témoigner le plaisir qu'éprouvent les spectateurs de la Monnaie de le voir revenu à Bruxelles.

O. M.

LE THEATRE A PARIS

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE

La Course du flambeau, comédie en quatre actes
de M. PAUL HERVIEU.

M. Paul Hervieu vient d'atteindre au chef-d'œuvre, et je m'en réjouis car le sujet de la *Course du flambeau* se rapproche de ceux que traite M. François de Curel; or, il me semble que l'auteur de la *Nouvelle Idole*, des *Fossiles* et du *Repas du lion* a tracé la route que doit suivre notre art dramatique s'il veut prétendre à garder dans le monde la première place, celle qu'il a occupée jusqu'à ce jour. Qu'on veuille bien excuser cette parenthèse... Elle me permettra de remercier M. Gustave Larroumet, que les « jeunes » n'ont pas toujours couvert de fleurs; mais qui a mérité tout au moins un bouquet pour avoir su, dans son feuilleton du 22 avril, au journal *Le Temps*, répondre avec une dignité spirituelle aux inconvenants propos de M. Bjornstjerne Bjornson. Ce Teuton, — puisque lui-même se nomme ainsi, — ce Teuton s'était permis d'écrire, dans la *Revue blanche*, que la France n'a pas l'esprit européen; M. Larroumet lui a rappelé que l'esprit européen naquit chez nous, et cela en quelques phrases dont la netteté vaut d'être signalée. Malgré notre admiration, peut-être excessive, pour certains auteurs de race germanique, nous avons le droit d'être fiers, de notre théâtre contemporain. Par la forte ossature de pensée qui soutient ses pièces, M. François de Curel égale Ibsen, et il le dépasse par la belle clarté de ses images. M. Paul Hervieu nous a donné une œuvre qui promet le développement fécond de cet écrivain vers la grande tragédie. Sa langue est d'une saveur comme retenue, comme déjà fixée pour ne plus varier, pour rester toujours jeune et pour survivre à notre époque. Jusqu'à présent, l'auteur des *Tenailles* ne s'était soucié que de sujets modernes; aujourd'hui il pénètre dans le domaine des lois éternelles; il ne fait plus œuvre de moraliste, mais de poète, il met en valeur un des principes fondamentaux de notre humaine nature, une conséquence de cette énergie que l'espèce apporte à vivre malgré tout. Le titre de M. Paul Hervieu, emprunté à Lucrèce, synthétise sa pensée. Comme ces Lampadéphores qui se hâtaient vers un temple et se passaient l'un à l'autre le flambeau sacré, ainsi les hommes courent vers un but illusoire et, le visage tourné incessamment face à l'avenir, négligent derrière eux le hoquet où meurent les ancêtres pour suivre des yeux l'effort de leurs descendants; ainsi nous n'hésitons pas à sacrifier ceux qui nous ont fait naître à ceux que nous avons créés, ainsi, dans la *Course du flambeau*, Sabine Revel, afin que soit heureuse sa fille, luttera en désespérée contre sa mère, la volera d'abord, ensuite la laissera mourir, et ce ne sera qu'après avoir compris l'égoïsme des enfants et une fois le crime commis, que Sabine Revel aura comme un remords ou plutôt comme la conscience de cet instinct qui nous fait préférer le fruit de nos flancs aux flancs qui nous ont portés. C'est là toute la pièce que M. Hervieu nous a donnée au Vaudeville. La place me fait défaut pour en raconter les détails; d'ailleurs, ce drame mérite que ceux qui ne peuvent assister

à sa représentation l'achètent et le lisent. Il est aigu, roide, comme mathématique, poussé jusqu'en ses fins les plus lointaines. M^{me} Réjane y trouve un succès nécessaire à sa réputation mourante. N'étant plus amoureuse, elle fut admirable. Ah ! la forte émotion de cette soirée, et la joie de voir bâiller les habitués de pitreries aux rangs des fauteuils, de comprendre que les *Auteurs gais* ne sont pas toute notre littérature, comme le voudraient les braves gens qui vont au théâtre pour se préparer à souper en les restaurants de nuit !... Cette émotion et cette joie, je souhaite que vous la ressentiez. Je souhaite que la *Course du flambeau* soit jouée à Bruxelles, pour les délices de quelques-uns (1).

G. BINET-VALMER.

P. S. J'ai assisté l'autre jour à la deuxième représentation du *Vertige*, quatre actes bien mauvais de M. Provins. Il vaut mieux pour le charmant théâtre de l'Athénée et pour ses artistes éminents ne pas parler d'une œuvre qu'on fit, semble-t-il, avec des ciseaux.

G. R.-V.

CARNET ARTISTIQUE

Du 28 avril au 4 mai 1901.

MUSÉE : Exposition de la Société des Beaux-Arts (10 à 5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition de la Société des Aquafortistes.

RUBENS-CLUB : Exposition Willem Delsaux.

Dimanche : 2 h. Concert Ysaye. — 7 h. 1/2. *La Walkyrie* (théâtre de la Monnaie).

Lundi : 8 h. 1/2. Troisième séance Delgouffre : *Schumann* (Erard). — 8 h. 1/2. *La Harpe à travers les âges* (Ravenstein). — 8 h. 1/2. Audition des élèves de M^{me} P. Miry (Riesenburg). — 8 h. 1/2. Conférence E. Joly : *L'Esthétique et le Féminisme* (Société pour l'amélioration du sort de la femme, rue du Parchemin, 12).

Mercredi : 8 h. *Heimath* (M^{me} Marie Barkany), à l'Alcazar.

Jeudi : 4 h. 1/2. Conférence Edmond Picard : *Molière* (École de musique d'Ixelles) — 8 h. *Marie Stuart* (M^{me} Marie Barkany), à l'Alcazar. — 8 h. *Orphée* (M^{me} Brema), au théâtre de la Monnaie.

Vendredi : 7 h. 1/2. Dernière représentation de la *Walkyrie* (théâtre de la Monnaie).

PETITE CHRONIQUE

C'est à Anvers qu'aura lieu, cette année, le Salon triennal des Beaux-Arts. Il s'ouvrira le 10 août et sera clôturé le 6 octobre.

Les demandes d'admission seront reçues par la Société directrice jusqu'au 1^{er} juillet, et les œuvres destinées à l'Exposition devront parvenir à la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, rue de Vénus, à Anvers, au plus tard le 10 juillet.

MM. Ch. Doudelet et Toefaert ont ouvert hier, à Mons, dans les salles de l'hôtel de ville, sous le patronage de la Société des Beaux-Arts, une exposition de leurs œuvres.

Le 4 mai s'ouvrira au Cercle artistique d'Anvers l'exposition de l'œuvre d'Evert Larock, enlevé prématurément à l'art.

C'est par les soins du peintre Franz Hens que cette exposition est organisée.

Les commissaires de la manifestation Meunier, Acker, Dillens, Heymans, Maukels et Stobbaerts réunis à l'hôtel de ville, sous la présidence du bourgmestre, ont fixé la date du banquet au dimanche 12 mai.

Les souscriptions seront reçues jusqu'au 7 mai, au secrétariat, 4, rue Albert de Latour, chez M. Petrucci.

Un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres ont déjà envoyé leur adhésion. Des premiers, M. Alexandre Charpentier, le statuaire parisien; M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, etc.

(1) Le vœu de notre correspondant sera réalisé : les directeurs du théâtre du Parc viennent d'engager, pour la réouverture de la prochaine saison, M^{me} Réjane qui viendra jouer, en septembre, la *Course du flambeau* et les principales pièces qu'elle a créées cet hiver à Paris.

Les théâtres :

Bien qu'officiellement elle se clôture le 5 mai, la saison théâtrale de la Monnaie sera, en réalité, prolongée jusqu'à la fin du mois.

Indépendamment des deux représentations extraordinaires de *Tristan und Isolde* qui seront données le 6 et le 9 sous la direction de Félix Mottl avec M^{mes} Litvinne et Bréma, MM. Van Dyck, Van Rooy et Schwegler (et pour lesquelles la salle est presque entièrement louée !), il y aura, le 7, une représentation des *Jeux de l'amour et du hasard* par les artistes de la Comédie française au bénéfice de l'Œuvre de la Miséricorde. Puis, Sarah Bernhardt et Coquelin aîné donneront, du 22 au 28 mai, quatre représentations composées de *Phèdre*, l'*Aiglon*, la *Dame aux camélias* et les *Précieuses ridicules*.

Enfin, le 28 et le 30, M. Arthur Nikisch, le célèbre chef d'orchestre du Gewandhaus, à Leipzig, terminera par deux auditions extraordinaires la tournée de concerts qu'il fait en ce moment, avec l'orchestre de la Société Philharmonique en Autriche, en Italie, en Espagne et en France.

Au premier programme : *Léonore* et Symphonie en *ut mineur* de Beethoven; « *Waldweben* » de *Siegfried*; ouvertures des *Maîtres*, de *Lohengrin* et de *Tannhäuser*. Au second : Symphonie pathétique de Tschaihowsky, ouverture d'*gmont*, symphonie n^o 13 de Haydn, prélude de *Lohengrin*, « *Adieux de Wotan* ».

Le Parc termine brillamment sa campagne par les représentations de *M'amour*, comédie tout à fait divertissante, jouée à ravir par M^{lle} Cavell, MM. Darcey et Paulet et qui fait tout les soirs salle comble.

Le 8 mai, au même théâtre. M. Lebargy, sociétaire de la Comédie française, et M^{me} Lebargy interpréteront les *Femmes savantes* et *Il ne faut jurer de rien*. A partir du 15, M^{me} Charlotte Wiebe, du théâtre royal de Copenhague, donnera six représentations au cours desquelles elle interprétera la *Main* et l'*Homme aux poupées*, mimodrames d'Henri Bérény, et le *Jc ne sais quoi* de M. F. de Croisset.

Aux Galeries, une troupe d'excellents comédiens, parmi lesquels M. Huguenet qui laissa à Bruxelles les meilleurs souvenirs, représente avec un très grand succès la *Veine* d'Alfred Capus, dont notre correspondant théâtral de Paris a rendu compte (1).

Depuis jeudi, la *Porteuse de pain*, le drame fameux, tour à tour sombre et joyeux, de Xavier de Montépin, remplacée sur l'affiche du théâtre Molière *Papa la Vertu*. On y fait un très sympathique accueil à M^{me} Munié, qui joue avec un naturel parfait le rôle de Jeanne Fortier, ainsi qu'aux autres artistes de la troupe, et notamment à M. Gallien, qui chante avec brio la *Ronde des Boulangers*.

Les concerts du Waux-Hall recommenceront le 11 mai. On peut dès ce jour s'abonner chez les éditeurs de musique aux conditions de l'année précédente : 20 francs par personne, 10 francs pour les enfants en dessous de quatorze ans.

Le peintre Brozik (Vaclav de) est mort à Paris la semaine dernière. Il naquit à Tremochna, près de Pilsen (Bohême), en 1851, vint s'établir à Paris en 1876 et fut nommé en 1893 directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Prague.

On lui doit un grand nombre de tableaux d'histoire, de grandes dimensions, qui figurèrent, pour la plupart, aux Salons des Champs-Élysées, et notamment : *L'Ambassade de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, à la cour de Charles VII, roi de France*; *La Condamnation de Jean Huss*; *Laure et Prétarque*; *Une Fête chez Rubens*; *L'Alchimiste*; *Christophe Colomb*; *La Défenestration de Prague*; *Tu felix Austria nube*; *L'Élection de Godiebrad*.

A VENDRE superbe Théodore Fourmois de la meilleure époque (1859). S'adresser 79, Marché aux Herbes, Bruxelles.

(1) V. l'*Art moderne* du 14 avril.

VACANCES DE PAQUES

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
 au confluent de la Meuse et de la Lesse.
 PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR
 MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSION
 Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
 Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
 Location de canots et voitures.

COLLECTION DE SOMZÉE

Vente des Tapisseries

Antiquités grecques et Faïences italiennes

DANS LA

Salle des Fêtes du Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles
 DU LUNDI 20 AU SAMEDI 25 MAI 1901
 Chaque jour à 2 heures de relevée.

Expert : J. FIÉVEZ, 3, rue du Gentilhomme, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : Les mercredi 15 et jeudi 16 mai 1901.

Publique : Les vendredi 17 et samedi 18 mai 1901.

au local susmentionné, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

ORDRE DES VACATIONS : 20 et 21 mai, *Antiquités grecques*; 22, 23, *Faïences italiennes*; 24, *Tapisseries des xv^e et xvi^e siècles*; 25, *Tapisseries des xvii^e et xviii^e siècles*.

VILLE D'ANVERS

Les notaires LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, et AUGUSTE CEU-LEMANS, rue de la Justice, 35, à Anvers, vendront publiquement en la *Salle Verlat*, rue des Douze-Mois, à Anvers, les **lundi 6 et mardi 7 mai 1901**, à 3 heures précises de relevée :

L'IMPORTANT COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

Statue en marbre blanc : **LA MADELEINE**, par GEORGES VERO
 Dépendant de la succession de feu M. GUILLAUME KONINCKX.

Œuvres importantes de : L. Backhuisen, J. Beuckelaer, P. Boel, A. Brauwer, P. Breughel, A. Cuyp, C. De Vos, G.-B. De Vries, F. Franck, A. Grief, C. Huysmans, G. Janssen, G. Looten, Q. Metsys, P. Neefs, G. Neyts, A. Peymacker, G. Routhouts, P.-P. Rubens, F. Schooff, G. Steen, Ant. Stevens, D. Teniers, A. Vander Croos, D. Vinckeboons, J. Wynants, etc., etc.

Experts : MM. FR. DELEHAYE, rue des Récollets, 5, Anvers ;
 J. et A. LEROY, place du Musée, 12, Bruxelles ;
 L. DELEHAYE, Longue rue Neuve, 41, Anvers.

Expositions :

Particulière, samedi 4 mai 1901 ; publique, dimanche 5 mai 1901,
 de 10 heures du matin à 4 heures de relevée

Le catalogue se distribue en l'étude des notaires et chez les experts
 prénommés.

Entre Ostende et Nieuport.



Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
 Conditions avantageuses.

Éclairage électrique.
 Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
 Communications faciles — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison Keym, rue aux Choux.

ATELIERS D'ARTS MOBILIERS ET DECORATIFS.

G. SERRURIER-BOVY

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
 PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
 D'INTERIEURS COMPLETEMENT
 MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
 MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
 TATION RATIONNELLE DES
 MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
 L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
 TERIE, MENUISE-
 RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
 FORGÉ, CUIVRE
 MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
 SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
 QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
 REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
 FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
 DEAUX AVEC APPLI-
 CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
 BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
 MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
 RIES EN TERRE,
 FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
 CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
 ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
 FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Cou'eurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 N. L'EMBREE

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Deux Expositions (OCTAVE MAUS). — Aventures d'un homme de qualité (A. GILBERT DE VOISINS). — Le Concert Ysaye (H. L.). — Notes de musique. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

DEUX EXPOSITIONS

Au lieu d'ouvrir ses portes aux manifestations de l'art d'aujourd'hui, la *Société des Beaux-Arts* incline volontiers vers les expressions picturales d'hier et d'avant-hier. Cette fois, elle remonte le cours des années et rassemble, en un choix dont on ne s'explique pas aisément l'idée inspiratrice, des œuvres de Chintreuil, de Jongkind et de Charles De Groux empruntées à des collections particulières et à des marchands de tableaux. De très anciennes toiles d'Alfred Stevens, une peinture de Florent Willems datée de 1855 ajoutent à cet ensemble leur charme suranné. Résurrections intéressantes, sans doute, mais dont l'opportunité est contestable et

que ne paraissent point justifier le titre et le but de la Société.

Le « Salon » actuel évoque l'exposition, après décès, d'une collection d'amateur que va disperser le marteau du commissaire-priseur. Il marque une préférence pour les romantiques de 1860, avec quelques timides explorations sur le domaine de l'art actuel. Il décèle aussi une tendance à « l'aristocratie du modèle », la plupart des portraits réunis, — ceux, notamment de S. S. le pape Léon XIII, de l'Infante Eulalie, de la princesse Poniatowska, du comte de Montesquiou-Fézensac, de S. A. S. la duchesse d'Arenberg, de S. A. R. la princesse héritière de Meiningen, du comte de Castellane, de M^{me} la comtesse de Merode-Westerloo n'ayant vraiment, à part l'intérêt documentaire que peuvent offrir aux visiteurs les traits de ces augustes personnages, guère de mérite. Il faut que le snobisme ait complètement affolé nos gobettes mondaines pour qu'elles consentent à se laisser « pourtraicturer » dans les attitudes déhanchées, avec les gestes hystériques et les physionomies égarées que M. Boldini donne aux jolies femmes qu'il a mission de peindre. On n'imagine rien de plus contourné, de plus faux, de plus antiartistique que ces peintures disgracieuses, dont la couleur blafarde et creuse est aussi antipathique que le dessin.

Mais laissons ces spécimens d'une décadence dont rien ne compense la tristesse. Bornons-nous à regretter que le choix des invités de la Société des Beaux-Arts ne soit pas plus heureux : car ni M. Laszlo, ni M. Benczur, ni M. Christoffle Bisschop, ni M^{me} Stanhope Forbes, ni M. Legouët-Gérard, ni même M. Lauth, bien que sa

Dame au chapeau, imitée de Gainsborough, soit d'un aspect plutôt agréable, n'offrent de caractéristique quelconque. Ils font, indistinctement, l'art courant et banal qui peuple tous les ans le Salon de Paris — côté Champs-Élysées — et que vendent, d'ailleurs cher, les marchands de la rue Laffitte aux gens du monde. Il est, pour les artistes, dénué d'intérêt.

Ces derniers trouveront dans les vieilles toiles de Chintreuil, de Jongkind et de Charles De Groux l'attrait qui manque aux envois étrangers. Ces morts illustres paraissent être les plus vivants des invités... Les *Champs en été*, baignés d'une lumière blonde, et d'une profondeur d'horizon étonnante, constituent la perle des huit toiles, de valeur inégale, du maître de Pont-de-Vaux. Des six Jongkind réunis, la *Vue de Fécamp* et *l'Effet de lune* remontent respectivement à 1852 et à 1855. Je leur préfère de beaucoup les toiles peintes par l'artiste vers la fin de sa vie, quand son œil libéré de conventions et sa main assouplie à une technique plus large traduisaient en impressions puissantes et personnelles les joies de la lumière. Une seule œuvre, *l'Effet de matin à la Ciotat (Bouches-du-Rhône)*, datée de 1880, et qui fait partie de la collection Huybrechts, à Anvers, appartient à la dernière manière du peintre. Elle l'emporte sur les autres par la fraîcheur et l'éclat du coloris.

Les De Groux rassemblés s'échelonnent sur toute la carrière de l'artiste. On peut suivre celui-ci dans ses tâtonnants débuts, s'efforçant de restaurer, par de consciencieuses études alliant la vérité aux traditions, la peinture d'histoire tombée aux pires recettes académiques; on le retrouve traversant la période de sentimentalité et d'anecdote qui rapetissa longtemps son art, mais qui paraît avoir été un sacrifice nécessaire au goût de l'époque. Quelques œuvres, en petit nombre, *L'Enterrement*, entre autres, et *La Rixe*, le montrent en possession d'un talent plus viril et plus concentré, observateur sagace et peintre accompli, encore qu'on y démêle les influences de Daumier et de Courbet. Plusieurs des scènes de conscription, départs ou retours de miliciens, eussent pu sans inconvénient être éliminées : elles répètent inutilement le même sujet, traité en manière d'illustration, et affaiblissent plutôt qu'elles ne la magnifient la réputation de l'artiste.

On revoit avec plaisir la jolie toile — cendre et argent — intitulée *Tous les bonheurs*, que M. Van Praet acheta jadis à Alfred Stevens, et deux autres compositions, d'une virtuosité égale, du même peintre.

Proche s'allonge le cadre démesuré dans lequel Xavier Mellery a entassé dans un désordre plus pittoresque qu'harmonieux cinquante œuvres, parmi lesquelles les compositions symboliques peintes à l'aquarelle voisinent avec des pages d'album crayonnées en cours de route. Elles montrent le talent réfléchi, souvent plus

intellectuel que plastique, d'un artiste dont le spectacle de la vie quotidienne n'altère jamais la pensée haute et la spiritualité sereine.

Un calme pastel de Constantin Meunier : *A l'entrée du charbonnage*, émeut par la sobriété d'un art empreint de fraternelle pitié, appuyé sur la scrupuleuse observation des formes.

Des recherches picturales exclusives marquent les envois de la plupart des autres exposants du groupe d'Ursel. Les opulentes natures-mortes et les intérieurs d'église d'Alfred Verhaeren luttent d'éclat avec la *Cuisine de petite ville* de Léon Frédéric, vaste toile qui se ressent malheureusement de ce qu'elle fut peinte jadis et récemment reprise en quelques-uns de ses parties. Franz Courtens tapisse tout un panneau de paysages peints avec une dangereuse facilité de brosse et dans lesquels on ne retrouve guère les qualités d'harmonie, d'équilibre et de vigueur qu'on admira dans les œuvres de l'artiste avant qu'il eût acquis la célébrité lucrative qui l'auréole aujourd'hui.

Il y a, d'ailleurs, semble-t-il, dans le paysage, tel que le comprennent les artistes issus des maîtres qui, il y a quelque quarante ans, substituèrent aux formules épuisées l'étude directe de la nature, une invincible lassitude; et tel peintre dont les envois révélaient, chaque année, d'attrayantes découvertes dans les régions peu explorées, apparaît aujourd'hui, pour n'avoir pas évolué progressivement, plus conventionnel que le furent les romantiques d'antan. C'est le cas pour Alphonse Asselberghs, pour Arthur Bouvier, pour M^{me} Marie Collart, pour Adrien Le Mayeur, pour Félix Ter Linden et pour tous ceux qui demeurèrent, comme eux, prisonniers de leur éducation première. Rosseels s'évada un jour : mais il semble être, depuis quelques années, retombé en captivité.

Quelques artistes de la génération nouvelle profèrent en ce salon vieillot l'espoir d'un rajeunissement du paysage : parmi eux, en première ligne, Rodolphe Wytsman, dont la *Ferme de Saint-Éloi*, bien que l'heure crépusculaire ne soit peut être pas exactement notée, est une page d'intimité charmante, puis encore Paul Mathieu.

Verheyden est représenté par deux portraits et un paysage : *Les Vieux Arbres*, récemment exposés au Cercle; Jean Delvin, par un vigoureux *Combat d'étalons flamands*, traité par larges oppositions de lumière et d'ombre, qui rappelle les épisodes tauromachiques admirés l'an dernier à la *Libre Esthétique*.

A citer encore, parmi les œuvres qui ne sont pas indifférentes ou hostiles, le *Portrait de M^{me} Kufferrath* par M. Gouweloos, celui du poète Giraud par G.-M. Stevens, les *Fleurs* de M^{lle} Art, celles de M^{me} Wytsman, un robuste paysage de J.-F. Taelmans, les *Vieux Logis* de René Janssens, la *Vesprée* d'Hannotiau, les souvenirs de Katwyck de Paul Hermanus,

une composition un peu compliquée, et qui sent son « affichiste », de Charles Michel, d'aimables aquarelles de Stacquet, de Cassiers, d'Uytterschaut, des dessins et eaux-fortes d'Auguste Danse, et les jolies villas, pimpantes et coquettes, dont M. Georges Hobé égale le littoral belge.

La sculpture a aussi sa section rétrospective à la *Société des Beaux-Arts*. Dans une pieuse pensée de reconnaissant souvenir, le Comité y a fait figurer quelques œuvres de Paul de Vigne, récemment terrassé par la mort : la *Psyché* en ivoire et le bas-relief en marbre *L'Espérance*, qui furent admirés à l'Exposition universelle de Paris; plus deux esquissés en bronze.

Parmi les vivants, Lambeaux se fait particulièrement remarquer par son énorme groupe en bronze : *Le Triomphe de la Femme*, exposé en plâtre à Paris, et dont le titre ne paraît pas cadrer très exactement avec le sujet. N'est-ce pas, au contraire, dans cette œuvre emportée et virulente, l'Homme qui triomphe des résistances désespérées de la robuste vierge flamande qu'il assaille? Mais ne chicanons pas l'artiste sur le choix d'une étiquette : l'œuvre vaut par elle-même et, sans doute, destinée au plein air et traitée décorativement, produira-t-elle meilleur effet dans le parc de Mariemont où elle va être placée que dans les salles du Musée où il est à peu près impossible de la juger sérieusement.

MM. de Lalaing, Ch. Samuel, J. Lagae, V. De Haen, Gilis, De Tombay, Desenfans, V. Rousseau rassemblent autour de ce groupe monumental des marbres et bronzes de mérites divers, dont plusieurs furent exposés antérieurement.

Ce contingent est évidemment insuffisant pour donner un aperçu de l'art statuaire en Belgique à notre époque, Meunier, Minne, Dillens, Vinçotte, Van der Stappen, Du Bois, Charlier, De Vreese, Braecke, Van Biesbroeck s'étant réservés pour d'autres luttes. Les sculpteurs étrangers ne sont représentés que par un invité unique, M. Ch. Van Wyck, de La Haye, qui affirme en ses statuettes de Zélandaises et en son *Gamin au crabe* des qualités d'observation malheureusement limitées à une transcription textuelle et quasi photographique de la nature.

**

Au rebours de ce que pratique la *Société des Beaux-Arts*, la *Société des Aquafortistes*, dans le domaine de son activité, accueille hospitalièrement toutes les tendances des artistes voués au culte de la pointe sèche, de la plaque de cuivre mordue par l'acide et de l'aquatinte. L'exposition qu'elle a organisée au *Cercle artistique* pour célébrer le quinzième anniversaire de sa fondation offre un tableau très complet et très intéressant de la gravure en noir et en couleurs

en Belgique et à l'étranger. Elle montre sous ses aspects les plus séduisants cet art charmant, d'autant plus digne d'encouragement qu'il permet à chacun, moyennant une dépense relativement minime, de fleurir son *home* d'œuvres originales qui recèlent les qualités intimes des maîtres.

Nos artistes occupent, cela va de soi, une place importante dans ce salonnet dont l'ordonnance ne laisse rien à désirer. A côté des graveurs qui se consacrent spécialement, et avec talent, — tels L. Greuse, A. Danse, Ch. Bernier, — à la reproduction des œuvres d'autrui, toute une pléiade d'artistes révèlent, dans l'eau-forte originale, une étonnante vitalité. On admire nombre de pages, inédites ou déjà appréciées, de Th. Van Rysselberghe, A. Baertsoen, J. Ensor, A. Delaunois, O. Coppens, Franz Hens, R. Wytzman, L. Bartholomé, A. Donnay, A. Rassenfosse, G. Gaudy, A. Heins, F. Khnopff, L. Laermans, H. Meunier, J.-F. Maréchal, W. Schlobach, L. Titz, M. Romberg, R. Voortman, R. Van Bastelaer, etc. Et la vue des travaux excellents d'Henri Evenepoel et de Karl Meunier fait déplorer, une fois de plus, la grande perte que la mort prématurée de ces deux artistes à infligée à l'école belge.

La France est représentée par des artistes en renom : Besnard, Jeannot, Legrand, Maurin, Michel Cazin, Raffaëlli. Ce dernier est, on le sait, avec E. Delatre et feu H. Guérard, l'un des créateurs du procédé de l'eau forte en couleurs qui a fait une petite révolution dans le monde de la gravure. Par des repérages minutieux il arrive à donner à ses divers tirages une grande unité et une harmonie de coloris des plus séduisantes. Jeannot est l'un des maîtres du genre; et dans la même voie s'efforcent, avec plus ou moins de bonheur, F. Jourdain, B. Boutet de Monvel, Ch. Bétout, E. Béjot, R. Ranft, A. Robida, J. Villon, Ralli-Scaramanga, J. Pinchon, etc., — ce dernier trop visiblement inspiré par Nicholsson. On sait les heureux résultats qu'atteint, dans cette art délicat, Miss Mary Cassatt, représentée au *Cercle* par une seule estampe : *Jeune mère dans un jardin*, qui marque parmi les contributions étrangères les plus attrayantes.

L'Angleterre nous envoie quelques aquafortistes qui unissent au sentiment de la nature, traduite avec émotion, une grande habileté de main : au premier rang, J. Pennel, dont le *Stryge* dominant un panorama de Paris est exécuté avec une extrême virtuosité, F. Laing, A. East, A. Davids et M^{me} Davids, Herkomer, D. Y. Cameron, etc.

Kœpping, dont les belles gravures aux noirs veloutés furent exposées il y a quelques années à la *Libre Esthétique*, Klinger, Suykens, Orlik représentent incomplètement l'Allemagne et l'Autriche.

Mais c'est la Hollande qui nous paraît l'emporter, par

l'intensité du sentiment et par la sûreté de la technique, sur les autres centres d'art. A côté des pointes-sèches et eaux-fortes de Ph. Zilcken, des sérieuses études d'animaux de Van Muyden, des fleurs de M^{lle} Van Houten, des interprétations précises, d'un dessin serré et minutieux, de Nieuwenkamp, la *Baie de Salerne* et l'*Église Saint-Marc* d'Étienne Bosch, le *Matin au bord du Gange* et les *Éléphants d'Hayderabad* de Marius Bauer, évoquent des visions épiques. Ces œuvres s'imposent dominatrices. Elles attestent, chez leurs auteurs, une conception synthétique qui magnifie la nature, la pare d'intellectualité, mêle la vie au songe, la vérité à l'illusion. Elles ne sont point « modernes », elles paraissent arrachées à l'album de quelque grand maître d'autrefois. Leur mérite n'en est pas moins éclatant; parmi les productions hâtives et superficielles d'aujourd'hui, elles vivent de la vie éternelle des œuvres mûries, profondément senties et servies par un métier impeccable.

OCTAVE MAUS

Aventures d'un homme de qualité.

Maurice Bélu (1) naquit dans le quartier de Plaisance et ce fut, sans doute, sous une heureuse étoile. Si M^{me} Bélu, lorsqu'elle donna le jour à un tel fils, ne fut pas ravie en une sainte extase, si nul personnage divin ne descendit du ciel pour prédire à sa lignée une gloire durable, c'est qu'à Paris de telles manifestations ne trouvent leur place que dans les vaudevilles, — mais les fées se conjurèrent autour du berceau et dotèrent l'enfant de vertus éminentes. — Celle de ces dames qui protège les athlètes de foire et les champions lutteurs lui donna la force des bras, l'assurance du regard et une démarche décidée; c'est grâce à elle que, plus tard, il put inscrire sur son blason cette fière devise : *Petit, mais costaud*. Celle qui préside aux effractions, aux coups de main, aux enlèvements, délia son esprit et ses doigts; elle permit à son protégé de parfaire (avec quelle élégance!) un de ses plus délicats travaux, j'entends le vol d'une boîte de mandarines dans une épicerie rue de Rennes. Celle de qui se réclament les gens de cour lui donna en partage la civilité des manières et l'accent d'une courtoisie persuasive; elle lui dicta, au lendemain du jour où il sortait de captivité, le discours élégant qu'il tint à son rival. — Celle enfin, plus sérieuse d'aspect, qu'adorent les géomètres et les philosophes, lui permit d'apprécier clairement le rapport des choses et c'est ainsi qu'il préféra toujours sa maîtresse à d'autres délices, même lorsqu'elle lui apporta certains désagréments.

Avec un tel viatique, le nouveau né pouvait courir d'une jambe alerte vers le jour de sa mort avec mille occasions de se découper au passage une auréole très acceptable, mais sa mère, qui ne s'attendait pas, étant de condition modeste, à de tels honneurs, oublia d'inviter une vieille fée avec qui sa famille n'entretenait plus de rapports depuis longtemps, et celle-ci, par

(1) *Bubu de Montparnasse*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. Éditions de la *Revue blanche*.

esprit de vengeance, condamna l'enfant à ne dépasser jamais le niveau social où ses parents avaient été placés. C'est pour cette seule raison que M. Charles-Louis Philippe, au lieu de nous conter les exploits d'un grand capitaine ou les actions d'éclat d'un aventurier mondain, a dû se borner à nous décrire la carrière d'un protagoniste de moindre importance. Mais, pour médiocrement élevée que soit sa condition, Bubu de Montparnasse n'en reste pas moins, et dans toute l'acception du mot, un homme de qualité.

Le chroniqueur de cette vie tumultueuse et pourtant si droite se montra, comme il sied, plein de passion et plein d'indulgence aussi pour les quelques écarts de langage ou de conduite de son héros. A vrai dire, il semble qu'il ait hésité au début de sa tâche. Il n'a pas su au juste comment grouper ses personnages et comment intéresser le lecteur, quand le brillant, le nonpareil Bubu, soit qu'il fût enchaîné loin de ses amours ou simplement en voyage, quittait un instant la scène. Parfois aussi, voulant apprécier les faits dont le récit était offert, il lui arriva de s'attendrir un peu longuement, et l'ironie qu'il employait était d'essence si fine qu'elle se fondait tout à fait et ne paraissait plus. Des sanglots mesurés sont agréables au cours d'une histoire, ils délassent, mais ce trésor de larmes que tout romancier doit porter en son cœur, je crains bien que M. Charles-Louis Philippe ne l'ait trop déversé dans son livre, et qu'il n'ait trop souvent pris parti pour les petites femmes qui sont « marquées dès l'origine comme des bêtes passives que l'on mène au pré communal ».

D'ailleurs, ce sont choses de mince d'importance, puisque l'auteur, après la *Mère et l'enfant*, trop tamponnée de mouchoirs, elle aussi, a su écrire un roman dont la manière est si nouvelle. Traiter un sujet de bas naturalisme avec les procédés littéraires de Bernardin de Saint-Pierre, voilà qui étonne à la première page et ne laisse pas d'avoir un peu charmé quand on tourne la dernière.

Souvent une description de nature parisienne enchante, tant elle est bien vue. N'est-il pas délicieux, ce coin de ville et d'émotion :

« Le soir était doux et flottant. Tout le long de la Seine il y avait un peu de vent qui coulait comme l'eau et semblait suivre les feuilles. Les ombrages, légèrement balancés au-dessus des passants, parlaient à leur âme et lui donnaient des balancements légers. On aimait toutes les choses parce qu'elles étaient reposantes. La Seine, le ciel et les voitures brillaient modestement et la ligne des quais, avec ses arbres, semblait une allée où l'on se promène et où l'on s'isole. »

Et ce raccourci vigoureux et mordu d'eau-forte :

« Jean Metenier mourut à l'hôpital, à l'âge de quarante-neuf ans. Il se coucha un soir, lourd comme une pierre, et pendant quatre jours se tordit à cause de ses coliques de plomb. Puis il crispa ses poings, s'étendit sur le dos et sentit peser ses sept enfants dans son crâne : Marthe avec deux gosses, Berthe avec Bubu, Blanche et Saint-Lazare avec toute la gueuserie, Gustave collé à la grande Marie qui suivait souvent la feignantise, les trois petits gosses qui mangeaient tant de pain et qui restaient là avec leurs becs ouverts de moineaux, — et mourut, les dents serrées et la gueule en avant. »

Sémé de notations nouvelles, d'émotions d'un tour inédit, de caractères point encore vus, *Bubu* reste une œuvre tout à fait intéressante. Sans doute, M. Charles-Louis Philippe y a-t-il tari définitivement la source de ses larmes, sans doute y a-t-il aussi

placé tout le stock qui lui restait de constructions difficiles et de phrases contournées. Il pourrait bien, en ce cas, nous donner un jour une œuvre de prix.

A. GILBERT DE VOISINS

LE CONCERT YSAÏE

Programme bariolé : Bach, Beethoven, Chausson, Rimsky, Dupuis, Ysaÿe, Saint-Saëns, Chabrier. Une macédoine de musique. L'orchestre Ysaÿe est très personnel, vivant, nerveux; mais il est trop personnel pour satisfaire aux exigences de souplesse qu'un pareil programme comporte. L'orchestre Ysaÿe, c'est l'enfant d'Ysaÿe, reflétant toutes ses admirables qualités, ses caractéristiques et aussi ses défauts.

La séance de dimanche dernier, salmigondis d'écoles et de styles, en témoignait à l'évidence. Certes, la jeune phalange saisit sans effort les nervosités modernes, rythmes imprévus, arpèges cabrés, mélancolies voluptueuses ou harmonies pittoresques. Elle est surtout impressionnable, ardente, superficiellement passionnée. Mais il lui est bien difficile de maîtriser ses moyens et d'élever son style dans l'interprétation de Bach ou de Beethoven.

Ysaÿe et son orchestre ont toujours voulu adapter à leur manière de sentir les conceptions des grands classiques. Cette tendance est extrêmement discutable; et il nous est impossible, dans ces courtes notes, de l'envisager de manière quelque peu approfondie. Ne nous rappelons que cette *Première Symphonie*. Croyez-vous que Beethoven l'ait conçue aussi exclusivement en dehors, visant presque toujours l'effet? Dupuis, occasionnellement, tenait le bâton. Mais il n'a pu imposer à cette exubérante jeunesse un rythme bien d'aplomb; il n'a pu leur faire abandonner ces intempestifs « vibrato », qui sont inintelligents et destructifs du style. Et puis, nous lui ferons une petite chicane : Pourquoi risquer un évident presto, quand le mouvement s'intitule *allegro con brio* ou *allegro vivace*?

Dans le concerto de Bach pour violon et deux flûtes, l'orchestre restait au second plan; et l'on a pu goûter la merveilleuse beauté de ce trio, dans lequel MM. Vandenberg et Gazon donnaient excellemment la réplique à Ysaÿe.

L'exquis poème symphonique *Viviane*, d'Ernest Chausson, a, de toutes les œuvres du programme, reçu l'exécution la plus poétique et la plus fidèle.

Quant à Eugène Ysaÿe, il n'est certes pas de violonistes contemporains qui le dépassent. Il nous semble que c'est spécialement dans le *Poème* de Chausson qu'il s'est révélé interprète admirable de tout ce que cette œuvre rare contient de superbement plaintif et d'inégalement souffrant.

Dans la *Fantaisie* de Rimsky sur des airs russes, dans la *Valse* de Saint-Saëns transcrite par lui (et qui peut-être ne méritait pas cet honneur), il a dépassé en virtuosité éblouissante tout ce qu'on pouvait attendre de son merveilleux archet.

Dupuis s'est montré une fois de plus d'une résistance extraordinaire. Mais qu'il se garde d'abuser de son beau talent. Un capellmeister fatigué perd sa force de suggestion, et le ressort de l'orchestre faiblit. Ainsi, la *Joyeuse Marche* de Chabrier, qui terminait la matinée, a paru lourde; une « joyeuse marche » qui aurait pris trop d'embonpoint.

H. L.

NOTES DE MUSIQUE

M^{me} Paul Miry, dont la jolie voix a été très appréciée à l'un des concerts de la *Libre Esthétique*, unit à l'agrément de la cantatrice les qualités d'un professeur autorisé. L'audition d'élèves qu'elle a donnée lundi dernier à la salle Riesenburger, et qui avait attiré un très nombreux auditoire, a montré que son enseignement est, au point de vue de l'articulation, de l'expression et du style, digne de l'excellente musicienne que nous applaudimes naguère. Bien qu'encore inexpérimentées et quelque peu en proie à l'inétable « trac », les élèves qui se sont fait entendre, soit isolé-

ment, soit groupées, ont interprété avec beaucoup de goût et de sentiment un programme agréablement composé, dans lequel les maîtres et les petits maîtres de la musique vocale étaient fraternellement réunis. Des chœurs de César Franck et d'Édouard Lassen encadraient un répertoire éclectique de mélodies dont l'école allemande, représentée par Haydn, Mozart, Beethoven et Brahms; l'école française, par Delibes, Massenet, Duparc, Bruneau; l'école belge, par Grétry, Huberti et M^{lle} dell'Acqua, avaient une part à peu près égale. L'école italienne était même effleurée en la personne de Lotti et de Stradella.

Le même soir, M. Charles Delgouffre clôturait, à la salle Erard, une série de séances de vulgarisation dont la première fut consacrée à Mozart, la deuxième à Beethoven, la troisième à Schumann.

Dans une courte conférence, M. Delgouffre rappela, au début de chaque soirée, la vie et l'œuvre de l'artiste élu. Et le violon de de M. Barthélemy, et la voix de M^{lle} Bousman fournirent au pianiste-conférencier des auxiliaires précieux qui lui permirent de faire entendre — et chaleureusement applaudir — quelques maîtresses pages de ses auteurs préférés, chaque audition se composant de deux sonates pour piano et violon, d'une ou de deux sonates pour piano seul et d'un choix de mélodies.

Ces séances intimes méritent, pour l'unité et la clarté de leurs programmes ainsi que pour les soins apportés par les artistes à interpréter ceux-ci, une mention élogieuse.

La mode des conférences précédant les concerts tendrait-elle à se développer? C'est par une conférence de M. Edmond Cattier que débuta également, à la salle Ravenstein, la séance historique de harpe donnée par M^{lle} Gaëtane Britt avec le concours de M^{me} Raquet-Delmée, cantatrice.

Harpe irlandaise, harpe à pédales du XVIII^e siècle à mouvement simple, harpe à pédales du XIX^e siècle à mouvement double offrirent successivement au public des points de comparaison avec la harpe chromatique, l'invention nouvelle de M. Lyon, dont la séance avait pour secret dessein de montrer la supériorité, d'ailleurs évidente. Ce rapide aperçu du développement d'un instrument que le piano a relégué dans les orchestres symphoniques a paru vivement intéresser l'auditoire en lui donnant l'occasion de goûter le charme d'une vieille mélodie galloise et de deux lieder de Schumann chantés avec goût par M^{me} Raquet, d'un air varié de Mozart, de deux pièces de Bach, d'une fantaisie de Saint-Saëns, etc.

CARNET ARTISTIQUE

Du 5 au 11 mai.

MUSÉE : Exposition de la Société des Beaux-Arts.

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition de la Société des Aquafortistes.

Dimanche : 7 h. 1/2. Clôture de la saison théâtrale à la Monnaie : *Joli Gilles*; 2^e acte de *Faust*; 4^e acte de *Hamlet*; 3^e acte de la *Bohème*.

Lundi : 7 h. *Tristan und Isolde* (théâtre de la Monnaie).

Mardi : 8 h. Représentation Bartet (id.). — 8 h. 1/2. Dernière séance du Quatuor Schörg (Riesenburger).

Mercredi : 8 h. Représentation Le Bargy (théâtre du Parc).

Judi : 4 h. 1/2. Conférence L.-A. Du Chastain : *La Diction et le Chant* (école de musique d'Ixelles). — 7 h. *Tristan und Isolde* (théâtre de la Monnaie).

Samedi : 2 h. 1/2. Répétition générale du concert Ysaÿe : Vincent d'Indy et J. Guy-Ropartz (théâtre de l'Alhambra). — 8 h. Première des *Deux Gosses* (théâtre Molière). — 8 h. Réouverture de l'Alcazar : *Boccace*

L'Administration de l'Art moderne devant, en raison du grand nombre de ses nouveaux abonnés, faire imprimer de nouvelles bandes d'expédition, prie ceux de ses abonnés anciens qui ont changé de domicile ou dont l'adresse a été modifiée par suite de la révision des numéros, de bien vouloir lui faire parvenir l'indication exacte de leur résidence afin qu'aucun retard ne soit apporté par le service des postes dans la distribution du journal.

PETITE CHRONIQUE

Une Société des Amis de la Médaille vient d'être constituée en Belgique et en Hollande sous la présidence de M. Alphonse de Witte, le dévoué secrétaire de la Société de numismatique. Cette société, analogue à celle que fonda récemment en France M. Roger Marx, a pour but d'encourager l'art du médailleur et de développer le goût de la médaille. Elle émettra des médailles, exécutées alternativement par des artistes belges et hollandais, qui seront distribuées exclusivement à ses membres; elle organisera des concours, des expositions, des conférences, et publiera éventuellement un organe spécial.

Cette initiative, digne de la sympathie de tous ceux qui s'intéressent au mouvement artistique, a rencontré parmi les artistes et les amateurs le plus sympathique accueil. Déjà plus de cent vingt-cinq membres ont envoyé leur adhésion aux statuts, que distribue M. A. de Witte, 55, rue du Trône, à Bruxelles.

La cotisation annuelle est de 25 francs et donne droit à un exemplaire en bronze des médailles éditées par la Société. Les souscripteurs à 50 francs recevront un exemplaire en argent. Le titre de membre fondateur sera donné à ceux qui se seront fait inscrire dans le courant de la présente année.

M. Fernand Khnopff a fait avant hier au Cercle artistique, devant un auditoire nombreux et attentif, une conférence sur l'*Eau-forte et la Pointe-sèche* au cours de laquelle il a, dans une forme littéraire attrayante, exposé la technique des deux expressions de la gravure en taille douce.

Nous publierons dans notre prochain numéro cette intéressante étude, à laquelle la personnalité de son auteur donne un relief spécial.

Le banquet offert à Constantin Meunier et aux autres artistes promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur aura lieu dans la salle des fêtes de la Grande Harmonie, dimanche prochain, à 7 heures. La liste des adhésions sera close mardi soir. Secrétariat : 4, rue Albert de Latour.

C'est M. Théodore Hippert, président de la Société des aquafortistes, qui a été élu président du Cercle artistique de Bruxelles en remplacement de M. Léon Vélot, procureur général à la Cour de Cassation, président sortant non rééligible.

Les Concerts Ysaye clôtureront dimanche prochain, à l'Alhambra, leur campagne par une audition donnée avec le concours de MM. Vincent d'Indy et J. Guy-Ropartz, qui dirigeront chacun une partie du programme, consacré à leurs œuvres, et de MM. Daraux, baryton, et Arthur de Greef, pianiste.

Au programme : De Vincent d'Indy : *Le Camp de Wallenstein*, *Madrigal* pour chant et orchestre et *Symphonie* pour piano et orchestre sur un thème montagnard français; de J. Guy-Ropartz : *Symphonie n° 2 (fa mineur)*, *Quatre poèmes* d'après H. Heine pour chant et orchestre.

Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2.

A cause de la représentation de *Tristan und Isolde* qui doit avoir lieu demain, la dernière séance « Beethoven » du Quatuor Schörg est remise à mardi prochain, à 8 h. 1/2 précises.

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'Orchestre philharmonique de Berlin, qui fait en ce moment une tournée artistique dans toutes les capitales et les principales villes d'Europe, sous la direction

de M. A. Nikisch, donnera deux concerts à Bruxelles, les 28 et 30 mai, à 8 heures du soir, au théâtre de la Monnaie.

Pour les places, s'adresser chez Schott frères, éditeurs.

Hier s'est ouverte, à Anvers, l'Exposition d'Evert Larock organisée par Franz Hens. L'artiste, mort prématurément et relativement ignoré, laisse une œuvre remarquable. L'exposition posthume, qui réunit une soixantaine de ses toiles, constitue un légitime hommage à un peintre qui mérite d'occuper une place en vue dans l'histoire de l'art belge.

L'exposition sera clôturée le 13.

M. Jean Beauvuin expose à Liège, à l'*Emulation*, du 5 au 16 mai, soixante-troize de ses toiles : portraits, paysages, etc.

Un banquet a été offert vendredi dernier, à Paris, à notre collaborateur Philippe Zilcken, à l'occasion de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur. Parmi les membres du Comité figuraient Rodin, Arsène Alexandre, Gustave Geffroy, A. Lepère,

Le Salon des Indépendants, à Paris, a adopté l'usage, généralisé en Belgique depuis que les XX en ont pris l'initiative, d'organiser dans les galeries de peinture des conférences littéraires. M. Roger Marx a traité, le 25 avril, de *l'Art et de son renouvellement nécessaire*. Le 1^{er} mai, M. Adrien Withouard a analysé *l'Art gothique et l'Art impressionniste*. Les autres conférences se succéderont dans l'ordre suivant : 8 mai, M. André Mellerio : *Les Relations de l'artiste avec les amateurs*; 15 mai, M. André Gide : *Les Limites de l'Art*; 20 mai, M. André Fontainas : *La Critique d'art, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être*.

C'est là une bonne et utile innovation.

A propos du Salon des Indépendants, nous apprenons que M. Maurice Denis y a vendu sa grande toile : *Hommage à Cézanne* qui, au Salon de la *Libre Esthétique*, a fait le tapage qu'on sait. L'acquéreur est M. André Gide.

Le Cercle Beethoven-Haus, à Bonn, donnera du 12 au 16 mai, à la « Beethoven Halle », son cinquième festival de musique de chambre.

Les quatre premières séances auront lieu à 6 heures du soir; la cinquième, à 11 h. 1/2 du matin.

Les œuvres inscrites au programme (Haydn, Mozart, Schubert, Beethoven, Schumann, Chopin et Brahms) seront interprétées par le quatuor Joachim, le quatuor de M^{me} Roeger-Soldat, M. Paderewski et les solistes des orchestres de cour de Berlin, Hanovre et Meiningen.

La quatrième soirée (15 mai) sera exclusivement consacrée à Beethoven, dont on exécutera les quatuors op. 130 et 132 et la sonate pour piano op. 111.

Le Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers) donnera samedi prochain, à Liège (salle de l'*Emulation*) sa première séance avec le concours de M^{lle} David. Au programme : Œuvres instrumentales de Leclair, Ariosti et Mozart; mélodies de Th. Bordes, G. Charpentier, A. Georges et Rubinstein.

Une exposition des œuvres de M. Jean Delville aura lieu à Glasgow vers la fin d'année. L'artiste y fera figurer, entre autres, sa grande composition, *L'Ecole de Pluton*.

Une collection importante de tableaux des peintres impressionnistes a été dispersée le 15 avril, à l'hôtel Drouot. Les toiles de Claude Monet, de Sisley, de Pissarro, de Renoir et de Guillaumin ont atteint, comme de coutume, des enchères élevées, ainsi qu'on en jugera par ces quelques prix :

CLAUDE MONET. *Saardam (Hollande)*, 30,000 francs. — *Le Bassin d'Argenteuil*, 15,000 francs. — *Le Port d'Argenteuil*, 4,100 francs. — *Le Port du Havre, la nuit*, 2,500 francs. — *Paysage de la Creuse, soleil couchant*, 2,500 francs.

SISLEY. *La Crue du Loing au port de Moret*, 15,000 francs. — *Inondation (matin)*, 9,900 francs. — *Saint-Mammès*, 9,850 fr. — *Canal (hiver)*, 8,900 francs. — *Pruniers et noyers au prin-*

temps, 5,200 francs. — *Soleil d'avril*, 4,000 francs. — *Le Pont d'Hampton-Court*, 3,450 francs. — *Le Pont d'Argenteuil*, 3,400 francs. — *La Falaise de Penarth (soir; marée basse)*, 2,500 francs.

CAMILLE PISSARRO. *La Laveuse*, 5,600 francs. — *Le Moulin de Knocke*, 3,700 francs. — *Le Moulin*, 3,200 francs. — *St-Stephen's Church*, 2,000 francs. — *La Maison rose*, 1,400 francs.

RENOIR. *Buste de jeune fille*, 2,300 francs.

GUILLAUMIN. *Le Moulin Brigand, à Crozan*, 5,900 francs. — *Le Rocher de Génétir (Creuse) aux premiers jours d'octobre*, 1,750 francs. — *Embâcle de la Seine*, 1,710 francs. — *La Vallée de Chevreuse*, 1,550 francs.

A la même vente, un Jongkind (*Canal à Rotterdam au clair de lune*) a été adjugé 3,500 francs; un Cottet (*Le Port de Camaret au soleil couchant*), 2,050 francs; un Gauguin (*Vue de Bretagne*), 375 francs.

D'après une correspondance dernièrement adressée d'Espagne à un journal de Munich, le gouvernement espagnol se proposerait de suivre l'exemple de l'Italie, de la Grèce et de l'Égypte et de prohiber désormais l'exportation d'aucun objet d'art ni d'aucune antiquité de l'Espagne; la prohibition s'étendrait également aux livres, documents, manuscrits, coins, médailles, armes, armures, etc., etc. Le gouvernement espagnol aurait, en outre, décidé de se réserver une sorte de droit de préemption, celui d'acquérir de préférence les antiquités possédées par les particuliers.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{les} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

COLLECTION DE SOMZÉE

Vente des Tapisseries

Antiquités grecques et Faïences italiennes

DANS LA

Salle des Fêtes du Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles

DU LUNDI 20 AU SAMEDI 25 MAI 1901

Chaque jour à 2 heures de relevée.

Expert : J. FIÉVEZ, 3, rue du Gentilhomme, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : Les mercredi 15 et jeudi 16 mai 1901.

Publique : Les vendredi 17 et samedi 18 mai 1901.

au local susmentionné, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

ORDRE DES VACATIONS : 20 et 21 mai, *Antiquités grecques*; 22, 23, *Faïences italiennes*; 24, *Tapisseries* des xv^e et xvi^e siècles; 25, *Tapisseries* des xvii^e et xviii^e siècles.

VIENT DE PARAÎTRE

chez E. BAUDOUX et Cie, éditeur, 37, boulevard Haussmann, Paris.

DEUXIÈME SYMPHONIE

(en fa mineur)

par J. GUY-ROPARTZ

Réduction pour deux pianos par LOUIS THIRION

Prix net : 10 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENNISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROPS** et **Constantin MEUNIER**.

ŒUVRES DE : **MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,**
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Contes de Rachilde (EUGÈNE DEMOLDER). — L'Eau-forte et la Pointe-sèche (FERNAND KHNOFF). — Tristan et Isolde. — Bibliographie. — Accusés de réception. — Memento des expositions. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

LES CONTES DE RACHILDE (1)

Rachilde a dit à propos de ce livre écrit par elle : « Si je venais à mourir demain, ce qui n'aurait rien de bien étonnant, car il fait un froid noir, je ne voudrais pas voir, du haut de ma dernière demeure, planter un saule sur ma tombe, parce que les feuilles de cet arbre sont trop bonnes conductrices de la pluie, mais j'aimerais à laisser traîner derrière moi les quelques autres feuilles, encore *humides* selon l'antique formule des typos, de ce livre portant un titre dépourvu de sensation. »

(1) *Contes et Nouvelles*, suivis du *Théâtre*, par RACHILDE. Paris, *Mercure de France*.

Rachilde n'est point morte, par ce froid noir : que les lettrés se réjouissent ! Mais elle a raison d'aimer son livre : il est très beau. En parler, besogne difficile : chaque conte, chaque pièce de théâtre constitue une exquisite chose littéraire, d'un faire nerveux et artiste, d'une poésie aiguë et inquiétante. L'inquiétude ? Elle est partout en ce bouquin, dans ce *Rôdeur*, où la peur bat dans les personnages comme un balancier au fond d'une horloge, aux pages de *l'Araignée de cristal* : oserait-on après cette lecture sonder encore les profondeurs d'un miroir ? Elle est dans le *Château hermétique*, un beau conte halluciné et étrange, d'une langue pure : « Dans la lumière planaient les buses aux ailes argentées, lentement, avec des allures de nageuses tranquilles qui s'abandonnent à l'onde calme d'un océan bleu. » La ligne de ce récit est d'une netteté qui le ferait comparer à un dessin fantastique qu'eût signé Ingres. Les *Vendanges de Sodome* rougeoient, pleines de pourpre et de soleil, chair sur fond d'or et d'apothéose, paysages qui fument, ivres et en rut ainsi que des bêtes dont les vignobles pressés formeraient le sang, carnage d'amour, crime de faunes ! Quant à la *Panthère*, c'est tout bonnement une merveille digne de Villiers de l'Isle-Adam. Écoutez cette description de la bête sortant des souterrains du cirque : « La bête, trouvant subitement sous ses pas le manteau d'or, taché de pourpre, du sable des arènes, s'exalta dans la lumière et se crut déesse. Jeune, vêtue du deuil royal des panthères noires, portant, le long de ses membres engainés si exactement, quelques énormes topazes disséminées, elle dardait l'œil pur et fixe de celles qui

n'ont encore contemplé, au bord des grands fleuves déserts, que leur image de sinistre vierge. Ses pattes de chatte, puissantes et d'apparence puérile, semblaient se mouvoir sur des flocons de duvet. En trois bonds légers elle atteignit le milieu du cirque. Là, s'asseyant, d'un mouvement grave et onduleux, toute autre affaire lui paraissant de moindre importance, y compris l'examen de la loge impériale, elle se lécha le sexe. Près d'elle, des chrétiens écartelés pendaient à de hautes croix rouges de sang. »

Le *Tueur de grenouilles* est un conte macabre : un cauchemar cladélien ! Je le voudrais voir illustré par Steinlen. Le *Mortis* est au contraire une nouvelle fleurie, mais de quelles fleurs sinistres ! Elles ont puisé leur suc dans les cadavres des pestiférés, à Florence : elles sont les filles charmantes du fléau vert et noir, la parure de feu et de suie de la mort, le tapis céleste des horribles pourritures. Et le prince Sebastiani Ceccaldo-Rossi, qui a échappé à la peste, meurt empoisonné par les roses sans miséricorde.

L'ironie sale d'autres contes. Fin, spirituel, blasphématoire, se déploie ce récit : *La Dernière Tentation*. Ce dîner de curés, je le trouve d'une observation exquise et fine, autour de la porcelaine blanche, toute unie, posée sur le linge damassé fleurant la citronnelle. Quant au *Petit Goûter du chien*, il raille assez symboliquement l'anarchie, tandis que le socialisme est pris de même façon dans le *Grand Repas des Ombres*.

Le *Mort d'Antinoüs* est un conte antique, fiévreux et de beau style ; le *Piège à revenants* amuse, retient, fait frémir. Encore la peur, profondément décrite, qui angoisse : tout, dans l'histoire, en est imprégné, jusqu'au décor. Le *Buveuse de sang* est un petit drame breton, fait de clair de lune, de folie, d'amour rustique, de sang et d'hallucination. Encore des pages, très tragiques, que Steinlen illustrerait heureusement.

En ce qui concerne le théâtre, à part le *Vendeur de soleil*, qui possède la spiritualité parisienne et la crâne allure d'un Gavarni d'aujourd'hui (comme je parle de peintres en cette petite causerie, Madame !) me requièrent surtout *Volupté*, qui fut joué il y a quelques années à la Comédie-Parisienne, et *Madame la Mort*, représentée en 1891 sur la scène du théâtre d'Art. *Volupté* est une idylle morbide, qui fait mal, par instants. En la lisant, j'ai songé à cette phrase que naguère Georges Eekhoud écrivit au sujet du style de Rachilde : « On dirait de très chatoyante broderie, mais d'un ouvrage à l'aiguille qui serait spirituel et ironique, parfois, jusqu'à la cruauté, la brodeuse nous plantant son aiguille dans le cœur aussi souvent qu'elle s'est piqué les doigts. » Je ne pense pas que Rachilde se soit piqué les doigts en écrivant *Volupté* : la broderie est trop habile. Mais il est des choses (l'eau qui brûle la fillette, les envies de passer l'ongle sur du verre poli, le coup du rasoir) qui

sont d'une volupté à faire grincer les dents. Il jaillit des étincelles de sadisme dans le contact, vierge pourtant, d'Elle et de Lui, les deux acteurs de l'acte.

Madame la Mort est un drame cérébral en trois actes. L'idée s'en affirme bien neuve et totalement originale. C'est l'histoire d'un désabusé qui se suicide à l'aide d'un cigare empoisonné. Au second acte il agonise. Mais son agonie est représentée par ce qui se passe dans son cerveau. La scène reconstitue la vision intérieure du suicidé : cérébralement il voit la Mort et la Vie qui se disputent son être. C'est vraiment très saisissant et très curieux. Le premier et le troisième acte encadrent le second et sont traités avec une verve, une netteté, une ironie qui valent les qualités vantées de Georges Ancey. Mais le second acte me paraît un rêve d'une poésie fantastique et sinistre. Ah ! lorsque Lucie, qui représente la Vie, dit : « Je m'évente avec les souffles d'avril », la femme voilée qui figure la Mort et qui raille la Vie lui répond : « Ton éventail est l'aile de la fièvre. »

Tel ce livre, recueil très curieux et très artiste. Il place Rachilde parmi les meilleurs conteurs d'aujourd'hui. Il faut le lire : il amuse, retient, impressionne : il est quelquefois écrit par le diable, mais la femme ajoute au soufre de Satan le parfum coquet de sa grâce et souvent un rayon de bonté. Et puis, si le cœur qui a éclairé ce livre parfois se moque et ricane, souvent il tremble, souvent il sanglote. Et cet art devient très humain.

EUGÈNE DEMOLDER

L'Eau-forte et la Pointe-sèche (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Les artistes exposants, que des fonctions administratives ou des obligations mondaines mettent souvent en contact avec le public des visiteurs de salons d'art, ont pu constater que depuis quelques années déjà la façon de s'exprimer ou de se conduire de ce public s'est modifiée fortement.

Il n'y avait autrefois que les grands salons officiels, les foires aux huiles, comme on les a irrévérencieusement nommés, où les œuvres se superposaient à l'infini, s'efforçant d'attirer l'attention par des formats *ultra* considérables ou des sujets *très* intéressants ; le morceau simplement bien exécuté y était perdu.

En ces circonstances, une étude sérieuse n'était pas possible de la part du public, et l'on n'entendait aussi que vagues et insignifiantes formules d'appréciation : « Ça sortait du cadre, c'était bien trouvé, » pour les visiteurs bienveillants ; « c'étaient des croûtes, des navets, des chromos, » pour les autres.

Mais plus tard s'organisèrent des expositions plus spéciales et plus curieuses ; l'attention du public fut attirée vers des aspects d'art non encore remarqués ; il voulut se rendre compte

(1) Conférence faite le 3 mai au Salon de la *Société des Aquarellistes belges*.

de l'exécution, y parvint plus ou moins et il veut, à présent, l'apprécier en se servant des termes convenables ou convenus.

Peut-être y a-t-il en cela un peu de snobisme, le malin plaisir de parler argot et l'innocente vanité de paraître initié. Mais peu importe ! L'intention est louable, après tout et, en somme, les visiteurs des salons d'art sont actuellement et plus nombreux et plus attentifs.

Cependant, cet effort de placer le plus souvent possible le mot technique est dangereux ; c'est un genre de virtuosité qui n'admet pas l'à-peu-près ; il faut être exact et précis, et il est inexorable en citant, par exemple, Hobbema, d'ajouter qu'il est probablement un artiste italien, comme son nom l'indique d'ailleurs, ou de critiquer l'uniformité de facture de certains marbres, en leur reprochant d'être tous coulés dans le même moule, ou encore de craindre l'humidité pour le travail de la gravure à la pointe sèche.

J'en passe et des meilleurs.

Je raconterai cependant ce qui advint à un sculpteur de mes amis, qui faisait à une grande dame les honneurs d'un salon où il exposait un buste en cire.

La grande dame avait autrefois vaguement entendu parler de fonte à cire perdue ; elle avait retenu les mots si elle n'avait compris le fait ; croyant le moment venu de faire montre de savoir, elle dit, avec son plus aimable sourire (elle en a plusieurs) : « N'est-ce donc pas là, cher maître, ce qu'on appelle de la cire perdue ? »

« Je le crains, chère Madame, » répondit modestement le cher maître, qui passe depuis lors pour un être distrait et manquant d'à-propos.

Que la possibilité d'autres aimables et légères confusions de ce genre excuse un peu la probable inutilité de cette lecture.

L'étude des origines de la gravure a été le sujet d'interminables discussions et de formidables publications ; se contenter de rapporter simplement les opinions émises par les savants spéciaux serait une besogne aussi longue que fastidieuse, car chacune des nations à traditions antiques a pris part à la compétition et de tous côtés les critiques les plus éminents se sont faits. Les représentants actifs des ambitions locales.

« L'amour-propre national, » a écrit M. Duplessis, de Paris, « l'amour-propre national s'en est mêlé bien souvent et la discussion eût couru risque de s'envenimer si, au lieu d'être aux mains de travailleurs sérieux, elle fut descendue dans le domaine des personnalités. Nous autres, Français, nous avons d'autant plus de facilité à discuter les opinions diverses, exprimées en cette occurrence, que nous avons moins de titres à faire valoir en faveur de l'invention proprement dite. Non pas que nous n'ayons dit notre mot dans la discussion, et que nous n'ayons voulu voir dans un certain Bernard Milnet, artiste dont le nom même est plus que problématique, le plus ancien graveur.

« Mais un examen quelque peu attentif a fait justice de cette opinion, abandonnée aujourd'hui par tout le monde et même par ceux qui s'en étaient fait tout d'abord les parrains. »

C'est là un genre de travaux historiques qui fait, surtout, songer à cette jolie boutade du *Journal des Goncourt* : L'antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs.

En principe, il n'existe que deux procédés de gravure, qui sont fort différents dans l'exécution, mais paraissent assez semblables par leurs résultats ; ce sont : la gravure sur bois et la gravure sur métal.

Le travail de la gravure sur métal, nommé également gravure en creux ou en taille douce, consiste à dessiner en creux dans le métal tout ce qui doit être fixé sur le papier.

Le travail de la gravure sur bois, nommé également gravure en relief ou en taille d'épargne, est d'un faire tout opposé ; les traits, au lieu d'être creusés, sont réservés et font saillie, tandis qu'on enlève toutes les parties qui doivent donner les surfaces claires à l'impression.

De toutes les manières de graver, la gravure sur bois est la plus ancienne ; elle précéda l'imprimerie proprement dite, en ce sens que l'on grava des caractères sur des planches de bois avant que les caractères mobiles eussent été inventés.

On fait ordinairement remonter l'invention de la gravure sur métal à 1452. Dans un des recueils du « Cabinet des estampes » de Paris, l'abbé Zani, un amateur de la fin du XVIII^e siècle, retrouva une épreuve de la *Paix de Florence*, exécutée par Maso Finiguerra en 1452, d'après les registres officiels. Jusqu'alors les érudits allemands avaient considéré Martin Schongauer comme le véritable inventeur de la gravure en taille douce et ils citaient en témoignage quelques pièces exécutées probablement vers 1460.

Cependant les recherches continuent, et les archives retournées en tous sens et dépouillées avec une prudente minutie présenteront peut-être encore quelque incontestable document devant lequel devront reculer toutes les ambitions.

« Mais il serait surprenant (a fort bien dit M. Duplessis) que de toutes ces recherches patientes il sortit autre chose que la connaissance d'un fait matériel et nous serions bien trompés si une œuvre d'art, véritablement digne de ce nom, venait à détruire notre opinion bien arrêtée que ce fut en 1452, en Italie, à Florence, que parut la première manifestation tout à fait significative de l'art de la gravure, manifestation assez éclatante pour avoir à elle seule les proportions d'un événement et d'une date historique. »

Le graveur en taille douce procède, je le répète, d'une façon tout opposée à celle du graveur sur bois. Celui-ci laisse en relief les traits qui devront s'indiquer en noir sur l'épreuve ; au contraire, pour la taille douce les traits sont gravés en creux sur la planche de métal et le papier humide, soumis à une forte pression, va chercher l'encre au fond des tailles.

La gravure en creux ou en taille douce comprend, de façon générale, la gravure au burin et la gravure à l'eau-forte. La gravure au burin, assez simple dans son procédé manuel, exige cependant, de la part de l'artiste qui s'y est adonné, une habileté toute spéciale, produite pour un travail lent et pénible, par des études préliminaires fort compliquées.

Ce genre de gravure consiste à former le dessin dans la substance du métal au moyen de tailles différemment mais régulièrement entrecroisées. Le burin, qui sert à entailler profondément le cuivre, est un petit barreau d'acier trempé dont l'extrémité est coupée en biais pour pouvoir présenter une pointe allongée et aiguë ; les doigts servent à diriger la pointe du burin qui reçoit l'impulsion du bras tout entier.

FERNAND KHNOFF

(La fin prochainement.)

TRISTAN ET ISOLDE

Jamais, croyons-nous, il ne fut donné au public bruxellois d'éprouver des sensations d'art plus vibrantes, plus intenses et plus passionnées que celles que lui firent ressentir les deux présentations exceptionnelles de *Tristan et Isolde* auxquelles nous convia, la semaine dernière, le théâtre de la Monnaie.

Déjà, au cours de la saison, ce drame d'amour surhumain avait été interprété avec une conscience artistique hautement appréciée. Chanteurs et orchestre avaient communiqué avec ferveur sous la compréhensive et scrupuleuse direction de Sylvain Dupuis, auquel revient l'honneur d'avoir mis au point cette œuvre difficile entre toutes. Mais la vive intelligence artistique de M. Dalmorès ne pouvait suppléer à son défaut d'expérience et d'autorité; l'insuffisance notoire de M^{lle} Doria laissait dans l'ombre le rôle de Brangæne, que M^{me} Bréma anime d'une vie prodigieuse; et l'irrésistible ascendant que possède M. Félix Mottl sur l'orchestre, dont il joue en virtuose, qu'il entraîne à des flexions de nuances et de mouvements d'une témérité folle pour qui n'aurait pas l'impérieuse autorité que lui donnent vingt années de direction wagnérienne, subjuguée, électrise l'armée instrumentale qu'il embrase tout entière de la flamme qui le dévore.

Si Hans Richter ne peut être égalé dans sa direction des *Maitres chanteurs*, jamais Félix Mottl ne fut dépassé dans l'interprétation de *Tristan et Isolde*, dont il sculpte les sonorités en artiste incomparable. Dans le prélude, tous les détails sont à leur plan sans que l'unité de cette page de douleur, d'exaltation et de passion frénétique soit rompue un instant. L'entrée de Tristan est héroïque, grandiose, énorme. Ce n'est pas un homme qui s'avance, c'est un dieu. Tristan symbolise à cet instant tout un âge de chevalerie amoureuse et intrépide. Au deuxième acte, dans le mystère de la forêt baignée de lune, l'arrivée de l'amant, que l'orchestre annonce peu à peu et décrit avec une intensité de coloris prestigieuse, a fait frémir toute la salle. Le troisième acte est, d'un bout à l'autre, grâce aux oppositions de nuances et de rythmes que réalise Félix Mottl, d'une émotion bouleversante. Jamais — pas même à Bayreuth où, s'il y eut d'admirables Isolde, ne chanta aucun Tristan comparable à M. Van Dyck, — ce poème du désespoir ne fut dit avec une pareille puissance évocative.

L'influence d'un chef d'orchestre de cette envergure s'étend des instrumentistes aux chanteurs, aimante ceux-ci, les hausse au-dessus d'eux-mêmes. Jamais, au cours des représentations précédentes, M^{lle} Litvinne, toujours si touchante et si belle, n'avait donné au rôle d'Isolde l'éclat, l'ardeur, le caractère passionné et tragique qu'elle conféra en ces deux soirées inoubliables au personnage de l'amante que consume jusqu'à la mort un amour éperdu.

Si elle fut secondée dans ses moindres intentions par le commentaire symphonique exposé par Félix Mottl, elle trouva en M. Van Dyck, dont la voix se marie délicieusement avec la sienne, et en M^{me} Bréma des partenaires qu'on ne pourrait imaginer plus parfaits.

Par la beauté de ses attitudes et de ses gestes, par la vérité et l'aisance de son jeu, par l'intensité du sentiment dramatique unis aux plus rares qualités vocales, M. Van Dyck a créé à Bruxelles un Tristan tel que dut le rêver Wagner et que seul, peut-être,

réalisa jadis le célèbre chanteur Schnorr von Carolsfeld auquel il voua l'admiration affective qu'on sait. On ne pourrait imaginer plus de noblesse et de style. Cette interprétation, à la fois humaine et hiératique, explique et justifie la magnanimité du roi Marke en mettant en relief l'irresponsabilité des coupables sur qui pèse l'inéluctable loi du destin.

M^{me} Bréma a restitué à la fidèle Brangæne son caractère véritable. Amie et confidente d'Isolde, elle a dans le développement de l'action une importance que ne paraissent point soupçonner ses devancières. C'est elle, en effet, qui tient dans ses mains le sort des amants puisqu'au breuvage de mort dans lequel Isolde veut chercher la vengeance et l'oubli elle substitue le philtre d'amour qui va déchaîner dans le cœur du héros de Cornouailles et de la magicienne d'Irlande la tempête des désirs toujours inassouvis. Plastiquement admirable sous sa mante verte drapée ainsi que Memling vêtit ses modèles, M^{me} Bréma a, par la justesse de l'accent, l'animation de la mimique, la puissance expressive de la voix (comment exprimer l'émotion que provoque celle-ci quand elle plane, du haut de la tour de guet, dans le silence complice des ténèbres!) mis en vive lumière cette figure, souvent sacrifiée, de dévouement toujours en éveil, instrument inconscient de la Fatalité.

Le Kurwenal de M. Buttner est, au contraire, passif et prête aux manifestations d'une vigilance aveugle, ce qui semble conforme aux intentions de Wagner. C'est le serf qui ne vit que par son maître et qui meurt à ses pieds quand la mort abat celui-ci. L'artiste, qui remplaçait M. Van Rooy, gravement indisposé, a fait preuve d'intelligence dans la composition du rôle, sans faire oublier M. Seguin.

Quant à M. Schwegler, investi de la souveraineté de Cornouailles, sa voix ample, un peu lourde, a donné une belle sonorité aux récits du roi Marke.

Ce qui ajouta au prestige de ces soirées d'art, qui mirent en émoi le ban et l'arrière-ban des musiciens, musicologues et musico-esthètes de Belgique et de France, c'est que *Tristan et Isolde* fut interprété dans le texte original. Les traductions ne donnent des œuvres de Wagner qu'une idée fort incomplète: ou elles détruisent le rythme mélodique pour exprimer de façon à peu près compréhensible le texte poétique, ou elles mettent dans la bouche des interprètes un jargon burlesque. L'accord des syllabes et des notes, si merveilleusement réalisé dans le texte allemand, — qui a, au surplus, sa beauté intrinsèque, — n'est pas possible dans la version française, quelle que soit la bonne volonté du traducteur.

Souhaitons que des représentations du même genre suivent, l'an prochain, celles qu'ont données avec un si éclatant succès les nouveaux directeurs de la Monnaie. Elles affirment, et nous le constatons avec joie et avec reconnaissance, le souci d'art dont ils sont pénétrés. Elles montrent aussi que le goût du public pour les spectacles d'art se développe de plus en plus. On peut désormais tout oser à Bruxelles, qui reprend peu à peu dans le monde musical international, grâce aux initiatives de MM. Kufferath et Guidé, la renommée que des campagnes exclusivement commerciales avaient failli compromettre irrémédiablement.

OCTAVE MAUS

BIBLIOGRAPHIE

Vieux coins de Flandre, par A. HEINS.

Un vif succès accueillit naguère les cahiers d'estampes où M. Armand Heins, dans une pensée pieuse de mémoire, avait réuni les témoignages encore existants, quoique d'une vie bien précaire, de l'ancien Gand.

Le même artiste publie aujourd'hui, sous le titre *Vieux Coins de Flandre*, une nouvelle et fort attachante série de croquis.

La sûreté de main, cette fois encore, autant que sa ferveur, l'a servi dans cette notation rapide, enlevée, adroite, des sites que la légende, les ans et leur pittoresque illustrèrent. C'est la cueillette d'un heureux découvreur de paysages, de vieux moellons plus qu'aucun autre averti, et doué de dévotion patriale. Telles vénérables végétations (le châtaignier de Lemberge, les tilleuls de Maldeghem, celui de Vosselaere, etc.) méritaient de figurer à côté des pierres historiques les plus fameuses. Elles furent les contemporains d'une humanité déjà lointaine et qui rechercha leur ombre.

Des chevets d'église, d'humbles oratoires ruraux, des bastilles entourées de douves et épaulées de contreforts puissants sont, à côté, l'habituelle trouvaille du dessinateur. A signaler : la tour d'Oordegem, le donjon de Laerne, la vieille église de Middelbourg, la chapelle de Baeveghem, etc.

Et chaque planche est accompagnée d'une brève et renseignante notice, alertement écrite.

Les Mille Nuits et Une Nuit, par le Dr MARDRUS.

Le tome VII des *Mille Nuits et Une Nuit* débute par l'*Histoire de la Ville d'Aïraïn*, page d'une noire opulence, et se clôt par l'*Histoire de l'étrange khalifat*, et par une suite de contes brefs, le *Parterre fleuri de l'Esprit* et le *Jardin de la Galanterie*, où l'imagination arabe folâtre en bouffonneries non moins surprenantes que les prodiges les plus excessifs de ces autres histoires : *Ibn Al-Mansour avec les deux adolescentes*, *Wardan le Boucher avec la Fille du Vizir*, *La Reine Yamlika, princesse souterraine*, *Le Jeune Adolescent triste*. Sur les sept mers merveilleuses, au fil des fleuves d'Asie, par les déserts ultra-marocains, au sein des pires enfers ou dans des palais de délices, c'est l'aventure perpétuelle et toujours nouvelle et toujours plus exaltée, ce sont des génies, des singes, des nègres, des princes, des portefaix, et c'est, plus séduisant que les adolescentes mêmes, le grand poète Abou-Nowas dont les irrévérences finissent par scandaliser le roi Schahriar : « Je ne veux plus que tu me parles jamais de cet Abou-Nowas-là ». Mais Schahrazade saura enfreindre l'ordre.

Ainsi le Dr J.-C. Mardrus poursuit-il, aux éditions de la *Revue blanche*, la traduction intégrale de ces *Mille Nuits et Une Nuit* qui, monument de la littérature arabe, apparaissent déjà un monument de la française.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Charles Doudelet, par R. DE SAEGHER (extrait de la *Petite Revue illustrée de l'Art et de l'Archéologie en Flandre*.) Avec six illustrations. — *Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, Félix Alcan. — *Les Vagabonds*, par MAXIME GORKI; traduction et préface par Ivan Strannick. Paris, *Mercure de France*. — *La Flèche noire*, roman, par R.-L. STEVENSON; traduit de l'anglais par E. La Chesnais. Paris, *Mercure de France*. — *Pages choisies* de MULTATULI, traduites par Alexandre Cohen; préface d'Anatole France; portrait de Multatuli, gravé sur bois par J. Aarts. Paris, *Mercure de France*. — *Non Noa*, par PAUL GAUGUIN et CHARLES MORICE. Paris, éd. de la *Plume*. — *La Planète*, poème, par HENRI VANDEPUTTE. Bruxelles, Veuve F. Larcier. — *Histoire de la musique*, par ALBERT SOUVERBES. Belgique : le XIX^e siècle. Paris, librairie des Bibliophiles

(E. Flammarion). — *Fragonard*; mœurs de XVIII^e siècle, par VIRGILE JOSZ. Paris, *Mercure de France*. — *Figures et Caractères*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*. — *Aphrodisia de Thalie*, par JULES HEYNE. Paris, 34, rue des Saints-Pères. — *Curiosités révolutionnaires*, par CAMILLE LAURENT. Charleroi, imp. L. Surin. — *Yolaïne*, par JEHAN MAILLART. Mons, imp. L. Boland. — *Bibliothèques ouvrières*, par JULES DESTREE. Bruxelles, imp. Veuve Brismée. — *La Morte irritée*, par FRANÇOIS DE NION. Paris, éd. de la *Revue blanche*. — *Nos Rustres*, par MAURICE DES OMBIAUX, dessins de Koister. Liège, éd. de la *Meuse*. — *Confessions*, par EDOUARD DE MORSIER. Paris, A. Lemerre. — *Le Livre de la Vie, de la Mort et de la Nuit*, par R. PETRUCCI; dessin de C. Meunier, Bruxelles. G. Balat. — *Jeux passionnés*, roman, par G. MOUEY. Paris, P. Ollendorff.

Memento des Expositions.

BEAUVAIS. — *Société des Amis des Arts*. 1^{er} juin-1^{er} juillet. Délais d'envoi : notices, 10 mai. Œuvres : 15 mai. Transport gratuit pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. Oudaille, secrétaire de la *Société des Amis des Arts du département de l'Oise*, Beauvais.

PARIS. — *Société des Peintres-Lithographes*. 15 mai. Six œuvres par exposant (plus une peinture). Renseignements : *Secrétariat*, 4, rue Daubigny, Paris.

CARNET ARTISTIQUE

Du 12 au 18 mai.

MUSÉE : Exposition de la Société des Beaux-Arts. Clôture le 16.

ATELIER H. RICHER (164, rue de la Consolation). Exposition (2-6 h.). Clôture le 13.

ATELIER E. CHARLET (43, rue Paul-Lauters). Exposition (2-6 h.; dimanche, 9-5 h.). Clôture le 19.

Dimanche : 2 h. Huitième et dernier concert Ysaye : MM. Vincent d'Indy et J. Guy Ropartz; MM. P. Daraux et A. De Greef (Alhambra). — 7 h. Banquet C. Meunier (hôtel Métropole).

Lundi : 8 h. Représentation des *Aubes*, d'Emile Verhaeren (Maison du Peuple).

Mercredi : 8 h. 1/4. Première représentation de M^{me} Charlotte Wiehe : *La Main*. *L'Homme aux poupées* (théâtre du Parc).

Jeudi : 2 h. 1/2. Conférence Sluys : *Les Peintres gothiques* (Musée ancien).

Vendredi : 8 h. 1/4. Première représentation de : *Par Politesse* et de : *Le Je ne sais quoi*, par M. F. de Croisset (théâtre du Parc).

L'Administration de l'Art moderne devant, en raison du grand nombre de ses nouveaux abonnés, faire imprimer de nouvelles bandes d'expédition, prie ceux de ses abonnés anciens qui ont changé de domicile ou dont l'adresse a été modifiée par suite de la revision des numéros, de bien vouloir lui faire parvenir l'indication exacte de leur résidence afin qu'aucun retard ne soit apporté par le service des postes dans la distribution du journal.

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, au Salon de la *Société des Beaux-Arts*, quatre œuvres de Xavier Mellery, *Fierté maternelle*, *Le Réveil*, *Terpsychore*, *Jeune Romain* et la *Ferme de Saint-Éloy* de R. Wytzman.

Nous sommes heureux de voir représenté au Musée, où il n'avait jusqu'ici qu'un dessin, le grand artiste qu'est Mellery.

Quant à l'achat de la jolie toile de Wytzman, l'une des plus intéressantes que nous offrit l'exposition de la *Société des Beaux-Arts*, il affirme, une fois de plus, l'esprit de rénovation qui guide le gouvernement en matière d'art. C'est là, de même qu'en ce qui concerne les compositions de Mellery, un excellent choix, digne de tout éloge.

C'est, décidément, à l'hôtel Métropole que se réuniront ce soir, en un banquet fraternel, les artistes qui ont voulu fêter MM. Meunier, Heymans, Stobbaert, Dillens, Acker et Maukels à l'occasion de leur nomination ou promotion dans la Légion d'honneur.

Le ministre de France et le ministre des Beaux-Arts de Belgique assisteront au banquet, qui groupera plus de cent cinquante convives parmi lesquels, venus de Paris, MM. L. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, F. Thaulow, Vincent d'Indy, Ch. Cottet, Alexandre Charpentier, J. Guy Ropartz, I. Zuloaga, etc.

Le concert que donnera aujourd'hui, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, la Société symphonique des concerts Ysaye sous la direction de MM. Vincent d'Indy et J. Guy Ropartz, et qui clôturera la saison musicale, promet d'offrir un vif intérêt artistique.

Deux œuvres inconnues à Bruxelles figurent au programme : la Symphonie en *fa mineur* de M. Ropartz, exécutée pour la première fois, avec un très grand succès, la semaine dernière, à Paris, au concert de la Société nationale; et, du même auteur, quatre poèmes d'après H. Heine que chantera, avec accompagnement d'orchestre, l'excellent baryton P. Daraux, des concerts Colonne. On entendra, de M. Vincent d'Indy, la symphonie sur un thème montagnard français (piano solo : M. Arthur De Greef), le *Madrigal* (M. Daraux) et le *Camp de Wallenstein*, toutes œuvres qui n'ont plus été exécutées depuis plusieurs années à Bruxelles.

Les auteurs ont présidé personnellement aux dernières répétitions, qui font présager une interprétation de premier ordre.

La Section d'Art de la Maison du Peuple fera représenter demain lundi, à 8 heures, dans la salle des fêtes, les *Aubes*, drame en quatre actes et six tableaux, d'Émile Verhaeren. Ce spectacle sera précédé d'une conférence d'Émile Vandervelde. Places numérotées : 2 francs. Entrée gratuite pour les membres de la Section d'Art. S'adresser au secrétaire P. Deutscher, Maison du Peuple.

Détail curieux : les rôles seront tenus par des membres du Barreau, parmi lesquels MM. Jules Destrée, Ch. Gheude, Royer, Vinck, Vanden Borren, Gilbert, etc.

MM. Jaspas et Zimmer donneront vendredi prochain à Liège (salle de l'Emulation), leur troisième et dernière séance de sonates classiques.

Nous apprenons à regret la mort du pianiste Franz Rummel, l'un des plus brillants disciples de feu Louis Brassin au Conservatoire de Bruxelles. Né à Londres en 1852 de parents allemands, il fit partie, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une pléiade d'artistes exceptionnellement doués qui comprenait, entre autres, Edgard Tinel, Hugo Fisch, Georges Batta et Otto Friedrichs. Ce dernier a abandonné, on le sait, la carrière musicale pour se livrer à d'intéressants travaux historiques. Fisch et Batta sont, l'un et l'autre, morts prématurément.

Franz Rummel, après avoir professé pendant quelques années à Bruxelles, fit des tournées de concerts en Amérique, où il épousa la fille de l'ingénieur Morse. Il se fixa ensuite à Berlin, puis à Dessau, où l'appela le duc d'Anhalt, qui l'avait en grande estime. C'était un pianiste fougueux, d'un tempérament exubérant, qui triomphait surtout dans l'interprétation des maîtres romantiques. Il était retourné depuis peu à Berlin, où il exerçait le professorat.

Très justes, ces observations de la *Gazette*, reprises par la *Chronique des arts*, et sur lesquelles nous attirons l'attention des autorités compétentes :

« Nous possédons à Bruxelles un magnifique cabinet des médailles, l'un des plus beaux et des plus riches de l'Europe.

Vous l'ignoriez peut-être. Ce n'est pas bien étonnant. Rien de plus difficile que de pénétrer dans ce sanctuaire, si ce n'est peut-être d'y travailler. Mais alors, à quoi sert-il ?

Les Belges sont habitués à ce régime. Mais il étonne fort les étrangers, qui viennent visiter le cabinet des médailles dont la réputation s'étend au loin.

Quelques-uns de ceux-ci, et non de mince importance, qui ont vainement cherché à y aller voir les monnaies et médailles de la collection de Hirsch, que tous les Musées nous envient, et les pièces superbes achetées naguère par l'Etat, nous prient de transmettre à qui de droit leurs vives réclamations.

Toutes ces belles choses sont, paraît-il, invisibles. Le conservateur, trop conservateur, les garde au secret absolu. »

La ville de Venise ouvre, à l'occasion de sa quatrième exposition internationale des Beaux-Arts, un concours entre les critiques d'art. Trois prix de 1,500, 1,000 et 500 lires seront attribués aux meilleures études sur le Salon publiés dans les journaux ou revues du 22 août au 30 septembre 1901. Ces études doivent être rédigées en français, en italien, en allemand, en anglais ou en espagnol. Les concurrents doivent faire parvenir, avant le 10 octobre, quatre exemplaires de leurs publications au secrétariat de l'exposition.

Une audition d'œuvres musicales de M. Edmond de Polignac aura lieu jeudi prochain, à 3 heures, au Conservatoire de Paris, avec le concours de M^{lle} Hatto, de M. P. Daraux et de l'orchestre Lamoureux sous la direction de M. Chevillard.

Le concert sera donné au bénéfice des œuvres de la Société philanthropique de Paris.

On a vendu la semaine dernière à l'hôtel Drouot une collection de tableaux modernes parmi lesquels les œuvres de Corot, de Dupré, de Jongkind, de Ziem, etc., ont obtenu des prix élevés. Citons entre autres : *La Gondole*, par Corot, 7,900 francs; *La Rivière*, par Dupré, 8,250 francs; *Lever de soleil à Venise*, par Ziem, 7,400 francs; *Tigre royal* (aquarelle), par Barye, 3,000 francs; *Baignade de chevaux en Seine* (aquarelle), par Jongkind, 1,160 francs; *Le Florentin* (aquarelle), par Meissonier, 1,100 francs; *La Fontaine de Carpeaux à l'avenue de l'Observatoire* (aquarelle), par Zuber, 1,120 francs.

Les prix des œuvres de Claude Monet ne cessent de progresser. On cite, parmi les ventes récentes, celle d'une petite toile intitulée *Vue d'Argenteuil* que M. Leclanché, ingénieur, acheta jadis 1,200 francs à l'artiste et qu'il vient de céder à M. Havremeyer, de New-York, au prix de quarante mille francs.

L'exposition Daumier s'est ouverte le 1^{er} mai à l'École des Beaux-Arts, à Paris. Le catalogue contient cent trois peintures à l'huile, deux cent deux aquarelles et dessins originaux, plus un très grand nombre de lithographies. C'est, grâce au concours des collectionneurs, l'œuvre presque complet de Daumier qui est mis sous les yeux du public.

Le nouveau théâtre wagnérien de Munich, le théâtre du Prince-Régent, jouera en août et septembre de cette année *Lohengrin*, *Tannhäuser*, *Tristan et Isolde* et les *Maîtres Chanteurs*. Les autres œuvres de Richard Wagner, à l'exception de *Parsifal*, bien entendu, ne seront jouées qu'après les représentations de Bayreuth.

L'inauguration, réservée aux invités, est fixée au 20 août.

Un monument dû au sculpteur Injalbert sera élevé à Paris, dans les jardins du Luxembourg, à la mémoire du poète Gabriel Vicair. Les admirateurs du poète sont priés d'adresser leur souscription à M. A. Foulon de Vaulx, secrétaire du Comité d'action, 139, faubourg Saint-Honoré, Paris.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 51 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

COLLECTION DE SOMZÉE**Vente des Tapisseries**

Antiquités grecques et Faïences italiennes

DANS LA

Salle des Fêtes du Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles
DU LUNDI 20 AU SAMEDI 25 MAI 1901

Chaque jour à 2 heures de relevée.

Expert : J. FIÉVEZ, 3, rue du Gentilhomme, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : Les mercredi 15 et jeudi 16 mai 1901.

Publique : Les vendredi 17 et samedi 18 mai 1901.

au local susmentionné, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

ORDRE DES VACATIONS : 20 et 21 mai, Antiquités grecques; 22, 23, Faïences italiennes; 24, Tapisseries des xv^e et xvii^e siècles; 25, Tapisseries des xvii^e et xviii^e siècles.

VILLE D'AMSTERDAM**TABLEAUX ET AQUARELLES MODERNES**

(ŒUVRES PAR :

Apol, Artz, Bakker-Korff, Blommers, Bosboom (cinq pièces), Bouguereau, Brissot, Gabriel, Hobbe Smith, Israels (trois pièces), Kever, Klinkenberg, Kuehl, van Luppen, Marchetti, J. Maris, W. Maris (trois pièces), Mauve (deux pièces), Mesdag, Neuhuys, Roelofs, Ronner, Unterberger, Veyrassat, Verboeckhoven, Weisenbruch (deux pièces), etc.

Collection A. POORTMAN, Rotterdam

Successions

M^{me} V^e J. A. A. WALDORP et M. P. R. UYTENDYK

En outre une petite collection d'œuvres

d'artistes espagnols données en faveur des Boers.

VENTE PUBLIQUE

1^{er} Mardi 21 mai 1901, à l'hôtel « De Brakke Grond »,
à Amsterdam.

Le Catalogue (l'édition illustrée, avec seize reproductions, à 4 fr.)
est déposé dans les Bureaux du journal et se distribue chez les
Directeurs de la vente :

C.-F. & ROOS C^{ie}, Brakke Grond, Amsterdam.

Entre Ostende et Nieuport.

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT

BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE

PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE

D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENSIÈ-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÈLÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
SEUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

**LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES**

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROPS** et Constantin **MEUNIER**.

ŒUVRES DE : **MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.**

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Banquet Meunier (OCTAVE MAUS). — Le Cœur des pauvres. — Concert Ysaye. *Vincent d'Indy et Guy Ropartz*. (H. L.). — M^{me} Charlotte Wiehe. — Les Aubes. — Exposition Emile Charlet. — Memento des expositions. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

LE BANQUET MEUNIER

Peu à peu s'effrite et tombe en ruines la muraille qui limitait naguère les territoires de la pensée artistique. Les œuvres d'art, que certains esprits mercantiles tentent encore de comprendre parmi les produits nationaux soumis au régime économique des droits protecteurs, apparaissent de plus en plus comme l'expression du génie universel de l'humanité. Si le milieu ethnique et certaines influences ataviques en varient les formes extérieures, leur essence est immuable puisqu'elles ont indistinctement pour base la nature, dont le spectacle offert à l'émotion des artistes ne varie que par le décor et les caractères superficiels.

Comme l'a fait judicieusement observer Camille

Lemonnier, les mineurs et les puddleurs de Constantin Meunier, par exemple, n'appartiennent pas plus aux territoires enflammés de Mons et de Charleroi qu'aux latitudes convulsées du Creusot et aux districts charbonniers du Pas-de-Calais. Leur signification les soustrait aux limites et aux catégories. Ils nous révèlent une humanité générale à travers une destinée commune de labeur et d'activité physiques.

La langue que parle Meunier est comprise de toutes les nations qui ont le sens de la beauté et de l'harmonie. Et nul esprit de clocher n'amointrit, en quelque pays que ce soit, l'admiration et la sympathie que provoque, partout où il se manifeste, son art de pitié et de vérité sereine. Il en est de même — et je me bornerai à ces deux exemples — de l'art synthétique de Rodin, qu'on a récemment défini avec bonheur la Tourmente des désirs. Rodin fut acclamé en Belgique comme Meunier en France. L'un et l'autre de ces grands statuaires, les plus hautes incarnations de la poésie plastique de notre époque, ont renversé les barrières érigées par de conventionnelles frontières. Si des intérêts matériels divisent les États, les poussent les uns contre les autres pour augmenter ou maintenir leurs territoires, la patrie artistique s'étend, du Nord au Sud, du Levant au Couchant, par-dessus les limites gouvernementales qu'abolira sans doute un jour une conception plus fraternelle de l'humanité. De plus en plus, l'art fait ce miracle d'émancipation. Aux préjugés de castes, aux querelles de religion, aux dissensions de la politique il oppose une communion universelle d'idées et de sentiments. C'est une conquête d'autant plus sûre qu'elle est

lente et progressive. Et toutes ses manifestations tendent peu à peu à l'affermir.

Le banquet offert dimanche dernier à Constantin Meunier et aux autres artistes belges qui rapportèrent de l'exposition de Paris, en souvenir de leur participation, une rosette ou un ruban ponceau, — le statuaire Dillens, les peintres Heymans et Stobbaerts, les architectes Acker et Maukels, — fut considéré par les moins clairvoyants comme une étape de cette évolution libératrice.

A voir Eugène Carrière, Charles Cottet, Alexandre Charpentier, Fritz Thaulow, Ignacio Zuloaga, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, auxquels s'était joint officiellement le conservateur du Musée du Luxembourg, M. Léonce Bénédite, choquer leurs verres contre ceux de Jef Lambeaux, d'Émile Claus, d'Albert Baertsoen, de Van Rysselberghe, de Khnopff, de Gilsoul, de tous ceux des nôtres qui font connaître et aimer la Belgique à l'étranger, on avait la sensation très nette des sympathies mutuelles et de l'estime réciproque qu'excite l'Art parmi ses officiants, à quelque nation qu'appartiennent ceux-ci et quel que soit leur idéal individuel.

La circonstance était futile, sans doute. Mais toute occasion n'est-elle pas favorable pour affirmer des idées généreuses et cimenter l'union des cœurs? Les décorations offertes à quelques artistes belges par le Gouvernement français furent le prétexte d'un groupement affectueux autour de la plus haute personnalité artistique du pays. Par la spontanéité des hommages qu'on lui décerna et par le caractère international de ceux-ci, Constantin Meunier put se rendre compte du respect et de l'admiration que provoquent universellement son art élevé et sa vie laborieuse, si dignement remplie. A cet égard encore la réunion eut une signification précise qui n'échappa à personne.

Des paroles furent dites qui le proclamèrent. Les toasts du bourgmestre de Bruxelles, du ministre de France, du ministre des Beaux-Arts, du président de la Société centrale d'architecture, révélèrent l'unanimité des sentiments qui animaient les convives. Le discours de M. Léonce Bénédite, dont les intelligentes initiatives aidèrent si puissamment à la renommée des artistes, abstraction faite de toute question de nationalité, mérite une mention spéciale pour son caractère élevé et la forme littéraire dans laquelle l'orateur développa sa pensée.

Nous sommes heureux de pouvoir en donner à nos lecteurs la primeur, en attendant la publication prochaine qu'en fera l'éditeur Balat.

Discours de M. Bénédite.

Je dois commencer, Messieurs, avant toute chose, par vous exprimer les très vifs regrets de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts. Il eût été très désireux de venir, ce soir, parmi vous, s'il

n'avait été empêché par un engagement antérieur. Il eût tenu à vous porter lui-même tous ses remerciements pour l'occasion si agréable que vous vouliez bien lui offrir de vous dire publiquement toutes ses sympathies et toute son admiration pour vos maîtres et pour votre école.

C'est une mission très flatteuse pour moi d'être chargé de vous traduire ses sentiments et je n'en sens que trop le prix, joint à l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'invitant personnellement à cette fête qui réunit tant d'hommes illustres de votrenation.

Et c'est pourquoi je crains de m'aventurer dans de trop longs discours et je redoute d'affaiblir le caractère du salut et de l'hommage que je dois vous transmettre de la part de M. le ministre et de M. le directeur des Beaux-Arts.

Vous célébrez aujourd'hui un dernier souvenir de notre grande Exposition universelle, qui a réuni fraternellement tous les peuples dans l'effort commun vers le bien et vers le beau. La pensée qui a inspiré cette manifestation nous touche fort, puisqu'elle témoigne de tout le prix que vous attachez à l'estime de vos voisins et amis de France. Et vous avez su justement lui communiquer un caractère très élevé qui dépasse toutes les contingences officielles, pour comprendre la portée que le gouvernement français désire donner à ces distinctions accordées à quelques-uns de vos maîtres.

Il en est de ces titres comme de tous les autres. Leur véritable valeur est faite du mérite de ceux qui les portent et lorsqu'elles sont décernées comme aujourd'hui, ces distinctions honorent autant ceux qui les donnent que ceux qui les reçoivent.

Le gouvernement français s'est donc senti honoré en glorifiant l'art belge sur d'aussi grands noms que ceux que nous célébrons ce soir.

Cet échange international de petites courtoisies n'est point, d'ailleurs, le seul moyen qu'aient les peuples et les gouvernements de se témoigner leur mutuelle estime.

Vous avez bien voulu, Monsieur le Président, me répéter ce que m'avait dit déjà M. Verlant, le directeur des Beaux-Arts, et tous les deux en termes qui m'ont profondément touché, combien vous étiez sensibles à tous les témoignages de cordiale admiration que nous avons essayé de donner à vos artistes dans nos musées.

Il est vrai, j'ai mis quelque persévérance et quelque obstination à créer, dans notre galerie nationale, un petit ensemble significatif de votre art si vivace et si robuste. Mais c'est une tâche dont je n'ai pas senti les difficultés, grâce aux encouragements que j'ai reçus de mes chefs, grâce à la sympathie que je trouvais autour de moi pour cette entreprise, grâce enfin à la bonne volonté si bienveillante, je dirais presque, grâce à l'affectueuse collaboration que je rencontrais parmi vous.

C'est donc nous, Messieurs, qui devons vous témoigner notre reconnaissance.

Sans doute, Messieurs, en poursuivant ce but, je procédais par devoir professionnel, avec la pensée qu'il était indispensable de représenter votre école dans un établissement qui a l'ambition de donner un jour un enseignement synthétique, méthodique et complet des vicissitudes de l'histoire du beau dans les époques contemporaines.

Mais j'agissais ainsi, ou plutôt nous agissions ainsi avec le sentiment d'acquitter près de vous une grande et vieille dette de gratitude.

Nos deux arts, comme nos deux races sont unis par les liens d'une étroite parenté. Au début du XIX^e siècle, deux grands noms français venaient revivifier votre pensée artistique, qui s'était pour un temps ralentie, et donnaient l'essor à ce bel art belge contemporain qui continue si glorieusement les grandes traditions de l'ancienne école flamande : je veux vous parler de David et de Rude. De plus, tous les mouvements, toutes les inquiétudes, toutes les passions qui remuaient ou troublaient la conscience de notre école avaient leurs contre-coups sur l'inspiration de vos penseurs et de vos artistes.

Mais la France ne vous rendait encore qu'à demi tout ce qu'elle vous devait; elle a contracté avec votre art une dette de reconnaissance éternelle.

Si déjà, dans des temps plus lointains, l'art français et bourguignon se confondait avec l'art flamand dans des manifestations qui nous paraissent aujourd'hui présenter justement ce qu'il y a de vraiment ethnique et national dans nos traditions artistiques, n'oublions pas surtout que pendant plus de deux siècles l'extraordinaire génie qui résume dans toutes ses qualités de vie débordante, de robuste et saine réalité, de sève ardente et vigoureuse, toute la richesse et la force de votre tempérament national, nous n'oublions pas que votre grand Rubens a été pour notre art le soleil joyeux et fécondant qui l'a revivifié. Pendant deux siècles, ces incomparables panneaux du *Triomphe de Marie de Médicis*, dont s'enorgueillissait jadis le Luxembourg, ont été l'école la plus suivie de tous nos maîtres. Et ce serait déjà assez de vous dire que nous devons à cet ardent foyer de lumière et de vie une part du rayonnement de l'œuvre de notre Watteau et de notre Delacroix.

Et c'est pourquoi le conservateur du Louvre et le ministre et le directeur des beaux-arts et tous ceux qui sont chargés du haut souci de l'art dans notre pays ont tenu à préparer triomphalement dans ce grand temple sacré du Louvre, l'apothéose de Rubens.

Il nous restait le soin d'essayer de nous acquitter envers ses héritiers. Et toutes nos sympathies et toute notre admiration sont allés à vous, Messieurs, à vos maîtres, parce que nous les avons vus toujours en avant soit dans la recherche franche et loyale des fortes réalités, soit dans la tentative d'exprimer l'idéal de notre temps.

Car vous êtes de ceux qui n'ont pas voulu répéter à satiété les gestes malappris de ceux qui vous précèdent; vous êtes de ceux qui ont cru que notre temps avait, certes, lui aussi, quelque chose à dire des grandes inquiétudes, des grands rêves et des grands espoirs qui le tourmentent. Vous êtes de ceux qui ont pensé que l'art ne doit pas être le produit d'un dilettantisme inutile et vain, mais qu'il est le plus haut et le plus puissant moyen de communication entre les esprits des hommes. Vous avez créé un art qui est l'art de votre pays et de votre temps et vous avez, comme votre grand, comme votre bon, comme votre cher Constantin Meunier, porté jusque chez nous ce haut et noble exemple.

Aussi, Messieurs, je lève ma coupe avec quelque solennité, car j'ai l'honneur de vous porter, avec mon propre hommage, le salut chaud et cordial du ministre et du directeur des beaux-arts et aussi des artistes français ici représentés par quelques-uns de ceux qui vous sont les plus chers. Je lève ma coupe en l'honneur des maîtres que nous fêtons ce soir, et sur leur nom, à l'art belge tout entier.

Et je vous demande la permission de boire, en dernier lieu, avec vous à l'art tout court, qui n'est ni belge ni français, mais

qui est le seul langage dont l'éloquence soit comprise de tous les peuples et qui puisse exprimer à chacun l'idéal de l'humanité tout entière

Un grand nombre de lettres et de télégrammes, lus par M. R. Petrucci, à qui revient l'honneur d'avoir organisé ce banquet mémorable, apportèrent aux héros de la fête le salut des absents. Parmi ces documents, deux lettres, celles d'Alfred Stevens et de Rodin, furent particulièrement acclamées.

Lettre d'Alfred Stevens.

MON CHER CONSTANTIN,

Il faut que je sois encore souffrant comme je le suis pour ne pas assister à la manifestation qu'on te donne ainsi qu'à Dillens, Stobbaerts, Acker, Heymans et Maukels. J'en suis désespéré, car j'aurais aimé lever mon verre à vos santés à tous ainsi qu'à vos si grands succès artistiques. J'en aurais été si fier, si heureux !

Mais, que veux-tu ? Je ne sors de mon lit que pour être porté dans un fauteuil, ne pouvant travailler depuis un an et neuf mois. Juge, mon vieil ami, de mon désespoir !

Enfin, je serai avec vous tous le 12 mai, avec tout mon cœur de peintre et d'ami.

ALFRED STEVENS

Lettre de Rodin.

Très fatigué, je ne puis venir à la fête en l'honneur des promus dans la Légion d'honneur.

Je m'associe de tout cœur aux toasts qui seront portés à cette occasion, surtout à celui de Meunier, l'admirable sculpteur, de Dillens, mon vieil ami, de Stobbaerts, le si grand peintre, hommes qui honorent tant leur pays.

Pays dont je me souviens, dont la grandeur des mœurs et la beauté du paysage m'ont donné l'amour du simple et du fort.

Je regrette donc de n'avoir pu m'asseoir au banquet, auprès de mes amis Vinçotte, Verhaeren, Jef Lambeaux, dont je vois les noms dans le comité.

AUGUSTE RODIN

D'autres témoignages de sympathie furent communiqués à l'assemblée. Pour des motifs divers, s'excusèrent, entre autres, de ne pouvoir se rendre à Bruxelles le 12 mai, le sculpteur Devillez, les peintres français E. Dinot, H. Duhem, L. Simon, G. Latouche, le peintre hollandais Mesdag, MM. Treu, directeur du musée de sculpture de Dresde, Van den Nest, échevin des Beaux-Arts à Anvers, etc.

On jugera d'ailleurs, par la liste des adhérents, de l'importance de cette soirée qui fut aussi bien ordonnée qu'agréablement remplie.

OCTAVE MAUS

Liste des adhérents.

Alexandre.	H. Baes.	Bordiau.
E. Anciaux.	G. Balat.	A. Bouvier.
G. Anciaux.	L. Bénédite.	P. Braecke.
A. Baertsoen.	G. Bernier.	J. Burthoul.
Ch. Baes.	Bilmeyer.	Ch.-L. Cardon.
F. Baes.	E. Blanc-Garin.	H. Cassiers.

E. Cauderlier.	Goyers.	R. Petrucci.
A. Chainaye.	Max Hallet.	Poupinel.
E. Charlet.	G. Harry.	H. Richir.
F. Charlet.	Hazledine.	V. Rousseau.
A. Charpentier.	Ch. Hermans.	Guy Ropartz.
E. Claus.	Heyninckx.	H. Samuel.
Adrien Colleye.	P. Hymans.	Ch. Samuel.
Paul Colleye.	G. Hobé.	L'-colonel Schmidt.
Pierre Colleye.	V. Horta.	Schwarzenberg.
P. Combaz.	J. Hoste.	H. Seguin.
G. Combaz.	D ^r Houben.	Smets.
O. Coppens.	Ch. Jacques.	E. Smits.
Ch. Cottet.	Paul Janson.	Jakob Smits.
L. Courouble.	Jeffrys.	L. Solvay.
F. Courtens.	E. Joly.	Sonneville.
A. Crespin.	F. Khnopff.	Soubre.
A. Damman.	M. Kufferath.	G. Soulier.
A. Danse.	Laureys.	L. Speekaert.
A. Delaunois.	E. Laermans.	H. Staquet.
Comte de Lalaing.	J. Lagae.	P. Stobbærts.
Delbove.	Jef Lambeaux.	Alex. Struys.
Delpy.	P. Lambotte.	M. Sulzberger.
E. Demot.	Jef Leempoels.	Taelemans.
De Noyette.	A. Le Mayeur	Ch. Tardieu.
M. Des Ombiaux.	L. Lepage.	F. Thaulow.
P. Deutscher.	Valère Mabilie.	J. van den Eekhoudt.
de Vestel.	A. Mabilie.	Vanaise.
De Vriendt.	Marquette.	A. Van Aerschodt.
De Wit.	C. Marlier.	Van der Swaelen.
P.-J. Dierickx.	E. Marlier.	Ch. Van der Stappen.
Vincent d'Indy.	J. Mathys.	Van der Wayen.
P. Du Bois.	Mathieu.	Van Humbeek.
A. Dumont.	Octave Maus.	M. Van Meenen.
Dumont-Wilden.	L. Mayer.	E. Van Neck.
Dumortier.	X. Mellery.	L. Van Rysselberghe.
Depret.	L. Mélot.	A. Verhaeren.
L. Evrard.	H. Meunier.	Emile Verhaeren.
D. Francken.	Meyers.	Verhoeven.
L. Frédéric.	F. Mommen.	Th. Vinçotte.
Galuwaerts.	J. Mommen.	I. Verheyden.
O. Gilbert.	Monseur.	Ch. Washer.
V. Gilsoul.	C. Montald.	P. Wauwermans.
A. Giraud.	Naert.	A. Wiener.
D ^r Godard.	A. Oppler.	F. Willems.
Gotschalk.	Pecquereau.	Ph. Wolfers.
Govaerts.	Petermann.	I. Zuloaga.
Gouweloos.		

LE CŒUR DES PAUVRES

Notre collaborateur Eugène Demolder vient de faire paraître au *Mercur de France* un volume nouveau : *Le Cœur des pauvres*, recueil de contes pour les enfants, avec illustrations de Couturier. Voici la jolie préface dont le livre est blasonné :

« A vous qui prenez les chemins de la vie, enfants, s'adressent ces contes. Vos regards sont faits d'innocence, comme vos chairs sont formées de lait. Tout est pur en vous, tout est chaste, divin. Vos âmes sont fraîches ainsi que les sources, pures ainsi que le ciel sans nuages, et pleines d'espoir ainsi que les premiers rayons du soleil. L'existence humaine s'ouvre : et vous allez, mes doux troupeaux aux prunelles claires, comme les cortèges qui se mettent en marche aux sons des orchestres qui s'animent : la fatigue n'a point encore rompu vos jarrets, la désillusion n'a pas séché votre cervelle, vous ne voyez devant vous que la fête!

Mais tandis que vos cœurs sont encore malléables, qu'aucun

durillon ne les marque, laissez-moi essayer d'y mettre une empreinte très douce.

Vous rencontrerez des gens hâves et vêtus de guenilles. Ils se glissent dans les villes, dans les villages, ou le long des longues routes ; ils entrent dans les usines, ils en sortent par des soirs tristes, et sont alors souvent noirs comme la nuit ; ils habitent des masures couvertes de chaume ou des cités sinistres, quand ils ne logent pas dans des briqueteries, des hôpitaux ou des prisons.

Ce sont les pauvres.

Trop souvent les riches et les bourgeois les méprisent ou en ont peur. On les a trop appelés : tantôt des manants, tantôt des prolétaires.

Ce sont des hommes.

Et vous, les jeunes, qui êtes sans haine et sans futile crainte, allez aux Pauvres : vous sentirez davantage la grande âme humaine que le Destin a fait s'épanouir sur le monde, comme la nuit, quand il est triste et noir, on entend mieux l'Univers.

Ils ne sont pas méchants, les Pauvres, ils ne sont pas vils. Je les ai fréquentés, je les ai bien connus. Et c'est pour que vous les aimiez comme je les aime que j'ai écrit ces contes, que je vous offre.

J'y narre, oh ! sans prétention, sans grande phrase — simplement, comme si je tenais l'un de vous sur mes genoux — des histoires véridiques, non pas imaginées, mais prises dans la vie des PAUVRES : et je tâche d'y montrer leur CŒUR ».

CONCERT YSAÏE

Vincent d'Indy et Guy Ropartz.

Vincent d'Indy, le chef actuel, et Guy Ropartz, l'un des plus élégants disciples de la jeune école française levée dans le sillon de César Franck, étaient venus diriger en personne, dimanche dernier, quelques-unes de leurs pages les plus caractéristiques ou les plus récentes. Le temps n'est pas éloigné où le nom de César Franck n'avait aucune signification pour des oreilles belges. Aujourd'hui, l'œuvre exquise de cet Angelico moderne est rentrée dans sa patrie vraie, et je crois vraiment que nos âmes, mi-latines mi-germaines, sont les plus aptes à en apprécier la grâce mystique. La jeune école française a reçu chez nous, à la suite de cette initiation, un accueil toujours attentif ; mais il semble qu'au travers des mélodies que chantent ses jeunes adeptes, notre joie est grande, surtout, d'y retrouver parfois un reflet de cette idéale sentimentalité, cette candeur caressante qui font de Franck un demi-dieu de la mythologie musicale dont Bach, Beethoven et Wagner occupent les trônes les plus altiers.

Peut-être songions-nous un peu trop fréquemment aux formules du maître liégeois en suivant sous la direction attentive et sobre de M. Ropartz les développements de sa *Symphonie en fa mineur*. L'œuvre est très soignée et empreinte d'une élégance claire. M. Guy Ropartz manie habilement la palette instrumentale, encore que sa masse sonore soit un peu trop dépourvue d'éclat. Le *scherzo* est distingué, de facture bien équilibrée. L'*adagio* est plein d'une tendre douceur ; le *finale*, d'un rythme amusant, rappelle la pièce en *ré* majeur, pour orchestre, signée du même compositeur.

Le public a grandement goûté les quatre poèmes que chantait avec goût M. P. Daraux. Il nous a paru que le second était particulièrement bien inspiré, et que la placide mélodie des deux derniers s'adaptait mal au texte égaré et amer de Heine.

Vous connaissez — tout Bruxelles connaît à présent — le fin visage rêveur de Vincent d'Indy, et sa gaucherie, et sa distinction. Il a joliment dirigé, et l'orchestre a parfaitement joué cette ado-

nable *Symphonie sur un thème cévenol*, l'une des œuvres les plus charmantes, les plus poétiques et les plus pittoresques de l'auteur de *Fervaal*. M. De Greef y a tenu sa partie avec autorité et il faut grandement le louer d'avoir observé la réserve que d'Indy, désirant uniquement compléter son orchestre par des sonorités nouvelles, a voulu imposer au piano.

H. L.

M^{me} CHARLOTTE WIEHE

A peine fermées, les portes de tous les théâtres bruxellois se rouvrent sur des « spectacles d'été » qui, par l'intérêt qu'ils présentent, prolongent en réalité la saison bien au delà des limites habituelles. La Monnaie accueille Sarah Bernhardt et Coquelin; les Galeries ont les « Auteurs en voyage »; à l'Alhambra, M. Draquin présente une troupe de drame fort bien composée; l'Alcazar inaugure l'opéra comique et l'opérette; le Molière, le mélodrame. De même qu'à Paris, il n'y aura bientôt plus d'interruption dans les « divertissements » publics et l'on passera sans transition appréciable d'un hiver à l'autre...

A voir, mercredi dernier, au théâtre du Parc, la salle aussi remplie qu'aux grandes premières de l'hiver, aussi élégante, au surplus, et aussi animée, on ne se serait pas cru, vraiment, au milieu de mai. Et seul l'orchestre du Waux-Hall, qui exhalait par intervalles des bouffées de sonorités lointaines, évoquait un illusoire printemps.

L'artiste en vedette, M^{me} Charlotte Wiehe, qui amusa les Parisiens durant tout l'automne et une partie de l'hiver derniers, à l'Exposition d'abord, puis aux Capucines, s'est fait sympathiquement applaudir à Bruxelles pour son espièglerie, sa vivacité de mime souple et preste, la malice de son sourire et la grâce gamine de ses attitudes. Elle tient du clown, du biscuit de Sèvres et des pastels de Chéret. Elle marche, danse, sautille, se renverse, se déshabille, se rhabille avec tant de gentillesse, avec de petites mines si futées et si drôles, avec des émois de physionomie et de gestes si spontanés qu'elle fait presque oublier l'incohérence des mimodrames qui servent de prétexte au déploiement de ces séductions menues et frêles.

Car ils sont vraiment d'une affabulation bizarre, ces scénarios enfantins, *La Main* et *L'Homme aux poupées*, qu'accompagne la fantaisie déchainée d'une musique à faire aboyer les chats.

Mais, je le répète, les invraisemblances scéniques et les paradoxes musicaux de M. Bérény (c'est, je crois, le nom du coupable; mais que je l'enwiehe, dirait Willy, d'être l'époux de cette aimable Danoise!) passèrent, grâce à la jolie artiste, inaperçues. Tout au moins ne voulut-on pas les remarquer...

En manière d'intermèdes parlés, il y eut deux pièces de M. Henry Kistemaekers dont l'une, *Le Premier Client*, décrit assez plaisamment un ménage dont les deux époux sont avocats. L'autre, *Edipe voit*, est un vaudeville si vide, si terne, si vulgaire et si plat que mieux vaut n'en point parler. On le croirait écrit à quelque table d'hôte de province honorée de la présence de commis-voyageurs parisiens.

LES AUBES

La section d'art de la *Maison du Peuple* a donné lundi dernier, dans la salle des fêtes, en présence d'un auditoire nombreux, une représentation unique du drame d'Emile Verhaeren : *Les Aubes*.

L'intérêt de cette représentation résidait surtout dans le fait que la pièce fut jouée par un groupe d'amateurs, parmi lesquels se distinguèrent plusieurs membres du Barreau : MM. Royer, Destrée, Vinck, Cheude, Gilbert, Van den Borren, etc., qui prêtèrent aux personnages mi-réels mi-symboliques de ce drame théorique, animé d'un souffle généreux et ardent, de la conviction, une éloquence persuasive qui était bien « dans le ton » de l'œuvre.

Celle-ci, pour être interprétée selon le vœu de l'auteur, exige un cadre, une mise en scène, un déploiement de figuration que ne pouvaient lui donner, malgré leur bonne volonté, les acteurs improvisés qui réalisèrent, en l'exécutant sur une scène exigüe, en costumes de ville, un effort hautement louable et dont il faut leur savoir gré.

Bien qu'imparfaite et réduite à des fragments de cette œuvre considérable, la représentation montra l'excellent résultat auquel peut atteindre la commune entente de quelques âmes dévouées à une idée. Elle inspirera peut-être d'autres initiatives analogues. Et, sans doute, elle amènera une réalisation plus complète et plus définitive d'une œuvre puissante dont le lyrisme éclaire d'une flamme éclatante des épisodes tumultueux et passionnés.

Dans une causerie préliminaire M. Emile Van der Velde avait, très judicieusement, analysé le drame et précisés a portée sociale.

EXPOSITION ÉMILE CHARLET

Le peintre Émile Charlet, qui depuis plusieurs années n'avait pas exposé, a réuni dans son atelier quelques-unes de ses toiles récentes : portraits, intérieurs, paysages, marines. Suivant la mode nouvelle, il convie le public à les apprécier dans le cadre d'un *home* familial aussi aimable qu'élégant.

Ces œuvres, consciencieusement étudiées, affirment une évolution heureuse. La palette un peu sèche de l'artiste s'est éclaircie. Les figures qui peuplent ses tableaux s'enveloppent des caresses de l'atmosphère, trempent dans la lumière. Les plans s'étagent avec justesse. Une note vive réveille, çà et là, l'harmonie discrète d'un coloris volontairement assourdi.

L'œuvre principale de cette exposition intime, *L'Étude*, a de réelles qualités de composition, d'observation et de sentiment. Un portrait de femme, une étude de paysanne absorbée par le récurage de ses cuivres, des plages ensoleillées marquent les étapes du peintre vers un art libéré d'influences qui traduit avec délicatesse les impressions de la nature. M. Charlet accorde habilement ses personnages avec le milieu dans lequel ils se meuvent. Profilés sur l'horizon des champs ou silhouettés sur des tentures, dans la lumière tamisée d'un appartement, ils donnent l'illusion de la vie. Cette sincérité justifierait à elle seule l'appréciation élogieuse qui récompense les constants efforts de l'artiste.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à dimanche prochain la fin de la conférence de M. FERNAND KHNOPFF, sur l'Eau-forte et la Pointe-sèche.

Notre prochain numéro contiendra, en outre, une chronique littéraire de JEAN DOMINIQUE et diverses correspondances de province et de l'étranger que nous nous excusons de ne pouvoir publier dès aujourd'hui.

Memento des Expositions.

ANVERS. — Exposition triennale des Beaux-Arts. Peinture et sculpture. 10 août-6 octobre. Deux œuvres de même nature par exposant. Une seule pour les artistes étrangers. Délais d'envoi : notices, 1^{er} juillet; œuvres, 10 juillet. Transport gratuit sur le territoire belge pour les ouvrages admis. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire de la Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts, rue de Vénus, Anvers.

BEAUVAIS. — Société des Amis des Arts. 1^{er} juin-1^{er} juillet. Délais d'envoi : notices, 10 mai; œuvres : 15 mai. Transport gratuit pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. Oudaille, secrétaire de la Société des Amis des Arts du département de l'Oise, Beauvais.

HEYST-SUR-MER. — Exposition des Beaux-Arts. 14 juillet-15 septembre. Deux œuvres par exposant. Retour gratuit. Délais d'en-

voi : notices, 25 juin; œuvres, 1^{er} juillet. Renseignements : *Secrétaire de la Commission, au Kursaal.*

PARIS. — *Société des Peintres-Lithographes.* 15 mai. Six œuvres par exposant (plus une peinture). Renseignements : *Secrétariat, 4, rue Daubigny, Paris.*

VERSAILLES. — *Société des Amis des Arts.* Délais d'envoi : 28 mai-6 juin. Renseignements : *M. Bercy, Orangerie du Palais de Versailles.*

CARNET ARTISTIQUE

Du 19 au 25 mai.

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. De Beul (clôture le 19). — Exposition François Stroobant (clôture le 3 juin).

EXPOSITION DU « MOBILIER OUVRIER » (rue de la Perche, 30).

ATELIER E. CHARLET (rue Paul Lauters, 43). Clôture le 19.

Dimanche : 8 h. 1/2. Concert de M^{lle} E. Vacher (Waux-Hall).

Mercredi : 8 h. Première représentation. Sarah Bernhardt et Coquelin : *L'Aiglon* (théâtre de la Monnaie).

Judi : 2 h. Ouverture de l'Exposition des aquarellistes et pastellistes (Musée moderne). — 4 h. 1/2. Conférence Ch. Van den Borren : *Chopin* (Ecole de musique d'Ixelles). — 8 h. *L'Aiglon* (th. de la Monnaie).

Vendredi : 8 h. *Phèdre* et *Les Précieuses ridicules* (th. de la Monnaie).

Samedi : 8 h. *La Dame aux camélias* (id.).

PETITE CHRONIQUE

La question, si discutée, de l'agrandissement des musées de Bruxelles va recevoir prochainement une solution. M. Maquet a été chargé d'étudier le projet dit du « Mont des Arts », qui réunirait dans un vaste immeuble architectural les divers services du Musée ancien, du Musée moderne, des expositions particulières, de la Bibliothèque et peut-être des Archives. Le gouvernement vient de nommer une commission appelée à donner son avis sur les plans à dresser et sur les dispositions intérieures d'une installation de ce genre. Souhaitons que ce projet, dont tous les artistes appellent la réalisation, aboutisse enfin.

Un grand nombre de cercles d'art ont adressé au gouvernement un vœu dans ce sens.

Le tout Bruxelles esthétique et mondain a fait, ces jours derniers, le pèlerinage du Palais du Cinquantenaire où furent exposées les suites d'antiquités grecques, de céramiques italiennes et de tapisseries composant la collection de M. de Somzée que les enchères vont disperser.

Disposées avec goût dans la salle des fêtes par M. Ch.-L. Cardon et par l'expert chargé de la vente, M. Fiévez, ces pièces d'amateurs, qui forment un ensemble de plus de six cents numéros, ont été fort admirées. Ce n'est pas sans regret qu'on voit disparaître la galerie célèbre dont diverses expositions étrangères, et notamment l'Exposition universelle de 1900, ont permis au public international des artistes et des collectionneurs d'apprécier la richesse.

Les quatre-vingts tapisseries des xv^e, xv^e, xv^e et xv^e siècles forment, à elles seules, une collection unique du plus puissant intérêt.

Le prince Albert de Belgique vient d'accepter la présidence d'honneur de la société *Les Amis de la Médaille*, fondée à Bruxelles par M. A. De Witte. La première médaille de la société, strictement réservée aux membres de celle-ci, sera frappée en commémoration du mariage de Son Altesse Royale. Elle portera les portraits du prince Albert et de la princesse Elisabeth. C'est M. Van der Stappen qui est chargé de son exécution.

On n'est pas fixé encore sur l'emplacement qu'occupera à

Ostende le monument équestre de Léopold I^{er} commandé au sculpteur de Lalaing et dont un fragment figura à l'Exposition de la Société des Beaux-Arts.

Divers sites de la ville ont été successivement proposés. Une maquette fut envoyée à Ostende et érigée tour à tour au Parc et place de la Commune. On songea aussi à la place d'Armes, à l'avenue Léopold. Il est question, finalement, de construire une avancée de la digue vers la mer, en face de la rampe de Flandre, et d'y établir le monument qui se profilerait sur l'horizon et serait aperçu de tous les points de la plage.

Hier s'est ouverte à Saint-Gilles, rue de la Perche 30, l'Exposition du « mobilier ouvrier » que nous avons annoncée.

Organisée par la Commune sous le patronage du Ministre de l'Industrie et du Travail, du Gouverneur du Brabant et du Bourgmestre de Saint-Gilles, cette exposition restera ouverte jusqu'au 3 juin.

M. Roger Marx publie dans *The Studio* une intéressante étude sur l'Art de la médaille dont la publication coïncide avec la constitution de la Société hollando-belge des « Amis de la médaille » dont nous avons parlé récemment.

L'auteur illustre son étude de nombreuses gravures, et notamment de la reproduction des médailles éditées par la Société française des « Amis de la médaille » qu'il fonda il y a trois ans à Paris : Portrait, par Daniel Dupuis; Médaille commémorative de l'Exposition universelle, par J.-E. Roine; plaquette d'Alexandre Charpentier.

The Studio fera paraître en juin une livraison spéciale consacrée à l'architecture domestique et à la décoration. Un grand nombre de planches en couleurs et en noir illustreront cette publication qui réunira les documents les plus intéressants de l'art anglais contemporain.

Camille Lemonnier a donné hier soir à Liège, dans la salle du Vénitien, une conférence sur les rapports entre l'Art et la Morale.

Nous apprenons qu'il est question au Conservatoire de Liège de fonder les cours de chant et de déclamation lyrique, actuellement sans titulaires, pour les confier à M. Seguin, l'éminent artiste de la Monnaie. Le directeur du Conservatoire, M. Radoux, serait l'auteur de cette combinaison au succès de laquelle il travaille ardemment.

Le choix de M. Seguin nous semble s'imposer. Aussi souhaitons-nous vivement que M. Radoux réussisse et triomphe de l'étroit esprit de clocher et du chauvinisme mesquin de la commission administrative du conservatoire qui fit jadis échouer M^{me} Armand.

Le Cercle « Piano et Archets » donnera vendredi prochain à Liège, à l'Émulation, sa deuxième séance avec le concours de M. Eugène Henrotte, baryton.

Un comité s'est formé à Anvers pour la publication des œuvres complètes de Peter Benoit. M. A. Wilford a été chargé de constituer à Bruxelles une commission provinciale destinée à agir concurremment avec le comité anversoise. MM. Huberti, Gilson, De Greef, De Boeck et Lagae en font partie.

Pour rappel, l'Orchestre philharmonique de Berlin donnera le mardi 28 mai, à 8 heures du soir, au théâtre de la Monnaie, un concert sous la direction de M. Nikisch. S'adresser pour les billets chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

La revue *The Artist* vient de réinstaller ses bureaux 27, Chancery lane and Bream's Buildings, Londres, W. C.

La collection du comte de Demandolze-Dedons, dispersée le 26 avril dernier à l'hôtel Drouot, se composait principalement d'œuvres de Ziem. Elles ont atteint les prix ci-après :

Le Triomphe de Saint-Georges le Majeur, 6,550 francs. — *Pêcheurs vénitiens*, 6,100. — *Pont du Rialto, septembre*, 9,000. — *Vue de Venise, le matin*, 5,500. — *Polo sur l'Adriatique*, 3,200. — *Kartoum, crépuscule du soir*, 1,700. — *Oies passant*

la Seine, 3,310. — *Le Passeur*, 5,100. — *Venise, clair de lune*, 2,050. — *Dordrecht, canal de La Haye*, 6,100. — *Colonne de Saint-Marc*, 1,520. — *Saint-Julien, lex-Martiques*, 1,100. — *Paons perchés sur une tige*, 1,240. — *Fruits de Paris*, 1,705.

Demain aura lieu à Nancy l'inauguration d'un théâtre d'art dont M. Lugné-Poe et la troupe de l'Œuvre interpréteront les premiers programmes, consacrés à Ibsen. On jouera *Solness*, *Un ennemi du peuple* et *Peer Gynt*. Ce dernier ouvrage sera représenté avec la partition de Grieg, exécutée par l'orchestre du Conservatoire sous la direction de M. Guy Ropartz.

Sommaire de la livraison de mai d'*Art et Décoration* : *Léon Frédéric*, par Octave Maus (12 illustrations); *J.-Ch. Cazin*, par Gustave Soulier (4 illustrations); *Les Installations générales de l'Exposition*, par G. S. (12 illustrations); *Un Précurseur* : *Laurient Bowier*, par E. Moreau-Nélaton (11 illustrations).

Le mouvement féministe vient d'accroître ses conquêtes d'un journal nouveau, *L'Abeille*, fondé à Paris sous la direction de M^{me} Pauline Savari, organe des syndicats féminins et de la Fédération féministe. *L'Abeille* annonce, entre autres, la constitution d'une société coopérative de production littéraire qui, sous le nom de *La Ruche*, publiera une revue mensuelle. Elle a organisé en outre une première exposition réservée aux femmes peintres en miniature, sur émaux, porcelaine et éventail. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat de *L'Abeille*, 10, rue Antoine Roucher, Paris (XVI^e arr.).

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 14, rue Drouot, Paris.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

J. BUÉSO

EXPERT-RESTAURATEUR DE TABLEAUX
Maison fondée en 1867.

GALERIE DE TABLEAUX

ŒUVRES IMPORTANTES ANCIENNES ET MODERNES
ANTIQUITÉS, OBJETS-D'ART

TAPISSERIES

2-4, RUE DE LIGNE, 2-4

(près de l'église Sainte-Gudule, Bruxelles.)

Entre Ostende et Nieuport.

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 21 RUE DE LA BLANCHISSERIE
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.

Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS
ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE
F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Prince de la mélancolie (A. GILBERT DE VOISINS). — L'Eau-forte et la Pointe sèche (suite et fin) (FERNAND KHNOFF). — Exposition Stroobant. — Au théâtre du Parc. Le *Je ne sais quoi* (O. M.). — La Musique à Liege (X. N.). — Sarah Bernhardt. — Accusés de réception. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

UN PRINCE DE LA MÉLANCOLIE⁽¹⁾

Je ne trouverais que difficilement pour commencer un article sur le dernier ouvrage de M. de Régnier une de ces phrases qui ne mènent au sujet que par un détour. Ce recueil, formé d'études et de « Premier-Paris », et que deux conférences terminent, présente par son ensemble un paysage littéraire d'un aspect si délicieux qu'il serait inconvenant de tarder plus à en remercier l'auteur et malaisé de parler d'autre chose que du plaisir qu'il nous procure. L'année littéraire ne fut pas si fertile en belles œuvres qu'on puisse dispenser de

(1) HENRI DE RÉGNIER. *Figures et Caractères*. Ed. du *Mercur* de France.

savoir gré à M. de Régnier d'en proposer une à notre admiration.

Les travaux critiques des poètes sont, à l'ordinaire, d'un ton qui déconcerte. L'homme qui a choisi comme première occupation de rédiger ses propres rêves, du jour où le souci lui vient d'apprécier les rêves d'autrui, a des jugements d'une partialité hautaine dont le moindre défaut est qu'ils indisposent; ses opinions affectent dans leur sévérité des airs fâcheux de sentence ou, quand l'auteur lui est sympathique, pis encore: une tournure d'homélie. Voulant apprécier un livre, il ne trouve guère à nous renseigner, en des accents trop fiévreux ou trop attendris, que sur l'exaspération ou le ravissement qu'il lui cause. Il n'arrive point à fixer le motif de ces sentiments tendus que toujours la haine ou l'amour domine. En somme, il refond par un travail intime les œuvres qu'il voudrait peser en son esprit, et, comme la version qu'il s'est faite lui agréé mieux que la primitive, il se contente de nous notifier cette préférence, en mots acerbes ou tendres, suivant qu'il distille mieux le venin ou si c'est le miel, mais sans autrement l'expliquer. Par là il dédaigne de façon manifeste le devoir essentiel du critique qui est, il semble bien, d'introduire les lecteurs dans ses spéculations et de justifier ses enthousiasmes comme ses dégoûts. — Tient-il par hasard une balance égale, tâche-t-il à nous peindre la figure d'un mort en traits équitables, c'est alors sa compétence que nous reprenons. Mieux vaudraient les lourdes déductions d'un professeur de Sorbonne que cette critique peu avertie qui procède surtout par exclamations et que mène une fièvre intime. Nous voici revenus au rouet.

Celui que la Muse a trop regardé ne conserve souvent dans ses prunelles que l'image altière qui s'y est reflétée, autant dire la sienne propre puisque le poète doit tirer tout de son fond. Ce Narcisse peut chanter délicieusement des imaginations gracieuses ou tragiques, peut-être aussi l'eau successive du ruisseau, mais les champs d'alentour lui restent inconnus. — C'est voir qu'il y a une exception à ces habitudes des poètes que de considérer, tant en leur harmonieuse théorie qu'en leur charme individuel, les *Figures et Caractères* que M. de Régnier nous donne aujourd'hui.

Le livre débute par une étude sur Michelet et ces pages sont d'entre les plus savoureuses que je sache. Michelet n'y est point expliqué, il y est étreint. On ne nous décrit pas les fruits du bel arbre murmurant que son œuvre figure; afin que nous les goûtions mieux, on nous les force aux lèvres. Vraiment, en ces cinquante pages, l'homme entier revit avec sa figure grave, ses manières, ses traits difficiles et toute sa stature. Nous le voyons se dresser devant nous, un doigt sur la bouche afin que le bruit de la foule ne le trouble pas et qu'il entende mieux le large murmure des siècles qui monte vers lui. Les détours de ce grand esprit nous sont rendus avec ses hésitations, ses brusques accès de fièvre intellectuelle qui le rejetaient du sybillin moyen-âge vers la Révolution et de la Révolution vers le grand siècle, que par une inattention de génie il avait oublié. Et ses dégoûts nous sont donnés aussi, et ses haines, et son parti pris, et ses engouements et surtout l'image du travail incessant, héroïque et patient de ce laboureur qui traça un si tragique sillon du siècle des sorcières jusqu'à celui du peuple. C'est nous faire aimer plus et mieux le grand homme que de nous l'évoquer avec un soin si pieux et une si délicate exactitude; mais pour parler de ce puissant évocateur, pour mieux le rappeler d'entre les morts, pour mieux le faire lever de cette poussière que, vivant, il avait tant agitée, celui qui fixa dans le cercle étroit d'une médaille d'argile, d'or ou de bronze les gestes des *Passants du Passé* n'oublia pas qu'il était poète. Toute son étude il la recouvrit d'un voile de passion triste comme pour mieux nous faire regretter ces morts qui nous échappèrent. Qu'il parle de Hugo et de la tribu de mots qu'il traînait à sa suite, de Vigny, de Mallarmé, du sommeil de M. de Chateaubriand, toujours M. de Régnier nous les dépeint avec une altière mélancolie pareille à celle d'un fossoyeur qui remuerait des cendres chères. Ce statuaire qui, lassé un jour de briser savamment le marbre pour le rendre pareil à ses imaginations, modèle de ses doigts tristes la ressemblance des morts qu'il aimait, se plaît à faire briller sur les figures de ses bustes pieux la même flamme de vie qu'au visage des déesses qu'il sculptait naguère, mais son pouce se fait plus lourd pour tracer le sillon des larmes. Vraiment M. de Régnier est un prince de la mélancolie; soit que

M. de Galandot l'occupe, ou s'il se plaît à nous rendre la vie d'Hélène de Sparte, ou si c'est encore le croquis rapide d'un galant émigré qu'il nous donne, on peut toujours noter ce sourire triste qui rend si savoureuses les études de *Figures et Caractères*. Ce poète a voulu, pour faire de la critique, apprendre d'abord son métier de critique. Tant d'articles répandus dans de si nombreuses revues indiquent ce souci; on s'étonne moins alors à voir cet ouvrage qui aurait pu charmer par une agréable virtuosité, être plus simplement un beau livre. Bien qu'il satisfasse pleinement ceux qui goûtent les jugements mesurés et sages expliqués en termes patiemment choisis, j'eusse voulu en supprimer les dernières pages. Ce délicieux *Bosquet de Psyché* me semble être d'un tour trop différent et j'en viens à regretter que cette conférence un peu mystérieuse dont le style était si précieux et si rare ait été jointe au volume. Nous en goûtions mieux le charme quand elle formait à elle seule une petite plaquette très épuisée. Notre cas est celui d'un amateur de parfums qui saurait que la senteur discrète qu'il chérissait est soudain répandue et livrée à tous.

A. GILBERT DE VOISINS

L'Eau-forte et la Pointe-sèche (1).

Les bons auteurs en la matière écrivent que « la gravure au burin, qui oblige à une sage lenteur dans l'exécution et réclame un fini absolu, convient principalement aux compositions de style élevé, aux sujets d'un ordre supérieur ».

Quant à l'eau-forte, elle est propre aux sujets intimes et familiers. Mais ces auteurs s'empressent d'ajouter qu'« il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'entre les mains d'artistes de génie elle ne saurait s'appliquer aux inventions de haut style et grandioses ».

Le nom de Rembrandt s'impose aussitôt et en même temps le souvenir revient à l'esprit de ces pages de critique exquise et subtile qu'écrivit Fromentin dans les *Maîtres d'autrefois*. Sa pénétrante étude du grand maître hollandais paraît, pour ainsi dire, définitive et j'ai cru pouvoir en transcrire ici la conclusion qui, de plus, concerne très spécialement notre sujet.

« En procédant comme Rembrandt procédait lui-même, en extrayant de cet œuvre si vaste et de ce multiple génie ce qui le représente en son principe, en le réduisant à ses éléments natifs, en éliminant sa palette, ses pinceaux, ses huiles colorantes, ses glacis, ses empâtements, tout le mécanisme du peintre, on en arriverait enfin à saisir l'essence première de l'artiste dans le graveur.

« Rembrandt est tout entier dans ses eaux fortes : Esprit, tendances, imaginations, rêveries, bon sens, chimères, difficultés de rendre l'impossible, réalités dans le rien.

« Vingt eaux-fortes de lui le révèlent, font pressentir le peintre et mieux encore l'expliquent. A les bien confronter je ne vois nulle différence entre le *Tobie* du Louvre et telle planche gravée.

(1) Suite et fin. V. notre avant-dernier numéro.

Il n'est personne qui ne mette le graveur au-dessus de tous les graveurs. Sans aller aussi loin quand il s'agit de sa peinture, il serait bon de penser plus souvent à la célèbre planche *La Pièce aux cent flo ins* lorsqu'on hésite à le comprendre en ses tableaux. On verrait que toutes les scories de cet art, un des plus difficiles à épurer qu'il y ait au monde, n'altèrent en rien la flamme incomparablement belle qui brûle au dedans. A le prendre ainsi, tout Rembrandt s'explique : sa vie, son œuvre, ses penchants, ses conceptions, sa méthode, ses procédés et jusqu'à la patine de sa peinture qui n'est qu'une spiritualisation audacieuse et cherchée des éléments matériels de son métier. »

D'autre part, en la préface d'un traité de gravure à l'eau-forte pour les peintres, Théophile Gauthier avait écrit que « nul moyen n'est plus simple, plus direct, plus personnel que l'eau-forte. Une planche de cuivre, enfumée d'un vernis, un poinçon quelconque, une bouteille d'acide, voilà tout l'outillage. L'acide ronge les parties de métal mises à nu et creuse des tailles qui reproduisent exactement chaque trait dessiné par l'artiste. La morsure réussie, la planche est faite ; on peut la tirer et l'on a l'idée même du maître, toute péillante de vie et de spontanéité, sans l'intermédiaire d'aucune traduction. Chaque eau-forte est un dessin original et cette rapide et facile gravure a immortalisé des croquis dont le papier ne garderait pas trace.

« Avec ses ressources en apparence si bornées, elle a su fournir à Rembrandt les lumières tremblotantes, les pénombres mystérieuses et les noirs profonds dont il avait besoin pour ses philosophes et ses alchimistes, pour ses synagogues d'architecture salomonique, ses Christ ressuscitant des morts, ses paysages traversés d'ombres et de rayons et toutes les fantasmagories de son imagination songeuse, puissante et bizarre. Sa palette, si riche pourtant, ne lui a pas donné une gamme d'effets plus étendue. »

On ne peut, dirait-on dans la métropole des arts, rêver pour l'eau-forte de plus belles réclames.

Mais il advint cependant que, s'appuyant lui aussi sur l'exemple de Rembrandt, un artiste anglais, M. Mortimer Mompès, en un fort intéressant article publié dans le *Magazine of Art*, s'efforça d'établir la supériorité de la gravure à la pointe sèche sur la gravure à l'eau-forte.

« Ce renseignement seul, » écrivait-il, « devrait suffire à décider le choix : c'est que Rembrandt, le roi des graveurs, après avoir travaillé à l'eau-forte seule d'abord, se mit à combiner ensuite le travail de l'eau-forte et de la pointe sèche et enfin ne se servit que de la pointe sèche.

Cette progression montre bien que la définitive croyance du superbe artiste était en la supériorité du travail à la pointe sèche.

Le procédé de la gravure à la pointe sèche est certainement le plus simple en son genre. L'artiste dessine directement, sans préparation, sur le cuivre nu au moyen d'une pointe fort aigüe. Il obtient ainsi ce que, en terme technique, on nomme des barbes, effet de travail très délicat produit par le trait même de la pointe. Chaque trait à la pointe sèche n'enlève pas le métal, mais le repousse. De chaque côté du trait s'élèvent de petites saillies de cuivre irrégulières que l'on a joliment comparées à des mottes minuscules soulevées par le soc d'une charrue liliputienne. Ce sont ces saillies, ou barbes, qui au moment de l'impression

produisent, en arrêtant l'encre, ces beaux noirs veloutés qui sont une des plus grandes qualités des planches gravées à la pointe sèche. Après une première épreuve on peut, si certaines parties sont venues trop noires, les alléger au moyen d'un brunissoir ou grattoir, qui enlève les barbes ; et ensuite le trait ne se traduit plus à l'impression que par un gris.

Le graveur à la pointe sèche peut aussi mieux suivre son travail que le graveur à l'eau-forte ; on pourrait, en se servant du jargon de la photographie, dire de la gravure à la pointe sèche qu'elle est un procédé positif. La plaque de cuivre est comme la feuille de papier, la pointe comme le crayon et les traits offrent l'apparence ordinaire de noir sur blanc ; tandis que d'autre part, dans le travail de la gravure à l'eau-forte, le cuivre mis à découvert par la pointe éblouit, brillant dans le vernis noir et il présente ainsi cet effet inverse et inaccoutumé du négatif photographique : blanc sur noir.

La gravure à l'eau-forte consiste à creuser le métal par l'action de l'acide nitrique.

La plaque de cuivre, placée sur un réchaud, est recouverte (au moyen d'un tampon de soie) d'un vernis qui, amolli par la chaleur, s'étend facilement à sa surface. Ce vernis est ensuite coloré au noir de fumée.

Sur ce vernis le graveur trace son dessin au moyen d'une pointe. Le vernis est donc entamé par la pointe partout où l'artiste veut que l'épreuve donne des traits apparents. Le métal reste au contraire protégé par le vernis dans les parties destinées à être présentées en blanc à l'impression.

Ce travail de la pointe sur le cuivre verni doit être ensuite complété par la morsure de l'eau-forte. A cet effet la plaque est entourée d'un rebord de cire et dans le petit bassin ainsi formé on verse l'acide nitrique étendu d'eau afin d'éviter qu'il attaque trop le métal. Lorsque l'acide a fait son effet, lorsqu'on croit percevoir que les traits sont assez profondément mordus, on déverse l'acide.

Puis, pour débarrasser la planche de son vernis, on la nettoie au moyen d'un chiffon imbibé d'essence de térébenthine, et le dessin, qu'au début on voyait seulement sur le vernis, apparaît à présent gravé en creux sur le métal. La planche est remise alors à l'imprimeur qui en tire une épreuve, sur laquelle l'artiste se rend compte de son travail.

On peut réparer, sans trop de difficultés, les défauts d'une première morsure au moyen de revernissages partiels et de remorsures graduées.

Tant de facilités d'exécution devraient séduire les peintres, et si quelques-uns se contentèrent de l'élégante réserve du blanc et noir, d'autres voulurent obtenir les chatoulements et les violences mêmes des couleurs. Les curieux articles de M. G. Mourey, publiés dans le *Studio*, concernant « les estampes françaises en couleurs », ont été assez remarqués pour qu'ils ne soient que cités ici.

M. Mourey y critiquait fort judicieusement les œuvres et expliquait fort clairement les procédés d'exécution.

Ils sont deux, également intéressants et expressifs.

L'un (le coloriage à la poupée) consiste en la mise en couleurs d'une seule planche au moyen des doigts et d'un petit paquet de chiffon, la poupée.

L'autre (le coloriage par superposition) comprend la super-

position de plusieurs plaques, minutieusement repérées, et pouvant porter chacune jusque trois couleurs, pourvu que les surfaces des couleurs soient nettement délimitées.

Il y a, incontestablement, plus d'harmonieuse délicatesse, plus de souplesse de coloris dans le coloriage à la poupée; mais l'autre procédé exige de la part de l'artiste une connaissance plus profonde du *métier* de graveur et il a l'avantage d'être plus sûr à l'impression. L'imprimeur peut obtenir les effets voulus avec une parfaite certitude.

L'impression des gravures, quel que soit leur genre, exige de nombreuses précautions. Pour la gravure en taille douce, tout ce qui doit apparaître à l'épreuve étant gravé en creux, il faut que le papier, préalablement humecté, reçoive une pression telle qu'elle puisse aller chercher l'encre dans les tailles les plus profondes. Pour l'encrage, après avoir légèrement chauffé le cuivre, l'imprimeur charge d'encre toutes les parties de la planche, n'en épargnant aucune. Puis, il essuie la planche soigneusement, au moyen d'un tampon de mousseline, pour mieux enlever l'encre partout où elle n'est pas utile.

C'est alors que l'imprimeur, opérant sous les yeux de l'artiste, peut lui être quelquefois d'un grand secours en faisant rendre aux planches, par d'habiles tours de mains et retroussis de chiffons, des effets particuliers et inattendus.

On abuse même un peu de ces effets inattendus, car les nombreuses ressources du retroussage peuvent donner, superficiellement, quelque aspect agréable à des planches, dont, à part cela, le seul mérite est d'être lourdement surchargées de traits inutiles et maladroits.

Comme l'exprimait parfaitement M. Mompès, dans son article du *Magazine of Art* : « On ne peut trop répéter aux jeunes artistes que cette tendance presque générale à surcharger la plaque de travaux inexpressifs est une des causes les plus fréquentes d'insuccès en cet art charmant. La moindre griffe qui n'a pas sa raison d'être est une faute et l'on ne comprend pas assez que la surface de métal laissée intacte dans l'œuvre d'un artiste délicat et subtil donne mieux la *sensation* profonde de la nature, que la mêlée de traits confus et inutiles dont l'amateur, consciencieux mais ignorant, défigure sa plaque de cuivre »

« Se souvenir de cela et ne tracer sur le métal que les lignes significatives des objets dont la composition forme l'œuvre, c'est tout l'art de la gravure. »

S'il est dangereux, pour qui n'est pas du métier, de vouloir en termes techniques préciser les appréciations d'œuvres d'art, il l'est presque autant pour les gens du métier, de vouloir trop préciser les conseils techniques dans les questions d'art pur. Cela peut conduire tout aussi rapidement à paraître ridicule ainsi que le montre d'ailleurs cette leçon de paysage racontée par Henri Murger dans un de ses romans de la vie d'artiste.

La scène, comme on dit, se passe à Marlotte, dans la forêt de Fontainebleau. C'était au milieu du jour; un groupe de jeunes gens arrivait sur le plateau. Un âne, guidé par un paysan, était chargé de chevalets, de boîtes de couleurs et de havresacs.

Au milieu de ce groupe marchait un personnage qui paraissait plus âgé que ses compagnons et à qui ceux-ci semblaient témoigner une respectueuse attention.

Mais le maître, imposant, s'arrête; d'une main il tenait sa montre, de l'autre main il indiquait autour de lui le paysage rendu incandescent par l'ardeur du soleil, et alors, avec un ton de sou-

veraine autorité : « Messieurs, dit-il, il est midi; c'est l'heure où le jaune de chrome règne dans la nature. »

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous avez bien voulu nous honorer de votre attention pour entendre quelques renseignements techniques concernant l'art de la gravure à l'eau-forte et à la pointe sèche.

Nous n'avons pas, pour donner ensuite quelques conseils d'art à ce sujet, l'autorité qui s'impose.

Cependant, ce genre spécial de la gravure permet de conclure ici par un conseil qui, exceptionnellement, n'est pas compromettant pour celui qui l'offre, mais qui est aussi définitif que pratique pour ceux qui voudront bien l'accepter :

C'est que, plus encore qu'aucun autre artiste, un graveur à la pointe sèche ou à l'eau-forte doit chercher avant tout à faire une bonne impression.

FERNAND KHNOFFF

EXPOSITION STROOBANT

Des œuvres de M. François Stroobant : tableaux, cartons au fusain et à la gouache, aquarelles, occupent en ce moment la grande salle du Cercle artistique.

M. Stroobant s'est consacré exclusivement, on le sait, aux vues de villes, qu'il peint avec un souci d'exactitude, une conscience, une précision documentaire dignes de respect et de sympathie. Il n'est pas un coin pittoresque de Bruges qu'il n'ait reproduit d'un pinceau attentif et patient. Et les pierres effritées du château d'Heidelberg n'ont gardé pour lui nul secret, non plus que les vieux ponts de Nuremberg, le grand canal de Venise, les antiques moulins de Dordrecht, le palais de Casimir et la cathédrale de Cracovie. Émule de Bossuet et de Van Moer, l'artiste, durant toute une vie laborieuse, s'est efforcé de fixer sur la toile et le papier la physionomie des architectures somptueuses ou originales, des perspectives urbaines, des ruines historiques qui, au cours de voyages incessants, ont attiré et retenu ses regards. Et c'est la production de cette longue carrière que le peintre expose aujourd'hui.

L'excès de fidélité qu'il apporte à ses travaux engendre malheureusement la sécheresse. Par l'inflexibilité du dessin, son talent semble mieux se prêter à l'illustration qu'aux sensations de la nature. Ce qu'exprime l'artiste, c'est l'aspect extérieur des monuments. Il n'en pénètre point l'âme. La main est plus libre, il est vrai, la vision plus spontanée dans les gouaches, rapidement tracées pour instantanéiser une impression, que dans les peintures minutieuses qui ne disent rien pour vouloir trop dire. C'est ensemble un peu suranné offre néanmoins son intérêt en ce que l'activité de M. Stroobant aura sauvé de l'oubli une foule de sites curieux, disparus ou appelés à disparaître, parmi lesquels les quartiers populaires du vieux Bruxelles auxquels l'artiste a voué une attention particulière et qu'il a reproduits avec amour.

AU THÉÂTRE DU PARC

Le Je ne sais quoi.

MM Wiener et Cartuyvels, — en religion littéraire Francis de Croisset et Maurice de Waleffe, deux jolis noms, ma foi ! — eurent l'idée ingénieuse, en constatant le succès que fit Paris aux mines fûtées, à la grâce gamine et aux gestes espiègles de M^{me} Charlotte Wiehe, d'écrire pour elle une pièce dans laquelle l'aimable mime pût se produire sous l'aspect imprévu d'une comédienne. Et pres-tement fut taillé à sa mesure un rôle léger et gai, d'un humour mêlé d'une pointe de sentiment, qui alla à l'artiste danoise comme un gant... de Suède. Son accent exotique, la gentillesse malicieuse de son sourire, sa physionomie mobile de clown furent, avec adresse, utilisés dans une création si plaisante et si joyeuse qu'on ne songe pas un seul instant à en discuter la vraisemblance.

Cela nous valut, au Parc, la semaine passée, tout à la fin de la saison théâtrale, une première extraordinairement animée à laquelle assistèrent tout le Gotha que le Golgotha bruxellois. Et ce fut pour les auteurs — des auteurs « belges », Monsieur ! malgré l'essence de parisine que fleurissent les trois actes de leur comédie, — un brillant succès.

Le sujet de cette petite comédie ultra moderne est d'ailleurs fort amusant. Parti pour New-York aux fins d'épouser une riche héritière légèrement boiteuse et un peu bancal (oh ! les auteurs affirment n'avoir fait dans leur pièce aucune allusion personnelle !), le marquis d'Evreux s'est épris d'une jeune fille exquise qu'il croit pauvre et dont il demande la main dans un coup de passion irrésistible. Mais la jeune fille a un demi-milliard de dot et le mariage du marquis suscite à Paris des appréciations déso-bligeantes. Philippe est *trop* riche ! Comme il est joli garçon, on n'admet pas, dans son monde, que Maggie Smithson l'ait épousé uniquement pour devenir marquise. L'amour qu'il a inspiré à la jeune héritière est un succès de Tzigane ! Et d'Evreux reproche amèrement à sa femme le ridicule dont elle le couvre. Il y a un remède : qu'elle se ruine. Hélas ! Ses tentatives échouent. Elle fait acheter à la bourse cent mille actions des « Mines d'or du Groenland » qui ne valent pas le poids du papier. Mais le nom seul de Smithson amène une hausse formidable des titres : et l'opération rapporte cinquante millions au marquis, furieux. Un trust de pétroles que Philippe espérait désastreux a doublé la fortune de son beau-père, qui envoie à sa fille, comme petit cadeau, un chèque de dix millions. — Le misérable ! s'écrie d'Evreux, de plus en plus exaspéré.

Si Maggie est absurdement riche et compromet son mari par un amour trop expansif, il manque à son éducation, à ses manières, à sa toilette, quelque chose d'indéfinissable et d'essentiel, le « je ne sais quoi » qui lui fera éviter les gaffes qu'elle accumule avec prodigalité. Ce « je ne sais quoi », il faut qu'elle l'acquière. Et les occasions ne lui manquent pas, dans le monde élégant, frivole, d'une moralité indulgente, où la jette son mari. Son honnêteté de petite sauvage se révolte aux spectacles que lui offre la société parisienne. De déception en déception, elle se plie néanmoins aux exigences de la vie mondaine, et le marquis finit par devenir un mari très parisien. Car le fameux « je ne sais quoi », Maggie a fini par le trouver grâce à un ami de Philippe, le comte d'Arleval, parfait et peu austère éducateur de mondaines inquiètes.

Cette œuvrette légère, frondeuse et spirituelle, au dialogue rapide, a divertit agréablement le public et révélé chez ses auteurs des dons scéniques incontestables. Elle a trouvé en MM. Le Gallo, André Hall et Coquet, indépendamment de l'héroïne de la soirée, M^{me} Charlotte Wiehe, et de M^{me} M. Gauthier, des interprètes excellents. La pièce a été jouée avec une aisance rare et un naturel parfait.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

M. Sylvain Dupuis nous donna à quelques jours d'intervalle les deux derniers de ses concerts annuels. Nous garderons du premier une impression excellente ; particulièrement privés cette année de musique symphonique, nous l'attendions avec une aimable impatience.

L'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam nous venait précédé d'une glorieuse réputation ; son programme était attrayant : nous en espérions beaucoup ; nous n'avons pas été déçus. Il a pour lui la netteté, le rythme, la chaleur. La direction de M. Willem Mengelberg est précise et vivante. L'excellent *capellmeister* a mis en complète valeur la symphonie de Schumann, un peu grêle, portant le n^o IV, dont il dessine les mouvements à la perfection. Nous l'avons apprécié mieux encore à l'entendre jouer *Totd und Verklärung* dans un sentiment juste, avec une aisance qui projette en pleine lumière les thèmes mélodiques si complexes, les timbres si variés, les rythmes brisés et multiples du poème symphonique de Strauss. Plus que jamais l'œuvre nous est apparue neuve, de facture solide, puissamment émouvante.

L'exécution la plus parfaite fut celle des *Maîtres chanteurs*, colorée, vigoureuse, d'un relief saisissant.

De ci de-là nous avons observé quelque lourdeur ; il ne manque, en effet, à l'orchestre de M. Mengelberg que la grâce et l'élégance.

Ce défaut fut apparent et regrettable dans l'interprétation de *Istar*, variations symphoniques de Vincent d'Indy. C'est à quoi sans doute il faut attribuer le succès insuffisant de cette si jolie chose qui débute par une entrée grave où plane du mystère pour se continuer en des rythmes clairs, animés, anxieux parfois et se terminer en larges harmonies soutenues.

* * *

Est-ce le souvenir de l'orchestre d'Amsterdam qui dimanche dernier nuisait à l'orchestre des « Nouveaux Concerts » ? Celui-ci m'a paru si maigre, si terne, si inconsistant que je voudrais le croire.

En dépit des efforts de la direction serrée de Sylvain Dupuis il ne nous a servi que des exécutions troubles, anémiques de la *Siegfried-Idyll* et du premier acte de la *Walkyrie* que chantaient M^{lle} Paquot, M. Dalmorès et M. Vallier, dont la diction chaude fit merveille.

L'ouverture de *Tannhäuser* a été jouée avec plus d'animation et d'ensemble ; les instrumentistes semblaient s'être un instant départis de leur insouciance et obstinée négligence.

L'air d'Élisabeth de *Tannhäuser*, le Recit du Graal de *Lohengrin* ont rapporté à M^{lle} Paquot et à M. Dalmorès d'élogieux applaudissements. L'organe charmant de M. Dalmorès me séduisit et j'apprécie la voix étendue, bien timbrée dans le médium, de M^{lle} Paquot. Mais la diction de M^{lle} Paquot est lourde, celle de M. Dalmorès glacée ; je leur voudrais du style et une interprétation moins... ingénue.

X. N.

SARAH BERNHARDT

Qu'elle soit Phèdre, Hamlet, Marguerite Gautier, Theodora ou le duc de Reichstadt, M^{me} Sarah Bernhardt apporte dans la composition de son rôle un si juvénile enthousiasme, une flamme lyrique si ardente, un élan si spontané et si entraînant que l'auditoire est conquis et subjugué avant d'avoir pu distinguer ce qui, dans l'émotion qu'il ressent, est dû à l'interprète, de ce que lui fait éprouver l'œuvre interprétée. L'*Aiglon* semble n'avoir été écrit que pour mettre en lumière les qualités maîtresses de la tragédienne et ne se conçoit point sans elle. C'est un Concerto passionné qu'elle joue en virtuose incomparable de toute son âme et de tous ses nerfs. On se demande comment il est possible de résister à pareille dépense d'énergies physiques et morales : car le duc de Reichstadt, durant les six actes de cette sorte de monodrame, ne quitte pour ainsi dire pas un moment la scène, et, d'un bout à l'autre, on rôle est tendu à l'excès.

Monodrame, melodrame, la qualification importe peu. M. Rosstand a créé, en composant l'*Aiglon*, un pendant à *Cyrano*, qui était le concerto de M. Coquelin. Mais *Cyrano*, avec ses allures d'opérette, était plus joyeux que ce tripatoillage historique mis en bouts rimés avec coup et patriotiques.

Il offre, il est vrai, l'avantage de faire une place, en même temps qu'à l'éminente artiste qui l'inspira, à M. Coquelin, dont la création du type de Flambeau, dit Flambar, demeurera légendaire.

Les noms réunis de Sarah et de Coquelin, quel que soit le mérite de l'œuvre représentée, constituent une attraction suffisante pour emplir les salles de spectacles jusqu'au dernier strapontin. Et il s'est trouvé à Bruxelles assez d'amateurs qui, n'ayant pas vu l'*Aiglon* pendant l'Exposition, ont tenu à applaudir les deux artistes en vedette, pour assurer à la « tournée Ullmann » de fructueuses soirées. O. M.

Nous publierons dans notre prochain numéro une page inédite de CAMILLE LEMONNIER, une *Chronique littéraire* de JEAN DOMINIQUE, un article de GEORGES LEMMEN sur l'*Exposition des Beaux-Arts de La Haye*, le compte rendu du *Festival de Bonn* par JULES FRÉSON, les résultats de la vente de la collection de Somzée, etc.

CARNET ARTISTIQUE

du 26 mai au 1^{er} juin.

MUSÉE : Exposition de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. Stroobant.

Exposition du « MOBILIER OUVRIER » (rue de la Perche, 30, Saint-Gilles).

Dimanche : 8 heures. L'*Aiglon* (théâtre de la Monnaie).

Lundi : 8 heures. *La Dame aux Camélias* (théâtre de la Monnaie).

Mardi : 8 heures. Concert Nikisch (théâtre de la Monnaie).

Judi : 4 h. 1/2. Deuxième conférence Ch. Vanden Borren : *Chopin*. Partie musicale par M^{me} Cousin (école de musique d'Ixelles).

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir à la vente de Somzée, pour le Musée des Arts décoratifs, outre un choix d'antiquités grecques et de faïences italiennes, trois des plus belles tapisseries de la collection : *La Passion* (n° 522), admirable spécimen en laine et soie des hautes-lisses bruxelloises de la seconde moitié du xv^e siècle, au prix de 70.000 francs; l'*Episode de la légende de Roland à Roncevaux* (n° 521), la plus ancienne des tapisseries réunies par M. de Somzée. 49.000 francs; enfin, au prix de 8.400 francs, une très originale tapisserie bruxelloise (n° 539) représentant la *Renommée* sur un char trainé par des éléphants.

Ce sont là d'excellentes acquisitions dont il y a lieu de féliciter la direction des Beaux-Arts.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, le *Davids-Fonds* organise à Louvain, avec le concours du Gouvernement, de la société académique *Met Tijd en Vlijt* et du cercle

Eigen Leven. une audition de la *Sainte-Godelive*, d'Edgar Tinel, sous la direction de l'auteur.

Cette partition ne fut exécutée en Belgique qu'une seule fois, en 1897, dans la salle des fêtes du palais du Cinquantenaire, peu favorable, on le sait, aux auditions musicales. Elle sera interprétée à Louvain par l'orchestre des Concerts populaires, par le Choral mixte bruxellois et par des solistes de choix : M^{mes} Noordewier-Reddingius (Amsterdam), Feltesse-Ocsombre (Bruxelles), Tilly Koenen (La Haye), M. Orelia (Amsterdam), Biequet (Bruxelles) et De Jonghe (Bruges).

Le drame de M. Tinel sera interprété pour la première fois dans le texte original flamand d'Hilda Ram.

C'est le jeudi 13 juin, à 1 heure précise, qu'aura lieu, à la salle B-rot, cette solennité musicale, qui promet d'offrir un intérêt exceptionnel. On peut s'inscrire pour les places chez M. Vliebergh, avocat, secrétaire du comité organisateur, 10, rue au Vent, à Louvain, et chez les éditeurs de musique de Bruxelles, Anvers, Gand, Malines, Liège et Bruges.

Paul Martinetti, l'admirable mime et le directeur de cette extraordinaire troupe des Martinetti qui parcourt le monde avec son funambulesque répertoire, vient de traiter avec la direction de la Scala pour une série de représentations du *Mort*, la tragédie pantomime en collaboration avec Camille Lemonnier et Léon Du Bois qu'il créa il y a huit ans, on se rappelle avec quel prodigieux succès, à l'Alcazar.

Les Martinetti joueront le *Mort* pendant un mois. La première est fixée au 15 septembre.

La direction entend assurer à ces représentations un vrai caractère de gala. L'orchestre, sous la conduite d'un chef engagé spécialement, comportera cinquante musiciens. On travaille dès maintenant au décor qui sera entièrement neuf.

Camille Lemonnier, dans le texte paru dans son volume *Théâtre*, a apporté quelques modifications à la version jouée par les célèbres mimes. Le second acte notamment a été refondu. Léon Du Bois, de son côté, a revu la partition.

Le *Mort* aura eu cette destinée curieuse au théâtre d'avoir été successivement pantomime en sa forme première, puis drame en cinq actes avec H. Krauss, ensuite, dans l'interprétation flamande de M. Prosper Verbaere, drame en trois actes et cette fois, comme pour la pantomime, avec la musique de L. Du Bois.

M. Eugène Ysaye et M. Imbart de la Tour ont promis leur concours à une matinée qui aura lieu à la Grande-Harmonie le dimanche 23 juin, à 2 h. 1/2, pour les adieux de M. Raymond Delhaise, maître d'armes du prince Albert de Belgique. S'adresser pour les billets d'entrée (à 5, 3 et 2 francs) avenue d'Auderghem, 174.

M. François Rasse, l'un de nos jeunes compositeurs les plus en vue, qui remporta le premier prix au dernier concours de Rome, a fait entendre la semaine dernière, dans une réunion intime, quelques-unes de ses œuvres récentes : un concerto pour violon et orchestre, une sonate-fantaisie pour piano et diverses pièces de chant.

Nous avons eu le regret de ne pouvoir assister à cette audition, qu'on nous dit avoir offert un sérieux intérêt, et nous souhaitons que les œuvres de M. Rasse soient prochainement inscrites au programme de nos concerts.

Un monument sera érigé à Saint-Gilles à la mémoire de l'architecte Paul Hankar que la mort vient d'enlever prématurément à son art. Le comité, qui comprend entre autres M. Horta, Govaerts, Knapoff, De Rudder, Crespin, R. Janssens, O. Dierickx, etc., a pour trésorier M. J. Poils, 59, rue de la Source, à qui peuvent être adressées les souscriptions.

Le conservateur en chef des musées du Cinquantenaire, M. E. Van Overloop, vient, dit la *Chronique*, de rendre pratique un projet par lui caressé depuis longtemps : créer un musée de photographies documentaires comprenant toutes les reproductions

d'art architectural, d'objets d'art monumental ou décoratif de la Belgique.

Pour arriver à la réussite de son intéressante entreprise, M. Van Overloop s'est adressé aux membres les plus dévoués de l'Association belge de photographie, qui lui fourniront les clichés rapportés de tous les coins curieux du pays. Avec une ténacité rare, M. Van Overloop est parvenu à obtenir la création, dans les locaux mêmes du Cinquantenaire, d'un cabinet complet de photographie, accessoires et professionnels, ceux-ci chargés de tirer et d'agrandir les épreuves d'après les clichés envoyés.

Déjà de très nombreux documents ont été réunis et forment une collection fort instructive tout à l'honneur du zélé et intelligent conservateur.

Une exposition des Arts appliqués à la décoration des tissus, organisée par la Société Industrielle, aura lieu à Rouen de juillet à septembre 1901. Elle sera ouverte à tous les fabricants, artistes et collectionneurs français et étrangers et comprendra quatre classes principales :

1^o Histoire de la décoration des tissus, depuis les origines jusqu'en 1900; 2^o les tissus décorés en 1901; 3^o les tissus d'exportation coloniale; 4^o les procédés et produits employés dans la décoration des tissus

Les dessins sur papier, destinés à être reproduits sur tissus, sont compris dans la classe II. Les dessinateurs sont en conséquence admis à l'Exposition aussi bien que les fabricants.

Des dessins et aquarelles du peintre Osterlind sont exposés en ce moment, et jusqu'au 6 juin, chez M. Hessele, 13, rue Laffite, à Paris.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT;

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

J. BUËSO

EXPERT-RESTAURATEUR DE TABLEAUX
Maison fondée en 1867.

GALERIE DE TABLEAUX

ŒUVRES IMPORTANTES ANCIENNES ET MODERNES
ANTIQUAIRE, OBJETS D'ART

TAPISSERIES

2-4, RUE DE LIGNE, 2-4

(près de l'église Sainte-Gudule, Bruxelles.)

Entre Ostende et Nieuport.

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles — Bains surveillés gratuits

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le mardi 11 juin et quatre jours suivants

d'une importante collection de **LIVRES** anciens et modernes
DESSINS ET ESTAMPES

Provenant de la bibliothèque de feu M. le baron van der STICHELE de MAUBUS, etc.
La vente aura lieu, à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne, à Bruxelles, ou l'on peut se procurer le catalogue (1,101 numéros).
Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

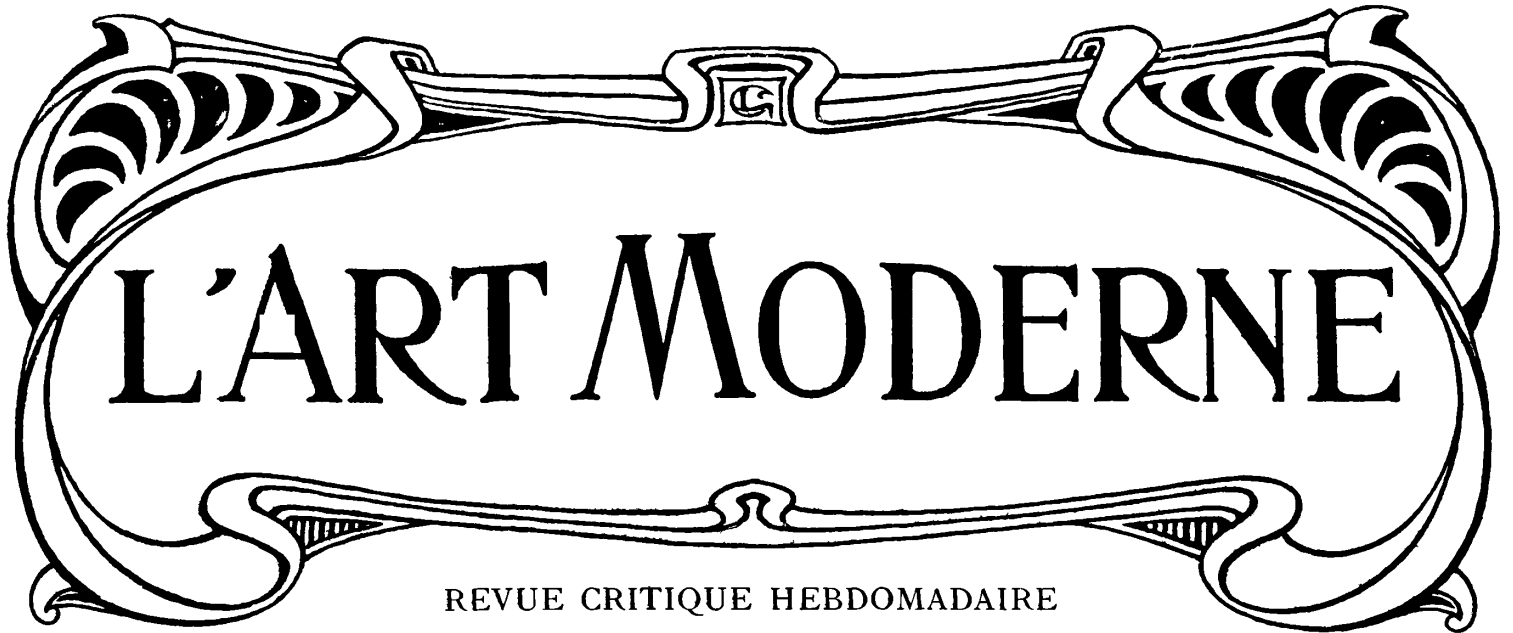
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Francis Jammes. *Le Deuil des primevères* (JEAN DOMINIQUE) — Camille Lemonnier à Liège. — Lettre de Bonn. *Le Festival de musique de chambre* (J.-G. FRESON). — Maxime Maufra — Deux Ventes importantes. *Collection de Somzée. Collection Ch. de Hèle.* — Carnet artistique. — Petite Chronique.

FRANCIS JAMMES

Le Deuil des primevères.

... Une colombe rauque
Gémit tout doucement dans un peuplier glauque.
FRANCIS JAMMES

Il y a des poètes qui choisissent un décor. Il y en a qui sont, inversement, choisis, saisis par ce décor et qui courbent leur âme suivant la sinuosité du paysage, inclinent leur pensée comme le vent l'exige, s'incorporent aux choses dans l'attitude harmonique et parfaite qu'elles attendent d'eux, étant plus puissantes qu'eux-mêmes. Et ces derniers sont peu poètes, mais plutôt écrivains, peintres ou amateurs.

Il y en a — ceux-ci sont les plus vrais — qui ne choi-

sissent pas et ne sont pas choisis. Ils sont eux-mêmes l'âme de leur décor et sa matière aussi. Ils n'ont rien inventé, non plus qu'imaginé et s'ils ont obéi, c'est dans la mesure adorable de l'eau courante et pure qui reflète fidèlement le ciel, les branches et les herbes, toute la rive miroitante, puis montre encore un fond de cailloux nets.

Pays d'âme ou pays de terre, leur art n'est que cette patrie parcourue mille fois, dans le soleil ou dans l'orage, par les hivers, par les automnes, les soirs, les nuits et les aurores. Quand ils traversent la douleur, c'est telle lande désolée, ou la forêt natale, ou la grille de leur maison qui prolongent leur cri souffrant dans la matière inanimée mais vibrante du paysage. Ils ont le souvenir très long et chantent presque sans savoir, comme ces arbres aux racines profondes dont le tronc immobile devient harmonieux si le vent vient du ciel.

Ils sont « lyriques », ne parlant que d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leur merveilleuse douleur et quelquefois de leur joie radieuse, et sachant qu'il suffit que le jour emmène le jour et qu'on sente la vie passer comme l'haleine entre les lèvres.

Ainsi, j'ai dit que ceux-là qu'on nomme lyriques sont les seuls vrais *poètes* — et je veux l'avoir dit.

Pour Francis Jammes, je l'appellerais volontiers le « dernier des élégiaques » : Le son seul de ces mots lui sied comme un hommage délicat, comme un bouquet de pensées mauves cueillies au ras des plates-bandes dans un jardin rempli de souvenirs et qui ont un parfum d'anciennes menues émotions avec la couleur fine des rubans d'aieules défuntes.

Il est, parmi tous les poètes d'aujourd'hui, celui des choses d'autrefois ; parmi les chercheurs d'attitude, celui qui reste assis au seuil et qui regarde ; parmi les naïfs, le candide ; parmi les esprits généreux, celui qui est riche de cœur ; parmi les sensitifs aigus, l'âme sensible ainsi que l'on disait jadis excellemment ; enfin, parmi les plus libres poètes en vers, celui qui, menant jusqu'au bout la coquette et si douce ironie de Verlaine, nous apprend les *torts de la rime* et traduit le rythme de vivre comme font les tziganes dans leurs chants d'inégale et poignante mesure.

Son nouveau livre, délicieux à lire et meilleur à rêver ensuite longuement, s'intitulant d'un symbole discret : *Le Deuil des primevères*, évoque les années, jolies, lasses et douces qui dans leur vêtement fané s'éloignent du poète avec le geste des adieux. L'enfance méditative et curieuse, la jeunesse allègre et farouche, les choses, toutes belles d'avoir simplement existé, les êtres, tous aimés pour avoir seulement passé et pesé sur le cœur, ne fût-ce qu'un instant, du poids aérien d'une ombre, — tel est le sortilège de ces poèmes enivrants, car ils sont douloureux et doux comme les sachets de senteur qu'on s'en revient baiser avec des larmes à chaque détresse nouvelle, et qui sont plus vieux que nous-mêmes.

Depuis qu'on ne lit plus Lamartine, qu'à peine on lit Chateaubriand, certains souffles ne passent plus sur le front rayonnant des muses. La poésie n'est plus, il semble, un torrent merveilleux d'où jaillit au hasard l'écume ou la goutte irisée ; elle s'étudie et choisit, elle s'épure et coule à flots égaux et jaillit en gerbes bien faites, harmonieuses et diverses, en des jardins d'un charme spécial où l'écoutent chanter des échos attentifs.

Mais la beauté vivante des poèmes de Francis Jammes est, au contraire, cette abondance parfois désordonnée, parfois s'équilibrant d'elle-même comme un prodige, qui mêle la nature entière au moindre battement du cœur de l'homme et qui s'épanche en images nombreuses comme l'eau scintillante débordant des fontaines où se miraient mille corolles.

La sensibilité de cet art sans faste est poignante parce qu'elle n'est que de tendresse, de familiarité et d'intimité quotidienne, c'est-à-dire de cela même qui fait pour chacun et pour tous la vie toute pareille et toute différente.

Et puis, le charme est infini de cette lumière innocente et de cette fragilité harmonieuse qui, par tant de douces redites, rend sensible à nos yeux, à nos oreilles, à nos mains, la matière des choses, les vrais parfums connus, les vraies couleurs, les sons véritables du vent, de l'eau, d'un fruit qui tombe, d'un pas qui vient sur le plancher qui crie, d'un chien qui aboie dans le soir — et de la plainte intérieure enfin, dont le balancement compose une chanson éternelle et fuyante de ces milliers de voix ou proches ou lointaines.

Oh ! Aime-moi. Pose ta main sur ma poitrine
et respire tout l'amour qui est dans mon cœur :
Je contiens des coteaux de pierre, des ravines,
des villages entiers pleins d'obscures douleurs
et des troupeaux bêlant vers l'azur blanc des cimes.

Et je contiens aussi, ô ma chère Douceur,
ton sourire qui éclaire tranquillement
la route pauvre où mon âme s'est endormie.

La poésie de Francis Jammes, semblable à celle de tous les grands poètes et n'ayant pour essence que ces graves banalités du cœur : l'Amour, le Rêve, et le Temps sans durée, et l'Éternité des instants, — cette profonde poésie, paraît dans sa forme adorable renouvelée et diverse d'accent, et cependant la même que nous avons aimée à travers tous nos plus chers livres depuis que nos yeux savent lire et que les mots, délicieusement, tiennent emprisonnés nos songes.

Cela s'enroule, flotte et sinue au gré de l'air comme un ruban :

Pour toi j'ai préparé la fraîcheur verte de mes rêves
où dorment des brebis.
Pour toi, j'ai un collier de cailloux blancs des grèves,
lavés à l'eau des puits.

Cela s'étend comme une lueur chaude dans un ciel élargi où sombrent des rayons splendides :

Par un soir parfumé et blond comme une pêche...

Cela plie et frémit comme une branche mouillée d'aube :

La limace argentée a traversé la route,
la fougère trempée est lourdement penchée,
et les ronces ont plu au cou des jeunes filles.

Parfois, cela s'immobilise comme une esquisse inachevée dont la couleur vite séchée s'est fanée ainsi qu'une fleur :

Une robe ennuyée, avec de longs rubans...

Enfin, et pour ceter une strophe parfaite de cette deuxième élégie dont chaque vers semble imprégné de l'ivresse navrante et douce du passé, — qui reste la caractéristique même du livre, — cela se traîne et monte comme une poussière impalpable au vent que fait, après l'absence, la porte que l'on a rouverte :

Tu comprendras alors de quel charme je m'enchanté,
de quelles vieilles fleurs mon âme est composée,
et pourquoi, dans ma voix, de vieillottes romances
ont l'air, comme un soleil mourant, de se traîner,
pareilles à ces anciens et tristes jeunes gens
dont la mémoire git dans l'octobre des chambres.

Et qu'ajouterai-je à ces vers sinon que pour les avoir lus — ceux-là et combien d'autres — on les retient « par cœur » selon la vieille et jolie expression, dont la simplicité et dont la grâce seront ma louange dernière.

JEAN DOMINIQUE

Camille Lemonnier à Liège.

Sous les auspices du Cercle d'art *L'Avant-Garde*, qui a inauguré par une soirée d'un exceptionnel intérêt la série des séances littéraires et artistiques qu'il se propose d'organiser, Camille Lemonnier a fait la semaine dernière, à Liège, une conférence qui a obtenu un succès retentissant. « L'éminent conférencier a, » dit la *Meuse*, « traité avec une élévation de pensée tout à fait émouvante l'éternelle question de l'Art et de la Morale. Il a mis en lumière, par une pénétrante analyse, les deux consciences qui luttent sans merci : la première, la conscience louche, hypocrite, pharisaïque, qui s'oppose toujours à toute indépendance de la pensée ; la seconde, celle qui, mue par la seule beauté et l'amour profond de l'humanité, revendiqua toujours l'épanouissement intégral de l'individu dans la communion fraternelle des hommes. »

Au cours de cet entretien, dans lequel, en manière de préambule, l'orateur rappela les phases héroï-comiques du procès de Bruges et caractérisa en termes incisifs le cas pathologique de ses accusateurs, Camille Lemonnier donna lecture de quelques fragments de son nouveau roman : *Terre libre*, qui furent accueillis par de frénétiques applaudissements.

M. Camille Lemonnier veut bien nous communiquer une page de cette œuvre inédite, dont nous sommes heureux d'offrir la primeur à nos lecteurs.

Joris Wildman avait beaucoup écrit. C'était un écrivain enflammé, sensible, véhément, une conscience franche et droite, un esprit exalté de panthéisme et qui s'exprimait comme peignaient les vieux maîtres de Flandres. Il lui arriva cette aventure d'être atteint dans son œuvre au moment où il subissait la loi d'évolution des âmes mûres et libres, où, élargissant sa mentalité, il s'orientait vers des conjectures d'humanité définitive. Les Parquets, tolérants pour la grivoiserie aimable, le libertinage galant et musqué, la fade hypocrisie des littératures sournoisement vicieuses, se montrent irascibles et méticuleux pour tout ce qui s'inspire trop directement de la nature.

Wildman donc à son tour eut à souffrir de l'horreur des Parquets pour la beauté nue de la vie. Un juge, dans une ville qui s'appelle Portmonde, mais qui pourrait tout aussi bien s'appeler Bruges, se trouva pour l'incriminer au nom des bienséances violées. Et ce juge, ce petit homme de juge, savonneux, poli, bénin, médiocre, âme de silex macérée dans du vinaigre et ointe de saint chrême, à lui aussi, à ce Joris Wildman, coupable d'être, à sa manière, un des annonciateurs des vérités de demain, demande compte de la morale selon la vie et l'humanité, qu'il voudrait substituer à la leçon des mauvais bergers et des faux éducateurs. Moinet, c'est le nom du juge, cerveau élémentaire et cristallisé qu'un penchant morbide incline à subodorer partout les fumets du péché, ce Moinet se révèle de la race des inquisiteurs onctueux et tragiques : il voudrait rallumer à la braise d'une pastille d'encens les feux écarlates des bûchers. C'est la grande péripétie du livre, cette lutte entre deux humanités, l'une en qui se concrètent les résistances du passé, l'autre en qui se délivre la vieille société et qui aspire à l'intégralité de la conscience et de la vie.

Il y a une page où Wildman oppose à la justice routinière sa conception personnelle d'une autre justice qui dans ses mains tiendrait les balances d'or. Et à la fois il élucide la psychologie de l'écrivain.

« Voici, dit-il à son juge, je m'appelle Wildman, je suis bien l'homme sauvage de mon nom. Tout jeune, une force de vie étrange bouillonna en moi. Je puis dire que j'ai vécu dans mon sang mes premiers livres. Je ne faisais là qu'exprimer l'humanité qui m'avait été transmise par les miens. Je demeurai ainsi fidèle à ma race, au coin de terre où, avant moi, avait battu le cœur des hommes libres de mon ascendance. Aucune force n'est égale à celle-là dans les directions de l'esprit : le talent, l'art, la pensée sont nourris des mêmes sèves profondes qui font l'individu. Mes livres furent donc véhéments, passionnés, orageux et rudes comme les êtres et le sol qui déterminèrent les mouvements de ma vie. Une ardente et noire volupté, un goût de frairies, de massacres et d'amour, des sensibilités tendres et naïves alternèrent dans mes drames, mes farces et mes idylles. Mais le vent qui soulève les flots de la mer souffle plus doucement en passant sur la prairie, derrière la dune. Mon être s'égalisa : mon âme fut transportée dans des régions plus tranquilles, et je commençai à voir devant moi les routes qui mènent vers Eden. Chacun, selon ses forces, travaille à l'accomplissement de l'univers ; mais la force la plus haute est encore l'art, puisque l'art est l'âme sensible des humanités.

« Eh bien ! un homme sain qui, comme je l'ai fait, toute sa vie s'est conformé à sa nature foncière, qui a exprimé ses forces, ses tendresses, ses rêves pour les condenser en vérités essentielles et leur assurer après soi une part de la durée, a droit à vos respects et ne peut être jugé comme celui qui s'est détourné du sens de sa vie et qui a menti à soi-même et aux autres.

« La Justice, Monsieur le juge, celle qui est de l'autre côté des prétoires, je vais vous dire comment elle parlerait à l'un : « Tu es un imposteur, lui dirait-elle ; tu as dénaturé la beauté qui était en toi ; tu as corrompu les sources de vérité humaine où ton devoir était de te regarder avec innocence et simplicité. Moi, la Justice, je te frappe pour n'avoir été qu'un suborneur vil des âmes. »

« Et à l'autre, à celui qui décida d'être un homme, la même Justice dirait : « Si loin que tu es allé, tu n'as pas excédé les limites de ta personnalité et celle-ci, qui fut ta loi, demeure aussi la loi supérieure qui t'absout. Ton œuvre te fut coexistante au même titre que tes organes et elle parle par ta bouche aussi impérieusement que ta bouche te servit à nourrir tes faims et à donner le baiser. Ton œuvre palpita avec ta chair, mourut avec tes agonies, se rythma au martellement de ton cœur. Tu es resté dans la vérité de l'art et de la vie ; et de même qu'on ne juge pas un homme d'après le pli d'un de ses cheveux ou la croqueure d'un de ses doigts, toi non plus, dans les activités immenses de ton grand labeur, tu ne peux être jugé sur de simples morceaux de ta mentalité, sur des bouillons de ta sève et des éclats isolés de ta cervelle, mais seulement selon tes puissances et le sens général de ta création. Tu fus de toutes pièces un organisme en mouvement, aux cellules infiniment ramifiées et pensantes. Pour te punir, si le châtiment pouvait t'atteindre, il faudrait poursuivre la cause originelle de tes erreurs en chaque lobe de ton cerveau, en chaque fibre de ta vie nerveuse et sensible. Tout homme qui vit à la lumière la beauté nue de son âme, de ses origines et de sa pensée est sacré pour tous les autres hommes, car il a réalisé une des formes de la vérité. C'est pourquoi moi, qui suis la Justice, c'est-à-dire

l'acceptation de toutes les vérités en une seule qui est la vérité selon les temps, les consciences et les hommes, je te dis : « Va sans crainte, toi qui es apparu un aspect de l'humanité ; va, la tête haute parmi les plus hautes. »

LETTRÉ DE BONN

Le Festival de musique de chambre.

Seuls des Allemands qui ont entendu pendant cinq jours les plus belles de leurs musiques, interprétées par leurs artistes favoris, peuvent fournir un débordement d'enthousiasme comparable à celui dont j'ai été témoin au cinquième festival de musique de chambre organisé à la Beethoven-Halle par la Société de la Maison de Beethoven. Je veux vous en dire quelques mots.

Les programmes de ces fêtes s'élargissent, décidément. Je me souviens qu'à l'origine, en 1890 et en 1893, il ne s'y jouait que du Beethoven. On ne s'en plaignait d'ailleurs pas : c'est le seul maître sans doute dont le public désire écouter la musique cinq jours de suite. En 1897, Brahms venait de mourir : le Comité l'adjoignit à Beethoven sur l'affiche du festival. En 1899, tous les grands maîtres classiques y figurèrent, quelques-uns, il est vrai, par des lieder seulement. Cette année, pas de chanteurs ; rien que de la musique instrumentale avec une innovation : la présence d'un *Blaschor* comptant treize instruments à vent. C'était en grande partie la « chapelle » du duc de Meiningen, dont le protagoniste est Richard Mühlfeld, le Taffanel de la clarinette (pour lui Brahms écrivit, à la fin de sa carrière, quatre œuvres importantes de musique de chambre). Ce *Blaschor* nous a donné l'occasion d'entendre des musiques rares. Il y avait en outre le quatuor Joachim, le quatuor de dames que dirige avec tant d'autorité Marie Soldat, et, enfin, Ignaz Paderewski.

Au programme, des quatuors de Haydn, de Mozart, de Beethoven (notamment trois des derniers), un quintette d'archets de Mozart, deux sonates de piano et un trio de Beethoven. De Schubert, l'octuor op. 166 ; de Schumann, la sonate de piano op. 11 et la sonate de piano et violon op. 105 ; de Brahms le *Klarinette-Quintett*. Spécialement pour le chœur d'instruments à vent, la ravissante sérénade en si bémol de Mozart et l'octuor de Beethoven, œuvre intéressante de jeunesse composée à Bonn pour le *Blasochett*, réputé alors, de l'Électeur de Cologne. Le tout, admirablement exécuté, comme vous pensez bien.

Une révélation, cet octuor en *fa* majeur de Schubert pour quatuor d'archets (Joachim), contrebasse, clarinette (Mühlfeld), cor et basson. Œuvre savoureuse, captivante, où s'épanouit et chante l'âme féminine du poète-musicien, dans toute sa naïveté, sa spontanéité, sa simplicité ; œuvre-synthèse de l'âme viennoise elle-même, faite de sentimentalité et d'humour, d'ironie et de douceur, de mutinerie et de beaucoup de *Gemüthlichkeit*. Réalisée comme elle l'a été, personne ne s'est avisé, en aucune de ses six parties, de lui reprocher les « célestes longueurs » de Schubert.

J'ai hâte de vous parler de la soirée, la quatrième, toute consacrée à Beethoven. Ce *Beethoven-Abend* fut le *Glanzpunkt* du festival. Ce fut aussi le triomphe du tantôt septuagénaire Josef Joachim. Les derniers quatuors de Beethoven, c'est bien sa chose. Il les a popularisés, il continue à y régner sans partage ; nul autre ne parvient à l'y égaler, et probablement ne l'y égalera. Ses disciples ont acquis sa façon, sa technique, tout ce qui se peut apprendre,

mais non pas ce charme indéfinissable de son interprétation, cette sensibilité, cette délicatesse de sentiment, ni cette profondeur, cette noblesse virile, ni ce naturel, cette simplicité de primitif. C'est sans doute qu'il n'apparaît plus d'âme d'artiste douée d'une spiritualité aussi haute ! Cette qualité d'âme est chez lui la condition intérieure dont dépend tout le reste. Elle lui confère l'éternelle jeunesse. Dans les œuvres que Joachim a produites mille fois en public, on reste déconcerté devant la fraîcheur de son expression, la liberté d'allure, la vie fantastique des rythmes. Oh, ces légers *rubato* dénués d'affectation ! Jamais deux fois identiquement la même chose. Rien de stéréotypé, tout vient du cœur, source toujours renouvelée du sentiment musical. Là git, je crois, le secret de son art.

Et Paderewski ? Il nous a joué un trio, un duo et beaucoup de morceaux de piano. Partout il apporte sa souplesse slave, les coquetteries, les caressantes chatteries de son jeu. Technique surprenante. Les *forte*, les *piano*, les *crescendo*, les *diminuendo*, les nuances les plus subtiles sont réalisées par lui à miracle. Mais on sent tout cela préparé savamment, et à jamais arrêté. C'est le clichage de l'interprétation. L'âme n'est plus de la partie ; elle n'a plus rien à dire. La machine fonctionne avec une sûreté américaine ; jamais un accroc n'est à craindre, la sécurité est complète. On est étonné, on n'est guère ému. Un examen prolongé n'a pas les mêmes conséquences pour tous les grands artistes. Du premier au cinquième jour, Joachim a monté, Paderewski a descendu.

J.-G. FRESON

MAXIME MAUFRA

M. Maxime Maufra, dont quatre toiles furent exposées au Salon de la *Libre Esthétique*, a réuni dernièrement, dans les galeries Durand-Ruel, les œuvres qu'il peignit de 1897 à 1900 : marines, paysages, nocturnes, parmi lesquels un impressionnant souvenir de l'exposition universelle intitulé : *Féerie nocturne*.

Voici en quels termes M. Arsène Alexandre apprécie l'artiste : « Dès ses débuts, ce peintre a été un décidé et un fougueux. Ayant bâti lui-même son éducation de peintre sur quelques indications de Le Roux de Nantes et sur des prédilections personnelles pour les grands vieux de 1830, il jetait sur la toile avec un bel emportement, et dans un langage plein d'apreté, les motifs qui l'avaient frappé au cours de ses pérégrinations en Bretagne, les routes, les rocs, les flots, les noires verdure châtées par les bourrasques, les nuits désolées ou hostiles. C'étaient de robustes tristesses exprimées sommairement. Mais un besoin de solidité était chez lui égal à l'instinct de fougue. Même lorsque certaines parties de ses tableaux étaient un peu abrégatives, toutes étaient remarquablement agencées et construites. Sa passion de dessiner était même plus impérieuse à cette époque que son plaisir de peindre : ses toiles étaient relativement peu nombreuses, alors que dans ses cartons s'accumulaient des notes superbes, feuillets zébrés de traits rapides, rehaussés de lavis intenses, tout cela notant avec un rare bonheur la masse des montagnes, la silhouette des villes, le lointain ou le rapproché écrasant des falaises, les jeux de la lumière et des nuages. Cette joie du dessin amenait peu à peu mais en un petit nombre d'années cependant) Maufra à la pleine intelligence de ce que doit être le *tableau*. Sachant construire, il savait désormais choisir. Le premier motif venu ne lui suffisait plus ; le cadre devait enclore une ligne expressive, une

idée complète. Tout en demeurant un peintre, il ne reconnaissait pas à la nature le pouvoir de lui imposer tout ce qu'elle offre au regard. Un motif, un aspect, un effet le frappait, c'était la condition même de se déterminer à le peindre; mais ce qui devenait alors le but, c'était de généraliser cela, de le condenser par l'exécution. Aussi, chez Maxime Maufra, si la volonté est une, et lui constitue sa personnalité reconnaissable dans toutes ses œuvres, l'exécution est multiple, et c'est encore une règle très logique, car il n'y a aucune raison d'adopter un langage uniforme pour exprimer des idées ou des sensations différentes.

Phénomène assez curieux, à mesure que Maufra s'éloignait ainsi de la théorie de l'impressionnisme pur, il profitait, dans la pratique, de ses meilleurs résultats. Sa couleur devenait de plus en plus lumineuse et transparente; sa palette s'enrichissait. Comme la logique des arts est inflexible dans les bons comme dans les mauvais résultats, plus le peintre devenait maître des grandes lignes expressives d'un tableau, plus les parties secondaires prenaient d'intérêt: c'est ainsi que l'on ne rencontrait plus, à côté de trouvailles juvéniles et de traits d'éloquence révélant le véritable artiste, de ces premiers plans trop sommaires, de ces énergiques négligences du début.

Depuis environ cinq ans, il est arrivé, ainsi que je le disais, à la pleine connaissance et possession de ses ressources, et son ardeur, pour être mieux réglée, n'en est pas diminuée. Il est beau de pouvoir ainsi franchement décrire l'acheminement d'un artiste sans craindre de lui nuire: c'est une singulièrement forte garantie de sa valeur. Lorsqu'on a beaucoup lutté avec soi-même, on est mûr pour lutter avec les autres. »

M. Maufra est l'un des artistes que nos excellents critiques bruxellois traitent à l'envi de « fumiste », épithète aimable dont ils se plaisaient à gratifier jadis Claude Monet.

DEUX VENTES IMPORTANTES

Collection de Somzée.

Les plus hauts prix atteints à la vente de Somzée, qui a eu lieu du 20 au 25 mai, sous la direction de M. Jos. Fievez, expert, sont les suivants :

ANTIQUITÉS GRECQUES. — N° 13. Chytra d'ancien style, trouvée à Corinthe, 4,100 francs. N° 21. Trois « pinakes » attiques du VI^e siècle, trouvés à Athènes, 2,900 francs. N° 67. Amphore de fabrique tarentine, 2,600 francs. N° 94. Lécythe polychrome, trouvé à Gela (Terranova) de Sicile, 3,500 francs. N° 97. Aryballe athénien, 6,000 francs. N° 105. Lécythe, trouvé à Tarente, 3,300 francs.

FAÏENCES ITALIENNES. — Nos 278 et 279. Deux plats à larges bords (Piatto), 5,000 et 5,100 francs. N° 301. Plat à large bord (1530), 3,000 francs. N° 302. Assiette à large bord 1531, 7,200 francs. N° 307. Assiette à large marli, dite « tondino », 6,100 francs. N° 317. Plat, dit « tazza », sur piédouche, 7,800 francs. N° 337. Grand plat à large bord, 4,000 francs. N° 418. Drageoir oblong, 5,100 francs. Nos 433 et 434. Deux plats creux à larges bords, 6,000 francs.

TAPISSERIES. — N° 521. Tapisserie du XV^e siècle Roland à Roncevaux, 19,000 francs. N° 522. Tapisserie de Bruxelles du XV^e siècle épisodes de la Passion, 70,000 francs. N° 523. Tapisserie française du XV^e siècle l'Enfance et la jeunesse d'Hercule,

27,000 francs. N° 525. Tapisserie du XV^e-XVI^e siècle scène de mariage, 11,000 francs. N° 526. Tapisserie de Tournai du XVI^e siècle épisodes de l'Histoire de Judith et Holopherne, 21,000 francs. N° 527. Tapisserie de Bruxelles du XV^e siècle la Glorification de Jésus-Christ, 28,000 francs. N° 528. Tapisserie du XVI^e siècle la Glorification de la Vierge Marie, 24,000 francs. N° 529. Tapisserie de Bruxelles du XVI^e siècle Fiançailles, 15,000 francs. N° 530. Idem Bethsabée à la fontaine, 75,000 fr. N° 731. Idem le Sacrifice d'Érésichthon, 40,000 francs. N° 532. Idem le Mariage de Mestra, 38,000 francs. N° 533. Idem l'Adoration des Mages, 28,000 francs. N° 534. Idem la Résurrection, 32,000 francs. N° 535. Idem (la Réception d'un prince, 15,000 francs. N° 536. Idem Mariage princier, 16,000 fr. N° 537. Idem Personnages de qualité se promenant dans un jardin, 3,000 francs. N° 538. Idem le Triomphe de la Renommée, 8,800 francs. N° 539. Idem la Renommée, 8,100 francs. N° 540. Idem (le Triomphe de la gourmandise, 7,500 francs. N° 541. Idem les Israélites recueillant la manne dans le désert, 6,500 francs. N° 542. Idem (la Circoncision: d'Isaac, 4,500 francs. N° 543. Idem Rebecca à la fontaine), 5,200 francs. N° 544. Idem Episode du Livre des Rois, 5,800 francs. N° 545. Idem la Mort d'Achab, 5,600 francs. N° 546. Idem (Episode du Livre des Rois, 5,600 francs. Nos 548 (Alexandre se faisant adorer comme le dieu de la guerre; 549 Alexandre pardonnant à Timoclée; 550 (Philippe soignant Alexandre de la blessure qu'il avait reçue de Darius; 552 Zénobie faisant sa soumission à Aurélien); 553 le Triomphe d'Aurélien), 22,000 francs. Nos 551 l'Offrande du butin; 554 Une joute; 555 Scène de l'histoire antique; 12,150 francs. N° 560. Tapisserie de Bruxelles du XVI^e-XVII^e siècle Sacrifice en l'honneur d'Apollon, 5,600 francs. N° 561. Tapisserie de Bruxelles du XVII^e siècle le Choix d'une armure, 9,400 fr. N° 562. Tapisserie de Delft du XVII^e siècle Alexandre faisant mettre le feu au palais de Persepolis, 4,300 francs. N° 564. Tapisserie Bruxelles ou Audenarde du XVII^e siècle (Cléopâtre recevant Marc-Antoine, 5,500 francs. N° 565. Tapisserie de Bruxelles, du XVII^e siècle (Sacrifice à Hercule, 3,600 francs. N° 568. Idem (Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone), 7,400 francs. N° 572. Tapisserie de Bruxelles, du XVIII^e siècle (la Partie de tric-trac), 6,300 francs. Nos 573 l'Abreuvoir, 574 la Pêche, 575 la Forge), 577 la Halle, tapisseries de Bruxelles des XVII^e et XVIII^e siècles, 33,000 francs. N° 578 Allegorie du commerce avec l'Orient et 579 Neptune et Amphitrite, tapisseries de Bruxelles du XVIII^e siècle, 41,000 francs. N° 588. Tapisserie de la manufacture romaine, du XVII^e siècle (Urbain VIII reçoit l'hommage des nations chrétiennes, 4,200 fr. Nos 601 Saint Pierre et 602 Saint Paul, tapisseries italiennes du XVII^e siècle, 5,200 francs.

Collection Ch. de Hèle.

L'une des collections bruxelloises les plus intéressantes, celle de M. Ch. de Hèle, qui se composait presque exclusivement de toiles de maîtres français, a été dispersée à Paris, le 11 mai, sous la direction de M. Georges Petit.

La plupart des œuvres ont été vivement disputées par les amateurs. Voici les enchères principales :

CHAPLIN : *Ingenue*, 5,750 francs.

COROT : *Au bord de l'étang*, 25,100 francs. — *Petit rag*, 18,100 francs. — *Le Pêcheur*, 12,100 francs. — *Le Saule*, 14,500 francs.

DAUBIGNY : *Le Pêcheur*, 31,400 francs. — *Le Ruisseau*, 22,100 francs. — *Pêcheur au bord de la rivière*, 12,300 francs. — *Les Pommiers en fleurs*, 3,700 francs. — *Le Chemin du hameau*, 7,100 francs. — *Bords de l'Oise*, 5,000 francs.

DIAS : *La Route sablonneuse*, 30,000 francs. — *Le Bracelet*, 14,000 francs. — *Nymphe au bord d'une source*, 12,800 francs. — *La Forêt*, 8,725 francs. — *La Vallée*, 2,300 francs. — *Nymphe*, 3,600 francs.

JULES DUPRÉ : *La Rivière*, 19,200 francs. — *Vaches à l'abreuvoir*, 20,500 francs. — *Le Pêcheur*, 7,100 francs.

FANTIN-LATOURE : *La Toilette des nymphes*, 9,000 francs.

L'ISABEY : *Mariage au temps de Henri II*, 15,600 francs. — *Arrivée au château*, 6,925 francs.

CH. JACQUE : *Moutons dans la clairière*, 12,000 francs. — *Moutons au pâturage*, 12,800 francs. — *Le Troupeau*, 12,100 fr.

JONGKIND : *Rotterdam*, 6,700 francs.

LHERMITTE : *La Méridienne*, 9,800 francs.

ZIEM : *Le Retour de la pêche*, 20,100 francs. — *Le Port de Marseille*, 4,000 francs.

CARNET ARTISTIQUE

du 2 au 8 juin.

MUSÉE : Exposition de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition F. Stroobant (clôture le 3).

Mercredi : 8 heures. Représentation de la Comédie française : *La Parisienne*; *La Nuit d'octobre*; *Gros Chagrin* (théâtre du Parc).

Jeudi : Conférence de M. Ivan Gilkin : *La Tragédie et l'Opéra*.

Samedi : 2 h. 12 Ouverture de l'exposition Léon Dardenne (Cercle artistique).

PETITE CHRONIQUE

A l'exposition François Stroobant, dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, l'État a acquis, pour les musées du Cinquantenaire, cinq cartons, — fusains et gouaches. La ville de Bruxelles, de son côté, a acheté un triptyque représentant des coins du quartier de la Vierge-Noire démoli en 1887.

Samedi prochain, à 2 h. 1/2, ouverture de l'Exposition des tableaux, aquarelles, dessins et planches de la faune et de la flore du Congo, exécutés par M. Léon Dardenne, pendant la traversée de l'Afrique par la mission scientifique du Katanga, dont il faisait partie.

Cette Exposition, qui comprend deux cent quatre-vingt-six numéros, plus un album relatif à la faune et à la flore, se tient dans les locaux du Cercle artistique et littéraire (Waux-Hall) et sera publique à partir du 9 juin, de 8 heures du matin à 6 heures du soir.

Jeudi prochain, 6 juin, dans le préau de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (directeur-fondateur : Henri Thiébaud), 53, rue d'Orléans, conférence publique par M. Iwan Gilkin.

Sujet : *La Tragédie et l'Opéra*.

Le comité constitué pour honorer la mémoire d'Alfred Verwée, après avoir organisé une Exposition d'œuvres du maître défunt, — exposition qui obtint un succès retentissant, — s'est adressé aux pouvoirs publics pour obtenir leur participation officielle dans l'érection d'un monument dû au ciseau de Ch. Vanderstappen, qui sera adossé à un immeuble formant l'angle de la place Collignon et de la rue Alfred Verwée, à Schaerbeek.

Aujourd'hui ce comité fait appel aux amis et aux admirateurs

du maître enlevé si prématurément à l'école belge et les prie d'envoyer le montant de leur souscription pour l'érection du monument à M. Ernest Van Neck, 33, rue de la Fontaine, Bruxelles.

Pelléas et Mélisande, le drame de Maurice Maeterlinck, mis en musique par C.-A. Debussy, sera représenté à l'Opéra-Comique de Paris dans le courant de l'hiver prochain.

Le 17 juillet prochain Vincent d'Indy dirigera à Scheveningue (Néerlande) un festival de musique ancienne et moderne.

L'événement artistique du jour, à Paris, c'est l'exposition de la collection Sedelmeyer, composée de deux cent onze toiles de maîtres, parmi lesquelles la célèbre *Madone de Saint-Antoine de Padoue*, dite aussi la *Grande madone Colonna*, exécutée en 1505 par Raphaël pour le couvent des religieuses de Saint-Antoine de Padoue, à Vérone.

Cette œuvre, des plus importantes, passa de la galerie Colonna dans celle de Ferdinand I^{er}, roi des Deux-Siciles, et devint ensuite la propriété de Ferdinand II, roi de Naples. Après la reddition de Gaète, en 1861, le Roi, obligé de fuir ses États, emporta le tableau à Madrid. L'impératrice Eugénie le fit venir à Paris et exprima le désir qu'il fût acheté pour le Louvre. On en demandait un million. L'affaire était sur le point d'être conclue lorsque éclata la guerre. Le roi de Naples, retiré en Angleterre avec le titre de duc de Castro, conserva la célèbre *Madone* jusqu'à sa mort. Il la prêta au South-Kensington Museum, où elle fut exposée dans la salle des Raphaël. M. Sedelmeyer en fit l'acquisition en 1895. Il l'expose publiquement pour la première fois au profit de l'Orphelinat des Arts.

Outre cette toile fameuse, la galerie Sedelmeyer abrite en ce moment une foule d'œuvres de choix. Parmi les plus belles, un *Portrait de l'archiduc Ferdinand, cardinal, infant d'Espagne*, par Rubens, et, du même maître, une grande toile mouvementée et d'un caractère superbe : *La Conversion de saint Paul*; une *Sainte Famille* du Titien, deux portraits du Tintoret, la plupart des tableaux de peintres anglais des XVIII^e et XIX^e siècles qui furent exposés au Cercle artistique de Bruxelles : Gainsborough, Reynolds, Raeburn, Hoppner, Constable, Bonington, etc.

Bien qu'il y ait des réserves à faire sur bon nombre de ces toiles, l'ensemble est remarquable et mérite une visite attentive.

La collection de tableaux de M. Zygomalas, de Marseille, a été vendue le 7 mai chez Georges Petit, à Paris. Elle se composait principalement d'œuvres de Ziem et de Monticelli, qui ont atteint des prix très élevés. Qu'on en juge par ces quelques enchères :

ZIEM. *La Flotte sortant du port d'Anvers*, 35,000 francs. — *Le Canal, Venise*, 34,000 francs. — *Le Soir sur le grand canal*, 23,000 francs. — *Le Marché, vue d'Alger*, 21,000 francs. — *Le Coup de canon*, 19,000 francs. — *Autour de la fontaine*, 17,000 fr. — *Le Soir sur l'Adriatique*, 7,300 francs. — *Danse d'almées*, 6,600 francs. — *A l'embouchure du Bosphore*, 4,610 francs.

MONTICELLI. *La Ronde*, 7,200 francs. — *Le Paon*, 4,600 fr. — *La Bonne Fée*, 3,500 francs. — *Le Décaméron*, 3,200 francs. — *La Halte*, 2,700 francs. — *L'Impératrice à Saint-Cloud*, 2,300 francs. — *Gilles séducteur*, 2,100 francs. — *Le Puits à Sion-Saint-André*, 1,700 francs. — *L'Enfant aux roses*, 1,500 fr.

Un CH. JACQUE, *Le Retour du troupeau*, a été adjugé 37,500 fr. Un autre, *Le Pacage*, 34,800 francs. Un JONGKIND, *Le Canal, effet de lune*, a atteint 9,500 francs.

VILLE DE TERMONDE

La place de directeur de l'Académie de Termonde sera vacante au 1^{er} octobre prochain. Traitement 3,000 francs. Les artistes qui désirent postuler cette place devront s'adresser à l'administration communale de Termonde, avant le 1^{er} juillet.

Un examen sera prescrit devant un jury à nommer par la Ville.

Le jury, sans classer l'ordre de mérite, statuera sur la capacité du candidat.

Le choix sera fait parmi les candidats reconnus capables par le jury.

L'Académie française vient d'élire deux « immortels » : le marquis de Vogüé et M. Edmond Rostand.

Au Salon de la Société des artistes français, on a voté jeudi pour l'attribution de la médaille d'honneur. Le scrutin a été négatif dans les sections de peinture et de sculpture. Pour la gravure, M. Mongin a obtenu la médaille.

En vue de protéger la beauté des paysages, qu'aucune loi ne défend en France, dit la *Chronique des arts*, M. Beauquier, député du Jura, vient de déposer sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi aux termes duquel il serait nommé dans chaque département, par le conseil général et les conseils municipaux, une commission de vingt et un membres, dite « commission des sites pittoresques » qui, composée d'artistes, d'amateurs, de membres du Club alpin ou du Touring-Club et de délégués du ministre des Beaux-Arts, serait chargée de dresser la liste des paysages intéressants de la contrée, et de désigner, sur cette liste, ceux qui méritent d'être « classés ». Un arrêté du préfet signifierait le « classement » au propriétaire, dont l'agrément, à la différence de ce qui se passe pour les monuments historiques, ne serait point demandé. Le seul droit du propriétaire qui se prétendrait lésé par cette servitude serait de réclamer au département une indemnité, comme cela se fait en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique.

De son côté, M. Dubuisson, député des Côtes-du-Nord, a déposé une proposition du même genre, quoique moins draconienne, élaborée de concert avec MM. Jean Lahor, Haraucourt et Le Goffic.

La Société *Franz Liszt*, de Pesth, ouvre un concours international pour la composition d'un opéra. Le prix est de 4,000 couronnes, soit 4,200 francs. Le sujet doit être tiré de l'histoire de la Hongrie, de ses légendes, ou de sa vie actuelle. Les partitions peuvent être envoyées à M. Edmond de Mihailovich, à Budapest, jusqu'au 31 décembre 1902.

La deuxième livraison de l'*Art belge au XX^e siècle* (1) vient de paraître. Elle contient des reproductions photographiques d'œuvres de MM. Courtens, O. Dierickx, Frédéric, Verheyden, Braecke, Hankar, Lagae, Rousseau et Stobbaerts.

(1) Bruxelles, Liorel, rue Guillaume Stocq, 13.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Entre Ostende et Nieuport

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉCENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
-MOZAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
-ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le mardi 11 juin et quatre jours suivants

d'une importante collection de **LIVRES** anciens et modernes
DESSINS ET ESTAMPES

Provenant de la bibliothèque de feu M. le baron van der STICHELE de MAUBUS, etc.
La vente aura lieu, à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86^a, rue de la Montagne, à Bruxelles, ou l'on peut se procurer le catalogue (1,161 numéros).

Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
 BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Vent dans les moulins, par Camille Lemonnier (GEORGES RENCY). — La Captation de la Vie (HENRY DETOUCHE) — L'Exposition internationale à La Haye (G. LEMMEN) — Le Festival rhénan (C. D.) — Deux Conférences à Liège (X. N.) — Petite Chronique.

LE VENT DANS LES MOULINS

Par CAMILLE LEMONNIER

C'est l'histoire d'une conscience.

Dries Abeels, le fils du marchand de lin, trouve que la vie est douce, quand on n'a rien à faire. Il fume des pipes en regardant pousser le blé. Sans cesse, on le voit errer dans les petits chemins de la campagne. Tantôt il est chez Kokx, le peintre rustique, tantôt chez Maris, le vieux musicien dément, dont la fille Mamie fait battre son cœur. Il entre aussi dans les maisons pauvres et annonce aux paysans le jour prochain du bonheur universel. Dries n'est pas un socialiste. Mais le démocrate chrétien Flanders lui a ouvert les yeux sur les misères des villages. Il a lu les récits naïfs de Piet Baezen où

sont dépeintes les détresses des humbles. La pitié et l'égoïsme luttent en lui. Il voudrait faire quelque chose pour se rapprocher des misérables. Pourtant, il est si bon de manger des crêpes dorées, le jour de la Toussaint; il est si bon d'aller, de ville en ville, avec le fils de la potière, visiter les pratiques : on se remue, on voit du pays, Gand, Bruges, les béguinages, et l'on ne fait rien. C'est délicieux !

— « Prenez patience, dit-il aux paysans, un jour ce sera fini du maître et des impôts. »

— « Oui, répondent le tailleur, le cordier, le tisserand et les autres. Ce n'est pas à vous, Dries Abeels, que manquera la patience. On sait bien que vous êtes le fils du marchand de lin ! »

Dries courbe la tête sous la moquerie. Il est riche, il ne fait rien. Comment les pauvres l'écouteront-ils ?

Flanders, dans une barquette, harangue la foule qui se masse sur les rives. Une pierre traîtresse l'étend dans son sang. Dries, un instant, se croit une âme de héros. Il agite un mouchoir sanglant et clame des paroles de vengeance. Il s'admire lui-même. A-t-il trouvé, enfin, le secret de son bonheur ? Non, ce n'est pas encore cela. Son exaltation tombe. C'est autre chose qu'il doit faire.

Quelle chose ? Mamie la lui révèle. Elle lui dit en riant qu'on l'a vu dormir une journée entière à côté de Dolf, le fils du potier, pendant que les abeilles butinaient à l'entour. Ah ! voilà, tant qu'il ne travaillera pas de ses mains, il n'osera pas murmurer à Mamie qu'il l'aime. Et Dries devient l'apprenti du menuisier. Sa mère et sa servante le blâment, le village entier se moque de lui. Mais son cœur, maintenant, est en paix dans sa poi-

trine, il connaît la joie du travail, le délice des dimanches reposants, il peut consoler les paysans et faire à Mamie le timide aveu de son amour. La conscience de Dries est éveillée. C'est la vie elle-même, la vie des Flandres maternelles, qui a voulu cet éveil. Et l'on ne résiste pas à la vie pas plus que les moulins ne résistent au vent qui souffle de la mer.

*
**

Sentez-vous la délicate allégorie? Dans tout le livre, il y a des moulins qui font des croix sur l'horizon. Le vent arrive et s'engouffre dans leurs ailes. Qui pourrait les arrêter de tourner? Ainsi lève la graine confiée à la terre. Ainsi la petite fève est comme un petit enfant. Ainsi, un jour, se fera la moisson de justice et de réparation. Et la conscience de l'homme, quand le bon vent la pousse, va de même jusqu'au bout de son chemin.

Le *Vent dans les moulins* est un bon livre, un livre infiniment moral, comme tous les livres de Lemonnier, un livre d'espoir et de vie. Sa lecture ressuscite en nous des énergies. On ne se savait ni si ardent, ni si bon, ni si tendre. C'est un livre de communion et d'amour.

Toute la Flandre y vit sa vie, depuis la cime chantante des arbres, jusqu'à la cendre des morts. Une ferveur puissante anime les descriptions et les peintures. Les saisons y sont dramatisées. La pluie, la neige, le soleil sont des personnages, cousins germains de Dries, de Gide Keukelaer et de tous les petits paysans. Les bêtes ont des âmes muettes et pensives. Les vaches, là-bas, lavées de lumière, passent la rivière à la nage. Le petit pêcheur d'anguilles jette ses filets. Des pigeons se rengorgent sur les toits rouges, et dans le soir béni qui descend du ciel, la sainte odeur de la terre monte comme une chanson.

Ah! les chansons aussi, les belles chansons de Maris, tour à tour terribles et dolentes, hymnes ou plaintes, romances, appels aux armes : Kling, klang! Elles sont la voix diverse des heures. On les entend dans la joie et dans la peine. Elles renouent le passé morne aux mirages de l'avenir.

Et, dans les décors criants de vérité qui nous transportent au plein milieu d'un village des Flandres, toutes ces âmes vivantes que nous apprenons à aimer! Elles sont craintives et résignées, ardentes en dedans, retorses un peu et malicieuses, et toutes un peu enfantines, comme de vraies âmes flamandes. J'aime Dries Abeels, Gide Keukelaer et Piet Daezen et Flanders et Maris et Kokx et Mamie, la belle fleur de vie, la première étoile qui luit au ciel! J'aime le livre entier, parce qu'il m'a fait vivre durant trois cents pages d'une vie qui n'était pas la mienne, avec une illusion parfaite. Je le déclare hautement : Le *Vent dans les moulins* est un sommet dans l'œuvre de Camille Lemonnier.

Notre Maître à tous, vous qui, dans votre âme géante,

avez fondu nos deux âmes nationales, vous dont la Belgique entière devrait honorer sans lassitude le labeur immense, vous venez de répondre comme un dieu aux sots et aux misérables qui ont voulu faire pour vous de Bruges-la-Morte la station douloureuse d'un calvaire. Ils espéraient que votre Flandre bien-aimée vous serait marâtre. Leur attente a été déçue. Et aujourd'hui, pour combler leur rage à jamais impuissante, vous leur offrez sans amertume votre cantique d'amour à la mère Flandre!

GEORGES RENCY

LA CAPTATION DE LA VIE

A M^{me} CLAIRE DEMOLDER

« Quel plaisir de posséder ainsi des souvenirs de choses qui ne sont plus! De faire passer sous ses yeux les images des êtres chers disparus, que nous voyons représentés tel jour, à telle heure, dans tel décor! Quelle joie que cette prise de possession dans le temps, que cette fixation de la vie captée ainsi définitivement! Les visages aimés seront immuables, toujours jeunes, s'adapteront sans cesse à nos pensées d'alors; ce sont nos sentiments de ce jour-là, nos pensées intimes de ce moment, qui renaissent aussitôt à la vue de ces épreuves que la merveilleuse photographie nous donne. La jeunesse est arrêtée ainsi, bravant désormais la loi du déclin des êtres. C'est l'éternité d'un sourire et de la santé!... » Ainsi parlait une femme au cœur d'or en regardant divers portraits de son époux trépassé.

Entraîné par la succession lente des phrases qui voguaient au gré des pensées, je songeais qu'elle avait raison.

— Je ne suis pas comme toi, mère! dit sa fille sortant de sa rêverie. La plupart de ces photographies, pour ne pas dire toutes, me sont désagréables à voir. Je les regarde non seulement avec dédain, mais je leur suis profondément hostile, car aucune ne m'a donné ce que j'aimais chez les êtres chéris. Des natures délicieuses m'apparaissent avec des mines ingrates, des âmes bonnes revêtent malencontreusement une physionomie dure, des ombres intempestives brutalisent des traits adorés, et quand ce n'est pas la raideur des poses qui m'agace, c'est la banalité qui m'offense. Cette éternité de la pose, qui te ravit, m'est pénible à subir; et je me désespère en pensant que je serai forcée de voir toujours ainsi un parent ou un ami, dans une attitude maladroite si elle est surprise, prétentieuse si elle est combinée. Et le regard, cette lueur magique dans laquelle on communique la vie, d'où la passion découle et brûle, d'où le sentiment s'infiltré et nous attendrit, où le voyez-vous dans les photographies? Pour moi, je n'ai qu'un désir, c'est de les enfouir profondément sous les papiers, dans les tiroirs, au tréfonds des coffres, et loin de chercher à les revoir jamais, j'en appréhende au contraire l'exhibition. Quand je veux évoquer l'image d'un être aimé, je clos légèrement les paupières sous la préoccupation de la vision, je fais abstraction de tout ce que j'ai vu le représentant, je me débarasse l'esprit de tout ce que j'en connais, et je ne veux que lui, que lui seul; je reste ainsi en tête-à-tête avec son souvenir, celui que j'ai gardé bien à moi, profondément enfoui, et qui vient docilement à l'appel de mon esprit pour satisfaire mon cœur.... »

Et j'abondais dans le sens de la jeune femme, car au fur et à mesure qu'elle parlait, j'étais pénétré de ses paroles dont je ressentais la sincérité et la justesse.

Ma pensée se prolongea avec des incohérences et des contradictions successives. Qui donc au monde pourrait rendre le double de la beauté? Tous n'avons-nous pas été frappés aux expositions de peinture de voir l'indigence des plus éclatants portraits auprès des contemporaines qui passaient devant eux, pimpantes ou somptueuses? Qui rendra la vie qui circule avec ses mille manifestations de forme et de couleur? Les portraits n'acquiescent leur prestige qu'avec la collaboration du temps. Nous les savons disparues à tout jamais, les belles d'autrefois, et nous magnifions par le rêve les représentations que les musées nous en offrent. Combien devait être captivante Catarina Cornaro, la reine de Chypre, d'après le portrait qu'en a laissé Lorenzo Lotto à la Brera de Milan et le Titien aux Uffizi de Florence! Quel souvenir persistant je conserve encore de la *Séduction* de Paris Bordone, ainsi que de la femme étrange de Giorgione qui est à la National Gallery. Celle-ci m'attirait irrésistiblement à chacune de mes visites et ce n'était pas sans un sentiment de malaise indéfinissable que je me libérais de mon extase. Il faut dire que je suis particulièrement subjugué par les artistes vénitiens du XVI^e siècle. Ils ont à la fois l'allure hautaine et la magie de la couleur — et toutes ces toiles évoquées, toutes ces images d'autres temps passaient et repassaient non devant mes regards, mais comme si des écrans eussent été placés derrière, entre mes yeux et mon cerveau.

L'art avec ses ressources combinées peut emprisonner la Grâce, mais c'est l'exercice de notre faculté personnelle de vision qui, dans notre admiration seule, animera l'œuvre et nous donnera la spasmodique extase qui doit ressusciter un instant la Beauté.

HENRY DETOUCHE

L'Exposition internationale à La Haye.

Elle est loin, certes, de manquer d'intérêt, cette première Exposition internationale installée dans le spacieux manège de la « Villa Boschoord »; elle exhale même un franc parfum de jeunesse qui fait souvenir des bons salons des XX ou de l'Association pour l'Art. Son arrangement non plus n'a rien du guindé et du systématique quasi officiels auxquels nous ont trop accoutumés les « petits Salons » bruxellois qui visent à l'élégance de la tenue. Ainsi, les peintures alternent avec les dessins ou les aquarelles, disposition qui écarte toute fâcheuse monotonie et ne localise pas l'intérêt à tel endroit de la salle. Une tablette de simple bois blanc courant le long de la cimaise supporte des bibelots, de menues statuettes; sur des écrans-étagères, divisant l'étendue du local, — et qui remplacent avantageusement les vitrines-aquariums, — s'appendent les estampes et prend place le nombreux et obligé cortège des objets d'art, poteries et reliures. Tout contribue à conférer à l'ensemble un aspect clair, intime et familier.

Contrairement à ce que l'on voit chez nous, l'exposition ouvrit ses portes sans que cet événement prit les proportions d'une solennité mondaine et — fait dont la constatation attribue au public de La Haye une précieuse suprématie mentale sur celui de Bruxelles — les invités semblaient être venus là simplement pour voir des tableaux et non pour être eux-mêmes remarqués. La Haye paraît ignorer également les jeunes Christs de la Terre

d'Ombre, les Absalons du Prix Godecharle, toute la séquelle lamentable et ridicule des pâles rapins à feutres, cravates et manchettes romantiques — fleur et espoir de nos académies. Quant à la babillarde et minauidière secte des oisonnes esthétiques et littéraires, — cette plaie de notre temps, — elle constitue, pour le bonheur de nos voisins, une minorité plutôt négligeable.

A part ceux de quelques artistes néerlandais, la plupart des noms qui figurent au catalogue nous sont connus; nombre d'œuvres ayant été vues déjà à Bruxelles, nous ne citerons que pour mémoire la nombreuse série des Rops et des Mellery provenant de la collection Storm de 's Gravesande; le *Portrait de M^{me} F.*, l'un des beaux portraits de Van Rysselberghe; les sculptures de Meunier et de Minne; les paysages de Signac et de Cross; les deux exquis Denis, *Le Bac* et *Le Pas de la porte*, et d'anciens et charmants *Paysages brabançons* de Degouve de Nuncques. Dans la *Place du Théâtre-Français*, où sous un ciel pluvieux le boulevard allonge sa perspective, Pissarro met toute l'animation grouillante de Paris. Raffaelli pare de cadres Louis XV très dorés ses loqueteux et ses petites dames, tableautins mièvres où ne subsiste nul vestige des rudes qualités d'autrefois.

Citons encore les très beaux dessins en couleurs de Steinlen, d'une ironie joyeuse; trois panneautins, captivantes surprises de ce très étonnant Vuillard; et une série d'excellents Dario de Regoyos, scènes d'Espagne, auxquelles notre Môme-Solvay, c'est entendu, préférera toujours un air de guitare.

Dans trois natures-mortes et un austère et farouche *Portrait de l'artiste* éclate la maîtrise de Cézanne; cinq toiles de Van Gogh, portrait, fleurs et paysages, proclament le génie encore méconnu de ce violent, le plus vraiment *peintre* de ce temps. Tirées de la collection Hoogendijk, dont elles sont l'honneur, ces œuvres de tout premier ordre et de choix judicieux suffiraient au prestige d'une exposition. James Ensor, loin de souffrir d'un tel voisinage redoutable, — où, dirait-on, se magnifie même et s'illumine son *Coq mort*, — se hausse à la taille de ces maîtres.

Les noms de Maufra, Morren, Redon, ceux de P. Dupont et E. Orlik, graveurs curieux, l'un à la manière de Dürer, l'autre à celle des Japonais, complètent la liste des exposants étrangers.

Par l'amour de la réalité et du sol natal, par les mêmes qualités d'intimité, de précision, de minutie, de patience réfléchie et de méticuleuse *propreté* dans l'exécution, — qui caractérisèrent les petits maîtres du XVII^e siècle, — la jeune école hollandaise reste fidèle à la tradition nationale. Ce sont les paysages clairs; nets, parfois un peu secs, d'Hart Nibbrig; ceux à l'aquarelle et à la pointe d'argent de Wiggers; les eaux-fortes de Witsen, traduisant avec une fidélité quasi photographique les vieux quartiers d'Amsterdam et de Dordrecht. Dirk Nijland apporte la même probité dans l'exécution de deux dessins à la plume d'une indéniable puissance (*Gezicht op Brussel* et *De Tuin*) et d'une impressionnante aquarelle, *De Noord bij Dordrecht*, qui garde dans l'extrême profusion du détail une singulière ampleur. Début remarquable d'un jeune homme et nom à retenir.

Bauer, dont on a vu les belles planches à l'exposition des aquafortistes à Bruxelles: scènes de l'Inde dont l'atmosphère mystérieuse l'apparente à Rembrandt. Storm de 's Gravesande surprend par la juvénile bravoure d'un art sain et vigoureux, par la franchise et le bon aloi de ses pointes-sèches.

Zilcken, Isaac Israëls, Karsen, Moulijn n'apportent dans une contribution trop restreinte aucune note nouvelle.

De W. Sluijter, dont la personnalité se cherche encore, d'ha-

biles dessins humoristiques qui décèlent une admiration pour Cappiello.

Zijl, l'intéressant statuaire, qui a tenté je crois de restituer à la sculpture une fonction purement monumentale, est insuffisamment représenté par une *Tête d'enfant* en bas-relief.

Il reste à signaler, dans les industries d'art, les poteries, connues déjà, de Finch et de Hoeker, les ornements de livres de Veldheer, de Lauweriks et De Bazel et les reliures et essais de travail du cuir de Løeber.

Deux artistes, Jan Toorop et Thorn Prikker, autant par leur originalité que par l'importance et la variété de leur œuvre, occupent dans l'art de leur pays une place considérable et exigent une mention spéciale.

On sait la déconcertante diversité de Toorop et le protéisme de son art aux orientations multiples. Tour à tour réaliste ou symboliste, portraitiste littéral ou décorateur de surfaces, il est à la fois de toutes les écoles; toutes les méthodes lui sont familières et selon le caprice du moment ou le sujet qu'il traite il choisit dans l'éventaire des techniques et des procédés ceux qui lui paraissent devoir le mieux servir son but. Cette nombreuse variété de manières souvent antithétiques ne laisse pas que d'enlever à l'ensemble de son œuvre cette homogénéité qu'on trouve dans la production des maîtres. Toutefois, on en conclurait trop vite à l'absence de personnalité car, sans jamais sombrer dans le pastiche, cette originalité particulière qui marquait déjà les premiers débuts de Toorop demeure au contraire aiguë et vive.

Toorop expose une toile importante : *De Dorpelwachters van de zee*. Rigides, hiératiques, l'œil fixe dans des faces ravinées par l'âpre métier marin, par l'âge et la misère, deux vieux pêcheurs assis dans la dune réchauffent au soleil leur carcasse pitoyable. A leurs côtés des fillettes jouent avec des fleurs et derrière eux, silhouettes sur le ciel et la mer bleus, des pêcheurs, des femmes, une ronde enfantine. Le jour calme et gai, l'heureuse indifférence ambiante contrastent avec la détresse morale et la décrépitude des vieux. D'une couleur éclatante, exécutée par larges touches divisées, d'aspect rude et brutal en certaines parties, cette toile, sans conquérir d'emblée la sympathie, force l'attention, étonne par des qualités puissantes et contient des détails charmants. Mais qui n'y voudrait voir qu'une scène de réalité stricte méconnaîtrait sans doute les secrètes intentions du peintre; ce seul titre, volontairement énigmatique, *Les Gardiens des portes de la mer*, doit conférer au tableau, je le crains, une portée de vague revendication humanitaire.

C'est dans les œuvres que n'altère nulle influence étrangère à la saine peinture — mysticisme, symbolisme, satanisme ou même socialisme — que Toorop se prouve le parfait et puissant réaliste, évocateur de vie, qu'il est naturellement. Son dessin est volontaire, large et précis à la fois, et sa peinture, d'une barbarie ingénue et savante, d'une richesse toute orientale, a la consistance et l'éclat des émaux. Les vagues vertes et écumeuses, les barques enluminées aux voiles rouges, les casaques jaunes des pêcheurs, — toute la « scenery » des côtes est le prétexte de ses meilleurs tableaux.

La beauté féminine, qu'il aime en un décor coloré et fleuri, les grâces de l'enfance, dont il surprend la mobilité des gestes, trouvent en Toorop un traducteur incomparable. Aux portraits dessinés ou peints, aux dessins rehaussés de pastel, aux affiches, aux pointes-sèches d'un caractère si individuel ne se limite pas le champ de son activité. Ainsi, un panneau céramique d'une

belle allure décorative, destiné à la nouvelle Bourse d'Amsterdam, et une porte de foyer, exécutée en cuivre repoussé par l'artiste lui-même, complètent son envoi et montrent avec quelle souplesse son talent se plie aux métiers d'art et aux travaux industriels.

Thorn Prikker n'est guère connu à Bruxelles que par de très étranges compositions, vues jadis aux XX, et dont le symbolisme obscur et parfois impénétrable était racheté par une singulière recherche de beauté dans l'arabesque et la rare habileté du métier. Ce sens de l'ornementation, qui s'affirmait si personnel déjà, ne pouvait trouver qu'en dehors de la peinture de tableaux une adaptation logique et définitive. Prikker le comprit et toucha à diverses industries d'art pour se spécialiser bientôt dans la décoration des tissus. Ses soies, ses velours décorés en « batik » sont d'ailleurs célèbres : la profusion, la richesse, l'étrange beauté des dessins leur confèrent une inestimable valeur d'art.

Un berceau d'enfant, un meuble à layette, un paravent sont les récents travaux de Prikker. Bien qu'il s'agisse ici de la création d'un artiste, on constate tout d'abord, et avec surprise, car le fait n'est point commun, la parfaite appropriation des moyens au but : ces meubles, en effet, répondent exactement à l'usage qu'on peut exiger d'eux et, sans prétendre au fâcheux *esthetisme*, atteignent à une absolue beauté. Taillés dans un bois sombre inerusté d'ivoire et ciré, ils sont de lignes simples, toutes droites; et le problème y est résolu d'une décoration sculpturale, à la fois fouillée et sobre, mais si bien ordonnée qu'elle se fond dans l'harmonie générale et n'accapare pas l'attention au détriment de l'ensemble. L'examen du détail nous révélera les motifs charmants tirés de la faune et de la flore qui constituent la grâce ingénieuse de cette décoration où l'écueil est évité des faciles allégories sentimentales; en effet, nul « sujet » relatif à l'enfance ne plaque les flancs de ce berceau ou les parois de cette armoire; ces fades gentillesses où triomphe l'art français ne sont pas le fait de Prikker qui est un grand artiste *barbare*, — tout à la fois puissant, naïf et délicat. Il serait injuste de ne pas mentionner ici le nom de M. Altorf, le précieux collaborateur de Thorn Prikker, à qui est due l'admirable exécution de ce mobilier; ce jeune et intelligent praticien donnera quelque jour, il faut l'espérer, des œuvres personnelles.

Mais il est regrettable que Prikker n'ait cru devoir montrer qu'une face de son art, car il ne se voue pas de façon exclusive à l'industrie du meuble ou des tissus; l'artisan n'a pu tuer le peintre qu'il fut au début et le voici, libéré du mysticisme un peu maladif d'autrefois et fort d'un ardent amour du vrai et de la vie, sollicité par les spectacles toujours renouvelés des bois, des champs et des grands ciels. Dans une surprenante série de dessins aux crayons de couleur qui figure dans la collection du Dr Leuring, de La Haye, Prikker fixe en de frustes et rapides notations, empreintes cependant d'un caractère définitif et magistral, des fugacités d'effets, des synthèses de paysages : évocation des rives de la Meuse et de notre Wallonie que l'artiste affectionne.

G. LEMMEN

LE FESTIVAL RHÉNAN

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

C'est à Cologne qu'a eu lieu cette année, pendant les fêtes de la Pentecôte, le célèbre festival de musique qui attire toujours une affluence énorme de musiciens et d'amateurs. Et certes, par l'intérêt du programme et le soin apporté à son exécution, cette grande solennité annuelle demeure-t-elle au premier rang des fêtes musicales de l'Allemagne. Des chœurs exceptionnellement nombreux (93 ténors, 143 basses, 165 sopranos, 168 contraltos, plus 125 voix d'enfants requises pour l'interprétation du *Te Deum* de Berlioz) et un orchestre composé de 153 instrumentistes forment, avec les sept solistes, un effectif inusité merveilleusement discipliné et conduit avec autorité par M. Wullner. L'orchestre surtout mérite tous éloges pour son homogénéité et sa souplesse. Si certains instruments, clarinettes et hautbois, laissent un peu à désirer, les cuivres se distinguent, en revanche, par leur sonorité moelleuse et fondue. Il y a quarante ans, les solistes belges occupaient dans l'orchestre une place de premier rang : on y voyait, de 1860 à 1870, Debas, Jules Deswert, Artot, Léonard, Duhem ; plus tard, Merck. Aujourd'hui, c'est à peine si un ou deux Liégeois figurent encore dans la phalange instrumentale.

La première journée, consacrée à Beethoven, nous donna la joie d'entendre, exécutées en perfection, après l'ouverture *Zur Weihe des Hauses*, la *Missa solennis* et la IX^e symphonie.

Les chœurs intervinrent dans l'une et l'autre de ces deux grandes œuvres avec une sûreté et une justesse impeccables, remplissant la vaste salle de sonorités superbes, tour à tour d'une douceur infinie et d'un éclat saisissant. Le *Benedictus*, malgré ses difficultés techniques, et l'*Agnus Dei*, ont en particulier, donné, dans l'exécution de la Messe, la plus haute impression d'art. Le quatuor de solistes ne comprend aucune étoile : mais les artistes, M^{me} Nordewier-Redingius, M^{lle} Tilly Koenen, MM. Louis Wullner et Klopfer sont des chanteurs consciencieux, habitués au texte classique, et leurs voix s'harmonisent à merveille. Le contralto de M^{lle} Koenen est, par la qualité du son, très impressionnant, sans avoir néanmoins l'ampleur et la puissance de la voix de M^{me} Joachim. Le style de cette grande artiste paraît avoir influencé celui de la jeune cantatrice. Quant au ténor, M. Louis Wullner, fils du directeur du Conservatoire de Cologne, détail intéressant : il était sinon bête, du moins très mal partagé au point de vue de la voix et de la diction. A force de travail et d'énergie, il est arrivé à corriger ses défauts au point de devenir conférencier et déclamateur, puis chanteur. Son succès aux concerts de Gurzenich fut tel que le comité du festival rhénan n'hésita pas à lui proposer l'emploi de ténor aux fêtes de la Pentecôte.

La *Symphonie avec chœurs* a été un triomphe. Depuis quarante-cinq ans que je suis les grands concerts et festivals, je n'ai jamais assisté à une exécution plus parfaite de cette œuvre sublime. La partie instrumentale a été merveilleusement rendue, chacune des parties accroissant dans l'auditoire l'enthousiasme qui s'était manifesté dès le début : chœurs et solistes ont été, de même, au-dessus de tout éloge.

Mais la perle des trois journées fut, le lendemain, l'interprétation de la cantate de Bach dite *Reformation Cantate*, dont M^{mes} Nordewier et Koenen et M. Klopfer, superbement soutenus par les chœurs, ont interprété avec un style simple et émouvant, exactement approprié à l'esprit de cette œuvre unique, les airs et récitatifs, couronnés par la formidable explosion de sonorité que le *cantor* de Saint-Thomas a donnée au mot *Amen* qui termine le choral final. On a beaucoup applaudi aussi M^{me} Nordewier dans les « Lamentations » d'*Iphigénie*. Le *Tasse*, de Liszt, évocatif d'orchestres tziganes et de rapsodies bohémiennes, n'a guère paru à sa place dans le cadre classique du festival. En revanche, le *Te Deum* de Berlioz, dans lequel M. Wullner chanta admirablement un rôle de récitant accompagné par l'orgue et les chœurs, intéressa vivement le public. Le final est merveilleux d'ampleur et de plénitude. La symphonie en *ut* de Schubert, à laquelle l'orchestre donna beaucoup de charme et de délicatesse, clôtura avec succès ce deuxième programme.

Le troisième, plus corsé, nous offrit, outre une symphonie de Brahms, la *Chevauchée des Walkyries*, le *Don Juan* de R. Strauss, brillamment exécutés sous la direction de M. Wullner, deux œuvres pour piano et orchestre, le Concerto en *mi majeur* de Mozart et la Fantaisie de Beethoven avec chœurs, l'une et l'autre jouées par M. Raoul Pugno. Pugno est un merveilleux artiste : légèreté de doigté, rapidité et égalité du trait, puissance de sonorité et fougue, trille impeccable, il réunit les plus belles qualités du virtuose et, quelles que soient les difficultés techniques qu'il ait à surmonter, il demeure toujours classique. C'est un pianiste de style qui repose des prestidigitateurs et équilibristes de la touche d'ivoire. Aussi son succès a été énorme : et par quatre fois il dut venir saluer le public ravi.

On entendit enfin un fragment de l'œuvre si poétique et si douloureuse de Schumann : *Le Paradis et la Péri*, dans laquelle M^{mes} Willech et B. Hoffmann donnèrent, à côté de M. Wullner, de M^{mes} Nordewier et Koenen, une physionomie caractéristique aux personnages de la Péri et du Pestiféré. Mais ce fut surtout dans la scène finale de la *Valkyrie* que les deux artistes remportèrent leur plus décisif succès. La voix dramatique, homogène et d'une impeccable justesse de l'une, le style et la compréhension artistique de l'autre donnèrent à cette grande page, l'un des sommets de l'art lyrique moderne, une ampleur superbe. Ce fut l'un des « clous », et le plus gros succès de ces trois journées si bien remplies, qui valurent à l'excellent et toujours jeune chef d'orchestre les ovations les plus chaleureuses.

C. D.

Deux Conférences à Liège.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Nous avons eu la faveur d'entendre à quelques jours de distance deux conférences tout à fait remarquables ; le fait n'est point si fréquent qu'il ne mérite d'être signalé ; l'une est de M. Charles Gide, l'économiste français, et fut donnée à la Société des étudiants en droit, l'autre de M^e Edmond Picard, à la Conférence du Jeune Barreau.

M. Charles Gide nous entretient de « l'Age de la houille », et c'est dans une langue claire, élégante, enflammée, d'une surprenante envolée que parle l'économiste.

Pour ceux qui l'écoutent, c'est de l'étonnement et du ravissement. Ils attendaient un professeur précis, documenté, à l'argumentation froide, et voici qu'un orateur abondant et coloré, un poète, devrais-je dire, s'élève jusqu'aux plus hautes cimes du lyrisme.

Il n'est plus seulement le moraliste ardent, l'apôtre qui la veille, aux Étudiants libéraux, exaltait en termes magnifiques la Solidarité, — qu'il nous représentait, à mon sens, trop comme un devoir moral, pas assez comme une nécessité sociale scientifiquement démontrée. Non ; cette fois, c'est bien un poète qui profère cette prose rythmée, toute parée de broderies, toute brûlante d'émotion ; c'est un poète qui grave en nous ces tableaux contrastants : l'un des misères sociales, des hideurs esthétiques et morales suscitées par l'exploitation de la houille ; l'autre de l'apaisement fraternel, de l'humaine félicité, du respect de la nature, qui naîtraient à l'âge de l'électricité, puisant sa force motrice aux cours des eaux claires.

Le caractère essentiellement littéraire de cette conférence m'a déterminé à la noter ici. Sans doute l'auront-ils jugée surtout superficielle et peu démonstrative, les esprits imbus d'intérêts immédiatement pratiques ; mais ceux dont l'âme, éprise de beauté, est prompte à sentir, se sont éjouis de cette haute leçon.

Tout autre est le génie oratoire d'Edmond Picard : Il est précis, nerveux, incisif jusqu'à l'âpreté.

Les pensées affluent, se pressent variées au cerveau, et, si compliquées soient-elles, se formulent en phrases rapides, nettes, pittoresques.

Il ne s'attarde pas aux images ouvragées, aux élégances recher-

chées de la langue. C'est plus encore dans la conception que dans l'expression que se manifeste sa prodigieuse imagination.

L'attention est sollicitée, conquise, soutenue par la netteté de la parole, par la vigueur de l'argumentation, par la richesse de la sève qui les alimente.

La manière de M^e Picard est si serrée, si pressante qu'il imprime comme à coups secs et pénétrants sa conviction dans le cerveau de l'auditeur; celui-ci parfois subit malgré lui cette étreinte et souvent, en dépit de son intime protestation, a grand-peine à s'en dégager. C'est du plus grand art.

M^e Edmond Picard a parlé de l'œuvre de Rodin. Ce lui fut occasion d'énoncer, avec quelle luxuriante abondance, des idées précieuses sur la vie, sur l'art, sur la critique.

L'espace nous manque pour nous y arrêter comme nous le souhaiterions.

Après nous avoir décrit avec une rare maîtrise l'œuvre du sculpteur, nous avoir indiqué la perfection de son faire, M^e Picard spécifie les caractères particuliers de sensualisme et d'intellectualisme intenses qui assurent à Rodin une place unique.

Comme Phidias, comme le naïf et grand Anonyme gothique, comme Michel-Ange, il marque une époque de l'histoire de la sculpture.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche 9 juin, à 3 h. 1/2, au parc du Cinquantenaire, fête organisée par la section bruxelloise de l'Association de la Presse belge: Exécution de la *Rubens-Cantate* de Benoit, exécutée par huit cent cinquante chanteurs et instrumentistes.

C'est, comme nous l'avons annoncé, jeudi prochain, à 1 heure précise, que sera exécuté à Louvain la *Sainte-Godelive*, d'Edgar Tinel (texte flamand d'Hilda Ram). Cette solennité musicale promet d'offrir un très grand intérêt.

M. Jakob Smits organise à Anvers, au Cercle artistique, une importante exposition de ses œuvres. Elle réunira soixante toiles de l'excellent artiste et s'ouvrira samedi prochain, 15 juin.

Par arrêtés royaux du 30 mai dernier MM. Juliaan De Vriendt et Jan Blockx ont été respectivement nommés directeurs de l'Académie royale des Beaux-Arts et du Conservatoire royal de musique d'Anvers.

La section d'architecture de la Société des artistes français, réunie la semaine dernière, a décerné la médaille d'honneur à M. J.-A. Tournaire, auteur d'un projet de restauration des anciens temples de Delphes.

Louise de G. Charpentier va faire son tour d'Allemagne. Berlin la représentera au début de la saison prochaine, et après Berlin Hambourg, Brême, Nuremberg, Cologne, etc. La traduction allemande est due au docteur Neitzel, critique et musicologue en vue.

Une autre partition française, *La Fille de M^{me} Angot*, de Ch. Lecocq (le rapprochement n'est peut-être pas très flatteur pour M. Charpentier), vient d'être jouée à l'Opéra de Berlin et, naturellement, avec un très grand succès, l'œuvre étant depuis longtemps populaire en Allemagne comme elle l'est dans toute l'Europe.

On s'étonne que l'Opéra ne dédaigne pas de faire succéder les flons-flons de maestrino français aux inspirations sévères de Gluck, de Beethoven et de Wagner. Cela paraît, en effet, assez singulier. Mais il faut remarquer que le goût allemand est, en matière musicale, beaucoup plus éclectique (soyons aimable) que le nôtre. Le *Trompette de Säckingen*, par exemple, qui est représenté sur toutes les premières scènes germaniques, n'est qu'une opérette dont la valeur ne dépasse pas — si elle l'atteint — celle de la *Fille de M^{me} Angot*. Les artistes de l'Opéra de Berlin ne chantent-ils d'ailleurs pas avec une conviction et un entrain remarquables *Die Fledermaus* de

Johann Strauss? C'est, il est vrai, sur la seconde scène lyrique de la capitale, à l'ancien théâtre Kroll, que nous avons vu représenter cette œuvre légère. Mais les deux théâtres sont réunis sous une direction unique et jouissent des mêmes faveurs officielles.

C'est aussi l'Allemagne qui fit à *Cavalleria rusticana* le succès qu'on sait, et telle cantatrice qui incarna à Bayreuth, à Munich ou à Dresde Brunnhilde ou Isolde se plaisait à chanter le rôle de Santuzza... Elle sera peut-être demain Mademoiselle Lange?

M. Sylvio Lazzari vient d'achever un drame lyrique en trois actes sur un texte d'Henri Bataille: *La Sorcière*. L'ouvrage a été reçu pour l'Opéra-Comique par W. Albert Carré.

La collection de M. H. Fortin a été dispersée le 9 mai à l'hôtel Drouot. Quelques prix:

BODIN: *Le Port de Rotterdam*, 4,200 francs; *La Seine à Rouen*, 1,800 francs; *La Plage de Trouville*, 1,100 francs; *Un Pardon en Bretagne*, 900 francs; *Vue de Vimoutiers*, 960 fr. — COROT, *Le Matin*, 2,200 francs; *Le Soir*, 1,900 francs. — CH. JACQUE: *L'Approche de l'orage*, 1,000 francs. — JONGKIND: *Fardier sur route*, 2,800 francs. — G. RICARD: *Portrait de P.-P. Hamon*, 1,550 francs. — F. TRUTAT: *Portrait de M^{me} Paul Hamon*, 2,000 francs. — VIGNON: *Pacage de moutons*, 1,180 francs.

M^{lle} Berthe Bady est engagée pour la saison prochaine à l'Odéon, où elle succédera à M^{me} Segond-Weber. Elle débutera en septembre dans *Hermione*.

L'Association des Musiciens suisses donnera à Genève les 22, 23 et 24 juin un grand festival de musique avec le concours de nombreux solistes, d'un chœur mixte de trois cents exécutants et d'un orchestre de soixante-quinze musiciens sous la direction de M. Willy Rehberg.

Le programme, qui comprend deux séances de musique de chambre et deux concerts symphoniques, porte, entre autres, les noms de MM. E. Jacques-Dalcroze, G. Doret, V. Andrae, H. Huber, E. Bloch, C. North, E. Steble, L. Ketten, A. Denéréaz, O. Barblan, F. Hegar, F. Klose, J. Lauber, W. Pahnke, O. Schulz, R. Schweizer, G. Pantillon, G. de Seigneux, F. Niggli, J. Erhardt, E. Raymond, E. Munziger, W. Hagen, E. Combe.

On voit que les compositeurs ne manquent pas au pays de Guillaume Tell.

M. William C. Whitney s'est rendu acquéreur, pour la somme de 125,000 dollars (625,000 francs), du portrait en pied de William de Villiers, vicomte Grandisson, qui figura à Anvers, à l'exposition des œuvres de Van Dyck. Il appartenait alors à M. Jakob Herzog, de Vienne, qui le recéda, l'exposition terminée, à M. Schaus. C'est le plus haut prix que l'on ait donné en Amérique pour un tableau de maître à l'exception de l'*Angelus* de Millet.

Le fameux portrait de Rembrandt, *Le Doreur*, n'a été payé que 350,000 francs.

Une innovation fort intelligente, dit un de nos confrères, est tentée depuis l'année dernière par la municipalité de Brooklyn. Pendant la belle saison, celle-ci fait installer, dans les principaux parcs de la ville, une vingtaine de bibliothèques populaires, gratuites, où chacun a le droit, en donnant son nom et son adresse, d'emprunter des romans, des livres d'histoire ou de

VILLE DE TERMONDE

La place de directeur de l'Académie de Termonde sera vacante au 1^{er} octobre prochain. Traitement 3,000 francs. Les artistes qui désirent postuler cette place devront s'adresser à l'administration communale de Termonde, avant le 1^{er} juillet.

Un examen sera prescrit devant un jury à nommer par la Ville. Le jury, sans classer l'ordre de mérite, statuera sur la capacité du candidat.

Le choix sera fait parmi les candidats reconnus capables par le jury.

géographie, des traités de vulgarisation scientifique et même les œuvres illustrées des grands poètes américains.

Cinq parcs et deux jardins publics ont ainsi été dotés d'une ou même de plusieurs bibliothèques en plein air, qui ont eu tout de suite le plus grand succès. Ainsi, à Central-Park, on n'a pas prêté moins de 36,132 volumes, lus pour la plupart sous les ombrages ou au bord du lac dont s'enorgueillit ce magnifique jardin de ville.

Ces bibliothèques vont être multipliées de façon à pouvoir satisfaire aux désirs de tous les promeneurs, et bientôt New-York et Philadelphie vont installer à leur tour des « open-air librairies ».

Nous avons maintes fois protesté contre la puéride institution des médailles décernées aux artistes dans les expositions. A diverses reprises ces derniers ont proposé leur suppression, mais le préjugé est si enraciné qu'on persiste à maintenir cette vieille coutume. Le comité organisateur de la section belge des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1900 vota à l'unanimité l'abolition des récompenses. Un règlement suranné en imposa néanmoins le maintien.

Le *Journal des artistes* rappelle, au sujet de cette question, qui demeure à l'ordre du jour, le referendum organisé en juin-juillet 1897 par le journal *La France*. Sur 1,466 réponses que reçut notre confrère à la demande adressée, sous forme de bulletin de vote, aux artistes français, il y eut 1,427 voix en faveur de la suppression des médailles. Trente artistes seulement se prononcèrent en faveur de leur maintien.

On n'en continue pas moins à « récompenser » malgré eux les exposants.

Une œuvre importante de Vermeer de Delft a été, dit la *Chronique des Arts*, découverte dans une maison particulière d'Angleterre. On l'expose en ce moment dans la galerie Forbes et Patterson, à Bond Street. C'est une toile avec trois figures de grandeur naturelle représentant Jésus-Christ dans la maison de Marthe et Marie. Il porte le monogramme de l'artiste, comme l'autre grand tableau de Dresde, qui était jusqu'à présent le seul de Vermeer représentant des figures de grandeur naturelle. L'œuvre est remarquablement expressive, et, comme toujours avec Vermeer, d'une singulière beauté de ton et de couleur. Il n'existe nulle part d'ouvrage de lui aussi important : par l'intensité des sentiments et par l'expression dramatique, c'est une œuvre unique. Elle a été acquise par un collectionneur anglais.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMM près DINANT

au confluent de la Meuse et de la Les

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{me} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque. Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique. Location de canots et voitures.

Entre Ostende et Nieuport

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

le mardi 11 juin et quatre jours suivants

d'une importante collection de **LIVRES** anciens et modernes
DESSINS ET ESTAMPES

Provenant de la bibliothèque de feu M. le baron van der STICHELE de MAUBUS, etc.

La vente aura lieu, à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86^a, rue de la Montagne, à Bruxelles, où l'on peut se procurer le catalogue (1,10¹ numéros).

Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
 BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Salons de Paris (OCTAVE MAUS). — Livres belges. *La Vie des Abeilles* (M. MALI); *Nos Rustres* et *Le Joyau de la mitre* (GEORGES RENCY). — Benoît et Tinel (HENRY LESBROUSSART). — Le Théâtre à Paris : Théâtre Antoine. *Le Voiturier Henschel*. Théâtre de l'Athénée-Saint-Germain. *The Strange Adventures of Miss Brown* (ALBERT-J. BRANDENBURG). — Boîte aux lettres. — Petite Chronique.

LES SALONS DE PARIS

Pour ceux qui ont gardé le souvenir des emplacements qu'occupaient, à la Centennale, Corot, Delacroix, Daumier, Ingres, Manet, l'appropriation du Grand Palais, côté de l'avenue d'Antin, aux exigences d'une exposition générale des Beaux-Arts (et encore, des deux salons, celui de la Société nationale, installé dans les salles de l'Exposition rétrospective, est-il de beaucoup le moins banal) apporte, au premier abord, de cruelles déceptions. Se rappeler, par exemple, le *Portrait de Mme Leblanc* et trouver, à la place où la mémoire le cherche, une *Vue du Rhin* par M. Sandreuter, né à Bâle (Suisse), n'est pas pour réjouir le visiteur et le porter à la bienveillance. Il faut quelque temps pour

s'accoutumer à cette transformation, pour oublier les groupes d'œuvres choisies qui, durant six mois, ressuscitèrent en ces mêmes galeries, livrées aujourd'hui à tout venant, un siècle d'art.

Le « Musée Roger Marx » est éparpillé aux quatre vents de la France. Place aux vivants ! Ceux-ci croissent et se multiplient chaque année dans des proportions réellement inquiétantes. A voir les milliers de toiles qui emplissent le Grand Palais, à remémorer celles qui tapissaient, aux « Indépendants », les serres de la ville de Paris, à évoquer toutes les peintures que recèlent les innombrables boutiques de la rue Laffitte, pour ne citer que les plus notoires des échoppes d'art de Paris, on se demande quelle peut être la destinée de ces armées de châssis, de ces multitudes de cadres que chaque printemps jette en pâture à la curiosité lassée du public. Sur cent toiles, quelques-unes trouvent à se caser dans les collections, dans les musées. Il en est qui servent à la décoration d'édifices publics. Mais les autres, les autres?... Y a-t-il assez d'Amériques pour les absorber ? Assez de greniers pour les emmagasiner ? Assez d'incendies pour les dévorer ? Assez de naufrages pour les engloutir ? Ou sont-ce les mêmes qui reparaissent tous les ans, grattées et repeintes à nouveau, fruit anormal d'un stérile effort ?

Dans ses chroniques de la *Dépêche*, Maurice Denis a constaté — la remarque est piquante — que les triomphateurs du Salon sont les peintres qui n'y sont pas représentés. Ni Degas, ni Monet, ni Cézanne, ni Pissarro, par exemple, ne se mêlent à la cohue des exposants. Mais leur influence imprime visiblement à la plupart

des artistes de la génération actuelle une direction qui modifie sensiblement l'aspect des expositions. Jadis repoussé, honni, conquis, l'impressionnisme pénètre de plus en plus l'art français, transforme et éclaircit la vision des artistes en même temps qu'il détourne le goût public des oléographies jadis en faveur. C'est la mission des précurseurs, et il faut se réjouir de la voir s'accomplir peu à peu.

Même au Salon des artistes français, invariablement voué au triomphe des Bouguereau, des Henner, des Roybet et de M. Bonnat, une place est faite aux peintres qui tentent d'ouvrir une fenêtre sur la vie. Des nouveaux venus y affirment un talent libéré de formules, une palette harmonieuse, une vue claire de la réalité contemporaine. C'est, entre autres, M. Caro-Delvaile qui groupe autour d'un *Thé* cinq figures féminines scrupuleusement étudiées dans leurs attitudes et leur expression et, dans une fort belle toile intitulée *La Manucure*, s'apparente à Manet par la qualité des noirs et des gris argentés harmonieusement distribués. C'est aussi M. Fernand Sabatté dont *l'Intérieur d'église*, étoffé de cinq personnages aux physionomies recueillies, marque le plus louable effort vers un art sain, robuste, qui n'emprunte rien aux mièvreries par lesquelles ses congénères traduisent habituellement, en ce milieu néfaste, les scènes de la vie contemporaine.

C'est encore M. George Bergès qui, abandonnant l'Andalousie et ses danses tumultueuses, nous montre cette fois un groupe de mondaines visitant la fonderie du Creusot au moment de la coulée. C'est, enfin, M. Henri Martin dont, malgré quelque raideur, les compositions décoratives s'imprègnent toujours d'un lyrisme séduisant.

Dans le déluge de médiocrités et de tableaux vraiment agressifs qui peuplent les cimaises, parmi les massacres effroyables ou les niaiseries sentimentales qui s'efforcent d'attirer les regards, ces quelques œuvres reposent la vue et commandent la sympathie, au même titre que les calmes paysages d'Harpignies et de Pointelin, desquels se dégage sinon le sentiment de la nature, du moins quelque chose de la poésie qu'elle exhale.

Mais c'est à la Société Nationale que l'évolution des idées nouvelles est la plus sensible, que les « ravages de l'impressionnisme », si l'on veut, s'étendent de plus en plus. Le paysage, notamment, s'oriente résolument vers la sensation instantanéisée des effets les plus fugitifs. A la suite d'Albert Lebourg et de Maxime Maufra, qui ont acquis au Salon droit de cité et dont les sites baignés de lumière sont désormais appréciés comme ils le méritent, Gustave Albert, Pierre Lagarde, Francis Auburtin, Henri Lebasque, Abel Lavray, Emmanuel de la Villéon s'engagent à leur tour dans les sentiers de clarté tracés par Claude Monet et Sisley. On peut leur reprocher, sans doute, de songer trop, en regardant la nature,

à ces maîtres. Mais leur interprétation n'en est pas moins infiniment plus attrayante que celle de Carolus-Duran, par exemple, improvisé paysagiste à l'instar de M. Bonnat, et malheureusement paysagiste médiocre.

Parmi les tableaux de figures inspirés par le même besoin d'indépendance et de renouvellement, un portrait de femme de M. Henri Manguin, une *Vénus* coiffée d'un grand chapeau et se mirant dans une glace, de M. Charles Guérin, affirment de réelles qualités de lumière et d'harmonie. Peintes d'une pâte épaisse et comme maçonnée, ces deux œuvres — dont je prise surtout la seconde — ont une saveur un peu sauvage de fruit vert. Elles constituent de francs et sonores « morceaux de peinture » exécutés pour la seule joie de peindre et dans une technique hautaine qui décèle une volonté et une personnalité.

Plus assourdies, plus enveloppées de mystère, mais tout aussi intransigeantes, les deux grandes toiles de Maurice Denis, *Hommage à Cézanne* et *Le Christ aux enfants*, perpétuent à Paris les retentissantes polémiques qu'elles soulevèrent à Bruxelles lorsqu'elles furent exposées à la *Libre Esthétique*. Nous avons vanté le sens décoratif que possède à un haut degré le jeune artiste. On a loué ici même le caractère réfléchi de son art, tout d'instinct et de sentiment et nous n'avons pas à y revenir.

La part ainsi faite aux éléments les plus « combattifs » du Salon, à l'extrême-gauche de cette assemblée peu révolutionnaire, somme toute, bien qu'elle passe aux yeux de certains pour le repaire des pires anarchies, voyons les envois les plus appréciés du public.

OCTAVE MAUS

(A suivre.)

LIVRES BELGES

La Vie des abeilles, par MAURICE MAERTERLINCK.

« Ne nous évertuons pas à trouver la grandeur de la vie dans les choses incertaines. Toutes les choses très certaines sont très grandes et nous n'avons jusqu'ici fait le tour d'aucune d'elles. » (P. 2.)

Ah! l'admirable, le consolant, le fraternel travail! Livre de penseur, de poète, de savant. Livre que tous ceux qui aiment la vie et s'efforcent avec une confiance et un respect enthousiastes de la comprendre, attendaient pour animer, pour illustrer quelques-unes de leurs songeries.

Il y a longtemps que nos yeux sont assez forts pour regarder les vérités en face, sans les entourer de légendes, de fictions, de systèmes; et notre instinct nous a fait secouer toutes ces jolies et salissantes toiles d'araignées. Puis, perdus dans le réseau serré des réalités, nous n'avons pas su tout de suite en démêler la beauté et l'ordonnance. Les poètes du dernier siècle ont reflété ce désarroi. Et nous nous sommes un moment

grisés avec eux de notre propre effarement. Mais les généralisations de plus en plus hautes, de plus en plus claires, nous ramènent lentement à la sérénité. Voici qu'une lueur de confiance, de courage luit pour quelques-uns, et, plus forte que toutes les tristesses, elle émeut une des consciences les plus vibrantes, les plus puissantes et harmonieuses de notre temps, celle de notre bon frère flamand, Maeterlinck.

Et dans le grouillement des « choses certaines » qui nous entourent, il en choisit une petite, toute petite ; il la considère, se met à l'admirer, à l'aimer, et de la vie d'une mouche fait jaillir des émerveillements et des émotions semblables à celles des premières révélations astronomiques, et toute une philosophie, et une poésie adorable, si pure, si simple, que nous la reconnaissons au premier instant pour la sœur inspirée de nos rêves les meilleurs et les moins formulés.

Tout doucement et paisiblement, en citant, comme un honnête ouvrier, tous ceux qui ont travaillé avant lui à ces mêmes recherches, en contant leurs observations avec les siennes, il nous dit par exemple les singuliers progrès des différentes races d'abeilles. Comment, de solitaires et malheureuses ainsi que l'homme primitif, elles se réunissent peu à peu et organisent de plus en plus vigoureusement leur petit système social. Comment elles lui sacrifient des milliers de petits bonheurs personnels, ayant, ce semble, bien plus soif de sociabilité et de fraternité que d'amour, — puisqu'elles vivent heureuses toute une existence d'animal neutre, tandis qu'elles meurent *de solitude*, là même où ni la chaleur, ni l'air, ni la nourriture ne leur font défaut. Si, pour les hommes, l'instinct maternel et sexuel est l'initiateur de toutes les amours et de toutes les religions, chez les abeilles on dirait que le délire créateur de la nature s'est assagi déjà, et que ces petits êtres ont découvert que la fraternité leur était plus nécessaire encore que l'amour — fatalité qu'elles ont domptée à leur manière.

Est-ce un progrès, est-ce une étape de la sagesse de leur race, tâtonnant comme la nôtre à la recherche du mieux ? Est-ce une vérité qui touche à l'absolu ? Est-ce une décadence ?

Maeterlinck nous dit la miraculeuse tragédie du « vol nuptial » (livre V), la mort foudroyante de l'écu, littéralement précipité du haut du ciel, le cruel massacre des mâles, leur étrange parasitisme, la seule survivance de la mère unique et des travailleuses. — Travail, communauté, maternité. — Et l'on se prend à songer, à songer... L'homme est-il déjà arrivé, lui, au respect conscient de l'amour individuel ? cet amour ne lui donnera-t-il pas un jour plus de joie et de force que le monachisme industriel des mouches ? Et si la devise actuelle des abeilles semble être « Vers la fraternité en sacrifiant l'amour », combien de siècles faudra-t-il, combien de races améliorant les dons des races défuntes, pour que les hommes réalisent la devise qu'ils ébauchent aujourd'hui : « Par l'amour individuel à la fraternité » ?

Et le sens d'adaptation de ces mouches, qui s'accommodent, pour leur habitation, de toutes les fantaisies humaines, ou qui au bout d'un an ou deux changent toute leur ligne de conduite si le climat est différent ; et les transformations courageuses des petites travailleuses neutres redevenant mères pour essayer de perpétuer la communauté, toute cette intelligence héroïque ou industrielle devant laquelle « il nous semble que nous soyons moins seuls que nous ne croyions l'être » sur la terre !

Et la gigantesque, et mystérieuse et fortifiante impression que nous fait la Nature entière, contemplée à travers le cerveau d'un tel penseur :

Ainsi, pendant des heures, rivée à ces ruches avec le grand, le véridique, le religieux poète qu'est Maeterlinck, notre pensée monte, poursuit l'étude de ces destinées incessamment suggestives, mille fois plus attirantes, plus gonflées de poésie et de mystère que l'histoire devenue obscure et lointaine de tous les mythes, de tous les symboles, de toutes les impuissantes fictions, de toutes les légendes qui ne suffisent plus à nourrir nos esprits passionnés de beauté vivante.

M. MALI

Nos Rustres et Le Joyau de la mitre,

par MAURICE DES OMBIAUX.

Voici de l'authentique joie wallonne. Bravo ! Voici des livres qui font rire ! Certes, ce n'est pas de la haute littérature. Mais comme c'est gai, joyeux, réconfortant et amusant !

Nos Rustres nous conduisent au beau pays de Thuin. C'est là que vivent l'abbé du Potie, cet épique vaurien, sa femme Toinette, son rival le frisé et Dolphine Tabac avec qui il se console de ses infortunes conjugales. Leurs aventures sont savoureuses comme ces récits faits au coin de l'âtre par un paysan malicieux au parler lesté et franc. Dans ces contes de terroir, Maurice des Ombiaux est chez lui. Son art est à la fois sensuel et sentimental. De bonnes farces et de doux baisers le réjouissent d'égale façon. S'il cesse de s'esclaffer, c'est pour rêver à des choses lointaines ou mortes, c'est pour jaser délicieusement d'amour. Un soldat prisonnier chante une vieille chanson plaintive, dans sa cellule, un soir d'orage. Voilà Ziré Buzette qui s'avance, le vieux drôle qui vécut cent ans et qui, depuis sa jeunesse, passait pour « n'en avoir plus pour longtemps ». Le curé des Pourcheaux, le braconnier assassin, se promène quelque part, son fusil chargé entre les mains. Ainsi on prend contact successivement avec la grosse gaité, avec l'obscur mélancolie, avec la rancune sauvage, ces trois faces contradictoires de l'âme de nos rustres wallons.

Le Joyau de la mitre est l'histoire de saint Aubin, de Liège, patron des buveurs, l'histoire aussi de Balbine, la maîtresse du Prince-Évêque. Il est évident que l'affabulation de ce roman n'est qu'une trame sur laquelle l'auteur s'est plu à broder des épisodes. Ceux-ci constituent la raison d'être du livre. Nous assistons à un tournoi dans la bonne ville de Liège, à un pèlerinage, à une entrée triomphale, à des festins extraordinaires, à des guindailles héroïques. Tout cela, je le dis sans exagération, est admirable. Il y a, dans ce livre, des morceaux qui resteront. Je ne connais rien de plus plaisant que le repas de Dinant où l'hôtelier du Lion d'or, l'abbé d'Anseremme et le bourgmestre de la ville luttent, la fourchette et le verre en main, contre le seul saint Aubin, qui défend l'honneur des mangeurs et des buveurs de Liège. Ah ! non, ce qu'on mange et ce qu'on boit dans ce festin, c'est inimaginable ! Ça vous fait venir l'eau à la bouche. Quand on croit que tout est fini, tout recommence. Saint Aubin, naturellement, est vainqueur et laisse ses adversaires sous la table. Maurice des Ombiaux, lui aussi, triomphe de tous ses adversaires. Comme tous les vaillants et les forts, il eut un instant, derrière lui, une meute de petits roquets. Il les a distancés. De temps

en temps, il leur jette un beau livre à la tête. Les roquets n'osent même plus aboyer. Quant à lui, il suit son chemin et y fait de superbes enjambées. On le voit en continuel progrès. Son art s'assure. Il possède, dès maintenant, une physionomie littéraire. C'est le chantre de la joie, du rire, de la gourmandise, des belles couleurs, des bousculades, des somptueux cortèges, de tout ce qui constitue la vie extérieure de la Wallonie. Ses derniers livres donnent envie de festoyer et il faut les recommander chaudement à tous les Wallons wallonisants, prêtres fidèles du culte de la bouteille, serviteurs attendris de la sainte religion du ventre.

GEORGES RENCY

BENOIT ET TINEL

Il y a quelque cent cinquante ans, dans les salons littéraires qui groupaient les écrivains de toute couleur et entretenaient par conversations et lectures à haute voix le goût charmant des lettres, on appréciait assez le genre dit « parallèle », du reste séduisant en soi, mais qui n'a pu survivre à un usage forcé et trop souvent illogique. Cette forme d'analyse, abétie et banalisée depuis par les exercices d'école, offrait un moule facile à la critique brillante, par l'imprévu des points de vue, les défauts d'un sujet fournissant repoussoir aux qualités de l'autre, et le genre se prêtant merveilleusement à cette vieille figure à effet : l'opposition.

Supposez, par cette fin de semaine, quelque beau parleur, encyclopédiste ou non, dirigeant les entretiens d'après-midi de telles de ces dames, jeunes ou vieilles, aux salons desquels la littérature florissait. Quel attachant sujet de parallèle que les deux exécutions musicales de cette semaine, cantate de Benoit, drame de Tinel ! Le genre s'y appliquerait d'autant mieux, peut-être, que ces conceptions, tout en facilitant de jolis développements d'opposition, paraissent souvent aussi sensiblement parallèles.

Pour bien sentir la *Rubens-Cantate*, il faut se simplifier, s'abandonner, se détendre. Il faut écouter au milieu de la foule cette musique écrite pour la foule. Ainsi seulement vous sentirez vibrer la fierté qui la soutient, l'âme qui l'échauffe. Qu'ils sont donc bizarres, ces hommes de loi et de politique, qui demandent en plein Parlement que Benoit soit exécuté au Conservatoire !

Jamais, n'est-ce pas ? Ce serait monstrueusement maladroit et illogique. Non, non, il faut un auditoire impressionnable et non analyste pour que ces chœurs émeuvent.

Les chants de Benoit disent au peuple sa volonté passionnée de faire transparaître dans son œuvre son amour patrial et son enthousiasme pour l'esprit de sa race. La sincérité vraie peut donner du souffle. Et avec quelle simplicité ! Observez les deux chœurs : *Hymne à la Flandre* et *Le Carillon*.

Ils ont construits sur le rythme le plus simple : deux temps. Ils se composent de notes égales en valeurs, sans altérations. C'est gros, à peine développé, parfois lourd. Et pourtant c'est émouvant ! La sonorité est profonde et ample ; l'œuvre est vaste. Cela ne s'écoute pas les yeux fermés, au milieu d'un public silencieux, annihilé. Au contraire, l'auditoire, ici, est nécessaire. Son frémissement électrise la sensation ; son exubérance est nécessaire ; et l'on ne s'étonnerait pas si les milliers d'auditeurs cédaient à l'entraînement d'entonner eux-mêmes le superbe chœur

final, balancé tout entier comme lourdes cloches lançant de droite, de gauche, leur joie exultante.

Et l'on sort de là, en regrettant de ne pas trouver sous ses yeux la joie de kermesse d'une Anvers en fête, pointant les scintillements d'Escaut du reflet de son beffroi lumineux, d'où tomberait dans les sonnailles l'orgueilleux refrain flamand :

Dan zal de beiaard spelen.

* * *

A Louvain, l'analyse a repris ses droits. Orchestre des concerts populaires, choral mixte de Soubre, orgue avaient été mobilisés pour y exécuter la belle et difficile *Godelieve* de Tinel.

Nous n'avons pas à en découvrir ici les tendances ni les qualités. Tinel est un de nos plus grands musiciens nationaux. Sa conviction, sa hauteur de pensées, l'entière de son caractère font de lui une belle personnalité d'art. Sa science est grande ; il a beaucoup étudié et s'est formé au contact des meilleurs. Ses préférences sont certes allemandes. De qui procède-t-il ? De Schubert, s'il était plus sentimental et moins énergique ; de Mendelssohn, au piano peut-être ; mais son orchestre est plus compliqué et sa mélodie plus âpre ; de Schumann ? Non. Il n'est ni rêveur ni voluptueux. Parfois certaines mesures ont des « ressemblances » wagnériennes : chœur d'entrée de *Godelieve*, appels de Brangäne et, *passim*, *Lohengrin* et *Tannhäuser*.

C'est là un petit jeu sans importance. En tous cas, la parentés de Tinel est germanique, et l'accueil que lui réservent les publics teutons prouve qu'ils reconnaissent un disciple.

Sa science, certainement profonde, s'applique avec sincérité aux situations très simplistes du drame de la sainte. Les effets cherchés ne sont ni gros ni vulgaires. Je les crois peu scéniques ; et je serais fort surpris si le drame de la sainte *Godelieve* retrouvait à la scène son succès de jeudi, dans cette salle catholiquement décorée, illustrée de la souriante présence d'un archevêque dilettante, toute noire et vibrante d'une nuée de robes ecclésiastiques, trop heureux de goûter, avec permission ouvertement accordée, un peu de beauté dramatique, un peu d'art humain.

Voilà notre parallèle bien compromis. Nous pourrions le reprendre en opposant les intermèdes : Dimanche, une petite allocution royale couvrirait de gloire l'énergique M. Keurvels. Jeudi, ce fut l'apparition, après le premier acte, d'un monsieur très vieux et très convaincu qui, après avoir répété avec de grands gestes frémissants une dizaine de sonores « Eendracht maakt macht », a enveloppé le léger étonnement de Tinel d'une puissante accolade. Nous n'avons pu saisir le rapport entre cet intermède nationaliste et le supplice de *Godelieve* la douce. — On l'a néanmoins acclamé, oh ! avec frénésie.

HENRY LESBROUSSART

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE ANTOINE

Le Voiturier Henschel, pièce en cinq actes de GERHARD HAUPTMANN, traduite par M. JEAN THOREL.

La pièce de Gerhard Hauptmann est un fort beau drame que l'adaptation de M. J. Thorel rend très accessible au public français.

M. Hauptmann, dont les *Tisserands* et la *Cloche engloutie* nous ont inspiré le désir de mieux connaître l'œuvre, a su entourer le personnage du voiturier Henschel d'une atmosphère mystérieuse et poignante. Ce que nous savons de l'existence vagabonde du héros rend encore plus intime sa tragédie intérieure. Une sorte de poésie brutale fait ressortir avec force les traits de cette physiologie et la rend sympathique. Une logique d'une tenue sobre enchaîne les péripéties de l'action. Les moyens dramatiques en sont simples et vrais.

Henschel a rapporté un tablier à sa servante Hanné, et la femme du voiturier, mourante, par ce simple incident est éclairée sur la conduite de son mari. Elle lui fait jurer de ne point épouser Hanné, car elle sent sa mort prochaine. Il le jure.

Le deuxième acte, où le voiturier expose les raisons qui rendent son mariage nécessaire, est admirable. Hanné, qui veut se faire épouser, profite fort bien des hésitations de son maître, arrive à ses fins, le trompe avec un garçon de café. Henschel, croyant gagner la reconnaissance de sa femme, lui amène un enfant qu'elle a eu avant son mariage. Le voiturier ne s'en indigna pas; il trouve « naturel » qu'une femme ait un enfant. La façon dont Hanné reçoit sa petite fille est d'une vérité cruelle et intense. Elle la rudoie. La scène est courte, mais splendide.

Hanné a pris dans la maison de son maître une importance fâcheuse. Sa conduite est révélée par un vieux serviteur. Henschel, furieux, le prend à la gorge et le chasse; mais les dires du vieux conducteur congédié sont confirmés par les assistants, et surtout par le frère de la première femme d'Henschel. Celui-ci appelle Hanné, lui demande de se justifier. Devant ses hésitations, il tombe comme foudroyé. La scène se passe dans un cabaret contigu à la maison d'Henschel et tenu par M. et Mme Vermelskich, ancien acteur. Le personnage est d'un comique un peu saxon, mais bien en scène.

Le dernier acte est un chef-d'œuvre.

Henschel, devenu sombre, sent partout la présence de sa première femme qui lui reproche son parjure. Il erre la nuit, regarde les nuages, se souvient. Le passé l'hallucine et il se tue. Une belle terreur tragique est épanchée dans cet acte. La peur de Hanné, les visites successives des voisins, l'horloge que l'on remonte, le silence, et là chambre intime et faiblement éclairée étreignent avec une puissance terrible.

Antoine a composé avec une intelligence remarquable le rôle du voiturier Henschel. Ses gestes et ses moindres intonations de voix ont fait vivre ce caractère simple dont la psychologie demandait cependant, pour être révélée tout entière, un grand artiste. M^{lle} Gabrielle Fleury a joué le rôle d'Hanné avec une discrétion dont il faut la féliciter; son personnage était dangereux et pouvait tourner facilement au mélodrame. M^{me} de Nys (première femme de Henschel) a rendu très émouvante la scène du premier acte, avec Siebenhaar, interprété par M. Signoret. Il faut citer encore MM. Bour, Desfontaines et Kemm.

Le théâtre n'appartient pas, grâce à quelques-uns, aux seuls auteurs gais. M. Binet-Valmer, que je remplace, exposait cette crainte dans sa dernière chronique, à propos de la *Course du Flambeau*. La pièce de Hauptmann et l'accueil du public l'auraient rassuré.

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE-SAINT-GERMAIN

Représentation de la « Rellaw Comedy Company » : **The Strange Adventures of Miss Brown**, pièce en trois actes par R. BUCHANAN et H. GAY.

La « Rellaw Company » de Londres a donné dans la salle de l'Athénée-Saint-Germain une représentation des *Etranges Aventures de Miss Brown*. Cette pièce est entre la comédie et le vaudeville. Les scènes en sont amusantes, avec beaucoup d'humour et peu d'esprit. Il serait superflu d'en raconter l'intrigue, qui rappelle les *Mousquetaires au couvent* et l'*Hôtel du Libre-Échange*. Cette soirée nous a permis surtout d'admirer une jeune actrice, Miss May Tree, d'une grâce exquise, d'un charme un peu voulu mais délicieux, et M. Edmond Rellaw, qui a joué avec désinvolture un rôle dont il paraissait comprendre le comique un peu conventionnel.

ALBERT-J. BRANDENBURG

BOITE AUX LETTRES

On nous écrit :

Il y avait dimanche dernier cinq mille personnes dans le grand hall du Cinquantenaire, cinq mille personnes qui n'ont pas crié leur indignation en constatant une fois de plus la désinvolture avec laquelle sont administrés nos bâtiments civils. De vieilles loques sans forme et sans couleur servaient de fond à l'estrade de l'orchestre. Il y avait bien vingt drapeaux pour égayer la lugubre couleur grise des ferrailles. Le pupitre du chef d'orchestre était en bois blanc et quelques cartels faisaient grimacer de grotesques lions nationaux. Ne parlons pas de l'aménagement du buffet et des installations particulières de l'entrée des auditeurs.

A un certain moment, tant sont défectueuses les installations des abords, on a vu entrer dans la salle de concert elle-même les huit voitures de la famille royale et de sa suite ! Et tandis que les chœurs avaient chanté :

Les villes flamandes
qui traînaient leurs princes
sur des chars de victoire
sous des arcs de triomphe,

le cortège royal dut s'en retourner sous la petite galerie de bois édiflée depuis un an au pied de l'arc inachevé, pour protéger les passants contre les effets de sa ruine précoce.

Le spectacle du « laisser aller » de nos administrateurs publics est une honte pour Bruxelles-Capitale. Entendre clamer par six cents voix, se faisant l'écho du chœur des nations jalouses, devant un souverain et un public convaincus :

Vrijheid en kennis, de kunst is uw kroon
(Liberté, science, votre couronne c'est l'art)

se traduit en Belgique par l'impuissance d'achever ce qu'on a péniblement commencé à grand renfort de « stoefferij nationale ». A titre d'exemples : le Mont des Arts, la place Poelaert, le palais du Cinquantenaire.

P. O.

Les gobettes visées par Georges Lemmen dans son article sur l'Exposition internationale des Beaux-Arts de La Haye protestent. Cela nous vaut la spirituelle lettre que voici :

CHER MONSIEUR,

Comment, en galant homme, laissez-vous maltraiter les pauvres femmes « amateurs d'art » dans votre journal ?

M. Lemmen, dans l'*Art moderne* de dimanche dernier, exalte le bonheur des habitants de La Haye qui doivent au ciel d'ignorer « la babillarde et minaudière secte des oisives esthétiques et littéraires, — cette plaie de notre temps ».

Cette plaie, et que non pas!... Elles appartiennent, ces oisonnes, à la grande famille des snobs à laquelle les artistes ne témoignent que de l'ingratitude. Qui les amuse, les écoute, les prône? qui représente en art le côté vulgaire, soit! mais utilitaire, de l'argent? Ce sont ces bons snobs!

Sans eux, nos salles de concerts seraient aux deux tiers vides. Les tableaux un peu... excessifs, dédaignés par les amateurs d'art, ils les achètent, et les livres nouveaux (qu'ils lisent rarement, mais dont ils coupent méthodiquement les pages) s'étalent, le mot d'ordre donné, bien en vue, sur leur table...

Une femme est toujours l'oisonne d'un artiste quand elle en admire un autre. J'ai connu une âme snob et simple qui répétait du matin au soir devant tout et à propos de tout: « C'est très intéressant! » Elle s'avisait un jour de concentrer sa laudative et inoffensive appréciation sur l'œuvre d'un seul homme. Il la considéra comme un génie... et lui aussi.

Après ce court plaidoyer en faveur d'une race aussi utile qu'injustement décriée, je vous prie de recevoir, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

UNE OISONNE

PETITE CHRONIQUE

La collection d'antiquités grecques (vases, terres cuites, marbres, bronzes, etc.), dont le Musée des Arts décoratifs de Bruxelles s'est enrichi depuis le 1^{er} janvier 1900 vient d'être inaugurée. C'est à M. Franz Cumont, conservateur, qu'est dû le classement et le catalogue de cette intéressante section.

Judi prochain, 20 juin, à 4 h. 1/2, dans le préau de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (directeur-fondateur: Henri Thiébaud), 53 rue d'Orléans, conférence publique par M. Georges Ramaekers. Sujet: *Eugène Demolder*.

M^{me} Henriette Schmidt, dont le talent fut très apprécié l'hiver dernier à Bruxelles, est en ce moment à Londres où l'ont appelée plusieurs engagements dans des soirées et concerts. Elle s'est fait entendre la semaine dernière à Paris, où trois soirées lui ont valu l'accueil le plus sympathique, puis en Hollande.

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M^{me} A. Béon, dont on connaît le talent d'organiste et de claveciniste, au grade d'officier d'Académie.

Hier samedi, 15 juin, s'est ouvert au Cercle artistique d'Anvers, rue d'Arenberg, une exposition très intéressante de quelques-unes des œuvres de M. Jakob Smits.

Les demandes d'admission pour le Salon d'Anvers doivent être adressées à la Société royale d'encouragement des beaux-arts, au plus tard le 1^{er} juillet. Les objets destinés à l'exposition doivent parvenir au plus tard le 10 juillet.

Quant à la nomination du jury, rappelons aux artistes belges qu'ils ont le droit de choisir quelques-uns des leurs pour en faire partie. Les artistes habitant le Brabant ont notamment le droit de désigner deux peintres et un sculpteur; il en est de même pour les artistes habitant la province d'Anvers; les Flandres ont droit à un délégué et la province de Liège également. Le vote a lieu par bulletin signé portant indication du domicile du votant et de l'exposition triennale à laquelle il a été reçu. Ce bulletin doit accompagner la demande d'admission, et le dépouillement des bulletins sera fait au plus tard le 2 juillet.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient d'être nommé officier de l'ordre de Léopold.

M. Albert Carré a inscrit *Tristan et Isolde* au programme de la prochaine saison de l'Opéra-Comique. C'est M^{lle} Breval qui chantera le rôle créé à Paris par M^{lle} Litvinne.

M. Pierre de Bréville travaille en ce moment à une partition, destinée à l'Opéra-Comique de Paris, sur un texte de M. Jean Lorrain: *Eros vainqueur*. Nous en avons entendu ces jours-ci, au piano, le premier acte, qui fait présager une œuvre charmante, d'une réelle distinction et en parfaite concordance avec le sujet.

Une part importante est faite, dans *Eros vainqueur*, à la pantomime, au ballet et à la mise en scène.

M. Henri Bataille vient de faire recevoir au Vaudeville une comédie en trois actes, *Les Chivvériques*, qui sera jouée l'hiver prochain par M^{me} Réjane. Il a également écrit pour les Variétés un vaudeville en un acte.

La Société des Amis du Louvre a fait don au Musée d'une admirable tapisserie de haute lisse représentant *Le Jugement dernier*, exécutée au xv^e siècle à Bruxelles, très probablement sur des cartons de Quentin Metsys.

Elle provient de la collection espagnole du duc d'Albe, et faisait partie, chez ce dernier, d'une série de cinq pièces dont deux appartiennent aujourd'hui à des particuliers, deux autres au Musée d'Amsterdam.

Cette pièce, de la plus haute rareté, a coûté 70,000 francs.

Les recettes totales de la dernière « saison » d'Oberammergau n'ont pas été inférieures à 1,035,000 marks, c'est-à-dire à 1,293,750 francs. Les dépenses atteignent 810,000 marks; le bénéfice net a donc été de 225,000 marks, autrement dit de 281,250 francs.

Ce bénéfice est consacré aux œuvres humanitaires et utiles de la commune d'Oberammergau.

Mais ce n'est pas tout le profit que tirent de l'entreprise les heureux habitants de cette petite commune. Dans le compte des dépenses, les frais proprement dits (construction, aménagements, costumes, mise en scène) n'entrent que pour une somme de 320,650 marks; tout le surplus, soit 489,350 marks, c'est-à-dire plus de 600,000 francs, a été réparti, à titre de « feux » et de gratifications, entre les habitants qui jouaient des rôles ou figuraient dans le Mystère.

Dans son numéro de juin l'*Art décoratif* commence la série de ses articles sur le Salon de cette année. Les premiers se rapportent à *René Lalique*, par Gustave Geffroy (5 illustrations); à la *Peinture décorative*, par Henri Frantz (18 illustrations); à la *Sculpture*, par Y. Rambosson (14 illustrations); à la *Vitrine de Georges de Veure*, par Charles Torquet (14 illustrations); à l'*Intérieur et le Meuble*, par O. Gerdeil (7 photographies). Deux planches hors texte.

L'*Art décoratif* se propose de réserver encore trois numéros entiers à la classe des Arts décoratifs aux deux Salons et de donner ainsi la collection la plus complète de reproductions des œuvres intéressantes exposées cette année.

La *Chronique médicale* du Dr Cabanès, une intéressante revue qui joint à des études techniques une partie historique, littéraire et anecdotique, cite dans ses « Échos de partout » l'origine du *Roi des Aulnes* de Goethe:

Il y a à l'hôtel du Sapin, à Iéna, une chambre que l'on n'oublie pas de montrer au touriste. « Voyez, c'est là, dans cette chambre, que Goethe a composé le *Roi des Aulnes*. »

Et l'on raconte ceci:

En 1781, un cultivateur du village de Kunitz avait son fils unique très malade. Il enveloppa son enfant avec tout le soin possible, le prit avec lui sur son cheval et partit ainsi pour Iéna afin d'y consulter un professeur de médecine.

Arrivé dans la ville universitaire, le père fit reposer son fils à l'hôtel du Sapin. Goethe, qui s'y trouvait, s'intéressa à l'enfant et donna une recommandation pour le médecin; celui-ci déclara que le mal était incurable. Le père, au désespoir, se remit en selle avec son fils et passa au galop sans s'arrêter à l'hôtel du Sapin,

se hâtant de regagner son village; mais avant de l'avoir atteint, l'enfant avait trépassé dans ses bras.

Quelques jours après, le récit de cette mort fit une telle impression sur Goethe qu'il se retira sur-le-champ dans sa chambre, où il écrivit la fameuse ballade.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME près, DINANT

au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque. Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique. Location de canots et voitures.

Entre Ostende et Nieuport

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits.

VIENT DE PARAÎTRE

chez MM. ENOCH & C^{ie}, éditeurs, Paris.

Bourrée fantasque, pour le piano, par E. CHABRIER. Transcription pour deux pianos à quatre mains, par EDOUARD RISLER. Prix net : 7 francs.

Variations pour deux pianos (op. 5), par GEORGES ENESCO. Prix net : 5 francs.

Concerto pour piano, avec accompagnement, par ANDRÉ GEDALGE. Réduction pour deux pianos, par H. FALCKE. Prix net : 10 francs.

Divertissement sur des chansons russes, par HENRI RABAUD (op. 2). Transcription pour deux pianos à quatre mains. Prix net : 5 francs.

VIENT DE PARAÎTRE

au bureau d'édition de la Scola cantorum,
rue Saint-Jacques, 269, à Paris.

SONATE (en si majeur)

pour Violon et Piano

par Victor VREULS. — Prix net : 8 francs.

VIENT DE PARAÎTRE

chez E. BAUDOUX et C^{ie}, éditeur, 37, boulevard Haussmann, Paris.

IMPROMPTU pour piano

par Louis THIRION. — Prix : 6 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCrustÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONE

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Salons de Paris (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Quelques livres. *Histoire de la Musique en Belgique au XIX^e siècle*. *Les Mille Nuits et une Nuit Rodin et son œuvre*. Eugène Grasset et son œuvre — Une mission scientifique au Katanga (O. M.). — Les Représentations de Bayreuth. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. « Lulu » au tribunal correctionnel. — Memento des Expositions. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

LES SALONS DE PARIS (1)

A la Société nationale des Beaux-Arts, une vingtaine de peintres tout au moins nous offrent, à défaut d'œuvres de génie, des toiles intéressantes dans leurs tendances diverses.

Pour la dernière fois — et le Salon est dominé par ce souvenir de deuil — les calmes paysages que peignait Cazin en sa retraite pittoresque d'Outereau s'érigent en pages de mélancolie, de rêve et de poésie. Et la féerie du *Souvenir de fête* évoque, dans le style ample d'une décoration synthétique, la puissance et la beauté de Paris auxquelles l'artiste rendit, dans l'exaltation de sa verte vieillesse, un suprême hommage...

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro

Eugène Carrière expose un *Baiser du soir* et quelques études de femmes qui, dans la gamme monochrome qu'affectionne l'artiste, révèlent, avec le sentiment le plus délicat, une observation aiguë et subtile des attitudes et des physionomies. Nul ne fixa mieux que lui les gestes de tendresse, les caresses maternelles, la gaucherie timide de l'enfance, la réserve pudique de l'adolescence. C'est la vie même, immatérialisée et dégagée de tout élément anecdotique.

La *Féerie intime* d'Albert Besnard est violemment discutée. Cette composition a, selon la propre expression de l'artiste, le dessein de nous présenter une mondaine qui se met à l'aise au retour d'un bal. Elle est nue, affaissée dans un fauteuil sur lequel elle a jeté sa robe qui lui fait une sorte d'auréole. L'éclairage est double : la lumière diurne fait saillir de l'ombre une partie du corps tandis que le fond de la toile s'illumine des clartés jaunes d'un candélabre. Quelle que soit la virtuosité de l'exécution, la toile est déplaisante, manque d'homogénéité et surtout d'intérêt. C'est du médiocre Benjamin-Constant. Mais même dans ses erreurs, l'artiste inquiet, novateur, sans cesse en éveil qu'est Albert Besnard nous captive. On sent en lui une horreur de la banalité et des redites qui impose la sympathie et désarme la critique.

Le *Portrait de Mme Henry Cochin* le prouve d'ailleurs en pleine possession de sa maîtrise accoutumée. Et, mieux encore, la série de cartons composés par lui pour la décoration de la chapelle de l'hôpital Cazin-Perrochaud à Berck offre aux regards et à la pensée un séduisant sujet d'études et de réflexions. Ces cartons montrent, en un style libéré de toute réminiscence

académique, le Christ en croix accompagnant l'humanité souffrante et, ressuscité, présidant aux œuvres de la science et de la charité. Des figures de saint Louis, de saint Roch, de saint Vincent de Paul et de sainte Élisabeth, les grands saints charitables à l'enfance, complètent cet ensemble, qui respire une pitié humaine et fraternelle.

Si un confrère a pu dire de ces dessins : « Je n'aime pas beaucoup ce Christ qui va-t-en ville », encore faut-il louer M. Besnard pour la belle probité avec laquelle il les a conçus, pour la nouveauté de son invention et la grande allure qu'il a su, dans un genre dans lequel il semble que tout ait été dit, donner aux modèles qu'il a groupés. Il y a là, dans la peinture religieuse, un effort imprévu et capital qui mérite d'être spécialement signalé.

Charles Cottet, fidèle à la Bretagne, comme son am Dauchez dont les *Landes* et les *Murais* plongent à la fois dans la réalité et dans le rêve, a rapporté du Pays de la mer une impressionnante composition : *La Nuit de la Saint-Jean*, édifiée avec un souci de vérité et une sincérité d'expression qui lui confèrent une haute valeur d'art. Lentement élaborée d'après cette esquisse tracée de mémoire, l'œuvre a passé par cinq ou six états successifs avant de se fixer dans sa forme définitive. On vit à l'Exposition universelle l'une des études préliminaires : la toile qu'expose cette année l'artiste résume tout un cycle de consciencieux et persévérants travaux. Avec des moyens en apparence très simples : coloris réduit à quelques tons essentiels, touche large et grasse, dessin nettement arrêté et rivé au caractère essentiel des sujets qu'il traite, Charles Cottet arrive ainsi à un maximum d'effet, sans que la peinture qui est au bout de ce gros effort soit alourdie ou fatiguée.

C'est à la Bretagne également que Lucien Simon, dont l'envoi compte parmi les plus importants et les plus beaux du Salon, emprunte ses inspirations. Sa *Procession* est une page remarquable par l'expression, le sentiment et la vérité qu'elle dégage. *L'Intérieur d'atelier*, la *Diseuse de bonne aventure*, la *Nature morte*, excellents morceaux d'un coloris âpre, d'une facture ferme, presque brutale, complètent, avec un double portrait, débordant de vie, l'exposition d'un peintre dont chaque Salon marque un progrès nouveau.

Ce portrait, qui réunit sur la même toile un vieillard et une femme âgée, est l'un des plus vivants et des plus personnels qu'abrite en ce moment le Grand Palais, qui en hospitalise beaucoup d'intéressants. Signalons parmi eux ceux de MM. André Gide, Rouart, Ghéon, Chauvin et Athman, rassemblés en une composition curieuse, d'aspect un peu exotique et, somme toute, mal assise, par M. Jacques Blanche, et, du même artiste, l'étude de jeune fille intitulée *Réveil*; celui de M^{lle} Aekté, par Edelfelt; l'amusante *Demoiselle d'honneur*, de Raffaëlli, à laquelle on peut toute-

fois préférer ses paysages de banlieue et ses *Vues de Notre-Dame*; le double portrait de MM. Paul et Victor Margueritte, par Anquetin; le portrait de M^{lle} Suzanne Poncet et de jolies études féminines, à l'huile et au pastel, par M. Aman-Jean; le portrait de Desboutin, peint par lui-même; les portraits, un peu affectés de pose et d'un coloris plutôt désagréable, de M. de la Gandara, qui cherche sa voie entre Whistler et Boldini; un portrait de femme aux valeurs assez mal observées, par Zorn; ceux de Ménard, de Lavery, de M^{lles} L. Breslau et O. de Boznauska, etc.

Ce sont aussi, apparemment, des portraits que M. Zuloaga a réunis dans la vaste composition qu'il intitule : *Promenade après la course de taureaux*. Cette toile, l'une des plus appréciées du Salon, réédite, dans une gamme plus sonore, éclatante même, un sujet cher à l'artiste et forme en quelque sorte le pendant de l'épisode que possède de lui le Musée de Bruxelles. C'est une œuvre attirante, bien que les colorations cerise, ponceau, pourpre des robes féminines paraissent, en certains endroits, mal accordées. Les figures ont du caractère et le fond de paysage est supérieurement brossé. Certes, M. Zuloaga n'a-t-il pas la prétention d'exprimer l'atmosphère : les problèmes de la lumière lui sont étrangers et il se contente de peindre, comme il les comprend, les types de son pays dans un décor approprié qui pourrait être aussi bien une tapisserie que la nature. Si son art n'est pas *d'aujourd'hui*, il n'en émeut pas moins par l'ampleur du sujet, par l'éloquence des physionomies et par le parfum de terroir que respirent toutes ses œuvres.

Trois de ses compatriotes, qui débutent au Champ de Mars, méritent une mention : M. Anglada, de Barcelone, pour ses *Quadrilles parisiens* et ses *Danses de gitanas*, d'un mouvement amusant et d'une couleur raffinée; M. Planells, de Barcelone également, pour ses fidèles études du *Salon de la Paix* et du parc de Versailles; M. Yturrino, de Bilbao, pour son *Mendiant* bien typé.

On remarquera encore, sans s'arrêter aux illustrations, amusettes et devinettes de MM. Jean Béraud, Willette et Jean Weber, les intérieurs, joliment peints, de Lobre et de W. Gay; le paisible *Nocturne* et les *Hivers* de F. Thaulow; les notations de Bruges de Le Sidaner, qui a le sentiment si juste des crépuscules et des automnes; le *Troupeau* et le *Fleuve* dans lesquels M. René Ménard évoque les paysages « de style » d'autrefois; la grande toile rapportée de Volendam par M. Guillaume Roger, trop vaste, semble-t-il, pour l'importance du sujet, et qui sent malheureusement son Kodak; les harmonieuses études de plages et de paysages de J.-W. Morrice; les impressions saisies sur le vif et d'une exécution si preste et si sûre de Moreau-Nélaton; les *Processions* de Gaston Hochard, qui, par le caractère un peu caricatural des figures, font songer à Daumier;

les robustes pastels de Milcendeau ; la très belle exposition d'ensemble de M. Gaston La Touche, qui réunit une trentaine d'aquarelles exécutées avec une étourdissante virtuosité ; les curieux « Souvenirs de l'Exposition universelle » habilement croqués par M. Renouard.

Ces « Souvenirs » constituent à eux seuls, de même qu'un insipide voyage en Palestine de M. James Tissot, un Salonnet de quelque importance dans le grand Palais. Autant les études ethnographiques du second sont froides et sans vie, autant les dessins de l'autre, traités comme des illustrations mais avec une pointe d'art, trahissent la spontanéité de l'impression, le mouvement, la vérité littéralement transcrite.

Je cite sans ordre, au hasard de la mémoire, et l'on m'excusera si cette chronique, qui n'a d'autre prétention que de refléter les impressions recueillies au cours de quelques visites, offre d'inévitables lacunes. Il faudrait, par exemple, analyser le contingent des artistes belges qui, par la place qu'ils occupent et le succès qu'ils recueillent, méritent mieux qu'une citation. Il est loin le temps où le fait, pour un peintre de chez nous, d'être reçu au Salon de Paris constituait un petit événement dont s'enorgueillissait l'amour-propre national... Aujourd'hui peintres et sculpteurs des Flandres et de Wallonie sont aussi réputés à Paris qu'ils le sont à Bruxelles. Et l'on sait que le Musée du Luxembourg leur a consacré une salle spéciale qui est le miroir des expressions diverses de notre école.

Dans les deux Salons, celle-ci est assez copieusement représentée. On relève à la Société des Artistes français les noms de Levêque, dont l'*Hymne d'amour* est très remarqué, de Jean de la Hoese, de Léon Abry, de Th. Lybaert, de N. Van den Eeden, de Van Damme-Sylva, de Van der Meulen, de M^{lles} Radoux et Marcotte, etc.

A la Société nationale, les artistes belges sont plus nombreux encore. On y remarque, entre autres, les paysages de MM. Claus, Courtens, Verstraete, Gilsoul, Buysse, Frank ; les figures de MM. Frédéric (un très intéressant portrait de son père émergeant d'un buisson de roses), Leempoels, Van Hove, Farazyn, Huklenbrok ; les marines de MM. Marcette et Jottrand ; les quais et béguinages gantois de M. Willaert ; les *Filles de rois* de M. G.-M. Stevens ; les aquarelles de M. Frantz Charlet ; les dessins de M. L. Bartholomé, etc. Dans la section de sculpture, le monument commandé à M. Devillez par l'école des mines de Mons ; le *Bûcheron*, la *Veuve* et le petit *Porteur d'eau* en ivoire de M. Charlier ; le groupe *Ursus et l'Auroch* de M. Devreese ; plusieurs figures de M. Nocquet, diverses statuettes de M. Le Roy, et, dominant l'entourage par la beauté sereine de sa plastique, le calme bas-relief de Constantin Meunier, *Dans la mine*, récemment admiré au Salon de la *Libre Esthétique*.

La statuaire belge est d'autant plus en vue que la sculpture est fort peu nombreuse au Salon de la Société nationale, alors que la Maison d'en face regorge de marbres, de bronzes et de plâtres pressés dans le grand hall central comme les flots de la mer. Quelques œuvres de choix attirent seules les regards, et parmi elles, en première ligne, l'émouvant *Victor Hugo*, en marbre, de Rodin. A citer aussi le groupe en marbre de Bourdelle : *Le Poète* ; *le Secret*, quatre figures d'une grâce exquise, par Albert Bartholomé ; les Tanagra modernes de MM. Dejean et Voulot ; le bas-relief *La Tradition républicaine*, de Camille Lefèvre ; l'*Homme du pays*, de Baffier ; le *Verlaine* de Niederhäusern ; le *Sphinx* en granit et l'*Étude de chat* en marbre noir, agréables fantaisies de Damp ; la statuette en argent, les médailles et le très joli « meuble à quatorze cordes », orné de bas-reliefs amoureuxment modelés, d'Alexandre Charpentier.

Ceci m'amène aux objets d'art. La place me manque malheureusement pour étudier l'effort considérable que révèle le Salon dans le domaine de la céramique, de la verrerie, de la tapisserie, de la reliure, de l'ameublement. Fidèle à la tradition qu'il a si heureusement inaugurée il y a quelques années, l'ex-« Champ de Mars » s'ouvre largement aux applications de l'art à l'industrie et son initiative a bouleversé la vie domestique. Il y aurait certes beaucoup à dire sur les exagérations que cette évolution soudaine du goût a provoquées dans les conceptions artistiques. Mais le cadre restreint de ces notes cursives m'interdit de développer ici les réflexions qu'elles font naître et sur lesquelles j'aurai à revenir. Je me borne à constater le succès qui accueille à Paris deux artistes belges qui se sont consacrés aux arts mineurs et qui ont respectivement conquis dans deux branches spéciales des industries d'art, l'orfèvrerie et l'ameublement, une renommée bien assise : MM. Philippe Wolfers et Gustave Serrurier.

OCTAVE MAUS

QUELQUES LIVRES

Histoire de la Musique en Belgique au XIX^e siècle,
par ALBERT SOUBIES. Paris, E. Flammarion (ancienne librairie des Bibliophiles).

L'un des musicologues les plus érudits de ce temps, M. Soubies, vient de consacrer à la Belgique un des volumes qu'il a écrits sur l'histoire de la musique en Europe. Il y passe en revue les hommes et les œuvres, attentif à ne rien négliger de ce qu'il importe de signaler. La critique musicale même y fait l'objet d'un chapitre spécial, et nous ne pouvons que remercier l'auteur de la place qu'il a bien voulu nous accorder dans son intéressant ouvrage, dont voici la flatteuse conclusion :

« Placée en quelque sorte au point d'intersection de l'esprit français et de l'esprit germanique, la Belgique occupe par là-même

une situation privilégiée. Il y a là tous les éléments de l'individualité la plus caractérisée et la plus riche. On sait d'ailleurs combien est vif, en pays belge, l'éveil intellectuel. Littérairement on a vu, à une date récente, s'y produire des essais, subtils, délicats, parfois un peu tourmentés, intéressants par l'inquiétude même, la finesse aiguë et rare qu'ils révèlent, et qui ont fait connaître à l'Europe lettrée des noms comme ceux de MM. Matterlinck, Verhaeren et Rodenbach. Ajoutons que dans aucune contrée ne fleurissent davantage l'instruction solide et profonde, le sens de l'érudition pénétrante et raffinée. En musique, la tendance, assez éclectique, du public belge penche surtout du côté de la hardiesse et de la nouveauté. En résumé, par la production comme par la culture, la Belgique compte parmi les nations qui, en musique, tiennent aujourd'hui un rang élevé. Le présent est curieux et brillant, et l'on peut conjecturer que l'avenir ne sera pas indigne d'un passé illustré, surtout aux ^{xv^e} et ^{xvii^e} siècles, par tant de gloires immortelles. »

Les Mille Nuits et une Nuit, traduction de J.-C. MARDRUS. Tome VIII. Éditions de la *Revue blanche*. 1 volume in-8°. Prix : 7 francs.

A lire *Rose-dans-le-Cutice* et *Délice-du-Monde*, il semble qu'un ce tome huitième, la galanterie, déjà outrancière, des héros de Schahrazade se soit exaltée encore; leur goût de l'aventure se manifeste à plein dans l'*Histoire du cheval d'ébène*; quant à leur gourmandise, elle a pour triompher le prétexte le plus propice, l'*Histoire de Jouder le pêcheur ou le Sac enchanté*, — un sac d'où sortent, à la profération d'une formule magique, mille mets : c'est là qu'il faut se documenter sur la cuisine arabe. Mais par où ce volume tranche sur les précédents, c'est par l'*Histoire des artifices de Dalila-la-Rouée et de sa fille Zeinab-la-Fourbe avec Ahmad-la-Teigne, Hassan-la-Peste et Ali Vif-Argent*, roman policier dont les épisodes atroces ou bouffons ricochent par les rues de Bagdad jusqu'au Diwan de Haroum Al-Rachild... Des vers brodent sur l'onduleux tissu les sentences de la sagesse.

Rodin et son œuvre (édition de la *Plume*). Prix : fr. 3.50.

Voici un beau livre où les meilleurs poètes et écrivains de ce temps ont tressé une guirlande d'hommages au maître sculpteur. Octave Mirbeau en signa la préface. MM. Gustave Geffroy, Roger Marx, Charles Morice, Camille Mauclair, Gustave Kahn, Stuart Merrill, etc., y collaborèrent. Plus de cent merveilleuses reproductions des œuvres du grand sculpteur ornent le texte.

A la fin du volume, huit portraits de Rodin par Barnouvin, Alphonse Legros, Eug. Carrière, John Sargent, Jean-Paul Laurens, M^{lle} Camille Claudel.

Il existe une édition de luxe avec couverture illustrée spéciale, à 6 francs.

Eugène Grasset et son Œuvre. La *Plume*, nouvelle édition. Prix : 3 francs.

La publication consacrée par la *Plume* il y a quelques années à Eugène Grasset ayant obtenu le succès dont on se souvient, est devenue introuvable en librairie. Une nouvelle édition paraît avec remaniements. Soixante-douze reproductions des œuvres de Grasset dont deux planches en couleurs ornent le texte de MM. Camille Lemonnier, Arsène Alexandre, Gustave Kahn, Thiébaud-Sisson, Charles Saunier, Pol-Neveux, Guyon-Verax, etc.

Une mission scientifique au Katanga.

Elle n'est, certes, pas banale, l'exposition que vient d'ouvrir le peintre Léon Dardenne au *Cercle artistique* de Bruxelles. Chargé d'accompagner la mission Lemaire dans son voyage d'exploration et d'études aux régions mystérieuses du Katanga (5 août 1898-2 mars 1900), l'artiste a rapporté du continent noir une ample moisson de documents qui évoquent à nos yeux les sites, les types et les coutumes du Congo : trois cents peintures, dessins et croquis, indépendamment d'une foule de planches à l'aquarelle (celles-ci réunies en albums) relatives à la flore et à la faune du pays

Ce n'est évidemment pas au point de vue exclusivement artistique qu'il faut apprécier les résultats de ces deux années d'incessante activité. M. Dardenne a fait œuvre d'illustrateur, de traducteur scrupuleux et fidèle du paysage congolais et de ses habitants. Il a dit simplement, en son langage de peintre : « J'étais là, telle chose m'advint », fixant en cours de route sur le bloc d'aquarelle ou le châssis de toile à peindre l'aspect des larges estuaires, des lacs immenses, des forêts chimériques, des chutes d'eau bouillonnantes, des agglomérations de huttes dont le spectacle attirait ses regards. Dans ces interprétations variées, M. Dardenne fait preuve d'une grande dextérité. Et souvent — je songe surtout aux curieux dessins par lesquels il représente les danses mortuaires — son trait acquiert une liberté et une souplesse qui doublent d'un charme réellement artistique l'intérêt documentaire de l'étude.

Très bien présentée, l'exposition permet de suivre, dès le début, la marche de l'expédition. Des aquarelles prestement lavées à Oporto et à Lisbonne, puis en mer, en vue des côtes d'Afrique, à Port-Saïd, à Aden, marquent les étapes des premières semaines, aussitôt suivies de stations sur les rives du Zambèze, sur les bords des lacs Tanganika et Moëro, dans la vallée du Lualaba...

On sent, dans toutes les phases de ce mouvant panorama, un grand souci d'exactitude et de vérité, ainsi qu'en témoigne la répétition, à l'huile et à l'aquarelle, de certains coins de pays jugés particulièrement intéressants.

Seul M. Heins avait, je crois, jusqu'ici planté un parasol de peintre dans le sol — vierge encore de tout contact avec la gent artistique — de l'État indépendant. L'artiste gantois avait eu pour but, en s'embarquant pour les régions lointaines de l'Afrique centrale, d'éclaircir et de renouveler sa palette. Si ce ne fut point là le dessein de M. Dardenne, il n'en doit pas moins rapporter de cet émouvant voyage une vision plus large, une conception plus vaste de la nature, avec l'expérience et la sûreté que lui a données l'obligation d'assouplir son talent à une constante diversité d'expressions graphiques.

O. M.

Les Représentations de Bayreuth.

C'est, comme nous l'avons déjà annoncé, le 22 juillet que commenceront les représentations de Bayreuth. Le spectacle d'ouverture sera le *Vaisseau fantôme*, joué pour la première fois au théâtre Wagner. Le *Vaisseau fantôme* sera représenté, en outre, les 1^{er}, 4, 12 et 19 août.

Les représentations de *Parsifal* se succéderont dans l'ordre suivant : 23 et 31 juillet, 5, 7, 8, 11 et 20 août.

Enfin, il y aura deux séries de la Tétralogie : du 25 au 28 juillet et du 14 au 17 août.

M. Félix Motil dirigera le *Vaisseau*, M. Karl Muck *Parsifal* et Hans Richter le *Ring*, dont M. Siegfried Wagner conduira peut-être le deuxième cycle.

Voici la distribution complète des six ouvrages :

LE VAISSEAU FANTÔME. *Daland*, M. Heidkamp. *Erik*, MM. Burgstaller et E. Kraus. *Le Hollandais*, MM. Van Rooy et Bertram. *Le pilote*, M. Petter. *Senta*, M^{me} E. Destinn. *Mary*, M^{me} Schumann-Heinke.

PARSIFAL. *Parsifal*, MM. E. Van Dyck et Schmedes. *Gurnemanz*, MM. Blass et Knüpfer. *Amfortas*, MM. Berger et Schütz. *Klingsor*, M. Friedrichs. *Kundry*, M^{me} Gulbranson et Wittich.

L'OR DU RHIN. *Wotan*, MM. Van Rooy et Bertram. *Donner*, M. Schütz. *Froh*, MM. Burgstaller et Petter. *Loge*, M. Briese-meister. *Alberich*, M. Friedrichs. *Mime*, M. Breuer. *Fricka*, M^{me} Reuss-Belce. *Freia*, M^{me} Verhunk. *Erda*, M^{me} Schumann-Heinke. *Les Filles du Rhin*, M^{mes} Artner, David et Wetzger.

LA VALKYRIE. *Siegmond*, MM. Burgstaller et E. Kraus. *Hunding*, M. Heidkamp. *Wotan*, MM. Van Rooy et Bertram. *Sieglinde*, M^{me} Wittich. *Brunnhilde*, M^{me} Gulbranson. *Fricka*, M^{me} Reuss-Belce.

SIEGFRIED. *Siegfried*, MM. Burgstaller et Schmedes. *Mime*, M. Breuer. *Le voyageur*, MM. Van Rooy et Bertram. *Alberich*, M. Friedrichs. *Tafner*, Elmsblad. *Brunnhilde*, M^{me} Gulbranson.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX. *Siegfried*, MM. Burgstaller et Schmedes. *Gunther*, M. Berger. *Hagen*, M. Blass. *Alberich*, M. Friedrichs. *Brunnhilde*, M^{me} Gulbranson. *Gutrune*, M^{mes} Reuss-Belce et Anderson. *Waltraute*, M^{mes} Schumann-Heinke.

Les chœurs seront composés, comme les années précédentes, de 6 choryphées, 46 choristes femmes, 56 choristes hommes. L'orchestre comprendra 120 instrumentistes.

Concours du Conservatoire.

INSTRUMENTS A VENT. — Jury : MM. Gevaert, président; Le Cail, Sennewald, Tinel, Turine, Van Remoortel,

Saxophone (professeur : M. PONCELET). — 1^{er} prix avec distinction, M. Aveau; 1^{er} prix, M. Van Schepdael; 2^e prix, M. Pencis. Morceau de concours : Fantaisie de Th. Herrmann. La classe s'est fait entendre dans un morceau d'ensemble extrait du *Veilleur de Grenade*, de Kreutzer (1834).

Trompette (professeur : M. GOEYENS). — 1^{er} prix avec distinction, MM. André et Dehertogh; 1^{er} prix, M. Böhme; 2^e prix avec distinction, M. De Coster; 2^e prix, MM. Parée et Courtain; accessit, M. Cornélissen. Morceau de concours : Concerto de Hertel.

Trombone (professeur : M. SEHA). — 1^{er} prix, M. Fruy; 2^e prix, MM. De Meyere et Ghilain. Morceau de concours : Deuxième solo de concert de P. Vidal.

Cor (chargés de cours : MM. DELATTE et MAHY). — 1^{er} prix avec distinction, M. Léonard; 1^{er} prix, M. Marc; 2^e prix avec distinction, MM. Merck et Henry; accessits, MM. Lebrun et Peeters. Morceau de concours : Solo pour cor en *fa* de Mengal. Morceau d'ensemble : Sérénade de Delume.

Les classes d'ensemble d'instruments de cuivre, dirigées par

M. Seha, ont exécuté, pour terminer la séance, une fantaisie de P. Gilson et la marche de *Sigurd* de Grieg.

INSTRUMENTS A ANCHE ET FLUTE. — Jury : MM. Gevaert, président; Herman, Sennewald, Tinel, Turine et Walpot.

Clarinete (professeur : M. HANNON). — Morceau de concours : Concerto de Weber. 1^{er} prix, avec la plus grande distinction, M. Rouvroy; 1^{er} prix, avec distinction, M. Lebrun; 1^{er} prix MM. Van Herck et Denis; 2^e prix, M. Dubuisson; rappel du 2^e prix, M. Dooms; 1^{er} accessit, M. Saussy; 2^e accessit, M. Van Ingh.

Hautbois (professeur : M. GUIDÉ). — Morceau de concours : Concerto de Vogt; transcription d'*Adélaïde* pour cor anglais 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Bertiaux; 1^{er} prix, MM. Trullemans et Permisaen; 1^{er} accessit, MM. Gaspard et De Grande.

Flûte (professeur : M. ANTHONI). — Morceau de concours : Concerto en *sol* de Mozart (1^{re} partie). 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Sermon; 1^{er} prix, MM. Pospoel et Parée; 2^e prix, MM. Lyon et De Batz; 1^{er} accessit, M. Landrieux.

On a particulièrement distingué, dans ces divers concours, MM. Bertiaux et Sermon qui font grand honneur à leurs professeurs et promettent d'être des solistes de premier ordre.

Chronique judiciaire des Arts.

« Lulu » au tribunal correctionnel.

Ce n'est pas de la Lulu de l'*Ouragan* qu'il s'agit, ce curieux oiseau des îles qui incarne, dans le drame lyrique de Zola, le rêve et l'« au-delà », non plus que des biscuits « Petit beurre ». Il fut question ces jours-ci, au Palais, du nouveau roman de Félicien Champsaur, tout récemment « lancé » par l'éditeur Fasquelle, et dans lequel Lulu est une clownesse.

Cette clownesse présente en liberté, tout comme telle demi-mondaine que ce sport rendit célèbre, un animal de l'espèce à laquelle fit honneur l'humble compagnon d'un saint illustre. Et comme tout être, même le plus modeste, mérite un nom, l'auteur eut la fantaisie d'appeler *Ranbô* celui que patiemment Lulu dressa à « faire le beau », à « faire le mort », à sauter à travers des cerceaux en papier, à se livrer, en un mot, à toutes les fantaisies que peut se permettre un cochon de bonne compagnie.

Mais *Ranbô* a, paraît-il, un homonyme, à l'orthographe près, en la personne de M. Rambaud, membre de l'Institut et ancien ministre. Le croiriez-vous? M. Rambaud se prétendit visé par cette similitude de noms, se plaignit d'être, en maints passages du livre, injurié et diffamé, et, très sérieusement, assigna l'auteur et l'éditeur en 20,000 francs de dommages-intérêts, réclamant en outre la suppression des passages incriminés et la condamnation pénale des délinquants.

Avant toute défense au fond, ces derniers, par l'organe de M^e Decori, opposèrent à la demande la prescription, le roman de M. Champsaur ayant paru le 12 février 1901, c'est-à-dire plus de trois mois avant le jour de la citation, signifiée le 21 mai suivant.

Et ce moyen fut accueilli par le tribunal. En vain M^e Clunet, pour la partie civile, plaida que la publication envisagée par la loi ne pouvait résulter de la mise en vente des premiers exemplaires de l'ouvrage; qu'elle nécessitait, pour être accomplie et servir de point de départ à la prescription, une diffusion véritable du livre dans le public; qu'enfin cette condition ne s'était réalisée qu'à des dates bien postérieures au 12 février 1901 au moyen de faits tels que le dépôt d'exemplaires au ministère de l'intérieur et la publicité organisée autour de ce roman par l'apposition d'affiches murales.

Le jugement, prononcé le 12 juin, de l'avis conforme du ministère public, décida en droit que tout délit résultant d'une publication par la voie de la presse est réputé commis le jour où la

publication est faite; que c'est à ce moment, en effet, que l'écrit est porté à la connaissance du public; que, s'il en était autrement et si les délits de ce genre devaient être considérés comme se renouvelant chaque fois que l'écrit est vendu, mis en vente, exposé ou distribué au public, la prescription en cette matière serait indéfiniment suspendue, ce qui serait contraire au but manifeste du législateur.

En conséquence, MM. Champsaur et Fasquelle sont renvoyés indemnes... et *Lulu* bénéficie d'une jolie réclame. Gare aux réimpressions, par exemple! Car pour toute édition nouvelle la prescription, ainsi qu'en a décidé la Cour de cassation de France (13 décembre 1855, DALL., 1856, 1, 156), ne remonte pas au jour de la publication primitive, mais court à partir du jour de chacune des publications postérieures. Pour les bibliophiles, ce procès donne donc quelque intérêt à l'édition princeps!...

Memento des Expositions.

ANVERS. — Salon triennal. 10 août-6 octobre. Délai d'envoi : 10 juillet. Renseignements : *M. A. Van Nieuwenhuysc, secrétaire.*

BOULOGNE-SUR-MER. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 19 juillet-5 septembre. Délai d'envoi : 15-25 juin. Renseignements : *Secrétariat, rue de Vaugirard 39, Paris.*

DOUAI. — Exposition de la *Société des Amis des Arts*. 7 juillet-4 août. Renseignements : *Secrétariat de la Société.*

LOUVAIN. — *Cercle artistique*. Exposition d'art et d'art appliqué (Salle du gymnase de l'Athénée royal, au Parc). 1^{er}-23 septembre. Délais d'envoi : Notices, 20 juillet; œuvres, 20 août. Gratuité de transport pour les invités belges. Commission sur les ventes : 5 p. c. Deux œuvres par exposant. Dimensions maximales : sculpture, 300 kilos; peinture : 2 mètres. Renseignements : *M. A. Van Elstraet, secrétaire du Cercle artistique, Louvain.*

SPA. — Salon des Beaux-Arts. 14 juillet-30 septembre. Délai d'envoi : 30 juin. Renseignements : *M. L. Sosset, secrétaire, rue de la Sauvenière, Spa.*

VALENCIENNES. — Société valenciennoise des Arts. 21 septembre-15 octobre. Renseignements : *M. Pierre Giard, secrétaire, Valenciennes.*

CARNET ARTISTIQUE

du 23 au 29 juin.

MUSÉE : Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes* (10-5 h.).

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition Léon Dardenne (Mission scientifique du Katanga).

RUBENS-CLUB. Exposition de peintres belges et français.

Dimanche : 2 h. 1/2. Séance de musique et d'escrime (MM. E. Ysaye, A. De Greef, Imbart de la Tour), à la Grande-Harmonie. — 8 h. 1/2. Concert extraordinaire au Waux-Hall : M^{lle} Collini, cantatrice, et M. Ch. Launay, baryton.

Lundi : 3 h. Concours de harpe et de violoncelle au Conservatoire.

Mercredi : 9 h. et 3 h. Concours de piano (jeunes filles).

Jeudi : 10 h. Concours de piano (hommes) et Prix Van Cutsem

Vendredi : 3 h. Concours d'orgue.

Nous publierons dans notre prochain numéro une étude de M. WILLIAM RITTER sur la Section belge à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich.

Nous publierons également un compte rendu de l'importante exposition que vient d'ouvrir M. JAKOB SMITS au Cercle artistique d'Anvers.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche, à midi, que s'ouvrira à Namur, dans le hall du Kursaal de Meuse, la onzième exposition internationale et triennale des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique et littéraire de cette ville.

Le Cercle artistique de Termonde organise dans les salles de l'Académie une exposition des œuvres de MM. Herman Broeckaert et Pierre Gorus. Cette exposition sera ouverte au public les 23, 27 et 30 juin, de 10 à 5 heures.

Nous relevons, parmi les noms des artistes récompensés (?) au Salon des artistes français, ceux de MM. L. Abry (médaillon de troisième classe), Th. Lybaert, J. de la Hoesse et Fl. Menet (mention honorable).

À la Société nationale des Beaux-Arts, MM. Huklenbrok et Van Cauwelaert ont été nommés associés, M. Buysse sociétaire.

L'Œuvre de la Protection de l'enfance organise pour le mois d'août, à Spa, une fête à l'occasion de laquelle elle éditera un album d'autographes et de dessins d'artistes. Déjà MM. C. Meunier, X. Mellery, J. Lambeaux, E. Claus, Ch. Van der Stappen et, parmi les hommes de lettres, Camille Lemonnier, Eugène Demolder, etc., ont promis leur collaboration, ce qui fait présager pour l'album en question un sérieux intérêt.

Une Université populaire est en formation à Saint-Gilles. Fondée en dehors de tout caractère politique, elle a exclusivement pour but l'instruction et l'éducation des ouvriers par l'étude des phases historiques de l'évolution humaine, par la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature, par l'exposé des merveilles de la nature, par l'examen des problèmes économiques et sociaux les plus intéressants. Les promoteurs se proposent d'organiser, pour réaliser ce programme, des conférences, des visites dans les musées, des excursions; de former une bibliothèque, d'ouvrir une salle de lecture, etc. L'Université populaire veut élever le niveau intellectuel de la classe ouvrière en lui offrant, en même temps qu'un lieu de réunion, un aliment intellectuel et des divertissements élevés.

Le Musée de Venise vient d'acquérir à l'Exposition internationale de cette ville un choix d'eaux-fortes de MM. Ensor, Maréchal, Henri Meunier, Rassenfosse et Van Rysselberghe.

D'accord avec la municipalité de Charleville, les membres du Comité Arthur Rimbaud viennent de fixer au 24 juillet prochain la date de l'inauguration du monument élevé par souscription à la mémoire du poète.

M. Vittorio Pica vient de faire paraître en brochure, avec une vingtaine d'illustrations, l'étude qu'il a consacrée dans *l'Emporium* à la peinture moderne à l'Exposition universelle de Paris. La Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche la Suisse, l'Espagne, l'Italie et le Japon sont tour à tour passés en revue dans ce consciencieux travail.

Le peintre suisse Hans Sandreuter qui fut, avec M. Carl de Pidoll, récemment décédé, l'un des élèves préférés de Böcklin, vient de mourir à Bâle, âgé de cinquante et un ans. Il se consacra surtout au paysage, empruntant principalement les motifs de ses toiles aux sites agrestes du Jura, de la Forêt-Noire et des Alpes. Le Musée de Zurich possède de lui une intéressante décoration en mosaïque. Ses œuvres les plus importantes : *La Porte du Ciel*, *La Fontaine de Jouvence* et un *Paysage aux environs de Bâle* figurent respectivement dans les musées de Berne, de Bâle et de Dresde.

La *Revista Naturista*, la plus importante des revues littéraires brésiliennes, nous prie d'annoncer qu'elle rendra compte de tous les livres adressés à la direction, 84, rua do Rezende. Les auteurs recevront un numéro justificatif.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME près, DINANT

au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Entre Ostende et Nieuport

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses.Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits**MUSIQUE NOUVELLE**

éditée par M. E. DEMETS, 20, rue des Marais, Paris.

- MAURICE ALQUIER. *La Folle* (G. de Clérambault), chanson. Mezzo-soprano. Prix : 5 fr.
 Id. *Ballade de la reine morte d'aimer* (Roland de Marès). Prix : 5 fr.
 A. BERTELIN. *Premier beau soir* (E. Lorient-Lecaudey). Ténor. 5 fr.
 CH. BORDES. *Pensées orientales* (Jean Lahor). Baryton. Prix : 6 fr.
 PIERRE COINDREAU. *Larmes*. Mezzo-soprano. Prix : 6 fr.
 Id. *Nocturnes maritimes*, poésie avec adaptation musicale (*). Prix : 9 fr.
 MARCEL LABEY. *Sonate pour piano* (*). Prix net : 8 fr.
 Id. *Rondel de Charles d'Orléans*. Prix : fr. 4-50.
 Id. *De sa grande amy*, rondel (Clément Marot), Prix fr. 4-50.
 EUGÈNE LACROIX. Cinq mélodies de Paul Verlaine. Prix net : 5 fr.
 Id. *La Mère* (Victor Debay). Prix net : fr. 1-50.
 Id. *Près du soir le jour se repose* (A. Belessort). Basse. Prix : 6 fr.
 Id. *Ruisseau sous la feuillée*, pour piano. Prix : 6 fr.
 Id. *Fantaisie-Sarabande* pour piano. Prix : 9 fr.
 E. MOUILLÉ. *Pièce humoristique* pour piano. Prix : 5 fr.
 MAURICE RAVEL. *Pavane pour une infante défunte* (piano). 6 fr.
 Id. *D'Anne qui me jecta de la neige*, épigramme (Clément Marot). Prix : 5 fr.
 Id. *D'Anne jouant de l'espionnette*, épigramme. Prix : 5 fr.
 RHENÉ-BATON. *Prélude en ré mineur* (piano). Prix : fr. 7-50.
 Id. *Étude en la mineur* (piano). Prix : 5 fr.
 Id. *Sérénade fantasque* (piano). Prix : 9 fr.
 AUGUSTE SÉRIEYX. *Soir d'hiver*, mélodie (piano et chant) (*). Mezzo-soprano. Prix : 5 fr.
 Id. *Sans rien dire*, mélodie (G. Audigier). Baryton. Prix : 5 fr.

(*) Exécutée aux concerts de la *Libre Esthétique*.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.**
G. SERRURIER-BOVY
 LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES. 6 BOULEVARD DU ROBERT
 PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGI

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PI-SARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. L'EMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Daumier (OCTAVE MAUS). — Thomas De Quincey. *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Artistes belges à l'Exposition internationale de Munich (WILLIAM RITTER). — Jakob Smits (G. LEMMEN). — La « Folle Chanson » (O. M.). — Concours du Conservatoire (suite). — Art et Sport. — Carnet artistique. — Petite Chronique.

DAUMIER

Notre génération ignorait Daumier. Malgré Baudelaire, Banville, Champfleury, Duranty et Camille Pelléan, qui le célébrèrent en poètes pénétrants ou en critiques sagaces, son nom n'évoquait guère parmi nous, avant que la Centennale de 1900 révélât le grand peintre méconnu, que le caricaturiste âpre et cinglant des avocats, le poète ironique des saltimbanques et des banquistes, le « pince sans rire » qui trouvait dans l'éternel démêlé des locataires avec leurs propriétaires et avec messieurs les concierges des sujets, sans cesse renouvelés, d'observation caustique. Ses lithographies, éparpillées dans les portefeuilles que le hasard faisait ouvrir lors d'une visite à un parent de province, amusaient par la malice de leurs légendes mordantes en

même temps que par l'humour de la composition. Mais on ne démêlait pas assez, sous cette fantaisie débridée, le caractère profond, intensément original d'un art que l'Exposition universelle, et mieux encore l'exposition d'ensemble qui vient, à l'École des beaux-arts, de faire revivre définitivement la puissante figure de Daumier, ont classé parmi les plus fortes expressions de la peinture moderne.

A côté du dessinateur dispersant aux quatre vents de l'illustration boutades et improvisations, souvent tracées avec une hâte que justifient les exigences de la « mise en pages », — on sait que Daumier collaborait à divers journaux, notamment à la *Caricature* et au *Charivari*, — il y avait dans ce penseur, dans cet observateur et ce philosophe un peintre au sens propre du terme poursuivant sans hésitation, sans incertitude, une voie rectiligne qui le mena de plus en plus loin dans l'étude, non seulement des travers ou des ridicules de son temps, mais de l'humanité dans ce qu'elle a d'éternel.

C'est cette unité dans le développement progressif de ses facultés de peintre que mit particulièrement en relief l'exposition qui vient de se clore. Elle marque, avec un tempérament équilibré et robuste, une volonté tenace que rien ne pouvait rebuter. Si la gloire fut lente à récompenser ce persévérant effort, elle sera, pour l'artiste enfin classé à son rang, éclatante et durable. La mode n'y est pour rien, ni l'engouement inconsidéré des snobs qui font et défont en vingt-cinq ans cinquante réputations d'artistes. Elle est solidement assise sur une admiration jaillie, sans mot d'ordre, universellement, dans le monde des artistes, le seul qui

consacre efficacement les renommées. Et désormais Daumier ne peut être délogé de la place qu'il a conquise à côté de Millet et de Corot, — à côté des plus grands. Il a, comme eux, créé une expression nouvelle. Par lui, toute une face de l'humanité — l'humanité gesticulante et oratoire — fut, pour la première fois, surprise et fixée dans ses caractères essentiels. Et s'il est vrai, comme l'exposa naguère Maurice Beaubourg, que le grotesque est si intimement lié au tragique que ces deux éléments de tout paroxysme de vie font en quelque sorte partie intégrante l'un de l'autre, il faut reconnaître à Daumier le mérite d'en avoir eu, parmi les peintres, le premier la perception. Dans son œuvre, jamais la bouffonnerie n'est exempte de grandeur macabre; et le sinistre s'atténue toujours de la gaieté d'un éclat de rire. En cela, et par cela, son art échappe à toute rhétorique pour entrer résolument dans la vie. Même lorsqu'il expose une thèse, lorsqu'il *plaide*, Daumier demeure humain. Il synthétise les défauts physiques ou les tares morales. Il les grossit pour exprimer avec plus de force la répugnance qu'ils lui inspirent. Mais sous l'angle où il les examine, ils gardent des proportions qui les rendent admissibles. Et ils impressionnent d'autant plus qu'on les sent plus vrais. Le spectacle de la vie ne nous cause-t-il pas toujours plus d'émotion que toutes les déductions qu'il suggère?

Gustave Geoffroy a pu dire de lui : « A mesure que les années passent, il apparaît de moins en moins comme le caricaturiste que l'on voulait surtout voir en lui autrefois. C'est un observateur et c'est un voyant. Le moindre trait de ses croquis est pris sur le vif de la vie. Tout ce monde de la bourgeoisie et du populaire qui s'agite dans son œuvre, les rentiers prudents, les badauds de la rue, les ouvriers blagueurs et naïfs, les courageuses femmes chargées de besogne comme des bêtes de somme, les gens de justice embusqués derrière leur tribunal, les importants de la politique, et tant et tant de séries et de catégories, tout cela vaut par l'attitude, le mouvement, le geste, la silhouette, par ce qui fait la viabilité de l'œuvre d'art, par le secret des formes animées, et tout cela s'élève au type sans effort. Robert Macaire n'est pas le seul personnage de caractère général, historique, parmi la ménagerie humaine de Daumier. Tous les êtres qu'il a touchés de son crayon se dressent avec un sens de force et de signification. Tout parle en eux, et pour toujours, les traits du visage, l'allure du corps, l'aspect professionnel du vêtement. »

Par le sens de la vie il se rapproche de Balzac. S'il fut l'historiographe à la fois débonnaire et terrible du règne de Louis-Philippe, attentif à noter d'un crayon railleur les petites ambitions et les grandes lâchetés, les légères compromissions et les cruelles désillusions de la politique, Daumier s'élève, dans son œuvre peint,

au-dessus de l'observation quotidienne et universalise sa conception.

C'est cet œuvre peint, ces cent et quelques toiles recueillies dans les collections particulières, dans les musées, dans les ateliers d'artistes et que sans doute on ne verra plus jamais réunies, qui donnèrent à l'exposition sa signification et sa portée. La couleur n'est pour Daumier qu'un moyen d'exprimer avec plus de force une idée. Elle concourt avec le dessin à la réalisation d'un but nettement tracé dans son esprit, sans que jamais elle apparaisse comme la raison d'être du tableau. La pensée et l'observation dominant et assujettissent à leurs exigences les ressources que la palette offre à l'artiste. Mais le sens pictural de celui-ci ne s'affirme pas moins dans la qualité des tons, choisis avec discernement pour constituer une harmonie sobre et soutenue. Le secret des valeurs si judicieuses qu'on admire dans certaines lithographies est ainsi révélé par les dons que possédait Daumier dans l'art délicat d'équilibrer les colorations. Ajoutez-y le charme d'une exécution large et grasse, la sûreté de la main, la puissance suggestive de peintures qui évoquent une vision aiguë et synthétique, et vous comprendrez le mouvement d'opinion qui restitua enfin au peintre de Valmondois les qualités essentielles sur lesquelles on avait trop légèrement passé jusqu'ici.

N'est-ce pas, d'ailleurs, le propre des artistes de génie de ne se révéler au public que graduellement, en réservant pour les générations qui les suivent quelques-uns des secrets de leur âme et de leur cerveau?

OCTAVE MAUS

THOMAS DE QUINCEY

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.

Traduit de l'anglais par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, *Mercur de France*.

Thomas De Quincey, né à Manchester en 1783, mort près d'Edimbourg en 1857, est surtout connu, en France, par l'analyse admirable de ses *Confessions d'un mangeur d'opium* donnée, avec de longs fragments traduits, par Charles Baudelaire dans ses *Paradis artificiels*. Cette autobiographie de Quincey, si pénétrante, si angoissante, l'un des plus purs chefs-d'œuvre universels d'analyse pratiquée sur soi-même, sur sa propre pensée et ses sentiments, avait déjà émerveillé, avant Baudelaire, Alfred de Musset : il en avait traduit, le premier, plusieurs passages : ce détail est peu connu et la traduction, très rare, est difficile à trouver. Ce qui doit terrifier en l'œuvre de De Quincey les traducteurs exacts, c'est la continuelle digression où se plaît à vagabonder l'*humour* de ce lettré étrangement névropathe. L'*humour* est en effet sa caractéristique essentielle; de plus il est un *scholar* d'une érudition précise et minutieuse, un philosophe savant, volontiers paradoxal, un économiste remarquable, un styliste que les Anglais, à bon droit, considèrent comme impeccable. Ses essais critiques au sujet des meilleurs écrivains britanniques sont

classiques, ses études minutieuses de Shakespeare, Milton, Coleridge aussi, mais rien ne vaut les fragments de mémoires, outre les *Confessions*, les souvenirs du pays des lacs anglais, les souvenirs de Grasmere, et surtout ces purs poèmes d'une prose prodigieuse et inimitable, ces *Suspiria de profundis*, que Baudelaire nous a fait soupçonner en français.

A côté des analyses de Baudelaire, à côté de ce stupéfiant essai *des derniers jours de Kant* dont M. Marcel Schwob a donné naguère à la *Vogue* la précieuse et exacte traduction, le livre de De Quincey, que vient de publier le *Mercur de France* : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, indique plus spécialement, de cette étrange figure, le côté particulièrement humoristique. La verve de l'auteur s'y joue en les méandres d'un caprice selon lequel, toutes choses ayant ici-bas double face, quand on a suffisamment déploré l'assassinat en tant que calamité, le mieux, à toute évidence, est de l'étudier sous son aspect esthétique et d'en tirer, à ce point de vue, « tous les avantages ».

La moitié du livre environ est consacrée à cette plaisanterie dont, une fois posée, les déductions faciles s'écoulent avec esprit. Mais la troisième partie est presque entière occupée par le récit des crimes commis à Londres en 1814 et que De Quincey donne comme les modèles, les suprêmes exemples de l'art d'assassiner. Là, il revient à un ton plus grave, plus haut, et l'on ne trouverait un pathétique équivalent que dans certains, peut-être, des meilleurs contes d'Edgard Poe, dans le *Puits et le Pendule*, par exemple, ou dans le *Roi Peste*. En tous cas, c'est une des choses les plus amusantes, les plus passionnantes qu'on puisse lire.

Au demeurant, livre curieux, parfois très paradoxal et, ailleurs, atteignant à une grandeur tragique très simple, par des procédés très inattendus et originaux. M. André Fontainas, le noble et pur poète, nous a donné une traduction fort soignée, on le sent, et qui, par moments, doit s'être, je pense, exactement calquée sur l'original. Elle possède une forte saveur.

Enfin, il est assez piquant de traduire un livre anglais sur l'assassinat au moment où les troupes britanniques en commettent en aussi grand nombre en Afrique. Qu'eût dit De Quincey des sanglantes tueries et des massacres d'innocents commis là-bas, sur les bords du Vaal et de l'Orange, par ces bandits et ces coquins qui accomplissent leurs besognes de bourreaux et de goujats aux applaudissements de princes infâmes, de Robert Macaire ministériels et de cyniques boursiers? Il n'eût point trouvé la chose fort élégante et eût sans doute rougi pour sa race. Mais ceci n'intéresse plus le livre.

EUGÈNE DEMOLDER

LES ARTISTES BELGES

à l'Exposition internationale de Munich.

La Belgique participe officiellement, on le sait, à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich et le gouvernement a envoyé dans la capitale bavaroise des délégués pour organiser et installer notre section.

Il nous a paru intéressant de connaître sur l'impression que font là-bas nos compatriotes l'avis d'un écrivain du pays, jugeant les œuvres dans la spontanéité de ses sensations et selon sa manière de voir personnelle, qui diffère nécessairement de celle

d'un critique français ou belge. Nous nous sommes adressés dans ce but à l'un des critiques d'art les plus en vue de la Bavière et de l'Autriche, M. WILLIAM RITTER, que ses correspondances sur l'art germanique à la *Gazette des Beaux-Arts* et à la *Revue d'art ancien et moderne* ont mis au premier rang. Et voici l'intéressante relation que M. Ritter a bien voulu écrire pour l'*Art moderne*. Nous sommes, sur bien des points, en désaccord avec lui, — à peine est-il besoin de le dire. Mais nous n'en publions pas moins avec plaisir son étude, qui contient sur nos peintres et nos sculpteurs d'intéressantes et élogieuses appréciations.

Rien de très médiocre. Un ensemble sans unité, mais d'une bonne tenue. Trois hautes personnalités parmi les statuaires : Constantin Meunier, Van der Stappen et Victor Rousseau ; trois parmi les peintres : Fernand Khnopff, Albert Baertsoen, Pierre Verhaert ; une parmi les graveurs : James Ensor. Au demeurant, deux œuvres qui priment tout dans la section ; l'une domine même de très haut toute la sculpture internationale : *Le Débardeur*, de Constantin Meunier, avec lequel ne saurait rivaliser qu'une œuvre de M. Carl Mortensen, de Copenhague. L'autre est cette fière composition de M. VERHAERT : *La Réception du premier sucre à Anvers* (1808).

En présence de cette cossue résurrection du passé avec les couleurs de l'héraldique, vantons le retour infiniment louable à la notion du tableau, précieux bibelot d'art jusqu'en sa matière plus encore que représentation ou évocation d'une scène de vie ou de légende, d'un coin de nature ou de rêve. Bariolée comme une oriflamme, nombreuse comme une symphonie, montée de ton dans une ambiance chaude et dorée, populeuse de personnages solennels et tranquilles, amoureux étudiés, complaisamment vêtus des plus somptueux costumes, accompagnée de tout ce qui, dans l'accessoire et le décor, peut l'orner, elle offre en même temps qu'une jouissance inoubliable aux yeux désaccoutumés du riche coloris par les anémies plein-airistes ou les brutales pénombres sécessionnistes, toutes les satisfactions possibles à l'esprit. Évocation extrêmement savante d'une date précise de l'histoire d'Anvers et finesse psychologique, dessin écrit avec une fermeté impeccable, sans pédantisme et selon des contours rigide-ment décoratifs, rappels de livres d'heures et d'émaux, de toutes sortes de belles choses anciennes, tout est réuni là de ce qui prouve le sérieux d'un vrai peintre d'histoire, de ce qui peut draper de certitudes précieuses la conception raffinée d'un voyant sentant le passé aussi puissamment qu'un Walter Scott ou qu'un Augustin Thierry, et aussi de ce qui peut parer de réalités probables les expansives intuitions d'une noble âme d'artiste. Tous ces échevins maigris dans le négoce, ces femmes lentes et florissantes et ces délicieux pages muséens ont, sous l'orgueil des livrées de leur opulence tabellionne, les visages pointus et les allures trotte-menu de furets, de souriceaux, de fouines et de belettes héritées de plusieurs siècles de générations à l'ombre et au renfermé dans les greniers et les soupentes, les magasins et les caves où s'entassaient les denrées de toutes les régions connues et inconnues d'un monde dont la découverte s'achevait. Tels traits se retrouvent même du père au fils et du vair à l'hermine. Le coloris même suggère les vies encloses dans le faste civique et les administrations du lucre impérial. Il veut dater du temps qu'il représente ; il y réussit à merveille. La façon de cerner jusqu'aux pavés du quai d'un contour vigoureux, de couleur savamment méditée, évoque aussi des idées de marqueterie de bois des îles et de vitrail.

Avec CONSTANTIN MEUNIER et le *Débardeur*, contraste : jeunesse, fraîcheur, force et simplicité, les qualités de l'antiquité grec ; c'est d'aujourd'hui et c'est d'il y a deux mille et quelques ans ; c'est un prolétaire de partout et c'est un type viril qui eût trouvé place parmi les images olympiques d'athlètes. C'est beau, beau, beau... La statuaire n'est pas morte qui sait encore discerner dans la vie moderne la possibilité d'exprimer des corps tels que celui-ci.

M. FERNAND KHNOFF peut-il se surpasser ? Être continuellement égal à soi-même n'est-ce pas la loi même de cet art élégant qui est ivoire, jade, myrrhe, tout ce que l'on veut de noble et de rare pourvu qu'immobile ? Un portrait de femme en violet sur délicat fond jaunâtre-blond a pourtant la vie et la couleur... Et cependant impassible aussi, cette belle personne...

Les chalands sous la neige de M. ALBERT BAERTSOEN, quelle puissante chose subtilement observée, grassement peinte !... Mais pour nous, malgré toute notre admiration pour cette œuvre, il y a un reproche implicite dans le rapprochement de ce subtil et de ce gras. Était-il vraiment nécessaire de tant empâter ciel et eau dans cette atmosphère brumeuse ? Nous croyons qu'en frottant simplement la toile on pouvait atteindre au même résultat, et ces couleurs plantureuses nous inquiètent toujours pour nos après-venants... — Crainte analogue et pour une raison en quelque sorte inverse en face des *Dunes à Nieuport* de M. ADRIEN HEYMANS. C'est le système de zébrer à petits coups une toile blanche, partant faisant fond, mis à la mode, sauf erreur, par notre ami Emile Claus, dont un tort encore plus grave est d'être absent d'ici. Or, nous savons si bien quelle couleur ont les toiles vieilles de cent ans : elles sont noires comme terre et lorsque noire comme belle terre végétale sera la toile de M. Heymans, que restera-t-il du clair sable brillant de ses radieuses dunes ? Même question devant le capiteux matin, humide, ému, clair et vaporeux sur les bruyères et les champs de M. WYTSMAN. C'est bien mauvais signe lorsque de tels artistes ne se préoccupent que de nos immédiats suffrages. Nos arrière-neveux seront plus émus par les œuvres qui seront restées visibles que par notre affirmation que d'autres furent belles : nous vénéreront-ils du reste jamais assez pour nous croire sur parole ?

Il y a, oui vraiment il y a des bouquets de nuances comme « vélasquéziennes » obtenues sur des fioles à pickles ou à anchois et sur des charcuteries dans la ragoûtante et savoureuse nature morte de M. JAMES ENSOR. Quant à ses eaux-fortes, voici l'arachnéenne *Cathédrale*, voici surtout ses barques échouées sur une dune avec ce beau grand nuage pulvérulent qui monte d'un paysage d'eaux et de marais lui-même tout en pulvéulence de particules lumineuses.

WILLIAM RITTER

(La fin au prochain numéro.)

JAKOB SMITS

Une soixantaine de peintures à l'huile et d'aquarelles réunies au Cercle artistique d'Anvers témoignent de la féconde activité de ce robuste et bon peintre. Sous trois aspects différents : peintre religieux, peintre du paysage campinois et des intimités villageoises et enfin portraitiste, Smits se livre tout entier, dans la foi de son art, et bellement indépendant.

Dans tous ses tableaux inspirés par les Évangiles l'influence de Rembrandt est manifeste. Bien qu'elle n'altère en rien la manière très personnelle de l'artiste, elle se révèle dans le choix et la présentation des sujets, est latente surtout dans l'atmosphère sentimentale de certaines œuvres. Comme Rembrandt, — et comme après lui Von Uhde, Cazin et maints autres, — Smits transporte dans la vie contemporaine, sans toutefois réussir toujours à nous faire oublier, ainsi que le fit Rembrandt par le simple prodige du génie, ce que cette transposition peut offrir de choquant à nos esprits. Smits, peintre de la rusticité, choisit les épisodes où le Christ se trouve en contact avec les humbles. Ces humbles, dans l'*Adoration des Bergers* ou les *Disciples d'Emmaüs*, sont les paysans de notre temps. Leur costume n'éveillant pas outre mesure l'idée de mode, d'actualité, on peut en somme, par un léger effort de l'esprit, admettre la plausibilité de leur présence autour de la silhouette conventionnelle et légendaire du Christ. Mais le Christ ne s'est pas trouvé seulement parmi les humbles et un peintre, logique dans l'absurde, aurait le même droit de nous montrer Jésus évoluant dans une assemblée « moderne » d'habits noirs ou de redingotes : une désapprobation unanime ne manquerait pas d'accueillir l'« originalité » de cette tentative en trop lente opposition avec notre sentiment esthétique.

Car tout fait ancien, tout épisode de l'histoire évoque dans notre imagination la vision d'une époque déterminée dans le recul du temps et le vouloir contemporanéiser impliquerait une « naïveté » que nous ne possédons plus ; de même, traduire dans une forme ancienne un sujet contemporain, constitue une autre aberration dont la *Louise* de M. Charpentier serait le plus récent exemple. Puvis de Chavannes avait évité ce double écueil en bannissant de son œuvre tout détail archéologique, toute précision historique de costume, de décor ou de lieu et ses légendes se déroulent comme en dehors des époques. Quel peintre cependant a mieux que lui — et avec quel merveilleux sentiment tour à tour païen ou religieux — donné de la Grèce, du moyen-âge ou des premiers temps chrétiens l'idée que nous nous en faisons ?

Pour terminer ces chicanes, auxquelles m'autorise le talent de Jakob Smits, je ferai une dernière observation concernant l'emploi de l'or — dont l'artiste est prodigue dans les fonds et les auréoles, — et qui intervient mal à propos, à mon sens, dans des scènes de réalité. Tout au plus se pourrait-il concevoir dans la peinture ornementale, c'est-à-dire purement arabesque. Mais dans un tableau qui représente un effet naturel et l'exacte observation des plans et des valeurs, l'or n'est qu'un moyen disparate, étranger à la peinture même et un peu puéril, car en aucun cas ces nimbes ou ces gloires ne pourront ajouter, et encore moins suppléer au sentiment religieux d'une œuvre. Ainsi, dans cette *Mater Dei*, où il ne serait permis de voir qu'une belle et sévère étude d'une vieille vêtue d'une mante, l'impression est contrariée par la matérialité même de cet inutile symbole, le nimbe crucifère. Ailleurs, dans ce portrait, par exemple, d'une mère heureuse entourée de ses enfants, toile si vivante bien que dépourvue de tout caractère mystique, l'auréole, pour justifier l'intitulé de *Sainte Famille*, met une contradiction à l'impression ressentie. Ailleurs encore, dans cette aquarelle qui représente une paysanne et son enfant, une fillette tricotant et une vache dans un verger, — et qui est pleine des meilleures qualités de Smits, — l'implacable cercle d'or nous force à voir un épisode biblique, dément la puissante réalité de l'œuvre et détruit, par la brutalité de son éclat, l'harmonie de l'ensemble.

Dans ses paysages, dans ses toiles purement descriptives de la vie des villageois et de leurs travaux, l'art de Smits reste indemne de toute influence étrangère. Peintre robuste et sain, coloriste puissant, il a donné du coin de terre où il vit et qu'il aime, une notation profonde, intime et personnelle et ses intérieurs rustiques, ses cuisines, ses cours de ferme évoquent intensément l'activité silencieuse, la paix des campagnes limbourgeoises. Ce domaine de l'art est bien à lui et l'originalité de Smits s'y affirme dans une tradition toute hollandaise de peinture grasse et savoureuse, fruste ou un peu lourde, mais qui triomphe dans les harmonies chaudes ou argentées de bruns roux et de blancs, de gris et de bleus, que rompent parfois l'éclat d'un cuivre ou la splendide note rouge d'un bourgeron. Sa vision, naturellement synthétique, répudie l'inutile détail : il voit les choses dans leur effet total et procède par larges masses colorées, soucieux surtout de la justesse des valeurs. Ses personnages, réduits à une gesticulation sobre, ne s'isolent pas de l'ensemble et vivent d'une vie muette et mélancolique.

Les mêmes qualités de belle peinture et de ferme exécution se retrouvent aux portraits de Jakob Smits et je ne connais pas depuis Agneessens ou Pantazis d'aussi libres et vivantes effigies d'enfants : Ce sont d'abord les *Enfants de l'artiste*, d'un métier si simple et si savant, et si bien étudiés dans leur caractère; mais je retiendrai surtout ce *Baby en robe blanche*, saisi dans l'hésitation chancelante des premiers pas et qui offre, avec la fougue et la fraîcheur d'une esquisse, une incomparable surprise de vie. Enfin, un portrait de vieux paysan, image de souffrance et de résignation, montre avec quelle puissance Smits pénètre les fonds douloureux de l'âme humaine.

G. LEMMEN

LA « FOLLE CHANSON »

Un moulage en plâtre de la nouvelle *Folle Chanson* de Jef Lambeaux vient d'être placé, à titre provisoire, au square Ambiorix, où il crée parmi les bonnes d'enfants et les paisibles promeneurs du square une amusante effervescence. La partie... postérieure de la dryade qui glisse à l'oreille du vieux satyre, tout en jouant des castagnettes, des propos apparemment croustilleux, fait naître, surtout par son volume inusité, les réflexions goguenardes du public. Quelques artistes, mêlés aux groupes, discutent et esquissent, pouces dressés, des gestes de métier. Si l'on n'est point d'accord sur le mérite de l'œuvre, celle-ci ne laisse personne indifférent. On la loue et on la critique avec un égal entrain, ce qui indique qu'elle n'est pas banale.

Au fond, les modifications apportées par M. Lambeaux à sa *Folle Chanson* primitive ne sont pas heureuses. L'œuvre avait, semble-t-il, sous son premier avatar, plus d'homogénéité et de grandeur. Ici, tout est déhanché, contorsionné, tire-bouchonné à outrance. Si les qualités du statuaire, son modelé sûr et souple qui fait palpiter le plâtre comme de la chair, apparaissent dans tels détails des figures, — je songe notamment au torse de l'égyptien et aux flancs de sa compagne, — ses défauts s'y montrent à l'évidence. La composition manque de ligne, de clarté et de simplicité. La silhouette en est déplaisante, mal équilibrée et morcelée, de quelque côté qu'on se place. Vu de face, le satyre est comme replié sur lui-même et cassé en deux. Qu'on examine le monument du côté de la créature exagérément jordaenesque qui s'efforce

d'allumer chez la faune des désirs peut-être incompatibles avec son âge : les dimensions de la jambe gauche, croisée sur la droite, paraissant brouillées avec les règles de l'anatomie... L'art de M. Lambeaux étant un art de vie, il importerait qu'il exprimât la nature humaine dans la rigueur de ses formes.

Attendons, pour juger l'œuvre d'une manière définitive, qu'elle soit coulée en bronze, ainsi que le veut l'artiste. Je doute toutefois que le métal corrige ce que la *Folle Chanson* a d'incohérent dans sa conception. La statuaire se prête décidément peu, — surtout quand elle se hausse aux dimensions de l'art monumental, — aux expressions que M. Lambeaux entend lui faire réaliser de gré ou de force. Elle réclame plus de style et de tenue, une statique plus ferme, plus d'harmonie entre les différentes parties de la composition. La saisissante figure du *Cheval à l'abreuvoir*, de Constantin Meunier, érigée dans le même square, tout à côté de la *Folle Chanson*, montre la distance qui sépare l'art simple et vrai, expression éternelle de beauté et de caractère, des conceptions d'une renaissance turbulente qui s'efforce en vain de ressusciter dans la plastique les mythologies réalistes des peintres flamands d'autrefois.

O. M.

Concours du Conservatoire (1).

INSTRUMENTS A ARCHET. — Jury : MM. Gevaert, président, Dubois, Kefer, Leenders, Lequime, Mertens.

Contrebasse (professeur : M. EECKHAUTTE). — 2^e prix, M. Polfliet; accessit, M. Van Heste. Morceau de concours : *Andante* de la Quatrième Suite pour contrebasse à cinq cordes.

Alto (professeur : M. VAN HOUT). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Van Houtte; 1^{er} prix avec distinction, M. Van Ackeren; 1^{er} prix, MM. Stubbe et De Graaf; 2^e prix, MM. Brunin, Schevenhals et Delarivière; accessit, MM. Van Steenbeeck et Debay. Morceau de concours : *Morceau de concert* de Jeno Hubay.

Le lauréat, M. Van Houtte, très applaudi et qui a révélé une nature remarquable, reçoit, outre son premier prix, le prix spécial de 300 francs récemment fondé par M. Léon Lequime.

Harpe (professeurs : MM. MEERLOO et RISLER). — Jury : MM. Gevaert, président; prince de Caraman-Chimay, Demunck, Ermel, Leenders, Massau et Mertens.

1^{er} prix, M^{lle} Piron (harpe diatonique); 2^e prix, M^{lle} Renson (harpe chromatique). Morceaux de concours : *Concerto* de Zabel (*Andante*) et *Adagio* de Haydn.

Violoncelle (professeur : M. ED. JACOBS). — Même jury.

1^{er} prix avec distinction, M. Delpire; 1^{er} prix, M. De Vlaemynck; 2^e prix, M. Samuel; 1^{er} accessit, M. Perquin. Morceau de concours : VII^e Concerto de Romberg (première partie).

Piano. (Jeunes filles.) Professeurs : MM. GURICKX et WOUTERS. Jury : MM. Gevaert, président; Ratez, Koszul, Ermel, Ghymers D'Hooghe, Potjes et Tinel.

1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Cornélis et Standaert; 1^{er} prix, M^{lles} Michiels et Lesquoy; 2^e prix, M^{lles} Roche, Noppe, Audrienne, Derousseaux; accessits, M^{lles} Cazantzis, De Cock et Desmaisons.

Morceau de concours : *Concerto en la bémol maj.* de Field (fragment). — Concours excellent qui a révélé plusieurs natures

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

d'artistes, entre autres et surtout celle de M^{lle} Cornélis, qui a un réel tempérament de virtuose.

Piano. (Hommes.) Professeur : M. DE GREEF. Jury : MM. Gevaert, président; Ratez, Koszul, Ermel, Ghymers, Potjes, Tinel et Wallner.

Morceau de concours : Concerto en la bémol maj. de Hummel (première partie). — 1^{er} prix avec distinction, M. Duysburgh et Vandermeulen; 2^e prix avec distinction, M. Lerinckx.

M. Duysburgh a des qualités de rythme et de mécanisme. M. Vandermeulen joue avec beaucoup de charme les passages de douceur mais manque de puissance dans la sonorité. M. Lerinckx, moins avancé comme technique, est bien doué au point de vue du sentiment et donne des promesses d'avenir.

PRIX LAURE VAN CUTSEM. Jury : MM. Gevaert, président, Ratez, Koszul, Ermel, Ghymers, Potjes et Tinel.

M^{lle} Hoffmann, élève de M. Wauters. M^{lle} Hoffmann a interprété des fragments de la sonate en fa dièse mineur de Schumann.

ART ET SPORT

Les bons tireurs qui ébranlèrent, dimanche dernier, l'estrade de la Grande-Harmonie de leurs « appels du pied » et de leurs « à fond », — les Desmedt, les Debel, les Verbruggen, les Saussez, les Thirifay, les Bailly, — ne se doutèrent peut-être pas exactement de l'honneur que firent à leur camarade Delhaise, de qui c'étaient les adieux au public bruxellois, trois artistes répétés entre tous, MM. Eugène Ysaye, Imbart de la Tour et Arthur De Greef, en prenant part à cette séance sportive et musicale. C'est, vraisemblablement, la première fois qu'un concert réunissant au programme des noms de si haute renommée fut intercalé parmi des assauts de fleuret et de sabre.

L'alliance de l'art et du sport des armes parut d'ailleurs heureuse. Hommes d'épée et dilettanti fraternisèrent cordialement, Eugène Ysaye, au premier rang, applaudissant à tout rompre aux coups de bouton qu'échangeaient les virtuoses de la lame qui venaient d'acclamer avec enthousiasme le merveilleux virtuose de l'archet... Et jusqu'à la fin de cette originale matinée, le public porta aux professeurs d'escrime et aux musiciens illustres qui se disputaient son attention le plus sympathique intérêt.

Ysaye, arrivé la veille de Londres où il eut une *season* exceptionnellement chargée et brillante (ses séances de sonates avec Busoni furent, nous dit-on, au-dessus de tout éloge) joua avec un sentiment profond une fort jolie composition de lui, *Rêve d'enfant*, et déploya ensuite une étincelante maîtrise dans l'exécution des *Airs russes* de Wieniawsky. Rappelé par l'auditoire très emballé, il ajouta complaisamment au programme une mazurka de Zarzicki dans laquelle A. De Greef lui servit de partenaire.

Le directeur des assauts, entraîné par l'habitude, avait failli dire, au moment de la « reprise » : « Changez de côté, Messieurs. » Mais il s'était souvenu à temps que De Greef eût été un peu embarrassé si on lui eut mis en mains le violon d'Ysaye, lequel, de son côté, préfère son Stradivarius au plus mirobolant Pleyel...

M. De Greef se fit applaudir frénétiquement en interprétant, avec son talent accoutumé, une étude de Liszt et la *Tarentelle* de Moszkowski. Et M. Imbart, mieux en voix que jamais, chanta avec style le *Lied du Printemps*, une ariette de Vidal et l'air de *Sigurd*. Il n'eut aucune peine à mettre dans celui-ci la chaleur nécessaire, la température de la salle atteignant à ce moment un nombre paradoxal de degrés...

Nous publierons dans notre prochain numéro une Chronique littéraire de M. A. GILBERT DE VOISINS.

CARNET ARTISTIQUE

du 30 juin au 6 juillet.

MUSÉE : Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes* (10-5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE : Exposition Léon Dardenne (mission scientifique du Katanga).

RUBENS-CLUB : Exposition de peintres belges et français.

Dimanche : 8 h. 1/2. Concert extraordinaire au Waux-Hall : M^{me} Feltesse-Osombre.

Lundi et Mardi : 9 heures et 3 heures. Concours de violon au Conservatoire.

Vendredi : 10 h. 1/2. Chant théâtral (hommes).

Samedi : 10 heures et 3 heures. Chant théâtral (jeunes filles). Duos de chambre.

PETITE CHRONIQUE

L'État vient de faire, pour le musée de Bruxelles, quelques acquisitions nouvelles : un Jordaens, *Le Roi boit*, de sujet analogue à celui qui fut acheté, il y a trois ans, au prix de 40,000 francs; un *Marché aux chevaux* de Vranck, un Camille Van Coninxlo, un Gérard David et un tableau de l'école néerlandaise sans attribution d'auteur.

L'assemblée annuelle de la Section belge de la *Société belge-hollandaise des amis de la médaille d'art* aura lieu dimanche prochain, à 10 heures précises, au palais des Académies, rue Ducale, à Bruxelles.

La *Libre Esthétique* vient de faire paraître en deux brochures imprimées par la maison Monnom la conférence de M. Edmond Joly sur *l'Art, l'Amour, la Mystique* et celle de M. Maurice Beaubourg : *Du Grotesque et du Tragique à notre époque*.

Cette édition, tirée à un chiffre très limité d'exemplaires, est destinée aux membres protecteurs de la *Libre Esthétique*.

La mort du baryton Devoyod, foudroyé en scène, tandis qu'il jouait, à l'Opéra de Moscou, le rôle de Rigoletto qui lui valut ses plus grands succès, a douloureusement ému le monde musical, particulièrement à Bruxelles où il fut très apprécié, il y a quelque vingt ans, quand il emplissait de sa voix sonore le vaisseau de la salle de la Monnaie. Qu'il chantât Rigoletto, Né-lusko ou Frédéric de Telramund, il était, avant tout, Devoyod, le chanteur impeccable, bel homme à l'air fatal, tragique dans ses gestes et sa physionomie, sûr de lui-même et de l'accueil que lui ferait le public. Excellent musicien, acteur de mérite, doué d'un organe superbe, il fut, pendant plusieurs années, l'un des piliers du grand opéra. Puis, les scènes étrangères, plus rémunératrices, le tentèrent, et ce furent Londres, Pétersbourg, qui se disputèrent le baryton réputé. On l'avait un peu oublié en Belgique lorsque parvint, ces jours-ci, la nouvelle de sa mort dramatique, digne d'un artiste puisqu'elle le frappe en pleine action, sur le champ de bataille.

Devoyod avait soixante ans. Il était pauvre, chargé de famille, obligé de travailler encore, et toujours, de mener jusqu'au dernier souffle de cette voix généreuse la dure existence du théâtre. Il y a peu d'exemples d'une carrière lyrique aussi longue et d'une lutte aussi constante contre les rigueurs de la vie.

La *Plume* fera paraître le 15 juillet prochain un *Hommage à Tolstoï* dans lequel seront réunis : un Portrait inédit de Tolstoï par Eugène Carrière, un *Hommage à Tolstoï*, dessin inédit de Constantin Meunier, la reproduction du fameux tableau de Répine : *Tolstoï labourant ses terres*, le fac-simile d'un autographe et plusieurs lettres inédites de Tolstoï. Ont apporté, en outre, leur collaboration à l'*Hommage à Tolstoï*, les écrivains suivants : Camille Lemonnier, André Beaunier, Eugène Montfort, Maurice Maeterlinck, Alfred Mortier, Edmond Pilon, Gustave Kahn, Lucien Besnard, Eugène Carrière, Paul Stapfer, Jules Case, Gabriel

Séailles, Eugène Demolder, Edouard Rod, Clovis Hugues, Brioux, Adrien Mithouard, Camille de Sainte-Croix, Lucien Mühlfeld, Emile Zola, Edmond Picard, Jean Grave, Jules Claretie, Robert de Montesquiou, Paul Adam, J.-H. Rosny, Paul et Victor Marguerite, Stuart Merrill, Laurent Tailhade, Maurice de Faramond, Melchior de Vogüé, Jules Bois, Charles Morice.

L'auteur de *Rome vaincue*, Alexandre de Parodi, vient de mourir à Paris, âgé de soixante et un ans. D'origine italienne, il était né en Crète et après avoir tour à tour résidé à Smyrne, à Milan, à Genève, il se fixa à Paris, où il se fit naturaliser Français.

Outre *Rome vaincue*, qui valut à notre compatriote Aline Dudley un brillant début au Théâtre-Français, en 1876, il écrivit un grand nombre de tragédies et de drames, parmi lesquels la *Reine Juana*, représentée en 1893, lui valut un réel succès. Ses autres œuvres eurent des fortunes moins brillantes. Citons, entre autres, *Ulm le parricide*, drame en vers joué à Paris en 1870, *Sephora*, drame biblique, la *Jeunesse de François 1^{er}*, drame en vers, l'*Inflexible*, drame en prose, représenté en 1885 à la Renaissance.

M. Parodi avait débuté par deux volumes de vers : *Passions et Idées*, publié en 1865, et *Nouvelles messéniennes*, en 1867, et par un roman politique : *Le Dernier des Papes*. Il avait, dans ces dernières années, achevé un grand drame en vers : *Le Pape*, qui met en scène Grégoire VII.

Le concours pour le monument de Richard Wagner, qui sera érigé dans la Thiergartenstrasse, vient, dit le *Guide musical*, de s'ouvrir à Berlin. Soixante-deux sculpteurs — pas un de moins — ont envoyé des maquettes représentant le maître debout, assis, avec ou sans pupitre, avec ou sans bâton de chef d'orchestre. Les esquisses ont été exposées jusqu'au 12 juin; un jury international a fait choix ensuite des dix meilleurs envois, dont les auteurs — qui toucheront chacun 2,000 marks — seront seuls admis à un concours restreint. Inutile de les nommer. Il n'y a parmi eux aucun nom déjà célèbre. Trois prix seront attribués aux lauréats de ce dernier concours. Ces prix sont de 2,500, 1,500 et 1,000 marks. Le total des frais du monument de Richard Wagner est évalué à 125,000 marks.

C'est aux dessins français du XVIII^e siècle qu'est consacrée la troisième année des *Maîtres du dessin*. Les collections publiques et privées sont tour à tour invitées à fournir les éléments de cette publication de luxe et de vulgarisation. On trouve dans le premier fascicule de la troisième année un délicieux dessin de Goucher, *Femme et Amour*, un très beau Fragonard (dessin au crayon lavé de sépia), une saisissante préparation au pastel de La Tour et une feuille d'études aux trois crayons de Watteau.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Entre Ostende et Nieuport

Hôtel-restaurant de 1^{er} ordre
Conditions avantageuses



Éclairage électrique.
Magasins d'approvisionnement.

Charmantes villas et cottages confortablement meublés.
Communications faciles. — Bains surveillés gratuits.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

ATELIERS D'ARTS MOBILIERS ET DECORATIFS.

G. SERRURIER-BOVY

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT

PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
TERIE, MENUISERIE DÉCORATIVE.

LE MÉTAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAU-
FFAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
SEUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIERES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSE ET TISSU.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

**LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES**

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROPS** et **Constantin MEUNIER**.

ŒUVRES DE : **MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.**

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

M. L. MOLINE

EXPERT

GALERIE LAFFITTE, RUE LAFFITTE, 20, PARIS

ACHAT ET VENTE DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, ETC.

DÉSIRE ACQUÉRIR DES ŒUVRES DE

F. ROPS, SISLEY, C. PISSARRO, DEGAS et CLAUDE MONET

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

**BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Poules, Poiriers et Pâturages (A GILBERT DE VOISINS. — Les Artistes belges à l'Exposition internationale de Munich (suite et fin) (WILLIAM RITTER). — Concours du Conservatoire (suite). — L'Art en Hollande (J.-L. K.). — Le Théâtre du Prince Régent (C. D.). — La Vie au théâtre (E) — Les Bâisseurs de villes. — Nécrologie. Joseph Mertens. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

POULES, POIRIERS ET PATURAGES

L'été venu, un mortel qui exerce le beau métier des lettres et n'a rien pu faire qui vaille durant les mois urbains, aspire volontiers au repos des champs pour achever cette œuvre curieuse dont il a tant parlé entre les murs des brasseries. Je ne comprends pas que sa retraite puisse être fructueuse et qu'il arrive à rassembler ses rêves loin du monde familier que lui faisaient les réverbères, les automobiles et les marchands de journaux du soir. La campagne est indiscreète et veut constamment se mêler à celui qui l'accoste sans bien la connaître. J'entends la vraie campagne, celle où l'on fane, fauche et moissonne, et non ces lieux où les lacs, les

sources, les cascades et autres jeux de l'onde ne sont que prétextes à des casinos et des sénats de rhumatisants.

Voici un jeune homme qui a quitté Paris pour laisser pousser sa barbe et fleurir son talent; assis dans une ombre de branches, non loin d'un sillon et d'un pré que fréquentent des vaches paisibles et gonflées, il espère quelque bucolique savoureuse et rêve mollement comme l'on rêve dans les romans de M^{me} Sand. Loin des visites importunes et des embarras de Paris, il voudrait décrire une idylle et fixer les douces réponses que se font deux amants, quand une guêpe vient interrompre sa veine par un bourdonnement guerrier. Alors il constate que son corps est devenu le terrain de manœuvre de mille insectes, que des fourmis essayent une route nouvelle au dos de son veston, et que, de cet acacia qui pleure sur lui des larmes sucrées, sont descendues de petites bêtes rouges qui attaquent cruellement ses jambes. Il se secoue du mieux qu'il peut et tâche à retrouver le calme, mais c'est en vain. Trop de poules caquettent autour de lui en cherchant dans l'herbe leur ver quotidien; des moustiques offensent ses joues; un coq, satisfait et victorieux, chante brusquement à ses oreilles; déjà une araignée se suspend à son pied; et maintenant, dans le champ voisin, un ruminant agite vers lui ses cornes comme pour engager une tauromachie. Il fuit, et c'est le meilleur parti qu'il pouvait prendre. Il était oiseux de chercher une inspiration directe et de cultiver l'adjectif en plein air. Rien ne vaut, pour travailler d'un esprit libre, soit que l'on crée ou que l'on juge, la barrière de quatre murs et le regard doré d'une lampe.

Ce préambule n'a d'autre but que de mettre mes lec-

teurs en garde contre mon sentiment d'aujourd'hui. Je compte parler de plusieurs livres; or, j'ai lu le premier, assis dans les branches d'un poirier, un autre en me promenant par les champs, un autre enfin parmi la poussière d'une grange à foin. Si mes opinions à leur endroit sont inexactes ou confuses, qu'on s'en prenne aux distractions naturelles que j'avais.

Et d'abord, je ne sais pourquoi, j'éprouve une grande difficulté à admirer la dernière œuvre que nous donne la muse de M. du Bois, à goûter pleinement le charme de ces *Rhapsodies passionnées* (1). M. du Bois est, comme chacun sait, l'inventeur du roman antique. Il écrit *Athénienne*, et ce livre eut de nombreux imitateurs. M. Anatole France s'en souvint dans *Thaïs* et M. Pierre Louys dans *Aphrodite*; il paraîtrait même que certains passages du *Jeune Anacharsis* en sont inspirés. Certes, la beauté, la force et la sincérité des *Rhapsodies passionnées* ne sauraient être contestées. Plusieurs articles témoignèrent de la singulière vertu de ce livre à la première page de nos meilleurs journaux, et l'auteur lui-même nous en avertit par quelques lignes qu'il écrivit dans une langue étrangère, sans doute afin de ménager sa modestie. Pourtant, après avoir lu ce volume avec grand soin, je n'en ai retenu qu'un vers, mais cet hexamètre est de ceux qui méritent de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, non pas tant à cause de sa forme, mais pour le beau sentiment qu'il exprime et son air de vérité profonde. Le voici :

Mes vers! on ne doit pas vous aimer, je le sens!

Bien que le livre de M. du Bois ne m'émeuve jusqu'aux larmes qu'en de rares endroits, je ne saurais méconnaître ses qualités, ou, pour mieux dire, les usages nombreux qu'on peut en faire. Il en est un, surtout, que je signale volontiers. Les *Rhapsodies* seront précieuses à ceux qui veulent parachever leurs études d'anglais, plusieurs fragments étant écrits dans un idiome analogue à celui dont se servait Shakespeare.

Les *Confessions* (2) de M. Edouard de Morsier me furent d'un accès plus facile. Peut-être sont-elles l'œuvre d'un talent moins altier. Toute la dernière partie : *In Memoriam*, est pleine de vers délicieux. Ces thènes chantés sur la tombe d'un enfant risquaient de devenir ridicules pour un mot mal placé ou une banalité. Le plus souvent ils sont émouvants. Certes, on voudrait une forme moins lâche, un vocabulaire moins restreint et moins de strophes mal venues, mais il s'y trouve la qualité qui emporte tout : la sincérité. Il y a de jolies choses dans le reste du volume, mais aussi trop de vers dans ce genre :

(1) *Rhapsodies passionnées*, par le comte ALBERT DU BOIS. Lemerre, éd.

(2) *Confessions*, par EDOUARD DE MORSIER. Lemerre, éd.

Le poète, en son potager,
Cultive ses douleurs pour d'autres.

Je n'ignore pas que l'école naturaliste a étendu la botanique de la poésie jusqu'à y admettre les radis et les choux de Bruxelles, mais il serait pourtant utile que l'on distinguât un peu les genres et que ces dames de la Halle ne fissent pas concurrence à ces dames du Parnasse.

Je devrais encore vous parler du livre de M. des Ombiaux : *Nos Rustres* (1). Il y a là des contes de basse lice et de haut goût, robustes à souhait et secs de dessin. D'ailleurs, je ne puis les apprécier à leur juste valeur. J'habite en ce moment le Périgord et le rustre périgourdin a d'autres traits que celui de Wallonie. Tout cela a une allure franche et je crois bien qu'aucune des histoires du volume n'est ennuyeuse.

Il reste sur ma table une brochure sur la coéducation des sexes, mais j'avoue ne m'en souvenir qu'à peine. Je viens de lire le conte que M. de Régnier a publié dans la *Revue de Paris* (2) et ceci a oblitéré cela. La *Courte Vie de Balthasar Aldramin, Vénitien* est une chose admirable et c'est tout ce qu'on peut en dire. Il serait superflu d'épiloguer sur le ton fiévreux, le tour suranné, la mâle émotion de ces pages. Cela fera une belle fin au *Trèfle rouge*.

La semaine prochaine je vous entretiendrai du roman de M. Boylesve, puis nous irons dans l'île de Tryphème suivre les déplacements et villégiatures de la blanche Aline et de son père le pieux Pausole.

A. GILBERT DE VOISINS

LES ARTISTES BELGES à l'Exposition internationale de Munich (3).

La jeune mère penchée pour allaiter son enfant déjà grandet debout contre elle sur la pointe de ses petits pieds, de M. VAN DER STAPPEN, est pour nous une vieille connaissance. La grâce et la voluptueuse chasteté de ce blanc marbre, nous les retrouvons ici après Vienne, avec quel plaisir! M. VICTOR ROUSSEAU, lui, pour la première fois nous frappe autant. Son jeune homme nu, acculé menaçant à un rocher, a la souplesse et l'ardeur de la flamme; le mouvement semble n'avoir pas eu le temps de se figer; la colère ou la passion ondulent encore au long de ce torse et de ces jambes boutées si fièrement au sol. Et la coupe harmonieuse sur laquelle deux de ces mêmes nus sinuent comme le trait de Pontormo dans ses sanguines des Offices nous semble participer en plastique à ce même don d'invention agitée et frissonnant de fièvre créatrice qui parfois rend Klinger si brûlant et protéen. Du reste les habiles modeleurs de chosettes précieuses ou amusantes ne manquent pas parmi les Belges : voici par exemple M. JOSUÉ DUPON avec son *Chasseur préhistorique* d'une si lourde carrure et son grêle petit Nubien famélique en croupe

(1) *Nos Rustres*, par MAURICE DES OMBIAUX. Liège. La Meuse.

(2) *Revue de Paris*, 15 juin.

(3) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

entre les deux énormes bosses d'un monumental chameau dont le cou s'alourdit de laines touffues. Comme elle est fine et intelligente, cette maigre agile au milieu et au couronnement de toute cette trimbalante architecture de bosses ! Et quelle souple élégance dans cette autre coupe de bronze, élan de la fuite qui palpète d'être emprisonné par l'étreinte, frisson au flanc d'un baiser qui se propage, — *Jupiter et Antiope* dit le catalogue, nymphe et faune penserions-nous, — de M. GEORGES MORREN. Enfin, comment ne pas se réjouir de cette petite fille nue si fièrement drôle, ferme et saine comme un beau fruit, de M. JACQUES MARIN, qui expose en outre un beau buste de vieillard en bronze.

Là-dessus une rapide tournée bénisseuse autour de cette salle où ne se pressent que des choses estimables, où il faudrait donc à peu près tout mentionner. Ceci nous frappe : beaucoup trop de fleurs à la cimaise, peintes par des dames. Vaine galanterie : chacun passe sans s'y arrêter. Aussi n'est-ce pas par galanterie, mais ravi de leur exquise délicatesse que nous citerons seulement les blanches azalées et les violettes sur fond blond mêlées à un drageoir de cristal et à une coupe de limonade de M^{me} MARIE DE BIÈVRE... Mon Dieu, avec beaucoup de bonne volonté on pourrait en citer d'autres, par exemple cette brassée de branchages de pommiers fleuris de... — tiens c'est d'un homme — M. FRANZ SEGHERS. Après tout, pourquoi pas tout aussi bien des fleurs que tant d'autres sujets réalistes parfaitement indifférents ? On conçoit difficilement combien, à la longue, au milieu d'une si honorable production réaliste, le *n'importe quoi* sans autre intérêt que d'être bien peint nous est indifférent. Bien peint le pêcheur au bord de l'étang bleu plein de reflets de M. CHARLES MERTENS ; mais ce miroir, séducteur peut-être pour l'artiste, l'est-il vraiment pour nous ? Bien peint le vieux pêcheur avec son enfant, de M. EDGARD FARASYN, au creux sablonneux d'une dune verte, la molle étoupe des filets sur ses genoux. Bien peint, très bien peint, le bord de canal maïnal de M. FRANZ COURTENS ; délicieuse l'atmosphère nacrée qui circule entre les arbres... Mais ces copieuses réfractions sur toile de la nature, que la nature elle-même semble produire à travers les tempéraments d'artistes, que nous sont-ils au prix d'une page méditée issue du cerveau surchauffé d'un Moreau, d'un Rops, d'un Puvis, ou auprès du prodigieux joyau de M. Verhaert ? Se faire l'esclave de la nature nous enthousiasmera toujours moins que de réduire en esclavage la nature et la faire collaborer à des fins volontaires. M. LE MAYEUR ne nous donne-t-il pas, très bien c'est vrai, une marine mais quelconque, l'éternelle marine vue partout depuis que nous sommes en âge de voir de la peinture, et dame ! ce n'est pas d'hier ! Et le marais de M. ISIDORE VERHEYDEN ! Mais il est pour lui des grâces spéciales. Il y a là quelque chose en plus que le déjà vu, je ne sais quoi de frais et de vert plein d'émanations humides qui n'est pas du premier bon peintre venu. M. ANDRÉ HENNEBICQ, qui nous montre au matin le tombeau versant au dépotoir ses détritiques assiégés par une horde de pauvres cherchant leur vie dans ces saletés, a au contraire su choisir un spectacle typique de notre temps et le mettre en scène avec une certaine envergure. Mais c'est M. VICTOR GILSOUL qui nous étonne. Voici un artiste dont nous savons des paysages merveilleux et comme art et comme choix du motif, et cette fois il nous apporte la plus ennuyeuse entrée de canal dans une zone suburbaine.

Au contraire, voici M. DELAUNOIS, empoignant au possible avec son *Angelus* obscur rendant déserte la petite rue humide et

moisie de mousses d'un béguinage. Il y a des porches claquemurés où suintent des tons bleuâtres de décomposition, des murs où sur les blancheurs désuètes de virginités rancies tombent comme les voiles noirs des coiffes de vieilles filles. Quel poème infiniment plus sincère et mieux expressif que les meilleurs Rodenbach ! A mettre hors de pair avec cette belle œuvre l'intérieur flamand à porte verte de M. OMER COPPENS, propre, probe et plein d'intimité. Il ferait bon vivre là. Toutes les vertus silencieuses du foyer sont suggérées par ce petit coin d'appartement provincial et populaire. M. Omer Coppens est du reste le seul aquafortiste qui vaille d'être regardé à côté d'ENSOR, le seul du moins auquel on ne se lasse pas de revenir. Sa houleuse marine tirée en verdâtre limoneux comme le flot, ses barques et ses voiles tirées en bleu nous montrent un graveur original en voie de s'affirmer.

Nous aimons aussi la petite rue de village hollandais sous la neige de M. HENRY STACQUET, le petit calvaire sur lequel se lève une lune jaunâtre et tombe une nuit mauve et bleue à la Cazin de M. CAROLUS TREMERIE, l'alignement de menus orangers en caisse au bord d'un bassin margé de pierre, de M. GUSTAVE STEVENS. Séparons soigneusement tous ces motifs neufs ou émus qui ont empoigné d'abord leur artiste de ceux déjà cités peints par des gens de talent certainement, mais qui n'ont fait qu'exercer une fois de plus un métier. Voyez aussi cette grosse nuit bleue sur le Moerdyck, au lever de lune orange, de M. ALEXANDRE MARCETTE, effet si gros et déjà vu tant de fois que jamais ne s'y arrêtera que la bonne volonté de rien omettre de méritoire ! De la grâce, du printemps, du mouvement, des tons frais dans l'*Églogue* de M. GUILLAUME VAN STRYDONCK, où à travers les troncs d'arbres se poursuivent des jeunes filles aux voiles clairs. M. ALBERT CIAMBERLANI expose un énorme dos de femme d'une tonalité très Puvis de Chavannes, M. ALFRED VERHAEREN un intérieur d'église d'une couleur d'aquarium, M. GUSTAVE VANAISE l'esquisse d'une tonalité un peu vieillotte de son *Pierre l'Ermitte prêchant la croisade* ; mais il y retentit de belles harmonies rouges et brunes, sans compter qu'il faut remarquer dans la foule deux enfants exquis, l'un surtout vêtu et dans l'attitude mi-agenouillée qui lui permet de renouer sa chaussure, l'autre demi-nu, retenant d'un joli mouvement des chiens.

Est-ce tout ? Bientôt. Un mot de compliment discret à M. TER LINDEN pour sa *Vue du Nil à Boulak*, un autre à M^{me} JULIETTE WYTSMAN pour sa cour de couvent à Bruges ; un de vive félicitation à M. VAN LEEMPUTTEN pour sa petite foire villageoise si fraîche et si gaie de couleur. Puis nous nous arrêtons sur l'ivrogne ramené à la maison par sa misérable famille, de M. EUGÈNE LAERMANS. Les personnages sont anguleux avec des airs tels qu'on en voit aux figures sculptées dans le décor des cathédrales gothiques, surtout les mômes chétifs avec leurs trop grosses têtes de petits vieux. Une bonne estampe en couleur de cela vaudrait par sa moralité poignante. Tableau, et dans de telles proportions, n'est-ce point trop ?

En résumé, d'après l'Exposition de Munich peut-on admettre l'existence individuelle d'une école belge ? Non. Tout ce que nous y voyons, M. Ensor et M. Verhaert exceptés, pourrait venir d'Allemagne (Baertsoen), de France (Heymans, Wytzman), d'Angleterre (Khnopff). Chez les paysagistes même le choix des motifs nous signale-t-il particulièrement la Belgique ? MM. Delaunois, Stacquet, Coppens exceptés, non. Alors est-il bien important de conclure ? Concluons qu'on fait en Belgique, belge ou non, beau-

coup de très estimable peinture; c'est suffisant... Mais quand nous retournerons dans les salles consacrées à cet art, arrêtons-nous toujours davantage devant MM. Constantin Meunier et Pierre Verhaert.

WILLIAM RITTER

Concours du Conservatoire⁽¹⁾.

Orgue (professeur : M. MAILLY). — Jury : MM. Gevaert, président; abbé Duclos, abbé Sosrou, Huberti, Mestdagh, Stinglamber, Van Reysschoot.

Morceau de concours : *Toccata en ut maj.* de J.-S. Bach.

1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Jadin; 1^{er} prix avec distinction, M. Koller; 1^{er} prix, M. Berteau; 2^e prix avec distinction, M. Mertens; 2^e prix, MM. Courboin, Breways et Jooris.

M. Jadin est un organiste tout à fait remarquable dont le jeu colore, varié, d'un style soutenu et d'une compréhension musicale qui dénote un artiste de race, a fait grande impression sur l'auditoire. MM. Koller et Berteau se sont distingués dans l'interprétation de la Pièce symphonique de César Franck et du Choral en la du même auteur.

Violon (professeurs : MM. COLYNS, CORNÉLIS et THOMSON). — Jury : MM. Gevaert, président; Reyer, Seiglet, Smit, Tinel, Van Waefelghem.

Morceau de concours : *Concerto n° 2* de Wieniawski.

1^{er} prix avec la plus grande distinction : MM. Duparloir et Weingand (classe Thomson); 1^{er} prix avec distinction, MM. Schultze, Lambert, Schmidt (classe Thomson), et Giguère (classe Cornélis); 1^{er} prix, M. Doneux (classe Colyns), M^{lle} Van Overeem (classe Cornélis), MM. Bollekens et Deville (classe Colyns); 2^e prix avec distinction, M. Mac Millen (classe Thomson); 3^e prix, MM. de Bustinduy, Bernstein (classe Thomson), Doehaerd, M^{lle} Hubert (classe Colyns), M^{lle} Cole (classe Thomson), Schuyten (classe Colyns), M^{lle} Masoin, MM. de Lange et Finch (classe Cornélis); 1^{er} accessit, M^{lle} Alberro (classe Thomson) et de Mont (classe Cornélis).

Ce concours a réuni bon nombre de « natures » très différentes les unes des autres, mais presque toutes intéressantes. La plupart des concurrents se présentent, comme des maîtres, avec des concertos à peu près inconnus, agrémentés de cadences très difficiles, et ils s'en tirent à merveille.

M. Lambert, dans l'exécution du concerto de Tchaikowsky, a fait preuve d'une maîtrise vraiment surprenante. M. Weingand, un Strasbourgeois, a interprété le concerto de Sinding avec une fougue toute personnelle. Beaucoup d'ampleur de son et d'autorité dans le jeu de M. Duparloir, qui avait choisi le difficile concerto de Brahms. M. Schultze a joué le concerto de Beethoven avec beaucoup de goût et de finesse et M. Schmidt celui de Becker avec une jolie qualité de son.

Ces cinq élèves se sont montrés véritablement supérieurs aux autres et font honneur à l'enseignement de M. Thomson.

M. Giguère a bien joué l'*Andante et rondo* de la symphonie de Lalo. M. Doneux a interprété avec sentiment le *Prélude et adagio* du 1^{er} concerto de Max Bruch. Concourant pour un premier prix, il eût dû choisir un morceau plus important. M^{lle} Van Overeem a donné une exécution bien effacée du *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns. M. Deville a joué avec assurance, mais lourdement,

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

la *Chaconne* de Bach. M. Cole s'est un peu embrouillé dans un difficile caprice de Paganini. M. Mac Millen joue et salue avec ostentation. Beaucoup de charme et de largeur dans le jeu de M. de Bustinduy. Enfin M^{lle} Hubert, MM. Doehaerd, Alberro et de Lange ont montré de sérieuses qualités.

Chant théâtral (hommes) (professeur : M. DEMEST). Jury : MM. Gevaert, président; Eeckhoutte, Fierens-Gevaert, Fontaine, Jouret, Seguin, Van den Heuvel.

2^{me} prix avec distinction. MM. Collet et Virly, 2^{me} prix, MM. Vanderheyden, Van den Eynden et Bicquet.

L'ART EN HOLLANDE

On nous écrit de Dordrecht :

La Société *Pictura*, fondée en 1774, vient de s'installer à Dordrecht dans un des plus vastes et des plus anciens immeubles de notre antique cité.

A l'occasion de ce changement de domicile, depuis longtemps souhaité, elle a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition dans laquelle sont réunies les œuvres les plus remarquables produites par ses membres d'honneur et par ses membres effectifs depuis sa fondation jusqu'à ce jour. Il a fallu se livrer dans ce but à de multiples et difficiles recherches, la plupart des toiles, aquarelles et dessins exécutés par les artistes du « Teekengenootschap » étant dispersés dans des collections particulières.

Le comité, et spécialement le secrétaire, M. Piet Bos, méritent toutes félicitations pour leur initiative. Il n'était pas aisé de respecter, dans le choix à faire, l'évolution que subit, durant un siècle, par la force des choses, l'art néerlandais. Le président de la société, M. Gunneweg, appuya, dans son allocution d'ouverture, sur la tolérance réciproque qu'avaient toujours eue les uns pour les autres les *vieux* et les *jeunes* artistes du Cercle. L'échevin des beaux-arts, M. Hordijk, rendit un éloquent hommage à l'éminent architecte Hoogenband, « qui métamorphosa en temple de lumière le sombre bâtiment inauguré ». Enfin M. Boethout, de la Société « Vak en Kunst » (l'Art dans le Métier), remercia *Pictura* d'avoir mis enfin à la disposition des habitants de Dordrecht et des étrangers un local où l'on pût étudier et travailler avec fruit.

Parmi les tableaux exposés il y a du bon, du médiocre et du pire. On y remarque surtout des Mesdag, des Bosboom, des van der Block, des Schotel et des Jan Veth. La section de sculpture se pare d'un groupe représentant les frères de Witt, nés à Dordrecht, par Willem Steiner.

Quoi qu'il en soit, l'exposition est intéressante et Dordrecht, indépendamment de tout salon de peinture, vaut bien la peine d'une visite de quelques jours. Descendre à Dordrecht et y prendre le bateau à vapeur jusqu'à Rotterdam est l'une des plus jolies excursions que puissent faire, en cette saison, nos touristes en quête d'impressions d'art et de nature.

J.-L. K.

Le Théâtre du Prince Régent.

On nous écrit de Munich :

Le nouveau théâtre du « Prince Régent », construit sur le plan — perfectionné — du théâtre de Bayreuth et destiné, comme ce dernier, aux représentations modèles des ouvrages du maître, s'élève, au delà de l'Isar, sur les hauteurs qui dominent la ville.

Il contient mille vingt-huit stalles (trois cent douze de moins qu'à Bayreuth), auxquelles on accède par douze entrées indépendantes. Les escaliers, au lieu d'être construits, comme au théâtre Wagner, dans la salle même, sont installés dans les deux foyers qui s'ouvrent à droite et à gauche de la salle. Le vestiaire se trouve sous les loges du fond, au nombre de douze. Chaque catégorie de places a son vestiaire distinct.

Outre la loge royale et deux loges réservés à la cour, le théâtre contient six loges pour le public, à neuf places par loge. A côté du foyer de gauche se trouve une salle de restaurant avec entrée particulière et vaste jardin.

La scène est semblable à celle du théâtre Royal, mais elle a une profondeur à peu près double; on pourra de la sorte obtenir d'intéressants effets de perspective et faire évoluer à l'aise la masse chorale et la figuration.

C'est M. Karl Lautenschläger qui a organisé la machinerie. Celle-ci comprend l'appareil hydraulique de Stehle pour les cas d'incendie. L'éclairage est fourni par des lampes électriques de quatre couleurs avec intensité de 24 degrés permettant de réaliser tous les effets de lumière depuis la pénombre jusqu'à l'éclat du plein soleil.

La direction de l'entreprise est confiée à l'intendant royal, M. le chevalier E. von Possart, qui préside avec tant d'autorité et de compétence aux représentations de l'Opéra et du théâtre de la Résidence.

Voici le programme des spectacles : *Les Maîtres chanteurs*, les 21 et 25 août, 2, 10, 14 et 26 septembre. *Tristan et Isolde*, les 23 et 27 août, 4, 12 et 20 septembre. *Tannhäuser*, les 29 août, 6, 16, 22 et 28 septembre. *Lohengrin*, les 31 août, 8, 18 et 24 septembre.

La direction s'est entendue avec l'administration du théâtre de Bayreuth pour ne donner à Munich que les pièces non représentées cette année à Bayreuth, afin d'éviter toute concurrence.

Les artistes engagés sont M^{mes} Victoria Blank, Hermine Bosetti, Else Breuer (de Munich), Catherine Fleischer-Edel (de Hambourg), Olive Fremstad (de Munich), Pélagie Greeff-Andriessen (de Francfort), Laura Hilgermann (de Vienne), Irma Kboth, Belly Koch, Bertha Morena, Hilda Pazofsky, Catherine Senger-Bettaque (de Munich), Gisela Staudigl (de Wiesbaden); MM. Anthes (de Dresde), Bauberger, Feinhals, Fuchs, Gerhäuser (de Munich), Grüning (de Berlin), Eug. Gura (de Munich), J.-B. Hoffmann (de Berlin), Seb. Hofmüller (de Schwerin), Max Kellerer, V. Klöpfer, H. Knot, M. Krausse, Karl Mang, Th. Mayer, M. Milkorey (de Munich), Th. Reichmann (de Vienne), A. Reiss (de Wiesbaden), Albin Scholz (de Munich), Fritz Schrödter (de Vienne), Sieglitz (de Munich), E. Wachter (de Dresde), Raoul Walter (de Munich). Chefs d'orchestre : Herman Zumpe, Fr. Fischer, Hugo Röhr, Bern. Stavenhagen.

L'orchestre, invisible comme à Bayreuth, sera composé de soixante-dix musiciens, les chœurs de quatre-vingt chanteurs et de cent quatre pour les œuvres importantes.

Les représentations commenceront à 5 heures. Le prix des places est fixé à 20 marks.

Voilà, pour les prochaines vacances, un but d'excursion à signaler aux artistes et aux esthètes.

C. D.

LA VIE AU THÉÂTRE

On nous écrit de Paris :

L'autre soir, au théâtre Antoine, on donnait les *Remplaçantes*. Le lendemain, aux Français, on jouait l'*École des femmes*.

Le rapprochement s'imposait, non entre les deux pièces, mais entre les deux troupes. Le naturel, la sincérité et l'intensité du coloris de l'une contrastait — ô combien! — avec l'apprêt, la terne convention de l'autre.

Et de là une conséquence à tirer : Si ces vivants jouaient la pièce de cet autre vivant qui a nom Molière? S'ils rendaient avec leur forte et respectueuse esthétique ces grandes œuvres, jeunes et fraîches aujourd'hui comme au jour où elles furent écrites? Quel service à rendre à l'art français! On voudrait entendre de la voix d'Antoine cette scène où Arnolphe demande, trop tard, par faveur, ce qu'il croyait exiger par autorité. Il ne faudrait pas de claquer, ce soir-là, dans la Maison de... Molière, pour faire applaudir, à la fois, le plus humain de nos classiques et le plus humain de nos acteurs.

E.

Les Bâtisseurs de Villes.

On a placé au parc du Cinquantenaire, à l'intersection des deux allées courbes du centre, le groupe en bronze de M. Charles Van der Stappen, *Les Bâtisseurs de villes*. On connaît, pour l'avoir vu à la *Libre Esthétique*, jadis, et naguère au Salon triennal, ce robuste morceau de sculpture, qui marque la première étape d'une évolution vers un art de fraternelle piété. Emile Verhaeren l'a caractérisé en ces termes :

« Le titre fait songer aux Tubalcaïn bibliques, aux Amphion. Le groupe? — Deux tâcherons, à l'heure de la sieste, l'un étendu, tout de son long à terre; l'autre, accroupi sur un bloc de pierre informe, le torse ployé en avant, la tête chue dans le sommeil, les bras se croisant entre les jambes, les mains aux pieds. Chose inattendue! — appliqué à ce groupe de vie si quotidienne, le titre quasi fabuleux ne choque point. Il n'écrase point; au contraire, il se transforme et s'adapte. C'est le groupe qui a raison du titre.

Cela seul suffirait à classer l'œuvre.

L'art en est simple et puissant. Charles Van der Stappen a abandonné son faire trop en détail, son faire que j'oserais appeler accidentel et diminuant, bien qu'intéressant et quelquefois heureux; il s'est borné à ordonner et à harmoniser les grandes lignes, à donner vie et force à de grands blocs; il a rompu avec des pratiques agréables et quelquefois amusantes pour inaugurer la sévérité et la vigueur. Déjà *Ompdrailles* pouvait faire présager les *Bâtisseurs de villes*. Ceux-ci restent toutefois, jusqu'à ce jour, uniques en son œuvre. Ils s'apparentent aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains. *Ompdrailles* procédait encore des renaissants italiens ou de tels maîtres français.

Le groupe, sous des aspects divers, est d'heureuse et belle structure : on peut le regarder sous différents angles sans qu'il heurte. A l'analyser, on se prend à admirer combien habilement et avec entente a été ordonné, par exemple, le faisceau de bras et de pieds — ceux de l'homme couché et ceux de son

compagnon ployé et affalé — qui se rencontrent en un même point, à droite du groupe. De ces complications l'artiste tiré merveilleusement parti et par tels arrangements a prolongé et souligné la topographie des grandes lignes. D'une difficulté il a fait surgir une surprise esthétique. »

NÉCROLOGIE

Joseph Mertens

M. Joseph Mertens, inspecteur des écoles et académies de musique de Belgique, est mort inopinément à Bruxelles dimanche passé. Né à Anvers en 1834, il avait occupé longtemps l'emploi de premier violon solo au théâtre de cette ville. Son talent de chef d'orchestre lui valut ensuite la direction des concerts de la Société de Musique de Bruxelles, et bientôt ses compositions lyriques, *Le Capitaine noir*, notamment, et *Liederik*, le classèrent parmi les compositeurs belges notoires. Le premier de ces deux ouvrages fut joué à Hambourg et sur plusieurs autres scènes de l'étranger. Il fut exécuté en 1880 dans l'hôtel du Ministre de l'intérieur, M. Rolin-Jaequemyns, qui tenait en haute estime le musicien anversois et le fit créer chevalier de l'ordre de Léopold.

Joseph Mertens avait la passion du théâtre. Il dirigea successivement le théâtre de Montpellier, puis le théâtre Français de La Haye, où il monta, entre autres, *Hulda*, de César Franck, la *Valkyrie*, *Lohengrin*, *Tannhäuser*, etc. Il eût souhaité prendre la direction du théâtre de la Monnaie et posa sa candidature dans ce but. Sa renommée s'était, dans l'entretemps, étendue jusqu'en Espagne, où il fut appelé, il y a deux ou trois ans, pour conduire à Barcelonè, au Liceo, les études et les représentations des ouvrages de Wagner.

Rien ne faisait prévoir sa fin. Il siégea, la semaine dernière encore, comme membre du jury aux concours du Conservatoire. La veille de sa mort, son plus jeune fils prit part au concours d'orgue où il remporta un deuxième prix. Avec lui disparaît une figure intéressante de musicien auquel il ne manqua qu'un peu de chance pour arriver au premier plan.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Lumières tranquilles, poèmes, par ADOLPHE RETTÉ. Paris, édition de la Plume. — *La Famille Kaekbrouck*; mœurs bruxelloises, par LÉOP. COUROUBLE. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Le Jardin des îles claires*, poèmes, par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, *Mercur de France*. — *Jouets de Paris*, par PAUL LECLERCQ (tirage à 300 ex. numérotés sous couverture d'H. de Toulouse-Lautrec), Paris, librairie de la Madeleine. — *L'Académie de Léonard de Vinci*, par PAUL ERRERA (Extrait des *Annales de l'Académie royale d'archéologie*). Anvers, veuve De Backer. — *Deux sur-hommes de lettres: Beaumarchais et Flaubert*, conférences par H. FIERENS-GEVAERT. (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*.) Bruxelles, H. Lamertin. — *Les Aventures du roi Pausole*, par PIERRE LOUYS. Paris, Bibliothèque Charpentier. — *Le Senteur de cendres*, poème, par CHARLES GUÉRIN. Paris, *Mercur de France*. — *Airs*, cinq livres de poèmes, par SVARES. Paris, *Mercur de France*. — *La Force de vivre*, par JEAN DORNIS, Paris, P. Ollendorf. — *Visages de décadence*, par LOUIS DUMONT-WILDEN. Couverture d'HENRY MEUNIER. Bruxelles, H. Lamertin. — *Les Amours de Victor Hugo*, par TRISTAN LEGAY (avec portrait et autographes). Paris, éd. de la Plume. — *La Ferme aux grives*, roman, par GEORGES GARNIR. Paris, P. Ollendorf. — *Dans le*

noir! par WILLY et ANDHRÉE COCOTTE. Illustrations et couverture en couleurs de M. G. LAMI. Paris, librairie Molière. — *Les Fragments de la vie radieuse*, poèmes par HENRI AIMÉ, ornés d'une eau-forte de V. PROUVÉ. Paris, *Mercur de France*. — *Le Chariot d'or*, poème par ALBERT SAMAIN. Paris, *Mercur de France*. — *La Rose et les épines du chemin*, poème par SAINT-POL-ROUX. Paris, *Mercur de France*. — *Le Grand Dieu Pan*, par ARTHUR MACHEN. Traduit de l'anglais par P.-J. TOULET. Paris, éd. de la Plume.

PETITE CHRONIQUE

C'est demain que la ville de Bruxelles offrira à son ancien maître, Charles Buls, en séance du conseil communal, la médaille qu'elle a fait frapper en souvenir des dix-huit années (1881-1899) pendant lesquelles il occupa les fonctions de bourgmestre.

L'œuvre, due à M. Godefroid Devreese, est l'une des meilleures de l'artiste. L'avers porte l'effigie, largement traitée (on n'oserait écrire : « grassement » modelée) de M. Buls, dont l'expression un peu mélancolique est très exactement rendue. Au revers, les vertus civiques : la Vigilance, la Justice et la Charité, symbolisées par un trio de jeunes femmes silhouettées sur le somptueux décor des maisons de corporations de la Grand'Place de Bruxelles et de l'hôtel de ville.

Cette composition manque peut-être de simplicité : les dossiers des sièges sur lesquelles sont assises deux des figures prennent trop d'importance et la raideur de leurs lignes jure avec l'arabesque, joliment tracée, du groupe allégorique. Mais par l'élégance des formes, par la beauté grave des physionomies, par l'habileté de l'exécution, qui exprime sans mièvrerie tous les détails du vêtement, des accessoires, de l'architecture, la médaille de M. Devreese se classe parmi les plus remarquables qu'ait produites en Belgique l'art délicat et charmant dont l'essor est joyeusement salué de toutes parts.

Ce soir, à 8 h. 1/2, concert extraordinaire au Waux-Hall, avec le concours de M. Marcel Lefevre.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles donnera dimanche prochain, à 3 heures, dans la grande salle du Musée communal, rue Van Volsem, une audition d'œuvres de Radoux, H. Thiébaud, J. Mertens, etc., exécutées en première audition.

M. H. Seguin vient d'être nommé professeur de chant et de déclamation lyrique au Conservatoire de Liège. L'autorité acquise par l'éminent artiste au cours de sa belle carrière théâtrale donne à cette nomination une importance particulière. C'est pour Liège une bonne fortune que d'avoir pu s'assurer le concours de ce chanteur pénétré des plus hautes traditions musicales et dont toutes les créations ont révélé une admirable probité d'art.

Une exécution de la *Rubens-Cantate* de Peter Benoit aura lieu, en souvenir du maître défunt, à Anvers, place Verte, en plein air, le 22 juillet, à 8 heures du soir. Il y aura plus de douze cents interprètes.

Une exposition des beaux-arts s'ouvrira le 16 juillet à Heyst-sur-Mer. Elle sera clôturée le 17 septembre.

Le Cercle athlétique de Liège organise pour le 1^{er} novembre prochain une exposition qui embrassera toutes les manifestations artistiques ayant trait aux sports athlétiques. Le comité est composé de MM. A. Rassenfosse, A. Donnay, J. Rulot, Jaspas, Masius, Desoer, Koister et Ch. Bronne, secrétaire.

La commune de Saint-Gilles a demandé au Conseil provincial son intervention pécuniaire pour l'érection de la fontaine monumentale de Jef Lambeaux. La section compétente vient de déposer son rapport concluant à l'allocation d'un subside de 5,000 francs.

Le livre de notre collaborateur Eugène Demolder : *Trois*

Contemporains, paraîtra le 15^e octobre prochain chez l'éditeur E. Deman, il comprend de longues études sur Henri De Braekeler, Constantin Meunier et Félicien Rops.

M. Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu Roi* et de *Messaline*, prépare pour la *Revue blanche* un roman nouveau intitulé : *Le Surmâle*.

M. Léon Bazalgette publie, dans l'avant-dernier numéro de la *Plume*, un brave et judicieux article à propos de la dénaturation systématique opérée par certains professionnels sur les textes des livres qu'ils traduisent. Il relève notamment les mutilations dont la plus récente traductrice s'est rendue coupable dans sa version de l'*Histoire d'une ferme africaine* d'Olive Schreiner. On ne peut qu'approuver pleinement une campagne de protestation à l'égard de l'abominable cuisine qui substitue à l'âme intégrale d'un écrivain un indigeste et pâteux salpicon.

Le sculpteur Julien Dillens dont on sait, dit la *Réforme*, l'impeccable talent, vient de terminer la maquette du monument Brugmann, qui lui a été commandé par le Conseil des Hospices et qui doit prendre place au boulevard Botanique devant l'entrée de l'hôpital Saint-Jean.

L'artiste a produit une œuvre élégante, très gracieuse de lignes, vraiment digne de son talent et qui perpétuera la mémoire du grand philanthrope.

Le buste de Georges Brugmann est placé sur un socle élevé; à la gauche une figure allégorique de la Bienfaisance paraît soutenir le buste; devant le socle, dans une attitude très élégante, une autre figure allégorique de la Reconnaissance présente une palme au bienfaiteur des pauvres. Des gerbes de fleurs sont répandues sur les gradins du socle.

D'autre part, un confrère qui a eu l'occasion de se rendre à l'atelier de l'éminent sculpteur, écrit :

« M Julien Dillens achève en ce moment son grand monument consacré à la gloire de t'Serclaes : ce monument, en matière de cénotaphe et dont nous avons eu la bonne fortune de voir, dans l'atelier de l'artiste, une maquette très poussée, sera, à n'en pas douter, l'une des plus belles œuvres artistiques dont Bruxelles aura le droit de s'enorgueillir.

Dès à présent, on s'inquiète de l'endroit où l'on édifiera ce haut-relief, conçu pour être appliqué contre un mur; l'emplacement primitivement proposé : le mur sous l'arcade de la maison de l'Etoile, où t'Serclaes voisinerait avec la plaque commémorative de M. Rousseau, rencontre bon nombre d'adversaires. L'œuvre si élégante et si fine de M. Rousseau ne serait-elle pas fâcheusement altérée dans sa beauté gracile par le monument imposant et majestueux de Dillens, d'une ligne et d'un caractère si différents? Faire des deux œuvres deux panneaux appareillés serait sans doute nuire à l'une et l'autre.

La voûte de l'entrée principale de l'hôtel de ville semble tout indiquée, suivant l'avis précédemment émis à ce sujet par M. Ch. Buls ».

Un comité s'est constitué à La Rochelle en vue d'élever un monument dans sa ville natale à Eugène Fromentin, littérateur, peintre et critique d'art. Il sera secondé dans cette œuvre par un comité parisien composé d'hommes de lettres, et de peintres.

A Paris et à Lyon viennent également de se former deux comités en vue d'élever un monument au peintre Antoine Vollon. Le comité parisien organisera une exposition des ouvrages du maître à l'Ecole des Beaux-Arts.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
 TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**
 BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Léopold Courouble (EUGÈNE DEMOLDER). — Velasquez à Guildhall (PAUL ERRERA). — Le Théâtre de Cologne (C. D). — La Religion de la Musique (CAMILLE MAUCLAIR) — Concours du Conservatoire. — Vente de la bibliothèque du baron van der Stichele de Maubus. — Chronique judiciaire des Arts *L'Incendie de l'Opéra-Comique*. — Nécrologie. *M^{lle} Beernaert. Godefroid Guffens.* — Petite Chronique.

LÉOPOLD COUROUBLE

Je me rappelle, aux temps lointains de l'Athénée, rue du Chêne, dans la classe de seconde ou de poésie, l'arrivée, parmi nous, de Léopold Courouble. Il venait d'un lycée de Paris : il *fransquillonnait* ! Et gamins, ne nous rendant pas compte de l'accent que nos alentours nous ont infligé, nous commençâmes par nous moquer du sien, qui était léger, spirituel et, en somme, très parisien. Pourtant Courouble n'est pas de Paris : il est né à Bruxelles, rue des Chartreux, dans le « bas de la ville ». Mais cette grâce de parole, qu'il avait contractée là-bas, nous paraissait ridicule, à nous, les fins messieurs de la Marolle ! En revanche cela charmait notre

professeur, Oscar Hennebert, un lettré aimable, qui avait en horreur le parler belge. Malgré son air étranger Courouble fut vite bon compagnon : il porte en lui un charme et une séduction et je devins et restai toujours l'ami intime de ce « fransquillon » de la rue des Chartreux : un bonhomme aux cheveux blonds cendrés, au petit nez insolemment retroussé, aux lèvres charnues, au front volontaire et dont les yeux vifs et rieurs avaient l'éclat du diable. Il faisait de l'aquarelle et jouait adorablement du piano.

Tel Courouble m'est apparu, tel il est resté. Physiologie curieuse et bien spéciale dans le monde brabançon. Il appartenait au descendant de deux vieilles familles bourgeoises du « bas de la ville » d'écrire les contes où il a si exactement et si fermement noté les mœurs bruxelloises (1). Car Courouble les aime, au fond, ces braves commerçants, ces buveurs de lambic, ces habitués de la Grande-Harmonie, ces Mosselman, ces Kaekebrouck, ces Keuterings, ces Van Poppel, ces Cappelmans ! Il dépeint leur vie un peu ridicule avec une complaisance émue ; son livre est cordial : il raconte les fêtes de famille de la rue du Rempart-des-Moines à la façon narquoise, bonhomme et tendre dont Jan Steen représentait à coups de pinceaux les fêtes des Roys de son temps. Oh ! l'amusante noce de Théodore Van Poppel, à travers laquelle roule un bon gros rire ! Écoutez cette chose d'observation fine, au moment où M. Rampelbergh, l'ancien droguiste, va prendre la parole pour porter un toast aux jeunes mariés : « Et les mariés se

(1) *La Famille Kaekebrouck (Mœurs bruxelloises)*, Bruxelles, P. Lacomblez.

prenant les mains pour mieux supporter le coup d'émotion, se tenaient un peu éperdus la tête dans les épaules comme lorsqu'on va tirer un coup de fusil au théâtre. » Et le dîner de première communion du petit Ernest Spruyt : la gaité un peu triviale mais narrée d'une façon charmante, alerte, joyeuse, où les mots caractéristiques abondent, portent, se renouvellent, excitent le fou rire ! Et cette merveille d'étude de mœurs : le bal de la Grande-Harmonie, où je cueille :

« Une jeune fille décolletée qu'ils suivaient depuis un instant s'arrêta tout à coup, renversa la tête et d'un mouvement énérvé, frotta sa nuque sur ses épaules.

— Aie, s'écria-t-elle, j'ai une démangeaison !

— C'est une puce, dit son cavalier finement.

— Oeïe mon Dieu, taisez-vous, quand il y a une puce quelque part elle est sûr pour moi... »

Puis il y a la villégiature à Heyst et les courses à ânes, et les bains ; puis partout des scènes d'amour, de fiançailles et même d'adultère ! Cela forme un roman complet qui donne la véritable vie bruxelloise, celle qui se déroule au cœur de la ville, loin du « quartier Léopold » et de l'avenue Louise, celle qui bat dans les grandes et vieilles maisons du marché aux Grains, du marché aux Pores, dans les boutiques de la rue Sainte-Catherine (oh ! le beau magasin de cordes, décrit par Courouble : un Pieter de Hoogh lumineux, attendri !). Ce livre restera, il fait désormais partie de l'histoire même de la ville de Bruxelles, de l'âme de laquelle il est fortement trempé.

Au début de cet article, je disais que Courouble n'était pas de Paris. Il est Belge. Et même Belge moderne : celui qui a l'esprit aventureux, qui voyage, navigue, colonise, va en Afrique, en Chine, en Russie, en Perse ; partout dans le monde on trouve des Belges ! Courouble a été à New-York : il en a rapporté ce joli récit de voyage : *Atlantique-Idylle*. Il s'est embarqué deux fois pour le Congo, et nous avons ce très beau livre : *Profilis blancs et Frimousses noires* (1). Récits charmants, pleins de pittoresque et de poésie, de vérité et d'observation. Comme on voit bien l'Afrique en ces pages frissonnantes de vie ! Et je dirai avec Firmin Van den Bosch, au dernier numéro de *Durendal* : « Et de ceci je féliciterai M. Léopold Courouble, car c'est à l'honneur de l'homme autant que de l'écrivain, dans la littérature appliquée à l'œuvre coloniale du Roi, où jusqu'ici il n'y avait eu place que pour la systématique flagornerie ou le débinage préconçu, il a su et osé être tout simplement sincère — et donner à ses lecteurs la sensation d'un compagnon de route dont la franchise de caractère et la loyale perspicacité de vision se fleurit de la plus délicieuse faculté d'évocation artistique. » Et ce livre restera aussi, il fait partie de l'histoire

(1) *Profilis blancs et Frimousses noires* (Impressions congolaises). Bruxelles, P. Lacomblez.

de l'État Indépendant du Congo et il donnera une des physionomies les plus justes de ce qui a été fait là-bas.

Naguère un jeune député libéral de grand talent, Paul Hymans, disait que la Belgique arrivait à une période de force et de maturité ; il se fondait sur la littérature actuelle et originale de notre pays et sur l'expansion de notre activité au dehors : deux éléments caractéristiques. Léopold Courouble, par ses voyages et par ses livres, aura participé à ces deux éléments ; c'est le meilleur des Belges !

Mais que reste-t-il du petit « Parisien » qui arrivait, il y a longtemps, dans la classe de *poésie* de M. Hennebert ? Une élégance, en tout. Et puis une ironie, qui s'insinue un peu dans les tendresses et les indulgences de la *Famille Kaekebrouck*. Et surtout il reste l'auteur de ce livret charmant, qui a sa petite célébrité en France comme en Belgique : *Notre Langue*.

EUGÈNE DEMOLDER

Velasquez à Guildhall.

Rarement on peut voir une nombreuse exhibition d'œuvres de l'école espagnole. Elles sont peu fréquentes dans les plus grands musées et les collections particulières n'en possèdent qu'exceptionnellement. Mais l'Angleterre, quand il lui plaît, peut rassembler des tableaux de tous les genres, pourvu que ses lords et ses grands amateurs le veuillent bien.

Cette année, les salons de Guildhall nous permettent d'admirer des toiles des principaux maîtres espagnols, depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours.

Coello est représenté par trois portraits de grand style. Le Greco surprendra par la profondeur du sentiment de ses figures ceux qui ne connaissent point son œuvre ; le portrait de sa fille, dont la tête est enveloppée d'une mante blanche, retient longtemps l'attention. Murillo,

A little milky, but not less divine,

fait briller quelques prunelles noires dans des visages joliment arrondis.

Faut-il compter parmi nos contemporains ce grand indépendant que fut Goya ? Il appartient au xviii^e siècle par certains portraits d'une distinction de couleur, d'une finesse d'expression que les Français n'ont point surpassées. Il est bien du xix^e siècle quand il brosse largement une figure, et sa touche un peu rude est alors aussi moderne que celle... de Franz Hals ! Mettons hors pair le portrait de Goya lui-même et celui du docteur Peral. Parmi les œuvres des dernières générations, nous avons retrouvé beaucoup de *great attractions* des expositions universelles : quantité de Fortuny, de Madrazzo, de Pradilla, etc.

Mais tout ceci n'est que la garde d'honneur faite par l'école espagnole autour de son héros. Velasquez occupe une salle entière ; le catalogue lui consacre quarante numéros. Sauf au Prado, une aussi importante série ne pourrait se trouver nulle part et, certes, elle vaut un voyage. Ce n'est pas à dire qu'aucun des tableaux de Guildhall soit comparable aux chefs-d'œuvre du musée de Madrid ; malgré tout, pour connaître le Maître, c'est là qu'il faut aller. Seul, le portraitiste est représenté dans la plupart des galeries

d'Europe, mais sa pensée esthétique n'apparaît intégrale que dans ses grandes compositions du Prado. A Londres, nous n'en voyons pas une qui puisse, même de loin, rappeler les *Lances*, les *Filleuses*, les *Buveurs*, le *Crucifié*. Les portraits, au contraire, sont de premier ordre. Voici, tout d'abord, Philippe IV, plusieurs fois représenté : sa pâleur maladive contraste avec l'énergique et robuste physionomie du comte-duc d'Olivarès, dont Guildhall possède deux grands portraits.

Parmi les femmes et les princesses, il en est une à mi-corps dont la coiffure de plumes blanches fait un cadre merveilleux à une jolie tête brune : un modèle pour la *Guerrero* !

Rien n'est plus attirant que les portraits du petit prince don Balthazar-Charles, le même que l'on voit à Madrid si fièrement campé sur son immense palefroi. Nous le suivons ici depuis sa septième jusqu'à sa dixième année, vêtu en petit prince élégant, en guerrier, en chasseur ; Velasquez nous le montre aussi à sa leçon d'équitation : cette étude a certainement préparé le tableau du Prado. La série des portraits du fils de Philippe IV est, à la fois, comme expression et comme coloris, voire comme composition, ce qui domine à Guildhall ; cela seul donnerait l'impression de ce qu'est Velasquez.

Rappelons, enfin, que les expositions de Guildhall sont démocratiques en ce sens que l'entrée y est gratuite ; elles sont ouvertes, même le dimanche, dans le cœur de la Cité. Un bon catalogue, avec notices sur les peintres principaux, se vend *six pence*. Le nombre des entrées quotidiennes se chiffre par des mille et des mille.

PAUL ERRERA

LE THÉÂTRE DE COLOGNE

On nous communique d'intéressants renseignements sur l'exploitation du théâtre de Cologne en 1900-1901.

Le théâtre n'a comme subvention que la jouissance gratuite de la salle. Il y a trois prix : petits prix, stalles et loges de balcon, 3 marks ; prix moyens, 5 marks ; grands prix, 7 marks.

Le personnel comprend une troupe de comédie et de drame, une troupe d'opéra comique et une de grand opéra. Au cours des cent soixante-quatre représentations lyriques qui ont été données l'hiver dernier, on a exécuté cinquante-deux opéras et deux opérettes. Soixante et un drames, comédies et vaudevilles ont été joués en cent-sept spectacles de comédie.

Voici les opéras exécutés : 1. *Le Postillon de Lonjumeau* ; 2. *Le Départ* (Eug. d'Albert) ; 3. *Fidélité* ; 4. *Carmen* ; 5. *La Croix d'or* ; 6. *Lucie* ; 7. *La Fille du régiment* ; 8. *La Fille aux allumettes* (Aug. Enna) ; 9. *Alessandro Stradella* ; 10. *Martha* ; 11. *Fedora* (Giordano) ; 12. *Le Cricri du foyer* et 13. *La Reine de Saba* (tous deux de Goldmark) ; 14. *Faust* ; 15. *La Juive* ; 16. *Hänsel et Gretel* ; 17. *La Mendiante du pont des Arts* (Kaskel), le grand succès de l'année ; 18. *Mandanika* ; 19. *I Pagliacci* ; 20. *La Bohème* ; 21. *L'Armurier* ; 22. *Czar et Charpentier* ; 23. *Les Dragons de Villars* ; 24. *Hans Heiling* (Marschner) ; 25. *Cavalleria* ; 26. *Brigitte* et 27. *Les Petites Michu* (Messenger) ; 28. *Les Huguenots* ; 29. *Le Prophète* ; 30. *Don Juan* ; 31. *Les Noces de Figaro* ; 32. *La Flûte enchantée* ; 33. *Le Trompette de Säckingen* ; 34. *Alexandre* (Ramrath) ; 35. *Le Barbier de Séville* ; 36. *Samson et Dalila* ; 37. *La Fiancée*

vendue (Smetana) ; 38. *Mignon* ; 39. *L'Impossible* (Urspruch) ; 40. *Aida* ; 41. *Othello* ; 42. *Le Trouvère* ; 43. *Le Vaisseau fantôme* ; 44. *Tannhäuser* ; 45. *Les Maîtres chanteurs* ; 46. *Lohengrin* ; 47. *La Walkyrie* ; 48. *Le Crépuscule des dieux* ; 49. *Le Bärenhäuter* ; 50. *Euryanthe* ; 51. *Freischütz* ; 52. *Oberon* ; 53. *Preciosa* ; 54. *La Cloche submergée* (Löllner), texte de Gerhart Hauptmann.

Parmi ces œuvres, plus d'une mériterait d'attirer l'attention de nos directeurs ; en particulier la *Reine de Saba* et la *Mendiante du pont des Arts*.

Dans le répertoire dramatique, on voit Schiller (*Marie Stuart*, les *Brigands*, la trilogie de *Wallenstein*, la *Pucelle d'Orléans*, *Guillaume Tell*, etc.) et Shakespeare (*Othello*, *Roméo et Juliette*, *Henri IV*) alterner avec Ibsen (*Maison de poupée*), Björnson (*Au-dessus des forces*) et Sudermann (*Maison paternelle*, le *Feu de la Saint-Jean*), etc.

Les deux opérettes *Les Petites Michu* et *La Fille aux allumettes* ont été montées avec le même soin que les opéras sérieux : ceci démontre, une fois de plus, l'éclectisme allemand auquel nous faisons dernièrement allusion : l'Opéra de Berlin joue, nous l'avons dit, la *Chauve-Souris*, et l'intendance de Munich a sous sa direction le théâtre « am Gartnerplatz » où l'on joue couramment *Fatinitza*, la *Poupée*, l'*Oiseleur* et ce délicieux *Mikado* de Sullivan, qu'on n'a guère pu juger lorsque Victor Silvestre le monta, voici quinze ans, à l'Alhambra. Il faut avouer que Cologne a de la chance d'avoir un pareil répertoire, de bons artistes et un orchestre hors ligne ; celui-ci est communal, c'est-à-dire que la ville lui accorde une subvention d'été pour le conserver homogène. La somme d'activité dépensée par ce petit théâtre est vraiment extraordinaire.

C. D.

La Religion de la Musique (1).

Avez-vous quelquefois croisé des gens à la sortie d'un concert, au moment où les auditeurs s'écoulent ? Avez-vous comparé leurs expressions aux vôtres, en jugeant leurs regards et leurs attitudes avec la liberté de votre état d'esprit calme et froid ? Ce sont des extasiés qui sortent, des communicants. Aux yeux des hommes brillent des pensées fières et graves, des enthousiasmes, des sagesses inconnues, et les yeux des femmes recèlent l'amour, et tout leur corps est un charme, on lit dans toutes leurs lignes la symphonie qui vient de remonter au ciel, quelque chose de divin est passé. C'est bien vraiment une présence invisiblement angélique qu'ils revêtent encore, et nous avons vu passer des inspirés. Ah ! si tout un peuple montrait ces faces ivres du génie et de la résolution, comme la vie la plus humble deviendrait une vie de sacrifice, de conquête et d'amour ! Tout ressemblerait à un miracle ! Nous cesserions enfin d'avoir cette impression désespérante que tout retourne toujours au médiocre, alors que tout allait peut-être devenir sublime ; parce que quelqu'un n'a pas fait le geste qu'il fallait, on a détourné la tête. Et cette émotion qui nous étouffe tous, simplement parce que chacun a la honte absurde, la ressentant, de la crier, et attend lâchement que son voisin la

(1) Conclusion de la très belle et très impressionnante conférence faite par CAMILLE MAUCLAIR au Palais des Beaux-Arts de Monte-Carlo.

crie, comme la Musique a su la chanter par toute son assumption audacieuse et splendide, comme elle a élevé pour nous tous l'hostie immaculée de notre âme très pure, de notre âme que nous avons lorsqu'on nous habillait de blanc et que nos regards avaient la limpidité des contemplations essentielles !

Quel rajeunissement, quelle fraîcheur, quelle joie d'être délivrés de la triste enveloppe, d'avoir fait taire les sens, d'avoir touché à la volupté spirituelle dans une ferveur éperdument bienheureuse ! Et quelle joie aussi d'avoir pu goûter cette ferveur sans égoïsme, fraternellement, avec une foule qui nous était étrangère et qui est devenue un peu de nous-même dans le contentement de chacun de ces fils ! Quelle leçon de paix et de bonté ! Le livre, lu dans la solitude de la lampe, avec le front dans la main, donne une jouissance isolée et sépare du monde, mais laisse le regret de ne pas le faire partager ; mais la musique ne donne pas cette inquiétude, elle est le saint sacrifice offert aux plus humbles, et par elle nous sommes heureux avec toute l'humanité !

Ainsi s'étendent les bienfaits de la musique sur la terre régénérée. Partout l'orchestre prêche son évangile. Il n'est plus de cité qui n'ait son temple et n'offre au ciel sa prière sonore, aux hommes sa consolation. Les autres arts s'effacent et pâlissent, aucun n'a ce caractère sacré. Quelques poètes ont eu l'idée de remonter, eux aussi, à la tradition d'Orphée et de faire de leurs poèmes des musiques intermédiaires entre la littérature et le chant ; nous retrouvons en eux le vieux secret de la parole humaine, qui obéit au rythme et au chant lorsqu'elle essaye de s'élever au-dessus de la vie commune. Mais il est temps de saluer maintenant une dernière fois cette Musique en qui s'absorbent toutes nos supériorités morales, cette Musique qui « parfois nous prend comme une mer », cette religion qui dresse sur la modernité les temples nouveaux dont les formes changent, mais dont le besoin est éternel. cette religion que nous appellerons, comme les anciens faisaient de la bienfaitrice Cérès, la religion de la Bonne Déesse. Nous sommes au seuil d'âges inconnus où la musique va devenir un art essentiellement démocratique, au sens élevé du mot ; elle sera la voix de la conscience des peuples. Elle évolue lentement de l'expression individuelle à l'expression collective ; au lieu d'être, comme les autres arts, une conception aristocratique raffinant de plus en plus ses procédés, en faisant une science accessible seulement à une élite, elle fait des prosélytes parmi les humbles, elle n'admet le raffinement et la science des procédés que comme des moyens de toucher plus aisément la sensibilité humaine dans tous ceux qui la représentent. Elle est, comme le christianisme, porteuse de vérités immortelles que tous peuvent se partager, et de symboles profonds que seuls comprennent les intellectuels, mais qui ne sont que les racines secrètes de l'arbre de vie dont les fleurs sont pour tous.

Mesdames, Messieurs, la Musique est venue à temps dans le monde pour nous rendre l'espérance, la foi et la charité. La symphonie est la dernière forme de la prière, et ce dont je viens de vous parler, c'est de l'Irréligion de l'Àvenir.

CAMILLE MAUCLAIR

Concours du Conservatoire (1).

Chant monodique (homme) (professeur : M. DEMEST). Jury : MM. Gevaert, président; Eeckhoutte, Fierens-Gevaert, Fontaine, Jouret, Seguin et Van den Heuvel.

1^{re} mention : MM. Malvaux et Hefer.

Id. (jeunes filles) (professeurs : M^{mes} CORNÉLIS et KIPS-WARNOTS). Même jury, plus M^{me} Marchesi.

1^{re} mention : M^{lles} Poortman, Seroen, Levering, Das, Roeland, (classe Cornélis), M^{lles} Caen, Franssens, Cornet, Vanderlinden, Itner, Laceulle (classe Kips-Warnots). 2^{me} mention : M^{lles} Peters, Bruyneel, Bercé (classe Kips-Warnots).

Chant théâtral (jeunes filles) (professeurs : M^{mes} CORNÉLIS et KIPS-WARNOTS). — Jury : M. Gevaert, président ; M^{me} Marchesi, MM. Eeckhoutte, Fierens-Gevaert, Fontaine, Jouret, Seguin, Van den Heuvel.

1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Bourgeois (classe de M^{me} Cornélis) ; 1^{er} prix, M^{lles} Belinfante et Hoefler (classe de M^{me} Cornélis) et Buol (classe de M^{me} Kips-Warnots) ; 2^e prix avec distinction, M^{lles} Protin (classe de M^{me} Cornélis) ; Ceuppens (classe de M^{me} Kips-Warnots) ; 2^e prix, M^{lle} Olislagers (classe de M^{me} Cornélis) ; Vandebroek, Feremans et Tyckaert (classe de M^{me} Kips-Warnots)

La décision du jury au sujet de M^{lle} Bourgeois a été pleinement ratifiée par le public. Cette jeune cantatrice, dont la voix est dramatique et « prenante », a un réel tempérament d'artiste. On se souvient du succès qui accueillit, l'an passé, ses débuts dans *Armide* dont elle chanta avec autorité le rôle de la Haine.

C'est également M^{lle} Bourgeois qui, avec M^{lle} Belinfante comme partenaire, remporta le prix de la Reine pour duo de chambre.

Vente de la bibliothèque du baron van der Stichele de Maubus.

Le mois dernier a été dispersée à Bruxelles, en la galerie et sous la direction de M. E. Deman, libraire-expert, l'importante bibliothèque du baron van der Stichele de Maubus, composée de livres anciens et modernes, de dessins et d'estampes. Le catalogue comprenait 1161 numéros. Voici quelques-unes des principales enchères :

DURER (A.). *La Passion de Jésus-Christ, 1502-1513*, suite complète de 16 pl. gravées sur cuivre, en 1 vol. in-4°. 110 fr.

Evangeliorum dominicalium summaria, Antverpiæ, ex. off. Christ. Plantini. 1580, 2 parties en 1 vol. petit in-16, fig. (rel. anc.). 270 francs.

Code Napoléon, édition originale et seule officielle, Paris, Imprimerie impériale, 1807, in-4°, exemplaire sur vélin (rel. originale). 130 francs.

THEURIET (ANDRÉ). *Nos Oiseaux*, aquarelles de Giacomelli, Paris, Launette, 1886, in-4° (dem. rel.). 130 francs.

Maniement d'armes, d'arquebuses, mousquets et piques, représenté par figures, par JACQUES DE GHEYN, Amsterdam, R. de Baudous, 1608, in-fol. (rel. originale). 110 francs.

Galerie de Florence. A Paris, Aillaud, 1819, 4 vol. in-fol., papier vélin (rel. anc.). 210 francs.

Galerie de Rubens, ouvrage composé de 25 estampes, Paris, Dersterville, s. d. (v. 1812), in-fol. (rel. anc.). 220 francs.

FICQNET (CH.). Collection de portraits représentant une partie de l'œuvre de cet artiste ; 29 p. in-12 et in-8°, en portef. 110 francs.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

SHAKESPAERE. Twenty-two plates, designs of the late H. Bunbury, Londres (v. 1800), gr. in-fol. (dem. rel.). 120 fr.

RAFFET. *Prise de Constantine*, Paris, Gihaut (1838), in-fol. à toutes marges, couvert. originales illustrées. 140 francs.

L'Estampe originale, Paris, 1894, gr. in-fol. en 4 livraisons, sous couv. 100 francs.

L'Épreuve, Album d'art, Paris, 1894-1895, 12 numéros en fasc. gr. in-4° (br. couvertures). 170 francs.

ROWLANDSON (TH.). *The English Dance of Death*, London, Ackerman, 1815-1816, 2 vol. gr. in-8° (cart. original). 400 fr.

VOLTAIRE. *Ceuvres*, Suite de 111 figures de Moreau le Jeune, publiée par Renouard, in-8°, en feuilles (épreuves avant la lettre.) 280 fr.

Collection des costumes militaires, Armée française 1832, par V. Adam, Paris, Dero-Becker, s. d. (1832), gr. in-4° obl. (rel. origin.). 300 francs.

Costumes militaires de l'Allemagne, etc., 300 lithographies coloriées, par Dietrich, Monten et A. Eckert, en dix séries (d. r. rel.). 200 francs.

GAVARNI. *Nouveaux travestissements*, Paris, Aube et Haute-cœur-Martinet, s. d. (v. 1831); 48 pl. lith. en cou. curs. 100 f.

THORNTON. *A Sporting Tour through various parts of France, in the year 1802*, London, Longman, 1805, 2 vol. in-4° fig. (dem. rel.). 120 francs.

Vues remarquables des montagnes de la Suisse (par Janinet et Descontis), gravées sous la direction de M. Vernet, peintre du Roi, à Paris, chez M. Graaf (1780-1798), in-fol. en portef. 140 francs.

Microcosm of London, Londres, Ackerman, s. d. (1808-1809), 3 vol. gr. in-4° (dem. rel.) 390 francs.

HUNT (G.). *Here and There*, London, published by Geo Hunt, 1825, in-4° (dem. rel.). 150 francs.

DAUMIER (H.). *Emotions parisiennes*, 28 pl.; *Flûbustiers parisiens*, 6 pl.; *Mœurs conjugales*, 24 pl., Paris, Aubert et Junca, s. d., ens. 60 pl. lithographiées en couleurs, en 1 vol. in-4° (rel. anc.). 140 francs.

MONTORGUEIL (G.). *Paris dansant*, illustrations de A. Willette, Paris, Belin, 1898, gr. in-8° jésus, cart. (Carayon). 260 francs

MORIN (L.). *Les Dimanches parisiens*, notes d'un décadent. 41 eaux-fortes originales de A. Lepère, Paris, Conquet 1898, gr. in-8° (Carayon). 260 francs.

Reliure renaissance italienne, in-4°, dos cuir, plats ornés, clous de cuivre. 330 francs.

BRILLAT-SAVARIN. *Physiologie du goût*, avec une préface par Ch. Monselet. Eaux-fortes par Ad. Lalauze, Paris, librairie des Bibliophiles, 1879, 2 vol. in-8°, cart. (Carayon). 320 francs.

GEVAERT (FR.-AUG.). *Histoire et théorie de la Musique de l'antiquité*, Gand, 1875-1881, 2 vol. gr. in-8° (dem. rel.). 110 fr.

Foreign Field Sports, London, by Orme, 1819, gr. in-4° (rel. anc.). 180 francs.

ALKEN. *A collection of Sporting designs*, London, M'Lean, 1824, (rel. origin.). 240 francs.

VILLON. *Œuvres de François Villon*, 90 illustrations en deux teintes de Robida, Paris, Conquet, 1897, in-8°, cart. (Carayon). 110 francs.

DORAT. *Les Baisers*, précédés du *Mois de mai*, poème, La Haye et Paris, Delalain, 1770, in-8°, fig., exemplaire en grand papier de Hollande (rel. anc.). 400 francs

LA FONTAINE. *Fables choisies*, Paris, Desaint et Saillant. 1755-1759, 4 vol. in-fol. fig. (rel. anc.). 420 francs.

LA FONTAINE. *Contes*, avec illustrations de Fragonard, Paris, Lemonnyer, 1883, 2 tomes en 4 vol. in-4°, fig. (dem. rel.) ex. sur papier du Japon (Guétant). 170 francs.

Chants et Chansons populaires de la France, Paris, Delloye, 4 vol. gr. in-8°, fig. (cart. original). 110 francs.

BÉRANGER. *Chansons*, Paris, Garnier, 1876 et s. d., ens. 5 vol. in-8°, fig. ex. en grand papier de Hollande (dem. rel.). 200 fr.

Antar, traduit par Devic et Caussin de Perceval, 132 compositions en couleurs de E. Dinet, Paris, Piazza et Co, 1898, in-4° raisin, br., couv. illustr. 150 francs.

FIRDQUSI. *Shah Nameh*, ms. sur papier persan, s. l. n. d. (xviii^e siècle), in-fol. fig. peintes (rel. origin.). 180 francs.

HUGO (VICTOR). *Hernani*, portrait d'après Devéria et compositions de Michelena, gravés par Boisson, Paris, L. Conquet, 1890, gr. in-8° (non rogné). 110 francs.

MAETERLINCK (M.). *Les Sept Princesses*, Bruxelles, 1894, in-12, ex. en grand papier de Hollande, orné de 7 aquarelles originales de Graverolles (rel. Desamblanx-Weckesser). 100 francs.

HENNIQUE (LÉON). *La Mort du duc d'Enghien*, compositions de J. Le Blant, eaux-fortes de L. Muller, Paris, Testard, 1895, gr. in-8°, cart. (Carayon). 100 francs.

Histoire des quatre fils Aymon, illustrée par E. Grasset, Paris, Launette, 1883, in-4° (rel. Ch. Meunier). 100 francs.

HAMILTON (A.). *Mémoires du comte de Grammont*, portrait et 32 compositions de Ch. Delort, gravés par L. Boisson, Paris, Conquet, 1888, gr. in-8°, br. 120 francs.

(La fin prochainement.)

Chronique judiciaire des Arts.

L'incendie de l'Opéra-Comique.

La Cour de cassation de France, rejetant le pourvoi dirigé par le ministre de l'Instruction publique contre un arrêt de la Cour de Paris en date du 21 juin 1898 et relatif à l'incendie de l'Opéra-Comique, a rendu, le 12 juin dernier, un important arrêt de principe par lequel elle déclare les tribunaux compétents, à l'exclusion de l'autorité administrative, pour connaître de l'action en dommages-intérêts formée contre l'État en sa qualité de propriétaire de l'immeuble incendié et fondée sur des vices de construction et d'installation du théâtre.

L'exploitation d'un théâtre constitue en effet une entreprise privée, et les subventions qui lui sont accordées par l'État, soit sous forme de concession gratuite de la salle et des décors, soit sous forme d'allocations pécuniaires, en vue de favoriser, dans un intérêt général, les progrès de l'art dramatique et lyrique, ne sauraient avoir pour effet de la transformer en un service public.

L'Opéra-Comique n'ayant, d'ailleurs, jamais eu le caractère d'un ouvrage dépendant du domaine public, pas plus qu'un bien affecté à un service public, et cet édifice faisant partie du domaine privé de l'État, celui-ci est responsable, à titre de propriétaire, comme le serait un particulier, des accidents causés par la ruine du bâtiment.

NÉCROLOGIE

M^{lle} Beernaert.

La doyenne des femmes-peintres de Belgique, M^{lle} Euphrosine Beernaert, sœur du ministre d'État, a succombé dimanche dernier à la maladie qui la minait depuis plusieurs années. Elle était née à Ostende le 14 avril 1831.

M^{lle} Beernaert débuta comme paysagiste en 1860 au Salon d'Anvers. Pendant plus de quarante ans, elle prit part régulièrement aux expositions belges et étrangères et nombre de ses tableaux, empruntés principalement aux sites de la Campine et de la Hollande, voire de la Norvège où l'artiste fit un voyage, figurent dans les collections publiques et privées.

Elle se signala particulièrement à la sympathie, en ces dernières années, par d'importantes donations d'œuvres de maîtres anciens au Musée de Bruxelles.

M^{lle} Beernaert était membre de l'Académie royale d'Anvers, officier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Instruction publique de France.

Godefroid Guffens.

Quelques jours après la mort de M^{lle} Beernaert s'est éteint à Bruxelles, à l'âge de soixante-dix-huit ans, M. Godefroid Egide Guffens, qui consacra toute sa carrière d'artiste à ressusciter l'art de la peinture murale. Soit seul, soit en collaboration avec M. Sweerts, il exécuta de nombreuses décorations, entre autres

dans l'ancienne Bourse d'Anvers, détruite en 1858 par un incendie, à l'église de Saint-Servais (Bruxelles), aux Halles d'Ypres, à l'église de Saint-Nicolas (Flandre orientale), à l'hôtel de ville de Courtrai, à Hasselt, sa ville natale, etc.

Malgré son âge et les traces qu'avait laissées en lui une attaque d'apoplexie qui l'avait frappé il y a quelques années, il travaillait encore avec un juvénile enthousiasme lorsque la mort est venue le surprendre. Il s'était spécialement voué, en ces derniers temps, à la copie des fresques italiennes des XIV^e et XV^e siècles, pour lesquelles il avait un culte respectueux. Plusieurs de ses copies figurent au Musée des arts décoratifs de Bruxelles.

Godefroid Guffens était membre de l'Académie royale de Belgique et de la Commission directrice des Musées, correspondant de l'Institut de France, membre de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers et de l'Académie de Saint-Luc à Rome, commandeur de l'Ordre de Léopold, etc.

Nous publierons dans notre prochain numéro des chroniques littéraires de MM. GILBERT DE VOISINS et MAURICE DES OMBIAUX.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche que s'ouvrira à Heyst-sur-mer, dans les salles du Kursaal, l'exposition des Beaux-Arts que nous avons annoncée.

On inaugurera aujourd'hui à Bruges le monument élevé à la mémoire du statuaire Henry Pickery, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, et dû à son fils, M. Gustave Pickery.

La Société des Amis de la Médaille d'art, réunie en assemblée générale dimanche dernier au Palais des Académies, a, par acclamation, constitué comme suit le bureau de sa section belge : Président, M. le comte Baudouin de Jonghe, président de la Société de Numismatique; secrétaire, M. Le Grelle, commissaire général des monnaies; trésorier, M. Laloir, archiviste.

D'après les renseignements communiqués à l'assemblée par M. A. De Witte, à l'initiative duquel est due la Société des Amis de la médaille d'art, cette association, qui ne se composait lors de sa fondation (24 mars 1901) que de soixante adhérents, compte aujourd'hui 142 membres, dont 93 Belges et 49 Hollandais.

Le Prince Albert de Belgique a, comme nous l'avons annoncé, accepté le titre de membre d'honneur.

La première médaille éditée par la Société sera frappée à l'effigie du Prince Albert et de la Princesse Elisabeth. M. Ch. Van der Stappen en a promis le modèle pour le mois d'octobre ou de novembre.

M. G. Devreese, chargé de composer l'insigne-breloque des membres, compte également avoir terminé celle-ci vers la fin de l'année, ce qui permettra de la distribuer aux membres au début de 1902.

Diverses médailles récemment gravées par MM. Devreese, H. Le Roy et Fisch, — notamment la médaille offerte par la ville de Bruxelles à M. Charles Buls, dont nous avons parlé la semaine dernière, — ont été, au cours de la séance, soumises à l'appréciation de l'assemblée.

L'inauguration du monument Léopold I^{er} à Ostende, œuvre du comte de Lalaing, est fixée au lundi 5 août. Une cantate, composée par M. Léon Rinskopf, sera chantée à cette occasion place de la Commune, avec le concours du baryton Noté, de l'Opéra.

Ce soir, à 8 h. 1/2, au Waux-Hall, concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} Van Steenkiste, cantatrice.

À l'un des derniers concerts extraordinaires du Waux-Hall, M. Gietzen a joué avec beaucoup de sentiment et de goût le *Lied* pour alto de Vincent d'Indy et un Concerto de Saint-Saëns.

M^{lle} Bernard s'est fait, au même concert, applaudir dans l'air d'*Hamlet* et dans celui de la *Flûte enchantée*.

Le programme de l'audition que donnera aujourd'hui dimanche à 3 heures, dans la grande salle du Musée communal, l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, comprendra des œuvres vocales de Ch. Radoux, Jan Blockx, H. Thiébaux, J. Mertens, A. Sauvrezis, J.-K. Nazare-Aga, L.-A. Bourgault-Ducoudray; des œuvres instrumentales de Grieg, F. Behr, Th. Radoux, E. Chabrier, Vincent d'Indy, L. Van Cromphout et des poésies de R. de Bonnières et Emile Verhaeren.

M. Vincent d'Indy, abandonnant momentanément sa villégiature estivale, dirigera les 17 et 20 juillet deux concerts de musique française, ancienne et moderne, l'un à Scheveningue (Pays-Bas), l'autre à Spa.

Voici les programmes de ces deux auditions, qui tranchent par leur caractère hautement artistique sur les concerts habituels des villes d'eau :

SCHEVENINGUE. Première partie (les Morts) : *Musique pour les soupers du Roy*, M. R. de Lalande (air grave, air gay, chaconne); *Le Berger fidèle*, cantate à voix seule (M^{lle} de la Rouvière), Rameau; Trio (fl. et harpe) de *l'Enfance du Christ*, Berlioz; Selection de la musique pour la *Tempête* de Shakespeare, E. Chausson; *Psyché et Eros*, fragment symphonique, César Franck. — Deuxième partie (les Vivants) : *Wallenstein*, trilogie, Vincent d'Indy; *Promenade matinale*, Ch. Bordes, et *Phidylé*, H. Duparc (M^{lle} de la Rouvière); *La Mer d'Irlande*, J. Guy Ropartz; *Phaëton*, C. Saint-Saëns.

SPA. Première partie : *Musique pour les soupers du Roy*, M. R. de Lalande; *Le Berger fidèle* (M^{lle} de la Rouvière), Rameau; *Les Éléments* (air pour les chasseurs), Destouches; *Promenade matinale*, Ch. Bordes, et *Phidylé*, H. Duparc (M^{lle} de la Rouvière); *Psyché et Eros*, César Franck. — Deuxième partie : Œuvres de Vincent d'Indy *Saugefleurie*, *Lied* pour alto (M. Van Hout), *Le Chant de la Cloche*, deuxième tableau (M^{lle} de la Rouvière et M. Jean David), *Le Camp de Wallenstein*.

Dans sa dernière séance, l'Académie des Beaux-Arts de France a attribué le prix Chartier, de 500 francs, destiné à encourager la musique de chambre, à notre compatriote M. F. Le Borne.

Le comité bruxellois constitué dans le but d'assurer, d'accord avec le comité anversois et les groupes régionaux, la publication complète de l'œuvre de Peter Benoit et d'ériger à Anvers un monument à la mémoire du maître défunt, est composé comme suit : Président d'honneur, M. G. Huberti; présidents, MM. G. De Deken et A. Wilford; vice-présidents, MM. A. De Greef, J. Lagae, Edm. Hendrikx, Fr. Reinhard; secrétaires, MM. A. De Jaegher, W. Gyssels, H. Teirlinck; trésoriers, MM. T'Sjoen, E. Deveen, H. Vander Seypen. La liste des membres n'est pas encore définitivement arrêtée. Un comité d'honneur et un comité de la presse sont en formation. Les sympathies que rencontre de toutes parts l'initiative prise par les admirateurs de Benoit font espérer une réussite complète.

On a vendu dernièrement à l'hôtel Drouot, à Paris, une importante série de tableaux de Monticelli, le mystérieux peintre marseillais dédaigné autrefois des amateurs et que les artistes ont, depuis quelques années, mis à la mode.

Une petite toile carrée de 0^m,34 de côté, *Les belles campagnes de Straparole*, a été adjugée 735 francs. Une autre, plus grande, *Les Cygnes*, 1,300 francs. *Le Courrier*, 700 francs. *L'Église de Saint-Maximin (Var)*, 1,780 francs. *Les Accordailles*, 620 fr. Un *Portrait de femme debout*, 600 francs. Le *Portrait du Dr Collin*, 340 francs. *Il m'aime*, 360 francs. *Le Réveil des amours*, 570 francs. *Les Marguerites*, 475 francs. *Le Château du Plessis*, 540 francs. *Mireille*, 400 francs. *Roses blanches, soucis et mimosas*, 410 francs. *La Commère au bracelet*, 405 fr. *La Femme au bonnet bleu*, 370 francs. *L'Entrée de François I^{er} à Marseille*, 360 francs, etc.

Il vient de se fonder à Paris, sous le titre de Société du Bibelot, une association dont le but est d'encourager la production artistique en commandant chaque année à un artiste choisi librement par elle un objet d'art qui ne sera édité qu'à quarante-cinq exemplaires, chiffre auquel est strictement limité le nombre des membres. La cotisation annuelle est de 300 francs. Le promoteur de cette association est M. Delagrave, l'éditeur. Il a été exprimé le souhait qu'à la mort de chaque sociétaire, les objets d'art spécialement fabriqués pour lui devinssent la propriété de la ville de Paris qui en enrichirait ses musées. M. Hanotaux, ancien ministre, a accepté la présidence de la société nouvelle.

Dans la dernière livraison de *Studio* (15 juin), M. Gabriel Mourey publie une étude sur J.-F. Raffaelli, illustrée d'un portrait du peintre et de douze reproductions de ses œuvres.

Au sommaire de la *Vogue* (livraison de juillet) : *La Fin de Robinson Crusoe*, par André Ruyters ; *Esthétique de la vibration*, par Adrien Mithouard ; *Petits paysages d'Italie*, par André Fontainas ; *L'Île heureuse*, par Eugène Morand, etc.

La commission du Conseil municipal de Paris chargée d'examiner la question de l'affectation définitive du Petit Palais vient de décider qu'il serait désormais le Palais des Beaux-Arts de la ville. On pense que le Conseil ne tardera pas à ratifier cette décision. Une commission rechercherait alors dans le dépôt d'Auteuil et dans les autres établissements municipaux les œuvres d'art dignes de figurer dans le nouveau musée municipal ainsi créé. Dans les salles restées libres du Palais seraient organisées des expositions particulières, à titre provisoire, au moyen d'œuvres prêtées en grande partie par des amateurs.

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 14, rue Drouot, Paris.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

CATALOGUE DE JOURNAUX

DU COURRIER DE LA PRESSE
21, boulevard Montmartre, Paris (2^e)

Liste complète des Journaux Français, Paris, Départements et Colonies.
CHRONIQUEURS ET CRITIQUES. — RENSEIGNEMENTS TECHNIQUES, ETC.

Services des Théâtres et des Éditeurs aux Journaux et Revues.

JOURNAUX ÉTRANGERS

Environ 13,000 Journaux, dont 3,000 à Paris, 4,500 pour les Départements et Colonies
et 4,800 Étrangers.

Un volume in-8° cartonné, de 400 pages.

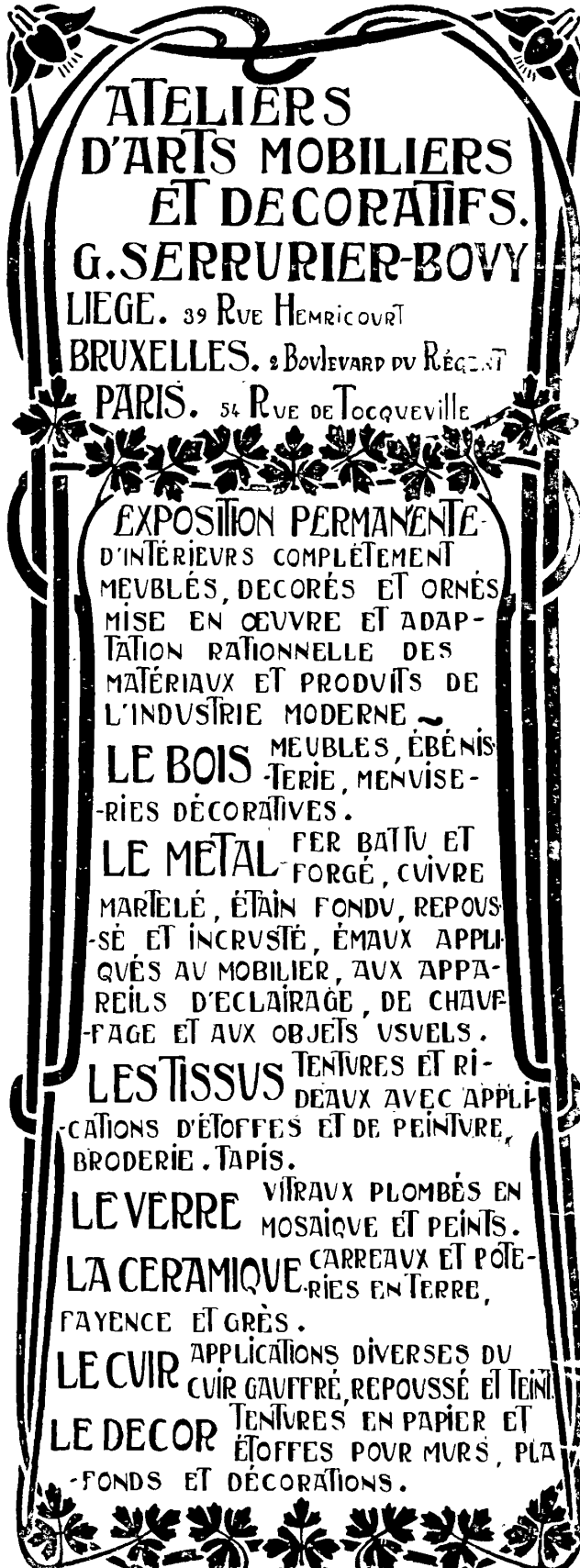
Aux Bureaux du COURRIER DE LA PRESSE, 21, boulevard Montmartre.

Prix : au bureau, 3 francs ; — Franco domicile à Paris, fr. 3-25.

Départements et Étranger, fr. 3 50, contre mandat poste.

Recommandation France; fr. 0 10; Étranger, fr. 0-25

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
TERIE, MENUISE-
RIES DECORATIVES.

LE METAL FER BÂTI ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE, TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINTI.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. L'EMBREE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

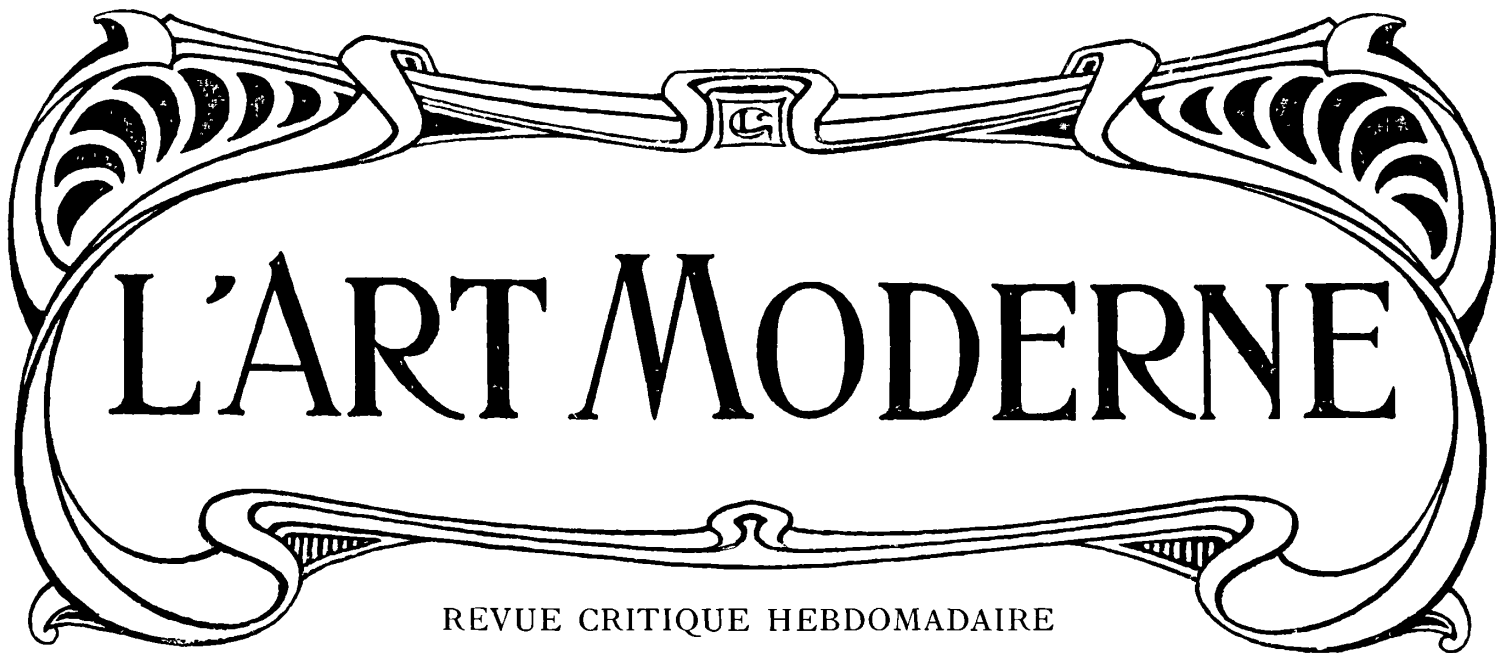
BIANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Réflexions diverses comme suite à l'article de M. Mithouard intitulé « Vers la Simplicité » (M. G.) — Louis Dumont-Widien. *Visages de de. adence* (MAURICE DES OMBIAUX). — Autour de l'Exposition Jakob Smits. — Vente de la bibliothèque du baron van der Stichele de Maubus (suite et fin). — Concours du Conservatoire. — L'Origine ardennaise de Paul Verlaine. — Chronique judiciaire des Arts *Albert Carre contre le « S'ir »*. — Nécrologie. *Hilda Ram* — Petite Chronique.

RÉFLEXIONS DIVERSES

comme suite à l'article de M. Mithouard intitulé « Vers la Simplicité »⁽¹⁾.

L'*Ermitage* de ce mois contient un article parfait de M. Mithouard. Intelligence claire, esprit synthétique, expression précise, cette étude restera et le temps ne peut que la rendre plus significative.

L'idée qui l'a dictée ne surprendra pas ceux qui, dans ces dernières années, ont regardé en arrière, puis autour

(1) *Ermitage* de juillet 1901.

d'eux, et ont sans peine pris conscience d'une évolution inévitable vers les impressions les plus condensées, les formules les plus frappantes. Mais — timidité, paresse, sentiment d'inutilité, — on se tait; le premier qui parle fait bien, et c'est à lui qu'appartient d'avoir rendues évidentes des choses qui n'attendaient que d'être dites, — à savoir, ici, vers quelle force de raisonnement et d'analyses orientent notre être artistique « épris d'ordre », combien nous dépouillerons nos œuvres de tout ce qui n'est pas essentiel, combien nous marcherons prudemment pour être sûrs d'avancer, combien nous contiendrons nos émotions pour ne les point diminuer, et que « nous nous intéressons de plus en plus à ce qui nous manque le plus, l'Unité ». Ses exemples? Maeterlinck, d'Indy, Maurice Denis, Mallarmé, Chaussou, Gide, et d'autres.

Dans le même *Ermitage*, M. Ghéon se montre assez mal disposé envers l'auteur de la *Vie des abeilles*, et les griefs qu'il lui fait sont de nature à faire apprécier mieux l'article sur la « Simplicité ».

En quoi peut bien consister ce « classicisme » vers lequel, selon Ghéon, a évolué le théâtre de Maeterlinck? Et comment concevoir la *Vie des abeilles* écrite par un homme qui, « pour quelque temps, délaisse la pensée »? Cette dernière réflexion, particulièrement, étonne: « N'est-ce pas un fâcheux signe de l'envahissement de l'art par l'utilitarisme? (1) » Utilitaire, Maeterlinck?

(1) Pourquoi donc, Ghéon, dites-vous, dans votre *Solitude de l'été*, la beauté de voir construire une maison ou tresser des corbeilles?.. Mais voilà... Ainsi que Gourmont au *Mercur*, vous « épiloguez » à l'*Ermitage*, et vous voici comme lui dans l'obligation terrible d'avoir

Utilitaires alors Meunier, Luce, — puis Mérimée peut-être, à cause de sa délicieuse lettre sur le bernard l'ermite!

Il suffit cependant de fermer les yeux et de se remémorer la *Vie des abeilles* pour revoir le large et paisible fleuve de poésie se dérouler dans un paysage silencieux et odorant de soleil, où, par places, le lyrisme brûle dans l'atmosphère en plaques tremblantes. Et le poète parle... *Der Dichter spricht*. Il nous mène avec lui au rucher comme il nous a menés dans les fantastiques grottes sous-marines ou dans un intérieur quotidien où quelqu'un se mourait. Il nous montre les abeilles comme il nous a montré Maleine ou Sélysette, — comme il peut nous montrer demain les plantes ou les poissons. Car, — ceci aussi est significatif de notre époque, — en même temps que nous aspirons vers l'unité essentielle, — nos notions s'étendent et le *choix du sujet*, en reculant au second plan, se diversifie jusqu'à l'abolition des frontières anciennes de l'Art. Le poète nous initie aux mœurs des insectes, et l'entomologiste fait construire des fourmilières artificielles qui sont des merveilles d'esthétique; l'artiste, empruntant au biologiste son microscope, découvre dans une goutte d'eau croupie les formes délicates des diatomées; la lunette de l'astronome lui montre la féerie des paysages lunaires, et ces formes reproduites font naître des œuvres étranges et nouvelles.

De plus en plus, il comprend que s'offrent à lui toutes les figures « qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout : sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les attouche, dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjectures du hasard... » Ainsi parlait, il y a plus d'un siècle, l'extraordinaire voyant que fut Novalis. Tout ce que nous balbutions confusément dans nos aspirations vers un sommet unique et brillant d'Art, de Science et de Logique, il l'a dit « dans une atmosphère d'inaltérable cristal ». Il faudrait citer entièrement ces surnaturels *Disciples à Saïs*, et les pensées où il nous entretient de « mathématiques mystiques, musicales » et en général des rapports des mathématiques avec la morale, la philoso-

« chaque mois une opinion « très spéciale » à énoncer sur les derniers événements.

Remy de Gourmont, érudit et artiste véritable lorsqu'il n'« épilogue » pas, eut, lors de l'Affaire, une opinion tellement « spéciale », que, trouvant trop simple d'être du parti des gens sensés, il ne sut pas même être nationaliste. — Et vous, Ghéon, vous voulez trouver bonne la critique musicale de Debussy! Elle est si détestable, cependant! Que ne préférez-vous celle de Bréville? C'est tant plus simple!

phie, la poésie, la musique. « Une fugue est absolument logique, ou scientifique. Elle peut aussi être traitée poétiquement. » Dans cette phrase se résume et s'explique l'œuvre formidable de Bach. Ce que dit la voix douce de Novalis, Jean-Sébastien l'avait formulé dans l'enchevêtrement distinct des fugues, parmi les sûres arabesques des préludes et dans le tonnerre des toccatas. Il semble que chaque morceau s'est accompli — la première mesure étant donnée — sans possibilité pour l'auteur d'une hésitation ou d'un changement; une Logique supérieure l'a guidé, et la Force harmonieuse qui ordonne la gravitation des astres et le mouvement des marées a discipliné ses rythmes : ici, le vertige du Nombre nous gagne, et nous sentons confusément qu'à une certaine hauteur la délimitation de la Science et de l'Art se réduit peut-être au choix des moyens d'expression : Bach, qui fut le « super-musicien », n'aurait-il pu être, aussi bien, le « super-mathématicien »?...

Voici cent cinquante ans que s'est tue sa voix formidable. Depuis, la tempête romantique s'est élevée et apaisée; déjà Wagner entre dans le passé, suivi du cortège des dieux et des héros; les lueurs fantastiques du Walhall et de Montsalvat disparaissent dans le lointain; mais une petite lumière humble a continué de briller, — celle de la lampe de travail d'Hans Sachs; et le cordonnier malicieux l'a projetée sur le groupe des amants, illuminant en eux l'Avenir.

C'est dans les *Meistersinger*, en effet, qu'apparaît cet élément essentiellement moderne que M. Mithouard rend bien tangible par la simple expression : « propreté d'aspect ». Cette « propreté d'aspect », Mallarmé l'a élevée à une beauté suprême et nue et, parmi les peintres, Seurat l'avait dévoilée; mais tous deux sont trop tôt partis : un musicien reste, qui a la jeunesse encore et déjà toute la force, — Vincent d'Indy. Son œuvre est actuellement l'expression la plus haute d'un art de passion et de volonté, de tradition et de hardiesse.

Après *Wallenstein* et la *Symphonie cévénole*, après *Istar* et *Fervaal*, la précision linéaire du dernier quatuor à cordes réalise une intensité d'émotion que rien n'égale pour ceux qui l'ont une fois ressentie, car elle a pour essence notre âme moderne même, enflammée d'enthousiasme en même temps qu'éprise de vérité positive.

Le préjugé va s'abolir d'un prétendu antagonisme entre le sentiment artistique et l'esprit scientifique, et bientôt les plus instinctifs se sentiront malgré eux poussés à jouir d'une impression d'art d'autant plus qu'ils l'auront intensifiée par l'analyse et le raisonnement, puis complètement formulée.

M. G.

LOUIS DUMONT-WILDEN

Visages de décadence (1).

M. Louis Dumont-Wilden s'était fait connaître par sa brillante collaboration à *l'Humanité nouvelle*. Il y avait montré un esprit furieux et subtil, une écriture élégante et sobre; et par quelques études au tour nerveux et serré, il s'était conquis une place enviable dans notre jeune littérature.

Il apporta dans le journalisme les mêmes qualités. Loin de les y amoindrir, il ne fit que les développer. Sous le voile léger des pseudonymes on le reconnaît aisément à la générosité, à l'originalité de ses idées, à la distinction et à la fermeté de leur expression.

Avant de livrer un volume au public, M. Dumont possédait déjà une physionomie littéraire.

Visages de décadence est une affirmation plus vive de son talent. Le livre est abondant et touffu. Il contient tous les émois de l'âme d'un jeune homme qui ne se contente pas de vivre, mais qui cherche dans la vie la réalisation d'un haut idéal et, tout au moins, l'harmonie de ses facultés et de ses énergies. Il y a une unité dans ces huit contes qui traitent de personnages et de sujets différents. L'auteur en a fait comme le mémorial de sa jeunesse. Ce sont autant de miroirs où se reflète son cœur et son cerveau. Il n'a rien omis de tout ce qui constitue sa personnalité. Il nous dit tout ce qu'il sait de la science de la vie, de l'art, des idées, de la psychologie et de la morale. Mais il semble vouloir s'éloigner des résignations qui amoindrissent les enthousiasmes et diminuent les forces primordiales de l'être.

Les problèmes d'éthique qui requièrent M. Dumont ne font point tort aux sentiments qu'il décrit. Il échappe au danger qu'il y a de mêler à la passion les théories de la philosophie et de la métaphysique. Ses personnages sont vivants. Ils suivent les impulsions de l'instinct. Je ne sais rien de plus fouillé que le caractère de François Vernon et la simplicité de *l'Aumône amoureuse*. Les deux amants qui quittent la vie d'un commun accord pour échapper aux douleurs de la vieillesse, à l'amertume de la décrépitude sont d'une haute et héroïque conception. Mais c'est dans *l'Histoire de l'homme qui berçait son enfant, faisait la bouillie et laissait sa femme danser* qu'il a mis le plus d'humanité. Le conte est fait d'une série de tableaux exquis. Il est rempli d'émotion et de charme. Dans ces vingt pages, les caractères sont fixés, en quelques traits, d'une manière définitive. Bien que les autres valent par des qualités diverses et que tous soient d'une écriture sobre, précise et ferme, il n'en est aucun qui surpasse celui-là. Il est d'une saveur et d'une maîtrise qui font présager des œuvres remarquables.

M. Dumont a, chose rare dans nos lettres belges, le sens de la mesure. Il sait composer à la manière classique et cela donne une base solide et de la sûreté à son récit.

Peut-être s'étonnera-t-on quelque peu de son titre. Il s'en explique avec une modestie charmante dans son introduction :

« Les histoires qu'on va lire furent écrites sans but, pour fixer quelques images fugitives et chimériques, mais telle était cette année-là la couleur de mes pensées que toutes et sans que je m'en rendisse compte d'abord furent des visages d'automne, des visages de lassitude. Je n'ai pas d'abord compris votre sens précis, chers amis imaginaires à qui j'accordai si longtemps ma complaisance :

(1) Paris, A. Lemoigne; Bruxelles, H. Lamertin. Couverture d'Henry Meunier.

Michel Saruns, Étienne, dilettantes désabusés, dévotement agenouillés devant la Femme, Cosen-Doc qui formas ton âme simpliste dans la résignation de Nieuport; Philippe, amant passionné qui ne sus accepter la douleur; François Vernon, enfant malade, qui compris ton démerite fatal; et toi, Desiderio, prince d'Edonée, qui dédaignas la gloire.

« A présent, je sais qui vous êtes. J'ai connu le poison de vos tendresses et qu'il est lâche, quand on a pénétré la décadence, de s'y abandonner sans combat. Aussi j'entends vous renier. Mais les amis d'un instant méritent un adieu; il importe de saluer la partie de soi-même qu'on abandonne entre leurs bras. Ce petit livre n'est pas autre chose que ce salut et cet adieu. »

Si M. Dumont renie la faiblesse morale des personnages qu'il a un instant couverts de sa mansuétude, du moins n'aura-t-il jamais qu'à se louer de l'expression qu'il en a créée.

MAURICE DES OMBIAUX

Autour de l'Exposition Jakob Smits.

L'Exposition des œuvres de Jakob Smits à Anvers a, paraît-il, soulevé quelque tapage dans la Métropole. On a vu dans le fait d'un artiste choisissant Anvers pour y montrer ses tableaux un acte de « concurrence » à l'égard des peintres patentés de notre première cité commerciale... Gendeletrés, marchands de pétrole et de toiles peintes se sont unis aux bourgeois indigènes pour « tomber » l'artiste et l'obliger à remporter sa « marchandise ».

Tout cela n'a pas été sans quelques vitres brisées et menus horions. Parmi ces derniers, ceux qu'inflige à ses concitoyens le journal *L'Opinion*, sous la signature G. S., méritent d'être signalés. Voici le cinglant article que publie notre confrère au sujet des incidents soulevés par l'Exposition :

« Il est une toile de Laermans : *L'Étranger*, évoquant un village où parmi les autochtones s'est glissé l'étranger, l'intrus. La vie lui fut intenable et le voici contraint de s'exiler. Il part et la haine de toute une tourbe vocifératrice le poursuit ! Le tableau le représente au premier plan, ayant secoué la poussière de ses souliers et tournant un ultime regard vers la foule hurlante qui l'a conduit jusqu'à la limite de l'agglomération et où les faces bestiales projettent les dernières insultes. Triste évocation d'une trop humaine mentalité !

Or, il semble que certains ici aient à cœur de la réaliser dans une « métropolitaine » transposition ! Jakob Smits a quitté Anvers emportant son œuvre, et néanmoins la poursuite continue toujours et les faces se contractent, les poings se tendent pour une dernière menace vers celui qui s'en va !

Mais cette fois l'on comprend mieux. C'est bien l'esprit de la toile évocatrice : *L'Étranger* !

« Jakob Smits appartiendrait aux petites chapelles bruxelloises et il serait question de le nommer professeur à l'Académie « d'Anvers ! »

Or, jamais il ne s'inféoda à aucune chapelle. Depuis quinze années, plus éloigné de Bruxelles que d'Anvers, il reste volontairement confiné en son coin de Campine et y vit isolé, livré corps et âme à son art, à son travail, étranger plus que quiconque à la camaraderie artistique ou même de presse.

J'ignore s'il est question de sa nomination à l'Académie d'Anvers. Mais à coup sûr serait-ce un grand honneur pour celle-ci et, autant l'on peut déplorer que la direction de l'Institut n'ait point

été confiée à un artiste de plus haute envergure, autant devrait-on s'enorgueillir de semblable choix pour le professorat !

Et puis, à la suite de ces allégations potinières, précisément indicatives de l'état d'âme qui suggère cette campagne, il est affirmé *ex cathedra* que l'exposition n'a eu aucun succès, que l'artiste n'a ni couleur ni dessin (!!!) et, à travers quelques creuses plaisanteries datant de la construction du Parthénon, que seuls quelques prétentieux esthètes s'offrirent, en l'admirant, l'occasion de sortir des sentiers battus.

Et il faut que cela soit et que cela soit dit et redit, afin que de cette Exposition il ne reste rien, et que soit ameutée contre l'artiste cette partie du public inepte à juger par elle-même, et que les projets que l'on appréhende et que l'on prête soient rendus impossibles.

L'Exposition n'a eu aucun succès? Eh! renseignez-vous donc à la direction du Cercle artistique et demandez-lui si, de mémoire d'administrateur, jamais à aucune exposition il y eut quinze jours durant telle affluence de visiteurs, pareille animation, contradictoire, je le veux bien, avec tout autour une atmosphère de bataille (la bataille en art n'est-elle pas déjà une victoire et ne se bat-on point seulement autour des œuvres qui vivent?), mais où les admirations s'affirmaient aussi nombreuses et passionnées que les dénigrements, et chaque jour plus multiples à mesure que la compréhension s'imposait d'un art dont le premier abord pouvait dérouter. Et dans la presse, les appréciations indépendantes, laudatives, respectueuses, à Anvers, de l'*Opinion*, la *Métropole*, puis de la presse belge et étrangère et de toutes les revues d'art?

Ni coloris ni dessin! Admiration limitée à quelques esthètes prétentieux!

Outrecuidantes affirmations! Car il n'est point un *artiste vrai*, je ne parle pas des manouvriers, qui n'adresse à l'art de Smits l'hommage qui lui est dû, qui ne reconnaisse en lui un coloriste puissant, un artiste d'émotion intense et assez maître de son dessin pour savoir exprimer celle-ci telle qu'il l'a sentie et l'idée telle qu'il l'a conçue.

Un « prétentieux esthète » alors, l'admirable sculpteur Constantin Meunier!

Un esthète, le pur Xavier Mellery, étreignant Smits en ses bras dans une émotion d'art qui remua profondément les témoins de cette scène de noble confraternité artistique!

Un esthète aussi, mon vieil ami Emile Claus, (encore un qu'on a deraciné d'Anvers en voulant l'étouffer dans son radieux développement de peintre luministe!), exubérant d'enthousiasme et lançant à travers la salle les fusées de sa joie toujours jeune et toujours fraternelle aux âmes en lesquelles il percevait le rayonnement d'une flamme d'art!

Des esthètes, enfin, Laermans et ces Anversoises : Mertens, que l'on conspuait aussi parce qu'il a osé s'affranchir, être lui-même, se développer sans rien demander aux autres dans un probe et qu'on ne saurait trop admirer vouloir d'artiste, et le vieux Schaeffels, dont je pense ne point aimer l'art, mais qui n'est pas un vilain, lui, qui n'est point un jaloux et dont la robuste et généreuse nature s'indignait, dans les brusques éclats de sa voix sonore et saine, de cette campagne cruelle, systématique, brutale!

Demandez-leur à eux ce qu'ils pensent de l'art de Smits, de sa couleur, de son dessin et comparez les anonymes éreintements des preux et des pairs! »

Vente de la bibliothèque du baron van der Stichele de Maubus (1).

FÉNÉLON. *Les Aventures de Télémaque*. Paris, imprimerie de Monsieur, 1790, 2 vol. in-8°, fig. (dem. rel. David) 100 francs.

MOREL DE VINDÉ, *Primerose*, Paris, Didot l'aîné, 1797, in-18, fig. (rel. originale). 150 francs.

STENDHAL. *L'Abbesse de Castro*, Paris, pour les sociétaires de l'Académie des Beaux-Livres, 1890, gr. in-8°, cart. (Carayon). 150 francs.

VIGNY (A. DE). *Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII*, Paris, Quantin, 1889, 2 vol. gr. in-8° (dem. rel.). 100 francs.

BAIZAC (H. DE). *La Fille aux yeux d'or*, 32 aquarelles de Henri Gervex, reproduites en couleurs, Paris, Calman-Lévy, 1898, gr. in-8° (rel. Chambolle-Duru). 340 francs.

HUGO (V.). *Notre-Dame de Paris*, Paris, Testard, 1889, 2 vol. in-4°, fig. (dem. rel.), illustré de 75 compositions par Luc-Olivier Merson, gravées par Géry-Bichard. 120 francs.

GAUTHIER (TH.). *Jean et Jeannette*, illustré de 24 compositions par Ad. Lalauze, Paris, Ferroud, 1894, gr. in-8°, cart., ex. sur papier du Japon (Carayon). 140 francs.

SOULIÉ (FRÉD.). *Le Lion amoureux*, 19 vignettes par Sahib et gravées par Nargeot, Paris, Conquet, 1882, in-16 (rel. Chambolle-Duru). 190 francs.

TILLIER (CLAUDE). *Mon oncle Benjamin*, portrait-frontispice et 42 dessins par Sahib, gravés par Prunaire, Paris, Conquet, 1884, 2 vol. in-8°, fig. (dem. rel. Hardy). 130 francs.

ABOUT (EDMOND). *Tolla*, illustrations de F. de Myrbach, Paris, Hachette, 1889, in-4°, ex. sur papier vélin du Marais (rel. Bretault). 130 francs.

CONCOURT (É. DE). *La Fille Elisa*, compositions et eaux-fortes originales de G. Jeannot, Paris, Testard, 1895, gr. in-8°, cart. (Carayon). 100 francs.

HALÉVY (LUDOVIC). *La Famille Cardinal*, illustrations de Ch. Léandre, Paris, Testard, 1893, gr. in-8° (dem. rel. Carayon). 140 francs.

UZANNE (O.). *Voyage autour de sa Chambre*, illustrations de Henri Caruchet, gravées par Fr. Massé, relevées d'aquarelles à la main, Paris, Floury, 1896, gr. in-8° (rel. Carayon). 140 francs.

HENNICQ (LÉON). *Pœuf*, 45 dessins inédits de Jeannot, gravés par Viejo, Paris, Floury, 1899, gr. in-8° (rel. Carayon). 130 fr.

BERGERET (G.). *Les Événements de Pontaux*, illustrations d'Henriot, Paris, Conquet, 1899, gr. in-8°. 120 francs.

Heptaméron français, Berne, Nouvelle Société typographique, 1780-1781, 3 vol. in-8° (rel. anc.). 310 francs.

BOURGET (PAUL). *Pastels*, Paris, Conquet, 1895, in-8°, 270 fr.

CERVANTÈS. *Rinconète et Cortadillo*, 67 compositions par H. Atalaya, Paris, Launette, 1891, in-8°, br. 140 francs.

Féminies, huit chapitres inédits dévoués à la Femme, à l'Amour, à la Beauté, par Gyp, Hermant, Lavedan, Schwob et Uzanne. Frontispices (8) en couleurs d'après Félicien Rops, encadrements et vignettes de Rudnicki, Paris, « pour les Bibliophiles contemporains », 1896, gr. in-8° (rel. David). 450 francs.

HUGO (VICTOR). *Œuvres*, Paris, Lemerre, 1876-1888 et s. d., 23 vol. in-16 (dem. rel. Kauffmann-Petit). 150 francs.

MUSSET (A. DE). *Œuvres complètes*, portr. et 28 dessins de

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

M. Bida, Paris, Charpentier, 1866, 10 vol. gr. in-8°, grand papier de Hollande, (dem. rel.). 180 francs.

La Légende dorée, par J. de Voragine, traduction de H. Piazza, dessins et compositions de A. Lunois, Paris, Boudet, 1896, in 4°, cart. (Carayon). 130 francs.

NOLHAC (P. DE). *La Dauphine Marie-Antoinette*, Paris, Bousod, Valadon, s. d. (1896), in-4°, fig. (dem. rel. Desamblanx-Weckesser.) 140 francs.

MASSON. *Cavaliers de Napoléon*, ill. d'après Edouard Detaille, Paris, Bousod, Valadon et Co, s. d., in-4°, br. couv. 110 francs.

MUDFORD (W.). *An historical account of the Campaign in the Netherlands in 1815*, London, Colburn, 1817, gr. in-4°, fig. (dem. rel.). 560 francs.

Martial achievements of Great Britain from 1799 to 1815, London, Harrison, 1815, gr. in-4°, fig. (rel. originale.) 420 fr.

SOLVYNS (F.-B.). *Les Hindous*, à Paris, chez l'auteur, 1812-1812, 4 vol. gr. in-fol. (dem. rel.). 110 francs.

Description de l'Égypte, Paris, imprim. impériale, 1809-1813, et impr. royale, 1818-1828, 10 vol. in-fol. (dem. rel.). 190 francs.

UZANNE (O.). *Dictionnaire bibliophilosophique*, etc., Paris, Bibliophiles contemporains, 1896, in-8°, fig. 150 francs

BRUNET (J.-Ch.). *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris, Didot, 1860-1878, ens. 8 vol. in 8°, dem. rel. 180 francs.

DEBRAEKELEER (H.). *Le Beredicite dans la ferme*. Peinture. 250 francs.

GRANDVILLE, GAVARNI, G. DORÉ. Sujets divers, 3 p. 180 francs.

MONTICELLI. *Les Baigneuses*. Peinture. 300 francs.

REDON (ODILON). *Walkyrie*. Crayon noir. 120 francs.

ROCHEGROSSE (GEORGE). *La Femme au tambour de basque*. Crayon noir. 340 francs.

ROPS (F.). *Aspects divers*. Crayon noir, rehaussé 340 francs.

ROPS (F.). *Feuille de croquis à la plume* 330 francs.

ROPS (F.). *La Mare, au soir tombant*. Peinture. 250 francs.

ROPS (F.). *Maternité*. Crayon noir. 250 francs.

ROPS (F.). *Page de croquis*. 330 francs.

ROPS (F.). *Paysage aux hérons*. Peinture. 160 francs.

ROPS (F.). *Le Spectre de la Loi!* Aquarelle. 400 francs.

ROPS (F.). *Vieille femme des îles Loffoden*. Dessin à la plume. 120 francs.

VIT (JACQUES DE). *Plafond*. A la sépia et à l'aquarelle, avec rehauts de gouache, 3 p. 300 francs.

FRAGONARD (H.). *Le Cocu battu et content*. Planche supprimée. Gr. in 4°, marge. 110 francs.

REYON (ODILON). 25 lithographies diverses. 100 francs.

MM. Gevaert, président; Fierens-Gevaert, Gille, Giraud, Jouret, Reding et Mabilie.

1^{re} mention : M^{lles} Das, Dumortier, Wauthy; M. Percy; 2^e mention : M. Van den Eynde.

Tragédie et comédie (jeunes gens) (professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE); (jeunes filles) (professeur : M^{lle} TORDEUS). Même jury.

1^{er} prix : M^{lle} Werlemann; MM. Sauvejunte et Collet; 2^e prix avec distinction : M^{lles} Peters et Gilbert; 2^e prix : M^{lle} Cibeer, MM. Baltus et Dufroy.

L'Origine ardennaise de Paul Verlaine.

A propos de l'origine, très souvent discutée, de Paul Verlaine, jiltaire publie la note suivante :

« Bien que Verlaine soit né à Metz » — dit Jean Bourguignon dans la conférence qu'il fit à Paris, le 6 février 1897, au banquet des anciens élèves du collège de Notre-Dame de Reithel — « il est incontestablement d'origine ardennaise. C'est en pleine Ardenne, dans l'Ardenne des plateaux, non loin des rives de la Semois, au nord de Bouillon, dans la province belge du Luxembourg, que l'on trouve l'origine de sa famille. Au XVIII^e siècle, on rencontre des ascendants du poète successivement dans les villages de Bras, Arville, Jehonville, Bertrix, bourgades perdues au milieu d'immenses forêts parmi de vastes solitudes de genêts et de bruyères .. »

Grâce aux *manuscrits généalogiques* des héralds d'armes liégeois, Jean Bourguignon a pu établir une série complète des origines jusqu'en 1531, et même au delà, au temps où l'écuyer *Jean de Verlaine* était seigneur de plusieurs pays qui portent encore aujourd'hui son nom. Le père même de Verlaine (Nicolas-Auguste) était originaire non de Paliseul, comme on l'a dit, mais de Bertrix, où il naquit le 24 mars 1798. Engagé volontaire en 1814, il opta pour la France après le deuxième traité de Paris, qui nous enlevait Bouillon et la région avoisinante.

Si Verlaine ignorait ses quartiers de noblesse, il revendiquait volontiers l'Ardenne pour une de ses patries. Lire *Croquis de Belgique*, où il a noté le souvenir de fréquents séjours au bord de la Semois, à Paliseul, Jehonville, Bouillon. Voir, en outre, les articles de Jean Bourguignon dans la *Revue des Beaux-Arts et des Lettres* (janvier 1895), dans l'*Illustration européenne*, et dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* (janvier 1897), cette dernière étude écrite en collaboration avec Charles Houin.

Concours du Conservatoire⁽¹⁾.

Mimique théâtrale (professeur : M. VERMANDELE). Jury : MM. Gevaert, président; Ermel, Fierens-Gevaert, Halot, Jouret, Lequime, Stallaert et Van der Stappen.

1^{er} prix avec distinction, M. Sauvejunte; 1^{er} prix, MM^{lles} Buol et Werlemann; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Cuypers, MM. Baltus et Van den Eynden; 2^e prix, M^{lle} Protin, MM. Biequet et Vanderheyden.

Déclamation (professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE). Jury :

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

Chronique judiciaire des Arts.

Albert Carré contre le « Soir ».

Le tribunal civil de Bruxelles vient de juger un procès intenté au journal *Le Soir* par M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique de Paris, dans les circonstances que voici. En novembre dernier, le *Soir*, annonçant l'engagement de M^{lle} Paquot au théâtre de la Monnaie, fit suivre cette information de ces lignes : « M^{lle} Paquot s'était proposée de rester encore un an au Conservatoire. Or, tout dernièrement, un ami de M. Albert Carré, le directeur de l'Opéra-Comique, l'ayant entendue, l'emmena à Paris et, sur l'heure, M. Carré, enthousiasmé, lui fit signer un engage-

ment, en apparence fort séduisant. Mais la jeune artiste, dans son inexpérience, n'en avait pas mesuré les désavantages et les pièges habituels. Mieux conseillée ici, elle réfléchit, hésita... » etc.

Considérant cet article comme diffamatoire, ou tout au moins dommageable, M. Carré assigna le *Soir* en dommages-intérêts et en insertions. La qualité du fonctionnaire public dont il est revêtu comme directeur d'un théâtre subventionné, soumis au contrôle constant du ministre de l'instruction publique, aggravait, selon lui, l'imputation injurieuse dirigée contre lui.

Le tribunal a, le 2 juillet, accueilli sa demande en décidant que si l'article incriminé ne peut, malgré les apparences, être considéré comme injurieux ou diffamatoire puisqu'il n'est pas démontré que son auteur ait eu le dessein de nuire au directeur de l'Opéra-Comique. — dont il a, dans un article subséquent, reconnu la loyauté et l'honorabilité, — les commentaires du *Soir* ont causé un dommage au demandeur. Beaucoup de lecteurs dû, en effet, en conclure que M. Carré cherchait habituellement à tromper les artistes jeunes et inexpérimentés venant traiter avec lui.

En conséquence, le tribunal condamne le *Soir*, à titre de réparation, à insérer le jugement en première page dans le plus prochain numéro qui suivra la signification du dit jugement. Il autorise le demandeur à faire publier en outre celui-ci dans un autre journal à son choix, aux frais du défendeur, et condamne celui-ci aux dépens.

NÉCROLOGIE

Hilda Ram.

Une femme de lettres qui s'était fait apprécier très avantageusement dans la littérature néerlandaise, Hilda Ram (M^{lle} Mathilde Rombout), vient de mourir à quarante-trois ans. Elle publia entre autres en Angleterre deux volumes qui devinrent vite populaires : *Fleurs et Feuilles* et *Ce que disait et ce que chantait la petite béguine*. En 1889, elle remporta le prix quinquennal de littérature flamande. Elle fut bientôt après décorée de l'ordre de Léopold. Son livre *La Famille Schrikkel* l'a placée au premier rang des romanciers néerlandais. C'est Hilda Ram qui écrivit le livret de la *Sainte Godelieve* de Tinel, récemment exécutée à Louvain.

PETITE CHRONIQUE

L'auteur de la médaille offerte par la ville de Bruxelles à M. Charles Buls, le statuaire Devreese, travaille, on le sait, au monument destiné à commémorer la victoire remportée en 1302, aux environs de Courtrai, par les communiens flamands sur la chevalerie française et dont le trois centième anniversaire sera célébré avec quelque solennité. La maquette, qui est à peu près terminée, est décrite en ces termes par un de nos confrères :

Sur un très haut piédestal (une longue pyramide tronquée) une femme debout et couronnée, la Flandre, tient droit l'étendard calmé où ne souffle plus le vent de la bataille et s'appuie sur le lion symbolique.

De chaque côté du piédestal, des groupes, s'en dégagent, l'élargissant, représentent l'un le départ : c'est l'adieu à la famille, adieu religieux sous le vitrail saintement imagé ; l'autre, le retour : les communiens vainqueurs, casqués et bardés de fer,

élèvent vers la Patrie triomphante la palme qui leur appartient.

Au bas du piédestal, s'écroulant sur le sol où il semble entrer, débris somptueux et piteux, un chevalier français git à demi engagé sous son cheval mort.

Une ligne extraordinairement harmonieuse et presque serpentine monte du vaincu étendu, par la palme des vainqueurs (groupe du retour à droite des spectateurs), contourne en l'enveloppant la Flandre et son drapeau et donne une singulière unité à ce monument composé de quatre parties bien distinctes.

Le monument aura 12 mètres de hauteur ; son prix est de 136,000 francs. La partie supérieure, la femme, le drapeau et le lion seront en bronze doré. Tout le reste, piédestal, groupes de côté, sujet du bas, seront en pierre bleue.

L'artiste avait cru d'abord travailler pour le marbre ; il devra faire subir à son œuvre quelques changements.

Le théâtre Molière rouvrira samedi prochain. Au programme : le *Petit Duc*.

La direction du théâtre des Galeries vient de traiter définitivement avec M^{me} Sadda Yacco, la célèbre mime et tragédienne japonaise, qui, accompagnée de sa troupe, donnera à Bruxelles, au début de la saison prochaine, une série de représentations.

Le Waux-Hall profite des beaux soirs pour multiplier les concerts extraordinaires. Après avoir fait entendre, la semaine dernière, M^{les} Bady, Linkenbach et Dalmée, il annonce pour ce soir, dimanche, un concert avec le concours de M^{lle} Strasy.

L'Exposition internationale d'art décoratif qui aura lieu à Turin en 1902 promet d'offrir un vif intérêt. M. Walter Crane organise la section anglaise, M. Von Scala la section autrichienne. Parmi les nombreuses adhésions venues d'Europe et d'Amérique, citons celle des ateliers de tissage *Det norske billedvæveri*, à Christiania, dirigés par M^{me} Frida Hansen. Les constructions projetées, œuvre de M. D'Arconco, un architecte italien de grand talent, qui a élevé à Pise des quartiers neufs tout entiers, seront édifiées au parc de Valentini l'automne prochain.

La date d'admission est prorogée jusqu'au 31 août 1901. Pour la Belgique, s'adresser au comité spécialement constitué (MM. H. Fierens-Gevaert, président ; Octave Maus, Paul Du Bois, Albert Baertsoen, Fernand Khnopff, R. Wytzman ; secrétaire, M. Paul Musseche, 26 rue Faider, Bruxelles).

C'est aujourd'hui, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu à Charleville, square de la Gare, l'inauguration du monument élevé à Arthur Rimbaud.

Un Comité vient de se constituer dans le but d'organiser l'an prochain à Paris, à l'École des Beaux-Arts, une exposition rétrospective, historique et technique de la gravure sur bois, envisagée au double point de vue de l'estampe et de l'illustration du livre. Il a pour président M. Auguste Lepère, pour vice-présidents MM. Henri Beraldi, Roger Marx et Jean Masson.

Afin de donner à cette manifestation tout l'éclat qu'elle doit comporter, le Comité organisateur adresse un chaleureux appel aux amateurs possédant des estampes gravées en bois, du XV^e à la fin du XIX^e siècle, ou des livres à figures sur bois, français et étrangers. Le Comité acceptera avec reconnaissance les indications de nature à lui permettre de rendre aussi complète que possible l'exposition projetée. Toutes les communications doivent être adressées au siège social du Comité, 67, rue Sainte-Anne, chez M. Loys Delteil, l'un des secrétaires.

Le grand prix de Rome pour la musique vient d'être décerné par l'Académie des beaux-arts de France à M. André Caplet, élève de M. Ch. Lenepveu. MM. Gabriel Dupont, élève de M. Widor, et Maurice Ravel, élève de M. Fauré, ont obtenu respectivement le premier et le deuxième second prix.

Le jury était composé de MM. Camille Saint-Saëns, président ; J.-P. Laurens, vice-président, et Larroumet, secrétaire général ; Reyer, Massenet, Paladilhe, Théodore Dubois, Ch. Lenepveu,

membres de la section de composition musicale, Duvernoy, P. Hillemacher, Lefèvre, jurés adjoints; Fauré et Widor, jurés supplémentaires.

Voici quelques prix atteints dans une vente récente, à Vienne, par des œuvres de Segantini : *Chevreau mort*, 6,300 francs. — *Vache s'abreuvant*, 10,500 francs. — *La Récolte des pommes de terre*, esquisse, 21,000 francs. — *Baiser à la croix*, pastel, 4,200 francs. — *Ave Maria sur le lac*, dessin, 8,400 francs.

Dans leur livraison du 15 juillet, les *Maîtres du Dessin* poursuivant leur publication des dessins français du XVIII^e siècle, reproduisent les *Amours champêtres* de P.-A. Baudouin, un joli dessin en bistre avec rehauts de gouache; une préparation au pastel pour le portrait de M^{me} Massé, par La Tour; le *Sacrifice de la rose*, dessin à la sépia de Fragonard, et *M^{lle} de Busselli dessinant*, crayon noir lavé d'encre de Chine et rehaussé de sanguine, par Saint-Aubin.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

ÉDITIONS DU « COURRIER MUSICAL »

17, rue de Bruxelles, Paris.

PAUL LOCARD

LES MAÎTRES CONTEMPORAINS DE L'ORGUE

CÉSAR FRANCK, SAINT-SAËNS, WIDOR, GIGOUT,
GUILMANT, BOËLLMANN, FAURÉ, DALLIER, VIERNE, etc.

Prix : 1 franc.

Cette plaquette contient les photographies de César Franck,
de Boëllmann, de G. Fauré.

F. BALDENSPERGER

CÉSAR FRANCK

L'homme, l'artiste, l'œuvre musical.

Avec le catalogue complet de l'œuvre musical de César Franck.

Prix : fr. 0-75.

Ces deux plaquettes seront adressées franco contre l'envoi de leur prix.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU DE COUPURES DE JOURNAUX

21, boulevard Montmartre, 21, Paris (2^e)
FONDÉ EN 1880

Directeur : A. GALLOIS

Téléphone n° 101.50.

Adresse télégraphique : Coupure Paris.

Fournit coupures de journaux et de revues sur tous sujets
et personnels.

LE COURRIER DE LA PRESSE lit 8,000 journaux par jour.

TARIF : fr. 0-30 par coupure.

Tarif réduit (paiement d'avance), sans période de temps limité :

Par 100 coupures, 25 francs. Par 500 coupures, 105 francs.
" 250 " 55 " " 1000 " 200 "

Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.

CATALOGUE DE JOURNAUX ET REVUES DU COURRIER DE LA PRESSE

1 vol. in-8° de 400 pages, cartonné, do. toile. — 13,000 journaux.

En vente aux bureaux du COURRIER DE LA PRESSE.

Prix : Au bureau, 3 francs; Paris à domicile, fr. 3-25; Départements
et Étranger, fr. 3-50, contre mandat-poste.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINTI.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**
 BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Sillon nourricier (A. GILBERT DE VOISINS). — Francis Jammes. *Almaïde d'Etremont ou l'histoire d'une jeune fille passionnée* (B. R.). — Le Théâtre au Japon (OCTAVE UZANNE). — Nationalisme végétal (O. M.). — Note sur Claude Monet (REMY DE GOURMONT). — Concours de l'Académie de Belgique. 1901. — Chronique judiciaire des Arts — Petite Chronique.

LE SILLON NOURRICIER (1)

« Je ne veux plus parler que des livres que j'aime! »

Cet alexandrin difficile dont je suis l'auteur ne demande que peu de commentaires; par lui, je me repens et m'excuse d'avoir entretenu mes lecteurs des exercices rocaillieux auxquels se complait M. du Bois durant les heures où sa muse le tourmente, quand j'eusse aussi bien pu célébrer l'excellence de ce roman que je viens de relire avec délice pour la troisième fois: *La Becquée*, de M. Boylesve. Certes, *Sainte-Marie des Fleurs* et *le Parfum des îles Borromées* avaient un grand charme,

(1) *La Becquée*, par RENÉ BOYLESVE. Ed. de la *Revue blanche*.

mais, dans ces romans très italiens, les descriptions prenaient souvent des tons d'aquarelle trop gouachée, et, si *Mademoiselle Cloque* ne laissait pas d'être fort avenante, elle radotait parfois un peu longuement sous son bonnet. *La Becquée*, tout au contraire, figure une œuvre qu'on ne saurait assez louer. Elle est toute dorée par les blés et les soleils couchants, vaporeuse du fait des aubes et des crépuscules et son ferme dessin a des ombres d'une rare délicatesse. Disons vite que les vingt premières pages sont peut-être d'une lecture malaisée et nous aurons épuisé nos critiques. L'auteur a voulu présenter ses personnages au cours de l'histoire qu'il raconte et sans que nous y prenions garde. Son roman commence par un événement, et l'on éprouve quelque peine à suivre un drame dont on ne connaît pas les acteurs. D'autre part, ces mêmes acteurs, dépeints au moment où ils font leurs gestes essentiels sous le coup d'une émotion violente, paraissent ensuite plus vivants et plus familiers. Déjà notre cœur est pris. C'est ainsi que nous profitons d'un début aride.

Au juste, *la Becquée* est l'histoire d'une famille, dite par un enfant, mais le narrateur n'est point encombrant, il ne nous raconte pas l'éveil de son âme dont nous n'avons d'ailleurs que faire, il ne nous inflige pas de ces récits puérils et saugrenus où, sans se lasser, le petit chat agonise et meurt. Le personnage principal, celui qui occupe, celui dont tout le monde parle, c'est Courance, la terre qui nourrit et protège, Courance que Félicie Planté possède et qu'elle représente humainement, Courance, avec ses six fermes reliées par la route de Beaumont, avec ses blés, ses avoines, ses pâturages

et ses bestiaux. Puis, ce sont les frères et sœurs, les tantes, les cousins, et chacun d'eux est marqué fortement d'un travers, d'une habitude, d'un ridicule. Voici que nous les connaissons, que nous sourions à leur approche, que nous savons presque les mots qu'ils vont dire et que nous devinons aisément leurs pensées. Tous veulent vivre par eux-mêmes, de leur vie propre ; ils se haussent, chantent un grand air, ébouriffent leurs plumes et l'on croit un instant qu'ils vont partir en guerre, intriguer, rêver, produire pour leur propre compte. Philibert réussira-t-il à vendre sa peinture ? Casimir saura-t-il diriger le moulin de Gruteau ? M^{me} Leduc est-elle autre chose qu'une belle façade ? Nous sommes sceptiques... Et en vérité leurs ailes ne sont point assez longues pour voler, quelques-uns sont des vieillards et pourtant ils ont encore des faiblesses d'enfant ! L'un après l'autre, ils reviennent à Courance, la tête basse. Félicie leur ouvre la porte : « Entrez ! Entrez ! tant qu'il y aura du pain dans la huche ! » et elle cueille, en maugréant un peu, quelques fruits de la terre pour les leur donner, à eux qui ressemblent « aux petits oysellets qui ne peuvent encore voler et baillent toujours, attendans la becquée d'autrui ». Par cette phrase d'Amyot le titre du roman se justifie.

Ce livre a une qualité précieuse : il est vrai. Les personnages sont de chair et d'os et ne portent point d'aurole ; ils ne parlent pas un langage compliqué, ils font mieux : ils disent ce qu'ils ont à dire ; ils ne nous renseignent pas sur leurs joies et sur leurs douleurs : ils rient et ils sanglotent ; ils ne se torturent point l'esprit pour chercher à nous ébahir par le bruit et la splendeur de leurs paradoxes : ils pensent en hommes qui ont autre chose à faire que de fournir des sujets à nos romanciers ; enfin, leurs passions ne prennent pas plus d'envergure qu'il ne faut : bourgeois, ils ne discourent point comme des paladins, et c'est pour cela qu'ils nous ravissent.

Voilà qui est bien. Voici qui est excellent : *La Becquée* ne traite point d'adultère ; les démêlés d'un mari complaisant et d'une épouse trop curieuse n'y trouvent point de place. Une telle audace est faite pour étonner. A l'étalon des romans quotidiens *La Becquée* est un livre profondément immoral et l'on peut à son sujet rajeunir une plaisanterie surannée en disant qu'une fille étonnerait sa mère en le lui laissant lire. Non, le combat du code et de la luxure est pour un instant écarté. L'œuvre est peuplée de ces gens d'honnêteté moyenne et sans éclat dont on dit, suivant son humeur, qu'ils sont rares ou légion. Mais si, dans ce livre, on ne discute guère les acrobaties d'alcôve, l'amour du sol nourricier y est chanté à chaque page. M. Boylesve ne nous décrit pas les merveilleuses transformations de la campagne, mais il nous fait sentir que son œuvre en dépend. Tel incident de *La Becquée* se place naturellement dans

notre esprit entre la rentrée des foins et la moisson, tel autre un peu avant les vendanges, tel autre après le dégel.

Plaisirs délicats, joyeux ou tristes que de relire ces chapitres ! Les discussions d'héritage, la célèbre affaire du moulin de Gruteau, le voyage de Félicie à Paris et ses promenades dans Courance, — autant de sources d'agrément, car ce livre est mieux qu'un beau livre, c'est un délicieux ami en qui l'on découvre chaque jour un trait nouveau et d'autant plus charmant.

Le dernier chapitre de *La Becquée* est un exemple d'émotion. On y voit se rompre et se rattacher les invisibles nœuds qui retenaient tous ces inutiles, tous ces impuissants à la terre et à celui qui la représentait parmi eux. C'est là que M. Boylesve montre le talent le plus exquis quand il chante d'une voix émue cette tendresse pour le sillon qui nourrit toujours son homme, cet amour pour la terre immortelle, amour qui est peut-être bien la fin de toute philosophie.

A. GILBERT DE VOISINS

FRANCIS JAMMES

Almaïde d'Étremont ou l'histoire d'une jeune fille passionnée. Édition du *Mercur de France*.

J'aime Francis Jammes parce qu'il est un très grand poète. Je l'aime surtout parce qu'il est un poète selon mon intelligence et mon cœur : pour son amour des vieilles choses, des plantes, des bêtes et des pauvres, — pour sa monotonie, qui est la monotonie de la terre où les mêmes saisons se succèdent chaque année, — des nuages qui sont des hosties ou des roses, des navires ou des ailes, — pour son âme qui est sentimentale, violente et passionnée.

Pour qui goûte la saveur tout à la fois brûlante et fraîche de cet art exquis, chaque nouveau livre de Francis Jammes est une angoisse délicieuse et navrante. Et celui-ci ressemble aux précédents comme la pêche ressemble à la rose, comme un chêne ressemble à un orme, et un jardin à un autre jardin. *Almaïde d'Étremont* est la contre-partie de *Clara d'Ellebeuse*. Après la pure adolescente, la couventine aux gestes gauches dont l'âme claire s'envole vers Dieu sur des ailes de colombe, voici la jeune fille passionnée à l'âme solitaire et à la bouche ardente ;... l'une meurt innocente, dans l'angoisse affolée d'une fautive imaginaire, l'autre pêche sans remords, élève aux yeux de tous l'enfant du petit chevrier aux jambes de maïs mûr, qui lui apprend, dans la montagne, l'amusement de l'amour ;... l'une est une blanche tulipe et l'autre un lys de feu, et toutes deux sont d'anciennes jeunes filles, les tristes et séduisants fantômes d'un passé plein de grâce

Le cadre du récit est la vallée d'Ossau, où bergères et bergers font le dimanche un lent rondeau, à l'heure où la montagne « se dore comme un fruit ou comme une église »... C'est la montagne avec les bergeries désertes, le silence bleu « toujours nocturne » des sapins, le vol des perdrix blanches qui fait « trembler le vide »... C'est la vallée heureuse ou « l'émeraude argentée des prairies,

l'eau bleu du ciel et la verte clarté des pics enchâssent, tour à tour, la neige des troupeaux et des cascades, les fauves moissons de l'été et les hêtres rougissants du pompeux automne... » C'est encore le parc du château des d'Etremont où, dans le deuil des chênes, clament les paons funèbres, où l'ombre, sur le cadran solaire, indique des heures languissantes qui traînent et s'évanouissent dans l'arôme étrange des pompadouras.

L'époque où Francis Jammes a placé son récit offre le même charme de mélancolie romantique, de grâce exquise et apprêtée. C'est le temps des repentirs, des chapeaux de bergère qui ombrent le visage de leurs blonds éventails, des robes légères et gonflées par la crinolinc, de la révérence et de la romance, — le temps fixé harmonieusement en de vieilles estampes soigneusement coloriées, où des jeunes filles rêveuses pincent de la guitare devant un ciel nocturne, offrent leur bouche au baiser rose d'une colombe immaculée, ou tendent, vers la rive fleurie d'un lac, un bras rond et joli qui soulève une écharpe... C'est l'époque où les gentilshommes avaient la taille étroite et l'âme chevaleresque, — où les femmes passionnées et pieuses ressemblaient à des fleurs animées.

Si le rosier des roses vermeilles avait l'imagination, je pense que sous l'essaim des ailes bourdonnantes, l'ardente caresse du soleil, la pluie fraîche ou le parfum sucré d'un jour d'été, il rêverait sa vie avec cette volupté profonde et gracieuse, par cette chaîne vivante d'images qui va de l'œillet à l'abeille, du jardin au verger, de la vallée à la montagne, du ciel éclatant à la forêt obscure comme par la courbe d'un arc-en-ciel. « Mon souvenir est, si je puis dire, végétal, » écrit Francis Jammes dans les notes qui, avec d'autres proses, complètent le volume, « et les arbres aussi bien que fleurs et fruits symbolisent pour moi des êtres et des sentiments... » Si le souvenir est végétal, c'est qu'il provient d'une imagination essentiellement terrestre, jaillie, comme une source qui aimerait la terre, du sein de cette terre où croissent les prairies, les forêts aux « botaniques mystérieuses », les talus que broutent les chèvres, les plantes amies des ruches... Il compare une mariée parmi des jeunes filles à « un lys que parent d'autres fleurs » ; un ciel d'été est « une fraîche pervenche » et c'est dans sa corolle que la pelouse est enclose ; la chapelle, le jour de la noce, est semblable « à un gâteau de miel en rumeur quand tournoie sur lui le peuple actif des abeilles » ; Almaïde d'Etremont, « dans son énorme robe rose couleur de figue ouverte et bombée par la crinolinc, a l'air d'une corolle renversée, d'une belladone de feu dressée sur ses étamines » ; petit Guilhem est « un chevreau noir de la vallée qui la caresse de sa bouche éclatante ». Et ses yeux sont « pareils à des mûres », et ses lèvres sont « de chèvrefeuille rose », et ses dents « aussi blanches que celles d'un levraut ».

Mais si le charme d'*Almaïde d'Etremont* est délicieusement savoureux, un arôme plus âpre s'exhale des notes, au moins de la plupart. Il semble ici, qu'après nous avoir fait admirer longtemps l'écorce d'un beau fruit, on nous en offre la pulpe amère, dont le jus mord et brûle. Et ces pages sont profondément intéressantes de ce qu'elles nous révèlent un esprit nouveau, une âme tragique et douloureuse de ce poète simple et multiple... passionnément émouvantes par une sombre flamme, apparente déjà dans les romans et les poèmes, semblable ici à un feu triste qui continuerait de brûler dans une campagne close par la nuit. Je ne connais rien encore, dans l'œuvre admirable de Francis Jammes, qui soit beau comme ces pages où naissent, telles que de noires corolles,

de funèbres souvenirs d'amour : l'évocation d'un bouge où des ouvriers espagnols réveillaient des souvenirs, de leurs tristes guitares, d'un bouge pareil où, dans une dispute, par un jour pluvieux et âcre, le froid du lâchage commençait de tomber « dru et goutte à goutte, comme d'une lame de glace... », d'autres encore âcres et poignantes, dont l'arôme chargé de nostalgie vous saisit à la fois à la gorge et au cœur, comme le parfum voluptueux et trop lourd de fleurs funèbres et enivrantes :

« Oh ! aller dans la vallée d'Ossau où se dansent les rondes monotones, choisir la fille la plus calme, celle dont le visage ni le corps n'ont un frémissement, l'amener par la main sur ces herbages placides, la posséder sans un mot, puis laisser tomber ma douleur, couché en travers de ses jambes robustes, les bras en arrière, les poings sur la prairie. »

B. R.

LE THÉÂTRE AU JAPON⁽¹⁾

Le drame au Japon est d'origine religieuse, ainsi que dans le théâtre grec avec lequel la littérature et l'art scénique des Japonais offrent, d'ailleurs, plus d'un point de ressemblance. Une légende rapporte que l'on doit à une sorte de vœu, comme à Oberammergau, en Bavière, les représentations théâtrales. Au IX^e siècle, sous le règne de l'empereur Hei-Jo, paraît-il, dans la province de Yamato, près de Nara, il y eut un tremblement de terre terrible qui produisit des crevasses béantes dans le sol, desquelles s'échappaient des fumées pestilentielles, qui répandaient la mort dans la contrée. Les prêtres d'un temple miraculeusement préservé imaginèrent d'exécuter, au devant de leur sanctuaire, sur un tertre gazonné, une danse emblématique pour conjurer le fléau. Ce divertissement sembla plaire aux divinités occultes ; les cratères souterrains cessèrent de vomir la mort ; le théâtre japonais fut fondé avec cette danse, appelée *Sambasho*, qui précède encore aujourd'hui toutes les représentations théâtrales en souvenir du miracle de Nara.

Le drame japonais, ainsi que nos *mystères*, fut d'abord sacré. Il alla du Temple au Palais des empereurs, et il ne devint que beaucoup plus tard indépendant sur des scènes populaires. Il fut et est resté chevaleresque (on pourrait plutôt et mieux dire *samouraique*). C'est en 1624, nous apprend un voyageur consciencieux, observateur et lettré, M. Georges Bouquet, que s'ouvrit, à Yeddo, sur l'ordre du taïcoun, la première *shibai-ya* ou salle populaire de spectacle. Aux exhibitions sacerdotales succédèrent de véritables poèmes dramatiques, dont le sujet était emprunté à l'histoire nationale, et dont le répertoire forme encore aujourd'hui une source de renseignements précieux sur les mœurs du temps passé, mais le rapprochement avec nos *mystères* n'en devint que plus étroit et subsiste encore dans l'art moderne. C'est la même préoccupation de fidélité à l'histoire ou à la légende étrangère, la même recherche archéologique, sans souci des caractères ou de l'action, le même soin minutieux à retracer les détails les plus insignifiants, les réalités les plus triviales, à copier servilement le vrai aux dépens même du vraisemblable.

Depuis trois siècles, ce théâtre, très naturaliste et héroïque à

(1) L'intéressante étude que veut bien nous envoyer M. Octave Uzanne répond à la question qu'ici-même, il y a quelques mois, posait M. Mali sur l'art dramatique au Japon.

la fois, a peu changé; il est encore pour nous aussi excessif, aussi dévoué à l'épopée nationale, aux scènes d'amour et de vengeances furieuses. Son intérêt se représente encore aussi lentement émiétté en un nombre considérable d'actes et de scènes intimes au cours desquelles on n'omet rien de ce qui constitue la vie : ruzes longs, combats homériques, agonies terribles, dialogues interminables. Il faut au spectateur européen un entraînement de plusieurs semaines pour supporter, nous dit-on, l'audition complète d'une pièce japonaise.

Il nous serait assez difficile de donner les noms des auteurs dramatiques qui enrichirent le théâtre japonais. La liste en serait nombreuse. Le plus célèbre, le plus grand dramaturge d'entre tous, celui qui mérita le surnom de *Shakespeare du Japon*, est Chikamatsu Monzaémon, qui vécut sous les Tokugawa, c'est-à-dire de la seconde moitié du xviii^e siècle à la première partie du xix^e siècle environ. Ses pièces, ou *Joruri*, se montent à une centaine d'œuvres dont la majeure partie est historique; les autres s'inspiraient des situations dramatiques de la vie courante et étaient interprétées par des marionnettes. C'étaient des drames à mouchoirs, émouvants à l'extrême, et les petites poupées mimaient si bien leurs rôles que les spectateurs, convulsés par l'émotion, s'effondraient dans des torrents de larmes.

Il paraît qu'un des drames de Chikamatsu Monzaémon, intitulé *Ten-no-Amishima*, exposa les mêmes situations que Dumas fils nous rendit dans la *Dame aux camélias*. L'ancien théâtre japonais — nous disait, d'ailleurs, récemment, l'acteur Kawakami, — fourmille de ces rapprochements avec les pièces françaises contemporaines de Victor Hugo, d'Emile Augier, de Dumas père ou de d'Ennery, qui cependant, il y a tout lieu de le croire, ignoraient totalement leurs prédécesseurs d'Extrême-Orient.

Après Chikamatsu, le théâtre japonais du xviii^e siècle connut encore deux illustres dramaturges : Taketa Izumo et Kawatake Mokuami, dont les œuvres sont restées populaires jusques à nos jours et pour ainsi dire devenues classiques sur les programmes des spectacles actuels.

Parmi les littérateurs contemporains du Japon qui se sont dévoués au drame et qui y excellent, nommons M. Fukuchi Genichiro, qui a écrit nombre d'actes pour le théâtre de Kabuchi, et M. Tsubouchi-Yuzo, qui non seulement traduisit les principales œuvres de Shakespeare, mais qui, encore, dota la scène de son pays d'ouvrages dramatiques absolument originaux.

Nous devrions signaler la distinction que les Japonais font entre le genre dramatique appelé *Shibai* et le théâtre de style plus aristocratique et poétique appelé *No*. Mais ceci nous entraînerait plus loin que nous ne désirons dans ces notes de chronique légère sur un art théâtral si obscur jusqu'ici à nos yeux.

OCTAVE UZANNE

(La fin prochainement.)

NATIONALISME VÉGÉTAL

Le nationalisme à outrance amène parfois des conséquences bien singulières. Voici que M. Baffier, qui est un sculpteur d'incontestable talent, veut proscrire du sol français tous les arbres qui ne sont pas d'*origine française*! Plus de thuyas, plus de cèdres majestueux ni de mélancoliques cyprès. Hors des frontières, ces intrus! La France végétale aux végétaux français!

Ne riez pas : Le plus sérieusement du monde, M. Baffier développe ce programme dans une protestation adressée, au nom d'un groupe d'ouvriers d'art, aux conseillers municipaux nationalistes de Paris. Il s'agit d'empêcher qu'on crée autour du Champ-de-Mars, ainsi qu'il en est question, un jardin dans le genre de celui de Trianon, où dominaient les arbres d'essences étrangères.

Le nationalisme farouche de l'artiste se révolte. Et sans doute n'admet-il pas davantage, pour les parterres, le chrysanthème, originaire du Japon, l'œillet de Chine, le pavot du Mexique, le gazon d'Espagne, l'héliotrope du Pérou, la violette de Parme ou le lilas de Perse... Il faudra désormais que tous les jardiniers et arboriculteurs de France possèdent un état civil rigoureux des végétaux confiés à leurs soins. Ceux dont « la sève » offre quelque doute seront impitoyablement sacrifiés. Peut-on concevoir, en effet, qu'un arbrisseau d'origine italienne, une plante dont la famille croit à l'ombre d'un vallon suisse s'emparant de l'air et de l'humus que pourrait s'assimiler un végétal français?

Mais j'y songe : la pomme de terre, qu'importa d'Amérique, il n'y a guère plus d'un siècle, M. Parmentier, a-t-elle acquis, en vue du protectionnisme de M. Baffier, ses lettres de grande naturalisation? Les « services exceptionnels » qu'elle a rendus à la France lui vaudront-ils la faveur de n'être pas expulsée de compagnie avec l'orchidée, cette fleur de luxe, d'intrigue et d'immoralité qu'on s'empressera vraisemblablement de réexpédier à son lointain Brésil?

L'artiste semble avoir oublié qu'au Jardin des Plantes on entretient chèrement des éléphants, des dromadaires, des zèbres et des antilopes, voire quelques fauves qui ne sont pas tous nés sur les territoires annexés de l'Afrique. Il y a même des singes et des perroquets! La voilà bien, l'invasion étrangère!... Il est à souhaiter que le conseil municipal de Paris mette bon ordre à cet abus.

O. M.

NOTE SUR CLAUDE MONET

Comparer un peintre et un poète, cela est si absurde, il y a si loin d'un art à l'autre, aussi loin, nécessairement, que de l'œil à l'oreille! Mais l'absurde n'est pas bête comme la bêtise; l'absurde est parfois l'envers d'une vérité, ou son paradoxe, ou son grossissement. Il faut aussi compter avec cette tyrannie, l'association des idées. Qu'en songeant à Monet, j'ai presque aussitôt songé à Victor Hugo, je ferai mieux de rechercher l'origine de cette collision, que de la nier et de la rejeter parmi les rêveries dont on rougit. Les points de contact furent ici les idées de maîtrise, de puissance, d'abondance, de richesse, d'éclat; peut-être aussi les *Cathédrales*. Enfin, ayant analysé, je trouve qu'il y a dans mon absurdité quelque chose de logique; j'ai mis le doigt sur la source, je sens une réalité, et qu'il ne s'agit pas seulement de la conjonction en l'air de deux noms ou de deux mots.

Mais le parallèle serait long, et les explications confuses, le peintre et le poète étant trop vastes, tous les deux, trop divers, trop contradictoires dans la liberté inconsciente de leur génie.

Il serait plus court et presque facile, quoique toujours absurde, avec d'autres : Renoir et Verlaine. N'est-ce pas le même art, la même veine de pure tradition française, d'amour, de grâce, de beauté et de licence? Le travail est peut-être plus apparent chez Renoir; plus courageux que Verlaine, il est doué d'une volonté plus

ferme d'être en même temps neuf et sincère, de reproduire la vie telle qu'il l'a vue et sentie. Avec cela une grande ingénuité, beaucoup de candeur, beaucoup de joie. En lui la science de l'artiste ne va jamais sans la sensibilité du poète, et ses moindres œuvres ont la chaleur de la vie. Renoir est un grand peintre, comme Verlaine un grand poète, par la personnalité de la technique et l'originalité du sentiment. Il n'a pas eu d'imitateurs, semblable en cela à Delacroix. Un peintre m'en donna cette raison, qui semble un peu confuse : étant complet par lui-même, il n'a pas eu besoin que des disciples viennent développer une partie négligée de son génie. Renoir s'est donné tout entier.

Degas, au contraire, créant une œuvre, a créé une école. Aujourd'hui presque toute la peinture de genre dérive plus ou moins de Degas ; Forain, dont le talent est si âpre et si vert, lui doit énormément. Degas peint comme en plein relief ; l'air circule autour de ses bonshommes ; on en ferait le tour. Ce qu'on n'a pu lui prendre, c'est sa couleur, qui est étrange et paradoxale à force d'être naturelle et vraie. Il y a de lui au Luxembourg un pastel qui semble fait avec des ailes de papillon ; c'est le même velouté moelleux et riche. Il m'a toujours été impossible de regarder un Degas sans penser à Mallarmé. Tels de ses pastels, comme par une concordance magique, illustrent, impression pour impression, tels sonnets de Mallarmé.

Renoir et Degas, voilà deux grands peintres. Mais alors quel nom magnifique donner à Monet ? Nous sommes ici, peut-être, devant le plus grand *peintre* qui fut jamais. Je souligne le mot *peintre* pour bien affirmer ma pensée avec ses restrictions. Il ne faut pas comparer Monet aux grands *artistes*, tels que Léonard de Vinci, Albert Dürer au Rembrandt. L'artiste est plus qu'un peintre, ou, du moins, autre chose : aux dons de la couleur et du dessin il doit ajouter une intelligence très consciente, le goût de l'observation et de l'analyse. Léonard est un esprit critique autant qu'un peintre ; la couleur ajoute si peu à sa pensée que le saint Jean Baptiste, tout noir, n'en est pas moins admirable. Ni Dürer ni Rembrandt n'ont absolument besoin de la couleur. Velasquez ne pourrait s'en passer. Il est peintre avant tout, quoique doué aussi du sens critique : ses tableaux sont des caractères en même temps que des poèmes. Les tableaux de Monet ne sont que des poèmes. Monet a aussi peu de discernement que Victor Hugo ; il est le peintre, comme Victor Hugo est le poète ; il est le maître des couleurs, comme Victor Hugo est le maître des images ; Hugo est un œil prodigieux, Monet est un œil miraculeux.

Quand on a regardé avec attention une série de tableaux de Claude Monet, on éprouve comme une peur ; il semble qu'on se trouve en présence des créations d'un dieu, et c'est vrai. Cette marine, qui révélera à un marin lui-même un aspect inconnu de la mer, fut l'œuvre d'un instant, enlevée en moins de minutes qu'il n'en faut pour la bien voir à des yeux profanes. C'est la nature fixée dans le moment même de la sensation, comme on la subit à un premier regard large et enveloppant. Le mécanisme semble photographique ; mais en cet éclair le génie a collaboré avec l'œil et avec la main ; l'instantané est une œuvre personnelle d'une absolue originalité ; ce n'est ni une esquisse, ni une ébauche, ni une étude, mais un poème très beau et complet. Il est certain d'ailleurs que toutes les toiles de Monet n'ont pas été peintes avec la même rapidité que la série des *Meules*, des *Peupliers*, ou des *Cathédrales*. Il y a des Monets moins fiévreux, presque reposés, et qui donnent de son génie une idée plus intégrale. Les *Nymphéas* de sa dernière exposition semblent avoir été transplantés presque

avec patience. Mais, quel que soit le mouvement du bras, le résultat pour ceux qui s'arrêtent devant l'œuvre est toujours celui-ci : on se sent devant une peinture qui diffère très peu de la nature elle-même. C'est là le miracle.

Monet n'est pas ce qu'on appelle un coloriste. Il fait la nature grise quand elle est grise. Y a-t-il même de la couleur dans ses tableaux ? Pas plus que dans les choses elles-mêmes. Il y a des nuances vives ou douces, de flamme ou de brouillard. Qui peut nommer la couleur d'une rivière qui s'en va sous un ciel bleu, sur un fond jaune parmi des herbes vertes ? Un peintre analyste donnera à son tableau une couleur générale ; il y aura une dominante. Cette rivière, peinte par Monet, sera la rivière même, la rivière indéfinissable et mystérieuse.

Le procédé de Monet est la division du ton. Les toiles, vues de près, ressemblent à un torchon où on aurait essuyé des pinceaux. La division du ton a servi son talent, cela est certain ; mais elle ne l'a pas créé. Sans ce procédé, son génie eût-il été mal à l'aise ? Peut-être. Mais alors Monet se serait imaginé un procédé personnel, assez voisin sans doute de celui-là même que sa main a illustré.

A prendre le mot *impressionnisme* dans son sens le plus étroit, Monet aurait été le seul impressionniste, puisque seul il a été capable de mettre d'accord la théorie et la pratique dans l'art de rendre par la peinture, telles qu'il les reçoit, les impressions colorées qu'un œil peut recevoir. L'impressionnisme, c'est Monet lui-même, isolé dans son génie, glorieux et thaumaturge.

(*La Vogue.*)

REMY DE GOURMONT

Concours de l'Académie de Belgique.

1901

LITTÉRATURE. I. — Rechercher les sources et déterminer la portée du genre satirique, tel qu'il se manifeste dans la peinture flamande au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance.

II. — Faire, à l'aide des sources authentiques et avec preuves à l'appui, l'histoire des céroplastés belges au cours du XVI^e et du XVII^e siècle. (Prix : 800 francs.)

III. — Faire l'histoire des habitations du XVI^e et du XVII^e siècle dans les anciens Pays-Bas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène. (Prix : 800 francs.)

IV. — Déterminer l'époque où le style de la Renaissance prit la place du style ogival dans les provinces de la Belgique actuelle ; indiquer les dernières productions du style ancien et les premières du style nouveau ; faire ressortir les caractères propres et distinctifs des édifices appartenant à cette époque, ainsi que leur valeur artistique. (Prix : 800 francs.)

V. — Écrire l'histoire de l'école de gravure à Anvers jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes. (Prix : 1,000 francs.)

Les manuscrits doivent être envoyés avant le 1^{er} juin 1901 à M. le secrétaire perpétuel.

ART APPLIQUÉ (Concours limités aux artistes belges.)

GRAVURE EN TAILLE DOUCE. — On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un Belge contemporain, ayant une noto-

riété reconnue dans le domaine politique, administratif, scientifique, littéraire ou artistique. (Prix : 800 francs.)

Envoyer deux épreuves, dont une sur chine, et joindre le dessin.

SCULPTURE. — On demande un bas-relief à figures demi-nature. (Prix : 800 francs.)

Délai d'envoi : 1^{er} octobre 1901.

Chronique judiciaire des Arts.

Dans le courant de l'hiver dernier, un artiste du Parc, et non des moindres, M. Draquin, mécontent du rôle que ses directeurs lui avaient distribué dans *Cyrano de Bergerac*, refusa de jouer la « panne » qui lui était attribuée et n'assista plus aux répétitions. En vain lui fit-on remarquer que la pièce ne comporte que deux rôles importants, généralement remplis par des artistes en représentation. Tous les autres sont des « utilités » que ne dédaignent pas de jouer les premiers sujets. Il tint bon et, congédié par MM. Darmang et Reding, il assigna ceux-ci en paiement du dédit prévu par le contrat.

Le tribunal de commerce donna raison à l'artiste, malgré les termes généraux de son traité. Si cette décision inattendue eût fait jurisprudence, les directeurs de spectacles se fussent trouvés désormais dans l'impossibilité de monter certains ouvrages. Aussi les demandeurs jugèrent-ils nécessaire, dans un intérêt général, de se pourvoir en cassation. Et la Cour vient d'accueillir leur pourvoi en décidant que le tribunal de commerce a substitué, à tort, une convention nouvelle au contrat qui fait la loi des parties. D'après ce contrat, M. Draquin était tenu de jouer tous les rôles que les directeurs jugeraient à propos de lui donner et il n'avait pas le droit de se dérober à ses obligations sous prétexte que le rôle ne lui paraissait pas en rapport avec sa situation artistique. En conséquence, la Cour casse le jugement attaqué et renvoie les parties devant le tribunal de commerce d'Anvers.

PETITE CHRONIQUE

Les directeurs du théâtre de la Monnaie viennent d'accepter, pour la saison prochaine, un drame lyrique en trois actes, *Jean Michel*, de M. Albert Dupuis, second grand prix de Rome. M. Dupuis, Verviétois de naissance, a étudié la composition sous la direction de Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum*. Il est actuellement organiste à la cathédrale de Saint-Quentin. On lui doit déjà, outre sa cantate *Cloches nuptiales*, un opéra comique joué à Liège.

Jean Michel est un drame moderne dont l'action se déroule à Paris.

La troupe de la Monnaie sera ainsi composée :

Ténors : MM. Imbart de la Tour, Dalmorès, David, Forgeur Hennuyer, — avec Tamagno, en représentation.

Barytons : MM. Albers, Seveilhae, Badiali, Danlée.

Basses : MM. Silvain, d'Assy, Belhomme.

Chanteuses : M^{mes} Litvinne, Thiery, Landouzy, Friché, Paquot, d'Hasty, Maubourg, Verlet, Feltesse, Deverly, Bastien, Dalmée, Legenisel, Domenech.

Outre les ouvrages du répertoire, MM. Kufferath et Guidé se proposent de monter, comme nous l'avons annoncé, le *Roi Arthur*, (trois actes et six tableaux) d'Ernest Chausson, l'*Étranger* (deux actes) de Vincent d'Indy, la *Captive* (ballet) de Paul Gilson, *Sieg-*

fied et le *Crépuscule des dieux*. la *Tosca* de Puccini, le drame de M. Dupuis dont nous parlons ci-dessus etc.

Aujourd'hui dimanche, à 8 h. 1/2, concert extraordinaire au Waux-Hall avec le concours de M^{lle} Fernande Ramackers, cantatrice, qui interprétera l'air de *Fidelio* et des mélodies.

Trois artistes belges, MM. Baertsoen, Van Biesbroeck et Vinctotte, viennent d'obtenir la grande médaille, le premier pour la peinture, les derniers pour la sculpture, à l'exposition internationale de Munich. Une seconde médaille a été décernée à MM. Marcotte, Ch. Mertens, Samuel et Lenain.

La revue flamande *De Violier* consacre à la mémoire de Peter Benoit une livraison spéciale ornée de portraits, d'autographes, etc. et contenant, outre une étude biographique du maître, par M. Marten Rudelsheim, la nomenclature de ses œuvres, un essai de bibliographie, etc.

Une vente importante d'estampes, d'incunables et d'ouvrages illustrés remontant aux premiers temps de l'imprimerie a eu lieu à Munich sous la direction de M. Helbing. Cette vente, qui a duré huit jours, a dispersé un des cabinets d'amateur les plus réputés de l'Allemagne, celui de M. Ed. Schultze, ingénieur. Quelques prix :

Une estampe du maître E. S..., *Le Christ en croix* entre la Vierge et saint Jean, fr. 5,812-50 (au Cabinet des estampes de Berlin); *Un Combat d'hommes nus*, de Barthélemy Beham, 375 francs; *Luther en saint Georges*, de Lucas Cranach, 750 fr.; la *Mélancolie*, de Durer, fr. 318-75; le *Rêve* (id.), fr. 537-50; *Erasme* (id.), fr. 256-25; *Saint Jérôme dans sa cellule* (id.), 1,250 francs; *Le Char de triomphe de l'empereur Maximilien*, (id.), 2,000 francs; un fragment d'une gravure sur bois de 1420, fr. 1,037-50

La collection comprenait une série de dessins et de gravures de Schöngauer. La *Naissance du Christ* a été vendue fr. 637-50; un *Christ aux outrages* (première épreuve), 2,750 francs.

Les dessins du maître se sont relativement moins bien vendus que ses gravures. Le *Christ sauveur du monde* a réalisé fr. 637-50; une tête d'apôtre, 575 francs; une *Sainte Barbe*, 525 francs.

Très justes, ces observations d'un de nos confrères au sujet de l'habitude qu'ont prise depuis peu les instrumentistes, dans les concerts, d'applaudir les solistes :

« Quand un virtuose ou un chanteur de talent a fini son morceau, l'orchestre se met immédiatement à applaudir en frappant sur ses instruments ou en claquant des mains. Cela nous a toujours paru un manque de tact et, pour tout dire, une manifestation de cabotinage

Supposez qu'au théâtre, après chaque acte, l'orchestre rappelle les artistes en faisant ce boucan bizarre... Le public le supporterait-il? Pourquoi supporterait-il les applaudissements de l'orchestre dans un concert?

Ces manifestations, ces interventions nous rappellent un sixain du XVII^e siècle :

Le beau drame de *Cléopâtre*,
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflèrent loges et théâtre.
Or, le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

Pourquoi, en effet, le souffleur ne prêterait-il pas son concours aux artistes? Comme les acteurs, il fait partie de l'exécution d'un drame ou d'une comédie, ainsi que l'orchestre d'un concert court au triomphe d'un virtuose. »

Une observation piquante de M. Marcel Remy dans le *Guide musical* :

« Je pense qu'une partie de la notoriété de Brahms provenait de la nécessité nationale d'avoir toujours un grand homme, une idole sous la main pour continuer la tradition de supériorité allemande. Car beaucoup des exégètes de Brahms se dépensent sim-

plement en admiration confuse, vague, sans pouvoir dire au juste en quoi consiste le génie de ce maître.

« Après des hommes comme Beethoven et Wagner, dont l'art était si net, la facture si décisive, la poésie si lumineuse, le trait si juste, comment s'expliquer, si ce n'est par raison d'obscurité sentimentale et d'auto-suggestion, si facilement évocatrice chez les âmes germaniques, et par contagion chez un peuple dont l'esprit même est enclin à la discipline passive, comment s'expliquer autrement ce « bluff » tenace dont bénéficie la musique de Brahms? Les plus avertis, les plus ferrés n'ont pas été indemnes de la contagion d'apprécier au-dessus de leur valeur les estimables productions de Brahms. Bülow est mort avant d'en être revenu, mais Lévy s'est ressaisi à temps. »

La *Grande Revue* se signale par un caractère essentiel qui l'a mise au premier rang des revues françaises, l'indépendance absolue de toute école et la haute tenue littéraire que lui a acquise la collaboration des meilleurs écrivains de ce temps. Il faudrait aussi insister sur son large esprit d'internationalisme qui l'a fait s'intéresser à toutes les manifestations de l'intellectualité contemporaine. On sait qu'elle est dirigée par Fernand Labori, le célèbre avocat.

Au sommaire de la livraison de juillet figurent les noms de Paul Adam (*Le Bilan de la cruauté*), J. de Pressensé (*La Jeunesse du marquis de Salisbury*), Raoul Altier (*La Cabale des Dévots*), Pierre Mille (*Les Chinois*), J.-H. Rosny (*Thérèse Degaudy*, roman de mœurs mondaines).

Le public connaît peu l'origine des collections de peinture qui forment le musée du Louvre, dit le *Journal des artistes*; aussi bien cette origine a été découverte assez récemment par M. Dmier. Le roi qui réunit avec zèle les premiers de ces tableaux fut, comme on sait, François 1^{er}. Mais il eut l'extravagante idée d'en orner, à Fontainebleau, les salles de bain! Ces salles étaient au rez-de-chaussée et voûtées; il y en avait six, trois pour le bain et trois pour le repos. Pendant un demi-siècle, les tableaux restèrent exposés aux vapeurs et à l'humidité. Ce fut seulement sous le règne de Henri IV qu'on les enleva et qu'on les remplaça par des copies. Nous connaissons ce transfert par le *Diarium* de Cassiano del Pozzo qui visita Fontainebleau peu après, en 1623; le *Diarium* a été publié par M. Müntz. Les originaux une fois sauvés, les copies, qui sont, en effet, du temps de Henri IV, continuèrent de décorer l'appartement des bains jusqu'en 1697, où cet appartement fut détruit. Elles furent alors transportées dans le cabinet des Empereurs, où Gilbert les a vues et décrites en 1731. L'ensemble de ces faits permet deux conclusions. D'abord d'établir d'une façon certaine (ce qui n'avait jamais été fait) une liste de dix-huit tableaux qui ont appartenu à François 1^{er}. Ensuite de constater que, dès ses premiers jours, le futur musée du Louvre fut voué à l'infortune. L'humidité des bains et la chaleur des étuves, en dégradant ces chefs-d'œuvre, fournit immédiatement un prétexte à l'indiscrétion des restaurateurs. Déjà Primaticcio nettoya quatre toiles de Raphaël. Sous le règne de Henri II, en 1536, un certain Gaillard Bordier, le premier d'une lignée trop nombreuse, est porté sur les *Comptes des bâtiments* pour le rétablissement des peintures. Ainsi, les collections, comme les hommes, ont leurs fatalités qui se manifestent dès l'origine et qui se continuent.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAU-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. L'EMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Document d'Art Allemand (PAUL OTLET). — Impressions d'Espagne. *La Fête de San Felice de Haro* (ÉMILE VERHAEREN). — Le Théâtre au Japon (Suite et fin) (OCTAVE UZANNE). — André Fontainas. *Le Jardin des Iles claires* (EUGÈNE DEMOLDER). — Quelques livres (L.). — Concours de l'Académie de Belgique, 1902. — Chronique judiciaire des Arts. *Les Mensonges de la photographie*. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

Un Document d'Art Allemand.

A Darmstadt, dans la Hesse. Une ville de soixante-dix mille habitants, capitale de grand-duché : gares corinthiennes et doriques comme on en construisait il y a quarante ans; rues paisibles aux maisons bistres, jus de tabac, la couleur universellement admirée des Allemands du dernier siècle; militaires en uniformes variés, montant la garde aux points autrefois essentiels de la ville ou figés en bronze sur des monuments massifs d'un intérêt secondaire.

C'est là qu'une révolution pacifique vient de s'accomplir. Sous la protection, voire à l'initiative d'un prince jeune et éclairé, les idées modernes ont pénétré ce milieu

apparemment réfractaire, et ce petit coin d'Allemagne, soulagé quelque peu du poids du militarisme triomphant, donne aujourd'hui le spectacle charmant de la vieille âme germanique, idéaliste et rêveuse, se manifestant en liberté dans des œuvres de l'esprit.

Il y a quelques années le Grand-duc Ernst-Louis, qui avait déjà encouragé le développement dans sa capitale de la bonne musique et du bon théâtre, s'éprit d'un vif intérêt pour les efforts de tout jeunes artistes en vue de créer un art architectural et décoratif nouveau. Il fit venir à Darmstadt ces initiateurs, eut avec eux de longs entretiens et, pour les décider à s'installer en Hesse, leur fit des pensions sur sa cassette privée. Aucun travail, aucun programme ne leur étaient imposés. Cependant leur commerce mutuel précisa et développa leurs idées. Un jour, c'était l'an dernier, les artistes exposèrent au prince un téméraire projet : On donnerait un corps à l'esprit qui animait leur communauté et celle-ci désormais aurait son « Heim ». Ce serait une colonie d'artistes, créée d'une pièce et selon un plan d'ensemble : l'atelier pour travailler et enseigner, la maison pour habiter, et, pour émouvoir l'esprit, le cadre formé par l'ensemble des architectures et des végétations.

Le projet fut accepté. En quelques jours un fonds de garantie d'un quart de million de marks fut recueilli auprès de personnalités hessoises. Le grand-duc fit généreusement abandon de terrains qu'il possédait près d'un parc de la ville et immédiatement l'on se mit à l'œuvre. Si bien qu'il y a quelques semaines une exposition s'ouvrait à Darmstadt sous ce titre significatif : « Un document d'art allemand », et le public était convié à venir

visiter la *Colonie des artistes* avant que ceux-ci prissent eux-mêmes possession effective de leurs intérieurs.

C'est tout une petite ville qui est sortie de terre sur les hauteurs de la Mathildehöhe, une ville qui réunit les plus intéressantes manifestations d'art appliqué créées en ces dernières années. Dans un parc dominant la vieille cité, ce sont d'abord sept maisons d'artistes groupés autour d'une vaste galerie (Ernst-Ludwig) et séparés par de délicieux jardinets. Ces installations sont définitives. A raison de l'exposition elles ont été complétées par quelques créations temporaires de formes vraiment intéressantes : portail d'entrée, restaurant avec kiosque-orchestre, salle de spectacle, hall d'exposition.

L'« Ernst-Ludwig Haus », c'est la maison de travail. Sur son fronton, cette devise-programme : « *Seine Welt zeuge der Künstler die niemals war, noch jemals sein wird.* » Construction simple, conforme à sa destination : façade de 55 mètres; au centre une salle de fête, de réunion et d'exposition; sur les côtés les ateliers particuliers de chaque artiste, réunis par une galerie vitrée d'où l'on a vue panoramique de la colonie, avec au loin la plaine et les montagnes boisées; au rez-de-chaussée le secrétariat ainsi que des chambres d'habitation pour les artistes vivant sans famille. Dans les ateliers de chaque artiste a été réunie l'exposition de ses œuvres particulières : celle-ci révèle à quel point déjà les industriels allemands ont été conquis à l'idée de fabriquer en grand d'après les modèles créés par les artistes de la colonie.

Les sept villas sont la propriété des artistes qui ont souscrit à une ingénieuse combinaison d'annuités. Elles portent le nom de leurs propriétaires. Elles ont été créées d'après leurs idées, dessinées pour eux, meublées, peintes et ornées d'après leurs indications. A la vérité, on a cherché à y mettre en œuvre toutes les ressources de la technique et du sentiment d'art pour faire à la fois beau et pratique. Tantôt avec simplicité, tantôt avec luxe et richesse, on s'est proposé de montrer ce que peut être l'habitation d'aujourd'hui. Cette démonstration a été faite non plus à l'aide de théories, de dessins, de maquettes ni même de réalisations fragmentaires, mais en édifiant un groupe de maisons, de matériaux vrais et résistants, destinées à être habitées en permanence par des familles et meublées complètement de la cave au grenier : meubles, tapis, tentures, foyers, appareils de chauffage, d'éclairage et de lavage, vaisselle, lingerie, bibelots, bronzes, œuvres d'art, voire le costume et la bijouterie, tous les objets destinés à garnir salons, halles, fumoirs, salle de musique, bibliothèque, cabinets de travail, salle à manger, offices, cuisines, chambres à coucher, cabinets de bains, salle de jeu des enfants, chambres destinées à la domesticité.

Cette tentative de synthèse a admirablement réussi; car si les artistes ont construit pour leur usage per-

sonnel, ils ont cependant cherché à édifier des modèles susceptibles d'agir, par le moyen puissant de l'exemple, sur les idées et sur le goût du public et de contribuer ainsi à leur manière au grand œuvre de l'intellectualisation et de la moralisation par l'art.

A quels artistes doit-on la colonie de Darmstadt? Ils sont déjà nombreux, portant noms OLBRICH, CHRISTIANSEN, BEIRENS, BOSSELT, BURCK, HABICH, KELLER, GLUCKERT, DEITERS. Mais, puisqu'ils présentent leur œuvre comme un ensemble, pourquoi s'attarder à analyser leur manifestation collective, à attribuer à celui-ci la supériorité sur celui-là, à classer leurs différences ou caractériser la formule de leurs personnalités? Ils forment désormais le *Groupe de Darmstadt* et c'est sous cette appellation générique que le visiteur se souviendra d'eux, comme aussi est-ce l'image synthétique de leur colonie, toute empreinte d'originalité, d'équilibre et de puissance, qu'il se plaira à évoquer de préférence aux éléments particuliers.

Et pourtant, que de détails intéressants! Des trouvailles de formes, des combinaisons de ligne et de couleurs exquises, des matériaux neufs et admirablement aptes aux destinations traditionnelles, des meubles réalisant le maximum de confort et de raffinement, d'ingénieuses dispositions architecturales pour capter l'air, la lumière et la vue, une coopération permanente demandée aux floraisons et aux verdure, un souci constant d'harmoniser toutes les parties, de les subordonner aux ensembles, de coordonner ces ensembles à l'idée inspiratrice de l'œuvre totale.

Pour les visiteurs, les artistes ont mis ainsi en formules verbales les pensées qui ont déterminé leurs créations. Les objets d'usage ne peuvent nous apparaître prosaïquement et comme n'ayant à satisfaire qu'aux seules conditions de leur destination. Un agrément doit être ajouté à leur utilité. Longtemps cet agrément fut recherché dans l'ornement et la parure, mais ceux-ci changeaient les objets en vaines inutilités, et, alors qu'on croyait ajouter, en réalité on diminuait, car la destination des objets, ce qui reste fondamental, en était toute dissimulée. La réflexion aidant, on en vint heureusement à demander à cette utilité même le plaisir tout intellectuel que peut procurer un objet d'usage matériel. L'embellissement fut cherché dans la construction et dans la matière; puis, allant plus avant, on accentua les caractères d'utilité des objets, on les fit valoir, on montra la manière dont ils étaient façonnés, et on en vint finalement à inventer des formes nouvelles dans le but d'inciter à se servir des objets. C'est ainsi qu'on découvrit leurs véritables éléments esthétiques et ce développement rationnel de nos connaissances en matière d'art, joint aux progrès remarquables de la technique et à la découverte de matériaux nouveaux, assura la valeur et la fécondité d'un style moderne.

« Ah! s'écrie CHRISTIANSEN, elle est devenue grande et riche, cette maison que j'ai construite, plus grande et plus riche que je ne l'avais rêvée moi-même. La faute en est à cette exposition qui exigeait que nous missions en œuvre le plus d'éléments possibles. Certes, on aurait pu faire ici plus simple et là plus riche. Mais qu'importe, maintenant que c'est fait! Ce ne sont pas des objets ordinaires et à la douzaine que l'on dessinera dans cette maison; et ce n'est pas un « homme de tous les jours » qui l'habitera, mais quelqu'un qui s'est créé un monde à lui, et qui a fait son nid d'après ses idées conformément à sa propre individualité. Ici je veux habiter, ici je veux vivre avec ma petite famille, je veux travailler et donner corps aux grandes idées et ce jour-là je serai heureux où sur le fronton de cette maison on pourra écrire : « Ici habite la joie de vivre et de créer. »

Et les théories se déploient : Dans la conception d'une maison il faut que l'on parte de l'intérieur vers l'extérieur, (BEHRENS.) — Une manière naturelle de concevoir la vie, la possession par chacun de sa propre maison, l'affranchissement de toute fausse pose et de toutes apparences mensongères, l'observation des lois naturelles de la statique, la propreté et le confort de toutes les parties ; telles sont les idées mères de l'art de construire d'aujourd'hui. (OLBRICH.) — Un art nouveau doit être créé, non pas produit du luxe, mais né des besoins réels du corps et de l'esprit, un art qui soit comme l'expression figurée de la vie elle-même, le sens de notre époque. — Harmonie des choses les unes avec les autres, rythme tranquille, symbolisme des lignes et des couleurs, cette trinité du mystère qu'on appelle la Beauté, sont aussi les suprêmes directrices de ces nobles ouvriers groupés pour rendre au peuple l'Art qui l'avait abandonné. Pour eux elle est sans réalité, vraiment, la prétendue hiérarchie des arts. Tout ce qui est façonné par l'homme peut et doit être œuvre d'art. Car c'est le fruit de la main du travailleur, c'est la pensée de son cerveau, c'est la flamme de son cœur.

La *Künstler-Kolonie*, conception organique et d'ensemble, est une ville affectée à l'art, comme Oxford autrefois le fut à la science. Louis de Bavière, de mélancolique mémoire, systématiquement n'avait pas voulu être de son temps : il avait construit des châteaux pour des fantômes. Ernest-Louis de Hesse, lui, a voulu vivre la vie de son époque et faire une gloire de sa jeunesse, de la jeunesse des hommes élus par lui et dans lesquels cette vie rayonnait le plus intensément. Il aurait pu, à l'exemple d'autres, fonder une Académie, ou se faire construire quelque palais grandiose. « Pour mon peuple, non pour moi seul », a-t-il généreusement pensé, et il a créé une ville, une ville de libre travail et de libre commerce intellectuel, une ville toute de modernité et de jeunesse, appelée à la mission de développer l'art sous toutes ses formes. Et voilà que ce rêve est devenu une réalité.

Quittant la pensée pure, la cité désirée a revêtu des formes corporelles : elle existe et déjà elle a plus que des formes admirablement ordonnées : une âme habite ses murs, une âme qui chante ainsi son revival :

« Aujourd'hui nous sommes en plein matin lumineux. Aujourd'hui nous voyons clair devant nous, car la nuit est passée. Nous nous sentons forts et puissants et nous avons honte de la mélancolie qui nous envahissait jadis à la pensée que les beaux temps de l'Art étaient loin, qu'à jamais nous resterions faibles et stériles. Nous savons maintenant qu'à notre temps est échu la Puissance et aussi le Droit au bonheur ; nous savons que le Bonheur ne réside que dans la Beauté ; nous savons que notre temps porte en lui le Droit à la Beauté ; nous savons que les trésors de l'art sont le fruit de la communion des formes extérieures avec notre vie intérieure. C'est pourquoi nous voulons vivre, vivre intensément, vivre de toute la vie de notre temps (1). »

PAUL OTLET

IMPRESSIONS D'ESPAGNE

La Fête de San Felice de Haro.

Il est midi.

La musique des pèlerins débouche au coin de la grand'place.

Ils sont partis, dès l'aube, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci à mulet, ceux-là en carriole, en charrette, en patache, tous en fièvre et en liesse, là-bas, dans la *sierra*, vers l'oratoire du grand *San Felice*, mort on ne sait quand, venu on ne sait d'où, patron d'on ne sait quoi. On discute : la légende est très confuse.

Ils ont entendu la messe, fort pieusement. Puis, tout à coup, le vin s'est impatienté dans les outres et la fête a jailli, rude et libre, des peaux de boucs et de moutons gonflées. Oh! la belle saturnale! La vieille ivresse païenne débordant, malgré tout, à travers vingt siècles, du calice chétien! Elle fut sauvage et trépидante. Elle n'eut pour témoins, là-haut, que les rochers et le soleil. Du bas de la montagne, on entendait ses cris et ses tumultes.

Le matin était superbe. Les chevaux qu'on baignait dans l'Èbre et ceux qui, dans les îles violettes, broutaient l'herbe rare, levaient la tête et hennissaient. Ciel cru, ciel bleu. Terre ocre. Au long du fleuve, dont l'eau couleur de poivre emportait des chevelures de plantes et des paquets de racines tordues, la vigne, maîtresse des passions éternelles, apparaissait, comme une armée de thyrses verts, parmi les cailloux jaunes et rouges.

Il est midi.

Les cloches de la ville de Haro s'agitent toutes ensemble. Elles ne sonnent point ; elles aboient. On dirait d'une meute dans la tour. Oh! les coups durs et secs, les coups méchants et hargneux. Les cloches de Haro sont des mâchoires féroces ; elles happent le vent et l'air qui passent. Elles tapagent contre les nues ; elles s'acharnent contre le ciel.

La musique des pèlerins, quelque sauvage qu'elle soit, disparaît un instant dans leur vacarme. Il faut qu'elles se taisent pour que le cortège puisse s'avancer.

Le voici. On aperçoit là-bas, tout au loin, la montagne de San

(1) BEHRENS. *Festschrift*.

Felice, d'où, à travers les chemins ravinés et les sentes rugueuses, dans une bousculade folle, il est redescendu.

Des cavaliers ouvrent la marche, massés autour d'un étendard. Des trompettes claironnent. Des vigneron ceints de feuillage, avec des rameaux énormes entre les mains, sautent parmi les bêtes, les cravachent, les harcèlent et chantent, frolés par les ruades.

Les véhicules défilent. Femmes, hommes, enfants, tous ensemble, au cahotement formidable des ornières brutales, les bras levés, le cou tendu, dansent et sautent. Que la charrette s'arrête, s'avance ou tourne brusquement, ce vociférant paquet de chair humaine oblique à droite, s'affale à gauche, se désagrège ou s'écrase, se bourre de coups, ou s'étreint de tendresses, agité d'un énorme trémoussement lourd, pareil à la flasque agitation d'une eau dans une cuve mobile.

Suivent des couples à mulet ou à âne. Le gars assis en croupe a campé devant lui son amante belle ment étalée. Les mains du galant, posées dans le giron de la femme, tiennent les rênes, les secouent, les lâchent, les tirent, et la fille rit et se pâme, tout à coup renversée, les yeux perdus, les seins debout. Et des baisers lui chauffent le cou, des souffles lui incendient la nuque et le trot cadencé et irritant de la monture rythme une double volupté.

Toute une sarabande apparaît, nouée des bras, nouée des doigts et des poings, criant des vieilles chansons à boire et aspergeant de lie les spectateurs. C'est un tumulte fou, endigué par la foule, mais qui la rompt et la pénètre comme un torrent trop bouillonnant. Une vieille patache manque de verser. Le conducteur s'agite. Les mules ruent, s'effarent, voudraient fuir. D'immenses coups de fouet les cinglent et les ramassent en grappe cabrée, s'enlacent autour de leurs reins, s'en dégagent et s'y rabattent plus âprement. La torture des bêtes aiguise la joie des hommes. Des coups de poing pleuvent sur les museaux, des coups de pied heurtent les ventres et les jarrets. Du feu jaillit du pavé. Des cris partent, stridents comme des sifflets.

Énorme et oscillant comme une tour s'approche le char de fête. De vieilles loques le décorent. Ses essieux grincent. Ses roues usées craquent et tournent, saoules. Il n'avance que par bonds et la marée humaine qui s'y entasse hurle comme la mer. Sur le siège et sur l'arrière, tête levée, bouche ouverte, les poings sur les hanches, les mâles boivent et boivent, tandis que les mégères, déchevelées et hagardes, tiennent, haute et pleine, la gourde. Le vin jaillit au hasard, éclabousse les linges et les torsos, poisse les barbes et les poils et s'écoule au long du corps. Puis les hommes à leur tour dardent le jet. Et ce sont les femelles orgiaques qui l'engloutissent et s'en inondent, et toutes ruisselantes de jus répandu sur leur visage, leur cou, leur poitrine, leurs bras. s'agrippent entre elles, se pourlèchent et demandent du vin encore. D'entre les joints du char la liqueur coule. Les buveurs sont gluants, farouches, terribles. Ils chantent, mais il font peur. On ne sait quelle menace émane de leur liesse et quel tonnerre éclate en leur dernière clameur. Trois fois le cortège se déroule autour de la place. Et l'ivresse déborde toujours plus rouge, gagnant de proche en proche. Au dernier tour, la foule se mêle aux pèlerins effrayants et hideux et ce sont alors des brouhahas si violents, des poussées si terribles, des vociférations si aiguës et si féroces que les murs des maisons qui les compriment semblent devoir éclater.

Mais voici que, dans les arènes, les matadors s'apprêtent à la fête du sang. Celle du vin s'épuise. Quatre taureaux de Salamanque sont arrivés, la nuit. Un imitateur de don Tancredo prépare le

piédestal blanc, où il se campera en commandeur fantasque. La place de Haro se vide et par les rues se désagrège le cortège, lentement.

Quand l'Espagne ascétique, âpre et tortionnaire touche à la volupté, elle l'empoigne à pleins seins.

EMILE VERHAEREN

Haro (province de Rioja), 29 juillet 1901.

LE THÉÂTRE AU JAPON (1)

Tokio compte actuellement six grands théâtres, voués plutôt au genre *Shibai* ou au drame populaire. Le théâtre Shintomiza est un des plus nouveaux, avec le théâtre de Kabuchi, construit dans le genre européen, qui peut contenir plus de deux mille spectateurs.

L'architecture de ces salles est très particulière et ne compte qu'un étage. C'est généralement un grand quadrilatère éclairé par en haut et dont la scène, voilée par un rideau de toile, forme un côté. La salle offre l'aspect d'un damier; elle est coupée en compartiments réguliers, que nous nommerions des loges, mais qui ne sont en réalité que des lots de parterre munis de nattes. Un peu au-dessus, le pourtour offre d'autres loges mieux situées et plus aristocratiques; enfin, une sorte d'amphithéâtre sans siège offre au populo, qui déserte souvent l'atelier tout un jour, des places à bas prix, quelques sous à peine.

Ce qui surprend nos habitudes, c'est que chaque représentation au Japon débute à 9 ou 10 heures du matin pour se poursuivre jusques au soir 7 ou 8 heures. Durant toute cette journée, le spectacle se déroule en dix, douze, quinze actes, presque sans interruption; quelquefois même, certaines pièces, d'un intarissable souffle dramatique, se poursuivent trois journées consécutives, ce qui apporte un assez grand trouble dans la vie sociale, car ce sont principalement les gens du peuple, artisans, petits fonctionnaires, bateliers, portefaix et boutiquiers, qui répondent dès leur lever à l'appel du tambour les conviant à passer aux guichets. Les hauts dignitaires, les lettrés, les grosses légumes de l'administration ne vont jamais, sauf en contrebande, au spectacle qui leur est en quelque sorte interdit en ce sens qu'ils y seraient mal vus.

Vers l'heure de midi, dans un entr'acte spécial, encore que peu long, tout ce petit monde se répand dans les maisons de thé environnantes pour consommer hâtivement une légère poignée de riz avant d'aller s'accroupir de nouveau sur les nattes de leur case jusqu'au soir.

Le spectacle est d'autant moins interrompu que les actes succèdent aux actes presque sans aucun baisser de rideau. La scène est établie sur un plateau tournant sur lequel sont placés quatre, six ou huit décors différents qui arrivent dans l'axe de la salle au moment opportun, sans que le changement de mise en scène soit nécessaire. On voit que, sur ce point, comme sur bien d'autres encore, nous sommes prodigieusement en retard sur le théâtre japonais.

Les actrices, sans être interdites, sont rares. Les rôles féminins sont le plus souvent interprétés excellemment par des acteurs qui se dévouent au travesti. M^{me} Sada Yacco, que nous applaudimes à Paris, est une des rares actrices célèbres de Tokio. Elle était ici entourée d'hommes jouant tous les autres rôles de femmes, et

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

nous mettions quelque temps à nous en apercevoir, ce qui est tout à l'avantage des acteurs chargés de jouer les mères, les suivantes ou les rivales.

Kawakami, le grand artiste, époux de la Sada Yacco, que j'ai pu interviewer récemment à l'aide d'un interprète parlant vaguement l'anglais, me disait son désir de revenir en France au début de 1902 et le plaisir qu'il aurait à nous donner, en un résumé de spectacles réduits à ce que nous pouvons supporter, le répertoire des plus intéressants drames du Nippon. Paris fera, nous en sommes assuré, un accueil enthousiaste au couple japonais qui nous reviendra, et nous pourrons alors, mieux qu'aujourd'hui, étudier et reprendre la question du théâtre japonais, que nous percevons déjà comme si puissant, si violent et si original.

Nous découvrirons peut-être alors, par comparaison, combien notre théâtre, qui nous semble jusqu'ici véridique, d'après nos préjugés sociaux, est, hélas ! affreusement vide et faux au point de vue de l'humanité.

OCTAVE ŪZANNE

ANDRÉ FONTAINAS

Le Jardin des Iles claires, poèmes. Paris, *Mercur de France*.

M. André Fontainas est un poète du Rêve :

Alors ! l'homme frémissant, telle une feuille,
S'éveille saluer l'aurore, et accueille
Comme un frère de sa gloire le rêve.

Et son nouveau livre, *Le Jardin des Iles claires*, est vraiment un livre de rêve au fond duquel, malgré ses clartés et ses lumières, chante, grave, lent et mélancolique, comme un air profond joué sur le violoncelle.

Au début cependant *Avril* rit et palpite :

Et la barque frêle éparpille les gemmes
D'eau lucide en fuite où les poursuit la proue.

Où bien c'est dans *Juin*,

Cependant que tinte vers le fleuve,
Clochettes du pur soleil, le matin d'été,

le travail au battoir et bras nus, des lavandières paresseuses.

Octobre redevient grave :

Cueille la fleur. Qui sait, où le miel et la mer
Ont mêlé leur parfum, si la blancheur n'apaise
L'effort tempétueux de la rafale amère ?

Et *Décembre* déroule un chant d'amour sourd :

Nuit d'hiver ! nuit profonde et d'azur apaisé !

Puis vient l'*Or*, un magnifique poème, aux vers passionnés, à la fin haletante et superbe : en une marine nocturne, sur la fête diamantée des flots éclairés par la lune, se dresse, statue colossale, une nudité hallucinante et terrible, un monstre victorieux de chair et d'or ! Rêve d'un panthéisme plus calme, le *Désir* exhale des frissons d'amour et de nuit d'automne :

O chère ! je revis aux jardins d'autrefois
Parmi la brise de parfums que fut ta voix...

Déclamation est un chant plein de tourments amoureux, de fièvre, de torture. La tendresse et la haine s'y mêlent comme deux flammes et la passion y hurle avec des rythmes somptueux et

trionphaux qui font songer à un bel étendard battu par la tempête.

Après ce lyrisme puissant voici les *Cinq petits poèmes de la mer et du vent*, qui forment des paysages clairs, paisibles, enjoints de lumière où la nature sourit, puis les *Vents* ; encore du lyrisme panthéiste :

Le vent d'été sonore dresse
Sa gloire comme une tour sur les mers.

Et la *Pluie* :

Et, au silence désormais des avenues,
S'avancent, songeuses, sans bruit,
Sous des voiles et long vêtues.
Sœurs clémentes, les pleureuses de la pluie.
Avec des poses très tendres, très lasses
Dans leurs traînantes robes noires,
Elles vont parmi le soir
Négligemment s'accouder et s'asseoir,
Au fond du jardin obscur, sur les terrasses.

Et l'on aborde au poème : *Les Iles*. Michelet a écrit : « Tout le mystère du monde est dans les îles. » C'est ce mystère que M. Fontainas chante en des vers souples et colorés, dont voici les derniers :

L'or aux Antilles, la flamme en l'Insulinde
Et la fièvre éperdue y rutilent,
La grâce fraîche ceint Nippon
D'une guirlande de glycine et de jacinthes ;
Claire et belle, parmi les roses
Comme une source jaillit Formose ;
Et j'irai, plus épris et plus fier
De vivre tel parmi le monde affolant
Des parfums et des lumières,
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flamboiera des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.

EUGÈNE DEMOLDER

QUELQUES LIVRES

Jeux passionnés, par GABRIEL MOUREY. Chez Ollendorff. — Le plus délicatement passionné des récits, avec une grâce et une sensibilité de jeunesse, une mesure, un charme de vie émue où, une fois de plus, s'atteste l'artiste exquis de l'*Œuvre nuptial* et de *Cœurs en détresse*. C'est la souffrance de deux petites poupées humaines balbutiant les premières paroles d'amour, une poésie de baisers et de larmes où, à travers le désir et l'espoir trouble des initiations, deux cœurs s'ignorent, se cherchent et pour jamais demeurent séparés.

Chairs d'ambre, par RAYMOND MARIVAL. Au *Mercur de France*. — Des pages amoureuses, sensuelles et rouges, aux parfums forts comme des piments, avec le supplice final de cette délicieuse petite Taour, lapidéc par le mari trompé.

La Genèse d'un roman de Balzac : Les Paysans, par le vicomte DE SPOELBERG DE LOVENJOUL. Chez Ollendorff. — De nombreuses pages inédites et un roman inédit de Balzac : *Le Grand Propriétaire*, ainsi qu'une correspondance nombreuse de Girardin, de sa femme, de Balzac lui-même, etc.

Souvenirs du vicomte de Courpière, par ABE. HERMANT. Chez Ollendorff. — Des grâces impertinentes alternant avec une bonhomie équivoque et narquoise. Un peu de l'allure des grands romans du XVIII^e siècle avec une audace tranquillement méprisante pour les hypocrisies convenues qui est plutôt de ce temps-ci.

Les Insomnies, par MARCEL ROLAND. — Un volume de vers joliment préfacés par Fernand Gregh. Le poète glorifie l'effort vers une humanité fraternelle.

Une crise, par PASCAL FORTUNY. Chez Ollendorff. — Un drame de passion, de fièvres et de remords, d'un accent nerveux et personnel.

L'Accueil, par JEAN VIGNAUD. Chez Ollendorff. — De beaux vers simples, tendres, émus; de nobles, tranquilles et graves images de beauté; une action de grâces à la douce vie quotidienne, au champ qui donne le pain, à la maison où quelqu'un naît, d'où quelqu'un s'en va, à l'obscur et essentiel labeur du boulanger, du forgeron, du menuisier. L.

Concours de l'Académie de Belgique (1).

1902

LITTÉRATURE (concours international). Dernier délai, 1^{er} juin 1902.

I. — Dégager des grandes époques et des chefs-d'œuvre de l'architecture les principes rationnels de la polychromie ornementale appliquée à la décoration des édifices. (Prix : 600 francs.)

II. — Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans l'ancien comté de Flandre et l'ancien duché de Brabant. (Prix : 600 francs)

III. — Faire connaître les peintres flamands qui au XVI^e siècle n'ont pas subi l'influence italienne et ont continué les traditions nationales. (Prix : 800 francs.)

IV. — On demande l'histoire de l'orgue depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, avec des détails sur sa construction et sur son rôle liturgique et musical pendant cette période. (Prix : 1,000 fr.)

ART APPLIQUÉ (concours belge). Dernier délai, 1^{er} octobre 1902.

PEINTURE. — Un plafond en ovale mesurant 5 mètres sur 3 pour le foyer d'un théâtre, et ayant pour sujet : *La Poésie, la Musique et la Danse*. (Prix : 800 francs.) L'esquisse peinte devra avoir 50 centimètres sur 30.

GRAVURE EN MÉDAILLES. — Un médaillon destiné à représenter allégoriquement la *Naissance du XX^e siècle*. (Prix : 600 francs.) Les projets en cire ou en plâtre doivent avoir 50 centimètres de diamètre.

Chronique judiciaire des Arts.

Les Mensonges de la photographie.

Nous avons rendu compte du procès intenté au gérant du *Siècle* et au directeur de ce journal, M. Yves Guyot, par M^{me} la duchesse d'Uzès, au sujet de la publication d'une série de groupes fantaisistes intitulés *Les Mensonges de la photographie* et qui, grâce à un habile subterfuge, réunissaient les personnages d'opinions politiques les plus disparates (2).

Le procès fut gagné par le demanderesse, qui obtint une condamnation du *Siècle* à 5,000 francs de dommages-intérêts et à l'interdiction de la vente des numéros incriminés, à peine d'une contrainte de 20 francs par contravention.

La Cour d'appel a confirmé cette décision, la réformant en tant

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(2) Voir l'*Art moderne*, 1899, p. 274.

que M. Yve Guyot avait été mis hors cause : la condamnation frappait solidairement le gérant et le directeur du *Siècle* et, considérant que la vente des suppléments illustrés n'a pas été interrompue, l'arrêt majore de 2,000 francs les dommages-intérêts accordés à M^{me} la duchesse d'Uzès.

Memento des Expositions.

ANVERS. — Salon triennal. 10 août-6 octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.

L'ISLE-ADAM. — Exposition d'œuvres d'art et d'art industriel. 23 août-21 septembre. Dépôt le 19 août. Renseignements : M. Monséjour, Grande Rue, à l'Isle-Adam.

LOUVAIN. — Cercle artistique. Exposition d'art et d'art appliqué (Salle du gymnase de l'Athénée royal, au Parc). 1^{er}-23 septembre. Délai d'envoi : 20 août. Gratuité de transport pour les invités belges. Commission sur les ventes : 5 p. c. Deux œuvres par exposant. Dimensions maxima : sculpture, 300 kilogs; peinture : 2 mètres. Renseignements : M. A. Van Elstraete, secrétaire du Cercle artistique, Louvain.

ROUBAIX. — Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 21 septembre-28 octobre. Dimensions maxima : sculpture, 200 kilogs; peinture, 2 mètres. Dépôt : 29-31 août. Notices : 31 août. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. P. Devillars, président, rue de l'Alouette, Roubaix.

VALENCIENNES. — Société valenciennoise des Arts. 21 septembre-15 octobre. Renseignements : M. Pierre Giard, secrétaire, Valenciennes.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *Vrije Kunst* vient d'ouvrir, au Musée moderne de Bruxelles, sa troisième exposition annuelle. Clôture le 31 août.

Aujourd'hui dimanche, à 8 h. 1/2, concert extraordinaire au Wauxhall avec le concours de M. Swolfs, ténor, des concerts du Conservatoire.

Le jury chargé de juger le grand concours de composition musicale pour 1901 est composé de MM. Gevaert, Radoux, Huberti, Mathieu, Blockx, Van den Eeden et Tinel.

La reine d'Italie a acheté à l'exposition de Venise des eaux-fortes de J. Ensor (*Vue de Mariakerke*) et de Van Rysselberghe (*Bateaux sous l'averse*).

Le sculpteur gantois Louis Mast vient de mourir, âgé de quarante-trois ans. On lui doit, entre autres, un groupe de belle venue : *Le Gladiateur mourant*, et un grand nombre de bustes, parmi lesquels celui du prince Albert de Belgique.

M. Constant Stoffels vient de publier une étude très complète sur *Peter Benoit et le Mouvement musical flamand* (1). Cette brochure, qui se compose de soixante-deux pages, est ornée d'un portrait du maître.

On a vendu à Paris, à l'hôtel Drouot, au commencement de juin, la belle bibliothèque de M. Lormier, l'un des amateurs de livres rares les plus réputés de Normandie. Cette vente a produit 116,130 francs.

Les deux enchères les plus élevées ont été celle du n^o 28, livre d'heures en latin, manuscrit français du XV^e siècle, orné de miniatures et relié par Du Seuil, 14,000 francs, et celle du *Grand Coutumier de Normandie* (n^o 141), superbe manuscrit du XV^e siècle, orné de 32 miniatures très importantes, 29,300 francs.

Voici quelques-unes des autres adjudications :

(1) Anvers, imp. Ch. Thibaut.

Les Sentiments du bienheureux François de Sales touchant la grâce (Paris, 1647, in-12), avec une reliure aux armes de la reine Anne d'Autriche, 2,200 francs; — *Les Saintes Prières de l'âme chrétienne*, par P. Moreau (Paris, 1649, in-8°), entièrement gravé, 1,525 francs; — *Champfleury* (1529, G. Tory, petit in-folio), reliure du XVI^e siècle, 1,250 francs; *Preces pie*, livre d'heures manuscrit du XV^e siècle, sur vélin, avec 59 miniatures, reliure de Du Seuil, 5,560 francs; — *Horæ*, manuscrit du XV^e siècle, avec 4 miniatures, 1,775 francs; — Livre d'heures en latin, manuscrit du commencement du XVI^e siècle, 2,500 francs; — *Hore Christifere Virginis Marie* (Paris, Vostre, 1508, in-4°), 1,340 fr.; autres Heures, de dix ans postérieures, 1,025 francs; — *Les Exercices de Jean Dieppois*, manuscrit inédit d'un poète français du XVI^e siècle, 1,200 francs; — *Heures à l'usage de Rouen* (Paris, Vostre, 1508), 1,510 francs; — *Heures de Notre-Dame à l'usage d'Évreux* (Rouen, 1590), 1,175 francs.

Une lettre de Lessing, datée du 4 mars 1765 et adressée au frère de l'illustre critique, vient, à une vente d'autographes dirigée à Berlin par le libraire Stargardt, d'être adjugée 2,205 m. (soit fr. 2,756-25).

Le grand prix de Rome pour la peinture vient d'être décerné en France à M. Laurent Jacquot. MM. Azéma et Gontier ont remporté respectivement le premier et le deuxième second grand prix. Le concours de sculpture a donné les résultats suivants : Grand prix, M. Bouchard; premier second prix, M. Larrivé; deuxième second prix, M. Boudier.

Parmi les décorations françaises du 14 juillet, signalons celles de M. Fauré, compositeur, et de M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, tous deux promus officiers de la Légion d'honneur.

Le monument élevé à Plombières (Vosges) à la mémoire du peintre Louis Français sera inauguré le 18 août.

L'un des disciples de Zola les plus en vue, M. Paul Alexis, vient de mourir à Triel (Seine-et-Oise), succombant à la rupture d'un anévrisme. L'écrivain était né à Aix-en-Provence en 1847. Il avait gardé pour les régions ensoleillées où il passa son enfance une tendresse dont témoignent la plupart des romans et nouvelles qu'il écrivit dans une langue pittoresque et pure. On lui doit, entre autres, la *Fin de Lucie Pellegrin*, le *Besoin d'aimer*, le *Journal de M. Mure*, *Madame Meuriot*; au théâtre : *Monsieur Betsy*, l'une des premières comédies qui fit la réputation du théâtre Libre et dans laquelle triompha M^{lle} Sylviac, puis *Celles qu'on n'épouse pas*. Comme critique, M. Paul Alexis est l'auteur de la meilleure étude qui parut sur Emile Zola. Il publia dans les *Soirées de Mélan* l'une des plus remarquables nouvelles du recueil, *Après la bataille*.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Librairie FALK fils, éditeur, Bruxelles.

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

COLLECTION D'ANCIENNES ÉTOFFES

RÉUNIES ET DÉCRITES PAR

M^{me} ISABELLE ERREIRA

Catalogue orné de 420 photogravures exécutées d'après les clichés de l'auteur. Un volume petit in-4°, relié en soie de Chine.

Prix de souscription : 40 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~
LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.
LE METAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCrustÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.
LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.
LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.
LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.
LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.
LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A.MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Fichez-moi donc la paix! (A. GILBERT DE VOISINS). — La Personnalité en Art (HENRY DETOUCHE). — Le Monument Arthur Rimbaud (TH. BRAUN). — Au Musée des échanges. — Concours de l'Académie de Belgique. 1903. (Suite et fin). — Chronique judiciaire des Arts. *Vestiaires de théâtres*. — Petite Chronique.

FICHEZ-MOI DONC LA PAIX!

Raoul de Vallonges possédait une gravure qui figurait le bain d'une nymphe adolescente; cette gravure était faite à la pointe-sèche. J'en sais une autre, au vernis-mou, qui nous donne l'image d'un satyre poursuivant une feuille morte dans le vent d'automne. — Naguère, le *Mercur de France* publia, en tête d'un de ses numéros, les notes et la cadence suivant lesquelles pouvait se chanter un *lied* d'Henri Heine, et un journal voué à l'art décoratif reproduisit, quelque temps après, l'esquisse d'une frise en marbre qui représentait, si ma mémoire est fidèle, les rois mages rentrant chez eux après adoration faite. — Les gazettes que chaque matin ramène nous apprirent, au cours de ce

dernier printemps, que des sépultures gallo-romaines avaient été découvertes dans un canton désolé de la Champagne. — Enfin, sur une petite scène sise à Montmartre, des chansons furent chantées, durant l'hiver, par une jeune personne pour qui le jury du Conservatoire avait été avare de lauriers et qui se consolait en prêtant sa voix à ces aimables mélodies. — Gravures, musique, bas-relief, fouilles et chansons étaient du même auteur. Sans doute que ces travaux mineurs occupaient trop son attention, car M. Pierre Louys n'a point daigné, depuis 1898, écrire de romans, mais voici que trois livres de lui sont sur ma table et que je dois vous en parler.

C'est d'abord une réédition de *Byblis* (1). Composée de façon luxueuse, imprimée sur beau papier, ornée enfin d'aquarelles charmantes, elle forme en son ensemble un objet d'art d'excellente venue. M. Pierre Louys écrivit là sur la douleur amoureuse un des plus beaux contes qui se puissent inventer, mais le texte nous en est déjà si connu, nous nous sommes déjà tant de fois complus à goûter les successives délices de cette histoire, que je ne veux m'y arrêter que le temps de dire combien je tiens pour inutile la préface, signée d'un nom obscur, qui sert à remplir les premières pages du volume. Placer sa prose avant ce récit de larmes et d'enchantement me semble d'un singulier toupet; il est vrai que la placer après serait plus dangereux encore.

Voici ensuite *l'Homme de pourpre* (2); et je me trouve fort embarrassé d'en faire la critique. Né de

(1) *Byblis*, par PIERRE LOUYS. Ferroud, éd.

(2) *L'Homme de pourpre*, par PIERRE LOUYS. Borel, éd.

quelques lignes perdues dans Sénèque, aussi bien né de rien, un tel livre indispose. On ne saurait le louer en ses parties et les décrire; tout au plus pourrait-on le célébrer et cela même serait oiseux comme de dire d'une lumière qu'elle brille. On est mécontent de ne point arriver à savoir comment cela est fait, de quelle façon la phrase est construite, par quel secret le récit se lie et se délie et pourquoi il nous étreint si puissamment et avec tant de mystère. L'aventure de Parrhasios qui écartela un homme libre, beau, célèbre en son pays et peignit avec ce modèle martyrisé un tableau sublime, cette « tragédie de mort et de hurlements » est écrite en une langue limpide comme un ruisseau de cristal. Si vieille que soit la comparaison, elle reste juste. Le style de ce conte coule sans digue, sans retenue, sans détours brusques et poursuit sa course avec harmonie. Parfois, dans la cascade où le jette une pierre, son chant s'aminait, et parfois il gronde quand une côte le change en torrent, mais toujours il est fait d'eau vivante et claire que seul le soleil colore.

M. Pierre Louys a le don du style et c'est à peine si l'on peut lui en savoir gré, tant cela semble être une vertu de naissance. Sans doute, artiste encore inconscient, s'essayait-il déjà à balancer ses phrases au rythme de son berceau. Il ne déforme point la langue pour lui faire rendre des sons inusités. Les aspects de nature ou de passion que sa pensée retient, il les exprime avec aise et vérité par les mots qui leur semblent naturellement attachés. Il n'est ni myope, comme un romancier naturaliste, ni presbyte comme certains écrivains panoramiques; simplement, il voit juste et parle de même. Son équation personnelle est nulle, et jamais nous n'avons à remettre ses descriptions à un point qui nous est plus familier. Par cette méthode, la moindre audace, le plus léger coup de reins, la plus petite acrobatie de style prend une singulière importance et, donnant tout son effet, double la force du langage.

La Femme et le Pantin est une longue nouvelle, *l'Homme de pourpre* a quelques pages. Je pense que M. Pierre Louys juge qu'il est inutile, si l'on veut laisser son nom à la postérité, d'accumuler les volumes et d'aspirer d'abord à être le père d'une bibliothèque. Construire une colline d'ouvrages rehausse parfois un auteur quand il peut se tenir à son sommet. Le plus souvent il est dessous. Pourquoi noircir une rame de papier écolier quand deux feuilles de papier à lettre suffisent? *Volupté* est un bien gros livre, *Carmen* est une bien courte chose! Aussi je gage que plus d'une des encyclopédies romanesques qui nous sont journallement offertes serviront à surélever des tabourets de piano ou à distraire le chiffonnier quand *l'Homme de pourpre* restera encore ouvert sur la table.

S'il est malaisé de louer comme il convient ce conte dont l'horreur a la beauté de certains masques de sta-

tues grecques où l'artiste ancien avait fixé les traits d'une tranquille Cérès et que les larmes de la terre et la brûlure des siècles ont métamorphosés en méduses, on n'éprouve pas une pareille gêne dès qu'il s'agit de cette dernière venue des trois œuvres que M. Pierre Louys nous donne : *Les Aventures du roi Pausole* (1).

A vrai dire, je voudrais chanter les mille grâces et une grâce de ce petit évangile en me tenant sur un trapèze, de préférence la tête en bas, ou sur la corde roide, sans balancier, ou, mieux encore, habillé en grand prêtre de Cythère, sur la plage de Nauplie, tandis que la brise agiterait ma belle barbe blanche. Là, je composerais en l'honneur de cet excellent Pausole, un poème monorime qui, tout entier, développerait ce vers sublime où le pur génie de Meilhac et d'Halévy s'atteste :

Je suis gai ! Soyons gais ! Il le faut ! Je le veux !

Ce pieux ouvrage traite de mille choses édifiantes, entre autres d'une mule paisible, d'un chameau coureur, d'un cheval hongre et d'un eunuque, d'une gardienne de framboises et d'une jeune fille violée, d'un page, d'un étang, d'un cerisier, d'une couronne en aluminium, d'un exemplaire noyé de *Télémaque*, de trois cent soixante-six reines et d'un grand roi qui est, je crois bien, le protagoniste du drame. Pour l'histoire, elle est simple, vive, lumineuse et touchante : Un monarque ayant été, un jour, délaissé par sa fille, il en conçut un si violent chagrin, qu'il se résolut à aller chercher lui-même l'imprudente princesse. Escorté de quarante piques et de deux conseillers, il parcourut son royaume en quête de la fugitive; mais, comme il était fort sage et d'esprit avisé, et que, d'autre part, les voyages forment même la maturité, il ne ferma point ses yeux et ne boucha point ses oreilles pendant son douloureux calvaire. La description des contrées qu'il traversa, les axiomes, sentences, maximes et autres paroles précieuses qui tombèrent de ses lèvres, les faits, gestes et discours de ses deux compagnons et les siens propres, les mœurs et les coutumes du pays de Tryphème, tout cela a été consigné par M. Pierre Louys dans ce livre des *Aventures*... Mais je crains de n'avoir donné par ce résumé qu'une idée confuse de l'ouvrage. Certains ne l'apprécieront pas. Certes, il sera toujours le bréviaire des gens paresseux qui prisent les émotions douces et le loisir; il sera toujours cher aux rêveurs, à tous ceux qui sont fous de belles formes, de fleurs ou de parfums, mais il déplaira peut-être aux innombrables commentateurs de la Bible revue par Osterwald, aux partisans du cilice-pour-autrui et de la discipline-appliquée-au-prochain. En vérité, les *Aventures du roi Pausole* sont mieux qu'un manuel d'ascétisme, elles figurent une séduction nouvelle.

Sans doute on tâchera à démêler sous quelle influence

(1) *Les Aventures du roi Pausole*, par PIERRE LOUYS. Fasquelle, éd.

il fut écrit, si celle de *Don Quichotte* prima celle de *Pantagruel* et si *Jérôme Coignard* l'inspira plus que *Candide*. Cela est vain, car à lui tout seul il crée un poncif.

Ce feuillet inédit de l'almanach de Gotha est un délicieux plaidoyer pour la liberté de danser en rond, pour la licence de goûter aux bonnes choses qui font le plaisir de la vie, enfin une savoureuse protestation contre la charge des règles inutiles et des catalogues superflus. Mieux que les quarante et une épigraphes curieuses qu'il porte, j'eusse aimé celle-ci qui est un cri du cœur, une parole populaire, éternelle et sacrée et qu'il est bon de jeter de temps à autre quand ce monde devient trop ennuyeux : « Fichez-moi donc la paix ! » Cela servirait assez proprement de morale à ce roman vraiment gai où le rire n'est point de l'amertume, ni l'ironie un prêche déguisé et que l'on aura bien lu « si l'on a su, de page en page, ne jamais prendre exactement la fantaisie pour le Rêve, ni Tryphème pour Utopie, ni le roi Pausole pour l'Être parfait ».

A. GILBERT DE VOISINS

LA PERSONNALITÉ EN ART

Un peintre impressionniste qui avait toujours travaillé à des paysages aux environs de Paris partit un beau jour pour l'Angleterre d'où il envoya en France des vues prises dans les jardins de Kew ; or, c'était peu différent comme coloration des environs de Pontoise. Un autre peintre, autant ou aussi peu impressionné que son collègue, quitta la Bretagne, à laquelle il avait été longtemps fidèle, pour aller planter son chevalet en Égypte. Les toiles arrivant de là étaient non seulement d'une facture identique aux premières, mais présentaient les mêmes effets et les mêmes colorations.

Naturellement, diront certains critiques d'art : ce sont des individualités qui marquent tout de leur cachet personnel ! Hem, hem ! je sais très bien que le public tient toujours à spécialiser un artiste dans un genre, dans une coloration particulière. Celui-ci est un portraitiste vigoureux, cet autre est aimable et blond, un troisième est surtout paysagiste. Que celui-ci ne s'avise pas de faire autre chose, de chercher à sortir du cercle assigné, il aurait tort et on le lui ferait bien voir. Non seulement il ne sera jamais qu'un paysagiste, mais un paysagiste du crépuscule et il ne fera bien que les bouleaux, ou les bruyères, et que jamais il ne s'écarte de cela surtout ! La critique qui aime, au milieu de l'encombrement et de la surproduction, que la besogne lui soit facilitée, raffole des producteurs parqués dans un genre, elle les signale de loin, sans avoir besoin de la signature, et le public, peu versé en art, est ravi de pouvoir annoncer à haute voix que cette toile est de Un tel ou de Un tel. Il sait un gré infini aussi à l'artiste qui lui a permis d'afficher ainsi ses connaissances en ne commettant pas d'erreur. Et l'amateur, sans qu'il s'en doute et qu'il en veuille convenir, est semblable au public.

La surproduction, hélas ! tend de plus en plus à forcer l'artiste à se spécialiser dans un choix de sujets, dans une coloration, dans une tête et même dans une certaine attitude particulière de

cette tête. Tout cela est bon pour la notoriété du peintre, qui ne s'imposera qu'autant qu'il aura refait à satiété le même sujet. Ne faut-il pas répéter souvent la même chose pour arriver à être compris ? Qu'il ne se donne donc pas de mal à chercher davantage, qu'il ne se baratte pas la cervelle, qu'il refasse tout simplement ce qu'on trouve qu'il fait si bien, rien de plus, et cela lui suffira pour être considéré et riche.

Certes Michel-Ange fut un titan d'une déconcertante toute-puissance. Rubens fit cascader les sensualités opulentes avec une bienheureuse fécondité. Rembrandt fut le magicien de l'art. Dürer, un mélancolique et plaintif visionnaire. Watteau, l'évocauteur d'un monde idéal d'élégance où la galanterie susurre jusqu'au crépuscule, fondant les pâmoisons d'âmes avec les agonies de soleil. Mais qui oserait dire que ces génies furent des spécialistes puisqu'ils créèrent tous un monde, et que chacun eut sa vision personnelle d'univers ? Beaucoup furent de vastes idéalistes qui donnèrent chacun une gamme de sensations.

Du reste, si Goya fut le terrifiant graveur des *Malheurs de la Guerre* et des *Caprices*, il fit aussi les compositions pastorales des tapisseries de l'Escurial et fut un Lancret espagnol. Si Rubens représenta sur de grandes toiles des cérémonies fastueuses, il peignit aussi la *Kermesse*. Si Murillo fit des assomptions mystiques, il figura aussi des miséreux réalistes. La plupart des grands artistes non seulement réalisèrent des œuvres variées, mais, sous le soleil radieux de la Renaissance, leurs facultés s'épanouirent si largement et leur éducation fut si achevée que certains furent sculpteurs, architectes, poètes, musiciens, diplomates. Vinci est le type de l'artiste complet, au cerveau encyclopédique, ayant fait le tour de toutes les connaissances, et auquel pas une manifestation de l'activité humaine ne fut étrangère. Aujourd'hui, les sculpteurs en voudront au peintre d'exposer une statue et les écrivains lui reprocheront de publier un livre ou même de faire de la critique d'art.

Que l'esprit hautain et affranchi agisse donc. Qu'il passe au milieu des rumeurs et dédaigne les bouches qui distillent la méchanceté et cherchent à mordre.

Malgré les adroits, les malins faisant affaires, les affamés de réclame, je m'intéresse plus aux chercheurs d'idéal, aux vagabonds du rêve, aux travailleurs se révélant parfois dans de déconcertantes esquisses, qui vont de-ci de-là, suivant l'inspiration, obéissant à la tentation de l'heure ou du moment, trahissant des repentirs et sentant profondément que, pour qui sait comprendre la nature et communier avec elle, elle est avant tout infinie dans ses variations. Heureux donc celui qui se laisse séduire et bercer par celles-ci, qu'elles soient rudes ou douces, sauvages ou câlines, et qui sans cesse enfante dans l'afflux des sensations. « Fais de moi ta lyre comme tu fais de la forêt », dit le merveilleux poète Shelley dans son *Ode au vent d'Ouest*. Et comme je comprends que non seulement le sujet lui soit suggéré par le milieu, les circonstances, le moment, mais que la formule elle-même se modifie, que l'artiste comprenne que la facture peut et doit obéir la plupart du temps au caractère de l'œuvre. La nature, comme la femme, doit être considérée, adorée de mille manières. Les régions tropicales ou les contrées brumeuses exigent un doigté spécial, car l'ambiance agit sur le cerveau et celui-ci dicte à la main des ordres impérieux. Jamais on ne rendra une Florentine ou une Andalouse comme une Parisienne ou une Berlinoise. Inconsciemment les modifications se trahiront dans le rendu, car de même que chaque race doit être appréciée différemment, que

chaque femme mérite d'être aimée d'une façon diverse, elle comporte des caresses qui doivent lui être personnelles. Or, l'artiste n'est-il pas un amant alternativement passionné et déçu, qui va avec enthousiasme à la prise de la chose admirée encore, sans cesse..., pour en vivre souvent, mais jusqu'à en mourir toujours.

J'estime fort l'amoureux exalté qui voudrait pour chaque pays une palette différente conforme à son atmosphère spéciale, qui exigerait un autre crayon pour un dessin de femme nouvelle convoitée, dont il pourra enfin saisir le type et pour laquelle il s'efforcera de modifier encore une fois sa manière, la trouvant toujours trop habituelle.

Il n'a pas de facture personnelle!... son dessin est dénué de caractère! diront les superficiels, mais qu'importe au producteur de haute visée qui se réjouit à huis clos dans l'intimité de l'atelier de subtiles ivresses d'art. Il sera « ondoyant et divers » comme Montaigne voyait l'homme, violent et doux suivant l'heure, mais toujours sincère et ayant la constance d'émotion. Et pour le critique qui voudra avoir la conscience d'étudier tout l'œuvre de l'artiste, s'il ne s'était pas manifesté par le parti pris, il sera goûté du moins par les quelques esprits d'élite qui auront des affinités avec lui et qui, seuls, comptent dans la foule. Ils verront alors l'immense étendue des sensations éprouvées dans l'ensemble des œuvres étalées où seront notés les efforts de chaque jour, de chaque heure, et apprécieront la volonté ferme du peintre d'être divers et infini comme le monde. Il n'en serait pas ainsi que le méconnu pourrait s'en consoler encore. Le véritable artiste ne doit travailler que pour lui-même.

HENRY DETOUCHE

Le Monument Arthur Rimbaud.

« Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais. »

La fantaisie m'est venue au cours d'une équipée de vacances dans les croupes odorantes d'Outre-Semois, au pays de Verlaine,

Au pays de mon père il est des bois sans nombre...

plus haut que les tabacs et les brouillards, dans les genêts, les chênes et les sarts fumants, à Bagimont et à Pussemange, de descendre en quelques coups de pédale au versant de la Meuse par Gerspunsart, le village des cloutiers, et Cons-la-Grandville, celui des écorceurs, considérer à Charleville le monument élevé le 21 juillet dernier à la mémoire émouvante d'Arthur Rimbaud.

Devant la gare, dans les massifs, à l'ombre du kiosque municipal, sur une étroite pelouse se dresse la stèle légère en granit rugueux que surmonte le buste.

Le poète y paraît gouailleur, gavroche à la fois et visionnaire, mousse turbulent et extatique.

Aux faces de la stèle quatre inscriptions : *Bateau ivre*, *Illuminations*, *Voyelles*, *Saison en enfer*, enseignent aux nourrices qui fréquentent le square l'œuvre d'Arthur Rimbaud (1854-1891).

Il me paraît intéressant de reproduire ici le compte rendu de la cérémonie inaugurative. Il a paru dans le *Courrier des Ardennes* et reflète d'une façon charmante l'accueil joyeux et affectueux que la petite ville a cru devoir faire à un poète. Le discours du maire, qui peut paraître assez burlesque, m'a fort touché. Son intrépidité ignorante témoigne d'une très douce bonne volonté.

TH. BRAUN

Le Monument Rimbaud.

Le dimanche 21 juillet a eu lieu l'inauguration du monument.

A 2 heures de l'après-midi, M. Boucher-Leheutre, maire; M. Descharmes, adjoint, et plusieurs conseillers municipaux ont

reçu dans la salle du premier étage de l'hôtel de ville les membres du Comité et leur ont offert un vin d'honneur.

En fort bons termes, M. le maire leur a souhaité la bienvenue et les a félicités de leur initiative.

Précédé de l'Harmonie municipale, le cortège s'est ensuite rendu au square de la Gare.

La *Marseillaise* retentit quand tombe le voile qui recouvre le buste du poète ardennais.

Au nom du Comité, M. Kahn remet le monument à la municipalité.

M. Boucher-Leheutre répond par le discours suivant :

MONSIEUR GUSTAVE KAHN,

J'ai le très agréable devoir de prendre possession, au nom de la ville de Charleville et de sa municipalité, du monument élevé par les poètes à la gloire d'Arthur Rimbaud, et que vous venez de me remettre dans une langue admirable et avec une grande élévation de pensée.

Votre merveilleux discours, qui met si bien en relief le poète tant regretté et nous le montre sous son véritable jour avec ce bonheur d'expressions dont vous avez le secret, est si haut, si haut qu'il plane dans le firmament, au milieu des étoiles dont quelques-unes se sont détachées pour venir, comme des diamants, éclairer et poétiser votre prose.

Nous autres, que j'appellerai les administrateurs engoncés dans la raideur obligatoire comme dans des faux cols trop étroits, ayant la préoccupation du fonctionnement quotidien des rouages publics, le recroquevillement du terre-à-terre et l'horizon par trop borné des bureaux, nous n'avons pas, Monsieur, de ces envolées superbes, et quand, par hasard, — j'en ai fait personnellement l'expérience, — un audacieux s'avise de sortir de la vieille routine et des sentiers battus, il n'y a pas assez de foudres pour l'écraser.

C'est vous dire combien je suis personnellement heureux de participer à la cérémonie d'un poète fêté par des poètes, c'est-à-dire des hommes qui, voyant les choses d'ici-bas avec un prisme lumineux et sous un bienfaisant mirage, ont les idées larges, l'esprit ouvert et le cœur généreux.

Je n'ai pas l'intention, croyez-le bien, d'essayer même une esquisse d'Arthur Rimbaud. Le littérateur, vous l'avez dépeint de main de maître; l'explorateur, M. Alfred Bardey, le très distingué membre de la Société de géographie, nous le fera connaître brillamment tout à l'heure.

L'honneur de ce monument dû, pour le buste, au ciseau du beau-frère de Rimbaud, M. Paterné Berrichon, l'aimable poète-sculpteur, et, pour le socle, aux plans de l'architecte distingué, M. Petitfils; l'honneur, dis-je, de cette commémoration revient au comité si parisien composé surtout de poètes appartenant à la pléiade de ces hardis symbolistes qui, un peu comme les impressionnistes en peinture, ont révolutionné la poésie en lui donnant plus de relief et de coloris.

Le 9 septembre 1900 le trésorier du Comité, M. Ernest Delahaye, mon cher et ancien condisciple, m'envoyait la lettre que voici :

Paris, le 9 septembre 1900.

MONSIEUR LE MAIRE,

Le comité constitué à Paris en vue d'ériger à la mémoire d'Arthur Rimbaud un monument qui, par ses amis et ses admirateurs, sera offert à votre ville, me charge de solliciter de votre bienveillance un emplacement pour l'édification de ce monument.

« Nous vous serions reconnaissants, Monsieur le Maire, de prendre notre demande en considération et de la soumettre le plus tôt possible au conseil municipal, en rappelant à MM. les conseillers que Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, né à Charleville en 1854, mort en 1891, est le précoce et génial poète auquel on doit le *Bateau Ivre*, le *Sonnet des Voyelles*, les *Illuminations*, la *Saison en Enfer*, celui enfin que Victor Hugo nomma « Shakespeare enfant » et qui fut, dans la dernière période de sa vie, l'un des héroïques explora-

teurs dont l'action ouvrit en Ethiopie des voies à la civilisation.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maire et cher compatriote, l'expression de mon profond respect.

« Pour le Comité :
« *Le Trésorier*, ERNEST DELAHAYE,
« 5, boulevard Pasteur. »

Le 11 septembre, le Conseil municipal prenait la délibération suivante :

« Le Conseil, heureux de s'associer à l'hommage rendu à l'un des distingués enfants de la ville, met à la disposition du Comité l'un des massifs du square de la Gare » et la ville, voulant s'associer plus efficacement encore à l'hommage rendu à Rimbaud, prenait à sa charge les dépenses de terrassement et de fondation du monument. Les bourgeois carolopolitains qu'Arthur Rimbaud, dans une jolie boutade d'ailleurs, a quelque peu malmenés (mais tout n'est-il pas permis aux poètes!) ont donc pu prendre une éclatante revanche.

La municipalité de Charleville, en s'unissant au comité pour perpétuer la mémoire d'Arthur Rimbaud dans un de ses jardins publics, a voulu offrir à notre remarquable et regretté concitoyen, hélas! trop tôt disparu, son tribut d'admiration.

Arthur Rimbaud, le brillant élève d'abord de l'institution Rossat et ensuite du collège qui, dans les concours généraux, remportait de hautes récompenses, — Arthur Rimbaud, le génial enfant poète dont mon ami, M. Louis Pierquin, a placé dans une charmante plaquette comme dans un écrin quelques-unes de ses plus jolies pièces de vers et qui, à l'âge où les autres commencent à peine à penser, avait accompli son œuvre littéraire, — Arthur Rimbaud qui, dans ses œuvres si colorées et d'une singulière puissance, a su, à côté de ses hommages passionnés à la femme et de certaines excentricités, se faire le champion du faible et de l'opprimé et s'attendrir sur les petits; — Arthur Rimbaud, l'un des précurseurs de l'école nouvelle, le pionnier, comme l'appelle si bien M. Gustave Kahn; — Arthur Rimbaud, le trafiquant et l'explorateur qui, au milieu d'une vie tourmentée et dans ses courses vagabondes, après s'être assimilé, avec une facilité stupéfiante, une dizaine de langues, a su, tout en se créant une belle situation, faire aimer la France dans l'Est africain et lui préparer des relations dont elle recueille les fruits depuis quelques années; — Arthur Rimbaud, enfin, que rend plus touchant encore sa longue et sa poignante agonie quand il revient, mutilé, expirer à Marseille.

Il méritait sans aucun doute l'hommage qui lui est rendu par les poètes et par ses amis et concitoyens, et ce sera pour sa famille et spécialement pour sa brave et digne mère une consolation à sa fin si cruelle et si prématurée.

Vous avez, Monsieur, en terminant votre beau discours, félicité Charleville d'avoir honoré les poètes en la personne d'Arthur Rimbaud et vous m'avez en leur nom serré la main. Laissez-moi au nom de notre chère cité, au nom du Conseil municipal et en mon nom personnel, vous remercier de tout cœur et vous adresser le salut cordial que méritent les poètes, avant-garde généreuse et brillante de l'esprit français.

M. le préfet, qui vient d'arriver, félicite le maire auquel il donne une poignée de mains.

L'on se rend ensuite aux chaises placées autour du kiosque; des plantes vertes ont été disposées tout autour.

M. Bardet prend la parole au nom de la Société de géographie et parle surtout de Rimbaud explorateur.

M. Jean Bourguignon lui succède et vante le poète et l'explorateur.

M. Rameau, de l'Odéon, récite le *Bateau ivre* avec une diction parfaite, qui soulève les applaudissements de la foule.

L'excellente musique du 91^e exécute, d'une façon magistrale, l'œuvre de Rameau, directeur du Conservatoire de Lille, inspirée de ce poème et transcrite pour harmonie par M. Maignier, le dévoué et sympathique chef de musique de notre beau régiment.

M. Laudner, de l'Odéon, lit deux poésies de Rimbaud.

La musique du 91^e nous fait entendre *Polyeucte*.

La fête d'inauguration est terminée dans sa première partie. Le cortège, toujours précédé de notre excellente harmonie municipale, se rend rue Thiers, devant l'immeuble Letellier, portant le numéro 12, où est né, en 1854, au premier étage, le poète ardennais.

Le voile qui recouvre la plaque commémorative est enlevé, pendant que l'Harmonie exécute un superbe morceau de musique.

Cette fois, c'est fini, et le cortège se dirige vers la place Ducale, où a lieu la dislocation.

AU MUSÉE DES ÉCHANGES

La Section artistique de la commission royale des échanges internationaux vient de publier le rapport de son secrétaire, M. Henry Rousseau, sur les trente premières années (1871-1901) de l'utile institution à laquelle nous devons le Musée de reproductions, si varié et si intéressant, que tout le monde peut admirer au palais du Cinquantenaire. Sait-on que c'est le prince de Galles, aujourd'hui le roi Edouard VII, qui prit l'initiative de cette création internationale? C'est lui, en effet, qui provoqua, en 1867, la réunion à Paris des princes de maisons régnantes d'où sortit la convention ayant pour objet les échanges de moulages des œuvres d'art les plus célèbres. L'idée lui en avait été inspirée par l'administration du Musée de South Kensington, à qui en revient l'honneur.

La collection des moulages du fonds belge des échanges vaut aujourd'hui 140,000 francs. Ce chiffre ne comprend pas le coût des creux, qui représentent, à eux seuls, une valeur de plus d'un demi-million. Les reproductions échangées depuis l'origine représentent 120,000 francs. En y ajoutant les sommes dépensées pour l'acquisition des objets qui ne pouvaient être obtenus par voie d'échange, la valeur de la collection, récemment créée, de clichés photographiques, celle de la collection de phototypies, de la bibliothèque, etc., on arrive, pour l'ensemble des collections, à près d'un million.

Depuis 1893 existe un service de vente au public qui permet à quiconque de posséder, pour un prix minime, les moulages de son choix. L'an passé, un service de vente de photographies fut annexé au précédent. Ces deux services réunis produisent une recette moyenne annuelle de 8,000 francs dont les dix onzièmes couvrent les prix de revient des épreuves vendues; le dernier onzième sert au renouvellement des creux et à l'amortissement du coût des clichés.

Concours de l'Académie de Belgique (1).

1903

LITTÉRATURE. (Concours international.) Dernier délai, 1^{er} juin 1903. — I. Faire l'histoire de la céramique, au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle. (Prix : 1,000 francs.)

II. — Écrire l'histoire des édifices construits Grand'place de Bruxelles après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire con-

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

naitre leur importance au point de vue de l'histoire du style architectonique auquel ils appartiennent. (Prix : 1,000 francs.)

III. — Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis *l'Euridice* de Peri jusqu'à *l'Orfeo* de Gluck. (Prix : 1,000 francs.)

ART APPLIQUÉ. (Concours limités aux artistes belges.)

MUSIQUE. — On demande un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle. (Prix : 1,000 francs.)

ARCHITECTURE. — On demande le projet d'un monument architectural commémoratif en l'honneur de l'OEuvre du Congo. (Prix : 800 francs.)

Ce monument est supposé devoir être érigé sur un vaste emplacement permettant tous les développements et accessoires possibles.

Les concurrents auront à produire : Plan général d'ensemble à l'échelle de 0^m,005 par mètre ; dessin d'ensemble, élévation, à la même échelle ; dessin du monument proprement dit — plans, élévation et coupe — à l'échelle de 0^m,02 par mètre.

Chronique judiciaire des Arts.

Vestiaires des théâtres.

Les directeurs de théâtres sont-ils responsables des vêtements que déposent les spectateurs au vestiaire? Cette question, d'un intérêt pratique incontestable, a été résolue affirmativement par le tribunal de commerce de la Seine dans les circonstances que voici :

Le 10 décembre dernier, M. D..., qui assistait à la matinée du théâtre des Nouveautés, à Paris, n'a pu, à la fin de la représentation, obtenir la restitution de la pelisse de fourrure qu'il avait confiée au vestiaire et qui, paraît-il, avait été remise par erreur à un autre spectateur. A raison de ce fait, M. D... assigna M. Michau, directeur du théâtre des Nouveautés, en paiement de 1,730 francs pour valeur du vêtement perdu et de 500 francs à titre de dommages-intérêts.

M. Michau résistait à cette demande en alléguant que la remise des vêtements au vestiaire n'avait rien d'obligatoire; que, par conséquent, le dépôt fait par M. D... constituait un dépôt volontaire, lequel, aux termes des articles 1341 et 1923 du Code civil, nécessitait une preuve par écrit puisqu'il s'agissait d'une valeur dépassant 1^{er}0 francs. Et enfin il objectait que les ouvreuses qui auraient reçu la pelisse n'étant pas payées par lui, il ne pouvait être responsable de leurs fautes.

Mais le tribunal écartera ces arguments. D'après lui, si le spectateur n'était pas obligé de déposer sa pelisse au vestiaire, il faut remarquer que celui-ci est organisé et agencé par le théâtre lui-même, qu'il constitue un accessoire indispensable de l'exploitation, sans lequel le théâtre serait obligé d'augmenter considérablement l'espace mis à la disposition du public et, par suite, de diminuer très sensiblement ses recettes; que les personnes qui tiennent ce vestiaire se révèlent au spectateur comme les préposées de l'administration du théâtre, ce qu'elles sont d'ailleurs bien réellement; que la gratuité, seulement apparente, de ce vestiaire ne saurait faire échec à cette situation, cette gratuité étant plus que compensée par les facilités données au public, facilités qui ont pour résultat d'en augmenter le nombre et, par voie de conséquence, les bénéfices de l'exploitation; que, dans ces condi-

tions, la remise d'un vêtement au vestiaire d'un théâtre constitue un réel contrat entre celui-ci et le spectateur, contrat synallagmatique comportant des obligations réciproques et auquel, par suite, ne sont pas applicables les prescriptions du Code civil invoquées par Michau.

En conséquence, le tribunal condamne le directeur à payer à M. D... la somme de 1,000 francs à titre de dommages-intérêts, l'évaluation du préjudice subi ne pouvant être basée sur la qualité exceptionnelle des fourrures garnissant le vêtement égaré, mais seulement sur le prix normal de fourrures similaires.

PETITE CHRONIQUE

On a inauguré lundi dernier à Ostende, en présence du Roi et du prince Albert, le monument à Léopold I^{er} de M. J. de Lalaing, dont un fragment fut exposé au Salon de la *Société des Beaux-Arts*.

Le fondateur de la dynastie belge est représenté à cheval, en uniforme, le claqué à la main. La statue, conçue dans un sentiment décoratif, est placée sur un piédestal élevé, dans le style de certains socles de la renaissance italienne. L'emplacement — la place de la Commune, qui portera désormais le nom de place Léopold I^{er} — ne paraît pas très heureusement choisi. Tel quel, le monument, un peu froid et classique d'aspect, fait néanmoins bon effet et ravit les Ostendais, dont les places publiques étaient jusqu'ici vierges de toute effigie en bronze ou en marbre.

Aujourd'hui dimanche, à 8 h. 1/2, concert extraordinaire au Waux-hall avec le concours de M^{lle} Irma Collini, cantatrice.

L'administration des concerts Ysaye annonce, pour la saison prochaine, six concerts d'abonnement fixés aux dates ci-après : 3 novembre, 1^{er} décembre, 19 janvier, 23 février, 16 mars et 20 avril.

Deux auditions supplémentaires, en dehors de l'abonnement, auront lieu aux dates que l'administration fera connaître ultérieurement. Les répétitions générales et les concerts seront donnés comme précédemment dans la salle de l'Alhambra. Les abonnés peuvent dès à présent se faire inscrire, pour le renouvellement de leur abonnement, chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 54.

Nous ferons connaître prochainement le plan général de l'œuvre artistique que la Société symphonique se propose au cours de sa septième année, ainsi que le nom des artistes dont le concours lui sera assuré.

Toutes les communications doivent être adressées à M. Théophile Ysaye, rue de l'Aurore, 33, à Bruxelles.

Un comité vient de se constituer à Mons en vue d'ériger un monument à François-Joseph Fétyis, qui naquit en cette ville en 1784.

C'est la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, à qui est due la statue de Roland de Lassus, qui a pris l'initiative de cet hommage à l'auteur de la *Biographie générale des musiciens*.

Hier samedi s'est ouvert à Anvers le Salon triennal des Beaux-Arts.

L'exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué que le Cercle Artistique de Louvain organisera du 1^{er} au 23 septembre prochain promet de réunir un ensemble d'œuvres des plus intéressantes. Exposeront notamment : MM. François, L. Arden, H. Arden, M^{lle} Berthe Art, MM. Asselbergs, Bayart, Bellis, Bernier, Blicck, Bodart, Braecke, Brunin, M^{lle} Calais, MM. Charlier, Cogen, Craco, Dardenne, M^{lle} Marie De Bièvre, MM. A. Delaunois, Dell'Acqua, De Tombay, A. Dillens, L. Franck, E. Ganz, W. Geets, M^{me} Gilsoul, MM. Victor Gilsoul, Gouveloos, Halkett, Hennebiq,

Hens, Herbo, Hermanus, A.-J. Heymans, E. Hoeterickx, J. Horenbant, A. Jamar, F. Joris, Marcette, M^{lle} M.-A. Marcette, MM. L. Mascré, P. Matthieu, J. Mayné, J. Merckaert, Charles Michel, A. Le Mayeur, H. Le Roy, A. Lynen, N. Outer, G. Portielje, H. Richir, J. Rosier, J. Rosseels, M^{lle} Alice Ronner, MM. L. Rottbier, V. Rouseau, Jakob Smits, H. Staquet, F. Symons, L. Taverne, P. Thénon, L. Tydgat, V. Uytterschaut, L. Valckenaere, G. Vanaise, F. Vandamme, Vandamme-Sylva, E. Van den Bussche, Ch. Van den Eycken, N. Van den Eeden, E. Van der Neulen, P. Van der Ouderaa, A. Vandoren, E. Vandoren, E. Van Esbroeck, E. Vanhove, G. Van Strydonck, P. Verdussen, Piet Verhaert, I. Verheyden, F. Vinck, F. Willaert, J. Willems, etc.

Du 28 août au 13 septembre prochains aura lieu à Termonde, dans les locaux de l'Académie, une exposition particulière d'œuvres (aquarelles, affiches, etc.), de Henry Cassiers, qui est d'origine termondoise.

Cette exposition est organisée par les soins du Cercle artistique de Termonde.

Notre collaborateur Ph. Zilcken, l'éminent aquafortiste hollandais, a reçu dernièrement la croix de chevalier de l'ordre de Léopold.

Le Conseil communal de Termonde, en sa séance du 5 août dernier, a nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de la ville, M. Ferdinand Willaert, professeur à l'Académie de Gand.

Les *Barbares*, le nouvel opéra écrit pour les représentations d'Orange par M. Camille Saint-Saëns sur un livret de MM. Sardou et Gheusi, présente cette particularité que l'action se passe à Orange, dans le théâtre antique lui-même, au temps de l'invasion cimbrique; le décor est la scène elle-même, restituée dans l'état où elle se trouvait à cette époque. Le prologue comporte un récit; les trois actes, très mouvementés, auront pour protagonistes les artistes de l'Opéra, où la pièce sera transportée au lendemain de la première à Orange.

L'abbé Perosi a terminé une partition nouvelle intitulée *Moïse*. Ce n'est pas un oratorio où un « historien » est chargé de raconter les événements, mais une véritable œuvre dramatique, traitée en quelque sorte à la façon d'un opéra, dont le poème est dû à la collaboration de deux publicistes lombards, MM. Agostino Camerini et Pietro Croci.

Signalons dans la livraison de juillet du *Studio* l'intéressante étude de Ch. Hiatt sur les dessins de James Pryde, l'un des deux titulaires, avec William Nicholson, de la signature « Beggarstaff » inscrite au bas de mainte affiche illustrée. Puis encore : l'article de Norman Garstin sur Stanhope A. Forbes, un petit traité théorique et pratique de l'art de l'émailleur par le technicien bien connu Alex. Fisher, etc.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

E. BAUDOUX & C^{ie}, éditeurs de musique

37, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

DUKAS. PAUL. Symphonie en ut majeur, réduction à quatre mains, par Bachelet. Net : 10 francs.

ROPARTZ, J.-Guy. Deuxième Symphonie (en fa mineur), réduction pour deux pianos, par Louis Thirion. Net : 10 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CAGES AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A propos de critique musicale (L. DE LA LAURENCIE). — A propos d'une esquisse (A. GILBERT DE VOISINS). — La Procession de Furnes (MAURICE DESOMBLAUX). — Un prix de Rome littéraire. — Chronique judiciaire des Arts. *Sculpture artistique et Sculpture industrielle*. — Petite Chronique.

A Propos de critique musicale.

Il nous est tombé récemment sous les yeux un ouvrage publié à Anvers en 1872 et intitulé : *Recherches historiques concernant les journaux de musique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par EDOUARD-G.-J. GRÉGOIR. L'auteur y passe en revue un certain nombre de publications spéciales et son recul dans le temps ne s'aventure que jusqu'à l'an de grâce 1722, où il signale l'apparition à Hambourg de la première feuille de critique musicale qui ait vu le jour en Allemagne, sous la rubrique de *Critica musica*. Malgré les lacunes que présente le travail de Grégoir, il est, à notre connaissance, la première tenta-

tive intéressante effectuée pour rassembler les matériaux d'une histoire de la critique musicale.

Une promenade à travers le cimetière des gazettes trépassées ne laisse pas que de laisser une impression mélancolique qui se teinte de quelque scepticisme. Parmi les fleurs desséchées de l'herbier collectionné par Grégoir, il en est de cocasses et de bizarres, depuis les *Sentiments d'un harmoniphile* du R. P. LAUGIER, et les *Tablettes de Polymnie*, en passant par la *Correspondance des amateurs*, par l'amateur Cocatrix, jusqu'aux feuilles plus vivaces qui affirmèrent vers 1850 l'essor de la critique musicale. Des premières ébauches timidement réalisées dans le genre littéraire qui nous occupe, il ne reste que de brèves constatations du plaisir plus ou moins grand occasionné par la musique. Au temps de Louis XIV, des opinions formelles se font jour sur le thème sempiternel de la comparaison entre la musique française et la musique italienne; le matériel d'épithètes employé décèle les sentiments abstraits d'allure géométrique cultivés par les « honnêtes gens » en leur jardin. On ne parle que de « simplicité », de « majesté noble », de « brillant » et de « variété ». Le XVIII^e siècle assaisonne cette géométrie cornélienne d'une pointe de sentimentalisme. Dans les comptes rendus du *Mercure*, du *Spectateur français* ou de l'*Almanach de Framery*, ce sont d'autres clichés que reproduit, sans cesse, la plume des censeurs; le « naturel », « l'absence de fard », le « touchant », toutes qualités chères à l'ami de M^{me} de Warens demeurent les avantages les plus universellement prônés, qu'il s'agisse de la *Maison isolée* ou le *Vieillard des Vosges* ou du *Sei-*

gneur bienfaisant. Il y a aussi le geste matamore de l'époque révolutionnaire : « Un air de bravoure chanté par le hussard a présenté de grandes beautés aux connaisseurs. »

Sous la Restauration, le rossinisme s'enguirlande de qualificatifs d'une calinerie enchanteresse, et les mots doux et vagues de « délicieux », « adorable », de se presser à l'envi dans les chroniques, tout parfumés encore du parfum des jolies lèvres qui se pâmaient à l'Opéra italien. Avec le castilblazé *Robin des Bois* éclosent des études sur le fantastique allemand; les truculences de Théophile Gauthier passent dans la langue des critiques, qui se pare d'innombrables métaphores, pendant que, sous la féerie scintillante des images, s'altère le jugement musical, quand il ne s'anémie pas tout à fait. Berlioz n'hésite pas à traiter sa propre musique de « foudroyante » et « d'admirable », tout en restant très attentif à ce qu'en pouvaient penser le *Corsaire*, la *Pandore* ou le *Voleur*. Enfin, la période héroïque s'ouvre pour le wagnérisme, ère de luttes suraiguës auxquelles le crayon de Cham prête un appui plus spirituel que justifié.

De nos jours, les œuvres musicales, à côté d'éclatantes paraphrases d'une subtile rhétorique, suscitent de vaillantes études qui propagent peu à peu les idées générales sans lesquelles la critique ne saurait trouver aucune base sérieuse. S'il est encore trop de chroniqueurs aux yeux desquels le rôle de juge se borne à enregistrer le sentiment public et à l'attarder dans des admirations peu recommandables, il y en a aussi qui combattent courageusement le bon combat. Ceux-ci comme ceux-là verraient avec plaisir apparaître une histoire sérieusement documentée de la critique musicale.

Le besoin se manifeste, en effet, de jour en jour davantage de donner aux appréciations critiques un fondement scientifique et de ne plus les abandonner à la fantaisie d'écrivains plus ou moins informés. Que reste-t-il de certains verdicts prononcés naguère sur l'œuvre de Gluck, de Rossini et de Wagner? Éreinter consciencieusement ses contemporains, voilà à quoi se borne l'ambition de tant de manieurs de plume qui semblent s'ingénier uniquement à mériter l'application de l'adage : *Homo homini lupus*. Lorsque nous envisageons l'art du passé, nous n'éprouvons point la furieuse indignation dont les Zoïles du temps foudroyaient ses auteurs et nous nous demandons, non sans stupeur parfois, pourquoi tant de fiel fut dépensé, et pourquoi le talent littéraire s'oublia si fréquemment en d'inqualifiables besognes.

L'histoire de la critique musicale montre que l'évolution des jugements passe, en général, par trois phases : d'abord, une période de misonéisme intransigeant à l'égard de toute nouveauté qui dérange les habi-

tudes acquises, misonéisme qui s'associe souvent à un philonéisme d'emballlement et de petite église; puis un stade d'admiration béate pour les « talents consacrés » et les génies découverts vingt ou trente ans après leur mort; enfin la mise au point définitive, l'opinion ferme et précise, sculptée dans la perspective de l'Histoire.

Il faut donc applaudir à la campagne entreprise par un pionnier convaincu de l'absolue nécessité qu'il y a d'entourer la critique de la garantie des méthodes scientifiques. M. Dauriac, outre son cours d'esthétique à la Sorbonne, professe à l'école des Hautes Etudes sociales et y enseigne les principes de la critique musicale. Ce n'est point ici le lieu de scruter l'avenir de l'« École de journalisme » qui le compte parmi ses collaborateurs. Qu'il nous suffise de prendre acte du premier mouvement accompli dans l'orientation de la critique vers autre chose que des polémiques ou des traits d'esprit.

Pour beaucoup de gens la critique musicale n'existe pas; la musique plait ou déplaît; en dehors de cette appréciation simpliste, le reste n'est que littérature. A entendre le tapage des batailles d'opinions, on dirait que tout critérium manque, que l'avis de Pierre vaut celui de Paul, et qu'on ne bâtit que sur du sable. Le caractère le plus saillant de la critique réside dans son état chaotique; elle ne s'inspire que des coteries régnantes et, avec une gamineire bien des fois excessive, elle descend dans l'arène des partis pour frapper à tort et à travers.

Comment le critique fera-t-il pour se renseigner et motiver ses jugements? A qui s'adressera-t-il? La fréquentation des virtuoses ne lui apportera que des opinions suspectes ou futiles. Quant aux compositeurs qui, à priori, paraissent mieux qualifiés, ils sont trop « de la boutique », qu'on nous pardonne cette expression, ils font trop corps avec leur milieu artistique pour le bien connaître. Depuis longtemps on ne croit plus sur parole les professeurs d'harmonie, mais les centons des magistres ne seront point inutiles au critique qui devra joindre aux connaissances techniques du métier les sévères méthodes de la science historique et de la philosophie contemporaine.

M. Dauriac indique très nettement les deux points de vue auxquels on se place en dernière analyse pour juger des choses de la musique : Ou bien on considère la musique comme l'art d'émouvoir par les sons; ou bien on l'envisage comme une architecture sonore. De là découlent deux types de critique. Le premier apporte au public un « sujet » impressionné par la musique et lui traduisant son émotion avec force transpositions verbales; c'est la critique subjective et littéraire et c'est celle qui compte le plus grand nombre d'adeptes. Le second type, objectif et technique, ne vise que l'œuvre

en elle-même et ne s'occupe que de sa construction générale, des combinaisons et des transformations monodiques qui tissent sa trame. Cette critique « objective » est moins répandue; cependant, depuis les dissections pratiquées en Allemagne sur les partitions de Wagner par MM. de Wolzogen et consorts, l'habitude s'est prise de distribuer au public de nos grands concerts l'analyse thématique des compositions exécutées. Disons en passant que la distribution en question n'est pas sans flatter considérablement l'amour-propre des auditeurs.

Une critique idéale réunirait le double caractère que nous venons de signaler et, en ce faisant, elle suivrait la tendance dont témoignent les œuvres à fusionner et à emmêler leurs natures. Depuis la *Symphonie fantastique* de Berlioz jusqu'à *Heldenleben* et jusqu'au *Don Quichotte* de Richard Strauss, symphonie et drame lyrique marchent, en effet, l'une vers l'autre d'un pas toujours plus pressé.

L'antinomie entre la « musique expressive » et ce qu'on appelle improprement « la musique abstraite », antinomie basée sur la diversité d'origine, s'atténue et s'effacera sans doute quelque jour.

Reste un écueil, non des moins ardu, le vocabulaire. L'excès de richesse n'est pas toujours profitable et si, comme nous l'avons rapidement esquissé plus haut, le matériel verbal a gagné, par son extension presque indéfinie, une souplesse souvent heureuse, il a perdu en précision ce que l'imagination lui apportait en éclat. Il y aurait beaucoup à reprendre dans la terminologie musicale; c'est ainsi qu'on parle « d'idées », de « phrases », de « motifs », de « pensées » même, sans définir exactement tous ces termes incohérents. Chacun les emploie comme bon lui semble en les éloignant presque toujours de leur acception première; d'où contradictions et obscurités, quand ce n'est pas manque absolu de concepts. On assiste de la sorte à la naissance de singulières associations verbales; musique abstraite est du nombre, et aussi « algèbre musicale », expression qui ne démontre qu'une chose, c'est que celui qui l'inventa ignorait à la fois l'algèbre et la musique.

Souhaitons donc, sans trop l'espérer, qu'étayée par de fortes études historiques et techniques, et guidée par les principes généraux de l'esthétique moderne, la critique musicale épure son vocabulaire en le précisant et s'attache à juger de façon plus objective. Peut-être alors l'aphorisme cher aux beaux esprits du XVIII^e siècle : « Il appartient aux musiciens de faire de la musique et aux philosophes d'en discourir », prendra-t-il la solidité d'un dogme.

L. DE LA LAURENCIE

A PROPOS D'UNE ESQUISSE (1)

Charmé par la gerbe de fleurs vénéneuses que M. Armand Rassenfosse tressa pour les poèmes de Baudelaire, je m'en fus, l'autre jour, rendre visite au peintre-graveur de Liège et lui demandai le spectacle de ses derniers travaux. Là, dans cet atelier clair perché sur la colline de Saint-Gilles, j'eus une heure de joie artistique dont je ne vous ferai certes pas le récit. Étant égoïste de nature, je veux me conserver ce souvenir tout entier pour mes moments d'ennui ou de spleen. Il est utile de garder ainsi en sa mémoire des trésors intimes que l'on va visiter quand les aspects du monde extérieur déplaisent. Pourtant, je vous décrirai l'admirable esquisse qui dès l'abord me tint immobile et ravi. Sur ce grand dessin, dont presque tous les détails étaient déjà fixés, le peintre indiquait encore quelques traits du paysage et pensait à reprendre son œuvre pour la parfaire quand je vins le troubler.

Sur une haute terrasse de marbre, close par des rinceaux de lierre sombre et de vignes sanglantes, une femme, drapée de blanc, debout contre la nuit, chante, les mains pleines de fleurs. Elle chante et son âme mélodieuse s'exhale par le sourire des lèvres entr'ouvertes. Assis presque à ses pieds sur la dernière marche qui conduit à la terrasse, accoté contre un vase où deux satyres se poursuivent dans le bronze, un fou joue de la flûte. Il est plié sur son instrument et semble en le pressant à sa bouche lui confier des secrets. Il est vieux, sa figure toute en rides se plisse et ses yeux brillent d'un air ambigu. Son costume est bariolé, orné, brodé, historié, fait de pièces éclatantes et chargé d'ornements. A la pointe de son chapeau s'ouvre, au milieu de trois clochettes, une rouge tulipe. Il écrase sa marotte sous son soulier de soie. Rien ne lie les deux musiciens. La femme est perdue dans son chant, le fou dans les méandres de sa musique, mais le peintre nous a donné avec ces personnages l'inspiration qui les ravit tous deux; au delà de cette clôture sombre et sanglante que font les vignes et le lierre, au delà du marbre de la terrasse, un paysage s'étend, et c'est d'abord ce grand arbre tout proche qui occupe la moitié du ciel. Dans le dédale des branches, dans le lacs compliqué des rameaux, dans le monde des feuilles, la lune se joue et fait un éden de verdure, une ruche de joyeux rayons; sur la terrasse elle dessine des boucliers d'argent et sur le chapeau du fou fait briller les clochettes. Plus loin, c'est la plaine voilée d'une poussière de nuit. Le dessin des choses s'y perd, on ne voit plus sous les étoiles qu'un cortège indécis de teintes fumeuses, où pointe parfois le détail d'une colline, d'un bois ou d'un village. Partout c'est la paisible et bienfaisante nuit.

Ce dessin, bien qu'inachevé, me séduisit entre tous et me troubla, non pas seulement par sa beauté de dessin et de couleur, mais par l'exemple qu'il offre des deux seules façons qu'il y a de chanter la nature. J'en trouve la réplique dans deux livres de vers qui viennent de paraître : *Le Cœur innombrable*, de la comtesse de Noailles, et les *Airs*, de M. Suarès.

Sans effort, avec une sûre éloquence, d'une voix profonde et vibrante, M^{me} de Noailles nous dit la terre de France et ses prestiges. L'émotion de ces strophes est puissante du fait de cette admirable vertu qu'elles ont d'être sincères. Ah! que la littérature a peu à voir dans les trois quarts de ce livre, et combien ce

(1) *Le Cœur innombrable*, par la comtesse M. DE NOAILLES. Calman Lévy, éd. — *Airs*, par SUARÈS. Au *Mercur*e de France.

sont là de belles choses, fraîches, franches et savoureuses ! — Quelle chante le lumineux matin, la mort fervente, la jeunesse, l'amicale lune, ou, en maints endroits, la familière et puissante beauté du sol natal, toujours M^{me} de Noailles veut ignorer ce qui fut écrit, bien ou mal, avant elle, sur les mêmes sujets. Les émotions qu'elle ressentit, elle nous les rend dans toute leur harmonie, dans toute leur vérité. Elle ne s'est pas crue forcée d'affecter un désordre lyrique qu'elle ne ressentit point. Elle nous a dit les paysages de l'Île-de-France avec le ton de mesure et de gravité qui seul pouvait leur convenir. — Il y a dans ce livre une trentaine de pièces qui sont parfaites et figurent certainement avec les poèmes qu'une autre artiste signa de trois étoiles dans la *Revue des Deux-Mondes*, les plus beaux vers de femme qui furent jamais écrits en français.

Cette inspiration directe et pure est bien celle de la chanteuse drapée de blanc qui se dresse dans le dessin de M. Rassenfosse, mais elle ne se retrouve guère dans le livre d'*Airs* que vient de publier M. Suarès.

Ici nous retrouvons le fou penché sur sa flûte et qui lui murmure des secrets. Il a vivement goûté lui aussi le charme du paysage nocturne et, lui aussi, a voulu en redire la douceur, mais, avant de s'exprimer, son inspiration a dû se filtrer dans la bibliothèque de son cerveau. Une bonne part s'y est perdue, mais le filet qui en sort, si mince qu'il soit, est encore d'un certain charme. Cela a un tour naïf, mécontent et tout là a fois puéril et vicillot. On trouve dans ce livre d'*Airs* des effusions qui tiennent de l'ode, de la romance, du rébus et de la chanson de café-concert. Il y a aussi de jolis vers, de fort laides choses, des pièces invertébrées et d'autres amphibies ; enfin le tout est imprimé, comme le sont parfois les amusettes du *Journal de la Jeunesse*, en lignes disposées de façon curieuse, avec des vers en italique et d'autres en caractères imperceptibles. Je trouve aussi, en parcourant cet élégant recueil, une table compliquée, une pagination originale, une épigraphe de Pindare qui doit correspondre chez l'auteur à une licence ès lettres, et diverses autres choses encore.

Tout cela nous rapporte à l'heureux temps des *petites revues*, voire à l'époque plus lointaine où l'on façonnait un poème en forme de bouteille, de cascade ou de chapeau chinois. M. Suarès nous avertit que *ce livre d'Airs est pris de ceux qui sont nés sur la mer et à Paris, en 1895 et 1897*. Depuis ce temps, le poète les a sans doute incessamment retournés dans sa cervelle et, au lieu de nous donner sa moisson toute neuve et dorée, il a voulu battre, moudre, pétrir et malaxer jusqu'à ce qu'il fut arrivé à confectionner toutes ces petites pâtisseries qui, encore une fois, ne manquent pas d'agrément et, sous leur forme dernière de poèmes, forment un recueil original.

Pourtant je leur préfère les belles pages signées de M. Suarès que je lus naguère dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elles parlaient d'une *Visite à Pascal*, et, malgré leur tour qui semblait un peu pastiché, avaient une autre éloquence que ce volume de chansons agréablement biscornues... Et pour revenir à un art d'une beauté meilleure et plus certaine, je retourne à celle qui chantait sur la Terrasse avec des fleurs dans les mains et j'ouvre encore le livre de M^{me} de Noailles pour vous citer cette belle strophe :

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature,
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aie au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour.

A. GILBERT DE VOISINS

LA PROCESSION DE FURNES

M. Maurice Desombiaux a publié dans la *Meuse*, de Liège, les lignes suivantes à propos de la sortie récente de la célèbre procession de Furnes.

Cette année j'accompagnais Camille Lemonnier au Pardon de Furnes. Notre grand romancier a le dessein d'écrire une œuvre où il mettra en scène les artisans qui assument les rôles du Christ, de Marie de Magdala, de Joseph, de Marie, de Judas, de saint Pierre, du roi David, etc. Il les montrera dans le cadre de la petite ville moyenâgeuse, continuant à représenter dans la vie ordinaire les personnages qu'ils incarnent à la procession.

Les rôles ayant déteint sur les acteurs, grâce à leur foi robuste, on verra ceux-ci mettre leurs actions en accord avec le caractère des héros de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Durant le voyage d'Ostende à Furnes à travers la blonde campagne flamande, j'écoutais Lemonnier développer son projet avec l'éloquence nerveuse et colorée [qui lui est propre. Il me décrivait la procession au hasard d'anciens souvenirs. Et, dans ma pensée, le Pardon que nous allions voir prenait l'importance des représentations d'Oberammergau. Il me parlait avec enthousiasme des acteurs, dialoguant et récitant des strophes dans la langue rude et naïve de la Westflandre du temps de Van Maerlant et d'Ulenspiegel. Il me décrivait les costumes, les groupes, les scènes, dans un langage d'une saveur rubénienne. Vous savez quel peintre est l'auteur du *Vent dans les Moulins* ; son verbe a la magie des palettes les plus somptueuses. Je n'insiste donc pas.

Je fus, je l'avoue, quelque peu déçu. Tout d'abord on nous dit que certains personnages avaient disparu. Par exemple, le bourreau, tout en rouge, la tête couverte d'un voile noir, qui ouvrait la marche. La Mort a subi un sort analogue. La machination du char de l'Ascension a été modifiée. Les organisateurs se sont laissés impressionner par les sarcasmes de quelques gaudissarts venus du Nord de la France et ont sacrifié des détails pittoresques tout empreints de l'imagination naïve des ancêtres.

Mais voici la procession dans les rues de la vieille ville, aux pignons dentelés, ornés de la coquille héraldique. La voici sur la Grand'Place, toute pavée de bannières, remplie d'échoppes et de baraques où les contes de Perrault figurent sur de grandes toiles peintes. Et les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament se déroulent : C'est l'offrande d'Abraham, Moïse dans le Désert, les prophètes, les trois châtiments de David, la guerre, la peste et la famine ; l'Agneau divin, saint Jean et les bergers, l'étable, les trois mages, la fuite en Egypte, la Cour d'Hérode, Jésus et les docteurs, l'entrée à Jérusalem, la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, Pilate et les juges, la Passion et la résurrection.

Tout le génie pictural de la Flandre apparaît là. L'art de Jehan de Bruges, de Coxie, mais surtout de Pourbus, s'y révèle parmi la barbarie des groupes en bois peint, le caractère des visages, les plis et l'éclat des étoffes somptueuses ; on y voit aussi la fureur sombre, la piété farouche et horrible d'Herrera le Vieux et de Zurbaran. La pompe flamande et l'ardeur espagnole sont là mêlées. Quand passent, le long de l'église Saint-Nicolas, les noirs pleureuses et les pénitents en cagoule brune portant leurs croix, aux sons du bourdon et qu'on entend, sur les pavés, le bruit sec des bois de lances, on est saisi d'épouvante ; l'illusion est com-

plète : c'est vers l'autodafé que le sinistre cortège se dirige, l'autodafé allumé par la folie religieuse des moines espagnols et d'un roi hystérique.

Je n'entrerai point dans les autres détails et particularités de cette procession de pénitence. Comme je disais tout à l'heure, si le clergé de Furnes ne se montre pas à la hauteur de sa tâche, s'il laisse les traditions s'affaiblir et même quelque peu disparaître, nous aurons du moins la joie de voir bientôt la vieille ville, avec son beffroi, son église de Sainte-Walburge, sa Maison espagnole, sa Noble Rose, et son pardon qui sort tout frémissant du moyen-âge, revivre magnifié dans une gloire d'apothéose, grâce à notre grand écrivain Camille Lemonnier. Et ce sera, nous en sommes assurés, le second livre d'une Bible des Flandres dont nous connaissons déjà le *Vent dans les Moulins*, ce chef-d'œuvre !

MAURICE DESOMBIAUX

UN PRIX DE ROME LITTÉRAIRE

M. A. Joly, dans un article bien pensé et d'une forme hautement littéraire, préconise l'institution d'un concours équivalant, pour les hommes de lettres, au prix de Rome décerné périodiquement aux peintres, aux sculpteurs et aux musiciens. L'idée est neuve et ne manque pas d'originalité. Voici en quels termes l'auteur de cette proposition défend son projet :

« Pourquoi cette idée semble-t-elle insolite au premier abord; pourquoi apparaît-elle comme une impossibilité pratique? Les réponses à ces questions donneraient, sans doute, les plus utiles lumières sur cette sorte de crise que la littérature subit chez nous principalement et jadis un peu partout, au point de vue des résultats matériels, du juste salaire que l'Écriture, comme l'esprit moderne, réclame pour le travailleur. L'écrivain, on ne l'oserait plus contester aujourd'hui, en est un; le premier de tous, celui dont l'œuvre reflète davantage celle du Créateur, le travailleur suprême. Pourtant naguère encore son œuvre apparaît fort contestée. Rubens est l'occasion d'un décret proclamant que l'on ne déroge pas à la noblesse par l'exercice de la peinture. A un niais lui disant : M. l'ambassadeur s'amuse à peindre, il répond orgueilleusement que le peintre s'amuse à faire le diplomate. Van Dyck se mêle à la plus haute aristocratie anglaise, et pour les maîtres du pinceau, l'or ruisselle pendant que Corneille attend la maigre pension qui tarde, malgré d'immortels chefs-d'œuvre...

Il semble qu'il y ait ici en cause la forme même de l'œuvre d'art. Un tableau, une statue présente une réalisation matérielle plus facilement appréciable pour tous que l'enchantement des mots, la suprême harmonie des pensées. Un peu de cela se retrouve dans le succès des Salons, l'intérêt populaire pour ces grands livres d'images couvrant des murailles entières de leurs pages étalées. Dans les plus magnifiques musées, la foule ne va pas aux chefs-d'œuvre, mais à la curiosité des yeux. Entre le salon carré du Louvre et la plus désolante salle du Musée de Versailles, le succès auprès de l'âme peuple, surtout latine, sera pour ce dernier... Puis, Lebrun était d'une nécessité somptueuse plus immédiate que Bossuet, Corneille ou Racine. Cependant le palais d'Agamemnon n'existe plus que par Homère et le roi des rois est encore vivant dans le poème même s'il ne fut jamais ! Alors, aussi, le nom d'art avait été presque totalement accaparé par les arts du dessin; l'art verbal se confondait avec les utilités d'élo-

quence, les distractions d'amusement. Maintenant enfin, l'on s'avise qu'un mauvais tableau n'est pas plus utile qu'un mauvais poème; que le chef-d'œuvre verbal conservé par la simple copie, multipliée sans fin, est la plus certaine forme impérissable.

C'est pourquoi nous proposons le prix de Rome littéraire, malgré l'absurdité des concours; malgré l'influence détestable de toute action officielle dans l'intime activité d'âme; à seule fin de mieux convaincre les foules de l'égalité des arts. Les mots sont aussi difficiles à dompter que les couleurs, les lignes, les contours ou les tons. Celui qui ose entreprendre d'enfermer en eux le rêve humain a autant besoin qu'un autre artiste de quelques années de tête à tête avec la nature. Puis, il y aurait les envois, que l'on exposerait non seulement dans une salle, avec peut-être des récitation, comme à cette exposition du livre dont le projet excellent vient d'être annoncé; mais encore dans les journaux, qui les reproduiraient. D'anciens souvenirs nationaux importent ici; un peu de cela fut fait par nos Chambres de rhétorique, habiles à exciter ainsi l'intérêt populaire pour l'art verbal; Bruxelles avait celle qui s'appelait « Mariaskransken ». En tous cas, même impraticable, le projet est utile comme manifestation. Car ce n'est pas la dignité de leur vie cachée, et la hauteur de leur art, qui nuisent à nos admirables prosateurs et poètes d'aujourd'hui. Leur reprocher cette condition même de leur gloire serait pire que la méconnaissance. L'infatigable propagande auprès de la foule qui peu à peu, sut apprendre ainsi les noms de Van Hasselt, Lemonnier, Picard, Verhaeren, Maeterlinck, est l'effort auquel nous ne devons pas nous laisser par toutes les formes de l'activité, à toutes les heures du temps. »

Chronique judiciaire des Arts.

Sculpture artistique et Sculpture industrielle.

La quatrième chambre de la cour de Paris a été dernièrement saisie de la question, extrêmement délicate, de savoir quels sont les caractères qui séparent la sculpture artistique de la sculpture industrielle.

La distinction a son importance. Quand il s'agit de la sculpture artistique, l'action en contrefaçon n'est soumise à aucun dépôt préalable d'un modèle de l'œuvre originale. L'auteur peut poursuivre directement celui qu'il accuse de contrefaçon. Lorsqu'il s'agit, au contraire, de la sculpture industrielle, l'action en contrefaçon n'est recevable qu'autant que le modèle a été préalablement déposé au bureau du Conseil des prud'hommes, conformément à la loi de 1806 (1). C'est à l'occasion de modèles de plafond que la question a été plaidée devant la quatrième chambre de la cour. D'après les demandeurs, les modèles de plafond sont des œuvres d'art autant et plus que certains tableaux, certaines gravures ou certaines statues sans valeur esthétique, comme on en voit chez les marchands d'objets religieux.

M^e Constant, au nom des demandeurs, a soutenu que toute manifestation de l'esprit ayant quelque personnalité ou quelque originalité est une œuvre artistique.

(1) En Belgique, un arrêté royal du 10 décembre 1884, visant les articles 14 à 19 de la loi précitée, a précisé les formalités à remplir pour le dépôt des dessins et modèles industriels.

M^e Flamand, pour le défenseur, a développé avec beaucoup de talent la thèse que voici :

Le critérium qui permet de distinguer la sculpture artistique de la sculpture industrielle n'est pas le degré de perfection de l'œuvre qu'il s'agit de protéger. Ce serait transformer les cours et tribunaux en jurys de sculpture, et Dieu sait où cela conduirait ! Il y aurait parmi les magistrats des réalistes, des symbolistes, des romantiques, des classiques, etc. Les magistrats ont pour mission de trancher des questions de droit et non de faire œuvre de critique d'art. Donc, ce n'est pas la valeur intrinsèque de l'œuvre qui peut servir de critérium.

Où donc faut-il chercher ce critérium ? Le code ne s'est pas préoccupé de la nature même des choses pour en opérer le classement. Il ne considère qu'une seule chose : la destination. Une œuvre de sculpture doit-elle se suffire à elle-même ? S'agit-il, par exemple, d'une statue que l'on doit poser sur un piédestal ou sur une cheminée, c'est une œuvre artistique, fût-elle même horrible et sans valeur. Au contraire, une œuvre de sculpture a-t-elle été faite pour s'adapter à un autre objet, s'incorporer en lui ? elle prendra la nature de l'objet auquel elle est destinée. Si cet objet est industriel, l'œuvre de sculpture deviendra une œuvre industrielle. C'est la théorie de « l'accessoire suit le sort du principal ». Et cette théorie doit être étendue à toutes les œuvres, quelles qu'elles soient.

La cour, adoptant le système de M^e Flamand, a décidé, dans son arrêt, que des modèles de plafond rentrent dans la sculpture industrielle et qu'en conséquence, pour agir en contrefaçon, il faut en déposer préalablement le modèle au Conseil des prud'hommes.

(Journal des artistes.)

PETITE CHRONIQUE

Le théâtre des Galeries va rouvrir pour quelques jours ses portes à une tournée artistique, qui y donnera une série de représentations de *Nana*, la pièce tirée par Busnach du roman célèbre d'Emile Zola. Comme lever de rideau on représentera un drame en un acte de M. Céard, d'après une nouvelle de Zola : *Tout pour l'honneur*.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} A. Carlhaut, cantatrice, et de la Société chorale Modesty-Club, sous la direction de M. Henri Weyts.

La *Grande Revue*, qui tient aujourd'hui la tête des périodiques français, publie des articles inédits de voyages, histoire, économie politique, romans, nouvelles, etc. des écrivains les plus marquants de la France et de l'étranger. Toutes les écoles et toutes les opinions s'y développent en toute liberté.

Dans son numéro du 1^{er} septembre, la *Grande Revue* commencera la publication du roman attendu de Camille Lemonnier, *Les Deux Consciences*, qui se rapporte au retentissant procès de Bruges et dans lequel le public retrouvera avec plaisir les grandes qualités qui ont mis hors pair notre célèbre écrivain.

Le *Thyrse* annonce la publication prochaine des œuvres poétiques de son collaborateur Jules Roman, décédé il y a un an.

A ce propos, signalons l'effort d'art énergique et persévérant

de la jeune revue (1). Sa dernière livraison (troisième année, nos 6 et 7) contient, entre autres, un excellent article sur Gustave Geffroy par M. G. Van de Kerckhove, des vers de MM. Viane, Ansel, Ramaekers, Bource, Bodson, Boué de Villiers, et un conte dans lequel M. Georges Virrès transcrit avec une rare pénétration les sensations de la terre campinoise. Ecoutez ce début, il est d'un écrivain :

« Ils habitaient, à un quart de lieue du village, une cahute tapie entre de hauts buissons d'acacias ; une haie la ceignait de houx. Du côté du nord s'amassaient des sapinières. Les terrains s'élevaient, ondulaient vers le couchant, et les bois s'accrochaient à la dune ainsi qu'une crinière. C'était l'été. Des genêts croissaient le long du sentier menant à la cassino ; leurs cosses noires crevaient, se tordaient sous le soleil, et leurs crépitements pétillaient à chaque instant tels que des flammes. Le sablon traçait les clairs méandres de ce chemin sinuant au travers de la contrée campinoise, bordé de ronces, de prunelliers, qui enchevêtraient leurs tiges fleuries de fruits rouges et bleus. Des chênes aux branches étendues comme des bras et voûtés comme des vieillards, jalonnaient la sente, puis parfois frétilaient les ramilles de blancs bouleaux, et à droite, à gauche, le sol ou bien inculte était couvert de bruyères violâtres, ou bien des champs montraient quelques arpents d'avoines et de seigles dont les épis étaient gris et minces. On voyait d'autres lignes d'arbres, qui indiquaient d'autres routes entre les brousses et les pitoyables guérets. Ainsi jusqu'aux bois, depuis le village, les terres arables de la localité s'enclavaient, jalousement gardées, travaillées sous les sueurs, engraisées de maigres fumiers, et les tâcherons guettaient leurs parturitions, anxieux, consultant le ciel, et conjurant par des prières les éléments mauvais. »

La façade du Val-de Grâce, un des monuments les plus artistiques de Paris, va être prochainement débarrassée du voisinage des vieilles maisons qui empêchent de la voir commodément. On est en train de démolir ces masures et de rebâtir devant le Val-de-Grâce, sur des plans étudiés par le directeur des services d'architecture de la ville de Paris, une place en hémicycle s'étendant en face de ce célèbre dôme du Val-de-Grâce qui est un des chefs-d'œuvre de François Mansard.

Voici un amusant extrait de l'article que M. Edmond Harau-court a consacré dans le *Gaulois* à la *Route d'Emeraude*, de notre collaborateur Eugène Demolder :

« A parcourir ce livre, on imagine l'auteur, qui se ait debout, dans un jardin de tulipes, devant sa petite maison : il aurait déjà le joli ventre rebondi qui convient aux âmes heureuses ; il aurait les claires prunelles d'un enfant, et les roses joues d'une ménagère hollandaise, et, sur toute sa face, le bon rire accueillant du Boer qu'on n'envahit pas, car il faut, de toute logique, que cet homme soit pétri de santé, âme et corps, pour en dégager tant ! Dans le livre, on la respire et, à cause de cela, le livre est bon.

Il l'est pour d'autres qualités encore, qui sont l'imprévu des trouvailles, la justesse et l'originalité des images, la couleur ; il l'est par son odeur de terroir, sa bonne exhalaison flamande, qui nous détourne de nos rues. A quoi sert de lire, sinon à regarder ailleurs ? Ce livre est bon, parce que nous ne l'avons pas encore lu dans un autre livre, et qu'il ne nous répète pas des adultères ou des vices qu'on nous a déjà répétés mille fois. Il nous dit

(1) Bruxelles, rue du Fort, 16.

bellement de quelle façon s'ouvrirent les yeux naifs d'un grand artiste, d'un grand enfant qui se cherchait, et les étapes de sa vie — parfois rôdeur, un peu brigand, presque perdu, mais qui se retrouve, presque tombé, mais qui se relève — et cet élan vers la beauté, cette douleur candide d'une âme qui se crée : tout l'effort.

Le livre de M. Eugène Demolder est de ceux que l'on classe au bon coin de la bibliothèque et dont on dit : « Je relirai cela. »

Il n'existe pas de plus sincère éloge, car, celui-là, c'est l'égoïsme qui le décerne : et ce compliment est un acte de gratitude envers l'auteur et l'œuvre, qui en passant nous laissèrent, ne fût-ce que pour un jour, la contagion de leur santé. »

Berlin est de toutes les capitales celle qui a le plus d'hommes en bronze et en marbre, sans même tenir compte de l'allée de la Victoire, l'allée des Hohenzollern.

Le monument qu'on vient d'ériger à Bismarck porte à soixante-douze le nombre des statues érigées sur les places publiques de Berlin.

Au point de vue professionnel, ces grands hommes sculptés et coulés se subdivisent ainsi : trois hommes d'État : le comte Brandebourg, le baron Stein et Bismarck ; douze princes, onze généraux ou feldmaréchaux, dix poètes : Goethe, Schiller, Lessing, Chamisso, Körner, Kleist, Uhland, Arndt, Ruckert et Schenken-dorf ; neuf savants, neuf architectes, trois médecins, deux hommes politiques : Schultze-Delitzsch et... Waldeck — pas le Français ; et autres personnalités de moindre envergure.

Et ce n'est pas fini ; outre le monument Wagner dont nous avons parlé dernièrement, on va ériger des monuments à Haydn, à Mozart, à Beethoven, à Fichte, à Moltke et... aux pompiers de Berlin !

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

ÉDITIONS DU « COURRIER MUSICAL »

17, rue de Bruxelles, Paris.

PAUL LOCARD

LES MAÎTRES CONTEMPORAINS DE L'ORGUE

CÉSAR FRANCK, SAINT-SAËNS, WIDOR, GIGOUT,
GUILMANT, BOËLLMANN, FAURÉ, DALLIER, VIÈRNE, etc.

Prix : 1 franc.

Cette plaquette contient les photographies de César Franck,
de Boelmann, de G. Fauré.

F. BALDENSPERGER

CÉSAR FRANCK

L'homme, l'artiste, l'œuvre musical.

Avec le catalogue complet de l'œuvre musical de César Franck.

Prix : fr. 0-75.

Ces deux plaquettes seront adressées franco contre l'envoi de leur prix.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.**
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENUISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINTI.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A.MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Léon Frédéric (OCTAVE MAUS). — Restaurations et Restaurateurs (H. FIERENS-GEVAERT). — Bibliographie. *Souvenirs* (O. M.); *Éléments du solfège chanté*. — Le Tableau sous verre. — Chronique judiciaire des Arts. *La Partition d'« Alceste »*. — Petite Chronique.

LÉON FRÉDÉRIC

Si j'avais à fixer l'ancestralité spirituelle de Léon Frédéric, je serais tenté de la rechercher d'une part dans les maîtres italiens du XVI^e siècle, Botticelli, Ghirlandajo ou tel autre peintre candide et recueilli, de l'autre parmi les vieux Flamands que passionnait l'étude directe de la nature et qui, tout à la joie de peindre, trouvèrent autour d'eux, dans l'intimité familiale, les sources d'une inspiration sans cesse renouvelée. Les uns paraissent lui avoir légué, avec le souci du décor harmonieux, une inclination de la pensée vers les grâces mystiques de la beauté féminine et de l'enfance. Il tient des autres l'amour des êtres et des choses qui l'environnent et qu'il ne se lasse pas de reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude, convaincu que rien ne surpasse

en beauté la nature et que l'œuvre d'art la plus haute n'atteint pas à la splendeur d'une fleur épanouie, d'un champ de blé ondulant sous la brise, du plumage versicolore d'un oiseau, du jeu mouvant des nuées, de la fuite des eaux entre les berges gazonnées d'un ruisseau.

Eugène Fromentin a dit que l'art italien est chez lui dans toute l'Europe, excepté en Belgique, dont il a sensiblement imprégné l'esprit sans jamais le soumettre, et en Hollande, qui jadis a fait semblant de le consulter et qui finalement s'est passé de lui (1). Ce qui fut vrai pour Mabuse, le premier peintre flamand qui visita l'Italie, pour Van Orley, pour Floris, pour Coxcie, l'est aussi pour Frédéric. La double influence, en apparence contradictoire, qu'il subit, donne à son art un caractère très spécial. A la fois idéaliste et fortement imprégné de réalité, il exprime d'éternels symboles par les images les plus ordinaires de la vie. Les types dont il s'inspire sont pris au hasard des rencontres et fixés sur la toile dans la vérité naïve de leurs attitudes, de leurs gestes, de leur physionomie, avec la saveur parfois un peu âcre d'une rusticité qui contraste avec la noblesse du rôle qu'il leur assigne. En poète, Léon Frédéric transpose mentalement les visions que lui offre la nature, et sans doute quand une jeune mère lui apparaît dans les champs doit-il, par un phénomène inconscient, y découvrir la silhouette ingénue de la Madone.

On pourrait lui appliquer ce que disait dernièrement M. Saint-Georges de Bouhéliér : « Les figures que nous

(1) *Les Maîtres d'autrefois*. Belgique, Hollande, Paris, E. Plon et C^o, 1876.

contemplons dans l'univers, le poète les regarde d'un tout autre œil que nous. Il leur découvre des lignes uniquement spirituelles, et tandis qu'elles nous frappent par leur aspect physique, lui se sent simplement touché par ce qu'elles représentent d'invisible et de pur. Tout lui est bon parce que tout ne lui paraît être que le signe matériel d'une idée mystérieuse. Et quand nous ne voyons en tous les lieux du monde que des formes corporelles, éphémères et changeantes, le poète retrouve, à travers, quelque chose d'éternel, de plausible et de saint. »

Il n'y a, dans cette adaptation de la réalité au rêve, ni volonté préconçue, ni ascendant littéraire. Il suffit de causer pendant quelques moments avec l'artiste pour sentir en lui une sincérité, une spontanéité d'impressions qui écarte toute idée d'un art théorique ou spéculatif. Le peintre obéit visiblement à son tempérament et s'y abandonne avec simplicité. Des forces inconnues guident sa main, assouplie par un travail obstiné à vaincre toutes les difficultés techniques. A de très rares exceptions près, on ne pourrait trouver dans son atelier d'esquisses préliminaires à ses grandes compositions : presque toutes sont peintes directement et définitivement, avec une sûreté et une fermeté qui dénotent une singulière décision. Ses œuvres les plus importantes, qui enferment généralement un cycle d'idées métaphysiques dans des groupements de figures étudiées sur le vif, ont été commencées et poursuivies sans qu'aucun projet d'ensemble ait précédé leur exécution. Je ne loue ni ne désapprouve cette méthode : je me borne à constater un fait assez rare pour être signalé comme une des caractéristiques de l'artiste dont je cherche à analyser la personnalité.

Certaines de ses compositions n'ont même été achevées que par alluvions successives. Le *Ruisseau*, ce vaste triptyque qui fut l'une des principales attractions de la Section belge des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle, était limité, lorsque l'artiste le conçut, l'exécuta et l'exposa en Belgique, au seul panneau central. Frédéric avait voulu exprimer, par un groupe symbolique et charmant d'enfants nus s'ébattant dans la verdure, parmi les remous bruissant sur le chiste d'un ru ardennais, les voix chantantes de l'eau. Peu à peu sa pensée se compléta. Le concerto de l'onde devint une symphonie en trois parties, et à l'*Eau qui chante* le peintre adjoignit, en deux panneaux encadrant la composition centrale, l'*Eau qui tombe*, la cascade irisée du flot bouillonnant, et l'*Eau qui dort*, le lac limpide sur lequel vogue la blancheur nacréée des cygnes. Une pensée unique préside à ces trois inspirations, bien qu'elles soient nées à des époques différentes, et les éphyrdes d'une mythologie surannée y sont remplacées, dans chacune des compositions, par une joyeuse théorie de petites créatures humaines, dont les attitudes simulent la chanson, la chute et le sommeil des ondes.

Par le scrupule de l'exécution, la manière du peintre rappelle celle des maîtres gothiques. Qu'il couvre de larges surfaces de toile ou qu'il limite son cadre à un tableau de chevalet, Frédéric garde une « écriture » serrée, régulière, identique. Il n'y a pas un coin de l'œuvre qui ne soit aussi soigneusement calligraphié que les parties principales, ce qui n'a rien d'anormal chez un artiste qui se délasse, assure-t-on, des fatigues de l'atelier par de délicats travaux d'horlogerie ! Étranger aux voluptés de la « belle facture », du « morceau de bravoure », de la « coulée de pâte », indifférent aussi aux problèmes récemment posés et victorieusement résolus par certains de la décomposition de la lumière et de sa reconstitution prismatique. Léon Frédéric subordonne toute technique à l'expression de la pensée, à l'observation du caractère physique des êtres et des sites qu'il reproduit. La couleur lui apparaît plutôt comme élément expressif que comme une joie des yeux, et le rythme des lignes n'a pour lui qu'un intérêt subjectif ; celui-ci accentue la composition sans avoir par lui-même de sens ornemental. Il en résulte que les œuvres de Léon Frédéric pèchent souvent par l'équilibre comme elles heurtent les regards par les crudités d'un coloris acide ou brutal. Mais combien l'expression et, souvent, le style rachètent ces défauts ! Le temps se charge d'ailleurs d'harmoniser, d'adoucir et de fondre les colorations audacieuses du peintre. Telles œuvres de début, les *Marchands de craie* (Musée de Bruxelles), par exemple, commencés en 1882, achevés l'année suivante, ont pris une patine délicate d'un charme extrême. Selon l'expression de Marcellin Desboutsins, Frédéric aurait le droit de dire : « Je peins cinq ans d'avance ! »

Ces *Marchands de craie* demeurent l'une des œuvres capitales de la jeunesse du peintre. Né à Bruxelles le 26 août 1856, il avait, à vingt-deux ans, échoué au concours de Rome et, trois ans après, vu conférer à un rival plus heureux une bourse de douze mille francs qu'il ambitionnait en vue de poursuivre à l'étranger son initiation artistique. Des études consciencieuses sous la direction de Portaels et de Van Keirsbillek, les cours du soir à l'Académie des Beaux-Arts l'avaient armé pour la lutte : mais sans doute son art parut-il trop audacieux, trop peu conforme aux traditions d'école pour que les jurys se décidassent à lui accorder leurs suffrages. Il n'en fit pas moins le voyage d'Italie, objet de ses convoitises, grâce à la générosité intelligente de son père, et il passa sept mois, en compagnie de son ami le statuaire Dillens, à s'emplir les yeux des chefs-d'œuvre du passé en même temps qu'il exaltait son âme aux visions sereines de la nature italienne.

L'*Agonie de saint François d'Assise* (1881), actuellement à l'église des Joséphites de Grammont, bientôt suivie de la *Légende de saint François*, triptyque récemment exposé au Salon centennal de l'Aca-

démie des Beaux-Arts de Bruxelles, reflètent les impressions de ce pèlerinage d'art. Le modèle qui posa pour la figure principale de ces deux toiles était un pauvre marchand de craie qui s'en allait, dès l'aube, avec ses enfants, vendre sa marchandise dans la banlieue. C'est ce qui inspira à l'artiste la belle composition du Musée de Bruxelles, dans laquelle Frédéric a reproduit avec attendrissement, en trois épisodes, la journée du chemin-neau : le départ matinal, le maigre repas de midi pris en famille au bord de la route, le retour au foyer dans les brumes du soir.

L'existence des humbles inspira dès lors au jeune peintre une série de compositions touchantes, d'une beauté sévère, d'une éloquence dénuée de rhétorique : *Les Femmes à loques* (1883), *La Noël à l'hospice des vieillards* (1884), *La Vieille Servante* (1885) (1), vraiment émouvante dans sa détresse, *Le Repas des funérailles* (1886) (2), *Les Boëchelles* (même année) (3), *Les Ages du paysan* (1887), vaste composition en cinq panneaux, peuplée d'une multitude de personnages dont chacun a été scrupuleusement exécutée étudié d'après nature.

(A suivre.)

OCTAVE MAUS

RESTAURATIONS ET RESTAURATEURS

Dans un article énergique et virulent, notre collaborateur H. Fierens-Gevaert, poursuivant dans la *Chronique des arts* la campagne qu'il a entamée dans l'*Art moderne*, secoue l'école de Saint-Luc et malmène les restaurateurs de monuments publics qui, en Belgique, s'évertuent à regratter si soigneusement toutes les pierres usées par les années que nos villes n'auront bientôt plus aucun vestige d'ancienneté.

« Nous avons, dit-il, le malheur de posséder en Belgique une « école d'art » dite école de Saint-Luc, où les jeunes architectes, sculpteurs, peintres s'exercent exclusivement à imiter les styles morts, particulièrement le roman et le gothique, jadis si florissants dans les provinces wallonnes et flamandes. Cet institut archéologique forme un nombre considérable d'élèves, souvent habiles, mais qui ne possèdent aucun des dons de l'artiste. Toute originalité est morte pour eux. En auraient-ils conservé la moindre parcelle, qu'ils chercheraient avec soin à l'éteindre pour réaliser l'idéal du parfait copiste prêché par leurs maîtres. Ils ne conçoivent point la possibilité d'une création personnelle. Ils sont vieux de trois ou quatre siècles. Ils vivent dans un passé lointain. Leur travail a quelque chose de funéraire. Et ils sont ainsi plusieurs centaines à enrayer la vie dans l'art de leur pays, à recevoir des sommes considérables pour leurs besognes néfastes, tandis que les vrais artistes obtiennent avec peine quelques misérables subsides. Car c'est dans les ateliers ou classes de cette académie du pastiche que se recrute la légion compacte des restaurateurs belges.

Les élèves de Saint-Luc ont une carrière assurée. Ils restaurent

les églises, les reconstruisent au besoin entièrement dans le style ancien, taillent des autels, exécutent des retables, des peintures murales, en s'inspirant des « meilleurs modèles ». Leurs travaux corrects sont mortellement ennuyeux. On en trouve partout ; c'est une obsession. Cette imitation servile est, en réalité, un acte de parfaite déloyauté. On ne ravit pas aux morts leur idéal de beauté avec un cynisme aussi tranquille. Cela révolte, et l'on se prend à regretter le « mauvais goût » du siècle dernier en présence de ce néant, de cette impuissance, de ce vide funèbre. Je suis de l'avis de Flaubert, qui pensait qu'avoir du mauvais goût, c'est encore avoir de la poésie dans la cervelle. Or, nos bons pasticheurs belges s'appliquent précisément à tuer toute la poésie des vieux monuments de leur pays. Les stucs, les applications de bois peint, de marbres blancs et noirs, tout ce faux décor, derrière lequel les jésuites cachaient les pierres gothiques, ont moins défiguré les églises de la Belgique que les respectueuses et mortelles reconstitutions des architectes modernes.

Assez de théories ; passons aux faits.

L'une des façades de l'église du Sablon, à Bruxelles, vient d'être complètement grattée, nettoyée, réparée. Elle est d'une blancheur éclatante. Plus la moindre trace de poussière dans les crochets, les pinacles, les moulures. Les bourgeois et les ménagères s'émerveillent de cette propreté. Plus la moindre dégradation, plus la moindre brisure ; cela sort d'une boîte. Impossible de rêver pâtisserie plus charmante, plus fondante ; c'est la crème des restaurations. On assure que toute l'église subira le même sort. En attendant, la façade nouvelle « hurle » à côté des anciennes. A Sainte-Gudule, on a placé sur un portail latéral une Vierge, toute fraîche, qui paraît bien ennuyée de se trouver si en vue dans un décor vétuste. Il y a un certain nombre d'années, Sainte-Gudule avait déjà été mise dans un état pitoyable ; les arêtes des gâbles, des pignons, des pyramidions avaient été considérablement amincies ; on avait voulu rafraîchir le monument. Ces bonnes traditions se perpétuent.

Il n'y a pas que les églises... Les édifices civils n'échappent point à ce vandalisme conservateur. On a entièrement reconstruit le beau chemin de ronde du magnifique burg des comtes de Flandre : 's *Gravensteen*, conservé à Gand. Il y a deux ans, en signalant ce superbe type de l'architecture militaire du XIII^e siècle, nous avons supplié les architectes de ne point toucher aux échaugettes si joliment posées sur la muraille d'enceinte. Elles ont été impitoyablement refaites. Nous avons eu tort de nous en mêler. sans doute. Les restaurateurs n'aiment point que l'on mette le nez dans leurs affaires. Notre prière aura fouetté leur zèle réparateur. Notez qu'on les avait chargés tout simplement de désencombrer les ruines du manoir comtal. Ils n'ont pas encore reconstitué le donjon. Ne désespérons point ; cela ne saurait tarder et le château des Comtes sera bientôt un « vestige » aussi odieux que le *steen* de Gérard le Diable, autre monument de Gand restauré jadis d'une manière abominable.

Les villes flamandes rivalisaient autrefois de zèle pour élever des édifices plus somptueux les uns que les autres. Aujourd'hui elles s'enorgueillissent, semble-t-il, de dépenser beaucoup d'argent pour les restaurations ou d'en faire dépenser par le gouvernement. Louvain ne veut pas se laisser éclipsé par Gand. On y restaure abondamment : les chœurs de l'église Saint-Pierre et tout un côté de l'hôtel de ville. Cette exquise maison communale avait été bien malmenée par les arrangeurs officiels il y a quarante ou cinquante ans. On posa sur les consoles de la façade princi-

(1) Au Musée du Luxembourg.

(2) Au Musée de Gand.

(3) Au Musée d'Anvers.

pale de hideuses statues que l'on prétendait inspirées par un « intelligent souci archéologique ». Aujourd'hui, pour éviter ces erreurs, on reconstruit une façade depuis le sol jusqu'à la pointe extrême du pignon. Et tout Louvain applaudit. A Malines on nettoie, on amenuise l'énorme tour de Saint-Rombaut. Sans doute la trouve-t-on un peu lourde. On cherche à lui donner un air coquet, aimable. On la corrige, on lui voudrait de belles manières...

A la très grande rigueur, et avec d'innombrables réserves, on peut admettre que des églises encore livrées au culte et des monuments civils habités par des administrations soient restaurés. Mais où la raison se perd, où l'on ne trouve plus l'ombre d'explication, où l'on se sent en présence d'une négation absolue non seulement de l'art, mais du plus simple bon sens, c'est devant les *restaurations de ruines* ! On restaure les ruines des célèbres abbayes d'Aulne et de Villers. C'est un crime, une profanation. Il n'y a donc personne en Belgique, parmi les membres du gouvernement et des commissions compétentes, pour sentir le profond ridicule qui s'attache à la réunion de ces mots : *restauration de ruines* ! Une ruine restaurée est-elle encore une ruine ? N'est-ce pas proprement une aberration de vouloir arranger, relever, rejointoyer, ravalier de vieilles pierres dont la séduction consistait précisément dans un désordre imprévu, qui tiraient leur charme tragique de leurs blessures mêmes, des traces de la dévastation et du temps ? Et ne sait-on pas que l'on détruit la beauté des paysages environnants — ceux de Villers et d'Aulne sont admirables — en se livrant à ces reconstitutions sacrilèges ?

A Villers, le chœur de l'église abbatiale est occupé par un énorme échafaudage qui ne disparaîtra peut-être plus. Ne vaudrait-il pas mieux que les murailles fussent perdues ? Un rédacteur du *Petit Bleu*, de Bruxelles, écrivait ces jours-ci : « Il y a dans le chœur de l'église un formidable échafaudage, dressé là depuis le commencement des travaux, qui a dû coûter cher, qui n'a, paraît-il, jamais servi et qui est aujourd'hui si moussu, si moisi, qu'aucun entrepreneur soucieux de la vie humaine n'oserait permettre à ses ouvriers de s'en servir. »

La restauration de l'abbaye d'Aulne est conduite avec science, je n'en disconviens pas. Mais quelle joie a-t-on à contempler les immenses câbles qui traversent l'église et retiennent les meneaux des grandes ogives ? Quel plaisir d'art peut-on éprouver à voir des tronçons de colonnes rangés symétriquement dans les nefs ? Les corniches du chœur et du transept sont égalisées, certaines voûtes sont reconstruites. Ce n'est plus une ruine, ce n'est pas une reconstitution. En réalité, on a l'air de visiter un chantier de construction abandonné depuis la veille par les marbriers et tailleurs de pierre. L'église est devenue un local idéal pour conférences sur l'art du moyen âge.

Mais c'est à la ville de Saint-Trond que revient la palme. L'église Saint-Martin a été tout simplement détruite et on a construit une nouvelle église « romane » à la place ! Au moins là on n'a pas cherché les compromis ; on a agi avec une franchise cynique.

Si l'on ne fait cesser promptement ces massacres, la Belgique monumentale ne sera bientôt plus qu'un cimetière archéologique. »

H. FIERENS-GEVAERT

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs, par PHILIPPE ZILCKEN. Paris, H. Floury.

Quand un peintre prend la plume, il ne manque pas de vêtir sa phrase de couleurs harmonieuses, de la parer des séductions qu'il est accoutumé de demander aux ressources de sa palette. Ainsi en est-il de M. Zilcken, dont les *Souvenirs* sont, avant tout, l'un artiste fervent et sensible à toutes les manifestations de la beauté. Qu'il nous parle des eaux-fortes tragiques de Marius Bauer ou du séjour de Verlaine en Hollande, qu'il évoque la promenade qu'il fit sur la plage de Scheveningue en compagnie de Berthe Bady ou l'excursion en Zélande dont le souvenir paraît, grâce au charme d'une aimable Parisienne dont il fut le cicerone empressé, lui être demeuré particulièrement vivace, c'est le pittoresque des choses et leur secrète résonance dans son âme qui l'émeuvent. Le paysage encadre ses sensations, se mêle à elles pour les intensifier. Et telle de ses impressions de nature, *En hiver*, par exemple, vaut, par la fidélité de la transcription littéraire, la plus colorée de ses pointes sèches.

Des détails sur la reine Sophie, chez qui l'artiste fréquenta dans sa jeunesse, une intéressante correspondance de Félix Buhot, l'un des graveurs les plus remarquables de ce temps, ajoutent au volume un élément documentaire et lui confèrent une valeur spéciale.

L'édition réservée aux amis de l'auteur contient, en outre, un douloureux récit : celui de la mort d'un enfant. A l'émotion avec laquelle ce morceau est écrit, il est aisé de reconnaître que c'est la souffrance paternelle qui l'inspira. La sensibilité de l'artiste se double ici d'une sensibilité humaine plus aigue et qui nous touche davantage encore : la pièce est tout imprégnée de l'amertume des larmes et l'écho y résonne des plus profonds sanglots.

O. M.

Éléments du solfège chanté et 61 chants faciles à une ou à deux voix à l'usage des Écoles primaires, etc., par ERNEST GEERAERD. Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}, et Enghien, Edmond Duwez.

M. Ernest Geeraerd vient de publier la méthode de solfège dont il se sert dans l'école où il donne aux enfants les premières notions de musique. Ce petit livre, dans lequel l'auteur applique à la notation sur portée quelques-uns des procédés galiénistes, constitue un cours élémentaire clair et pratique et peut être recommandé aux établissements d'enseignement pour servir de début aux études musicales.

LE TABLEAU SOUS VERRE

Au Musée du Louvre, on s'occupe, depuis quelque temps, de mettre sous verre tous les petits tableaux qui sont sur les cimaises, à portée de la main des visiteurs. Cette nouvelle mesure s'inspire d'une intention louable, comme toutes celles qui ont pour objet de protéger les œuvres d'art et d'assurer leur conservation. Et, cependant, faut-il y applaudir ? Nous le saurons seulement dans quelques semaines, quand l'essai aura été fait sur un certain nombre de toiles. Mais, ce qu'on peut prévoir, c'est que ce petit événement sera fort discuté. Les personnes qui ont visité les

musées de Berlin et de Londres, où toutes les peintures sont sous glace, ont pu constater les avantages de cette manière de faire. Les tableaux n'ont pas seulement à redouter la sottise des malveillants, la familiarité des amateurs indiscrets et la gesticulation excessive des esthètes discoureurs. Ils ont à craindre le plumeau ou le torchon des gardiens trop consciencieux, qui laissent parfois, entre deux empâtements, une plume ou un fil, regrettable témoin de leur zèle un peu brutal. Ils peuvent encore souffrir de la poussière, de l'humidité, surtout de la sécheresse produite par les calorifères, dans les pays qui ne jouissent pas, comme Madrid, d'un climat exceptionnellement favorable. La vitre protège très efficacement la peinture contre la plupart de ces dangers; il est aisé de s'en rendre compte à Berlin et à Londres où la plupart des tableaux sont dans un merveilleux état de conservation. D'autre part, ces avantages sont balancés par quelques inconvénients. Rien ne s'éclaire plus mal qu'une peinture placée sous verre : les visiteurs de la National Gallery savent combien il est difficile de trouver l'unique point d'où l'on peut distinguer au travers de la glace, autre chose que sa propre image, celle des frises du parquet ou celle des cadres appendus à la muraille opposée. Il est vrai que ce sont surtout les grandes toiles qui se transforment ainsi en véritables miroirs et que l'inconvénient est moindre pour les petits tableaux que, avec un peu de patience, on finit toujours par découvrir. Il est donc permis d'espérer que la nouvelle mesure prise au Musée du Louvre, — à condition qu'on ne la généralise point, — pourra concilier l'intérêt de l'art et celui du public.

(*Journal des Débats*)

Chronique judiciaire des Arts.

La Partition d'Alceste.

Un chef d'orchestre a-t-il le droit de retenir jusqu'au paiement des honoraires qui lui sont dus une partition qui lui a été confiée en vue de l'exécution d'un opéra? Cette question, assez exceptionnelle, vient d'être tranchée affirmativement par la Cour d'appel d'Amiens jugeant, toutes chambres réunies, en audience solennelle.

M. Damaré, chef d'orchestre, avait été engagé en 1893 par M. Baudier de Royaumont, pour faire représenter *Alceste* de Gluck. Mais après quelques répétitions, M. Baudier de Royaumont renonça à ses projets. M. Damaré lui réclama paiement de 800 francs d'honoraires, pour le travail préparatoire resté sans suite et l'assigna en outre en dommages-intérêts pour rupture de contrat.

Devant le tribunal de commerce de la Seine, M. Baudier de Royaumont actionna reconventionnellement le chef d'orchestre en restitution de la partition d'*Alceste* et en 2,000 francs de dommages-intérêts. Le tribunal repoussa cette dernière demande, mais condamna M. Damaré à restituer la partition contre paiement des sommes réclamées par lui, à savoir 800 francs pour honoraires et 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Appel fut interjeté de cette décision par M. Baudier de Royaumont, qui soutint que le matériel d'*Alceste* n'avait pas été remis au chef d'orchestre à titre de gage et que dès lors ce dernier ne pouvait être admis à exercer sur lui le « droit de rétention. »

Le 27 juillet 1896, la Cour d'appel de Paris confirma la décision des premiers juges. M. Baudier de Royaumont se pourvut

alors en cassation. Par arrêt du 25 mai 1898, la Cour suprême cassa l'arrêt de la Cour d'appel et renvoya l'affaire devant la Cour d'Amiens qui, le 13 juin dernier, s'est prononcée en faveur du chef d'orchestre. D'après elle, le créancier qui détient une chose, par suite et comme conséquence de la convention même dont l'exécution a donné naissance à sa créance a le droit de retenir cette chose jusqu'à ce que le montant de la dette lui ait été réglé.

Dans l'espèce, la créance de M. Damaré résulte évidemment de la convention intervenue entre lui et M. Baudier de Royaumont. Celui-ci ne lui a remis la musique d'*Alceste* que pour lui permettre de remplir les obligations que la dite convention lui imposait. Dès lors, c'est à juste titre que les juges ont reconnu au chef d'orchestre le droit de conserver la partition entre ses mains jusqu'au paiement intégral de ce qui lui est dû.

En conséquence, la Cour confirme le jugement du tribunal de commerce de la Seine et condamne M. Baudier de Royaumont à l'amende et aux dépens d'appel.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

César Franck, l'artiste et son œuvre, par F. BALDENSPERGER. Extrait du *Courrier musical*, 17, rue de Bruxelles, Paris. — *Le Tableau de Tomyris et Cyprus au Musée de Berlin et dans l'ancien palais épiscopal de Gand*, par GEORGES HULIN. Extrait du *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*. Gand. Imp. Van Doosselaere.

Musique.

Tarentelle pour violon et piano (pièces poétiques, n° 6), par AD. HERMANN. Paris, Mackar et Noël. — *Caprice*, par J. DANBÉ. — *Réverie*, par ARMAND PARENT. — *Le Jardin des Chansons*, recueil de douze chansons avec accompagnement de piano; paroles de J. LEDENT, musique de CH. RADOUX. Liège, boulevard Piercot, 29. — *Méharis*, pièce pour piano, par PIERRE COINDREAU. Paris, Hachette et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

La deuxième campagne de la direction Kufferath-Guidé, à la Monnaie, commencera le 5 septembre prochain.

Voici le tableau complet du personnel :

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fr. Ruhlmann, chef d'orchestre; Ch. De Beer, régisseur général; F. Dimitri, régisseur inspecteur; Léon Herbaut, régisseur; G.-G. Saracco, maître de ballet; P. Ambrosiny, régisseur de ballet; Nicolay, Kochs et Vandenbroeck, pianistes-accompagnateurs; H. Bodart, costumier-dessinateur; J. Feignaert, costumier; M^{me} Delvallée, costumière; MM. Bardin, coiffeur; Colle, armurier; Bullens, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur de l'abonnement; F. Evenspoel, chef machiniste; Devis & Lynen et A. Dubosq, peintres décorateurs.

Chanteuses : M^{me} Felia Litvinne (en représentation); M^{mes} Elise Landouzy, Marie Thiery, Alice Verlet, Jane Dhasty, Claire Friché, Jeanne Paquot, Marguerite de Véry, Jane Maubourg, Feltesse-Ocsombre, Georgette Bastien, Harriet Strasy, Adrienne Tourjane,

Emilie Dalmée, J. Bennda, Céline Nisolle, Legenisel, Jeanne Mercier et Anna Loriaux.

Ténors : MM. Imbart de la Tour, Ch. Dalmorès, Léon David, E. Forgeur, L. Henner, V. Caisso, L. Disy, G. Colseaux et Gillon.

Barytons : MM. Henri Albers, I. Séveillhac, C. Badiali, Maxime Viaud, Grossaux et Eug. Durand.

Basses : MM. H. Sylvain, Pierre D'Assy, Belhomme et Danlée.

Coryphées : M^{mes} Piton, Patrice, Petignot, T. Kohl, J. Kohl, et Derudder; MM. Vandermies, Verheyden, Van Acker, Debot, Deville et Krier.

Danseuses : M^{mes} Carlotta Brianza, Aïda Boni, P. Charbonnel, Adèle Crosti, A. Pelucchi, Paulette Verdoot et I. Ronzio.

Danseurs : MM. Ambrosiny et J. Duchamps.

Huit coryphées, 32 danseuses, 12 danseurs.

Orchestre : 85 musiciens; musique de scène : 1 chef et 20 musiciens.

Choristes : 86

Vingt machinistes; 30 habilleurs et habilleuses; 40 employés, placeurs et ouvreuses.

Les demandes d'abonnement sont reçues au bureau de location, tous les jours, de midi à 4 heures. Elles peuvent se faire également par lettre adressée à la direction

Sont reçues également les demandes d'abonnement aux premières. Les inscriptions pour ces abonnements se font pour toute la durée de la saison, c'est-à-dire pour huit mois.

Lohengrin servira vraisemblablement de spectacle de réouverture avec M^{me} Litvinne et M. Dalmorès.

Puis viendront la *Muette*, *Rigoletto*, la *Traviata*, *Manon*, les *Huguenots*, *Lakmé*, le *Barbier*.

Dès le début de la saison l'on se mettra également aux études d'*Iphigénie en Tauride*. M. Gevaert a renoncé à faire en Grèce un voyage depuis longtemps projeté afin de pouvoir présider aux répétitions.

L'œuvre de Gluck sera interprétée par M^{me} Bastien (Iphigénie); M^{lle} Friché (Diane); M^{mes} Feltesse et De Véry (les prêtresses); M. Imbart (Pylade); M. Albers (Oreste); M. Viaud (Thoas).

Aujourd'hui dimanche, au Waux-Hall, concert extraordinaire avec le concours de M^{le} Maubourg, des théâtres de la Monnaie et de Coxynt-Garden.

A partir d'aujourd'hui dimanche, jusqu'au 15 septembre, M. Henry Cassiers exposera, dans les salles de l'Académie à Termonde, une série d'aquarelles, affiches et reproductions diverses.

Le Cercle artistique de Termonde — présidé par M. Oscar Schellekens, avocat — organise en même temps une tombola qui comprendra des œuvres de M. Cassiers et d'autres acquises lors de la récente exposition de MM. Brocckaert et Gorus.

En souvenir de sa sœur, M^{le} Euphrosine Beernaert, M. Auguste Beernaert vient de faire plusieurs dons importants à différents musées du pays.

Au musée de Bruxelles il a donné l'*Entrée du couvent de Scheut* — œuvre de l'artiste — et le médaillon en bronze de la défunte, par De Vigne.

Au musée des Académiciens d'Anvers, le buste en marbre de M^{le} Beernaert (qui était membre de l'Académie anversoise).

Au musée de la ville d'Ostende, où elle était née, M. Beernaert a fait don de deux tableaux et de trois études de la défunte.

Enfin, le musée de Namur a reçu également un tableau.

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des Monuments et de ses Correspondants aura lieu le lundi 7 octobre prochain. L'Assemblée préparatoire se tiendra le samedi 5 octobre, à 2 heures de relevée, avant la réunion hebdomadaire de la Commission royale.

La réunion du 7 octobre se fera au palais des Académies, dans la salle de marbre, à 4 h. 3/4 de relevée.

L'ordre du jour porte entre autres :

Les formes de structure simulée que l'artiste conçoit pour exprimer son impression personnelle doivent-elles jouer le rôle principal dans l'aspect des monuments ?

Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique ?

En outre, s'il a été possible au baron Béthune de terminer son travail sur les vitraux, l'assemblée pourra s'occuper de la seconde partie de cette question, savoir :

En ce qui concerne notamment le vitrail coloré, conditions essentielles auxquelles doivent satisfaire : a) la qualité du verre; la technique; b) le style et sa correspondance avec celui de l'édifice; c) l'iconographie et la science archéologique; d) la translucidité et l'harmonie des couleurs au nombre desquelles la dominante; e) les grandes parties du vitrail, savoir : le dessin et l'architecture de la portion principale; le réseau.

Dimanche a été inauguré à Plombières le monument du peintre paysagiste Louis Français, qui débuta comme garçon de magasin chez un libraire en 1830.

Élève de Gigoux et de Corot, il exposa son premier tableau au Salon de 1837. L'éminent artiste avait obtenu la médaille d'honneur en 1878 et en 1890 et une de ses principales œuvres appartient au Musée du Luxembourg.

Le monument, œuvre du sculpteur Peynot, se compose d'un socle pyramidal que supporte un soubassement taillé en granit bleu des Vosges et qui est couronné du buste en bronze de Louis Français. En avant du socle, une figure de femme, enveloppée de draperies flottantes, rêve, le doigt à la tempe, caressée par les rameaux d'un chêne; elle symbolise la forêt, silencieuse et recueillie, où Français aima tant à planter son chevalet; à sa gauche, un enfant, embouchant la double flûte champêtre, personnifie le printemps.

Le monument élevé à la mémoire de Claire-Hippolyte Clairon, une des plus grandes artistes de l'art dramatique français, a pu être inauguré enfin dimanche à Condé-sur-Escaut, — dont les habitants ont longtemps refusé de laisser édifier dans leur ville l'œuvre qui devait rappeler la naissance à Condé de cette « femme de mauvaise vie » !

Le monument de la Clairon, œuvre du sculpteur Gauquié et de l'architecte Guillaume, se compose d'une gaine portant sur un large cartouche Louis XV le nom de la Clairon. De chaque côté du cartouche, des amours joufflus tendent à l'artiste des couronnes et des guirlandes de fleurs. Sur le socle est accroché le masque tragique. Au sommet, le buste de la comédienne.

On vient de retrouver à Florence, dans l'une des chapelles de l'église San Marco, une belle fresque de Pietro Cavallini, l'un des

meilleurs élèves de Giotto, représentant l'Annonciation. Cette fresque, qui se trouvait cachée derrière une boiserie, est apparue en grande partie intacte; seule la partie supérieure a été badigeonnée et regrattée.

On nous écrit de Caunterets (Hautes-Pyrénées) :

Il n'est bruit dans notre mondaine station pyrénéenne que d'un merveilleux concert auquel quelques rares privilégiés pourront assister : MM. Jean et Edouard de Reszké, Albert Saléza, Dupeyron, Fournets, Alvarez et M^{mes} Melba, M. Lafargue, Emma Calvé et notre petit rossignol belge, M^{me} Mariette Sully, offriront à leur médecin thermal, le docteur Meillon, un concert de reconnaissance.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

MUSIQUE NOUVELLE

éditée par M. E. DEMETS, 20, rue des Marais, Paris.

MAURICE ALQUIER. *La Folle* (G. de Clérambault), chanson. Mezzo-soprano. Prix : 5 fr.

Id. *Ballade de la reine morte d'aimer* (Roland de Marès). Prix : 5 fr.

A. BERTELIN. *Premier beau soir* (E. Lorient-Lecaudey). Ténor. 5 fr.

CH. BORDES. *Pensées orientales* (Jean Lahor). Baryton. Prix : 6 fr.

PIERRE COINDREAU. *Larmes*. Mezzo-soprano. Prix : 6 fr.

Id. *Nocturnes maritimes*, poésie avec adaptation musicale (*). Prix : 9 fr.

MARCEL LABEY. *Sonate pour piano* (*). Prix net : 8 fr.

Id. *Rondel de Charles d'Orléans*. Prix : fr. 4-50.

Id. *De sa grande amyie*, rondel (Clément Marot), Prix fr. 4-50.

EUGÈNE LACROIX. *Cinq mélodies de Paul Verlaine*. Prix net : 5 fr.

Id. *La Mère* (Victor Debay). Prix net : fr. 1-50.

Id. *Près du soir le jour se repose* (A. Belessort). Basse. Prix : 6 fr.

Id. *Ruisseau sous la feuillée*, pour piano. Prix : 6 fr.

Id. *Fantaisie-Sarabande* pour piano. Prix : 9 fr.

E. MOUILLÉ. *Pièce humoristique* pour piano. Prix : 5 fr.

MAURICE RAVEL. *Pavane pour une infante défunte* (piano). 6 fr.

Id. *D'Anne qui me jecta de la neige*, épigramme (Clément Marot). Prix : 5 fr.

Id. *D'Anne jouant de l'espinette*, épigramme. Prix : 5 fr.

RHÉNÉ-BATON. *Prélude en ré mineur* (piano). Prix : fr. 7-50.

Id. *Étude en la mineur* (piano). Prix : 5 fr.

Id. *Sérénade fantasque* (piano). Prix : 9 fr.

AUGUSTE SÉRIEYX. *Soir d'hiver*, mélodie (piano et chant) (*). Mezzo-soprano. Prix : 5 fr.

Id. *Sans rien dire*, mélodie (G. Audigier). Baryton. Prix : 5 fr.

(*) Exécutée aux concerts de la *Libre Esthétique*.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN** & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Léon Frédéric (*suite*) (OCTAVE MAUS). — L'Art russe (H. FIÉRENS GEVAERT). — Dramaturgie rustique (OCTAVE MAUS). — Le Goût. — Un curieux monument (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

LÉON FRÉDÉRIC ⁽¹⁾

La série de dessins intitulée *Le Lin et Le Blé* (1888-1889) embrasse, en un cycle de compositions qui ont le charme de la vie rustique instantanisée, le poème agreste de la Toile et du Pain. C'est une des œuvres dans lesquelles le peintre affirme avec le plus d'éloquence sa personnalité. A ce titre, elle mérite d'être analysée en détail.

M. Frédéric décrit dans ses avatars successifs ces deux choses simples qui sont à la base de la nourriture et du vêtement, c'est-à-dire de la Vie humaine : le Blé et le Lin ; chacune des transformations qu'elles subissent

lui offre le prétexte d'une scène tantôt animée et joyeuse, tantôt émouvante et pathétique.

Ici, dans un paysage vallonné, ourlé par la forêt, les bœufs, d'un effort cadencé, traînent la herse qui ameublira la terre préparée à recevoir les semailles. A l'arrière-plan, le soc de la charrue s'enfonce plus lourdement, creusant un sillon profond dans les vapeurs grises du matin auxquelles les attelages haletants mêlent leur haleine. Là, arc-bouté dans un geste violent d'effort, un paysan pèse de tout son poids sur le rouleau destiné à tasser le sol où vont germer les semences. Puis, c'est l'été. Sous le vaste ciel lumineux le lin a mûri, et voici que les filles du village, courbées en deux, l'arrachent et le lient par gerbes. Dans un hangar sombre, à coups de fléau rythmiques, loin des ardeurs du soleil dont quelques flèches percent seules la toiture disjointe, l'homme et la femme battent la récolte, tandis qu'une jeune fille vanne méticuleusement les graines qui formeront la moisson future. Par bottes, le lin est étendu sur la prairie où il subit l'opération du « rouissage ». Puis on le reprend, on le broie dans des malaxeurs spéciaux, en plein air, aux portes du village, tandis qu'autour des bonnes femmes affairées les enfants déroulent les anneaux d'une ronde joyeuse. Le peignage se fait à l'intérieur, dans l'intimité de la chambre qu'anime le tic-tac monotone de la vieille horloge. A l'intérieur aussi, au cours des veillées d'automne, sur les rouets-rapides, passant des quenouilles échevelées aux doigts humectés des fileuses, la plante s'allonge en fil que le tisserand, derrière son métier à bras, tout cassé et tout las, va mettre en œuvre. Et bientôt la blancheur du

1) Suite. Voir notre dernier numéro.

linge, vivifiée par l'eau dont les femmes l'arroseront avec abondance, éclatera sur les prés, proche la rivière, tandis que s'empresseront les filles du pays au blanchissage. Dans le calme d'une scène rustique et paisible, un dernier épisode clôt cette série idyllique : la tiède après-midi tombe sur le laborieux groupe féminin qui coud, qui découpe, qui ajuste les pièces. D'un mouvement charmant, l'une des ouvrières enfle l'aiguille, une autre taille dans la toile à coups de ciseaux méthodiques. Les pignons des maisons et le clocher pointent, au loin, dans les arbres, ramenant toujours le *leitmotif* du foyer parmi les symboliques visions créées par l'artiste.

Le *Blé*, divisé comme le *Lin* en onze compositions offrant ingénieusement le tableau graphique de ses modifications successives, est traité avec une égale sûreté, d'un crayon volontaire et précis, mais dans une coloration plus tendre, plus blonde, semble-t-il, que les scènes qui symbolisent les étapes du vêtement. Dans la gloire de l'aube, le Semeur lance à la volée le grain parmi les labours fumants, emplis de l'animation des attelages de chevaux et de bœufs. On aperçoit le village, un chétif village d'Ardenne tapi dans un pli de terrain, et la rivière, et le pont que traverse une route blanche, allongée en serpentins jusqu'au hameau voisin au delà duquel se perd, à l'infini, l'horizon boisé. La moisson est levée : voici les Faucheurs. L'un d'eux, accroupi, martelle à coups réguliers l'acier courbé en croissant. Un autre, d'un geste lent, essuie, du revers de sa manche de chemise, son front ruisselant. Mais la menace d'un ciel chargé d'orages pèse sur les campagnes. Actifs, hommes et femmes se hâtent de lier les gerbes et de les dresser. Le ciel est rasséréné, il faut charrier. Les bottelées sont prêtes ; toute la population est sur pied. Et tandis que les moissonneurs assujettissent au moyen de la longue perche et de la chaîne le précieux chargement, les fillettes s'empressent autour du chariot, glanant les derniers épis. Bientôt celui-ci est amené dans la grange. Sur le faite, un aouïeron saisit les gerbes de blé du bout de sa fourche et les lance aux femmes enfouies dans la paille jusqu'à mi-corps. Celles-ci les repassent, à bras tendus, aux hommes installés sous le pignon, tout au haut du grenier, dans l'enchevêtrement des solives que coupe, dans la pénombre, la ligne verticale des échelles. Et quand tout est rempli, que s'entasse jusqu'au ciel la lourde moisson dorée, le battage commence, le battage rythmique des fléaux tombant en cadence, un à un, sans précipitation, sur l'aire sèche et sonore. Huit gars solides, jeunes et vieux, s'empressent à la besogne. Ils sont en sabots ; ils ont mis bas la veste, et leur effort s'exhale dans un nimbe lumineux. Les corps apparaissent, dans le clair-obscur du porche, puissamment silhouettés, sans vains souvenirs classiques. C'est l'humanité telle qu'elle est, avec l'usure du travail, avec la déformation amenée par le labeur incessant, avec la grandeur épique,

aussi, de l'homme qui lutte et qui vainc. Après avoir, à coups de fléau, retiré le blé de son alvéole, on le vanne. Le tarare est là. Un homme apporte sur son épaule le décalitre, en verse le contenu dans l'orifice, tandis qu'une poussière âcre se répand dans la grange. Un autre met l'appareil en mouvement. A l'avant-plan, le froment s'amoncèle en monceaux d'or fauve que la meule du moulin voisin va bientôt écraser. Déjà le meunier et ses aides, tous blancs, vident dans les entonnoirs animés de mouvements saccadés les sacs de blé qu'on vient d'apporter. Sous les poulies et les courroies de transmission en activité, dans le jour tamisé des vitres blanchies, le blé coule des sacs, emplit l'interstice des lourdes pierres qui le broient lentement, et le voici enfin, farine impalpable, prêt à servir d'alimentation.

Les trois dernières compositions, le Pétrin, l'Enfournement et le Repas de famille, sont les plus belles et les plus complètes de cette belle série. Elles attestent chez M. Frédéric un artiste maître à la fois de sa pensée et de sa main. Dans l'une, debout devant l'âtre où bout la marmite sur un feu de brindilles, une femme pétrit la pâte chaude et la moule dans des formes disposées sur le sol. L'aïeule entre, appuyée sur une jeune femme, tandis qu'une jeune fille s'occupe, à l'avant-plan, de démêler la chevelure d'un enfant. Le tableau est d'une simplicité de lignes, d'une éloquence de gestes et de traits tout à fait attirants. Là, c'est le Four. La boulangère enfourne, un à un, les pains que lui apportent les jeunes filles du voisinage. Et celles-ci attendent leur tour, leur pain sur la hanche, avec une grâce antique, les yeux fixés sur un groupe d'enfants joueurs. Toute la quiétude rustique, tout le charme nonchalant des campagnes emplissent cette scène, composée avec un art parfait et menée à bien, sans une défaillance, comme un tableau précieux, bien qu'il ne s'agisse que d'un carton décoratif. Enfin, c'est le Repas, la table de famille qui réunit dans l'intimité de la chambre claire, au moment de l'éparpillement quotidien ou après le retour au nid, petits et grands, jeunes et vieux. Une femme, adossée à la cheminée, coupe le pain en tranches que goulument les enfants trempent dans leur bol de café. La mère nourrit le dernier né, au bout de la table, en face du père qui savoure une lampée. Une grande fille se penche vers le chat, lui offre du lait. L'allégresse est partout, dans le sourire des gosses et dans le coup de soleil qui traverse les fenêtres. C'est la joie grave et un peu guindée des pauvres gens qui ne se livrent jamais tout à fait.

M. Frédéric a séparé ces deux séries de compositions par une allégorie de la Terre et des douze mois destinée, dans sa pensée, à clore ce cycle rustique. Une femme aux mamelles développées et puissantes soulève, dans l'orgueil de la maternité, un joli chérubin auquel onze autres enfants, adorables de physionomie ingénue

et d'attitudes candides, font cortège. A droite et à gauche, dans les fonds, l'artiste a rappelé les épisodes principaux du *Lin* et du *Blé* : d'un côté, sous la lueur blafarde de la lune, le roulage, la récolte, le rouissage du lin; de l'autre, les semailles du blé, le hersage, le labourage, la moisson sous un ciel tragique.

(*La fin prochainement.*) OCTAVE MAUS

L'ART RUSSE

M. André Beaunier vient de publier de précieuses *Notes sur la Russie*. On y lira avec une particulière curiosité les chapitres consacrés à la peinture russe moderne. Le Musée Trétiakoff de Moscou, très riche et très hospitalier aux artistes hardis, a permis à M. Beaunier d'étudier cette école à laquelle on avait refusé jusqu'à présent toute attention.

Pourquoi cette indifférence? La critique évaluait la peinture russe d'après l'épopée criarde que Vereschaguine promena dans les grandes villes d'Europe il y a quelques années, et d'après les vastes icones archaïques de Waznetsoff où se confondent les traditions byzantines, les mièvreries préraphaélites et les recettes des ateliers français. L'art russe n'est pas du tout cela; il est frère de la pensée et de la poésie russes; il exprime avec une éloquence grave la haine du despotisme et la pitié de la souffrance populaire. Dans le plus autocratique des pays civilisés tous ceux qui par la plume, par la parole, par le pinceau interprètent « l'âme nationale » et nous transmettent le frisson intime de cette grande et mystérieuse Russie, sont des insurgés contre le pouvoir et des adeptes de la « religion du moujik ». L'art n'a rien d'officiel dans le pays des tsars. Seule la musique y vit en bonne intelligence, semble-t-il, avec l'autorité... (M. Beaunier ne parle point d'ailleurs des grands compositeurs modernes de la Russie. Quelques « notes musicales » eussent pourtant achevé le charme instructif de son livre.)

« L'histoire intérieure du gouvernement russe, » affirme M. Beaunier, « c'est la lutte continue et systématique contre la pensée. » La vie journalière des êtres que tourmente là-bas le désir du mieux est assombrie par des menaces continues de persécution. Les Pleshtieff, les Poléjaïeff, les Dotoïewsky ont payé de leur liberté leur amour passionné du peuple. Qu'im porte! La foule ardente et juvénile des étudiants, d'autres penseurs, d'autres poètes héritent de leur idéal et continuent la lutte. Les peintres se joignent aux écrivains. Leur art est une protestation contre la brutalité officielle, une exaltation du mysticisme et du nihilisme des écoles, une glorification des plus humbles labeurs. Peroff, Jarochenko, Kassatkine peignent la tristesse des mines; Maksimoff, Orloff reproduisent les scènes monotones et désolantes de l'existence rustique; Miasoïedoff montre des paysans affamés, accroupis au fond des bois; Prianishnikoff avec son *Étudiant pauvre*, Répine avec son *Arrestation*, Iarochenk avec le *Prisonnier* retracent le martyre de l'étudiant condamné à l'exil sibérien. La peinture historique — Répine, Sourikoff, Gué en sont les grands représentants — choisit dans le passé du vieil empire les scènes où se révèle la sauvagerie des tsars : *Jean le Terrible assassinant son fils*, par exemple. Enfin, les peintres religieux, Kromskoi, Polenoff, Gué, entraînés par la même ten-

dance morale et protestataire, peignent « la souffrance de ceux qui luttent pour la Vérité, l'éternel combat de la Force contre l'Esprit ».

L'impitoyable misère du moujik et l'odieux esclavage intellectuel auquel on prétend asservir là-bas les écrivains et les artistes, expliquent le réalisme douloureux des peintres russes. Leur art, si nettement analysé par M. Beaunier, est le commentaire indispensable des théories esthétiques naguère émises par Tolstoï et très peu comprises. La figure du célèbre philosophe occupe une grande place dans les *Notes sur la Russie*. M. Beaunier l'éclaircit de toute sa sympathie sagace et les nombreux entretiens du jeune critique français avec l'illustre écrivain nous apportent des lumières nouvelles sur l'auteur de la *Guerre et la Paix*. A vrai dire, nous n'éprouvons pas une admiration aveugle pour les doctrines du maître que nous appellerons dans leur ensemble un « nihilisme utilitaire ». Mais qui refuserait une attention ardente à ce héros de la charité en qui les plus grands artistes et les plus humbles paysans de la Russie reconnaissent aujourd'hui le guide de leur inspiration et le consolateur de leurs maux, — leur père!

Que pensent les intellectuels et les artistes russes de la fameuse Alliance? Ils en sont les pires ennemis — et ce témoignage de M. Beaunier mérite d'être souligné au moment où Nicolas II va s'offrir aux enthousiasmes magnifiques et naïfs des foules françaises. La République libre et tolérante est la patrie de l'idéal aux yeux des Russes qui pensent; or, le gouvernement des tsars est la négation même des idées françaises. On comprend la douleur de toute la jeunesse russe en voyant la nation, qu'elle considère comme le Paradis de la pensée, s'allier à son Enfer militariste.

Que les Jeunes-Russes se consolent. La République est fatiguée de ses libertés, de sa démocratie. Elle languit de prouver à la « nation amie et alliée » que le despotisme a du bon. L'âme des peuples comme celle des hommes est une éternelle insatisfaite...

Une question pour finir à M. Beaunier. Les *Notes sur la Russie* nous apprennent le grand intérêt psychique de la peinture russe et quel excellent thème elle offre aux variations littéraires. Mais les tableaux du musée Trétiakoff ont-ils de quoi satisfaire l'œil par leurs harmonies colorées, leur beauté linéaire, la puissance ou la grâce de leur facture, — en un mot, cette peinture est-elle aussi ce que l'on appelle communément « de la bonne peinture »?

H. FIERENS-GEVAERT

DRAMATURGIE RUSTIQUE

L'Allemagne, pays de légendes, de traditions et de souvenirs, célèbre volontiers ses anniversaires par des fêtes, des cortèges, des spectacles souvent fastueux. L'histoire a sa place dans ces jubilé et les jolies petites vieilles villes — hérissées de tours et de pignons, parées de fontaines, d'enseignes et de gargouilles baroques, cerclées de murailles le long desquelles serpente encore, sous ses antiques charpentes, le chemin de ronde du haut duquel la garnison précipitait il y a cinq cents ans sur les assiégeants les projectiles, la poix et l'huile bouillante — aiment à commémorer, par une archaïque restitution des costumes et des mœurs du temps, l'épisode — défense héroïque, bataille, joyeuse entrée ou autre — auquel elles doivent leur renommée. Telle, Rothenburg-sur-la-Tauber, dont nous décrivîmes naguère, ici même, la fête

annuelle, jubilé du *Meisterschluch* de son intrépide vide-bouteille de hourgmestre, dont la forte « capacité » (il s'agissait de sabler d'une haleine un énorme hanap !) sauva la ville des sanglantes repréailles auxquelles voulait se livrer la soldatesque (nécessairement « effrénée », respectons les clichés) du maréchal de Tilly.

Depuis lors, la « concurrence » a fait naître d'autres spectacles commémoratifs. Les hôtels et les gares sont pavés d'affiches qui donnent, sinon l'expression complète, du moins un « avant-goût » de ces festivités populaires, d'un intérêt suffisant pour écussonner, ci et là, un itinéraire tracé à travers forêts et capitales.

Ce fut, dernièrement, à Schaffhouse, la commémoration de l'entrée de la vieille cité dans la Confédération helvétique. L'événement qui réjouit à ce point (on se demande s'il est vraiment si heureux d'être Suisse?) les riverains de la chute du Rhin remonte à 1501. Il a trouvé en M. A. Ott son poète, en M. C. Flitner son musicien. Et de la collaboration de ses deux Schaffhousiens (ou ...sois?) est né un ouvrage dramatique à grand spectacle, joué par douze cents personnes, dans un décor tiré des sites de la ville elle-même, et à quatre reprises, s'il vous plaît, les 10, 12, 18 et 25 août. Très ingénieux, les Schaffhousiens, surtout depuis qu'ils font partie de la « Confédération ».

C'est, à Dinckelsbühl, village de Franconie situé à peu près à égale distance de Nuremberg et d'Augsbourg, le *Kindersehe-Festspiel*, que célèbre en grand appareil, avec déploiement de costumes, de cortèges, de musique et de danses, la population autochtone. Dinckelsbühl n'étant pas en Suisse, la fête n'a lieu qu'une fois par an, le troisième lundi de juillet.

C'est encore, à Honau, près de Reutlingen (Wurtemberg), une représentation annuelle appelée *Lichtenstein-Festspiel*. Et d'autres sans doute...

Peut-être le succès des représentations d'Oberammergau n'est-il pas étranger à cette éclosion dramatique. On a appris que la *Passion* faisait encaisser de jolies recettes aux habitants du paisible village bavarois. Aussi, de proche en proche, l'idée de fonder des théâtres populaires et d'y faire jouer des paysans se répand-elle dans les régions montagneuses qu'envahissent chaque année d'atavisme, en longues théories de processionnaires avides de verdure, les touristes de tout poil et de toute race. Oberammergau chôme neuf saisons sur dix. Pudeur étrange, à notre époque mercantile! « Bouchons les trous », se sont dit les malins voisins. Méran a ouvert le feu, et après lui les indigènes du Schliersee, dont le *Bauerntheater* a inspiré à l'humoriste Ludwig Thoma une de ses fantaisies les plus spirituelles, *Die Hintersceer* (1). Puis les compagnies rustiques se sont répandues dans tout le Tyrol, promenées par des impresarios qui profitent habilement de la vogue du jour. On les acclame, on leur fait fête. Et d'ailleurs pourquoi les êtres simples qui s'enrôlent momentanément dans des troupes nomades seraient-ils moins aptes à exprimer les sentiments humains que Messieurs et Mesdames les éminents et éminentes Sociétaires de la célèbre Maison qui n'est sur aucun coin? Le tout est d'écrire pour eux — ou de trouver — des pièces à leur portée, dans leurs moyens, qui ne dépassent pas le niveau d'idées et de sensations qu'il est en leur pouvoir de concevoir et de ressentir. Leur faire exprimer leurs impressions, tout le secret du « théâtre populaire » est là. Nul conservatoire n'enseignera

(1) *Assessor Karlchen und andere Geschichten*, par DR. L. THOMA Munich, A. Langen, 1901.

à qui que ce soit à éprouver de la joie ou de la tristesse, à jouir ou à souffrir. L'expression d'un sentiment sera d'autant plus poignante qu'elle s'échappera plus directement du cœur, sans qu'on y remarque une trace d'étude, d'application, d'effort sur soi-même...

C'est ce qu'a très bien compris M. Mauriche Pottecher en écrivant pour les acteurs-paysans du théâtre qu'il a fondé à Bussang, dans les Vosges, le *Diable marchand de goutte* et autres drames dans le style populaire. Mais pour jouer *Poil de carotte*, qui est d'une psychologie raffinée, il fallut faire venir Suzanne Desprès et Antoine... Remarquez que le théâtre Antoine, ou mieux le théâtre Libre, qui en fut le début, peut être, toutes proportions gardées, très justement comparé aux théâtres de paysans dont s'occupent actuellement, avec des étonnements naïfs, les revues allemandes, anglaises et américaines. Antoine et ses amis trouvèrent dans les comédies rosses de Georges Ancey, de Brioux, dans les vaudevilles de Courteline, dans les farces de Tristan Bernard, des œuvres en accord avec leurs moyens, et les jouèrent avec un naturel parfait qui en « boucha un coin » aux Messieurs et Dames cités ci-dessus. Peu à peu, l'instinct dramatique, le goût, l'expérience scénique se développant, ils s'élevèrent jusqu'aux créations les plus compliquées du théâtre moderne. Qu'on se rappelle la manière admirable dont fut joué chez Antoine, en la plupart de ses ouvrages les plus tendus, François de Curel. Au style convenu, voulu, enseigné par les professeurs « de diction et de déclamation » succéda l'école de la vie, de la nature. (L'influence d'Antoine sur toute la génération actuelle d'artistes dramatiques fut énorme.) Théâtre de paysans, vous dis-je, jailli spontanément des tréfonds de l'humanité et, comme tel, plus émouvant que tout autre.

Sans doute se trompa-t-elle, la jeune femme d'initiative hardie qui voulut implanter dans le centre de la France les coutumes dramatiques du peuple tyrolien et qui revêtit du manteau de Macbeth, du pourpoint d'Iago quelque batelier du Rhône ou quelque bouvier des montagnes voisines. L'écart entre le but et les moyens était trop grand : il ne fallait pas commencer l'initiation par la tragédie.

J'ai vu à Innsbruck, dans une brasserie, une troupe campagnarde, le *Gurtler's Bauerntheater*, interpréter, en dialecte tyrolien, un drame populaire mi-tragique, mi-comique, simple et violent, visiblement écrit pour elle et pour les nombreuses compagnies théâtrales qui se disputent la primauté scénique. Les acteurs, très convaincus, tout à leur affaire, remplissaient fort consciencieusement leurs rôles. La nature parlait en eux, comme elle parle à Oberammergau et à Bussang. Par l'abondance du geste, par la volubilité du langage, par l'animation de la mimique, certains personnages ont évoqué en moi, chose étrange! le souvenir du théâtre japonais de l'Exposition. Oui, les comparses de Sada Yacco et de Kawakami jouaient comme mes paysans de l'Innthal les scènes mi-tragiques, mi-comiques, simples et violentes, qu'un Benno Rauchenegger natif de quelque vallée creusée au pied du Fushi-Yama avait eu l'idée d'écrire pour eux... C'est qu'au fond la nature est partout la même et qu'il n'y a pas deux manières, qu'on ait la peau jaune, rouge, blanche ou noire, de dire : « Je vous aime. » Les mots, seuls ont une autre résonance ..

De tout cela, que conclure? C'est que nous avons en Belgique de jolies petites vieilles villes — Bruges, Ypres, Furnes, Newport, Audenarde, Courtrai, Termonde, Tongres et autres — qui

pourraient servir de décor à des festivités historiques et légendaires dignes d'attirer et d'intéresser, au même titre que les jubilés allemands, les curieux d'archéologie et de traditions populaires. Il y a bien la procession du Saint-Sang, et celle de la Pénitence, et la Marche de Saint-Feuillen celle-ci à Fosses, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, tous les sept ans, et le « Doudou » de Mons, et « Ros Beyaert » à Termonde. Mais ce sont là choses trop exclusivement locales, ignorées au delà d'un rayon restreint. Ne pourrait-on faire plus et mieux ? Et les municipalités de ces jolies cités n'agiraient-elles pas utilement en favorisant largement toute initiative privée que tenterait l'exemple de Rothenburg, de Schaffhouse, de Dinkelsbuhl, de Honau ? Les sociétés dramatiques sont innombrables, en Flandre comme en Wallonie. Quelques-unes d'entre elles ne pourraient-elles se grouper pour donner, à l'occasion d'un anniversaire prêtant au pittoresque (l'histoire et la légende en fournissent des exemples à foison), des spectacles populaires agréables aux yeux et à l'esprit ? Et au lieu du répertoire ressassé auquel s'accrochent désespérément les dites compagnies d'amateurs, ne pourrait-on trouver pour elles des pièces en harmonie avec la vie, les fonctions, l'instruction, l'éducation de leurs membres ? Ouvrir des concours pour en susciter de nouvelles ? En commander à des auteurs dramatiques compréhensifs (il s'en trouve, même en Belgique) ? En faire traduire d'étrangères, pourquoi pas, si notre indigence est constatée ? En un mot remettre la dramaturgie populaire, qui me paraît avoir déraillé, sur la voie où elle pourra se développer et s'épanouir, ainsi qu'en pays voisin l'attestent de sûrs progrès. Des tentatives furent faites à Bruxelles, à la Maison du Peuple. La représentation de *Philaster*, entre autres, due à l'initiative de Georges Eekhoud, fut certes louable. Mais, comme ma jolie amie des bords du Rhône, le traducteur de Georges Marlowe se trompa en supposant des comédiens-ouvriers capables de jouer, du premier coup, une œuvre de pareille envergure. Il faut nécessairement débiter par le commencement, calculer l'effort en raison des moyens, ne pas exiger un travail « au-dessus des forces »....

Telles sont les réflexions que m'inspire, dans la bonne ville de Munich, un après-midi de pluie et de vent rythmé aux sonneries ponctuelles d'une clochette de couvent qui tinte aux quarts d'heure et à la demie, sans trêve, divisant en tranches égales la vie unie et muette des cornettes blanches qui planent, ici près, sur les lits des malades, et si peu soucieuses, elles, de toute dramaturgie, quelle qu'elle soit, mondaine ou rustique !...

OCTAVE MAUS

Munich, 29 août 1901.

LE GOUT (1)

Le goût est une attention constante à la beauté. Les grandes époques de l'histoire de l'humanité ont été, de l'avis universel, les temps où le goût a été poussé à son extrême raffinement. Le dernier mot de la culture grecque est l'atticisme, c'est-à-dire la distinction

(1) Fragment d'un article de M. GABRIEL HANOTAUX. Il contient quelques idées générales exprimées avec une clarté parfaite et qu'il nous paraît utile de reproduire. Elles ne sont pas sans affinité avec celles que développa dans le *Mercure*, en une superbe étude intitulée *Le Succès et l'Idée de Beauté*, M. REMY DE GOURMONT.

naturelle dans le goût le plus délicat. Au XVI^e siècle, Balthazar Gracian, dans son traité du *Sublime*, énumère les qualités qui conviennent à un grand prince. S'inspirant des préceptes des Italiens, d'après lesquels il écrit et de l'exemple du roi d'Espagne, Philippe II, qu'il propose pour modèle, il demande surtout, au souverain, un « goût exquis ». Or, les peuples sont les souverains du moment.

Le goût vient de la race ; il vient de l'éducation. Mais surtout il tient à la vie ambiante. Il se forme du coup de coude que deux voisins se donnent en présence du spectacle qui émeut ou réjouit ; il naît du croisement des regards qui s'ignorent, du frisson qui court sur une salle de spectacle ou sur une foule assemblée, quand, soudain, passe la Beauté. Le goût, c'est l'horreur du laid — quoi qu'il y ait aussi de « belles horreurs ». Le monde s'évade du désordre et de la nuit pour s'élever à l'harmonie et à la lumière. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'être animé qui ne se plaise à arranger, à embellir, à exalter ce qui l'entoure. On a tellement le sentiment que le caractère de chaque individu se traduit par son goût, qu'on dit avec le proverbe : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. » Le goût est une conscience. La vie le forme ; ce n'est pas affaire de raisonnement ; c'est affaire d'instinct ou de culture supérieure. La conquête du monde se fait par le goût, plus sûrement peut-être que par les armes. Les femmes le savent bien. Elles consacrent leur existence à diverses occupations qui ne sont qu'une perpétuelle application et exploitation de la faculté du goût, chez elles-mêmes et chez les autres : la toilette et la coquetterie.

Le goût, chez les individus, est tenace et souvent irréductible. Mais, chez les foules, il est, pour ainsi dire, insaisissable. Il circule dans l'air, il varie, il est mobile comme le vent. Il a des règles, certes : mais elles échappent. Elles prescrivent ce qu'il faut ne pas faire, non ce qu'il faut faire. Elles s'appliquent différemment, selon l'âge, les lieux, les circonstances. Le recul du temps est, le plus souvent, nécessaire pour juger si oui ou non, elles ont été observées. Les erreurs de goût des contemporains sont innombrables. Voltaire disait : « Enfin, nous avons un beau monument à Paris ! » Devinez ?... C'était l'église Saint-Roch ! Souvent, après des générations, le goût n'est pas encore fixé. On sait le dédain avec lequel le XVII^e et le XVIII^e siècle, qui furent, pourtant des époques de goût, ont traité les chefs-d'œuvre de l'art gothique. Après cela, prononcez-vous, si vous l'osez.

Le goût hésite toujours entre deux écueils : d'une part, l'originalité qui pousse à la singularité, à la mièvrerie, à l'afféterie : — Alphonse Daudet disait excellemment : « La recherche de l'expression fait tomber dans le paradoxe ; » — et, d'autre part, la banalité, sœur de cette étrange disposition des foules qui crée, régente et corrompt le goût : la mode.

La mode veut que le goût change et, pourtant, elle prétend lui rester toujours fidèle. En insistant, elle le tue. Elle fait ce qu'elle nomme du goût, le bon goût. Certainement, l'artiste ne peut se dérober à la mode ; car elle est la grâce mobile et fugitive de la vie contemporaine ; mais s'il la suit de trop près, ses œuvres passent et meurent avec elle.

UN CURIEUX MONUMENT

En disant, à propos du Nationalisme végétal inventé par M. Baffier, que la pomme de terre fut importée d'Amérique par M. Parmentier (1), nous avons, semble-t-il, fait tort à la mémoire de Sir Francis Drake qui l'aurait introduite en Europe dès 1586 ! Une statue en grès rouge, érigée à ce bienfaiteur de l'humanité sur le marché d'Offenburg (grand-duché de Bade) et aperçue dernièrement au cours d'une excursion à bicyclette à travers la Forêt-Noire, l'Arberg et le Tyrol, a inopinément rectifié nos connaissances historiques sur cet événement... Très drôle, d'ailleurs, le monument, offert en 1853 à la ville d'Offenburg par l'auteur, M. Andreas Friedrich (on se rend compte, au premier coup d'œil, que c'est un don!) L'explorateur est représenté en costume d'amiral Tromp, pourpoint et bottes molles, avec des accessoires géographiques : ancre, sphère, carte de l'Amérique du Sud... Il tient dans ses mains la plante nourricière et sourit d'un air satisfait. Les traits ressemblent à s'y méprendre à ceux de M. Emmanuel Van den Bussche, l'auteur des fresques joyeuses de la Poste centrale de Bruxelles. Et le socle est orné ingénieusement d'une guirlande de tubercules sculptés dans la pierre... Mais que diable ce Sir Francis Drake peut-il avoir de commun avec la bonne ville d'Offenburg ?

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

M. le comte de Brouville est propriétaire de tapisseries anciennes d'Aubusson, recouvrant plusieurs meubles. Ayant remarqué dans les magasins de M. Janssen, tapissier, rue Royale, divers meubles recouverts de tapisseries identiques aux siennes, M. de Brouville demanda contre celui-ci la destruction des dites tapisseries, reproduites sans son autorisation et en violation de son droit de propriété.

Voici, dans cette curieuse affaire, le jugement rendu le 19 juin dernier par le tribunal civil de la Seine :

Le Tribunal;

Attendu que de Brouville prétend que Janssen aurait copié et mis en vente des meubles recouverts de tapisseries semblables à celles dont il est propriétaire; qu'il voit dans ce fait une atteinte à son droit de propriété et évalue à 50,000 francs le préjudice qui en devait résulter;

Attendu qu'il est incontestable que le droit de propriété sur une œuvre artistique, même tombée dans le domaine public, est absolu et que le propriétaire de cette œuvre peut se refuser à ce qu'elle soit reproduite sans son autorisation;

Mais attendu qu'il n'est pas établi que les tapisseries, mises en vente par Janssen, fussent semblables à celles dont de Brouville justifie être propriétaire;

Que le demandeur n'apporte sur ce point comme preuve que son affirmation;

Attendu qu'en admettant même que les sujets reproduits fussent identiques à ceux dont de Brouville a la propriété, il n'est pas établi que la copie ait été faite sur les originaux qui sont en sa possession;

1) Voir l'Art moderne du 28 juillet dernier.

Qu'il ne justifie pas, en effet, être propriétaire du seul original existant d'une tapisserie unique;

Qu'il apparait, au contraire, que plusieurs modèles de la même tapisserie ont été exécutés à l'époque où le dessin fut créé;

Que le défendeur produit, notamment, une tapisserie ancienne identique au modèle figurant sur l'un des bras des fauteuils appartenant à de Brouville, que cette tapisserie, semblable en tout quant au dessin, se différencie seulement de celle du demandeur par quelques différences de coloris; que rien n'indique que les tapisseries, mises en vente par Janssen, n'aient pas été copiées sur des modèles, anciens à la vérité, comme ceux de de Brouville, mais appartenant à des tiers qui n'y ont fait aucune opposition; que, sur ce point encore, aucune preuve n'est faite par le demandeur;

Attendu que si l'on concédait au demandeur que les tapisseries vendues par Janssen sont une reproduction de celles qui sont en sa possession, il n'en résulterait pas encore que Janssen aurait encouru une responsabilité; qu'il ne serait pas établi que la reproduction aurait été faite par Janssen, ni même qu'elle aurait été effectuée par son ordre ou à son instigation; qu'en effet, dans l'interrogatoire sur faits et articles subi par le défendeur, celui-ci a déclaré avoir acheté d'un tiers les tapisseries qu'il avait revendues à un client après en avoir recouvert des fauteuils;

Que cet interrogatoire n'a apporté dans le débat aucun élément nouveau d'où il résulterait le bien fondé de la demande;

Par ces motifs;

Déclare de Brouville non recevable, en tout cas mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture de la Monnaie aura lieu jeudi prochain, 5 septembre. Voici les trois premiers spectacles annoncés : jeudi, *Lohengrin*; vendredi, *Faust*; samedi, *Rigoletto*.

Les bureaux de location sont ouverts : les jours de spectacle de 10 heures du matin à 6 heures du soir; les autres jours de 10 à 4 heures.

La mise en scène et les décors de *Lohengrin* ont subi de notables modifications, inspirées de ce qui s'est fait à Bayreuth en 1886, lors de la première représentation de cet ouvrage sur le théâtre Wagner. Au deuxième acte tout le décor, côté jardin, a été transformé. On y verra une longue galerie romane ajourée, dont les entre-colonnes laisseront voir le défilé des dames nobles qui, accompagnant Elsa, se rendent à l'église avec celle-ci. Au troisième acte, la chambre nuptiale aura la disposition de celle de Bayreuth, c'est-à-dire que la scène sera en quelque sorte divisée en deux, avec aux arrière-plans un appartement restreint.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de M. Swolfs, ténor des concerts du Conservatoire.

Demain lundi, concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} Siewe, cantatrice.

Parmi les autographes que M^{me} Nathaniel de Rothschild a légués au musée du Conservatoire de musique de Paris et que celui-ci vient de recevoir, se trouvent huit morceaux de musique écrits de la main de Chopin. Ces pièces comprennent : une *Berceuse* en quatre grandes pages; la première *Walse* (ainsi intitulée par

Chopin qu'ait écrite le maître; puis celle qu'il dédia, data et signa ainsi : « A Mademoiselle Charlotte de Rothschild, hommage, Paris, 1842. F. Chopin »; puis un *Nocturne*; enfin, la célèbre *Valse en ré bémol*, toute de sa main et signée.

Sommaire du *Thyrse* du 15 août : Guillaume Van de Kerckhove et Fernand Vellut, *Jules Michelet*. — Franz Ansel, *Le Landau bleu, Une Perle, Une Larme*. — Léon Wauthy, *Le Vieil Orgue*. — Emmanuel Vossaert, *Soir d'été*. — Auguste Levéque, *Lettre de Paris*. — Petite Chronique.

Abonnement : Un an : 5 francs. Rédaction et administration : 16, rue du Fort, Bruxelles.

Sommaire de la *Revue blanche* du 15 août : Richard Wagner, *Beethoven* (traduction Henri Lasvignes). — Robert Scheffer, *Le Palais de Proserpine*, roman. — Jean Madeline, *Dans les Regards*. — John-Antoine Nau, *Le Jardin des jacinthes*. — Fr. Daveillans, *Syndicats contre Syndicats*. — Paul Louis, *La Révolution douanière allemande*. — G. Dubois-Desaulle, *L'Origine des poucettes*. — Alfred Jarry, *Spéculations*. — Michel Arnauld, Gustave Kahn, Robert Dreyfus, Félicien Fagus, Fernand Caussy, *Les Livres*.

Le numéro : 1 franc. — 20 francs France) et 25 francs (étranger) par an. Rédaction et administration : 23, boulevard des Italiens, Paris.

Sommaire de la *Plume* du 15 août : P.-N. Roinard. *La Sonate à Kreutzer* (poème). — Hugues Rebell, *Henri Beyle*. — Le poète inconnu, *Requiescat!* (poème). — *Ballads and Songs* (traduits par Valéry Larbaud) : *Anne de Lochroyan* (ballade irlandaise); *La Chanson du tabac* (1719); *Mollie* (patois du Northumberland); *Fragment du May-Pole* (danse); *Saphia* (complainte écossaise). — Holger Drachmann, *Socialistes anglais* (poème). — Edmond Pilon, *Carnet des Œuvres et des Hommes*.

Abonnement : 12 francs France) et 15 francs étranger) par an. Rédaction et administration : 31, rue Bonaparte, Paris (VI.)

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX

formant la collection de feu

M. Henri-Jacques BURGERS, de Paris,

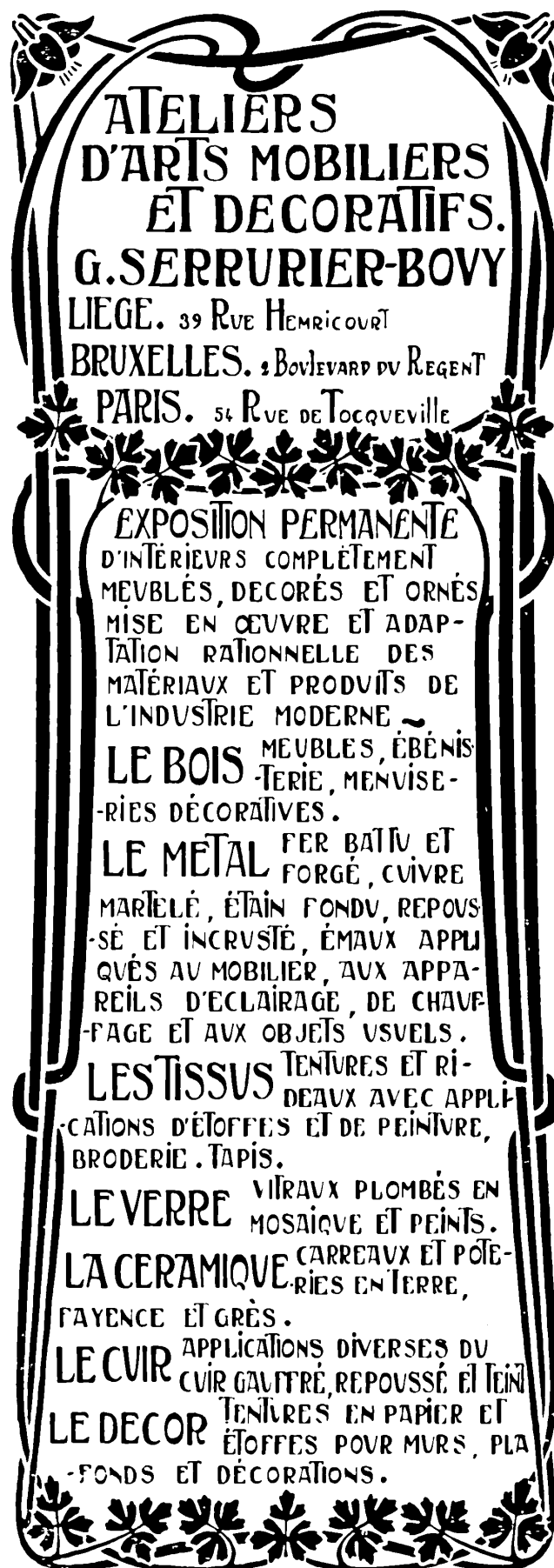
artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur,
professeur à l'Institution nationale des sourds-muets à Paris
et à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses,
membre de la Société des Artistes français et de l'Institut hollandais,
ancien vice-président du jury international des récompenses
à l'Exposition universelle de 1878, etc.

Le LUNDI 16 SEPTEMBRE 1901, à 9 heures du matin,

à Saint-Nicolas (Waes) Belgique,

par le ministère de M^e BELLEMANS, notaire à Saint-Nicolas,
chez qui l'on peut se procurer les catalogues.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTŪ ET
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDŪ, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Léon Frédéric (*suite et fin*) (OCTAVE MAUS). — La Force de vivre (J. D.). — Beethoven — Le Théâtre du Prince-Régent (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie Réouverture. — Musicothérapie. — Petite Chronique.

LÉON FRÉDÉRIC ¹

C'est au village de Nafraiture — un coin de Belgique qui ne figure encore, fort heureusement, sur aucune carte cycliste et que les automobiles eux-mêmes ont respecté jusqu'ici — que Léon Frédéric conçut et exécuta cet émouvant diptyque, *Le Lin* et *Le Blé*, qu'on conçoit comme décoration pour la meunerie d'une Maison du Peuple ou pour quelque linière idéale (2). C'est là qu'il se recueille chaque année, les beaux jours venus, en quête des sensations nouvelles que lui donnent les horizons profonds, les prairies, les bruyères, les bois auxquels il a voué un culte respectueux. Il n'est guère,

1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

(2) L'œuvre a été acquise récemment par la princesse Tenichef.

désormais, de toile de Léon Frédéric où n'apparaîtra un site du pays qu'il aime plus que tous les autres, et la plupart des figures qu'il peint sont les modèles qu'il a sous la main dans sa retraite estivale. La *Tête de vieillard* (1889), la *Pensée qui s'éveille* (1891) en fournissent, aux deux extrémités de la vie, des exemples caractéristiques.

Mais la conception de l'artiste s'élargit. Chez lui aussi la *pensée s'éveille*, et son âme fraternelle s'apitoie aux infortunes des déshérités, s'indigne des iniquités dont l'existence sociale est semée. Il rêve pour les malheureux une part de bonheur que leur refuse le sort, et il peint cette œuvre symbolique de grande allure : *Le Peuple verra un jour le lever du soleil* (1891), dans laquelle s'épanchent en espoirs et en appels apitoyés les trésors d'un cœur généreux. En même temps il compose pour l'église de Nafraiture un triptyque de la Sainte-Trinité dont les volets offrent l'image de Dieu le père (*Le Jugement dernier*) et du Saint-Esprit (*Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*), tandis que dans le panneau central deux anges portent fièrement la Sainte-Face reproduite sur le voile de Véronique.

Dès lors, les tableaux allégoriques et symboliques alternent avec les études documentaires, avec les paysages et les portraits, — car Léon Frédéric excelle dans tous les genres. Notons, en 1892, la *Vanité des grandeurs*, la *Route zélandaise*, acquise par le roi des Belges; en 1893, la *Salutation angélique*, appartenant à M. Van den Nest, échevin des Beaux-Arts à Anvers; en 1894, *Tout est mort!* polyptyque dans lequel l'artiste décrit symboliquement la faillite de la

Justice, de la Religion et de l'Amour, œuvre inachevée qui nous parlera un jour, m'affirme le peintre, de résurrection..., puis le pentaptyque *La Nature* où chaque saison est allégorisée par une figure d'enfant dans un enchevêtrement inouï de fleurs, de fruits, d'oiseaux et d'insectes qui révèle les prédilections de l'artiste pour les merveilles de la création.

Les *Récureuses de chaudrons*, un joli groupe de Zélandaises, lumineux et éclatant, et les *Peleuses de pommes de terre*, trois jeunes filles vêtues de rouge incarnat, d'une grâce et d'une vérité d'attitudes exquises (1), forment, avec des paysages et des œuvres de moindre importance, la moisson artistique de 1896. Et voici, en 1897, le triptyque *Les Ages de l'ouvrier*, l'une des toiles capitales de l'artiste, actuellement au musée du Luxembourg.

Frédéric y retrace, en trois compositions synthétiques animées d'innombrables figures, l'existence de l'ouvrier des villes. Ici, charpentiers et maçons, assistés de leurs apprentis, se courbent sur la tâche quotidienne. Là, c'est le groupe des mères allaitant les nouveaux nés, des aïeules surveillant les aînés. Au centre, dans un carrefour populeux, à l'heure de la trêve méridienne, la sortie du chantier, de l'atelier et de l'école, les jeux des gamins accroupis sur les dalles de trottoir, la hâte des fillettes chargées des victuailles destinées au repas, et aussi l'idylle ébauchée entre les adolescents, tandis qu'au fond du paysage urbain un convoi funèbre évoque l'épilogue fatal. L'hôpital, le palais de justice et la prison, « ces trois grandes villégiatures de l'ouvrier » comme les appelle ironiquement l'artiste, s'érigent, dans ces toiles, en symboles douloureux. Cette note discrète, peu apparente, détermine la tendance de l'œuvre, en révèle le sens particulier. C'est, de même que dans la plupart de ses conceptions, la pitié qui a inspiré le peintre. Mais, ici comme ailleurs, l'idée est exprimée sans grandiloquence et sans boursouffure. L'émotion qu'elle détermine dérive de la sincérité de l'accent, de la vérité des types, des physionomies et des attitudes. Du spectacle de la vie, Frédéric dégage le sentiment qu'il fait naître en lui et s'efforce, par des moyens des plus simples, de le faire partager. En cela, son art échappe à l'anecdote comme il se sépare nettement de la peinture exclusivement décorative.

La composition la plus récente de l'artiste, *Les Cons-crits*, datée, comme le *Ruisseau*, de 1900 et exécutée, à la demande de la ville de Bruxelles, pour orner la salle des milices de l'hôtel de ville, suggère des observations analogues. Dans ce cortège de jeunes gens qui partent, des rubans et des fleurs à leurs casquettes, vers la capitale, saluant du geste les moissonneurs qui interrompent

(1) Ces deux toiles furent exposées, avec le *Ruisseau*, à l'Exposition universelle de Paris, 1900. La première appartient à M. Janlet, la seconde à M. Schleisinger.

leur travail pour les voir passer, il y a autre chose qu'un épisode instantané par un peintre de métier. L'artiste fait passer sur la scène un souffle de mélancolie sans qu'y apparaisse l'exposé direct d'une thèse sociale. Au romantisme de Charles De Groux, qui traita souvent, de façon touchante, le même sujet, Frédéric substitue une réalité plus immédiate, dépouillée de tout sentimentalisme, et d'autant plus émouvante qu'elle est l'expression de la nature prise sur le fait, dans sa vérité cruelle. Ici encore, une pitié fraternelle a inspiré le peintre et conduit sa main.

Quand j'aurai rappelé le *Cerisier fleuri*, daté de 1898, et le *Clair de lune*, polyptyque exposé en 1900 au Salon de la *Libre Esthétique* où il fut acquis par l'État belge pour le musée de Bruxelles, j'aurai embrassé dans sa presque totalité le cycle des compositions principales du travailleur obstiné qui, à quarante-quatre ans, a produit plus d'œuvres importantes que beaucoup d'artistes parvenus à l'expiration d'une longue carrière. Ce qui surprend, c'est qu'aucune d'elles ne trahit une négligence, la hâte de l'exécution ou le moindre relâchement. Toutes sont conçues et réalisées avec une conscience digne de tout éloge. Toutes sont menées, de l'ébauche au dernier coup de brosse, avec une assurance paisible, une sûreté toujours égale. Si elles manquent de fantaisie, d'imprévu, de passion, la probité artistique qu'elles révèlent commande la sympathie et l'admiration. Elles reflètent l'âme pensive de l'artiste, son amour de la vérité et de la justice, la charité de son esprit. On y trouve un écho des sentiments qui font battre, à notre époque, les cœurs virils.

C'est bien un peintre de notre temps, malgré les liens qui le rattachent aux origines reculées de l'art. Dans le domaine exclusif de la vie des champs et du labeur de l'atelier, il a trouvé une source sans cesse rafraîchie d'inspirations parce qu'à travers l'aspect extérieur de ces modèles d'élection, sous le bourgeron des ouvriers ou sous la camisole des femmes du peuple, il s'efforce de pénétrer les sensations humaines, qu'il concrète avec une force paisible. Ses paysans de Nafraiture, ses ouvriers de la banlieue bruxelloise ne sont que des prétextes à généraliser les activités, les luttes et les espoirs du peuple. Bien que marqués du signe de leur race, ils échappent aux classifications, aux catégories, et révèlent l'universelle humanité. En même temps qu'elle s'élève au-dessus de toute localisation, la conception de l'artiste bannit l'épisode. Son besoin de synthèse s'affirme de plus en plus, à mesure que mûrit sa pensée, et une philosophie se dégage peu à peu du cycle de ses travaux.

Aux confins d'une expression idéaliste et du « document humain », l'art de Léon Frédéric affirme, dans l'école belge, une personnalité haute, qui impose le respect. violemment contesté jadis, il rallie aujourd'hui

les incrédules et les indifférents, et déjà son influence s'étend sur la génération nouvelle. Il ne cessera de grandir dans l'opinion parce qu'il ne s'inspire d'aucune formule et marque l'éclosion spontanée d'un tempérament original servi par un métier approfondi.

OCTAVE MAUS

LA FORCE DE VIVRE

par JEAN DORNIS.

Le roman d'une femme par une femme.

Il s'agit d'autre chose que d'un simple récit sentimental, direct, divers selon la vie. C'est un conflit d'idées point neuves sur l'amour mais portant cependant, ballotté à leur cime, cet attachant problème : Jusqu'où va sa puissance ? dépasse-t-elle ou non son précieux royaume individuel et étroit ?...

Le destin paraît contre nous, ou plutôt cet ensemble de petits faits quotidiens dont s'encombre la vie du monde et que nous respectons par fausse honte ou veulerie.

Qui, faisant partie de ce monde, et prenant pleine conscience de soi, choisit la solitude, et en elle et pour elle témoigne quelque *force à vivre*, par cela seul augmente ses puissances de vie et s'approche sensiblement d'une liberté lumineuse qui lui manquait pour un appel plus direct et plus vrai.

J. D.

BEETHOVEN

La *Revue blanche* des 15 août et 1^{er} septembre derniers vient de publier la traduction, par M. H. Lasvignes, d'un article de Richard Wagner sur Beethoven. Voici un fragment et la conclusion de cette remarquable étude.

Jamais Beethoven ne se plut à autre chose qu'à ce qui le captiva uniquement et toujours : le jeu du magicien avec les formes de son monde intérieur. Car bientôt le monde extérieur s'effaça pour lui complètement, non que la cécité lui en ravit l'aspect, mais parce que la surdité l'éloigna rapidement de son oreille. L'ouïe était le seul organe par lequel le monde pût introduire son trouble en lui, car il était depuis longtemps mort pour ses yeux. Que voyait le rêveur extasié quand il marchait par les rues fourmillantes de Vienne et regardait fixement devant lui, les yeux grands ouverts, vivant uniquement dans la contemplation de son monde intérieur d'harmonies. Quant vint la surdité, ses maux d'oreilles le tourmentèrent terriblement et le plongèrent dans une profonde mélancolie; nous l'entendons peu se plaindre, quand la surdité devient complète et qu'il ne peut plus entendre une exécution musicale. Seul le commerce de tous les jours lui était rendu difficile, qui n'avait jamais eu pour lui aucun attrait; aussi désormais s'en détourna-t-il définitivement.

Un musicien qui n'entend pas ! — Peut-on imaginer un peintre aveugle ?

Mais le voyant aveugle, nous le connaissons, c'est Teirésias à qui le monde des apparences est fermé et qui, pour cela, observe, avec l'œil intérieur, le principe de toute apparence. C'est à lui que ressemble maintenant le musicien sourd, qui, n'étant plus troublé par le bruit de la vie, écoute maintenant uniquement les

harmonies de son âme, et continue, du fond de lui-même, à parler à ce monde qui, pour lui, n'a plus rien à dire. Ainsi le génie, délivré de tout le hors-soi, est en soi et pour soi. A celui qui eût vu alors Beethoven avec le regard de Teirésias, quel miracle se serait dévoilé ! un monde marchant dans un homme ! — l'En-soi du monde devenu homme qui marche !

Et maintenant l'œil du musicien s'éclairait du dedans. Maintenant il projetait son regard sur les formes qui, éclairées par sa lumière intérieure, se communiquaient de nouveau à son être intérieur. Maintenant c'est seulement l'essence des choses qui lui parle et qui les lui montre à la lumière calme de la Beauté. Maintenant il comprend la forêt, le ruisseau, la prairie, l'éther bleu, les masses joyeuses, le couple amoureux, le chant des oiseaux, la fuite des nuages, le grondement de la tempête, la volupté d'un repos idéalement agité. Alors cette sérénité merveilleuse, devenue pour lui l'essence même de la musique, pénètre tout ce qu'il voit, tout ce qu'il imagine. Même la plainte, élément naturel de tout son, s'apaise en un sourire : le monde retrouve son innocence d'enfant. « Avec moi vous êtes aujourd'hui en Paradis ! » Qui n'entendit cette parole du Sauveur, à l'audition de la Pastorale ?

Voici maintenant que croît cette force génératrice de l'inconcevable, du jamais vu, du jamais éprouvé, qui, par elle, est immédiatement conçu, vu, éprouvé. La joie d'exercer cette force devient humour. Toute douleur de l'existence vient se briser à l'énorme tranquillité de son jeu avec l'existence; Brahma, le créateur du monde, rit sur lui-même, car il connaît l'illusion sur soi-même, l'innocence retrouvée joue espièglement avec l'aiguillon du péché expié, la conscience délivrée nargue son tourment aboli.

Jamais art au monde n'a créé d'œuvres aussi sereines que les Symphonies en *la* et en *fa* et toutes les autres œuvres de parenté si étroite avec elles, qu'il composa à l'époque divine de sa complète surdité. Leur action immédiate sur l'auditeur est la libération de tout péché, et l'impression qui suit est le sentiment du Paradis perdu, par lequel nous rentrons de nouveau dans le monde des apparences. Ainsi ces œuvres merveilleuses préchent le repentir et l'expiation au sens le plus profond de la révélation divine.

.....
Nous devons conclure que cette œuvre d'art doit être *le drame le plus parfait*, par suite bien supérieur à l'œuvre d'art poétique proprement dit... Il nous faut reconnaître encore que ce drame est à « l'opéra » comme une pièce de Shakespeare à un drame de littérature, et une symphonie de Beethoven à une musique d'opéra.

Que Beethoven au cours de sa Neuvième Symphonie revienne simplement au chœur-cantate avec orchestre suivant la formule, cela ne doit pas nous égarer quand nous jugeons ce saut remarquable de la musique instrumentale dans la musique vocale : nous avons mesuré précédemment l'importance de cette partie chorale et reconnu qu'elle appartenait au domaine propre de la musique. Dans ce choral, en dehors de l'ennoblissement de la mélodie, il ne s'offre rien d'extraordinaire dans la forme ; c'est une cantate avec des paroles que rien ne lie particulièrement à la musique. Nous savons que ce ne sont pas les vers du poète, auteur du texte, fussent-ils de Goethe ou de Schiller, qui peuvent déterminer la musique ; c'est le drame seul qui le peut, et, à la vérité, non le poème dramatique, mais le drame qui se meut

réellement devant nos yeux comme pendant visible de la musique, où la parole et le discours appartiennent uniquement à l'action et n'appartiennent plus à la pensée poétique.

Ainsi ce n'est pas l'œuvre de Beethoven, mais l'acte artistique du musicien, l'acte inouï contenu en lui que nous avons à retenir ici comme le point suprême du développement de son génie, quand nous expliquons que l'œuvre d'art vécue et formée entièrement par cet acte devrait offrir la forme d'art la plus achevée où s'abolirait, pour le drame comme pour la musique, tout conventionalisme. Telle serait l'unique forme nouvelle d'art correspondant absolument à l'esprit allemand si puissamment personnifié dans notre grand Beethoven. Cette forme d'art, purement humaine et pourtant appartenant originellement au maître, manque encore au monde moderne si on le compare à l'antique.

Le Théâtre du Prince-Régent.

A m'acheminer vers le théâtre des *Buhnenfestspiele* munichois, j'ai ressenti quelque chose de l'émotion qui nous étreignait jadis, premiers pèlerins de Bayreuth, lorsque nous gravissions, dans l'anxiété d'une réalisation impatientement attendue, la colline sur laquelle se dresse le temple d'un art nouveau... Une large avenue y mène, plantée de mâts que relient naïvement l'un à l'autre des guirlandes de feuillage et qui déploient en oriflammes, dans le poudrolement de lumière d'un après-midi d'été, les couleurs bavaroises. C'est le long des édifices en construction, des buvettes en planches érigées à la hâte par quelque *Bräuhaus* en renom, des bosquets de sapins qui bordent la route, un défilé de calèches surannées conduites d'une allure débonnaire par de bedonnants cochers en capote bleu de ciel, l'animation d'une foule empressée et joyeuse unie tout entière dans une commune pensée et que rend sympathique le souci intellectuel qui la guide... Ah! comme cette conception du « spectacle » est plus belle que celle qui nous vaut les représentations nocturnes auxquelles se rendent, par désœuvrement, les oisifs plus préoccupés de se faire voir que d'éprouver une impression d'art!

Mais voici le théâtre. La silhouette rappelle assez exactement celle du théâtre Wagner à Bayreuth. L'architecture y est visiblement sacrifiée au côté pratique et utilitaire. Toutefois, on a voulu l'orner, et l'on a eu tort. Frises, mascarons, médaillons, dans le style néo-grec qui sévit à Munich avec intensité, ne sont pas faits pour donner une haute idée de la sculpture bavaroise... Sous le péristyle, un suisse monumental, chamarré d'argent, contraste, par sa stature imposante, avec les proportions un peu étriquées de l'édifice. Certes n'est-ce pas l'architecte qui l'a choisi! — A l'intérieur, l'impression change. Vastes couloirs pavés en mosaïques de couleur, vestiaires spacieux, foyer dans lequel peuvent souper à l'aise les douze cents spectateurs que contient la salle et ouvert de plain-pied sur des jardins, tout est admirablement compris pour l'agrément du public. C'est frais, clair, aéré et ne ressemble en rien aux bizarres constructions généralement destinées à abriter l'art dramatique et lyrique. Il y a, il est vrai, des plafonds pompéiens peuplés d'une mythologie déconcertante et d'une faune hétéroclite. Mais à tout prendre ils ne sont pas beaucoup plus laids que ceux des peintres éminents qui, à l'Opéra-Comique et ailleurs, ont été chargés de la décoration...

Douze portes latérales donnent, ainsi qu'à Bayreuth, accès au

vaste amphithéâtre destiné, avec une rangée de loges, aux spectateurs. Sobrement décorée en gris et bronze, la salle serait parfaite si l'on n'avait jugé utile d'y introduire huit statues de musiciens et de poètes d'un style plutôt fâcheux. Wagner ouvre naturellement la marche, souriant et guilleret sous le traditionnel béret; puis Beethoven, Mozart, Gluck. En face, Schiller, Goethe, Lessing et Shakespeare, chacun dans sa niche, figés dans des attitudes bêtes à faire pleurer. Par-dessus, une frise sur fond d'or figurant une danse antique, — c'était inévitable! Le plafond, nécessairement pompéien.

Mais « qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse? » Une fois la salle plongée dans la nuit, à l'expiration du troisième appel des fanfares, lorsqu'on entend s'élever du fond de l'orchestre invisible les premières mesures du prélude des *Maîtres* ou la phrase sinueuse et angoissante qui décrit l'amour éperdu de Tristan et d'Isolde, on oublie, je vous prie de le croire, et l'ornementation de la salle, et la salle elle-même, et tout ce qui vous environne, pour ne vivre plus que des sensations profondes que provoque un art dont la puissance évocative est sans égal. Il semble, à ce moment, tant le recueillement est absolu, que les douze cents spectateurs dont l'attention est tendue vers la scène n'ont qu'une âme, et que cette âme palpite, souffre ou s'exalte aux accents de la musique.....

Cette impression, ce n'est qu'ici et à Bayreuth, en ces fêtes d'art exceptionnelles, qu'il est donné de la ressentir complètement. Elle naît d'un concours de circonstances spéciales, et aussi d'un ensemble d'éléments d'interprétation qui ne peuvent guère se rencontrer réunis ailleurs. On imagine des chanteurs plus parfaits que tel ou tel de ceux qui, en ce moment par exemple, se succèdent dans les quatre drames montés au théâtre du Prince-Régent : *Les Maîtres*, *Tristan*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*. On conçoit des décors d'un coloris moins acide et d'un caractère plus artistique que ceux de MM. Frahm, Bruckner, Mettenleitner et autres. On connaît des chefs d'orchestre supérieurs à MM. Franz Fischer et Hermann Zumpe. Mais ce qui donne aux représentations de Munich, comme à celles de Bayreuth, un attrait unique, c'est l'harmonie générale, l'unité de style et de tendances, la sécurité qu'inspire une mise au point impossible à atteindre dans les théâtres réguliers où le temps manque, où le public exige le renouvellement continuel de l'affiche... Par la conscience avec laquelle tout est ordonné et réglé, par le scrupule de l'exécution symphonique et vocale, par la probité artistique des interprètes, — solistes, choristes et figurants, — par la justesse et la sonorité des ensembles, par l'intérêt et la variété de la mise en scène, par la précision des jeux de lumière, des spectacles « hors cadre » de Munich restituent avec une fidélité absolue la pensée du créateur de cette série de chefs-d'œuvre. Ils sont, par là-même, plus émouvants que tous autres et d'une valeur d'art supérieure. M. Ernst von Possart, qui les dirige avec une haute compétence, a droit à la reconnaissance de ceux pour qui ces jeux scéniques sont une source de joies.

Je n'entrerai pas dans le détail des représentations auxquelles j'assistai. Cela n'aurait pour nos lecteurs qu'un intérêt relatif. Je ne puis toutefois m'abstenir de signaler la superbe interprétation du rôle d'Isolde par M^{me} Nordica, aussi plastiquement belle que cantatrice accomplie. Sans doute, M^{me} Sucher, jadis, brûlait d'une flamme plus ardente sur le bûcher d'amour qu'allume l'artifice de Brangaene. Mais elle n'eut point la belle ligne sculpturale, la mimique sobre et tragique, et, peut-être, le timbre clair

de celle qui lui succède. M^{me} Nordica ne trouva malheureusement en M. Gerhäuser qu'un partenaire à la voix rude et gutturale, au geste brutal. Ténor solide, soutenant sans défaillance jusqu'au bout le terrible rôle de Tristan dans lequel on ne fait, bien entendu, aucune coupure, l'artiste est apprécié en Allemagne pour son endurance et son « creux ». Mais ceci ne fait pas un artiste..... Je dois cependant reconnaître que son troisième acte racheta, par la compréhension intelligente du rôle, les deux premiers.

M. Gerhäuser l'emporte, au surplus, sur M. Knote qui, dans les *Maîtres chanteurs*, nous offrit le spectacle, d'ailleurs traditionnel, d'un Walter de Stolzing troubadour, bellâtre, chantant de la gorge quand il ne chante pas du nez. En revanche, M. Feinhals est un Hans Sachs bonhomme et charmant. Sa voix est belle, d'une grande étendue, et son jeu d'un naturel parfait. M. Klöpfer, excellent dans le personnage de Pogner, est aussi un Roi Marke de belle allure. Et les jolies voix de M^{mes} Fleischer-Edel et Staudigl donnent aux rôles féminins de la partition un charme ingénu.

Mais, je l'ai dit, les personnalités s'effacent en cet ensemble dont l'homogénéité est le principal intérêt. L'acteur n'y paraît pas avoir individuellement l'importance qu'on lui attribue ailleurs : c'est un soldat qui reste dans les rangs, qui remplit son devoir avec conscience, sans chercher à attirer sur lui l'attention.

Le jour où, sur les scènes françaises, les artistes seront pénétrés des mêmes idées, l'art théâtral aura fait un grand pas. Mais je prévois que l'Isar roulera encore longtemps ses eaux couleur d'absinthe sous le pont Luitpold, qui mène au « Prince-Régent », avant que s'accomplisse cet événement.

En attendant, le nouveau théâtre de Munich, exclusivement consacré, de même que celui de Bayreuth, aux drames de Wagner, nous permettra de voir dans leur intégralité, et représentées dans les conditions voulues par le maître, des œuvres qu'on ne nous offre généralement que mutilées et défigurées par le sabir de M. Alfred Ernst. Je fais exception, bien entendu, pour les admirables représentations de *Tristan et Isolde* données dernièrement en allemand au théâtre de la Monnaie, sous la direction de Félix Mottl, avec le concours de M. Van Dyck, de M^{mes} Litvinne et Bréma. Ce furent là des fêtes d'art analogues — et à certains égards supérieures — à celles qui font actuellement de Munich un séjour particulièrement attrayant.

C'est égal, il y a vingt-cinq ans, quand l'audacieuse initiative de Richard Wagner passa pour un coup de folie, qui se fût douté que, malgré ses dimensions, l'église ne suffirait pas à contenir la multitude des fidèles, qu'il faudrait un jour bâtir une cathédrale pour y célébrer les offices réclamés par la ferveur universelle ?

Le masque tragique de Louis II a pris cette année dans le bronze, m'a-t-il semblé, une expression souriante teintée d'une très légère ironie...

OCTAVE MAUS

Munich, 6 septembre 1901.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Réouverture.

Avant d'en parler plus longuement, comme il convient, nous voulons noter dès aujourd'hui l'impression charmante que nous a procurée jeudi dernier le spectacle de réouverture du théâtre de la Monnaie.

Le public bigarré des représentations de septembre, où le smoking voisine le veston de couleur et tel décolletage demimondain la robe de laine d'une touriste allemande, a été conquis, dès les premières mesures, par l'œuvre si une et toujours si fraîche du maître de Bayreuth.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que le « ton » d'ensemble, l'allure convaincue, le respect avec lequel l'interprétation chorale et décorative a été fouillée par les directeurs, devaient leur assurer ce succès d'émotion artistique qu'ils ont recueilli. Certes, chaque interprète individuellement mérite une analyse favorable. Mais ce qui nous a le plus heureusement émus, c'est de sentir — enfin ! — que le souci d'art dans cette maison de l'art s'affirmait avec une énergie de plus en plus grande. Dans le *Lohengrin* de jeudi, les interprétations individuelles s'efforçaient de céder le pas à l'ensemble. Là est la vérité. Kufferath avait longtemps bataillé contre le mercantilisme des entrepreneurs de spectacles publics. La saison qu'il mena l'an dernier avec son camarade d'égal mérite, fut un essai. Je crois qu'il faudra considérer cette année-ci encore comme transitionnelle. Mais combien nous nous rapprochons du but rêvé, le théâtre moralisateur par le beau, au lieu du théâtre délassant par la distraction de qualité plus ou moins grande ! Et c'est surtout de ce résultat-là, très sensiblement indiqué dans le *Lohengrin* d'ouverture, que nous voulons féliciter Kufferath et Guidé, sans oublier leur consciencieux, persévérant et modeste collaborateur Dupuis.

II. L.

MUSICOTHÉRAPIE

Il fut question l'autre jour, dit un de nos confrères, de musique, non à l'Académie des Beaux-Arts, mais à la grave Académie de médecine de Paris.

M. Laborde, le promoteur des tractions rythmées de la langue, entretint ses collègues de l'invention d'un dentiste, M. Drossner, qui arrache les dents non seulement sans douleur, mais encore en musique. L'opération n'est pas compliquée. On fait respirer au patient un gaz anesthésique, le protoxyde d'azote, cependant qu'un phonographe chante à ses oreilles les airs les plus variés du répertoire ! Et le malade qui, endormi sans musique, a le sommeil hanté de cauchemars terrifiants, aux accords rythmés du phonographe reste au contraire sous la douce influence d'un rêve musical, harmonieux ! M. Laborde propose même d'endormir ainsi les malades pour les grandes opérations chirurgicales.

A ce sujet, un chercheur érudit, M. le docteur Félix Brémont, fait connaître quelques applications bien lointaines de la musique à la médecine. Sans remonter à Orphée ou à David, dont la harpe calmait le roi Saül, un jeune médecin présentait, dès 1624, une thèse à la Faculté de Paris sous ce titre : « La musique est-elle efficace dans les maladies ? » et le récipiendaire, « doctor doctissimus », concluait par l'affirmative.

Le docteur Mercurin, fondateur de l'asile Saint-Remy, traitait ses pensionnaires par la musique aidée ou non de la danse. Enfin, il y a quelque trente ans, le docteur Calmeil, médecin en chef de l'asile de Charenton, ne dédaignait point les violons dans le traitement de l'aliénation mentale. Rostan, professeur à la Faculté de Paris, mentionna aussi la musique comme sédative dans certaines maladies du cerveau.

Faut-il rappeler encore la méthode du diapason dont les vibrations calmèrent parfois les atroces douleurs fulgurantes des ataxiques, sans oublier le fameux casque vibratoire de Charcot ?

La voix des chanteurs est aussi très apaisante et, si nous en croyons l'histoire, le roi d'Espagne Philippe V fut guéri de sa lypémanie, de sa tristesse malade par le chanteur Farinelli.

Il faut ajouter à ces exemples celui de la cure musicale imposée par les moines de l'abbaye de Rouge-Cloître au peintre Hugues Van der Goes, ainsi qu'en atteste le tableau d'Émile Wauters, — exemple oublié par notre confrère dans ses intéressantes citations.

PETITE CHRONIQUE

LES THÉÂTRES. — A la Monnaie, ce soir dimanche et mardi, *Lohengrin* ; lundi, *Faust* ; mercredi, le *Chalet* et *Rigoletto* ; jeudi, reprise de *Samson et Dalila*.

Aux Galeries, Sarah Bernhardt et Coquelin, accompagnés de la troupe de M. Grau, joueront jeudi la *Dame aux camélias* ; vendredi, l'*Aiglon* ; samedi *Phèdre* et les *Précieuses ridicules*.

Pour rappel, ce soir dimanche, à 8 h. 1/2, au Waux-Hall (Parc), audition du Choral mixte « a capella ».

Exécution de chœurs mixtes « a capella » et, avec orchestre symphonique, par deux cent soixante exécutants, d'œuvres de maîtres anciens et modernes.

CONCERTS POPULAIRES. — L'administration des Concerts populaires prépare activement sa prochaine saison. Il est probable que celle-ci débutera par le concert donné à la mémoire de Joseph Dupont et au bénéfice du monument qui doit être élevé à Bruxelles, au coin de la rue qui porte le nom du regretté chef d'orchestre.

Les concerts d'abonnement seront comme de coutume au nombre de quatre. Le premier, qui est fixé dès à présent au 8 décembre, se donnera avec le concours du violoniste Jacques Thibaut. Au deuxième, M. Sylvain Dupuis se propose de faire entendre pour la première fois à Bruxelles la symphonie en *ut* mineur de Gustave Mahler, chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne. Cette symphonie, qui a fait naguère sensation en Allemagne, se termine par une partie vocale et chorale. Au troisième concert figurera la *Prise de Troie*, de Berlioz, qui est également une nouveauté pour Bruxelles.

Voilà qui promet des matinées intéressantes aux nombreux habitués des Concerts populaires.

On nous écrit de Spa que M. Victor Vreuls, un jeune compositeur verviétois, élève de Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum*, a fait exécuter à l'un des derniers concerts symphoniques un poème pour violoncelle et orchestre, en trois parties enchaînées, qui a obtenu un grand succès. La partie de violoncelle a été fort bien jouée par M. Van Isterdael. Cette œuvre, d'un caractère per-

sonnel, unit à l'intérêt de la phrase mélodique celui d'une instrumentation riche et colorée.

Da *Grande Revue*, dont l'éloge n'est plus à faire, commence ce mois la publication du roman de Camille Lemonnier : *Les Deux Consciences*, qui, tout d'actualité, rappelle les épisodes du retentissant procès de Bruges.

Voici le sommaire du numéro du 1^{er} septembre de l'excellente revue : Camille Lemonnier, *Les Deux Consciences*. — Ch.-V. Langlois, *L'Inquisition*. — Louis Dumont-Wilden, *Les Lettres belges et la Culture française*. — Adolphe Retté, *Les Enseignements de la Forêt*. — Léon Parsons, *L'Aristocratie du travail*. — André Lichtenberger, *Père*. — Raoul Allier, *La Cabale des Dévots*. — XXX, *Les Indigènes de la Nouvelle-Calédonie et la Capitulation*. — J. Cornély, *Chronique politique*.

Administration : 41, rue de Grenelle, Paris. — Abonnements : Paris, un an, 30 francs ; six mois, 16 francs ; trois mois, 8 francs. Etranger, un an, 36 francs ; six mois, 19 francs ; trois mois, 10 francs.

Une amusante classification des paysagistes donnée par *Jugend*, la spirituelle revue satirique de Munich :

« Lorsqu'on peint le ciel gris et le gazon brun, on est de la bonne vieille école ; si l'on peint le ciel bleu et le gazon vert, on est un réaliste ; qu'au contraire on peigne le ciel vert et le gazon bleu, on sera un impressionniste ; peignez le ciel jaune et le gazon violet, vous serez un coloriste ; et pour devenir un talent décoratif, il vous suffira de peindre le ciel rouge et le gazon noir ! »

De la même : « Les jurys sont tirés au sort parmi les artistes. Pourquoi ne suit-on pas le même système pour l'attribution des médailles ? »

Et ceci, à l'œil droit des architectes :

« Comment se fait-il que dans les expositions les couples amoureux préfèrent généralement les salles réservées à l'architecture ? »

Le bon chanoine Christophe von Schmid, dont les *Œufs de Pâques* et d'autres récits naïfs et charmants divertirent nos jeunes années, a désormais son monument. Il s'élève à Tannhausen (Souabe) et a été inauguré mardi dernier en grande pompe en présence d'un délégué du gouvernement bavarois, de l'évêque d'Augsbourg, du directeur de l'Académie de Munich, etc.

On vient d'ériger à Zurich, au cimetière central, un monument à la mémoire de Gottfried Keller. Il se compose d'une stèle en marbre rose dans laquelle a été sculpté le médaillon du poète. Au bas, les dates de sa naissance et de sa mort : 19 juillet 1819 — 16 juillet 1890.

On annonce de Berlin la mort de M. Richard Kleinmichel, compositeur et critique musical, bien connu par ses réductions au piano de la plupart des partitions de Richard Wagner.

Une société d'études, dirigée par les professeurs Luigi Cavenaghi, de Milan, et Cuboni, de Rome, vient de se constituer pour rechercher la possibilité de protéger de la destruction complète la *Cène*, de Léonard de Vinci, dont les couleurs s'effacent de plus en plus.

On vient de faire une trouvaille archéologique des plus remarquables à Jérusalem, dans la maison d'un juif, près de la porte

des Colonnes, à l'endroit même où, selon la légende, Jésus fut flagellé. Il s'agit d'une très ancienne mosaïque carrée de 6 mètres de côté. Elle représente Orphée jouant du luth devant des animaux qui semblent extasiés par la musique. Ces animaux, des plus divers, sont un ours, un porc, un aigle, un serpent, un rosignol, un lézard et un bouc; un centaure est également parmi les auditeurs.

On y remarque encore deux femmes supportant un diadème sur lequel on lit : Georgia et Théodosia; un lion est étendu à leurs pieds. Cette pièce remarquable est dans un parfait état de conservation; les couleurs en sont vives et les dorures brillent du plus grand éclat. On estime que cette œuvre d'art doit remonter à la meilleure époque de l'art grec. Le Sultan s'est empressé d'envoyer en Palestine le directeur du Musée de Stamboul pour faire l'acquisition de cette belle mosaïque.

Il est regrettable d'avoir à constater que seul le Sultan se soit empressé d'acheter cette merveille.

Une découverte archéologique du plus haut intérêt vient d'être faite par M. Hilprecht, professeur à l'Université de Pensylvanie (à Pittsburg), qui, depuis onze ans, dirige les fouilles entreprises sur l'ancienne Nippour, la première capitale babylonienne.

Ces recherches auraient enfin amené à la lumière — après une disparation de vingt-cinq siècles environ — la célèbre bibliothèque du temple de Nippour contenant près de trente mille volumes.

On comprendra mieux l'extrême importance de la découverte quand nous aurons dit que les documents dont il s'agit remontent pour la plupart à quatre ou cinq mille ans avant Jésus-Christ. La bibliothèque de Nippour renferme donc les plus anciens témoins d'une civilisation disparue depuis quelque soixante siècles.

On assure que dix-huit mille manuscrits ont déjà été retirés de la bibliothèque de Nippour. Ils seraient tous dans un excellent état de conservation, écrits sur des tablettes d'argile, en caractères cunéiformes, dont la lecture n'offre plus, pour les archéologues, la moindre difficulté.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

VENTE PUBLIQUE

DES

T A B L E A U X

formant la collection de feu

M. Henri-Jacques BURGERS, de Paris,
artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur,
professeur à l'Institution nationale des sourds-muets à Paris
et à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses,
membre de la Société des Artistes français et de l'Institut hollandais,
ancien vice-président du jury international des récompenses
à l'Exposition universelle de 1878, etc.

Le LUNDI 16 SEPTEMBRE 1901, à 9 heures du matin,

à Saint-Nicolas (Waes) Belgique,

par le ministère de M^e BELLEMANS, notaire à Saint-Nicolas,
chez qui l'on peut se procurer les catalogues.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DECORATIVES.

LE METAL FER BATU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
-ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, ETC.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri de Régnier. *Figures et Caractères* (EUGÈNE DEMOLDER). — Munichiana (OCTAVE MAUS). — Paul Martinetti (CAMILLE LEMONNIER). — Nécrologie. *Le Prince de Polignac. Henri de Toulouse-Lautrec* (O. M.) — Petite Chronique.

HENRI DE RÉGNIER

Figures et Caractères (1).

Ici, à la Guy-Morais, une des plus belles plages bretonnes, je viens de lire le livre de M. Henri de Régnier : *Figures et Caractères*. J'ai commencé par y lire une étude sur Châteaubriand. En effet, avant d'aller en Bretagne, je reprends toujours le premier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe* : nulle part ce pays n'a été décrit d'une façon plus poétique et plus superbe. D'ailleurs, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est l'œuvre où le génie de Châteaubriand éclate en toute sa beauté et toute son ampleur ; ces mémoires planent au-dessus des grands paradoxes du *Génie du Christianisme* et au-

(1) Paris, *Mercur de France*. Un vol., fr. 3-50.

dessus des *Martyrs*, ce poème en prose à tendances chrétiennes qui nous a valu dans la suite de si fades et si bêlantes littératures.

Donc, dans le livre de M. de Régnier j'allai d'abord à l'étude sur Châteaubriand, dans le pays duquel je me trouve et dont j'ai, il y a quelques jours, relu le chef-d'œuvre. Je fus ravi de trouver une étude justement pensée, d'un style souple et pittoresque. J'y cueille ces réflexions piquantes : « Châteaubriand n'est pas d'ailleurs, à proprement parler, un écrivain de mémoires. Il ne raconte pas son temps qui, sans lui, ne serait rien à ses yeux, car il se subordonne tout. Rien en lui d'un Saint-Simon qui n'apparaît que par intervalle dans les interstices de son œuvre, furtivement. Châteaubriand a du romancier. Il est le romancier d'un seul personnage, le sien. Il est l'envers d'un Balzac, qui crée un monde et n'y figure guère, et se répand dans les mille fantômes de son imagination, vivant en tous par la parcelle de génie dont il les anime, content d'être l'âme universelle de ce monde imaginaire. » Et c'est, en quelques pages, un saisissant portrait de l'auteur de *René*, celui qui le premier souffrit du mal du siècle ; il le combattit par son activité et ses ambitions : plus tard Musset devait le combattre par l'absinthe.

L'étude sur Châteaubriand achevée, je recommençai la lecture du livre de M. de Régnier par le commencement. Le livre est formé par la réunion d'articles de journaux et de conférences. Une de ces conférences, *Le Bosquet de Psyché*, a été faite en 1894 au Cercle artistique et à la *Libre Esthétique* ; on n'en a pas oublié le charme exquis et subtil, la langue élégante et

hautainement poétique et le très artiste symbolisme. Une autre conférence, *Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain*, a été faite le 6 février 1900 à la Société des Conférences, à Paris. C'est sans doute une des meilleures études qu'on ait écrites sur les poètes, depuis les parnassiens jusqu'aux plus récents : Fernand Gregh, Charles Guérin, Francis Jammes. Parlant de la génération nouvelle qui suit celle des symbolistes, M. de Régnier dit : « C'est donc vers la vie qu'ils ramèneront la muse, ou plus pour qu'elle la rêve, mais pour qu'elle la vive. Au lieu de présenter à ses oreilles les conques sonores où l'on entend le murmure d'une mer idéale, ils l'assoieront au bord des flots mêmes pour qu'elle en écoute la rumeur et qu'elle y mêle sa voix. »

Quant aux articles, ils sont très nombreux et d'une amusante variété. Le beau poète des *Jeux rustiques et divins* et des *Médailles d'argile*, le charmant et aristocratique conteur de la *Canne de jaspe* (ô les aventures de M. d'Amorceur; chaque fois que je les relis il me semble que je débouche un vieux et précieux flacon de parfum!), l'élégant romancier de la *Double Maîtresse* s'avère ici critique clair et causeur érudit. C'est plein de bonne grâce, de distinction aisée, de sens poétique affiné et subtil, de raison saine, de bienveillante logique. Ce n'est pas à M. de Régnier qu'on reprochera cette tendance d'esprit qu'il relève avec justice dans Sainte-Beuve : « Manquant des dons premiers, il se rabatit sur les qualités secondaires; ne pouvant être lyrique, il chercha à être familier et plaintivement sentimental. Il tâcha ainsi de s'attirer la clientèle des esprits timorés, des âmes indécises qui s'effarouchent de toute fougue et s'offensent des couleurs trop vives. Certes, il y avait là, dans la poésie romantique, si souvent bariolée et criarde, une place à prendre; Sainte-Beuve le sentit avec sa finesse ordinaire. Mais pour être familier sans être plat, nuancé sans être terne, il faut des dons particuliers qu'il n'eut pas. Il est dangereux de s'adresser plutôt à notre réflexion qu'à notre enthousiasme; n'est-ce pas solliciter en nous ce qu'il y a de plus difficile à satisfaire? Nous donnons plus aisément notre amour que notre amitié. Le galop sonore de Pégase est entendu de plus loin que le battement furtif des ailes de Psyché. Le cri arrogant du cuivre perce mieux l'air que les modulations modestes du roseau. Quoi qu'il en fût, Sainte-Beuve échoua complètement dans sa tentative de poésie moyenne. Ses vers étaient mauvais; ils le furent, le sont et le seront. Nul doute qu'il s'en aperçut; de là l'amertume. Peut-être qu'on le lui fit sentir; de là, la rancune. A travers les compliments en usage dans les cénacles, il dut démêler le peu de cas qu'on faisait de lui. Il y eut un Cendrillon dans Sainte-Beuve. Il resta assis au foyer, tandis que ses compagnons couraient la gloire en carrosse et en beaux habits. »

Dans ses *Figures et Caractères*, M. de Régnier consacre une magistrale étude à Michelet, l'historien évocateur et lyrique. Il analyse son œuvre avec pénétration et conclut : « Le réel s'y mêle à l'imaginaire. Bornons-nous à ne voir là qu'un heurt de masques tragiques, un formidable entrelacs de passions et de caractères, et, oubliant que ces masques furent moulés sur des visages vivants, n'en regardons que l'expression humaine et la signification éternelle. Souvenons-nous seulement que l'historien fut un poète. »

On trouve aussi une très noble et fraternelle étude sur Alfred de Vigny — et, ce qui me plaît de la part de celui que l'on peut considérer comme le prince de la nouvelle poésie française, une large et pathétique évocation de Victor Hugo. Il est assez de mode aujourd'hui, en certains cénacles d'écrivains, d'affecter quelque mépris à l'égard du formidable chanteur de la *Légende des siècles*. Aussi suis-je heureux de reproduire ces lignes du pur poète Henri de Régnier : « Comme dans le célèbre poème du *Satyre* où l'humble chèvre-pied devient Pan, Hugo fit de la douce flûte retrouvée un instrument prodigieux. Il semble jouer dans une forêt sonore. Les arbres en écho renforcent de leur murmure le souffle qui les anime. C'est toute une forêt qui chante avec les feuillages, le vent, les sources, et par la voix d'un dieu. » Ce que M. Henri de Régnier a surtout magnifié dans Victor Hugo, c'est le grand *Pasteur des mots* : « Il les a conviés dans son œuvre à une grande fête retentissante dont la rumeur vibre en nous. » Et M. de Régnier ajoute : « Certes, la nature vécut en lui, comme en Wagner, une de ses formes sonores; elle a imprégné son génie poreux de son ambiance; il en répète tous les échos. »

Après Victor Hugo, voici, figure plus d'aujourd'hui, Stéphane Mallarmé, le poète musicien : étude amicale, attendrie, où M. de Régnier met au point juste l'effort de l'auteur de *L'Après-midi d'un faune*. Ce sont là des pages remarquables.

Et beaucoup d'autres choses encore. Ce joli pastel moderne : *Un jeune homme*, c'est-à-dire une étude émue sur le très regretté Jean de Tinan. Et un autre pastel, délicieux de couleur : *Souvenirs sur Oscar Wilde* : « La cigarette d'or s'éteignait et se rallumait incessamment aux lèvres du conteur. La main, d'un geste lent, faisait verdoyer le scarabée annulaire. Le visage se variait de la mimique la plus amusante, la voix continuait intarissablement, un peu traînante, toujours égale. »

Puis des causeries alertes, spirituelles, délicatement troussées sur *André Chénier*, *Beaumarchais*, *Rudyard Kipling*, *Pontchartrain*, où je me suis arrêté à cette phrase : « Les âmes délicates et attentives se plaisent mieux à ce qui fut qu'à ce qui est. »

Bref, un beau livre, que je n'ai fait qu'indiquer, et où

l'on se trouve en présence d'un esprit renseigné, clair et très noble. On le ferme charmé et il fait agréablement penser. Comme critique, M. Henri de Régner se rapproche bien plus de Paul de Saint-Victor que de Sainte-Beuve : et c'est joie !

EUGÈNE DEMOLDER

MUNICHIANA

Munich possède, entre autres attractions nouvelles, un théâtre en *modern style*, — en « Veld'sche Stil » comme on dit en Allemagne depuis que notre ami Henri Van de Velde a révolutionné l'ameublement et l'architecture par l'imprévu de ses conceptions. C'est un artiste affilié aux *Vereinigte Werkstätte* (*Ateliers réunis*), M. Riemerschmid, qui en a imaginé le plan et qui l'a fait exécuter sur son propre fond, c'est-à-dire — en plein centre, Maximilian Strasse, non loin de l'Opéra — sur un terrain qui lui appartient et qui se trouve enclavé dans une série de bâtisses auxquelles il servait jadis de cour ou de jardin. L'utilisation de cet enclos est ingénieuse et démontre que les combinaisons utilitaires ne sont pas toujours inconciliables avec les spéculations plus élevées de la pensée artiste....

Point de façade. Deux porches donnent accès, à travers les immeubles situés à front de rue, au « Münchner Schauspielhaus » qui se développe en profondeur et offre aux spectateurs l'agrément d'une salle de spectacle intelligemment comprise, sobrement décorée, dont toutes les places ont une vue directe sur la scène. Les fauteuils d'orchestre et de parquet, en bois teinté, sont disposés en amphithéâtre. Le balcon, soutenu par de légères colonnes en fer, est assez large pour contenir cinq rangées de spectateurs. Neuf loges de première galerie complètent le dispositif. Au total, environ sept cents sièges sont mis à la disposition du public.

Ce qui différencie radicalement de la plupart des théâtres le nouveau « Schauspielhaus », c'est, outre son architecture originale, qui n'emprunte ni à la Grèce ni aux grands siècles français ses lignes ornementales, l'absence de toute dorure, de tout velours cramoisi ou bleu paon, de toute draperie, de toute crépine, de toute « passementerie ». La sculpture a été également proscrite, même dans ses applications les plus décoratives. On ne découvrirait, en aucun recoin du théâtre, le moindre soupçon du « masque tragique » et du « masque comique ». Ni Schiller, ni Goethe, ni Lessing, ni même le buste de l'architecte n'encombrent les couloirs. Cela paraît surprenant dans une capitale où les bronzes et les marbres peuplent tous les carrefours et toutes les promenades ! Les appareils d'éclairage eux-mêmes n'ont donné lieu à aucune débauche de bronze doré : Cent lampes électriques, d'un modèle très simple, suspendues au plafond comme des fleurs lumineuses, répandent dans la salle une clarté douce. Et l'œil ne perçoit, en quelque lieu qu'il se porte, qu'une très-discrète harmonie formée de tons gris, vert-glaucous et bleus, rehaussés par intervalles de rouge antique.

On pourrait trouver cette architecture toute en ciment, en fer et en verre un peu sévère pour la destination de l'édifice. Peut-être le reproche serait-il fondé. La salle, où dominent les lignes courbes, les arcs surbaissés, a, au premier coup d'œil, l'aspect masif et froid de quelque crypte funéraire. Mais cette impression se dissipe rapidement quand on examine le détail de la construc-

tion, où tout concourt à une parfaite homogénéité. L'édifice est, dans tous les cas, d'une réelle originalité et d'un incontestable intérêt.

On y jouait, lorsque je le visitai, l'*Honneur* de Sudermann, pièce en quatre actes à thèse et à antithèses, poncive et conventionnelle sous ses allures de drame « nouveau jeu ». Elle formera, traduite en français, l'un des premiers spectacles du théâtre Antoine, d'où elle atteindra vraisemblablement Bruxelles. Mais l'attrait du spectacle le cédait, pour moi, à l'intérêt du cadre dans lequel il se déployait.

* *

Il n'en fut pas de même au théâtre du Prince-Régent, où j'assistai, la semaine dernière, à une représentation émouvante de *Tannhäuser*. « Si *Peau d'âne* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. » Et *Peau d'âne* me fût conté... »

Je ne me figurais pas que l'opéra romantique de Wagner, dont la trame apparaît en maint endroit sous l'usure du temps, pût « tenir » encore aussi bien en scène, même après les *Maitres* et *Tristan*. Ah ! c'est qu'il y a dans cette œuvre passionnée et vivante, malgré son extériorité et les influences italiennes qui pèsent sur elle, un souffle, une puissance dramatique, un enthousiasme lyrique qui, en certains passages, portent la partition aux plus hauts sommets du théâtre musical. Ce n'est pas seulement au « Retour de Rome » que je fais allusion, — cette page admirable de désespoir et de révolte. Je songe aussi, entre autres, à la scène du premier acte entre Vénus et Tannhäuser, toujours raccourcie, morcelée, mutilée dans nos théâtres et qui, lorsqu'elle est chantée intégralement, éclaire de lueurs ardentes toute l'action.

Wagner avait au plus haut point, quoi qu'en aient dit certains critiques enfermés dans une esthétique surannée, le sens des proportions. Telle scène, qui parut jadis « faire longueur », est indispensable pour équilibrer un acte, pour fixer l'harmonie architecturale de l'œuvre. Celle dont je parle dure à Munich, depuis le lever du rideau jusqu'au changement de décor, — le paysage de la Wartburg succédant à la grotte de Vénus, — trois pleins quarts d'heure. Mais outre les réelles beautés musicales qu'elle renferme (on sait qu'elle fut remaniée par Wagner en vue des représentations de Paris en 1861), elle forme une exposition si serrée et si précise du drame qu'on ne peut vraiment rien retrancher sans altérer profondément le sens de l'œuvre tout entière. Elle prépare et explique le deuxième acte, auquel elle se lie étroitement par un contraste de l'effet le plus impressionnant. Et le rôle de Vénus, toujours sacrifié à celui d'Élisabeth alors qu'il doit dominer ce drame d'amour, apparaît à son plan, surtout lorsqu'il est chanté comme il convient, avec chaleur et avec passion.

Il est à noter, au surplus, que joué intégralement, dans sa version définitive, le premier acte ne dure pas plus d'une heure cinq minutes ; le deuxième, une heure sept ; le troisième, cinquante-cinq minutes (1). Soit, au total, environ trois heures de musique, ce qui n'excède pas la durée normale d'un spectacle d'opéra. Pourquoi, dès lors, faire les coupures qui sont d'usage en France et en Belgique ? Souhaitons qu'à Bruxelles, où la direction du théâtre de la Monnaie est animée d'un réel souci d'art, *Tannhäuser* soit représenté cet hiver ainsi qu'il doit l'être. Pour la majeure partie des spectateurs, ce sera une révélation.

(1) Temps pris à la représentation du 6 septembre. Chef d'orchestre : M. Herman Zumpe.

MM. Kufferath et Guidé trouveront dans la mise en scène du théâtre du Prince-Régent, telle qu'elle a été réglée par M. Antoine Fuchs, d'utiles indications. On n'imagine rien de plus parfait que les mouvements de la foule, le cortège des invités du Landgrave, l'arrivée et le départ des pèlerins, l'entrée des piqueurs, veneurs et valets de chiens à l'issue du premier acte, la marche du cortège funèbre qui clôt le troisième. C'est la vérité même, l'illusion absolue de la réalité, rendue plus impressionnante encore par la précision inouïe avec laquelle les appareils électriques de M. Lautenschlager (l'inventeur de la « scène tournante » du théâtre de la Résidence) expriment les nuances les plus subtiles des jeux de lumière. Toute impression de « tréteaux » disparaît. A cet égard, le théâtre de Munich est même en progrès sur celui de Bayreuth, où *Tannhäuser* et les *Meistersinger* ne furent pas mis en scène avec d'aussi merveilleux artifices.

Les décors, je l'ai dit, choquent parfois notre vision, accoutumée à des tonalités plus harmonieuses. On retrouve, dans leur coloris, la palette des peintres germaniques telle que la révèlent les expositions d'outre-Rhin et même les musées. Les Allemands n'ont pas le sentiment de la couleur, ou du moins des relations tonales qui donnent aux maîtres flamands et hollandais, à certains maîtres français un charme si spécial. Leurs plus grands artistes, Holbein, Durer, Cranach, Grunewald, s'imposent plus par le caractère que par le coloris. Et, de nos jours, la distance qui sépare Lenbach, par exemple, d'un portraitiste français, belge ou hollandais est plus sensible encore. Il est à remarquer que le paysage allemand n'est en général pas enveloppé, comme le nôtre, de l'atmosphère lumineuse et caressante que donne à ce dernier le voisinage de la mer. Rien n'égale en fluidité et en douceur la lumière qui baigne les sites de la Hollande, où l'eau est plus abondante que partout ailleurs. Peut-être ceci suffirait-il à expliquer le contraste qu'offrent, au point de vue du coloris, l'école germanique et les écoles néerlandaises. Mais sans doute ce coloris heurté qui nous déplaît dans la décoration scénique de Munich et de Bayreuth semble-t-il aux Allemands un reflet plus fidèle de la nature, — de leur nature, — que l'interprétation que donneraient nos spécialistes des sites de la Thuringe, de la Franconie ou de la Souabe. Nous avons coutume de baser notre appréciation sur nos sensations personnelles et sur notre éducation esthétique. Cette méthode est loin d'être irréprochable. En s'objectivant davantage, la critique acquerrait plus de solidité et de sûreté. Mais il n'est guère possible de juger autrement une œuvre d'art que par l'émotion qu'elle nous fait ressentir...

Mes observations ne s'appliquent guère, d'ailleurs, qu'au paysage. Lorsqu'il s'agit de la reproduction d'un édifice, d'une vue de ville, les décorateurs allemands affirment une réelle maîtrise. Témoin, à Munich, la salle de la Wartburg dans laquelle se déroulent les péripéties du *Sangerkrieg*. Témoin le décor du deuxième acte des *Meistersinger*. Témoin aussi, à Bayreuth, le décor admirable du Graal.

Le scrupule archéologique avec lequel sont restitués, en ces théâtres d'exception, les costumes, les armes, les coiffures, les meubles, les accessoires, donne aux représentations un intérêt particulier. Toute une époque revit dans les groupes de personnages mis en scène. Et l'on conçoit qu'il n'en puisse être autrement dans un pays de traditions où l'histoire et la légende nationales fournissent presque exclusivement aux compositeurs le sujet de leurs drames. *Tannhäuser* est, à ce point de vue, monté à Munich avec une richesse qui n'exclut ni le goût ni le style. Les

moindres détails de la figuration, et jusqu'aux attitudes et aux gestes des plus humbles comparses, révèlent l'étude la plus attentive, le sentiment artistique le plus délicat.

Il en est de même de l'interprétation instrumentale et vocale. L'orchestre est irréprochable, bien que la sonorité du quatuor soit plus brillante à Bruxelles et que les bois aient quelque lourdeur. Mais quand arriverons-nous à obtenir de nos chœurs, à Bruxelles et à Paris, pareil ensemble expressif et nuancé? Le charme qu'on éprouve à les écouter à Munich n'a d'égal que le plaisir qu'on ressent à les voir évoluer en scène et prendre part à l'action. En revanche les ballerines, par trop pudiques et haut vêtues, donnent des sirènes, naïades, nymphes et bacchantes du Vénusberg une bien piètre idée. Rien d'étonnant à ce que Tannhäuser leur ait glissé entre les doigts. Il y a aussi, au moment le plus... pathétique de la bacchanale, une apparition aérienne de petits cupidons ailés, armés de carquois et de flèches, dont le symbolisme exagérément ingénu ferait éclater de rire une salle parisienne.

Parmi les solistes, il faut citer hors pair M^{lle} Ternina, dont la voix claire et pure, la diction nette, la mimique sobre et émouvante donnent au personnage d'Élisabeth une rare beauté. M. Knote, dans le rôle de Tannhäuser, bien qu'il n'eut pas toute la distinction et l'héroïsme voulus, me paraît supérieur à ce qu'il avait été dans les *Maîtres chanteurs* et, à tout prendre, un ténor acceptable. Vénus, ce fut M^{lle} Breuer, artiste intelligente douée d'une voix souple et étendue. MM. Klopfer (le Landgrave), Feinhals (Wolfram), M^{me} Bosetti (le Père) complétèrent un ensemble homogène, bien équilibré, qui donna de la partition une interprétation aussi fidèle que vivante et colorée. Des trois représentations auxquelles j'assistai, ce fut peut-être la plus belle, celle qui me donna l'idée la plus complète et la plus haute de ce que peut réaliser une direction guidée par l'impérieux désir d'assurer à un chef-d'œuvre l'exécution qu'il mérite.

OCTAVE MAUS

PAUL MARTINETTI

Il nous a paru intéressant, au lendemain de la première, au théâtre de la Scala, de la pantomime *Le Mort*, de Camille Lemonnier, musique de Léon Du Bois, de reproduire ici l'article paru dans le *Gil Blas* du 24 avril 1894, au lendemain de la première au théâtre de l'Alcazar.

J'écris ces lignes rapides sous le coup de la grande émotion d'art ressentie à cette première du *Mort*, où Paul Martinetti, une fois de plus, s'est révélé comédien inimitable. Du drame lui-même je ne parlerai pas.... Je voudrais seulement montrer à quelle intensité d'expression, à quel naturel inouï peut arriver un artiste libéré de toute tradition d'école et, par la seule puissance de ses suggestions personnelles, s'égalant à la vie même.

Depuis près d'un an que le débrouillement d'un difficile et compliqué travail de mise au point nous rapprocha, cet incomparable mime et moi, j'ai pu suivre comme pas à pas le miracle d'une incarnation où, d'abord inquiet, s'exagérant peut-être, en son haut idéal du théâtre, les difficultés du rôle, il a fini par réaliser vertigineusement et, si j'ose dire, en profondeur un tragique et effrayant aspect d'humanité.

* * *

Nous correspondions en ce temps, lui de Londres, où sa vie nomade momentanément s'était fixée, moi de Paris ou de Bruxelles, et ses lettres, par un singulier état d'esprit où déjà perçait l'assimilation, me l'attestaient troublé, harcelé lui-même

des effrois de l'être spirituel qui commençait à le posséder. Cette possession grandit à mesure qu'approchait le moment de délivrer le personnage ainsi transsubstantié. Il m'apparut, aux premières répétitions, le visage d'un homme qui ne s'appartient plus et en qui le mystère d'une prochaine endosmose fait lever la ressemblance avec un autre homme encore confus et néanmoins reconnaissable. J'eus, presque sans délais, la sensation d'apercevoir, se mouvant devant moi, en une saisissante image de réalité, avec le geste, la démarche et l'expression de la figure, telle que jusqu'alors s'était imposée à moi-même ma fiction, le torve et cauteleux paysan qui, du fond des régions de l'élémentaire, assumait pour son compte le drame antique du crime et des remords qui l'expient. C'était un dédoublement de la vie où, dans le demi-effacement de la personne véridique, à travers ce qui restait de l'homme quotidien, sous le costume et les apparences physiques, se modelait l'âme circonstancielle que, par une volonté d'art, il s'était assignée.

Même au dehors, il restait la créature adventive qui s'était surajoutée à son être réel et qui, petit à petit, le résorbait, lui mangeant le visage et les yeux, y substituant le masque convulsé et sournois de l'autre, au point que, par moment, en ce visage pincé par les affres et dont toutes les fibres s'érethisaient, ce n'était plus que cet autre, devenu comme l'hôte de la maison, que j'apercevais. Le geste des mains, les attitudes du corps exigés par de négligeables mobiles s'achevaient selon la signification du drame, n'étaient plus, en dehors de la vie immédiate, que la vie seconde impérieusement manifestée. Et ce drame, il ne le vivait pas seulement en une figure unique, en l'image extériorisée du protagoniste essentiel : il le portait en lui tout entier jusqu'à en vivre matériellement l'artifice et le mensonge des épisodes, jusqu'à ne plus pouvoir différencier son atmosphère morale de l'espèce d'humanité que lui conférait son rôle.

Au cours de longues et fatigantes répétitions qui eussent brisé tout autre que lui, il me fut ainsi donné de voir s'ébaucher et se préciser l'œuvre en chacun des gestes dont il semblait tracer ses grandes lignes et fixer ses limites, dont, bien avant la mise en place du décor, il faisait se lever, autour de la vie mystérieuse et fourmillante des dessous du drame, la maison, et la nuit et l'aube triste où, tandis qu'au clocher des hameaux tinte l'angelus pour les hommes de bonne conscience, les frères homicides sortent l'un pour l'autre des ténèbres et s'aperçoivent blêmes devant le crime accompli. Chaque jour variait les perspectives de ce jeu souple, subtil, inappris et qui, jamais fixé, toujours évoluant vers de nouveaux buts, se muait en de nouvelles trouvailles, où, avec lui, le drame tournait sur ses axes et s'éclairait un peu plus. Quand, à la répétition générale, nous croyions tout arrêté, nous n'avions encore que le pétrissage véhément d'une maquette où ce sculpteur de gestes, en un plus décisif effort, se réservait de mettre les suprêmes accents. Une telle figure de crime et de remords ensuite se dressa, le soir de la première, qu'elle nous apparut comme inédite, différente de toutes celles qui l'avaient précédée et qui n'avaient servi que d'acheminements vers la création définitive. Celle-là, je ne crains pas de le dire, s'égala aux plus hautes expressions de l'art dramatique et, dans sa simplicité, dans son ampleur, dessina l'un de ces types inoubliables où se condense et demeure durablement fixée une des formes de l'humanité.

Paul Martinetti, merveilleusement, s'est incarné le paysan cupide et rusé, pâtira des races longtemps opprimées et sur qui l'or exerce la fascination d'un diabolique et espérable instrument de délivrance. Toutefois, ce n'était là dans la pièce et ce ne devait être pour lui que la configuration épisodique et le signe extérieur du personnage moral qui est ici la Conscience. Tout le drame, avec ses apparitions de spectres matérialisant les hallucinations et les terreurs du coupable, avec son dénouement résorbant le criminel dans son crime même, se dénonce un essai d'art symbolique et populaire, renouvelant, au moyen d'une péripétie simple et peu compliquée, comme il convient à la pantomime, l'idée de la fatalité eschylienne et, par une conception plus rationnelle de la responsabilité humaine, attribuant à la faute même

les vertus expiatoires, Bast. L'instigateur du meurtre, est dévolu au châtement final, comme son frère, l'exécutif de ses cautèles et de ses commandements. Dans le cauchemar d'une nuit de démence et d'épouvante, tous deux croient lutter contre le Mort, surgi entre leurs sommeils bourrelés, et Bast, la Ruse, plus forte que la Force, étrangle Balt, le faisant périr de la même mort qu'il inflige à sa victime, le nocturne et trop confiant visiteur qu'un peu de folie encouragea à leur montrer son or. Mais la Destinée ne s'accomplira pleinement que par le châtement de Bast : Le Mort, une dernière fois, sous les traits d'un gendarme, personification élémentaire de la Justice, apparaît impérieux, magnétique, suscité de l'ordre éternel. Il n'a eu qu'à toucher Bast : celui-ci, expiré, roule à ses pieds. C'est donc bien, à travers un schéma sensible, le déroulement d'une syndérèse aboutissant à l'expiation.

Je ne veux pas séparer, dans mes admirations et ma gratitude, Alfred Martinetti, le puissant mime aux plastiques sculpturales, de son frère Paul. Ensemble ils exprimèrent, avec une force incomparable, avec une fraternité d'efforts et de génie qui les attesta tous deux de la lignée des Rossi, des Frédérick Lemaître et des Irving, la Loi outragée et vengée. Si j'insiste plus spécialement sur l'un des deux, c'est qu'il fut, comme je l'ai dit, toute la pièce et qu'elle sortit de lui avec le souffle de vie qui entraîne jusqu'aux comparses et leur communique, dans la fièvre de l'action, un peu de l'ardeur et de l'héroïsme des chefs. Quand elle le sentit passer, ce souffle, la salle en resta ébranlée comme par un ouragan, secouée elle-même jusqu'aux tréfonds de la conscience, ainsi que pour une réalité d'effroi et d'horreur. Même les professionnels du théâtre se sentirent pris aux entrailles et avouèrent n'avoir jamais ressenti un plus angoissant frisson d'art.

La symphonie, d'ailleurs, s'adjoignit irrésistiblement à ce prestige de deux grands artistes. Il n'est pas possible d'intensifier plus pathétiquement l'espèce de fantastique réel du drame que ne le fit, en sa transcription psychologique, ce rare et vigoureux musicien, Léon Du Bois. C'est peut-être la première fois que la notation s'adapte au drame mimé avec un tel soulignement incessant de l'orchestre et utilise pour la pantomime les infimes ressources du drame musical proprement dit. Le *Mort*, grâce à cette collaboration du symphoniste et des plus subtils comédiens, réalisa ainsi, dans son intégrité, la conception d'un parfait spectacle.

L'une des dominantes de cet art des Martinetti est de perpétuellement ramener leur jeu à une absolue logique. Ils créent avec vérité, ils sont dans l'éternelle vérité humaine, et, bien que l'un soit un artiste plutôt de culture, et l'autre d'immédiates et instinctives trouvailles, ils échappent à l'école. Ils ne se peuvent classer non plus parmi les réalistes que parmi les romantiques : leur esthétique est adéquate à la nature, mais amplifiée par un style qui, sans soufflure, grandit l'interprétation. Ils possèdent aussi, à un degré inégalé, ce don des maîtres en tous arts, de savoir, par une exagération à propos, caractériser un personnage ou une situation. Mais l'un (c'est de Paul que je parle) se révèle plus spécialement ironiste, d'une ironie déconcertante qui aiguise le tragique et de laquelle il tire des effets poignants. Par là, il concrète bien en toute son étendue le génie de la pantomime, bien autrement complexe que le drame parlé, et dont on pourrait dire, comme d'un jeu de masques ou d'un colloque de sourds-muets, qu'elle est un peu diabolique en ce je ne sais quoi de ténébreux et de surnaturel que lui confère cette chose contradictoire : parler en ne parlant pas. Chaque geste en cette mimique inouïe de Bertrand et de Bast est l'aboutissement de la pensée et s'énonce à l'état de parole agie qui lui descendrait aux doigts. Nulle équivoque : clair, discret et nuancé, il implique les expressions les plus contrastées et, dans un bref intervalle, fait jouer le clavier entier des sentiments humains. Il est, ce geste, l'homme intérieur, tout à coup et coup sur coup révélé, élucidé jusqu'à la plus foudroyante évidence.

C'est, j'oserais dire, en transposant la comparaison au moral,

la mise à nu et le tressaut de toutes les fibres de l'écorché sous le tenaillement d'une pince implacable. Et cet écorché « en dedans », cet homme retourné et scarifié, avec une âme qui lui joue en relief tout le long de ses tendons, on le vit se dresser, effrayant, électrique, à travers le crime et le remords, dans le personnage de Bast, qui, grâce à Paul Martinetti, s'instaure parmi les figures mémorables du théâtre actuel.

**

Je voudrais mettre une dernière touche au portrait d'un tel artiste ; elle m'est fournie par lui-même. « Regardez-moi, » me disait-il à l'issue d'une des répétitions, « je suis un vieillard au visage labouré de rides, moi qui, d'ans et de cœur, me sens en pleinte virilité... Et là-bas, les autres, regardez-les, beaux, à peine touchés par leur art... Ah ! mon ami, on ne déforme pas impunément, comme moi, depuis l'âge d'enfance, son masque pour le contraindre à exprimer les rires et les larmes ! Je suis comme le docteur Faust : il y a des moments où, moi, aussi, je vendrais mon âme au diable, c'est-à-dire mon art, pour me retrouver souriant et jeune. »

N'était ce pas, en ce cri d'amertume, le regret et la souffrance des forts de ne vivre d'une vie si haute dans l'idéal que pour sentir plus vivement, quand ils reprennent pied dans les réalités, ce qui les sépare des autres hommes et les isole en leur grandeur ?

CAMILLE LEMONNIER

NÉCROLOGIE

Le Prince de Polignac.

Le prince Edmond de Polignac, qui est mort à Paris le mois dernier, était, en même temps qu'une des personnalités les plus distinguées de l'aristocratie française, un musicien de talent et un artiste ouvert à toutes les initiatives. Lauréat du Conservatoire, de la Société des Compositeurs et de la ville de Paris, il concourut en 1867 pour le prix d'opéra institué à l'occasion de l'Exposition universelle. Son œuvre, *La Coupe du roi de Thulé*, qui renferme des passages charmants, fut écartée par le jury parce que l'orchestration lui parut trop chargée. Ce grief paraîtrait sans doute plaisant de nos jours, car la partition n'a vraiment rien de subversif. Mais peut-être l'admiration que professait dès lors le compositeur pour Wagner, dont il était l'ami, le rendait-il suspect aux aristarques du temps... On doit aussi à M. de Polignac une trilogie sacrée d'une inspiration et d'une écriture originales : *Les Échos de l'Orient judaïque*, diverses œuvres de musique de chambre, des mélodies d'une forme charmante.

L'âge n'avait affaibli en rien la curiosité qu'il avait pour toutes les expressions nouvelles de l'art. Deux mois avant sa mort, nous le vîmes se passionner pour la Sonate de Lekeu (piano et violon) que lui révéla le vibrant archet de M^{me} Henriette Schmidt. Il en pénétra d'emblée les beautés un peu voilées de mystère et trouva, pour en analyser les diverses pertes, des expressions justes et caractéristiques.

Il avait été très lié dans sa jeunesse avec Whistler. Peut-être est-ce l'influence de l'illustre peintre qui inspira au prince de Polignac un amour des arts graphiques et plastiques au moins égal à celui qu'il avait pour la musique. La récente évolution des arts décoratifs l'intéressa au point qu'il accomplit quelques travaux d'art dont il se montrait fier et non sans raison : Dans l'hôtel qu'il occupait, à l'angle de la rue Cortambert et de l'avenue Henri-Martin, un salon de musique entièrement meuble et decore d'après ses dessins révélait un esprit ingénieux, un goût personnel exempt de toute banalité. On en put juger d'ailleurs aux salons de 1897 et 1898 où il exposa quelques pièces de cet ameublement, exécuté en bois d'ébène incrusté d'ébène.

Le prince de Polignac venait d'acquérir un palais à Venise et se proposait de s'y réfugier, chaque automne, loin du bruit de Paris, dans le calme de l'étude. Mais cette fantaisie d'artiste grand seigneur, la mort ne lui permit pas de la réaliser. Elle l'a

surpris avant qu'il ait atteint le seuil de cette résidence nouvelle qui devait être un cadre si bien approprié à ses goûts raffinés.

C'est avec la plus douloureuse émotion que nous avons appris la fin de cet homme de cœur, d'esprit et de réel talent, qui exerçait par le charme de son caractère et de sa conversation une irrésistible séduction sur tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher.

Henri de Toulouse-Lautrec.

Nous apprenons à regret la mort du peintre Henri de Toulouse-Lautrec, l'un des artistes les plus personnels de la jeune génération. On se souvient des pastels, dessins, lithographies et affiches qu'à plusieurs reprises il exposa à Bruxelles aux Salons annuels des XX et de la *Libre Esthétique*.

Nous avons maintes fois signalé ici la singulière intensité de son art à la fois très prime-sautier et très sûr. Lautrec était un dessinateur impeccable qui résumait en quelques traits, d'apparence débridée, le caractère d'une figure, l'essentiel d'une scène. Ses compositions, rehaussées de quelques tons sobres et harmonieux, avaient souvent la puissance d'un Degas. Il s'était attaché à peindre le monde interlope des bals publics, des cafés-concerts, des bars, des lieux dits de plaisir et y trouva une variété inépuisable de sujets typiques. Fleurs de vice et de décadence foisonnent dans les pages qu'il éparpilla au gré d'une fantaisie ennemie de toute tradition, de toute convention et de tout préjugé. Réuni, son œuvre formera sur les dessous de notre civilisation un document aussi terrifiant que pittoresque.

Sans aspirer le moins du monde au rôle de moraliste, le peintre arrivait, par l'acuité de son analyse, à une sorte de critique amère, de satire cruelle et âpre. Son art, malgré l'ironie qui l'imprègne, s'élève plus haut que celui d'un caricaturiste. Il demeurera l'expression d'une société vue dans ses bas-fonds. Nul ne pénétra plus avant dans les milieux équivoques, dans les troubles régions où la création humaine confine à l'animalité. Et nul ne les décrit avec plus de vérité et d'éloquence.

Lautrec avait été atteint, il y a trois ans, d'une maladie cérébrale qui ne laissait guère d'espoir à ses amis, bien qu'une légère amélioration eut donné, l'année dernière, l'illusion d'un retour à la santé. Un accident l'avait, dès son enfance, rendu difforme. Petit, laid, traînant péniblement deux jambes perlées, il répondait peu, par son aspect extérieur, au nom retentissant qu'il portait et que légitimement lui avaient légué ses ancêtres, de sang illustre, les comtes de Toulouse-Lautrec. Mais son aristocratie d'art valut bien la noblesse de ceux-ci, — et mieux encore la bonté et l'intelligence d'un caractère apprécié de tous ceux qui prirent contact avec lui et que seule parvint à assombrir la détresse physique des dernières années.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

LES THÉÂTRES. — Aujourd'hui dimanche, à la Monnaie, le *Chatet* et *Rigoletto*; demain, lundi, reprise de *Samson et Dalila*.

Aux Galeries, aujourd'hui dimanche, dernière représentation de Sarah Bernhardt : *La Tosca*, de Sardou. M. Coquelin aîné jouera pour la première fois le rôle de Scarpia.

À la Scala, tous les soirs, le *Mort*, la pantomime tragique de Camille Lemonnier, musique de Léon Dubois, jouée par les Martinetti.

Au théâtre du Parc, M^{me} Réjane donnera du 24 au 29 courant, six représentations dont l'ordre est ainsi arrêté : Le 24, la *Course du flambeau*; le 25, *Zaza*; le 26, la *Robe rouge*; le 27, *Madame Sans-Gêne*; le 28, *Sylvie ou la Curieuse d'amour*; le 29, *Sapho*. Deux de ces œuvres, *La Course du flambeau* et *Sylvie*, n'ont jamais été jouées à Bruxelles.

Le début de la nouvelle troupe de MM. Darmand et Reding aura lieu le jeudi 3 octobre, dans les *Idées de M^{me} Aubray*, de Dumas fils.

Le cercle L'Effort a ouvert hier samedi, à 2 heures, au Cercle artistique et littéraire, son premier Salon d'art photographique.

Cette exposition sera close le 15 octobre.

Richard Strauss fera représenter à la fin de novembre, au théâtre de Francfort, un drame lyrique qu'il vient d'écrire sur un texte de M. Ernst von Wolzogen et intitulé *Feuersnoth*. L'auteur dirigera personnellement les répétitions et les premières représentations de son œuvre.

Antoine Dvorak, qui vient d'être nommé directeur du Conservatoire de Prague, a atteint, le 8 septembre, sa soixantième année. A cette occasion il a été l'objet de nombreuses manifestations de sympathie. De grandes fêtes musicales, dont ses œuvres faisaient exclusivement les frais, ont été organisées à Prague et à Mülhausen, sa ville natale.

M. Sudermann, dont le théâtre se répand de plus en plus en Allemagne, vient d'achever un nouveau drame en cinq actes intitulé : *Es lebe das Leben* (*Vive la vie!*).

On nous écrit de Dresde que la saison théâtrale qui vient de prendre fin a été particulièrement brillante. Le comte de Seebach, intendant royal de l'Opéra, a fait représenter soixante-cinq ouvrages différents, dont soixante et un opéras et opéras comiques, trois ballets et un poème lyrique, *Manfred*. En outre, quinze concerts symphoniques ont été donnés par l'orchestre du théâtre. Dresde a eu la primeur de quatre œuvres inédites : *Cain* et *Le Départ* d'Eugène d'Albert, *Nausicaa* d'Auguste Bungert, *Manru* de Paderewski.

C'est, comme d'habitude, Richard Wagner dont les œuvres ont été jouées le plus souvent. Il a eu à lui seul cinquante-neuf représentations. Après lui, Saint-Saëns, dont *Samson et Dalila*, une nouveauté pour Dresde, fut joué vingt fois. Mozart et Verdi eurent chacun onze représentations, Donizetti et Mascagni dix, Nicolai neuf, Auber, Bungert et Nessler huit.

Le compositeur Eugène Diaz de la Pena, fils du célèbre peintre français et auteur de deux opéras comiques très connus. *Le Roi Candale* et *La Coupe du roi de Thulé*, vient de mourir à Tolleville, dans le Calvados, où il avait coutume de passer l'été.

M. Diaz avait soixante-six ans.

Une exposition historique du théâtre aura lieu à Rome au printemps prochain. On y réunira tous les documents concernant l'art théâtral italien et français depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Une salle spéciale sera consacrée à Verdi.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS
Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.
Location de canots et voitures.

VENTE PUBLIQUE DES

TABLEAUX

formant la collection de feu

M. Henri-Jacques BURGERS, de Paris,

artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur,
professeur à l'Institution nationale des sourds-muets à Paris
et à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses,
membre de la Société des Artistes français et de l'Institut hollandais,
ancien vice-président du jury international des récompenses
à l'Exposition universelle de 1878, etc.

Le LUNDI 16 SEPTEMBRE 1901, à 9 heures du matin,

à Saint-Nicolas (Waes) Belgique,

par le ministère de M^e BELLEMANS, notaire à Saint-Nicolas,
chez qui l'on peut se procurer les catalogues.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CAGES AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Art et le Peuple OCTAVE MAUS). — Feux de la Saint-Jean (WILLIAM RITTER). — Le Mort (OLYMPE GILBART). — Correspondance de La Haye. *Exposition d'art décoratif oriental* (PH. Z.) Bas les Pattes! *L'Église de Wenduyn* (L. ABBY). — Petite Chronique.

L'ART ET LE PEUPLE

Les réflexions que m'ont suggérées dernièrement les spectacles populaires de l'Allemagne, — commémorations d'événements historiques, jeux scéniques dont le peuple fournit à la fois les acteurs et le public (1), — m'ont valu une réponse fort intéressante. Mon correspondant — ou ma correspondante, car l'écriture, si elle est ferme et virile, a une parure décorative qui paraît trahir une main féminine — est loin de partager les idées que j'ai émises. Mais ses objections valent qu'on les rencontre.

« Les Furnes, les Oberammergau, les Fosses sont, dit-

(1) Voir l'Art moderne du 1^{er} septembre dernier : *Dramaturgie rustique*.

il (ou dit-elle), des vestiges plus ou moins intacts de temps où le peuple avait d'autres goûts et d'autres sincérités qu'aujourd'hui. Il retrouve pour un instant, le jour de la fête, un peu de cet esprit traditionnel que lui ont légué des siècles d'atavisme. Mais en lui la conviction est si frêle — et si importante l'idée des ripailles qui suivront!

« Ces cortèges, ces *Bühnenfestspiele* sont d'ailleurs toujours franchement laids, et le passé est le seul élément qui puisse nous y attirer. Créer de toutes pièces des festivités populaires « intelligentes » aboutirait soit, les paysans étant livrés à eux-mêmes, à un résultat trivial et dénué d'intérêt, — soit, si des peintres s'en mêlent, à une manifestation préraphaélite, ce qui sera pis!

« Votre idée n'est, je crois, pas en rapport avec notre temps. Le peuple n'aime que le laid. Il l'aime *activement* et préférera toujours le *Père la Victoire* ou le *Noël* d'Adam à n'importe quelle musique aussi simple, mais d'essence supérieure. L'art n'est accessible qu'aux aristocraties intellectuelles. »

Et voici la conclusion :

« A l'heure qu'il est, le peuple nous demande d'être électeur, d'avoir des écoles, des maisons saines et des journaux sains. Pour lui donner cela, qu'on ne néglige rien. Et déjà c'est une tâche suffisante. Ne nous mêlons pas du reste : nous ne faisons qu'éveiller chez ceux à qui nous voulons du bien les méfiances, les moqueries et les hostilités qui empêchent tout progrès. Encourager l'alcoolisme et les rivalités de village, voilà, hélas! le résultat qu'auraient ces tentatives de représentations

populaires. Vous n'attirez pas l'homme du peuple hors du cabaret et de la kermesse tant qu'il sera trop abruti par la misère et le cléricisme pour aimer de lui-même le beau. »

Ces notions pessimistes de l'intellectualité actuelle du peuple peuvent être fondées. Le devoir s'impose d'autant plus impérieusement de tenter un énergique effort pour la relever.

Ce qui a amené la décadence universelle du goût, c'est la mauvaise éducation artistique qui pèse sur nous. C'est, dans les arts plastiques et graphiques, l'enseignement académique, qui a succédé au libre essor des artisans d'art, à l'émulation salutaire des maîtrises; en musique, le café-concert; en littérature, le roman-feuilleton. Le peuple a subi nécessairement l'influence de ces facteurs de démoralisation artistique créés par la classe bourgeoise, et non par lui. S'il aime le laid, c'est *passivement*, parce qu'on ne lui a pas fait connaître autre chose. L'homme a un besoin instinctif d'art. Quel que soit celui-ci, il l'accepte, faute de mieux; il l'abandonnera le jour où il aura l'intuition d'une beauté supérieure. C'est celle-ci qu'il faut s'acharner à divulguer.

Livré à lui-même, étranger à toute culture, l'homme du peuple, de nos jours comme jadis, est *naturellement* enclin aux expressions harmonieuses. Le père qui n'a jamais quitté ses montagnes module des phrases qui ont de la poésie, du rythme et du style. Toute la musique n'est-elle pas issue de l'âme populaire? Demandez-le à Vincent d'Indy! — Le moujik qui, assis devant le poêle de son isbah, taille dans une branche de bouleau des poupées pour ses enfants, leur donne du caractère, de l'expression et de la vie. Charpentier en a recueilli qui font sa joie! — La paysanne bulgare qui brode, au hasard de l'inspiration, des ornements versicolores sur un tissu de toile ou de laine, crée une décoration élégante et jolie. — Et le potier, et le ferronnier, et le vannier, et le bourrelier?.....

L'expression varie selon les époques et les civilisations, mais le sentiment artistique subsiste indépendamment de toute extériorité. Je pense même que c'est dans le peuple, qui est moins cultivé et plus proche de la nature, qu'il se conserve (à l'état latent peut-être) le plus pur. L'instinct qui poussait un Tilman Riemenschneider, petit paysan né au village d'Osterode, en Franconie, à sculpter dans le bois, il y a quatre cents ans (et mille autres exemples pourraient être cités) des images d'apôtres dont la beauté est surprenante, n'a pu disparaître brusquement de l'humanité. Il peut être comprimé, étouffé; on l'empêchera momentanément de s'épanouir. Mais rappelez-vous les nénuphars de la *Nouvelle Idole!*...

Cassons donc, quand nous le pouvons, la glace de l'étang... Le peuple, jadis, n'était ni moins pauvre ni

plus heureux qu'aujourd'hui, et il bâtissait la cathédrale de Reims! La religion qui l'inspira n'était pas, j'en conviens, le « cléricisme » actuel, et la foi d'alors est morte, mais si l'idéal s'est déplacé, si d'autres besoins sont nés, si des conquêtes nouvelles nous passionnent, est-ce une raison pour qu'une force psychique comme le sentiment de l'art ait irrémédiablement abandonné la partie la plus robuste et la plus saine de notre organisme social alors qu'elle l'a, de tout temps, vivifiée? »

Les essais qui ont été tentés à la Maison du Peuple de Bruxelles par les fondateurs de la *Section d'Art* ont démontré que l'ouvrier est apte à s'assimiler une nourriture intellectuelle plus relevée que celle dont il est gavé. Sa compréhension a, maintes fois, dépassé ce qu'on pouvait attendre. Pourquoi, dès lors, désertier la lutte?

Les fêtes historiques et légendaires dont je préconise l'institution, à l'exemple de ce qui se fait à l'étranger, et qui seraient le développement de quelques coutumes locales, ne sont au surplus, dans ma pensée, qu'un épisode du lent travail d'épuration à accomplir. Je ne vois pas, dans ce modeste projet, l'aube d'une Renaissance esthétique... Je souhaiterais seulement que l'activité des nombreuses sociétés dramatiques que le gouvernement subsidie pour représenter des œuvres absurdes fût aiguillée vers des spectacles à la fois plus élevés et mieux en harmonie avec l'auditoire populaire qu'ils ont mission d'émouvoir. De l'âme collective des foules jaillit une exaltation qu'individuellement nul ne pourrait ressentir. Le phénomène est connu. Mais qui songe à en tirer parti avec intelligence? — Je souhaiterais aussi que par des cortèges, des simulacres de combats, de tournois ou de Joyeuses-Entrées, on ressuscitât périodiquement dans le décor de nos vieilles villes, à certaines dates mémorables, les fastes héroïques de la cité. Ces fêtes *peuvent* n'être point laides, ni préraphaélites! Quelles qu'elles soient, elles aideront le peuple devant qui, par qui et pour qui elles se dérouleront, à prendre conscience de lui-même, ce qui est, pour les collectivités comme pour les individus, le point de départ du progrès. Et j'ai l'espoir que loin de favoriser l'alcoolisme et les rivalités de clocher, des spectacles de ce genre, judicieusement ordonnés avec la coopération de toutes les bonnes volontés, créeront une excitation salutaire dans certains centres dont rien n'interrompt, du 1^{er} janvier au 31 décembre, la vie sommeillante. Au rappel des exploits de jadis se réveilleront, peut-être, des énergies endormies, des instincts en léthargie.

Je n'ai pas, mon cher correspondant, la prétention de vous avoir convaincu, ni l'orgueil d'avoir triomphé de vos arguments. Veuillez reconnaître seulement, et je m'estimerai heureux, que votre aristocratie hermétique s'applique trop exclusivement au temps présent et

au pays où nous vivons. Regardons au delà, dans l'avenir, et plus loin, hors des frontières. Un jour viendra où le peuple, en Belgique comme ailleurs, aura obtenu les droits qu'il réclame. On verra alors, n'en doutez pas, renaître du fond populaire et briller aux clartés des aubes nouvelles la fleur d'art qui ne périt jamais....

OCTAVE MAUS

FEUX DE LA SAINT-JEAN

Il ne s'agit pas de la pièce de Sudermann, mais du hasard qui fait que cinq fois à une exposition récente (Munich je viens de constater la séduction opérée par ce motif sur des artistes de talent. Et l'idée toute naturelle de les grouper pour les comparer, je ne l'aurais sans doute pas mise à exécution si, lorsque j'hésitais, ne m'étaient, par un nouveau hasard, tombés entre les mains ces termes guillerets et précieux en lesquels Jean Passerat, « homme docte et des plus délicats esprits du xvi^e siècle, bon philosophe, » dit son contemporain L'Estoile, — et il ajoute : « grand poète », — conçoit un « Sonet sur les feus de la Saint-Jean ». Rien ne donnera plus nette la sensation de l'abîme qui sépare l'humanité de certaines âmes profondes et réfléchies d'aujourd'hui de l'humanisme d'antan, de l'esprit superficiel et gentillet d'un « gendelette » de l'époque d'Henri III, d'un professeur du roy en l'université de Paris déployant ses grâces apprêtées sur les feintes misères de son cœur, que la lecture de ces vers en regard des salubres tableaux de MW. Charles Cottet, Karl Nordström ou Knud Larsen :

Quand je vous voy, gentiles bergerettes,
 Danser autour de ces feus allumés,
 Et de pieds nus, au mal acoustumés,
 Fouler les champs peinturés de fleurettes,
 Mon pauvre cœur captif des amourettes
 Pense aux flambeaus des archers emplumés
 Qui ont mes os en cendre consumés
 Par l'aspre ardeur de leurs flammes secrettes.
 Ha ! di-je lors, combien sont differents
 Mes feus cachés de vos feus apparents ?
 Ces feus vous font dancier, chanter et rire :
 Les feus qu'Amour en l'âme vient lancer
 Au lieu de rire et chanter et dancier
 Me font languir et pleurer mon martyre.

Un siècle encore, nous serons à la *Guirlande de Julie*, et un autre, aux blanches laïlières en rubans de Trianon : c'est tout un. Un siècle encore, et nous pouvons tout à coup enjamber un espace qui n'est plus seulement de trois ou quatre siècles entre ce poète aux yeux, quand il pleure, « alambiqués d'essences amères », et ce fier gars du pays de la mer, ce bon soulard de frère Yves, par exemple, écrivant à Pierre Loti qu'il n'y voit plus pour écrire « avec les larmes qui lui sont dans les yeux ». Et Loti comprend la poésie d'une aussi rude formule, et Cottet peint les gens qui parlent ainsi, tous deux on sait avec quelle émotion ! Mais Loti lui-même paraît dépourvu de saveur et de santé auprès du large et copieux tableau de Cottet d'une si nocturne simplification, d'une si belle venue, d'une force et d'une hardiesse si consciencieuses d'elles-mêmes...

La stricte réalité, et cependant l'évocation de tout le passé, de

toute l'âme de la race, des mystères primitifs d'Agni et des mythes de Prométhée à la légende celtique, et du cycle d'Arthur à Guy Ropartz. La stricte réalité, et pourtant le symbolisme le plus poignant, celui de la continuelle fluctuation du temps, de la jeunesse qui en moins de rien se mue en vieillesse..., tout un poids d'histoire confuse et d'inconnu insondable qui pèse sur l'âme inconsciente de ces pauvres gens, et dont la vision de ces pauvres gens accable à son tour le spectateur. De tous ces peintres des feux de la Saint-Jean, Cottet a su donner le mieux cette sensation qu'il ne s'agit pas là d'un usage indifférent, sans tradition et sans ancestralité, mais d'un vrai rite, d'un acte religieux au sens oublié, débris d'une religion morte, et dont cependant la « religiosité » subsiste, comme ces formules kabalistiques dont les mots nous restent, mais dont un mystère remplace le sens.

Dans la terre-à-terre journalier, chaque fois que, sans savoir pourquoi, un homme accomplit ce que ses pères ont accompli, et ce uniquement parce que ses pères et les pères de ses pères firent de même, ce même sentiment de mystère sacré se dégage... Qu'il s'agisse de l'arbre de Noël, de la Saint-Nicolas, des œufs de Pâques, de l'illumination des tombes à la Toussaint ou des feux de la Saint-Jean, les âmes un peu profondes ont appris à sentir la communion avec le passé... Mais rendre ce sentiment dans un art, quel qu'il soit, là est la difficulté grande, et nous verrons que tous nos peintres de feux de la Saint-Jean n'y ont pas tous également réussi. Du reste, le sol de Bretagne est entre tous prédestiné à susciter ces profondes impressions... Dès qu'on aborde cette « terre de chêne et de granit », il n'y a qu'à se laisser aller avec simplicité et bonne foi à son étrange charme de mélancolie...

La tonalité générale de l'œuvre de Cottet frappe déjà. Elle est neuve, et pourtant chacun la reconnaît exacte. Dans le monde des couleurs, c'est ainsi qu'à tout instant des découvertes se font et que plus on découvre, plus il reste à découvrir, puisque à chaque fois, peut-être, on a augmenté d'un peu la subtilité de l'œil du public et ainsi reculé la difficulté de le satisfaire. Et puis pour une autre raison encore un peu moins consolante ! C'est que chaque découverte, loin de pousser les camarades à en faire d'autres, les incite immédiatement à en profiter et à en abuser jusqu'à ce qu'elle soit irrémédiablement tombée dans le domaine public et qu'elle ait perdu toute sa vertu. Chacun voit journellement des harmonies admirables dont personne n'a l'idée que, peintes, elles paraîtraient extraordinaires ; bien au contraire le commun se garde soigneusement de les peindre sous prétexte qu'elles seraient jugées de mauvais goût. C'est qu'elles n'ont pas encore été découvertes. Qu'un artiste courageux sache de temps en temps élire et faire résonner tous ces accords excommuniés (et pourtant assez souvent observés pour qu'un certain public au moins les reconnaisse aussitôt), tout le monde aura l'éternel ahurissement des témoins de Christophe Colomb cassant son œuf. Quoi, c'était donc beau ? Quoi, cela pouvait se peindre ? Cela pouvait produire un tel effet ? Vite, emparons-nous en et gardons-nous de chercher autre chose !

Plus que le crépuscule. La nuit est tombée. Ce qui reste de leur verte à la mer et au ciel, sourd, épais, serait bien plutôt une phosphorescence qui s'allume, qu'un trainant de jour dans l'atmosphère. Dans cette nuit verte et bleue, couleur queue de paon à l'ombre, sans reflet ni mordures, les feux crépitent à franc éclat orange et s'espacent le long de la côte, trois, à égale distance là-bas, sur le long promontoire plat qui semble un morceau flottant de croûte terrestre. Et au spectacle annuel, tous sont accourus,

jeunes et vieux, jeunes et vieilles surtout, car à cette saison les hommes sont en mer. Et c'est même le plus extraordinaire du tableau que l'accroupissement identique des trois vieilles sur la gauche, trois parques, trois nornes celtiques, témoins de combien de ces feux déjà, et de tant de choses qui d'années en années se sont éteintes comme ces feux ! Tant qui sont partis qui ne sont plus revenus, tant qui sont nés, et parmi eux aussi qui sont déjà partis et parmi eux qui déjà ne sont plus revenus ! C'est le même croisement de mains impuissant, comme c'est la même vieille mante de veuve, le même bord de bonnet blanc sous le capuchon noir, et chez deux d'entre elles le même mouchoir aux mains.

De l'autre côté du feu, ce sont les jeunes, au contraire, et ces petits visages font peine, tant on reconnaît en eux la virtualité de ceux des vieilles... Ainsi sera vieille la charmante et rude petite poupée au silencieux ébahissement devant la belle flamme ; ainsi la précoce petite amoureuse de droite, déjà serrée contre son petit ami, le gars en blouse, mains aux poches, qu'un jour la mer lui prendra ; ainsi la précoce petite maman dont le mioche ouvre pour la première fois les yeux à ce spectacle. Et jeunes ou vieux, ils sont tous les mêmes, ces yeux, — gouttelette noire où danse une petite flamme, — rendus pointus par la flamme comme par une ivresse. Tous ces personnages forment comme un foyer brun et noir au brasier. Le tableau n'est ainsi que de l'orangé vif, du brun sombre, du bleu vert sombre... Mais il est plein de profondeur, d'espace, et se creuse à l'infini du côté de la mer, une mer que l'obscurité rend consistante et dont la présence toute-puissante, une seconde oubliée pour le feu par ces vieilles et ces enfants, ne les oublie pas, elle.

* *

Comment des êtres civilisés peuvent éprouver la même impression de solennité grave à voir brûler un feu dans la campagne ennuyée, tel semble avoir été le thème de M. Gudmund Stenersen. Cette fois nous sommes en Norvège, et la qualité bleue de la nuit pourrait nous renseigner : c'est la nuit d'un ciel où le jour ne meurt pas ; tout se distinguerait au loin facilement dans la campagne montueuse et rase. De quelque villa voisine dont un angle verdâtre sous le toit rose s'aperçoit au loin, quelques hommes et la maîtresse de maison sont venus, et eux aussi ils ont voulu communier avec le passé et se donner la joie populaire d'adhérer à la vieille tradition. Et voici un petit feu, là, entre quelques pierres, sur l'herbe sèche, juste assez grand pour leur simple satisfaction, et dont le défaut de nuit totale permet de percevoir la fumée blanche ; c'est la façon toute moderne de célébrer les vieux mystères. Il y a un panier plein de bonnes bouteilles ; il y a des verres aux mains, et l'un des participants a emporté son violoncelle. Assis sur une pierre, son chapeau jeté à ses pieds, de tout son cœur il exprime à larges coups d'archet son émotion de la soirée, de la campagne, et de l'obéissance au vieil usage immémorial, et tous participent à cette émotion, mieux encore que jadis le groupe des *Bûcherons* de M. Dagnan-Bouveret écoutant l'un d'eux violoniser dans la clairière.

En Suède, chez M. Karl Nordström, le feu en lui-même n'est que le centre d'un épisode paysagique qui nous offre la vision d'un véritable décor des Eddas. Nuit de tempête et nuit claire, ciel déchiré de nues bleues et blêmes, errant mauvaises sur une terre de rocs affouillés par les pluies et sillonnés de bras de mer clapoteuse. Sur les hauteurs les feux, cernés d'un sinistre halo écarlate, entourés de petites ombres moins fantomatiques que les

grandes nuées Walkuriennes. Il ne doit pas faire bon sur la côte cette nuit-là, et personne ne songe, avec Passerat, combien sont différents

Mes feus cachés de vos feus apparents ;
Ces feus vous font danser, chanter et rire....

* *

Cottet est d'un tragique poignant, Stenersen d'un recueillement religieux ; les pleurs de son violoncelle de longtemps ne s'oublieront et Grieg les devrait fixer... Beau sujet pour lui, une nuit de la Saint-Jean norvégienne !... Nordström évoque la mythologie nébuleuse de son pays par un simple aspect de nature. M. Knud Larsen, de Copenhague, lui, nous dit l'idylle heureuse des campagnes danoises dans un crépuscule indéfini sur des infinis de landes et de golfes calmes. De tous ces feux, c'est, après celui de Gysis qui à vrai dire ne compte pas en tant que feu de la Saint-Jean, celui où le *passé*, où la religion de l'acte annuel, unique et immémorial se sent le moins. Il y a trop d'enfants, et les marmots, cela parle d'avenir. Tout le village est là, et le brasier ne flambe pas encore à son apogée ; on vient de l'allumer hissé sur un support rustique et il s'agit de l'entretenir ; la préoccupation est évidente de rivaliser avec les voisins. Il y a vic, émulation, et non plus méditation. Le caractère essentiel est bien ici celui du feu de joie, d'un *signal*, d'un salut de fête échangé avec d'autres, de la propagation d'une bonne nouvelle, d'une sorte de télégraphie analogue à celle des temps où les flammes sur les hauts lieux propageaient l'annonce de victoires. D'une dune à l'autre, c'est ici, sur l'immensité d'un pays maritime, la même fièvre. On se raconte une histoire de village à village. C'est une fête populaire absolument. L'intérêt est du reste moins concentré, car il y a plusieurs groupes parmi ces enfants, — groupes presque anecdotiques. Et tout ce petit monde babille, commente. On se rappelle comment c'était l'an passé, qu'un tel a eu les sourcils et la moustache grillés, que là-bas, loin, loin, c'est Lundby, non, Skjoerbaek... Ah ! jamais, au moins Aars ! — Le paysage, la très lente, l'insensible tombée de nuit gris-bleu sur une terre gris-bleu, est plus impressionnant que la scène même. Certaines petites têtes ont une individualité encore distincte. Un peu de leur cuivrée flotte encore, pénultième, indélébile reflet de reflet dans l'atmosphère au-dessus des brumes de l'horizon. Et, comme j'ai dit, on domine un vaste pays de sable et d'eau, toute une carte géographique de ce sol triste et ouvert, comme mal affermi hors des flots du nord. A l'image de cette terre, tous ces petits d'une gentillesse sans exubérance donnent l'image d'une population naïve, blonde et douce, idyllique et tranquille, vivant entre deux dunes et deux vagues son rêve de la vie dénuée d'ambition traîtresse et d'espoirs décevants.

* *

L'âme grecque et méditerranéenne de Gysis pouvait être ouverte, — on l'a bien vu par son amour de la musique allemande, — mais ne savait participer à cette poésie du Nord ; il n'a pas mis de son âme, mais seulement la qualité incomparablement nette de sa vision de peintre, dans son feu de la Saint-Jean. A vrai dire, l'idée d'un tableau de cette fête, où ses confrères dans l'ancien usage voient presque une piété à conserver, ne lui pouvait venir. Bon pour des Celtes ou des Scandinaves ! Lui qui a si bien retracé la danse des filles de Mégare le soir de la Saint-Georges, n'a vu qu'une flamme admirable, d'un ton saumoné

exquis sur un ciel indigo d'une saveur antique, d'une qualité qui se trouve chez le seul Gysis. Il l'a vue une entre mille, la plus rapprochée sans doute, cette flamme non pareille, à Starnberg, au milieu de toute la population « chic » de Munich accourue dans la petite ville élégante pour assister à l'illumination des Alpes de Bavière, et il l'a transportée vive, à peine rentré à l'hôtel, la nuit même, sur un bout de carton... C'est un morceau de virtuosité ni plus ni moins que ses natures mortes, plus pourtant un peu... C'est vraiment la plus belle flamme que je connaisse. Elle pourrait être sacrée... à un autre point de vue. Elle n'est pas bavaroise, malgré son prétexte; elle descend, à travers les yeux de Gysis, des flammes qui flambèrent sur les trépiers sacrés de Delphes et d'Olympie. Et, chose étrange, devant cette œuvre on pourrait presque murmurer ce vers du vieux poète de la Renaissance :

Mon pauvre cœur...
Pense aux flambeaux des archers emplumés.

WILLIAM RITTER

LE MORT

Le sobre et robuste chef-d'œuvre de Camille Lemonnier semblait se suffire à lui-même, tant il renferme de puissance concrète et réfléchit dans une forme définitive, avec une compréhension admirablement pénétrante, l'éternité d'une passion humaine. Le *Mort*, qui totalise en quelques pages hallucinantes et précises la stupeur châtiée du meurtre et fait surgir, non pas d'un « démon » providentiel, mais de la faute elle-même l'expiation inéluctable, atteint aux plus hauts sommets du tragique. Aussi bien les lecteurs enthousiastes du roman de Lemonnier virent-ils avec une appréhension naturelle tenter la mise à la scène de cette étonnante transcription de vie.

Le *Mort* ne vaut pas seulement par l'intensité profonde du drame qu'il exprime, il s'incruste à jamais dans le souvenir par sa verbalité féroce évocatoire et par sa miraculeuse définition des sentiments les plus tourmentés. Camille Lemonnier a rendu avec un relief inégalé les moindres sursauts de deux âmes affolées par le crime et il a su dégager de son œuvre une haute conception humanitaire.

Il paraissait impossible de transporter aux chandelles une pareille réalisation. Les conventions forcées du théâtre et l'apparat contraint de toute interprétation scénique devaient faire craindre les coutumières trahisons.

Par une fortune précieuse Lemonnier rencontra les Martinetti, ces mimes incomparables, que l'écrivain sentit aussitôt aptes à pouvoir donner de son œuvre une fidèle expression. Il ne fallait pas songer assurément à vouloir imposer à la scène les curieux et pittoresques détails d'observation dont fourmille le roman; mais il était permis d'espérer, avec des artistes de la valeur des Martinetti, de faire passer dans le public la passion énorme qui agite le livre et toute la ferveur horrifiée qui secouait le lecteur le plus rétif.

La tentative devint un fait accompli et ce fut un triomphe. Une musique fiévreusement expressive, due à M. Léon Dubois, s'adaptait à merveille à un scénario d'une condensation prenante. Le jeu tendu, la compréhension affinée, la mimique déroutante des prodigieux Martinetti emportèrent l'enthousiasme du public.

Camille Lemonnier a défini ici même l'art troublant de ces

mimes; il a dit le surprenant artiste, d'instinct et d'improvisation, qu'est Paul Martinetti et la sûreté classique, les attitudes plastiques de son frère Alfred (1).

La foule qui s'entassait samedi soir à la Scala pour assister à la reprise du *Mort* a de nouveau été empoignée par ces grands tragédiens.

Le scénario interprété par les Martinetti n'est pas exactement celui que Lemonnier a tracé. Certains passages badins sont peut-être un peu trop complaisamment allongés et s'ils mettent en joie, ils sont susceptibles d'énerver le spectateur anxieux de voir se dérouler le drame passionnant. D'autre part, une scène, hautement significative dans la pensée de l'écrivain, — celle du Fossoyeur et de la sage-femme, M^{me} Tiremonde — est remplacée par un intermède un tantinet clownesque où un vieux monsieur est agacé par une vieille dame à falbalas.

Mais ce sont là minuties imperceptibles devant la grandeur de l'action tragique. Elles sont tôt oubliées quand les Martinetti apparaissent, portant sur leurs traits étirés toute l'horreur du méfait. C'est alors une angoisse irrésistible qui saisit le spectateur, une obsession torturante qui ne le quitte plus. Le spectacle devient affolant, cauchemaresque et lorsqu'au troisième acte les frères rentrant dans leur maison maudite sont en proie à des apparitions terrifiantes et que dans leur sommeil le mort se dresse entre eux, on éprouve une des plus violentes émotions qui soient possibles au théâtre. Les frères, égarés, croyant l'un et l'autre étrangler le « mort », se livrent une lutte sourde, farouche et silencieuse, qui est bien la minute la plus tragique que je connaisse à la scène. La pantomime y remporte son plus éclatant triomphe.

Puis c'est la folie du fratricide et la victoire définitive du Mort. M. Paul Martinetti traduit cette dernière scène avec un art bouleversant.

Le succès fut considérable et les auteurs et interprètes ont été chaleureusement ovationnés.

Notons aussi combien la partition de M. Dubois est appropriée au sujet et avec quelle chaleur elle souligne le pathétisme du drame. C'est là une des meilleures compositions belges de l'heure présente. Il s'y trouve des pages absolument magnifiques.

Pareil spectacle ne procure pas seulement une belle sensation d'art. Il s'amplifie à mes yeux d'un autre mérite: celui de remettre en lumière un vrai chef-d'œuvre des lettres contemporaines et de donner ainsi à ceux qui l'ont lu, le goût de le relire et à ceux qui l'ignoraient la passion de le connaître.

OLYMPIE GILBART

CORRESPONDANCE DE LA HAYE

Exposition d'art décoratif oriental

(TISSUS ET MEUBLES ANCIENS DES INDES)

Il y a en ce moment à La Haye, dans la salle gothique du palais Royal, mise gracieusement à la disposition de la Société « Oost en West », une exposition des plus remarquables, et vraiment unique, de tissus des Indes orientales.

Le catalogue, fait avec un grand soin et un rare savoir, contient plus de six cents numéros. Tous les musées de la Hollande et un

(1) Voir l'article de Camille Lemonnier publié dans notre dernier numéro.

grand nombre de collections particulières se sont momentanément dépouillées de leurs plus belles pièces.

Tout l'art textile décoratif, ingénieux et de goût si noble, que produit l'archipel oriental, est représenté ici : Les *batiks* de Java, aux dessins sévères, de grand style, ou élégamment jetés sur le fin madapolam; les riches tissus d'Atjeh, à trame de soie filée d'or et d'argent, aux nuances rares; les soieries éclatantes, aux couleurs d'orchidées ensoleillées, de la côte est de Sumatra; les tissus grossiers, mais admirables, aux tons sourds, relevés par des perles enfilées dans la trame même des Bataks, et jusqu'aux fins tissus, en fibre de palmier, appelés *koffos*, des habitants des îles Talaoet et Sangir.

Le mode de classement suivi fait valoir l'attrait artistique des produits exposés et non leur intérêt ethnographique.

Joint à ces tissus, qui captivent ceux que passionnent les étoffes, on a groupé au milieu d'une des salles une cinquantaine de meubles en bois d'ébène et de teck, des XVII^e et XVIII^e siècles, exécutés aux Indes par des ouvriers malais. Ces meubles sont extrêmement précieux : seuls quelques musées, en Allemagne et en Angleterre, en possèdent. Leur forme générale est copiée sur celle des meubles exécutés en Europe, aux époques correspondantes, mais l'ornementation, la délicate ciselure du bois est entièrement javanaise; elle est tirée principalement des motifs du lotus ou de la plume de paon.

On comprend l'intérêt que présentent, au point de vue de l'art décoratif, ces produits d'un art oriental, assez peu connu, qui commence à influencer divers arts appliqués modernes. L'originalité des motifs traités et les procédés d'exécution employés leur donnent, dans l'évolution des arts d'ornementation et d'industrie, une place à part.

PH. Z.

BAS LES PATTES

L'Église de Wenduïne.

Menacée à son tour, la petite église de Wenduïne : un écriteau y sollicite « des dons pour la restauration ». La colère nous prend, car cette lèpre gagne de proche en proche, inextirpable, et bientôt nul édifice ancien n'aura échappé à cette manie étrange du retapage.

S'il en reste un, un jour ce sera vers lui qu'iront les hommes de goût, les penseurs et les artistes, les archéologues et les savants d'alors, en un pèlerinage d'art, pour voir ce qu'étaient nos églises avant d'être livrées aux atouchements malpropres des impitoyables architectes de notre temps.

Mais aussi vingt villas alignent déjà sur la digue de Wenduïne leurs façades en briques et en pierres sculptées. L'église du défunt village de pêcheurs doit revêtir une toilette digne de tout ce faste! Les maisonnettes d'autrefois ont toutes disparu déjà et il s'est probablement trouvé quelque architecte constructeur des boîtes nouvelles pour découvrir ce monument auquel on n'avait pas encore touché. Laisser improductif un tel capital, car l'État subsidie malheureusement ce genre de travaux, lui aura paru absurde. Hypnotisés par ce mot « restauration », — œuvre pie pour les dévots, devoir aux yeux de ceux qui se piquent de s'intéresser aux œuvres du passé, — la fabrique d'église, les habitants, les autorités auront été bientôt ralliés à ses projets, et les démarches nécessaires auront été commencées. La commission des monuments examinera avec bienveillance et finira toujours par approuver les plans. L'église de Wenduïne, elle aussi, aura bientôt perdu tout son charme, toute la poésie que le temps y a lentement accumulée.

Une pauvre population de pêcheurs a vécu de longs siècles à

son ombre : la navette de son décor intérieur nous parle de vies humbles et croyantes, des prières saintes des mères et des femmes dans des moments d'angoisse, de baptêmes de petits enfants voués dès leur naissance à l'héroïsme obscur des travailleurs de la mer, de funérailles de vieilles gens qui toute une vie ont aimé le clocher natal comme une aieule vénérée. — Tout cela n'est rien aux yeux du restaurateur étranger. Il ne voit que les tares d'une ogive bouchée pour un motif qu'il ne peut deviner, d'autels d'une époque différente du reste de l'édifice, d'un mobilier qui n'est pas conforme à son idéal d'architecte fort-en-thème, du badigeon qui recouvre extérieurement le monument et lui donne une rusticité humble qui choque les idées reçues. Originalité, poésie, défendues! C'est l'église remise à neuf qu'il lui faut, et la généralité des hommes d'aujourd'hui, si peu attachés au sol natal, ne se rend pas compte du crime qui va se commettre. Ils ne comprennent pas qu'ils n'ont pas le droit d'abolir tous ces souvenirs.

Ne voient-ils pas que c'est comme s'ils livraient l'image d'une aieule à des mains profanes pour en enlever les rides saintes, les parures d'autrefois, pour lui refaire un visage banal, la vêtir d'oripeaux au goût des gens de maintenant — et quels oripeaux! Allez voir à Lisseweghe ce mobilier d'église néo-gothique qu'on a introduit dans le temple retapé, les statues en plâtre polychromé et doré, et ce ridicule pavement en carreaux céramiques remplaçant les dalles du chœur, que j'ai signalé déjà comme un comble de mauvais goût.

Je ne puis que maudire une fois encore le scientifique vandalisme de gens qui vont rétablir une chose abstraite, sans vie, sans âme, sans passé, un plan sec et froid d'architecte dont nous n'avons nul souci, car telle qu'elle est, avec ses frustes murailles, ses pierres tombales disséminées en son pavement primitif, ses petits autels renaissance, son badigeon campagnard, sa pauvreté et sa poésie, elle nous semble plus vénérable, plus précieuse et plus touchante. Nous l'aimons ainsi et nous voudrions que les autres aient pour elle le respect qui lui est dû.

L. ABRYS

PETITE CHRONIQUE

M^{me} Sarah Bernhardt a reçu, pour être joué cet hiver à son théâtre, un acte en vers de M. Georges Garnir, intitulé *La Défense du bonheur*. M^{me} Sarah Bernhardt a manifesté l'intention de créer le rôle principal.

Un céramiste de Meissen, M. Max Freyer, a, paraît-il, découvert un procédé qui lui permet de fabriquer des violons en porcelaine qui ont toutes les qualités des violons en bois. Il n'hésite même pas à déclarer la sonorité supérieure et à faire remarquer que ses instruments ne subissent en rien l'influence de la température. Les journaux allemands font quelque bruit de cette découverte, qui nous laisse incrédules. Ce n'est pas la première fois que des essais de ce genre sont tentés. Ils n'ont jamais abouti qu'à la confection d'objets de curiosité et de collection. On construisit aussi des violons en métal. Ysaye rapporta un jour d'Amérique un violon en aluminium que lui avait offert un luthier « nouveau jeu »... mais dont il ne se servit jamais, préférant, on le conçoit, son admirable « Hercule » à tout autre. Le jour où il paraîtra sur l'estrade avec un violon en céramique à décor polychrome dans les mains, il y aura quelque rumeur de stupéfaction dans la salle...

Il faudra tirer une nouvelle édition du *Violon de faïence*.

Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, pour dames et jeunes filles local : École primaire, 53, rue d'Orléans). — L'enseignement gratuit comprend le solfège, le chant individuel, le chant d'ensemble, la dictée, l'harmonie, l'histoire de la littérature. Des cours de déclamation, de piano d'ensemble complètent le programme de ces cours.

Inscriptions et renseignements : Le dimanche, de 9 à 11 heures, et le jeudi, de 2 à 4 heures.

Les cours de solfège, de chant solo et de chant d'ensemble, organisés gratuitement par le Choral mixte « A capella », repren-

dront mercredi prochain, 25 septembre, à l'école n° 3, place du Nouveau Marché aux grains, 28.

Les inscriptions seront reçues dans l'ordre suivant : Pour les dames, les mercredis et les lundis, à 8 h. 1/2 du soir ; pour les hommes, les vendredis, à 8 h. 1/2, et les lundis, à 9 heures du soir.

M. Castelbon de Beauxhôtès, l'actif ordonnateur des fêtes de Béziers, prend date, dès aujourd'hui, pour les représentations de l'an prochain. Celles-ci auront lieu les 17 et 19 août. M. Camille Saint-Saëns est chargé d'écrire la musique d'un drame de M^{me} Dieulafoy, *Parysatis*, qui formera le programme du spectacle.

Les représentations de Béziers auront bientôt, dit le *Guide musical*, leur écho en Italie, où l'on se propose de monter plusieurs œuvres antiques au théâtre Greco de Vicenza.

Il est bon de rappeler que cet édifice est loin d'avoir l'âge vénérable de celui de Béziers. Il ne fut construit qu'en 1580, par le fameux architecte Palladio, pour le compte d'une société littéraire de l'époque.

Malgré sa jeunesse relative, le Theatro Greco (ou Olympio, comme on l'appelle aussi) est un édifice unique en son genre. C'est la copie exacte d'un théâtre de l'ancienne Grèce, et les matériaux qui sont entrés dans sa construction, colonnes, statues, mosaïques, furent, pour la plupart, apportés à grands frais de l'Attique.

La scène ne comporte pas de changement de décors. Le décor unique représente une vaste salle, percée au fond d'une large et haute porte cintrée, par laquelle s'aperçoivent plusieurs rues.

L'auditorium contient deux mille places assises. Le toit est formé par un velum mobile, qui permet de jouer à ciel ouvert, quand le temps est beau.

C'est dans ce même Theatro Greco qu'eurent lieu récemment une série de représentations d'*Edipe Roi*, avec les deux Salvini.

L'Académie des Beaux-Arts de France a renoncé au legs de 100,000 francs que lui avait fait Gustave Moreau. Elle a décidé que les intérêts de cette somme seraient affectés à l'entretien du Musée Moreau pour lequel l'Etat, jusqu'ici, n'a ouvert aucun crédit. Ainsi se trouvent aplanies toutes les difficultés qu'avait fait naître la création du dit Musée.

C'est M. Walter Crane qui représentera l'Angleterre à l'Exposition internationale d'art décoratif qui s'ouvrira à Turin l'année prochaine. Le Comité belge a déjà réuni, pour la même exposition, un grand nombre d'adhésions qui font prévoir une participation importante de nos artistes et artisans d'art.

Sommaire de la *Revue de Paris* du 15 septembre : — Gaston Paris, *Roncevaux*. — G. Binet-Valmer, *Le Gamin tendre*. — J. Lemoine et André Lichtenberger, *Le Marquis de La Vallière*. — Paul et Victor Marguerite, *La Chevauchée au Gouffre Sedan*. — Henri D'Ardenne de Tizac, *La Sibérie nouvelle*. — René Favareille, *Le Fonctionnarisme*. — Si Mohammed el Hachaichi, *Chez les Senoussis et les Twaregs*. — Batonne D. de Fontmagne, *Un Conflit franco-russe en 1857*. — Ernest Lavisse, *La Seconde Visite impériale*.

Prix de la livraison : fr. 2-50. — Administration : 85^{bis}, faubourg Saint-Honoré, Paris.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande veranda couverte. Eclairage électrique.
Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.**
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU REGEN.
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTERIEURS COMPLETEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET FINI.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World:

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Langage belge (OCTAVE MAUS). — Styles féminins (HENRY DETOUCHE). — Le Conflit. Entretiens philosophiques, par Félix Le Dautec (M. G.) — L'Art et le Peuple (PR. V.) — Les Racleurs (ARSÈNE ALEXANDRE). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LE LANGAGE BELGE

Le *Journal des Tribunaux* signalait dernièrement, en termes excellents, l'infériorité relative des peuples privés d'une langue traditionnelle constituée graduellement, selon les nécessités que fait naître leur développement intellectuel. « L'équation parfaite de l'Idée et du Verbe, disait-il, leur intime association, essentielle autant que celle de la fleur et de son parfum, leur fait défaut. Au lieu de surgir spontanément au moment précis où se dessine la pensée, avec la netteté et la couleur qui caractérisent son originalité, le mot correspondant n'apparaît qu'après un pénible effort. »

La Belgique souffre particulièrement de la dualité d'idiomes en usage. « Le flamand qu'on y patoise n'est pas encore devenu la langue véhiculaire de la pensée

scientifique; le français qu'on y déforme avec une si naïve inconscience est toujours pour elle une langue étrangère... Nous n'avons qu'une notion approximative et souvent inexacte de la valeur des mots; nous les employons au petit bonheur avec une sérénité drolatique; nous subissons le règne de l'à-peu-près, de l'à-côté, de l'approchant. Nos phrases ressemblent à ces croquis où, parmi cent traits rapidement jetés, celui qui demeure dans l'œuvre définitive n'est pas encore choisi — et nous ne le choisissons jamais. La pataude périphrase, rendue inévitable par l'indigence extrême de notre vocabulaire, alourdit nos discours et nos écrits. »

Quelque cruelles que soient ces observations pour notre amour-propre, il faut en reconnaître la justesse. La littérature belge « d'expression française », pour nous servir de la formule un peu ironique créée par ce bon Francis Nautet dont nous regretterons toujours la mort prématurée, fourmille de mots employés à contresens, d'accouplements de vocables contradictoires, de tournures incorrectes, de phrases tortueuses démesurément allongées. Ne citons pas d'exemple : on ne manquerait pas de nous rappeler, avec à-propos, la parabole du Christ et de la femme adultère. On les trouvera *passim* dans les écrits de nos meilleurs auteurs, car fort peu d'entre eux, s'il en est, échappent sous ce rapport à la critique.

Il y a progrès, sans doute, et progrès notable. La littérature de cantate qui régnait seule en Belgique il y a vingt-cinq ans a fait place à une production littéraire abondante, de tendances et de manifestations variées,

justement appréciée à l'étranger, et dont nous avons salué avec joie l'épanouissement. Les défaillances que çà et là on y peut relever dans la forme ne font pas obstacle à sa puissance descriptive, à la vie qui l'anime, à la flamme lyrique dont quelques poètes l'ont embrasée. On ne peut que regretter les scories que roule ce métal en fusion. Mais quand du livre on passe au discours, qui donne moins de temps à la recherche de l'expression, les négligences s'accusent davantage, les approximations se multiplient, le « langage belge » fleurit.

Éloquence parlementaire, éloquence judiciaire, éloquence des assemblées publiques, éloquence de la chaire... professorale (et autre) offrent de continuelles exemples de cette infériorité fâcheuse. Sous le titre « Choses vécues », le *Journal des Tribunaux*, déjà nommé, s'amuse à recueillir et à publier les drôleries oratoires que laissent quotidiennement échapper dans leurs plaidoiries les maîtres de la barre. Il en est de vraiment déconcertantes. Une collection analogue, recueillie aux séances de la Chambre et du Sénat, dans les meetings, aux cours universitaires et autres, n'offrirait pas moins de variété et d'imprévu. Peut-être serait-il utile de l'inaugurer : pour se corriger d'un défaut, il faut commencer par savoir qu'on en est affligé. Et l'on paraît ignorer, en Belgique, que la langue courante est semée de phénomènes grammaticaux et lexiques dont on ne trouve l'équivalent qu'en Helvétie et dans le grand-duché de Luxembourg !

Il n'est, bien entendu, pas question ici de l'idiome particulier (et combien pittoresque), connu sous le nom de marollien, qui fait la surprise et la joie des étrangers fraîchement débarqués : « Où c'est que tu veuï que je vous conduise, Mocheu ? » — Laissons là les cochers de fiacre, les allumeurs de réverbères et les débitantes de fruits et légumes. C'est d'une autre catégorie de citoyens que nous voulons parler, de ceux qui sont réputés parler français, qui ont leur fauteuil à la Monnaie et sont inscrits au *Cercle artistique*, voire à la *Société des Steeple-Chase*, et qui seraient fort étonnés d'apprendre, par exemple, qu'on ne « s'accapare » point d'une chose, non plus qu'un voleur en fuite ne « s'encourt », ou qu'une femme ne « s'accouche ». Leur surprise ne serait, d'ailleurs, pas moindre, si on leur enseignait que lorsqu'ils veulent marcher ils ne vont pas « promener », — ou « coucher » lorsqu'ils ont envie de dormir, — et qu'ils n'ont pas « marié une jeune fille de la noblesse » lorsqu'ils ont contracté une union aristocratique....

Les curiosités linguistiques de ce genre abondent sur le sol belge. Notre ami Léopold Courouble en a, on le sait, réuni sous le titre *Notre langue* un délicieux herbier dont nous avons, en son temps, vanté la richesse et le classement.

Ce n'est pas elles que vise notre critique, mais un fléau plus général, presque universel, plus difficile à

combattre parce qu'il est moins apparent : la veulerie de la langue, la substitution au terme propre d'une expression vague, l'emploi d'une périphrase quand, d'un seul mot, on pourrait caractériser nettement sa pensée. Si l'on constate cette imprécision dans le style de nos écrivains, à de rares exceptions près, combien n'est-elle pas plus flagrante dans la conversation usuelle ! Elle amène, et c'est là que le mal apparaît dans sa gravité, une paresse intellectuelle dont « l'élite » de notre population ne donne que le trop fâcheux exemple.

Tout dialogue entre un Français et un Belge est, à cet égard, caractéristique. D'une part, l'idée est moulée étroitement dans son vêtement phonétique. Elle est transmise nettement, comme mue par un déclic. Un homme du peuple même, quand il parle de ce qu'il sait, trouve d'emblée le mot propre. D'autre part, l'hésitation, les superfluités, les circonlocutions. Le Belge ne dira pas : « Rétrograder », mais « Marcher en arrière » ; — « S'aligner », mais « Se mettre en rang » ; — « S'attabler », mais « prendre place à table » ; — « Chasser », mais « Aller à la chasse » ; — « S'embarquer », mais « Monter en bateau » ; — « Voyager », mais « Partir (ou être) en voyage » ; — « Assécher », mais « Mettre à sec » ; — « Déchiqeter », mais « Découper en petits morceaux » ; — « Ébrancher », mais « Abattre les branches » ; — « Se dévêtir », mais « Oter ses vêtements » ; — « Gravir une colline », mais « Monter tout en haut d'une colline » ; — « Remémorer un événement », mais « Rappeler le souvenir d'un événement », et ainsi de suite, à l'infini.

Il emploie souvent les mots à contre-sens : *Chemin défendu*, pour « interdit » ; *Mettez-vous*, pour « Asseyez-vous » ; (on dit aussi couramment : *Donnez-vous la peine de vous asseoir !*) ; *Une demi-lieue de train*, pour « Une demi-heure de chemin de fer » ; *Rentrer dans un restaurant*, pour « Entrer » ; *Tantôt*, pour « Tout-à-l'heure », etc. ; et donne à certains vocables une signification imprévue : Le *pistolet* est un petit pain ; la *corne*, un chausse-pied ; le *duvet*, un édre-don (en Suisse, on dit *plumeau* !) ; le *louage*, une voiture ; le *bouilli*, du bœuf ; une *trotte*, un trajet ; de la *pappe au riz*, du riz au lait ; de la *loque*, de la camelote, etc.

Enfin, il ne se sert guère que des termes génériques : toutes les embarcations — canots, barques, steamers, navires, pontons — sont des *bateaux* ; tous les appareils, ustensiles, outils, instruments aratoires et autres sont des *machines* ; tous les véhicules sont indistinctement des *voitures*, etc.

La langue, au lieu d'être nerveuse, brève, rythmée, se détend, se disloque, échappe à toute discipline, et la gymnastique de l'esprit s'en ressent fatalement.

Un curieux exemple des troubles que produit dans l'organisme linguistique d'une nation ce fâcheux relâche-

ment nous est fourni par un document gouvernemental, le *Guide officiel des voyageurs sur tous les chemins de fer belges*, — qu'en France on se contente d'appeler l'*Indicateur des chemins de fer*... Ce recueil, fréquemment consulté en cette saison de déplacements et de villégiatures, fournit aux étrangers la clef du langage belge. Pour peu qu'ils l'étudient avec quelque application, il leur permet de s'initier à la syntaxe spéciale qui la régit.

Bornons-nous à quelques citations, sans commentaires :

N° 414. PANIERS-RESTAURANT. — Les voyageurs qui prennent place au train 88 (*sic*) partant d'Ostende pour Cologne à 16.0 peuvent obtenir, au prix de fr. 4.50, des paniers contenant un diner avec vin qui leur sont servis (*sic*) dans les voitures au passage du train à Malines. Les demandes sont acceptées (*sic*) par les gardes entre Ostende et Gand (Saint-Pierre), sans frais pour les voyageurs.

N° 427. COMPARTIMENTS LOUÉS. — La taxe est établie pour chaque voyage d'après le prix normal des billets réguliers simples correspondant à la classe des voitures pour un nombre de places égal à la moitié du nombre de places du compartiment (oh ! ma tête !...); si ce nombre est impair, cette moitié est augmentée d'une demi-unité.... Il n'est fait aucune déduction du chef des compartiments retour des billets d'aller et retour (*sic*), des cartes d'abonnement ou des billets circulaires dont seraient munis les voyageurs qui doivent occuper les places pour lesquelles la taxe est établie.

N° 404. CONDITIONS D'ACCÈS DANS LES GARES. — *Trains internationaux*. Les trains internationaux portent les numéros 1 à 199 et sont imprimés (*sic*) en caractères gras : 12 34 ou 12.34. Les voyageurs munis de billets à prix normaux et de cartes d'abonnements ordinaires ou scolaires, les enfants, les militaires et les élèves de l'école des mousses voyageant à prix réduits de 50 p. c. ne sont admis dans les trains internationaux que dans les limites indiquées à l'affiche-horaire (*sic*).

N° 402. UTILISATION DES BILLETS. — Le voyageur doit se rendre à destination par le train qu'il a pris au départ, lorsque ce train est direct (!)...

N° 411. RÉGLEMENT DES TRANSPORTS. — Le voyageur a la faculté de garder auprès de lui sans être tenu de payer une taxe quelconque des objets qui lui appartiennent personnellement (!)...

N° 412. RÉGLEMENT CONCERNANT L'EMPLOI DES TICKETS D'ENTRÉE DANS LES STATIONS. — Art. 10. — Toute personne munie d'un ticket, qui se présente à la sortie d'une station, portant des colis n'appartenant à aucun voyageur (*sic*), est astreinte à payer le prix de transport de ces colis d'après le tarif par exprès (tarif n° 1) depuis le point initial du train ayant effectué, sur le parcours belge, le plus long trajet et étant arrivé depuis l'heure de délivrance du ticket, prix qui est majoré d'une surtaxe de 2 francs.

Toutes les indications de ce grimoire sont rédigées, ou à peu près, avec la même clarté, la même concision et la même correction. Le boniment consacré aux « voitures de luxe de la Compagnie des Wagons-Lits et des Grands Express Européens » mérite une mention spéciale. Il débute en ces termes :

Les trains dont les horaires sont distingués (*sic*) dans le présent Guide par Lx comprennent dans leur composition des voitures de luxe de la Compagnie Internationale des wagons-lits et des Grands Express Européens. Ces voitures comprennent, en outre d'un grand salon (*sic*), plusieurs compartiments de 2 à 8 places qui sont réservés,

selon les besoins, pour les dames (*sic*), les fumeurs ou les groupes de voyageurs qui désirent s'isoler (!)...

Elles sont éclairées à l'électricité et sont munies, pour la saison froide, d'un système perfectionné de chauffage. Les salons sont garnis de fauteuils, canapés et causeuses des plus commodes (*sic*).

Les boiseries incrustées d'or, les riches tentures en velours et en soie qui ornent les portes et les fenêtres, les peintures décoratives des plafonds exécutées par des artistes renommés (!!!) en font des véhicules qui, aussi bien au point de vue du confort qu'au point de vue de l'élégance, ne sont égalés par aucun matériel affecté actuellement au transport des voyageurs sur les chemins de fer de l'Europe.

Elles sont pourvues d'un buffet pour le débit d'aliments et de boissons (*sic*).

Les trains de luxe ont d'ailleurs, paraît-il, considérablement amélioré les communications (*sic*) entre diverses villes énumérées par l'administration qui les exploite.

Ce qu'il serait temps d'améliorer, c'est le charabia qu'on parle et qu'on écrit en Belgique. L'État pourrait tout au moins, pour prôner ses trains de luxe, s'offrir « celui » d'un rédacteur ayant quelques notions, même superficielles, de grammaire française.

OCTAVE MAUS

STYLES FÉMININS

Depuis quelque temps, les fabricants de tissus français ne voulant pas avoir l'air d'être par trop réfractaires au courant moderne, commandent parfois à leurs dessinateurs des compositions d'art nouveau. On leur en présente et, après les avoir considérés attentivement, ils finissent par dire : Oui, certes, c'est original, mais ça a un défaut, c'est de l'être trop !...

Je ne veux pas les incriminer, les bons fabricants, et je vais au devant des raisons qu'ils pourraient me donner. Le gros public ne suit pas tant que cela le courant indiqué par l'élite prime-sautière; les snobs auront beau être légion, ils ne sont jamais la Foule. Quelle que soit la volonté de quelques-uns, quelle que soit la ténacité des maris, il ne faut pas oublier que la plupart du temps c'est la femme qui finit par imposer son goût, ses préférences, pour le choix d'un ameublement, d'un papier peint, d'une paire de rideaux ou d'un tapis de table. Généralement, l'époux finit par faire des concessions, ne fût-ce que pour avoir la certitude au moins de vivre dans une atmosphère de paix en dépit des nuances subies.

Or, disons-le, l'éducation esthétique de la femme n'a pas été faite le moins du monde — dans la foule, toujours — de telle façon que la victoire soit facile pour les influences réformatrices. Les styles Louis XV et Louis XVI ont et auront toujours d'inépuisables séductions. Le prestige du passé a gagné nos campagnes à tout jamais. Combien sont sous le charme des intimités de boudoirs Pompadour? Toutes les belles de la Régence ont laissé de lointaines trainées d'enchantement et, avec les épaves vénérables des musées, avec les curiosités que l'on s'arrache aux ventes publiques, l'attrait subsiste pour les styles anciens où l'empreinte galante s'est le plus accusée. Comment pourrait-il en être autrement? L'amour, le culte de la femme régissent plus spécialement

ces deux styles qui ont précédé la Révolution. Le Louis XIV, comme les précédents, était pour le roi, de là une virilité continue; les deux styles qui ont suivi étaient faits pour les favorites du Régent, de Louis XV ou de Marie-Antoinette. Le cotillon fut tout-puissant.

L'effort de plaire à l'adorée a inspiré le madrigal fleuri, le trumeau galant, le panneau enchanteur; Watteau, Boucher, Natoire ont été de somptueux amants qui peignaient de mémorables déclarations d'amour à la déité. Ils l'enguirlandaient dans son boudoir de peintures irrésistibles. La séduction était partout autour d'elle, le brisement des lignes du « rocaille » invitait aux torsions des bustes, aux épanchements prolongés; comment résister à un propos ou à une caresse, dans un siège ou sur un canapé aux boiseries dessinées par Meissonnier? Le jeu des girandoles se reflétant dans les pièces d'argenteries tordues et tarabiscotées de Germain faisaient tourner les yeux, défaillir les têtes dans les vertiges des fins de repas et aidaient, par le caprice infini de leurs courbes, l'étourdissement joyeux des coupes de champagne. O! les incitations irrésistibles des lignes, les ambiances victorieuses des colorations! Le cœur des belles doit être aussi tendre que les tons de Lawrence, les propos aussi légers que les fonds de Fragonard.

N'est-il donc pas naturel que ces types créés complètement pour et par la femme, soient retenus fidèlement par elle. O la grâce de Cauvet et l'agrément de Le Prieur! Oui, certains d'entre elles viendront à l'art nouveau, oui, de hardies élégantes concevront des ensembles doux, gais, harmonieux, dans le goût moderne qui sera un reflet français des décorations anglaises ou allemandes contemporaines. Oui, on aura des nuances délicates, des tons mourants où l'actuelle neurasthénie sera à l'aise, choyée et bercée par de molles irisations des murs et des meubles, et des camaïeux bien ordonnés exprimeront la distinction dans la sobriété des teintes. Oui, on aura des lys rigides, de fiers iris stylisés dans le goût des primitifs sur des fonds d'un clair mystère, mais, soyez-en sûrs, les styles éminemment français, qu'on ne perdra jamais absolument de vue, reviendront périodiquement d'eux-mêmes.

Ils secoueront non leur poussière, mais leur poudre de riz; ils rayonneront de souvenirs vivaces, renaissant de leur sommeil qui n'aura été qu'un long rêve, et ils reparaitront avec tout le cortège des visions d'autrefois que nous accueillerons encore, toujours, de nos yeux grands ouverts et de notre cœur avide. Et ce sera une joie douce de les revoir ces styles d'ancêtres toujours jeunes, un bonheur inconsciemment désiré comme un exil momentané qui aura fait valoir davantage le retour attendu, et pendant quelque temps encore, meubles, tentures et costumes seront baignés de charme, auréolés de joie vivace, et ce sera dans le parterre de notre histoire fleurie, comme une perpétuelle efflorescence de ces deux roses remontantes, les styles Louis XV et Louis XVI. Ils ne périront pas, soyez-en sûrs, cœurs tendres et têtes folles, enamourés d'hier, d'aujourd'hui et de demain, car ces styles d'un enchantement renaissant, voyez-vous, ce sont encore les déguisements les mieux ajustés à l'âme française.

HENRY DETOCHE

LE CONFLIT

Entretiens philosophiques, par FÉLIX LE DANTEC.
Librairie Armand Colin, Paris.

Dialogues entre un savant, Fabrice Tacaud, et un ecclésiastique, l'abbé Jozon.

Dans la solitude bretonne où les a réunis le hasard, rien ne troublera leurs entretiens philosophiques: forcément doit naître « le conflit » éternel du matérialisme et de la religion. Les plantes, les animaux, les récifs aux formes chimériques, les calvaires et les statues miraculeuses qu'offre aux pérégrinations des causeurs ce coin de terre armoricaine, serviront souvent de point de départ à la discussion. Fabrice éclaire le débat de son enthousiasme scientifique, de son érudition et de sa belle lucidité. L'abbé se croit de la tolérance et il a de la lecture; il possède de ces deux choses tout ce qu'en peut posséder un prêtre convaincu; mais vous ne supposez pas qu'une seule fois il se tienne pour battu: la logique et la bonne foi lui sont interdites et il n'est pas d'impasse d'où ses sophismes ne le fassent évader. Les arguments les plus irréfutables que fourniront au savant les certitudes de la botanique, de la géologie ou du transformisme, viendront inévitablement se buter à l'autorité des Conciles et de l'Écriture révélée.

Aussi la discussion reste-t-elle sans issue. Mais la force vainement dépensée à parler raison avec un prêtre, car ces dialogues sont authentiques, a produit ce bon et clair livre, salutaire aux esprits incertains que retient, au seuil de la libération, la crainte de voir remplacé par quoi? l'élément de poésie consolante si commodément fourni par la religion catholique.

Ils apprendront ici une foi plus reconfortante que l'autre, — et qu'à comprendre un livre de science ou à simplement regarder autour de soi dans la campagne, ils trouveront les sources les plus parfaites de force et de poésie.

Les premières pages du *Conflit* déçoivent par une certaine allure « vulgarisatrice » qui n'est pas sans reparaitre dans le courant de l'ouvrage; l'auteur, sans doute, a pensé se rendre par là plus accessible à des intelligences mal accoutumées à l'abstraction. Mais le livre est alerte, varié, — d'une élévation et d'une tenue littéraire qui en autorisent la critique dans cette revue d'art.

M. G.

L'ART ET LE PEUPLE

Bruxelles, 25 septembre 1901.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'Art moderne,

Dans un article intitulé *Dramaturgie rustique*, paru dans l'*Art moderne* du 1^{er} courant, vous avez émis l'idée que plusieurs de nos villes flamandes « pourraient servir de décor à des festivités historiques et légendaires dignes d'attirer et d'intéresser, au même titre que les jubilés, les curieux d'archéologie et de traditions populaires ».

Je trouve cette idée admirable et digne, au plus haut point, d'être prise en très sérieuse considération par les administrations de nos villes flamandes. Si, à l'étranger, on sait attirer la foule par des représentations de *Guillaume Tell*, *Arnold von Winkelrieh*, *Andreas Hofer*, *Lichtenstein* et d'autres pièces mettant en

scène des héros de l'histoire ou de la légende, la Flandre, plus que n'importe quel pays, grâce à son histoire si fertile en épisodes dramatiques, en martyrs et en héros, réussirait à faire affluer le peuple flamand et les étrangers à des représentations populaires bien organisées dans leur milieu historique : Les Breydel et De Coninck, Jacques et Philippe van Artevelde, Zannequin, Evrard t'Serelaes et combien d'autres personnages et événements pourraient servir de prétexte à des restitutions historiques admirables.

A Gand, par exemple, voyez l'effet que produiraient des représentations données dans le cadre superbe du château des comtes de Flandre ?

Du reste, presque toutes ces pièces existent, la plupart, médiocres, il est vrai, mais faciles à reviser et à adapter à leur nouveau cadre. Quant aux acteurs, ils seraient tout trouvés dans les artistes des théâtres Flamands, toujours libres d'engagement durant l'été ; la figuration serait fournie aisément par les nombreuses sociétés dramatiques flamandes.

Encore un mot, une idée : Les Flamands se préparent à fêter en grande pompe, l'année prochaine, l'anniversaire de la bataille des Éperons d'or. Pourquoi le comité des fêtes ne mettrait-il pas à profit la réunion des milliers de Flamands qui accourront à Courtrai pour organiser, dans la plaine de Groeninghe, des représentations du mémorable épisode adapté à la scène grandiose du champ de bataille historique par Nestor De Tière, par exemple ? Ce serait une occasion unique d'exalter la gloire de la vieille Flandre et, en même temps, de faire connaître et débiter par un coup de maître le théâtre populaire flamand.

Veillez agréer, etc.

PR. V.

LES RACLEURS

Comme contribution à la campagne entreprise par notre collaborateur H. Fierens-Gevaert contre la race néfaste des « Restaurateurs » (il ne s'agit, bien entendu, pas de ceux chez qui on trouve le couvert mis !) citons l'opinion de M. Arsène Alexandre qui, il y a quatre ans déjà, publiait ces réflexions auxquelles nous nous rallions pleinement :

Mais enfin, on ne peut donc pas laisser les vieilles pierres, les vieux tableaux, les vieilles œuvres d'art, conserver la grande et rugueuse beauté que leur donnèrent les âges, et, puisque tout en ce monde doit mourir, gagner en paix leur vénérable mort ?

On ne peut donc pas comprendre que rien n'est plus ridicule et moins légitime que de traiter les monuments anciens à la façon du couteau de Jeannot ? On ne veut donc pas admettre une bonne fois, et les artistes ne peuvent donc pas se révolter là contre, que celui qui entreprend de donner à une œuvre d'art un aspect d'autant plus neuf que cette œuvre est plus âgée, est un âne criminel !

Les nations qui, comme la nôtre, restaurent avec autant de brutalité leurs édifices les plus glorieux sont celles qui n'ont pas su les entretenir. Car l'entretien est un devoir, mais la restauration est un outrage. Notre époque, qui n'a pas su construire un vraiment beau monument, est celle qui a montré le plus de zèle et d'outrecuidance à défigurer par des remises à neuf les plus beaux monuments du passé.

C'est comme cela, malheureusement, par toute la France,

grâce aux administrations qu'il faut faire vivre, aux personnages officiels, architectes plus ou moins prix de Rome, manœuvres plus ou moins protégés, qu'il faut employer, aux crédits, votés à tort et à travers, refusés pour les choses indispensables, mais accordés inévitablement pour les bêtises, et qu'il faut dépenser.

C'est comme cela partout ; ici on démolit, là on restaure, là on s'agite pour restaurer, et on restaurera ! A Avignon, un maire démolit une porte célèbre pour les aises des charretiers. A Antibes, plus récemment, on a commencé de massacrer les remparts qui étaient de la plus grande noblesse et du pittoresque le plus enchanteur. Cette fois, il n'y avait aucune autre raison que celles que les conseils municipaux appellent des raisons d'embellissement ! Quelques amants du passé, quelques fous passionnés, tendres, éloquents, ont protesté de leur mieux sur place. Leurs cris d'indignation ont à peine été entendus à Paris, mais pas du tout rue de Valois. Plaise au ciel que le déshonneur d'Antibes ne se perpète pas jusqu'au bout !

Autre préméditation. L'on mijote de récurer, de relaper, de compléter, de mettre tout battant neuf comme un joujou de bazar d'admirable édifice qui a nom la Maison carrée à Nîmes. Il suffit d'avoir vu, aux arènes d'Arles, la partie restaurée, pour deviner ce que pourrait être cette nouvelle opération. Heureusement on crie gare d'assez bonne heure ; peut-être n'osent-ils pas. Notre confrère M. Henry Mazel, dans la *Revue du Midi*, a provoqué des consultations d'artistes.

M. Roybet a déclaré qu'il « était toujours fâché de mutiler les monuments par des restaurations : c'est leur enlever la fleur du temps ». M. Séon a dit justement que, « si dans les écoles l'amour du beau était développé par un sérieux enseignement du dessin, on ne trouverait bientôt plus personne ayant le triste courage de restaurer.

Enfin, Puvis de Chavannes, dans une de ces formules simples et gravées dont il possède le don, a répondu : Je pense qu'on ne saurait avoir trop de respect pour les monuments que le temps a épargnés, et qu'on ne devrait leur ajouter une pierre que pour en sauver dix. »

Voilà de belles paroles et puissent-elles être efficaces ! Mais n'espérons pas qu'elles corrigent la race des restaurateurs ni qu'elles insurgent contre elle le bon public, car la race des restaurateurs est incrustée à notre époque, et le bon public ne se soucie guère de ses plus précieux joyaux.

Le restaurateur est un type et un produit de notre système général de parasitisme. Il vit dans les grands monuments, dans les riches collections, mais, à l'inverse des autres insectes nuisibles qui détruisent, il ajoute.

Il a la rage, lui qui est incapable de produire une œuvre personnelle, de retrouver la pensée des grands inventeurs d'autrefois, et même il préfère encore la corriger. Dans un tableau, sous prétexte de retoucher un trou, il repeindra toute une main ou toute une tête. Pour enlever une tache, que la négligence seule aura laissée se produire, il récurera toute la surface d'un panneau sans prix, comme on le fit pour les *Pèlerins d'Emmaüs* et pour le portrait par Van Dyck. Ses pattes sont armées de griffes et de grattoirs. Il crache et éternue du vernis. Il n'est content et n'a gagné son argent que lorsqu'un tableau de maître est devenu grâce à lui une criarde chromo.

Le restaurateur de monuments est un animal autrement

remuant et ambitieux. Il a une armée de racleurs et de producteurs sous ses ordres. Ses aides et complices grattent et pondent, abattent et reconstruisent. Au bout de quelques mois, le plus fier donjon devient une guérite surmontée d'un petit drapeau en zinc. La colonnade du Louvre, raclée à vif et rebouchée avec du ciment métallique qui noircit avec le temps, est blanche comme du nougat pendant six mois, puis truffée pour l'éternité. Le Pont-Neuf, qui avait pourtant la réputation de se très bien porter, éveille un jour leur sollicitude, et, sans gagner un atome de solidité, il perd du coup toute la délicieuse originalité de ses vieux mascarons, dont on détruit le modelé et que l'on change en masques de carton.

Ce ne sont là que des exemples de détails, pris entre mille. Mais que de crimes d'ensemble on pourrait rappeler, les méfaits des restaurateurs étant innombrables !

Ils ont des gens spéciaux pour faire des *pendants*, pour remplacer les statues superbes par ces navets taillés, pour faire régner aux endroits où l'artiste de jadis avait voulu une délicate et expressive irrégularité, la plus odieuse symétrie; pour changer le diamètre des colonnes, le calibre des moulures, rendre tout cela net, sec, grêle, propre et plat.

Enfin, ce sont des gens d'autant plus dangereux qu'ils sont inconscients, et d'autant plus nuisibles qu'ils sont soutenus officiellement. Aux temps de production puissante et libre, c'est-à-dire quand nous vivions sous les tyrans, on démolissait bien ou mal à propos, mais on reconstruisait à côté quelque chose de vraiment nouveau, sans se soucier de singer les trouvailles d'aparavant. Mais le restaurateur est né avec le pasticheur, avec l'intermédiaire, avec l'art d'école, en un mot avec toutes sortes de mauvaises choses et de mauvaises gens. C'est dire qu'on ne le verra pas disparaître encore demain, et qu'il s'en ira moins vite qu'il n'est venu.

L'ingénieur qui abat une cathédrale pour faire passer une ligne de chemin de fer a sa raison d'être, terrible, mais suprême, car la vie des villes a de matérielles nécessités contre lesquelles les soupirs de l'artiste parfois ne sauraient prévaloir.

Quant au restaurateur, il est plus vandale que cet ingénieur, c'est-à-dire qu'il est le plus vandale de tous les vandales. Car si l'on est parfois obligé de renoncer à une œuvre d'art, ou de la voir périr, on n'est jamais forcé, lorsqu'elle ne gêne personne, de la transformer en une caricature et une calomnie.

ARSENE ALEXANDRE

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Peintres suisses contemporains, par HENRI FRANTZ. Bibliothèque de la *Critique*, 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris. — *Métopes et Triglyphes*, par FRÉDÉRIC DE FRANCE. Couverture et cinq illustrations de M. Edm. Van Offel. Offenstadt frères, 23, rue Richer, Paris. — *Les Maîtres contemporains de l'orgue*, par PAUL LOCARD. Ed. du *Courrier musical*, 17, rue de Bruxelles, Paris. — *César Franck, l'artiste et son œuvre*, par F. BALDENSPERGER. Id. — *Les Balcons sur la mer*, poèmes, par HENRY MUCHART. Ed. de la *Plume*, Paris. — *La Céramique grecque au Musée du Cinquantenaire*, par CAMILLE GASPARD. Tiré-à-part de *Durendal*, Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

LES THÉÂTRES. — A la Monnaie, aujourd'hui dimanche, la *Traviata* et *Coppélia*, le charmant ballet de Delibes. Demain lundi, la *Muette de Portici*, avec MM. Imbart et Albers, M^{mes} Verlet et Brianza. Mardi, *Lohengrin*. Mercredi, reprise de *Philémon et Baucis*.

— Au théâtre du Parc, aujourd'hui dimanche, pour les adieux de Réjane, *Sapho*.

La troupe nouvelle de MM. Darmand et Reding, extraordinairement nombreuse cette année, débutera jeudi prochain 3 octobre, dans les *Idées de Madame Aubray*, comédie en cinq actes d'Alexandre Dumas fils.

Le programme définitif des jeudis littéraires sera incessamment publié; ils seront consacrés à Daudet, Goethe, Shakespeare, Balzac, Calderon, Gérard Hauptmann, Alexandre Dumas fils et Labiche.

Pour Goethe, M. Georges Dwelshauwers prépare une traduction spéciale de l'*Iphigénie*. De Gérard Hauptmann, la direction du Parc donnera le plus récent succès : *Le Voiturier Henschel*, et c'est M. Thorel, le traducteur, qui viendra faire la conférence traditionnelle.

— Au théâtre Molière, la saison d'hiver s'ouvrira le 12 octobre. M. Munié a composé, pour cette nouvelle campagne, un programme digne de ce que l'on est en droit d'attendre de lui.

Le premier spectacle sera la *Pente douce*, de Fernand Vandérem. Le principal rôle de la pièce sera interprété par M^{lle} Anne Ratcliff. Viendra ensuite *Château historique*, de Bisson et Berr de Turique. M. Darcey, l'artiste tant applaudi naguère au Parc, jouera *Château historique* après avoir débuté dans la *Pente douce*. C'est lui aussi qui interprétera le *Vieux Marcheur* dont M. Munié compte faire une reprise.

Il y aura, en outre, d'autres reprises et les nouveautés suivantes sont déjà arrêtées : Le *Vertige*, la pièce nouvelle de M. Michel Provins, dont M^{lle} Ratcliff sera la principale interprète; la *Terre*, une œuvre très pittoresque, dit-on, tirée du roman célèbre de Zola et que va créer cet hiver le théâtre Antoine; puis la *Fille sauvage*, l'œuvre nouvelle de M. de Curel.

— Au théâtre des Galeries, du 1^{er} au 7 octobre, sept représentations de M^{me} Sada Yacco et sa troupe japonaise, ainsi que M^{me} Loie Fuller.

— Au théâtre de la Scala les représentations du mimodrame *Le Mort*, de Camille Lemonnier et Léon Dubois, obtiennent un succès toujours croissant, justifié amplement par l'intérêt poignant de l'œuvre et l'admirable talent des Martinetti.

Le conseil académique de l'Académie des Beaux-Arts, réuni vendredi dernier, a choisi pour ses candidats aux deux places vacantes de professeurs de sculpture décorative, pour le cours du soir, M. Victor Rousseau, et pour le cours du jour, M. Paul Dubois.

Le conseil communal aura à se prononcer dans sa séance du lundi 7 octobre prochain.

La quatrième exposition du cercle *Labeur* s'ouvrira samedi prochain au Musée moderne. Elle réunira des œuvres des sculpteurs Baudrenghien, Grandmoulin, Herbays et Schirren, et des peintres Bäumer, Bosiers, Cambier, Collin, Daens, De Baugnies, Delaunois, Madiol, Melsen, Merckaert, Nijkerke, Oleffe, Ottmann, Thijsbaert, Van den Houte, Vanderstraeten, Van Sevenberghen et Werlemann. Des conférences seront faites le mardi 15 octobre, par M. Ernest Closson, sur « l'Instrument de musique considéré comme document ethnographique; la question du premier instrument, » et le jeudi 24 octobre, par M. Louis Dumont-Wilden, sur « l'Esthétique nouvelle ». Ces causeries auront lieu à 2 heures.

MM. Van Dooren, Demes, Marchot, Jacob et L. Wallner, artistes réputés et professeurs classés parmi les meilleurs, viennent de fonder à Bruxelles un Institut musical dans lequel seront donnés, outre un enseignement méthodique du piano, du chant, du violon

et du violoncelle, des cours d'histoire et d'esthétique musicale. Ce sera chose neuve et utile, spécialement en ce qui concerne l'esthétique, que M. Wallner se propose de présenter par le côté saisissable et pratique.

L'Institut s'ouvrira le 1^{er} octobre. Les inscriptions se font tous les jours, de 4 à 6 heures, rue Malibran, 98.

Le *Musical Times* de septembre nous apporte un curieux article sur la Malibran illustré de deux documents fort intéressants : le portrait de la célèbre cantatrice orné de sa signature, et un croquis qu'elle traça, en 1829, de l'organiste de la cathédrale de Gloucester, William Mutlow.

Ce dernier nous révèle la Malibran sous un avatar assez inattendu, celui de caricaturiste. Le portrait que publie notre confrère est la reproduction d'un dessin exécuté en 1830 par Alfred-Edward Chalon, aquarelliste distingué, peintre de la reine Victoria. Il porte cette note, de la main de l'artiste : « Après avoir joué le rôle de Fidalma dans l'opéra de Cimarosa *Il Matrimonio segreto*, Malibran alla occuper une loge de parquet pour voir le ballet, ou plutôt pour offrir au public une meilleure occasion d'apprécier son pouvoir de transformation. »

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments et le Touring-Club de Belgique organisent un concours de photographies (épreuves directes ou agrandissements) de paysages brabançons, prises en 1901 ou 1902, sur format minimum de 9 x 12. Les photographies de monuments des villes du Brabant sont exclus du concours.

Les primes ci-après seront allouées : Un prix de 250 francs ; deux de 100 francs ; deux de 50 francs et deux de 25 francs.

Les épreuves (cinq au minimum et en triple exemplaire) devront être remises, sous enveloppe, au local du Touring-Club, rue des Vanniers, 11, Bruxelles, avant le 1^{er} juin 1902. L'enveloppe contiendra aussi le nom et l'adresse du participant et portera cette suscription : *Concours de photographie du 1^{er} juin 1902.*

Les épreuves primées seront exposées.

La ville de Lima (Pérou) met au concours, entre artistes de toutes les nations, un monument à ériger à la mémoire du colonel Bolognesi. Les intéressés pourront consulter le programme de ce concours au Musée commercial, rue des Augustins, à Bruxelles.

Sommaire de l'*Ermitage* de septembre 1901 : Edouard Ducoté, *Le Songe d'une nuit de doute.* — Edmond Pilon, *Le Roman français au XVIII^e siècle.* — François Jammes, *Jean de Noarriue*, poème. — P.-L. Garnier, *Les Forces de la Flandre* (au sujet du nouveau roman de Camille Lemonnier : *Le Vent dans les moulines*). — *Poèmes* de Henri Aimé, Fagus, Isi Collin. *Chroniques* : Maurice de Faramond, *Le Théâtre*; Henri Ghéon, *Les Lectures*; François Charles, *Les Arts.*

Administration et secrétariat : 29, rue Boissière, (3, villa Michon), Paris (XVI). — Le numéro : fr. 0 50. Abonnements : France, un an, 6 francs; six mois, fr. 3-50. Union postale : un an, 8 francs; six mois, fr. 4-50.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT

au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lle} PARENT

PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.

Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.

Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUVRE, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Félicien Rops (EUGÈNE DEMOLDER). — Le Maître de Flémalle identifié (L. MAETERLINCK). — L'Art et le Peuple. *Le Théâtre des paysans à Pradl* (A. WILFORD). — Bibliographie. *Les Mille Nuits et une Nuit*. — Chronique judiciaire des Arts. *Musique de danse*. — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

FÉLICIEN ROPS (1)

Il y a déjà plusieurs années, je publiai chez l'éditeur Pincebourde, à Paris, une plaquette intitulée : *Félicien Rops. Étude patronymique*. Cette étude est illustrée de diverses devises faites par Rops. L'une d'elles représente une horloge devant laquelle se promène la main de la Mort, au moment d'arrêter les aiguilles des heures ; on lit sur le cadran funèbre : *Ultima quando?*

Cette devise m'était revenue à la mémoire, en janvier 1896, quand, dans le monde des artistes, courait le

(1) Extrait du prochain volume de M. EUGÈNE DEMOLDER. *Trois Contemporains (Henri de Brakeleer. Constantin Meunier, Félicien Rops)*, que fera paraître très prochainement l'éditeur Edmond Deman. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de cette intéressante étude.

bruit que Félicien Rops allait mourir. La Camarde s'appêtait à répondre à l'interrogation du peintre. Mais celui-ci avait sans doute trop souvent dessiné les traits de la Mort pour qu'elle pût l'assaillir d'emblée. Le pessimiste macabre, au cœur galant, savait comment éconduire sa sinistre visiteuse : il aura trouvé, en son vif génie, les mots pour renvoyer son grimaçant modèle sans trop d'ironie, avec la politesse qui convenait.

Cependant l'Intruse est revenue plus pressante. Et alors même qu'on aime la vie et qu'on adore les femmes et les roses, alors même qu'on possède assez d'énergie pour trois existences et de l'esprit pour l'éternité, il faut finir par courber la tête devant la chute inévitable. La loi est pour tous ; elle est d'airain. Aussi, malgré les désirs de jeunesse perpétuelle et une lugubre camaraderie avec la « garce sans tetons », Rops est mort le 23 août 1898. *Ultima quando?* La réponse est faite. L'heure triste a sonné.

Et me voilà occupé, à la demande de mon ami Edmond Deman, à écrire derechef sur cet artiste étrange et grand, dont, il y a quelques années, certains ont fait le Dieu macabre de l'Art actuel et que l'avenir classera certainement parmi les meilleurs artistes. Comme autrefois, la légende ropsique plane autour de moi, charmante et triste, menaçante et frivole, brutale et capiteuse, âpre et fleurie, diabolique et caressante. Car dans cette œuvre, la griffe de Satan se fait souvent plus élégante qu'une main d'infante, et l'on voit le rire salé se transformer soudain en sourire de muscadin. Dans ces formidables estampes, l'esprit de Rabelais s'épanouit à côté de la grâce de Watteau, Goya surgit à côté de Breu-

ghel, le marquis de Sade voisine avec Millet. Car des cauchemars succèdent à des madrigaux, des angoisses horribles effacent le sourire d'une anecdote badine, des anathèmes fantastiques jettent leur ombre après des scènes de poudoir ou des paysanneries. Cette œuvre, c'est une chaudière à laquelle le diable lui-même a bouté le feu au cul, et où mijotent, réunies en une seule, bien des âmes diverses, et brûle une cervelle, bourrée de soufre et d'éclairs, — seule, — mais gonflée comme de la matière de cent autres.

Ah! ce n'est pas à Rops qu'on reprochera la monotonie! Il n'est pas de ceux qui se cantonnent dans un coin de l'Art; il le parcourt en entier, il le veut tout; il est affamé de neuf; il explore, sans cesse anxieux, des horizons, toujours dans la fièvre de l'inédit et se donnant la coquetterie de n'user d'une formule qu'une fois, comme Don Juan le faisait avec les femmes. Une Fantaisie, dont les ailes sont légères comme celles du papillon et immenses comme le monde, se montre son seul guide. Il est le vagabond de l'Art. Toutes les beautés l'attirent et le passionnent, qu'elles soient contenues dans le calice d'une rose ou dans la gorge d'une courtisane, qu'il les découvre sous le ciel clair d'un paysage ou dans les profondeurs d'un lupanar. La vie artistique de Rops est une série d'escalades. Un sommet dompté, un aspect nouveau découvert, vibrant, il en avise d'autres. Les initiés de son art véhément savent la variété complexe, la diversité protéenne de son œuvre.

Toutes les inquiétudes de son temps y ont jeté leur frisson, toutes les angoisses modernes y ont versé leur poignante mélancolie, tout le mal du siècle y a lancé son cri macabre et féroce. Et chacun a trouvé, chez cet extraordinaire graveur, un écho de ses aspirations.

Quel romantique n'eût longuement rêvé devant la dame au chaperon moyen-âgeux qui, d'un miroir brisé, jaillit toute nue chez le docteur de l'*Incantation*? Et Rops n'a-t-il pas, avec autant de pénétrance que l'eût fait Célestin Nanteuil, illustré les « Jeune France » et *Gaspard de la nuit*? D'autre part, les naturalistes n'ont-ils pas découvert un artiste de leur école dans l'auteur de ce *Pendu à la forge*, d'un réalisme crispé, et de ces dessins où la préoccupation de la vérité brutale seule conduit le crayon? L'*Enterrement au pays wallon* est une page narrative, ironique et émue, belle ainsi que du Flaubert.

Mais à côté d'œuvres où l'on retrouve comme une préoccupation de la recherche du « document » chère aux disciples de Médan, Rops n'a-t-il point fait jaillir de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly une illustration romanesque, adéquate à la hautaine et aristocratique littérature des *Diaboliques*? Le Sar Péladan prétend avoir trouvé en Rops un frère qui a fait à la *Décadence latine* de merveilleux frontispices, Stéphane Mallarmé a vu la Muse de sa poésie hermétique admirablement

symbolisée dans le magistral androgyne de la *Grande Lyre*, et les poètes plus récents admirent le cuivre frissonnant des *Baisers morts*, — tandis que depuis longtemps les *Fleurs du mal* de Baudelaire s'étaient épanouies au corrosif arrosage des eaux-fortes du maître. Cependant les catholiques n'hésitent pas à écrire au sujet de Rops : « Jamais artiste chrétien n'a peint avec plus de vigueur les ravages produits par le mal jusqu'au fond des os; jamais non plus peintre mystique n'a poussé jusqu'à ce degré d'horreur l'expression des tortures que subit le cerveau, l'organe de la pensée, dans la chute bestiale. Et le Satan est plus hideux, plus épouvantable encore. C'est en vain qu'on chercherait parmi les peintres les plus célèbres du moyen-âge une vision plus atroce de l'esprit du mal. » Mais si Rops reçoit pareil hommage des croyants, hâtons-nous d'avouer que le marquis de Sade lui eût demandé des illustrations pour ses livres, et que les œuvres badines du XVIII^e siècle n'ont pas trouvé dans Eisen, Marillier ou Moreau d'imagier plus ingénieux et plus élégant que le frontispicier spirituel et délicat des œuvres de Grécourt, des chansons de Collé et des *Amusements des dames de Bruxelles*.

A un échelon plus haut de l'Art, nous trouvons un autre Rops, le Rops démoniaque de la Luxure, qu'a décrit ainsi, définitivement, Joris-Karl Huysmans : « Rops a restitué à la Luxure si niaisement confinée dans l'anecdote, si basement matérialisée par certains gens, sa mystérieuse omnipotence; il l'a religieusement replacée dans le cadre infernal où elle se meut et, par cela même, il n'a pas créé des œuvres obscènes et positives, mais bien des œuvres catholiques, des œuvres enflammées et terribles.

« Il ne s'est pas borné, ainsi que ses prédécesseurs, à rendre les attitudes passionnelles des corps, mais il a fait jaillir des chairs en ignition, les douleurs des âmes fébricitantes et les joies des esprits faussés; il a peint l'extase démoniaque comme d'autres ont peint les élans mystiques. Loin du siècle, dans un temps où l'art matérialiste ne voit plus que des hystériques mangées par leurs ovaires ou des nymphomanes dont le cerveau bat dans les régions du ventre, il a célébré non la femme contemporaine, non la Parisienne, dont les grâces minaudières et les parures interlopes échappaient à ses expertises, mais la Femme essentielle et hors des temps, la Bête venimeuse et nue, la mercenaire des Ténèbres, la serve absolue du Diable.

« Il a, en un mot, célébré le spiritualisme de la Luxure qu'est le Satanisme, et peint en d'imperfectibles pages le surnaturel de la perversité, l'au-delà du Mal. »

Mais à l'ombre de ces phallus sinistrement dressés comme les colonnades de l'enfer, de ces autels affreux et sanglants, où voisinent la luxure et la mort, de ces calvaires faunesques et sacrilèges, de ces sabbats où le

suprême cri de la passion est un cri d'agonie, s'éparpille toute une œuvre leste, ironique, gracieuse, grivoise, enrubannée, toute une envolée d'amours joufflus et fessus, à travers des menus, des frontispices, des devises, des couvertures de livres, des titres de journaux, des eaux-fortes légères dont beaucoup formeraient le plus artiste ornement d'un musée secret de choix. Puis ce sont des lithographies comiques, des charges, des facéties pour des almanachs belges, toute une débauche libertine et joyeuse de croquis pimentés, tout un enluminage gouailleur et nerveux des mœurs bruxelloises, toute une intarissable moquerie des contemporains.

N'est-ce pas qu'elle est dès lors variée et changeante, cette œuvre, et qu'Octave Uzanne a raison d'appeler Félicien Rops un *Protéiste Dédaleux*? Mais si Rops a participé ainsi à tous les mouvements d'art et d'idées de son temps — et de bien d'autres temps! — si, comme l'a dit Henry Detouche, « tout en conservant un fond d'admiration féconde pour le vieux Dürer, il guette attentivement la modernité et consent à tourner avec la terre », — il a pourtant fait jaillir de cette mêlée des écoles et des esprits une originalité nette; il a, sur ce terreau mouvant, fait pousser une fleur unique; s'il a visité plusieurs domaines, à la richesse desquels il a contribué, il a toujours frappé sa monnaie à sa propre effigie.

Une part de cette originalité singulière revient à son dessin, à son style et à ses manières, toujours souples et variant avec les sujets. A la plus bizarre évocation, il a pu donner la forme plastique adéquate et définitive. Le Verbe de son esprit, pour paraître devant les hommes, impeccablement a su se faire Chair. Rops, avec ténacité et frénésie, jamais satisfait, a cherché la forme, a serré de près, d'un infatigable burin, le *mouvement de la vie* : grâce à ce labeur incessant, à cette chasse de la simplicité et de la vérité du geste, il a rendu également la grimace de M. Prudhomme et le regard de la tribade.

EUGÈNE DEMOLDER

Le Maître de Flémalle identifié.

Dans le supplément de la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris du 21 septembre de cette année, j'ai signalé qu'à la dernière séance de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand, M. le professeur G. Hulin (1) a émis incidemment, comme « très probable », l'hypothèse que le mystérieux anonyme connu sous le nom du maître de Flémalle ne serait autre que Jacques Daret, l'ancien condisciple de Rogier de la Pasture (van der Weyden), qui avait fréquenté comme lui à l'atelier tournaisien de Robert Campin (2).

(1) Le tableau de *Tomyris et Cyrus*, dans l'ancien palais épiscopal de Gand. (*Bul. de la Soc. d'Hist. et d'Achr. de Gand*, 9^e année, n^o 6.)

(2) Voir mon mémoire : *R. van der Weyden et les « ymagiers » de Tournai*, publié par l'Académie royale de Belgique, 1901.

Cette thèse, qui présente le plus grand intérêt pour l'histoire de notre art national au xv^e siècle, vient singulièrement à l'appui de mes dernières études (1) sur l'importance presque généralement ignorée de l'école de Tournai (2) à qui nous devons Rogier de la Pasture, dont l'influence sur tous les peintres et sculpteurs de son époque ne peut être niée.

En attendant la publication des arguments justificatifs « réservés jusqu'ici » pour le prochain travail annoncé par mon distingué confrère gantois, je crois intéresser les lecteurs de *l'Art moderne* en donnant dès aujourd'hui quelques notes personnelles et autres au sujet de cette question dont — coïncidence étrange — je m'occupais moi-même en ce moment.

On sait que Jacques Daret appartient à une nombreuse lignée de peintres et de sculpteurs de ce nom qui, depuis le xiv^e siècle, illustrèrent leur ville-natale (3). Il est très probablement le fils de Jehan Daret l'*escrinier*, qui travailla pour les magistrats de Tournai à la fin du xiv^e siècle, et qui a laissé des traces nombreuses dans les comptes de cette ville. Entré le 12 avril 1427 comme apprenti chez maître Robert Campin, il y trouva Rogier de la Pasture, qui y avait été reçu depuis le 5 mars de l'année précédente. — Ses progrès durent être rapides, car il reçut la maîtrise dès 1432 et, chose unique dans les annales de la peinture, fut promu à la dignité de *prévost* de la confrérie de Saint-Luc le même jour.

Sa réputation d'artiste s'étendit rapidement, car nous avons la preuve qu'il fut appelé pour des travaux d'art importants à Bruxelles, à Lille et à Arras. Il séjourna longtemps dans cette dernière ville, où il habita, depuis 1446 jusqu'en 1458, la maison dite des Ecuries (4). Lorsqu'il vint s'établir à Arras en 1441, il fut chargé de composer les cartons de diverses compositions importantes représentant des sujets religieux ou d'histoire pour les hautes lisses historiées si célèbres de cette ville, travail dont seuls se chargèrent les artistes les plus remarquables de l'époque. Les comptes de l'abbé du Clery de Saint-Vaast (5) contiennent, entre autres, cet article intéressant au sujet de ces travaux :

« Item payé par mondit seigneur l'Abbé, comme ci-dessus, à Jacques Daret, peintre, le VII jour de juillet III^e XLIX, pour un patron de toile de couleur à destempe contenant XII aulnes de lonc et IIII aulnes de larghe ou environ ou quel est listoire de la Résurrection de Nostre seigneur Jhésu Crist bien pointe et figurée sur le quel patron a esté fait un tapis de haute-liche de la dicte Résurrection lequel patron est et a été mis par l'ordonnance dudit monseigneur l'Abbé en la grande salle quarrée. En ce comprins XXXVI aulnes kanevach sur lequel kanevach fut fait le dit patron, la somme de XXXIII livres XV. 3. monnoie dite. »

Comme tous les grands artistes du moyen-âge, qui ne se spécialisaient pas comme les nôtres, nous voyons Daret se distinguer non seulement dans toutes les branches de l'art, mais encore dans celle que l'on est convenu d'appeler maintenant du nom d'arts industriels ou appliqués. Il collabora notamment aux œuvres du

(1) Id., id.

(2) Même dans les remarquables *Leçons professées à l'école du Louvre*, par M. COURAJOD, t. II, 1901, l'importance incontestable de l'école du Tournais n'a pas été suffisamment mise en lumière.

(3) Voir à ce sujet l'excellente *Étude sur l'art à Tournai*, de MM. de LAGRANGE et L. CLOQUET, t. II, p. 130 et suivantes.

(4) V. A. GUERDON, *Décadence des tapisseries d'Arras*.

(5) A. LORIQUEUR, *Notes sur les tentures de haute-lisse possédées par l'abbaye de Saint-Vaast*, et *l'Art à Tournai*, de MM. DE LAGRANGE et L. CLOQUET, t. II, p. 131.

fameux fondeur tournaisien Michel de Gand, à qui il fournit plusieurs « patrons ». C'est d'après ses dessins que ce dernier exécuta, pour le chœur de l'abbatiale de Saint-Vaast, un superbe lampier, ainsi que la croix monumentale qui s'élevait au milieu de la place publique de Saint-Vaast.

Il décora et dora « la coulombe (colonne) candeliers et croche » servant à suspendre à l'autel du chœur de l'église précitée la réserve eucharistique, ouvrage du même fondeur.

C'est pendant son séjour à Arras que Jacques Daret fut appelé à Lille, en 1454, pour les décorations et « entremetz » du Banquet du *Vœu du Faisan* (1), où il travailla accompagné de « ses quatre varletz en mestier ». Parmi ceux-ci on connaît Hans de Strasbourg, encore en son service en 1463, et Jehan de Boere, qui fut aussi son élève.

Vers la fin de sa vie, il dirigea plusieurs autres peintres qui l'aidèrent à « la décoration de l'ostel et des entremetz de Mgr le duc de Bourgogne » en 1468, à l'occasion du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, à Bruges.

La supériorité sur les autres peintres employés à cette occasion est visible, car il fut taxé pour son travail à 27 sous par jour, tandis que la plupart des autres artistes n'en reçurent que dix. Hugo van der Goes lui-même, malgré sa réputation reconnue dès lors jusqu'en Italie, n'en recevait que quatorze.

Il commença les travaux dès 1467, car nous trouvons cette date dans les comptes d'une ordonnance de paiement où il est cité en première ligne et qui est libellée comme suit :

« 1^o Payement fait aux dictz pointres, tailleurs d'ymages et autres ouvriers le dict XIIJ jour d'avril l'an mil IIIJ^e LXVIJ avant Pasque :
« Et Premier

« A Jacques Daret, maistre pointre, demeurant à Tournay, conducteur de plusieurs autres pointres soubz lui, etc. »

Comme Van Eyck et Rogier de la Pasture (2), Daret fut également un peintre de statues renommé; il enlumina entre autres l'un des personnages sculptés ornant une des tourelles du beffroi de Tournai.

Comme on le voit par ces quelques notes hâtives, Jacques Daret fut, après Rogier de la Pasture, le plus grand des artistes de l'école de Tournai; mais peut-on, dès aujourd'hui, l'identifier avec le maître de Flémalle?

On serait tenté de le croire, car en examinant ses œuvres les plus connues, comme le retable de l'Annonciation (dit de Mérode) à Bruxelles, les volets de Madrid, représentant le *Donateur* et *Sainte Barbe*; le triptyque plus important de Francfort (3), et l'Adoration des bergers d'Aix-en-Provence, qui toutes s'apparentent étroitement avec l'art de van der Weyden, nous y reconnaissons la recherche de l'expression réelle unie à celle des types féminins distingués, aux mains fines d'une exécution irréprochable faisant songer à un artiste wallon comme Daret, qui sut s'inspirer à la fois des traditions anciennes de la belle école gothique primitive française, comme de celles plus récentes de la sculpture tournaisienne qui lui succéda.

L'on sait que l'analogie de ses œuvres avec celles de Rogier est si grande, que leurs œuvres furent longtemps confondues, jusqu'au moment où MM. Bode et Hymans réussirent à les séparer

(1) Voir *Histoire des ducs de Bourgogne*, par le comte de LABORDE.

(2) *Leçons professées à l'école du Louvre*, par M. L. COURAJOD, t. II, p. 307, 1901, Paris. (Jan Van Eyck peintre de statues.)

(3) Ce triptyque provient de Flémalle, en Belgique, et a donné son nom à l'artiste.

en deux personnalités bien distinctes. D'un autre côté, ses peintures un peu froides, son étude du clair-obscur ainsi que son goût raffiné pour les riches étoffes tissées d'or et de soies, chères à Jan Van Eyck, qui lui-même fut influencé par l'école de Cologne, ne l'écartent-ils pas des traditions esthétiques du Tournaisis?

Cette somptuosité bourguignonne, surtout visible dans la *Sainte Véronique* et la *Madone* de Francfort, peut s'expliquer cependant, car nous savons que le frère de Jacques Daret, *Danelet* (Daniel) succéda à Jan Van Eyck en 1449 (après neuf années de vacation de la charge) dans les fonctions de varlet de chambre et de peintre officiel de Philippe le Bon (4).

Espérons que dans son travail annoncé M. G. Hulin nous donnera des preuves nouvelles et plus victorieuses pour étayer sa thèse d'un si haut intérêt, et que nous assisterons bientôt à la résurrection du maître de Flémalle, comme nous avons assisté à celle de Gérard David, à la suite des recherches relativement récentes de M. James Weale, à qui nous devons déjà tant de si belles découvertes.

L. MAETERLINCK

L'ART ET LE PEUPLE

Le Théâtre des paysans à Pradl.

M. Arthur Wilford, compositeur de talent et artiste très préoccupé de tout ce qui concerne le folklore, nous adresse, comme contribution à la question des théâtres populaires, des notes qu'il rapporta jadis du Tyrol, où il fut frappé des ressources qu'offre, au point de vue de l'interprétation des œuvres dramatiques, le théâtre des Paysans

Celui-ci s'enorgueillit d'une origine fort reculée. « Les représentations de ce théâtre (il n'y en avait qu'un lorsque M. Wilford se rendit en Autriche) furent inaugurées au xv^e siècle, sous le patronage du duc Frédéric *aux poches vides* qui, pour donner un démenti à ce sobriquet peu flatteur, fit ajouter à sa résidence le fameux balcon ou toit doré que l'on admire encore aujourd'hui à Innsbruck.

Le prince subordonna sa protection à la condition que les représentations continueraient toujours et seraient plutôt regardées comme une récréation intellectuelle pour les ouvriers et paysans que comme une spéculation. Aussi les acteurs se font-ils honneur de ne former qu'une famille et de transmettre cet héritage à leurs enfants et petits-enfants.

Le directeur de la troupe actuelle, simple tailleur, joue les rôles de caractère! Sa fille, qui est certainement la plus douée de la troupe, joint à un don dramatique naturel une beauté et une grâce peu communes.

Le théâtre, tout en bois, érigé au fond d'un jardin d'auberge, dans le pittoresque village de Pradl, près d'Innsbruck, est des plus primitifs. L'orchestre, qui a pour tâche de remplir les entr'actes, se compose de deux violons, deux contrebasses, un piston et une clarinette. Vous entendez d'ici l'effet que peuvent produire, jouées par ces instruments, les ouvertures de la *Flûte enchantée* et autres, quelque consciencieux que soient les musiciens!...

Comme on peut le penser, le choix des pièces du répertoire

(1) *Documents relatifs aux frères van Eyck et à Roger van der Weyden*, par PINCHART, et *Biographie nationale*.

subit l'influence d'un goût peu raffiné. La comédie spirituelle et fine fait place aux gros mélodrames.

Qu'importe que ces pièces en vers, datant du commencement du siècle, soient devenues impossibles pour un public connaisseur ? Le but est d'avoir constamment sur la scène un nombreux personnel et de produire des impressions violentes ; aussi, les duels, enlèvements nocturnes, empoisonnements, etc. se succèdent-ils avec de continuels changements de décors à vue produisant les effets les plus pittoresques.

Il faut louer ces amateurs constants et courageux qui se contentent d'une seule répétition, font exactement leurs entrées et connaissent parfaitement leurs rôles. Que de fois ne voit-on pas des acteurs de profession embarrassés le soir d'une première, malgré les nombreuses répétitions qui leur ont été accordées ? L'instinct de la scène peut quelquefois mieux tirer l'acteur d'affaire que de longues études.

D'autre part il est regrettable que M^{me} Weiss, l'héroïne de la troupe des paysans, n'ait point reçu d'instruction dramatique ; avec sa réelle intuition de la mimique, elle pourrait briller sur une scène de grande ville.

Quel touchant tableau que ce foyer rustique où se réunissent, pendant les longues et monotones soirées d'hiver, ces braves artisans ! Se reposant de la dure journée de travail, ils regardent comme une récréation d'apprendre les rôles pour la saison prochaine, qui ne viendra que lorsque le soleil du printemps aura fait fondre les glaces qui couronnent les monts géants. Le jeune premier rêve-t-il un moment être véritablement le chevalier de la pièce, les regards portés vers la tourelle du manoir où il croit voir s'agiter une forme blanche — celle de sa fiancée ?

Hélas, quel dur réveil !!!

Souhaitons au théâtre des Paysans longue vie et prospérité. — Toute récréation intellectuelle ennoblit le métier, et nous ne pouvons qu'applaudir à l'œuvre. »

A. WILFORD

BIBLIOGRAPHIE

Les Mille Nuits et Une Nuit, traduction complète et littéraire par le Dr J.-C. MARDRUS. Tome IX. Un vol. in-8° ; 7 francs. Éditions de la *Revue blanche*.

Telles des histoires de ce tome IX (celles d'Abdallah de la Terre et Abdallah de la Mer, celle de Fleur-de-Grenade et Sourire-de-Lune) ont pour théâtre des civilisations sous-marines qui, si fantastiques qu'elles soient, sont impérieusement créées à la réalité par l'ingéniosité et la précision du détail descriptif et par le mouvement hallucinant du récit. Il y a d'autres histoires encore, — peuplées de jeunes filles admirables pour l'ampleur de leurs formes et la véhémence de leur amour, de guerriers dont le sabre tournoyant accomplit les arrêts du Destin, de magiciennes avides de jeunes hommes... Mais parmi tant de personnages, le héros qui s'impose à la mémoire, c'est le pêcheur Khalife, extraordinaire bonhomme que nul prodige ne parvient à étonner, qui ne respecte rien, pas même la majesté de Haroun Al-Rachid, et qui, fruste animal d'abord, deviendra soudain un seigneur accompli pour avoir, une fois, vu face à face l'adolescente Forcés-Cœurs. Là, sous la plume évocatrice du traducteur J.-C. Mardrus, le comique arabe s'épanouit avec candeur et fougue, et, sans aucun doute, tout lecteur de *l'Histoire de Khalife et du*

Khalifat sera tel le roi Salamandre le Marin, qui « se mit à rire tellement qu'il se renversa sur son derrière et continua à se convulser et à se trémousser en donnant de grands coups de pieds en l'air ».

Chronique judiciaire des Arts.

Musique de danse.

La Cour de cassation de France a rendu dernièrement, en matière de droit d'auteur, une décision qui consacre, une fois de plus, le principe de la propriété intellectuelle, et ce dans des conditions assez particulières pour qu'il soit utile de les signaler.

Le Syndicat des Ouvriers plâtriers-peintres de Saint-Étienne avait organisé au restaurant Roudy, l'an dernier, un banquet par souscription suivi de bal. Pour danser, il faut de la musique. Et les plâtriers ne se doutaient point, cela va sans dire, qu'en polkant sur des motifs connus ils étaient tenus de payer à qui que ce fût une redevance en espèces. Aussi refusèrent-ils énergiquement d'acquiescer les droits que vint leur réclamer l'agent de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique. D'où, procès. Le tribunal de Saint-Étienne décida que le bal n'étant pas public, l'action de la Société des Auteurs n'était pas fondée. Et la Cour d'appel de Lyon, adoptant les motifs du premier juge, confirma le jugement.

Mais l'affaire fut déferée à la Cour de cassation. Celle-ci se montra plus exigeante sur la question de publicité.

« Attendu, dit son arrêt, que devant la Cour d'appel les parties civiles ont déposé des conclusions dans lesquelles elles prétendaient notamment que des hommes et des femmes n'ayant aucunes relations (1) avaient pris part à ce bal ; qu'on y avait admis des tiers étrangers à l'association qui l'avait organisé ; que par des annonces insérées dans des journaux on avait enfin convié le public ; et que, par conséquent, le dit bal avait un caractère incontestable de publicité ;

Que subsidiairement, et par les mêmes conclusions, les parties civiles ont demandé à la Cour d'appel d'ordonner une enquête et une expertise destinées à établir la réalité des faits par elles allégués ;

Attendu qu'en réponse à ces conclusions, l'arrêt attaqué se borne à déclarer, comme l'avait déjà fait le jugement de première instance, que le bal n'était pas public ;

Attendu que cette affirmation laconique ne suffit pas pour répondre juridiquement à une articulation de faits précis et concordants et que la Cour de cassation se trouve ainsi dans l'impossibilité absolue d'exercer sur la légalité de la décision attaquée le contrôle qui lui appartient. »

Par ces motifs, la Cour suprême casse l'arrêt de Lyon. L'enquête décidera si le « Bal des plâtriers » était, oui ou non, un bal public, et si l'empêchement de danser en rond qui intenta le procès au président du syndicat et au restaurateur doit perdre ou gagner sa cause. La jurisprudence assimile, en effet, les entreprises de bals publics aux entreprises de spectacles en ce sens que l'exécution d'œuvres musicales ne peut avoir lieu qu'avec l'autorisation préalable des auteurs (lisez : le paiement des droits à la Société). Même si le bal a été gratuit, la règle est appliquée.

Quel que soit le résultat, la polka de Saint-Étienne aura coûté cher !

(1) Phrase bizarre, mais textuelle.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Croquis siamois, par CHARLES BULS (illustrés de photogravures et de dessins). Bruxelles, G. Balat. — *Le Conflit entre la Russie et la Finlande*, par JULES LECLERCQ. (Extrait de la *Revue générale*.) Bruxelles, O. Schepens et C^e. — *Une Sculpture tournaisienne du XV^e siècle au Louvre*, par L. MAETERLINCK. (Extrait des *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*.) Anvers, Imp. V^e De Backer. — *Spa album* (autographes et dessins), édité par la « Société pour la Protection de l'enfance » de l'arrondissement de Verviers.

Memento des Expositions.

NICE. — XVIII^e Exposition de la Société des Beaux-Arts — 10 janvier-fin mars 1900. Envois du 1^{er} au 15 décembre, ou dépôt à Paris, chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, du 1^{er} au 7 décembre.

NIMES. — Exposition moderne et rétrospective d'art décoratif et industriel du 1^{er} au 31 novembre. — Renseignements : M. Vilhon, secrétaire de la Société *Le Midi décoratif*, à l'hôtel de ville de Nîmes..

PETITE CHRONIQUE

Hier s'est ouverte, au Musée moderne, la quatrième exposition annuelle du cercle d'art « *Le Travail* ». Clôture le 28 courant.

Les ouvrages des six concurrents qui ont pris part à l'épreuve définitive du grand concours de Rome pour la gravure sont exposés au Musée moderne depuis hier et jusqu'au 12 courant.

On sait que le grand prix a été attribué à M. Victor Dieu, de l'Académie de Mons ; le deuxième prix avec distinction à M. Louis Peeters, de l'Académie d'Anvers.

La Société symphonique des Concerts Ysaye nous communique le programme général des auditions musicales qu'elle donnera au cours de la saison 1901-1902 (7^e année).

Rappelons les dates : Premier concert, 2-3 novembre ; deuxième concert, 30 novembre-1^{er} décembre ; troisième concert, 18-19 janvier ; quatrième concert, 22-23 février ; cinquième concert, 15-16 mars ; sixième concert, 19-20 avril.

Les répétitions générales et les concerts seront donnés, comme précédemment, dans la salle de l'Alhambra.

Deux auditions supplémentaires, en dehors de l'abonnement, auront lieu aux dates que l'administration fera connaître ultérieurement.

La première sera consacrée à l'oratorio *De Schelde* de Peter Benoit (soli, chœur, orchestre, deux cent cinquante exécutants). M. G. Huberti dirigera l'exécution de cette œuvre, l'une des plus importantes du maître anversois.

La seconde sera très probablement consacrée au *Déluge* de Saint-Saëns.

Parmi les premières auditions que donnera la Société symphonique, citons : *Symphonie* de Witkowski ; *Symphonie* de Paul Dukas ; *Symphonie* de François Rasse ; *Trois nocturnes* de Debussy ; *Fantaisie en ré* de Guy Ropartz ; *Dances norvégiennes* de Grieg ; *Variations symphoniques* de C. Elgar ; prélude d'*Ingwilde* de Max Schilling ; ouverture du *Tasse* d'A. de Castillon ; *Poème* pour orchestre et alto solo de Théophile Ysaye ; *Concerto* pour violoncelle d'E. d'Albert ; *Concerto* pour violon de Jacques-Dalcroze.

L'administration fera connaître ultérieurement le programme spécial du concert dirigé par M. Mottl, ainsi que le nom des artistes qui y figureront.

Le pianiste J. Busoni se fera entendre à l'un des premiers concerts.

Le groupe socialiste du conseil communal de Bruxelles, réuni vendredi soir, s'est rallié unanimement aux candidatures de MM. Victor Rousseau et Paul Du Bois, proposées par le conseil académique pour les deux places de professeur de sculpture décorative vacantes à l'Académie des Beaux-Arts.

M. Eug. Duray reprend, comme chaque année, ses leçons de diction et de déclamation pour les personnes se destinant à la carrière théâtrale, les avocats et les conférenciers.

La réouverture des cours de récitation et prononciation pour jeunes gens et jeunes filles du monde et pour les étrangers a eu lieu hier à la salle Erard.

Le Cercle du Quatuor vocal et instrumental, fondé par M. Arthur Wilford, inaugurera prochainement sa quatrième année. Outre ses quatre concerts d'abonnement, il se propose d'organiser deux séances-causeries dont l'une sera consacrée à l'œuvre de Liszt, l'autre à celle de Tchaïkowsky.

Le premier concert aura lieu fin octobre ; on y entendra des œuvres de l'école française : Saint-Saëns, E. Chausson, Ch. Bordes, etc.

On s'abonne chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, Bruxelles.

Le théâtre du Parc a fait la semaine dernière sa réouverture. Excellente interprétation des *Idées de M^{me} Aubray*, la subtile comédie d'A. Dumas, qui a paru intéresser vivement une salle des plus élégantes.

La direction du théâtre de l'Alhambra s'est assurée le concours des artistes de la Comédie française pour organiser, au cours de la saison qui s'ouvre, une série de représentations extraordinaires et de gala, où seront représentées, avec les concours des premiers sujets de la maison, les chefs-d'œuvre du répertoire.

Ces représentations auront lieu, sauf imprévu, le premier vendredi de chaque mois.

Au programme : *Le Monde où l'on s'ennuie*, la *Vie de bohème*, *Adrienne Lecouvreur*, *Horace*, etc.

Au théâtre des Galeries, les représentations de Sada Yacco, de Kawakami et de Lolie Fuller attirent tout ce que Bruxelles renferme d'artistes et d'esthètes.

La réouverture du théâtre Molière est fixée au 12 octobre. Après la *Pente douce*, de M. F. Vandérem, le dernier succès de Réjane, qui jouera M^{lle} Ratcliff, M. Munié fera jouer successivement *Château historique* de Bisson, avec M. Darcy, engagé pour toute la saison ; le *Vertige*, de Michel Provins ; une reprise du *Vieux Marcheur* et les deux grandes nouveautés de cet hiver à Paris, la *Terre*, de Zola et la *Fille sauvage* de F. de Curel.

Il est question de construire à Paris, aux Champs-Élysées, un nouveau théâtre lyrique, et déjà un accord est, dit-on, intervenu entre un syndicat financier et M. Léon Leoncavallo, frère du compositeur, à qui en serait confiée la direction.

En ce qui concerne la partie artistique de l'entreprise, le nouveau théâtre aurait, si les renseignements donnés par le *Guide musical* sont exacts, une saison lyrique de six mois d'hiver, comprenant deux mois d'opéra italien, deux mois d'opéra allemand et deux mois d'opéra français. L'opéra italien se composerait du répertoire de la maison Sonzogno, avec laquelle M. Leoncavallo est en train de négocier un traité. L'opéra allemand comprendrait uniquement des œuvres de Wagner, exécutées en allemand, avec un orchestre allemand et sur l'initiative d'une entreprise allemande qui se serait déjà entendue avec M. Leoncavallo pour la location du théâtre. Quant à l'opéra français, on ne représenterait que des œuvres de jeunes musiciens de la nouvelle école encore inconnus du public. D'autre part, l'orchestre Lamoureux donnerait vingt matinées dans le nouveau théâtre, où il transporterait ses pénales. Enfin, pendant l'été, le théâtre subirait une transformation et deviendrait un théâtre à ciel ouvert, dans lequel on représenterait de grands ballets italiens et français, comme à l'ancien Éden et dans les music-halls de Londres.

Quelques amis et admirateurs du regretté peintre anversois Evert Larock ont décidé d'ériger un modeste monument sur sa tombe et d'offrir son buste au Musée d'Anvers. C'est un hommage dont il fut digne autant par son talent que par son caractère.

Les souscriptions sont reçues chez M. Franz Hens, artiste-peintre, rue Coquilhat, 10, Anvers.

Les Tournaisiens se proposent d'ériger un monument à feu Jules Bara. Le projet a été mis au concours entre six statuaires belges : M.V. Charlier, Desenfans, H. Le Roy, Lagae, Devreese et De Tombay.

Le 22 courant s'ouvrira à Paris, à la galerie Georges Petit, une exposition de peintures et pastels d'Henry De Groux.

M. Jan Toorop exposera à la *Sécession de Vienne*, en janvier prochain, un important ensemble de ses œuvres récentes.

Le Gouvernement français vient de commander à M. Eugène Carrière un tableau représentant la réception des souverains russes au port de Dunkerque.

Demain s'ouvrira à Londres, 5a, Pall Mall East, S. W., l'exposition des œuvres de feu William Stout of Oldham, un des peintres les plus remarquables de l'Angleterre, dont on vit naguère quelques toiles aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*. Cette exposition posthume sera clôturée le 8 novembre.

Pour paraître incessamment : GABRIEL MOUREY, *Des hommes devant la Nature et la Vie*. Rodin, Helleu, Le Sidaner, Steinlen, E. Claus, P. Renouard, Ch. Cottet, J.-W. Alexander, J.-F. Raffaëlli, Fritz Thaulow, Gaston La Touche, A. Baertsoen, Aman-Jean, A. Lepère.

Nouvelle acquisition au Louvre :

Le *Saint Sébastien*, l'un des plus beaux tableaux d'Eugène Delacroix, un tableau religieux, le seul peut-être qu'il eût jamais fait, avait été, il y a de longues années, mis en dépôt à l'église de Nantua. Après avoir passé au grand palais des Champs-Élysées, il vient d'entrer dans la collection de l'État français.

Le Louvre a aussi reçu de M. Pierre Baudin, ministre des travaux publics, un très curieux cabinet Louis XIV en bois tacheté de rouge et incrusté de cuivre, qui se trouvait à l'hôtel du ministère. Ce cabinet, le seul du genre que possédât l'État, a été remis à M. Raymond Molinier, qui l'a placé dans l'une de ses cinq salles.

Le *Studio* fera paraître prochainement, sous le titre *Aquarelles anglaises*, une publication qui comprendra huit livraisons mensuelles contenant chacune huit grandes reproductions en couleurs d'œuvres des peintres les plus réputés de l'École anglaise depuis Sandby (1725-1809) jusqu'à nos jours. Outre un grand nombre d'artistes vivants, seront représentés par leurs œuvres les plus caractéristiques : Paul Sandby, Thomas Girtin, Thomas Hearne, John Cozens, J.-S. Cotman, J. Constable, J.-M.-W. Turner, William Hunt, T. Rowlandson, David Cox, Peter Dewint, Clarkson Stanfield, R.-P. Bonington, G. Barrett, J.-D. Harding, S. Prout, W. Collins, Copley Fielding, Birket Foster et autres. Le texte sera rédigé par M. Frederick Wedmore.

BORDS DE LA MEUSE

VILLA BEAU-SÉJOUR, à ANSEREMME, près DINANT
au confluent de la Meuse et de la Lesse.

PENSION DE FAMILLE DIRIGÉE PAR M^{lles} PARENT
PRIX : 5 FRANCS PAR JOUR

MAGNIFIQUE CENTRE D'EXCURSIONS

Beau jardin. Vaste hall. Salon de lecture. Salle de billard. Bibliothèque.
Salle de bain. Grande véranda couverte. Éclairage électrique.

Location de canots et voitures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CAGES AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers.

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY.

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Art Japonais. *Sada Yacco* (J. DOMINIQUE). — Le Théâtre de Maeterlinck apprécié par son auteur (MAURICE MAETERLINCK). — Au Musée des Arts décoratifs. — Bibliographie. — Mir Iskousstwa. Chronique judiciaire des Arts. *L'Autorité maritale et les directeurs de théâtres* — Petite Chronique.

L'ART JAPONAIS

Sada Yacco.

L'Art japonais, depuis longtemps vulgarisé en tant qu'image, — c'est-à-dire couleur et forme, — a pris en quelques heures sur la scène d'un de nos théâtres une signification nouvelle : *Sada Yacco*, avec Kawakami, sa troupe et ses décors, nous a révélé tout à coup le mot secret de ces estampes où l'enchevêtrement des attitudes confond d'abord notre imagination occidentale, courte, vague et désordonnée. Ici la vie ne cesse pas d'être vivante et n'abandonne pas la réalité de ses formes pour s'égarer en de nuageuses fantasmagories. Tout ce qui peut se voir, se voit; tout ce qui peut se dessiner, se dessine; tout ce qui se peut exprimer, s'exprime. Le GESTE devient tout : il est l'entité qui

ordonne, contient et développe en soi la foule des éléments épars. Il est multiple et il est un, il est le nombre, la mesure, le rythme de tant de manifestations spirituelles, matérielles, psychiques qui vont s'équilibrer en lui comme un prodige. Cela fait que cet art barbare, enfantin, primitif, est à la fois le plus savant, le plus délicat, le plus riche, le plus accompli, pour mieux dire, dont nous puissions avoir les yeux charmés et le goût satisfait (1).

La merveille de la couleur surprend peut-être ici moins que la *ligne*, car c'est elle qu'on sent maîtresse et souveraine, détaillant d'un contour exact chaque objet, chaque mouvement, chaque inflexion de voix, même chaque silence. Le réalisme du dessin dans l'estampe devient donc, dans le drame, par une représentation nette et élémentaire des sentiments et des choses, comme une mathématique vibrante.

De la *Ghesha* et de *Késa*, dont quelques fragments bien ou mal cousus ont été joués sur notre théâtre, il serait fort aventureux d'esquisser même une brève analyse. Nous ne connaissons rien, en vérité, de la portée de ces deux œuvres; et quand nous aurons déclaré qu'elles nous ont laissé une impression confuse d'enfantines spéculations, de bouffonneries incroyables, d'horreur vraiment tragique et d'une émotion si poignante qu'elle envahit en même temps tous nos centres de sensations et les exaspère jusqu'à la douleur, peut-être sera-ce, en effet, le seul jugement équitable qui se puisse

(1) A rapprocher des articles de nos collaborateurs CAMILLE MAUCLAIR et OCTAVE UZANNE, parus l'un le 28 octobre 1900, l'autre les 28 juillet et 4 août derniers.

porter d'un art encore incompréhensible pour nous, tant par le raccourci des affabulations dans lesquelles nous l'avons ouï, que par les différences de race, de mœurs et de langage qui nous le rendent psychologiquement étranger.

Il reste donc, et c'est déjà une admirable étude, à contempler et méditer avec quelle luxuriante, mais surtout fine et délicate splendeur évolue ce nombreux spectacle de danses, de marches, de pas, de cortèges, d'individus, d'actions et de réactions imprévues, de musiques et de paroles, de grimaces, de luttes, de mortelles souffrances qui vibrent et circulent dans un décor miraculeux d'arbres tout roses, de sentiers puérils et de pavillons de papier dans les jardins de bambous sveltes.

Sada Yacco, la Japonaise, y vient animer la lumière de sa grâce délicate. Entortillée d'étoffes chatoyantes et minces qui n'atténuent ni n'exagèrent la souplesse et la forme exquise de son corps, elle tend sa nuque gracieuse, tourne ses petites épaules, se balance comme une tige qui porte avec délicatesse et sûreté son fardeau de pétales clairs.

Une figure étroite, d'expression charmante, avec la soie lustrée de ses cheveux noirs et le teint tout semblable aux translucides porcelaines; une voix gazouillante comme un parler d'oiseau dont la sonorité et le rythme discrets semblent ordonner tous les gestes et toutes les voix d'alentour. Enfin une vivacité, une impressionnabilité nerveuse, une expressivité si réelle et si émouvante que la stupeur vous prend à regarder immobile et muet, du milieu d'une foule immobile et muette, pareillement souffrir et pareillement se mourir. Sada Yacco, dans la *Ghesha*, meurt à la fois de colère et d'amour, comme une furie de douleur.

Qui a vu cette mort ne la peut oublier. La frêle jeune fille qui dansait tout à l'heure comme une abeille palpitante et dorée, revient hagarde et folle, trébuchante et sauvage, une face de cauchemar, affreusement défigurée, passionnément, désespérément convulsée. Sans autre parole qu'un râle, un sourd et pénible hoquet, elle épuise en quelques instants le paroxysme affreux de sentiments que la mort seule va pouvoir dénouer dans un transport d'insupportable angoisse : cela confond et fait pâlir ce que nous avions jusqu'ici nommé le réalisme de la scène.

Et cela n'est pas tout.

Dans *Késa*, c'est l'amoureux qui meurt et l'agonie est plus tragique encore, car il vient de tuer lui-même son amante, croyant immoler un rival. C'est un suicide horrible, un atroce et cruel labeur toujours inachevé, toujours recommencé, avec des plaintes et des soupirs de rage, des tâtonnements de faiblesse, des sanglots de folie, des reculs, des attentes, des remords éperdus, du sang, de la haine, des larmes, des gretottements

d'hébétude et des silences d'épouvante... Cela dure des heures ou, du moins, paraît tel.

Otojiro Kawakami a tiré tout ce drame d'une situation pareille, ou à peu près, à celle d'Othello. Il ne pouvait équilibrer en nous, par ignorance de la cause, la compréhension profonde du théâtre japonais. La curiosité nous saisit, devant un art aussi extraordinairement humain et réaliste, de ce que deviendrait, joué par ces Japonais de génie, l'œuvre inégalable du poète Shakespeare.

J. DOMINIQUE

LE THÉÂTRE DE MAETERLINCK apprécié par son auteur.

Voici un document tout à fait intéressant : la préface écrite par Maurice Maeterlinck pour l'édition nouvelle de son Théâtre, en trois volumes, dont l'éditeur Lacomblez met aujourd'hui en vente le premier et le troisième. (Le deuxième paraîtra ultérieurement.)

Avec une modestie et une bonhomie charmantes, l'auteur de la *Vie des abeilles* explique l'idée génératrice de ce théâtre, qui a provoqué tant de commentaires et de discussions. Il en précise le sens, en fait la critique, comme d'une œuvre si lointaine qu'elle lui apparaît d'autrui... Mais laissons-lui la parole :

I

Le texte de ces petits drames que mon éditeur réunit aujourd'hui en trois volumes, n'a guère été modifié. Ce n'est point qu'ils me semblent parfaits, il s'en faut bien, mais on n'améliore pas un poème par des corrections successives. Le meilleur et le pire y confondent leurs racines, et souvent, à tenter de les démêler, on perdrait l'émotion particulière et le charme léger et presque inattendu, qui ne pouvaient fleurir qu'à l'ombre d'une faute qui n'avait pas encore été commise.

Il eût, par exemple, été facile de supprimer dans la *Princesse Maleine* beaucoup de naïvetés dangereuses, quelques scènes inutiles et la plupart de ces répétitions étonnées qui donnent aux personnages l'apparence de sonnambules un peu sourds constamment arrachés à un songe pénible. J'aurais pu leur épargner ainsi quelques sourires, mais l'atmosphère et le paysage même où ils vivent en eût paru changé. Du reste, ce manque de promptitude à entendre et à répondre, tient intimement à leur psychologie et à l'idée un peu hagarde qu'ils se font de l'univers. On peut ne pas approuver cette idée, on peut aussi y revenir après avoir parcouru bien des certitudes. Un poète plus âgé que je ne l'étais alors et qui l'eût accueillie, non pas à l'entrée mais à la sortie de l'expérience de la vie, aurait su transformer en sagesse et en beautés solides, les fatalités trop confuses qui s'y agitent. Mais telle quelle, l'idée anime tout le drame et il serait impossible de l'éclairer davantage sans enlever à celui-ci la seule qualité qu'il possède : une certaine harmonie épouvantée et sombre.

II

Les autres drames, dans l'ordre où ils parurent, à savoir : *L'Intruse*, *Les Aveugles* (1890), *Les Sept Princesses* (1891), *Pelléas et Mélisande* (1892), *Alladine et Palomides*, *Intérieur*

et *La Mort de Tintagiles* (1894) présentent une humanité et des sentiments plus précis, en proie à des forces aussi inconnues, mais un peu mieux dessinées. On y a foi à d'énormes puissances, invisibles et fatales, dont nul ne sait les intentions, mais que l'esprit du drame suppose malveillantes, attentives à toutes nos actions, hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur. Des destinées innocentes, mais involontairement ennemies, s'y nouent et s'y dénouent pour la ruine de tous, sous les regards attristés des plus sages, qui prévoient l'avenir mais ne peuvent rien changer aux jeux cruels et inflexibles que l'amour et la mort promènent parmi les vivants. Et l'amour et la mort et les autres puissances y exercent une sorte d'injustice sournoise, dont les peines — car cette injustice ne récompense pas — ne sont peut-être que des caprices du destin. Au fond, on y trouve l'idée du Dieu chrétien, mêlée à celle de la fatalité antique, refoulée dans la nuit impénétrable de la nature, et, de là, se plaisant à guetter, à déconcerter, à assombrir les projets, les pensées, les sentiments et l'humble félicité des hommes.

III

Cet inconnu prend le plus souvent la forme de la mort. La présence infinie, ténébreuse, hypocritement active de la mort remplit tous les interstices du poème. Au problème de l'existence il n'est répondu que par l'énigme de son anéantissement. Du reste, c'est une mort indifférente et inexorable, aveugle, tâtonnant à peu près au hasard, emportant de préférence les plus jeunes et les moins malheureux, simplement parce qu'ils se tiennent moins tranquilles que les plus misérables, et que tout mouvement trop brusque dans la nuit attire son attention. Il n'y a autour d'elle que de petits êtres fragiles, grelottants, passivement pensifs, et les paroles prononcées, les larmes répandues ne prennent d'importance que de ce qu'elles tombent dans le gouffre au bord duquel se joue le drame et y retentissent d'une certaine façon qui donne à croire que l'abîme est très vaste parce que tout ce qui s'y va perdre y fait un bruit confus et assourdi.

IV

Il n'est pas déraisonnable d'envisager ainsi notre existence. C'est, de compte fait, pour l'instant, et malgré tous les efforts de nos volontés, le fond de notre vérité humaine. Longtemps encore, à moins qu'une découverte décisive de la science n'atteigne le secret de la nature, à moins qu'une révélation venue d'un autre monde, par exemple une communication avec une planète plus ancienne et plus savante que la nôtre, ne nous apprenne enfin l'origine et le but de la vie, longtemps encore, toujours peut-être, nous ne serons que de précaires et fortuites lueurs, abandonnées sans dessein appréciable à tous les souffles d'une nuit indifférente. A peindre cette faiblesse immense et inutile, on se rapproche le plus de la vérité dernière et radicale de notre être, et, si des personnages qu'on livre ainsi à ce néant hostile, on parvient à tirer quelques gestes de grâce et de tendresse, quelques paroles de douceur, d'espérance fragile, de pitié et d'amour, on a fait ce qu'on peut humainement faire quand on transporte l'existence aux confins de cette grande vérité immobile qui glace l'énergie et le désir de vivre. C'est ce que j'ai tenté dans ces petits drames. Il ne m'appartient point de juger si j'y ai quelques fois réussi.

V

Mais aujourd'hui, cela ne me paraît plus suffisant. Je ne crois pas qu'un poème doive sacrifier sa beauté à un enseignement

moral, mais si, tout en ne perdant rien de ce qui orne au dedans comme au dehors, il nous mène à des vérités aussi admissibles mais plus encourageantes que la vérité qui ne mène à rien, il aura l'avantage d'accomplir un double devoir incertain. Chantons, durant des siècles, la vanité de vivre et la force invincible du néant et de la mort, nous ferons passer sous nos yeux des tristesses qui deviendront plus monotones à mesure qu'elles se rapprocheront davantage de la dernière vérité. Essayons, au contraire, de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer, nous y gagnerons du moins d'alterner nos tristesses en les mêlant d'espoirs qui s'atteignent et se rallument. Or, dans l'état où nous sommes, il est tout aussi légitime d'espérer que nos efforts ne sont pas inutiles, que de penser qu'ils ne produisent rien. La vérité suprême du néant, de la mort et de l'inutilité de notre existence, où nous aboutissons dès que nous poussons notre enquête à son dernier terme, elle n'est, après tout, que le point extrême de nos connaissances actuelles. Nous ne voyons rien par delà, parce que là s'arrête notre intelligence. Elle paraît certaine, mais en définitive rien en elle n'est certain que notre ignorance. Avant que d'être tenu de l'admettre irrévocablement, il nous faudra longtemps encore chercher de tout notre cœur à dissiper cette ignorance et faire ce que nous pourrions pour tenter si nous ne trouverons pas de lumière. Dès lors le grand cercle de tous nos devoirs antérieurs à cette certitude trop hâtive et mortelle se remet en branle, et la vie humaine recommence avec ses passions qui ne semblent plus aussi vaines, avec ses joies, ses tristesses et ses devoirs qui reprennent de l'importance puisqu'ils peuvent nous aider à sortir de l'obscurité ou à la supporter sans amertume.

VI

Ce n'est pas à dire que nous reviendrons au point où nous nous trouvions autrefois, ni que l'amour, la mort, la fatalité et les autres forces mystérieuses de la vie, reprendront exactement leur place et leur rôle anciens dans notre existence réelle et dans nos œuvres, et notamment, puisque c'est d'elles que nous nous occupons ici, dans nos œuvres dramatiques. L'esprit humain, ai-je dit à ce propos dans une page à peu près inédite, l'esprit humain subit depuis trois quarts de siècle une évolution dont on n'a pas encore une vue bien claire, mais qui est probablement l'une des plus considérables qui aient eu lieu dans le domaine de la pensée. Cette évolution, si elle ne nous a pas donné sur la matière, la vie, la destinée de l'homme, le but, l'origine et les lois de l'univers, des certitudes définitives, nous a du moins enlevé ou rendu presque impraticables un certain nombre d'incertitudes; et ces incertitudes étaient justement celles où se complaisaient et fleurissaient librement les pensées les plus hautes. Elles étaient, par excellence, l'élément de beauté et de grandeur de toutes nos allusions, la force cachée qui élevait nos paroles au-dessus des paroles de la vie ordinaire, et le poète semblait grand et profond à proportion de la forme plus ou moins triomphante, de la place plus ou moins prépondérante qu'il savait donner à ces incertitudes belles ou effrayantes, pacifiques ou hostiles, tragiques ou consolatrices.

VII

La haute poésie, à la regarder de près, se compose de trois éléments principaux : D'abord la beauté verbale, ensuite la contemplation et la peinture passionnées de ce qui existe réellement

autour de nous et en nous-mêmes, c'est-à-dire la nature et nos sentiments, et enfin, enveloppant l'œuvre entière et créant son atmosphère propre, l'idée que le poète se fait de l'inconnu dans lequel flottent les êtres et les choses qu'il évoque, du mystère qui les domine et les juge et qui préside à leurs destinées. Il ne me paraît pas douteux que ce dernier élément est le plus important. Voyez un beau poème, si bref, si rapide qu'il soit. Rarement, sa beauté, sa grandeur se limitent aux choses connues de notre monde. Neuf fois sur dix il les doit à une allusion aux mystères des destinées humaines, à quelque lien nouveau du visible à l'invisible, du temporel à l'éternel. Or, si l'évolution peut-être sans précédent qui se produit de nos jours dans l'idée que nous nous faisons de l'inconnu ne trouble pas encore profondément le poète lyrique, et ne lui enlève qu'une partie de ses ressources, il n'en va pas de même du poète dramatique. Il est peut-être loisible au poète lyrique de demeurer une sorte de théoricien de l'inconnu. A la rigueur il lui est permis de se tenir aux idées générales les plus vastes et les plus imprécises. Il n'a point à se préoccuper de leurs conséquences pratiques. S'il est convaincu que les divinités d'autrefois, que la justice et la fatalité n'interviennent plus aux actions des hommes et ne dirigent plus la marche de ce monde, il n'a pas besoin de donner un nom aux forces incomprises qui s'y mêlent toujours et dominent toute chose. Que ce soit Dieu ou l'Univers qui lui paraisse immense et terrible, il importe assez peu. Nous lui demandons principalement qu'il fasse passer en nous l'impression immense ou terrible qu'il a ressentie. Mais le poète dramatique ne peut se borner à ces généralités. Il est obligé de faire descendre dans la vie réelle, dans la vie de tous les jours, l'idée qu'il se fait de l'inconnu. Il faut qu'il nous montre de quelle façon, sous quelle forme, dans quelles conditions, d'après quelles lois, à quelle fin, agissent sur nos destinées les puissances supérieures, les influences intelligibles, les principes infinis, dont, en tant que poète, il est persuadé que l'univers est plein. Et comme il est arrivé à une heure où loyalement il lui est à peu près impossible d'admettre les anciennes, et où celles qui les doivent remplacer ne sont pas encore déterminées, n'ont pas encore de nom, il hésite, tâtonne, et s'il veut rester absolument sincère, il n'ose plus se risquer hors de la réalité immédiate. Il se borne à étudier les sentiments humains dans leurs effets matériels et psychologiques. Dans cette sphère il peut créer de fortes œuvres d'observation, de passion et de sagesse, mais il est certain qu'il n'atteindra jamais à la beauté plus vaste et plus profonde des grands poèmes où quelque chose d'infini se mêlait aux actions des hommes; et il se demande s'il doit décidément renoncer aux beautés de cet ordre.

VIII

Je ne le crois pas. Il trouvera, à réaliser ces beautés, des difficultés qu'aucun poète n'avait jusqu'ici rencontrées, mais il y parviendra demain. Et aujourd'hui même, qui semble le moment le plus dangereux de l'alternative, un ou deux poètes ont réussi à sortir du monde des réalités évidentes, sans rentrer dans celui des chimères anciennes, car la haute poésie est avant tout le royaume de l'imprévu, et des règles les plus générales surgissent comme des fragments d'étoiles qui traversent le ciel où l'on n'attendait aucune lueur, des exceptions déconcertantes. Et c'est, par exemple, la *Puissance des Ténèbres*, de Tolstoï, qui passe sur le fleuve le plus banal de la vie inférieure, comme un îlot flottant,

un flot d'horreur grandiose et tout ensanglanté de fumées infernales, mais enveloppé aussi de l'énorme flamme blanche, pure et miraculeuse, qui jaillit de l'âme primitive d'Akim. Ou bien, ce sont les *Revenants* d'Ibsen, où éclate, dans un salon bourgeois, aveuglant, étouffant, affolant les personnages, l'un des plus terribles mystères des destinées humaines. Nous avons beau nous fermer à l'angoisse de l'inintelligible, dans ces deux drames interviennent des puissances supérieures que nous sentons tous peser sur notre vie. Car c'est bien moins l'action du Dieu des chrétiens qui nous trouble dans le poème de Tolstoï que l'action du Dieu qui se trouve dans une âme humaine, plus simple, plus juste, plus pure et plus grande que les autres. Et dans le poème d'Ibsen, c'est l'influence d'une loi de justice ou d'injustice récemment soupçonnée et formidable; la loi de l'hérédité, loi peut-être discutable, mais si mal connue, et en même temps si plausible, que sa menace énorme cache la plus grande portion de ce qu'on y pourrait mettre en doute.

Mais en dépit de ces sorties inattendues, il n'en reste pas moins que le mystère, l'inintelligible, le surhumain, l'infini — peu importe le nom qu'on lui donne — est devenu si peu maniable depuis que nous n'admettons plus *a priori* l'intervention divine dans les actions humaines, que le génie même n'a pas souvent de ces rencontres heureuses. Quand Ibsen, dans d'autres drames, essaie de relier à d'autres mystères les gestes de ses hommes en mal de conscience exceptionnelle ou de ses femmes hallucinées, il faut convenir que si l'atmosphère qu'il parvient à créer est étrange et troublante, elle est rarement saine et respirable, parce qu'elle est rarement raisonnable et réelle.

IX

Dans le temps, le génie à coup sûr, parfois le simple et honnête talent, réussissait à nous donner au théâtre cet arrière-plan profond, ce nuage des cimes, ce courant d'infini, tout ceci et tout cela, qui, n'ayant ni nom ni forme, nous autorise à mêler nos images en en parlant, et paraît nécessaire pour que l'œuvre dramatique coule à pleins bords et atteigne son niveau idéal. Aujourd'hui, il y manque presque toujours ce troisième personnage, énigmatique, invisible mais partout présent, qu'on pourrait appeler le personnage sublime, qui, peut-être, n'est que l'idée inconsciente mais forte et convaincue que le poète se fait de l'univers et qui donne à l'œuvre une portée plus grande, je ne sais quoi qui continue d'y vivre après la mort du reste et permet d'y revenir sans jamais épuiser sa beauté. Mais convenons qu'il manque aussi à notre vie présente. Reviendra-t-il? Sortira-t-il d'une conception nouvelle et expérimentale de la justice ou de l'indifférence de la nature, d'une de ces énormes lois générales de la matière ou de l'esprit que nous commençons à peine d'entrevoir? En tous cas, gardons-lui sa place. Acceptons, s'il le faut, que rien ne la vienne occuper pendant le temps qu'il mettra à se dégager des ténèbres, mais n'y installons plus de fantômes. Son attente, et son siège vide dans la vie, ont pour eux-mêmes une signification plus grande que tout ce que nous pourrions asseoir sur le trône que notre patience lui réserve.

Pour mon humble part, après les petits drames que j'ai énumérés plus haut, il m'a semblé loyal et sage d'écarter la mort de ce trône auquel il n'est pas certain qu'elle ait droit. Déjà, dans le dernier, que je n'ai pas nommé parmi les autres, dans *Aglavaine et Sélysette*, j'aurais voulu qu'elle cédât à l'amour, à la sagesse ou au bonheur une part de sa puissance. Elle ne m'a pas obéi, et

j'attends, avec la plupart des poètes de mon temps, qu'une autre force se révèle.

Quant aux deux petites pièces qui suivent *Aglavaine et Sélysette*, savoir : *Ariane et Barbe-bleue*, ou *la Délivrance inutile*, et *Sœur Beatrice*, je voudrais qu'il n'y eût aucun malentendu à leur endroit. Ce n'est pas parce qu'elles sont postérieures qu'il y faudrait chercher une évolution ou un nouveau désir. Ce sont, à proprement parler, de petits jeux de scène, de courts poèmes du genre assez malheureusement appelé « opéra comique » destinés à fournir aux musiciens qui les avaient demandés, un thème convenable à des développements lyriques. Ils ne prétendent à rien davantage et l'on se méprendrait sur mes intentions si l'on y voulait trouver par surcroît de grandes arrière-pensées morales ou philosophiques (1).

MAURICE MAETERLINCK

Au Musée des Arts décoratifs.

Afin de tenir régulièrement le public au courant de tout ce qui concerne les Musées des arts décoratifs et industriels, — acquisitions, dons, expositions, etc., — un bulletin mensuel vient d'être créé, sur l'initiative de M. Van Overloop, à qui sont dues de constantes et heureuses innovations.

On sait que le budget extraordinaire, approuvé par la Législature, comprend une somme de 2 millions destinée aux nouvelles installations du Musée du Cinquantenaire. Le premier numéro du Bulletin publie le plan des locaux où seront transférées les collections. La galerie courbe, divisée en trois zones concentriques, de 100 mètres de longueur environ, sera réservée : 1° à la Belgique monumentale (photographies, dessins, plans et maquettes de tous les monuments importants du pays) ; 2° à la peinture décorative et au décor monumental des pays étrangers ; 3° aux collections de la Chine et du Japon et aux industries d'art se rattachant à l'ethnographie.

La Belgique ancienne ou préhistorique occupera l'emplacement du Musée scolaire actuel. Le reste de l'emplacement qui s'étend vers l'avenue des Nerviens est destiné aux industries d'art anciennes et modernes. Un bâtiment neuf contiendra des salons destinés à former des appartements de style, une galerie couverte réservée au Musée lapidaire et la section des antiquités et anciennes industries d'art.

Enfin, la salle des fêtes servira à des expositions temporaires méthodiquement organisées à l'instar de celles de Londres et de Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Catalogue d'étoffes anciennes réunies et décrites par M^{me} ISABELLE ERRERA, orné de 420 photographies exécutées d'après les clichés de l'auteur. Bruxelles, Falk et fils.

M^{me} Isabelle Errera a réuni, depuis une dizaine d'années, une très précieuse collection d'étoffes anciennes qui résume en quelque sorte toute l'histoire du tissu ornemental depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne (la pièce la plus ancienne, d'origine syrienne, remonte, croit-on, à la période comprise entre le IV^e et le VIII^e siècle), jusqu'au XVIII^e inclusivement. Cette collection, cons-

(1) Nous publierons prochainement un article sur ces deux contes exquis, qui parent le Théâtre de Maeterlinck de fleurs nouvelles et inattendues.
N. D. L. R.

tituée d'acquisitions faites principalement au cours de nombreux voyages en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne, à Constantinople, est actuellement l'une des plus complètes qui existent, et certes la plus remarquable des collections particulières. Le *Studio* lui a consacré, il y a un an et demi, une étude (1), et ses pièces capitales figurèrent en bonne place à l'Exposition internationale des arts du tissu ouverte cette année à Rouen.

Mue par le généreux dessein de permettre au public, et notamment aux artistes, pour qui ils constituent un enseignement de premier ordre, de jouir de la vue des spécimens de tous genres qu'elle a rassemblés, M^{me} Errera va offrir ceux-ci au Musée des arts décoratifs de Bruxelles, à qui elle fit don déjà d'une série de tissus coptes en laine et en soie, incorporés dans la section des antiquités égyptiennes. Mais avant de s'en séparer, et pour compléter son œuvre, elle a tenu à en publier le catalogue. Et ce catalogue, dressé méthodiquement par ordre chronologique, avec une précision extrême, dans un réel esprit scientifique, constitue, en même temps qu'un ouvrage d'art auquel ses nombreuses illustrations confèrent un attrait spécial, un document des plus utiles et des plus intéressants. On y peut suivre les transformations successives de la décoration textile, qui reflète à toutes les époques le génie ornemental des peuples. Et les recherches innombrables qu'il atteste, le travail de confrontation avec les pièces de comparaison fournies par les musées et par les ouvrages spéciaux qu'il révèle donnent au catalogue de M^{me} Errera la valeur d'une œuvre personnelle qui classe son auteur parmi les spécialistes les plus renseignés.

Élégamment édité, l'ouvrage a pour couverture la reproduction, aussi exacte que possible, d'un tissu sicilien vraisemblablement du XII^e siècle, l'une des pièces rares de la collection.

MIR ISKOUSSTWA

C'est le nom d'un fort beau périodique d'art russe que nous recommandons aux bibliophiles, aux collectionneurs et à tous ceux qui veulent s'initier à l'évolution de la peinture contemporaine. Principalement consacré à l'Art d'aujourd'hui, *Mir Iskousstwa*, rédigé en langue russe, paraît tous les mois à Saint-Petersbourg en livraisons de 68 pages in folio, illustrées d'une cinquantaine de gravures reproduisant des œuvres de l'école russe et des maîtres étrangers. Les dernières livraisons consacrent, notamment, une part importante de leurs documents graphiques à Edouard Manet (6 œuvres), à Claude Monet (8 œuvres), à Sisley (2 œuvres), à Sogantini (5 œuvres), à Maurice Denis (7 œuvres), à Fernand Khnopff (1 œuvre), etc. Précédemment, elle avait reproduit les toiles principales de Zuloaga et d'Evenepoel.

L'avant-dernier fascicule paru (1901, n° 7) contient, entre autres, des reproductions de peintures et de dessins, d'un style à la fois barbare et raffiné, des artistes finlandais P. Halonen, H. Simberg, A. Gallen, E. Jaernefelt, G. Engberg, V. Blowstedt, M. Euckell.

Le dernier (nos 8-9), qui nous arrive à l'instant, est consacré au Salon de Paris (Champ-de-Mars) 1901, à l'Exposition de l'Enfance, à la *Sécession* de Berlin et à l'Exposition internationale de Dresde. Parmi les illustrations les plus intéressantes, quinze Carriès, quatre Zuloaga, deux Carrière, trois Besnard, un Renoir, un Denis, un Watts, un W. Crane, etc. Au total, 69 gravures hors texte.

On sent que la revue est dirigée dans un esprit d'émancipation et de liberté et qu'elle est un écho, dans le Nord, des luttes — aujourd'hui closes par la victoire — que soutinrent ici ceux qui voulurent s'affranchir des traditions, des préjugés et des routines.

(1) *The Ornamentation of textiles. M^{me} Paul Errera's collection at Bruxelles*, by OCTAVE MAUS. *The Studio*, may 1900, p. 255.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Autorité maritale et les directeurs de théâtres.

MM. les directeurs de théâtres et de spectacles publics feront bien, s'ils veulent s'éviter le désagrément d'une condamnation à des dommages-intérêts, de s'assurer que les femmes mariées qu'ils engagent ont reçu de leur seigneur et maître l'autorisation requise pour contracter.

A deux reprises, en effet, les tribunaux français viennent de décider que le droit du mari d'interdire à sa femme de traiter avec un directeur de théâtre comporte, comme sanction, la faculté de réclamer à ce dernier une réparation pécuniaire s'il s'associe à la résistance que la femme oppose à l'autorité maritale. Jugé en ce sens par le tribunal civil de la Seine le 17 juillet, par le tribunal civil de Nîmes le 8 août derniers.

Ces décisions ont toutes deux été rendues à la demande de M. Armand Le Docte, industriel à Gembloux, époux d'une chanteuse de talent, M^{lle} Jane Mérey, et actuellement en instance de divorce contre elle.

M. Le Docte ayant refusé à sa femme l'autorisation de reprendre après son mariage la carrière théâtrale, celle-ci s'adressa vainement au tribunal de Bruxelles, sous la juridiction duquel les époux se trouvent placés en ce qui concerne les différends ressortissant à leur statut personnel. L'interdiction fut maintenue, ce qui n'empêcha pas Jane Mérey d'accepter l'engagement que lui proposa M. Arthur Fayot de chanter aux arènes d'Arles, le 27 mai dernier, le rôle principal de *Mireille*.

Assigné en dommages-intérêts par M. Le Docte, M. Fayot prétendit en vain avoir ignoré la véritable situation de l'artiste au point de vue de l'état civil et n'être d'ailleurs pas responsable de l'engagement, celui-ci ayant été fait par une agence. Le tribunal de Nîmes décida que les nombreux démêlés judiciaires de Jane Mérey avec son mari devaient avoir fait connaître sa situation particulière au défendeur; que M. Le Docte avait d'ailleurs, huit jours avant la représentation, notifié à M. Fayot un exploit contenant défense formelle de laisser paraître Jane Mérey sur la scène d'Arles, avec réserves expresses à fin de dommages-intérêts; qu'enfin le dit Fayot était le véritable organisateur du spectacle et que les engagements avaient été faits pour son compte et à son choix.

En conséquence, le tribunal a condamné M. Fayot à 1,000 francs de dommages-intérêts et aux dépens.

Une décision analogue avait été rendue le 17 juillet contre M. Gandrey, directeur du Cercle d'Aix-les-Bains, sur le théâtre duquel Jane Mérey avait également joué au mépris de l'interdiction qui lui avait été notifiée.

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir au Salon d'Anvers, pour le musée de Bruxelles, le *Père du condamné*, par Jakob Smits (fort mal représenté jusqu'ici par une mauvaise étude); *Soir*, par Franz Hens; la *Lecture*, par Piet Verhaert; l'*Escrabeur*, par Evert Laroek.

D'autre part, ont été acquis pour le musée d'Anvers: *Le Bas-Escout*, par Franz Hens; les *Tireurs à l'arc*, par L. Van Aken; *Matin d'hiver*, par E. Claus; *Étude de portrait*, par Fantin-Latour; les *Émigrants*, par Laermans; les *Fonds de Bertogne* par A.-J. Heymans; *Gros temps à Nieuport*, par V. Gilsoul; le *Compte de la tailleur*, par H. Smeth; *Dans l'enceinte d'Anvers, en 1530*, par K. Boom; *Stervensuur*, par O. Heichert. Sculptures: *Nymphe découvrant la tête d'Orphée* (marbre), par Ed. Deckers; le *Baiser* (bronze), par L. Mascré.

Il nous semble que voilà, en général, de bonnes acquisitions. Le record du prix a été atteint par Laermans, dont la toile a été payée, paraît-il, 9,500 francs.

Comme nous l'avions fait prévoir, MM. Paul Du Bois et Victor Rousseau ont été nommés professeurs de sculpture à l'Académie

des Beaux-Arts de Bruxelles. C'est un choix excellent auquel nous applaudissons sincèrement.

On vient de proclamer les résultats du concours pour le prix de Rome (peinture). Les candidats étaient au nombre de sept. Le premier prix n'a pas été attribué; deux seconds prix (*ex aequo*) ont été décernés à M^W. Bosnaert, de Borgerhout, et Gogo, d'Anvers. Une mention honorable a été obtenue par M. Lambert, d'Arlon.

Le jury du concours musical de Rome a rendu mercredi dernier sa décision. Ont été proclamés: Premier grand prix, M. Biarrent, de Montigny; deuxième grand prix, M. Delune, de Charleroi; mention honorable, M. Ch. Radoux, de Liège.

Le jury était composé de MM. Gevaert, président; Tinel, Huberti, Mathieu, Van den Eeden, Blockx et Sylvain Dupuis.

L'Université nouvelle de Bruxelles, reprendra demain lundi ses travaux en une séance solennelle qui aura lieu à 8 h. 1/2 du soir à la Grande-Harmonie. Les discours seront prononcés par MM. Eugène de Roberty (*Qu'est-ce que la Philosophie?*) et Jules Destrée (*La Fin du Parlementarisme*).

Complétons l'information que nous avons donnée au sujet du concours ouvert à Tournai pour le monument Bara: aux statuaires que nous avons cités, il faut ajouter, parmi les concurrents, M. Ch. Samuel.

M^W. Vingotte, de Lalaing, J. Dillens et Van der Stappen ont décliné l'offre qui leur avait été faite de prendre part au concours.

La distribution des prix au Conservatoire de Bruxelles aura lieu le dimanche 10 novembre, à 1 h. 1/2.

Les artistes dont le concours est, dès à présent, assuré à la Société symphonique des Concerts Ysaye sont M^{lle} Marie Delna (Paris), M^{me} Henri Viotta (La Haye), MM. Van Rooy (Bayreuth et Covent-Garden), Daraux (Paris), Orelia (Amsterdam), Urlus (Leipzig), Mergelkamp (Breslau); MM. Busoni, R. Pugno, A. De Greef; M^W. Eugène Ysaye et Crickboom; M^W. Hugo Becker et J. Jacob; M. L. Van Hout.

Les Concerts seront donnés sous la direction de M^W. Eugène Ysaye, Félix Mottl et Gustave Huberti.

M^{me} Clotilde Kleeberg (aujourd'hui M^{me} Charles Samuel), l'une des pianistes les plus réputées de notre époque, prend date pour un récital qu'elle donnera à Bruxelles, le jeudi 5 décembre prochain, à la Grande-Harmonie. L'artiste se fera entendre également au Cercle artistique le 22 novembre avec M^{lle} M. Pregi.

Le Cercle artistique vient de publier le programme des soirées musicales et littéraires dès à présent arrêtées pour la saison prochaine. Cette saison paraît devoir être très intéressante:

4 novembre 1901. — Soirée consacrée à J.-S. Bach par MM. Busoni, Eug. Ysaye et orchestre.

22 novembre. — Soirée consacrée à Robert Schumann par M^{mes} Clotilde Kleeberg et Marcella Pregi.

25 novembre. — Représentation théâtrale par M^{me} Suzanne Deprès, M. Lugné-Poë et M. Desonno, du Théâtre-Français.

28 novembre. — Soirée consacrée à Franz Schubert par M. Anton Van Rooy, accompagné par M. Friedberg.

13 décembre. — Récital de piano par M^{lle} Adèle aus der Ohe, pianiste de la cour grand-ducale de Saxe

4 janvier 1902. — Concert d'orchestre comprenant l'*andante* et le *menuet* du *Quatrième concerto* de Hændel, pour hautbois, exécuté par M. Guillaume Guidé, professeur au Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. Félix Mottl, chef d'orchestre.

10 janvier. — Conférence sur *Francisque Sarcey*, par M. Frédéric Dufour, professeur à l'Université de Lille.

22 janvier. — Soirée consacrée à Beethoven par le quatuor Joachim.

7 février. — Conférence : *La Peinture sur les vases grecs*, par M. Pottier, conservateur au Musée du Louvre.

20 février. — Soirée consacrée à Beethoven par MM. Hugo Becker, Emile Bosquet et une cantatrice non encore désignée.

7 mars. — Soirée consacrée à Robert Schumann par MM. Wallner, Arthur De Greef et De Mest.

14 mars. — Soirée consacrée à Mozart par MM. Raoul Pugno et Henri Marteau, avec orchestre et une cantatrice non encore désignée.

A paru jeudi au *Mercure de France* : *L'Agonie d'Albion*, par Eugène Demolder. C'est, croyons nous, le livre le plus violent qui ait été écrit contre l'Angleterre et les Anglais. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

A partir du 29 octobre, le mardi, à 4 h. 1/4, M. Maurice Chomé fera dans la petite salle du Conservatoire six conférences lectures : *Les Origines du théâtre*; *Ronsard et la Pénélope-Malherbe*; *L'Hôtel de Rambouillet*; *Les Grands Classiques*; *L. Théâtre romantique*; *Lectures et récitations*. — Pour les places et les abonnements, s'adresser 30^a, rue de la Régence, Bruxelles.

M. Ernest Closson, conservateur adjoint du Musée du Conservatoire, donnera en novembre et décembre six conférences sur *l'Histoire des Instruments de musique*, qu'il juge avec raison inséparable de l'histoire musicale et de l'esthétique, et dont la connaissance est, comme telle, indispensable à tout musicien professionnel et à tout amateur sérieux. Ces séances, qui embrasseront l'analyse des instruments depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, auront lieu le mardi, à 8 h. 1/2, à partir du 5 novembre, salle Erard. L'abonnement aux six séances est de 15 francs. Admission à une conférence, 4 francs.

M. Louis Titz a repris vendredi dernier, au palais du Midi, la série de ses conférences sur la Bijouterie. Ces séances ont lieu de quinze en quinze jours, à 8 h. 1/2 du soir.

En voici les sujets : 1. Comment l'ouvrier devient artiste; 2, 3 et 4. L'Art héraldique; 5. L'Or et l'Argent; 6. L'Orfèvrerie; 7. L'Émaillerie; 8. Les Bijoux symboliques; 9. L'Histoire des bijoux, la Bague; 10. Le Bracelet; 11. Le Collier; 12. Les Pendans-col; 13. La Broche; 14. Les Ornaments de coiffure; 15^e Les Ceintures et les Boucles.

L'art et le peuple : Le *Journal de Courtrai* reproduit la lettre que nous avons publiée le 29 septembre dernier et dans laquelle notre correspondant formulait, entre autres, le souhait qu'à l'occasion de l'anniversaire de la bataille des Éperons d'or on organisât des représentations du mémorable épisode, adapté à la scène grandiose du champ de bataille.

Le Comité des fêtes a eu, paraît-il, la même idée, et compte offrir en 1902, dans les plaines de Groeninghe, le spectacle d'un vaste et fastueux mimodrame.

La *Plume* ouvrira à Paris, 31, rue Bonaparte, du 1^{er} au 15 novembre, sa première exposition des *Arts du foyer*. Elle sera consacrée exclusivement à l'orfèvrerie.

VIENT DE PARAÎTRE

chez E. BAUDOUX & C^{ie}

37, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

Poèmes de Jean Lorrain mis en musique par PIERRE DE BRÉVILLE. — La Mort des Lys; La Belle au bois; La Petite Ilse. Chant et piano. — Prix net : 4 francs.

Händel. Airs classiques. Nouvelle édition, par A.-L. HELBICH, 2^e volume. Chant et piano. — Prix net : 6 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~**

**LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.**

**LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.**

**LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CAGES AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.**

**LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.**

**LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.**

**LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.**

**LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.**



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris; Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Longdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

À MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOM. DAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Albert Baertsoen (GABRIEL MOUREY). — Restaurations monumentales (H. FIERENS-GEVAERT). — L'Agonie d'Albion (HUBERT KRAYS). — Henri Van der Hecht (O. M.). — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

ALBERT BAERTSOEN (1)

Quelque grande — et toujours grandissante — que soit la notoriété de M. Albert Baertsoen hors de son pays natal, quelque brillants qu'aient été ses succès en France, où il expose régulièrement, en Allemagne, en Autriche, en Italie, je reste convaincu qu'il m'en voudrait de ne pas le rattacher à la vaillante phalange d'artistes dont s'honore la Belgique contemporaine : Léon Frédéric, Constantin Meunier, Emile Claus, Stobbaerts, Struys, Lambeaux, Van Rysselberghe, Mellery, George Minne, Fernand Khnopff, pour n'en citer que

(1) M. GABRIEL MOUREY veut bien nous autoriser à offrir à nos lecteurs la primeur du volume qu'il fera paraître la semaine prochaine à la librairie P. Ollendorff, à Paris, sous le titre : *Des Hommes devant la Nature et la Vie*. Nous en détachons l'essentiel de la belle étude qu'il consacre à notre compatriote Albert Baertsoen.

quelques-uns. Si c'est, en effet, une vérité devenue banale que l'art n'a pas de patrie, il demeure cependant incontestable que les artistes en ont toujours une. Oublieux de ce qu'ils lui doivent, il arrive souvent qu'ils la répudient; mais les vraiment sincères, les vraiment forts lui restent fidèles. Ils savent que c'est par elle que s'est accompli le développement de leur personnalité, que c'est en respirant son atmosphère qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes : elle leur a ouvert le trésor de ses traditions, de son passé, de sa sensibilité spéciale, et ils n'ont eu qu'à y puiser à pleines mains, aidés de l'effort jamais vain, des devanciers, en qui l'âme de la race s'est incarnée aussi. Qu'elle les ait méconnus à leur début, qu'elle les ait découragés, qu'importe! N'attelle pas pour eux, lorsqu'ils lui reviennent, après la consécration de l'étranger, les plus douces et les plus consolantes réserves de tendresse et de générosité, n'est-ce pas en elle qu'ils trouveront la volonté de poursuivre et d'achever leur œuvre?

Cet amour du sol natal, je le vois s'épanouir magnifiquement dans l'œuvre d'Albert Baertsoen : il est, en dehors même de ses dons, vraiment exceptionnels, d'artiste et de peintre, une des forces de son talent. Il est la source, à jamais intarissable, de son inspiration; il fut le remède aux découragements qui peut-être l'assaillirent, et qui sont si féconds pour les vrais tempéraments d'artistes; il est sa richesse et son refuge. Ce coin de terre où il est né lui tient au cœur par les racines les plus vivaces et il y revient toujours, attiré par un charme invincible. Il en connaît tous les secrets, il a pénétré l'âme de cette nature, il en a senti et compris

le mystère ; nous verrons comment il a su exprimer tout cela. D'autres sont venus après lui, tentés par son succès, devant les mêmes paysages ; mais ils ne sont parvenus à en traduire que les formes, que les aspects extérieurs et passagers ; leur esprit, leur âme, ce qu'ils contiennent d'éternel, leur a échappé, qui se révèle et frémit dans les toiles de Baertsoen.

.....

La nature à la contemplation de laquelle M. Albert Baertsoen nous convie, les paysages dont il s'est fait l'évocat familier, sont d'un caractère infiniment captivant. Il sait choisir, avec discernement, les aspects par lesquels ils peuvent le plus nous attirer, les effets de lumière qui les mettent le mieux en valeur. Dans ces villes mortes des Flandres, où la vie est quêtée et lente comme l'eau des canaux qui les traversent, à l'ombre des vieux clochers dont les carillons égrèment sans cesse dans le ciel la mélancolique chanson du temps, il est doux d'errer avec lui. Entre les pavés, l'herbe croît ; la mousse s'attache aux murailles caduques ; le long des quais déserts, les lourds bateaux attendent ; par les temps de neige, tout est mort : un silence funèbre pèse sur la ville ; dans les maisons closes, derrière les petites fenêtres des rez-de-chaussée dont les rideaux blancs sont levés pour laisser pénétrer la lumière rare du ciel, on aperçoit des intérieurs modestes, où la vie s'écoule, humble et monotone, dans une paix presque monastique. Des femmes cousent ou font de la dentelle, près des vitres ; les vieilles, assises le long de la muraille, sur des chaises basses, rêvent ou prient.

Le même recueillement plane au dehors. Dans les asiles ou les béguinages, matin et soir, vers la chapelle, se hâte la procession des grands manteaux noirs à capuchons. Des petites maisons aux volets blancs et verts, elles sortent toutes, les béguines, à l'appel des cloches qui sonnent l'heure de la prière. Ce sont les mêmes murailles, les mêmes arbres, les mêmes costumes, les mêmes gestes qu'il y a deux ou trois cents ans : rien n'est changé. L'impression est exquise : on vit dans l'autrefois, on oublie la fièvre, les agitations de l'existence moderne, on se laisse aller à souhaiter de finir là ses jours, dans ce décor de quiétude et de piété. C'est un charme irrésistible qui nous enlace, et auquel nul ne saurait résister qui éprouva, n'eût-ce été qu'une fois, la lassitude de nos gesticulations contemporaines, si artificielles et si vaines souvent.

Voilà le coin du monde où M. Albert Baertsoen s'est plu, jusqu'à ce jour, à nous conduire ; voilà le pittoresque qu'il nous a révélé. Je me hâte de noter qu'il l'a fait avec une conviction et un talent dont ceux qui ont essayé de le suivre sont loin d'avoir donné la preuve. De tels motifs d'études, en effet, deviennent vite monotones si l'on n'y apporte une sincérité de vision, une délicatesse de sensibilité, un amour désintéressé comme

ceux qui marquent les efforts de ce loyal artiste. Pas plus ici qu'ailleurs, l'étude superficielle ne satisfera ceux qui exigent de l'art plus de profondeur et aiment le voir traduire la somme la plus forte de sensations que peut produire le spectacle des choses sur une organisation d'artiste. C'est cette concentration, cette intensité, c'est ce souci d'exprimer dans son intégralité le caractère spirituel des choses qui donnent à l'œuvre de Baertsoen tant de saveur.

.....

M. Baertsoen choisit, avant tout, des coins de paysage d'une grande simplicité de lignes ; on le sent soucieux d'éviter les complications de motifs et de composer son tableau en vue de concentrer toute l'attention sur ce qu'il juge devoir en être l'intérêt réel. Aussi, ce que j'appellerai sa mise en page est-elle toujours solidement équilibrée et harmonieuse.

Les questions d'atmosphère le préoccupent à juste titre, comme elles devraient préoccuper tout paysagiste. En cela, il est vraiment flamand. Le sujet principal de la plupart, sinon de toutes ses toiles, c'est beaucoup plus la recherche des effets, des impressions de lumière sur des matières de densité et de nature différentes, que les sites mêmes où ces effets et ces impressions se produisent. Seulement, il est tout naturel que, les ayant observés et ressentis plus intimement dans le pays où il est né et qui est certainement, autant que l'Italie et la Hollande, celui où ils sont le plus fréquents et où la lumière est la plus séduisante, il s'applique à les traduire plus volontiers. Mais pourquoi s'attarder à d'aussi subtiles analyses ? Au-dessus de ces béguinages qu'il aime tant à peindre, au-dessus de ces canaux paisibles où se reflètent les façades bariolées, les vieux murs, les quais de pierres délabrées, les ponts chancelants de ces villes mortes dont il s'est fait l'évocat ému, au-dessus de ces petites places où errent, le soir, parmi la poussière fine des crépuscules, ainsi que des fantômes, des promeneurs recueillis, au-dessus de ces arbres, de ces eaux, de ces toits, quels autres ciels pourraient donc se mouvoir que ceux dont la réalité offre à l'artiste qui les a contemplés dès sa naissance l'incessant et merveilleux spectacle ?

Dans cette *Petite place, le soir, en Flandre*, que nous avons tant aimée à la *Libre Esthétique*, que nous eûmes la joie de revoir au Salon de 1898 et qui restera, sans aucun doute, comme une des meilleures toiles qu'ait signées A. Baertsoen, il y a un effet de soleil couchant exceptionnellement traduit. L'habileté de composition du peintre nous a dérobé presque entièrement le ciel ; on ne l'aperçoit qu'un peu, au fond, se confondant avec les toits rouges des maisons basses qui forment la place. Mais on en devine, on en sent toute l'infinie splendeur fluide, légère, colorée sur les façades décrépités où le soleil se pose et qu'il illumine d'un

radioux éclat, sur les pierres qui pavent le sol et où les grandes ombres découpées des maisons accentuent encore, par contraste, la richesse de ses mourantes clartés. Au milieu de la place, des enfants jouent; une vieille femme, au premier plan, se dirige vers sa porte. Tout resplendit dans la lumière dorée du soir; les murailles blanches, jaunes, roses, les tuiles rouges, l'herbe qui pousse, par endroits, entre les vieux pavés, tout cela vibre et rayonne dans une atmosphère variée, mouvante, impondérable comme les atomes lumineux qui la colorent.

S'il excelle à faire vibrer ainsi la pleine lumière, le peintre ne se montre pas moins expert à fixer les délicatesses, les subtilités infinies des crépuscules, comme en ce *Soir à l'Asile*, d'un charme mélancolique si pénétrant, comme dans *Soir sur l'Escaut* où tout le paysage est enveloppé dans la cendre finement colorée des belles journées finissantes où il semble que la nuit ne prenne qu'à regret possession du ciel.

A. Baertsoen rend ces effets avec une vraie perfection et l'on ne sait ce qu'il y faut aimer le plus de l'art du peintre ou du sentiment exquisement raffiné et poétique qui y règne; l'un et l'autre, car l'un et l'autre sont inséparables, quoiqu'ils ne deviennent jamais un procédé. Je voudrais insister sur ce point que M. Baertsoen, dans sa technique, a toujours cherché à se libérer de toute servitude de ce genre: il est trop impressionnable pour consentir jamais à se faire l'esclave d'une manière.

Sans doute, les toiles d'Albert Baertsoen ne sont et ne seront jamais de celles devant lesquelles le public du dimanche dans les expositions s'arrête longuement: il y manque en effet tout ce qui est capable d'enthousiasmer d'ordinaire l'âme des foules; je ne crois pas qu'il s'en plaigne ni le regrette. Il s'est conquis l'estime et l'admiration sympathique des vrais artistes, de tous ceux qui sentent délicatement et haïssent l'art tapageur, artificiel, que trop de peintres pratiquent si volontiers aujourd'hui. La preuve en est dans l'accueil qu'il a reçu partout où ses œuvres ont été exposées: au Champ-de-Mars, à la *Libre Esthétique*, à l'exposition annuelle de la Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs, à la Sécession de Munich, dont il est un des membres fondateurs, à Venise, à Pittsburg, à Budapest, à Dresde..... Le Musée du Luxembourg possède de lui deux tableaux: *Vieux canal flamand* et *Petite cité, le soir, au bord de l'eau*; le Musée de Gand, sa ville natale, les *Corliers sur les remparts, temps de neige*; le Musée d'Anvers, *Petite place, le soir, en Flandre*; enfin le Musée de Bruxelles a acquis au Salon de la *Libre Esthétique* de 1901 cette toile vraiment magistrale, *Chaland sous la neige*, où il semble que l'artiste se soit exprimé définitivement dans la plénitude de ses dons de peintre et de poète: page poignante, écrite en

larges touches savoureuses, où pleure la détresse de la neige sur les canaux, la douleur des ciels d'hiver sur les villes mortes, l'âpre beauté de la saison glacée dans ces paysages du Nord si caractéristiques.

Je me reprocherais d'achever ces quelques notes sur l'œuvre d'Albert Baertsoen sans parler de son talent d'aquafortiste. Ce procédé puissant l'a séduit dès longtemps et il a gravé déjà plus de cent planches, dont quelques-unes sont vraiment très remarquables. Il y apporte les qualités d'indépendance, la même liberté de touche qui caractérisent sa peinture. Ses eaux-fortes sont des eaux-fortes de peintre, très audacieuses, très vibrantes, très colorées.

Telle m'apparaît l'œuvre d'Albert Baertsoen et tel son talent; œuvre charmante et forte qui séduit l'œil et l'esprit par le sentiment de la nature qui palpète en elle intense et rare; talent consciencieux et sincère, né de lui-même et ne devant rien à personne, toujours avide de mieux, plein de souplesse et de variété. Nul de ceux qui connaissent et apprécient l'une et l'autre ne se refuse, sachant le souci de perfection et la loyauté dans le travail qui caractérisent ce noble artiste et quelles belles promesses il a tenues déjà, à le croire capable, dans l'avenir, des plus émouvantes réalisations d'art.

GABRIEL MOUREY

Restaurations monumentales.

La race des restaurateurs est puissante; l'opinion publique la flatte, le monde officiel la favorise. Il ne faut négliger aucune occasion de la combattre. Je veux montrer aujourd'hui le faux concept d'où sortit « l'art » cent fois funeste des restaurateurs et désigner la voie nouvelle où la raison esthétique ou plutôt le simple bon sens doivent conduire tous ceux qui veillent à la conservation de nos décors monumentaux (1).

Viollet-le-Duc est le père des restaurateurs. Avant lui, on complétait des statues antiques, on repeignait des tableaux, mais la restauration monumentale était inconnue. Quand une partie d'un édifice menaçait ruine, on la détruisait et on la remplaçait par une construction nouvelle sans s'inquiéter du style primitif de l'œuvre; quand il fallait ajouter une sacristie, une chapelle à une église, un pavillon à un palais, on ne s'inquiétait pas de copier dans ces conditions les premiers constructeurs du monument à compléter. On ne se gênait pas pour ajouter une lanterne ou un autel en « style jésuite » à des édifices gothiques. Évidemment, on commettait des fautes de goût; mais l'imagination architectonique y trouvait son compte, la faculté créatrice des constructeurs continuait de se développer, et, la plupart du temps, l'apport original des différentes périodes d'art ne nuisait nullement — bien au contraire — à la beauté parlante des édifices séculaires.

Notre époque critique et archéologique devait changer tout cela. De moins en moins créateurs et de plus en plus renseignés sur les anciennes formes monumentales, nos architectes se sen-

(1) Je laisse volontairement de côté la question des restaurations picturales et sculpturales, qui nous entraînerait trop loin.

tirent attirés malgré eux vers le pastiche. Viollet-le-Duc prêcha d'exemple. Ses idées excellentes sur la logique de l'art roman et gothique, la connaissance admirable qu'il avait de l'histoire architecturale, lui donnaient une autorité indiscutable. En tournant ses dons prestigieux vers un idéal créateur, en appliquant ses théories si justes à des œuvres originales, il aurait pu imprimer un élan merveilleux à l'architecture moderne. Il préféra la gloire de l'archéologue, du savant, du théoricien, et ne fut jamais autre chose qu'un assez médiocre copiste dans le domaine de l'exécution. Il faut déplorer cette erreur de son imagination ; elle pèse encore lourdement sur l'architecture moderne.

Viollet-le-Duc et son époque découvrirent le moyen-âge. Le gothique prit le premier rang dans le goût des artistes romantiques. On déplora, on condamna tout ce que le xvii^e et le xviii^e siècle avaient ajouté aux édifices ogivaux. Alors germa le rêve de rendre aux constructions médiévales et autres leur « unité » première. On voulut débarrasser les églises des constructions qui avaient grandi autour par suite de nécessités diverses ; on s'ingéniait à introduire je ne sais quelle impossible et froide harmonie de style à l'intérieur des monuments. L'abstraction triomphait. Le restaurateur devait être un archéologue. On interdisait tout effort de son esprit. Reconstruire, c'était copier. Le règne du pastiche s'ouvrait et, comme on se croyait en possession d'une science certaine, on reconstruisait entièrement les édifices comme à Pierrefonds, on rebâtissait les villes mortes comme Carcassonne, on ajoutait des sacristies dans le goût moyen-âgeux aux églises gothiques, telles que Notre-Dame.

Ce fut désastreux. La beauté pittoresque, l'éloquence historique des choses furent souvent tuées. D'autre part, l'archéologie de 1830 a bien vieilli. Qu'arrive-t-il à Pierrefonds ? On croit se promener dans le décor d'un roman de Dumas père ; on s'attend à voir surgir des personnages costumés comme les figures de Devéria. C'est très amusant pour les enfants. Mais le moindre élève de l'école des Beaux-Arts sourit en constatant les erreurs et les fantaisies de cette reconstitution que l'on croyait jadis au-dessus de toute critique. Ne sait-on pas que les travaux scientifiques les plus sévères sont révisés au bout de dix ou vingt ans ? Mais les architectes restaurateurs se croient seuls infaillibles. Entourés de photographies, de documents innombrables, ils croient pouvoir reconstruire aujourd'hui les vieux monuments avec une exactitude mathématique. Ils refont des façades entières (hôtel de ville de Louvain, église du Sablon à Bruxelles) et nous défient de trouver la moindre erreur dans leurs provocantes et criardes reproductions. Dans vingt ans on se moquera de leur infaillibilité archéologique, comme on se moque aujourd'hui de celle de Viollet-le-Duc et de ses disciples.

Voilà pour la science des restaurateurs. Elle est vouée fatalement à la caducité ; mais une question de bon goût domine ici toutes les autres. La restauration des monuments, telle qu'elle est entendue, anéantit avec sûreté le charme qui enveloppe les édifices anciens. Pense-t-on que le théâtre d'Orange soit embelli par la reconstruction de ses gradins ? Ces escaliers formidables, aux arêtes fraîches, à l'aspect crayeux, produisent le plus offensant effet dans ces ruines gigantesques. Il a bien fallu, dira-t-on, reconstruire ces marches pour placer les spectateurs des « représentations antiques ». Mais ces « reconstitutions » des drames grecs sont elles-mêmes une absurdité, un de ces ridicules pastiches que notre époque inféconde et trop savante pouvait seule concevoir.

Il est évidemment difficile de formuler des règles fixes pour les restaurations monumentales. Chaque cas exige un examen spécial. Le principe fondamental doit être de toucher le moins possible aux édifices. Mais on sent bien que c'est là une base fragile et qu'il convient, pour éviter des excès de zèle, de préciser l'intervention de l'architecte chargé de conserver les monuments. *Jamais* il ne faudrait permettre le grattage de la pierre restée à l'état naturel ; *jamais* on ne devrait autoriser le remplacement ou la réfection des sculptures ou des pierres ornementales, si ruinées fussent elles. Si ces sculptures ou ces décorations menacent de tomber, remplacez-les par une œuvre franchement moderne ou par des pierres simplement épannelées. L'arc de triomphe d'Orange, restauré jadis par Caristie, est un excellent exemple à citer et à suivre. Les parties anciennes sont restées intactes. On a bouché les trous et raffermi l'édifice avec des moellons quadrangulaires. Si, pour des besoins administratifs ou ecclésiastiques, il est indispensable d'ajouter une aile à un vieil hôtel de ville, une sacristie à une église gothique ou de la Renaissance, n'hésitons pas à demander le concours des architectes résolument modernes ; demandons-leur une œuvre originale, soumise aux nécessités de notre époque. Les artistes créateurs ont plus de tact en de goût que les copistes ; leurs additions seront mieux en harmonie avec les parties anciennes que tous les pastiches possibles. Quant aux ruines, je suis bien tenté de dire avec mon ami M. André Hallays : *N'y touchons pas*. Je ne connais pas une seule restauration de ruines qui soit suffisamment discrète. Toujours les architectes ont manqué de mesure et de sens esthétique. Partout où ils ont passé, la poésie séculaire et pittoresque des monuments dévastés s'est trouvée amoindrie quand elle ne s'est pas évanouie complètement. Commençons donc par débarrasser les ruines des architectes qui en vivent et les dévastent plus sûrement que le temps. Puis, suivant le cas, on demandera le concours d'un simple artisan pour les consolidations indispensables. Cet homme naïf ne concevra sûrement pas le rêve insensé de remplacer les émouvants débris de pierre par une contrefaçon paradoxale, pédantesque et choquante.

H. FIERENS-GEVAERT

L'AGONIE D'ALBION (1)

M. Haringus est un Hollandais lettré et savant, qui aime les tulipes, les jacinthes, les porcelaines rares, les gravures, la gaité, les propos joyeux, la bonne chère, les vins fins et le reste... Ce serait un homme parfaitement heureux, sans la guerre anglo-boer, qui lui tourne les sangs. Aussi a-t-il voué, de ce chef, une haine corse aux Anglais ; et cette haine, il l'exprime crûment, comme un brave auquel la peur n'a jamais fermé la bouche. « C'est une nation de mercantis ! » s'écrie-t-il. « Il n'y a pas de cœur derrière les côtes de la blanche Albion ? » « Que sont devenus les Anglais depuis l'époque de Shakespeare ! » « Quand ils naissent, une guinée saute dans la boue ! » « Comme musiciens, ils sont incapables de lier une note à l'autre ! » « La peinture anglaise n'existe guère ! » « Lely est le plus malhonnête pasticheur de Van Dyck ! » « Michel-Ange eût craché sur les statues de Londres ! » « Les Anglaises sont laides et le ridicule de leurs toilettes est énorme ! » — Mais ce qui dépasse tout aux yeux de M. Haringus — qui adore

(1) PAR EUGÈNE DEMOLDER. Paris, *Mercur de France*.

les plats exquis — c'est que les Anglais n'ont jamais été capables de faire convenablement la cuisine. « Des rôtis ! » gémit-il. « Des bouillis ! Des légumes sans assaisonnement comme pour des perroquets ! Sur tout ça ils vident des bouteilles d'épices qu'on dirait préparées par les Borgia ; elles contiennent des emporte-gueule et l'on ne serait pas étonné de lire sur ces fioles : « Pour l'usage externe ! » Pouah ! Leurs gâteaux sont durs comme de vieux châteaux-forts ! Le pudding est à la graisse de bœuf ! Les vieilles filles l'inondent de rhum ! »

M. Haringus a plus de mal à dire des Anglais que la parole ne peut en exprimer. Alors, il saisit son crayon et, comme le bon Dieu lui a donné un joli talent de caricaturiste, il croque d'une main rageuse les Anglais qui défilent, la nuit, dans ses rêves. Car, il rêve, M. Haringus ! Et comme il a un bon estomac, qu'il mange bien et qu'il boit bien, il fait des rêves optimistes. Une nuit, il a vu débarquer en Angleterre soixante Boers, qui ont immédiatement fait le vide autour d'eux comme les Marsiens de M. Wells. Les Anglais, ne sachant comment se sauver, s'empressent d'envoyer sur le continent une députation qui refait le douloureux pèlerinage de Krüger, recueille à peu près les mêmes réponses et finit par aller périr en Russie dans la neige des steppes. Pendant ce temps, les soixante Boers font la conquête de la Grande-Bretagne, conquête facile et d'ailleurs misérable, car il n'y a plus que des caisses vides, des villes en ruines, des campagnes désertes, des affolés et des écloppés.

Dans son emballement passionné, M. Haringus n'est pas toujours de la plus stricte justice. Il me semble bien qu'il dit trop de mal de la Grande-Bretagne. La nation anglaise ne s'est pas bornée à produire Shakespeare et quelques peintres pasticheurs. Elle a aussi produit des hommes comme Bacon, Hobbes, Newton, Macaulay, Carlyle, Stephenson, Stuart Mill, Herbert Spencer, Tyndall, Darwin, etc. Avec la France, la Grande-Bretagne est certainement la nation moderne qui a le plus donné au monde. Elle est à l'heure actuelle engagée dans une guerre abominable, c'est vrai ; mais d'autres peuples ont fait la guerre avant elle et d'autres peuples la feront après elle. Il n'y a aucune guerre qui soit juste ; ou plutôt elles le sont toutes suivant les points de vue. M. Haringus, le Hollandais Haringus, homme digne et sans méchanceté, envoie lui-même de temps à autre, comme la chose la plus naturelle du monde, une petite armée dans « ses » Indes pour réprimer à coups de sabres et à coups de fusils ce qu'il appelle « une révolte des indigènes » ; c'est ainsi qu'il désigne les tentatives que font les Indiens pour conquérir le droit de vivre comme il leur plaît dans un pays qui leur appartient comme le Transvaal appartient aux Boers.

Mais c'est peut-être tomber dans un autre travers que de procéder, comme je le fais, par comparaison. Les crimes des uns n'excusent pas ceux des autres et je sens bien que M. Haringus est plus près que moi de la justice immanente. Je sens qu'il a raison de montrer dans quel mépris peut tomber, dans la conscience d'un honnête homme, une nation qui se livre inutilement à une guerre barbare. Car les colères de M. Haringus sont des colères d'honnête homme. Il frappe à tour de bras, parce qu'il est convaincu qu'il faut frapper ; mais il frappe joyeusement, avec un large rire aux lèvres, parce que son indignation est sans amertume et sans fiel. Sa grande main de solide Hollandais se promène comme une faux macabre sur la Grande-Bretagne. Son poing rude secoue l'apathie de l'homme du continent, qui crie de temps à autre « Vivent les Boers ! », comme il criait, il y a cin-

quante ans, « Vivent les Polonais ! » puis qui retombe lourdement dans sa somnolence ou bien — *business is business !* — s'informe si les Anglais n'ont pas de matériel de guerre à lui acheter. M. Haringus s'entend aussi à tourner joyeusement en bourrique les grands de la terre ; en outre, comme il adore la peinture de son pays et qu'il fait ses délices des contes de La Fontaine, il aime les mots pittoresques et il ne s'en montre pas chien.

Je crois inutile d'ajouter que l'*Agonie d'Albion*, qui est — comme j'ai essayé de le faire comprendre — un pamphlet fort amusant, est aussi une œuvre magistralement écrite. L'éloge du styliste de la *Route d'émeraude*, des *Patins de la reine de Hollande* et du *Cœur des pauvres* n'est d'ailleurs plus à faire. Quant à M. Haringus, caricaturiste, il se révèle dans ses dessins mordants et pleins de verve comme un petit cousin de Daumier, de Rops et d'Ensor.

HUBERT KRAINS

HENRI VAN DER HECHT

La mort du peintre Henri Van der Hecht, malheureusement prévue, car depuis deux ans l'artiste souffrait d'un mal qui avait arrêté son activité laborieuse et ne laissait point d'espoir, a causé d'unanimes regrets. Son nom est lié à l'évolution émancipatrice qui a créé en Belgique l'art d'aujourd'hui, et par sa volonté tenace, soutenue par des dons naturels remarquables, le peintre s'était fait, parmi les paysagistes en vue, une place des plus honorables. Il lui manqua, pour arriver au premier rang, la flamme, le coup d'audace et d'inspiration qui enfante l'œuvre personnelle, définitive. Van der Hecht fut et demeura le bon ouvrier d'art, probe et sincère, habile à exprimer le charme rustique des pâturages et des vergers, le mouvement des nuées, l'étendue des vastes horizons de la Campine et de la Hollande, la réflexion des ciels de septembre dans le miroir des eaux. Des premiers, il substitua au paysage conventionnel de jadis un réalisme appuyé sur l'étude directe de la nature. Chacune de ses toiles affirme, avec des mérites inégaux, l'amour de la campagne, la joie de traduire l'émotion qu'elle procure à ceux qui en comprennent la séduction. Instinctivement il recherchait l'expression de la lumière et déjà s'affirme, dans la *Meuse aux environs de Dordrecht* que possède le Musée de Bruxelles, le louable souci de libérer sa palette des ténèbres qui obscurcissaient celle de la plupart de ses prédécesseurs. Mais il resta, à cet égard, prisonnier de son éducation première et ne progressa point dans la voie où devait s'engager bientôt toute une génération de peintres.

Il fut, à l'atelier Portaels, le condisciple d'Emile Wauters, d'Agneessens, de Verheyden, des frères Oyens, d'Hennebicq, de Cormon, de Blanc-Garin. Quelques années après, il fonda avec Meunier, Baron, Verwée, Rops, Van Camp, Raeymackers, Smits, Tscherner, Artan, Dubois, Speekaert, Coosemans, Lambrichs, Huberti, Goethals, De la Charlerie, Ch. Degroux et M^{me} Marie Collart la *Société libre des Beaux-Arts*, dont l'influence fut si considérable sur l'École belge. C'est d'elle que date, en effet, le mouvement d'indépendance et de rénovation qui a amené notre art à l'épanouissement dont nous nous félicitons aujourd'hui. Il collabora aussi à l'*Art libre*, l'organe du cénacle révolutionnaire, et prit part, en 1875, à la fondation d'une *Société internationale d'aquafortistes* dont on n'encouragea malheureusement pas l'effort désintéressé et qui ne survécut guère à la publication de son premier album.

Van der Hecht s'y trouva en fort bonne compagnie, car aux artistes belges les plus réputés d'alors s'étaient joints des collaborateurs étrangers de marque, entre autres Bracquemond et Desboutsins, Roelofs et Storm de Gravesande.

Sous ses dehors brusques, Van der Hecht avait un grand fond de bonté qui en faisait un compagnon sympathique et très recherché. Étranger aux intrigues, aux spéculations intéressées, à toute courtisanerie, il vécut dans une indépendance un peu

farouche, passant la plus grande partie de l'année aux champs, travaillant sans relâche en plein air sans se soucier des intempéries des saisons. Il rapportait de ses campagnes, avec le teint hâlé et une santé qui paraissait narguer la mort, une abondante moisson de tableaux et d'études, actuellement dispersée dans les musées et les collections particulières. Une page importante de son œuvre se trouve à l'hôtel du Conseil provincial du Brabant, qu'il fut chargé d'orne de panneaux décoratifs. Les traits essentiels de son art, sa ferveur en face de la nature, sa science du dessin, son habileté, dans l'ordonnance des plans, l'observation de la perspective se retrouvent dans ces toiles, qui perpétueront élogieusement sa mémoire.

O. M.

Memento des Expositions.

ANGERS. — *Société des Amis des Arts* (par invitations). 30 novembre 1901-février 1902. Gratuité de transport en France. Délais : Notices, 2 novembre, œuvres, 5 novembre. Renseignements : *Président de la Société, Angers*.

FLORENCE. — Exposition internationale de la *Società delle Belle Arti*, 10 décembre-6 janvier 1902. — I. Dessins à la plume ou au crayon, aquarelles, originaux pour cartes postales ; II. Cartes postales originales ; III. Eventails originaux ; IV. Eventails artistiques anciens, de toutes les époques.

Il sera délivré les prix suivants : I. Un prix de 100 francs pour les dessins ou les aquarelles destinés à être reproduits en cartes postales ; II. Un prix de 2,000 francs pour une série de quatre aquarelles ou dessins reproduisant les *Quatre Saisons* ; III. Un prix de 200 francs pour une série de cinq dessins ou aquarelles représentant les *Cinq Sens* ; IV. Un prix de 100 francs pour un dessin ou aquarelle destinée à être reproduite en carte postale et représentant la *Résurrection*.

Les œuvres doivent être envoyées, du 1^{er} au 15 novembre, à la Société des Beaux-Arts (Florence, 1, via del Campidoglio), qui enverra le programme détaillé à toute personne qui en fera la demande.

MONACO. — X^e exposition internationale des Beaux-Arts (par invitations). Janvier-avril 1902. Maxima : tableaux, largeur 1^m,40 ; sculptures, 100 kilogs. Commission sur les ventes : 10 %. Envois : 15 novembre-1^{er} décembre. Dépôt à Paris : M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : *M. J.-A. Mouton, secrétaire général, Monaco*.

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 1^{er} avril-1^{er} novembre 1902. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles*.

PETITE CHRONIQUE

Signalé à la Commission des Musées :

Le conservateur d'un des principaux musées de New-York vient, assure-t-on, de faire relier chacun des tableaux exposés par une sonnerie électrique au poste de police le plus voisin.

C'est à la Central Park Picture Gallery que fonctionne le nouveau système avertisseur. Des « contacts » habilement dissimulés derrière les cadres de tous les tableaux sont disposés de façon qu'on ne puisse déplacer aucune toile sans que retentisse aussitôt une sonnerie installée dans le poste de Park police-station, où se tient en permanence un inspecteur. L'appareil est complété par une sorte de clavier dont chaque touche, numérotée, correspond à une série bien définie de peintures. Il y a, par exemple, les Rembrandt, les Van Dyck, les Meissonier, etc.

Grâce à cet ingénieux moyen, on peut immédiatement savoir où se trouve le voleur ou le vandale et à quelle toile il en veut.

L'art belge à l'étranger :

Le *Café d'Harcourt*, l'une des toiles de feu Henri Evenepoel

exposées à Dresde, vient d'être acquise, dans cette ville, au prix de 5,000 francs.

MM. Paul Du Bois et Georges Lemmen ont été invités à faire une exposition collective de leurs œuvres dans les galeries Keller et Reiner, à Berlin. Cette exposition s'ouvrira dans les premiers jours de décembre.

LES THÉÂTRES :

La reprise de la *Bohème* a attiré à la Monnaie une foule nombreuse et a, grâce à une exécution de choix, été chaleureusement applaudie.

M^{lles} Thiéry et Maubourg, M. David et leurs partenaires ont repris possession de leurs rôles. Seul, M. Chalmin a été remplacé par M. Belhomme.

Véronique, la charmante opérette d'André Messager, a retrouvé aux Galeries le succès qui l'accueillit à ses débuts et qu'assure, au surplus, une interprétation excellente. La créatrice du rôle à Paris, M^{lle} Mariette Sully, y triomphe tous les soirs avec ses camarades.

Au Parc, *Pour être aimée*, de MM. Xanrof et Carré, une comédie toute de fantaisie et de légèreté, avec des mots vifs et des situations hardies, mais qui s'achève en idylle, pour la plus grande joie des spectateurs, a succédé aux *Idées de M^{me} Aubray*. L'accueil qu'on lui a fait a été très favorable, mais le gros succès de la soirée a été pour M^{lle} Léonie Yahne, tout à fait séduisante dans le rôle de la petite reine de Stamanie. M^{mes} Drunzer et Vigouroux, MM. André Hall et Paulet complètent un ensemble de premier ord.e.

La *Pente douce* n'aura plus qu'une matinée au théâtre Molière, la première de *Château historique*, par MM. Bisson et Berr, le grand succès de l'Odéon l'hiver dernier, étant irrévocablement fixée à jeudi prochain.

Le premier concert Ysaye aura lieu le dimanche 3 novembre à l'Albambra, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours du célèbre pianiste Busoni. Au programme : Symphonie de François Rasse (première audition), *L'Apprenti sorcier*, de Paul Dukas, le prélude d'*Ingewelde*, de Max Schilling et les *Danses norvégiennes*, de Grieg. M. F. Busoni exécutera le Concerto de Schumann et diverses pièces pour piano seul. — Répétition générale samedi 2 novembre, même salle.

Pour renseignements et places s'adresser chez Breitkopf et Hærtel, Montagne de la Cour.

M^{me} Emma Birner donnera en décembre et en janvier trois concerts historiques du chant, avec le concours de M^{me} Clotilde Kleeberg (M^{me} Charles Samuel), de M. César Thomson et du quatuor Schörg.

Le Quatuor Schörg, qui s'est fait très avantageusement connaître depuis cinq ans à Bruxelles et à l'étranger, a eu l'excellente idée de constituer une fondation annuelle pour l'exécution des grands quatuors de Beethoven (op. 59, n^{os} 1, 2, 3 ; op. 74 ; op. 95 ; op. 127 ; op. 130 ; op. 131 ; op. 132 ; op. 135). Il exécutera dans l'ordre chronologique ces onze œuvres en cinq séances fixées aux lundis 9, 23, 30 décembre, 13 et 20 janvier.

Ces auditions auront lieu à la salle Riesenburger, rue du Congrès, 10, à Bruxelles. Le prix d'abonnement aux cinq séances est de 25 francs. Admission à une séance, 6 francs. La cotisation des membres patrons est de 100 francs par an et donne droit à quatre places réservées.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple organisera aux dates ci-après des auditions musicales et conférences littéraires ou scientifiques :

Les mardis 12 et 26 novembre, 10 et 24 décembre, 7 et 21 janvier, 4 et 18 février, 4 et 18 mars.

Une séance extraordinaire aura lieu mardi prochain. M. Enrico Ferri, membre du Parlement italien, fera une conférence sur les formes futures du travail humain.

Le Quatuor Bracké donnera à Louvain les 28 octobre, 20 novembre et 19 décembre trois séances de musique avec le concours de M^{me} E. Birner, de MM. Hannon, L. Biquet et J.-M. Orelia. Parmi les œuvres nouvelles qui seront exécutées, citons le *Poème lyrique intime* et la *Sonate* pour piano de Fr. Rasse, le *Quintette* pour piano et cordes et *Trois chants spirituels* de J. Ryelandt et un *Andante* de J. Jongen pour alto et piano.

Les Concerts populaires d'Anvers inaugureront dimanche prochain leur douzième année. Il y aura cette année six concerts, espacés de mois en mois.

M. Pierre d'Amor vient de faire paraître à Paris deux petits poèmes mis en musique, l'un, *Cantique*, par lui-même, l'autre, *Final d'amour* (valse chantée), par Y.-K. Nazare-Aga.

Cantique est édité par E. Demets; *Final d'amour* par E. Gallet. L'un et l'autre sont ornés d'une couverture en couleur.

Il y a eu, paraît-il, quelques difficultés entre la direction de la Monnaie et la maison Heugel au sujet de *Griséldis*, l'opéra nouveau de Massenet. M. Heugel entendait subordonner l'autorisation de jouer l'œuvre à l'engagement d'une artiste spécialement désigné par l'auteur (on sait que c'est là une des exigences habituelles de M. Massenet). La direction de la Monnaie ayant dans son personnel les éléments voulus pour interpréter *Griséldis*, a refusé « d'obtempérer », ce qui paraît assez naturel. Mais les négociations ont été reprises (ces choses-là s'arrangent toujours) et l'Europe anxieuse a appris avec soulagement que M. Massenet pourrait inscrire bientôt une œuvre nouvelle à la liste de celles qu'il a fait jouer, avec des fortunes diverses, sur la scène bruxelloise.

On annonce de Londres, pour succéder à la *Douzième Nuit* de Shakespeare que fait jouer en ce moment M. Tree au Her Majesty's theatre, une comédie nouvelle à sensation, *Le Dernier des Dandys*, dont le héros serait, dit-on, le comte d'Orsay.

La destruction des monuments :

Le village d'Arendonck possédait, dit un de nos confrères, une vieille église surplombée d'une vieille tour pittoresque et s'accordant bien avec le paysage. La population s'étant notablement accrue, les « autorités » locales s'adressèrent à l'évêque, puis à la députation permanente et au ministère de la justice pour obtenir l'agrandissement de l'église. Le conseil de fabrique réclamait la démolition de la tour et l'édification d'une église bien neuve, bien tirée au cordeau et la plus vaste possible. La commission des monuments envoya des délégués sur place, qui, à l'unanimité, se prononcèrent pour la conservation de la tour. Mais les paysans et le curé entrèrent, à cette nouvelle, dans une grande colère. Des conciliabules se tinrent au presbytère et dans les cafés, après vêpres. Les « grosses légumes » d'Arendonck se rendirent auprès des députés et ceux-ci allèrent conjurer le ministre d'abattre la tour gênante. Du palais épiscopal, les lettres se succédaient, multiples et pressantes.....

Le dénouement fut tel qu'on le suppose : la tour disparut sous l'assaut de la pioche, et Arendonck s'enorgueillit aujourd'hui d'un temple propre et merveilleusement astiqué, mais d'une banalité écoeurante; là où fut la tour vétuste s'élève une autre tour sans caractère, mais plus haute que l'ancienne. C'est une compensation pour les esthètes d'Arendonck.

POUR PARAITRE LE 22 OCTOBRE 1901 :

GABRIEL MOUREY

Des Hommes devant la Nature et la Vie

RODIN — HELLEU — LE SIDANER — STEINLEN
E. CLAUZ — P. RENOARD — CH. COTTET — J.-W. ALEXANDER
J.-F. RAFFAELLI — FRITZ THAULOW
GASTON LA TOUCHE — A. BAERTSOEN — AMAN-JEAN — A. LEPERE

Librairie Ollendorff. Prix : fr. 3-50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE: MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts
edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World:

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont renseignées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Exposition de la Renaissance (OCTAVE MAUS). — Maurice Maeterlinck. *Ariane et Barbe-bleue*; *Sœur Béatrice* (JEAN DOMINIQUE). — Une Exposition d'art moderne à Turin en 1902 (PAUL MUSSCHER). — Les Spéculations d'Alfred Jarry (E. D.) — Labeur (O. M.). — Lettre de Londres (A.). — Petite Chronique.

EXPOSITION DE LA RENAISSANCE

C'est à une exposition d'œuvres de la Renaissance que nous a conviés, cette année, la *Sécession* de Munich, la plupart des artistes qui composent la jeune Société bavaroise ayant, au lieu d'ouvrir un Salon spécial, pris part exceptionnellement à la manifestation collective et internationale organisée au *Glaspalast* pour fêter le quatre-vingtième anniversaire du Prince-Régent.

Renaissance? Il faut s'entendre. L'Allemagne fait remonter cette période beaucoup plus haut que nous. On éprouvait quelque surprise à rencontrer, dans cet ensemble varié (et présenté avec un goût et une méthode de classement qui en doubleraient l'attrait), des œuvres attribuées à Cimabue, à Memling, à Jean de Milan, et de

plus authentiques Albert Durer et Holbein le Jeune. Question de mots. Nous ne chicanerons donc pas le Comité sur l'hospitalité qu'il a largement offerte aux vieux maîtres en cette exposition dite « de la Renaissance », qui a réuni, en dix salles décorées artistement, un choix intéressant de peintures, de sculptures, de dessins, de gravures, de meubles, de céramiques, d'ivoires, d'orfèvreries, de tapisseries, d'émaux, de tissus, etc., empruntés aux collections particulières les plus renommées de l'Allemagne et en particulier de la Bavière.

Pareil ensemble est malaisé à rassembler, les amateurs se faisant généralement tirer l'oreille lorsqu'il s'agit d'exposer leurs trésors aux risques d'un déplacement. Il convient donc de féliciter la *Sécession* du brillant résultat de ses efforts et les collectionneurs allemands du désintéressement avec lequel ils ont ouvert leurs galeries. En tête de ceux-ci s'inscrivirent le Prince-Régent, le prince Arnulf de Bavière, le grand-duc de Hesse, le prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, le duc de Schleswig-Holstein, les évêques d'Augsbourg et d'Eichstätt, les peintres Lenbach, Liebermann, Clemens, von Berlepsch, von Kaulbach, etc. L'Académie des Beaux-Arts de Munich, la fabrique de Saint-Sébalde à Nuremberg, le collège de Sainte-Anne à Augsbourg, la municipalité de Ratisbonne, la Bibliothèque de Bayreuth figuraient également parmi les exposants, au nombre d'une centaine.

Ainsi qu'il arrive fréquemment dans les expositions de ce genre, il a fallu accepter, sans trop les discuter, certaines attributions contestables. Il serait cruel, lorsqu'on a sollicité le concours d'un amateur, de lui décla-

rer tout net que le Raphaël dont il se vante a été peint au siècle dernier ou que son Velasquez date du règne d'Alphonse XII. Quoi qu'il en soit, et en faisant la part des réceptions faites « par politesse », l'exposition de la *Sécession* a offert, dans un ensemble varié, quelques morceaux de réelle valeur qui eussent suffi à en justifier le succès.

Parmi les pièces capitales de l'école allemande, représentée par les œuvres les moins discutables, figuraient entre autres un superbe Albert Durer, le *Portrait de Jacques Fugger*, dont le Musée de Munich possède une étude, et, du même maître, la très gracieuse effigie d'un jeune homme que ses boucles blondes, sa physionomie à la fois résolue et douce font ressembler beaucoup au modèle du portrait de Durer catalogué à la Pinacothèque comme étant celui d'Oswald Krel et daté de 1499. Il n'est pas jusqu'aux détails du costume et à l'attitude de ce bel adolescent qui ne soulignent la ressemblance. D'Holbein le Vieux, le *Couronnement de la Vierge*, l'*Enterrement de sainte Affre* et le célèbre tableau représentant le bourgmestre Schwarz, d'Augsbourg, et sa famille, en adoration devant Dieu le père, Jésus-Christ et la Vierge Marie. De Cranach le Vieux, l'un des peintres de l'Allemagne qui concentre au plus haut point les qualités maîtresses du génie national, le portrait empanaché, mirobolant, fastueux et magnifique du Prince Électeur Joachim I^{er} de Brandebourg, daté de 1529, que nous avons signalé comme un des spécimens les plus caractéristiques de la série décorative du maître franconien dans l'étude que nous avons consacrée à celui-ci lors de l'exposition de son œuvre à Dresde (1). A côté de cette peinture, orgueil du vieux château de Bayreuth, deux portraits d'enfants prêtés par le grand-duc de Hesse, le *Banquet d'Hérode*, une figure de femme au regard ambigu et le portrait double, rehaussé d'or, des enfants de Frédéric le Sage, Prince Électeur de Saxe, révélaient les qualités d'intimité et d'observation de celui qui fut le premier peintre réaliste de son pays.

Une mention spéciale est due aussi aux portraits de Christophe Amberger, surtout à celui qui représente, vêtu de noir, coiffé du béret des étudiants de Padoue au xvi^e siècle, un jeune homme de la lignée des Fugger d'Augsbourg, peint avec une extraordinaire intensité de vie.

Les Écoles flamande et hollandaise alignaient, en belle place, un curieux *Portrait d'homme* que sa facture ferme, son modelé délicat, sa couleur solide apparentent à l'*Homme à l'œillet* de Van Eyck et dans lequel M. Bode, directeur du Musée de Berlin, croit reconnaître la main de Jean Fouquet. Chose singulière, les traits du personnage, représenté de face, assis à une

table, un verre de vin à la main, se retrouvent dans l'une des figures d'une *Descente de croix* attribuée, on ne sait pourquoi, à Jérôme Bosch, — morceau d'ailleurs de puissant attrait par l'expression et le coloris. Ci et là, un *Saint Luc peignant la Vierge* attribué à Roger Van der Weyden, un *Intérieur* lumineux et recueilli de Pieter de Hooch, une *Sainte Catherine* de Gérard David, un *Portrait de femme* qui pourrait être de Vermeer de Delft, des Van Dyck, des Snyders, un Fyt, un Steen, un Maas, et cette surprise : trois petits ânes broutant des carottes, d'une ingénuité charmante, exposés sous le nom de P.-P. Rubens (au fond, pourquoi pas?).

Le *Portrait de François I^{er}*, par le Titien, qui semble avoir été l'objet d'une restauration récente, dominait, par l'éclat de sa couleur somptueuse, la section des maîtres de l'Italie. Le Tintoret, Véronèse, Giorgione lui faisaient cortège, suivis des peintres de Florence, de Siègne, de Ferrare, de Milan et de Bologne, évoqués, en général, par des compositions de second ordre. Les plus intéressantes de celles-ci se trouvaient rassemblées dans une salle disposée avec beaucoup de goût par le baron Tucher, chargé d'affaires de Bavière à Rome, qui avait, parmi des meubles rares et des bibelots précieux, réuni quelques œuvres attrayantes, et entre autres une aimable *Madone à l'Enfant, entourée d'anges*, de Benozzo Gozzoli, la *Vierge au papillon*, de Caroto, et un délicieux panneau de l'École de l'Angelico.

A signaler encore l'*Ange de l'Annonciation*, de Gaudenzio Ferrari, un *Portrait de jeune femme*, par Bernard de Conti, la jolie *Madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus endormi*, d'André Solari, rappelant une composition du même maître qui figure au Musée du Louvre, un buste de femme, précis et rigoureux, de Lorenzo Costa, etc.

Ce qui donnait au musée temporaire improvisé par la *Sécession* un charme spécial, c'était la réunion, dans les mêmes salles, de tableaux, de meubles, de tapisseries, de sculptures, d'objets d'art. Elle créait autour du visiteur une atmosphère particulière, des plus favorables à l'émotion artistique et aux méditations. On passait là, dans ces galeries qui n'avaient rien de la froideur habituelle des expositions, des heures charmantes durant lesquelles l'examen des hauts-reliefs en bois, d'un caractère à la fois naïf et poignant, de Tilman Riemenschneider, celui des autels en stuc et en pierre sculptés avec une grâce touchante par Hans Daucher, des bronzes de la Renaissance italienne, des orfèvreries espagnoles, portugaises, françaises et germaniques des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, des majoliques de Faenza, de Gubbio, d'Urbino, de Castel-Durante et de Deruta, des émaux limousins signés par les Pénicaud, les Léonard, les de Court, les Courteys et les Reymond, des ivoires,

(1) LUCAS CRANACH LE VIEUX (l'*Art moderne*, 1900, pp. 9 et suiv.)

des bijoux, des Gobelins, des broderies et des tissus, alternait agréablement avec l'étude des tableaux de maîtres. En son cadre restreint, l'Exposition de la Renaissance offrait, par l'heureuse disposition de ses locaux plus encore que par le choix des œuvres rassemblées, le type parfait de ce que peuvent créer des artistes et des amateurs de goût, soucieux d'éveiller et d'orienter vers les trésors du passé les curiosités esthétiques du public.

OCTAVE MAUS

MAURICE MAETERLINCK

ARIANE ET BARBE-BLEUE; SŒUR BÉATRICE (1)

« Ce n'est pas, dit Maeterlinck dans la belle préface dont s'éclaire la réédition de son théâtre et en parlant des deux pièces lyriques qu'il vient d'y ajouter, — ce n'est pas parce qu'elles sont postérieures qu'il y faudrait chercher une évolution ou un nouveau désir (2). »

De ces deux petits drames ou poèmes fabuleux, le premier s'intitule *conte*, le second est *miracle*; tous deux sont merveilles de grâce par cette enchanteresse « beauté verbale » qui, de l'aveu même du poète, est primordial élément de haute poésie.

Car Maeterlinck semble toucher, choisir, s'appropriier et disposer les mots avec la souveraine précision légère que mettent les milliers d'abeilles de son livre à choisir et élaborer, dans la lumière puis dans l'ombre, chaque parcelle de pollen.

Une matière pure en est formée aussi, savoureuse, embaumée, disposée en rayons d'où émane de la lumière, un *style* enfin, cette adorable et rare chose qui va rythmant le geste des pensées, ou pour mieux dire, ici, rythmant leur musique impalpable et leurs accords mystérieux.

Dans *Ariane et Barbe-Bleue* ou la *Délivrance inutile*, un conte est le prétexte, non pas même le canevas, d'une très simple et radieuse allégorie :

Ariane s'en vient, enrichie seulement de son nom de chercheuse et de sa foi splendide dans le château où Barbe-Bleue l'amène pour être sa sixième épouse. Elle est belle et la foule s'émeut sur son passage. Viendra-t-elle ici pour mourir comme les cinq pauvres princesses dont gémissent encore les ombres douloureuses dans la nuit du donjon ?

Mais Ariane cherche la porte prohibée. « Les six clefs d'argent sont permises, mais la clef d'or est interdite, » explique-t-elle à sa nourrice; « je jette les six autres et garde la dernière. » Et la voici au seuil du mystère de mort sans pâleur et sans tremblement. Sous la voûte où s'enfoncent ses pas innocents et hardis s'élève un chant tragique comme un soupir funèbre. Mais Ariane marche dans le sillon de ce soupir et, guidée par la mélodie, descend jusqu'au fond de la grotte où respirent encore les cinq premières femmes du farouche seigneur.

Et ceci devient admirable : le groupe immobile de celles qui, avec la lumière, ont perdu toute force et toute ardeur de vie, toute joie d'espérer, peu à peu se réveille, s'attendrit et sourit autour de la voix d'Ariane qui, tout d'abord, est au fond de ce

(1) Bruxelles, P. Lacomblez.

(2) Voir l'Art moderne du 13 courant.

puits leur unique clarté. L'une après l'autre, comme une fée ou comme un ange qui rouvrirait des paupières aveugles, Ariane les touche et semble les douer enfin d'une volonté d'exister qui les rendra, comme elle, ivres de certitude.

Mais il faut lire cette scène émouvante où Ariane, montée sur le rocher, du fond de ces ténèbres appelle à longs cris la lumière et fait voler en éclats cette voûte qui tenait prisonnier le jour éblouissant :

ARIANE

Aidez-moi à monter sur ce quartier du roc... (*Elle y monte, soutenue par les femmes.*) La voûte est en forme d'ogive... (*Continuant de tâter la paroi.*) Mais ce sont des verrous!... Je sens des barres de fer et des verrous énormes. Avez-vous essayé de les pousser?...

SÉLYSETTE

Non, non, n'y touchez pas, on dit que c'est la mer qui baigne les murailles!... Les grandes vagues vont entrer!...

MÉLISANDE

C'est à cause de la mer que la lueur est verte!

YGRAINE

Nous l'avons entendue bien des fois, prenez garde!...

MÉLISANDE

Oh! je vois l'eau qui tremble au-dessus de nos têtes!...

ARIANE

Non, non, c'est la lumière qui vous cherche!...

BELLANGÈRE

Elle essaye de l'ouvrir!...

(*Les femmes épouvantées reculent et se cachent derrière un pilier d'où elles suivent, de leurs yeux agrandis, tous les mouvements d'Ariane.*)

ARIANE

Mes pauvres, pauvres sœurs! Pourquoi voulez-vous donc qu'on vous délivre si vous adorez vos ténèbres; et pourquoi pleuriez-vous si vous étiez heureuses?... Oh! les barres se soulèvent; les battants vont s'ouvrir!... attendez!...

(*Les lourds battants d'une sorte de vaste volet intérieur se séparent en effet, tandis qu'elle parle encore, mais seule une lueur très pâle, presque sombre et diffuse, éclaire l'ouverture arrondie de la voûte.*)

ARIANE, continuant sa recherche.

Ah! ce n'est pas encore la clarté véritable!... Qu'y a-t-il sous mes mains?... Est-ce du verre, est-ce du marbre?... On dirait un vitrail qu'on a couvert de nuit... Mes ongles sont brisés... Où sont-elles, vos quenouilles?... Sélysette, Mélisande, une quenouille, une pierre!... Un seul de ces cailloux qui sont là par milliers sur le sol!... (*Sélysette accourt tenant une pierre et la lui donne.*) Voici la clef de votre aurore!...

(*Elle donne un grand coup dans la vitre; un des carreaux éclate, et une large étoile éblouissante jaillit dans les ténèbres. Les femmes poussent un cri de terreur presque radieux; et Ariane, ne se possédant plus, et tout inondée d'une lumière de plus en plus intolérable, brise à grands chocs précipités toutes les autres vitres dans une sorte de délire triomphant.*)

ARIANE

Voilà, celle-ci encore et encore celle-ci!... La petite et la grande et la dernière aussi!... Toute la fenêtre croule et les flammes refoulent mes mains et mes cheveux!... Je n'y vois plus, je ne peux plus ouvrir les yeux!... N'approchez pas encore, les rayons semblent ivres!... Je ne peux plus me redresser; je vois, les yeux fermés, les longues pierrieres qui fouettent mes paupières!... Je ne sais pas ce qui m'assaille...

Est-ce le ciel, est-cé la mer? Est-ce le vent ou la lumière? Toute ma chevelure est un ruisseau d'éclairs!... Je suis couverte de merveilles!... Je ne vois rien et j'entends tout. Des milliers de rayons accablent mes oreilles, je ne sais où cacher mes yeux, mes deux mains n'ont plus d'ombre, mes paupières m'éblouissent et mes bras qui les couvrent, les couvrent de lumière!... Où êtes-vous? Venez toutes, je ne peux plus descendre! Je ne sais où poser mes pieds dans les vagues de feu qui soulèvent ma robe, je vais tomber dans vos ténèbres!...

(A ces cris, Sélysette et Mélisande sortent de l'ombre où elles s'était réfugiées et, les mains sur les yeux, comme pour traverser des flammes, courent à la fenêtre et, tâtonnant dans la lumière, montent sur la pierre aux côtés d'Ariane. — Les autres femmes les suivent, les imitent; et toutes se pressent ainsi dans l'aveuglante nappe de clarté qui les force à baisser la tête. Il y a alors un instant de silence ébloui, durant lequel on entend ou dehors le murmure de la mer, les caresses du vent dans les arbres, le chant des oiseaux et les clochettes d'un troupeau qui passe au loin dans la campagne.)

SÉLYSETTE

Je vois la mer!...

A l'acte III, le seigneur Barbe-Bleue, enchaîné par les paysans, est mis à la merci de ses victimes délivrées.

Mais la consciencieuse Ariane n'aurait pas achevé son œuvre si de ses mains et de ses lèvres elle ne déliait encore par la bonté et par l'oubli celui que le mal jusque-là garrottait pitoyablement. Et, avec elle, les autres d'abord trop craintives s'approchent et pensent ses blessures. Et leur geste suprême est de se resserrer, comme pour un amour joyeux et consenti, autour de l'homme, leur unique destin, tandis qu'Ariane s'éloigne, abandonnée mais souriante, enrichie seulement de son nom de chercheuse et de sa foi splendide.

Sœur Béatrice est la légende exquise et peu connue de cette jeune religieuse enlevée par l'amour du prince Bellidor à ses devoirs dévotieux. Elle part, dépouillant ses vêtements de bure et ses voiles immaculés, sollicitée par sa seule candeur qui ne distingue plus l'amour d'avec l'amour. Et la Vierge, dont l'effigie reçut sa plainte et son aveu, descendant de son piédestal et revêtant les vêtements de bure, prend, pour cacher sa faute aux yeux mortels, la place et la fonction de Béatrice. Le couvent tout à coup se trouve enseveli sous une avalanche de fleurs, miracle qui déguise le prodige divin d'une telle miséricorde.

Un grand nombre d'années s'écoule. Béatrice, vieillie, accablée, douloureuse, flétrie et misérable, revient mourir un soir au pied de cet autel où commencèrent ses malheurs. La Vierge ineffablement douce redevenue statue par un nouveau prodige lui donne le pardon et la rachète de la honte en lui rendant sensible, à travers l'agonie, la parfaite vénération de ses sœurs accourues qui n'ont jamais connu sa faute.

Sœur Béatrice endort son pauvre être lassé sur la limite du royaume des anges et garde comme eux dans les yeux l'étonnement paisible d'une douleur presque oubliée... « J'ai vécu dans un monde où je ne savais pas ce que voulaient la haine et la méchanceté; et je meurs dans un autre où je ne comprends pas où veulent en venir la bonté et l'amour. »

JEAN DOMINIQUE

Une Exposition d'art moderne à Turin en 1902.

C'est sur le sol d'une terre illustre entre toutes et que la gloire artistique consacre au tournant de chaque chemin que tous ceux qui s'intéressent à la rénovation de l'art décoratif pourront voir, pour la première fois, rassemblées au même lieu, les productions des écoles et des artistes qui, les des formules anciennes, travaillent dans le silence des ateliers à nous doter d'un style nouveau et sèment les futures moissons de Beauté.

C'est l'Italie, c'est Turin, sa capitale intellectuelle du Nord, qui prépare pour le prochain printemps cette fête internationale en l'honneur de ce « modern-style » tant décrié par des critiques maladroits, le jugeant sur les copies mallabiles et déformées d'industriels à l'affût de l'exploitation du snobisme et qui auraient pu compromettre, sans la vie qui l'anime, sa merveilleuse efflorescence.

Sous le haut patronage de S. M. le roi d'Italie, sous la présidence de S. A. R. le duc d'Aoste, encouragée par les autorités italiennes, l'Exposition s'annonce comme un gros succès, tant par le nombre des adhésions déjà recueillies que par la valeur d'art des écoles participantes. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, la Norvège, les États-Unis, le Japon y délèguent leurs meilleurs artistes épris de modernité : architectes, décorateurs, orfèvres, ferronniers, sculpteurs, relieurs, brodeurs, artisans experts qui illuminent des reflets de l'art les objets usuels et tous les jours maniés.

La Belgique se devait à elle-même de prendre part à ce rendez-vous international, elle qui figure avec honneur au premier rang des nations qu'inquiète la recherche des formes nouvelles. Grâce à l'initiative de M. Fierens-Gevaert et à celle du comité d'hommes de lettres et d'artistes qu'il a réuni, le concours de notre pays fut décidé et assuré.

Nous pouvons indiquer déjà les grandes lignes du projet et faire pressentir l'importance de notre participation. Dans l'ensemble des bâtiments qu'édifie en ce moment, dans le parc du Valentin, l'architecte Aronco, nous disposons d'un vaste hall dont MM. Horta et Goovaerts ont distribué le plan général en divers compartiments que nous allons, si vous voulez bien, passer en revue.

Cette arcade historiée, là, devant vous, ouvre sa baie sur un double escalier aux parois duquel M. Crespin dispose une sélection de nos meilleures affiches et fait l'histoire de nos écoles d'Art. Cet escalier mène, en le contournant, au salon du Livre dont M. Octave Maus a bien voulu assumer l'organisation. L'ameublement de cette salle est de MM. Goovaerts et Crespin, qui ont confié l'exécution des fauteuils, sièges, table, bibliothèques et vitrine à MM. Dewaele.

D'ici, car le salon du Livre forme estrade, le visiteur jouit d'une vue pour ainsi dire panoramique de l'exposition et découvre en enfilade les divers compartiments.

Voici d'abord de M. Horta, le maître de notre école d'architecture moderne, un salon blanc auquel fait suite une salle à manger conçue dans une note tout à fait originale.

Plus loin, deux chambres d'Hobé se faisant face et dans lesquelles des panneaux décoratifs de M. R. Wytzman synthétisent des sites flamands et wallons. Puis un « studio » Hankar, où

MM. Sneyers et Crespin retracent, par ses œuvres, la carrière trop tôt interrompue de cet admirable précurseur. Vis-à-vis, un salonnet photographique — l'Exposition de Turin aura une annexe importante de photographie — où l'on admirera des reproductions de nos édifices et monuments modernes.

MM. Limbosch-Desneux meublent cet intérieur charmant, tandis que M. Baertsoen groupe dans cet autre une collectivité gantoise qui révélera un mouvement tout à fait intéressant. MM. Morren et Rassenfosse groupent respectivement des collectivités anversoise et liégeoise dans les chambres attenantes.

Enfin, voici dans la grande salle du fond le salon des objets d'art. M. Paul Du Bois a été chargé de recueillir ici les adhésions; elles sont des plus précieuses : Meunier, Van der Stappen, De Rudder, Lemmen, Wolfers, Hoosemans, F. Dubois, Van Strydonck, etc., etc.

Voilà, ou nous nous trompons fort, un ensemble remarquable dont la Belgique aura le droit d'être fière. Et nous ne parlons ici que des promesses formelles; ne voulant pas engager l'avenir, nous ne dirons rien des pourparlers en cours, notamment de certaine exposition d'ivoires, avec des panneaux inédits de M. Jean Delville, qui serait pour l'Italie une véritable révélation.

Le gouvernement de notre pays n'est pas resté insensible, aux efforts du comité belge que préside avec un zèle si communicatif M. Fierens-Gevaert, et sur les instances de S. Exc. M. Cantagalli, ministre d'Italie à Bruxelles, un subside est promis. La direction des Beaux-Arts a compris tout le bien que nous devons retirer de cette confrontation internationale et quel durable souvenir l'exposition laissera dans l'esprit de ceux qui l'auront visitée.

Et maintenant à vos pièces. Prenez vos pinceaux, vos crayons, vos compas et vos rabots et souvenez-vous de l'affiche que Léonardo Bistolfi dessina pour l'exposition de Turin : Dans une prairie en fleurs de jeunes femmes, sveltes et gracieuses, jouent; leurs mains unies, formant la ronde, dénouent dans l'air léger une écharpe de gaze que le caprice de la brise contourne en ces trois lettres : *Art*. Comme la banderole au vent, abandonnez vos esprits à la souveraine inspiration et donnez-nous des œuvres toutes frémissantes de la chaude vie et de l'idéal!

PAUL MUSSCHE

Les Spéculations d'Alfred Jarry.

La *Revue blanche*, depuis le mois de février, publie tous les quinze jours des SPÉCULATIONS signées par Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi* et de *Messaline*. Ces « spéculations » sont des réflexions, des aperçus sur les événements qui se passent au jour le jour. M. Jarry pique ci et là, au hasard des lectures des gazettes. Mais il assaisonne les événements contemporains à une sauce ironique et bouffonne vraiment énorme. C'est le roi des pince-sans-rire! Son comique consiste à pousser les choses à des extrêmes déconcertants, à agrandir la bêtise courante, à narguer, en faisant semblant de l'approuver et d'entrer dans ses vues, l'autorité, qu'elle se présente sous la forme d'un général ou d'un gendarme. Ces chroniques résonnent de joyeux coups de bâtons comme un théâtre de marionnettes!

En voici une :

« On n'a point oublié cette récente et lamentable affaire : à l'autopsie, on trouva la boîte crânienne d'un sergent de ville vide de toute cervelle, mais farcie de vieux journaux. L'opinion publique s'émut et s'étonna de ce qu'elle jugea une macabre mystification. Nous aussi, nous sommes douloureusement ému, mais en aucune façon étonné.

« Nous ne voyons point pourquoi on se serait attendu à découvrir autre chose dans le crâne du sergent de ville que ce qu'on y a en effet trouvé. C'est une des gloires de ce siècle de progrès que la grande diffusion de la feuille imprimée; et, en tout cas, il n'est point douteux que cette denrée s'atteste moins rare que la substance cérébrale. A qui de nous n'est-il pas arrivé infiniment plus souvent de tenir entre les mains un journal vieux ou du jour que même une parcelle de cervelle de sergent de ville? »

Et M. Jarry souhaite qu'on trouve dans tous les crânes des sergents un plan de Paris, un code pénal, un certain nombre de tomes du dictionnaire LA ROUSSE (évidemment!).

Dans ses *Spéculations*, M. Jarry défend l'alcool :

« Quand ne sera-t-il plus besoin de rappeler que les antialcooliques sont des malades en proie à ce poison, l'eau, si dissolvant et corrosif qu'on l'a choisi entre toutes les substances pour les ablutions et lessives, et qu'une goutte versée dans un liquide pur, l'absinthe par exemple, le trouble? »

Une opinion sur les chemins de fer :

« N'est-il pas d'un fou ou d'un désespéré de se laisser bénévolement claquemurer dans des cages roulantes, à la merci de quelqu'un qui n'a d'autre idée que de vous trainer on ne sait où, à toute vitesse, sur des voies compliquées à dessein, de telle sorte qu'elles s'entrecroisent en le plus de points possible? »

Un projet à propos du « piéton » :

« Le piéton court moins de risque que le cycliste ou le chauffeur; il s'expose à une simple chute de sa hauteur et non à une projection hors d'un appareil de vitesse ni au bris de ce précieux appareil; donc, jusqu'au jour où cette folie n'aura point cessé, de laisser circuler des gens à pied, non munis d'autorisation préalable, de plaque indicatrice, frein, grélot, trompe et lanterne, nous aurons à vaincre ce danger public : le piéton écraseur. »

On trouve au cours de ces *Spéculations* une extraordinaire étude sur la suppression du sabre dans l'armée anglaise, sur les sacrifices humains du 14 juillet, sur la revue maritime de Dunkerque, sur la psychologie expérimentale du gendarme, etc.

Nous espérons que la *Revue blanche*, soucieuse d'intéresser et d'amuser le public des lecteurs, réunira ces *Spéculations* en un mirifique volume.

E. D.

LABEUR

Labeur : un titre qui oblige. Et certes ont-ils, depuis trois ans, consciencieusement œuvré, les jeunes artistes qui composent le cénacle nouveau. Octobre ramène leur exposition annuelle, et cette fois on trouve dans celle-ci mieux que des promesses d'avenir.

Il y a tout au moins, parmi les participants, un artiste d'originalité foncière, de talent sûr, qui interprète la nature avec un sentiment personnel et lui donne un caractère saisissant. C'est Alfred Delaunois. Ses envois à la *Libre Esthétique* et aux *Aquarellistes* l'ont mis en vedette. Les études qu'il expose au *Labeur*, au nombre de sept, valent, par l'intensité de l'expression, les compositions plus importantes qu'il exposa précédemment. Il y a entre autres, sur chevalet, un petit pastel représentant, sous un ciel aux nuées tumultueuses, des gerbes de blé, qui résume toute la psychologie de ce peintre recueilli, habile à dégager de l'extériorité des choses les nuances les plus subtiles des sentiments qu'elles suggèrent. M. Delaunois nous paraît devoir prendre promptement, dans l'école belge, l'une des premières places.

Un autre nom nouveau, Henri Ottmann, révèle, dans une tout autre expression d'art, une personnalité naissante. M. Ottmann expose, entre autres, une toile exécutée d'une fenêtre s'ouvrant sur la gare du Luxembourg. Les mouvements en lignes courbes des trains, le déroulement des volutes de fumée ont sollicité l'artiste, qui les a exprimées dans un coloris sobre, harmonieux et clair, d'une belle unité de lumière. La toile, difficile à établir, est bien équilibrée et, n'était une certaine timidité dans l'exécution, on la prendrait pour l'œuvre d'un peintre rompu aux difficultés de l'expression exacte du plein air. Une étude d'enfant, des accessoires (giroflées dans un pot de grès, narcisses, etc.)

révèlent d'ailleurs un tempérament de peintre délicat et d'observateur scrupuleux.

A part ces deux artistes, la plupart des membres du *Labeur* n'échappent malheureusement guère aux influences. Lambeau pèse de tout son poids sur les sculptures de Jules Herbays. On retrouve Gilsoul et Binjé dans les paysages de M. Merckaert. M. Thysebaert chausse les pantoufles (bien usées!) de Struys. M. Grandmoulin s'efforce, mais en vain, d'imiter Meunier. M. Marten Melsen s'est taillé une originalité en combinant, dans ses scènes rustiques, d'ailleurs fort amusantes, les qualités et les défauts réunis de Laermans et de Jacob Smits. M. Baudrenghien côtoie à la fois Minne et Meunier. Il est actuellement plus proche de ce dernier et aussi, semble-t-il, plus maître de sa main, plus soucieux de vérité, de forme châtiée, d'expression de vie. Son *Groupe de hêrcheuses*, sa *Vierge*, tous deux de grandes dimensions, marquent un effort considérable et une volonté tenace. Il y a là l'indice d'un talent prêt à s'épanouir définitivement.

A citer encore le portrait d'un sculpteur, peint d'une main à la fois délicate et ferme par M. Antoine Daens, et celui du président Krüger, gravé à l'eau-forte par M. Carl Werlemann. Mais combien tout cela est sage, rassis, pondéré, d'un doctrinarisme imprévu dans un cercle d'artistes à leurs débuts! Baümer, Cambier, de Bagnies, Madiol, Bosiers, des jeunes gens?... Le symptôme est inquiétant.

Il n'est pas jusqu'à M. Oleffe dont les marines banales ne répondent pas à l'espoir qu'avait fait entrevoir la fougue de ses débuts.

O. M.

LETTE DE LONDRES

L'*International Society of sculptors, painters and gravers*, dont le troisième Salon vient de s'ouvrir avec éclat à Londres, a eu des commencements difficiles. Les deux premières expositions, sises à Knightsbridge en un local assez vaste mais mal situé, furent l'objet de discussions passionnées. Elles opposaient leurs tendances nettement modernistes au sage conservatisme de la Royal Academy et, à l'inverse de toutes les expositions londonniennes, elles ouvraient largement leurs portes aux artistes étrangers.

L'émoi fut grand dans les milieux d'art et l'accueil du public anglais plutôt froid... Puis deux ou trois années se passèrent et voici que l'*International Society* se réveille et s'installe dans les galeries de Piccadilly, — en plein cœur de Londres, cette fois.

Le local, sans être aussi vaste que celui de Knightsbridge, est admirablement aménagé. Ses trois salles, bien éclairées, sont d'aspect séduisant. C'est, enfin, une prise de possession définitive que le public esthète paraît déjà ratifier.

James Mc Neill Wisthler est l'âme de la société nouvelle. Il y est représenté par cinq ou six impressions, grandes comme la main, d'un art subtil et raffiné, et par un pénétrant portrait d'enfant.

William Chase — qui fut, croyons-nous, de la première exposition des *XX*, à Bruxelles — s'affirme, en une exposition très complète, peintre de haute lignée. Des huit ou dix toiles qu'il expose, je tire hors pair le *Ring Toss*, trois fillettes jouant dans un intérieur, d'un arrangement exquis et d'une souplesse d'exécution tout à fait séduisante. De G. Sauter, un portrait de jeune fille qui n'est pas sans analogie avec la *Violoniste* que possède de lui le Musée de Bruxelles. Peinture distinguée, souvent reprise et d'un ragoût curieux en ses jus et ses glacis.

Fort beau, le portrait de Miss Dorothea Steward Taylor, par Maurice Greiffenhagen qu'on regrette de ne pas voir plus complètement représenté.

James Guthrie, l'un des fondateurs de la Société internationale, n'expose pas, mais son ami Lavery est là avec quatre portraits de belle allure et d'exécution virile. Un nom nouveau, B. Priestman, s'impose avec des paysages d'exécution un peu sommaire, mais d'une rare séduction de ton et d'un beau style. Les peintures de W. Nicholson ont le caractère étrange de ses dessins avec un peu moins d'accent, m'a-t-il semblé, et les scènes animées

de M. Morrice montrent de singulières préoccupations d'aspect et de patine.

La participation étrangère est considérable. D'abord, tout un envoi d'impressionnistes français : un Renoir remarquable, deux figures dans un parc, l'une des belles toiles, à coup sûr, de cet artiste. Puis des Monet de la côte bretonne, des Pissarro (*Les Jardins des Tuileries*), des Sisley... Un grand envoi de feu Segantini, dont de curieuses études et de beaux dessins, d'un faire étrangement volontaire, sont à citer.

Parmi nos compatriotes, Delvin se taille un gros succès avec un grand pastel d'allure épique et d'un bel effet. Fernand Khnopff avec sa *Recluse*, Claus avec ses façades ensoleillées, Baertsoen avec un beau dessin et quatre eaux-fortes, et Buysse avec son *Eglise de Wondelghem*, ne sont pas moins remarquables.

Enfin nous notons les noms de Mathys Maris, Bauer, Witsen, von Bartels, Besnard, etc.

La sculpture est peu représentée. Un admirable *Lamineur* de Meunier, un envoi assez important de Van der Stappen et les spirituelles figurines, — dont le portrait équestre de Tolstoï, — du prince Troubetzkoi, sont à signaler.

A.

PETITE CHRONIQUE

On a fait courir le bruit — et plusieurs de nos confrères s'en sont fait l'écho — que la Commission du Musée songeait à reprendre les salles du Musée actuellement affectées aux expositions. Nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien et rassurer les nombreux artistes que cette nouvelle avait inquiétés.

La Commission s'occupe en ce moment de placer les nouvelles acquisitions de l'Etat et trouvera aisément le moyen de tout caser sans empiéter sur les salles réservées aux expositions de cercles, dont nul ne conteste l'importance et l'intérêt.

L'Exposition des Primitifs flamands et l'Art ancien que nous avons annoncée est en bonne voie d'organisation. Elle aura lieu à Bruges, de juin à septembre 1902, sous le haut patronage du roi, la présidence d'honneur de M. A. Beernaert, la présidence de MM. le comte Ch. d'Ursel, gouverneur de la Flandre occidentale, et le comte A. Visart de Bocarmé, bourgmestre de Bruges. Elle réunira notamment bon nombre de Van Eyck et de Memling.

Une Exposition-concours de photographies représentant les monuments historiques de la Flandre occidentale sera annexée à l'Exposition. Seront admis à concourir, outre les reproductions d'édifices anciens (hôtels de ville, halles, beffrois, tours, églises, châteaux, portes de villes, etc.), celles des autels, jubés, stalles, confessionnaux, chaires de vérité, tombeaux, bancs d'œuvre, verrières, cheminées et intérieurs. S'adresser pour renseignements au secrétariat général de l'Exposition, 1, rue Wallonne, Bruges.

LES THÉÂTRES :

Une nouvelle Marguerite, M^{lle} Strassy, élève de M^{me} Armand, a débuté avec succès la semaine dernière à la Monnaie. Elle y a fait apprécier, avec le charme d'un physique élégant, de réelles qualités de cantatrice et de comédienne que l'expérience ne peut manquer de développer et d'affiner.

M^{me} Feltesse-Osombre, qui a fait maintes fois applaudir sa jolie voix dans les concerts, a, de même, été fort bien accueillie dans le rôle d'Elsa.

— Au Parc, la reprise de *Jalouse* est annoncée pour mardi prochain. Le rôle de Lucien Moreuil sera joué par M. Noblet, le créateur de l'œuvre à Paris; celui de Germaine sera interprété par M^{lle} Grimault. Le 7 novembre, première de la *Petite Fonctionnaire*, d'A. Capus.

Les *Jeudis littéraires* seront repris le 14 novembre. En présence de l'affluence des demandes d'abonnement, la direction a créé trois séries de huit matinées.

— C'est M. Darcey, le comique tant apprécié du public bruxellois, qui joue le rôle principal dans *Château historique*, la joyeuse et fine comédie nouvelle de Bisson, que représente en ce moment avec le plus grand succès le théâtre Molière.

On organise à La Haye, sous les auspices de MM. Mesdag et Israëls, une tombola internationale d'objets d'art au profit des femmes et des enfants boers prisonniers dans l'Afrique du Sud.

Les membres du comité sont MM. le D^r de Ridder, président; Jonkheer D^r F. Beelaerts van Blokland, trésorier; Jonkheer D^r C. Van Haeften et S. de Korte, secrétaire.

Le Comité nous prie de transmettre aux artistes belges son vif désir de les voir contribuer, par l'envoi d'une de leurs œuvres, au succès de cette entreprise digne de toute sympathie.

Le siège du Comité est *Molenstraat, 4, La Haye.*

Rappelons que M. Eugène Ysaye ouvrira dimanche prochain, à 2 heures, à l'Alhambra, la saison des grands concerts symphoniques. L'audition qu'il dirigera aura lieu avec le concours du célèbre pianiste F. Busoni. Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2. S'adresser pour tous renseignements à MM. Breitkopf et Haertel.

MM. Charles Delgouffre, pianiste, et Georges Sadler, violoniste, donneront à la Salle Erard, les lundis 11 novembre, 16 décembre et 27 janvier, à 8 heures, trois séances dans lesquelles ils résumeront l'histoire de la Sonate depuis J.-S. Bach et Hændel jusqu'à nos jours.

Les programmes, fort bien composés, font présager une série intéressante d'auditions. Chacune de celles-ci sera précédée d'une courte conférence. Le prix d'abonnement aux trois séances est de 8 francs. L'admission à l'une d'elles est fixée à 3 francs.

M. J. Wieniawski donnera les jeudis 23 janvier, 6 et 20 février 1902, à la Grande Harmonie, trois séances de piano qui seront la continuation de celles de l'hiver passé auxquelles s'intéressa si vivement le monde musical. On s'abonne chez les éditeurs de musique; des billets pour chacune de ces soirées, à un prix plus élevé, seront mis en vente aussitôt après la clôture de l'abonnement.

On nous écrit de Nancy :

Les dix concerts du Conservatoire seront donnés les 10 et 24 novembre, 8 et 22 décembre, 12 et 26 janvier, 9 et 23 février, 9 et 16 mars. M. J. Guy Ropartz, pour faire suite à l'*Histoire de l'Ouverture* qui fut un des points principaux du programme de la précédente saison, se propose d'étudier cette année la *Musique à programme au XIX^e siècle*, en faisant entendre la *Symphonie fantastique* de Berlioz, la *Faust-Symphonie* de Liszt et des poèmes symphoniques de Saint-Saëns, Franck, Duparc, V. d'Indy, R. Strauss, etc. L'histoire de la symphonie classique et romantique en Allemagne comprendra des œuvres de Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Schumann, etc. En outre, comme œuvres avec soli et chœurs, seront montées la *Passion selon saint Jean* de J.-S. Bach et *Rébecca* de César Franck. Enfin un programme consacré à l'audition d'œuvres d'auteurs lorrains réunira les noms de G. Charpentier, Pierné, P. de Bréville, Max d'Ollone, Florent Schmitt, etc.

Parmi les solistes déjà engagés, citons : les pianistes Raoul Pugno et Arthur De Greef, le baryton Daraux, le ténor David, M^{lle} Lumbesso, cantatrice, etc. Le grand violoniste Eugène Ysaye se fera de nouveau entendre à Nancy, mais il a tenu à réserver son concours au concert donné en dehors de l'abonnement, au bénéfice de la caisse de secours de l'orchestre.

Le sans-gêne avec lequel certains journaux remplissent leurs colonnes au moyen de pillages est vraiment extraordinaire. L'*Art moderne* alimente ainsi diverses petites revues étrangères qui démarquent à tous moments ses articles en omettant soigneusement d'indiquer la source de leurs emprunts. Cette semaine encore, le *Journal des Artistes* reproduit la moitié d'un article de M. Jules Destrée paru dans l'*Art moderne* du 28 avril dernier, en bifant avec sérénité la signature de l'auteur. Or, notre collaborateur disait, entre autres, à propos d'un livre d'art, faisant allusion à ses précédentes études : « Je me fais un devoir de le signaler à ceux qui ont bien voulu suivre *les notes que j'ai publiées ici-même...* »

Les ciseaux du journal en question sont bien maladroits.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOVS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CVIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CVIR GAUFFRÉ, REPOVSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIÈRE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE LISLE-ADAM,
VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Musique à succès (L. DE LA LAURENCIE). — L'Exposition Henry De Groux (ANDRÉ FONTAINAS). — Henri de Régner. *Les Amants singuliers* (EUGÈNE DEMOLDER). — Barnum and Bailey (PAUL OTLET). — Hilaria (O. M.). — Exposition internationale des arts décoratifs de Turin 1902. — Memento des Expositions. — La Semaine Artistique. — Petite Chronique.

LA MUSIQUE A SUCCÈS

On a prétendu qu'en musique le succès avait une plus grande importance qu'en littérature, parce qu'il comportait une preuve de vitalité que le manuscrit musical ne possède pas tant qu'il n'est pas répandu dans l'espace sonore. On a dit qu'une œuvre qui n'avait pas fait vibrer les contemporains aurait pu ne pas être. C'est fort possible, mais la question se pose en même temps de savoir si elle aurait dû ne pas être. Tout dépend de l'idéal d'art qu'on envisage; il y a beaucoup de choses possibles qui sont non seulement inutiles, mais encore nuisibles et néfastes.

Est-ce à dire que le succès doit être condamné comme inutile? Assurément non. Aux yeux du philosophe et de l'historien, le succès bien constaté

constitue un témoignage de haute valeur, car il permet de jauger souvent très exactement le goût régnant à une époque déterminée; tandis que l'insuccès ne démontre dans nombre de cas que l'avance d'évolution que certains esprits d'élite ont acquise par rapport à la masse.

Le succès est donc utile; il est même défendable esthétiquement, attendu que le public a le droit d'avoir une esthétique au même titre que les cénacles et les écoles.

Cela posé, que vaut-il au point de vue de l'art proprement dit? Pour un artiste convaincu et croyant, le devoir strict consiste à réaliser, envers et contre tous, le rêve qu'il a conçu au plus profond de lui-même, et on ne contestera point que cette façon de considérer l'art ne soit plus conforme à son rôle sociologique que la jouissance hâtive de l'approbation contemporaine. S'il est vrai que, comme l'a éloquentement affirmé Guyau, l'art constitue une sorte de sacerdoce, le seul but de l'artiste doit tendre à élever le niveau esthétique du public et non pas à se contenter de glaner sur un horizon artistique déjà établi.

Nous croyons donc fermement que, quand bien même un manuscrit musical demeurerait ignoré des contemporains, ce manuscrit garderait par devers lui une certaine valeur en ce sens qu'exhumé ultérieurement, il permettrait de préciser l'apparition, dans l'histoire musicale, de certaines tendances d'origine jusque-là incertaine.

Le gage du succès ne consisterait-il pas dans l'absence de création proprement dite? Les résistances de l'auditeur sont toujours suscitées par quelque innovation, par

l'émergence d'une manière originale, par la mise en œuvre de procédés inédits, en un mot par l'apparition d'un progrès. Tandis que la stagnation, le pétrissage d'un matériel déjà connu et l'arrangement de vieilles formules assurent le succès immédiat à quiconque ne se croit pas appelé à scandaliser l'opinion.

Parmi les musiciens à succès nous ne prendrons que deux exemples, et nous ne les choisirons pas parmi les vivants, ce qui risquerait d'être peu aimable, mais bien parmi les morts. La première moitié du XIX^e siècle fut incontestablement une époque de musique à succès. Elle encensa tout particulièrement deux divinités musicales, Rossini et Meyerbeer, et salua d'applaudissements instantanés leur surgissement au firmament de l'Art.

A quoi faut-il attribuer leur rapide et foudroyante renommée? Peut-être bien à ce fait que tous deux furent médiocrement créateurs, que tous deux utilisèrent ingénieusement ce qu'ils avaient sous la main et, pour tout dire en un mot, que tous deux écrivirent non pour l'art mais pour le public.

Voyons ce qui se passait au moment où Rossini parut sur la scène française. La société se reprenait à vivre et se détournait du classicisme anémié des publications du premier Empire. Déjà s'agitait le mouvement romantique; le sensualisme, développé au siècle précédent par l'école italienne, trouvait un regain de vie dans l'assurance de la paix reconquise. On était tout à Mozart, le plus italianisant des grands maîtres. Que fait Rossini? Il prend le drame lyrique au point où l'a laissé le musicien de Salzbourg; à l'en croire, si Beethoven est un grand musicien, Mozart, lui, est le seul; il va donc imiter son idole, autant que ses moyens le lui permettent; insouciant et peu réfléchi; il ne subira guère la fièvre romantique que dans le choix de ses sujets, qu'il évitera de prendre dans le mythologisme mais qu'il placera, pour ainsi dire, au sein des circonstances actuelles, comme le *Siège de Corinthe* et *Guillaume Tell*. Il n'ignore pas plus le philhellénisme que Massiniello. Techniquement parlant, tout en restant italien et plastique, il travaille dans les idées de Mozart et dans le goût pour les vocalises, avec certaines atténuations qu'il juge nécessaires afin de ne point trop mécontenter le parti franco-gluckiste. De l'esprit, certes, il en a, mais il n'en manque pas non plus dans les *Nozze*; de la verve, il en est richissime, bien entendu, mais parmi ses prédécesseurs italiens et même français, ce n'est point non plus une qualité rare. Tragique, certainement Rossini a su l'être, mais il n'est point pathétique: il ignore le lyrisme parce que la nature l'en éloigne d'une façon absolue; il définirait volontiers l'amour: l'échange de deux fantaisies; la passion demeure pour lui lettre close; lorsqu'il veut s'élever au pathétique, il ne peut se passer du pittoresque, de l'appel au style descriptif, et cela marque bien l'insuffisance de sa personnalité. Il

distribue avec ingéniosité des cabalettes élégantes faciles, comme improvisées, qu'il soutient d'une instrumentation brillante, aussi étoffée que le permet le précédent orchestral de Mozart. Ses fameuses audaces harmoniques des suites de quintes écrites à l'encre rouge, afin que nul n'en ignore, au cours de ses manuscrits, restent des épisodes enchâssés dans des sonorités coutumières, et agissent sur le public comme un piment passager dont l'originalité s'estompe par la prédominance de sensations auxquelles on est accoutumé. Il est avant tout vocal, ainsi que le remarquait très justement Brendel; chez lui tout est calculé pour le chant, mais surtout calculé pour plaire. Rossini organise ses qualités natives, ses qualités de race; il ne dévoile pas du nouveau, et Stendhal peut écrire que sa musique « s'accommode fort bien du bel arrangement du théâtre de Paris » et qu'elle est « faite exprès pour la France ».

Quant à Meyerbeer, il subit plus profondément que Rossini l'influence romantique ambiante et sa personnalité vraiment créatrice diminue en raison directe de la puissance de cette impression. Il constitue le prototype du musicien à succès, parce qu'il prête une oreille attentive à la presse et qu'il se préoccupe avant tout de savoir ce qu'on pense de sa musique.

Meyerbeer ne présente les caractères du créateur ni au point de vue du style musical, ni au point de vue de la réalisation des personnages lyriques. Avant tout, c'est un arrangeur, qui, ainsi que l'a dit M. Choquet, « eut de rares bonheurs de distribution ».

D'après ses apologistes les plus convaincus, comme d'Ortigue, par exemple, il se place au confluent de trois courants artistiques, le courant italien, le courant français et le courant allemand. Dans le premier et le troisième il puise ses formes; dans le second il va chercher les lois d'architecture et l'orientation générale de ses partitions. Cela ne veut pas dire que nous contestions une personnalité quelconque à Meyerbeer; cela signifie seulement qu'il ne conçut pas de type d'art qui lui fût propre, mais qu'il se satisfît de formules de présentation du matériel esthétique alors en vigueur, formules qu'il sut rendre opportunes et facilement assimilables.

Son mérite réside essentiellement à avoir senti ce que la masse du public avait retenu de l'essor romantique: confusion des genres, disparate des styles, culture mosaïque, goût de l'exotique et du pittoresque. Le lyrisme ne se présente à lui, comme à la foule, que par ses dehors extérieurs et plastiques; il ne consiste pas à chanter le Moi de héros typiques, mais bien à revêtir les personnages du drame d'enluminures déclamatoires qui devaient donner le change sur leur réel caractère lyrique. C'est pourquoi il insiste sur le dramatisme violent et raccourci, sur l'emploi des masses et des ensembles qui produisent un effort de grossissement, font du

volume et compensent extérieurement l'absence du développement intérieur. En un mot, l'auteur de *Robert et des Huguenots* voit bien plus le drame par le dehors que par le dedans.

Son style est éminemment hétérogène. Vivant à une époque où le mélange et la fantaisie faisaient la loi en musique, il se plie à la mode. Mendelssohn disait qu'en France on ne composait que des pots-pourris. Meyerbeer n'a pas échappé au reproche du compositeur allemand. A l'Italie il emprunte les airs à vocalises, les cascades sonores, cette *morbidezza* chère aux dilettanti sensualistes, à l'Allemagne des thèmes de *scherzi*, d'andantes qu'il allie avec force chevilles aux *arie* ultramontains. Telle phrase commencée sous une forme germanique s'achève par une conclusion italienne. De plus, ses emprunts décèlent presque tous un aspect de trivialité et de gaucherie. On a fort judicieusement observé que son incapacité à développer les motifs qu'il met en œuvre se relie à la pauvreté de sa production thématique. A l'imitation de Rossini, il module, et il module parce qu'il ne sait pas inventer.

Que s'il rencontre des effets dramatiques, et ses œuvres en montrent de fréquents, ces effets, issus de l'hétérogénéité de son style, ne témoignent guère de la couleur personnelle qu'auraient acquise des éléments disparates s'ils avaient été triturés par un tempérament plus puissant. Ils se juxtaposent, en effet, et ne s'apparentent pas entre eux par un lien mystérieux que révèlent toujours les enfantements de l'artiste créateur.

Les personnages musicaux de Meyerbeer, dont l'existence ne saurait être niée, sont de modèle banal et quelque peu vulgaire. Son diable, dans *Robert*, est un diable à tout faire; psychologiquement parlant il est parfaitement défini et peut se qualifier un « caractère musical », mais il réalise justement l'idée que se faisait le public du temps de ce caractère spécial. Le compositeur n'a point imposé son type à lui; il a simplement mis en valeur le type tout formé par avance dans l'esprit de ses auditeurs.

De ce qui précède nous pouvons conclure que le succès musical exige plutôt des facultés d'adaptation et de combinaison que des facultés de création. Il s'agit de tâter les qualités et les défauts de son public et de tâcher d'utiliser les unes et les autres. L'élite qui dédaigne cette prudente reconnaissance du terrain du combat, et qui dans sa fière indépendance va chercher à travers les champs de l'avenir des émotions vraiment nouvelles et l'exhaussement du cœur risque fort d'être méconnue et de subir l'indifférence contemporaine. Que lui importe si, en ce faisant, elle reste fidèle aux devoirs les plus nobles de l'artiste. La sagesse antique n'avait elle pas formulé l'axiome : *Ars longa, vita brevis*?

L. DE LA LAURENCIE

L'ART MODERNE a la bonne fortune de compter à dater de ce jour au nombre de ses collaborateurs M. ANDRÉ FONTAINAS, que ses articles sur les Salons et expositions de Paris, publiés par le Mercure de France, ont classé parmi les critiques les plus avisés et les mieux renseignés.

Comme écrivain, M. FONTAINAS a fait paraître une série de poèmes d'un sentiment délicat et d'une forme châtiée: Le Sang des fleurs, Les Vergers illusoire, Nuits d'Épiphanie, Les Estuaires d'ombre, Crépuscules, Le Jardin des Iles claires. Il est, en outre, l'auteur d'un roman : L'Ornement de la solitude, et de la traduction française du curieux et paradoxal ouvrage de Thomas de Quincey : De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts, récemment édité par le Mercure de France.

L'Exposition Henry De Groux.

Dans la galerie Georges Petit ont été, durant dix jours, réunies une soixantaine d'œuvres d'Henry De Groux. Si l'affluence des visiteurs n'a pas été grande, si la vogue ne s'est point encore affirmée, l'exposition du moins aura servi à établir, de définitive façon, aux yeux des fervents de l'art, des artistes et des critiques (en est-il de judicieux?) la signification, la valeur réelle des recherches et des efforts du peintre. Tout ce qui précédemment, dans les toiles isolées, paraissait parfois dû à de l'inexpérience, ce qu'on prenait pour du tâtonnement un peu maladroit, quand l'œuvre est réunie s'atténue et disparaît. Tout a été combiné, calculé, voulu par De Groux en vue d'un but déterminé. Le hasard n'a pas lieu dans ce qu'il fait.

Depuis cette *Récolte de pommes de terre* qui fut le sursaut d'une des premières expositions des XX, comme on peut s'en souvenir, depuis ce mystérieux *Saint-Colomban*, profond et doux comme une tapisserie vieille, — et je me rappelle aussi un merveilleux portrait de Max Waller à sa table de travail, — jusqu'aux œuvres les plus récentes, ces grands portraits décoratifs, ces étranges épisodes de la *Divine Comédie*, Henry De Groux n'a pas changé. Sa personnalité rare s'est affirmée le premier jour. Il ne s'est jamais fourvoyé, il n'a pas même tâtonné ni hésité, si se développer logiquement en vue d'une expression totale de sa nature propre, originale, réelle doit-être, comme je le pense, l'unique souci qu'on puisse avoir.

Qu'est-ce que Henry De Groux? Est-il un classique? est-il un prisonnier des routines enseignées? est-il un absolu révolutionnaire qui délibérément rejette les normes établies par cela seul qu'elles sont des normes? est-il un impressionniste? est-il halluciné par les procédés de peinture rénovée, va-t-il systématiquement aux pratiques de la division des couleurs? Il ne serait pas malaisé de soutenir chacune de ces hypothèses devant tel ou tel coin de son œuvre. En vérité, Henry De Groux ne se soucie guère des querelles d'écoles. Il n'appartient à aucune et il les a toutes en horreur. Nul homme plus que lui ne se tient à l'écart des groupements; il ne se cherche qu'en lui-même et n'emprunte à nul autre ses moyens d'expression.

Sans doute, sa résolution s'est affirmée, sa vision assurée, sa main s'est assouplie. Ce qu'il concevait confusément s'est fait plus

net et plus mûr. Il domine à présent ce qui l'étourdissait de fièvre naguère.

Sa première manière a eu, si l'on veut, son aboutissement en cet étonnant *Christ aux outrages* dont nous revoyons ici, avec la même émotion, une grande réplique. Ce Christ offert aux poings, aux invectives de la foule tumultueusement ruée, tandis que restent impassibles les gardes, ce Christ est là, humilié et triste jusqu'à la mort, ce Christ qui est un de nous, ce Christ humain et semblable à quiconque dans la foule, ce Christ ni plus grand ni plus beau, ni souriant ni extatique, ce Christ nullement divin, et qu'eût compris Grünewald, c'est la voix sincère de la révélation et de la révolte résignée, qui est, si l'on veut, quelque chose comme une transposition légendaire du si réel *Ennemi du peuple*, d'Ibsen. Mais surtout ce qui frappe, c'est dans le tohu-bohu apparent de la composition, la maîtrise vraie de l'ordonnance par quoi tout se subordonne, se lie, se résume à la figure essentielle du pur outrage, c'est l'unité sévère dans le mouvement.

Longtemps, presque seule, ce fut la préoccupation de De Groux. Il imaginait les épisodes épiques, les agitations héroïques, les grandes masses entraînées et débordantes comme soumises à la domination d'un mobile unique, comme provoquées ou motivées par le prestige affreux, hostile ou non, d'une figure, d'une figure de l'histoire ou des mythes, d'une figure dont se trouble à jamais l'indolence des mémoires humaines, d'une figure gigantesque et pourtant toute petite, si semblable à toutes, si simplement mortelle et humaine, si pareille à d'autres figures.

Dans la série napoléonienne, on ne saurait trouver le héros grandi par l'illusion révoltée d'un Rude ou d'un Hugo, ni le héros bourgeois de Béranger. On voit chez De Groux un Bonaparte humain, un Napoléon entraîné lui-même par son destin, exalté par le triomphe et déprimé par le désastre. Voici le général superbe et jeune en qui la Révolution a mis sa foi ; il monte fièrement son superbe cheval à longue crinière en ce paysage dominateur qu'un couchant fauve déjà traverse du sursaut de ses menaces ; voici le retour de Russie où l'empereur déchu, ployé sur sa bête blémie, n'est plus qu'un des mornes fuyards de la longue pleine de neige ; et le voici à Sainte-Hélène, au bord de la mer sur qui, au ciel accablé de rouges lueurs, passe le lent vol des aigles, songeur et muet, la bouche amère et les yeux las. Nulle part il n'est, pour De Groux, l'incarnation héroïque d'un haut vouloir : ses triomphes il les subit comme il ne peut échapper à ses défaites.

Seulement, là est l'importance significative de l'œuvre, en lui, vers lui tendent la fièvre et les préoccupations des hommes, encore qu'il ne soit lui-même, comme eux tous, qu'un homme. C'est un envoyé inconscient du destin ; il est le jouet des hasards qu'il personifie et dont il dépend plus encore que ne dépend de lui-même la foule.

Il conviendrait de connaître la série entière qu'a inspiré à De Groux une lecture enthousiaste de la *Divine Comédie* pour en dégager un sens sans doute aussi volontaire et analogue. Le sujet s'y prête mieux que nul autre peut-être, mais, dans la présente exposition, les morceaux différents d'une même série sont dispersés si mal à propos, un si grand nombre d'ailleurs restent absents, que l'on ne peut, sans une témérité excessive, en prétendre retrouver le vrai sens.

Ce qui demeure et s'affirme, c'est la variété inépuisable des ressources de l'imagination de l'artiste qui, sans se permettre une seule fois de s'éloigner du divin texte florentin, a su en réaliser la

représentation d'une manière souvent inattendue et toujours nouvelle, soit qu'il fasse apparaître, aux yeux des deux poètes, comme issu d'un site de rochers farouches, « en un lieu ouvert lumineux et haut », dont il a la rudesse et la rigide froideur, César, « tout armé de ses yeux d'épervier », ou la porte sinistre de Dité, ou le vol effrayant du monstre ailé, la Mer de poix, la Pluie de feu ou, enfin, un printanier hallier du purgatoire, « au-dessus de la divine Basterne, sous un voile blanc, couronnée d'olivier, une Dame, revêtue d'un vert manteau et d'une robe couleur de flamme vive ».

Le tissu du pastel, le réseau touffu de la touche est partout chez Henry De Groux puissant et précis. Des flammes se détachent, ondulent, ouvrent l'effarouchement de leurs splendeurs ignées ; des bleus chatoient, profonds et soyeux, des jaunes clairs et pénétrants s'illuminent de fêtes. Et c'est un prestigieux mélange à l'aide des couleurs obscures ou des blancs dont personne ne se sert d'une façon si diverse, si fréquente et si harmonieuse, une fusion de matières qui fermentent, un enlacement chaud de la couleur.

La *Dame en rouge*, ce portrait grandiose et si gracieusement mûr de femme en robe d'apparat, de dentelles et de brocart sous cet estival chapeau, assise songeuse, se compose ainsi de touches minimes amoureusement rapprochées, au loin sans rien qui s'y heurte ni qui en décompose le magistral aspect.

Quelques sûres et brillantes lithographies complètent l'admirable ensemble de cette exposition qui classe enfin De Groux parmi les plus sûrs peintres, et les plus grands, à son rang.

ANDRÉ FONTAINAS

HENRI DE RÉGNIER

Les Amants singuliers (1).

Voici un livre charmant contenant trois contes d'une rare élégance. C'est la *Femme de marbre*, un récit de couleur florentine, le *Rival*, une histoire de vieille aristocratie française, et la *Courte Vie de Balthazar Aldramin, Vénitien*. Le livre est plein d'amour, de passion et de jalousie. Comme l'auteur le fait remarquer dans sa préface, le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Coregone, du flanc de Balthazar Aldramin et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de la Thomassière. Dans chaque conte la jalousie aiguise les passions, et vraiment on pourrait dire que ce délicieux bouquin est le manuel du parfait jaloux. En effet, ne voyons-nous pas deux amis s'entre-tuer devant la statue de marbre de la belle Giulietta, que tous les deux aimèrent et qu'un seul, l'heureux Alberto, avait possédée ? Et voyez donc ce raffinement de la jalousie : « Giulietta s'avancait vers nous. La lune s'était levée, grasse et jaune. On entendait une musique lointaine. Giulietta se plaça auprès d'Alberto. Il lui prit la main dans l'une des siennes et porta l'autre sur la gorge découverte de sa maîtresse. Il en caressa le contour et en soupesa la rondeur, de sa paume tendue ; puis, entre ses doigts écartés, il laissa saillir, comme le châton d'une bague, la pointe charnelle et délicate du sein mollement presse. Alberto m'observait en dessous. Il m'épiait. Je pense que, si j'avais montré le moindre signe de désir, il m'eût tué. »

Ce tableau a le charme d'un chaud et mystérieux Titien. Mais voici d'autres jaloux : le vieux sénateur vénitien Baldipiero, qui, pour réveiller et ranimer ses sens, livre, dans une chambre noire, la belle inconnue qu'il a fait enlever à son jeune ami Aldramin et écoute à la porte, la rage au cœur, les soupirs et les luttes amoureuses du rival qu'il s'impose. Voici le petit M. d'Aiguisty, qui demande en vain la main de M^{lle} de la Thomassière et trépigne de colère dans le vieux carrosse qui constitue le dernier

(1) Paris, *Mercur de France*.

luxe de sa maison. Et enfin voici M. de Valenglin, lequel est jaloux de Jésus-Christ lui-même ! En effet, Jésus n'a-t-il pas enlevé, pour en faire une religieuse, la fiancée de ce gentilhomme ? Et Jésus apparaît à la jeune fille en des visions, souriant, plein de grâce et de bonté, tel que M. de Valenglin, qui est pourtant bien fait de sa personne, ne pourrait apparaître lui-même ? Aussi M. de Valenglin se montre-t-il furieux contre le Sauveur ; et lisez ce qu'il osa un jour, devant l'image du Christ : « Son cheval galopait lourdement, car c'était une forte bête. Tout à coup, elle s'arrêta. M. de Valenglin leva les yeux. L'Ennemi était devant lui. C'était le calvaire que M^{me} de la Thomassière avait fait élever au carrefour des Gisquets. Un reste de jour semblait animer l'image d'une vie naturelle. On n'en distinguait plus le détail et la couleur et l'on ne voyait que le geste des bras ouverts et étendus comme pour étreindre. M. de Valenglin eut un éblouissement et faillit tomber. La haine le mordit au cœur de sa dent aigüe. Il n'aperçut ni la couronne d'épines, ni les plaies, ni les clous. Il ne vit du Dieu qu'un torse d'homme. C'était Lui, l'Ennemi, le Rival. Et M. de Valenglin assura sa botte à l'étrier, redressa sa haute taille et, de son gant de cuir brodé, enfonçant son chapeau sur sa perruque, hautain, dur et dédaigneux, passa outre, sans saluer. »

Les trois contes sont écrits dans cette langue exquisement française, sûre d'elle-même, élégamment imagée, joliment tournée comme les marquises adorables de l'ancien temps : le style de M. de Régnier ! Le dernier conte se passe à Venise : « J'étais un jour, ô Lorenzo, sur le quai des Schiavoni, avec ma maîtresse, la signora Balbi, qui aime à rester au soleil parce qu'elle est blonde et que ses cheveux y prennent des reflets d'un or qu'elle supposait devoir me plaire : elle ne négligeait rien qui pût m'attacher à sa beauté. » Ce conte se passe dans un délicieux décor à la Canaletto où les reflets des palais roses, aux rosaces de marbre, se mêlent dans les canaux coupés par les gondoles ; des mascarades débouchent des ruelles. Les personnages sont descendus des tableaux de Longhi et de ces deux toiles exquises, signées Francesco Guardi, où l'on voit des seigneurs dans le parloir d'un couvent de nonnes, goûtant des sucreries et buvant des sorbets, et où des personnages fantastiques, au visage caché sous des « loupes » blancs, évoluent d'une manière presque hoffmanesque dans des salles de jeu dorées par le bruit des sequins.

EUGÈNE DEMOLDER

BARNUM AND BAILEY

Un cirque, un simple cirque de champ de foire vient de révolutionner toute la Belgique. En moins de trois semaines plus d'un demi-million de personnes seront accourues sous ses tentes et elles auront versé un gros million de francs dans ses coffres-roulottes... Les gens de la haute, ceux de la basse, ceux de la moyenne, tous ont voulu voir, satisfaire la curiosité allumée par une réclame monstre

Flandre et Wallonie se sont mobilisées. On a vu des trains spéciaux organisés pour s'y rendre, des délégations officielles de militaires assister à ses déplacements, des altesses s'intéresser à ses installations. Même on a pu voir des prêtres, non pas un, non pas deux, mais des douzaines de prêtres sortir de leur réserve habituelle et prendre place, en soutane, parmi les autres spectateurs.

Barnum, c'est Barnum qui a soufflé ce vent de folie. Il a hypnotisé le libre arbitre des volontaires, il a électrisé la torpeur des indifférents, il a dérangé l'heure traditionnelle de milliers de repas !

C'est que, pour la foule, Barnum est le symbole vivant et populaire de cette Amérique dont les merveilleuses histoires font paraître bien peu intéressants les prodiges de la mythologie et de l'épopée dont le récit poétisa notre enfance. L'Amérique, terre débordante de sève et de jeunesse, pays d'audace et d'activité, où chaque jour réalise plus complètement l'impossible. L'Amérique ! Superpeuple qui cherche à vivre d'une vie plus haute, plus puissante, plus humaine, en maîtrisant les forces naturelles et en

se créant un monde tout nouveau conforme à l'idéal qu'il se fait de son existence.

Certes, ce ne sont pas seulement des gymnasiarques, des chevaux, des clowns, des éléphants, des phénomènes humains qu'offre en spectacle l'exhibition le « Greatest show of the World ». C'est surtout son extraordinaire organisation. Pendant deux heures de représentation, équivalent à trente heures dans quelque autre cirque connu, on y joue simultanément, et au coup de cloche, sur trois pistes et sur deux scènes ; des centaines d'hommes, de bêtes, d'accessoires vont, viennent, s'entrecroisent, multiplient leurs mouvements dans la vaste arène improvisée. Et pas le plus petit accroc. Un automate aux mille rouages, tel apparaît ce cirque, mais un automate dont les mécaniques sont de libres volontés, d'intelligents vouloirs, des « Brain-Workers ». Audace, précision, habileté, sang-froid, aisance, ponctualité, rapidité : Admirables ! admirables !

Et pendant que l'on assiste à la succession de tous ces exercices, sans doute déjà exhibés chez Schumann, chez Renz, à l'Hippodrome et aux autres Olympias, mais jamais vus si nombreux à la fois, si variés, si tournoyants pour les yeux et étourdissants pour la tête, l'on songe que ces grandes tentes sous lesquelles quinze mille personnes sont rangées à l'aise, que ces voitures au nombre de plus de deux cents, que ces grands trains où logent huit cents artistes, employés et ouvriers, l'on songe que tout cela vient du pays où s'élaborent les grandes mécaniques sociales de demain. Là-bas, le génie de la technique a fait siennes les choses de l'organisation des sociétés ; il a cherché de nouvelles combinaisons pour mieux harmoniser les efforts des hommes, pour accroître leur rendement, pour répondre aux formidables accroissements de la population. Là-bas, c'est le pays des trusts et de Carneggie, le pays qui hier se plaisait à étonner le monde en donnant l'*imperium* du fer et de l'acier à une organisation géante qui dispose d'un capital de 5 milliards et d'une armée de cent mille travailleurs !

Dans ce cirque, c'est bien la même conception servie par la puissance du capital, de l'audace et de l'ingéniosité. Mais ce sont les tours de force et les anomalies humaines que l'on a « trustés » ici. Certes, comme *amalgamateurs*, Barnum et Bailey valent bien Pierpont-Morgan. Comme lui, ils ont besoin du monde entier pour s'épanouir. Leur usine acrobatique est trop vaste pour le marché national américain des plaisirs et des amusements. Outillée pour fournir journalièrement la production nécessaire à la consommation de vingt-cinq mille personnes, c'est le marché universel qu'il lui faut conquérir : l'exportation, voire la colonisation deviennent des nécessités.

... Voilà que les lois transformatrices de la sociologie et de l'économie s'emparent de la matière des cirques et des champs de foire. Voilà, corrélativement, que les vastes organisations productrices d'activité humaine réalisent une forme d'art et dégagent des aspects de beauté que goûte déjà notre esthétique en formation.

PAUL OTLET

HILARIA ⁽¹⁾

M. Félix Weingartner, l'éminent chef d'orchestre allemand, n'est connu à Bruxelles comme compositeur que par le poème symphonique qu'il fit exécuter il y a deux ans aux concerts Ysaye ⁽²⁾ et dans lequel il décrit, en trois épisodes, la destinée tragique du roi Lear, sa fuite dans les steppes et le touchant amour de Cordelia qui lui demeure fidèle dans la folie et dans la mort.

Ce qu'on ignore généralement, c'est que l'auteur du *Roi Lear* a écrit des *Lieder* charmants dans lesquels s'affirme une personnalité qui n'est pas sans analogie avec celle de Richard Strauss mais qui ne peut être confondue avec celle-ci. Il a, notamment, publié il y a quelques années un recueil de six mélodies intitulé *Hilaria*, dans lequel il commente avec un sentiment délicat mêlé

(1) *Hilaria, Sechs heitere Lieder mit Klavierbegleitung*, von FÉLIX WEINGARTNER. Berlin, Adolf Fürstner.

(2) 19 mars 1899. V. l'*Art moderne*, 1899, p. 102.

d'une pointe d'humour de jolis poèmes de Robert Hamerling, de G.-F. Gruppe, de J. Sturm et d'Ada Christen. Les uns, *Die Priemeln, Ein Traum, Im Walde*, sont purement lyriques. Les autres constituent de petites scènes spirituelles et ironiques d'un tour original et neuf. Les *Frühlingsgespenster*, qui peignent l'irruption nocturne de bourdonnants hannetons, annonceurs du printemps, dans le rayonnement d'une calme lampe d'étude, ont une forme imprévue, joyeuse et narquoise, tout à fait divertissante. La *Poste dans la forêt* fait moduler inexorablement en *fa majeur* la fanfare d'un cornet de postillon, tandis que la mélodie et son accompagnement se développent en *ré bémol*, ce qui produit un effet pittoresque et curieux. Enfin, le *Dialogue des deux oies*, l'une blanche, l'autre grise, a la gravité comique de la *Ballade des gros dindons* de Chabrier.

Souhaitons que ces petits récits musicaux, vraiment parfaits dans leur forme concise, trouvent un traducteur qui les fasse entrer dans le répertoire vocal français.

O. M.

Exposition internationale des arts décoratifs de Turin 1902.

Nous avons omis dans notre dernier numéro de mentionner MM. F. Khnopff et G. Systemans parmi les organisateurs du compartiment belge à l'Exposition internationale des arts décoratifs modernes de Turin (1902). M. F. Khnopff, heureusement guéri du mal qui, l'été dernier, avait donné des inquiétudes à ses amis, a promis non seulement d'exposer ses œuvres d'art appliqué, mais aussi d'aider activement le comité dans ses travaux. Nul concours n'est plus précieux que celui de l'excellent artiste. Notre confrère M. G. Systemans, 57, rue du Congrès, a bien voulu se charger d'une tâche délicate entre toutes : celle d'assurer la bonne organisation administrative de l'exposition belge. Les intéressés sont priés de s'adresser à lui pour les questions de transports, assurances, manutentions, représentation commerciale, etc. Le président du comité belge a reçu de bonnes nouvelles des collectivités provinciales, rassemblées à Gand par M. Baertsoen et à Liège par le sculpteur Rulot en remplacement de M. Rassenfosse empêché. Nous rappelons qu'on peut s'adresser pour tous renseignements à M. Paul Mussche, secrétaire, 26, rue Faider.

Memento des Expositions.

ANGERS. — *Société des Amis des Arts* (par invitations). 30 novembre 1901-février 1902. Gratuité de transport en France. Délai d'envoi : 5 novembre. Renseignements : *Président de la Société, Angers*.

BRUGES. Cercle artistique. 1^{er} décembre 1901-février 1902. Délais : notices, 15 novembre ; œuvres : 15-20 novembre. Trois œuvres au plus par exposant, sauf invitation spéciale de la Commission. Gratuité de transport. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, président du Cercle artistique, Bruges*.

FLORENCE. — Exposition internationale de la *Società delle Belle Arti*, 10 décembre-6 janvier 1902. — I. Dessins à la plume ou au crayon, aquarelles, originaux pour cartes postales ; II. Cartes postales originales ; III. Eventails originaux ; IV. Eventails artistiques anciens, de toutes les époques.

Il sera délivré les prix suivants : I. Un prix de 100 francs pour les dessins ou les aquarelles destinés à être reproduits en cartes postales ; II. Un prix de 2,000 francs pour une série de quatre aquarelles ou dessins reproduisant les *Quatre Saisons* ; III. Un prix de 200 francs pour une série de cinq dessins ou aquarelles représentant les *Cinq Sens* ; IV. Un prix de 100 francs pour un dessin ou aquarelle destinée à être reproduite en carte postale et représentant la *Résurrection*.

Les œuvres doivent être envoyées, du 1^{er} au 15 novembre, à la Société des Beaux-Arts (Florence, 1, via del Campidoglio), qui

enverra le programme détaillé à toute personne qui en fera la demande.

MONACO. — X^e exposition internationale des Beaux-Arts (par invitations). Janvier-avril 1902. Maxima : tableaux, largeur 1^m,40 ; sculptures, 100 kilogs. Commission sur les ventes : 10 %. Envois : 15 novembre-1^{er} décembre. Dépôt à Paris : M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : *M. J.-A. Mouton, secrétaire général, Monaco*.

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 1^{er} avril-1^{er} novembre 1902. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles*.

La Semaine Artistique.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. Exposition L. Magne.

Dimanche. 2 h. Concert Ysaye (Alhambra).

Lundi. 8 h. Soirée Ysaye-Busoni (Cercle artistique).

Mardi. 8 h. 1/2. Conférence E. Closson (Erard).

Mercredi. 8 h. 1/2. Concert Wilford (Erard).

Judi. 2 h. Ouverture de l'Exposition de M^{lle} M.-A. Marcotte et de M. E. Farasyn (Cercle artistique).

Samedi. 2 h. Ouverture de l'Exposition du *Sillon* (Musée moderne).

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, à l'Alhambra, premier concert de la Société symphonique, sous la direction de M. Ysaye, avec le concours de M. F. Busoni.

Le cercle *Le Sillon* ouvrira samedi prochain son huitième Salon annuel au Musée moderne.

C'est vers le 15 novembre que s'ouvrira rue du Grand Cerf la Galerie J. et A. Leroy frères. Cette galerie sera inaugurée par l'exposition d'une centaine de tableaux prêtés par les collectionneurs du pays. Ces tableaux, peu connus pour la plupart, seront choisis parmi les toiles de marque des peintres belges et français décédés. Une entrée sera perçue au profit d'œuvres de bienfaisance.

Les artistes belges sont de plus en plus appréciés à l'étranger. L'Allemagne, notamment, leur fait un accueil des plus flatteurs. C'est ainsi qu'à Berlin, la galerie Keller et Reiner, analogue à l'*Art nouveau* de Paris, dans laquelle, l'an dernier, MM. Van Rysselberghe et Khnopff firent une exposition collective de leurs œuvres, s'ouvrira, jeudi prochain, à un groupe de peintres et de sculpteurs belges, parmi lesquels MM. Ch. Samuel, G.-M. Stevens, etc.

Cette exposition sera suivie immédiatement du Salon Paul Du Bois-Georges Lemmen que nous avons annoncé.

À Hambourg, le Musée des Arts décoratifs a ouvert la semaine dernière une exposition exclusivement consacrée aux œuvres de MM. C. Meunier, Ch. Van der Stappen, V. Rousseau, J. De Rudder, Ph. Wolfers et de M^{me} H. De Rudder.

La Hollande se prépare à collaborer de son mieux à la manifestation d'art nouveau qu'organise pour le printemps prochain la ville de Turin. Le comité est constitué comme suit : Jonkheer Ernest Van Loon, président ; membres : MM. Von Saher, directeur de l'École d'art industriel à Haarlem, K. Sluyterman, architecte, et Ph. Zilcken, artiste peintre et graveur.

C'est M. H. Stacquet qui, à l'unanimité des voix, a été nommé président de la *Société des Aquarellistes* en remplacement de feu A. De Vriendt.

Le Salon annuel de la Société s'ouvrira le 7 décembre prochain au Musée de Bruxelles.

M. Louis Samain, l'auteur du *Nègre dévoré par les chiens*, le

groupe de l'avenue Louise, vient de mourir à Ixelles, âgé de soixante ans. Né à Nivelles, il séjourna dans sa jeunesse en Italie comme prix de Rome et en rapporta la *Transtévérine* qui figure au musée de Bruxelles. Parmi ses œuvres principales figurent, en outre, la statue de Tinctoris, qui décore une place de Nivelles, et la *Thémis* qui couronne le palais de justice de Dinant.

Notre collaborateur JEAN DOMINIQUE fera paraître dans quelques jours un volume de vers : *L'Ombre des roses*, orné de lettrines, de culs-de-lampe et d'une couverture par M. THÉO VAN RYSELBERGHE. Ce volume, imprimé par l'*Auxiliaire bibliographique*, inaugurerà une collection nouvelle dite « du Cyclamen ».

La distribution des prix aux lauréats du Conservatoire est fixée à dimanche prochain, à 1 h. 1/2. Une seconde audition d'élèves lauréats aura lieu le dimanche 17 novembre, à 2 heures.

Le premier concert du *Quatuor vocal et instrumental* fondé par M. Wilford aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Erard. Le programme réunit les noms de quelques compositeurs de l'École française d'aujourd'hui : Saint-Saëns, Ch. Bordes, Ch. Koechlin, Alex. Béon, B. Godard, Boëlmann, L. Moreau et E. Chausson, dont on exécutera le concert pour piano, violon et quatuor à cordes.

La deuxième séance, fixée au 4 décembre, sera consacrée à la musique viennoise.

Une distraction.

Un ami arrivé de Paris nous raconte l'amusante anecdote que voici. Un jeune peintre de beaucoup de talent mais, de sa nature, plutôt distrait, ouvrit dernièrement dans une des principales galeries de Paris une exposition de ses œuvres. L'inauguration devait, selon la mode nouvelle, se faire le soir, par invitations, en grand tra-la-la. Dès huit heures, la salle resplendissait d'un éclairage électrique digne de M. Giorno lui-même. Le personnel, cravaté de blanc, était à son poste. Le jeune peintre arpenta fiévreusement le local, impatient de savourer les appréciations du public. Une demi-heure se passe, une heure, une heure et demie. Personne n'arrive. A dix heures, nul visiteur n'avait franchi le seuil de l'exposition. A dix heures et demie, le propriétaire de la galerie, M...., mettons Grand, fort surpris, propose à l'artiste d'arrêter les frais, lorsque celui-ci se frappe tout à coup le front : « Je sais pourquoi il ne vient personne, s'écrie-t-il. J'ai oublié de mettre à la poste le paquet d'invitations que j'avais préparées ! »

Les représentations du théâtre de Bayreuth pour l'été prochain viennent d'être fixées.

Parsifal en aura sept, le 23 et le 31 juillet, les 5, 7, 8, 11 et 20 août, dernière journée de la série.

Le *Ring* aura deux séries de quatre journées chacune : du 23 au 28 juillet et du 14 au 17 août.

Les représentations commenceront par le *Vaisseau fantôme*, qui sera donné le 22 juillet, le 1^{er} août, le 4, le 12 et le 19 août.

La délivrance des billets commencera le 1^{er} mars.

Théâtre de province :

Monsieur le directeur, le cygne est complètement abimé... Il ne pourra jamais marcher ce soir...

— Eh bien ! Lohengrin n'aura qu'à venir à la nage sur la scène.

Vient de paraître chez M. ALOYS MAIER,

Éditeur à Fulda :

FRAU HOLDE

Cantate dramatique pour soli, chœur mixte et orchestre (ou piano),
poème de RUD. BAUMBACH,
musique d'ALBERT THIERFELDER (op. 20).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DECORATIVES.

LE METAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAÏENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Constantin MEUNIER.

ŒUVRES DE : MALLARMÉ, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

VERHAEREN, MAETERLINCK, etc.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons.

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Modèles de Constantin Meunier (EUGÈNE DEMOLDER). — Un nouveau Manuel de Littérature française (GEORGES RENCY) — Le Concert Ysaye (HENRY LESBROUSSART). — Au Cercle artistique. Audition d'œuvres de J.-S. Bach (O. M.). — Expositions (O. M.). — Théâtre Molière *Château historique* (O. M.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

Les Modèles de Constantin Meunier.

C'est le pays industriel de Liège et la région minière du Hainaut qui ont fourni à Meunier les sombres modèles de sa statuaire et les sinistres décors de sa peinture renouvelée.

Ces provinces belges offrent d'ailleurs un des plus étranges et des plus effroyables spectacles qui se puissent contempler. Le pays, il y a un siècle, scintillait idyllique, bosselé de collines boisées, coupé de champs, de vergers, de prairies. La Meuse, la Sambre et leurs affluents y coulaient entre des coteaux fleuris, parmi les villages aux doux noms de Wallonie. Ça et là, au fond de vallées vertes, s'élevaient des abbayes. Le ciel paraissait riant, le feuillage poussait frais. C'était vrai-

ment une terre d'églogue, une patrie pour des poètes virgiliens; elle s'éclairait du sourire des hameaux blancs éparpillés dans les plaines, enfouis dans des plis de terrain parmi des haies d'aubépine et de sureau.

Mais, un jour, cette bucolique se vit bouleversée. Ce verdoyant poème de la Nature fut brûlé et noirci par des flammes et des fumées sorties de la terre, et il n'en reste plus, ci et là, sauvées du cataclysme, que quelques pages champêtres : une abbaye en ruines, romantiquement assise au fond d'une gorge; un village groupant sur un coteau ses pignons blanchis à la chaux, ses tuiles rouges et son clocher, ses arbres aux têtes rondes et ses jardins; un moulin de gaie chanson battant l'eau d'un étang de sa grande roue en bois moussu — toutes ces choses qui sont comme des oasis de fraîcheur rustique dans une infernale contrée.

Car, sous les champs et les bois, sous les localités wallonnes, gisaient de grandes nappes de charbon qu'on se mit un jour à exploiter. On fora le sol, on explora ses entrailles, on viola ses secrets, on lui arracha ses trésors séculaires. Le Hainaut porta à ses flancs de vastes blessures noires, des plaies béantes. La spéculation s'empara de lui. Les vautours de l'industrie, avides, chassèrent bientôt les tourterelles de ses bosquets. Et les champs de Prèles, de Châtelineau, du Borinage, de Seraing, sont devenus, comme l'a dit Camille Lemonnier, « la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth ». Le ciel, jadis vierge au-dessus d'un pays de moissonneurs et de forestiers, est tourmenté par des cheminées énormes, qui se dressent comme des centaines de clochers et de tours

aux horizons : elles crachent des flammes ou vomissent des flots de fumée, à travers lesquels le soleil paraît souvent ténébreux. Toute la province devint pareille à une immense forge de géants, brûlée aux foudres d'un travail dantesque. Sur des fonds désolés, des laminoirs découpent leurs ossatures apocalyptiques, des charbonnages profilent leurs spectres, immenses et bizarres. Du paysage, embrasé par les fournaies, s'élèvent les « terris », aux schistes métalliques, formés, dirait-on, par la lave d'un Vésuve ; plus loin, une chaudière gigantesque, un gazomètre s'élèvent, tels des donjons, et sur un escarpement de cette région minée et bosselée, un « coron » cramponne ses maisonnettes couvertes de tuiles rouges, lavées de chaux, bleue ou jaunâtre, et salies par les suies qui planent dans l'atmosphère. Des verreries s'allument ; des hauts fourneaux, des laminoirs forment des cités d'usines — comme des succursales de l'enfer, comme des géhennes modernes, dans l'épouvante tumultueuse et trépidante de ce vaste pays industriel.

Un peuple nouveau surgit de ce milieu étrange — un peuple formidable et sombre, qu'on dirait vêtu de charbon et de fumée, qui paraît posséder une âme de ténèbre, et que de grands feux de colère, aux jours de révolte, éclairent avec des soudainetés de coups de grisou. Un peuple de mineurs, de verriers, de lamineurs, de puddleurs — une armée noire, en lutte, au milieu des flammes, dans le vacarme des fabriques avec la terre et les métaux. Plèbe moderne, sortie des puits des charbonnages, envolée des sinistres cuffats, née du fourneau des verreries, engendrée, dirait-on, par les puissantes machines mêmes dont elle fournit les esclaves haletants !

Jusqu'à ces temps, les artistes ne s'étaient guère préoccupés des humbles. Les gothiques en ont fait des figures de saints, de martyrs, d'ermites ; ils ne compatissent pas à leurs misères : ils exaltent la foi des pauvres et les voient à travers leur propre mysticisme. — Qu'importait la souffrance, alors ? Elle menait au Paradis, et la chair, méprisée, se vouait aux mortifications. D'autre part, si Teniers a peint des rustres, c'est pour en animer de joyeuses kermesses ou de tréulents cabarets ; il les regarde en seigneur de villagé, qu'amuse les danses grotesques des manants et ne prétend les voir que godaillant, sous des bérets verts ou vermillon, en des vestes marron ou roses, vidant des pots de grès, coupant des tranches de lard et épanchant comiquement leur trop-plein au coin des mesures. Frantz Hals, parmi les loqueteux, a choisi les visages les plus épanouis et les plus sympathiques à la santé charnelle de ses pâtes : un petit pêcheur de crevettes, hâlé et faraud, ivre du grand air salin des dunes, l'œil clair et gai, une fille luronne et bien portante, à la gorge appétissante, aux joues sanguines. Velasquez nous a laissé des mendiants superbes comme des rois, riant de posséder, en

guise d'écus, des gouttes de soleil sur leurs nippes, et Watteau nous lègue des bergers qui sont des marquis déguisés pour une exquise mascarade ; les rubans bleus flottent au bout des houlettes, et c'est aux près de Cythère qu'on mène les brebis, au son des flûtes et des madrigaux.

Pierre Breughel a peint beaucoup de pauvres. Ce sont des drilles estropiés, des culs-de-jatte hideux, des aveugles, des éclopés, vraies limaces humaines ! Dans son œuvre fourmille toute une cour des miracles brabançonne. En certaines toiles — ainsi dans la *Parabole des Aveugles*, ce pur chef-d'œuvre que possède le Musée du Louvre — la rusticité s'élève à un apogée psychique de douleur et de fatalité et l'on pressent que l'artiste a peint ces misérables le cœur serré : mais généralement les béquillards et les loqueteux dardent des regards drôles, qui paraissent se moquer de leurs guenilles et de leurs infirmités et qui s'arrêtent comiquement sur quelque boudin rôtissant au grill, ou qui se perdent dans le fond d'un pot.

Parmi les artistes d'antan, les frères Le Nain ont fait pressentir, en leur manière âpre et dure, d'une conscience mélancolique et laborieuse, un peu de la souffrance des paysans ; ils ont découvert en ceux-ci une psychologie plus profonde que celle qui servait de motif pittoresque à des ripailles, à des ducasses, à des disputes de cabaret, ou qui était prétexte à de savoureuses et réveillées trouvailles de couleur ou à des pastorales enrubannées.

Enfin, il y a Rembrandt, le génie d'or et de tendresse qui est descendu, sa torche magique à la main, au fond du cœur de l'homme ; il a éclairé la misère et la douleur ; sa lumière, comme la parole d'un Christ, a sublimé les parias et les déshérités.

Mais notre époque surtout a attiré l'Art vers les humbles avec la compassion sympathique qu'ont apportée Millet et Meunier.

Millet est un des premiers qui ait fait sonner cet Angelus des pauvres et des méprisés et qui les ait abordés avec des mains de pitié. Les courants d'altruisme qui passent, par nos temps bouleversés, à travers les âmes, devaient produire de tels artistes, qui en donnent les expressions sentimentales. Nos années, où le peuple se tord et se révolte, au milieu de ses souffrances, et pousse, au ciel des siècles, de terrifiantes clameurs qui y resteront à jamais frémissantes, devaient attirer vers la grande plèbe douloureuse la ferveur de pareils esprits.

Courbet a fait les *Casseurs de pierres*, mais instigué surtout par sa foi réaliste ; Millet a jeté plus d'âme à son œuvre. Au lieu de l'idylle et de la bucolique, il a fait surgir des champs une grave mélancolie. Meunier s'est évidemment inspiré de Millet, mais peut-être, — si l'on peut dire qu'un de ces beaux artistes soit plus grand que l'autre ! — a-t-il été moins un *conteur* que le doux

poète des plaines de Chailly et de Barbizon, et a-t-il insufflé à son art plus d'épopée plastique.

L'ouvrier, dans l'œuvre de Meunier, est comme un engrenage vivant de l'énorme labeur d'airain dont les bâtiments sombres, sous les cheminées pareilles à des mâts gigantesques, vibrent ainsi que les ponts trépidants des steamers. C'est un outil, de chair et de muscles, de cet arsenal, érigé dans un pays ténébreux, et qui allume, la nuit, mille gueules de flammes et des millions d'yeux en feu.

Le prolétaire de Meunier a le front étroit et bas, la cervelle écrasée comme par une calotte de fer. Dans les fumées rouges, il profile sa face bronzée par les feux. Sa mâchoire est bestiale, osseuse, son œil enfoncé dans l'orbite. Son torse maigre, aux côtes en relief, solidement musclé par le travail, est drainé par les suées. Les biceps saillent en vigueur. Sous la blouse qui se colle aux carcasses, on devine des ossatures solides de gailards rompus aux labours rudes, incessants, qui ploient les corps, assouplissent la machine humaine, mais courbaturent, mangent les chairs, tarissent la moelle des os, brisent les plus robustes et dessèchent les poitrines aux atmosphères brûlantes des hauts fourneaux, aux sombreurs poussiéreuses des galeries. Ce n'est pas sans danger pour l'échine que ces vaillants portent des cuves emplies de métal en fusion, s'engouffrent en des veines de charbon, ramassent, à lourdes tenailles, la fonte qui étincelle, ballonnent, en soufflant dans les tubes, le verre fondu, attisent des foyers éclatants ou arrosent de jets d'eau l'acier coulant des gerbes ignées !

Ces miséreux aux visages de brutes passives troués d'yeux étonnés au jour, comme les yeux des oiseaux nocturnes, ne les dirait-on pas pétris de la même matière que ces immensités noires où se perdent leurs obscures existences ? On croirait qu'ils sont enfantés par ces machines puissantes qui se font un jouet de leurs vies, et autour desquelles ils triment et grouillent.

Ainsi Meunier a glorifié le Prolétaire actuel, en le caractérisant à la fois humble et énergique. Il a fait sentir la malédiction qui oppresse la plèbe, la résignation de l'ouvrier, la souffrance des masses. Dans tous ses mineurs et ses puddleurs, on devine l'esclave. Mais à ces esclaves il imprime la beauté des gladiateurs. Ses figures, quoiqu'y passe un grand frisson de mélancolie et de pitié, sont comme celles de médailles frappées pour célébrer la Force. On ignore si elles sont des symboles de la Douleur ou de la Vaillance, si elles expriment la Soumission ou la Révolte (1).

EUGÈNE DEMOLDER

(1) Cette étude fait partie de celles que groupera le volume nouveau : *Trois Contemporains*, dont l'éditeur E. Deman annonce la très prochaine publication.

Nous publierons dans notre prochain numéro le texte du discours prononcé la semaine passée par M. VINCENT D'INDY à la réouverture de la SCOLA CANTORUM.

Un nouveau Manuel de Littérature française (1).

Il existe un tas de manuels de littérature, dont le meilleur ne vaut pas grand-chose. Tous sont bourrés d'idées fausses et de notions inutiles. La lecture en est aussi indigeste que pénible. Et, désespérant d'en trouver un qui rende vraiment des services aux élèves, les bons professeurs de français ont pris le parti de n'en inscrire aucun au programme.

Malheureusement, ce manque d'un livre aide-mémoire rend leur tâche plus difficile et leur fait perdre beaucoup de temps. Ils se voient forcés de dicter en classe des définitions et des commentaires, nécessaires aux jeunes gens qui se préparent aux examens de l'école militaire ou des administrations. Sans aucun doute, ils verraient avec soulagement paraître un ouvrage qui les débarrasserait de toute cette besogne matérielle. Ils pourraient alors se consacrer tout entiers à la lecture expliquée des auteurs.

Je crois bien que M. Daxhelet leur apporte enfin ce manuel modèle. Littérateur lui-même, et littérateur distingué, jeune, ardent et enthousiaste, écrivant une langue colorée et précise à la fois, il lui était possible de réussir là où tant d'autres ont échoué. Son instinct de styliste soutenant son expérience de pédagogue, il a produit une œuvre hautement remarquable, pleine d'idées neuves et justes. Naturellement, la matière de son livre n'est pas différente de celle des livres similaires. Il faut bien, puisque les programmes l'exigent, qu'on s'arrête longuement aux figures et aux genres, à la nomenclature des œuvres et des hommes. Mais il a eu le mérite de réduire tout cela à la plus simple expression possible et de réserver sa verve et son temps pour des sujets plus dignes et surtout plus utiles.

Tout d'abord, il réagit contre la détestable manie qui recommande aux enfants de se servir de clichés puisés dans les maîtres. Au contraire, il demande qu'on se montre original autant qu'on le peut, par la recherche du mot, de l'image, du trait pittoresque et nouveau. Il note, avec un sens subtil des nuances, la transformation profonde qu'a subie la façon d'écrire des modernes : le veut dire la transposition des sensations, inconnue des anciens. Les modernes, par exemple, comparent la sensation auditive à la sensation visuelle et vice-versa. Ainsi Zola compare la musique d'une valse aux mouvements de la couleuvre.

Son étude de la phrase française est très complète et très intéressante. Il nous en montre l'évolution.

Les modernes ont rompu avec l'habitude qui modelait la phrase selon la formule cicéronienne. Ils la modèlent actuellement, suivant en cela, sans s'en douter peut-être, l'exemple de Saint-Simon, selon l'ordre des impressions. Le mouvement qui atteint, avec Daudet, son apogée, décline et se meurt en la personnalité confuse de Mallarmé.

Il donne en passant une chiquenaude au vers libre — qui, entre

(1) *Manuel de Littérature française*, par ARTHUR DAXHELET, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Bruges. — Bruxelles, Leblégué et C^{ie}.

parenthèse, paraît pour l'instant bien malade — et entame l'histoire littéraire. Ici, il faut louer sans mesure son impartialité et sa largeur de vues. Il cite les plus récents, les plus modernes des novateurs, jusqu'à Charles Guérin et Francis Jammes, jusqu'aux chansonniers du Chat noir et aux derniers des romanciers symbolistes.

Pour la première fois, nous voyons nos compatriotes figurer nombreux dans un ouvrage de ce genre. Notre mouvement littéraire y tient une place proportionnée à son importance.

Dans le chapitre consacré à la poésie épique, il donne un résumé complet et suffisant de l'histoire de l'épopée française. L'élève qui l'aura lu n'ignorera plus l'existence de ces savoureux poèmes naïfs que chantaient nos pères durant la nuit féconde du moyen-âge. Il s'arrête aussi à l'histoire du drame avant Corneille et poursuit l'étude du genre dramatique jusqu'au théâtre libre d'Antoine. Il renseigne sur l'opérette. Il discute les drames à thèse et prouve qu'ils sont frappés d'une tare fondamentale : cette thèse elle-même qui met les personnages au service du parti-pris et les arrache à la vie.

Enfin, il expose une théorie de la description qu'il veut sobre, justifiée, animée, claire et surtout en relief, différente de ces descriptions superfétatoires et embrouillées que l'on nous fait admirer dans Fénelon. Ah ! la grotte de Calypso !

Voilà, au cours d'une revue rapide, ce qui m'a le plus frappé dans ce beau livre. Si l'usage, comme il faut l'espérer, s'en généralise dans les écoles et dans les familles, M. Daxhelet aura fait beaucoup pour le perfectionnement du goût des générations montantes. Mais il aura surtout rendu à la littérature l'inappréciable service de ruiner dans l'esprit des professeurs et des élèves les mauvais manuels, œuvres de méchants écrivains, qui propagent aujourd'hui, sans rencontrer d'obstacle, leur néfaste et détestable enseignement.

GEORGES RENCY

LE CONCERT YSAÏE

Le premier concert de la saison. Charme subtil de se retrouver face à face avec la seule harmonie orchestrale, la langue musicale, sans la matérialité du décor, sans les limites du langage parlé. La salle et les physionomies familières forment le cadre de ces fêtes intimes, cadre trop semblable depuis plusieurs années pour que l'attention s'y égare. Le cœur et la pensée sont tout à la beauté sonore !

Deux symphonies ouvraient la séance : l'une, d'un jeune, élève d'hier, probablement maître demain ; l'autre, « symphonie avec piano », le Concerto en *mi bémol* de Beethoven.

Dans une existence consacrée à la musique, c'est une grosse étape que la première symphonie. L'œuvre est souvent conçue à l'âge où l'âme créatrice porte encore les traces d'un enseignement parfois trop impérieux, à l'heure où l'idée musicale ne se libère qu'avec peine du façonnement des formules d'école. La personnalité flotte au milieu des influences des grands maîtres opiniâtement et respectueusement étudiés. Le jeune compositeur n'ayant pas encore parlé la grande voix de l'orchestre, croit qu'il a beaucoup à dire, et quitte avec de trop visibles regrets les pensées que sa plume développe. Aussi le public a-t-il éprouvé autant de surprise que de plaisir à ne relever dans l'œuvre de

M. Rasse aucune de ces tares qui marquent fréquemment les débuts dans le genre le plus noble de la musique pure.

Car, n'en déplaise à l'auteur, sa Symphonie est une Symphonie. Il adopte l'étiquette de « symphonie-poème » ; logiquement et artistiquement cette alliance de mots ne signifie rien. L'auteur a également rédigé une note, pourquoi ? Mode haïssable, illogique, intrusion inutile de banale littérature, alors que la musique, idéalisation du sentiment, sait si fièrement s'en passer ! Chantez une belle œuvre sincère, où le cœur batte, où les Jarmes coulent, et nous sentirons ce que vous voulez nous faire sentir, sans devoir épeler toutes vos plus explicatives « notes de l'auteur » !

Heureusement que la musique de M. Rasse est belle. Sa Symphonie est bien venue. A côté de quelques passages où la virtuosité orchestrale parle plus que l'idée, elle offre de réelles beautés. Cette œuvre jeune est déjà réfléchie. Pourtant, elle se porte bien, elle a sa carrure franche, elle est sincèrement écrite dans un but de beauté et non d'effet. J'aime moins la *scherzo*, qui paraît plutôt une étude d'instrumentation. La trame perd de sa limpidité. Le sentiment s'y éparpille. Mais le prologue sévère et mesuré, mais le finale sont des pages qui dénotent un caractère. Il y a, dans la troisième partie, un développement en *crescendo* sur quatre notes, toniques et dominantes, qui est vraiment d'un souffle sûr, qui s'élève avec une pure grandeur. Combien radieuse a dû être, pour le jeune auteur, cette minute d'enthousiasme de toute la salle tournée vers son émotion heureuse ! De combien d'années de travail, peut-être de déboires, a-t-elle dû le payer !

Busoni, le roi des pianistes, a abandonné le roi des pianos. Idée malencontreuse. L'instrument qu'il adopte à présent n'est pas dépourvu de charme, d'une jolie qualité de son. Mais il faut à sa poigne une autre puissance ! Chacun de ses *forte* nous a causé cette impression de malaise que procure une lutte entre adversaires inégaux. Et, vraiment, le piano succombait trop souvent.

Busoni a toujours suscité notre grande admiration, et dimanche, aussi bien que lundi, nous avons éprouvé à de fréquentes reprises la séduction de sa noblesse, son autorité, sa conscience précise. Pourtant il nous a paru que l'artiste traverse une crise. Cet homme travaille trop. Il ressort de son jeu, de son attitude, de ses attaques une telle contention morale et nerveuse, que l'impression d'art se nuance d'une sensation de souffrance. L'énergie de l'exécution est puisée tout autant dans une nervosité exacerbée que dans la puissante conviction d'un sentiment artistique. L'autorité, qualité qui distinguait entre tous ce pianiste de race, devient laborieuse, partant moins effective. Je me rappelle son récital de janvier 1899, où il exécuta, dans la salle de la Grande-Harmonie, la dernière sonate de Beethoven. Busoni était en pleine et calme possession de ses moyens ; et je conserve le souvenir d'avoir contemplé la communion presque absolue — tout public, tout monde ambiant annulés — d'une pensée géniale révélée par un interprète digne d'elle. Je n'ai plus retrouvé aussi pure cette haute sensation. Le *rondo* du Concerto manquait d'abandon, de gaieté et même, peut-être, d'expression. Je crois qu'il faut « rire » ce rondo, avec plus d'exubérance, et aussi avec plus de caresses et un jeu moins strict. Busoni, exécutant, donne l'impression d'un crucifiement. Je crois qu'il vaudrait mieux réaliser celle de l'oiseau qui chante. Et puis, pourquoi nous laisser cette ravalante tristesse d'entendre dix doigts doués pour l'expression artistique se tordre aux acrobaties de choses comme ce Concerto de Liszt et cette Étude de Rubinstein ?

Le programme de la matinée comportait également un prélude de Max Schillings à la phrase aisée et expressive dans un moule banal, et l'étourdissante fantaisie orchestrale de Paul Dukas, *L'Apprenti sorcier*.

HENRY LESBROUSSART

AU CERCLE ARTISTIQUE

Audition d'œuvres de J.-S. Bach,

La musique de chambre s'est assise cette année sur des bases solides. Grâce à l'initiative du *Cercle artistique*, où souffle décidément un vent nouveau, l'inauguration des séances intimes a pris une ampleur, une importance et un caractère inusités. Au programme, le seul nom de Jean-Sébastien Bach. Comme interprètes, le roi des pianistes (1) et l'empereur des violonistes.... « Est-ce un prince? — Ce sont deux princes! »

On devine l'attrait qu'offrait un concert dans lequel Ysaye et Busoni, isolément ou réunis, firent revivre, avec leur conscience d'artistes et les ressources multiples de leur admirable talent, l'âme chantante du maître qui domine tous les âges de la musique. Aussi l'auditoire, exceptionnellement nombreux, a-t-il manifesté avec exubérance son enthousiasme en acclamant les virtuoses et en exigeant d'eux des *bis* que l'un et l'autre ont généreusement accordés, M. Ysaye en exécutant après le Concerto en *mi*, qu'il joua avec une autorité superbe, les deux premiers mouvements de la Sonate en *ré* mineur pour violon seul; M. Busoni, en terminant la soirée, après le Concerto en *ré* mineur, par le *Prélude et Fugue en ré* majeur pour orgue transcrits par lui, œuvre dans l'interprétation de laquelle il avait, à la répétition générale du concert de la Société symphonique, affirmé son extraordinaire maîtrise et sa facilité à surmonter toutes les difficultés techniques. La variété de timbres qu'il obtient d'un Bechstein rebelle est tout à fait déconcertante.

Le public, tout à fait emballé, eût écouté jusqu'au lendemain.

Sans doute y a-t-il dans cet engouement subit, de la part d'une partie de l'auditoire tout au moins, quelque quovadisme. Il est difficile d'admettre que l'austérité de Bach enflamme à ce point de braves gens qui, naguère encore, n'aimaient guère à être distraits de l'aimable sentimentalité de Mendelssohn, du romantisme de Chopin et des séductions ethnographiques de Grieg. Mais l'expérience a démontré qu'on peut attendre du public bruxellois, même pour les compositions les plus hautes de la littérature musicale, une attention soutenue; et le succès qui a accueilli la séance inaugurale du Cercle montre à la direction la voie dans laquelle il lui est désormais permis de s'engager.

« Quand il s'agit de Bach, disait Ysaye dans la salle d'accord, on a quelque peine à s'y mettre. Mais lorsqu'on a commencé à en jouer, on ne peut plus s'arrêter... » De fait, jamais il ne fut plus en verve, plus sûr de son archet, plus émouvant dans son interprétation à la fois classique et passionnée. Le point culminant de cette séance mémorable fut l'*Adagio* du Concerto en *mi*, dans lequel les violoncelles et les violons en sourdine du petit orchestre que dirigeait Théo Ysaye donnèrent avec une cloquence contenue la réplique au récit magistral du soliste. Et ce fut une joyeuse surprise aussi que de voir Ysaye prendre place, aussitôt après, dans l'orchestre, pour accompagner Busoni, donnant ainsi une preuve de modestie dont les grands virtuoses ne sont pas toujours prodigues.

O. M.

Nous n'avons pu assister au concert donné par le Quatuor instrumental sous la direction de M. A. Wilford. On nous dit que le programme, consacré à l'École française moderne, a été fort bien interprété, et que les deux mouvements (*Sicilienne* et *Final*) du Concerto d'E. Chausson ont été particulièrement appréciés de l'auditoire.

(1) Déjà nommé.

EXPOSITIONS

En même temps que la saison musicale s'ouvrait, la semaine dernière, au Cercle artistique, celle des expositions. Et, galamment, c'est à une femme que la commission a offert la primeur de ses cimaises.

M^{lle} M.-A. Marcotte orne celles-ci d'une série de tableaux et d'études qui expriment, dans une note claire, l'impression joyeuse des serres dans lesquelles s'épanouissent, en touffes multicolores, les azalées et les chrysanthèmes. Si le sujet choisi est joli et bien approprié à la légèreté d'un pinceau féminin, l'interprétation ne manque ni de charme ni de souplesse. M^{lle} Marcotte a une vision juste, le sentiment de l'harmonie, du goût dans la mise en page, toutes qualités qui ne s'acquièrent point et décèlent une nature d'artiste. Elle se dégage peu à peu de l'influence de Claus qui pesait naguère sur elle et affirme une personnalité naissante. Ce qui lui manque encore, le caractère expressif du dessin, la rigoureuse observation des valeurs, la concentration des sensations à éveiller, elle le trouvera sans doute dans l'étude persévérante de la nature. Son exposition montre qu'elle ne redoute ni le travail ni les difficultés. Je n'en veux d'autre exemple que la symphonie en blanc majeur à laquelle sert de prétexte l'exécution, très voulue, d'un bouquet de fiancée.

L'artiste montre moins d'aptitudes pour les scènes d'intérieur, dans lesquelles elle abandonne de façon inattendue et malheureuse toute fraîcheur de coloris. Son diptyque *La Naissance et la Mort*, sa toile *Chez les pauvres*, exposés l'un et l'autre aux Salons de Paris, sont d'une banalité d'expression que ne rachète aucun mérite pictural. L'art de M^{lle} Marcotte semble destiné à célébrer la grâce, la gaieté et la vie et s'accommode mal du drame humain auquel il tente de se hausser.

Une douzaine de toiles de M. Farasyn accompagnent en sourdine l'envoi de M^{lle} Marcotte. Figures, paysages, marines, intérieurs, études d'animaux, le peintre anversoïis s'essaie dans tous les genres, mais n'apporte dans la réalisation d'aucun d'eux une recherche ni une note personnelle. Sa peinture est lourde, triviale et dénuée d'intérêt. Elle trahit un homme de métier, sans plus.

O. M.

THÉÂTRE MOLIÈRE

Château historique, par MM. BISSON et BERR DE TURIQUE.

Elle est vraiment très amusante la comédie-vaudeville qui attire en ce moment la foule au théâtre Molière après avoir diverti, durant cent quatre-vingts soirées consécutives, les habitués de l'Odéon. Vaudeville par le côté plaisant de l'intrigue, la légèreté de la trame, la superficialité des caractères; comédie par de jolis traits d'observation, des détails délicats, des dialogues finement écrits. Le deuxième acte est, tout entier, d'excellent théâtre, presque classique par la forme malgré le ton moderne des personnages et les allusions transparentes à telle personnalité contemporaine: il n'est pas difficile de restituer au romancier psychologue Paul Coudret son nom véritable, et dès lors se justifie la passion littéraire qu'il a inspirée à Marguerite, à Chloé, à Geneviève, gracieuses snobinettes que les auteurs ont pu croquer d'après nature dans les « salons où l'on cause ». Mais Marguerite a un mari qui souhaite ardemment voir sa femme moins éprise de son poète préféré et plus empressée à accepter et à lui rendre les caresses qu'il ne demande qu'à lui prodiguer... Un ami se fera passer pour le maître et se chargera, par la grossièreté de ses attitudes et le libertinage de ses propos, de renverser l'idole de son piédestal. La scène où Claude Barrois, qu'on prend pour l'illustre romancier Coudret, se vautre dans les fauteuils, se vante d'avoir monnayé la correspondance sentimentale de sa maîtresse, sort les paradoxes les plus effrontés et apparaît comme un parfait goujat, est d'un comique intense. Mais tout en jouant son rôle, il s'éprend à son tour, et pour de bon, de la jeune Geneviève. La

situation devient difficile, car il ne veut pas qu'elle le juge tel qu'il semble être. Sa goujaterie feinte se tempère, dès que la jeune fille paraît, d'atténuations telles que le mari s'inquiète de ne point voir le pseudo psychologue désabuser assez radicalement la pauvre Marguerite. Il y a là un double jeu, adroitement conduit avec tact et avec mesure, qui mène, à travers quelques complications où le vaudeville reprend le dessus, au dénouement attendu : Marguerite, désabusée, tombe dans les bras de son mari, après l'avoir, à son tour, quelque peu mystifié, et Claude Barrois épouse Geneviève à la satisfaction générale.

Pourquoi *Château historique*? Tout simplement parce que la scène se passe dans une ancienne demeure de Jean-Jacques Rousseau, que son propriétaire actuel, Paul Coudret, a donnée en location à la famille Colombin, la famille où le célèbre romancier exerce littérairement ses ravages.

La pièce est jouée avec bonne humeur et avec sobriété par la troupe du théâtre Molière, dans laquelle se distinguent particulièrement MM. Darcey, Derouilhe et Dorais, M^{mes} Marsa, Fleurie et Norbert.

Nous parlerons dimanche prochain de la *Petite Fonctionnaire* d'Alfred Capus, qui vient d'obtenir au théâtre du Parc un retentissant succès et sera jouée jusqu'à la fin du mois.

La Semaine Artistique

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. *Le Sillon*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition M.-A. Marcolte-E. Farasyn.

Dimanche. 1 h. 1/2. Distribution des prix au Conservatoire.

Lundi. 8 h. Première séance Delgouffre-Sadler (Erard).

Mardi. 8 h. 1/2. Première séance de la Section d'Art : J.-S. Bach (Maison du Peuple). — 8 h. 1/2. Conférence E. Closson (Erard).

Judi. 2 h. 1/2. Première matinée littéraire : A. DAUDET (théâtre du Parc). — 8 h. Représentation du Jeune Barreau : *La Robe blanche*, *l'Article 330* (théâtre des Variétés)

Samedi, 2 h. Exposition de M^{me} Lacroix (Rubens Club). — 8 h. *Le Vertige* (théâtre Molière).

PETITE CHRONIQUE

LES THÉÂTRES :

M. Van Rooy, le célèbre baryton de Bayreuth, est engagé à la Monnaie pour deux représentations fixées aux 26 novembre et 6 décembre. M. Van Rooy chantera le rôle de Wotan dans la *Walkyrie*. L'œuvre sera interprétée en allemand. La direction est en pourparlers avec M^{mes} Mottl et Bréma pour les rôles de Siegmund et de Fricka. M. Imbart de la Tour chantera Siegmund, M^{me} Litvinne, Brunnhilde.

La reprise de *Werther* aura lieu jeudi prochain; celle de *Tannhäuser*, samedi; *Louise* passera dans le courant de la semaine prochaine, puis *Iphigénie en Tauride*, dont M. Gevaert dirige en ce moment les répétitions. On travaille en même temps le *Crépuscule des dieux*, qui sera prêt au commencement de décembre.

MM. Kufferath et Guide monteront ensuite *Othello*, dans lequel le rôle de Yago sera chanté par M. Albers, et *Gwendoline*.

La direction a également reçu, ainsi que nous l'avons annoncé, la partition de M. Albert Dupuis, *Jean Michel*, dont le livret a été remis à M. Georges Garnir pour y apporter certaines modifications jugées indispensables.

Le Parc inaugurera jeudi prochain ses matinées littéraires. La première sera consacrée à Alphonse Daudet. Conférencier : M. Dupont, de l'Odéon. La troupe du Parc jouera le *Frère aîné* et la *Dernière Idole*. Dimanche prochain, matinée extraordinaire

organisée par M. Ch. Baret. Au programme : *La Main gauche*, 1807 et *l'Anglais tel qu'on le parle*.

Au théâtre Molière, samedi prochain, première représentation du *Vertige*, comédie en trois actes, par Michel Provins.

L'Alcazar a engagé pour dix représentations M^{lle} Berthe Cerny, qui jouera à partir du 23 courant les *Amants de Sazy*, la nouvelle comédie de M. Romain Coolus.

Une exposition d'œuvres de feu Godefroid Guffens aura lieu du 18 au 27 novembre au Cercle artistique de Bruxelles. Elle réunira l'ensemble des dernières copies exécutées par l'artiste, en Italie, d'après les fresques de Giotto, de J. Avanzo, d'A. del Castagno, de Benozzo Gozzoli, de Bellini, de Cosimo Tura, de Mantegna, de Botticelli, de Ghirlandajo, de V. Carpaccio, d'A. da Forlì, et les esquisses de quelques-unes des peintures murales de M. Guffens.

Une vente de tableaux destinée à faire grand bruit dans le monde des amateurs aura lieu à Anvers dans le courant du mois de mai 1902. Il s'agit de la mise aux enchères de la collection, si réputée, de feu M. Edmond Huybrechts.

Cette vente sera dirigée par M. E. Le Roy, de Paris, et MM. J. et A. Leroy frères.

Le prochain concert Ysaye aura lieu le dimanche 1^{er} décembre avec le concours de M. Anton Van Rooy, le célèbre baryton du théâtre de Bayreuth et de Covent-Garden. M. Léon Van Hout, professeur à notre Conservatoire, participera également à ce concert, dont nous publierons prochainement le programme.

Une bonne nouvelle pour les amateurs de musique : le *Cercle artistique* vient de s'entendre avec le célèbre Quatuor Joachim pour une séance classique qui sera donnée à la fin de décembre. Au programme : trois quatuors de Beethoven.

La prochaine séance de la Section d'art aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle Blanche de la Maison du Peuple. Conférence par M. Charles Vanden Borren sur *Jean-Sébastien Bach*, suivie d'une audition d'œuvres du maître.

M^{me} Emma Birner, cantatrice, donnera les lundis 2 et 16 décembre 1901 et le vendredi 17 janvier 1902, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, trois concerts historiques du chant.

Le premier concert, donné avec le concours de M. César Thompson, sera consacré à l'audition d'œuvres classiques de maîtres italiens, allemands et français de 1600 à 1798 (pour le chant : airs d'opéras, d'oratorios, d'église, cantates à une voix, canzone, ariettes).

Le deuxième concert, donné avec le concours du quatuor Schörg, sera consacré à l'audition d'œuvres de l'époque classique et romantique de 1800 à 1850 (virtuosité, opéra et lieder).

Le troisième concert, donné avec le concours de M^{me} Clotilde Kleeberg (M^{me} Ch. Samuel) comprendra un programme d'œuvres modernes des écoles française, allemande, belge, russe, danoise, suédoise, tchèque, polonaise, italienne et formera pour le chant un cycle de lieder modernes.

Le prix d'abonnement aux trois séances est de 15 francs pour les places numérotées, de 12 francs pour les autres. S'adresser à M^{me} E. Birner, rue de l'Amazone, 28, Bruxelles. Des billets à 6, 5 et 3 francs seront mis en vente, à partir du 21 courant, par MM. Breitkopf et Härtel pour chacune des auditions.

Le prochain concours de Rome est réservé aux architectes. Il est ouvert aux artistes belges âgés de moins de trente ans. Les épreuves commenceront à Anvers le 12 mai 1902. Le concours d'admission aura lieu en janvier.

MM. Jaspard et A. Zimmer donneront à Liège mercredi prochain, à 8 h. 1/2, la première séance de l'« Histoire de la Sonate ».

Au programme : Gade, Raff et Rubinstein.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8° et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1° *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2° *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3° *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4° *L'Horlogerie ;*
- 5° *La Marqueterie et la Tabletterie ;*
- 6° *La Maroquinerie ; 7° La Céramique ;*
- 8° *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9° *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

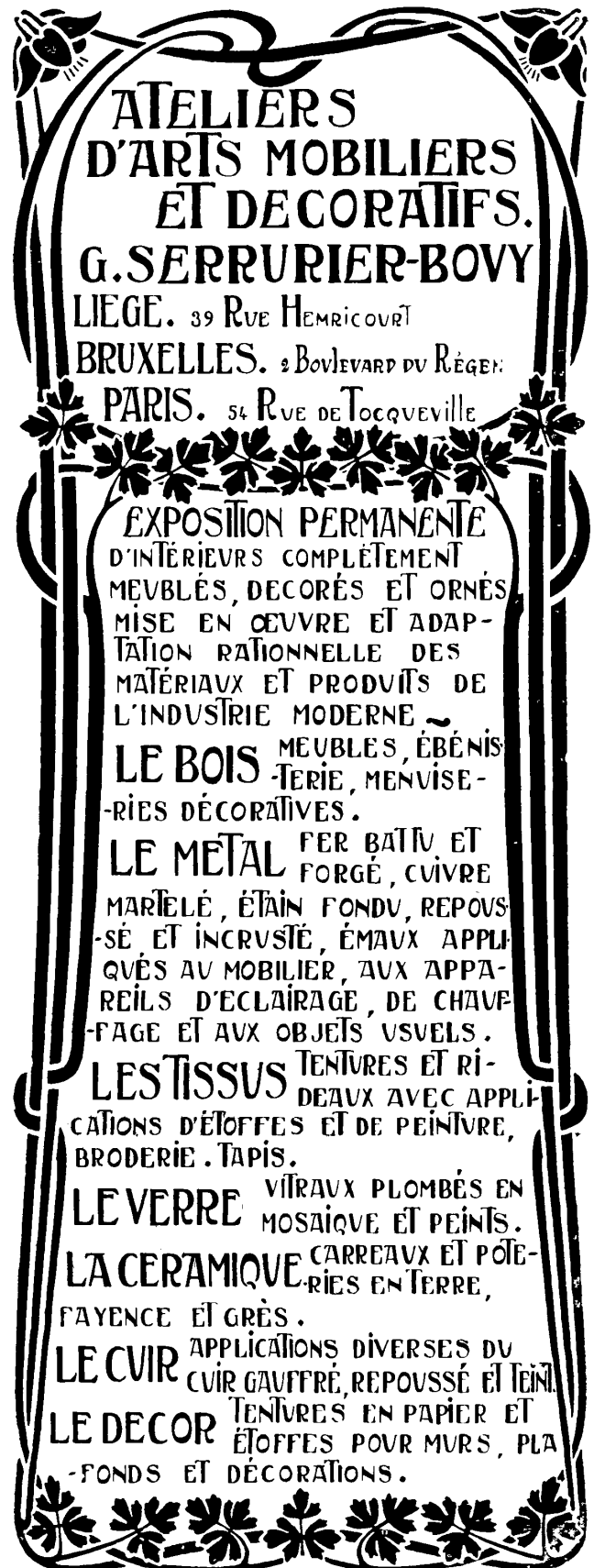
Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGEN
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BECAUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION

POUR PARAITRE LE 15 DÉCEMBRE

TROIS COMPORAINS :

H. de BRAKELEER

Constantin MEUNIER

Félicien ROPS

PAR EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4^o, avec les portraits des trois artistes.

Tirage à 300 exemplaires numérotés.

Prix : 5 francs.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record

of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri de Toulouse-Lautrec (OCTAVE MAUS). — Livres : *Petite Ville* (M. G.); *Jouets de Paris* (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Églises d'Arendonck et de Wommelghem (L. ABRÏ). — Théâtre du Parc. *La Petite Fonctionnaire* (O. M.). — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes de Turin (1902). — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

Je le connaissais depuis vingt ans. A Montmartre, sa patrie d'élection, sinon d'origine, le printemps réunissait toutes les semaines, jadis, sous les lilas en fleurs d'un jardinet qui environnait de fraîcheur la maison d'un ami, — hélas ! disparue sous la pioche des démolisseurs, — des peintres dont quelques-uns sont devenus célèbres, dont les autres sont morts, tués par la vie à outrance de Paris. L'un d'eux, petit et d'aspect singulier, animait le cénacle de sa gaieté turbulente, de sa verve narquoise, de son inaltérable bonne humeur. Ses jambes de nabot l'avaient fait surnommer Bas-du-cul, et ce sobriquet bouffon et pittoresque eut une telle fortune que tout le monde l'adopta. La plupart de ses cama-

rades d'atelier ignoraient le nom d'Henri de Toulouse-Lautrec, dont l'aristocratie leur eût d'ailleurs paru paradoxale.

C'était l'époque où, le dimanche après-midi, au Moulin de la Galette, dans une salle basse ornée de feuillages artificiels et de drapeaux tricolores, la Goulue esquissait ses premières fantaisies chorégraphiques. Ses formes potelées et sa chevelure d'or fauve formaient avec la maigreur famélique et brune du personnage macabre qui répondait au nom de Valentin-le-Désossé, son interlocuteur habituel dans le dialogue mimé du grand écart, un contraste qui ravissait Lautrec et qu'il s'amusait à noter, d'un crayon agile, dans le tumulte de la fête, sur son album de poche.

Plus tard, ce fut au bal de la Boule noire, un précurseur du Moulin rouge, que le peintre trouva, sous des palmiers en zinc, dans la lumière crue des girandoles de gaz, ses modèles préférés : tout un peuple de filles aux joues blêmes, au regard vicieux, aux accoutrements tapageurs, et leurs amants d'occasion. Il était là chez lui, tutoyant le patron et les habitués, considérant l'établissement comme un atelier dont il aimait à faire galamment les honneurs.

On y allait pour le rencontrer, certain d'apercevoir, au milieu d'un cercle d'éphémères qui s'amusaient de sa taille exigüe, de sa tête de carlin à moustaches, de la vivacité de ses réparties et du comique irrésistible qu'exhalait toute sa personne, le bizarre bonhomme qui cachait, sous des dehors burlesques, un réel et grand artiste. Et tout en bavardant, en aguichant les filles qui passaient à sa portée, en sirotant des sherry-gobblers

et des gin-slings, il emplissait son carnet de croquis tandis qu'autour de lui tourbillonnaient au rythme canaille des quadrilles les jupes multicolores, épanouies au souffle de la danse comme des fleurs.

Lorsque le boulevard de Clichy se pavosa du moulin écarlate dont les ailes s'embrasent à la tombée de la nuit ainsi qu'un papillon lumineux, Lautrec rejoignit dans la nouvelle académie du quadrille naturaliste les célébrités dansantes et trémoussantes dont le Moulin de la Galette — qui vit voler tant de bonnets par-dessus son toit pointu — avait abrité les débuts. Généreux et accueillant, il y tint une cour royale dont la Goulue, Jane Avril, la Sauterelle et Nini-patte-en-l'air furent les dames d'honneur, — s'il est permis d'employer ce terme sans blesser l'amour-propre de ces demoiselles en les comparant aux vénérables matrones qui font l'habituel ornement des palais. Il vécut toutes ses nuits au Moulin, ponctuel et méthodique comme un bon employé de bureau. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il en eût fait graver l'adresse sur ses cartes de visite.

Dans la journée on le trouvait, aux heures de l'apéritif, juché sur l'escabeau de quelque bar où il s'initiait avec ferveur aux mystères de la préparation des cocktails. Là encore, dans ces milieux cosmopolites qui réunissent toutes les variétés de déclassés, cabots et acteurs, clowns, bookmakers, croupiers, Lautrec exerçait sa verve de peintre satirique, prompt à dégager de l'aspect épisodique des scènes qui se déroulaient sous ses yeux le caractère essentiel, la synthèse du drame humain qui est toujours autour de nous mais que seuls aperçoivent les clairvoyants.

Le peintre original et prime-sautier dont j'essaie de faire revivre la figure fut au nombre de ceux-ci. L'art qu'il instaura — qu'on ne s'y trompe pas — n'a rien du caricaturiste superficiel ni de l'illustrateur. Il y a, comme l'expose M. Adrien Mithouard dans l'admirable livre qu'il vient de faire paraître, le *Tourment de l'Unité*, une autre beauté que la beauté harmonieuse. Par leur caractère expressif, certaines œuvres transposent en beauté d'ambiantes laideurs par la façon d'y regarder qu'elles déterminent. C'est le cas, à n'en point douter, pour les compositions d'Henri de Toulouse-Lautrec qui fut, quelque paradoxal que cela paraisse, un créateur de beauté. Il exprima esthétiquement ce qu'avant lui nul n'avait osé hausser au niveau de l'œuvre d'art. Il plongea délibérément dans les eaux troubles des mondes interlopes, au plus profond de la détresse morale, et en rapporta des algues étranges, des perles baroques d'un orient inconnu.

L'émotion douloureuse que suscitent ses œuvres est due au sens aigu et subtil qu'il possédait du caractère expressif, plus développé chez lui que celui de la couleur et de la ligne. Celles-ci, réduites à leurs éléments schématiques : tons plats sobrement harmonisés, contours

synthétiques déterminant une attitude, un mouvement, une physionomie, n'apparaissent dans son œuvre que comme les moyens d'action d'une volonté supérieure. Maître de sa main et de son métier, Lautrec écartait résolument tout ce qui, dans la graphique, n'est qu'ornement et séduction optique pour caractériser avec plus d'intensité la structure d'une figure, la direction d'un geste.

La carrure massive d'un Bruant en houppe bleue et cache-nez rouge, serrant dans sa main d'équarisseur un bâton noueux (1), la grâce frêle de la Parisienne vêtue de noir qui, au *Divan japonais*, tend son éventail replié vers la scène où l'on devine Yvette Guilbert tandis que se penche et mordille la crosse d'une canne Édouard Dujardin (2), la véhémence frénétique et pitoyable de Jane Avril lançant vers le lustre, devant le manche crispé d'une contrebasse, une jambe maigre et tirebouchonnée (3), demeurent inoubliables tant l'artiste les a violemment accusées. Son esthétique âpre, concentrée, sûre d'elle-même sous une apparence débridée, souligne d'un trait définitif, d'une tache vive ou sombre l'essentiel d'une scène, d'un personnage, et n'accentue un détail que s'il est significatif. Dans l'affiche du livre de Victor Joze, *Babylone d'Allemagne*, la silhouette d'un commandant de cavalerie campé sur un cheval blanc clame, plus haut sans doute que toutes les pages du volume, l'arrogance militaire tudesque (4).

Je pourrais citer cent exemples de cet art abrégé et incisif, indice d'une réelle maîtrise. *La Goulue au Moulin rouge*, l'affiche composée pour la *Revue blanche*, celle du *Salon des Cent*, *Caudieux*, le *Pendu*, *Confetti*; les lithographies *Loïe Fuller*, *The fair Miss May H.*, *Cecy Loftus*, *May Milton*, *May Belfort*, *Benson*, *les Barrisson*, *Blanche et Noire*, *Femme couchée*, *Flirt*, la série de onze lithographies intitulées *Elles* (5) en affirment la puissance suggestive et, dans la diversité des sujets, la constante unité.

Qu'il maniât le crayon lithographique ou la brosse, Lautrec poursuivait, en effet, la même synthèse. Ses peintures, moins nombreuses que ses estampes, ont l'acuité et le mordant des planches qu'il éparpillait chez les éditeurs. Études de femmes aux cheveux d'acajou, aux pommettes fardées, aux lèvres carminées, scènes de cirques, de coulisses et de cafés-concerts, toutes ses notations directes montrent la préoccupation constante

(1) *Aristide Bruant dans son cabaret*, affiche pour le concert des Ambassadeurs (1892).

(2) *Divan japonais* (1892). Cette pièce a été reproduite en décembre 1895 dans les *Maîtres de l'affiche*, recueil publié sous la direction de M. Chéret et qui a reproduit, en outre, l'affiche de la *Revue blanche* (livraison d'août 1897), *Jane Avril* (mars 1898), la *Goulue au Moulin rouge* (juin 1898) et la *Chaine Simpson* (novembre 1900).

(3) *Jane Avril* (1893). Imp. Chaix.

(4) *Babylone d'Allemagne* (1894). Imp. Chaix.

(5) Album édité à 100 exemplaires par G. Pellet (1896).

de démêler les caractères essentiels du modèle, d'en saisir et d'en fixer l'expression fuyante. En cela, les recherches d'Henri de Toulouse peuvent être rapprochées de celles du peintre par excellence de l'expression et du mouvement : j'ai nommé Degas. Comme le sien, l'art de Lautrec est fait de vérité, d'observation et de pénétration. Il est dépourvu de toute convention comme de toute littérature. Dans sa crudité, il suggère des pensées graves. Il moralise inconsciemment par la peinture terrifiante des mœurs qu'il dévoile, des milieux dans lesquels il introduit le spectateur. Au romantisme démoniaque d'un Rops, qui s'inspira parfois des mêmes visions, il oppose une réalité d'autant plus pathétique qu'on la sent étudiée sur le vif.

De ce que l'artiste dispersa sur des ailes fragiles — affiches, programmes, couvertures de livres, pages d'album, feuilles volantes — le meilleur d'un talent que d'autres eussent prudemment concentré dans la pérennité du tableau, il pourrait résulter que son nom vécut moins longtemps que celui de tels de ses contemporains qui furent loin de l'égaliser. Peut-être aussi le cadre habituel de ses travaux graphiques n'est-il pas fait pour asseoir une réputation d'artiste. On conçoit un Fra Angelico œuvrant toute sa vie à l'ombre d'un couvent. On tolère moins l'instinct qui pousse un peintre de nos jours à chercher un asile de méditation et d'études au Moulin rouge et dont l'existence claustrale se cantonne dans les maisons discrètes que dénonce, en quelque ruelle, la dimension exagérée de leur numéro. L'un et l'autre n'en sont pas moins louables au même titre, s'ils ont fait reculer les frontières qui limitaient la Beauté avant leur effort et ouvert aux sensations esthétiques de l'humanité un champ nouveau. D'amertume, de fièvre et d'impudeur, l'art de Lautrec mérite le même respect et la même admiration que s'il était sraphique.

OCTAVE MAUS

LIVRES

Petite Ville. par CLAUDE ANET. Paris, Éd. de la *Revue blanche*.

Cinq études de psychologie provinciale, enfermées dans un cadre unique, la petite ville de Valleyres, dont la « société » nous est à souhait dépeinte hypocrite et rigide, catholique et dépravée. Les rancunes de familles et de clans y sont féroces ; à leur service, l'espionnage a des ruses inouïes, la médisance se fait douce-reuse pour se transformer en calomnie et atteindre le but suivant de sûres et impénétrables stratégies.

Les hommes s'occupent à une vague surveillance de leurs propriétés ou, dans la ville voisine, à une moins vague noce. Ils sont débonnaires ou coureurs de filles, et abandonnent la toute-puissance aux mains de leurs femmes qui règlent avec compétence et parcimonie le soin de l'espalier, celui de la lingerie et celui des enfants. Il y a M^{me} Lanterle, M^{me} Vertôt, M^{me} Maigret ; il y a cette effroyable mère Bourrat, qui sut sauver l'honneur du nom en cachant à tous, dans sa maison même, la grossesse et la délivrance

de sa fille ; c'est une maîtresse-femme que M^{me} Bourrat : sans merci pour la criminelle (qu'un gros tempérament bête a fait succomber entre les bras du jardinier), elle ne lui épargne aucune avanie, mais, pendant six mois, réussit, par mille artifices, à tenir secrète la honte des Bourrat. Le terme arrive ; durant une interminable journée, M^{me} Bourrat endure des douleurs atroces ; impitoyable, la mère la regarde et dit : « Il vaut mieux que ce soit pour la nuit ». Et, la nuit venue, dans la même heure, l'enfant naît, et disparaît à jamais par les soins de M^{me} Bourrat.

Si le fait ici est particulièrement brutal, les autres nouvelles (sauf la douce histoire de Marie le Petit) ne sont pas moins sinistres quant au fond. La rapacité, la curiosité, l'envie, — avec cela, les principes que vous devinez sur les Convenances, la Famille et la Religion, toute cette laideur morale rebute véritablement. On étouffe dans ce livre comme dans ces charmants salons provinciaux, — housses et globes de pendules, — dont les fenêtres n'ont pas été ouvertes depuis tant d'années que l'on y médit — et de même on en sort avec un immense soulagement.

Œuvre intéressante, cependant, encore que le réalisme pur ait vécu ; œuvre de très authentique littérateur, — s'apparentant à la fois aux *Scènes de la vie de province*, à *Madame Bovary* et à *Pot-Bouille*.

La préface en est charmante, et l'on sourit un peu à l'indulgence, tout de même, avec laquelle l'auteur considère son effroyable « Petite Ville ». Ainsi le botaniste caressera, s'il la juge rare et précieuse, la plante la plus vénéneuse de sa collection. Acceptez, Claude Anet, cette petite fleur provinciale, — non vénéneuse, certes, mais sentant les herbes aromatiques séchées, — comme celles que vous recueillez au matin dans les montagnes de Chambéry : Me trouvant un jour dans une petite ville (la vôtre si vous voulez...), je m'informais de la vieille demoiselle X. « Elle est très âgée à présent, » me répondit une dame : « Quatre-vingts ans sonnés ; d'ailleurs toujours charmante et bonne ; il est dommage, n'est-ce pas, que l'on ne puisse guère la recevoir... » — « Comment ? » fis-je. — « Vous ignoriez donc les bruits?... » — « Mais encore ? » — « Mais sa mère... sa mère fut », et mon interlocutrice me dit à l'oreille : « la maîtresse de Talleyrand ! »

M. G.

Jouets de Paris, par PAUL LECLERCQ. Paris, librairie de la Madeleine.

Sous une couverture de Henri de Toulouse-Lautrec, un livre charmant. Il parle de petites choses, qu'on voit, à Paris, aux étalages, aux vitrines, sur les toits, au coin des rues, dans le magasin. Il silhouette des mignons et des humbles : le marmot, le moutard, le commissionnaire, le nourrisson, la mère Gigogne, mais il dit surtout la vie des choses : il pose des sourires, des tendresses, des lumières et un peu d'ironie autour d'elles.

A propos du petit cheval de bois : « Il est d'ordinaire blanc et pommelé. Si on le mettait sur le grill il deviendrait un zèbre. Quand on désire le faire bai, on le peint d'un beau rouge tomate et on dirait alors un cheval tout cru. » Les dominos : « On les couche, les uns contre les autres, dans une longue boîte d'acajou ; mais seul le double-blanc se met en chemise. » Le poisson d'avril : « Il se noierait dans un verre d'eau : il nage dans l'onde d'un miroir. » La petite bouloire de porcelaine « chante sans cesse, comme un rossignol à qui on a crevé les yeux ». Tout cela est d'un style exquis et c'est bon ainsi qu'une jolie boîte emplie de fine dragée.

EUGENE DEMOLDER

Les Eglises d'Arendonck et de Wommelghem.

Elle est vraiment édifiante, l'histoire de la reconstruction de l'église d'Arendonck à laquelle l'*Art moderne* faisait dernièrement allusion (1). La commission des monuments avait émis un avis défavorable quant à la démolition de la tour, un monument fort curieux qui donnait à cette localité une physionomie originale; mais les villageois s'étaient mis en tête d'avoir une église toute neuve et conforme à leur idéal « artistique ». Ils allèrent donc trouver leur représentant et lui déclarèrent carrément que si l'église n'était pas construite suivant le plan de l'architecte, parent de leur curé, M. le représentant échouerait aux prochaines élections! Le moyen est bon, paraît-il, car le député s'empressa de faire des démarches si pressantes auprès des ministres compétents, que ceux-ci, cédant devant les « intérêts supérieurs de la politique », consentirent à la démolition de la tour et à l'érection d'une église néo-gothique qu'on nous assure devoir être un exemplaire nouveau de ce que savent faire, hélas! les architectes de notre temps en employant les « recettes » d'art du passé : une œuvre poncive et banale.

A Wommelghem, une autre localité de la province d'Anvers, l'on a éprouvé le besoin d'avoir une église plus vaste et, sans respect aucun des souvenirs que devait rappeler à la commune la charmante église médiévale autour de laquelle durant des siècles s'est pressée toute la vie familiale de la contrée, sans respect de la beauté architecturale du monument, les fabriciens se sont adressés à un architecte du crû, appartenant à l'ineffable école de Saint-Luc, qui leur a fourni un plan comportant l'érection au travers de l'église actuelle, qui formerait alors les deux bras de la croix, d'un vaisseau immense, désorienté, mais satisfaisant largement aux besoins du culte, et qui coûterait quelques centaines de mille francs.

L'État n'est-il pas là d'ailleurs, toujours prêt à payer ces travaux, et Arendonck, comme tant d'autres communes, ayant déjà obtenu de larges subsides, n'est-il pas juste que Wommelghem puisse aussi avoir son église neuve, et après Wommelghem, la commune voisine, puis la suivante tiendra le même raisonnement. N'allez pas dire à ces gens-là qu'un vicaire supplémentaire, au traitement de 800 francs, leur éviterait d'abîmer un monument qui devrait être l'orgueil de la commune, qu'elle devrait considérer comme un joyau précieux, rappelant par sa construction si harmonieuse, par la richesse de ses autels, par la beauté de ses boiseries, de ses confessionnaux et de sa chaire de vérité, par des objets curieux et rares, — comme ce lampadaire argenté de pur style Louis XV, don d'un émigrant d'autrefois, — toute la filiale tendresse d'un peuple de pauvres paysans attachés au clocher natal au point d'enrichir la maison de Dieu des œuvres les plus belles, qui sortaient toutes imprégnées d'un esprit profondément religieux des mains de purs artistes, tandis que pour les remplacer notre temps n'a que les ignominies vendues par le marchand de plâtre du coin, bon dieuserie industrielle à bon marché que nous devrions balayer du temple du Seigneur.

Mais, malheureusement pour l'art, et malheureusement aussi pour l'Église et la religion catholique, une formule s'est propagée en ce dernier demi-siècle, exclusive, destructrice et fautive,

(1) Voir l'*Art moderne* du 20 octobre dernier.

déniant tout sentiment religieux aux styles autres que le gothique. Une école s'est emparée de cette formule; elle monopolise toute l'ornementation religieuse, elle l'exploite ainsi qu'une industrie. En nos séminaires, les vagues notions d'art données à nos jeunes prêtres tendent à propager cette idée que le style ogival est l'expression unique de l'esprit catholique, tandis qu'en réalité cet esprit s'est affirmé avec la Renaissance. Et ils en arrivent rapidement — ainsi que tous les demi-savants — aux théories absolues, s'imaginant « œuvre d'art » tout objet où est représentée une ogive, poursuivant d'une haine de néophyte, naïve et féroce, tout ce qui rappelle la Renaissance.

Cette erreur s'est si rapidement propagée, elle a trouvé parmi les architectes surtout des thuriféraires si complaisants — et si intéressés — que presque toutes nos églises, dans lesquelles, à la suite des guerres religieuses, des destructions d'images du XVI^e siècle surtout, la Renaissance avait rétabli une ornementation et un mobilier d'une haute valeur artistique et d'une réelle somptuosité, que presque toutes nos églises, dis-je, toutes celles qu'avaient plus ou moins respectées les sans-culottes de la Révolution, furent dès lors envahies par un vandalisme nouveau, s'attaquant aux objets des XVII^e et XVIII^e siècles.

Extrêmement rares sont chez nous les églises, qui, comme Saint-Jacques à Anvers, ont conservé toute leur ornementation renaissante. Et je puis dire que si cette guerre stupide continue, il ne restera bientôt rien d'une superbe époque d'art. Ce qui l'aura tuée, c'est l'abstraite, incolore et impersonnelle « unité de style » de nos architectes actuels, qui rétablissent partout des autels et un mobilier néo-gothique dont nos descendants auront honte et qui n'aura jamais aucune valeur historique et documentaire, n'étant qu'une imitation d'autres époques et non une création de la nôtre.

A Wommelghem il semble convenu déjà que tout le mobilier, tous les objets renaissants devront disparaître du temple retapé et agrandi.

La commission des monuments y opposera son veto, c'est certain. Mais il est tout aussi certain que ni la fabrique d'église, ni l'administration communale, ni surtout l'architecte ne s'inclineront devant la décision de ce corps savant. Il ne faut pas être grand prophète pour savoir que la tactique des « esthètes » d'Arendonck se renouvellera ici et que la politique jouera son rôle dans ce conflit.

Les représentants seront sommés d'agir en haut lieu et le ministre des cultes et celui des beaux-arts auront à subir les assauts des députés tremblant pour leur mandat!

Nous avons tenu à rappeler l'histoire d'Arendonck afin de mettre sur leurs gardes, et notre Gouvernement, et la commission royale des monuments, et tous ceux qui s'intéressent à la beauté des églises catholiques et de nos monuments historiques en général qui n'ont que trop subi déjà les outrages des vandales!

L. ABRY

THÉÂTRE DU PARC

La Petite Fonctionnaire, comédie en trois actes par A. CAPUS

M. Alfred Capus est un malin. Tandis qu'au théâtre chacun s'épuise à trouver une formule neuve, poursuit la chimère symboliste ou enfourche le dada social, plaide, discute, attaque les vices de la société ou raille ses travers, développe des thèses dans lesquelles la pathologie se mêle à l'étude psychologique, il se

contente, lui, d'amuser son public en ressuscitant l'abiche, certain que le vaudeville demeure toujours, en France, l'expression dramatique la mieux adaptée aux préférences de la généralité.

Le succès qui accueillit successivement ses productions, depuis *Brignol et sa fille*, qui inaugura, je crois, la série, jusqu'à cette *Petite Fonctionnaire* qui fait en ce moment la joie des habitués du Parc après avoir diverti pendant plusieurs mois, aux Nouveautés, le public parisien, lui donne raison, — si tant est que le but à poursuivre soit, pour un auteur dramatique, de faire encaisser le maximum aux entrepreneurs de spectacles.

M. Capus apporte d'ailleurs à son industrie des dons précieux. Il a une bonhomie charmante, de la discrétion dans le comique, un sens exact du théâtre, beaucoup d'esprit et de verve. Les petits pantins dont il fait mouvoir les fils s'agitent avec des mouvements si naturels qu'ils donnent parfois l'illusion de la vérité. En renouant la tradition des vaudevillistes d'autrefois, l'auteur de la *Petite Fonctionnaire* s'est d'ailleurs gardé d'imiter la trivialité de ceux-ci. Il a créé le vaudeville *modern-style*, rafraîchi, rajeuni, parfumé d'une pointe de sentiment qui le rapproche de la comédie et lui donne un charme particulier.

Dans son invraisemblance, elle est plaisante et joyeuse, l'histoire de la jeune receveuse des postes dont la gentillesse, l'élégance, les talents (elle a un piano, ma chère!) révolutionnent la bourgade où elle tombe en aérolythe, en quelque coin reculé de province, peut-être en cette « petite ville » dont M. Claude Anet décrit la méchanceté et la mesquinerie. Lebardin sent, à sa vue, renaître la flamme qu'alluma jadis, en ses lointaines années de quartier Latin, une Louise qui se moqua de lui. Cette fois, il aura sa revanche. Mais le palissandre offert, et le coupé au mois, demeurent sans prestige, car M^{lle} Borel est vertueuse, parfaitement vertueuse. Par quel phénomène celle-ci s'éprend-elle subitement du vicomte de Samblin, aimable garçon dénué d'orthographe, un peu nigaud mais bon cœur, c'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer, pas plus, d'ailleurs, que l'auteur. Le chagrin d'apprendre le mariage de son vicomte la décide à tâter de la « grande vie. » Et tout le monde se retrouve (les vaudevillistes ont seuls le secret de ces subterfuges) dans la garçonnade de Lebardin, où la petite fonctionnaire, dégoûtée de l'existence fêtarde avant même d'avoir accordé à son protecteur autre chose que l'autorisation de la mettre dans ses meubles, voit lui revenir le vicomte déjà trompé par sa femme, divorcé et libre de donner à la comédie de M. Capus le dénouement souhaité.

Tout cela serait, on en conviendra, d'assez médiocre intérêt si l'adresse, le tour de main et l'humour de l'auteur ne prêtaiement à cette superficielle affabulation une séduction à laquelle les spectateurs n'ont pu échapper. Le deuxième acte surtout, qui se passe dans un bureau de postes, est semé de détails vraiment jolis, de mots drôles et d'idées ingénieuses.

Ce qui a, au surplus, largement contribué au succès, c'est l'interprétation, en tous points excellente, donnée à la *Petite Fonctionnaire* par M^{lle} Thomassin, l'une des comédiennes les plus gracieuses et les plus éveillées que nous ayons applaudies, par M. Noblet, qui dessine avec un naturel parfait l'amusante silhouette du vicomte de Samblin, et par les artistes du Parc, au premier rang desquels M. Paulet et M^{me} Vigouroux, l'un et l'autre d'un comique irrésistible.

O. M.

Exposition internationale des Arts décoratifs modernes de Turin (1902).

Nous avons indiqué les dispositions du compartiment belge dans ses grandes lignes et l'effort tenté simultanément à Bruxelles, Anvers, Gand, Liège pour assurer une brillante participation de notre pays à la première exposition des arts décoratifs modernes.

On annonce que la section anglaise organisée par Walter Crane, l'ami de W. Morris et de Burne-Jones, sera particulièrement réussie. On y verra la collection personnelle de Walter Crane rassemblant les œuvres « d'art appliqué » de tous les

maîtres préraphaélites, — les inspireurs en somme de la rénovation moderne, — puis les expositions collectives de la célèbre *Arts and Crafts Exhibition Society* de Londres et des *Arts schools*. Une porte monumentale avec inscriptions et motifs en reliefs colorés (œuvre de Walter Crane) divisera la section anglaise en deux parties; elle conduira dans un salon où l'on admirera les œuvres d'un grand nombre d'artistes et d'artisans, parmi lesquels on peut, dès à présent, citer Anning Bell, Framp-ton, Cobden Sanderson, Ricketts, le dessinateur d'ex-libris, Heywood Sumner, un maître du vitrail, Voysey, Selwyn Image, Harrison Townsend, F. Robinson, etc., etc.

L'art moderne anglais, presque totalement absent à l'Exposition de Paris, se révélera donc avec éclat à l'Exposition de Turin. Les créateurs belges tiendront sûrement à figurer avec honneur aux côtés de cette belle pléiade anglaise; la participation de tous nos grands artistes étant assurée (on annonce l'adhésion récente de MM. de Lalaing et Dillens), notre pays est en droit d'espérer, lui aussi, un succès sans conteste.

Rappelons que pour tous renseignements on peut s'adresser à M. Paul Mussche, secrétaire du comité belge, 26, rue Faider, Bruxelles.

Memento des Expositions.

ANGERS — *Société des Amis des Arts* (par invitations). 30 novembre 1901-février 1902. Gratuité de transport en France. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Président de la Société, Angers*.

BRUGES. Cercle artistique 1^{er} décembre 1901-février 1902. Délais : notices, 15 novembre; œuvres : 15-20 novembre. Trois œuvres au plus par exposant, sauf invitation spéciale de la Commission. Gratuité de transport. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, président du Cercle artistique, Bruges*.

FLORENCE. — Exposition internationale de la *Società delle Belle Arti*, 10 décembre-6 janvier 1902. — Délai expiré. Renseignements : *Secrétariat de la Société des Beaux-Arts* (Florence, 1, via del Campidoglio).

MONACO. — X^e exposition internationale des Beaux-Arts (par invitations). Janvier-avril 1902. Maxima : tableaux, largeur 1^m, 40; sculptures, 400 kilogs. Commission sur les ventes : 10%. Envois : 15 novembre-1^{er} décembre. Dépôt à Paris : M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : *M. J.-A. Mouton, secrétaire général, Monaco*.

PAU. *Société des amis des arts*. 15 janvier-15 mars 1902. Délai d'envoi : 8 décembre. Dépôt chez M. Pottier, 14, rue Gail-lon, Paris. Les tableaux de plus de 2 mètres, les sculptures de plus de 100 kilogs ne seront admis qu'avec une autorisation spéciale. Commission : 10 p. c. Renseignements : *M. Émile Ginot, président*.

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 1^{er} avril-1^{er} novembre 1902. Renseignements (pour la Belgique) : *M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles*.

La Semaine Artistique.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. *Le Sillon*. — Exposition des œuvres présentées au concours de Rome.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient

RUBENS-CLUB. 9-6 h. Exposition de M^{me} Lacroix.

Dimanche. 2 h. Audition des lauréats (Conservatoire).

Lundi. 2 h. Exposition de feu G. Guffens (Cercle artistique).

Mardi. 8 h. 1/2. Conférence E. Closson (Erard).

Jeu. 10 h. Inauguration des nouvelles galeries J. et A. Leroy. Exposition de tableaux modernes. — 2 h. Deuxième matinée A. Dau-det (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Concert Koczalski (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Concert L. Delcroix (Erard).

Vendredi. 8 h. *Les Amants de Sazy* (Alcazar).

M. Vincent d'Indy, que des circonstances imprévues ont empêché la semaine dernière de reconstituer d'après ses notes l'allocution dont il a bien voulu nous promettre le texte, nous prie de différer quelque peu la publication que nous avons annoncée pour le présent numéro.

PETITE CHRONIQUE

La cantate de M. Adolphe Biarent, prix de Rome de cette année, sera exécutée dimanche prochain à la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts. L'œuvre, qui porte pour titre *Oedipe à Colone*, a été écrite, on le sait, sur un poème de M. Jules Savenière imposé d'après Sophocle.

À la même séance, l'Académie proclamera le résultat de ses concours. Les lauréats de cette année sont, pour la partie littéraire (*De la satire dans la peinture flamande*), notre collaborateur M. L. Maeterlinck, de Gand; pour la gravure, M. L. Greuse, de Mons; pour la sculpture, MM. H. Van Perck, d'Anvers, et Jacques Marin, de Forest.

Le monument Antoine Clesse, par Paul Du Bois, sera bientôt érigé à Mons. Le buste du chansonnier populaire se trouve au haut d'un bloc de granit des Vosges. D'un autre côté de ce bloc est un ouvrier brasseur, assis sur un tonneau; dans le bas se trouve une femme symbolisant la chanson. Des marches en pierres bleues surélèvent le tout, qui est d'un ensemble charmant. Les deux figures et le buste seront en bronze.

La direction de la Monnaie ne pourra malheureusement pas réaliser le projet qu'elle avait formé de faire chanter la *Waldkyrie* dans le texte original aux deux représentations que donnera, le 26 novembre et le 6 décembre, M. Anton Van Rooy. Celui-ci seul chantera en allemand.

Une nouvelle de nature à intéresser les nombreux amis qu'ont en Belgique les deux personnalités artistiques qu'elle concerne : Maurice Maeterlinck épousera, le mois prochain, M^{me} Georgette Leblanc. Le mariage sera célébré en Angleterre.

La clarté de la langue :

« Pris dans son ensemble, » dit *Ciel et Terre*, « le mois de septembre dernier a été beau et agréable. C'est le vent de la région nord (N.-W.-N. et N.-E.) qui a prédominé, si on considère les vents par groupes, et celui du sud qui a le plus souvent soufflé, si on les considère séparément. »

Que signifie, pour les simples mortels, ce charabia scientifique ?

L'Union de la Presse périodique belge s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale à l'hôtel Ravenstein, sous la présidence de M. Octave Maus. Dans son rapport sur le semestre écoulé, celui-ci a constaté la vitalité de l'Association, qui réunit actuellement cent dix revues et journaux non quotidiens.

Divers projets intéressant les périodiques ont été mis à l'étude, et notamment celui de distribuer aux affiliés, au moyen du Bulletin mensuel que publie l'Union, les sommaires, méthodiquement classés, de toutes les revues belges. La séance a été clôturée, comme d'usage, au restaurant de l'hôtel Ravenstein, par de cordiales agapes.

Le premier concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 8 décembre, à 2 heures, sous la direction de M. S. Dupuis. Il sera donné avec le concours de M. J. Thibaut, le jeune violoniste français classé dès aujourd'hui parmi les maîtres contemporains du violon, et dont une tournée sensationnelle en Allemagne vient de consacrer la célébrité. Programme : 1^o Symphonie n^o 4 de Schumann; 2^o Concerto pour violon de Mendelssohn; 3^o *La Fiancée de la mer* de Jan Blockx, introduction au deuxième acte (première exécution); 4^o a) Romance en fa de Beethoven; b) Introduction et Rondo capriccioso de Saint-Saëns, pour violon et orchestre; 5^o *Carnaval flamand*, esquisse symphonique de J. Selmer (première exécution).

Répétition générale au théâtre de la Monnaie, la veille, à la même

heure. Pour les places, s'adresser chez MM. Schott frères, 56, montagne de la Cour.

Le deuxième concert Ysaye aura lieu le dimanche 1^{er} décembre, avec le concours du célèbre baryton Anton Van Rooy et de M. L. Van Hout, professeur au Conservatoire. Programme : Symphonie en la mineur (Mendelssohn); air de l'oratorio *Paulus* (Mendelssohn), chanté par M. Van Rooy; *Poème pour alto et orchestre* (Th. Ysaye), M. Van Hout; *Variations symphoniques* (E. Elgar); ouverture du *Vaisseau fantôme* (Wagner); récit et air du *Vaisseau fantôme* (Wagner), chanté par M. Van Rooy; *Fête foraine* (Lalo).

Pour renseignements et places, s'adresser chez Breitkopf et Härtel.

M. Raoul Koczalski, pianiste, donnera jeudi prochain, à 8 heures, un concert à la Grande-Harmonie. Au programme : Beethoven, Chopin, Schumann, Saint-Saëns, Rubinstein et Koczalski. Cartes chez Schott frères.

M^{me} J. Miry-Merck donnera, à la salle Riesenburger, les lundis 25 novembre et 27 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, deux séances de lieder avec le concours de M. Émile Bosquet.

Au programme : Franck, Chabrier, Lunssens, Gilson, Huberti, de Castillon, Duparc, Schumann, Fauré, Wallner, de Bréville, Brahms, Chausson, Schubert.

L'éminente pianiste Clotilde Kleeberg (M^{me} Charles Samuel) donnera le jeudi 5 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un piano-récital des plus intéressants. Au programme des œuvres de Bach, Beethoven, Schubert, Schumann, Mendelssohn et Chopin.

Dans un concert donné la semaine dernière à la Grande-Harmonie au profit de l'orphelinat d'Uccle, s'est fait entendre, pour la première fois à Bruxelles, un baryton hollandais, M. Zalsmann. Belle voix, au timbre chaud et sympathique, sens musical très développé, fidélité dans l'interprétation des maîtres (Schubert, Schumann, Brahms), l'artiste réunit un ensemble de qualités qui ont d'emblée conquis l'auditoire.

On a entendu, au même concert, M^{me} Cousin, la méritante et consciencieuse pianiste, qui a exécuté avec goût divers soli, entre autres des pièces de Chopin.

Vente publique, le jeudi 21 novembre 1901, à 2 heures,
en la salle Sainte-Gudule, 3, rue du Gentilhomme, à Bruxelles,
d'une très belle collection de

TABLEAUX MODERNES

sous la direction de l'export Jos. FIEVEZ

(Œuvres de Jos. Stevens, Alfred Stevens, Artan, Henri De Braecker, Is. Verheyden, Jan Van Beers, etc., etc., vendues avec garantie d'authenticité.)

Exposition la veille, de 10 à 5 heures, au susdit local, où se distribue le catalogue.

Au comptant avec augmentation de 10 p. c. pour frais

EXPOSITION

DE

TABLEAUX MODERNES

Organisée au profit
des *Faibles de la Ville de Bruxelles*, de la *Mutualité artistique*,
de la *Crèche Mary Warocqué de Morlanwelz*
et de la *Société Protectrice des Enfants Martyrs*.

GALERIES J. & A. LE ROY FRÈRES

Rue du Grand Cerf, 6, BRUXELLES

Du jeudi 21 novembre au dimanche 1^{er} décembre
de 10 à 5 heures

PRIX D'ENTRÉE

Le jeudi 21 novembre. 5 francs
Les autres jours 2 "

La recette intégrale

sera partagée entre les Œuvres de Bienfaisance ci-dessus.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8^o et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1° *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2° *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3° *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4° *L'Horlogerie ;*
- 5° *La Marqueterie et la Tableterie ;*
- 6° *La Maroquinerie ;* 7° *La Céramique ;*
- 8° *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9° *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGEN.
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAIN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
-ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : -37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

EN SOUSCRIPTION

POUR PARAITRE LE 1^{er} DÉCEMBRE

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World:

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement **L'ART MODERNE** à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} janvier 1902.

SOMMAIRE

Perkin Warbeck. *Une œuvre dramatique de Georges Eekhoud* (EUGÈNE DEMOLDER). — La Galerie Le Roy. *Une Exposition de tableaux modernes* (EUG. D.). — Tannhauser (OCTAVE MAUS). — Nouvelles littéraires. — Théâtre Molière (O. M.). — La Musique à Bruxelles. *Raoul de Koczalski, M^{me} C. Kleberg et M. Pregi.* — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

PERKIN WARBECK

Une œuvre dramatique de Georges Eekhoud.

Georges Eekhoud met en ce moment la dernière main à une œuvre dramatique en quatre actes dont le sujet est emprunté à l'histoire et dont le héros touche même d'assez près à la Belgique.

Il s'agit notamment de Perkin Warbeck, ce jeune Flamand, Gantois, fils d'un tisserand émigré à Tournai, qui, avec l'appui de Marguerite d'York, veuve de Charles le Téméraire, se fit passer pour Richard, duc d'York, c'est-à-dire pour le plus jeune des deux enfants d'Edouard IV assassinés dans la Tour de Londres par

leur oncle Gloucester. Perkin Warbeck, appuyé aussi par le roi d'Écosse et d'autres princes, réunit une armée et faillit même détrôner le roi d'Angleterre, Henri VII, mais il fut trahi, capturé et périt au gibet de Tyburn. Un mystère continue à planer sur l'odyssée de cette figure intéressante. Dans tous les cas, le prétendu Richard IV n'était pas un imposteur ordinaire.

John Ford, un dramatisse de l'époque shakespearienne, nous a laissé un drame anglais fort remarquable dont ce personnage est le héros sympathique; les œuvres complètes de Schiller contiennent un canevas et quelques fragments d'une pièce intitulée *Perkin Warbeck* et qui se passe à Bruxelles, chez Marguerite d'York, tante du prétendant; il existe de nombreux romans et autres ouvrages de valeur inégale consacrés au faux Richard IV.

La pièce de Georges Eekhoud, que nous verrons probablement cet hiver au théâtre du Parc, tout en tenant nécessairement compte des données historiques ou légendaires du sujet, s'écarte néanmoins de tous les ouvrages inspirés jusqu'à présent par Perkin Warbeck, en ce sens quelle s'attache surtout au drame psychologique, à l'état d'âme du héros, aux crises et aux réactions morales par lesquelles il passe, tantôt convaincu de son identité avec le jeune duc d'York, tantôt prêt à se croire le fils d'un simple manouvrier des Flandres, mais toujours sympathique, de touchante et crâne allure et de bonne foi.

Avec Perkin, un personnage de style et de caractère non moindres sera sa femme Catherine Gordon, une princesse qui l'aime d'abord comme fils de roi, mais qui,

abdiquant toute vanité, uniquement guidée par son cœur et son admiration, finit par l'aimer pour lui-même, c'est-à-dire par abdiquer toute prétention à la couronne et par n'aimer que le pauvre fils d'ouvrier.

La figure de Catherine revêtait une noblesse extrême dans Ford. Georges Eckhoud sera parvenu à enchérir encore sur l'héroïsme et la *sublimité* de cette épouse et amante idéale.

Par le jeu des passions qui s'y choquent et qui y déchainent leurs péripéties, *Perkin Warbeck* présentera un intérêt tout contemporain et tout moderne, et se rapprochera plutôt de la comédie et du drame de mœurs que de la tragédie classique ou du drame romantique.

On sait que M. Remy de Gourmont, dans la très compréhensive et élogieuse étude qu'il consacre à notre compatriote dans son *Livre des masques* (1), insiste sur le côté dramatique de l'œuvre d'Eckhoud. Il classe même Eckhoud parmi les *dramaturges*, parce que « à la façon dont ses récits sont machinés et comme équilibrés à miracle sur le revirement, sur le retour à leur vraie nature des caractères d'abord affolés par la passion, on devine un génie essentiellement dramatique ».

Eckhoud, dit encore M. Remy de Gourmont, « a le génie des revirements. Un caractère, puis la vie pèse et le caractère fléchit; une nouvelle pesée le redresse et le dresse selon sa vérité originelle: c'est l'essence même du drame psychologique, et si le décor participe aux modifications humaines, l'œuvre prend un air d'achèvement, de plénitude, donne une impression d'art inattendu par la logique acceptée des simplicités naturelles ».

M. Remy de Gourmont parlait du pathétisme et du fluide dramatique des romans et des contes de Georges Eckhoud. D'après ces récits, notamment d'après le *Coq Rouge* et la *Mauvaise Rencontre*, il le tenait pour un des très rares et très réels dramaturges de la littérature contemporaine.

Cette fois nous pourrions apprécier dans une œuvre dramatique proprement dite, dans une aventure traitée et œuvrée pour le théâtre, les qualités que l'éminent écrivain français accorde à notre compatriote.

Il y a de quoi exciter l'intérêt et allécher la curiosité des nombreux admirateurs de Georges Eckhoud.

EUGÈNE DEMOLDER

Aux prochains numéros : La Vie dans les œuvres musicales, par VINCENT D'INDY; Le Rythme poétique, par ÉMILE VERHAEREN; Le Chauvinisme musical, par L. DE LA LAURENCIE; Le Musée de peinture moderne, par OCTAVE MAUS, et des Chroniques littéraires sur Gustave Kahn, Gabriel Mourey et Georges Garnir, par EUGÈNE DEMOLDER.

(1) *Le Livre des masques*, t. I, pp. 123-129. Paris, *Mercur de France*.

LA GALERIE LE ROY

Une exposition de tableaux modernes.

C'est, rue du Grand-Cerf, 6, une nouvelle salle d'exposition, construite avec goût. Elle est spacieuse, bien aménagée. Chose essentielle : la lumière, une lumière onctueuse et claire à la fois, fait admirablement valoir les couleurs des tableaux. Je pense qu'il n'existe point de salle pareille à Bruxelles.

Là, au profit des pauvres, s'est ouverte une exposition de tableaux modernes comme rarement on en a pu admirer chez nous. Ce n'est point une exposition de combat, telle que celles de la *Libre Esthétique* : il s'agit de gloires incontestées, d'artistes tels que Delacroix, les Stevens, Charles De Groux, Corot, Rousseau, Courbet, Leys, De Brakeler, Dupré, Diaz, Troyon et d'autres. Les principaux collectionneurs belges et français ont prêté les bijoux de leur galerie. Et ces bijoux sont exposés d'une façon très harmonieuse, avec une science consommée du coloris et de la mise en scène des peintures.

Au milieu des maîtres français, l'école belge s'affirme puissante et originale. Oh! quels Alfred Stevens! La *Visite* est d'un charme inouï : quelle pâte fine, veloutée, voluptueuse, et quelle grâce dans les roses éteints de la dame assise! Le *Remember* est un chant de couleurs fort et jeune, une alliance printanière de jaunes délicats et de bleus robustes : un régal pour les peintres! Le *Sphinx parisien* est un chef-d'œuvre connu, de même que la *Tasse de thé*, ce coin de salon soyeux où des épaules et des nuques de femmes rivalisent d'éclat avec les étoffes chatoyantes de meubles luxueux. Quel délicat petit tableau de chevalet que *Perplexité*, quel subtil reflet de miroir dans les *Derniers jours de veuvage*, quel châle magistralement traité dans la *Lettre de faire part* et quelle science de la belle peinture dans le *Masque japonais*! Il y a encore les *Quatre saisons*, la jolie *Visite matinale*, une *Jeune femme regardant un tableau*, bref, une très remarquable réunion d'œuvres du maître.

Joseph Stevens est presque aussi bien représenté que son frère. Le *Chien à la mouche* est un fier tableau, solide, coloré et puissant. Tout près, l'*Intrus* attire par ses jaunes de paille et ses noirs à la Manet. Deux toiles maîtresses, brossées avec fougue et esprit : les *Chiens du saltimbanque* et l'*Intérieur du saltimbanque*.

Près des tableaux de genre, d'une rare exqu Coast : *Chien et Singe*, *Une halte*, le *Déjeuner du gentleman*, *Dogue et Griffon*. Dans tous ces tableaux d'un grand peintre, que les animaliers étrangers ne pourraient diminuer, et qui est certes le grand héritier des Snyders et des Fyt, l'onction d'une pâte savoureuse se dore au feu d'une exécution vibrante et nerveuse.

Puis il y a Henri Leys. Ici il apparaît grand artiste. *Saint Luc* est l'œuvre d'un Van Eyck moderne. Et quelle dévotion géniale du XVI^e siècle éclate dans les œuvres robustes, vigoureuses, d'une pensée hautaine, grandes et graves pages d'histoire : l'*Arrivée*, les *Apprêts du festin*, le *Festin de saint Luc*, la *Déclaration* et dans cette merveille peu connue : la *Visite de Charles-Quint à l'imprimerie Plantin*. Citons le *Chanteur*, le *Tambour*. Puis le *Modèle*, une œuvre rembranesque, au fond de laquelle brille de l'or en fusion, les *Femmes juives à la nouvelle synagogue de Prague*, qui peut rivaliser, grâce à sa pâte mystérieuse et profonde, avec les Daumier peints les plus vanités, et les *Femmes catholiques*, d'une facture émue, attendrissante et pieuse. Vraiment, quelle réunion de chefs-d'œuvre!

De De Brakeleer, voici la *Leçon de lecture*, une toile d'intimité lumineuse et ambrée, merveilleuse et émouvante, puis la *Salle à manger de Leys*, une œuvre patiente de rare joaillier ; on peut dire que De Brakeleer était le bénédictin de la couleur. De Théodore Baron, les robustes *Rochers de Frêne*, une des principales productions de ce peintre, peut-être la meilleure, et de Vervée des *Bords de l'Escaut* : ils sont aussi beaux que ceux du Musée, qui viennent de la vente Vimenet, et ils datent d'ailleurs de la même époque.

Voici Charles De Groux avec une *Maternité* et un mélancolique et beau *Départ du conscrit*, L. Dubois avec un *Paysage en Campine* au ciel emperlé et bien mouvementé, un Artan emporté, clair, rendant avec une fougue poétique la mer du Nord : *Mon atelier à La Panne*, un *Paysage* d'Huberti, de belles toiles d'Agneessens (dont un portrait du sculpteur Charles Van der Stappen jeune), un savoureux *Canal de Crépin*, d'intéressants Fourmois, le *Baise-main* de F. Willems, un Robie et d'autres.

Quant aux Français, Delacroix triomphe avec le pathétique et superbe tableau : *Translation du corps de saint Étienne*. Oh ! le drame enlevé avec passion, où les couleurs hurlent, crient, se tordent ! De Delacroix, encore, un très curieux *Hamlet* et un beau *Christ au tombeau*.

Puis voici Corot. On peut le suivre depuis une œuvre de début, de l'époque d'Italie : *Paysage d'Italie*, jusqu'à une époque plus récente : *Le Pêcheur*, petit tableau vespéral et mélancolique d'un charme profond, d'une facture osée et poignante, et jusqu'à une époque plus récente encore, dans l'idyllique et douce *Vue à Corbeil*, un sourire de génie sous le beau ciel de France. Et il y a, du même maître, plus grave, une poétique *Lisière de la forêt de Saint-Germain*, qui peut compter parmi les belles choses de cette exposition.

De Courbet, un sonore *Souvenir d'Ornans*. De Diaz, une *Descente de bohémiens*, qui a l'air d'une coulée de pierres précieuses. Et du même maître une des plus pénétrantes reproductions de la forêt de Fontainebleau qu'on puisse voir : *Les Gorges d'Apremont*, et aussi une *Éclaircie* et un *Paysage*.

Les *Singes musiciens* de Decamps charment par leur esprit, leur couleur chaude, patinée, éclairée comme par une lanterne aux vitres d'or. Voici deux Meissonier : *L'Amateur de gravures* et le *Portrait de l'artiste*, un superbe Fromentin : *Halte de chevaux arabes*.

De Troyon, un magistral tableau, peut-être un des plus beaux de ce maître : *Vaches et moutons au pâturage*, et un curieux *Orage* avec effet d'arc-en-ciel. Voici un Ziem féérique : la *Vue du port de Marseille*, et un chef-d'œuvre de Rousseau : *Soleil couchant d'hiver*. Ce dernier est d'une force de tons extraordinaire ; il enthousiasme, il fait frémir ; c'est une apothéose de l'hiver et de ses crépuscules condensée en un petit cadre d'or. D'ailleurs, un autre Rousseau, la *Ferme dans les landes*, attire aussi par sa tragique grandeur. Quel prodigieux artiste ! Citons encore un Géricault, un Breton, *La Cueillette*, des Lawrence, des Dupré, et nous aurons donné une idée à peu près complète de cette exposition qui comptera dans les annales artistiques de Bruxelles : on nous convie rarement à pareille fête.

EUG. D.

TANNHÄUSER

Ce qui donne un intérêt particulier à cette reprise de *Tannhäuser*, qui fut l'événement musical de la semaine dernière, c'est, outre l'interprétation fidèle et pathétique de la partition, le scrupule artistique, la mise au point consciencieuse, le respect des intentions du maître qu'elle révèle dans tous les détails de la régie et de la distribution des rôles.

Depuis sa première représentation, qui remonte au 20 février 1873 (eh ! eh ! souvenez-vous en ! souvenez-vous en !) *Tannhäuser* fut joué maintes fois à Bruxelles. Par son lyrisme enflammé et la magnificence du drame, l'ouvrage est de ceux qui doivent plaire au public si celui-ci n'est pas aveuglé par l'étroit esprit nationaliste qui amena sa chute à Paris en 1861 et que certains s'efforcent, hélas ! de faire revivre. Mais aucune direction ne l'entoura des soins minutieux qui confèrent à son exécution actuelle une illusion de réalité presque inconnue sur nos théâtres encore imprégnés des conventions d'autrefois. On sent qu'un effort énergique et persévérant a été tenté pour hausser la réalisation esthétique de *Tannhäuser* au niveau des représentations modèles qui en furent données à Bayreuth. Les traditions désuètes de « l'opéra » ont été sacrifiées à l'idéal nouveau qui inspira Wagner, et pour la première fois l'action simultanée des chanteurs, des choristes, de l'orchestre, des figurants et des décorateurs concourt à l'impression d'ensemble voulue par le maître.

La direction a créé l'atmosphère qui seconde le talent individuel des interprètes, qui fait épanouir cette fleur rare entre toutes : la sensation artistique. Grâce à elle, les chanteurs sont apparus non comme des virtuoses chargés de nous récréer, mais comme les acteurs tragiques du drame véhément qui résume et symbolise la querelle éternelle de l'âme avec les sens. Et l'œuvre elle-même, portée aux sommets lyriques par cette concentration d'énergies convergentes, a singulièrement grandi dans l'appréciation de ceux qui n'y virent, jadis, qu'une partition inégale dans laquelle quelques fragments heureux font une trouée lumineuse. Dans sa forme transitoire, annonciatrice de l'éclosion imminente des chefs-d'œuvre définitifs, l'ouvrage a, au contraire, une incontestable unité. Il a pour unique ressort dramatique le développement psychique des caractères, et c'est légitimement que Wagner a pu, dans la lettre qu'il écrivit à Frédéric Villot en 1860, le caractériser en ces termes : « La catastrophe finale naît ici sans le moindre effort d'une lutte lyrique et poétique où nulle autre puissance que celle des dispositions morales les plus secrètes n'amène le dénouement, de sorte que la forme même de ce dénouement relève d'un élément purement lyrique (1). »

Si telles scènes se ressentent de l'influence italienne prépondérante à l'époque où il fut conçu, le souffle qui l'anime ne faiblit point en ces trois actes emplis de passion, de fougue et de tendresse. Et la langue qu'y parle Wagner, s'il l'affina dans la suite, n'en est pas moins d'une syntaxe irréprochable, d'une contexture imagée, pittoresque et riche.

Mais il ne s'agit pas de découvrir ici l'une des œuvres les plus connues de Wagner, bien que la reprise qu'en a faite le théâtre de la Monnaie ait eu, en quelque sorte, l'attrait d'une « première ». Bornons-nous à signaler les mérites des interprètes.

(1) *Quatre poèmes d'opéra précédés d'une Lettre sur la musique*, par Richard Wagner. Paris, Librairie nouvelle, 1861.

Une heureuse inspiration a fait attribuer à M^{lle} Litvinne, qui y apporte les plus belles qualités de cantatrice et d'artiste, le rôle de Vénus habituellement sacrifié à quelque chanteuse de second plan. Nous eûmes récemment l'occasion de signaler, lors des représentations données au Prince-Régent de Munich (1), l'importance de ce rôle, qui domine l'action, bien qu'il soit limité à une seule scène, et nous souhaitâmes le voir confier à une artiste digne de le comprendre et de le faire valoir.

Nulle ne pouvait le composer avec plus de talent et d'autorité que celle qui nous donna, dans le personnage d'Isolde, d'inoubliables sensations d'art. Son partenaire, M. Imbart de la Tour, qui ne fut jamais mieux en voix, met admirablement en relief, par des contrastes d'attitudes, de gestes que souligne l'expression musicale, la lutte douloureuse qui bouleverse le cœur de Tannhäuser. Il suffit de noter, pour montrer la consciencieuse étude qu'a faite l'artiste de son rôle, les différences d'accent qu'il donne à l'invocation : « Reine, déesse », répétée à trois reprises au premier tableau. Le désespoir de son « Retour de Rome », au troisième acte, a été le point culminant d'une interprétation vivante, tour à tour fougueuse et angoissée. M. Albers a prêté au personnage de Wolfram, avec une belle prestance, le charme d'une voix timbrée et de métal pur. M. d'Assy fait un beau et noble landgrave. Et M^{lle} Paquot, à qui la nature a prodigué les dons vocaux les plus heureux, s'est affirmée en réels progrès dans le rôle d'Elisabeth, que chanta jadis, on sait avec quelle autorité, M^{me} Marie Battu. L'articulation laisse encore à désirer et l'expérience scénique fait défaut. Mais ce sont choses qui s'acquièrent. Enfin, dans les rôles accessoires, M^{lle} Maubourg, MM. Danlée et Viaud complètent un ensemble remarquable, qui a valu à la Monnaie un succès unanime auquel il faut associer, pour une large part, M. Sylvain Dupuis, dont l'orchestre a été irréprochable, et les masses chorales, excellentement disciplinées. Pareille exécution nous fait augurer un *Crépuscule des dieux* de premier ordre.

OCTAVE MAUS

La reprise de *Louise* a été accueillie, jeudi dernier, avec une satisfaction non dissimulée par un auditoire exceptionnellement nombreux, qui a fait aux deux interprètes principaux du « roman musical » de M. Charpentier, M^{me} Claire Friché et M. Dalmorès, un accueil chaleureux justifié par les brillantes qualités vocales et scéniques qu'ils y ont déployées. M^{lle} Friché a été l'objet, à la fin de son air du troisième acte, d'une véritable ovation. M. Albers, qui remplace Seguin dans le personnage du Père, s'il n'a pas la bonhomie et l'autorité de son prédécesseur (combien il est difficile de s'abstraire des comparaisons !) a chanté le rôle d'une belle voix et l'a mimé avec intelligence, en artiste sincère et convaincu. Le beau contralto de M^{me} D'Hasty a donné de la couleur et de l'accent aux récits de la Mère, particulièrement à ceux par lesquels elle interrompt, à l'issue du troisième acte, la folle équipée du couronnement de la Muse... M. D'Assy a un creux superbe et une belle prestance sous les traits du chiffonnier. M. Forgeur donne du caractère au bizarre personnage allégorique du *Plaisir* de Paris. Et si l'on peut regretter que tels rôles épisodiques, le gavroche, l'apprentie, etc., n'aient pas eu autant de relief que l'an dernier, l'ensemble a été vivant, pittoresque, tel que doit le souhaiter l'auteur. L'orchestre, bien qu'un peu trop sonore, et

(1) Voir l'Art moderne du 15 septembre dernier, p. 309.

les chœurs ont manœuvré avec précision à travers les enchevêtrements thématiques, d'exécution si vétilleuse, de la partition. Le tableau de l'atelier, seul, eût exigé une répétition supplémentaire. Mais M^{lle} Maubourg y déclame toujours avec une volupté séduisante l'invocation à Paris, si « trouvée » comme expression de grisette affolée.

O. M.

Nouvelles Littéraires

Nous avons parlé dernièrement de l'édition nouvelle, en trois volumes, du Théâtre de Maurice Maeterlinck, publiée par les soins de l'éditeur Lacomblez (1).

Nous apprenons qu'à la suite d'une entrevue de ce dernier avec le poète, il a été décidé qu'un quatrième volume serait ajouté à la série. Il contiendra un drame inédit de Maeterlinck dont le titre n'est pas encore définitivement arrêté. Ce volume paraîtra dans le courant de janvier en même temps que le deuxième.

Des traductions allemande et anglaise du *Cloître* d'Emile Verhaeren paraîtront vers la Noël. La traduction allemande est due à M. Wirhert; l'auteur de la traduction anglaise est M. Osman Edwards. On prépare également une traduction de l'œuvre en flamand, le *Cloître* devant être joué à Anvers.

D'autre part, *Philippe II* va être traduit en espagnol.

La *Revue bibliographique belge* publie dans sa dernière livraison une monographie très complète de notre collaborateur Emile Verhaeren. Bien que l'auteur, M. René Bertaut, fasse des réserves sur les tendances philosophiques de l'œuvre, il loue hautement le puissant et fécond écrivain dont il signale, à travers la variété de ses écrits, — prose, poésie, théâtre, critique, — la constante unité et la haute personnalité.

Une bibliographie minutieusement établie et une iconographie suivent cette étude. Signalons au biographe, pour les ajouter à l'énumération qu'il fait des portraits d'Emile Verhaeren, un portrait à l'huile peint à Bornhem par Willy Schlobach il y a une quinzaine d'années et la curieuse eau-forte en couleurs de Van Rysselberghe, à tirage extrêmement restreint, qui montre le poète arpentant en veston rouge la plage de Westende et qui fut exposée au dernier Salon de la *Libre Esthétique*.

Le Thyrsé organise des conférences publiques qui auront lieu le samedi, à 8 heures du soir, n° 4, rue de la Victoire.

M. Valère Gille ouvrira la série samedi prochain par une conférence sur l'histoire littéraire de Don Juan.

Puis viendront : MM. Albert Giraud (*Max Waller*); Victor Devogel (*Jean Lombard*); Gaston Heux (*Fernand Séverin*); Albert Devèze (*La Poésie et l'Amour*); Charles de Sprimont (*Le Drame musical wagnérien*) et Guillaume Van de Kerckhove (*Camille Lemonnier*).

C'est M. A.-F. Hérol, l'un des écrivains les plus estimés de la Jeune France littéraire, qui remplira les fonctions de rédacteur en chef du grand journal international dû à l'initiative de M. Julien Leclercq, dont nous annonçons ci-dessus la mort prématurée.

L'Européen, courrier international hebdomadaire, paraîtra au commencement de décembre prochain. Littéraire, philosophique et social, il défendra les idées de justice, de liberté et de solidarité entre les individus et les nations et groupera dans ce but les penseurs et les savants des divers pays d'Europe.

(1) V. l'Art moderne des 13 et 27 octobre derniers.

THÉÂTRE MOLIERE

Le Vertige, comédie en quatre actes, par MICHEL PROVINS.

Le Vertige de M. Provins, qu'il ne faut pas confondre avec une comédie du même titre, en quatre actes également, écrite par M. F. Lutens et jouée l'hiver dernier, décrit les ravages produits par un homme de lettres peu scrupuleux dans le cœur d'une honnête femme un peu gobette. *Château historique*, qui précéda immédiatement *Le Vertige* sur l'affiche, nous avait narré une histoire analogue. Le théâtre Molière paraît voué aux conquêtes des Paul Coudret et autres Mareuilles. Mais tandis que MM. Bisson et Berr de Turique traitaient le cas d'une plume légère, ironique et railleuse, M. Michel Provins prend l'affaire au tragique. Cela devient une pièce à thèse. On y discute. On y prêche. On s'y bat en duel. La belle Andrée, la révoltée, dit emphatiquement : « De quel côté est-il, mon devoir ? Pourquoi devrais-je obéir aux conventions qui m'emprisonnent dans le mariage quand mon instinct me pousse irrésistiblement vers l'amour ? » Et l'ombre de Dumas fils apparaît à chaque tournant de phrase. Nous espérons être définitivement libérés de ce revenant ! Mais il est tenace. Olivier de Jalin lui-même renaît ici sous les traits d'un vieux garçon incarné avec beaucoup de bonhomie et de vérité par M. Darcey. L'ami de monsieur, l'ami de madame, il parvient, avec un dévouement de terre-neuve et un héroïsme dont Cyrano de Bergerac seul nous avait donné la mesure, à repêcher Andrée au fond des eaux bourbeuses où elle s'était laissée choir et, après dix mois d'absence, à la ramener à son mari. Ces dix mois l'ont guérie de sa passion pour l'être frivole et fourbe à qui elle avait tout sacrifié. Car, au rebours de l'Élisabeth de Villiers, sa fuite n'est pas justifiée par l'unique révolte de l'esprit. Il y a ici un amant en cause, un amant en chair et en os et cet amant se montre si parfaitement goujat à son égard que le public applaudit volontiers à la réconciliation de M^{me} de Roville et de son noble époux. Ce qu'il est difficile d'admettre, par exemple, c'est la bonté surhumaine, la superbonté et la superhumanité de cet époux extraordinaire, élevé selon toute vraisemblance à l'école du roi Marke, à une époque où le smoking qu'il porte au premier acte n'était certainement pas inventé.

Tout cela, faut-il le dire ? est l'antithèse de la vérité, de la vie et d'une psychologie réelle. Rarement on a poussé plus loin les conventions ; jamais on n'a noué autour d'une intrigue banale plus de ficelles. Il est désolant de constater que tout l'effort du théâtre moderne n'a pas eu, sur certains dramaturges de notre temps, plus d'influence. Dumas possédait du moins de l'esprit et du trait. Et le « Trio des Masques » était vraiment mieux en situation dans le palais de Don Juan que dans la villa Moselli, construite par M. Provins...

M^{lle} Ratcliff défend le *Vertige* de sa beauté altière et de sa diction coupante, un peu uniforme, mais qui « porte ». Elle a même des instants d'émotion communicative et de beaux gestes de passion éperdue. M. Talrick lui donne la réplique en gendelette blasé, sceptique, très romancier « psychologue » et d'une remarquable sobriété d'intentions et de mimique. M. Joffre se montre, de même, comédien de talent dans le rôle impossible du mari, et M. Darcey, déjà nommé, est le sourire aimable de cette pièce ténébreuse et surannée.

O. M.

La Musique à Bruxelles.

Raoul de Koczalski

Précédé d'une réclame qui eût pu lui être funeste si l'artiste n'avait conquis d'emblée le public par la séduction d'un tempérament exceptionnel (1), M. Raoul de Koczalski a donné jeudi

(1) A titre d'exemple, la phrase par laquelle débute le boniment de l'impresario distribué à la presse et au public : « La famille de Koczala Koczalski, dans les armes de laquelle figure un serpent..... » Pourquoi pas un piano à queue ?

dernier son premier récital à Bruxelles. L'artiste joue comme dans un rêve, à mille lieues, semble-t-il, des auditeurs. Son extraordinaire technique s'efface modestement devant l'inspiration réelle de l'interprétation. En entendant le pianiste exécuter tel nocturne, telle valse, telles études de Chopin, on a l'illusion d'écouter Chopin lui-même, le nostalgique Chopin qui, endolori par l'énergie trop sèche de Georges Sand, se réfugiait au piano pour lui confier ses peines....

Le jeu de M. de Koczalski est tout rêve et tout sentiment, mais d'un rêve poignant et d'un sentiment élevé et pur. La poésie et le mystère qu'il a mis dans l'interprétation de l'*Oiseau prophète* de Schumann ont, entre autres, enthousiasmé la salle qui, à la fin du concert, lui a unanimement réclamé un *bis*. L'artiste a gracieusement ajouté à son programme une valse de Chopin merveilleusement exécutée.

Lorsque M. de Koczalski aura acquis la force qui lui manque encore et qui l'empêche de déployer les sonorités qu'exigent certaines compositions, il sera classé parmi les grands pianistes de l'époque. Il prend rang, dès aujourd'hui, parmi les artistes les plus compréhensifs.

M^{me} C. Kleeberg et M. Pregi,

La soirée Schumann, au Cercle Artistique, n'a eu ni l'intérêt ni l'éclat du « Bach-Abend » de la semaine précédente. Séance un peu grise, dont le programme comportait trop de pièces détachées. M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel s'est montrée, il est vrai, fort en progrès ; la vigueur et la souplesse des colorations, le charme dans la fantaisie, la compréhension poétique et délicate complètent aujourd'hui un talent que nous connaissions surtout au point de vue de la virtuosité. Mais M^{lle} Marcella Pregi n'a pas confirmé les agréables impressions qu'avaient laissées son apparition aux Concerts Ysaye, il y a six ans. La voix est devenue sèche, la justesse n'est pas impeccable : et l'on a, toute la soirée, attendu de la cantatrice la révélation de l'intimité rêveuse et de l'exaltation passionnée de Schumann. Son habileté vocale et sa netteté de diction n'ont point fait jouer dans les âmes le frisson d'émotion désiré...

La soirée Schubert qui devait avoir lieu jeudi est supprimée à raison de l'indisposition de Van Rooy.

La Semaine Artistique.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. *Le Sillon*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de feu G. Guffens.

RUBENS-CLUB. 10-6 h. Exposition de M^{me} Lacroix (Clôture le 26).

GALERIE LE ROY. Exposition de maîtres modernes français et belges.

Dimanche. 1 h. 1/2. Séance de l'Académie royale. *Œdipe à Colone*, cantate couronnée, par MM. A. Biarent et J. Sauvenière (Palais des Académies).

Lundi. 8 h. 1/2. Première séance de *lieder* par M^{me} J. Miry et M. E. Bosquet (Riesenburg).

Mardi. 8 h. 1/2. Quatrième conférence E. Closson (Erard).

Mercredi. 8 h. Concert de l'*Union chrétienne* (Salle Saint-Luc). — 8 h. 1/2. Conférence J. Destrée (Maison du Peuple).

Judi. 2 h. Troisième matinée Daudet (Parc).

Samedi. 2 h. 1/2. Répétition générale du Concert Ysaye (Alhambra).

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir une des meilleures toiles de G. Van Strydonck, le *Portrait du statuaire Van der Stappen*. L'œuvre, destinée au Musée de Bruxelles, offre le double attrait d'une belle peinture et d'un portrait d'artiste classé parmi les premiers de son temps.

C'est même ce qui a, paraît-il, fallu empêcher la direction des Beaux-Arts d'en faire l'achat. Il est de tradition de ne faire figurer au Musée le portrait d'aucune personnalité vivante. On craint que d'illustres inconnus n'arrivent à se créer, par le don de leur image, une notoriété usurpée. Le préjugé, tout bizarre qu'il est, a longtemps prévalu. Nous félicitons la direction des Beaux-Arts de s'en être enfin affranchie. Et l'occasion était belle, la personnalité de M. Van der Stappen étant de celles dont on ne discute pas la renommée.

La trouée faite, on pourrait aller plus loin et créer au Musée de Bruxelles, ainsi que cela existe dans la plupart des musées de l'Europe, une « Galerie des artistes belges » qui n'aurait, souhaitons-le, rien de commun avec le Jeu de Massacre introduit naguère au Musée de Bruxelles par M. Broerman et dont l'existence fut aussi tapageuse qu'éphémère.

L'État s'est rendu acquéreur, en outre, d'une des plus jolies toiles de M^{lle} M.-A. Marcotte, *Serre d'asalées*, récemment exposée au Cercle artistique.

M. Levêque est chargé d'exécuter pour le Gouvernement deux panneaux décoratifs destinés à orner la salle des concerts du Conservatoire de Bruxelles. L'artiste a choisi pour sujets la *Musique sacrée* et la *Musique profane*.

Nos artistes à l'étranger :

Le directeur du Musée moderne de Copenhague, M. Jacobsen, a visité la semaine passée l'atelier de Constantin Meunier et lui a acheté, pour compte du gouvernement danois, deux grandes figures en plâtre, cinq bustes et cinq statuettes en bronze. Il se propose de consacrer au grand sculpteur belge une salle du Musée, ainsi que cela a été fait au Musée de Dresde.

Nous apprenons avec plaisir qu'un jeune peintre belge de talent, M. Charles Michel, vient d'obtenir le quatrième prix, sur douze cents concurrents, au concours international d'affiches organisé à Buenos-Ayres par une importante manufacture de tabacs qui offrait des prix de 10,000, 5,000, 1,000 et 500 francs aux quatre vainqueurs du tournoi.

M. Jean Delvin, dont on a récemment admiré à la *Libre Esthétique* et à la *Société des Beaux-Arts* d'intéressants travaux, vient d'être chargé de décorer en *graffiti* le nouveau musée de peinture qu'on érige à Gand.

Les études du *Crépuscule des dieux* sont poursuivies avec ardeur au théâtre de la Monnaie et tout fait espérer une interprétation de premier ordre pour cette « première » sensationnelle. Pour la première fois, en effet, le drame qui couronne la Tétralogie sera exécuté en langue française.

C'est, naturellement, M^{lle} Litvinne qui chantera le rôle de Brunnhilde, qu'étudie, en outre, pour remplacer la grande artiste pendant son voyage en Russie, M^{lle} Paquot. M. Dalmorès remplira celui de Siegfried. M. Albers, qui vient d'obtenir dans *Tannhäuser* un succès unanime, incarnera le roi Gunther Gutrune, ce sera M^{lle} Claire Friche, chargée également de prêter au gracieux trio des filles du Rhin, en compagnie de M^{lles} Anna Loriaux et Jane D'Hasty, le charme de sa jolie voix. Pour le personnage de Hagen, qui nécessite un « creux » peu ordinaire, les directeurs ont fait appel à M. Fontaine, l'excellente basse aversoise bien connue des habitués du Conservatoire. M. Bourgeois chantera Albérich. M^{lle} D'Hasty cumulera avec son rôle d'Odine celui de Waltraute, dont la scène émouvante avec Brunnhilde, qu'on supprime souvent en Allemagne, sera heureusement maintenue. Enfin la scène des Nornes, qui sert de prologue au drame, sera interprétée par M^{mes} Maubourg, Tourjane et Verlet.

Il est question, vu la longueur du spectacle, de fixer à 6 heures le lever du rideau.

M. Alfred Cortot est venu, de Paris, assister à la reprise de *Tannhäuser*. Il a engagé M. Dalmorès pour chanter le rôle de Siegfried aux représentations de la Tétralogie qu'il dirigera à Paris au printemps prochain et pour lesquelles il s'est également,

ainsi que nous l'avons annoncé, assuré le concours de M^{lle} Litvinne et de M^{me} Bréma.

Ces représentations devant avoir lieu en allemand, M. Dalmorès étudie en ce moment dans les deux langues le *Crépuscule des dieux*.

M. Jan Blockx a donné dernièrement, en présence de quelques amis, une audition intime, au piano, de son nouvel opéra, *La Francée de la mer*, texte de M. N. de Tière. On dit grand bien de cette partition, qui sera exécutée à l'Opéra flamand d'Anvers.

Aujourd'hui dimanche, à l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera, à 10 heures du matin, le Propre de la messe d'un confesseur non pontife et la messe à quatre voix, sans accompagnement, de Palestrina. M. De Boeck, organiste, jouera un *allegro* de Hændel.

M. Van Rooy, sérieusement indisposé, ne pourra remplir ses engagements à la Monnaie, au Concert Ysaye et au Cercle artistique. Nous apprenons que l'artiste a dû partir pour Vienne, où il suit un traitement rigoureux. Nous lui souhaitons un prompt et complet rétablissement.

Privé du concours de M. Van Rooy, l'administration des Concerts Ysaye a engagé, pour le concert du 1^{er} décembre, M. Pet-schnikoff, violoniste, et M^{me} Thérèse Behr, cantatrice.

Un concert classique et moderne sera donné mercredi prochain à l'*Union chrétienne*, salle Saint-Luc, par M^{lle} J. Maré, violoniste, avec le concours de M^{lle} Van de Wiel, cantatrice, de MM. Alberro (violon), Clapès (alto) et Canivez violoncelle).

Le même jour, notre collaborateur Jules Destrée fera à 8 h. 1/2, à la Section d'art de la Maison du Peuple (salle Blanche), une conférence sur Émile Verhaeren. Des œuvres du poète seront lues par M^{lle} Gatti de Gamond, par MM. E. Royer, E. Van der Velde, Ch. Gheude, Ch. Van den Borren, etc.

Comme suite à cette séance, Émile Verhaeren lira, le 10 décembre, des fragments d'un poème inédit.

M. J. Janssens, pianiste, donnera un concert à la Grande-Harmonie le 11 décembre, à 8 heures du soir, avec le concours de M^{me} Feltesse-Ocsombre, cantatrice, et de M. Laoureux, violoniste. Au programme : Corelli, Bach, Schumann, Chopin, Brahms, Liszt, Saint-Saëns.

Le Comité du monument Bara, réuni mardi dernier, a choisi, parmi les cinq projets qui lui ont été présentés, celui de MM. G. Charlier et V. Horta. On espère pouvoir inaugurer ce monument dans deux ans.

La *Société des peintres-lithographes* a pris l'initiative d'un mouvement en faveur de l'érection, à Paris, d'un monument à Gavarni. Ce projet rencontre beaucoup de sympathies dans la Presse et dans le public.

EXPOSITION

DE

TABLEAUX MODERNES

Organisée au profit
des *Pauvres de la Ville de Bruxelles*, de la *Mutualité artistique*,
de la *Crèche Mary Warocque de Morlanwelz*
et de la *Société Protectrice des Enfants Martyrs*.

GALERIES J. & A. LE ROY FRÈRES

Rue du Grand Cerf, 6, BRUXELLES

Du jeudi 21 novembre au dimanche 1^{er} décembre
de 10 à 5 heures

PRIX D'ENTRÉE

Le jeudi 21 novembre. 5 francs
Les autres jours 2 "

La recette intégrale
sera partagée entre les Œuvres de Bienfaisance ci-dessus

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8^o et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1^o *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2^o *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3^o *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4^o *L'Horlogerie ;*
- 5^o *La Marqueterie et la Tabletterie ;*
- 6^o *La Maroquinerie ; 7^o La Céramique ;*
- 8^o *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9^o *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGEN
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

EN SOUSCRIPTION

POUR PARAITRE LE 1^{er} DÉCEMBRE

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-1°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.

Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement **L'ART MODERNE** à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} janvier 1902.

SOMMAIRE

L'Artiste moderne (VINCENT D'INDY). — Le Sillon (OCTAVE MAUS). — La Collection Lucien De Hirsch (CAMILLE GASPARD). — Notes de musique (HENRI LESBROUSSART). — L'Hôtel Porquin à Liège (X. N.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

L'ARTISTE MODERNE (1).

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS AMIS,

Ceci n'est point un discours, quoi qu'en dise l'affiche. Notre but, à la Schola, est d'enseigner et non de s'épancher en d'inutiles palabres qu'on peut entendre à satiété dans d'autres enceintes.

Ce que j'ai l'intention de vous dire aujourd'hui n'est que la suite du programme que je vous ai exposé l'an dernier (2), programme qui, je le constate avec un joyeux

(1) Allocution prononcée à la séance inaugurale de la *Schola cantorum* le 3 novembre dernier.

(2) UNE ÉCOLE D'ART RÉPONDANT AUX BESOINS MODERNES. V. *L'Art moderne* des 4, 11 et 18 novembre 1900.

étonnement, s'est réalisé en partie et mieux que je ne m'y attendais moi-même; ce que je veux vous dire aujourd'hui s'adresse donc surtout aux élèves et plus spécialement aux compositeurs; j'espère cependant arriver à l'exposer assez clairement pour que tous puissent comprendre.

« Soyons modernes. Gardons-nous bien de suivre les anciens principes d'art. Recherchons la personnalité, la contemporanéité, l'actualité en tout et avant tout. Ce qui est passé ne nous intéresse plus. Foin des vieilles idées, regardons autour de nous, vivons avec notre temps, à cette seule condition nous serons des artistes *modernes*. »

Et les bons snobs qui, tous, à l'heure actuelle, s'occupent d'art, hélas! emboitent le pas avec enthousiasme; tout ce qui ne porte pas l'étiquette : *article moderne* est rejeté par eux comme une marchandise défraîchie ayant séjourné trop longtemps à l'étalage.

Il y a quelque trente-deux ans — je suis assez vieux pour en parler, car j'assistai à la fin de cet état de choses, — le snobisme, qui ne s'appelait point encore ainsi, proclamait :

« Imitons les anciens, gardons-nous bien de l'originalité; ce qui est de notre temps ne nous intéresse nullement; faisons académique; à ce prix seulement nous aurons du succès. »

Et les gens à la mode qui s'occupaient d'art, moins nombreux qu'aujourd'hui, emboîtaient le pas avec enthousiasme, et on bâtissait Sainte-Clotilde, et Winterhalter florissait en peinture, tandis que les Manet, les

Flaubert, les Wagner étaient relégués au rang des gens de mauvaise compagnie.

Ainsi va le monde, et je n'apprends rien à personne en affirmant que les vrais génies ne sont point, en leur temps, reconnus pour tels, mais ce que je tiens à examiner avec vous c'est si, de ces deux snobismes évidemment aussi faux l'un que l'autre, l'actuel ne serait point le plus dangereux.

Et d'abord, que signifie ce terme : *artiste moderne*?

Cela ne vous semble-t-il pas, comme à moi, un non-sens absolu, une de ces redondantes expressions qui, lorsqu'on en scrute le sens, n'apparaissent plus que comme des naïvetés que l'antique et honnête M. de la Palisse n'eût point désavouées?

Artiste moderne! — Mais est-ce qu'un artiste véritable peut n'être pas *moderne*? Est-ce que Vittoria, Monteverde, Rameau, Gluck et Beethoven n'ont point été modernes au même titre que Richard Strauss ou Gustave Charpentier qui, s'ils mouraient demain, — ce qu'à Dieu ne plaise, — ne seraient déjà plus modernes après-demain?

L'artiste moderne n'est donc point spécialement, comme certains esprits peu réfléchis l'affirment, celui qui fait de l'art suivant les idées de son époque, — comment pourrait-il faire autrement? — Et même l'art des plus grands, des immuables, est le plus souvent la résultante d'idées qui ne trouveront leur application que postérieurement à leur époque; ceux-là, par définition, n'auraient donc point été modernes?

La locution : *artiste moderne*, signifiant : qui fait l'art de son temps, est donc un simple non-sens, car, dans ce cas il n'y a jamais eu de vrais artistes pas modernes et nous devons rejeter cette signification comme pléonasmatique.

Cherchons donc autre chose.

Est-ce qu'*artiste moderne* ne voudrait pas dire : créateur apportant au vieil édifice artistique, éternellement en construction, des matériaux nouveaux, solides, cohérents avec les anciens, matériaux extraits de la carrière de son cœur et taillés par son intelligence dans le but de servir au bien et d'alimenter la vie progressive de l'humanité?

Cette définition me satisfait pleinement, mais, à la bien considérer, ne serait-elle point précisément celle de l'*artiste* en général, de l'artiste de tous les temps véritablement digne de ce beau nom et y aurait-il une lettre à y changer si on faisait simplement tomber le terme *moderne* comme inutile et même un peu ridicule?

Schiller, qui fut moderne aussi, puisqu'il passionna la jeune Allemagne de son temps, disait avec beaucoup de raison : » Défiiez-vous du vocable « *modern* », il a trop d'analogie avec la locution *à la mode*, jouant sur les mots allemands *modern* et *modernd*. Faisons donc,

nous aussi, justice de cette expression boursoufflée et disons, plus simplement et plus largement : « Il n'y a pas à proprement parler d'*artistes modernes*, il y a seulement, parmi les individus qui s'occupent d'art, ceux qui sont artistes et ceux qui ne le sont pas. »

« Mais alors, » m'objectera-t-on, « vous vous faites le champion des vieilles idées; vous prétendez qu'il faut toujours ressasser les mêmes choses et que l'homme qui créerait de toutes pièces un art nouveau ne serait pas l'artiste moderne rêvé. »

Et je répondrai :

« Il n'y a pas de vieilles idées, il n'y a que de vieilles formules, de vieux vêtements nés de la mode et passés avec elle. »

Et voilà précisément le sophisme actuel, contre lequel je m'inscris en faux, qui en arriverait — oh! sans l'avouer, bien entendu, — à faire consister l'art soit dans la formule inemployée (en musique : la jolie harmonie), soit dans le vocable, le décor ou le costume contemporains.

Quant à l'homme prodige de qui sort tout à coup et sans préparation un art tout nouveau, je demande aux historiens de la musique, de la peinture, de l'architecture, de vouloir bien me le dénicher.

L'artiste ne peut pas être *révolutionnaire*, car qui dit *révolution* dit *destruction* et la mission de l'artiste n'est point de détruire mais de créer; il n'est et ne peut être fatalement, quelles que soient d'ailleurs ses opinions personnelles, qu'une fonction de la sûre et lente évolution artistique, car *évolution* signifie *progrès*.

Et, — pardonnez-moi de revenir sur une opinion que j'ai déjà émise ici l'an dernier, — je ne me figure point le progrès comme une route droite se prolongeant dans une plaine, mais je vois, au contraire, le *monument-Art* dont je parlais tout à l'heure comme une spirale dont les volutes seraient reliées et consolidées par des étais, des contreforts : les immuables sentiments humains sur lesquels chacune des volutes s'appuie au passage tout en allongeant la spirale toujours plus haut vers l'infini.

Parmi ceux qui s'agitent sur cette spirale, il en est, les révolutionnaires — peu nombreux — qui, voulant construire à côté du monument et ne trouvant pas de point d'appui, disparaissent, emportés par la force centrifuge; il faut les plaindre tout en les blâmant de leur inutile audace.

D'autres — innombrables — s'attachent à un seul point du contrefort et tournent indéfiniment autour de ce point sans chercher à s'élever plus haut; ce sont les académiques, les éclectiques chercheurs de succès, les juifs, les imitateurs doués plus ou moins de talent; ceux-là ne seront jamais des créateurs, ils ne seront jamais des artistes, ils s'effacent, inutiles.

Seuls, restent et contribuent à l'édification du monument les artistes, les vrais artistes, qui, appuyés soli-

dement sur les vieilles bases ancestrales, savent trouver en eux-mêmes les matériaux propres à consolider, toujours plus haut, la ligne verticale des toujours mêmes sentiments humains.

VINCENT D'INDY

(A suivre.)

Outre les articles annoncés la semaine dernière, nous publierons dans nos prochains numéros une étude sur Théodore Baron, par CAMILLE LEMONNIER, des notes sur J.-S. Bach, par CH. VAN DEN BORREN, une appréciation critique de la Colonie artistique de Darmstadt, par G. SERRURIER-BOVY et des chroniques littéraires d'A. GILBERT DE VOISINS et A. BRANDENBURG.

LE SILLON

Lorsque je visitai, la semaine dernière, l'exposition du *Sillon*, un peu surpris et fort déçu de trouver si peu de jeunesse dans les œuvres des jeunes peintres qui composent ce cénacle, j'eus la bonne fortune de rencontrer mon ami M. Pencil.

M. Pencil est un Anglais de bon sens (il y en a) qui adore l'art, aime à discourir et raisonne souvent avec justesse. Ses voyages nombreux, ses visites fréquentes aux divers musées et aux Salons du continent lui ont donné une expérience qu'envierait maint critique professionnel.

« Eh ! bien, M. Pencil, » lui dis-je, impatient d'avoir l'avis d'un homme étranger à nos rivalités d'écoles et à nos amours-propres de clocher, « voilà un groupe d'artistes qui vous était inconnu. *Le Sillon* ! Joli nom. Qu'en pensez-vous ? »

D'un haussement de sourcil, M. Pencil fit choir de l'œil où il miroite habituellement son monocle et me dit, un peu dédaigneux :

« Un sillon est bien, n'est-ce pas ? l'entaille faite par la charrue dans la chair vive de la terre qui doit féconder la semence d'où naîtra la moisson future ?

— Parfaitement.

— Mais ne désigne-t-on pas du même nom la trace boueuse que laisse sur les routes la roue d'un chariot ?

— Vous connaissez tous les dédales du dictionnaire.

— *With your permission*, cher Monsieur, cette acception caractérise, à mon avis, mieux que l'autre, la peinture terreuse agglutinée aux murs où je vis, en mars dernier, rayonner tant d'exubérante clarté.

— Vous aimez la lumière ?

— J'aime la vérité, la vie, la nature, et je ne vois ici qu'une succession de paysages tristes, moroses, opaques, de portraits qui semblent exprimer tous la douleur et le découragement. L'ambiance est d'un pessimisme amer. On semble ignorer que les campagnes palpitent sous les caresses de l'air, que le soleil réchauffe et anime la terre, que la clarté est un élément de beauté et de joie. Ces peintres peignent-ils dans leur cave ? Quelle leçon pour eux que cette toile éclatante représentant une jeune femme et sa fille, dont la lumineuse harmonie a délicieusement frappé mes regards à l'entrée du Musée ! N'en saisiraient-ils pas la

séduction ? Si j'en juge par le portrait en pied de l'un d'eux (et M. Pencil désignait de la main l'effigie d'un silloniste revêtu de l'uniforme traditionnel), les peintres du *Sillon* s'efforcent d'apparier leur aspect physique à la morne tristesse de leur vision. Ils sont ténébreux et révoltés. Ils se drapent de deuil. Et ce qui est pis, c'est qu'ils tentent de corriger, en la ramenant à leur interprétation fuligineuse, l'inspiration de certains maîtres français tels que Courbet, Rousseau et Daubigny...

— Vous m'étonnez. Ces jeunes gens se targuent de nationalisme exclusif. Ils sont Flamands. Et nos critiques vantent chez eux le retour aux saines traditions de notre école d'autrefois... »

M. Pencil remit son lorgnon, s'assura que je ne me moquais pas de lui et riposta :

« En ce cas vos critiques sont peu clairvoyants. Les maîtres flamands, c'est la joie des couleurs, le triomphe de la lumière. Nous les apprécions comme il convient, nous qui vivons dans les brouillards. Et notre XVIII^e siècle n'existerait pas si Charles I^{er} n'avait pas fait chercher Van Dyck à Anvers par Lord Arundel. Mais qu'ont-ils de commun avec les prestigieux harmonistes des Flandres, vos broyeurs de soucis, vos narcisses du lac Asphaltite ? Ils se mirent dans le bitume. Ils se soulent d'ombre. Ils se gargarisent de nuit. Flamands ! Ils mentent à leur race, sensible plus qu'aucune autre à la volupté sensuelle de la couleur.

— Pourtant Bastien, Wagemans, Smeers...

— Oui, de l'acquis, de la patte, du métier, tout ce qu'on apprend. Les sauces enseignées par les maîtres queux d'Académie. Les recettes consignées dans la *Bonne Cuisinière bourgeoise*. J'ai vu des peintures qui ressemblent aux leurs à Munich, à Karlsruhe, à Darmstadt. Mais l'élan, la spontanéité, l'enthousiasme, la témérité de l'inspiration prenant librement son vol, où les trouvez-vous ? Ce *Sillon* est une ornière, je vous l'ai dit. Tous la suivent d'un pas lassé.

— Pardon, Deglume !

— Un succédané de votre Claus qui n'a ni la joie souriante, ni la pénétration, ni la palette nacrée de celui-ci.

— Et Degreef ?

— Le fils du paysagiste qui avait tant de talent ? Il abuse de l'hérédité.

— Et les nouveaux venus ? Apol, Haustraete, Tordeur, De Wit ?

— J'ignorais qu'ils fussent « nouveaux ». Ils ressemblent tellement aux autres ! Peut-être est-ce pour cela qu'on les a élus. Il semble qu'au lieu de chercher à se créer une individualité, les peintres du *Sillon* s'efforcent de n'avoir qu'une seule et même vision. Leurs procédés mêmes sont identiques, comme leurs accoutrements. Si bien que le même artiste pourrait signer indifféremment tous les tableaux. C'est la signature *omnibus*, le cartel fongible...

— Je vous trouve sévère. Vous m'accorderez qu'il y a ici quelques bonnes sculptures ?

— Je vous le concède. L'effort est plus visible. De Haen a de la puissance calme, bien que son métier sente l'école. Mascré ne manque pas de sentiment. Matton, Marin, Nocquet, Puttemans promettent. Mais sur eux tous pèse l'influence redoutable de ce statuaire dont j'ai entrevu, au parc du Cinquantenaire, à travers une clôture de planches, une mêlée furieuse de corps humains taillée dans le marbre... Bien flamand, celui-là, par l'exubérance des chairs et l'impétuosité des mouvements !

— Oui, un Jordaens en ronde-bosse, on l'a dit. Mais dangereux à imiter.

— Pourquoi l'imiter? Pourquoi imiter qui que ce soit? La nature n'est-elle pas l'éternel modèle? Et qu'est-il besoin de suivre un panache, blanc ou noir, pour réaliser une sensation d'art? Si Baudelaire ressuscitait, il dirait qu'en Belgique on peint « par bandes ». Et peut-être, à en juger par ce que je vois ici, n'aurait-il pas tort. C'est fâcheux, car nul n'est artiste s'il ne fait œuvre personnelle et sincère. »

Sur ce, M. Pencil prit congé et sortit. Je le vis s'arrêter longuement devant la toile de Van Rysselberghe que la malice de la Commission directrice du Musée a accrochée en face de l'entrée des expositions de Cercles, — et je demeurai songeur.

OCTAVE MAUS

La Collection Lucien De Hirsch.

J'ai dit ailleurs (1) l'histoire de cette merveilleuse collection, et comment en moins de quinze ans le baron Lucien de Hirsch avait su réunir une des plus belles séries de médailles grecques qu'un particulier ait jamais eu la fortune de posséder. Mais il n'était pas seulement numismate; il aimait et appréciait l'art grec dans toutes ses manifestations : autour des médailles, qui formaient comme le centre de sa collection, il avait groupé des vases, des terres cuites, des bronzes. La mort, malheureusement, ne lui laissa pas le temps de réaliser jusqu'au bout ses rêves de collectionneur. Désireuse de perpétuer le souvenir de son fils, la baronne de Hirsch a légué à la Belgique les trésors d'art qu'il avait accumulés avec tant de patience et de goût.

Pendant près de deux ans toutes ces merveilles sont restées emballées dans un recoin obscur du Cabinet de numismatique de la Bibliothèque royale; seules quelques médailles de choix étaient visibles. Ce n'est que depuis lundi dernier que l'ensemble du legs a été rendu accessible au public (2).

Après un aussi long délai, on s'attendait à trouver dans le classement et l'arrangement de la collection les qualités d'ordre et de méthode qui peuvent seules donner à une exposition de ce genre sa véritable valeur d'enseignement. On pouvait espérer aussi que ces deux années auraient été mises à profit pour la confection d'un catalogue, ou tout au moins de notices explicatives, concises et claires, renseignant le public sur la nature et la date des objets exposés. A ce double point de vue la présente exposition, il faut bien le dire, a été une déception complète.

Sans parler de l'exiguïté du local et de son éclairage médiocre, on s'étonne de trouver réunis dans une seule et même vitrine des objets de nature très différente : verres phéniciens, vases grecs,

(1) *Durendal*, octobre 1901.

(2) Un journal quotidien, qui fait de la politique même à propos d'art grec, insinue que l'état d'abandon dans lequel la collection de Hirsch a été laissée pendant si longtemps est dû à la malveillance du gouvernement, malveillance qui trouverait son explication dans ce fait que le donateur est un israélite!! Je ne sais qui a inspiré l'article en question, — paru avant l'ouverture de l'exposition, — mais l'accusation est vraiment trop absurde. En automne 1890, un employé de la Bibliothèque est allé à Paris prendre livraison des objets et les a ramenés lui-même à Bruxelles. Dès leur arrivée, ils ont été remis au Cabinet de numismatique, où ils se trouvaient au point de vue matériel aussi absolument en sûreté que le restant des trésors que le Cabinet renferme. Rien au monde n'empêchait les conservateurs de faire immédiatement une exposition provisoire des objets légués, en attendant que la vitrine définitive fût prête.

terres cuites, bronzes y sont entassés sans ordre et sans le moindre essai de classement. La place d'honneur a été réservée aux terres cuites, auxquelles feu Lucien de Hirsch n'attachait cependant qu'une importance tout à fait secondaire; assurément elles sont fort jolies, mais elles ne font que côtoyer le grand art et sont loin de présenter le même intérêt que les vases. La plupart de ceux-ci sont sacrifiés; placés très haut et trop près les uns des autres, c'est à peine s'il est possible d'en distinguer le décor. Les notions les plus élémentaires de chronologie sont dédaignées : un vase de l'Apulie, assez médiocre, est placé entre un vase corinthien du VIII^e siècle et une pyxis attique du commencement du V^e; un bronze alexandrin se dresse entre une coupe corinthienne du VII^e et une coupe attique du V^e siècle. Ce genre d'arrangement convient peut-être à la vitrine d'un amateur, qui connaît ses bibelots et qui pour les montrer peut les manier à son aise; mais dans un musée il est de nature à faire naître dans l'esprit du visiteur les plus étranges confusions.

Quant aux notices explicatives qui accompagnent certains objets, elles sont insuffisantes et souvent erronées. Une coupe apode est appelée, on ne sait pourquoi, canthare dionysiaque (?). Un groupe en terre cuite représentant Pan et une nymphe assis sur un rocher est comparé à un groupe analogue de la collection Castellani : l'auteur de l'étiquette paraît ignorer que ce dernier groupe, après avoir passé par la collection van Branteghem, est depuis plus de neuf ans au Musée du Cinquantenaire. Les indications de date paraissent avoir été rédigées il y a une vingtaine d'années, avant que les fouilles de l'Acropole et les travaux auxquels elles ont donné lieu eussent rendu oiseuse toute controverse sur l'époque de floraison des vases à figures rouges. Enfin une quinzaine d'objets ne portent aucune espèce d'étiquette.

Il semble vraiment qu'on ait tout fait pour donner raison à ceux qui trouvent regrettable que ces merveilles n'aient pas été déposées au Musée du Cinquantenaire. Elles y seraient en effet beaucoup mieux, entre des mains compétentes, et elles complèteraient admirablement une collection d'antiquités où les pièces de premier ordre ne se comptent plus et qui s'est, dans ces derniers temps, considérablement accrue. Il serait déplorable que des objets, si bien faits pour se trouver ensemble, restassent à jamais confinés dans des locaux différents.

J'ai dit que le legs de Hirsch comprenait des bronzes, des vases, des terres cuites. Les bronzes sont peu nombreux, mais ils sont presque tous excellents. Le plus beau est certainement une petite tête de Zeus, d'un travail admirable, qui a toute la majesté des grandes œuvres sculpturales de l'époque de Phidias. Elle rappelle beaucoup le type de Zeus des médailles d'Elis. Notez qu'aucune étiquette ne signale au public cette pièce capitale; comme elle est très petite, elle risque fort d'échapper à l'attention et de ne pas rencontrer toute l'admiration qu'elle mérite.

On découvre plus facilement une délicieuse Aphrodite détalchant sa sandale. C'est, comme on sait, l'un des sujets favoris de la sculpture hellénistique. Notre exemplaire, aussi beau que celui que possède le Musée britannique, a été payé 20,000 francs par M. de Hirsch à la vente Castellani, à Paris. Malheureusement, la façon dont il est exposé n'en fait guère valoir la ligne exquise.

C'est aussi à l'art alexandrin qu'appartiennent le charmant Eros au vol et deux Hermès de faune, pleins de vie espiègle. Deux boîtes de miroir à reliefs sont d'excellents spécimens du genre.

(La fin au prochain numéro.)

CAMILLE GASPAR

NOTES DE MUSIQUE

En plein pays du charbon, au flanc de la colline lente où la route noire s'allonge entre les bois, la Maison hospitalière élève la rouge silhouette de ses toitures et de ses clochetons. Le maître n'est ignoré d'aucun de ceux que l'art ou l'industrie intéresse. C'est un poète du travail, dont l'âme, dans les fièvres d'action laborieuse, n'a pas voulu négliger les émotions de beauté. Il y convie ceux des siens qu'il estime devoir y goûter un plaisir égal; et le souvenir de bien des heures charmantes ou profondes est monté s'envelopper dans les plis des bannières des guildes qui étoffent de leurs soies fanées le plafond de la chapelle où le culte de la déesse Musique est desservi.

Le piano s'était rouvert une fois de plus dimanche dernier, et la salle s'était emplie d'auditeurs. Un jeune baryton hollandais, M. Zalsman, y chanta Schubert, Schumann, Brahms, Wagner. Le chanteur est connu en Hollande, applaudi à Berlin. Élève de M^{me} Nordewier-Redingius, il a acquis, à cette école, une belle pose de voix, une prononciation nette, une méthode stricte. L'organe est étendu, sans éclat, mais d'un timbre riche. Le sentiment, parfois trop contenu, a besoin d'un peu d'échauffement; l'élan est alors saisissant. Peut-être aurons-nous l'occasion de l'apprécier à Bruxelles.

M^{me} Georgette Leblanc, dans quelques récits chantés, appuyés d'attitudes et de mimique sobre, a fait admirer une fois de plus son art raffiné et son admirable talent de composition.

Enfin, M^{me} H. Schmidt a joué du violon. L'avez-vous déjà entendue? Elle s'est réservée jusqu'aujourd'hui pour Londres et la Hollande. Sans doute ne veut-elle se présenter au public d'ici que lorsqu'elle aura conscience d'avoir tout fait pour y égaler les meilleurs.

Sa qualité maîtresse réside dans le son. Libre, souple, nourri, pénétrant, il émeut comme une voix humaine. Cette artiste n'a pas voulu écriquer, par la recherche vaine des qualités seulement masculines de style et de ligne, l'expression spontanée du cœur qui fait la splendeur supérieure de la femme. Et si les académiciens lui demandent plus de technique, quelque temps d'étude leur en fournira tant qu'elle voudra. L'essentiel est que, dès maintenant, le chant de son violon fasse pleurer qui l'écoute. Cela est tout.

Un jeune violoniste de talent, M. Zimmer, avait organisé, avec l'aide d'amis, une séance de musique de chambre qui fut un régal. M. Zimmer révèle en son jeu une âme délicate et nerveuse. Il a joué, jeudi dernier, un quatuor de Fauré, distingué et alerte, un trio de Dvorak, — idées originales dans un moule curieusement classique, — et un quatuor de Castillon, fort joli également. Le piano obéissait aux doigts agiles, au jeu précis de M. Théo Ysaye, qui est vraiment, je crois, l'un de nos pianistes les plus compréhensifs des jeunes productions françaises.

Enfin, la soirée de lundi nous réserva également son charme; M^{me} Miry-Merck, soutenue de l'intelligent accompagnement de M. Bosquet, chanta à la salle Riesenburger une série de lieder très ingénieusement choisis. Le groupe franckiste y voisinait Schumann, Huberti et Gilson. Quelles délicieuses choses que ces deux récits de Duparc, *L'Invitation au voyage* et *Phydilé!* M^{me} Miry-Merck les a dits avec une poésie fine et nous avons également goûté avec infiniment de plaisir le sentiment qu'elle a apporté à l'exécution des cinq pages de Schumann.

Une seconde séance nous est promise pour janvier: Fauré, Bréville, Clausson, Brahms, Schubert, Wallner, — programme alléchant.

HENRY LESBROUSSART

L'Hôtel Porquin à Liège.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Connaissez-vous à Liège la maison Porquin? Beaucoup de nos concitoyens, peu curieux des rares vestiges de notre glorieux passé, l'ignorent. C'est le vieil hôtel de pierres, à l'aspect sévère, d'une grande sobriété et d'une belle ampleur de lignes, qui s'élève au quartier de l'Est, dans les terrains de l'ancien hôpital de Bavière. Depuis la démolition de celui-ci, il est isolé dans un jardin où verdissent encore quelques arbres; son harmonieuse et austère ordonnance frappe davantage.

Ce n'est pas sans peine qu'il a survécu à l'irritante manie de démolition de nos édiles. Il fut grandement question de sa destruction en 1898, lorsque fut abattu l'hôpital de Bavière. C'est à M. Paul Jaspar, l'un de nos meilleurs architectes, artiste savant, réputé pour ses reconstitutions artistiques du vieux Liège, que nous devons sa conservation. Se réclamant de l'art wallon, il adressa à cette époque une protestation indignée aux membres du conseil communal. Sa voix fut écoutée et le maintien de l'édifice voté.

Mais le noble hôtel conservait des ennemis. Beaucoup de nos édiles n'en apprécient pas la sévère beauté. Ils jugent cette maison sans caractère et, sourds aux appels des personnes compétentes qui leur en dénombrent les hautes qualités du détail à eux imperceptibles et qui leur affirment sa valeur architecturale, historique, ils s'opposent sourdement à une restauration qui lui rendrait son relief et continuent à nourrir l'espoir d'une prochaine démolition.

Cette hostilité latente n'a pas été sans faciliter la préparation des actes de vandalisme que nous nous à regretter et à signaler à tous ceux qui s'intéressent aux choses de Beauté. Ce que la pioche des démolisseurs attirés n'a point fait, un public anonyme d'une sauvagerie révoltante, que même son complet défaut d'éducation artistique ne peut excuser, était occupé à l'accomplir.

Ce doux public commença par faire disparaître la palissade — d'ailleurs laissée en très mauvais état par l'administration — qui séparait du populeux boulevard de la Constitution l'immeuble et les terrains vagues qui l'entourent. Puis, tandis que les gamins s'acharnaient à briser les vitres dont pas une seule ne reste, des personnes déterminées entreprirent le sac du bâtiment. Des boiserie, des planchers, des solives, les portes, les tabatières des toits, tout ce qui était transportable fut enlevé; des cheminées de marbre furent jetées bas, les voûtes des caves défoncées, les escaliers mutilés. Le pillage fut complet; il dut continuer pen tant bien des jours sans que les dévastateurs rencontrassent le moindre obstacle.

Comment supposer que dans un quartier aussi populeux, où des agents de la police sont en permanence, de tels faits aient pu se passer, de tels actes se répéter dans la parfaite ignorance de celle-ci? Son inaction révèle au moins une souriante indulgence qui ne peut être que le résultat de la maligne indifférence d'autorités supérieures.

Sans doute l'édilité, pressée par les protestations de quelques-uns et par la mise en demeure de quelques journaux, a-t-elle pris aujourd'hui des mesures pour que de pareils faits ne se reproduisent plus, a-t-elle ordonné une surveillance active et l'établissement d'une nouvelle clôture.

Mais cela ne suffit pas.

Il n'est pas moins vrai que son incurie, ses intentions peu favorables sont la cause du mal. Il importe donc qu'intervienne une prompt solution qui mette la maison Porquin à l'abri de sourdes hostilités; il faut que sa restauration soit ordonnée.

L'État l'a classée parmi les monuments historiques de troisième ordre; l'Institut archéologique liégeois entoure de sa protection « ce berceau du vieil hôpital de Bavière dont elle est le dernier vestige »; elle est justement qualifiée de spécimen intéressant de l'architecture civile italienne transportée à Liège au xvi^e siècle. A tous ceux qui veulent assurer sa conservation d'agir, d'exercer une énergique pression sur l'indolence des pouvoirs publics. Liège n'est pas riche en monuments historiques à ce point qu'on

se désintéresse de ce vieil hôtel qui reste un modèle d'architecture sobre et qui peut, par son caractère de noble austérité, grandement contribuer à l'embellissement d'un quartier dont l'amélioration est à l'ordre du jour.

X. N.

La Semaine Artistique.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. *Le Sillon*.

MUSÉE DU CINQUANTAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M^{me} Sophie Pir et de M. Rombouts.

GALERIE LE ROY. 10-5 h. Exposition de tableaux modernes (clôture aujourd'hui dimanche).

RUBENS-CLUB. Exposition Médard Tytgat.

Dimanche. 2 h. Concert Ysaye (Alhambra).

Lundi. 8 h. 1/2. Concert historique du chant : M^{me} Birner (Grande-Harmonie).

Mardi. 8 h. 1/2. Quatrième conférence E. Closson : *Le Violon* (Erard).

Mercredi. 8 h. 1/2. Concert Wilford (Erard).

Judi. 8 h. 1/2. Récital C. Kleeborg (Grande-Harmonie).

Vendredi. 8 h. 1/2. Deuxième concert R. de Koczalski (Grande-Harmonie).

Samedi. 10 h. 1/2. Ouverture du Salon des Aquarellistes. — 2 h. Répétition générale Concert populaire (théâtre de la Monnaie).

PETITE CHRONIQUE

Le monument érigé à Mons, dans la cour de la nouvelle Ecole des mines, à la mémoire de MM. Guibal et Devillez, sera inauguré l'été prochain. La souscription a rapporté près de 15,000 francs, ce qui, avec les subsides promis, suffira à en couvrir les frais. On sait que ce monument est l'œuvre du sculpteur L. Devillez, fils de l'un des deux ingénieurs statués. Il remporta un joli succès à Paris, où il figura au dernier Salon du Champ de Mars.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième concert Ysaye à l'Alhambra, sous la direction d'Eugène Ysaye et avec le concours de M^{le} Thérèse Behr, cantatrice, et de M. A. Pet-schnikoff, violoniste.

Au programme : Symphonie en la mineur de Mendelssohn, *Variations symphoniques* d'Elgar, *Fête foraine* de Lalo, Concerto en ré pour violon de Tchaïkowsky, *Grande fugue en ut* de J.-S. Bach pour violon solo, *Cavatine* de Cui, *Mélodies* de Giordani, Schumann, Tchaïkowsky et Cornélius.

C'est dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, qu'aura lieu le premier concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. J. Thibaud, violoniste.

Programme : Symphonie n° 4, de Schumann; Concerto pour violon de Mendelssohn; *La Fiancée de la Mer*, de Jan Blockx, introduction du deuxième acte (première exécution); Romance en fa de Beethoven; Introduction et Rondo capriccioso de Saint-Saëns pour violon; *Carnaval flamand*, de J. Selmer (première exécution).

Répétition générale la veille, à la même heure, au théâtre.

Changements d'affiches : Au Parc, aujourd'hui, à 2 heures, première du *Roman d'un jeune homme pauvre*; au théâtre Molière, les *Maris de Léontine* ont succédé hier au *Vertige*.

Les deux dernières conférences de M. E. Closson sur les instruments de musique (le violon, ses ancêtres et ses congénères; les instruments à vent), sont respectivement fixées aux mardis 3 et 10 décembre, à 8 h. 1/2.

M^{lle} Marie Derboven, 1^{er} prix avec grande distinction du Conservatoire de Bruxelles, transférera à la Grande-Harmonie le cours de déclamation, de diction et de littérature qu'elle donnait antérieurement à l'Ecole de musique d'Ixelles.

Les cours auront lieu tous les jeudis, de 4 à 5 h. 1/2, à dater du 5 courant. Pour les conditions s'adresser au concierge du local.

Les cartes d'abonnement aux trois séances Wieniawski sont en vente chez les principaux éditeurs de musique jusqu'au vendredi 10 janvier 1902. Ces séances restent fixées aux jeudis 23 janvier, 6 et 20 février.

M^{me} Marie Mockel fonde à Paris, avec la collaboration de M. Jules Algier, du Conservatoire de Milan, une Ecole d'art vocal classique et moderne. Les cours seront donnés en la salle Lemoine, 17, rue Pigalle, à partir du 4 décembre.

M^{lle} M.-A. Marcotte, MM. A. Delaunois et Omer Diericx exposeront à Louvain, à la « Table ronde », du 1^{er} au 9 courant, un ensemble de leurs œuvres.

Une nouvelle revue littéraire et artistique, *L'Occident*, va paraître à Paris. Le premier numéro, annoncé pour décembre, contient des articles de MM. Adrien Mithouard, Charles Morice, Henri Mazel, Raoul Narsy, Tristan Klingsor, Vincent d'Indy, Baffier, Maurice Denis, Louis Rouart, André Mellerio.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX, ESQUISSES & ÉTUDES

composant l'atelier de feu THÉODORE BARON

sous la direction de MM. J. et A. LE ROY, frères, experts,

place du Musée, 12, à Bruxelles,

en leur galerie, rue du Grnud-Cerf, 6, à Bruxelles

les **lundi 9** et **mardi 10 décembre 1901**, à 2 heures précises.

EXPOSITIONS

Particulière

Publique

le samedi 7 décembre 1901

le dimanche 8 décembre 1901

de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le notaire **Delporte**, à Bruxelles, Grand Sablon, 36, vendra publiquement, à l'intervention de l'expert M. Cordemans-De Bruyne, à Bruxelles, en la salle **Bluff**, rue du Gentilhomme, 17, le **jeudi 5 décembre 1901**, à 4 heures précises, une belle collection de

Livres d'archéologie, d'ouvrages illustrés et de gravures, lithographies, eaux-fortes

ayant formé la bibliothèque de M. **Emile Puttaert**, artiste peintre. Notamment : *La Belgique pittoresque*, par De Damseaux; *Voyage dans les Pays-Bas*, par De Cloet; *Belgique et Allemagne*, par Louis Haghe; G. Doré, *Don Quichotte*; Van Ysendyck, *Architectures*; *Les Ardennes*, de Victor Joly et autres, ainsi que des œuvres de Calame, Cicéri, Rops, etc.

Le catalogue se distribue en l'étude, Grand-Sablon, 36, ou chez le dit expert, rue du Gentilhomme, 17

Visite : Le jour de la vente, de 10 à 1 heure.

Étude de M^e Delporte, notaire à Bruxelles

Le notaire Delporte, Grand Sablon, 36, vendra publiquement au plus offrant et au comptant, en vertu de l'ordonnance de M. le président du tribunal de 1^{re} instance de Bruxelles, en la salle de ventes DE MOL, tenue par M. MOREAU, Grand-Place, 18, à Bruxelles,

le **lundi 9 décembre 1901**, à 10 heures du matin,

LES MEUBLES MEUBLANTS

bijoux et argenteries ainsi que quatre obligations de la Société anonyme royale grand-ducale des chemins de fer Guillaume Luxembourg, dépendant d'une succession bénéficiaire

Visite : Les objets à vendre pourront être examinés au local où se fait la vente, les vendredi 6, samedi 7 et dimanche 8 décembre 1901, de midi à 4 heures.

Pour renseignements, s'adresser en l'étude du susdit notaire Delporte.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8^o et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1° *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2° *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3° *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4° *L'Horlogerie ;*
- 5° *La Marqueterie et la Tabletterie ;*
- 6° *La Maroquinerie ; 7° La Céramique ;*
- 8° *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9° *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.

**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÈGEN
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
-TERIE, MENVISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATIU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

EN SOUSCRIPTION

POUR PARAITRE LE 1^{er} DÉCEMBRE

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts
edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World :

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes. Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement **L'ART MODERNE** à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} janvier 1902

SOMMAIRE

L'Artiste moderne (*suite et fin*) (VINCENT D'INDY). — Le Gamin tendre (A. GILBERT DE VOISINS). — La Collection Lucien de Hirsch (*suite et fin*) (CAMILLE GASPARD). — Exposition Médard Tytgat (O. M.). — Le deuxième Concert Ysaye (H. L.) — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

L'ARTISTE MODERNE⁽¹⁾.

Et voilà précisément ce qui fait du nom d'*artiste* un titre sublime, c'est que, en dépit de l'ancienneté des fondations sur lesquelles il bâtit son œuvre nouvelle, l'artiste reste libre, complètement libre.

Regardez autour de vous et dites si, à ce point de vue, il est quelque carrière plus belle que celle de l'artiste conscient de la dignité de sa mission ?

L'armée ? — Le dévouement au pays, conséquemment l'obéissance aux ordres donnés, — qui exige l'abnégation de soi-même, — est sa seule raison d'être.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

La magistrature ? — Jadis libre, elle est maintenant asservie aux prescriptions ministérielles.

L'Université ? — Elle est, pour son malheur, sous la tutelle du gouvernement.

La politique ? — Une domesticité mal déguisée.

Sans parler de l'administration et du fonctionnarisme à outrance qui sont les plaies honteuses de notre pays.

Partout, obéissance par définition ou asservissement par état.

Un général, un magistrat, un professeur officiel ne peuvent agir librement, risquer un geste personnel sans s'exposer à voir leur carrière brisée ou compromise; — mais quel est le gouvernement, quel est le pape, l'empereur, le président de république qui pourrait imposer à un artiste l'obligation de faire telle œuvre si celui-ci ne la veut point faire ou lui défendre de faire telle autre s'il plaît à l'artiste de la composer ? Et la noble et libre carrière n'en reste pas moins largement ouverte devant lui !

La liberté, voilà le vrai bien, le plus précieux apanage de l'Artiste.

La liberté de penser — cette liberté que ceux qui s'intitulent pompeusement : libre penseurs, s'efforcent d'enlever à l'homme — et aussi la liberté que personne au monde n'a le pouvoir d'ôter à l'artiste, celle de construire son œuvre selon sa conscience.

Mais cette liberté, qu'ont glorieusement pratiquée les vrais d'artistes de tous les temps, elle a été, elle sera toujours battue en brèche pour ceux qui ne veulent point ou ne savent point s'en servir.

C'est ainsi qu'actuellement encore, elle est en butte

aux attaques des deux sectes que je vous signalais tout à l'heure, la secte académique et la secte révolutionnaire, qui ne sont en somme, malgré leur étiquette dissemblable, que deux formes diverses d'une même *réaction*; pardonnez-moi d'employer ce vieux cliché du jargon politique, je ne trouve pas de meilleur terme pour cataloguer ces deux tendances rétroactives.

D'un côté, un système officiel où l'enseignement du métier est, je le reconnais, poussé à un degré de perfection rare, mais duquel est bannie toute large conception de l'Art, car la sollicitude des distinctions, la lutte pour l'arrivisme ne laisse point de temps au généreux travail de la conscience artistique.

D'un autre côté, un système dit : *vériste* qui, répudiant toute influence antérieure, veut — faisant, mais seulement jusqu'à un certain point, table rase — ne voir et n'exprimer que la vie actuelle.

Ces deux sectes portent en leurs préceptes une égale atteinte à la liberté artistique et, bien qu'apparemment opposées en titre, sont également réactionnaires en fait, étant donné que toutes deux elles prennent ostensiblement leur point de départ dans le mouvement rétrograde du XVI^e siècle, se réclamant des faux principes de ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance, ou mieux encore de ceux des pseudo-philosophes du XVIII^e siècle, qui furent — leurs écrits le prouvent — si manifestement dépourvus, non seulement de toute notion, mais même de tout sentiment d'art. Toutes deux, par obligation ou par parti pris, ces sectes prêchent l'ignorance et l'obscurantisme, ne pouvant ou ne voulant point connaître les belles œuvres édifiées par les siècles de foi; toutes deux, elles ont pour mobile, non point l'amour qui vivifie, mais l'inféconde haine, et leur résultat en musique est, d'une part, l'harmonie rare, le maniérisme, l'article de Paris, de l'autre la recherche d'art dans le mépris des formes et dans la seule *actualité*.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ici point par point les arguments des sectaires qui s'efforcent d'entraver la marche du libre progrès, ce serait abuser de votre attention; j'ai voulu seulement prémunir les élèves contre leurs fausses doctrines.

Il ne suffit pas, en effet, de savoir impeccablement pratiquer un métier, ce qui n'est que le premier degré de l'enseignement; il faut encore, sous peine de rester un demi-artiste, situation triste et inutile, s'assimiler les hautes manifestations d'art de tous les temps et *les aimer*, ce qui est le seul moyen d'arriver à créer des œuvres utiles au progrès.

D'autre part on vous dira : « L'artiste doit exprimer la *vie*. » Exprimer la vie? Mais est-ce que les vrais artistes de toutes les époques ont jamais fait autre chose?

N'est-ce pas la vie même dans ce qu'elle a de plus humainement poignant et vrai qu'on trouve aux portails des cathédrales du XIII^e siècle et dans les œuvres

de ces peintres antérieurs à la Renaissance qui furent les véritables ancêtres de nos actuels impressionnistes?

Qu'est-ce que la *vie* en art, sinon le sentiment humain exprimé dans l'œuvre par un artiste ému? Et voilà ce qui rend les grandes œuvres éternellement jeunes, éternellement belles.

Oui certes, ils vivent et nous émeuvent parce qu'ils vivent de notre propre vie, ces graves syndics de Rembrandt à Amsterdam, ces paysans et ces varlets de Gozzoli au palais Riccardi, ces élus et ces réprouvés des tympanes de nos cathédrales françaises; oui certes, nous revivons nos impressions de nature dans la *Symphonie pastorale*, et ce n'est point seulement la magicienne Armide qui fait vibrer notre âme dans le sublime monologue qui termine l'œuvre de Gluck, mais la femme, la femme souffrante, la femme délaissée. Revêtez cette Armide d'une robe d'ouvrière ou de paysanne, nommez la Angèle ou Marguerite, l'impression de la scène n'en sera ni plus ni moins poignante, elle restera identiquement la même sans qu'il y ait une note à changer à la musique, parce qu'elle est vraiment humaine et humainement pensée.

Ce qui fait la très réelle beauté de la *Louise* de Gustave Charpentier, ce n'est pas le costume et le parler modernes, ce ne sont point les théories un peu surannées sur l'amour libre que déclame son Julien, ce ne sont même point les charmants hors-d'œuvre de la vie actuelle que l'on trouve accommodés à d'autres modes dans nombre d'ouvrages depuis le *Déserteur* jusqu'à *Carmen*, mais bien les caractères profondément humains, profondément sentis, profondément exprimés de la jeune fille et de son père.

Laissons donc de côté, comme inutiles et négligeables, toutes les théories officielles et révolutionnaires; l'artiste véritablement digne de ce nom ne s'embarrassera point dans ces broussailles du chemin, il gardera noblement sa liberté, sans haine contre les hommes, reconnaissant envers ceux qui lui offrent de belles œuvres, sans distinction de bâtiment, mais impitoyable contre les faux principes.

Il s'efforcera, après avoir non pas seulement effleuré, mais approfondi la connaissance des grandes manifestations d'art antérieures, d'édifier sur ces fondations immuables un nouveau cycle de la magnifique spirale, en exprimant loyalement, tels qu'il les sent, tels qu'il les souffre, les toujours mêmes sentiments humains.

A ce prix seulement il acquerra la personnalité et pourra servir à la haute et saine alimentation des âmes futures, ce qui est le but suprême de l'Art.

Et pour résumer tout ce que je viens de dire, je ne trouve pas mieux qu'une citation d'un livre, bien démodé, à l'heure actuelle dans les sphères de l'enseignement officiel, mais auquel il faut cependant bien revenir toutes les fois qu'il s'agit de morale, le Cathéchisme.

« Dieu, » dit ce livre « a créé l'homme pour le connaître, l'aimer et le servir. »

L'art, émanation divine, ne donne point à ses fervents d'autre maxime : *Connaître, aimer, servir*, car la connaissance qui rend fort et qui rend juste, l'amour qui provoque la création et la conscience d'une haute mission éducatrice, tels sont, je l'affirme, les trois points essentiels du caractère de l'artiste, je ne dirai pas *moderne*, je dirai mieux : de l'*artiste libre*.

VINCENT D'INDY

Au prochain numéro : Le Rythme poétique, par ÉMILE VERHAËREN ; L'Image et l'Imagination littéraire, par JEAN DOMINIQUE ; La Société moderne des Beaux-Arts, par HENRI FRANTZ, etc.

LE GAMIN TENDRE (1)

Le roman que nous offre M. Binet-Valmer me paraît être l'œuvre la plus séduisante qu'il nous fut donné de lire depuis la *Becquée* de M. Boylesve. Aussi bien peut-on dire que ces deux livres s'apparentent par le même souci qu'on y trouve de présenter le spectacle de la vie, de décrire la comédie humaine sans éloquence apprêtée, ni pathos romantique et vague. — Le *Gamin tendre* est une œuvre vivante, simple, émue et délicieusement écrite... Cela, n'est-ce pas, fait déjà un ensemble assez gentil et que l'on chercherait vainement chez nos romanciers du commun. Par une singulière audace, M. Binet-Valmer a voulu que son livre fût intéressant et il est arrivé à ses fins. En vérité, mon sujet d'aujourd'hui est trop attachant pour que je vous parle d'autre chose que de lui ; je ne vous décrirai donc point les chevaux de bronze que l'on fit bondir sur deux des angles du Grand Palais, ni la filandreuse *Grisélidis*, ni même la *Schéhérazade* de Rimsky-Korsakoff qui nous charma dimanche dernier.

Le *Gamin tendre* nous conte l'histoire de Jean Lagier, adolescent crédule, sensuel, maladroit et charmant, à qui les fées accordèrent le don de plaire et la faculté de souffrir. Il se heurte à des gens qui le comprennent mal ou ne le comprennent pas : à son père, improvisateur bavard et bruyant, peintre médiocre, uniquement préoccupé de gonfler ses illusions ; à son frère, ingénieur sec, précis et pratique, à sa grand-mère enfin, trop grasse, trop violente et trop autoritaire. Même ceux qui se disent ses amis le froissent à tout instant : Madeleine, sa maîtresse, belle, bête et sentimentale, son grand-père, M. Piot, dont la tendresse et la bonté sont inactives, même son grand ami le docteur Jansen qui l'entretient de conseils trop littéraires et trop ramifiés. Il hésite, il n'ose agir, il regrette et, toujours, derrière lui se dresse le spectre qu'il ne peut fuir et qui, à tout instant, affirme sa puissance d'obsession : le passé tragique de sa famille, sa mère folle, ses sœurs idiotes, la maison misérable... et pourtant, à tout prendre, Jean Lagier a les manières et les allures du premier venu, il rit, il court, il chante... c'est un délicieux enfant

(1) *Le Gamin tendre*, par G. Binet-Valmer. Édition du *Mercur de France*.

qui a passé l'âge des taloches comme celui des billes et ne peut devenir un homme.

Jean Lagier est amoureux, il est amant, amant heureux, amant transi, amant délaissé, et ses émois passionnés nous sont décrits dans le milieu le plus plaisant qui soit : un hôtel suisse, ruche de petites aventures, de petites causeries, de petites médisances, et, tandis que le caractère du gamin tendre se défait peu à peu au cours de l'histoire de ses traits particuliers et devient une image générale de l'adolescent moderne à qui manque le désir de vaincre, ce joyeux hôtel où, la nuit venue, les chambres ont souvent plus d'un occupant, où le bal que l'on y donne deux fois par semaine au salon prend des allures d'une langueur équivoque, dont les jardins, enfin, ont des ombres propices aux rendez-vous, cet hôtel se singularise et prend rang de personnage, à tel point que lorsque Jean Lagier l'aura quitté, l'auteur, au lieu de suivre la vie de son héros, pourra continuer à décrire celle de cet étonnant bâtiment... et ce sont les dernières arrivées, les derniers départs, le nettoyage de fin d'année, les pyrotechnies offertes aux domestiques, la neige, la glace, le dégel, les premières fleurs, le printemps rayonnant, enfin les premières arrivées. Alors, comme deux personnages que nous connaissions déjà sont revenus dans cet endroit qui leur avait plu l'année d'avant et qu'ils causent, nous apprenons par leur colloque le sort de Jean Lagier et l'accident un peu banal, un peu tragique, un peu ridicule qui l'effaça de la vie comme sont effacés d'ordinaire les êtres craintifs, inutiles et charmants.

Ce livre est vraiment une promenade dans une âme. Sa composition toute concentrée autour du héros nous présente un grouillement continu de personnages esquissés d'un trait sûr et significatif, trait qui les fixe à la façon de certaines volutes de caricaturistes qui nous restituent un homme tout entier. Surpris, amusés, intéressés, nous voulons lire plus avant, mais tant de détails arrêtent par leur air de vérité, leur aspect de chose vue... j'entends bien vue, et bien rendue : la sortie de la messe, le balcon avec sa clai de capucines, le voyage en funiculaire, certains instants d'émotion et d'idylle... et c'est faire tort à l'œuvre que d'en citer quelques traits, c'est oublier, pour le charme de ses rives, le grand fleuve de tendresse que M. Binet-Valmer a fait sourdre et chanter puis couler à pleins bords.

Quant au style, il est très curieux, très spécial, très composé. C'est une pluie de petites phrases, une pluie légère, aussi limpide, aussi joyeuse, aussi parfumée qu'une averse au printemps. Tout cela est d'un art exquis et, pris dans son ensemble, ce livre figure un tour de force, car, pour sévère qu'on soit, que dire d'un roman où il ne se passe pas grand'chose, où nul accident ne vient nous secouer et qui reste aussi passionnant qu'un roman d'aventures ?

A. GILBERT DE VOISINS

La Collection Lucien De Hirsch.

La série la plus importante, en dehors des médailles, est celle des vases. Il y en a une quinzaine.

En tête, dans l'ordre chronologique, on aurait dû placer les deux ou trois vases corinthiens à décor d'animaux qui représentent l'art du vasier avant qu'il se fût dégagé des influences orientales. Ensuite aurait dû venir la fameuse coupe corinthienne

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

à inscriptions; dont j'ai donné la bibliographie complète dans *Durendal*. Malheureusement elle est si maladroitement exposée qu'on la voit à peine. Le décor de ce vase, qui date de la fin du VII^e siècle, est plein de ce charme étrange que respirent les œuvres archaïques; il a pour sujet une scène ordinaire de combat entre deux guerriers suivis chacun de son écuyer et de ses chevaux: le peintre a affaibli les personnages de noms de fantaisie, inscrits au-dessus de chacun d'eux en caractères corinthiens. La scène, répétée sur chacune des deux faces, révèle déjà un sentiment parfait du décor et de l'arrangement.

Deux vases attiques, à figures noires sur fond clair, datant du troisième quart du VI^e siècle, avaient leur place marquée après la coupe de Corinthe. Le plus beau, une oenochoë d'une forme délicieuse, porte d'un côté un lion attaquant un sanglier énorme; de l'autre une vache allaitant son veau. Le second, moins fin et d'une époque un peu plus récente, évoque une scène de l'*Odyssee*: Odysseus fuyant l'ancre de Polyphème, cramponné à la toison d'un bélier (1).

Au point de vue artistique, la pièce capitale est l'incomparable rhyton en forme de tête d'aigle. On ne s'est même pas donné la peine de le poser comme il doit l'être pour permettre d'apprécier la grandeur et la majesté de son style. Dans le classement, il devrait ouvrir la série des vases à figures rouges de la grande époque, qui commence vers 520 av. J.-C. et atteint son apogée au temps des guerres médiques, ainsi que les fouilles de l'Acropole l'ont définitivement établi.

C'est vers le milieu de cette période (2) qu'il faut placer la pyxis de Mégaclés, la seule œuvre connue du maître. Le décor du pourtour de cette jolie boîte, qui a dû servir à quelqu'élégante Athénienne, au temps où vivaient Miltiade, Aristide et Thémistocle, représente une scène d'intérieur d'un charme exquis: six jeunes femmes causent, tout en travaillant, en jouant, en vaquant à leur toilette, dans une chambre du gynécée indiquée par une colonne dorique; sur le couvercle, cinq lièvres, — symboles d'amour, — dans des attitudes d'un naturel parfait. L'objet est placé de façon à ce qu'il soit absolument impossible d'entrevoir même ce couvercle.

La place suivante appartient à une coupe dans le style du peintre-vasier Brygos et est probablement de la main même du maître; elle porte pour tout décor un médaillon intérieur figurant une jeune prêtresse debout, déposant sur un autel une gerbe d'épis. L'explication de l'inscription (Démèter au génitif) m'entraînerait trop loin.

A la même époque appartient la belle coupe apode de l'ancienne collection du prince Napoléon, portant d'un côté Dionysos, armé d'un canthare et d'un thyrsé transformé en lance, et combattant un géant mordu à la poitrine par le serpent mystique du dieu, — de l'autre côté, trois silènes, serviteurs du fils d'Alcmène, accourant au secours de leur maître; l'un d'eux est monté sur un char que les deux autres traînent. Ce décor est une merveille d'esprit et de finesse; il rappelle celui du fameux psykter du Musée Britannique, signé par Douris, et est très probablement de la même main.

Parmi les autres vases à figures rouges, je n'en mentionnerai qu'un seul, une grande amphore portant comme sujet principal la scène bien connue du départ d'un guerrier; elle nous donne un excellent échantillon de ce qu'était la peinture à Athènes vers

(1) L'étiquette transforme ce bélier en brebis, en dépit d'Homère, — et des cornes, et du sexe pourtant nettement accusé!

(2) Et non pas vers 420 ou 400 av. J.-C., comme le dit l'étiquette. Cette date absolument erronée est empruntée à un article de feu Olivier Rayet, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1878, — et dont la chronologie fantaisiste était déjà démodée à l'époque où l'article a paru; on peut s'en convaincre facilement en consultant le *Catalogue Barre* (1878), dont un exemplaire est placé en vedette dans la salle d'exposition: M. Fröhner y montre que la pyxis de Mégaclés est antérieure à la guerre du Péloponnèse (431-404), et à la colonnade du Parthénon, commencé en 447-446. Depuis, les fouilles de l'Acropole ont permis de préciser encore davantage la chronologie des vases à figures rouges dans les diverses évolutions de leur style, et de démontrer que ce style avait déjà atteint son apogée avant le sac et l'incendie de l'Acropole par Xerxès en 480.

le milieu du V^e siècle (1), alors que les maîtres vasiers avaient cessé d'être autonomes et subissaient entièrement l'influence des grands peintres à fresque, Polygnote et son école.

Je ne dirai que peu de chose des terres cuites. A l'époque où le baron de Hirsch formait sa collection, l'authenticité des groupes dits d'Asie-Mineure, était encore admise par l'immense majorité des amateurs même les plus éclairés; M. Furtwängler lui-même en avait fait acheter toute une série par le Musée de Berlin, auquel il était attaché à cette époque comme conservateur. Seuls parmi les grands musées, le British Museum et le Louvre s'étaient prudemment abstenus. Peu à peu la vérité s'est fait jour, le Musée de Berlin a supprimé de ses vitrines les pièces en question. M. Furtwängler a fait son *mea culpa* et actuellement le monde archéologique est à peu près unanime à les rejeter. Or, il faut bien avoir le courage de le dire, les sept grands groupes de la collection de Hirsch appartiennent à cette catégorie de terres cuites plus que suspectes dans laquelle se rangent la majorité des groupes des anciennes collections Gréau, Spitzer et Lecuyer, de même que le « Taureau et Dionysos » de la collection van Branteghem et « la Barque de Charon » du prince Liechtenstein. C'est à ces sept pièces douteuses qu'on a eu l'idée déplorable, comme je l'ai déjà dit, de donner la place d'honneur dans la vitrine de Hirsch. Heureusement, à côté de celles-ci, la collection renferme toute une série de statuettes de Tanagra ou même d'Asie-Mineure absolument authentiques, et dont quelques-unes comptent parmi les plus belles terres cuites connues, tels l'Eros doré trouvé à Smyrne et l'adorable jeune mère allaitant son enfant (Tanagra).

A côté des objets grecs, il faut signaler encore, outre de beaux verres phéniciens, le superbe poignard d'Amosis, découvert par Mariette sur la momie de ce pharaon, au bras de laquelle il était attaché par une bandelette de papyrus.

Les médailles, au nombre de près de deux mille, constituent au point de vue de la rareté et de la beauté des exemplaires, une série incomparable. Il est naturellement impossible de les montrer aux visiteurs dans leur ensemble. Aussi les conservateurs ont-ils sagement agi en limitant à un choix celles qui sont accessibles au public; ce choix a été bien fait et classé avec suffisamment de méthode. Mais il serait encore trop long d'entrer dans le détail de ces pièces d'élite. Je me bornerai à signaler l'admirable série des médailles siciliennes, en tête de laquelle brillent les deux tétradrachmes uniques d'Aetna et de Zanklè.

CAMILLE GASPAR

EXPOSITIONS

Médard Tytgat.

Il y a en M. Médard Tytgat, dont les œuvres tapissent depuis huit jours le *Rubens-Club*, deux personnalités distinctes: un peintre médiocre et un illustrateur habile.

A ne voir que ses peintures, parmi lesquelles le très banal portrait d'un chef de musique, des études impersonnelles de paysage et d'intérieur, on ne pourrait guère deviner que la main qui triture si lourdement, en des tons mornes, les pâtes colorées, peut tracer avec tant de sûreté, de finesse et d'humour les dessins à la plume dans lesquels l'artiste donne libre cours à son imagination. Une *Tentation de saint Antoine* surtout requiert par l'intelligence de la composition, le modèle rigoureux des formes, l'heureuse distribution de la lumière et l'expression intense des figures. Telle physionomie de diabolin effaré et ricaner paraît bien empruntée à quelque gargouille de cathédrale gothique et, certes, certaines réminiscences se sont-elles glissées dans cette page véhémement, d'une réalité de cauchemar. Mais l'ensemble est

(1) L'étiquette date ce vase du IV^e siècle, soit d'une époque où l'activité des ateliers attiques avait entièrement cessé ou du moins ne produisait plus, à l'exception des vases panathénaïques traditionnels, que des œuvres de pacotille. En dehors de tout autre élément d'appréciation, la forme graphique des inscriptions aurait dû suffire à elle seule pour empêcher de dater le vase du IV^e siècle, les lettres dont elles se composent étant empruntées à l'alphabet en usage à Athènes avant la guerre du Péloponnèse.

bien établi, rigoureusement équilibré, et la Vénus qui gambade parmi de grimaçants fantômes aux regards éperdus du moine assailli de désirs tentateurs est dessinée avec une précision qui témoigne d'une étude attentive. Mais pourquoi la présenter blafarde et comme plâtrée, tandis qu'autour d'elle tout est coloré d'un lavis savamment estompé?

Car M. Tytgat, le fait est à noter, devient coloriste lorsqu'il cesse de peindre. Plusieurs de ses dessins décèlent à cet égard un sentiment pictural que ne trahissent point ses portraits et paysages à l'huile, — les coloristes n'étant pas, selon l'exacte définition de M. Adrien Mithouard, ceux qui mettent dans leurs tableaux les couleurs les plus saturées, mais ceux qui utilisent le mieux les valeurs.

La *Délaissée*, la *Boudeuse*, *Repos du modèle* marquent, à cet égard, une supériorité sur les peintures de l'artiste. Dans son *Couple mystérieux*, dans ses compositions symboliques *L'Orgueil*, *L'Avarice*, M. Tytgat s'avère en outre artiste violemment expressif.

En résumé, exposition intéressante d'un artiste sollicité en sens divers, qui cherche sa voie et deviendra quelqu'un lorsqu'il aura dégagé sa personnalité des influences diverses qui l'obsèdent.

O. M.

Le deuxième Concert Ysaye.

Elle était intéressante, l'idée de M. Ysaye d'exécuter sans interruption la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, respectant ainsi le désir du maître. Jusqu'à ce jour, chez nous, on ne l'avait pas tenté ou osé. Mendelssohn semble avoir été l'un des plus classiques, au point de vue formel, des romantiques allemands de la première moitié du dernier siècle; pourtant à son âme fantaisiste répugnait la coupe trop conforme du genre où son génie se complaisait. La Sonate op. 7, bien que bâtie sur quatre mouvements nettement séparés, doit également se jouer sans interruption. Le final de cette sonate, de même que celui de la Symphonie n° 3, rappelle curieusement les motifs de la première partie. Le même esprit de liaison et d'unité dans l'œuvre entière semble avoir influencé également la composition de ses deux concertos de piano, de son concerto de violon.

Certes, les indications d'interprétation données par l'auteur lui-même sont les seules qui soient dignes du plus rigoureux respect. Mais il est parfois permis de se demander si elles sont justes. Créer et interpréter sont choses très différentes. Souvent un créateur se trompa, voulant régler l'interprétation de son œuvre propre. Bien des compositeurs reconnaîtront que leurs productions, aux mains d'interprètes dont ils n'avaient pas réglé le jeu, leur ont parfois paru, à eux-mêmes, nouvelles, tant ils y découvraient d'idées qu'ils ne se doutaient pas y avoir enfouies. Ne vous a-t-il pas semblé que le manque d'interruption entre l'*adagio* et l'*allegro vivacissimo* nuisait à l'un comme à l'autre mouvement? L'entrée de ce thème exubérant, clair, dans le prolongement de la sonorité de l'*adagio* tendre et sentimental, offrait une brutalité déplaisante que Mendelssohn n'a certes pas voulue.

Il est certain que Mendelssohn n'a pu tracer les premières notes de son *allegro* de la même encre avec laquelle il clôturait l'*adagio*! — La brusque opposition est peut-être un effet voulu, qui a sa beauté, et qui ne peut s'obtenir que par l'enchaînement de deux mouvements contradictoires. Mais entre un *adagio* comme celui-ci et l'*allegro* qui le suit, il faut laisser au moins, aux âmes sensibles, le temps d'un soupir.

Je crois qu'il serait difficile d'exécuter mieux qu'elle ne l'a été dimanche, avec plus de compréhension, de souplesse, de discipline, de charme et d'accent, cette fraîche et jeune symphonie d'un maître de la forme et de la mélodie. Ysaye s'est vraiment modelé un orchestre qui est au rang des meilleurs.

Le programme lui offrait une autre occasion de montrer sa virtuosité par l'exécution de *variations* d'un jeune musicien anglais, M. Elgar. Cette œuvre, remarquable de technique, ne manque pas de caractère; mais c'est un caractère qui s'est formé aux éco-

les continentales, et nous attendons encore le chantre qui introduira dans la musique l'âme anglaise, au sein du groupe harmonieux des sœurs allemande, française et italienne.

Deux solistes coraient le programme: M. Petschnikoff et M^{lle} Thérèse Behr. Nous avouons n'avoir pas compris le tempétueux enthousiasme suscité par le violoniste. Celui-ci possède énormément d'acquis, un son pur, une sûreté distinguée. Mais il n'a ni puissance ni pénétration. Peut-être notre impression résultait-elle de ce déplorable concerto de Tchaïkowsky.

Enfin, M^{lle} Behr est une chanteuse classique qui a infiniment de méthode classique. Elle a chanté, dans l'attitude la plus classique, trois morceaux classiques. Voix merveilleusement posée et conduite.

H. L.

La Semaine Artistique.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon des Aquarellistes.
MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême Orient.
RUBENS-CLUB. Exposition Médard Tytgat.

Dimanche. 10-4 h. Exposition Th. Baron (Galerie Le Roy). — 2 h. Premier Concert populaire (théâtre de la Monnaie). — 4 h. 1/2 Conférence Flament à la Société centrale d'architecture (Palais de la Bourse).

Lundi. 8 h. 1/2. Première séance « Beethoven » du Quatuor Schörg (Riesenburg). — 8 h. 1/2. Conférence de M^{lle} Marie Closset (Cercle artistique).

Mardi. 8 h. 1/2. Conférence d'Emile Verhaeren (Maison du Peuple). — 8 h. 1/2. Dernière conférence E. Closson (Erard).

Mercredi. 8 h. Première des *Remplaçantes* (théâtre du Parc). — 8 h. Concert J. Janssens (Grande-Harmonie). — 8 h. 1/2. Deuxième séance Wilford (Erard).

Jeudi. 2 h. Matinée Labiche. Conférence de M. F. Lutens (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Première séance de l'*Institut musical* (Ravenstein).

Vendredi. 8 h. 1/2. Troisième récital de Koczalski (Grande-Harmonie).

Samedi. 8 h. 1/2. Première séance Everaers-Enderlé-Wolff (hôtel Métropole).

PETITE CHRONIQUE

Le Salon annuel des Aquarellistes a été inauguré hier au Musée de peinture moderne. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Le Salon des Beaux-Arts de Liège s'ouvrira le premier dimanche de mai 1902.

Les répétitions d'ensemble du *Crépuscule des dieux* sont poursuivies avec une fiévreuse activité au théâtre de la Monnaie et tout permet d'espérer une interprétation de premier ordre. Voici la distribution définitive du colossal ouvrage de Wagner qui n'a, comme on le sait, jamais été joué en français: Siegfried, M. Dalmorès; Gunther, M. Albers; Alberich, M. Viaud; Hagen, M. Bourgeois; Brunnhilde, M^{lle} Litvinne; Gutrune, M^{lle} Friché; Waltraute, M^{lle} Dhasty; les filles du Rhin: M^{lles} Maubourg, Verlet et Tourjane; les Nornes: M^{lles} Dhasty, Friché et Maubourg.

La première représentation, qui excite tant à Paris qu'à Bruxelles une impatiente curiosité, aura lieu vers le 20 courant, — vraisemblablement le lundi 23.

Tandis qu'on répète en scène le *Crépuscule*, on travaille au foyer l'*Enlèvement au sérail*, qui passera, ainsi qu'*Iphigénie*, en janvier. Viendront ensuite *Grisélidis* et *Gwendoline*.

Ce programme, très chargé, oblige la direction à reculer au début de la prochaine saison les représentations annoncées du *Roi Arthur* d'Ernest Chausson. De son côté, M. Vincent d'Indy a prié MM. Kufferath et Guidé de ne monter son nouveau drame lyrique *L'Étranger* qu'après l'œuvre de l'ami regretté dont les intérêts artistiques lui ont été confiés. *L'Étranger* ne sera donc, de même qu'*Arthur*, représenté que l'hiver prochain.

A propos de M. Vincent d'Indy, annonçons que l'éditeur Durand va mettre sous presse le cours de composition que professe l'auteur de *Fervaal* à la *Schola Cantorum*. Le premier volume de cet important ouvrage, qui en comprendra cinq ou six, paraîtra en février prochain. Il sera divisé en douze chapitres : 1° le Rythme; 2° la Mélodie; 3° la Notation; 4° les Formes de la Monodie médiévale; 5° la Chanson populaire; 6° l'Harmonie; 7° la Tonalité; 8° l'Expression; 9° l'Histoire des théories harmoniques; 10° la Forme du Motet; 11° le Madrigal et la Chanson; 12° l'Évolution de l'Art.

Ce volume sera précédé d'une introduction exposant des idées générales sur l'Art, sur l'Œuvre et l'artiste et sur le Rythme dans l'art. Un appendice indiquera le travail pratique à exécuter par l'élève d'après chacun des chapitres du cours.

Aux *Maris de Léontine*, qui font salle comble au théâtre Molière, succédera une série de représentations de *Ruy Blas*.

Le *Clôître*, d'Émile Verhaeren, traduit en néerlandais par le poète Rafael Verhulst, sera représenté en avril à Anvers.

Le poème de notre collaborateur Jean Dominique, *L'Ombre des roses*, vient de sortir des presses de l'Auxiliaire bibliographique. Ce volume, très élégamment édité, inaugure une série nouvelle, la « collection du Cyclamen », qui groupera des écrits d'auteurs belges en prose et en vers.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (Section d'Art), M. Émile Verhaeren lira, en y ajoutant des commentaires, des extraits de deux volumes inédits : *Les Victoires tumultueuses* et *La Flandre*.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu, à la salle Ravenstein, la première séance, consacrée à Schumann, de MM. Van Dooren, Demest, Marchot, Jacob et Wallner (de l'Institut musical). La seconde, consacrée à Bach, avec le concours de M^{lle} Van Dooren, aura lieu le jeudi 19 décembre.

M^{me} Everaers, MM. Enderlé et A. Wolff donneront samedi prochain, à 8 h. 1/2, à l'hôtel Métropole, avec le concours de M. Henri Seguin, la première des trois séances de musique de chambre qu'ils annoncent pour cet hiver. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, Hændel, Nardini, Duparc, Fauré.

Peter Benoit collabora assidûment à la revue *De Vlaamsche Kunstbode* à laquelle il envoyait régulièrement, il y a quelque quinze ans, des « Lettres flamandes » sur le mouvement de l'art musical des Flandres.

Ces lettres vont être réunies en volume et publiées prochainement par les soins de M^{lle} Agnès Mertens au nom des exécuteurs testamentaires.

Durendal, dans sa livraison de novembre, publie une série de lettres d'artistes adressées à M. H. Fierens-Gevaert en réponse à la question qu'il posa à ceux-ci sur l'utilité des restaurations de monuments. Tous sont nettement et catégoriquement hostiles aux retapeurs d'édifices anciens, ce qui fait dire à l'auteur de l'enquête : « Les truqueurs sont traqués partout. » Les « interviewés », MM. Abry, Baertsoen, Claus, Crespin, Delville, P. Du Bois, A. Heins, L. Frédéric, Khnopff, Mellery, C. Meunier, G. Morren, Ch. Samuel, J. Smits, A. Struys expriment tous, en la développant plus ou moins, l'idée qu'il faut respecter les monuments anciens, s'efforcer de les maintenir dans l'état où nous les ont livrés les siècles, mais qu'il est criminel d'y ajouter ou d'en enlever inutilement une pierre.

On annonce de Londres la mort de Kate Greenaway, l'auteur de tant de jolis albums consacrés à l'enfance : *A la fenêtre*, *Alpha-bet*, *Ma mère l'Oie* et cent autres, qui révolutionnèrent l'imagerie et eurent une réelle influence sur le goût, tant en Angleterre qu'à l'étranger.

La *Schola Cantorum* a inauguré la série de ses auditions de musique française ancienne avec le concours de M^{mes} J. Raunay, Lovano, de la Rouvière, Lombroso, Legrand, Weyrich, de MM. Vieuille, J. David, A. Gébelin, etc. La première séance, dirigée par M. Ch. Bordes, a eu lieu jeudi dernier et comprenait, entre autres, l'exécution intégrale du quatrième acte et de fragments du cinquième acte d'*Issé*, opéra de Destouches. La deuxième est fixée au 19 courant. On y exécutera, sous la direction de M. Vincent d'Indy, le quatrième acte d'*Hippolyte et Aricie*, de Rameau. Le premier acte d'*Alceste* de Gluck formera, avec des pièces de Rameau, de Roland de Lassus, de Couperin, de M.-A. Charpentier, le programme de la troisième audition, qui aura lieu le 16 janvier.

La *Schola* fera suivre ses concerts d'auditions de cantates de J.-S. Bach nouvellement traduites et d'un nouveau cycle, en trois soirées, d'œuvres françaises.

A partir du 10 janvier, le Quatuor Parent donnera le vendredi, à 9 heures du soir, en huit séances consécutives, l'audition intégrale des dix-sept quatuors de Beethoven.

La tragique affaire De Grave à fourni le sujet d'un drame que jouera la semaine prochaine, à Roulers, la vieille chambre de rhétorique *De Zeebare Hert*. Ce drame, ou ce mélodrame, est dû à M. César Van Cauwenberghe, d'Anvers, auteur d'une pièce déjà populaire sur les scènes néerlandaises : *Paul Kruger et ses héros*. Les *Frères De Grave* sont à l'étude au théâtre Flamand de Bruxelles.

Le théâtre du Prince-Régent, à Munich, donnera du 7 août au 11 septembre 1902 une nouvelle série de représentations des œuvres de Wagner. Au programme : *Lohengrin*, *Tannhäuser*, *Tristan et Isolde*, les *Maîtres chanteurs*.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX, ESQUISSES & ÉTUDES

composant l'atelier de feu THÉODORS BARON

sous la direction de MM. J. et A. LE ROY, frères, experts,

place du Musée, 12, à Bruxelles,

en leur galerie, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles

les **lundi 9** et **mardi 10 décembre 1901**, à 2 heures précises.

EXPOSITIONS

Particulière

Publique

le samedi 7 décembre 1901

le dimanche 8 décembre 1901

de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

Étude de M^e Delporte, notaire à Bruxelles

Le notaire Delporte, Grand Sablon, 36, vendra publiquement au plus offrant et au comptant, en vertu de l'ordonnance de M. le président du tribunal de 1^{re} instance de Bruxelles, en la salle de ventes DE MOL, tenue par M. MOREAU, Grand'Place, 18, à Bruxelles,

le **lundi 9 décembre 1901**, à 10 heures du matin,

LES MEUBLES MEUBLANTS

bijoux et argenteries ainsi que quatre obligations de la Société anonyme royale grand ducale des chemins de fer Guillaume Luxembourg, dépendant d'une succession bénéficiaire.

Visite : Les objets à vendre pourront être examinés au local où se fait la vente, les vendredi 6, samedi 7 et dimanche 8 décembre 1901, de midi à 4 heures.

Pour renseignements, s'adresser en l'étude du susdit notaire Delporte.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8^o et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1° *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2° *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3° *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4° *L'Horlogerie ;*
- 5° *La Marqueterie et la Tableterie ;*
- 6° *La Maroquinerie ; 7° La Céramique ;*
- 8° *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9° *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HENRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGE.
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE ~**

LE BOIS MEUBLES, EBÉNIS-
-TERIE, MENUISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-DEAUX AVEC APPLI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIERES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DECOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Artist

An Illustrated Monthly Record
of Arts, Crafts, and Industries

1 SH. MONTHLY

Lonsdale Chambers, 27, Chancery Lane, and Bream's Buildings,
London, W. C.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A.MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO 25 C. NTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement L'ART MODERNE à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} janvier 1902

SOMMAIRE

Rythme — Mesure (ÉMILE VERHAEREN). — Le Salon des Aquarellistes (OCTAVE MAUS). — L'Image et l'Imagination littéraire (JEAN DOMINIQUE). — Musique *Le premier Concert populaire. Musique de chambre* (O. M.). — Théâtre. *Les Remplaçantes* (O. M.). — L'Art à Paris. *Deuxième Exposition de la Société moderne des Beaux-Arts* (HENRI FRANTZ). — Le Théâtre à Paris. *Grand-Guignol. Les Cendres*. (ALBERT-J BRANDENBURG) — Première Exposition internationale des arts décoratifs modernes (Turin 1902). — Chronique judiciaire des arts. *Photographie obligatoire*. — Nécrologie. *Alexandre Hanotiau*. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

RYTHME — MESURE

La jeune critique explique et justifie, au nom de la logique, le bouleversement produit récemment dans la prosodie. Certes, la critique a raison, mais elle n'a point raison, suffisamment.

Elle interroge : Pourquoi proscrire l'hiatus à l'angle des mots et l'admettre en leur milieu ? Pourquoi défendre : Il y a (verbe) et tolérer : Illion (substantif) ? Pourquoi ordonner la rime pleine, grave et riche dans les

sujets élevés, quand de telles rimes aboutissent presque toujours au calembour ?

Pourquoi parler de césure médiane quand le langage renferme des mots de sept ou huit syllabes ?

Pourquoi accorder l'enjambement et discréditer les vers de treize et quatorze pieds ?

Pourquoi édicter tant de règles fixes en les arrêtant d'après un mode d'aspiration et d'expiration infiniment variable ?

Pourquoi cet amas de prescriptions établies sur aucune autre base que la routine, le paresseux enseignement officiel et l'obstination des versificateurs aisément arrivés ?

Et le critique non aveugle conclut que les poètes d'aujourd'hui font de la besogne rationnelle.

Mais en art la stricte logique n'est point l'argument décisif ; la poésie bout au fond de la nature humaine et tout comme la passion, et tout comme le rêve, elle répugne d'obéir à la raison parfaite. Si les poètes font œuvre logique, c'est chose secondaire.

La vérité, la voici :

Depuis ses origines, le vers français est basé sur la mesure ; aujourd'hui on veut l'établir selon le rythme. Ce n'est point l'illogisme de l'ancien vers qu'on attaque, c'est son développement tout entier.

Rythme, mesure ! Certes, toute mesure contient un rythme, et tout rythme une mesure. La différence qui existe entre ces deux termes voisins est toutefois notable. La forme du vers français ancien, basée sur la mesure, apparaît comme un moule exactement prévu et délimité, où tout un élan de pensée, sans en jamais élar-

gir, resserrer ou supprimer une case, s'inclut. La forme préexiste donc, c'est elle qui détermine la longueur, la marche et la division des mouvements lyriques.

Le rythme est lui aussi une forme, mais une forme ductile, infiniment variable, faisant corps avec l'idée, étant cette idée même qui détermine, en s'exprimant, son allure personnelle.

Il n'y a point préexistence, mais coexistence entre la pensée et son extériorisation.

Or, les poètes modernes rejettent la mesure, forme superposée et adoptent le rythme, forme directe. Les sentiments éclos dans un poème apparaissent ainsi en toute leur spontanéité originelle.

On s'inquiète et l'on interroge. Est-il possible de saisir aussi subtilement et aussi immédiatement toute pensée qui s'affirme? Pour le vrai poète, cette difficulté n'existe guère. Lui seul, il possède le don et le secret de ne pouvoir, au moment où l'idée lui naît, la concevoir autrement qu'en pleine vie, c'est-à-dire avec son geste dynamique ou statique. Or, ce geste, c'est le rythme lui-même. Le vrai poète ne peut donc pas n'être pas un rythmeur.

Tous les grands maîtres le furent. En dépit des lisières et des contraintes de la conventionnelle et ingrate et inutile mesure, Racine, Lafontaine, Lamartine, Hugo, Baudelaire, Verlaine obéissent quand même au mouvement de l'idée.

Souvenez-vous des plaintes de Phèdre et de sa lassitude; du final de la fable du *Chêne et du Roseau*; de l'*Isolement des Méditations*; des *Djins des Orientales*; de *Lesbos des Fleurs du Mal*; de *Langueurs* dans *Jadis et Naguère*.

Aujourd'hui ce sont ces lisières et ces contraintes que l'on veut supprimer comme inutiles et encombrantes, afin que le poème apparaisse comme une notation de gestes intérieurs et non plus comme un développement qui s'enferme en telle ou telle règle de prosodie. On ne travaille plus sur un canevas; ce sont les nœuds mêmes du travail qui servent de chaîne et de soutiens, on ne canalise plus; on laisse au fleuve le soin de creuser son lit.

Qu'un tel procédé effraye les médiocres et leur paraisse dangereux et difficile, soit. En art, tout est aisé ou impossible.

Les premiers poètes étaient des chanteurs libres; ils extrayaient d'eux-mêmes la forme de leur émotion. Ils précédaient toute critique et toute législation. C'est vers eux, c'est vers leur source de clarté et de jeunesse qu'il faut remonter. Si l'on cherche comment, en ces temps lointains, s'est substituée au rythme la mesure, le règne de celle-ci n'apparaît plus que comme une usurpation.

Les pédagogues l'ont provoqué. Quand certains rhapsodes anciens, soit par habitude, soit par stérilité, gla-

cèrent leurs chants en formules, les scribes s'en sont venus imposer cette déchéance aux poètes à naître et, au nom du passé, dessécher le futur. L'art du poète est spontané et intensif, l'art du critique est raisonné et restrictif; il ne peut y avoir accord, il faut qu'il y ait guerre entre eux. La critique a domestiqué la belle plante de la beauté première et sauvage, elle l'a taillée, émondée, racornie. Elle l'a mise en serre. Elle en a fait l'élevage. Elle l'a présentée propre, symétrique et lisse. Or, elle était née pour le plein air, pour les vents, la pluie, l'orage, pour les brumes et le soleil; elle aurait vécu en forte terre vierge, elle aurait grandi, laissant tomber ses graines dans l'énorme tablier de la vie, pour être secouée, toujours plus loin, aux horizons, là-bas.

L'exemple des poètes primitifs est salutaire à méditer. Du jour où les critiques apparaissent, une nouvelle caste littéraire se fonde, trouvant sa raison d'être dans la contradiction et dans l'ironie. Encore, s'ils n'établissaient que certains contrôles, si leur travail n'était que constatations et expériences.

Un Taine éclaire, mais ne dogmatise guère.

Les autres apprécient, tranchent, condamnent. Ils ne comprennent pas qu'un poète n'est rien s'il n'est un créateur, c'est-à-dire un éveilleur de vie nouvelle.

Et c'est avec de la mort, c'est avec de l'ancienne vie refroidie, qu'ils le serrent et le ligottent dans le cercueil étroit de leurs jugements.

Au XVII^e siècle, toute émancipation large eût été impossible; au XIX^e siècle, grâce aux efforts précurseurs des Lamartine, des Hugo, des Baudelaire, des Verlaine, la révolte est en l'air et l'affranchissement a eu lieu.

ÉMILE VERHAEREN

Le Salon des Aquarellistes.

Aux expositions de jadis, tapissées de petits cardinaux jouant aux échecs, de buveurs attablés en costume Louis XIII dans quelque taverne, de jeunes Transtévérines souriant au berceau de leur nouveau-né ont succédé, depuis quelques années, des Salons dont la vie contemporaine et la nature fournissent les principaux éléments d'intérêt. L'aquarelle ne se confond plus avec l'imagerie. Elle s'est fait œuvre d'art, et les meilleurs de nos peintres ne dédaignent pas d'utiliser les ressources qu'elle offre à ceux qui y voient autre chose qu'une vaine virtuosité de pinceau. Meunier, Delaunois, Jacob Smits, pour ne citer que les exposants les plus en vue, donnent à leurs lavis la solidité, l'ampleur et l'éclat d'une peinture à l'huile. Ils négligent de parti pris les détails accessoires de la composition, pour réaliser avec intensité une impression artistique. Qu'importe, au surplus, le mode d'expression? Une eau-forte affirme, au même titre qu'un tableau, la maîtrise souveraine de Rembrandt. Un pastel de Degas est-il moins décisif qu'une peinture à l'huile du même maître?

La puissance statique de Meunier, la noblesse qu'il confère à

ses modèles et par lesquelles sont art, emprunté à la vie ouvrière d'aujourd'hui, se rattache par une sorte d'hérédité directe aux plastiques de l'antiquité, s'avèrent dans son *Minew*, la page la plus expressive du Salon.

Alfred Delaunois, qui fut à Louvain le disciple de l'illustre statuaire, fait de plus en plus honneur à l'enseignement de celui-ci. Rarement, dans ses persévérantes études de la vie monastique, il s'éleva plus haut qu'en ces magistrales interprétations de l'église Saint-Pierre. Le *Christ now*, entre tous, a un caractère tragique réellement émouvant. M. Delaunois a la vision à la fois large et pénétrante. Ses piliers de pierre, ses dallages alternés de noir et de blanc, ses chaires de vérité en bois sculpté sont traités avec une précision et un sentiment de la matière qui n'excluent point l'impression grandiose de l'ensemble. Dans ces notations fidèles, l'instinct supérieur de l'artiste transpose les architectures. Il les observe dans leurs relations secrètes avec l'idéal qui les inspira. Et son art de réalité s'imprègne ainsi du sentiment le plus élevé. L'église gothique devient, par la magie de son pinceau, un poème de deuil dont il récite d'une voix grave les strophes. On pourrait reprocher à ses *Vigiles à la mémoire de saint Charles Borromée* le manque de consistance des figures du premier plan. Il semble que l'expression de la vie soit, moins que le silence des nefs et la paix recueillie des cloîtres, dans les aptitudes de ce très remarquable artiste. Mais le grief que je formule est trop léger pour contre-balancer les éloges que mérite le jeune peintre louvaniste. C'est avec joie que je salue en lui l'une des personnalités les plus hautes de l'École belge d'aujourd'hui.

Cette alliance de la réalité et du sentiment mystique, créatrice d'une beauté harmonieuse, se retrouve dans les œuvres de Jacob Smits. Mais lui, au lieu de dégager l'intellectualité d'un édifice, de faire parler les pierres, cherche à accorder avec ses visions intérieures l'humanité qui s'offre à lui. De là sa *Pieta*, dont l'expression surprend et retient, encore qu'on y relève, de même que dans ses portraits, des lourdeurs d'exécution.

L'*Hamlet* de M. Gaston La Touche échappe, de même, à l'illustration. C'est une belle et sobre page, d'un style ample, d'une facture large, dégagée de toute influence. La composition s'affirme véhémement, romantique d'allures, et l'on s'étonne d'apprendre que l'artiste qui crée des œuvres aussi peu « à la mode du jour » soit vivant, et bien vivant. Oserai-je ajouter qu'il a, extérieurement, l'aspect d'un parfait sportman? La surprise de certains en sera doublée.

Je citerai encore, parmi les peintres dont la conception artistique et la volition esthétique dominant le procédé, relégué au rang secondaire, M. Fernand Khnopff, — sa grande composition *Blanc, noir et or* l'emporte en intérêt et en valeur d'art sur les dessins rehaussés qui l'encadrent, — et M. Eugène Smits, qui excelle à donner à un simple croquis de jeune fille une grâce patricienne.

Puis, voici les aquarellistes proprement dits, professionnels ou non de la martre imbibée d'eau, — car beaucoup cumulent. C'est le cas pour M. Stacquet, le nouveau directeur de la Société, dont on voit avec plaisir les aimables paysages flamands et hollandais et les intérieurs recueillis. C'est le cas aussi pour M. Marcette, qui se hausse au rang des meilleurs marinistes belges; pour M. Oyens, dont les deux natures mortes minuscules, d'un coloris chatoyant, affirment — et nous nous en réjouissons — un complet retour de l'artiste à la santé; pour M. Abry, également habile à fixer sur la toile et sur le whatman des épisodes militaires; pour M. Auguste

Donnay, l'intéressant illustrateur et décorateur liégeois, et pour M. F. Charlet, qui poursuit avec succès, en des pages harmonieuses bien qu'un peu inconsistantes, ses études de Volendam et de l'île de Marken.

Volendam! Il semble qu'on abuse vraiment du pittoresque d'opéra comique de cette pêcherie hollandaise. Les culottes démesurément bouffantes des indigènes et leurs toques de fourrure, hautes comme des bonnets persans, tournent à l'obsession. Le Salon des Aquarellistes en est bourré. Les vitrines des encadreurs vous en lancent à la volée, de tous formats, par théories dansantes combinées en forme de triptyques et de fiises... Ne pourrait-on dévolendamiser quelque peu la peinture et l'estampe d'aujourd'hui? Ceci dit, je reconnais que M. Paul Rink donne du caractère à ses vieux pêcheurs en contemplation devant la mer, et que ce Volendamois d'élection, qui succède à MM. Bartlett, Jungmann, Cassiers, Charlet et autres, s'est assimilé à merveille, en les appropriant à l'harmonie un peu allemande de sa palette, les Volendamois autochtones.

Charles Bartlett a lâché la cité semi-lacustre de la Noord-Holland et s'en est allé cueillir, de l'autre côté du Zuiderzee, des impressions nouvelles dont l'*Orage* et les *Vaches hollandaises*, peintes en des tons de velours, nous apportent l'écho. Nico Jungmann, s'il a suivi son ami, a emporté dans l'œil la vision des culottes bouffantes et des toques de fourrure: son *Pèlerinage à Kevelaar*, dont l'ensemble mal équilibré et d'une coloration acide déplaît, mais qui renferme des détails délicieux, peints avec la minutie d'un primitif, sent son Volendam d'un bout à l'autre de la grande salle où il figure. Kevelaar? En souvenir de Humpdinck, sans doute. Au surplus, peu importe. Mais que vient faire cette peinture à l'huile, d'ailleurs intéressante malgré ses défauts de construction, dans le temple de la couleur moite? Elle s'y trouve dépaysée parmi les lavis légers des Cassiers, des Ytterschaut, des Hagemans, des Thémon, des Titz, ces fervents chevaliers d'un Graal hydrophile.

On retrouve enfin au Salon les envois accoutumés de MM. Hoeterickx (vues de Londres et sites des Flandres), A. Hubert, A. Pecquereau, M. Romberg, F. Van Leemputten, de M^{mes} Gihoul et Ronner, et des membres honoraires hollandais et allemands: MM. Haverman, Van der Waay, Wismuller, W. Roelofs, Oppenoorth, Nakken, H. Herrmann, Heyl, Dettmann, Skarbina, Dekker, Schmidt, etc., qui fournissent un contingent nombreux d'œuvres et d'œuvres de mérites divers. On y trouve aussi des aquarelles plutôt fâcheuses de maints chevronnés dont les années de services excusent seuls la présence...

Parmi les invités, au nombre de sept, se font particulièrement remarquer M^{me} Jansen-Grothe, d'Amsterdam, dont les *Narcisses* et la *Nature morte* accusent un sentiment délicat des colorations, M. Luigini — encore un Volendamois d'occasion! — et G. Le Mains, qui rend avec fidélité les aspects de la Bretagne.

OCTAVE MAUS

MM. Coenraets et de Baugnies exposent au *Cercle artistique* un ensemble de paysages qui marquent quelque progrès sur leur production précédente. Le second a une tendance à regarder la nature au travers d'un verre jaune. Le premier a, dans ses colorations, plus d'éclat et de clarté. L'un et l'autre sont malheureusement plus « couleuristes » que coloristes, au sens exact du terme. Des dessins d'une facture un peu médiocre, qui nous ramènent à l'art du portrait pratiqué vers 1848, un peu avant l'ère du

Collodion et du Bain d'argent, complètent ce salonnet. Ils révèlent en M. Crépy, leur signataire, un artiste appliqué, consciencieux et d'une incontestable habileté.

O. M.

L'Image et l'Imagination littéraire.

De l'Imagination, mère des songes, magicienne et fée, dont le geste fait naître la forme du chaos et la lumière de la nuit, je n'essaierai pas la louange.

Il y faudrait consacrer un labeur dont je ne sais pas la limite, un savoir délicat, profond, universel dont j'entrevois à peine quelque lointain rayonnement.

Un philosophe parle : « Une image, dit-il, réveille un jugement, qui suscite un sentiment, d'où naît une résolution, laquelle à son tour évoque de nouvelles images, et ainsi de suite, de sorte que toutes les espèces de phénomènes qui peuvent se passer dans l'âme s'enchaînent et s'appellent mutuellement. »

Et j'écoute ce philosophe et, me tenant pour avertie que toucher à ce simple mot, à cette idée simple : l'*image*, peut, par infiltration et comme un fleuve répandu, pénétrer l'univers entier de la pensée, très humblement je me détourne et choisis un domaine plus restreint et plus familier.

L'Imagination dont je parlerai, ce n'est donc pas le dieu lui-même, mais l'une, seulement, de ses incarnations, la plus communément invoquée parmi nous, parce qu'elle a pour desservant le souffle animé de nos vies, la *parole* révélatrice.

Mais, restreignant encore, par métier et par choix, le sujet que j'entreprends, je parlerai surtout de cette merveilleuse floraison de symboles qui, dans la langue écrite, compose, avec le rythme, presque tout l'instrument de l'art de poésie.

Et puisque j'ai cité tantôt un philosophe, m'excusant, sur sa foi, du peu dont je fais mon étude, je veux inaugurer cet entretien sur les poètes en vous lisant un paragraphe de l'un d'eux, dont ma préoccupation actuelle et le bienveillant hasard m'ont fait me ressouvenir.

C'est — dans la page détachée du poème — les paroles d'une adolescente qui feuillette à l'accoutumée un livre plein d'images et bavarde, tout doucement émerveillée d'un groupe tant de fois reconnu de femmes au bord de la mer :

« J'en vois chaque soir de nouvelles, celles de la dernière page sont bien plus nombreuses que nous n'avions cru. Tout au fond, tout au fond, derrière les blondes qui sont assises en rond sur le sable, il y en a qui sont fluides et pâles comme l'eau. On dirait que mon regard les éveille. A chaque vague que mon regard touche, il y en a une qui se lève de l'eau. La mer les berce ; elles sont couchées sous l'écume. »

Ainsi pensai-je aussi moi-même lorsque, pour m'être proposée de collectionner et classer quelques images favorites, quelques symboles de pensées et par là d'éclairer peut-être, d'une lumière un peu plus vive, quelques coins d'œuvres admirables connues ou ignorées, je m'aperçus que rien n'est plus nombreux, et d'abord plus malaisé à saisir et déterminer, que ce peuple ailé presque immatériel qui, s'échappant des livres, tourbillonne comme un essaim et comme lui transporte la cire et le miel de l'idée.

Car, en effet, dans le langage poétique, tout n'est qu'image et que musique ; et peut-être n'est-il point faux de définir ainsi

l'artiste dit poète : Celui dont l'âme cherche à s'extérioriser par des rythmes et des figures.

Il n'a pour cela qu'un outil, un instrument : le mot. Mais quel outil intelligent et quel instrument merveilleux ! Par lui l'Art de la Poésie reste le seul qui ne demande rien ou presque rien à la matière, car sa substance faite d'un souffle modulé et que mesure nos deux lèvres, est à la fois la plus impalpable des choses, la plus abstraite, mais la plus vivante à coup sûr, développant son existence, se modifiant, se multipliant, suivant, dans un parallélisme étroit, toutes les destinées de l'homme.

Et voici donc la tâche et l'Amour du Poète : Avec ce *mot*, image en soi des choses, et représentation immatérielle de toute la matière, de toute la pensée, créer, par des combinaisons à lui connues, d'autres images, comme d'étranges et parfaits interprètes qui s'en iront porter — c'est la Bonne Nouvelle — la vibration profonde de son âme.

Il va, et chante des images. Il les a dessinées et peintes avec les mots qui appellent l'idée, mais il les a aussi symphonisées, harmonisées par la mesure, la qualité, la force ou la douceur des sons et des silences. Pour réaliser la Beauté, il se fait tour à tour, ou plutôt tout ensemble, l'imagier et le musicien.

C'est de l'imagier qu'aujourd'hui je voudrais me préoccuper, bien qu'il soit difficile, sinon point criminel et contre toute vraisemblance, de les séparer un instant.

Cependant, écartant toute hiérarchie arbitraire et d'ailleurs importune plus encore que vaine, il apparaît que parmi les poètes les uns sont plutôt musiciens, les autres plutôt imagiers.

Dans le cas seulement, peut-être, où le poète est tout un peuple, — il suffit de se souvenir des épopées du moyen-âge et de tous les chants populaires, — l'équilibre semble constant et l'instinctif balancement des forces accorde comme l'océan la plénitude de la ligne et le reflet de la lumière, à la mélodie des remous.

Et maintenant, pour citer, parmi les poètes, et je veux dire les plus purs, le musicien par excellence, je ne nommerai que Verlaine et ne rappellerai qu'un vers, dont nous connaissons tous l'entour délicieux, décisif et chantant :

De la musique avant toute chose.

Je ne parlerai plus ici de ce trouvère dont l'âme chaste et pué- rile, avec d'étranges dissonances, monte sans fin la gamme aiguë de la douleur la plus amère, et redescend, candide et toujours triste, les doux arpèges de la foi. Je n'en parlerai plus parce qu'il faut, pour mon sujet, chercher ailleurs l'exemple de cette « *imagination* littéraire » qui, dans le sens où je la veux restreindre, n'est pas l'*invention* littéraire, mais un moyen d'expression, une intuition spéciale des choses qui fait qu'elles s'incorporent d'une manière vibrante et sensible dans des formes adaptées ou spontanément inventées pour elles.

Il y a de grands écrivains, il y a même de grands poètes qui n'ont pas d'imagination : je ne dirai point qu'ils en manquent, car le manque n'est pas là où est la beauté, et le moyen importe peu.

Inversement il y a des poètes, de ceux que les anthologies appelleraient « petits poètes », qui n'ont, ou peu s'en faut, que l'imagination, la faculté d'imaginer, le don ravissant des images.

Ce don, cette richesse : la représentation la plus concrète dans la langue de l'idée ou du sentiment, semble, par une loi naturelle

et profonde, répandue sur la terre dans une proportion sans cesse décroissante du midi vers le nord et de l'est à l'ouest.

De l'Orient vers l'Occident, c'est-à-dire des pays de lumière éclatante aux pays de lumière pâle, la forme et la couleur s'atténuant, l'image s'adoucit, devient rare, plus vague, perd le détail, la netteté; l'imagination s'appauvrit, tandis que des formules naissent pour l'abstrait et l'immatériel.

Une autre loi encore se vérifie ici. Car, par là-même que l'image est la formule la plus concrète, et donc la plus directe du langage, elle dominera là où l'instinct ou la matérialité domine : les enfants parlent par images — aussi les peuples-enfants; et les rudiments du lexique, que seraient-ils sinon très simplement, les plus anciennes des images parlées?

Mais que devient l'image, que devient l'imagination, dans nos pays de lumière moyenne, dans notre langue mesurée, taillée, cultivée comme un jardin parfait où les fleurs et les arbres, le vent, l'eau, le soleil semblent respirer tous ensemble dans un ordre logique, immuable et paisible?

Au temps où l'on n'avait pas eu encore l'idée malencontreuse et grossièrement erronée, de fixer, d'encager cette chose entre toutes vivante et palpitante, je veux dire la langue française et même le génie poétique français, des poèmes furent chantés qui simplement retraçaient en images ce dont des cerveaux primitifs, des âmes héroïques autant que puériles, des yeux, des oreilles, des mains, avaient gardé l'ineffaçable souvenir. Ce sont les cantilènes, la *Chanson de Roland*, toutes les gestes de Bretagne et celles de la douce France.

Je veux en citer un morceau admirable, pris entre mille, pour indiquer à quelle élévation lyrique, à quelle ampleur merveilleusement évocatrice l'imagination d'un peuple, non entravée dans sa liberté et sa fougue, prolonge à travers tant de siècles le frémissement singulier d'une douleur universelle.

Et pendant ce temps, en France, il y a une merveilleuse tourmente :
Des tempêtes, du vent et du tonnerre,
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu,
Et, rien n'est plus vrai, un tremblement de terre
Depuis Saint-Michel de Paris jusqu'à Reims,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant,
Pas une maison dont les murs ne crévent.
A midi, il y a de grandes ténèbres :
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
C'est la consommation du siècle. »
Non, non : ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland.

Ce dernier vers, dans sa simplicité glorieuse, est autre chose qu'une superbe métaphore. C'est plus qu'une image, c'est mieux qu'un symbole. Cela est fait de toutes les réalités tangibles, et cela participe aussi de toute la terreur sacrée de l'inconnu. Cela suspend l'émotion entre la zone des phénomènes naturels et la zone mystérieuse d'un au-delà qui plane, éternellement ignoré.

Mais, puis-je taire, après un tel prélude, l'extraordinaire épisode de l'agonie suprême du héros? Je crois de mon devoir de citer, aussi ce passage (bien qu'il soit très généralement connu) parce que rien n'en a surpassé la beauté dans l'art de peindre avec les mots; et l'on n'y peut sans doute comparer que ces images où le moine italien Fra Angelico de Fiesole groupait, sur des

volets de bois, ses archanges musiciens aux trompettes dressées comme les glaives d'une armée séraphique.

Roland sent que la mort l'entreprend
Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
Il court se jeter sous un pin ;
Sur l'herbe verte il se couche face contre terre ;
Il met sous lui son olifant et son épée
Et se tourne la tête du côté des païens.

Il tend à Dieu le gant de sa main droite.
Et voici que les anges du ciel s'abattent près de lui.

Il a tendu son dextre gant à Dieu :
Saint Gabriel l'a raçé de sa main.
Sa tête s'est inclinée sur son bras,
Il est allé, mains jointes, à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses anges chérubins
Et saint Michel du Péril.
Saint Gabriel est venu avec eux ;
L'âme du comte, ils emportent en Paradis.

L'analyse de vers semblables, tout remplis de formules étonnamment puissantes et qui n'ont rien d'artificiel, révélerait des analogies curieuses avec les arts plastiques de l'antiquité assyrienne, égyptienne et hindoue.

Dans telle phrase : « Il pleure des deux yeux », le geste si naïvement décomposé ne rappelle-t-il pas le scrupule admirable qui poussait ceux de Babylone à représenter dans leurs bas-reliefs le contour visible des muscles, les boucles alignées des cheveux et des barbes, même les nervures des palmes dans une forêt de palmiers?

Mais il y aurait trop à dire sur cette époque que le maître imagier Victor Hugo qualifiait si bellement : « Le moyen-âge énorme et délicat. » Il y aurait tout à montrer de cet art singulier, mystique et réaliste, échafaudant, à la même heure que ses cathédrales de pierre, ses longs poèmes dont l'ornement, le dessin précis des figures s'apparente fraternellement au détail si nombreux et si mouvementé de la sculpture.

Comme ces tours et ces balcons gothiques, ces portails, ces rosaces, ces vitraux merveilleux qu'il faut voir de près et de loin, dessus, dedans et alentour, ces chants-ci fourmillent d'images depuis la base jusqu'au faite; et si ce n'est point, en effet, la radieuse et perpétuelle féerie des mille et une nuits orientales, c'est du moins une multitude mystérieusement émouvante et qui vibre de la nuance et du relief incomparables qu'on voit aussi aux séculaires cathédrales.

Mais j'avais le projet de vous parler surtout des poètes contemporains, et des œuvres récentes où s'incarnent des formes d'imagination très diverses et très indépendantes l'une de l'autre.

Il faut donc renoncer à feuilleter même rapidement l'album par trop considérable où nous eussions sans doute pris plaisir aux dessins vigoureux de Rabelais, aux figurines poétiques de Michel de Montaigne et de François de Sales, aux fins crayons de La Fontaine qui, quoi qu'on en ait dit, fit des images ravissantes bien plus que des moralités. Enfin, pour en taire tant d'autres, aux lignes eurythmiques, aux paysages adorables que le jeune Chénier, au sein de la tempête et rêvant au calme des dieux, copiait des grands maîtres grecs.

Nous arriverons ainsi à nos ancêtres directs : à Châteaubriand,

voyageur lassé qui ne peignit rien sans grandeur et qui ne peignit que son âme, comme pour un superbe et mélancolique défi ; à Victor Hugo, ce maître sur tous, ce voyageur jamais lassé, cet explorateur intrépide qui, non content de regarder ce que nul ne regardait plus, de peindre ce que nul n'osait, inventa des crayons nouveaux et une palette nouvelle comme il avait renouvelé dans le même coup de génie, toute la musique du vers.

Avec lui, avec eux, les romantiques de si jolie et si batailleuse mémoire, avec leur enthousiasme d'apôtres, leur zèle de démolisseurs et la tristesse fastueuse que réclamait une telle mission, on vit tomber, après la longue sécheresse d'un siècle de philosophie, la manne fécondante des paraboles oubliées.

Or, chacun spécialisait :

Victor Hugo, dont le génie pouvait se passer de mesure, montrait le petit et l'immense, dessinait du blanc et du noir, divinissait ou caricaturait tout ce qui, tour à tour passait par le feu de sa forge.

Et si l'élégiaque Lamartine qui chantait, de son propre aveu, « comme l'eau murmure en coulant », ne peignait *comme l'eau* que par les jeux inconscients de la lumière, Musset, le fin rêveur, évoquait des fantômes et, pour tuer le temps, faisant des ronds dans l'eau, attendait quelque chose qui valût la peine qu'on vive, ou que l'on en mourût enfin : « Quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune. »

Cependant, Alfred de Vigny, sans hâte et sans frivolité, retraçait, retraçait toujours la même image : « Et c'est un homme au milieu du désert qui tresse de la paille et se parle à lui-même. »

Et me voici m'approchant par de tels poètes de cette chose délicate que je n'ai point nommée encore et que vous attendez, sans doute, que je nomme : le *symbolisme littéraire*.

Est-ce nouveau ? est-ce fini?... Et si vraiment la chose existe, et si c'est une école et qu'elle réponde à son nom, notre sujet, l'image, va donc se fondre en elle et s'y trouver enfin quelque frontière naturelle?...

Non pas, l'image est un symbole, mais elle est aussi en-deçà, au delà et ailleurs.

Peut-être me trompé-je, mais il me semble que l'art des symbolistes (s'il ne remonte pas au culte du soleil) commence à Charles Baudelaire.

Or, Baudelaire est parmi ces très grands poètes dont j'ai dit en passant qu'ils pouvaient n'avoir pas ou avoir fort peu d'imagination. Car, en effet, la vision nombreuse, la figuration colorée ne sont pas l'élément dominant de ses vers. Mais sa poétique voulue et d'une perfection lapidaire incomparable exige que d'un pas égal la musicalité des sons s'accorde à la qualité des contours et, rapprochant de plus en plus, pour en tirer l'unité de Beauté, ces éléments distincts, Baudelaire en forma sa théorie symbolique des *Correspondances*, dont je trouve une de ses plus délicieuses applications dans le poème intitulé : *L'Invitation au voyage*.

J'en citerai la dernière strophe.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

C'est plus loin, mais dans le même sens, que Stéphane Mallarmé, cherchant un symbole au symbole et du sommet de son génie hautain, égal et pur, rêvant de chiffrer la pensée plutôt que de l'écrire, accordait que son chant seulement fut une *allusion* à la réalité des choses, et ainsi parfois réduisit l'image à quelque algébrique schéma.

(La fin au prochain numéro.)

JEAN DOMINIQUE

MUSIQUE

Le premier Concert populaire.

Quatre minces boyaux de mouton, dont un filé de métal, tendus sur un petit résonnateur en feuilles de bois, leur conjonction avec un simple archet enduit de colophane, ces quelques éléments maniés par les dix doigts d'un homme, — et il naît l'une des plus adorables harmonies qui aient caressé nos oreilles et exalté nos sentiments.

Le nom de M. Jacques Thibaud évoque immédiatement la notion la plus parfaite de tout ce qui est contenu de tendre et de séduisant dans ce mot : le Charme. L'absence d'efforts, l'incomparable qualité du son, la distinction dans l'expression, tout se résume dans cette qualité maîtresse : un charme subjuguant, de jeunesse, de clarté, de franchise, charme sans fadeur, charme de poésie naturelle, qui paraît s'ignorer elle-même.

Ce jeune Français a eu l'intelligence artistique de rester exclusivement français. C'est bien l'âme française, déliée et nerveuse, qui est condensée dans ce jeu agile ; c'est sa sentimentalité fine qui mélancolise ces doux *andante* ; c'est son entrain qui emporte l'allure joyeuse de ces allègres *rondos*.

La délicieuse matinée ! M. Thibaud l'a remplie toute, soit avec ce concerto de Mendelssohn dont il a fait (miraculeusement !) une œuvre presque renouvelée, soit avec le *rondo* de Saint-Saëns, dont il a fait (presque aussi miraculeusement !) une œuvre intéressante, soit avec ce mouvement de sonate de Bach, — une merveille. L'abandon, la gracieuse souplesse de ce charmant artiste ont accusé, par contraste, le manque de laisser-aller de la *Symphonic* de Schumann. Il est vrai qu'elle est si peu orchestrale !

Peu de chose à dire, au surplus, du fragment de la *Fiancée de la mer*, de Blockx, qu'il faudrait entendre dans son cadre, et d'un *Carnaval flamand* de J. Selmer (?) qui répète avec persistance, sans le développer, un motif vulgaire.

H. L.

Musique de chambre.

Le Quatuor Schörg (MM. Schörg, H. Daucher, G. Miry et J. Gaillard) a inauguré lundi dernier, dans la salle Riesenburger, une nouvelle série d'auditions des derniers quatuors de Beethoven*

Au programme : le VII^e (*fa* majeur) et le VIII^e (*mi* mineur). Une étude attentive et approfondie a permis aux instrumentistes de donner de ces œuvres capitales une interprétation hautement artistique. Par l'homogénéité des sonorités, la fermeté des rythmes et la délicatesse des nuances, le Quatuor Schörg réalise, semble-t-il, la perfection. Il crée une atmosphère d'art dont rien ne rompt le charme subtil et pénétrant. Et ce fut, pour les auditeurs, une sensation délicieuse que de suivre en ses développements polyphoniques l'inspiration pathétique du Maître portée

jusqu'aux sommets par des interprètes dont la compréhension et le style sont à la hauteur de l'habileté technique.

A citer encore, parmi les auditions musicales les plus intéressantes de la semaine dernière, le début de l'« Institut musical », qui offrit à MM. Van Dooren, Marchot, Van Hout, Jacob et Demest l'occasion d'affirmer, une fois de plus, leurs brillantes qualités de musiciens compréhensifs et de virtuoses accomplis. L'interprétation de *l'Amour et de la vie d'une femme* par M. Demest fut surtout admirable.

En un troisième récital, le jeune pianiste de Koczalsky se montra, comme à ses concerts précédents, l'interprète idéal de Chopin dont, mieux que personne, il a pénétré le génie passionné et l'âme mélancolique.

La deuxième séance de l'« Histoire de la Sonate », par MM. Delgouffre et Sadler, est remise au lundi 13 janvier.

Un de nos confrères exhale, au sujet d'un récent récital de piano, ces réflexions mélancoliques :

« Le siècle dernier a laissé une littérature pianistique incomparable de richesse et de poésie. Il a transformé le piano à ce point qu'il en est le véritable créateur ; et, pour cet instrument qui lui a inspiré tant de pensées charmantes ou sublimes, pour cet orchestre en miniature, à part en France Camille Saint-Saëns et Edvard Grieg en Scandinavie, on n'écrit plus que de petites machinettes, gentilles soit, mais indispensables, non.

Voilà qui est grave. Car pour peu que cela continue, comme on saura bientôt par cœur tout le répertoire pianistique du XIX^e siècle, si le XX^e renonce à le renouveler, à force de ne plus écrire pour le piano, on n'en jouera plus du tout.

Ernest Reyer exultera, mais la musique aura perdu un de ses modes d'expression symphonique les plus intimes et les plus séduisants. »

L'auteur de cet article apprendra sans doute avec plaisir que la littérature pianistique est loin d'être morte. Paul Dukas a publié au début de cette année une sonate qui est un CHEF-D'OEUVRE, — le mot n'est pas trop fort, — à classer à côté des plus belles compositions écrites pour le piano, par exemple des grandes pièces de César Franck : *Choral, prélude et fugue, Prélude, aria et final*. La révélation de cette œuvre par Édouard Risler à la Société nationale a fait sensation. Signalons-lui aussi le *Poème des montagnes* de Vincent d'Indy, la *Fantaisie* de Pierre de Bréville, la Sonate de G. Lekeu, celles de Marcel Labey, celle de D. de Sévèrac et, du même, le *Poème de la terre*. Ce ne sont pas là précisément « petites machinettes ». Et d'autres que Saint-Saëns, à qui notre confrère est resté buté, se préoccupent d'alimenter le répertoire des Erard et des Pleyel. Ernest Reyer en devra faire son deuil : en France tout au moins, le piano jouit encore d'une santé robuste!

O. M.

THÉÂTRE

Les Remplaçantes, comédie de M. BRIEUX.

Un acte pittoresque et vivant, encore que bien conventionnel et quelque peu d'opérette ; une conférence en laquelle un brave homme de médecin campagnard tonne avec fracas, dans un cercle de perruches réunies en *five o'clock*, contre l'insouciance des mères qui abreuvent leur progéniture d'un lait merce-

naire pour conserver dans leur intégrité plastique les agréments qu'elles tiennent de la nature ; une conclusion romanesque, — le retour à la ferme paternelle de la nourrice que son métier a fini par révolter, — ces trois épisodes, liés l'un à l'autre par une idée qui confine à la morale et à la sociologie en effleurant la littérature dramatique, composent la comédie de M. Brieux.

Partisan convaincu du service personnel dans l'élevage des nouveau-nés, celui-ci maudit le remplacement, et son plaidoyer, qui part d'une âme généreuse, a souvent des accents éloquentes. On sait la tendance, d'ailleurs louable, qu'a l'auteur des *Bienfaiteurs*, de la *Robe rouge*, des *Avariés*, à mettre à nu les plaies sociales, dans l'espoir que le fer rouge de son théâtre y portera remède. L'intention est tout à son honneur. Mais l'art fait avec la théorie sociale un couple mal assorti. Généralement il disparaît au moment où elle fait son entrée. Mariage de raison, tout au plus.

La chaire, la tribune, la barre d'un tribunal, le balcon d'une Maison du peuple encadrent mieux que le manteau d'Arlequin les discours dirigés contre les fautes de la Société. Sur la scène, qu'on fasse carillonner toutes les cloches de la vie ! Jean-Jacques aussi défendit la thèse de M. Brieux. Mais il eut le bon goût de ne pas la porter au théâtre.

Selon sa méthode habituelle, l'auteur prend son sujet par les deux bouts, par le haut et par le bas. Si les mères sont coupables, les « remplaçantes » ne le sont pas moins, puisqu'elles aussi abandonnent, dans un esprit de lucre, à des « sous-remplaçantes » ou à la paix glacée des tombes, les enfants qui leur fournissent l'occasion d'aller à la ville « faire des nourritures ». Et toute la basse convoitise des maris fainéants, des pères rapaces, des agents en nourricerie cupides et ignobles éclate dans une série de scènes plus curieuses que passionnantes. L'émotion esthétique n'est pour rien dans les sensations qu'elles provoquent. Si vraiment les mœurs de ces villages « nourriciers » existent en quelque coin de France, c'est déplorable. Mais qu'on en fasse l'atmosphère d'une œuvre dramatique, c'est presque aussi fâcheux !

Tout cela n'est rien encore, il est vrai, puisque demain on nous introduira de force dans les cliniques où l'on traite l'Avarie... J'aime décidément mieux Molière. Lorsqu'il mettait en scène des médecins, ce n'était pas pour nous ouvrir l'amphithéâtre.

Faut-il vraiment supprimer les « remplaçantes » ? Dans la civilisation actuelle, les mères citadines sont, en général, physiologiquement peu aptes à remplir le rôle qu'on assigne à celles-ci. Il est permis, d'ailleurs, semble-t-il, tout en étant mère, de vouloir rester femme. Acceptons donc le « remplacement » comme une nécessité physique et sociale. Et au surplus, si M. Brieux y tient, qu'on renvoie les nourrices à leurs hameaux : le biberon Soxhlet n'a pas été inventé pour les canaris !

Cette affaire — qui relève décidément peu de la critique d'art ! — étant définitivement réglée, M^{lle} Sylviac, MM. Paulet et Lefèvre, qui jouent avec tant de naturel et de sincérité les *Remplaçantes* au théâtre du Parc, trouveront bien à faire valoir leurs qualités dans quelque autre pièce de M. Brieux. Qu'ils lui proposent, par exemple, de jouer *Blanchette*. On n'y prêche point de croisade, et c'est (sans doute à cause de cela) une très bonne pièce.

O. M.

L'ART A PARIS

Deuxième Exposition de la Société moderne des Beaux-Arts.

Quoique l'aspect d'ensemble de cette exposition soit très soutenu, l'intérêt ne s'en concentre pas moins spécialement sur quelques-uns de ces artistes parmi lesquels F. Khnopff et F. Willaert brillent au premier rang. Le premier de ces peintres, avec *Du Rêve*, le *Collier de médailles*, le *Sang de Méduse*, signe des œuvres d'une pureté de dessin, d'une délicatesse de vision et d'une séduction irrésistibles. Peintre de rêve, Khnopff sait aussi, quand il le veut, regarder d'un œil expert les spectacles de la vie moderne et sa *Joueuse de tennis* est une œuvre de grâce autant

que de vérité. M. Willaert reste fidèle à ses horizons habituels et fixe avec une puissance de palette unique les barques flottant doucement sur la Lys, les grandes façades qui se reflètent sur l'eau lente et calme des canaux. Chez M. W. de Glehn se traduit cette année un goût plus vif pour les lumineux paysages de printemps, pour les arbres et les prairies en fleurs qu'il fait épanouir dans les vallées de Cornouailles et de Normandie, tandis que M. Francis Auburtin évoque sur les rives méditerranéennes, parmi les pins et les mélèzes, la pureté des danses antiques, et que M. Prouvé fixe de jolies notes crépusculaires dans le golfe de Gascogne, personnelles comme tout ce qui émane de ce puissant artiste.

MM. Milcendeau et Bourget voisinent avec des œuvres différentes. Le premier peint avec une pressante vérité les hommes et les choses du nord de l'Espagne; sa vision est aiguë, fruste et simple. M. Bourget dévoile au contraire dans ses aquarelles, d'une pâte si grasse, toutes les pompes d'une imagination prestigieuse et toutes les splendeurs d'une matière éclatante.

MM. Besson et Détruy relatent dans des dessins et des peintures la sombre existence des mineurs d'Anzin, et M. Bracquemond a plusieurs toiles pleines d'audace et d'imprévu.

Les *Danses espagnoles* de M. Osterlind sont des œuvres d'un brio et d'une virtuosité surprenantes, mais qui n'étonnent pas chez cet artiste habile entre tous. A côté de lui figure un panneau de portraits de femmes aux trois crayons de M. Monod, où la vision très moderne de l'artiste s'allie à la grâce traditionnelle d'Ingres et de Prudhon.

Dessinateur aussi, M. Spicer-Simson, qui figure également avec des sculptures et de l'art appliqué, où MM. Bouy et Waidmann excellent avec du fer forgé et des reliures.

Enfin, les petites œuvres si minutieuses de M. Houbron se maintiennent toujours au même degré de perfection, tandis que les aquarelles de Rouault montrent une vision particulièrement séduisante et où le meilleur élève de Gustave Moreau a su garder intacte sa personnalité.

HENRI FRANTZ

LE THÉÂTRE A PARIS

GRAND-GUIGNOL

Les Cendres, par GASTON SALANDRY.

L'œuvre de M. Gaston Salandry est restreinte mais attachante. Il est inutile de parler ici de la *Rançon*, de la *Prose* et du *Grappin*, que représenta jadis le Théâtre Libre. Ceux qui ont suivi ces spectacles se souviennent encore de l'observation exacte et sobre, du dialogue précis mais sans recherche, arrivant toujours au mot nécessaire et humain, des qualités précieuses retrouvées dans le petit acte donné la semaine passée par le théâtre du Grand-Guignol. Malgré le jeu assez indécis des acteurs et leur mémoire insuffisante, nous avons pu ressentir l'amertume intense de cette pièce.

M. Norrot n'a jamais aimé que sa maîtresse, M^{me} Vincent. Sa femme a toujours connu cette liaison, n'en a rien dit. Ils sont des vieux et leur existence s'est écoulée dans un calme apparent. M^{me} Vincent vient tous les soirs chez ses amis. Une discussion éclate entre eux à propos d'une histoire d'adultère survenu dans le voisinage. Les souvenirs de M^{me} Vincent l'autorisent à contredire la façon qu'a M^{me} Norrot d'envisager l'aventure. La conversation devient dispute, grâce aux sous-entendus qu'y introduit la femme trompée. M^{me} Vincent part, les époux s'expliquent, et ces deux vieux, remuant toute leur vie, sont d'une vérité impressionnante et tragique. Leurs griefs mutuels sont exposés dans un dialogue haletant d'une réelle beauté. M^{me} Norrot rappelle à son mari le jour où il a voulu la noyer, en faisant chavirer une barque, pendant une partie de plaisir... Affolé par ce souvenir, ce dernier l'étrangle...

Il est assez malaisé de faire un exposé exact de cette pièce. C'est une vie entière qui passe devant vous, pendant une scène

courte; le recul l'entoure d'une atmosphère émouvante faite de malaise et d'attente.

Nous sommes en droit, plus que jamais, d'en vouloir à M. Gaston Salandry de n'être connu pleinement que par ses seuls amis.

ALBERT-J. BRANDENBURG.

Première Exposition internationale des arts décoratifs modernes (Turin 1902).

Nous avons donné récemment quelques détails sur la section anglaise de cette exposition, à laquelle la Belgique se prépare à collaborer avec éclat. Ajoutons quelques renseignements sur les autres sections étrangères. La section française (dont le succès a été un moment compromis par la démission du comité formé sous les auspices de l'*Union centrale des Arts décoratifs*), promet finalement d'être l'une des plus brillantes. Elle est organisée par M. Lalique et n'occupera pas moins de 2,500 mètres carrés. Parmi les exposants citons MM. Bing, Meyer-Graefe, Majorelle, Guimard, etc. La section autrichienne, largement subventionnée par le gouvernement impérial, occupera un pavillon spécial dessiné par l'architecte viennois Baumann et renfermant les créations les plus originales de la *Kunstgewerbe Schule*.

La section de la Hongrie, 600 mètres, est organisée par la Société hongroise des arts décoratifs dont le président est M. Georges Rath, membre de la Chambre des Magnats.

La Suède également occupera un local spécial et l'illustre architecte Boberg est venu personnellement à Turin, porteur des meilleures nouvelles sur la participation suédoise à l'Exposition de 1902. Les organisateurs travaillent sous le patronage d'un auguste artiste, S. A. R. le prince Eugène-Napoléon-Nicolas, duc de Néricie.

Le gouvernement allemand vient d'inscrire au budget de l'empire la somme de 50,000 marcs pour encourager l'Exposition de l'art et de l'industrie de l'Allemagne à Turin, sous l'égide du *Verbund Deutscher Kunstgewerbe Verein*.

La Belgique, nous l'avons dit, fera bonne figure à l'Exposition, grâce au dévouement de tous nos artistes novateurs. La province elle-même tient à participer d'une manière originale au grand ensemble conçu par MM. Horta et Govaerts. Grâce aux démarches de M. Baertsoen, une collectivité gantoise a retenu l'une des alvéoles de notre galerie. L'architecte Van de Voorde, un jeune artiste de grand talent, a dessiné pour cette exposition gantoise un cadre ornemental et un ameublement des plus réussis.

Chronique judiciaire des Arts.

Photographie obligatoire.

Un curieux procès est soumis au tribunal de Berlin (où il y a des juges, comme on sait!). Le directeur du théâtre Lessing avait chargé un photographe de reproduire, pour un journal illustré, les principales scènes d'une pièce nouvelle. Au moment traditionnel du « Ne bougeons plus! », le jeune premier de la troupe déclara tranquillement qu'il lui déplaisait de se prêter à « l'opération » et se retira. Protestations du directeur, amende de 20 marks infligée à l'artiste. Celui-ci en appela à la justice, soutenant, avec raison, semble-t-il, que son contrat ne l'oblige pas à poser dans ses rôles devant l'objectif d'un photographe. Voilà, certes, un acteur ennemi de la réclame... A moins que celle qu'il attend du procès ne lui paraisse plus retentissante que la publicité d'un simple « instantané ».

NÉCROLOGIE

Alexandre Hannotiau.

Une triste nouvelle est venue, ces jours derniers, surprendre douloureusement le monde artistique : Alexandre Hannotiau, l'un des fondateurs et des exposants les plus appréciés du cercle *Pour*

L'Art, est mort brusquement dans sa quarantième année. Tout le monde connaît à Bruxelles les aspects de villes flamandes, de cathédrales, de vieux édifices qu'il se plaisait à décrire d'un pinceau un peu archaïque qui semblait, parfois, avoir effleuré la palette de Leys. Hannotiau avait la passion de l'archéologie et de l'architecture. Devenu peintre, il orienta vers elles ses facultés créatrices et se fit une spécialité des reconstitutions graphiques de monuments anciens, qu'il peuplait de figures expressives. Bruges, Nieupoort, Furnes ont été glorifiés en maintes de ses aquarelles, de ses lithographies et de ses peintures. Il recueillit aussi, à la demande de l'État, dans une foule d'églises du pays, des écussons héraldiques dont il fit des copies qui figurent au Musée des Arts décoratifs. Artiste sincère en même temps qu'érudit, en possession d'un métier sûr, Hannotiau laisse un œuvre considérable qui unit à l'intérêt documentaire une réelle valeur d'art.

Il était depuis quelques années professeur à l'École de dessin et d'art décoratif de Molenbeek-Saint-Jean.

La Semaine Artistique

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon des Aquarellistes.

MUSÉE DU CINQUANTAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême-Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition Coenraets, Crépy et de Baugnies (clôture le 18).

RUBENS-CLUB. Exposition P. Böss et A. Dutry (clôture le 18).

Dimanche. 3 h. Séance d'escrime et de musique organisée par la Fédération des maîtres d'armes (Cercle d'escrime).

Lundi. 8 h. 1/2. Deuxième concert historique de M^{me} Birner (Grande-Harmonie).

Mardi. Exposition Henry Janlet (17 décembre-8 janvier), avenue Brugman, 269.

Judi. Exposition L. Herremans et L. Franck (19-29 décembre) (Cercle artistique). — 2 h. Matinée, Labiche (théâtre du Parc). — 8 h. 1/2. Deuxième séance classique de l'*Institut musical* : J.-S. Bach (hôtel Métropole).

Vendredi. 8 h. Première de *Quo Vadis* (théâtre de l'Alhambra). — 8 h. 1/2. Piano-récital Bosquet (Grande-Harmonie).

Samedi. 8 h. Première de *Ruy Blas* (théâtre Molière).

PETITE CHRONIQUE

Deux cent cinquante tableaux et études de Th. Baron, témoignant tous de sa belle conscience d'artiste et de sa haute compréhension de la nature, ont été dispersés la semaine dernière aux enchères publiques. Bon nombre d'amis du peintre ont tenu à emporter un souvenir de cette vente, qui ravivait dans le cœur de chacun une douleur récente. Les œuvres n'ont pas atteint de grands prix, les marchands ne s'étant jamais souciés d'établir le « marché » des œuvres de Baron. Et pourtant, quel bel interprète ce fut des aspects mornes de la Campine, des plateaux ardennais, des rudes hivers du Condroz, des magiques automnes des bords de la Meuse, de la Lesse, de la Méhaigne ! *Sur les hauteurs d'Houffalize* n'est monté qu'à 800 francs ; *Une drève en Limbourg*, à 875 ; *Lisière de forêt*, à 625 ; la *Roche de Modave*, à 575. Les esquisses, parmi lesquelles il y en avait de superbes, se sont relativement mieux vendues, surtout à la seconde vacation. Une *Marine* a été adjugée 630 francs ; les *Etangs à Rouge-Cloître*, 300 ; les *Environs de Dordrecht*, 250 ; des études de Fontainebleau, 230 et 220 ; l'*Eau noire*, 210 ; un *Soleil couchant*, 200. D'autres, et non des moindres, n'ont pas dépassé 100 francs. Ce qui n'empêche pas Baron d'être une des gloires de l'École belge : « Apre et sonore instrument, a dit Camille

Lemonnier, dont les puissances voisinent avec le naturisme tourmenté d'un Rousseau et dépassent la virtuosité d'un Courbet. »

Une exposition des œuvres de feu Paul De Vigne, l'un des auteurs de la renaissance de la sculpture en Belgique, s'ouvrira au Cercle artistique à la fin du mois et restera ouverte pendant la première semaine de janvier.

Deux œuvres nouvelles sont, dit le *Messageur de Bruxelles*, préparées par le poète Emile Verhaeren, qui en a lu des fragments, mardi soir, à la Section d'Art de la Maison du Peuple.

La *Flandre* est un recueil de poèmes à l'inspiration la plus variée et où revit merveilleusement la vie flamande. On y trouve beaucoup d'impressions d'enfance, rendues avec fougue, émotion et simplicité. A côté des peintures du bas Escaut, il y a des évocations des villes, de la mer, des campagnes et de l'histoire des Flandres. A citer, dans cette dernière partie, un Guillaume de Juliers d'une violence épique. Les XIII^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles sont caractérisés également.

Le second recueil, dans lequel la philosophie sociale plane au vent du lyrisme, inventorie les forces du monde d'aujourd'hui : Les villes, l'amour, la science, l'art, d'autres forces encore viennent solliciter l'admiration que commande l'extraordinaire puissance du poète, une de nos plus pures gloires d'aujourd'hui et de demain.

Accueil enthousiaste d'un public exceptionnellement nombreux.

Un comité vient de se constituer pour célébrer à Bruxelles le centenaire de Victor Hugo, né, comme on sait, le 26 février 1802.

Sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre De Mot, il se compose des poètes Valère Gille, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Fernand Séverin, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, membres, et Paul Musseche, secrétaire.

Le premier concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain, à 4 h. 1/2, et la répétition générale à vendredi, à la même heure. On y exécutera le *Messie*, oratorio en trois parties, de Hændel.

C'est du 21 au 26 décembre qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation, impatientement attendue, du *Crépuscule des dieux*.

Il est probable que le nouvel opéra de Jan Blockx, *La Fiancée de la mer*, qui a obtenu beaucoup de succès à Anvers, sera représenté au théâtre de la Monnaie.

A ce propos, annonçons que le compositeur anversois a commencé une nouvelle partition sur un texte tiré par M. De Tièrre de son drame populaire *Roze Kate*. C'est, paraît-il, un drame fantastiquement brutal, où la mise en scène joue un rôle bien plus considérable que l'action et le développement littéraire. Le « clou » de ce drame est une scène où deux forgerons rivaux se battent à coups de marteaux, à la lueur d'une torche dont *Roze Kate* éclaire leur lutte formidable.

D'autre part, M. Paul Gilson achève la partition d'un drame lyrique en trois actes, *La Belle au bois dormant*, sur un poème de M. Pol de Mont. L'œuvre sera jouée cet hiver au théâtre Lyrique flamand d'Anvers.

M. Félix Weingartner dirigera le 29 décembre, à la Monnaie, sous les auspices des Concerts populaires, une matinée extraordinaire dont le programme comprendra la Huitième symphonie de Beethoven, l'ouverture de *Benvenuto Cellini* et le *Carnaval romain* de Berlioz et la Deuxième symphonie de Weingartner, Répétition générale, la veille, à 2 heures.

Les deuxième, troisième et quatrième Concerts populaires sont respectivement fixés aux 9 février, 9 mars et 13 avril. M. Sylvain Dupuis fera exécuter au deuxième la *Prise de Troie* de Berlioz, (solistes : M^{lle} Paquot, MM. Imbart de la Tour et Séveilhac) ; au troisième, la *Symphonie avec chœurs* de G. Malher et *Rebecca*, poème biblique de César Franck (solistes : M^{lle} Friché et M. Albers).

Les musiciens belges à l'étranger :

Le Quatuor Schörg a obtenu la semaine dernière à Paris, à la *Société Philharmonique*, un très grand succès, notamment dans l'exécution irréprochable qu'il a donnée du Quatuor de César Franck. Le Quatuor Zimmer n'a pas été moins bien accueilli à Paris et à Orléans, où il a interprété, quelques jours après, diverses œuvres classiques et modernes, entre autres le Huitième quatuor de Beethoven et le Deuxième quatuor de Vincent d'Indy.

Du *Guide musical*, pour faire suite :

M. Arthur De Greef, l'éminent professeur du Conservatoire de Bruxelles, vient de partir pour une tournée de concerts qui auront lieu à Berlin, à Breslau et à Varsovie. Dans chacune de ces villes il doit donner deux récitals, l'un composé du Concerto en ré mineur de Bach, du Concerto en ut mineur de Mozart et du Concerto en mi bémol de Beethoven; l'autre du Concerto en la de Liszt, du Concerto en la mineur de Grieg et du Concerto en sol mineur de Saint-Saëns.

Ce programme écrasant, qui constitue une histoire complète du concerto, exige une souplesse de style, une variété d'interprétation dont bien peu de pianistes seraient capables.

M. De Greef est engagé, en outre, à jouer le même programme au Conservatoire de Paris les 2 et 9 février prochains. On sait combien sont rares les invitations de virtuoses étrangers au Conservatoire de Paris. Nous croyons que M. De Greef est le premier pianiste belge qui en ait reçu une et l'on remarquera qu'elle est double. Elle montre la haute estime où l'on tient à l'étranger notre compatriote, l'un des premiers d'aujourd'hui parmi les maîtres du clavier.

M. De Greef ira ensuite faire une tournée en Italie.

M. Albéric Magnard a publié à Paris (1) le texte de la tragédie *Guerceur* dont il vient d'achever la partition. L'œuvre, conçue dans une donnée neuve et d'un puissant intérêt, est divisée en trois actes et cinq tableaux, auxquels l'auteur a donné les sous-titres suivants : Acte premier : *Les Regrets*. — Acte deuxième, premier tableau : *Les Illusions*; deuxième tableau : *L'Amante*; troisième tableau, *Le Peuple*. — Acte troisième, *L'Espoir*. Des personnages célestes : Vérité, Bonté, Beauté, Souffrance, des personnages allégoriques : les Illusions, mènent, concurremment avec des personnages humains : Guerceur, Heurtal, Giselle, l'action qui se déroule au ciel (premier et troisième actes) et sur terre, dans une ville libre (deuxième acte).

L'éditeur Sonzogno, de Milan, a fondé un prix de 50,000 fr. pour un opéra en un acte. Le concours est international.

Les « Ueberbrettl » : un nom nouveau donné en Allemagne à une manifestation artistique dont le *Chat noir* et ses succédanés, à Paris, le *Diable-au-corps*, à Bruxelles, sont les prototypes. Ce sont de petites scènes (*Ueberbrettl*, littéralement « Surtréteaux ») par lesquelles des poètes et des écrivains — les meilleurs de la jeune Allemagne, puisqu'à leur tête on cite Otto-Julius Bierbaum et Ernst von Wolzogen — font représenter ou réciter leurs œuvres. Depuis l'inauguration, par les deux hommes de lettres cités, du *Buntes Theater* (Théâtre diapré), qui date de l'année dernière, on compte déjà, à Berlin seulement, quarante-sept « Ueberbrettl »!

L'une de ces « Compagnies » tente d'implanter l'« Ueberbrettlisme » à Bruxelles. Elle donne en ce moment, au théâtre des Variétés, des représentations qui permettent d'apprécier à la fois ce genre de spectacles et les productions récentes de l'art littéraire germanique.

En Allemagne, les directeurs de théâtre se montrent, paraît-il, sérieusement inquiets de cette concurrence redoutable et imprévue.

Il vient d'être décidé à Anvers de célébrer l'an prochain un « jour de Peter Benoit ». La date choisie est celle du 17 août,

(1) *L'Émancipation*, imprimerie communiste, 3, rue de Pondichéry.

jour de la naissance du maître. On exécutera à cette occasion plusieurs œuvres des plus importantes du compositeur.

Il y aura aussi une cérémonie au cimetière de Kiel, où se trouve la tombe de Benoit.

Pour paraître prochainement dans les éditions de l'*Idée libre*, à Bruxelles : *Bréviaire d'amour*, de M. Léon Wauthy, sous couverture de M. Marius Renard. Nos lecteurs désireux d'y souscrire peuvent envoyer dès à présent leur adhésion à la *Compagnie d'éditions artistiques*, à Liège. Edition de luxe, fr. 2-50; édition de grand luxe numérotée, 5 francs.

On nous écrit de Monte-Carlo que M. Sylvio Lazzari, qui dirige dans le Midi une tournée de concerts consacrés à ses œuvres, y obtient le plus décisif succès. C'est devant une salle comble qu'à Marseille, notamment, il a conduit le Prélude de son drame lyrique *Armor*, deux autres pièces symphoniques : *Effet de nuit*, d'après Verlaine, et *Marche pour une fête joyeuse*, et sa pénétrante mélodie pour chant et orchestre, *Never more!* dans l'interprétation de laquelle M^{lle} J. Passama a partagé avec le compositeur les applaudissements unanimes de l'auditoire. L'auteur a également accompagné au piano trois lieds : *Splend*, *Dans les bois* et *Calmé de la nuit*, qui ont valu à l'auteur et à son interprète le succès le plus flatteur.

Sous le titre *Les Latins*, M. Ad. Van Bever fonde à Paris un nouveau théâtre d'art qui donnera cet hiver cinq soirées d'abonnement. C'est, comme l'explique le titre, l'art des Latins, l'art railleur, héroïque, galant ou satirique que la direction se propose de révéler. Elle l'empruntera au génie de l'Italie ancienne et moderne, si fertile en chefs-d'œuvre, à l'âme ardente de l'Espagne, à l'imagination étincelante du Portugal, à la verve gouailleuse et impertinente de la France des XVI^e et XVII^e siècles, — ce qui ne l'empêchera pas de suivre l'évolution de la pensée contemporaine et d'offrir au public des spectacles originaux composés d'œuvres actuelles.

La première soirée, qui aura lieu fin décembre dans une salle à déterminer, comprendra la *Mandragore* de Machiavel (cinq actes) et la *Sotie de Bridoye*, par L. Tailhade et R. Ralph.

Viendront ensuite : le *Maréchal* (l'Arétin), l'*Alcade de Zalamea* (Calderon), l'*Étoile de Séville* (Lope de Vega), le *Veuf* (Gil Vicente), les *Contens* (Odette de Tournebu), l'*École du déshonneur* (Gerolamo Rovetta), l'*Ornière* (V. Buteau) et l'*Aveugle et le Paralytique* (Grégeois).

Les abonnements (50, 40 et 20 francs) sont reçus au siège social, rue Victor Massé, 20. Directeurs-administrateurs : MM. Ch. Vayre de Wills et G.-A. Lenoir.

Le VENDREDI 20 DÉCEMBRE 1901, à 2 heures précises de relevée

VENTE PUBLIQUE

pour cause de liquidation et par suite de décès d'une très belle collection de

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES, BRONZES & MARBRE

sous la direction et au domicile de J. Friévez, expert, directeur de ventes de livres, tableaux et antiquités, en la *Salle Sainte-Gudule*, 5, rue du Gentilhomme, à Bruxelles.

ŒUVRES DE :

Alfred Verwée, Théo Van Rysselberghe, A. Cluysenaer, Binjé, Jan Verhas, Is. Verheyden, A. Madiol, Th. Gérard, Hamesse, Hipp. Boulanger, Hubert Bellis, Josse Impens, J. Coosemans, Alf. Stevens, J. Carabain, F. Bossuet, Kreins et Eug. Verboeckhoven, Kreins et J.-B. Madou, G. Koller, Ag. Stevens, A. Wytzman, Aug. Serrure, M. Hagemans, G. Vogels, P. Pantazis, Jef Lambeaux et Constantin Meunier, etc., etc.

Exposition particulière, le mercredi 18 et **publique**, le jeudi 19 décembre, de 10 à 5 heures de relevée.

Le catalogue se distribue au susdit local.

Au comptant, avec augmentation de 10 p. c. pour frais.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LA MAISON MODERNE

Paris, 2, rue de la Paix,
et 82, rue des Petits-Champs.

Ateliers pour tous les Métiers d'Art.

*Les œuvres de nos artistes se trouvent reproduites
dans l'ouvrage*

Documents sur l'Art Industriel au XX^e siècle.

Ce livre contient 200 pages in-8^o et est divisé en neuf parties, traitant les différents métiers d'art :

- 1^o *L'Ameublement et la Décoration ;*
- 2^o *Les Objets en métal repoussé et ciselé,
y compris les Appareils d'éclairage ;*
- 3^o *La Sculpture en bronze, marbre et grès ;*
- 4^o *L'Horlogerie ;*
- 5^o *La Marqueterie et la Tabletterie ;*
- 6^o *La Maroquinerie ; 7^o La Céramique ;*
- 8^o *L'Orfèvrerie et la Bijouterie ;*
- 9^o *Les Dentelles et la Teinture sur soie.*

Chacune de ces parties contient, outre des reproductions de 750 de nos modèles munis des numéros d'ordre, une étude esthétique approfondie signée par des critiques d'art et un hors-texte de FÉLIX VALLOTTON ; l'ensemble de ces planches forme la série inédite

LES MÉTIERS D'ART

Typographie d'E. GRASSET.

Ornements de texte de H. VOGLER.

Le prix de l'ouvrage complet, relié sous une couverture de FOLLOT, avec papiers de garde et encadrements de GEORGES LEMMEN est de **20 francs**.

Nous envoyons cet ouvrage, qui contient toutes les informations désirables, contre *mandat-poste*.

Nous remboursons cette somme à tous nos clients qui nous achètent pour un minimum de *100 francs* dans le cours du mois suivant la réception de l'ouvrage.

LA MAISON MODERNE, Paris

Administration (adresse), 95, rue des Petits-Champs.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DECORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY**

LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGEN.
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DECORÉS ET ORNÉS.
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE.**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
TERIE, MENVISE-
RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BATTU ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTELÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
FAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
DEAUX AVEC APPLI-
CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CÉRAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4*, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4*, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement L'ART MODERNE à partir de ce jour jusqu'au 1^{er} janvier 1902

SOMMAIRE

Hommage à Edmond Picard. — L'Image et l'Imagination littéraire (JEAN DOMINIQUE). — Expositions (O. M.). — Le Crépuscule des Dieux (CATULLE MENDÈS). — La Porte des Baudets (O. M.). — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

HOMMAGE A EDMOND PICARD

L'ART MODERNE s'associe avec joie à la manifestation de reconnaissante admiration par laquelle la Belgique intellectuelle célèbre le Jurisconsulte, l'Orateur, l'Écrivain et l'Artiste qui a échauffé de sa flamme ardente et entraîné vers une renaissance du Verbe, de

l'Idée et de la Forme toute notre génération.

On sait l'inaltérable dévouement que, durant vingt années, Edmond Picard mit en ce journal au service de l'Art, la puissance et la hauteur de sa critique, la verve et la passion qu'il déploya dans les batailles qu'avec une jeunesse toujours renouvelée il livra pour le triomphe de la Beauté.

Il fut, par excellence, dans tous les domaines de la pensée, l'Initiateur et le Maître. Son Exemple nous est aussi précieux que ses Actes. Et si L'ART MODERNE a droit à l'estime que veulent bien lui accorder ceux qui ont suivi ses efforts désintéressés, c'est qu'il refléta la personnalité altière dont le souffle véhément et généreux l'anima dès ses origines d'une vie durable.

Parmi les hommages que rendirent hier à Edmond Picard, en une séance solennelle, les représentants du Droit, des Sciences sociales, de la Littérature et de l'Art, nous choisissons, pour en perpétuer la mémoire, le témoignage d'admiration que lui apportèrent, au nom des hommes de lettres, Camille Lemonnier, au nom des artistes leur doyen Constantin Meunier.

LA DIRECTION

MAÎTRE ET AMI,

Je vous apporte l'admiration des écrivains. Une fête où vous êtes louangé par vos confrères et vos disciples ne serait pas complète si on n'y célébrait aussi la beauté de votre œuvre littéraire. Il semble que parmi tant d'autres manifestations de la plus rare et de la plus haute personnalité, elle soit comme l'efflorescence suprême de votre merveilleux don d'expression. Aussi ce qui déjà fut dit ici par des voix respectées est comme une préparation à ce qu'il restait encore à dire de vous. Votre grande vie d'orateur, de penseur, d'homme juridique a pour corollaire la puissance et la séduction de votre art d'écrivain. Et peut-être c'est dans cette unité admirable des moyens au service d'une même conscience que s'accomplit l'ordre harmonieux de votre destinée.

La littérature, qui est une des formes de votre éloquence, se dénonça le rythme même de votre esprit. Il apparait que par l'expression spontanée de vos puissances intérieures, vous avez été un grand écrivain comme vous avez été un grand avocat. Le départage qui, chez la plupart des hommes, se fait entre la fonction prédominante et les autres, accessoires et secondaires, n'exista point pour vous. Vous n'eûtes point à souffrir de ces antinomies comme si, ici encore, la loi d'harmonie qui, sous d'apparentes contradictions, régla votre vie, se fût chargée de les accorder.

La beauté de vos livres, c'est d'être l'émanation de l'essence d'humanité que vous avez manifestée dans vos actes et vos paroles. Ils sont la part réflexe de votre existence méditative et agitée, vouée à l'inquiétude de tout ce qui vous prolongea vous-même à travers les hommes. Non seulement c'est la permanence d'un habituel état d'esprit qu'ils notifient, mais dans leur ensemble ils correspondent aux états de notre sociabilité. Ils font partie de ces livres dont on peut dire qu'ils sont les visages pensifs d'une époque.

Les livres, d'ailleurs, comme les individus, n'existent que par les idées et les sentiments qu'ils représentent : la verbalité ne suffirait pas à leur assurer la vie. Ce fut à cette conception que constamment vous rapportâtes votre labeur littéraire. Elle fut la règle de votre art d'écrire ; elle détermina, quand elle fut promulguée par vous, les ardentes et réconfortantes querelles auxquelles partiellement nous sommes redevables de la vitalité de nos lettres. Tant de souvenirs ici se réveillent autour de votre nom qu'il semble que plus que personne vous avez été la force violente de vie qui suscita chez nous l'émulation dans la controverse, l'effort et la découverte. Personne n'eut plus d'ardeur à la bataille : personne ne se passionna plus juvénilement pour l'idéal littéraire que vous vous étiez élu... Vous qui préeminiez par l'âge, l'éloquence, les œuvres, l'autorité, vous accep-

tâtes de lutter à côté des conscrits, vos cadets. Vous fûtes l'un des barricadiers irréductibles des commencements de notre littérature, et ce barricadier, vous l'êtes demeuré, par un don de jeunesse éternisée, dans le permanent conflit des idées et des actes, des choses et des hommes. Qui peut oublier que pendant vingt ans, dans vos combats tumultueux et pleins d'éclairs à l'*Art moderne*, vous n'avez interrompu de proclamer les expressions de la beauté à mesure qu'elles se produisaient, prompt, irrésistible, d'une hardiesse dans l'acceptation des variations de l'éthique et de l'esthétique qui vous faisait de toutes les avant-gardes? Ah! quel annonciateur inspiré et lucide se proposa là de l'âme successive qu'est dans le temps le passage incessant d'une forme d'humanité en une autre! Les ondes vibratoires des mouvements de la pensée infiniment se répétaient à travers l'appareil de réceptivité subtile qui vous servait à vous maintenir en communion avec l'intellectualité universelle. On ne saurait trop proclamer en vous le maître à qui ce pays, dans l'immense circulation d'âmes et d'idées qui composent la substance cérébrale d'une époque, fut le plus redevable d'être initié à la mobilité des modulations psychiques de la nôtre. Le même rôle d'éducateur que vous avez assumé dans la formation morale des jeunes hommes voués au droit, vous l'avez exercé dans le domaine de notre esthétisme, duquel il est presque permis de dire qu'il n'existait pas en Belgique avant vous.

Ici, comme partout, vous avez été un professeur d'hommes, selon le mot de Carlyle. La foi, qui est l'une des clartés et l'une des flammes de votre magnifique foyer de vie, la foi qu'en vous alimente l'huile miraculeuse d'un inextinguible enthousiasme, vous l'avez transmise si généreusement autour de vous que, dans un peuple plutôt réservé et défiant comme le nôtre, elle a fini par avoir raison des résistances natives. Vous avez réalisé le prodige de réchauffer à votre ardeur une nation qui assistait avec indifférence à la déréliction de ses poètes. Vous lui avez persuadé qu'elle était mûre pour l'acceptation respectueuse d'une race d'esprits nobles et fervents à côté de ses peintres, de ses sculpteurs et de ses musiciens. Elle qui jusqu'alors avait ignoré le génie littéraire de ses enfants, elle condescendit à y croire enfin et si elle fut dépassée par les admirations du monde dans la certitude que des fils privilégiés lui étaient nés, du moins elle cessa de s'y opposer. N'est-ce pas encore un témoignage matériel de la transformation des esprits qu'une fête comme celle-ci, avec un tel concours solennel de sympathies et de vénération, ait été possible? Elle s'adresse à l'ouvrier inlassable que vous avez été pour notre jeune littérature aussi bien qu'au juriste, à l'orateur, à l'écrivain. Vous avez mérité ainsi, non moins que par la force du talent, d'être considéré, à côté de ces maîtres très hauts, De Coster et

Pirmez, comme un des éponymes de notre cité spirituelle.

Quand la *Jeune Belgique*, cette petite chapelle d'alors, comme on l'appelait, et de laquelle sortirent quelques-uns des plus grands poètes de toute la littérature de ce temps, quand la *Jeune Belgique* célébra, sous la forme d'un banquet, la Pâque de nos lettres, vous aviez écrit déjà ce livre qui fut l'une des plus solides assises de notre renaissance littéraire, *La Forge Roussel*. On eut le sentiment que vous apportiez parmi l'ensemble des formes connues un mode nouveau de noblesse pathétique et grave.

Le droit, la vérité, la conscience d'un temps exprimés dans la langue des écrivains immuables, ce fut là votre apport : il est assez grand pour que vous soyez rangé parmi les créateurs. La *Forge Roussel*, alors que la plupart de nos livres, après des intermittences d'ombre et de lueurs, auront été précipités à l'oubli, continuera à vivre sa belle vie idéale et rythmique, inclinée vers la conjecture, le doute et la résignation. C'est là, je crois bien, votre livre le plus parfait et le plus classique au sens de la mesure et du nombre, s'il ne pénètre point en nous aussi profondément que l'*Amiral*, je veux dire s'il n'a pas la beauté de douleur et de pitié qui met ce dernier livre si avant dans notre soif moderne de communion et de compatissance. On vit surtout alors combien le mystère, l'antagonisme des forces, le suspens des conjonctions par-dessus les marées humaines et, conséquence naturelle, la prédestination tragique de la souffrance vous requéraient. Vous apparûtes bien là, dans son double aspect, une âme de combat, de foi endolorie et miséricordieuse. Vous aviez souffert, vous aviez eu pitié, vous aviez poussé la clameur d'un homme libre vers les ciels inexorables. Il fut rendu visible que dans vos livres aussi bien qu'au barreau, vous étiez le même esprit ardent et secourable qui, tout entier et très simplement, s'était dédié à l'humanité.

C'est une grande chose qu'un des très rares parmi ceux qui s'astreignirent à rendre les contemporains confidents de leurs pensées, vous n'avez rien à retrancher aujourd'hui de ce que vous écrivîtes autrefois. « D'un bout à l'autre, ma vie aux allures si décousues m'apparaît comme une évolution d'une logique immuable et la ligne brisée l'exprime comme un instinct dominateur qui disposait de moi-même malgré moi. » Ces paroles, que vous mettez dans la bouche de l'*Amiral*, vous pouvez vous les appliquer à vous-même. Peut-on douter d'ailleurs que dans cette haute, orageuse et mordante figure, vous ayez, sous les transsubstantiations de l'art, transféré vos charités, vos révoltes, votre véhément souffle de justice et de solidarité ? Un héros sensible et qui se souvient d'avoir été le héros violent des mers, un homme de bon courage et de bon secours pour avoir

été lui-même trempé aux naufrages où journallement sombre la détresse des humbles, un bloc fruste et délicat d'humanité sculpté par l'art, la vie, la conscience, ici s'atteste dans sa beauté simple et une. Ainsi vous-même qui, par les ramifications de votre esprit altéré de savoir, vous dénonçâtes si souvent compliqué jusqu'à dérouter ceux qui ne voyaient pas qu'un même rythme harmonique préside à votre immense effort d'intellectualité, vous apparaissez en vos livres la conscience indivisible d'un même homme en qui s'incarnèrent des aspects d'humanité.

Il ne m'est pas possible de vous suivre à travers tous vos œuvres. Je ne puis qu'en marquer les particularités générales, conformes à la loi de votre esprit, et ce qui en fait littérairement la beauté essentielle et durable. Je veux dire ce sens de la constructivité qui, en d'exigües formats, vous a permis de condenser tout le drame mental que vous aviez en vue ; le don de transfigurer en de lapidaires effigies les réalités humaines, grâce à un art sobre, concret, substantiel et qui demeure simple avec solennité ; le sens sacré de l'univers qui vous fait accorder au cours des météores la vie de l'individu et d'où résulte, en maintes de vos pages, un émoi religieux comme dans ce livre de sagesse délicate, *Vie simple*, comme dans cet autre livre conjectural et secret, *Imogène*, beau comme un mythe ; enfin la chaleur et la poésie dans l'imagination qui vous permit d'agrandir jusqu'au symbole, par des affinités émouvantes, le décor de vos récits, — cette *Forge Roussel* sise au bas de ses horizons clairs ou voilés, image des spirituelles régions que sonde la pensée visionnaire du Président, *Mon Oncle le Jurisconsulte* se mouvant dans l'antique maison familiale où jusqu'aux pierres sont sensibilisées par le fluide vivifiant de l'idée ; l'*Amiral* naviguant aux remous vertigineux qui schématisent l'énorme mer humaine et ses naufrages ; le *Juré*, cette hallucination hagarde d'une conscience relancée par les mille fantômes dardés de la phosphorescente ténèbre des cours d'assise et des morgues.

Ces traits puissants assurent à votre œuvre l'estime des âges. C'est pour avoir eu à un degré si haut le respect de votre propre pensée et la conscience de l'écrivain, qu'aux heures anxieuses où la liberté de l'art parut être en péril, vous avez été le défenseur incomparable qui en soi-même sentait s'agiter une blessure fraternelle.

La liberté ! Il semble que vous ne l'ayez réclamée si souvent pour les autres que parce que vous en éprouviez l'impérieux besoin personnel. Elle fut pour vous comme l'émanation passionnée de votre personnalité et peut-être comme le premier des droits, le droit à la vie même. Vous avez osé être, pour votre besoin d'expansion intellectuelle, l'homme en renouvellement constant d'âme et d'idées. C'est là un grand exemple. Toujours

aux écoutes de l'âme humaine, vous vous êtes interdit de retarder sur les grands courants de la pensée et souvent vous les avez précédés. C'est cela, ce sont ces accroissements continus de votre mentalité et de votre sensibilité qui ont fait de vous un grand vivant, prodigue de soi-même. Vous êtes resté un maître admirable d'énergies. Vous avez été passionnément une force éducatrice. Quarante ans d'incessant et haut labeur vous ont fait entrer dans l'âme profonde de notre race. D'ores et déjà vous faites partie du patrimoine qu'une époque lègue aux générations futures.

Eh bien ! qu'il me soit permis, au moment où je vais finir, de saluer en vous l'homme tel que vers demain votre gloire en transmettra l'image. Une certaine austérité est inséparable des exaltations comme celle-ci : elles dépassent le temps où elles se produisent et déjà anticipent sur l'avenir. Aussi bien vous m'en voudriez de trop insister dans la louange qui ne viserait que votre personnalité immédiate. En honorant nos grands hommes, c'est l'idée qu'en eux il nous est commandé de magnifier. Elle se pourrait définir à votre propos par ce mot d'héroïsme moderne, qui implique la sensibilité et la force, le courage et la pitié, la solidarité et le combat, l'humilité et l'orgueil, selon qu'on agit pour les autres ou pour soi-même, la vie plénièrement vécue par le livre, les actes et la parole pour l'idée, la vérité, le droit, la beauté, ces formes multiples et unes des plus indéfectibles besoins de la conscience humaine. C'est la notion de l'homme isolé et multitudinaire, confondu aux ondes tourmenteuses de l'humanité, mêlé à ses luttes, à ses aspirations, à ses espoirs, en gestation des destinées collectives, cellule active et bienfaisante de la ruche sociale, qu'à l'aurore d'un siècle nous acclamons en vous. C'est elle, illustre ami, qui vous vaut cet hommage national.

CAMILLE LEMONNIER

MON CHER PICARD,

Au nom des artistes, je viens vous apporter notre tribut d'hommages et d'admiration pour la large part que vous avez prise au mouvement artistique de notre pays.

Vous avez été un initiateur ; vous avez frayé les routes nouvelles ; vous avez élargi notre conception de l'art en l'adaptant à un idéal moderne. Il n'est aucun de nous qui, de ce chef, ne vous doive de la reconnaissance.

Personne n'a pris un intérêt plus passionné à nos travaux, à nos luttes, à notre effort pour dégager le sentiment du beau et du vrai tel que, en ne s'inspirant que de la nature, les grands artistes se sont toujours efforcés de l'exprimer. Vous n'avez cessé de lutter auprès de nous pour cette aspiration à la vérité qui était

notre but et que vous-même vous avez su réaliser dans tous les domaines où s'est appliqué votre esprit.

Tous ceux que tourmentait un idéal d'art étaient assurés de trouver chez vous le réconfort moral. Votre maison hospitalière entre toutes était ouverte aux novateurs, aux chercheurs, aux apporteurs de neuf, selon le mot que vous aimiez à répéter. De votre chaude et éloquente parole, vous leur prodiguez les encouragements avec la même ardeur qu'au dehors vous les défendiez.

C'est dans cette maison aussi que, il y a beau temps de cela, nous assistions aux débuts de l'*Art moderne*, cet organe de combat où pendant de si longues années, avez un zèle infatigable, vous avez lutté pour des idées qui alors paraissaient outrancières, orientant ainsi le public et les artistes eux-mêmes vers un retour à la nature, à la vérité, à la probité.

Les *XX* et la *Libre Esthétique* sont en partie votre œuvre. Ces deux groupements furent des moyens d'expression et de vulgarisation pour les artistes qui avaient résolu d'être eux-mêmes et de ne s'en rapporter qu'à leurs seules impressions. Ils furent bienfaisants et utiles, si téméraires qu'ils paraissaient alors.

Quel chemin parcouru depuis, grâce à votre foi admirable, à votre pénétration du sens de la vie et de la beauté ! Ce qui autrefois soulevait les colères et les risées, est aujourd'hui universellement accepté et honoré.

De ce grand mouvement qui a remis en honneur l'Art personnel et libre, vous avez été le créateur. Je suis heureux et fier de le proclamer dans cette imposante manifestation.

CONSTANTIN MEUNIER

L'Image et l'Imagination littéraire (1).

Permettez que pour un instant je revienne à cet exquis déluge romantique, qui fit fleurir dans les champs retournés de la littérature cette profusion splendide de corolles, je veux dire d'*images*.

Ce ne sera que pour y prendre un terme de comparaison avec le temps présent qui singulièrement moissonne aussi, pour tant d'épis tout en grains et dorés, tant de bluets, de pavots et de nielles riches comme eux en fécondes semences.

L'abondance extraordinaire de ces poètes d'autrefois porte dans son tumulte et sa gravité exaltée la marque d'une préoccupation constante. Chacun d'eux se sent le *Poète*, c'est-à-dire le conducteur, du moins le révélateur, investi par inspiration du commandement du troupeau et responsable, devant l'humanité, d'un trésor généreux d'idées qu'ils ont à répartir et à semer au loin. Le souci du rôle est en eux, ils ne se croiraient pas poètes s'ils ne se sentaient des penseurs. Ils écrivent des *Méditations* ou bien leurs livres portent le titre abstrait de *Poésies*, auquel le seul Vic-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

tor Hugo substitua des symboles vivants : *Les Feuilles d'automne* ; *Les Rayons et les ombres*.

Rappelons-nous, en parallèle, les titres d'aujourd'hui. Je les cite au hasard et sans nommer d'auteurs :

La Chambre blanche. — *Enluminures*. — *Le Semeur de cendre*. — *Le Deuil des primevères*. — *Les Villages illusoire*s. — *Les Ames de couleur*. — *Nany à la fenêtre*. — *Au Jardin de l'Infante*. — *Les Heures claires*. — *Le Livre d'images*. — *Une belle dame passa*, etc.

J'en dirais beaucoup d'autres si je m'y appliquais ; mais ceci toutefois suffit pour indiquer et souligner cette sorte d'imagination bien nouvelle qui symbolise non plus seulement les grandes attitudes de l'intelligence et du sentiment, mais l'intimité la plus familière, la plus quotidienne et la plus banale de nos joies et de nos douleurs.

Le temps n'est plus où les poètes, consciemment et consciencieusement, enseignaient. Mais s'ils ont renoncé, par sagesse ou par lassitude, à se draper dans une dignité d'apôtre, restant plus proches de leur peuple et plus voisins des choses, plus accessibles à la matérialité pitoyable, touchante ou belle de n'importe quelle manifestation de la vie, ils surgissent de ce labour, purifiés, ennoblis, capables surtout d'émouvoir, c'est-à-dire de cultiver.

C'est ainsi qu'un matin d'octobre le Pyrénéen Francis Jammes, assis au seuil de sa maison avec son chien, son fusil et sa pipe, s'imprègne tout ensemble des délices du paysage, de la cocasserie d'une pie déplumée et de la chère mélancolie de vivre. De cela, de mille autres riens, illustrant au hasard comme de capricieuses ou simples broderies, le voile impalpable du temps qui se déroule et glisse autour de lui, il fait d'admirables images : c'est toute sa littérature.

Il faut y regarder d'un peu plus près encore. Car il s'agit du poète imagier par excellence, de celui qui possède entre tous et sur tous, la vision légère et nette, la spontanéité lyrique, la coloration neuve, chaude, éclatante et fine.

Que j'ouvre au hasard un livre de Jammes, prose ou vers, et je n'aurai qu'à y cueillir, comme autant de fleurs dans un pré, les tiges sauvages et douces dont il enguirlande sa vie.

De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir, il peint, dessine, détaille et recommence l'enchantement de ces estampes dont la moindre encore est précieuse.

Celles du temps passé où l'on voyait :

.. Des écolières

Qui avaient des noms rococos, des noms de livres

De distribution de prix verts, rouges, olives,

Avec un ornement ovale, un titre en or.

Celle du village, où son âme a connu :

... la fraîcheur des roses qui s'allument

Sur le grelottement mouillé des anciens murs.

Celle d'un port où l'on s'embarque :

Par un soir parfumé et blond comme une pêche.

Celle où trois jeunes filles se tiennent par la main tout en haut du chemin qui entre dans la lande :

Leurs robes s'écartaient et puis se rapprochaient,

Les silences de leurs voix claires s'entendaient,

Une pie rayait longuement le ciel.

D'autres, d'autres encore, et celle exquise qu'on ne peut oublier, par quoi s'ouvre l'histoire de Clara d'Ellebeuse :

Clara d'Ellebeuse s'éveille sous ses boucles et bâille contre son bras nu. Elle est blonde et ronde et ses yeux ont la couleur du ciel quand il fait beau temps.

Le soleil de ces anciennes grandes vacances fait bouger sur les rideaux transparents d'indiennes à ramages à la fenêtre de l'est, l'ombre du tulipier.

Caractériser d'un mot l'image de Francis Jammes paraît quelque peu difficile. Je ne pourrai le faire que par comparaison avec celle, par exemple, d'un de nos plus grands écrivains dont je me proposais de vous parler aussi.

C'est Maurice Maeterlinck. Il est aisé de se rendre compte d'abord que l'image, chez Jammes, reproduit simplement et, pour décrire, s'attache à tout le détail matériel. Ce n'est pas le symbole. C'est bien l'enluminure. Ce n'est pas la transposition de sensations en sentiments, mais bien la palpitation très active de tous les sens mis en éveil pour concourir à une prise de possession entière du monde extérieur.

Tout au contraire, dans la prose de Maeterlinck, l'image se rapporte toujours à un ordre de phénomènes intérieurs. Elle est d'essence immatérielle, impalpable, aérienne. Elle n'a point de contours exacts. Elle n'est véritablement sculptée ni peinte. Au delà du monde sensible, dans une atmosphère plus impondérable que celle où se meuvent nos gestes, c'est une légion d'interprètes nouveaux qui se lève et qui plane, et qui, évoluant autour de la pensée comme autour d'un hôte choisi, l'accompagne, l'annoncent, lui font un cortège de grâce, d'accueil et de défense.

Voici un admirable exemple de la forme mystique que revêt l'imagination chez l'auteur du *Trésor des humbles* et de *S:gesse et Destinée*. Ces deux livres, d'ailleurs, pourraient se définir : « Des images spirituelles pour servir à l'illustration d'une morale moderne esthétique. »

Lisez ce fort beau passage pris au chapitre du Silence :

... Pour savoir ce qui existe réellement, il faut cultiver le silence entre soi, car ce n'est qu'en lui que s'entr'ouvrent un instant les fleurs inattendues et éternelles qui changent de forme et de couleur selon l'âme à côté de laquelle on se trouve. Les âmes se pèsent dans le silence, comme l'or et l'argent se pèsent dans l'eau pure, et les paroles que nous prononçons n'ont de sens que grâce au silence où elles baignent.

Flaubert disait que la valeur d'une œuvre littéraire est en raison directe de l'union parfaite de la forme et de la pensée. Il faut, répétait-il avec son admirable entêtement d'artisan glorieux et austère, il faut que *le mot colle sur l'idée*.

Or, n'est-ce pas pour cela seulement, — et parce que je ne veux pas pour cela qu'il m'est à peu près impossible de m'arrêter au revêtement extérieur de tant de livres merveilleux, et qu'à chaque instant, malgré moi je me sens entraîné à en toucher le fond, à en considérer l'âme immortelle ?

Ici encore, voici que ces figures, cette phalange ailée que Maeterlinck, au cours de sa méditation, délivre et réunit, disperse, envoie, rassemble, m'oblige à suivre dans son vol sinueux, comme à travers des myriades d'étoiles, des lignes de signification profonde.

L'auteur écrivait récemment, à propos du théâtre, que l'élément suprême de haute poésie git dans l'idée que se fait le poète du mystère qui domine et juge toutes choses et préside à nos destinées.

Et l'imagination, dans les livres de Maeterlinck, est justement pareille à la servante silencieuse qui viendrait, portant une lampe, et l'élevant ou l'abaissant à la voix d'un maître invisible, promènerait dans les ténèbres la lumière, l'ombre et les reflets.

Je ne vois guère, qui s'apparente à cette éclosion d'images sur les eaux transparentes d'une spiritualité recueillie, que l'art très pur d'Henry Maubel.

C'est lui, l'auteur des *Ames de couleur*, de *Quelqu'un d'aujourd'hui* et de *Dans l'Ile*, qui créera pour la pénombre exquise des songeries ferventes, tout un peuple de psychélides. Il leur donne ce nom, et d'illuminer leur candeur et la cadence mélodique de leur ronde désabusée à des foyers supraterrrestres.

Et puisqu'il faut me restreindre sans cesse, je me bornerai à citer seulement une phrase, mais c'est, je le crois bien, la plus parfaite des figures poétiques dont on ait essayé de peindre ou d'exprimer cet état d'âme qui correspond à une exaltation singulièrement douce de ce que nous portons partout où nous allons de meilleur et de pire, — c'est-à-dire le rêve.

Voici cette phrase très simple :

Joel marche et ne sort pas de son rêve, son rêve est la clarté portée de son être sur le chemin.

J'entreprendrai encore de feuilleter et d'examiner devant vous, au point de vue de l'expression, des aspects imaginatifs, l'œuvre déjà considérable de Verhaeren.

Mais, parmi tant de beaux poètes que volontairement je m'oblige à ne point nommer, il en est deux qu'il faut au moins saluer ici au passage.

Je les choisis autant parce qu'ils furent extraordinaires quant au sujet très spécial de cette étude, que parce que la mort, les prenant tôt, a mis le sceau définitif à leur œuvre si brève, et confirmé pour ainsi dire la splendeur trop brûlante des visions qui les hantaient.

Si je les cite côte à côte, Arthur Rimbaud et Jules Laforgue, ce n'est pas toutefois qu'ils aient trempé leur pinceau hâtif et fécond aux mêmes couleurs chatoyantes.

Ils sont pareils en ce qu'ils sont tous deux des *impressionnistes*, mais ils diffèrent en ce que l'un — et c'est l'adolescent Rimbaud — noie dans un déluge de flammes et d'une houle éclatante et plaintive, ses insatiables désirs et la délicatesse àprement malade de sensations mortelles et géniales, — tandis que l'autre, métaphysicien né, contemple avec désœuvrement et intérêt cette substance quotidienne, grise, informe et poignante dont le destin, l'inconscient, se prend à faire tantôt une joie délicieuse, tantôt une douleur sans nom, souvent un ennui sans mesure.

Je ne citerai rien. Et que mon silence d'ailleurs soit un hommage encore à leur mémoire. Car je ne pourrais, en effet, que fausser par de courts exemples la notion d'un art si nouveau en sa modernité et sa complexité tant instinctive que savante.

C'est à Verhaeren que je viens, au bout de cette chaîne illusoire et miraculeuse dont je n'ai pu vous donner à bien voir qu'un petit nombre de chaînons.

Et pour vous introduire tout d'un coup au centre même de son domaine étrange et beau, j'imiterai le geste des seigneurs d'autrefois qui menaient l'étranger d'abord à la grand'salle des portraits : et je vous nommerai les œuvres qui sont sa noblesse et son faste.

Voici : *Les Bords de la route*. — *Les Flamandes*. — *Les Moines*. — *Les Soirs*. — *Les Débâcles*. — *Les Flambeaux*

noirs. — *Les Apparus dans mes chemins*. — *Les Campagnes hallucinées*. — *Les Villages illusoires*. — *Les Villes tentaculaires*. — *Les Visages de la vie*.

Je ne les dis pas toutes : c'est déjà, c'est encore comme en un château fabuleux où l'âme frémit et s'exalte au souffle d'on ne sait quel vent chevaleresque qui fait claquer des oriflammes et rougit au lointain des villages qui brûlent.

Etudier tour à tour, à travers l'œuvre entier d'Emile Verhaeren, l'image, le symbole, la description, la parabole, serait un travail important qui ne pourrait tenir dans cette brève étude.

Je veux donc me borner à rechercher quelques caractères généraux qui semblent revêtir l'écriture de ce poète d'une originalité bien nouvelle.

Si j'ai pu dire tout à l'heure que la vision *matérielle* de Francis Jammes est nette et fine, légère et colorée, nuancée, chaleureuse et vive — que celle, immatérielle, spirituelle, de Maeterlinck et de Maubel est avant tout rythmique, enveloppante et lumineuse, j'hésiterai à qualifier dans l'ensemble la vision de Verhaeren.

Le mot « mouvement » seul peut-être conviendrait.

Car en effet, dans la matérialité comme dans le rêve, la nuance n'est pas son fait, ni la simplicité précise de quelque détail émouvant, — non plus le geste balancé ; la courbe sereine et parfaite d'un lyrisme philosophique.

Mais il accumule et prodigue le mouvement et le sursaut. Il peint avec n'importe quoi, et je veux dire avec les sons et avec les cadences autant qu'avec son fébrile pinceau.

Vous souvenez-vous d'avoir entendu un poème de Verhaeren, et puis d'avoir eu sous les yeux et d'avoir lu vous-même ce poème ?

Et n'avez-vous pas eu, autant que moi, l'impression certaine que la coupe des paragraphes, celle de chaque ligne, la répétition parfois de ces lignes intensifiaient significativement l'allure et le tumulte de l'image ?

C'est qu'en effet, ce qui chez un autre poète — mesure, harmonie, rime — concourait à la mélodie du vers, devient ce que j'appellerai chez Verhaeren de la musique descriptive.

Les exemples en sont surtout dans les *Villages illusoires* où l'on voit tour à tour — parce qu'on les entend si bien — passer la bourrasque de neige, l'ennui filandreuse de la pluie et le charme terrible et frissonnant du vent d'automne.

Ainsi s'en va la neige au loin
En chaque sente, en chaque coin,
Toujours la neige et son suaire,
La neige pâle et mortuaire,
La neige pâle et inféconde
En folles loques vagabondes,
Par à travers l'hiver illimité du monde.

La longue pluie,
La pluie — et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,
Maille à maille, de dénuement
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots.

Sur la bruyère longue infiniment
Voici le vent cornant novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent

Qui se déchire et se démembre
 En souffles lourds, battant les bourgs.
 Voici le vent,
 Le vent sauvage de novembre.

.....
 Les vieux chaumes, à cropetons
 Autour de leur clocher d'église
 Sont ébranlés sur leurs bâtons ;
 Les vieux chaumes et les auvents
 Claquent au vent,
 Au vent sauvage de novembre.
 Les croix du cimetière étroit,
 Les bras des morts que sont ces croix
 Tombent comme un grand vol
 Rabattu noir, contre le sol.

Or, ceci n'est qu'un des aspects, ceci ne représente qu'une des vibrations de l'« âme aux mille voix » qui porte loin et haut dans la poésie de Verhaeren l'écho de la pensée moderne.

Dès que son imagination se prend à l'art souverain du symbole, paysages, figures, gestes, tout grandit et s'éloigne et c'est comme autant de héros des surnaturelles contrées qui viendraient, entre ciel et terre, nous raconter quelque inoubliable légende :

C'est le saint Georges de la foi, cuirassé d'or et de soleil. — C'est le cordier visionnaire tournant à reculons entre ses doigts prudents les fils d'aube de l'horizon. — C'est le sonneur tétu qui sonne au loin la mort dans sa propre tour embrasée. — C'est le moulin, comme un vieux pauvre gigantesque, dont les bras suppliants se lèvent « sur un ciel de tristesse et de mélancolie ». — Et c'est le « passeur d'eau » héroïque et muet dont la stupéfiante ardeur s'enivre de l'inutilité même de son effort et qui garde

... pour Dieu sait quand,
 Le roseau vert entre ses dents.

C'est tous ceux-là et puis ce sont d'autres encore, les douces et humbles figures : les vierges des prairies au chapelet d'argent et les saintes de la maison, Bonté, Pardon, Amour, Pitié, qui font le tour de l'âme et allument les lampes. — Et c'est enfin tous les visages de la terre, suivant chaque saison de notre pays pâle, où le silence rôde sur des plaines sans fin, mais où profondément fermente l'avenir.

Après avoir mis mon effort à honorer et à servir le Voyant *Imagination* par cette admiration joyeuse que j'ai tenu à témoigner envers ses disciples fervents, il ne me reste plus qu'à m'excuser d'y avoir été malhabile. Mais je souhaite que mes dires soient effacés de vos mémoires par le seul souvenir de quelques-unes de ces pages où vivent et respirent ces adorables abstractions, dont Henry Maubel écrivait avec charme et mélancolie : « Nous n'avons sauvé que des êtres illusoire, mais leur beauté nous a consolés. »

JEAN DOMINIQUE

EXPOSITIONS

Deux peintres se partagent les cimaises du Cercle artistique, MM. Liévin Herremans et Lucien Frank. De l'un, des intérieurs d'usine éclairés par de rouges lueurs, des scènes de forains inspirées par une pitié qu'on devine sincère mais dont l'expression apparaît quelque peu mélodramatique, des paysages d'automne encadrant des figures de deuil et de mélancolie. Puis aussi, la surprise du beffroi de Veere dominant les couleurs chantantes d'une

Zélande de lumière et de joie en ce *Coin de village* qui semble, par la fraîcheur qu'il exhale, indiquer à l'artiste la voie à suivre. — De l'autre, des notations brabançonnaises et hollandaises de temps gris, de ciels brouillés, d'hivers nostalgiques, de crépuscules noyant les plaines. Peinture superficielle, truquée au couteau en larges surfaces que pointillent des rehauts que l'argot des ateliers qualifie « chiqués ». Pourtant, ci et là, un ciel tumultueux, bâti avec une virtuosité amusante (*Dordrecht*, notamment), un mouvement d'eaux clapotantes saisi et fixé par un œil observateur, un accord délicat de terrain et d'arbres, une expression subtile de l'atmosphère arrêtent, intéressent, et décèlent un peintre.

Au *Rubens-Club*, c'est le début d'une femme peintre appliquée, consciencieuse en ses notations rigoureuses de la Campine et du Luxembourg, mais à qui manque l'art de synthétiser l'impression ressentie. M^{me} Anny Kernkamp dessine non sans fermeté les vieux hêtres de Wommelghem, mais se perd dans la superfluité des détails, exécutés d'une main un peu lourde, quand elle hausse ses ambitions au tableau. Ses *Bruyères*, variées selon la lumière cendrée ou éclatante qui les baigne, révèlent de la sincérité et du sentiment.

Des trois expositions qui requièrent la critique, — une quatrième, celle de M. Henry Janlet, s'est ouverte en des régions éloignées que nous tenterons d'explorer ultérieurement, — la plus importante par le nombre et par la variété d'expressions qu'elle atteste, est celle de M. Willem Delsaux, qu'un séjour prolongé en Hollande éloigna des champs de bataille esthétiques accoutumés. Le peintre expose à la *Louve*, dans une salle de corporation récemment rafraîchie et rajeunie, le fruit d'un long labeur : plus de cinquante toiles et pastels, auxquels il adjoint, pour qu'on le juge jusqu'en les plus intimes replis de sa conscience d'artiste, une série de croquis.

Sollicité par l'aspect désolé des ciels tourmentés, par l'impression tragique des mers secouées par la tempête, des arbres balayés par le vent soufflant du large, des dunes dénudées qui ourlent le littoral d'un pays toujours en lutte contre les flots qui le guettent, M. Delsaux a cherché à renouveler — et il y a réussi parfois — la travestie d'une Hollande blonde, paisible, heureuse. Les moulins qu'il y a vus eussent excusé l'erreur de Don Quichotte, et, comme eux, ses barques ont des airs menaçants et hostiles. Par contraste, *Comme en une chanson des Flandres* offre l'image d'une nature rassérénée et ingénue, et telles de ses impressions rapidement fixées, sans nul souci de dramatisation, *Le Soleil sur les quais*, par exemple, dénoncent un œil apte à se réjouir aux clartés d'une atmosphère d'été. Ce ne sont point les moins bonnes de ses études, dirigées en tous sens vers la vérité. Dans *Amsterdam le dimanche soir*, page considérable, l'artiste résout victorieusement le problème difficile de la pénombre. Un sentiment subtil s'en dégage. Les *Pauvres Bateaux*, le *Port déserté*, le *Moerdijk la nuit*, toutes impressions nocturnes pénétrantes, nous ramènent au drame. A la peinture se mêle quelque « littérature », pour employer le terme consacré. L'une et l'autre de ces orientations affirment un artiste fervent qui, malgré ses inégalités et ses défauts, appelle la sympathie.

O. M.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Les Nornes sont assises à l'ombre du Frêne universel. Les trois sinistres cordières se jettent l'une à l'autre la corde des destinées divines et humaines, en rythmant leur éternelle besogne d'un grand chant alterné, tantôt profond et vague, comme s'il exprimait les rêveries de la fatalité encore irrésolue, tantôt morne et rigide comme l'accomplissement. « La corde rompt ! La corde rompt ! La corde rompt ! hurlent les Nornes. Siegfried se meurt, et les dieux succombent avec leur progéniture héroïque. Ils s'affaissent dans le Walhalla que dévorent les flammes d'un bûcher, les dieux coupables, les dieux punis ! » Et les trois sœurs, épouvantées elles-mêmes du destin qu'elles ont tressé, s'assemblent dans un embrassement farouche et disparaissent vers Erda, la mère primitive, habitante des profondeurs.

La vieille roche noire s'éclaire dans le crépuscule du matin, car Siegfried s'est levé d'entre les bras de Brünnhilde, et Siegfried, comme l'Hercule Sauveur, comme l'Adonis des femmes athéniennes, comme Achille, race des dieux, n'est-il pas le beau jeune homme solaire dont le réveil illumine la terre et qui l'obscurcit le soir en s'endormant? « Éveilleur de la vie, victorieuse lumière! » lui a dit Brünnhilde extasiée.

C'est de l'armure de Brünnhilde que Siegfried est vêtu; la Walkyrie déchue, résignée aux joies et aux faiblesses de l'amour, tient par la bride son cheval Grane, qui est à présent le cheval du héros.

En échange de ses armes, elle a reçu l'Anneau; l'anneau fatal, sur qui pèse la malédiction du Niebelung, n'est plus qu'une bague de fiançailles.

« Va, pars! » dit Brünnhilde dans une mélodie exquise, qu'interrompt ou prolonge la voix de Siegfried; « quitte moi pour les aventures, et laisse Brünnhilde t'attendre dans la solitude de ses espérances. Il faut que le héros combatte par le monde, et que l'épouse veuille fidèlement dans la demeure aux murailles de flammes. Adieu, pars et reviens! » Scène adorable, où Richard Wagner a versé toutes les douceurs de deux âmes amoureuses, et qui fait venir aux yeux des larmes d'attendrissement. De loin, la sonnerie du cor de Siegfried répond longtemps aux bras tendus aux baisers envoyés de Brünnhilde qui se dresse à la cime de la roche.

Dans la salle des Gibichungen, largement ouverte sur le Rhin, Gunther et sa sœur Gutrune boivent gravement l'hydromel en compagnie du guerrier Hagen, le fils obscur d'Alberich; car le Niebelung voleur de l'Or, s'est engendré un fils, à l'exemple de Wotan, pour reconquérir l'Anneau.

— Non, Gunther, non, Gutrune, dit Hagen fécond en ruses, vous n'êtes point heureux, malgré votre gloire et vos richesses, car il vous manque, à toi, Gunther, une femme, à toi, Gutrune, un époux. Je sais qu'au milieu des flammes la plus belle des vierges est endormie: un seul peut l'éveiller, c'est Siegfried, le plus fort des héros, le fils des loups divins. Qu'il l'éveille pour toi, Gunther, et obtienne, pour prix de son service, de dormir auprès de ta sœur Gutrune.

— Hélas! dit Gutrune coquette en qui un désir s'éveille, puisque Siegfried est le plus fort des héros, plus d'une femme doit l'aimer; il doit en aimer quelqu'une.

— N'est-il pas des enchantements? répond Hagen. Quand Siegfried aura bu le breuvage préparé par ma main, il oubliera toutes les femmes qu'il aura vues avant de te voir!

En ce moment le cor de Siegfried retentit sur le Rhin; il vient, le beau chercheur d'aventures, tout resplendissant de l'armure de sa maîtresse. Grane, fidèle, est avec lui.

— Suis-je l'ami ou l'ennemi? lui dit-il. Dois-je entrer en frère, ou d'abord combattre sur le seuil?

Tous l'accueillent avec joie. La liqueur d'oubli est versée; Siegfried, qui a vidé la corne en l'honneur de Brünnhilde, trouve maintenant que Gutrune est bien belle.

— Holà! toi qui me brûles avec l'éclair de ton regard, pourquoi baisses-tu l'œil devant moi?

La perverse Gutrune, rougissante, ouvre les yeux vers lui.

— Gunther! s'écrie Siegfried, donne-moi ta sœur pour femme!

Car le héros ne se souvient plus de la bien-aimée Brünnhilde. Est-ce l'effet du breuvage, ou n'est-ce qu'un oubli familial aux cœurs aventureux des jeunes hommes? Richard Wagner, qui modifie rarement les inventions naïves de la légende, indique toujours clairement les symboles qu'elles recèlent. C'en est fait, Siegfried ira conquérir Brünnhilde pour Gunther, et sera le mari de Gutrune. La fraternité d'armes est jurée par Gunther et Siegfried; chacun d'eux a bu du sang de l'autre, et c'est le traître Hagen qui a présidé au serment, et qui brise la corne de concorde, où personne ne doit plus boire désormais.

Seule, sur sa montagne, Brünnhilde s'étonne d'un violent galop de cheval qui retentit parmi l'air. L'orchestre, violemment rythmé, lui rappelle les courses effrénées des antiques Walkyries, et, sous les fers du cheval qui se rapproche, l'éclair jaillit du nuage comme l'étincelle du caillou. « Sœur misérable! dit une vierge armée, brusquement apparue, reconnais Waltraute, ta

sœur. O désespoir, ô crépuscule fatal! Les dieux sont tristes dans le Walhalla, et Wotan, affaibli, s'appuie aux tronçons de sa lance, sous le croisement de ses corbeaux familiers. Tu possèdes l'Anneau, Brünnhilde. Qu'il soit rendu aux filles gémissantes du Rhin. Livre l'anneau, sauve les dieux!

— Quel anneau? dit Brünnhilde.

— L'Anneau fatal qui rend tout-puissant!

— Je ne connais qu'un anneau, celui qui rend tout heureux! celui que m'a mis au doigt Siegfried, mon beau héros. Quoi, pour satisfaire les filles pleurantes du Rhin, pour chasser le crépuscule qui s'étend sur les dieux, pour que Wotan, mon père, se réjouisse à jamais dans le Walhalla, pour que tout, enfin, soit sauvé, je donnerais la bague que Siegfried m'a donnée? Ah! tu as perdu l'esprit, je pense! » Waltraute fuit, pleine de malédictions. L'air s'assombrit autour de Brünnhilde. Les flammes qui la gardent frémissent dans l'orchestre sur un rythme plus menaçant. Une fanfare s'élève, la fanfare de Siegfried; mais, à mesure qu'elle s'approche, elle se déforme, devient peu à peu le thème de Gunther, et l'homme qui est là, debout, parmi les flammes vaincues, ce n'est pas le héros Siegfried.

Hélas! pour conquérir Brünnhilde au frère de Gutrune, Siegfried, grâce au Tarnhelm, a pris la forme de Gunther.

Oublieux des ivresses récentes, il s'empare, pour un autre, de celle qui est à lui. Guerrière jadis, elle veut résister, mais il a conservé sa force sous son déguisement. Ils luttent corps à corps, elle succombe, et rude, forcené, cruel, — lui, Siegfried, cruel pour Brünnhilde! — il lui arrache, pendant que l'orchestre pleure le thème de leurs amours, l'anneau qu'il lui donna naguère, l'anneau que même pour le salut des dieux elle n'a pas voulu livrer!

Devant la salle des Gibichungen, Hagen, appuyé sur sa lance, a veillé toute la nuit, roulant de mauvaises pensées, écoutant dans les ténèbres les conseils du rampant Alberich, son père. Il a été le veilleur sinistre, prêt à écarter le bonheur s'il eût demandé l'hospitalité. L'orchestre s'éclaire, le jour s'est levé, le jour du double hymen; Siegfried, ayant conquis Brünnhilde, possédera Gutrune. D'une voix tonnante, Hagen, debout sur un rocher, convoque les hommes du domaine. « Hoïho! hoïho! guerriers! accourez en armes! le malheur, le malheur est ici! » Un à un les hommes arrivent, violents et superbes. Un chœur farouche se forme de cent cris divers. « Que sonne le cor? qu'annonce la voix? Hoïho! hoïho! Hagen! Hagen! quel malheur est survenu? » Hagen répond: « Gunther aujourd'hui prend femme, » et les hommes s'écrient: « Est-ce là le malheur? Certes, il y aura grande joie sur le Rhin, puisque le sombre Hagen plaisante de la sorte. »

Parmi les chants de joie, en effet, les deux couples s'avancent; et Brünnhilde a vu son amant dans les bras de Gutrune!

Siegfried, insoucieux et qui caresse les cheveux de sa fiancée; Gunther, dévoré de soupçons; Hagen, exultant dans la joie de sa victoire prochaine; Gutrune, qui sourit, vaguement inquiète et, parmi les voix alarmées de la foule, Brünnhilde, debout, Brünnhilde, effrayante, crachant à la face du traître héros les imprécations de l'amour outragé! Telle est cette terrible scène qui, après un silence scandé par l'effroi de l'orchestre, éclate avec la soudaineté et la violence d'un coup de foudre.

Cependant, Gutrune et Siegfried, dans leur égoïsme d'amoureux, veulent qu'on les marie. Les noces, de nouveau, chantent et mènent leur joie. Seuls, dans un coin de la fête, que leur groupe assombrit, Gunther, se jugeant trahi par son frère d'armes; Hagen, envieux de l'Anneau fatal qui brille au doigt de Siegfried, et Brünnhilde, embrasée d'amour et de haine, jurent la mort du héros dans un ensemble qui est une des pages des plus grandioses de Richard Wagner. Des enfants, par centaines, jettent des fleurs autour du pacte sinistre.

Les vagues profondes du Rhin coulent de nouveau dans la fluidité de l'orchestre; la mélodie du fleuve qui se déroule au grand soleil, vient mourir au pied des rochers du bord. Les trois filles du Rhin, sur un thème nouveau, plus délicieux peut-être que le motif entendu dans l'*Or du Rhin*, nagent et se poursuivent, et guettent Siegfried, qui chasse l'ours dans la forêt. Il arrive, sautant de roche en roche, sonnante du cor, joyeux. Elles raillent le chasseur égaré. « Il est fort beau, chantent-elles, quel dommage

qu'il soit niais ! Que nous donneras-tu, Siegfried, si nous t'indiquons le chemin vers tes compagnons ? Rends-nous l'anneau d'or qui scintille à ton doigt, car il est à nous, l'Anneau. » Les dieux pourraient encore être sauvés ! Que leur fils jette aux nixes la bague fatale... Mais il est irrité, le farouche héros, des railleries qu'on fait de lui, et c'est à coups de pierre qu'il chasse ces « poissons » impertinents dans les profondeurs du fleuve.

Les chasseurs sont assemblés par groupes sur les rochers de la rive. Hagen guette le moment propice. « Assieds-toi, dit-il, et bois, et dis-nous tes aventures, ô bel aventurier ! » Alors Siegfried, confiant et naïf, conte ce qu'il a fait. Au moment où la mort sournoise l'épie, il se rappelle son enfance dans la forêt pleine d'ours et de rossignols. Les cent voix de l'orchestre racontent avec lui et, ce qu'il a oublié, elles le savent. Il dit le nain Mime hideux et le dragon vaincu ; il chante le chant de l'oiseau qui parlait dans le bois. Ineffable tristesse de cette mélodie ailée au milieu du désastre qui s'apprête ! Tout à coup — la ligne de ses souvenirs l'a-t-elle conduit naturellement à Brünnhilde, ou bien sa mémoire revenue est-elle un effet du nouveau breuvage que Hagen lui verse pour redoubler l'angoisse de la mort (1) ? — tout à coup, il se dresse. « Brünnhilde ! ô bien-aimée ! ô les chers bras de Brünnhilde ! » Et c'est au moment où il songe à sa maîtresse avec la douceur de l'extase ancienne qu'il reçoit dans les reins le coup de lance de Hagen.

Après de tendres plaintes, entrecoupées par le râle, et où revient sans cesse le même nom adoré, trop longtemps oublié, Siegfried succombe. Une marche funèbre émane de l'orchestre. On peut dire que cette page égale, si elle ne les surpasse, les plus majestueuses inspirations de Beethoven, et l'effet en est redoublé par la grandeur de la situation dramatique. Le sinistre convoi des guerriers qui portent le cadavre gravit péniblement la montagne, suivi par les blancheurs plaintives de la lune.

Dans la demeure des Gibichungen, la nuit, Gutrune attend son frère Gunther et son mari Siegfried. Des lamentations éclatent et le corps du héros est porté au milieu de la salle, parmi les sanglots des femmes et les clameurs des guerriers.

Hagen, d'un mouvement rapide, veut arracher la bague que porte le doigt du cadavre ; mais, par un dernier effort de Wotan peut-être, défenseur de l'Anneau, le mort a levé le bras, qui lentement retombe. La foule pousse des cris de terreur ! Hagen lui-même recule et s'enfonce dans des rêveries.

— Qui donc ose pleurer quand je ne pleure pas ? Mon époux, c'était lui, mon amour, ma vie, c'était lui ! quelle douleur tenterait de s'égalier à la mienne ?

Ainsi parle Brünnhilde. Elle est entrée sans sanglots, paisible. L'orchestre cruel chante les thèmes des amours brisées et des serments rompus ; elle reprend :

— Amenez-moi Grane, mon cheval, et construisez un bûcher pour le héros assassiné.

Et pendant qu'au fond de la scène, près du Rhin, les troncs d'arbres s'accumulent, elle, debout, les bras levés, seule, tranquille dans le désespoir des femmes, elle chante avec la voix inspirée des antiques prophétesses :

— Il est mort, le dernier fils des dieux, il est mort sans avoir rendu l'Anneau ! et moi, je sais, je vois ; mon œil, où les larmes ont séché, pénètre dans les profondeurs de l'avenir !

Elle est montée, avec son cheval, sur le bûcher de Siegfried. Les flammes déjà pétillent et grandissent.

— Tombez, race des dieux coupables, que n'ont pu sauver les fils rédempteurs ! écroulez-vous, colonnes du Walhalla ! C'en est fait des divinités et des héros féroces ! le règne de l'homme commence, et je célèbre l'heure lumineuse où l'humanité se réjouira dans l'universel amour ! »

Les flammes ont envahi la salle. Les murs s'ébranlent. Les toits croulent. Le Rhin, où les nixes innocentes jouent avec l'anneau que leur a jeté la pitié de Brünnhilde, le Rhin que lèchent les vagues du feu, entre à son tour dans la maison. Mais la demeure

(1) M. Mendès commet ici une légère erreur. Hagen verse le breuvage à Siegfried afin que celui-ci évoque son amour pour Brünnhilde. Il saisira le prétexte de cette prétendue « trahison » pour le frapper.

(O. M.)

héroïque ne sera pas seule détruite. Les flammes du bûcher de Siegfried ont gagné le Walhalla ! le ciel s'embrase comme la terre. Loge, le destructeur éternel, triomphe. Sa mélodie, rendue frénétique par la victoire, se déchaine furieusement, et le quadruple drame s'achève dans une formidable vision d'incendie ! Mais l'orchestre chante glorieusement que, plus tard, quand l'ombre se sera faite sur toute cette splendeur fatale, une lumière nouvelle se lèvera sur la terre et dans les cieux rassérénés, et que ce sera ta lumière, soleil paisible de l'amour ! (1)

CATULLE MENDES

La Porte des Baudets.

Tout le monde connaît la pittoresque « porte des Baudets » par laquelle on accède à Bruges en arrivant par la route d'Ostende. Avec ses poivrières et ses annexes, elle constitue un fort joli morceau d'architecture militaire apprécié des artistes, des touristes et des citadins qui dirigent « hors les murs » leurs promenades dominicales... Prise d'on ne sait quel vertige de démolition, la municipalité brugeoise vient de voter un crédit de 90,000 francs pour démolir en partie cette antique construction et la transformer en un monument tout neuf, édifié sur le plan de la porte qui, dans le recul des siècles, s'élevait sur les fondations de la porte actuelle !

Un pastiche au lieu d'un monument qui a son passé et sa beauté originale ! Un bâtiment d'exposition remplaçant un édifice patiné par le temps ! C'est une aberration contre laquelle protesteront, avec nous, tous ceux qui ont le respect des pierres consacrées par les années.

Déjà, à Bruges, l'affaire a fait du bruit et l'on reproche énergiquement à l'administration communale de sacrifier pareille somme à une très fâcheuse fantaisie d'architecte, — à ce que notre confrère Dommartin appelle spirituellement une « conception de M. Prudhomme archéologue ».

Lui-même, dans la *Chronique*, réclame en termes excellents le maintien de la vieille porte. « Tous les artistes du pays, dit-il, joindront leurs protestations à celle des artistes brugeois. Il n'y aura qu'une voix pour crier à l'autorité communale qui vient d'obéir à une aussi fâcheuse inspiration :

La porte d'Ostende, telle qu'elle existe, est charmante, d'un délicieux ensemble de lignes. On aime sa silhouette familière et elle fait la joie de l'étranger qui passe. La détruire serait un acte odieux. Tout ce qu'on pourrait édifier à sa place ne nous donnerait jamais qu'une impression d'amer regret en évoquant un souvenir douloureux. Vous avez désolé ses alentours. Tâchez de leur rendre quelque gaieté. C'est tout ce qu'on réclame, — et ça ne coûtera pas quatre-vingt-dix mille francs ! »

La *Patrie* tente, il est vrai, de justifier l'administration communale. « Il n'est pas question, » dit-elle, « de supprimer la porte. Nous nous payons une restauration en règle et en type primitif... La ville se gardera bien de démolir aucune partie intéressante de cet édifice... Le projet reconstruit simplement les parties de la porte qui ont été détruites, etc »

Tout cela ne nous paraît pas moins inquiétant. On sait trop ce que les Restaurateurs patentés ont fait des plus beaux vestiges de notre passé architectural. — A vous, ami Fierens, d'ouvrir l'œil !

O. M.

Memento des Expositions.

LILLE. — Exposition internationale (mai-septembre 1902). *Sélection d'œuvres d'art*. Renseignements : Administration, 35, rue Nationale, Lille.

LYON. — Société des Beaux-Arts. 28 février-27 avril 1902. Dépôt : 9-14 janvier, chez M. Pottier, 9, rue Gaillon, Paris. Renseignements : Secrétariat de la Société, 6, rue de l'Hôpital, Lyon.

(1) A la veille des représentations du *Crépuscule des dieux* à la Monnaie, nous avons pensé qu'on lirait avec intérêt le poétique résumé qu'a publié de l'œuvre M. Catulle Mendès dans son volume sur Richard Wagner.

MONACO. — X^e exposition internationale des Beaux-Arts (par invitations). Janvier-avril 1902. Maxima : tableaux, largeur 1^m,40; sculptures, 100 kilogs. Commission sur les ventes : 10%. Dépôt à Paris : M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : M. J.-A. Mouton, secrétaire général, Monaco.

NANTES. — Société des Amis des arts. (Par invitation) 1^{er} février-16 mars 1902. Deux ouvrages par exposant. Maximum : 3 mètres; sculptures, 150 kilogs. Transport gratuit de Paris seulement. Dépôt chez M. Chenue, 5, rue de la Terrasse, 25 décembre-8 janvier. Envois directs, aux frais des artistes, jusqu'au 16. Notices avant le 2 janvier. Renseignements : Secrétariat général, 10, rue Lekam, Nantes.

NICE. — Société des Beaux-Arts. Janvier 1902. Renseignements : Secrétariat de la Société, Nice. Correspondant à Paris : M. Salvador Olivetti, 53, boulevard Beauséjour.

NÎMES. — Exposition d'art décoratif et industriel. 16 février-16 mars. Envoi des notices avant le 1^{er} janvier (délai de rigueur) au secrétaire de l'Exposition. Œuvres : 1-15 janvier, à M. le président du comité d'organisation, galerie Jules Salles, Nîmes. Retour gratuit sur les lignes françaises.

PAU. Société des Amis des arts. 15 janvier-15 mars 1902. Dépôt chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, Paris. Les tableaux de plus de 2 mètres, les sculptures de plus de 100 kilogs ne seront admis qu'avec une autorisation spéciale. Commission : 10 p. c. Renseignements : M. Émile Ginot, président.

TURIN. — Exposition internationale des Arts décoratifs modernes. 1^{er} avril-1^{er} novembre 1902. Renseignements (pour la Belgique) : M. Mussche, secrétaire du Comité, 26, rue Faider, Bruxelles.

La Semaine Artistique.

Du 22 au 28 décembre.

MUSEE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon des Aquarellistes.
MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition L. Herremans-L. Frank.
RUBENS-CLUB. 10-4 h. Exposition Annie Kernkamp.
ATELIER H. JANLET (269, avenue Brugman). Exposition H. Janlet.
MAISON DE LA LOUVE (5, Grand'place). 10-5 h. Exposition Willem Delsaux.

Dimanche 22. — 2 h. Premier concert du Conservatoire. *Le Messie*.

Lundi 23. — 2 h. Lecture par M. Edmond Picard de son livre *Confiteor*, première partie (Conférence du Jeune Barreau, 1^{er} Chambre de la Cour d'appel). — 8 h. Conférence du baron Kanzler : *Les Catacombes (Union et Travail)*, rue de l'Equateur, 11).

Mardi 24. — 6 h. Première représentation du *Crépuscule des Dieux* (théâtre de la Monnaie). — 8 h. 1/2. Fête de Noël de la Section d'Art (Maison du Peuple).

Mercredi 25. — 10 h. Messe d'Edgard Tinel (Eglise St-Boniface).
Jeudi 26. — 8 h. 1/2. Concert J. Thibaud-L. Lévy (Grande-Harmonie).

Vendredi 27. — 2 h. Deuxième partie de *Confiteor* par M. Edmond Picard (Conférence du Jeune Barreau).

Samedi 28. — 2 h. Répétition générale du Concert F. Weingartner (théâtre de la Monnaie).

PETITE CHRONIQUE

L'exposition des œuvres de Paul de Vigne que nous avons annoncée s'ouvrira au Cercle artistique le 30 décembre et sera close le 12 janvier. Elle comprendra la plupart des œuvres non monumentales du regretté statuaire. En outre, des études, des projets, des morceaux inédits ajouteront à l'ensemble l'imprévu de leur révélation.

C'est mardi prochain qu'aura bien, au théâtre de la Monnaie, la première représentation du *Crépuscule des dieux*, l'événement artistique de la saison.

M^{lle} Litvinne, qui partira le 18 janvier pour la Russie, ne pourra chanter que huit fois le rôle de Brunnhilde aux dates ci-après, 24, 27, 30 décembre; 2, 7, 10, 14 et 17 janvier.

Le nouveau volume d'Émile Verhaeren, *Les Forces tumultueuses*, paraîtra en janvier prochain au *Mercur de France*.

A l'occasion du centenaire de Victor Hugo, il a été décidé qu'une plaque commémorative serait placée sur la maison de la Grand'Place de Bruxelles où le poète s'installa en 1851 et où il passa une partie de son exil.

Cette plaque sera solennellement inaugurée le 26 février 1902; le même jour on donnera une matinée Victor Hugo au théâtre du Parc.

L'École de musique et de déclamation d'Ixelles commence aujourd'hui la série de ses concours. Les épreuves publiques, qui auront lieu dans la Salle des fêtes du Musée communal, rue Van Volsem, sont fixées aux jours ci-après : *Chant*, jeudi 26, à 6 heures. — *Déclamation*, vendredi 27, à 2 heures. — *Piano*, samedi 28, à 6 heures. — *Interprétation vocale*, dimanche 29, à 10 heures. — *Déclamation* (diplôme de capacité), dimanche 29, à 2 heures et lundi 30, à 6 heures.

L'Association des chanteurs de Saint-Boniface interprétera mercredi prochain, jour de Noël, à 10 heures du matin, la messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgard Tinel, la séquence *Laelabundus* et le *Viderunt* en plain-chant.

Au salut de 4 heures, le *Benedictus* de la Messe de J.-S. Bach, l'*Alma Redemptoris* de Palestrina et l'*Alleluia* à quatre voix de Hændel.

La prochaine séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Fête de Noël. — Audition de poèmes et de vieux Noëls français, flamands, anglais. — Causerie par Émile Vandervelde. — *La Marche à l'Étoile*, ombres de Rivière, musique de Fragerolle.

Un quatrième piano-récital sera donné par M. Raoul de Koczalski, le vendredi 3 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie. Cette séance est exclusivement consacrée à Chopin, dont le jeune pianiste est l'un des meilleurs interprètes. Billets chez Schott frères.

Le Théâtre Molière, qui a tant mer, à l'occasion du centenaire de Victor Hugo, une reprise de *Ruy Blas*, annonce comme spectacles prochains : *Au Téléphone*, la pièce émouvante que joue en ce moment le théâtre Antoine; *Une Blanche* (Renaissance); *La Maison* (Odéon); *La Terre*, tirée du roman de Zola et *La Fille sauvage*, comédie nouvelle de F. de Curel, en répétition au théâtre Antoine.

Nous avons annoncé qu'une Loterie artistique internationale était organisée en Hollande pour venir au secours des femmes et des enfants boers enfermés dans les camps de concentration anglais.

Les maîtres hollandais H.-W. Mesdag, Jozef Israëls, H.-W. Jansen patronnent l'œuvre, ainsi que M^{me} Annie Botha, la femme du général Louis Botha.

Un appel a été adressé par le comité aux artistes de tous pays. La Société royale belge des Aquarellistes y a déjà répondu, et d'éloquente façon. Les quarante membres ont décidé d'envoyer en bloc quarante aquarelles pour cette loterie. Ce généreux exemple ne manquera certainement pas d'être suivi dans le monde des artistes belges, chez qui la cause des Boers provoque de chaudes sympathies.

Le comité de l'œuvre a son siège et reçoit les dons, 4, Molenstraat, à La Haye.

MM. Jaspar et A. Zimmer donneront samedi prochain, à Liège, leur deuxième séance de « l'Histoire de la Sonate ». Au pro-

gramme : Suite en *mi* (Goldmark) ; Sonate en *sol* (Brahms) ; Sonate en *ré* (Lalo).

La Société des Aquafortistes belges ouvre son treizième concours annuel. Les planches présentées doivent être inédites et ne pas dépasser 36 centimètres sur 25. Elles seront adressées avant le 15 mars 1902 à l'imprimeur de la Société, M. Van Campenhout, 163, chaussée d'Ixelles. Ecrire pour tous renseignements au directeur des publications, M. L. Titz, 129, avenue de Tervueren, Bruxelles.

La *Scola cantorum* a ouvert la semaine dernière à Paris sa première série de conférences-concerts, consacrées aux grands musiciens du passé. M. Pierre Lalo a parlé de Schubert, dont les *lieder* ont été interprétés par M^{lle} Lucienne Bréval et M. Delmas, et les œuvres de piano par M. Édouard Risler.

M. Gustave Larroumet parlera vendredi prochain de Chopin, dont les œuvres seront exécutées par M. Raoul Pugno; le 10 janvier, M. Vincent d'Indy traitera de la Sonate, dont il donnera lui-même au piano des exemples, assisté par M. Armand Parent; le 24 janvier, M. André Hallays s'occupera de Rameau, dont les pièces de clavecin seront exécutées par M. L. Diémer et les pièces de chant par M^{me} J. Rainay; Cimarosa, qui servira de thème à la dernière conférence, le 7 février, sera commenté par M. le comte de Saussine et chanté par M. Badelli, assisté de plusieurs de ses élèves, dans les ensembles du *Matrimonio segreto*.

Les Revues d'art :

Albert Besnard, par G. Geffroy. Vingt-quatre illustrations, dont trois en couleurs. (*Art et Décoration*. Décembre.)

A. de la Gandara, par C. Maclair. Treize reproductions. (*L'Art décoratif*. Décembre.)

L'Influence des Préréphaélites en France, par C. Maclair, onze illustrations. — *Rodin*, par Gutzon-Borglum. Sept reproductions. (*The Artist*. Décembre.)

F.-J. Goya, par S.-L. Bensusan, avec neuf reproductions. (*The Studio*. 15 décembre.)

Le théâtre royal Wilhelm, de Stuttgart, vient de donner, devant une assemblée de savants et d'artistes, une « première » originale et qui a obtenu un vrai succès de curiosité.

Il s'agit d'une comédie qui fut donnée à Rome, pour la première fois, il y a environ vingt et un siècles : *Trinummus*, de Titus Maccius Plautus. La pièce fit, en ces temps reculés, les délices de la société romaine.

Le « Winter Number » du *Studio*, consacré au Bijou moderne et à l'Éventail, est en souscription à 5 shillings net. Il contient dix-sept grandes planches en couleurs et près de trois cents reproductions en noir d'œuvres d'artistes français, anglais, autrichiens, allemands, belges et danois.

La paix est faite entre Bayreuth et Munich, dit le correspondant de l'*Express*. Il faut croire qu'on aura réfléchi, en présence de la mauvaise impression que devait produire la rivalité entre la dynastie Wagner et de la soi-disant concurrence du nouveau théâtre de Munich.

On a levé l'interdiction prononcée contre Munich et décidé que les représentations auraient lieu à Bayreuth en 1902, puis en 1905. Dans l'entre-temps, la trilogie des *Nibelungen* restera à la disposition du théâtre du Prince-Régent. L'intendance des théâtres royaux a pris note de ce changement de sentiments et décidé qu'en 1902 et 1903 la tétralogie serait montée avec grand luxe. Siegfried Wagner, qui était très monté contre Munich, s'est tranquilisé et travaille à son nouvel opéra, qui ne verra le feu de la rampe que vers la fin de l'année prochaine, au théâtre royal de Munich. Tout est bien qui finit bien !

En vente chez MM. SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique, à Bruxelles.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Poème et musique de **Richard WAGNER**. Version française de **Alfred ERNST**
Partition pour chant et piano. Prix net : 20 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



**ATELIERS
D'ARTS MOBILIERS
ET DÉCORATIFS.
G. SERRURIER-BOVY
LIEGE. 39 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES. 2 BOULEVARD DU RÉGENT
PARIS. 54 RUE DE TOCQUEVILLE**

**EXPOSITION PERMANENTE
D'INTÉRIEURS COMPLÈTEMENT
MEUBLÉS, DÉCORÉS ET ORNÉS
MISE EN ŒUVRE ET ADAP-
TATION RATIONNELLE DES
MATÉRIAUX ET PRODUITS DE
L'INDUSTRIE MODERNE**

LE BOIS MEUBLES, ÉBÉNIS-
-TERIE, MENNISE-
-RIES DÉCORATIVES.

LE MÉTAL FER BÂTIV ET
FORGÉ, CUIVRE
MARTÉLÉ, ÉTAÏN FONDU, REPOUS-
-SÉ ET INCRUSTÉ, ÉMAUX APPLI-
-QUÉS AU MOBILIER, AUX APPA-
-REILS D'ÉCLAIRAGE, DE CHAUF-
-PAGE ET AUX OBJETS USUELS.

LES TISSUS TENTURES ET RI-
-CATIONS D'ÉTOFFES ET DE PEINTURE,
BRODERIE. TAPIS.

LE VERRE VITRAUX PLOMBÉS EN
MOSAÏQUE ET PEINTS.

LA CERAMIQUE CARREAUX ET PÔTE-
-RIES EN TERRE,
FAYENCE ET GRÈS.

LE CUIR APPLICATIONS DIVERSES DU
CUIR GAUFFRÉ, REPOUSSÉ ET TEINT.

LE DÉCOR TENTURES EN PAPIER ET
ÉTOFFES POUR MURS, PLA-
-FONDS ET DÉCORATIONS.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félicien ROFS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Crépuscule des Dieux (OCTAVE MAUS). — Adrien Mithouard.
Le Tourment de l'Unité (M. G.). — Bibliographie. *Le Journal de la Jeunesse*. *Le Tour du monde*. — Accusés de réception. — Nérologie. — La Semaine artistique. — Petite Chronique. — Table des matières.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

Je voudrais, pour apprécier cette gigantesque épopée avec la fraîcheur des impressions qu'elle me fit ressentir jadis, être celui de vingt ans qui, parvenu pour la première fois au sommet d'une cime alpestre, découvrirait tout à coup un panorama de glaciers, de crêtes, de pics, de dômes, de blocs erratiques auréolés des pourpres du soleil couchant. Par la double splendeur de l'Action poétique et de la Musique, intensifiées l'une et l'autre à un degré que nul n'atteignit, le *Crépuscule des dieux* s'élève, dans la hiérarchie des œuvres lyriques, à des hauteurs telles que les termes de comparaison font défaut. Et seuls les grands spectacles de la nature, les océans tour à tour illuminés de clartés et secoués par le tumulte des tempêtes, les forêts bruissantes des harmonies mystérieuses de la Terre, les rocs inaccessibles érigés dans la solitude des espaces et sur lesquels frappe, sans les entamer, la foudre, — la beauté des marées équinoxiales, la caresse des aubes éveillant la rosée des vallées, l'angoisse des nuits lunaires baignant le désert des altitudes neigeuses, — toutes les miraculeuses visions cosmiques dans leur douceur ingénue et dans leurs

émois tragiques évoquent les sensations passionnées dont cette œuvre surhumaine déchaîne le torrent.

Wagner y a prodigué tout ce que son génie poétique et musical avait de plus pathétique. Il s'y est en quelque sorte dépassé lui-même en faisant jaillir des phases diverses de la Tétralogie réunies en faisceau des beautés nouvelles et imprévues. Tous les thèmes musicaux qui, de l'*Or du Rhin* à *Siegfried*, la blasonnent, ont été refondus, magnifiés. Des thèmes inédits se nouent étroitement à eux à mesure que l'action, de plus en plus humaine, précipite la catastrophe qui va substituer à la puissance divine marquée du signe de la mort le règne de l'universel amour. Songez à la scène des Nornes; — aux adieux si touchants de Brünnhilde éveillée à l'amour en même temps qu'à la vie terrestre; — au voyage insouciant de Siegfried vers la nappe irisée du Rhin où le guette le Mal, où l'attend le Meurtre; — aux supplications éperdues de Waltraute sur la Roche ardente sillonnée d'éclairs; — aux rauques appels de Hagen dont la trompe rassemble les bandes armées que commande Gunther; — aux ébats et aux prédictions cruelles des filles du Rhin dont le rire s'égoutte et ricoche parmi les perles humides de la symphonie; — au récit du descendant de Wälse dont les souvenirs, obscurcis par le breuvage du fils de l'Alfe noir, s'éclairent peu à peu jusqu'à évoquer l'ineffable baiser qui unit, plus ardent que les flammes vaincues, Siegfried à Brünnhilde...

Rappelez-vous ce cortège funèbre menant au palais de Gibich le héros terrassé par la malédiction qui pèse sur l'or fatal arraché aux gouffres du fleuve. On croirait, ainsi que l'a dit un exégète, que toute la Tétralogie s'in-

cline sur la tombe de Siegfried! Et cette explosion formidable de lyrisme par quoi se dénoue le drame : l'amour dont brûle la Walkyrie allumant aux flammes du bûcher de l'amant reconquis dans la mort l'incendie qui dévore le Walhäll et embrasera toute la terre du bonheur d'aimer... Dites, dites, est-il rien de plus émouvant et de plus tragique que cette succession d'épisodes liés l'un à l'autre par le fil invisible de l'inéluctable Fatalité? Est-il rien de plus admirable que l'essor pathétique, porté sur des ailes de feu et de diamant vers des sommets inexplorés, de cette conception musicale qui surpasse par la richesse de la polyphonie, par l'abondance de l'inspiration et l'homogénéité du style les trois autres volets du colossal polyptyque?

Le *Crépuscule des dieux*, c'est l'aboutissement de toutes les forces, de tous les instincts, de toutes les aspirations dont palpitent les chapitres précédents du Livre des Nibelungen. L'homme y prend conscience de lui-même alors qu'il n'était jusqu'alors qu'un instrument des volontés célestes, jouet inconscient des intrigues des dieux.

Brünnhilde a accompli son rôle divin. Sa mission terrestre n'est pas moins haute ni moins bienfaisante puisqu'elle ouvre aux mortels, par son amour, les perspectives de la vie éternelle. Siegfried, environné encore du mystère d'une origine supra-humaine, plonge aux réalités tumultueuses de la vie. Hypostase de la volonté de Wotan, il n'en est pas moins soumis aux entraînements de sa nature et aux hasards des événements. Il ne reçoit désormais plus de message par la voix gazouillante des oiseaux ou par les plaintes angoissées des dragons expirants. Le mythe fait place à la vérité. Seuls, comme un écho des brumes légendaires qu'un soleil clair a dissipées, des chants d'ondines caressent de leurs séductions pernicieuses les oreilles du jeune héros égaré sur les rives du Rhin le jour marqué pour sa fin.

Et qu'est-ce que Gunther et Gutrune, sinon l'incarnation d'une humanité fruste, le rameau coupé à l'arbre des antiques mythologies et qui, planté dans le sol, y croît à son tour d'une vie individuelle? Tandis que Hagen, fils d'Albérich, porte encore sur lui le poids des tragédies héréditaires et sera l'arme dont la haine incoercible d'Albérich frappera d'un coup mortel, dans le suprême espoir de sa race, Celui dont l'astuce a détruit sa puissance, Gunther apparaît le Germain historique, le barbare du ^ve siècle dont nul symbole ne voile la personnalité matérielle, concrète, exclusivement humaine.

Il fallait cette conclusion positive aux théogonies du début pour compléter le Cycle à la fois mythique et humain dont Wagner avait conçu le plan audacieux, pour relier le Ciel à la Terre. Les conflits divins ont déchainé le mal. L'Or qu'Albérich n'a pu dérober à la virginité de l'eau qu'en maudissant l'amour perdra son

pouvoir funeste lorsque l'amour, à son tour, l'aura restitué à sa virtualité primitive. Mais la Rédemption exige une expiation : et celle-ci, c'est l'écroulement du Walhall dont les ambitions et les crimes ont amené la chute irrémédiable. En vain Wotan a-t-il tenté de retarder l'échéance fatale : sa lance fut brisée par l'épée de Siegfried, qui est le glaive de la justice. Dès lors — *Waltraute l'a dit* — le dieu a déraciné le Frêne du Monde, et de son tronc morcelé il a fait dresser autour du palais divin un gigantesque bûcher. Il a convoqué l'assemblée des dieux. Muet, immobile, sa lance en éclats dans les mains, il attend le jour prochain de l'anéantissement. Et ce jour luira lorsque l'amour triomphant aura lavé l'Anneau de l'anathème qui le frappe.

Ainsi le génie de Wagner a-t-il pu accorder l'expression hyperbolique de la Fable avec les réalités concrètes de l'Histoire, prise aux reculs les plus lointains de ses origines, pour faire retentir le cri de la conscience humaine prolongé à travers l'amoncellement des siècles jusqu'à nos jours.

C'est pour MM. Kufferath et Guidé un honneur et une gloire que d'avoir, les premiers, fait représenter sur une scène française cette œuvre grandiose, — et de l'avoir exécutée dans son intégralité, sans une coupure. alors qu'en Allemagne, sauf à Bayreuth, le *Crépuscule des dieux* est l'objet de mutilations qui en détruisent la merveilleuse architecture. Rien, dans cet ouvrage si logiquement équilibré, n'est superflu, chacune des scènes dont il est composé ayant, en même temps que sa signification individuelle, une relation directe et essentielle avec celles qui la précèdent et avec celles dont elle est suivie. En détacher une, c'est rompre le fil qui relie l'une à l'autre les perles d'un collier. L'œuvre est longue, sans doute, et c'est, pour un théâtre dont le répertoire doit être quotidiennement assuré, un tour de force que d'en entreprendre la réalisation. Elle paraissait dévolue jusqu'ici aux seuls théâtres d'exception qui disposent pendant la saison d'été, tandis que chôment toutes les scènes lyriques, du temps nécessaire pour en aborder l'étude.

Le théâtre de la Monnaie mérite tous éloges pour avoir osé ce coup d'audace et pour l'avoir mené à bien avec une conscience artistique et une fidélité d'interprétation qu'on ne saurait assez admirer.

Elle est réellement de premier ordre, et telle qu'on ne l'eût jamais rêvée naguère, l'exécution du *Crépuscule des dieux* envisagée au triple point de vue vocal, instrumental et scénique. M^{me} Litvinne a fait de Brünnhilde une création inoubliable. Femme et déesse, amante et fille de Wotan, elle reflète avec une souveraine autorité ces deux aspects de l'héroïne, à laquelle le charme incomparable de sa voix et la flamme de son jeu passionné communiquent une vie, une ampleur

et un éclat inégalés. M. Dalmorès a, dans le rôle de Siegfried, réalisé les espérances qu'avaient fait concevoir sa création de Tristan. Il rappelle les débuts sensationnels d'Aloïs Burgstaller à Bayreuth en 1896. Il a la jeunesse, l'action déciée et véhémentement du héros sans peur, et sa voix, claire et ferme, donne aux récits de Siegfried un accent superbe. M. Bourgeois, qui créa jadis à Bruxelles le personnage de Hunding dans la *Valkyrie*, est un Hagen farouche, de belle prestance et de voix puissante, bien qu'un peu lourde. Belle voix aussi et articulation mordante, celle de M. Viaud dans le rôle d'Albérich. M. Albers et M^{lle} Claire Friché dessinent d'un trait net et incisif les silhouettes barbares de Gunther et de Guttrune, toutes deux comprises dans leur sens exact. La scène touchante et mouvementée de l'apparition de Waltraute sur le roc enflammé de Brünnhilde est excellemment chantée et mimée par M^{me} Dhasty, dont le beau contralto prête à la scène des Nornes, dans laquelle elle est bien secondée par M^{lles} Friché et Maubourg, une sonorité tragique. Les délicieuses broderies musicales des Filles du Rhin sont, de même, chantées avec justesse et avec grâce par M^{lles} Verlet, Maubourg et Tourjane. Il n'y a vraiment que des félicitations à adresser à tous ceux qui contribuent à cette remarquable exécution, et très particulièrement à M. Sylvain Dupuis, l'âme de cette imposante masse sonore, le chef attentif, compréhensif et ferme des cent voix de l'orchestre unies et fondues dans un ensemble admirable. L'œuvre a. semble-t-il, exercé sur tous ses interprètes, et jusqu'aux choristes, — excellents aussi et mêlés à l'action par une mimique habilement réglée, — l'aimantation de sa force émotive.

Le Crépuscule des dieux est représenté ainsi qu'il doit l'être, en « drame lyrique », c'est-à-dire dans la forme supérieure substituée par Richard Wagner à la banalité conventionnelle de l'opéra, et qui s'imprègne à la fois de la grandeur épique du théâtre antique et de la naïveté des mystères du moyen-âge. Cela, — l'esprit qui a présidé aux études, l'orientation spéciale vers un idéal auquel tendait le Maître de tous ses vœux, — c'est la collaboration personnelle des directeurs. Non contents d'avoir encadré l'œuvre de décors dans lesquels M. Dubosq a donné la mesure de son imagination pittoresque, et de costumes judicieusement choisis, ils ont personnellement veillé à ce que tous les détails de la mise en scène, de la figuration, des jeux de lumière fussent rigoureusement conformes aux intentions de Wagner, telles qu'il les a consignées dans ses écrits. A cet égard, les progrès réalisés à la Monnaie, malgré la vétusté de la scène, son exigüité relative, ses dégagements défectueux (et aussi l'inexpérience des machinistes), sont vraiment étonnants. *Le Crépuscule des dieux* marque une date dans l'art de la régie en Bel-

gique. Et certes l'atmosphère d'art qui enveloppe l'élan simultané des artistes du chant et de la symphonie est-elle pour beaucoup dans la grande impression produite. L'esprit critique aiguisé de M. Kufferath et sa parfaite connaissance de l'esthétique wagnérienne joints au sens artistique très fin et à la ferveur musicale de M. Guidé, nous valent cette jouissance. Nous attendions celle-ci de leur double et fraternel effort. Mais la réalisation a dépassé ce que nous étions en droit d'en espérer.

OCTAVE MAUS

ADRIEN MITHOUARD

Le Tourment de l'Unité (1)

« La belle chose s'offre à nous sous deux aspects. Tantôt elle est équilibrée en justesse, les parties en sont harmonieusement coordonnées, une force centripète en rassemble toute la structure. Tantôt, au contraire, on la dirait tournée vers l'extérieur, une expression la brise, une influence étrangère la trouble, une force centrifuge la projette hors d'elle-même. C'est à l'unité encore qu'elle prétend ; mais elle veut s'unir à l'univers.

« De là vient qu'une estampe d'Hiroshigé n'est pas belle de la même façon qu'un paysage de Poussin. Telle est l'hypothèse. »

Nous voici dès le seuil résignés au mal de la Théorie. Ce n'est certes plus Taine, et ce que Gide nomme plaisamment sa « recherche du plus grand commun diviseur » ; cette idée-ci nous séduit davantage par tout ce qu'elle a de plus large, de plus abstrait, de plus conforme à notre instant, mais c'est la Théorie quand même, imposant à notre esprit sa tyrannie, avançant ses tentacules au sein des problèmes les plus disparates pour ramener vers elle, avec un effort parfois trop pénible, des preuves inégales de son authenticité.

Si par elle Verlaine, Degas ou César Franck s'élèvent à leur signification véritable et suprême, par elle aussi, — en une factice lumière d'apostolat, — sont exaltées les conventionnelles vertus chrétiennes du Petit Pauvre d'Assise, et, — oui, — jusques à l'« héroïsme » du faux Henry. N'admirons plus ici que le virtuose...

Dependant il n'importe :

Qui, tentant une apologie et craignant par son enthousiasme d'éveiller la défiance, n'a paradoxalement débuté par des réserves ? C'est une des ruses ordinaires de l'amitié comme de l'admiration lorsqu'elles se veulent faire écouter ; d'y avoir recours, il semble que nous soit acquis un plein droit à l'éloge. D'ailleurs, comment redouter ici l'excès de la louange ? Comme elle restera impuissante à faire concevoir l'omniprésence de la pensée, la souveraineté de style qui confèrent son importance à cette œuvre admirablement littéraire ! Beauté logique du théorème, beauté précise, noble ou tendre de la prose la plus française, — art et mathématiques, — voici produite la vibration qui leur fait rendre un son unique, et son amplitude est la mesure d'une œuvre qui établit elle-même sa preuve :

« Il est manifeste que l'art commence où les mathématiques finissent, qu'elles fournissent sa matière et qu'il en est la suite passionnée. »

(1) Paris, *Mercure de France*.

Le résumer, ce livre, — c'est impossible, et sans doute en cette impossibilité réside un hommage encore : l'esprit se remémore ; et surgit, apparée à l'Idée, la Lettre. Dissocier, amplifier, — pourquoi ? Pourriez-vous résumer une maxime de la Rochefoucauld, et pour m'apprendre la Fanfare de Siegfried, allez-vous mal à propos la compliquer de développements ?

Chacun des chapitres, chacun des paragraphes contient son leit-motiv. Ils s'érigent en force, en mesure, en clarté, ordonnant la foule idéale des exemples et des preuves, — hommes, souvenirs, œuvres, époques.

Non rassemblés, mais cueillis sans souci de suite ou d'importance, sans préférer l'énoncé décisif des thèmes au chatolement des modulations, — mieux qu'une vaine analyse, ces fragments voulus hétéroclites vous tenteront :

« Voilà donc l'émotion esthétique : c'est l'ivresse de totaliser, le délire des ensembles, la joie de la synthèse.... »

« L'Unité se dégagant de la complexité, tel est le propre de la Beauté harmonieuse ; l'Unité ordonnant la plus grande complexité, voilà le Canon de la Beauté supérieure.... »

« Tout ! les grandes forêts de hêtres, les Méditerranées lumineuses, les neiges alpestres et les plaines de France ! L'astuce des Asiatiques et la naïveté des Celtes ! Tout ! La froideur des pierrieres, la senteur estivale des genêts ensoleillés, l'eau brune des pays Morvandiaux, la fraîcheur des grottes et la tiédeur des vergers ! Tout ! La brume des philosophies allemandes, l'atticisme de Lysias, les tabagies de Frans Hals, l'invisible invention des planètes, la fumée si folle des usines, et la clarté d'un verre d'eau, tout enfèvre la brûlure des curiosités de l'homme.... »

« En tout ordre d'idées, la dernière étape de ce chemin qui va de la multiplicité à l'Unité, c'est de passer par des conceptions dualistes. C'est en elles que les notions diverses se groupent le plus fortement, se massent en des ensembles les plus généraux et revêtent les plus frappants caractères de totalisation. Comme les hommes ne vont guère au delà, faute de force intellectuelle, c'est là que se manifeste à l'ordinaire leur dernier et leur plus sommaire effort... »

« Qu'il aille regarder la neige à Argenteuil ou qu'il étudie patiemment des *Pêcheurs à la ligne*, n'est-ce pas toujours le terroir et le même terroir que Claude Monet interroge, quand il travaille en pleine nature, qu'il se fait attentif à la buée du sol et à la mobilité fragile de l'eau et qu'il les va surprendre sur place, sans rien vouloir « embellir » à l'atelier ?

Et Pissarro, si scrupuleusement réaliste, biographe de la vie de la campagne, dessinant des carrés de légumes « avec une précision de maraicher », surveillant « les éclosions et les maturités », précepteur de l'oignon et de l'artichaut, protecteur affable de l'asperge.

Et Sisley, l'ami des arbres du territoire, l'historien de la Seine et le poète du Loing, sensible et calme comme ces peupliers qu'il fait chanter sur nos ciels clairs !... »

« Voilà seulement tout ce qu'il y a, la seule chose du monde et la seule affaire des temps : deux pôles, et puis du mouvement pour les confondre. »

M. G

BIBLIOGRAPHIE

Le Journal de la Jeunesse, année 1901. — Des images, des images, des ombres chinoises, la lentille d'une lanterne magique dont de bons conteurs, les M^{me} d'Houdetot, les Maël, les Beau-regard, les Guy, les Jauron font jouer les verres. Et, à travers

cela, des récits de voyage (Roussellet), mille choses d'actualité, les événements de l'histoire contemporaine, les ballons dirigeables, la télégraphie ou transmission télégraphique des dessins, la photographie des étincelles électriques, infinies arborescences et fluorescences radiées comme un système nerveux, le travail patient et volontaire des taches d'encre artistiques, l'exploitation des carrières de Carrare, etc. ; en faut-il plus pour justifier le succès persistant de ce recueil ?

Le Tour du monde (nouvelle série, troisième année, 1901). Hachette & C^{ie}. — Des ports du monde connu et inconnu, des pans de la planète comme évidés, élucidés, mis à jour, de la cosmographie pittoresque, animée, vivante, grâce à ces marcheurs d'univers qu'est, par exemple, un Ad. de Gerlache en son voyage d'antarctique, un extraordinairement simple et poignant récit qui recule encore une fois les limites de l'héroïsme moral et de l'effort des âmes. Quel récit mouvementé encore que celui du capitaine d'Ollone à travers le Soudan, celui du vicomte de Vaulserre dans le Kouii-Tcheo et le Kouang-Si ! Enfin le journal de Veulserre nous disant son séjour au Petchili et sur les frontières de la Mandchourie pendant le temps des massacres boxers. En revanche, rien de plus reposant que les aimables tableaux que M. J. Vaillier, descripteur et dessinateur, nous fait des processions du Culte des fontaines en pays limousin. Et, de son côté, M. Maurice Herbet nous promène à travers le Spreewald en Allemagne, comme en une évocation d'une Venise champêtre.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Poésies choisies*, par ANDRÉ VAN HASSELT. Introduction de GEORGES BARRAL Documents autographiques et iconographiques. Paris, Fischbacher (Collection des poètes français de l'étranger). — *Vers une aube*, poème, par EMILE LECOMTE. Couverture par J. HIROUX. Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Ombre des roses*, par JEAN DOMINIQUE. Bruxelles, Auxiliaire bibliographique.

ESTHÉTIQUE : *Art et Science chez Léonard de Vinci*, par PAUL ERRERA. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles* Imp. A. Lefèvre.

ROMAN : *Le Palais de Proserpine*, par ROBERT SCHEFFER. Paris, *Revue blanche*. — *Fleurs de civilisation*, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Paris, Ollendorff. — *Le Jeune Marcheur*, par ALPHONSE CROZIERE. Préface de WILLY. Couverture en couleurs de WILLETTE. Paris, H. Simonis-Empis. — *Les Émotions d'un Gratte-papier*, par GEORGES ART. Paris, *Les Idées et les Livres*, 83, rue des Saints-Pères. — *La Chimère*, pages de la décadence, par LOUIS DUMONT ; préface de PAUL ADAM. Paris, *La Plume*. — *Les Déchus*, par MAXIME GORKI ; traduction de MM. S. KIKINA et P.-G. LA CHESNAIS. Portrait de Maxime Gorki. Paris, *Mercury de France*.

HISTOIRE : *La Favorite d'un Tzar* (Catherine Ivanowa Néldow, 1758-1839), d'après E. S. Schoumigorski, par DIMITRI DE BECKENDORF. Reprod. en couleur d'une aquarelle de D. de Beckendorf. Paris, *Mercury de France*.

THÉÂTRE : *Le Théâtre* de MAURICE MAETERLINCK. Ed. nouvelle en 4 vol., précédée d'une préface par l'auteur. I. *La Princesse Maleïne* ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles*. III. *Aglavaine et Sélysette* ; *Ariane et Barbe-Bleue* ; *Sœur Béatrice*.

CRITIQUE : *Des hommes devant la nature et la vie*, par GABRIEL MOUREY. Paris, Ollendorff. — *Ibsen et Maeterlinck*, par GEORGES LENEVEU. Paris, P. Ollendorff. — *Henrik Ibsen et le Pessimisme*, par GEORGES DWELSHAUVERS. Bruxelles, l'Idée libre. — *Le Théâtre alsacien*, par EMILE STRAUS. Paris, bibliothèque de la Critique. — *Trois contemporains : Henri de Brakeleer, Constantin Meunier, Félicien Rops*, par EUGENE DEMOLDER. Bruxelles, E. Deman. — *Constantin Meunier*, par EUGENE DEMOLDER, illustrée de douze reproductions et d'un croquis inédit de Constantin Meunier. Bruxelles, E. Deman. — *Evert Larock*, eene studie, door EDMOND VAN OFFEL (avec un portrait). Anvers, Imp. de Vos et Van den Groen. — *Antonio de La Gandara et son*

Œuvre, par MM. RAYMOND BOUYER, GUSTAVE COQUIOT, GUSTAVE KAHN, TRISTAN KLINGSOR, JEAN LORRAIN, P. DE QUERLON, REMY SALVATOR, avec dix-sept reproductions des principales œuvres de l'artiste et un frontispice. Paris, Éd. de la *Plume*. — *La Ronde des Blanchés*, par L'OUVREUSE (WILLY). Paris, Librairie Molière.

ARCHÉOLOGIE : *Le Legs de la baronne de Hirsch à la nation belge*, par CAMILLE GASPARD (extrait de *Duwendal*). Bruxelles, Imp. Ch. Bulens.

DIVERS : *La Touffe de sauge*, par LAURENT TAILHADE. Paris, Éd. de la *Plume*. — *La Rivalité de la gravure et de la photographie et ses conséquences*. Étude du rôle de la gravure en taille-douce dans l'avenir, par RENÉ VAN BASTELAER. Mémoire couronné par l'Académie de Belgique. Bruxelles, imp. Hayez. — *Le Deuxième Centenaire de l'Université de Glasgow*, par le comte GOBLET D'AVIELLA. Extrait de la *Revue de l'Université Bruxelles*. Bruxelles, imp. A. Lefèvre.

MUSIQUE : *Printemps d'amour*, *Doute*, *Ingéniosité*, trois mélodies pour chant et piano, vers et musique de PIERRE D'AMOR. Paris, E. Demets. — *Rondel pour une Dame étrangère*. Poésie de H. GAUTHIER-VILLARS; musique de MARCEL LABEY. Paris, Pfister.

NÉCROLOGIE

Joseph Rheinberger, compositeur allemand réputé, vient de mourir à Munich, âgé de soixante-deux ans. C'était un musicien de valeur, qui a laissé nombre d'œuvres de style très varié. En dehors de la musique de chambre, assez considérable, on connaît de lui un tableau symphonique : *Wallenstein*, un *Requiem* avec orchestre et un autre *A capella*, deux *Stabat Mater*, une *Fantaisie symphonique*, des oratorios, des œuvres chorales, des concertos, des messes, des hymnes, une suite pour orgue, puis, à côté de ces compositions, des œuvres scéniques : un opéra romantique, *Die sieben Raben*; deux opéras comiques, *Des Türmers Töchterlein* (op. 70) et *Das Zauberwort* (op. 153), etc.

M. Rheinberger était maître de chapelle de la Cour.

La Semaine Artistique.

Du 29 décembre 1901 au 4 janvier 1902.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon des Aquarellistes.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition L. Magne. — Exposition de photographies d'Extrême Orient. — Exposition des dessins de feu E. Puttaert. — Exposition d'étoffes anciennes (collection I. Errera).

RUBENS-CLUB. 10-4 h. Exposition Anny Kernkamp (clôture le 30).

ATELIER H. JANLET (269, avenue Brugman). Exposition H. Janlet.

GALERIES VAN AERSCHODT (144, boulevard du Nord). Exposition de la Société des artistes réalistes français (bronzes) (clôture le 31).

Dimanche 29. — 2 h. Concert F. Weingartner (théâtre de la Monnaie). — 2 h. Ouverture de l'Exposition P. de Vigne (Cercle artistique).

Lundi 30. — 2 h. *Confiteor*, par M. Edmond Picard. Troisième partie (1^{re} Chambre de la Cour d'appel). — 8 h. Troisième séance du Quatuor Schörg (Riesenburg).

Vendredi 3. — 8 h. 1/2. Quatrième récital de Koczalsky.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, Concert populaire dirigé par M. F. Weingartner au théâtre de la Monnaie.

Le prochain concert Ysaye est fixé au 19 janvier, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra. On y exécutera l'oratorio *De Schelde* de Peter Benoit, sous la direction de M. Gustave Huberti. Les chœurs seront chantés par les classes d'ensemble choral de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. Les solistes sont M^{me} Viotta, cantatrice (Amsterdam); MM. Orelia, baryton (La Haye); Urlus, ténor (Leipzig); Mergelkamp, basse (Breslau) et M. Swolfs, du Conservatoire de Bruxelles.

Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert signale dans la *Chronique des Beaux-Arts* la découverte récente d'une admirable sculpture du xv^e siècle, conservée à l'église Sainte-Waudru, à Mons, et qu'il attribue à quelque imagier de l'école de Tournai dont faisait partie Rogier Van der Weyden.

« C'est, dit-il, un *Archange saint Michel* en pierre blanche, grandeur naturelle, aux cheveux bouclés, portant une longue robe plissée que recouvre un manteau agrafé sur la poitrine. Le modelé du visage est un peu effacé. Le bras droit, que l'archange tient levé, a perdu sa main; la main gauche et les ailes sont brisées. Sous cette belle figure, d'un élancement, d'une noblesse, d'un charme incomparables, s'agite un démon au torse nu, dont la tête et d'autres fragments sont détachés.

Le groupe était caché depuis la Révolution dans la crypte de l'église. Le sculpteur Van der Stappen l'y découvrit il y a deux ans et signala sa haute valeur au clergé de Sainte-Waudru. Depuis ce temps, le Saint-Michel est placé dans une chapelle de l'abside, sur le sol, non loin d'une niche où l'on aperçoit des débris d'ailes, de mains, etc., provenant du groupe.

L'œuvre porte des vestiges de polychromie. On remarque des traces de bleu sur le manteau, et quelques taches de couleur sur la tête du démon. »

M. Fierens-Gevaert ajoute :

« Il est question, hélas! de restaurer ce Saint-Michel de Mons, de lui rendre des mains, de boucher les trous de son visage, puis de le placer sous un dais gothique taillé tout exprès! Il suffit de signaler ce projet pour en faire sentir l'incommensurable sottise. »

« Le sifflet ordinaire monté sur nos locomotives a été transformé en sifflet à deux tons, de façon à obtenir, outre le ton fort actuel, un ton très adouci. L'usage du ton adouci est prescrit sous les gares couvertes et aux traversées des stations à grand mouvement de voyageurs. »

Ce « fait divers » de cinq lignes nous annonce une réforme importante à laquelle applaudiront, comme nous, tous ceux que fait souffrir le vacarme des engins dits de la civilisation : chemins de fer, tramways, automobiles et autres. On se souvient qu'ici même, dans une lettre ouverte adressée au savant directeur du conservatoire de Bruxelles, M. Edmond Picard protesta naguère avec véhémence contre les bruits inutiles dont on nous déchire administrativement les oreilles (1). Sa requête a été partiellement accueillie, et nous nous en réjouissons.

M. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, va prochainement organiser, dans une salle de ce Musée, une exposition spéciale des œuvres du graveur-aquafortiste Félix Buhot. Une centaine d'œuvres de cet artiste figureront à cette exposition, qui sera inaugurée par le ministre des beaux-arts.

Une exposition des œuvres de Falguière : sculptures, peintures et dessins, aura lieu à Paris, à l'école des Beaux-Arts, du 5 février au 8 mars prochain.

(1) *L'Esthétisme des Chemins de fer*, 1898, p. 334. — Voir aussi *Le Bruit dans la rue*, 1896, p. 108, et la « lettre d'un abonné », 1898, p. 400.

Il est question d'organiser à Paris, au printemps prochain, une exposition Rembrandt. L'exposition comprendrait, outre l'œuvre du maître, un certain nombre de toiles des principaux peintres hollandais.

Une exposition rétrospective de la gravure sur bois sera, sur l'initiative de M. Lepère, organisée à Paris, à l'École des Beaux-Arts, en mai prochain.

Le comité d'organisation comprend parmi ses membres MM. Christian, directeur de l'imprimerie nationale; Roger Marx, inspecteur général des beaux-arts; Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg; André Michel, Gustave Geffroy, Arsène Alexandre, les graveurs Léon Ruft, Delteil, etc.

L'intention du comité est de mettre sous les yeux des artistes et du public les chefs-d'œuvre de la gravure sur bois française et étrangère, depuis ses origines jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

On vient de mettre en place et d'inaugurer dans l'église du Vésinet une suite de peintures murales et de vitraux ayant trait à la vie de la Vierge, œuvres de M. Maurice Denis.

La vente d'une collection de tableaux, composée principalement d'œuvres de Sisley et de Lebourg, et dispersée à l'hôtel Drouot le 5 décembre, a donné comme principales enchères : CLAUDE MONET : *La Place du village*, 40,050 francs. — PISSARRO : *Une batterie à Montfoucault*, 3,020 francs. — SISLEY : *A Saint-Mammès, en été*, 3,250 francs; *Le Soir, fin de septembre*, 5,000 francs; *Le Loing, à Moret, après-midi de mai*, 1,600 fr.; *La Seine à Saint-Mammès*, 2,900 francs; *Gelée blanche à Moret*, 1,020 francs. — LEBOURG : *A Bougival, en hiver*, 1,080 francs; *La Seine à Rouen, en hiver*, 910 francs; *Triel, effet du matin*, 810 francs; *L'Île Lacroix, à Rouen, effet du matin*, 810 francs; *Bords de la Seine, automne*, 820 francs; *La Seine vue des hauteurs de Sainte Adresse*, 620 francs, etc.

La *Revue d'Art dramatique* publie un numéro exceptionnel consacré à la Censure, qui contient des lettres de MM. Albert Guinon et Georges Ancy, les auteurs interdits, et tout un acte inédit de la pièce de Brieux : *Les Avariés*.

En outre des opinions de M. Ludovic Trarieux, sénateur, Couyba, rapporteur du budget des beaux-arts, de M^e Labori, du D^r Fournier, elle réédite un ouvrage presque inconnu de Marie-Joseph Chénier, ouvrage capital et, semble-t-il, d'actualité : *De la liberté du théâtre en France*. (Librairie Ollendorff, 50, chaussée d'Antin; le numéro : fr. 1-50.)

Nous recevons les premières livraisons d'une élégante revue illustrée roumaine, *Ileana*, consacrée au mouvement actuel des arts, des lettres, du théâtre, etc. Parmi les planches annoncées figurent des œuvres originales de Walter Crane, Th. Van Rysselberghe, G. Rochegrosse, F. Khnopff, F. Brangwijn, P. Renouard, M. Luce, A. Séon, E. Azambre, etc. Bureaux : Str. Capriora prelungita, 1, Bucarest.

L'Effort de Paris, devant sa prospérité sans cesse grandissante, a décidé sa fusion avec *Messidor*. La nouvelle revue : *La Revue dorée*, beaucoup plus importante, restera indépendante, et aura pour collaborateurs les maîtres écrivains et les jeunes d'un talent original, sans distinction de groupes ni d'écoles.

Le comité de direction est ainsi formé : Jacques Duchange, directeur; Louis Payen, rédacteur en chef; Georges Casella, secrétaire général. Rédaction et administration : 4, place Wagram.

The Art Record, un nouveau périodique hebdomadaire illustré édité à Londres sous la direction de M. Arthur F. Phillips (144, Fleet street, E. C.), reflète le mouvement des arts — expositions, ateliers, cercles, etc. — en Angleterre et dans les autres nations. De nombreuses reproductions d'œuvres d'art ornent chacune de ses livraisons. Un fascicule spécial a été consacré

au Salon, actuellement ouvert à Londres, de la *Société internationale*.

La jolie revue catalane illustrée *Pel é Ploma*, modifiant son format, paraît actuellement en livraisons in-folio de 32 pages, sous une couverture en couleurs signée S. Rusinol. De nombreux dessins, croquis et reproductions de cet excellent artiste, ainsi que de MM. Casas, R. Picasso, Pichot, etc., ornent l'artistique publication qui est l'âme du mouvement moderniste si vivant et si personnel de Barcelone.

L'un de ses derniers fascicules (septembre) publie un curieux portrait de Vincent d'Indy, par R. Casas, illustrant un article de l'auteur de *Fervaal* sur le *Traité d'harmonie* d'E. Morera et publié en français par la revue.

Parmi les revues d'outre-mer qui sont en communion d'idées et de tendances avec nos journaux d'art, la *Revista moderna*, de Mexico (Calle del Coliseo nuevo, n^o 498), se maintient au premier rang. Les derniers fascicules parus contiennent, outre des proses et vers d'écrivains mexicains, une étude de Léon Bloy sur le *Christ aux outrages* d'Henry De Groux et un sonnet de Stuart Merrill.

Le Livre et l'Estampe annonce la publication prochaine d'une série de soixante-quatre dessins originaux de J.-L. Prieur, peintre d'histoire, juré au tribunal révolutionnaire, et représentant les principaux épisodes de la Révolution auxquels l'artiste a assisté. Ces dessins dont les originaux, inconnus jusqu'à ce jour, vont être exposés l'an prochain au Louvre, sont reproduits en héliogravure. Il sera tiré cent exemplaires sur japon à 200 francs, deux cents exemplaires sur hollande, gravures avant la lettre à 125 francs, et quatre cents exemplaires avec lettre à 80 francs.

La même société d'édition vient de publier un portrait en couleurs, d'après un tableau de J.-P. Krafft, du duc de Reichstadt. Ce portrait, limité à deux cents épreuves d'artiste avec remarques, est mis en vente à 150 francs.

M. Émile Dacier publie dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* (1) des études très exactement documentées sur la « Protection des paysages à l'étranger. » Après avoir, dans un premier chapitre, parlé de l'Angleterre, il énumère tout ce qu'a fait en Belgique depuis 1892, date de sa fondation, la *Société nationale pour la protection des sites et monuments* que préside avec tant de dévouement M. Jules Carlier.

Il semble que les efforts de cette Société sont mieux appréciés en France qu'en Belgique. Souhaitons que cette « consécration » ait sa répercussion chez nous.

Les beautés du style.

Un journal théâtral, parlant de la reprise de *Tannhäuser* à Gand, donne le jour à cette pensée :

« Pauvres gens! Être obligés de contenir à eux seuls le poids d'une exploitation boiteuse, ces pauvres artistes risquent d'y perdre leur voix. »

Signalons aux artistes, amateurs et collectionneurs le *Dictionnaire des Ventes d'art faites en France et à l'Étranger pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*, par le docteur H. Mireur (Paris, L. Souilliet et Marseille, R. Rémusat). Ce recueil, qui se composera de cinq à six volumes, complétés ultérieurement, pour les ventes à venir, par des suppléments réguliers ayant la même forme et la même disposition que l'ouvrage lui-même, est mis en souscription à 25 francs. Il contient l'énumération des prix atteints par les tableaux, dessins, estampes, aquarelles, miniatures, pastels, etc. qui ont, depuis deux cents ans, été vendus en vente publique dans toutes les grandes villes du monde.

(1) Paris, 28, rue du Mont-Thabor.



Maison Félix **MOMMEN** & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLÈTES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Expert

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE

TROIS CONTEMPORAINS

H. DE BRAKELEER, Constantin MEUNIER, Félix ROPS
par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4^e, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

CONSTANTIN MEUNIER

par EUGÈNE DEMOLDER

Un volume in-4^e, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de CONSTANTIN MEUNIER; couverture illustrée.
Tirage à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 5 francs.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

The Art Record

A weekly illustrated Review of the Arts and Crafts

edited by

Arthur F. Phillips

LONDON, 144, Fleet Street, E. C.

Subscription Post free to any part of the World:

One year	13 s. 0 d.
Six months	6 s. 6 d.
Three months	3 s. 3 d.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.